Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

5

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1875

PREMIER SEMESTRE





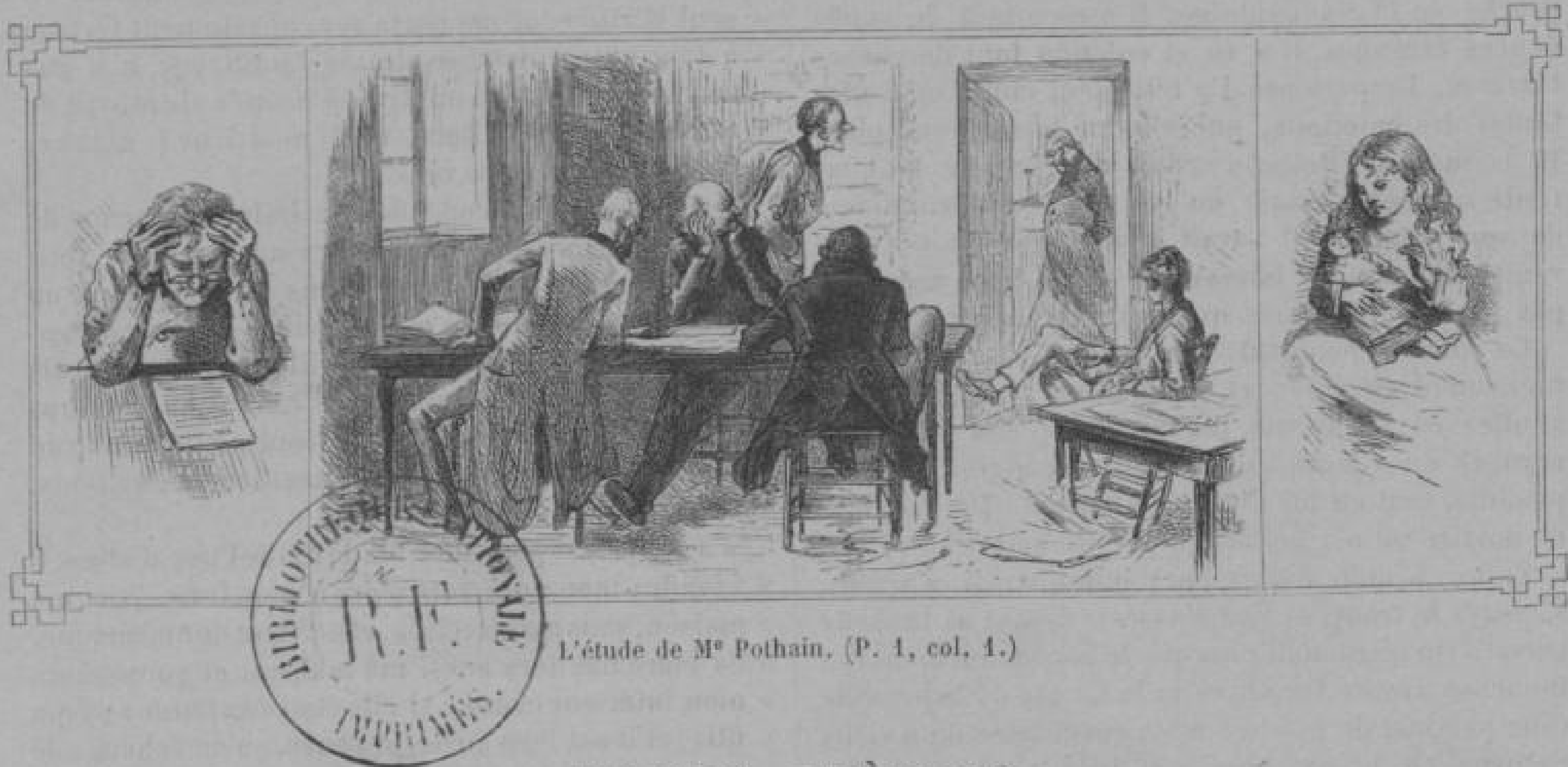
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



L'étude de Me Pothain. (P. 1, col. 1.)

DEUX MÈRES

I

L'étonnement d'un notaire.

Le silence le plus complet régnait, ce matin-là, dans l'étude de Me Pothain, le notaire. Ce silence, dira-t-on, faisait l'éloge de la sévérité de Me Pothain et de la crainte salutaire qu'il savait inspirer à ses subordonnés; peut-être aussi du zèle des susdits subordonnés. Pas le moins du monde! Si les clercs de Me Pothain avaient été assidus à leurs besognes respectives, on aurait au moins entendu le grattement de leurs plumes sur le papier; tandis qu'on n'entendait absolument rien. Tous, depuis le petit saute-ruisseau jusqu'au premier clerc, un petit homme vieux, grave et chauve, avaient la plume sur l'oreille et la tête dirigée du même côté, du côté de la chambre à droite, et aucun d'eux ne se livrait à un travail quelconque. Aucun d'eux non plus ne parlait; mais l'expression de toutes leurs physionomies aurait pu se traduire par ces mots : De mémoire de clerc, on n'a jamais vu pareille chose!

Que se passait-il donc d'assez inaccoutumé pour plonger dans la stupéfaction toute l'étude de Me Pothain? Un fait bien simple en apparence : dans cette chambre de droite, un pas d'homme allait et venait, résonnant sur le parquet, et parcourant sans repos toute la longueur de la pièce. Douze pas de la fenêtre à la porte du fond ; un temps d'arrêt, destiné à tourner sur les talons; douze pas pour regagner la fenêtre, où se reproduisait le même temps d'arrêt, suivi d'un nouveau trajet; et ainsi de suite. C'était Me Pothain qui se promenait dans son cabinet particulier.

Or, était-il dans les habitudes de cet homme grave de se promener de la sorte, entre onze heures trois quarts et midi? Non, sans doute! Toute l'étude savait qu'après avoir déjeuné à dix heures et demie, en tête-à-tête avec sa fille Laure, une blondine de sept à huit ans, qui le forçait, en lui disant mille folies, à oublier un instant sa clientèle, Me Pothain avait coutume de sortir pour aller arpenter un certain nombre de fois une certaine allée du Luxembourg, et qu'il était de retour dans son cabinet à midi sonnant, ni plus tôt, ni plus tard. C'était à midi qu'il donnait ses rendez-vous d'affaires; mais on ne l'avait jamais vu devancer l'heure d'un rendez-vous, et les clercs se demandaient s'il attendait une tête couronnée, ou une députation de mandarins. Il lui arrivait parfois d'attendre cinq ou dix minutes des clients moins ponctuels que lui; mais, dans ces cas-là, il ne donnait jamais aucun signe d'impatience, et s'asseyait tranquillement dans son grand fauteuil de cuir, en face de son bureau, feuilletant quelques papiers pour s'occuper. Jamais ses pas n'avaient éveillé de la sorte les échos de l'antique cabinet au plafond élevé et aux boiseries sonores; et les vieux livres de droit, reliés en veau fauve et rangés avec ordre sur les rayons de chêne sombre (Me Pothain était un notaire sérieux) ne devaient rien comprendre aux allures de leur patron.

Quel événement en dehors de toutes les prévisions humaines pouvait donc le pousser à cette marche insolite?

S'il y a de par le monde un homme qui soit peu

sujet à s'étonner, c'est sûrement un notaire qui approche de la cinquantaine. Il a reçu tant de confidences étranges, il a vu et entendu tant de choses bizarres, l'expérience l'a tellement cuirassé contre toutes les émotions, que rien ne le surprend plus. Et comme Me Pothain venait d'accomplir la quarante-neuvième année de son âge et la vingtième de son notariat, il savait à quoi s'en tenir sur la vanité des choses humaines, et ne leur accordait pas plus d'importance qu'elles n'en méritent.

Ce jour-là pourtant, son calme olympien était réellement ébranlé; et sa marche précipitée, les gouttes de sueur qui perlaient sur son front, les regards qu'il jetait en passant aux aiguilles de la pendule, tout en lui disait clairement: De mémoire de notaire on n'a jamais vu pareille chose!

Enfin, à midi moins cinq minutes, il s'arrêta, s'essuya le front, et vint s'asseoir devant sa table de travail. On n'entendit plus que le bourdonnement des mouches contre les vitres et le tic-tac de la pendule (une pendule de marbre noir, surmontée d'un vieux Saturne en bronze avec son sablier et sa faux). Me Pothain prit dans un casier une lettre couverte de timbres étrangers, la déplia, l'étala devant lui et se mit à la relire.

« Monsieur le notaire, » disait cette lettre, écrite en bâtarde du siècle dernier, « je m'adresse à vous, » parce que vous m'avez été recommandé comme un » parfait honnête homme, capable de mener à bien » la négociation dont il s'agit. Il y a plus de quarante » ans que j'ai quitté la France et que je me suis établi » aux Indes, où je serais resté toujours, si la mort » successive de ma femme, de tous mes enfants et » petits-enfants ne m'y avait laissé isolé et ne m'avait » inspiré le désir de revoir mon pays.

» Quoique absent, j'ai toujours conservé quelques » relations avec ma famille de France, et j'ai été » tenu au courant des événements importants qui » s'y sont passés, tels que morts, naissances et ma- » riages. J'ai donc appris en temps et lieu: d'une » part, la naissance d'Amélie-Claire, fille de feu mon » frère puîné Germain Chaldry, son mariage avec » M. Émile Mauloy, médecin aux Sables-d'Olonne » (Vendée), la naissance de leur fils Adrien, et, tout » dernièrement, la mort de M. Émile Mauloy, arrivée » le 2 avril de cette année; et, d'autre part, la nais- » sance de Jeanne-Cécile, fille de ma défunte sœur » Marie Chaldry, son mariage avec M. Georges Li- » nant, capitaine d'artillerie, la naissance de leur » fils Robert, et enfin la mort de M. Linant, arrivée » le 28 décembre de l'année dernière.

» Ces deux dames se trouvent donc dans une posi- » tion analogue, veuves, presque sans ressources, » ayant chacune un fils d'environ douze ans. Or, » je désire laisser la fortune que j'ai acquise par » mon travail à un héritier de mon sang.

» D'un autre côté, je ne veux pas être encombré » de cette foule de parents qui importunent tou- » jours les vieux oncles à héritage : il me faut un » seul héritier, et ma porte sera absolument fermée » à tout autre membre de ma famille; je n'ai pas » besoin d'eux, et ils ont trouvé jusqu'ici le moyen de » se passer de moi. Donc, voici, monsieur le notaire, » ce que j'attends de vous.

» Vous enverrez copie de ma lettre à chacune de » mes deux nièces (ci-joint leurs adresses), et vous » leur donnerez rendez-vous dans votre étude, à un » jour aussi rapproché que possible, en leur adres- » sant à chacune un billet de mille francs pour frais » de déplacement. Comme elles auront eu le temps » de faire leurs réflexions en route, elles devront » accepter ou refuser immédiatement mes conditions, » que voici :

» J'adopterai pour mon fils le fils de l'une d'elles; il » prendra mon nom, sera élevé à mes frais, dans ma » maison, sous ma direction, et héritera de ma fortune. » Sa mère habitera aussi ma maison, et gouvernera » mon intérieur comme si elle était ma femme ou ma » fille; et il est bien juste, je pense, qu'en échange de » ces avantages je puisse compter sur leurs soins, leur » respect et leur obéissance à tous les deux, et que » je retrouve en eux la famille que j'ai eu le malheur » de perdre. Si, comme je le présume, mes deux » nièces acceptent mes conditions, vous les ferez » tirer au sort, car, je le répète, je ne veux qu'un » héritier, et l'enfant que le sort n'aura pas favorisé » doit rester un étranger pour moi. La question dé- » cidée, celle qui sera devenue la maîtresse de ma » maison recevra de vos mains le pli ci-inclus, qui » contient mes instructions pour l'achat d'un hôtel » à Paris, où je compte vivre désormais. Elle le fera » meubler comme je l'indique, choisira des domes- » tiques, et viendra ensuite avec mon héritier m'at- » tendre au Havre, où j'arriverai par le premier » paquebot de septembre. Un crédit illimité lui est » ouvert sur la maison Rothschild. Qu'on n'épargne » rien pour que l'installation soit terminée avant » mon arrivée.

» Dans le cas où l'enfant viendrait à mourir avant » moi, sa mère aurait droit à une pension alimen-



» taire suffisante pour lui permettre de vivre à l'aise » où elle voudrait, et mon second neveu succéderait » avec sa mère aux droits et devoirs du premier.

» Recevez d'avance, monsieur le notaire, avec

» l'assurance de ma parfaite considération, mes
» excuses pour le dérangement que je vous cause,
» et mes remercîments pour vos bons offices.

P. CHALDRY,
de Calcutta. »

II

L'héritier de l'oncle Chaldry.

« Ce sera certes un bon client, se dit le notaire en repliant la lettre; les soies et les cotons Chaldry de Calcutta sont connus dans les cinq parties du monde. La jeune dame, que ce soit la veuve de l'artilleur ou celle du médecin, aura besoin de conseils pour diriger une pareille maison; son budget passé ne l'aura pas accoutumée à manier des millions, et il s'agit de millions, à ce qu'on m'a dit chez Rothschild. Mais quel original! Je ne sais trop s'il sera bien agréable de vivre avec lui : il ne me paraît pas disposé à admettre la contradiction, et les Français ne sont pas des cipayes. C'est égal, voilà une veuve à qui il arrive une fameuse aubaine! J'espère décider le nabab à faire quelque chose pour l'autre; sans cela la déception serait trop forte, vraiment!.... Midi! Elles devraient être ici : je leur ai écrit moi-même, et toutes les deux m'ont accusé réception de ma lettre et ont accepté le jour et l'heure du rendez-vous..... on sonne.... on vient de ce côté.... »

« Madame Linant! » dit le domestique en ouvrant la porte.

Le notaire se leva et salua respectueusement la mère de l'héritier possible de M. Chaldry.

« Mme Mauloy n'est pas encore arrivée, madame, lui dit-il. Veuillez vous reposer un peu; nous l'attendrons pour parler d'affaires. »



Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Me Pothain. (P. 5, col. 1.)

Mme Linant se laissa aller dans un fauteuil; elle était évidemment trop émue pour se soucier d'entamer une conversation; et le notaire resta en face d'elle, l'examinant en silence.

Mme Linant était une jolie femme blonde et fraîche, qui aurait pu facilement dissimuler sept ou huit des trente-cinq années que lui assignait la date de sa naissance, soigneusement notée par l'oncle Chaldry. Sans qu'elle eût plus d'embonpoint que sa taille n'en comportait, toutes les lignes de sa personne étaient arrondies, ce qui donnait à son visage quelque chose de presque enfantin. L'expression habituelle de ses traits était la douceur; mais en ce moment bien fin eût été celui qui eût pu lire quelque chose de net sur cette physionomie bouleversée par le désir, l'espérance et la crainte. Par moments, un éclair de joie brillait dans ses yeux bleus, et elle se redressait avec un air de triomphe; puis un nuage passait sur son front, et elle s'affaissait tristement dans son fauteuil.

« En voilà une qui voudrait bien gagner à la loterie, » se dit le notaire qui l'observait depuis trois minutes.

En ce moment, la sonnette retentit de nouveau, et le notaire et la jeune femme interrogèrent d'abord la pendule, puis la porte qui donnait sur l'antichambre.

« Midi cinq minutes! » répondit le vieux Saturne.

« Madame Mauloy! » annonça le domestique en introduisant la seconde nièce de l'oncle Chaldry.

Elle entra, et son calme déconcerta le regard curieux du notaire. Quelle que pût être son émotion, son visage n'en laissait rien paraître. Ce n'était pas un visage sans expression, pourtant; mais on devinait qu'elle savait dominer ses impressions et commander à sa physionomie. Elle était pâle et paraissait triste; cependant un joyeux sourire vint animer ses grands yeux gris lorsqu'elle aperçut sa cousine qui s'était levée pour venir au-devant d'elle.

« Ma chère Cécile! » s'écria-t-elle en lui tendant les deux mains.

Mme Linant hésita un peu; elle avait évidemment quelque chose sur le cœur, le petit levain de malveillance qu'on a facilement contre un adversaire. Mais elle se reprocha ce mauvais sentiment, et, se jetant dans les bras de sa cousine :

« Toujours amies, n'est-ce pas, Claire, quoi qu'il arrive?

— Certainement, répondit Claire, en lui rendant son baiser. Que pourrait-il y avoir entre nous? Ton fils est-il à Paris? Lui et Adrien ne se reconnaîtront plus : c'est à peine s'ils parlaient quand ils se sont quittés. Ma pauvre Cécile! Nous ne pensions guère que nous nous reverrions en deuil! »

Son sourire s'effaça; elle serra la main de sa cousine, et, se retournant vers le notaire :

« Je vous demande pardon, monsieur, mais il y a près de dix ans que nous ne nous étions vues. Nous voici prêtes à vous entendre. »

Le notaire lui avança un fauteuil, s'assit lui-même près de son bureau, et déplia la lettre de l'oncle Chaldry.

« Mesdames, dit Me Pothain, ceci est l'original des copies que vous avez reçues, vous, madame, à Lille, et vous, madame, aux Sables-d'Olonne. »

Un signe de tête affirmatif des deux femmes l'engagea à continuer.

« Comme M. Chaldry annonce son arrivée pour le mois de septembre, et que nous sommes au 20 juillet, il ne restera que juste le temps de préparer l'installation qu'il désire; c'est pourquoi, et je tenais à m'en excuser, je n'ai pu vous accorder que huit jours pour réfléchir à ces importantes propositions. Il faut maintenant, si vous acceptez toutes les deux, procéder au tirage ordonné par monsieur votre oncle. Vous, madame, vous avez lu et examiné les conditions contenues dans cette lettre : quelle est votre réponse?

— J'accepte, monsieur, au nom de mon fils et au mien, » répondit avec empressement Mme Linant.

Le notaire s'inclina.

« Et vous, madame? » reprit-il en se tournant vers Mme Mauloy.

Celle-ci était fort pâle.

« Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, je vous prie de dire à mon oncle combien je lui suis reconnaissante de ses bonnes intentions; mais..... je ne puis accepter..... »

Décidément, l'impassibilité professionnelle de Me Pothain était ce jour-là mise à une rude épreuve. Il laissa échapper une exclamation inarticulée, et ses deux mains lâchèrent la lettre.

Cécile s'était levée toute droite, dans l'exaltation de sa joie. Mais cette joie ne dura qu'une seconde, et, se précipitant vers sa cousine :

« Mais, Claire, tu n'y penses pas! tu n'as pas réfléchi! s'écria-t-elle. Je parle contre moi, mais je ne peux pas m'en empêcher; il me semble que je le dois! Une pareille fortune! Que te reste-t-il pour élever ton fils? Douze cents francs de rente, tout au plus! c'est la misère. Mon Dieu, je sais bien que c'est une grande responsabilité que de se charger d'une pareille maison à tenir et d'un vieillard inconnu à soigner; mais une bonne mère doit se sacrifier pour son fils. Ce n'est pas sérieux, ton refus, n'est-ce pas? Nous allons tirer au sort. »

Le notaire était tout ému.

« Madame, reprit-il, puisque madame votre cousine plaide si généreusement contre ses intérêts, permettez-moi de me joindre à elle. Voyez ce que vous refusez pour votre fils! Ne craignez-vous pas qu'un jour il ne vous en fasse des reproches?

— Je dois être préparée même à cela, monsieur, répondit Mme Mauloy, mais j'espère qu'avec le cœur que je lui connais et l'éducation que je lui donnerai, il ne me fera pas ce chagrin. Pour toi, ma chère Cécile, ajouta-t-elle en serrant tendrement la main de sa cousine, qu'elle avait prise et gardée dans les siennes, laisse-moi te dire que je n'oublierai jamais ta générosité; car tu désires bien vivement cette fortune, et tu voulais me conserver la chance de l'obtenir! Mais ma décision est prise. Écoute-moi : je ne veux pas que tu me prennes pour une folle; ni vous, monsieur. Mon refus est bien raisonné. J'ai été tentée d'abord, je l'avoue; je n'ai vu que la joie inespérée d'échapper à la pauvreté, et de réaliser les vœux de mon mari, qui rêvait un si bel avenir pour Adrien. Mais j'ai réfléchi; j'ai relu la lettre que j'avais reçue, et j'y ai trouvé je ne sais quelle sécheresse qui m'a fait peur. Mon oncle ne m'inspire pas assez de confiance pour que je veuille remettre mon fils corps et âme entre ses mains. Quand je verrais l'enfant en danger d'être gâté par la fortune, par les flatteries, par toutes les tentations que je ne pourrais tenir éloignées de lui, qui sait si je trouverais dans celui qui demande à lui servir de père la raison, la tendresse et l'autorité qu'il faudrait pour

le diriger? Et s'il ne pensait pas comme moi, que ferais-je? Non, je ne puis céder mon fils à personne; son père me l'a défendu. Quand il s'est senti mourir, il m'a dit, je ne dois pas l'oublier : « Je n'ai confiance qu'en toi pour élever notre enfant. Fais de lui ce que tu pourras, un ouvrier ou un paysan, si tu ne peux pas lui faire continuer ses études; mais fais de lui un homme honnête et fier, et pour cela ne le quitte jamais, ne cède à personne tes droits sur lui. » Je lui obéirai. »

Mme Linant écoutait et devenait toute sérieuse. Le notaire ne comprenait pas complètement qu'on pût avoir de bonnes raisons pour refuser la fortune; cependant il se sentait pénétré de respect pour le courage de la jeune femme. Aucun des trois interlocuteurs n'avait remarqué que, depuis l'entrée des deux dames, les grands rideaux de reps vert qui garnissaient la haute fenêtre s'étaient agités plusieurs fois, comme si une vitre cassée eût laissé pénétrer un coup de vent dans la chambre. Cette agitation avait redoublé pendant les explications de Mme Mauloy, et lorsqu'elle eut fini de parler, on entendit un sanglot convulsif sortir de l'embrasure de la fenêtre. Les rideaux s'écartèrent, et une petite fille, aux traits bouleversés, rouge et tout en larmes, s'élança vers la jeune femme et vint se jeter à corps perdu sur elle, serrant ses genoux de ses bras potelés et cachant dans les plis de sa robe son visage en pleurs et ses boucles blondes.



Ceci, dit Me Pothain, est l'original. (P. 4, col. 1.)

« Laure! qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Me Pothain courroucé, en arrachant la petite désolée de l'asile qu'elle s'était choisi. Que faites-vous là, mademoiselle, dans mon cabinet, sans ma permission? Vous savez bien que vous ne devez jamais y venir quand je ne suis pas seul. Et vous vous cachiez, encore!

— Ne la grondez pas, monsieur, dit Cécile, qui ne pouvait voir pleurer un enfant, elle n'a pas surpris de secret, et il n'y a aucun mystère dans ce que nous avons dit. Je vous quitte, je suis pressée d'aller annoncer les événements à mon fils.

— J'ai, madame, plusieurs hôtels à vous proposer, et...

— Je reviendrai ce soir, à quatre heures, si vous voulez, et j'amènerai mon fils. A revoir, ma chère Claire; à revoir, monsieur... non, non, ne me reconduisez pas, restez-là, et consolez cette pauvre petite. »

Mme Linant ferma la porte et s'envola comme un oiseau.

« Je vous demande bien pardon, madame, reprit le notaire en s'adressant à Claire qui n'avait rien dit et qu'il supposait fâchée de l'indiscrétion de l'enfant; elle sera punie, je vous assure.

— Papa... ce n'est pas ma faute, dit timidement la petite, en entrecoupant ses paroles de sanglots et de soupirs. J'étais venue m'asseoir là, avec ma petite chaise... parce que la fenêtre est creuse et que c'est comme une petite chambre... pendant que tu prenais ton café, papa... et que miss Maggy faisait son thé... j'ai apporté Lucy, tu sais, ma grande poupée. Elle a été méchante, Lucy, et je lui ai dit que c'était bien vilain de faire de la peine à sa maman quand il y a des pauvres petites filles qui n'ont pas de maman. Et alors je ne sais pas comment cela s'est fait, mais j'ai eu envie de pleurer, et en pleurant je me suis endormie, et c'est Jean qui m'a réveillée en ouvrant la porte pour faire entrer une dame.

— Il fallait sortir alors tout de suite, dit Me Pothain un peu radouci.

— Je n'ai pas osé, papa, je me suis cachée dans un petit coin, et je n'ai pas écouté, oh! pas du tout! Mais je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre, et quand cette maman-là — l'index de Laure se tendit vers Mme Mauloy — a dit qu'elle aimait mieux être pauvre et garder son petit garçon pour elle toute seule, j'ai senti dans mon cœur que je l'aimais et que j'avais envie de l'embrasser, et j'ai eu beaucoup de chagrin de penser qu'elle serait pauvre et que son petit garçon serait un paysan ou un ouvrier. Et c'est alors que j'ai pleuré! »

Et Laure, sentant que ses larmes revenaient, essaya de les étouffer en se fourrant dans les yeux les boucles de ses cheveux blonds.

Une main caressante se posa sur sa tête. Laure leva les yeux, et rencontra un doux regard attendri, qui l'encourageait; alors elle jeta ses deux bras autour du cou de Mme Mauloy, et l'embrassa de tout son cœur.

« Je vous prie, madame, d'excuser cette enfant gâtée, murmura le notaire.

— J'aime beaucoup les enfants, répondit la jeune femme en soulevant la petite fille pour l'asseoir sur ses genoux. Mais je ne veux pas abuser de vos moments, monsieur ; je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Il est probable que mon oncle, satisfait de s'être assuré la vie de famille qu'il désire, ne s'occupera guère de moi ni de mon fils ; mais s'il s'informait de nous, je vous prie, monsieur, de lui dire que mon père m'a souvent parlé de lui avec affection, et que je serais fâchée qu'il me gardât rancune de la décision que j'ai cru devoir prendre.

— Non-seulement je le lui dirai, madame, s'écria le notaire avec empressement, mais j'espère bien que, sans adopter votre fils, il s'occupera de pourvoir à son avenir : vous pouvez compter que j'insisterai chaudement auprès de lui pour qu'il vous assure une rente......

— Pardon, monsieur, ce n'est pas ce que je voulais dire ; j'ai refusé les obligations, je ne pourrais accepter les bienfaits. Ce que je demande, c'est seulement que mon oncle se souvienne sans colère de la fille et du petit-fils de son frère ; mais, il l'a décidé lui-même, nous devons lui rester inconnus. »

Me Pothain était ébahi. C'était un honnête homme, et l'on ne pouvait pas dire qu'il fût intéressé par nature ; mais, par habitude – on dit que l'habitude est une seconde nature — il accordait dans son estime le premier rang à l'argent, le second aux gens qui en avaient beaucoup, et ainsi de suite, selon la fortune de chacun. En ce moment, il ne se reconnaissait plus lui-même, tant il était surpris d'éprouver du respect pour une personne si peu riche, et qui paraissait faire si peu de cas de l'argent.

« Enfin, madame, balbutia-t-il, oserai je vous demander quelles sont..... vos intentions.... vos ressources..... Si je pouvais vous être bon à quelque chose.....

— Je vous remercie de votre intérêt, monsieur ; mes ressources se bornent à une rente de douze cents francs. Il faut nécessairement que je travaille, et comme je ne trouverais rien à faire dans la petite ville où j'ai vécu, je compte habiter Paris ; je sais qu'on peut y vivre de peu.

— Quel âge a votre fils, madame, et quelle instruction a-t-il reçue?

— Il a douze ans, et il est assez instruit pour son âge, en français, en arithmétique, en histoire, en géographie ; je lui ai appris tout petit à parler l'allemand et l'anglais, il n'y a que pour le latin qu'il n'est pas avancé, le pauvre enfant ! Il n'y a point de lycée aux Sables-d'Olonne, et son père, pour le garder plus longtemps, s'était chargé de lui faire faire ses premières classes ; mais la maladie, et puis la mort ont tout arrêté....

— Vous ne pouvez guère espérer lui faire continuer ses études, madame ; voulez-vous me le donner comme petit clerc? Au bout de quelques mois, s'il se conduit bien, il aura déjà des appointements, et il fera son chemin tout doucement : c'est une carrière comme une autre. »

Mme Mauloy rougit.

« Merci, monsieur, vous êtes bon ; mais je ne puis accepter. J'ai refusé pour lui la fortune ; je me crois d'autant plus obligée à tout faire pour lui donner l'éducation que cette fortune aurait pu lui procurer. Je me suis promis d'être à la fois sa mère et son père. »

Le notaire était un peu piqué.

« Je crois, madame, dit-il d'un ton poli — trop poli pour être cordial — que vous ne vous rendez pas bien compte des difficultés de l'entreprise ; mais qu'il soit fait selon votre volonté. » Et il la salua profondément.

La jeune femme se leva, et posa doucement à terre la petite Laure ; puis d'une voix timide :

« Vous m'avez demandé, monsieur, ce que je comptais faire, et, si j'ai bien compris, vous avez eu la bonté de m'offrir votre appui. J'ai reçu une bonne éducation, je puis donner des leçons à des jeunes filles, et je vous serais bien reconnaissante si vous pouviez me procurer quelques élèves...... »

Ce fut Laure qui répondit.

« Moi, papa, moi ! j'ai sept ans et demi et je ne sais rien du tout. Demande à la dame de me prendre pour son élève !

— Mais tu as miss Maggy, dit le père embarrassé.

— Miss Maggy m'apprend l'anglais, et puis à faire le thé et à porter les clefs des armoires dans un petit panier — tiens ! où est-il donc, mon petit panier? Ah ! c'est Mopse qui me l'a pris pour jouer. — Mais elle ne peut pas m'apprendre le français, elle qui dit que ma cousine Jeanne est jolie parce qu'elle a *une peau si blanche !* Toutes les petites filles qui jouent au Luxembourg sont plus savantes que moi, papa ! je veux prendre des leçons de la dame ! »

Le notaire regarda Mme Mauloy. Elle était pâle et l'on voyait trembler sa main qui s'appuyait sur le dossier d'une chaise. Ce métier de solliciteuse, qu'elle faisait pour la première fois, lui paraissait bien dur. « Quand on pense qu'elle aurait si bien pu.... » se dit Me Pothain ; et il se sentit partagé entre la pitié et l'admiration. Puis il pensa qu'elle paraissait douce, et bonne pour les enfants ; qu'il serait réellement bientôt temps de s'occuper de l'éducation de Laure, et que.... après tout, autant elle qu'une autre. Il prit son parti et saluant de nouveau Mme Mauloy, mais d'une autre façon que la première fois.

« Voudriez-vous bien, madame, vous charger d'une si jeune élève, et lui donner tous les jours deux heures de votre temps? Le fait est que les soins de miss Maggy ne peuvent plus lui suffire, et je serais heureux de la voir entre vos mains. »

Laure s'élança sur une chaise pour sauter de là au cou de son père qu'elle étouffa de baisers. Puis, se retournant vers Mme Mauloy :

« Vous voulez bien? et vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas? »

Claire ne répondit rien, mais elle tendit les bras à la petite fille.

A suivre. Mme Colomb.



BOCCHERINI

« Qu'est-ce que Paris? » demandait, en caractères italiques, la géographie de l'abbé Gaultier, que j'ai apprise par cœur dans mon enfance, il y a....... je n'ai pas besoin de vous dire combien d'années. Je répondais docilement, comme c'était marqué dans mon livre : « Paris est la capitale de la France. »

C'était là une vérité digne de M. de La Palice. Que Paris soit la capitale de la France :

Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.

Mais il a un autre titre, qui lui appartient à aussi bon droit, quoique j'aie entendu certains natifs du nord de l'Allemagne le lui contester ou parler de le lui enlever : il est la capitale artistique de l'Europe, pour ne pas dire du monde entier. Les grandes renommées de l'art viennent à Paris pour s'y faire consacrer. C'est ainsi à notre époque : c'était déjà ainsi en 1768.

Cette année-là, deux jeunes gens y arrivèrent pleins d'ambition et d'espoir. Tous deux étaient Italiens, enfants de la même ville, Lucques. L'un, Manfredi, violoniste de talent, rêvait la gloire et la fortune; l'autre aimait la musique pour la musique, et se trouvait heureux d'en faire et d'en entendre. Celui-ci se nommait Boccherini.

Ils venaient de parcourir le nord de l'Italie, trouvant partout un accueil empressé. Boccherini composait des morceaux qu'ils jouaient tous deux, et qui charmaient les amateurs par leur grâce originale. Ceux qui obtenaient la permission de copier ces œuvres encore inédites trouvaient que la partie du violoncelle était un peu trop difficile : mais le compositeur jouait si bien du violoncelle! Il avait écrit cette partie-là comme pour lui.

Encouragés par leurs succès de Piémont et de Lombardie, Boccherini et son ami vinrent à Paris. Ils eurent la bonne chance d'y trouver immédiatement un protecteur, l'éditeur La Chevardière, qui leur procura les moyens de se faire entendre aux premiers artistes et aux meilleurs amateurs de l'époque. On écouta les deux Italiens, on les applaudit; peu de jours après ils jouèrent au Concert Spirituel, et leur succès fut si grand, que dès le lendemain un éditeur vint solliciter de Boccherini le privilége de publier ses charmantes compositions. Ce fut donc à Paris que la musique de Boccherini fut gravée pour la première fois. La France l'adoptait; partout à Paris on lui faisait fête.

Malheureusement pour Boccherini, l'ambassadeur d'Espagne aimait beaucoup la musique, et il résolut d'attirer le jeune compositeur à la cour de Madrid, lui promettant la faveur du roi et des princes, tous plus ou moins musiciens ou amateurs. Boccherini, entraîné peut-être par Manfredi, se laissa séduire, et quitta Paris après une année de bonheur et de célébrité dont le souvenir lui fut toujours cher.

A Madrid, Manfredi s'occupa de faire fortune, et il y réussit, à ce qu'il paraît. Mais Boccherini, fort insouciant de ses intérêts, ne s'occupait que de son art. Le seul acte de courtisan qu'il se permit fut de dédier au prince des Asturies, fils aîné du roi, trois trios et un concerto qu'il venait de composer. Le prince des Asturies n'y fit pas grande attention; mais son oncle, l'infant don Louis, frère du roi, accorda sa protection à Boccherini, et ce fut à lui désormais que l'artiste dédia ses œuvres.

Après la mort de l'infant, Boccherini resta à la cour d'Espagne. Il faisait partie de la musique du roi; mais sa position n'était pas ce qu'elle aurait dû être. Il avait rendu de grands services à Brunetti, violoniste du prince des Asturies, s'était intéressé à son talent, lui avait donné des conseils, et l'avait aidé à devenir bon compositeur, de médiocre qu'il était. Brunetti, ingrat et jaloux, eut la bassesse de le desservir auprès du prince, dont Boccherini n'obtint jamais la faveur.

Que le prince des Asturies, depuis Charles IV, ne sût pas apprécier le caractère et le talent de Boccherini, cela n'a rien d'étonnant. C'était un assez grossier personnage; il souffletait les ministres de son père et se colletait avec les portefaix. De plus, c'était un assez piètre musicien. Il jouait du violon, et il lui arrivait, dans un quatuor ou un quintette, de sauter une ligne, ou de ne tenir aucun compte des silences; les autres exécutants le rattrapaient comme ils pouvaient. On conte qu'un jour qu'il partait sans laisser au premier violon le temps de jouer sa phrase, celui-ci lui en ayant fait l'observation bien respectueusement :

« Eh! monsieur, répondit-il, croyez-vous donc que je sois fait pour vous attendre? »

Boccherini aurait sans doute été fort indifférent à l'opinion d'un pareil connaisseur, s'il eût reçu de lui un traitement suffisant; mais Charles le laissait

dans la misère, et l'artiste dut se chercher un protecteur plus généreux.

Il envoya une de ses œuvres au roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, et, n'en déplaise au proverbe, il ne perdit pas son temps à travailler pour lui. C'était alors la mode pour les souverains de distribuer des tabatières; Frédéric en envoya une remplie d'or à Boccherini, et le nomma compositeur de sa chambre. Tant qu'il vécut, ce fut à lui que l'artiste dédia ses œuvres, qui lui furent toujours bien payées. Mais, après la mort de Frédéric-Guillaume, Boccherini retomba dans la pauvreté. Ce fut de la France cette fois que lui vint le secours. Lucien Bonaparte, ambassadeur de la République, accepta six quintettes dédiés par Boccherini à la Nation française, et récompensa généreusement l'auteur.

Ce fut le dernier sourire de la fortune au grand artiste : Lucien parti, il n'eut plus d'autre ressource que d'arranger ses anciennes compositions en y introduisant une partie de guitare pour un grand d'Espagne qui jouait de cet instrument.

Vieux, affaibli, chargé de famille, il songea à la France qui l'avait vu si brillant et si heureux. Il était sûr d'y être bien accueilli, on y aimait sa musique, il le savait : s'il pouvait retourner en France! Hélas, le voyage était bien long, bien coûteux, et le pauvre artiste gagnait à peine le pain quotidien. Il ne pouvait même pas travailler à son aise; il n'avait comme logement, pour lui et sa famille, qu'une seule chambre; et, afin de composer en paix, il y avait fait construire une soupente où il grimpait au moyen d'une échelle. Là il travaillait, plus encore pour l'amour de l'art que pour le profit qu'il tirait de ses ouvrages. Il refusa un jour 200 louis d'un *Stabat* qu'il venait de faire, bien que ce *Stabat* lui eût été commandé par quelqu'un qui devait le lui payer soixante piastres (environ 280 francs).

Il resta donc en Espagne, et ce fut là qu'il mourut en 1805, âgé de soixante-cinq ans. Il avait connu des chagrins plus amers que celui d'être pauvre. Marié deux fois, il avait perdu ses deux femmes; il avait vu mourir aussi ses deux filles déjà grandes. Pourtant sa douceur, sa patience, sa sérénité, sa gaieté même, ne l'abandonnèrent jamais. Il n'avait pas réussi à s'enrichir, mais il n'avait rien à se reprocher, et il avait produit beaucoup de belle musique; c'était assez pour qu'il trouvât n'avoir pas à se plaindre de la vie. N'avait-il pas raison?

Boccherini a laissé trois cent soixante-six compositions instrumentales : duos, trios, quatuors, quintettes, symphonies et autres œuvres. Il s'était pris de passion dans sa jeunesse pour la musique de Palestrina, qu'il avait entendue à Rome, à la chapelle Sixtine, et son style en garda comme une vague réminiscence. Il a pourtant bien son originalité; il est *lui*, et ses compositions ont un cachet particulier qui les fait reconnaître. Le caractère principal de sa musique, c'est une simplicité, une grâce naïve, parfois un peu mélancolique. Il emploie souvent les instruments à l'unisson, et tire alors tout son effet de la différence des timbres. Meyerbeer a depuis employé ce genre d'effet avec un grand succès, et l'on se souvient de l'enthousiasme qu'excita le prélude du dernier acte de l'*Africaine*, joué à l'unisson par tous les instruments à cordes.

C'est surtout en France que la musique de Boccherini a été jouée et aimée, et c'est justice, car on peut dire d'elle, sans craindre de se tromper, que c'est une musique aimable. Ses adagios et ses menuets ont fait les délices de nos grands-parents; ils méritent de faire les nôtres.

BLANCHE SURYON.



NANA SAHIB

ET LA RÉVOLTE DES CIPAYES

Il y a deux mois, un télégramme de Calcutta annonçait à l'Europe la capture si longtemps attendue du terrible Nana Sahib.

Cette nouvelle a produit en Angleterre une vive émotion; depuis ce jour, les colonnes des journaux britanniques discutent avec passion sur le sort réservé à ce malheureux, et nos journaux français ont reproduit quelques-unes de ces discussions. A-t-on enfin le vrai Nana Sahib? Faut-il le pendre sans jugement, ou bien le confiner dans un exil honorable? Doit-on voir en lui un simple bandit ou bien un prince ayant combattu pour le maintien de ses droits et l'indépendance de sa patrie? Telles sont les questions que se posent tous les organes de la presse européenne. Mais si les événements qui ont rendu célèbre le nom du farouche prince indien sont encore présents à la mémoire de la plupart de nos contemporains, peut-être sont-ils peu connus de nos jeunes lecteurs qui ont bien le droit de nous dire : Qui est-ce que ce Nana Sahib? Et qu'a-t-il donc fait de si extraordinaire pour que son nom seul occasionne tant d'émoi? Nous allons donc essayer de satisfaire cette légitime curiosité, et nous répondrons successivement à ces deux questions.

Il nous faut pour cela remonter à l'origine même de la puissance anglaise dans l'Inde. Nous voyons en effet que, lorsque les Anglais, au siècle dernier, après avoir définitivement écarté de la scène les Français qui y avaient un moment joué un rôle si considérable, purent enfin jeter les yeux sur l'objet de leur convoitise, l'empire des Indes, le seul adversaire sérieux qu'ils trouvèrent devant eux fut la grande confédération maharate.

Cette puissante confédération, née de la veille, venait de renverser le trône des Grands Mogols et régnait désormais sur la presque totalité de l'Inde.



Le quatuor du prince des Asturies. (P. 7, col. 2.)

Les Maharates formaient depuis la plus haute antiquité une petite nation dans le centre de l'Inde, entre les Vindhyas et les Ghâtes. Agriculteurs ou bergers, d'une intrépidité et d'une fierté excessives, ils avaient su conserver leur indépendance. Leurs seuls chefs étaient les maires des villages élus par la communauté, et leur roi ne pouvait porter d'autre titre que celui de maire ou *pâtel*.

C'est parmi ce peuple de rudes paysans qu'apparut, vers le milieu du XVIIe siècle, un homme de génie, le grand Sivadji Bhonsla, dont le rêve fut l'affranchissement du peuple hindou et le renversement de l'oppression musulmane. Sivadji commença son œuvre à l'âge de dix-sept ans et s'éleva en quelques années du rang d'obscur chef de bandes à celui de souverain reconnu par l'empereur de Delhi. L'intolérance religieuse d'Aurangzeb, si contraire à l'habile politique de ses prédécesseurs, vint soulever tout le peuple hindou et les incursions des Maharates se transformèrent en croisades. Une fois le sentiment national réveillé, la nation maharate se leva tout entière, et ce peuple de bergers et de payans devint une armée qui se rua sur les plus riches provinces de l'empire.

Le Maharate est né cavalier; son pays abonde en petits chevaux fort laids, mais vifs, actifs et d'une sûreté de pied remarquable. Ce furent ces éléments qui formèrent l'armée nationale; elle se composa de cavaliers armés à la légère, plutôt pour le pillage que pour la bataille; tous portaient la lance, peu le mousquet. Leurs escadrons se répandaient en nuées sur le pays qu'ils voulaient piller, s'avançant à des distances prodigieuses et disparaissant à l'approche de la lourde cavalerie cuirassée des Mogols.

Le général Malcolm nous décrit l'organisation de ces Cosaques de l'Inde, qu'il eut à combattre pendant longtemps. Chaque année, les fêtes du Dassara, marquant la fin de la saison pluvieuse (pendant laquelle toute hostilité cesse), annonçaient le commencement de la campagne. Les soldats accouraient de tous les villages se ranger autour de l'étendard national, le *Ghôssenda*. L'armée se mettait en campagne, sans autre provision que les vivres et les fourrages accrochés à l'arçon de la selle du cavalier. Le pillage était donc nécessaire à son existence, mais il se faisait régulièrement; le butin fait par les soldats, apporté au camp, était partagé sous la surveillance des chefs. Chaque soldat avait en outre une solde fixe, à laquelle subvenaient les contributions prélevées sur les villes. Traversant comme un torrent les plus riches provinces, cette armée se grossissait de tous les aventuriers hindous, de tous les mécontents, de sorte qu'après des défaites successives elle se trouvait toujours plus forte qu'au début de la campagne.

Semblable à Charlemagne qui pleurait en voyant les barques normandes sur la Seine, le vieil Aurangzeb, le dernier des Grands Mogols, comprit que ces bandes feraient écrouler le trône de Bader; il lutta avec énergie contre elles, les écrasa à plusieurs reprises, mais sans pouvoir empêcher ce terrible et insaisissable fantôme de se relever. A sa mort, l'indolent Chah Allum, pour arrêter leurs dévastations, leur abandonna le *tchaôt*, c'est-à-dire le quart du revenu des provinces exposées à leurs incursions. Dès ce jour l'Empire mogol n'exista plus que de nom.

Les Anglais survenaient à ce moment. Tout d'abord, ils se présentèrent en amis au Peichwah ou chef de la confédération, puis par de sourdes menées, et bientôt par une franche hostilité, ils essayèrent de se substituer à ce pouvoir nouveau.

La lutte fut longue. Le prince Daolat Rao Scindia résista avec intelligence et vigueur. Ses incursions dans le Dekkan l'avaient mis en communication avec les aventuriers français, débris des armées de Lally, qui étaient restés dans le pays, offrant leur épée à tout ce qui était ennemi des Anglais. Scindia attira à sa cour de Boigne, Jean-Baptiste, Lally, Perron et un grand nombre d'autres. Nos braves compatriotes transformèrent l'armée maharate et créèrent ces vaillantes phalanges devant lesquelles les Anglais durent vingt fois reculer. La lutte continuelle entre Scindia et les Anglais finit par tourner à l'avantage de ces derniers. La défection de Perron fut surtout un coup funeste pour Daolat Rao. Ce général, simple sergent dans l'armée française, avait atteint un degré de puissance qui faisait de lui presque l'égal de son maître; commandant en chef les armées de Scindia, il était le vrai souverain de l'Hindoustan. L'histoire, par la plume des Anglais, nous le montre comme un parvenu hautain et pusillanime; mais il est permis de rejeter cette appréciation et de dire que le seul défaut de Perron fut de s'être laissé toujours guider par un seul mobile, l'intérêt; s'il eût mieux compris son rôle, il pouvait, avec l'appui du Pendjab, arrêter complétement l'invasion britannique. Effrayé de l'avance des Anglais, battu par Lake sous Alygarh, Perron accepta les ouvertures de lord Wellesley (Wellington) et se retira à Chandernagore avec une fortune considérable. Cette honteuse trahison fut la ruine de ce brillant parti français qui avait inspiré tant de crainte à l'Angleterre et amena la chute de la prédominance du Peichwah ou chef des Maharates.

Cependant les Anglais ne renversèrent pas complétement ce prince; ils se contentèrent de le lier à eux par des traités subsidiaires. En 1818 seulement, le Peichwah Badji Rao Raghounath s'étant montré incapable fut déposé, mais sans que son royaume fût annexé officiellement.

Ce prince n'ayant pas de fils, avait adopté, selon la coutume maharate, son jeune neveu, Nana Sahib Dhondhou Pant Rao. Ce jeune enfant, que cette adoption faisait l'héritier légitime du vaste empire des Peichwahs, devait être notre célèbre Nana Sahib.

Les Anglais, mis par les événements en possession

du royaume maharate, ne purent se décider à abandonner une si belle proie. Aussi lorsque, vers 1842, le prince Nana, ayant atteint sa majorité, voulut faire valoir ses droits, les Anglais mirent en avant d'abord la difficulté de la tâche qui allait lui incomber, puis enfin répondirent par une simple fin de non-recevoir et offrirent au jeune homme, en compensation d'un empire de trente millions d'hommes, le petit mais fort beau domaine de Bithour près Cawnpore, avec une pension de 5 à 6 millions de francs.

Nana Sahib protesta ; puis il parut se résigner et accepta avec assez de bonne grâce l'aumône de l'orgueilleuse Compagnie des Indes [1].

On put même croire au bout de quelques années qu'avec une indolence tout asiatique le prince maharate avait tout à fait mis de côté les aspirations que sa naissance rendait légitimes. Il ne parut plus penser qu'à embellir son château de Bithour ; il fit venir à grands frais un somptueux mobilier d'Europe, et organisa son intérieur selon les goûts anglais. Il eut un médecin européen, des domestiques, des équipages, enfin il ouvrit son château au *high life* indo-britannique, et bientôt les fastes des réceptions de Bithour furent célèbres dans le Bengale.

Les Anglais, désormais maîtres absolus des plus belles provinces de l'Inde, reconnus comme alliés ou comme protecteurs par les souverains du Rajasthan, semblaient n'avoir aucun rival à redouter, lorsqu'un terrible coup de foudre vint troubler ce calme apparent et dévoiler l'hypocrisie de Nana et la haine invétérée que cachait sa feinte amitié.

La Compagnie des Indes, amenée par les événements à gouverner un immense empire, n'avait à sa disposition aucune des ressources que possèdent les grands États pour constituer une armée. Les soldats qu'elle faisait venir d'Angleterre lui coûtaient fort cher, et elle ne pouvait se les procurer qu'en petit nombre ; elle avait donc dû se décider à prendre des soldats indiens, appelés *cipayes*, se contentant de les encadrer d'officiers et de sous-officiers anglais. Toute sa force, sa puissance, se trouvaient donc confiées aux indigènes eux-mêmes.

Tout à coup, des troubles commencèrent à se manifester parmi les *cipayes*. Les agents soldés par Nana Sahib s'étaient répandus dans toutes les garnisons, ils avaient fait comprendre aux soldats combien il leur serait facile de secouer le joug



Le quai de Satti Tchaora Ghât, sur le Gange. — Scène du massacre de Cawnpore. (P. 13, col. 2.)

1. On sait que c'est une compagnie anglaise, et non l'Angleterre elle-même, qui fit la conquête de l'Inde et qui la possédait à l'époque des événements que nous rapportons.

qu'exerçait, avec leur aide, une poignée d'Anglais (à peine 20 000) sur une population de 200 millions d'hommes. Avec une perfidie consommée, ces agents, ne comptant que fort peu sur le patriotisme des cipayes, avaient réussi en outre à surexciter leur fanatisme, en leur montrant que le service même des Européens les condamnait à l'enfer. Aux cipayes brahmaniques, ils démontraient que les cartouches qu'il leur fallait déchirer avec leurs dents étaient enduites de graisse de bœuf, et que, forcés ainsi de porter à leurs lèvres cet aliment sévèrement interdit par leur religion, ils se fermaient à jamais les portes du paradis de Siva. Pour les musulmans, la graisse de bœuf devenait de la graisse de porc, et une non moins grande abomination.

Bref, au mois de janvier 1857, des séditions éclatèrent de toutes parts parmi les troupes indiennes. Grâce à l'énergie et à la sagesse des officiers anglais, le danger fut un moment écarté; les cartouches furent changées, leur fabrication fut faite sous les yeux de délégués appointés par les cipayes et l'ordre fut rétabli.

Ceci ne faisait nullement l'affaire de Nana Sahib, qui était resté jusque-là dans son château de Bithour à l'abri de tout soupçon. Le 27 février, il donna le signal de la révolte, et ce signal fut répandu dans l'Inde entière avec une rapidité qui confond l'imagination, surtout lorsqu'on pense que les révoltés n'avaient à leur disposition aucune espèce de télégraphe, soit aérien, soit électrique.

Le matin de ce jour, les émissaires de Nana s'étaient rassemblés dans un bazar de Cawnpore, chargés chacun d'un certain nombre de *tchapatis* [1], le pain national. Puis ils s'étaient dispersés en courant dans toutes les directions. Arrivé dans un village, l'émissaire se présentait au maire et sans mot dire lui remettait le *tchapati*; celui-ci était aussitôt pris par un homme qui l'emportait de toute la vitesse de ses jambes au village voisin, où il le remettait comme il l'avait reçu. Chacun comprenait cet emblème muet, dont la signification était : Nous allons combattre pour notre pain. Le 29 février, deux jours après le départ des *tchapatis*, quelques-uns de ces mystérieux emblèmes étaient saisis par les Anglais à Gwalior, à près de 200 lieues en ligne droite de Cawnpore, mais sans que rien pût expliquer leur signification. Le 30, sur la réception du *tchapati*, le 34e régiment de cipayes, en garnison à Barrackpour, près de Calcutta (!), se soulevait et massacrait ses officiers.

Quelques jours après, tout le nord de l'Inde était en feu; et les garnisons de Lucknow, Agra, Bénarès, Allahabad, Mirat, se soulevaient au nom du Padichah [2] et du Peichwah et massacraient leurs officiers

1. Le *tchapoti* est une galette de froment ou d'orge, pétrie sans levain, et simplement cuite au feu sur une plaque de tôle. Il remplace le pain chez tous les habitants du nord de l'Inde, où le riz est employé comme légume.

2. *Padichah*, rois des rois. C'était le titre des empereurs de Delhi.

et tous les résidents européens de ces places. Le 11 mai, le dernier des Mogols, Mahomed Bahadour, était replacé sur le trône impérial à Delhi même, tombé aux mains des insurgés.

Et cependant Nana Sahib, l'auteur avéré de tous ces mouvements, ne bougeait pas. Au mois d'avril, il réunissait encore dans son palais une brillante société anglaise ; il calmait les craintes des *ladies*, il promettait aux officiers son concours et faisait des gorges chaudes sur les insurgés qui acclamaient un Peichwah imaginaire ; et pourtant il choisissait déjà à ce moment les victimes de sa haine et de son ressentiment parmi ses invités.

Le 5 juin enfin, croyant le moment arrivé et la victoire assurée, il leva le masque. Son premier acte fut de faire égorger froidement cent trente-six malheureux Européens, hommes, femmes et enfants, qui, trompés par la sympathie que ce prince avait jusqu'alors affectée pour les Anglais, étaient venus chercher refuge dans son propre palais de Bithour. Puis il vint assiéger la garnison anglaise de Cawnpore, qui s'était réfugiée, avec les femmes et les enfants, dans l'hôpital militaire, faible construction en briques. La petite troupe, environ cent cinquante hommes et autant de femmes, résista cependant bravement, derrière ce frêle rempart, à toutes les attaques de l'armée de Nana. Celui-ci, impatient du temps que lui coûtait cette résistance inattendue, eut recours à la ruse. Il fit proposer au général anglais *les honneurs de la guerre, des barques pour le transporter avec tout son monde à Allahabad, et des vivres suffisants pour les conduire jusque-là.* Ces propositions furent acceptées avec quelque défiance par les assiégés; mais, dans une entrevue avec le général Wheeler, Nana Sahib ayant juré sur la queue d'une vache (ce qui est le serment le plus solennel qui puisse lier un Hindou) qu'il observerait fidèlement les stipulations fixées, la capitulation fut acceptée.

« Le 27 juin au matin, raconte un témoin oculaire, les femmes, les enfants, les blessés, furent transportés à dos d'éléphant sur le quai de Satti Tchaora Ghât, où les attendaient une vingtaine de barques grandes et petites. Les hommes valides arrivèrent au même point, après avoir défilé avec armes et bagages devant l'armée assiégeante. Tous s'étant embarqués, se jetèrent avec une sorte de joie sur les vivres qu'on leur avait préparés et s'abandonnèrent au courant du fleuve. Alors une batterie préparée de longue main fut démasquée sur la rive et tira sur eux à mitraille. Les plus petites embarcations coulèrent, quelques autres prirent feu ; les cavaliers, entrant dans le fleuve, sabrèrent la plupart des naufragés qui voulurent se sauver à la nage. Seule l'embarcation où se trouvait le général Wheeler put faire force de rames et s'éloigner. Malheureusement le bateau vint échouer à une petite distance de là, et ceux qui le montaient, soixante Européens, vingt-cinq dames, un petit garçon et trois jeunes filles, furent ramenés prisonniers à Cawnpore. »

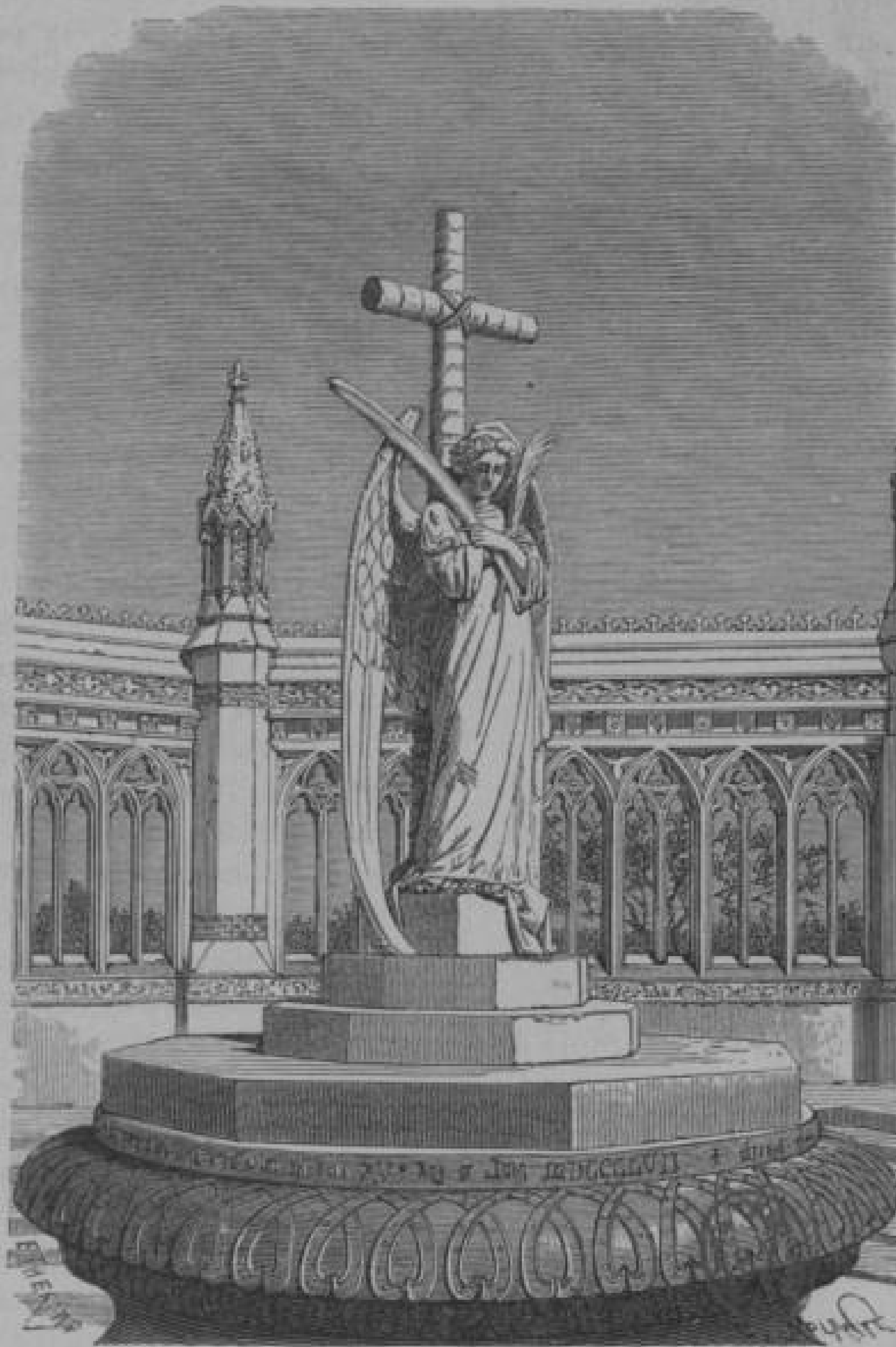
Tous les hommes furent massacrés séance tenante sous les yeux de Nana Sahib; quant aux femmes et aux enfants, au nombre de cent vingt-deux, y compris les captures faites sur les autres bateaux, on les enferma dans la maison même du terrible prince maharate. Après une captivité de près d'un mois, au moment où les troupes anglaises approchaient de Cawnpore, ces malheureuses victimes furent livrées au couteau des assassins et précipitées, encore pantelantes, dans une citerne voisine de leur prison.

Une belle statue, due au ciseau du baron Marocchetti, surmonte aujourd'hui la lugubre citerne, devenue le tombeau de tant d'innocentes victimes!

Cependant Nana Sahib s'était trompé. Après le premier moment de désarroi et de terreur, les Anglais s'étaient ralliés; la Compagnie des Indes comprenant qu'elle ne pouvait plus lutter seule venait d'abandonner son privilége à l'Angleterre qui entrait désormais elle-même dans la lutte comme nation. D'un autre côté, le peuple indien avait bien applaudi aux premiers exploits des cipayes, mais d'un naturel doux et pacifique, il tressaillit à la nouvelle des massacres de Cawnpore, comprenant trop bien (et avec trop de raison, hélas!) que c'était sur lui que retomberait la vengeance anglaise, et il refusa de s'associer à ce soulèvement qui restera dans l'histoire comme une simple révolte de milices et non pas un mouvement national. Enfin, le premier acte de Nana victorieux fut un acte impolitique; au lieu de gagner les souverains indiens à sa cause, il les fit trembler pour leur propre sûreté. Avant d'avoir pu conquérir son royaume, il voulut l'agrandir et il renversa le roi Scindia, un Maharate comme lui.

Malgré un talent incontestable, qui lui fit remporter plusieurs victoires, Nana fut bientôt obligé de reculer devant l'armée anglaise. Pendant deux ans, il combattit en désespéré au milieu des forêts du Bundelcund, puis enfin un beau jour son armée s'évanouit mystérieusement et lui-même disparut sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

L'Angleterre mettait le plus haut prix à sa capture, car avec lui l'instigateur même de la révolte échappait au châtiment. Aussi les plus actives recherches furent faites; à plusieurs reprises, on crut l'avoir pris; de pauvres fanatiques se laissèrent même pendre pour assurer la tranquillité de leur Peichwah; mais on apprit toujours que le vrai Nana Sahib était resté insaisissable.



Le monument de la citerne, à Cawnpore. (P. 13, col 1.)

Enfin, au mois d'octobre dernier, un homme misérablement vêtu se présentait dans le palais de Gwalior, chez ce même Maharajah Scindia que Nana avait détrôné, et là cet homme déclarant être Nana Sahib lui-même, demandait aide et protection au prince maharate, son ennemi.

Sans hésiter, Scindia donna ordre de s'emparer de Nana Sahib et le fit livrer aux Anglais.

Depuis, ceux-ci ont fait examiner leur prisonnier, et malgré les aveux formels de ce dernier, aucune des personnes ayant connu autrefois le prétendant Peichwah n'ont pu le reconnaître.

Mon opinion est que l'homme livré par Scindia n'est encore pas le véritable Nana Sahib. Il paraît impossible, pour qui connaît les mœurs indiennes, qu'un homme doué d'une intelligence indiscutable ait été se livrer ainsi à son ennemi, alors que ses adhérents secrets, encore nombreux, pouvaient lui offrir un asile plus sûr. On n'a sans doute cette fois encore qu'un pauvre fanatique qui a donné sa vie pour sauver son chef.

Louis Rousselet.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE



La boutique de Mme Gnouft.

I

Les inquiétudes de Mme Gnouft. — Mlle Charlotte en visite.

« Madame Gnouft, je vous souhaite le bonjour. Avez-vous toujours de la chicorée, de la bonne?

— Ah! c'est vous, madame Leclère, depuis quand êtes-vous revenue de votre Picardie!

— Depuis hier, ma voisine, et ce n'est pas trop tôt pour mon ménage, allez.

— Le bon air vous a-t-il guérie?

— A peu près, comme vous voyez. Mais vous, madame, n'êtes-vous pas souffrante? je vous trouve maigrie, vous avez l'air accablé.

— Cependant je me porte bien, mais voyez-vous, madame, on a des inquiétudes.... des tribulations.

— Madame Gnouft, qui n'en a pas? »

Sur cette réflexion philosophique, Mme Leclère, dans l'intention évidente de se faire raconter quelque chose, prit la chaise placée en face du comptoir où trônait l'épicière et reprit :

« Est-ce la santé de votre mari qui vous chiffonne, madame?

— Lui! il se porte comme un charme, il rajeunit presque ; n'était sa jambe de bois, il courrait comme un lièvre.

— Alors il s'agit bien sûr de cette jeune dame qui était au plus mal lorsque je suis partie. Comment va-t-elle?

— Elle ne va plus, elle est morte très-peu de jours après votre départ. Pauvre dame! elle n'avait plus que le souffle depuis longtemps, et l'on s'était habitué à la voir languir. On peut le dire, elle s'est éteinte comme une chandelle. »

Et Mme Gnouft plissant ses grosses lèvres, souffla sur une chandelle... imaginaire.

« Et maintenant que la mère est partie, les enfants vous préoccupent, dit Mme Leclère.

— Et oui! ils me préoccupent assez ces pauvres bijoux, et cela me fait gros cœur de voir qu'on ne cesse de les molester.

— Qui donc les moleste, madame? »

Mme Gnouft leva la main gauche et se mit à compter sur ses doigts.

« Primo, un vieux grigou de leurs parents qui a conseillé madame jusqu'au dernier moment; secondo, un autre vieux richard qui veut leur prendre leur fortune; tertio, la justice qui va laisser faire.

— Madame Gnouft, ça n'est pas clair pour moi, il n'y a pas de justice qui puisse empêcher les enfants d'hériter de leur mère.

— Leur mère! C'était bien leur mère, puisqu'elle avait épousé M. Daubry, leur père, et qu'elle les a toujours aimés comme ses enfants; mais tout cela, affaire de sentiment, la première Mme Daubry est morte l'année que je nourrissais la petite Charlotte.

— Compris, madame. Tout ce monde-là paraissait si bien ensemble qu'on s'y trompait. Mais enfin elle était bien libre, cette dame, de donner sa fortune à ses beaux-enfants.

— D'autant plus que d'après ce que j'ai ouï dire à madame elle-même, cette fortune-là lui venait du côté de monsieur son père, qui n'avait ni frère, ni sœur, ni cousins germains. Avec cela, celui qui veut attaquer son testament est riche comme Crésus et n'a pas d'enfants. Il l'a trompée aussi cet homme; il lui disait qu'il trouvait fort simple qu'elle laissât sa fortune aux enfants Daubry, qu'il ne songerait jamais à les inquiéter; aussitôt qu'elle fut morte, il ne songea plus qu'à leur nuire.

— Elle n'a donc pas fait de testament cette dame?

— Elle n'en a fait que trop, du moins à ce que j'ai entendu dire. Elle ne se croyait pas si près de sa fin, et quand elle a senti venir la mort, elle a voulu écrire; mais mon Dieu, j'étais là, elle n'y voyait plus et elle n'a pas signé tout son nom. Certains héritiers qui sont de braves gens auraient laissé aller les choses; mais ce vieux dur à cuire de Darbauld ne veut pas entendre raison. Aujourd'hui a lieu leur dernier conseil; les héritiers diront aujourd'hui carrément ce qu'ils veulent faire. S'ils attaquent le testament, il y aura procès, et si les enfants perdent, c'est la ruine complète. Alors moi qui aime ces enfants-là comme si c'étaient les miens, je n'en peux plus d'inquiétude, et j'envoie Gnouft à Paris pour savoir des nouvelles. Le pauvre diable est à sa toilette et il n'en finit pas : il n'a cependant pas de rhumatismes dans les coudes aujourd'hui.»

Mme Gnouft, en achevant ces paroles, se pencha en arrière, prit une tête de loup placée dans l'angle, et frappa plusieurs coups au plafond en criant :

« Est-ce que cette toilette durera jusqu'à demain?

— Encore un petit coup de peigne, répondit une voix formidable, et je suis à l'ordre.

— Un coup de peigne, répéta Mme Gnouft, oh! si Lotte, cette chère petite Lotte qui est si gaie, l'entendait, elle rirait bien. Quand on n'a plus qu'une cinquantaine de cheveux sur la tête, je vous demande si l'on n'est pas bien vite coiffé. C'est que voyez-vous, madame, s'il manque le premier omnibus, il ne m'arrivera qu'à dix heures ce soir, ce qui est tard pour un homme de son âge. »

Cette remarque faite, Mme Gnouft leva la tête très-haut, et renforça la voix pour crier :

« Eh bien ! est-il donné ce coup de peigne ?

— J'arrive, j'arrive, » répondit la voix sonore.

En effet, l'on vit paraître au haut de l'escalier un gros vieillard enveloppé dans une grande houppelande boutonnée militairement, coiffé d'un bonnet grec posé en fez, et portant d'énormes moustaches blanches sur la figure la plus débonnaire du monde.

M. Gnouft était arrivé dans la boutique, et il échangea un bonjour amical avec Mme Leclère qui venait de recevoir un petit paquet des mains de Mme Gnouft, et qui s'en alla en disant : « Voici une belle visite qui vous arrive. »

Un coupé élégant venait de s'arrêter juste en face de la boutique.

« C'est elle, » s'écrièrent en même temps M. et Mme Gnouft ; et ils se précipitèrent vers la porte.

L'invalide arriva le premier, et reçut le premier mot d'une élégante enfant d'une douzaine d'années, qui avait bondi du marche-pied de sa voiture sur le seuil de la boutique, et qui dit en agitant les épais cheveux d'or épars sur ses épaules.

« Bonjour, mon vieux Pouf.

— Oh ! mademoiselle Charlotte, c'est bien vous, dirent les deux vieillards en la contemplant avec une sorte d'idolâtrie.

— C'est bien moi, moi en personne. »

Et la jeune fille se tournait et se retournait dans le petit magasin qui paraissait tout éclairé par les reflets de ses cheveux d'or, de ses rubans de moire argentée, et surtout par son étincelant regard bleu.

Les yeux de Mlle Charlotte Daubry étaient bien des yeux de douze ans, limpides, brillants, mais surtout espiègles, aussi espiègles que le sourire des lèvres fines et mobiles. Mlle Charlotte n'avait plus ses joues rondelettes, elle était vraiment bien svelte et bien maigre, Mlle Charlotte. C'était comme un gracieux arbuste qui met sa séve à grandir, et n'en a pas de reste pour se revêtir des grâces et des forces de la jeunesse qu'on voit poindre.

« Est-ce une bonne nouvelle que vous nous apportez, mademoiselle Charlotte ? demanda Mme Gnouft, reprenant sa présence d'esprit avant son mari ; le brave homme était toujours occupé à regarder Charlotte dans une sorte de stupeur admirative.

— Pas de nouvelles du tout, nous sommes tous haletants, et voilà pourquoi je viens vous voir. Je ne sais pas attendre, j'ai dit mille folies à Raoul, je voulais aller au Palais de Justice et interroger moi-même les vieux juges, ou provoquer mon affreux oncle Bouchardel en combat singulier ! En dernier lieu, j'ai dit à Marthe : Eh bien, donne-moi le coupé et Mme Schauffen, et laisse-moi aller voir mon vieux Pouf et maman Gros-Cœur.

— Mme Schauffen est là ? dit M. Pouf en se tournant galamment vers la porte.

— Oui, mais comme je ne reste qu'un moment, il est inutile de la faire descendre, elle lit son journal d'ailleurs. Dites-moi, nourrice, mon vieux Pouf est superbe. Pourquoi ?

— Il allait savoir des nouvelles, je l'envoyais chez vous, rue Scribe.

— Vous saviez donc que c'était aujourd'hui que se décidait l'affaire.

— Je le savais par M. Raoul, que j'ai rencontré avant-hier sur le boulevard.

— Pauvre Raoul, il est bien inquiet, mais il cache ses inquiétudes. Moi aussi, mais elles m'étouffent, et je me promène pour leur faire prendre l'air.

— Et Mlle Marthe ?

— Oh ! Marthe, c'est la vertu en personne, elle est la même, absolument la même. Raoul a un petit pli ici. » Et Charlotte posa son doigt fin sur son sourcil droit... « un petit pli là... » et le doigt passa au coin de sa lèvre gauche ; « moi je me fais des rides partout, sur le front, sur le nez, je suis triste, puis je ris beaucoup et je m'agite. Je m'étonne vraiment que Marthe n'ait rien, rien de rien ; Marthe, c'est la sagesse, je ne vois rien auprès de Marthe.

— Oh ! mademoiselle Charlotte, dit monsieur Pouf, en déployant sa jambe de bois.

— Oh ! il n'y a pas de oh !... et il n'y a pas de mademoiselle Charlotte non plus. Depuis quand ne m'appelle-t-on plus Lotte, détestable Pouf ? »

Et elle regarda sévèrement le vieillard qui souriait dans ses grosses moustaches, et en ce moment sa figure fine et rieuse prenait je ne sais quel air indomptable et dominateur qui en changeait subitement le caractère.

« Maman Gros-Cœur, je veux qu'ici on m'appelle Lotte toujours, reprit-elle en quittant soudain sa physionomie de reine outragée, cela me rend petite, cela me rappelle mon enfance, ma chère enfance. Ici à Paris, puis chez bon papa, puis encore à Paris ; Lotte ! mais ce nom m'est de plus en plus cher. M'appellerez-vous Lotte, monsieur Pouf ?

— Oui, c'est-à-dire.... si M. Raoul le permet.

— Tu diras mademoiselle Lotte, voilà tout, dit Mme Gnouft en riant de l'embarras de son mari.

— C'est cela, mais je ne dirai plus Lotte tout court, je ne puis plus me le permettre, vous êtes si grande, si grande.

— Presque aussi grande que toi, vieux Pouf, dit Charlotte qui s'approcha de l'invalide, se dressa sur la pointe des pieds, et se mesura de l'œil avec lui.

— Attendez, attendez, » dit M. Pouf, piqué d'honneur.

Il s'était bien calé sur sa canne et sa jambe, il se dressa à son tour de toute sa hauteur, ce qui mit ses grosses moustaches blanches au niveau de l'aigrette noire du chapeau de Charlotte.

« Oh ! vous trichez, mon vieux Pouf, dit-elle gaiement, vous vous roidissez trop ; n'est-ce pas qu'il triche, maman Gros-Cœur ?

— Le pauvre homme n'a pourtant pas les jambes bien élastiques, Charlotte.

— Non, mais quel talon à son soulier! Remettez-vous raisonnablement sur votre jambe de bois, mon cher Pouf. C'est elle qui donne votre vraie grandeur.

— Voilà, mademoiselle Charlotte.

— Vous ne m'appellerez donc plus jamais que Charlotte, malgré mes ordres formels.

— Vous êtes si grande, ma petite Lotte.

— Ah! vous savez encore dire Lotte, c'est bien heureux. Je vous le répète, je veux qu'on m'appelle Lotte tout court ici. Parlez-moi à la troisième personne si vous voulez; dites: Lotte, veut-elle me faire donner un petit verre, mais que Lotte y soit, je ne veux pas tant vieillir que cela. Adieu, maman Gros-Cœur. »

Elle se pencha, et sa main atteignit les grosses mains de Mme Gnouft, qui non-seulement prit cette petite main entre les siennes, mais la baisa affectueusement.

La petite main revint vers celle de l'invalide, et Charlotte dit:

« Adieu, mon cher vieux Pouf.

— Mademoiselle Lotte, vous nous écrirez un mot de billet demain, dit Mme Gnouft, nous sommes sur le gril comme vous savez.

— Griller... c'est bien désagréable; moi aussi, je grille d'envie de savoir si nous serons riches oui ou non.

— C'est bien vu partout d'être riche, remarqua Mme Gnouft.

— Il paraît. Eh bien, je vous écrirai la nouvelle; mais j'y pense: puisque M. Pouf est en toilette, qu'il a si bien ciré sa jambe et tordu ses moustaches, pourquoi ne viendrait-il pas chercher la réponse ce soir? Il y a place sur le siége du coupé.

— L'idée n'est pas mauvaise, dit Mme Gnouft; prends ton chapeau, mon bonhomme, et va, puisque Lotte arrange si bien les choses. Eh bien! qu'est-ce qui te chiffonne?

— C'est le dîner, ma femme, que...

— Comment le dîner! interrompit Lotte, vous faites bien des façons, monsieur Pouf; ne savez-vous pas que votre couvert est toujours mis rue Scribe, comme du temps de maman? Allons, votre chapeau, bien vite, je pars.

— Mademoiselle Charlotte, faites bien mes compliments aux aînés et ne gardez pas votre vieux Pouf trop tard.

— La partie de dominos avec le concierge serait-elle de trop ce soir?

— Oui, oui; c'est bon pour le dimanche: qu'il revienne après le dîner, c'est plus sage.

— Soyez tranquille, maman Gros-Cœur, il reviendra, » répondit Charlotte, qui sortit, et, montant sur le marchepied, elle mit sa bouche rose au niveau de l'oreille du cocher.

« Jacques, dit-elle, j'emmène le bon Gnouft et je vous prie de descendre un instant sous le prétexte de fermer la portière, vous l'aiderez à monter. Il est vieux, il a une jambe de bois, et, si vous n'êtes pas descendu avant qu'il arrive, il voudra monter tout seul. »

Jacques répondit par un sourire d'intelligence, et Charlotte rejoignit sa gouvernante allemande, une courte, grosse, bien laide personne, qui l'attendait patiemment.

Quand M. Gnouft passa le seuil de sa porte, il aperçut le cocher qui fermait la portière derrière Charlotte et qui naturellement et malgré ses protestations l'aida à monter sur le siége. Jacques installa commodément l'invalide, puis reprit sa place, et la légère voiture partit au grand trot de son cheval bai.

A suivre. ZÉNAÏDE FLEURIOT.


Oh! vous trichez mon vieux Pouf. (P. 15, col. 2.)



Adrien vint s'asseoir sur un petit tabouret. (P. 18, col. 1.)

DEUX MÈRES[1]

III

Où l'on fait connaissance avec Adrien.

L'hôtel de la Girafe, situé non loin du Jardin des Plantes, date du temps où la première girafe apparut aux yeux des Parisiens émerveillés. C'est un petit hôtel d'allures modestes, et ses propriétaires successifs n'y ont fait que des fortunes honnêtes, c'est-à-dire modérées. Il est surtout fréquenté par les voyageurs de l'Ouest — j'entends ceux qui ont les mœurs simples et la bourse légère — et c'est là que Mme Mauloy était venue s'installer avec son fils.

La lettre de l'oncle Chaldry n'avait fait que hâter son départ des Sables-d'Olonne. Aussitôt après la mort de son mari, la courageuse femme avait envisagé de sang-froid sa situation, et cherché le meilleur parti à en tirer. Rester aux Sables-d'Olonne, petite ville dépourvue à la fois de toutes ressources pour le travail et de tout établissement d'éducation, était impossible : il fallait choisir une résidence où le fils pût s'instruire et où les talents de la mère pussent trouver de l'emploi. Claire n'avait plus que des parents éloignés ; rien ne l'attirait dans un lieu plutôt que dans un autre ; mais elle connaissait Paris, où elle avait passé quelques années avant son mariage, et elle pensa que là elle serait plus à même que partout ailleurs de gagner sa vie et de ne pas quitter son fils. Elle s'occupa donc sans retard de régler ses affaires, de payer les dettes et de vendre tout ce qui n'était pas nécessaire au genre de vie qu'elle allait mener désormais ; et ses préparatifs étaient presque achevés lorsqu'elle reçut le message de Me Pothain.

On peut se figurer sa perplexité. Au lieu d'une vie de fatigues, de pauvreté, de travail sans repos, de misère peut-être, si le travail ou la santé venait à lui faire défaut, voir devant elle l'abondance, le luxe, une existence brillante, l'avenir de son fils assuré : il y avait de quoi la transporter de joie. Mais donner à son enfant un maître, et un maître inconnu, le livrer à toutes les séductions, à toutes les tentations de la richesse, plus redoutables peut-être que les tentations de la pauvreté, n'était-ce pas effrayant? Dans l'humble route où elle marchait, elle était sûre, avec l'aide de Dieu, de faire de son fils un homme de cœur : dans cette voie nouvelle si différente, à elle si peu connue, que pourrait-elle faire ? Elle n'en savait rien ! Ce parent, étranger à sa famille, étranger à sa patrie depuis si longtemps, lui faisait peur. S'il se fût dit triste et malade, s'il eût demandé des soins et de l'affection sans parler de les payer, Claire n'aurait pas hésité à aller vers lui ; mais c'était un marché qu'il offrait : elle ne put se décider à lui vendre son fils. Elle s'empressa de terminer ses préparatifs de départ, mit au roulage (le chemin de fer n'existait pas encore) le petit mobilier qu'elle avait conservé, et partit pour Paris, où elle arriva le matin même du rendez-vous donné par le notaire.

Pendant qu'au sortir de ce rendez-vous elle parcourait d'un pas élastique et léger les rues qui la séparaient de l'hôtel de la Girafe, un petit garçon

1. Suite. — Voy. page 1.

d'une douzaine d'années, penché sur une table, griffonnait avec application sur un cahier déjà presque couvert de chiffres. Il s'arrêtait, réfléchissait, se frappait le front, raturait, recommençait; il en était tout rouge. Enfin un « Ah! » de triomphe lui échappa: il saisit sa plume, la fit courir sur le papier, et la posa bientôt sur l'encrier avec un soupir de satisfaction.

« Fini! dit-il. Ce n'est sans peine; mais maman sera contente. Un verbe, une carte d'Asie, l'histoire des Gracques, et deux problèmes de fractions : voilà de la besogne d'abattue. Il n'y a que ce maudit latin : je ne peux pas m'en tirer tout seul. Mais bah! j'irai au lycée, et là j'apprendrai...... Je voudrais bien que maman rentrât, à présent; ce n'est pas la peine d'être à Paris, pour rester dans une vilaine chambre...... Deux heures! voilà ce qu'elle dit, cette pendule ridicule, avec son grand balancier et ses quatre colonnes. Des colonnes à une pendule! comme si c'était un temple! Le temple de qui? de l'ennui, peut-être bien.... Ah! j'entends monter...... la voilà! »

Et l'enfant s'élança vers la porte et l'ouvrit à Mme Mauloy.

« J'ai bien travaillé, maman, j'ai tout fini; nous allons sortir et nous promener, n'est-ce pas? si tu n'es pas fatiguée, bien entendu, car je ne veux pas que tu te fatigues. Mets-toi là, dans ce fauteuil, et repose-toi. »

Il l'attira dans le fauteuil, et vint s'asseoir à ses pieds sur un petit tabouret, où il resta immobile à la regarder, pendant qu'elle caressait en souriant les boucles brunes qui tombaient sur son front.

C'était la beauté d'Adrien, ces boucles; on avait beau les couper, dès que les cheveux repoussaient un peu, elles se reformaient, épaisses et largement ondulées, comme celles qui couronnent les têtes antiques. Sous ces beaux cheveux, un front large et beaucoup plus blanc que le reste du visage, hâlé par le soleil et le vent de mer; des sourcils noirs et fins, de grands yeux bruns, humides et brillants, un nez long et mince, une bouche sérieuse et un menton à fossette, voilà le portrait d'Adrien. Il n'était pas grand, et il avait l'air délicat, quoiqu'il se portât bien. Il était leste, adroit et hardi comme un mousse ou comme un enfant élevé dans un port de mer, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer les livres par-dessus tout, et de se passionner pour tous les héros de ses lectures.

« Me voilà reposée, dit la mère. Habille-toi; nous allons faire beaucoup de chemin dans Paris.

— Bravo! cria Adrien en ôtant vivement sa veste de travail. Où allons-nous? aux Tuileries, au Louvre, au Jardin des Plantes, à Notre-Dame, au Luxembourg? Je suis si pressé de connaître Paris autrement que dans les images!

— Tu auras le temps de le connaître, puisque nous allons y rester. Pour le moment, il faut chercher un appartement, et sortir d'ici le plus tôt possible.

— Tant mieux; ce n'est pas beau ici, et puis il faut monter quatre-vingt-six marches pour y arriver: je les ai comptées.

— Nous en aurons peut-être davantage encore dans notre *chez nous*: les maisons sont hautes à Paris, et chacun n'a pas la sienne, comme aux Sables.

— Alors, je sais ce que je vais faire, pour que tu ne te fatigues pas trop; quand nous verrons un écriteau, je monterai voir l'appartement; tu resteras en bas : je te dirai si cela nous convient.

— Bonne idée, mon pauvre ami! c'est étonnant comme tu t'y connais. Mais sois tranquille, je m'informerai d'abord du prix et du nombre de pièces, et je ne monterai que quand je le jugerai à propos. Te voilà prêt, partons.

— Tu es plus gaie que ce matin, mère; j'aime à te voir cette figure-là. Est-ce que tu as reçu de bonnes nouvelles?

— Voyez-vous ce petit espion, qui guette mes sentiments sur mon visage! Oui, j'ai trouvé une leçon à donner, c'est ce qui me rend joyeuse. »

Le visage de l'enfant se rembrunit.

« Qu'as-tu, mon cher enfant? lui demanda sa mère en se penchant vers lui.

— Rien : je n'y peux rien maintenant. C'est enrageant d'être petit! Mais je te promets bien que quand je serai grand, tu ne donneras plus de leçons.

— J'y compte : je trouverai cela très-doux de dépendre de mon fils et de le voir devenu un homme utile. »

Ils descendirent l'escalier, lui, redressant sa petite taille comme pour hâter le moment où il serait un homme; et elle, songeant à l'avenir avec confiance et se disant au fond de son cœur : oui, je suis sûre que j'ai fait mon devoir.



IV

Emménagement.

Ce fut au bout de la rue Saint-Jacques, près de l'Observatoire, que Claire loua un petit appartement au cinquième étage. Cet appartement se composait de deux chambres, d'une cuisine et d'un cabinet; et Adrien se demanda où coucherait la domestique. Quand il apprit que sa mère comptait s'en passer, il ne dit rien, mais il devint sérieux, et s'occupa de chercher dans sa tête quelle partie du service il était capable de faire. Il s'exerça même en cachette à cirer

le parquet en dansant sur les brosses, pendant que sa mère, un mètre à la main, mesurait l'un après l'autre tous les espaces compris entre les portes, les fenêtres et les cheminées, et casait dans sa tête, avant de les caser dans l'appartement, les meubles qu'elle attendait. S'il ne se fût agi que d'elle, Mme Mauloy ne se serait guère inquiétée de rendre son logis confortable et élégant; la mort de son mari avait été un coup trop rude pour qu'elle gardât une grande attache aux choses extérieures, et elle aurait pu dire comme une autre veuve : Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien! Mais sa vie désormais n'était plus en elle, elle était en son fils, et pour ce fils elle était disposée à sacrifier même la triste joie qu'elle aurait éprouvée à concentrer toute son âme dans ses souvenirs et dans ses regrets. Quand elle était restée veuve, elle s'était dit : Me voilà seule pour faire de mon fils un homme; il faut que j'aie de la force pour deux! Et elle avait cherché, sans retard, le meilleur parti à prendre. Maintenant qu'elle avait refusé une fortune pour rester seule maîtresse de son fils, elle était possédée par cette pensée : S'il allait l'envier, s'il allait la regretter! Il fallait d'abord, de peur de tentation, lui cacher avec soin qu'il eût pu devenir l'héritier de l'oncle Chaldry; mais cela ne suffisait pas. Toutes les fois que l'enfant, en passant dans les rues de Paris, admirait quelque bel hôtel ou quelque voiture élégante, et disait, sans jalousie d'ailleurs : les gens qui sont là-dedans doivent être bien heureux! la mère avait le cœur serré, non de remords, puisqu'elle avait agi selon sa conscience, mais de crainte. Elle se disait : S'il allait ne pas se trouver heureux! et elle se jurait à elle-même de prodiguer à Adrien tous les petits bonheurs qu'on peut en ce monde se procurer pour peu d'argent : le cercle en est plus grand qu'on ne pense.


Il s'exerça en cachette à cirer le parquet. (P. 18. col. 2.)

Aussi mit-elle à parer ses pauvres mansardes le même soin, le même amour qu'elle avait apporté, treize ans auparavant, à transformer la maison froide et nue où son mari l'avait amenée en s'excusant humblement du désordre de son ménage de garçon. Elle en avait fait, comme il disait en riant, un petit palais : maintenant le petit palais était passé en des mains étrangères..... Mais arrière les souvenirs amollissants! C'était à l'avenir qu'il fallait penser.

Les meubles arrivèrent, et Adrien, qui déploya la plus grande activité dans l'ouverture des caisses et le déballage des différents objets, remarqua à part lui qu'il en était resté beaucoup aux Sables et des plus beaux. Il n'en parla pas : il comprenait que des réflexions là-dessus ne pourraient qu'attrister sa mère; mais elle, devinant ses pensées, prit un air riant pour lui dire : « On n'est pas logé aussi grandement à Paris qu'aux Sables, et nous avions trop de meubles; mais tu verras comme nous serons bien à nous deux avec ceux que j'ai gardés. — Nous serons toujours bien à nous deux, n'importe comment », répondit-il en l'embrassant. Et il s'en alla planter dans la cuisine des clous à crochet destinés à pendre les ustensiles. Mme Mauloy vint l'y retrouver.

« Le bon petit menuisier! dit-elle. Tiens, accroche-moi ces casseroles-là : elles brillent comme de l'or et de l'argent; notre cuisine a tout à fait bon air. Vois-tu, je n'ai pas gardé les plus grandes, mais je ferai de bons petits plats dans les petites. Je te promets un gâteau de riz quand nous aurons fini notre emménagement.

— Tu sais donc faire la cuisine? dit Adrien étonné.

— Je sais tout faire! répondit la mère de l'air grave d'un docteur en Sorbonne. Viens voir si je ne suis pas bon tapissier. »

Adrien la suivit, et fut ébloui en entrant dans la première pièce. Pendant qu'il enfonçait ses clous (il y avait mis du temps), Mme Mauloy avait travaillé, elle aussi; et les murs disparaissaient entièrement sous une jolie étoffe à gais ramages de couleurs vives sur fond écru.

« Nos rideaux! s'écria-t-il. Comment en as-tu eu assez?

— J'avais bien pris mes mesures : ils étaient beaucoup trop longs, je les ai diminués; j'en avais là-bas de pareils à six fenêtres, sans compter les portières : à force de combinaisons, j'ai trouvé moyen d'habiller toute la pièce.

— C'est charmant! nous ne verrons plus cet affreux papier rayé rouge et jaune.

— Un papier à six sous le rouleau! comment voulais-tu qu'il fût beau? Pour moi, son plus grand défaut était de déteindre dès qu'on y touchait. Aide-moi à présent à ranger les meubles. Ici, le piano; au milieu, la table avec son tapis; des deux côtés de

la cheminée, les fauteuils; entre les fenêtres, la vieille console dorée, et dessus, les statuettes et la jardinière : nous la remplirons de fleurs dès demain. Là, au meilleur jour, la table où écrivait ton père, et la bibliothèque au-dessus ; ce coin-là sera ton cabinet de travail. L'alcôve nous sera très-utile ; nous y mettrons ton armoire, des porte-manteaux, ta toilette, et, le jour, ton matelas. Je te ferai le soir ton lit sur le divan ; on fermera les portes de l'alcôve quand la chambre sera faite et personne ne se doutera de son existence. Tu n'auras jamais été si bien logé.

— C'est vrai, dit l'enfant joyeux; mais toi?

— Moi? je vais tendre ma chambre en jolie perse: j'aurai des rideaux et des portières, tout comme toi, et des gravures, des tableaux, des statuettes, tous mes ornements d'autrefois. Nous serons comme des princes ; et les visiteurs s'étant nettoyé les pieds sur les marches de cinq étages avant d'arriver chez nous, ne saliront ni nos parquets ni nos tapis : voilà l'avantage de loger si haut.

— Et la vue, donc ! Regarde la campagne là-bas, les belles collines vertes ! c'est aussi beau que la mer, et c'est plus gai.

— Et puis, nous pourrons avoir des fleurs. Le vent de la mer les desséchait toutes dans notre jardin; ici, sur cette large gouttière qui nous fait presque une terrasse, nous mettrons des caisses pleines de terre, et tu verras bientôt la verdure grimper jusqu'au haut de nos fenêtres.

— C'est cela, mère ! et je serai le premier jardinier de tes jardins suspendus. Nous serons très-heureux ici... Ah ! si mon père y était! »

Elle prit la tête de son fils et la serra contre son cœur.

« Il y est ! il nous voit, il nous aime toujours! Tu travailleras pour être digne de lui !

— Je te le promets! » dit l'enfant sérieux. Ils restèrent quelques instants pressés l'un contre l'autre ; puis la mère, ne voulant pas laisser la tristesse assombrir l'âme de son fils, s'écarta doucement de lui.

« A notre ouvrage ! dit-elle. Il faut que tu reprennes ton marteau ; j'ai besoin de porte-manteaux dans mon cabinet de toilette. Entends-tu sonner la pendule? Elle se trouve bien ici, à ce qu'il paraît, car elle a repris son aplomb tout de suite. Cinq heures ! c'est l'heure de la cuisinière : passe-moi mon tablier. »

C'était certainement un aspect réjouissant que celui de la petite table où prirent place Mme Mauloy et son fils. Les gens du premier étage avaient sans doute un service plus somptueux et des mets plus distingués ; mais je parierais qu'ils ne dînèrent pas mieux que leurs voisins du cinquième avec leur soupe à l'oseille, leurs côtelettes et leur salade. Il est vrai que la soupe était si bien faite, les côtelettes si bien cuites et la salade si parfaitement assaisonnée ! il n'y a pas de meilleure cuisinière qu'une mère qui veut rendre son fils heureux. La nappe était blanche, l'argenterie brillante, la carafe et les verres clairs comme du diamant ; la fourchette et le couteau reposaient côte à côte sur leur prisme de cristal, et Adrien, assis vis-à-vis la fenêtre ouverte, voyait de sa chaise la cime des arbres d'un jardin voisin, où chantaient à plein gosier les chardonnerets et les merles.

« On dirait que c'est fête aujourd'hui, ou que tu as invité quelqu'un, dit-il à sa mère.

— Je t'invite, et tu m'invites ! Quant à la fête, nous pendons notre crémaillère ; nous allons manger un gâteau et boire à notre santé.

— Et puis d'ailleurs, ce sera fête tous les jours, puisque nous serons tous les jours ensemble, n'est-ce pas? On est heureux, ici! j'aime la vue, les oiseaux, l'appartement, tout, et surtout toi ! »

Il se leva pour aller embrasser sa mère.

« Puisque tu es debout, donne-nous le gâteau, et aussi cette petite bouteille... A ta santé, mon fils ! et que Dieu nous aide à faire de toi un homme de cœur. C'est à toi d'y travailler le premier, et je compte que tu n'y manqueras pas.

— Je te le promets, mère ! A ta santé ! et quand je serai grand... tu verras !

— Je verrai quoi? demanda-t-elle en souriant et en l'attirant vers elle.

— Tu verras que j'ai de la mémoire... De la mémoire pour apprendre mes leçons, ce n'est pas là ce que je veux dire ; mais j'ai de la mémoire dans le cœur, et toutes les peines que tu te donnes pour moi, je m'en souviens, pour te rendre tout cela plus tard.

— En attendant, Monsieur et Madame ont fini de dîner ; la cuisinière va laver sa vaisselle.

— Et le valet de chambre va desservir! Où mets-tu la carafe, les serviettes et tout le reste? Je ne casserai rien, je t'assure... Là ! viens voir comme c'est bien rangé !

— Tu as déjà fini? Un coup de balai à présent, et puis nous remettrons nos tapis que j'avais roulés dans un coin... Voilà la salle à manger redevenue salon : ce n'est pas plus difficile que cela.

— Tu es une vraie fée, maman, tu fais tout comme par la vertu de ta petite baguette. Et à présent?

— A présent, nous allons descendre nous promener dans la grande allée dont les arbres sont si beaux. Prends ton cerceau, que je voie si tu sais encore t'en servir.

— Cela ne s'oublie pas, » dit l'enfant fièrement.

Pendant une heure il joua sous les grands arbres, tantôt conduisant son cerceau au pas, tantôt le menant aussi vite qu'un vélocipède, et revenant à chaque instant vers sa mère qui l'encourageait d'un sourire. Et les paisibles promeneurs, habitués de la sombre et fraîche avenue, sourirent eux aussi aux jeux de l'enfant. Même de bonnes gens, qui s'étaient arrêtés pour admirer ses yeux brillants et ses joues roses, remarquant les vêtements de deuil de Mme Mauloy, murmurèrent avec pitié : « Pauvre femme! veuve

sitôt! Heureusement qu'il lui reste ce beau petit garçon pour la consoler : à brebis tondue, Dieu mesure le vent! »

Quand Adrien fut las de courir, il revint, tout haletant, s'asseoir auprès de sa mère.

« Mère, dit-il, nous allons rentrer, n'est-ce pas?

— Sans doute, mon ami; voilà qu'il est tard.

— Je voudrais encore quelque chose, puisque tu as dit que c'était fête ce soir... je voudrais un peu de musique...veux-tu m'en faire? »

Elle se leva, fit signe que oui, et reprit le chemin de la maison. Elle n'avait pas la force de parler la pauvre femme, et l'enfant ne savait pas le mal qu'il lui faisait. La dernière fois qu'elle s'était assise devant son piano, son mari était auprès d'elle; la lune brillait au loin sur la mer tremblante, et sous la fenêtre Adrien jouait dans le jardin. Tout était calme, et elle se sentait si heureuse, qu'elle mettait tout son cœur dans ses chants, et que tous ses chants n'étaient que des hymnes de reconnaissance envers Dieu. La nuit était venue, et tous deux, le père et la mère, s'étaient longtemps entretenus de leurs souvenirs, de leur bonheur, de leurs espérances, de l'éducation de leur fils; ils avaient formé de beaux projets d'avenir...

Le lendemain, le père ne s'était pas levé, il avait la fièvre : il ne s'était plus jamais levé! et maintenant la veuve et l'orphelin, déracinés de leur sol natal et privés de leur appui, s'en allaient à travers le vaste monde... Claire se sentit faiblir; il lui sembla que les larmes étoufferaient sa voix, qu'elle ne pourrait pas chanter; mais elle fit un effort. « Autant ce soir qu'un autre jour, se dit-elle; il faudra bien tôt ou tard que je trouve ce courage-là. » Elle monta l'escalier, ouvrit la porte, ôta son chapeau, qu'elle posa doucement sur la table, et se mit au piano. La clarté de la lune inondait la chambre de la rue Saint-Jacques, comme autrefois le petit salon des Sables-d'Olonne. « S'il était là! se dit Claire en posant ses mains tremblantes sur le clavier. Mais n'y est-il pas? les morts aimés ne sont-ils pas auprès de nous, tant que nous gardons pieusement leur souvenir? »



A ta santé, mon fils. (P. 20, col. 2.)

Ranimée par cette pensée, elle joua, faiblement d'abord, peu à peu avec plus de calme et d'assurance; elle chanta, et sa voix ne s'éteignit point dans les larmes : le courage qu'elle avait cherché lui était venu. Quand elle s'arrêta, Adrien se rapprocha d'elle, et l'entourant de ses bras :

« Merci, mère! lui dit-il. Je comprends bien tout ce qu'il y a dans ta musique, va! Elle me fait penser à tout ce qu'il y a de beau au monde. Quand je serai malheureux ou que j'aurai envie d'être méchant, je te demanderai de jouer ou de chanter.

— Vraiment? dit-elle. Voilà un remède facile à se procurer : un air de musique contre chaque chagrin ou chaque tentation. Il faudra les classer comme des bocaux de pharmacien, sans doute : car j'imagine qu'ils ont des propriétés différentes, à moins que chacun d'eux ne soit comme la poudre des marchands d'orviétan, qui guérit tous les maux.

— Tu te moques de moi; mais tu sais bien ce que je veux dire. Il y a de tes airs qui me donnent envie d'être bon et doux comme toi; il y en a qui me rendent courageux à ne rien craindre au monde; il y en a qui sont comme une prière et qui m'aident à parler à Dieu; il y en a qui me font penser à... à mon père... cela ne te fait pas de peine quand je te parle de lui?

— Non, mon chéri, j'y pense toujours, moi!

— Oh! moi aussi; mais quand j'y pense trop, j'ai envie de pleurer, et je ne voudrais pas t'attrister...

— Pleure-le, mon enfant; mais quand tu penses à lui, que ce soit surtout pour te rappeler sa bonté, son courage, sa générosité. Tu ne lui as jamais entendu dire une parole basse ou égoïste : tâche de lui ressembler, c'est ce qu'il demande de toi, plutôt que des larmes... nous avons une tâche à remplir, il faut garder toutes nos forces, vois-tu. »

Ils restèrent ainsi l'un près de l'autre, la mère parlant à l'âme de l'enfant, l'enfant l'écoutant et lui promettant d'être toujours digne de sa tendresse. Quand l'horloge d'une église voisine leur eut rappelé que l'heure du repos était venue, ils se séparèrent pour la nuit, tous deux calmes et pleins d'espoir; et la mère, malgré son deuil, put encore en s'endormant dire du fond de son cœur : Merci, mon Dieu!

A suivre. Mme COLOMB.



L'ABC

Et d'abord, il y a *abc* et *abc* : que dis-je? les fleurs de nos jardins, celles des bois et des prés et celles qui se plaisent

Sur les humides bords des royaumes du vent,

sont moins nombreuses et moins variées dans leurs formes, leurs couleurs et leurs parfums, que le nombre infini des lettres que le genre humain a imaginées pour donner un corps à sa pensée.

Défilé bizarre, où les formes les plus fantastiques, les enchevêtrements les plus monstrueux succèdent à la simplicité des lignes; où se trouvent, côte à côte, les procédés les plus naïfs et les conceptions les plus compliquées.

Voici l'antique Égypte, qui étale sur le granit de ses obélisques ou qui déroule jusque dans les profondeurs de ses temples, ses oiseaux, ses fleurs, ses animaux symboliques, ses dieux à tête de milan, ses esclaves agenouillés, ses rois avec la mentonnière sacrée.

Voici Ninive, avec ses mystérieux caractères, ses groupes de flèches représentées dans tous les sens, en haut, en bas, renversées, et dont la science moderne a enfin trouvé la signification.

Voici la noble écriture sanscrite, le *dévanagari*, « l'écriture divine, » avec ses lettres *palatiales, cérébrales*, qui représentent une richesse de sons inconnue aux descendants dégénérés de la grande civilisation arienne.

La Chine nous présente à son tour son alphabet de quarante-deux mille caractères, avec ses groupes compliqués, où l'on voit des triangles, des grils, des portes de maison.

L'arabe, le persan, le turc, déroulent sous nos yeux les caractères sinueux du *nescri*, l'écriture savante, qui prolonge hardiment ses belles courbes calligraphiques, ou les formes carrées du *koufique*, qui vient en aide à l'architecture pour orner des versets du Koran les voûtes des mosquées.

L'arménien a ses petits caractères menus, composés de deux ou trois traits soudés à la base ou au faîte, qui s'alignent sur le papier comme des fantassins que l'on voit manœuvrer de loin dans la plaine.

L'hindoustani et les autres dialectes modernes de l'Inde accrochent à une barre transversale leurs lettres empruntées au sanscrit : on dirait des grappes suspendues à un bâton, comme le fameux raisin de la terre promise.

Le japonais dispose en colonnes ses caractères délicats, tournés en vrilles.

Les tribus du désert, les pillards Touaregs, qu'a visités récemment la colonne française sous les ordres du général de Galiffet, ont des séries de points et de lignes droites pour écrire leurs chants de guerre ou d'amour.

Les anciennes populations du Nord ont tracé, sur les parois des rochers, les caractères runiques, chers à la magie. Singulières inscriptions, dont les lettres, véritables arêtes de poisson, suivent toutes les sinuosités du corps d'un serpent.

A côté de ces étranges fantaisies, se présente la noble écriture majuscule des Latins et des Grecs, digne de figurer aux frontons des temples et des arcs de triomphe.

Mais pour notre écriture seule, quelle variété,

depuis l'indéchiffrable cursive des Carlovingiens jusqu'à la belle coulée de nos expéditionnaires!

Les livres eux-mêmes présentent les mêmes variations de la mode, et il y a loin des caractères gothiques, hérissés de traits, des premiers temps de l'imprimerie, aux formes élégantes et commodes qui font l'honneur de la typographie moderne.

L'Allemagne cependant, par hostilité contre tout ce qui vient de la France, persiste à se servir des formes antiques et confuses que nous a léguées le moyen âge et que l'Europe entière a rejetées depuis près de trois siècles.

Mais comment s'étonner du sot entêtement d'un peuple qui, sous prétexte de civiliser l'Alsace vaincue, y supprime en ce moment même le système décimal, et y remplace, sur les routes, les indications kilométriques par des bornes milliaires!

Il y a donc, on le voit, *a b c* et *a b c;* mais la variété des formes elle-même ne serait rien, si elle n'exerçait l'influence la plus puissante sur le sort de la pensée.

En France, à douze ans en moyenne, un enfant sait lire, et l'immense domaine des sciences et de la littérature est ouvert à ses yeux comme à son esprit.

Dans l'Orient, il n'en est pas de même; l'hébreu, l'arabe, le persan, le turc, sont loin de posséder un alphabet aussi simple que le nôtre : les consonnes seules y sont représentées; les voyelles ne figurent pas dans l'écriture ordinaire, ou sont remplacées par des signes compliqués, placés au-dessus ou au-dessous de la ligne et dans le corps des mots.

Imaginez un instant un livre français écrit d'après le même procédé, et où l'on ne trouverait que des consonnes : quelle difficulté n'éprouveriez-vous pas à le déchiffrer!

Aussi, le plus grand éloge que l'on fasse d'ordinaire d'un savant arabe consiste-t-il à dire : « C'est un beau lecteur. »

Si beau lecteur qu'il soit, le pauvre savant se trouve en présence des livres, où il doit puiser les connaissances acquises avant lui, mille fois plus embarrassé que le petit enfant de nos écoles, dont je citais plus haut l'exemple.

De là l'ignorance des Orientaux, ignorance qui ne prouve rien contre leur intelligence, mais qui tient avant tout à leur infériorité alphabétique.

Ils possèdent bien dans l'*a b c* la clef des sciences; mais cette clef est pour eux d'un usage si incommode et si difficile, qu'elle ne leur en ouvre que bien rarement la porte.

Dans l'extrême Orient, en Chine, c'est pis encore, et quand il faut posséder dans sa mémoire quarante-deux mille caractères, on comprend que la vie d'un homme soit consacrée tout entière à la simple connaissance de l'alphabet.

Il faudrait aux Chinois une seconde vie pour profiter de l'alphabet qu'ils auraient appris dans la première.

Aussi, depuis plus de deux mille ans, la civilisation chinoise est-elle immuable et paraît-elle condamnée à le rester.

Soyons donc fiers de notre alphabet, qui, malgré ses défectuosités, est encore le plus parfait de tous, et convenez avec moi, cher lecteur, que la question de l'*a b c* n'est pas aussi enfantine qu'elle en a l'air.

CAMILLE DRAGUE.

LE RÉCIT INTERROMPU

I

La classe du soir venait de finir, mais la pluie tombait à torrents, et à chaque coup de tonnerre l'averse redoublait de violence. M. Jacob, le maître d'école, avait l'air inquiet. Il se pinçait le menton en regardant à travers les vitres, et sa figure disait clairement : « Je ne puis pas les laisser partir par un temps comme celui-là, et Dieu sait quelles sottises ils vont faire, enfermés ici. »

« Keller! s'écria-t-il d'une voix terrible, en frappant sur sa chaise, que je te voie encore grimper sur les épaules de Binzer!... Tous à vos places! Je... Je vais vous raconter une histoire. » Il y eut un ah! prolongé, chacun reprit sa place et tous les écoliers se tinrent tranquilles comme des souris. Et cependant, les garçons de Dalheim sont renommés pour leur turbulence!

II

« Dans l'Allemagne du Sud, dit M. Jacob, il y a une petite principauté que nous appellerons la principauté de Krauthausen. Le climat y est doux, la terre fertile, et les gens qui l'habitent sont les meilleures gens du monde, gais, avenants, et point du tout enclins à la défiance. Parmi ces braves gens, on remarque la mère Frantz comme la meilleure des meilleures dans un pays où toutes les femmes sont bonnes.

Elle gagnait honnêtement sa vie à vendre au marché les fleurs de son parterre, les légumes de son marais, les fruits de son verger, les œufs de ses poules, et par-ci par-là quelque poulet bien gras ou quelque canard bien dodu. Donc, elle vivait à son aise, et même, la part des pauvres une fois prélevée, elle pouvait mettre de côté, bon an mal an, pour les besoins à venir et pour l'établissement de ses fils et de ses filles, un nombre très-respectable de florins.

III

Il paraît que dans l'Allemagne du Nord ils ne sont pas si riches que dans l'Allemagne du Sud, car on voyait arriver fréquemment à Krauthausen des

émigrants du nord en pitoyable équipage. Les gens du pays avaient pitié de ces émigrants, et en l'honneur de Notre-Seigneur qui est mort pour tous les hommes, ils les regardaient comme des frères; leur faisaient la charité selon leurs moyens et les employaient aux travaux de la ville et de la campagne. Les gens du Nord se montraient humbles et doux et parlaient beaucoup de leur reconnaissance.»

Ici, Karl Miller dit à demi-voix : « C'est comme les... — Retiens ta langue, Karl Miller, dit M. Jacob en lui coupant bruyamment la parole; si tu as des comparaisons à faire, tu les feras plus tard; ce n'est pas le moment. »

Le plus humble et le plus doux de ces émigrants était un petit ramoneur qu'on appelait Fritz. Il était si maigre, que cela vous faisait trembler les paupières, de pitié, rien que de le regarder. La mère Frantz le voyant si chétif le compara, dans le fond de son âme, à ses propres enfants qui étaient bien vêtus et bien nourris et se dit : « Non! cela n'est pas juste Non cela n'est pas chrétien ! » Elle prit alors une grande prise de tabac pour s'éclaircir les idées; affermit ses lunettes sur son nez pour y voir plus clair et regarda le pauvre petit ramoneur. Assis sur ses talons, le dos appuyé contre une borne, il dévorait à belles dents un vieux trognon de pomme.

« Pssit! eh petit! » cria-t-elle.

IV

Le ramoneur fut aussitôt sur ses pieds, accourut où on l'appelait, et ôtant poliment son bonnet, dit : « Bonne madame, je crois que vous m'avez appelé. »

Sa figure était douce comme celle d'un mouton et humble comme celle d'un pauvre honteux. Pourtant la mère Frantz aperçut dans l'œil du ramoneur quelque chose qui n'était ni de la douceur ni de l'humilité. Cela ressemblait à de la malice, peut être même à de la ruse.

Ici Miller se met à rire, et dit à demi-voix qu'il connaît des gens tout pareils au ramoneur; quelques camarades disent : « Moi aussi j'en connais ! » se frottent les mains et regardent M. Jacob, qui dit : « C'est bien possible ! » et continue son histoire : « Hum ! se dit la mère Frantz, qu'est-ce que c'est qu'un œil pareil? Ah bah ! reprit-elle en se parlant à elle-même, me voilà bien avec mes habitudes de défiance (notez qu'elle ne se défiait de personne, et qu'elle n'aurait pas médit d'une mouche bleue, et cependant la mouche bleue est la plus détestable de toutes les mouches).

« Mange-moi cela ! » dit-elle au ramoneur. Cela, c'était une bonne écuelle de soupe bien chaude.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et je vous prie de croire que c'était un vrai passe-temps de lui voir nettoyer l'écuelle.

« Est-ce que c'est bon? » demanda la mère Frantz, pour voir ce qu'il dirait.

Le ramoneur fit des yeux tout blancs à force d'en tirer les prunelles en haut vers le ciel, et dit que c'était une soupe bénie (le mot bénie déplut à la mère Frantz, étant appliqué à une soupe). « Il n'y a que vous, bonne madame, pour faire des soupes comme cela » (je vous demande un peu comment il pouvait le savoir, n'en ayant encore jamais mangé).

La mère Frantz, flattée de son compliment, tout grossier qu'il était, lui donna pour son dessert une belle pomme rouge.

V

A l'heure de la soupe, la mère Frantz voyait toujours arriver son ramoneur; elle prenait plaisir, en bonne chrétienne qu'elle était, à voir les joues de Fritz s'arrondir. Il est probable qu'en s'arrondissant elles devenaient plus roses; mais allez donc vous en assurer, sous une triple couche de suie.

« Est-ce que tu ne pourrais pas te laver la figure et les mains, au moins le dimanche? lui dit un jour la mère Frantz.

— Bah ! répondit-il, cela reviendrait tout de suite, ce n'est guère la peine. »

Cette réponse ne plut pas trop à la mère Frantz qui était la propreté même; elle en conclut que le ramoneur avait été élevé par des parents peu soigneux. « Car enfin, se disait-elle, être propre sur soi, autant qu'on le peut, c'est se respecter soi-même, et c'est aussi respecter les autres. »

Fritz devina sans doute sa pensée, car il lui dit : « C'est bon pour vous, madame Frantz, d'être propre et reluisante comme un florin neuf. Vous êtes si riche! vous avez un métier si propre et si agréable. » Et il se répandit en éloges sur le beau bonnet blanc de Madame Frantz, sur ses lunettes d'argent, aussi brillantes et aussi larges que celles d'un docteur, sur le châle à carreaux, sur la montre d'argent, sur la montre surtout! dont il ne pouvait détacher ses regards, toutes les fois que la mère Frantz la tirait de sa cachette mystérieuse pour voir l'heure. » Ici, toute la classe se mit à rire : le long des bancs on entendait faire allusion à des « gens qui aimaient trop les pendules ! »

VI

Monsieur Jacob poursuivit son récit.

« Laissons tout cela, dit la brave femme en riant; tu me ferais commettre le péché d'orgueil. Parlons d'autre chose. J'espère que tu es un bon chrétien! »

Fritz prit un air de pieuse indignation et dit « Ah ! madame Frantz, pouvez-vous le demander? dans mon pays nous sommes tous de bons chrétiens. » Et il marmotta tout bas, de façon à n'être point entendu : « Meilleurs chrétiens que vous autres, qui allez à la messe, et qui êtes tous des réprouvés. »

Un maître d'école du Nord, plein de suffisance, vaniteux, jaloux et haineux, avait appris à Fritz et à bien d'autres petits garçons que, passé une cer-



Il dévalisa l'étalage de la mère Frantz. (P. 26, col. 1.)

taine ligne qu'on appelle frontière, et qu'il leur montrait de son doigt grossier sur la carte, le reste du monde était réprouvé. A droite, à gauche, ces petits garçons entendaient dire : « Est-il juste que les élus meurent de faim, pendant que les réprouvés se nourrissent de la graisse de la terre ? Non, cela n'est pas juste : c'est l'abomination de la désolation! » A force d'entendre ces paroles, les petits garçons se disaient que leur mission était évidemment de reprendre, par la force ou par la ruse, quelques-unes de ces bonnes choses dont les mécréants abusaient indignement.

Au moment même où Fritz montrait une si pieuse indignation, il avait dans sa poche une pomme qu'il avait volée à l'étalage de la mère Frantz.

VII

Un jour que la chaleur était grande, la mère Frantz s'assoupit, les mains croisées, à l'ombre de son vaste parapluie. A l'heure de la soupe, Fritz déboucha d'une des petites rues qui conduisent au marché. Ce n'était plus le bon, l'humble Fritz de tous les jours : il avait la démarche arrogante, les reins cambrés, la tête renversée en arrière, et quelque chose de faux, de méchant et d'insolent dans le regard. Il n'avait plus besoin de faire l'hypocrite, il partait dans l'après-midi même pour retourner dans son pays.

En arrivant près de la mère Frantz, il eut un moment l'idée de lui rabattre son parapluie sur la tête, ou de renverser son étalage, afin de lui montrer comment les élus traitent les réprouvés quand ils n'ont plus besoin d'eux, mais il se ravisa. L'odeur de la soupe avait changé toutes ses résolutions. « Mangeons-lui d'abord sa soupe, » dit-il avec une expression haineuse, en montrant le poing à l'innocente dormeuse.

Il se jeta donc sur la soupe, et vida la marmite jusqu'au fond ; après quoi il vida le plat de pommes de terre au lard. Il n'en pouvait plus, sa respiration était bruyante, les yeux lui sortaient de la tête ; mais il mangeait toujours, par gourmandise d'abord, par le désir de nuire ensuite. »

Toute la classe riait à cette peinture, qui rappelait aux garçons de Dalheim l'invasion de 1870 et l'épouvantable gloutonnerie des envahisseurs.

M. Jacob souriait aussi. Il se passa la main sur la bouche et continua :

« Quand Fritz fut repu jusqu'à en avoir des bourdonnements dans les oreilles, il se mit à regarder d'un œil tout brillant de convoitise le cordon de montre de la mère Frantz. Quel souvenir à remporter au pays que cette montre, si Fritz avait pu, sans réveiller la mère Frantz, l'extraire des profondeurs obscures où elle gisait en sûreté ! Mais c'était une chose impossible ; et Fritz en pleura presque de dépit.

Pour se venger, il dévalisa l'étalage de la mère Frantz, et mit dans ses poches tout ce qu'elles purent contenir.

« Encore cette pomme ! » se dit-il, en saisissant une pomme vermeille, digne de paraître sur la table d'un conseiller aulique.

Alors il mit le pouce de sa main gauche sur son nez, et étendit ses autres doigts ; cette pantomime, chez toutes les nations civilisées, est un signe de souverain mépris. Avant de prendre la fuite, il poussa un cri qui fit tressauter la mère Frantz, au point qu'elle bondit presque hors de son fauteuil.

VIII

Elle fut d'abord si abasourdie de ce qu'elle voyait qu'elle se frotta les yeux à deux reprises,

« Hé bien oui, c'est moi, dit insolemment Fritz, tenez voilà une grimace, et encore une, et encore une autre ; que dites-vous de cela, vieille réprouvée ? »

La mère Frantz laissa tomber ses mains, de désespoir ; tout ce qu'elle trouva à dire ce fut :

« O Fritz ! Dieu te punira de ton ingratitude. »

Alors il leva la main, comme s'il voulait la frapper. Mais sa main fut saisie au vol par une main plus puissante, qui la serra comme dans un étau. Il se retourna tout tremblant ; car les méchants sont généralement des lâches. Il se trouva face à face avec Hermann, le fils aîné de la mère Frantz. Les yeux d'Hermann étincelaient de colère, il avait les narines ouvertes, les dents serrées. »

« Alors, dit M. Jacob, en s'interrompant, savez-vous ce qui arriva ? »

IX

Nous n'osions plus respirer tant nous désirions savoir la fin de l'aventure. La pluie avait cessé. On n'entendait que le bruit des gouttes d'eau qui tombaient des arbres à terre et le tonnerre qui roulait dans le lointain. Au moment même où M. Jacob allait reprendre la parole, la classe fut illuminée par deux éclairs si épouvantables que presque tous mes camarades se cachèrent les yeux avec leurs mains. En même temps on entendit tout près de l'école deux coups secs et un grand craquement.

Binzer, qui était près de la fenêtre, s'écria : « Le tonnerre est tombé sur le grand noyer de la cure. »

Tous les élèves voulurent voir les effets de la foudre. Il y eut une grande bousculade pour sortir. Tout le monde cherchait à passer à la fois.

M. Jacob n'acheva pas son histoire, mais nous devinons tous que ce voleur de Fritz avait dû être traité comme il le méritait, c'est-à-dire battu d'importance et forcé à restituer ce qu'il avait volé. Ainsi puissent être traités tous ceux qui se conduisent comme lui !

J. Levoisin.

LE CASTOR

Le Jardin d'Acclimatation s'est enrichi, il y a quelque temps déjà, d'une charmante famille de castors, qui par leurs curieux ébats font les délices des nombreux visiteurs du beau parc du bois de Boulogne. Cette famille se compose de deux adultes dont une femelle, et de trois petits qu'allaite encore leur mère. Leur cabane est placée au bord d'un petit bassin, qui leur permet de satisfaire leur goût pour l'élément humide, et sans doute au printemps prochain nous pourrons voir ces intéressantes créatures exécuter devant nos yeux leurs merveilleux travaux.



Les castors à l'ouvrage. (P. 28, c. 1.)

Qui ne sait que le castor est à la fois ingénieur, architecte et maçon, et que dans ces trois arts il a devancé l'homme, s'il ne lui a même servi de modèle. Examinons rapidement les mœurs de ce membre si curieux de la famille des rongeurs.

Sous le rapport de la forme et de l'élégance le castor a été aussi mal doué que possible ; il n'est guère d'animal plus bizarre et plus laid. Sa tête grosse, ronde, informe, couverte comme le reste de son corps d'une épaisse et rude fourrure rousse, a une expression d'inintelligence fort décevante. Éclairée par deux petits yeux toujours clignotants, elle est fendue par une grande bouche qui laisse apercevoir quatre grosses incisives plates d'un aspect menaçant. Le corps lourd et trapu est porté par quatre pattes inégales ; celles de derrière, longues, terminées par des pieds palmés comme ceux des oiseaux aquatiques ; celles de devant courtes, grêles, et terminées par de petites mains munies de doigts aptes à saisir les objets. Enfin une queue étrange, plate, dénuée de poils, complète ce bizarre ensemble.

Et cependant le castor, malgré sa laideur, ne peut que remercier le Créateur des dons dont il a été comblé. En effet, si, après avoir détaillé son corps au point de vue esthétique, nous l'examinons maintenant au point de vue pratique, nous verrons qu'il n'est guère sur la terre que l'homme qui soit doué de plus de qualités.

Son épaisse fourrure, ses petits yeux, ses oreilles courtes et mobiles permettent au castor de séjourner fort longtemps sous l'eau, et grâce à ses pieds palmés il y rivalise de vitesse avec les poissons. Ses mains lui permettent de saisir les objets, de les travailler, de les contourner : avec ses vilaines incisives, il creuse le sol et coupe le bois ; enfin avec sa queue il pétrit et façonne les matériaux.

Mais le castor possède encore une autre qualité précieuse : c'est l'instinct de la sociabilité et du tra-

vail commun, que ne présentent à un degré aussi merveilleux parmi les animaux que des êtres infimes, les fourmis et les abeilles. Grâce à cet instinct, les castors parviennent à exécuter des travaux dont l'importance confond l'imagination.

C'est ainsi que les castors vivent réunis au nombre de deux ou trois cents dans de véritables villages lacustres, tout comme ceux que construisaient nos ancêtres et que M. Vincent vous a décrits dernièrement[1].

Dans les lacs dépourvus de courant, leur travail est facile; mais dans les rivières quelque peu rapides ils sont obligés de construire des barrages souvent très-vastes pour obtenir un niveau d'eau constant. C'est là que le castor révèle ses merveilleuses qualités d'ingénieur.

« La troupe industrieuse, dit l'auteur du Tableau de la Nature, commence par choisir un arbre assez élevé sur le bord de la rivière. Plusieurs castors l'attaquent par la base, le scient littéralement, au moyen de leurs tranchantes incisives, et le font tomber en travers du courant. Cet arbre, qui est souvent plus gros que le corps d'un homme, constitue la base, et en quelque sorte la clef de voûte de l'ouvrage tout entier. Lorsqu'il est abattu, d'autres castors l'ébranchent pour le faire porter solidement sur les deux bords de la rivière par ses deux extrémités. En même temps le reste de la bande se disperse sur les deux rives, scie des arbres plus petits, les ébranche et les débite en pieux, puis les met à l'eau et les amène jusqu'à l'emplacement de la digue.

» Cela fait, d'autres travailleurs enfoncent les pieux dans le lit de la rivière; les uns, à l'aide de leur bouche et de leurs pattes de devant, les maintiennent verticalement, tandis que d'autres creusent les trous qui doivent en recevoir le bout effilé. Ces pilotis fort rapprochés les uns des autres et fixés contre le gros arbre jeté en travers du courant d'eau sont ensuite reliés de manière à former une digue présentant de nombreux interstices. »

Jusqu'ici nous avons vu les charpentiers à l'œuvre; le rôle des maçons va commencer. Les castors montent sur la rive, gâchent de la terre avec leurs pieds, la battent avec leur queue, puis transportent cette espèce de mortier jusqu'à leur digue, et en remplissent tous les trous. La bouche et les pattes de devant sont les seuls véhicules qui servent à effectuer ces transports.

Après ce maçonnage, la digue est achevée. Elle a quelquefois jusqu'à 30 ou 35 mètres de longueur. Au sommet l'ouvrage n'a guère plus de 1 mètre de largeur.

On voit que la construction de cette chaussée suppose chez les castors un instinct de construction très-développé, et qu'elle exige un degré de réflexion que possèdent peu d'autres animaux. Ce qui le prouve encore, c'est que, lorsque ces animaux découvrent un lac à leur convenance, et dont le niveau est constant, ils se dispensent de tous ces travaux gigantesques, et ils procèdent immédiatement en petites compagnies à l'édification de leurs cabanes.

En général chaque famille construit la sienne. Ces cabanes, élevées sur pilotis, de forme ronde et surmontées d'une espèce de dôme, ont de 2 à 3 mètres de diamètre; elles sont solidement bâties en bois et en branches, recouvertes d'un mortier bien cimenté. L'intérieur est divisé en plusieurs étages, ordinairement deux, quelquefois trois, et possède deux issues, l'une cachée et s'ouvrant sous l'eau, l'autre à la partie supérieure de la maison. L'un des étages sert de grenier; c'est là que sont amassées les écorces et les racines qui doivent fournir la nourriture de la famille pendant les mois d'hiver. Dans l'autre étage se trouvent les chambres d'habitation séparées par de légères cloisons, et entretenues avec une excessive propreté.

Le castor ne se trouve plus en certain nombre que dans les solitudes du nord de l'Amérique, dans le Grand-Ouest canadien. Et même là, poursuivi, traqué sans pitié pour sa belle fourrure, il semble devoir bientôt complétement disparaître.

Il fut un temps cependant où le castor couvrait la plus grande partie des régions tempérées du globe. Ses tribus couvraient aux époques antéhistoriques le sol de notre pays, et le premier édifice élevé sous le ciel de notre France le fut certainement par des castors. J'ai déjà dit que c'est sans doute guidés par son exemple que les hommes primitifs eurent l'idée d'élever leurs habitations sur la surface même des lacs. Bien mieux, il est aujourd'hui prouvé que dans bien des cas ils ne dédaignèrent pas d'utiliser même les digues et autres travaux élevés par les castors.

« Les sociétés des castors, dit M. Ernest Menault, se sont maintenues sur notre sol jusqu'à la fin du moyen âge, malgré les attaques de l'homme. Mais, à mesure que celui-ci perfectionnait ses armes ou ses mesures de chasse, les castors redoublaient de prudence, de ruse, de sagacité; enfin, ils durent céder devant les armes à feu. La vie en commun entraînait de trop grands dangers, il fallut renoncer aux douceurs de l'association. Les familles se dispersèrent, et, ne trouvant plus de sécurité dans leurs huttes, qui attiraient le regard de l'homme, les castors ont cherché un refuge dans les crevasses des rochers escarpés qui bordent les cours d'eau. »

En effet, le castor n'a pas absolument disparu, comme on le croit généralement de nos pays; on le trouve encore dans le voisinage du Rhône, mais il semble avoir changé complétement sa manière de vivre; ne pouvant plus disputer à l'homme le domaine des fleuves et des lacs, il a abandonné l'eau pour la terre, d'architecte il s'est fait mineur et vit dans de profonds et vastes terriers.

Ce castor européen est communément appelé

1. Voy. vol. IV, page 302.

bièvre, nom qui rappelle celui de la Bièvre, petite rivière qui rejoint la Seine à Paris, et qui devait être dans l'antiquité un ressort favori des castors.

Aujourd'hui que la science nous a prouvé l'incontestable utilité de tous les animaux dont Dieu a peuplé notre globe, il est à espérer que l'on viendra au secours de l'intéressante nation des castors qui va s'évanouissant, et qu'en les transplantant de nouveau sur notre sol on leur livrera les vastes et inutiles marais de l'est et du nord de l'Europe. On créera ainsi une source de richesses en fourrures et en produits divers dont les gens compétents peuvent seuls apprécier toute l'importance.

Ce n'est pas seulement en effet une fourrure épaisse, élégante, qne fournit la castor, il produit encore une substance particulière, le *castoreum*, à peu près analogue, comme origine, au musc, et dont la médecine fait un usage assez considérable.

Th. Lally.



Les castors du Jardin d'Acclimatation. (P. 27, col. 1.)



UN CHIEN DU GRAND SAINT-BERNARD

Une terrible catastrophe vient d'illustrer une fois de plus le merveilleux instinct et le dévouement de la belle race de chiens du Grand-Saint-Bernard. On sait que des moines courageux se sont établis au sommet de cette montagne, une des plus hautes de la Suisse, et qu'avec l'aide de grands chiens, dressés dans ce but, ils viennent en aide aux voyageurs en danger.

Le 19 novembre dernier, à la pointe du jour, une caravane composée de douze ouvriers italiens se rendant dans leur pays quittait, malgré le mauvais temps et l'état des chemins, le bourg de Saint-Pierre et la cantine de Proz, où ils avaient passé la nuit pour franchir le col de la montagne ou s'arrêter à l'hospice selon les circonstances. Le ciel était couvert et il neigeait à flots. Parvenus au lieu dit la montagne de Pierré, a moitié distance entre le principal point de départ et la maison hospitalière, ils furent rejoints par deux religieux, précédés du marronnier ou domestique du couvent, et d'un gros chien qui, fidèles à la règle du monastère, venaient à la rencontre des voyageurs. En ce moment, la tourmente redoublait d'intensité ; tout à coup une trombe glacée se forma, tourbillonna dans les airs et, enlevant la neige fraîchement tombée des parois des montagnes environnantes, enveloppa les voyageurs en mugissant.

La première colonne, composée de cinq ouvriers italiens, des deux religieux et de l'animal conducteur, disparut sous un linceul de neige de plusieurs mètres d'épaisseur, sans qu'aucune avalanche se fût détachée des cimes. Les sept autres qui suivaient furent renversés du même souffle à une petite distance des premiers. Tout à coup, les corps des sept dernières victimes enfouies sous la neige se remuèrent. Des bras, des jambes, se débarrassaient des obstacles qui les pressaient, les malheureux étaient sauvés ; ils regagnèrent, contusionnés, l'endroit où ils étaient partis quelques heures auparavant, après s'être assuré de l'inutilité de leurs efforts pour sauver leurs camarades de la première colonne du tombeau où ils étaient ensevelis. C'est alors que le chien de ces malheureux, le fidèle Turvo, réussissant à se débarrasser de la glace qui le recouvrait, reprit la route du couvent. Là les bons pères à sa vue comprirent l'étendue du malheur, et, guidés par l'intelligent animal, ils gagnèrent le lieu du sinistre. Après de longs efforts, ils purent retirer un des moines encore vivant et le ranimer au moyen d'un cordial.

Le merveilleux instinct du brave chien avait donc sauvé la vie d'une des malheureuses victimes.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



M. Pouf et Ivan le Terrible.

II

Raoul et Marthe.

La voiture traversa le faubourg Saint-Germain, le pont Royal et se dirigea par les boulevards vers le nouvel Opéra.

Arrivée devant le n° 35 de la rue Scribe, elle s'enfonça sous une large porte cochère et alla s'arrêter dans une cour profonde, autour de laquelle s'élevaient de superbes hôtels.

La voiture était à peine arrêtée que Charlotte s'en échappa dans la charitable intention de surveiller la descente de l'invalide, qui se fit le plus heureusement du monde.

« Voici votre vieux camarade, monsieur Pouf, » dit-elle en désignant du doigt un vieillard occupé à remplir un arrosoir placé sous la bouche d'un dauphin, pièce principale de la fontaine artistique qui ornait la cour.

Et se détournant vers la gouvernante, elle ajouta :

« Madame, remarquez-vous que le concierge a coupé sa grande barbe? Mon Dieu, qu'il est drôle avec ses moustaches : il a l'air d'un cosaque! »

Cette réflexion faite, elle laissa M. Gnouft et le concierge échanger force poignées de main et gravit légèrement les degrés du vaste escalier jusqu'au second étage.

Mme Schauffen, qui avait une clef de l'appartement, lui ouvrit, et Charlotte pénétra dans un grand vestibule entouré de banquettes. Elle jeta un coup d'œil vers le porte-manteau aux boutons de cristal, fit un geste d'impatience, ouvrit vivement la porte de face et dit tout haut :

« Comment, Raoul n'est pas encore rentré?

— Non, Charlotte, » répondit une voix très-jeune et très-douce, mais très-mesurée.

Et Marthe, qui travaillait à l'aiguille, tourna vers l'arrivante un visage de seize ans sur lequel la pensée et la réflexion avaient déjà posé leur grave empreinte.

D'une taille moyenne et très-frêle, Marthe Daubry produisait un agréable effet d'ensemble, mais elle

1. Suite. — Voy. page 14.

n'avait réellement pour toute beauté que son regard. Sous ses longs cils châtains brillait une lumière sereine toujours égale. De ces grands yeux-là il ne jaillissait pas d'éclairs, on n'y voyait pas je ne sais quelles profondeurs insondables comme dans les yeux bleus de Charlotte; mais la lumière y brillait de façon à laisser croire que rien ne lui ferait jamais perdre son doux et ravissant éclat. Rien n'est mieux fait pour inspirer une sympathie profonde que ce long, très-long regard qui est le rayonnement extérieur d'un être intelligent et calme, d'une âme qui se possède et qui, de quelque joie ou de quelque souffrance qu'elle soit atteinte, ne subit pas les remous violents infligés aux âmes passionnées et tumultueuses.

Bien que la toilette de Marthe fût composée des mêmes tissus et des mêmes éléments que celle de Charlotte, il y avait entre elles une différence qui accentuait la différence d'âge des deux sœurs. La robe de Charlotte était un peu courte et la robe de Marthe était bien longue; les cheveux blonds de Charlotte abusaient un peu de la liberté qui leur était donnée; les cheveux châtains de Marthe relevés sur la nuque lui formaient un chignon bien sérieux.

« A quelle heure mon oncle Bouchardel avait-il donné rendez-vous à Raoul? demanda Charlotte.

— A deux heures; mais jamais les hommes d'affaires ne sont très-exacts.

— Surtout mon oncle Bouchardel, je n'aime pas M. Bouchardel. »

Sur cette déclaration, Charlotte disparut par une petite porte, mais reparut presque aussitôt sans chapeau et sans gants.

« Tu ne m'as pas dit comment vont nos vieux Vaugirard? demanda Marthe.

— Très-bien, mais ils sont très-inquiets pour nous, les bonnes gens; si inquiets que j'ai ramené le vieux Pouf, qui veut rapporter des nouvelles ce soir.

— Lui a-t-on dit de rester dîner, Charlotte?

— Certainement. Il est avec Ivan le Terrible.

— Qu'appelles-tu Ivan le Terrible?

— Notre concierge. L'as-tu vu aujourd'hui, Marthe? Il est vraiment étrange. Il a coupé cette superbe barbe que Raoul enviait, et il n'a gardé que des moustaches en brosse qui lui vont de la bouche aux oreilles, à la moscovite. Cela lui donne un air farouche, si farouche que j'ai eu beaucoup de peine à ne pas éclater de rire en l'apercevant.



— Es-tu enfant, es-tu enfant!

— Je te dis qu'il est très-drôle et qu'il ressemble à Yvan le Terrible. Je plaisante, tu sais, Marthe, j'aime beaucoup M. Boutron, j'ai toujours raffolé des vieux militaires.

— Si tu raffolais de ton piano!

— Que veux-tu insinuer par cette allusion?

— Que tu as plusieurs études en retard.

— Demain, si tu le veux, je ferai de la musique toute la journée.

— Un peu tous les jours vaut beaucoup mieux, tu le sais bien.

— Je sais, je sais qu'il faut toujours t'obéir. »

Charlotte glissa vers le piano, releva son pouff d'un petit coup de poing et se mit à faire vibrer les touches avec une sûreté et une légèreté de doigts qui annonçaient un talent précoce. Seulement, il faut le dire, ses yeux ne s'abaissèrent pas une fois sur la partition ouverte devant elle. Sa sœur s'en aperçut.

« Mon Dieu, Charlotte, que joues-tu là? s'écria-t-elle : je ne reconnais plus rien à cet air; quelles étranges variations!

— Des variations? s'écria Charlote en prenant sur son tabouret une attitude indignée; ce ne sont pas des variations, ne vois-tu pas que j'improvise?

— Charlotte, étudie, je t'en prie, ce sera plus sérieux.

— Étudier ne trompe pas l'attente, tandis qu'improviser supprime le temps. Voyons, Marthe, sois un peu complaisante, écoute mon improvisation. »

Marthe ne put s'empêcher de sourire en regardant Charlotte, droite sur le tabouret, les cheveux frémissants, les yeux au plafond, et ce sourire suffit à Charlotte pour l'encourager à se lancer dans ce qu'elle appelait le feu de son improvisation. D'abord ce fut un déluge de notes saccadées, puis, tout à coup, le piano ne rendit plus que de vagues soupirs.

« Je décris mon enfance, dit Charlotte langoureument et en regardant le parquet avec une grande fixité : ces sons lointains, vaporeux en quelque sorte, c'est le passé. Comment redire ces souvenirs indécis du premier âge! Oh! Marthe, écoute... Voici que je pleure la mort de papa..... et les malheurs qui s'ensuivent... Maintenant, je voyage... Comment donc rendre le frou-frou de la locomotive..., le sifflet de la machine... J'y suis, j'y suis; ne te bouche pas les oreilles, il faut bien que cela soit aigu. Me voici chez bon papa au Clos Joli....? Tiens, Marthe, entends-tu?

— J'entends que tu fais vibrer la même note en sourdine.

— Marthe, c'est la rivière, la Sangaise; je crois l'entendre pour la première fois, quand, debout dans la tonnelle je pensais : Qu'est-ce qui roule au bas du pré? Avoue que c'est bien imité. Maintenant quoi... La voix un peu grondeuse de bon papa, c'est bien cela... le petit cris des souris..., le... Voici Raoul! »

L'oreille fine de Charlotte avait perçu un bruit léger de pas dans le vestibule, et, comme elle prononçait cette exclamation, son frère entra.

Raoul Daubry était un grand jeune homme d'une figure fort belle; ses cheveux bruns, gracieusement ondulés, encadraient bien son jeune front sans rides, mais non sans pensées. Il avait la taille svelte et le port de tête élégant de Charlotte; mais sa physionomie sérieuse, la nuance foncée de ses cheveux et de ses yeux, son teint mat, lui donnaient

une grande ressemblance avec l'aînée de ses sœurs. Lorsqu'il entra, Marthe attacha en silence sur lui son long regard et pâlit légèrement.

Quant à Charlotte, elle bondit vers le jeune homme, et, saisissant entre ses doigts maigres les deux premiers boutons de son paletot :

« Que disent Messieurs de la chicane? demanda-t-elle ardemment.

— Ils s'apprêtent à nous dépouiller, répondit le jeune homme, qui alla s'asseoir tout accablé près de Marthe.

— M. Darbault persiste à attaquer le testament? demanda la jeune fille.

— Il persiste et il persistera.

— Mais attaquer ne veut pas dire annuler, Raoul? »

Raoul secoua la tête.

« Si M. Darbault n'était pas sûr de vaincre, il n'engagerait pas la bataille, dit-il. Entre cet homme rompu aux affaires et trois enfants comme nous, la partie est trop inégale.

— Nous n'avons pas de bonheur, dit Charlotte avec une certaine irritation. Lorsque nous étions tout petits, un coup de Bourse nous a ruinés, et maintenant on ne veut pas nous laisser l'héritage de notre pauvre chère maman. Nous sommes pourtant trois orphelins, et, dans les livres, on s'attendrit toujours sur les orphelins; je commence à croire que dans le monde rien ne se passe comme dans les livres. Mais voyons, à quoi sert M. Bouchardel, l'illustre homme d'affaires qui avait l'audace de me pincer les joues, quand j'avais de grosses joues?

— A embrouiller les choses, répondit Raoul. Mon oncle Bouchardel aurait dû m'être suspect, mais il s'était insinué dans les bonnes grâces de maman, il dirigeait toutes ses affaires; quant à moi, je me suis fourvoyé. »

En prononçant cette parole, Raoul se leva, se promena quelque temps avec agitation et reprit :

« Oui, j'aurais dû m'occuper plus tôt de tout cela; j'aurais dû intimider ce chicaneur et lui bien prouver que je devenais un homme, capable de défendre nos intérêts.

— La délicatesse te commandait la réserve que tu as montrée, dit Marthe. En réalité, nous ne sommes pas les héritiers naturels de notre chère maman.

— De la délicatesse! de la réserve! Passe encore s'il se fût agi de moi seul; mais je devais, malgré mon inexpérience, penser à vos intérêts à vous, et m'immiscer un peu dans les affaires de maman qui avait toute confiance en moi. Elle disait assez haut que nous étions ses héritiers. Nous aurait-elle élevés ainsi qu'elle l'a fait si elle n'avait pas eu l'intention formelle de nous laisser sa fortune? Non, n'est-ce pas? donc il ne s'agissait que de faire légalement les choses, et il est étrange qu'on puisse attaquer son testament! M. Bouchardel est certainement là-dessous.



Charlotte improvise. (P. 31, col. 2.)

— Sois-en sûr, s'écria Charlotte. Son sourire faux, sa manière de me saluer, de se frotter les mains, tout me prouve que c'est lui qui mène l'affaire. Maintenant nous n'allons pas rester sur cet affreux sujet de testament, n'est-ce pas? Vous voilà tous les deux tristes comme des bonnets de nuit. Voyons, ce n'est pas fini, ce n'est que commencé. Pourquoi perdrions-nous ce procès? Ne pensons pas que nous le perdons. Viens Raoul, allons dire à mon vieux Pouf qu'on nous l'intente, faisons-le dîner, donnons-lui un petit verre de rhum de consolation et recommandons-lui d'aller attendre l'omnibus chez Yvan le Terrible. Tu ne sais pas ce que c'est que Yvan le Terrible. Viens, en route je vais te raconter cette histoire. »

A suivre. ZÉNAÏDE FLEURIOT.



Le cocher fouetta ses chevaux. (P. 33, col. 2.)

DEUX MÈRES

V

Débarquement.

« A l'hôtel de l'Europe, vite! dit une jeune dame en s'élançant dans une des voitures qui stationnaient à l'entrée de la gare du Havre. Monte donc, Robert! tu vas nous mettre en retard.

— Et les bagages, maman? Pourvu que mon cheval à mécanique ne soit pas cassé!

— S'il est cassé, on t'en achètera un autre. Nous reviendrons plus tard chercher nos bagages; j'ai peur que ton oncle ne soit arrivé : ces ouvriers de Paris sont d'une lenteur! ils n'en finissaient plus, et j'ai cru que l'hôtel ne serait jamais prêt... Cocher, savez-vous si le bateau des Indes est arrivé?

— Le bateau, madame? le grand transport à vapeur?

— Oui, oui, le *Rajah*, je crois. Est-il arrivé?

— Pas encore, mais il ne tardera pas; il est signalé, et la marée monte déjà depuis quelque temps. Dans une heure il aura assez d'eau pour entrer.

— Dans une heure! Fouettez vos chevaux, cocher, il y aura un bon pourboire... Nous sommes arrivés? Bien! restez là, je vais vous reprendre à l'instant. »

Et Mme Linant, délivrée de l'inquiétude énorme de faire attendre l'oncle Chaldry, descendit de voiture, mit tout l'hôtel en révolution, choisit un appartement, retourna à la gare, en ramena ses bagages, et elle venait à peine de les faire déposer dans sa chambre, lorsque la dame de l'hôtel, comprenant qu'elle avait affaire à des voyageurs d'importance, accourut elle-même la prévenir que le *Rajah* entrait dans le port.

« Ah! mon Dieu! courons vite! Robert! Robert! où es-tu donc?

— Me voilà, maman! répondit sans empressement Robert, qui se cassait les ongles à dénouer les ficelles dont son cheval était entortillé.

— Eh! il est bien temps de s'occuper de cela! Au port, cocher, au débarcadère du bateau, et prenez le chemin le plus court. »

Le cocher fouetta ses chevaux, qui firent de leurs huit fers un bruit terrible sur le pavé pour prendre leur élan, et qui, le premier instant de fougue passé, trottinèrent tout doucement vers le port, malgré les exhortations du fouet. Mme Linant s'agitait comme si elle eût été un cheval de renfort.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, nous allons être en retard! et dire que je n'ai pas seulement pu m'occuper de notre toilette! Robert, mon chapeau est-il droit? Mes bandeaux sont-ils égaux? Tu n'y connais rien; je ne sais pas pourquoi je te demande cela. Reste un peu tranquille, que je refasse ton nœud de cravate... Un coup de peigne, à présent... c'est cela... Tire tes manchettes hors de tes manches, et boutonne ta veste... Allons, tu n'es pas mal... Il faut que tu plaises à ton oncle, c'est très-important.

— Oui, maman. Qu'est-ce qu'il faudra que je lui dise, à mon oncle?

— Tu ne lui diras rien, c'est moi qui parlerai; tu lui répondras s'il t'interroge, voilà tout.

— Faudra-t-il l'embrasser?

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

— Ah!... je ne sais pas trop... il faudra voir s'il le désire. Pour commencer, tu ferais peut-être mieux de lui baiser la main.

— Est-ce qu'il a une bague comme un évêque? demanda Robert en riant.

— Tu plaisantes toujours, mon enfant : tâche donc de comprendre que c'est le moment d'être sérieux. Si tu déplais à ton oncle, et qu'il nous renvoie, que deviendrons-nous?

— Ne te fâche pas, ma petite mère, et embrasse-moi. Vois-tu, je ne me suis jamais tant ennuyé que depuis que nous sommes riches. Tu ne t'occupes plus de moi du tout, tu ne me parles plus : voilà de drôles de vacances!

— Tu sais bien que j'ai eu tant de choses à faire! Est-ce que tu n'es pas content d'avoir un grand cheval mécanique?

— Si... mais cela ne remplace pas la petite maman qui jouait avec moi toute la journée. Tu penses toujours à autre chose qu'à moi, à présent.

— Chut, chut, mon enfant, tu ne comprends pas tes intérêts... Nous voici arrivés : descends vite, le bateau est au quai, et les passagers descendent. »

Elle prit son fils par la main, et l'entraîna vers le débarcadère, cherchant à se frayer un passage à travers la foule des curieux, des arrivants et des commissionnaires chargés de malles, et interrogeant du regard tous les visages pour découvrir lequel appartenait à l'oncle Chaldry.

Ce ne fut pas difficile à deviner. Quel autre que l'oncle Chaldry pouvait être le seigneur et maître de cette montagne de caisses qu'on venait de déposer sur le quai, et près desquelles un grand vieillard se tenait debout d'un air impatienté, tendant le cou à droite et à gauche pour chercher à découvrir les retardataires? Quel autre qu'un revenant des Indes pouvait s'envelopper d'une pelisse de fourrures sous le doux soleil de septembre? Quel autre, surtout, pouvait avoir derrière lui un Hindou couleur chocolat, coiffé d'un turban blanc, et sur son épaule un singe? Mme Linant n'hésita pas.

« Mon oncle... dit-elle timidement en s'approchant du grand vieillard, et en poussant Robert devant elle, voici mon fils.

— Vous êtes en retard, ma nièce! répondit l'oncle Chaldry (car c'était bien lui), en fixant ses yeux noirs et vifs sur la figure de Robert, qui rougit et baissa la tête. Je n'aime pas qu'on me fasse attendre : voilà douze minutes que mes bagages sont déposés sur le quai. Avez-vous retenu un appartement à l'hôtel? »

Mme Linant, toute déconcertée, balbutia confusément des excuses où il était question des ouvriers de Paris, du chemin de fer, de l'hôtel et des chevaux de fiacre. L'oncle Chaldry l'interrompit.

« C'est bon, c'est bon, n'en parlons plus. Mahadiah! »

L'Hindou couleur chocolat accourut.

« Fais charger les bagages et escorte-les à l'hôtel. Avez-vous une voiture pour nous, ma nièce? Bien! nous allons y monter. Voilà donc mon héritier? Approche ici, mon garçon, que je te regarde. »

Il posa sa main sur la tête de Robert pour le forcer à le regarder en face, et le considéra quelques instants. Il parut satisfait de son examen, et en réalité il y avait de quoi. Robert était un très-joli garçon, blanc et rose comme une fille, blond comme le blé mûr, frisé comme un agneau, avec de grands yeux bleus un peu ronds, un petit nez légèrement retroussé, une bouche comme une cerise et un menton arrondi. Toute sa figure ne demandait qu'à rire, et il lui en accordait la permission très-volontiers, trop volontiers peut-être ; aussi le trouvait-on en général un peu jeune pour son âge, et surtout pour sa taille, car il dépassait ses contemporains de toute la tête. En ce moment, il ne riait pourtant pas, intimidé qu'il était par les yeux de l'oncle Chaldry et par ceux du singe, qu'il soupçonnait de songer à s'abattre sur sa chevelure blonde.

« Beau garçon, ma foi! dit enfin l'oncle Chaldry en se retournant vers Mme Linant. A propos, ma nièce, laquelle de mes nièces êtes-vous? Claire ou Cécile?

— Je suis Cécile, mon oncle, et mon fils s'appelle Robert, Robert Linant. Son pauvre père était capitaine d'artillerie...

— Mort le 28 décembre dernier, interrompit le nabab. C'est vous que le sort a favorisée? »

Cécile fit signe que oui. Elle ne voulait pas que son oncle ni son fils sussent comment les choses s'étaient passées.

« C'est bien! voilà les bagages chargés; montons en voiture à présent. A l'hôtel! »

« Je ne compte m'arrêter que deux jours au Havre, dit M. Chaldry, quand il se trouva installé au fond de la voiture, avec sa nièce à son côté, son petit-neveu en face de lui et son singe sur ses genoux. (Mahadiah suivait à pied, précédant un camion chargé des bagages.) Je n'ai pas besoin de plus de temps pour visiter la ville, et voir quels changements on y a faits depuis quarante ans passés que j'en suis parti. J'avais vingt ans alors, et je m'en allais chercher fortune! Les jeunes gens d'à présent attendent que la fortune vienne les chercher, n'est-ce pas, petit? »

Robert ne répondit pas : le singe le fascinait. Mais M. Chaldry avait parlé pour lui tout seul, et ne tenait nullement à ce qu'on lui donnât la réplique. Il continua.

« J'espère que nous allons trouver à Paris notre installation prête? Je n'ai pas pu correspondre avec vous, ma nièce, puisque j'étais déjà en route quand vous avez eu connaissance de mes intentions; mais mes instructions étaient assez détaillées, je crois, pour que vous ayez pu vous tirer d'affaire. »

Il y eut une pause, qui demandait une réponse : du moins Cécile le comprit ainsi.

« Mon oncle, dit-elle, le notaire m'a fait visiter

plusieurs propriétés dans le quartier que vous désiriez habiter, et à nous deux nous avons choisi un bel hôtel près du Luxembourg, avec jardin, écuries, remises, tout ce que vous demandiez enfin. Les ouvriers n'ont fini qu'hier soir de le mettre en état, mais j'espère que vous serez content.

— C'est bien. En arrivant, je m'occuperai d'acheter des chevaux et des voitures. Aimes-tu les chevaux, Robert?

— Oh! beaucoup, mon oncle! Maman m'a acheté de votre part un grand cheval à mécanique.

— Un cheval à mécanique? Tu auras un poney la semaine prochaine, et tu apprendras à le monter. Je veux que tu deviennes un beau cavalier; il faut que mon héritier me fasse honneur. Es-tu fort en gymnastique?

— J'ai eu le premier prix au lycée, l'année dernière.

— Très-bien! Sais-tu faire des armes?

— Mais, mon oncle, il n'a encore que douze ans, interrompit timidement Cécile.

— Douze ans? Il a l'air d'en avoir quinze: il faut profiter de sa taille, et faire de lui un homme le plus tôt possible. Ne me parlez pas de ces jeunes gens tristes et blêmes, qui se rendent bossus à force de se courber sur des bouquins! Un homme doit être leste et fort, avant tout. »

Les yeux de Robert brillaient de plaisir: ce système d'éducation lui plaisait fort.



Vous êtes en retard, dit l'oncle Chaldry. (P. 34, col. 1.)

« Mais ses études... dit la mère.

— Ses études? Sans doute, sans doute il les continuera, ses études. Où en est-il?

— Il a fait sa sixième, avec succès, et il devrait entrer en cinquième au mois d'octobre.

— Sixième, cinquième, je ne connais pas tout cela; ce sont des termes de la vieille Europe. Qu'est-ce qu'on y fait, dans cette cinquième?

— Du latin, du grec, du français... »

L'oncle Chaldry fit la moue.

« De l'anglais ou de l'allemand...

— Bon! c'est utile dans le commerce et quand on voyage. Et puis?

— De l'histoire, de la géographie...

— L'histoire, c'est utile si l'on veut: la géographie, on n'a qu'à prendre le chemin de fer pour aller par terre et un bateau pour aller sur l'eau, on apprendra comme cela toute la géographie dont on aura besoin. Et ensuite?

— Les sciences, l'arithmétique...

— A la bonne heure! voilà qui sert tous les jours de la vie. Le reste....! »

Un tour d'épaule très-significatif compléta la pensée de M. Chaldry.

« Pourtant, mon oncle, reprit Cécile fort déconcertée, tous les jeunes gens des familles les plus distinguées font toutes ces études-là, et si vous voulez qu'il vous fasse honneur, il ne faudra pas les lui faire interrompre. Est-ce que vous n'aimeriez pas

le voir couronner en public, et entendre applaudir toute la salle, quand on proclamerait le nom de Robert Linant?

— Robert Chaldry, vous voulez dire; j'entends lui laisser mon nom avec ma fortune; les deux héritages ne vont pas l'un sans l'autre... Oui, au fait, il continuera ses études; mais qu'il ait des prix, au moins!

— J'en ai tous les ans, mon oncle! » s'écria Robert.

Il n'était pas précisément passionné pour le travail; mais il avait été élevé dans cette idée que le savoir est une supériorité, et il n'avait pas envie de déchoir en restant au niveau des élèves de l'école primaire, pendant que ses égaux d'aujourd'hui continueraient à s'instruire. Il aimait le succès, et se rappelait comme les plus grandes joies de sa vie les distributions de prix où sa jolie figure et ses nombreuses couronnes lui avaient valu, comme on dit, des applaudissements frénétiques. En ce moment, il se promit de devenir un phénix dans tous les genres, et il se vit en imagination le jeune homme le plus savant, le plus brave, le plus adroit, le mieux mis et le mieux monté de Paris.

Les ailes de l'orgueil ne sont pas plus solides que celles d'Icare : elles fondent à mesure qu'on monte, et gare la chute! Chacun de nous, quand il s'élève plus haut que de raison, trouve auprès de soi quelqu'un ou quelque chose qui lui dit comme l'esclave au triomphateur romain : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme. » Robert, perdu dans la contemplation de sa gloire future, appuya par mégarde la main sur la queue du singe, qui serpentait sur la pelisse de son maître. Le singe, mécontent de cette familiarité, qu'il prit peut-être pour une provocation, — qui peut deviner ce qui se passe dans la tête d'un singe? — appliqua de sa longue patte griffue un bon soufflet sur la joue du rêveur, qui jeta un cri perçant.

« Eh bien! qu'y a-t-il? dit M. Chaldry d'un air fâché.

— Le singe!

— Eh bien, quoi? Mocquo est un bon garçon : s'il t'a frappé, c'est que tu l'avais agacé sans doute. On ne crie pas pour si peu. Ce garçon-là est une femmelette, ma parole! »

L'oncle à héritage se renfonça dans son coin et



ne parla plus. Robert se taisait et regardait avec défiance Mocquo qui lui faisait des grimaces; et M[me] Linant se disait, en s'efforçant de rappeler sa gaieté :

« Le nom, qu'est-ce que cela fait? c'est de l'enfantillage de ma part... Pourtant, c'est plus fort que moi, je me sens toute triste à l'idée que mon fils ne s'appellera plus comme moi. »

VI

Dans l'antichambre de M[e] Pothain.

Sur l'antichambre de maître Pothain deux portes s'ouvrirent simultanément : celle du cabinet du notaire et celle de la salle à manger; et les clercs, toujours l'oreille tendue à ce qui n'était pas leur besogne quotidienne, purent entendre ce double dialogue :

« Oui, madame, je vais m'en occuper sans retard, et je ne doute pas de trouver ce qu'il vous faut.

— De bonnes manières surtout, monsieur; pour l'instruction, il n'est pas nécessaire qu'il en ait une très-supérieure : il en saura toujours plus que l'enfant.

— Sans doute, madame; cela rend ma mission plus facile : il ne manque pas de fils de famille ruinés, ayant vécu dans le meilleur monde, qui seront heureux d'accepter la position en question.

— Le plus tôt possible, monsieur, n'est-ce pas? mon oncle n'aime pas à attendre. »

Ce dialogue s'échangeait à la porte de l'étude, entre M[e] Pothain, incliné et respectueux, et une cliente garnie d'une infinité de falbalas, de bijoux et de dentelles.

« A demain, ma mignonne, disait une douce voix de femme dans la salle à manger.

— A demain, ma chère maîtresse, ma chère amie, ma chère petite maman, répondait une douce voix d'enfant. Embrassez-moi encore une fois.... et puis l'autre joue.... à mon tour de vous le rendre, à présent.

— Soyez bien sage, Laure, et obéissez à miss Maggy.

— Je ferai tout ce qu'elle voudra, parce que je penserai que c'est à vous que j'obéis. A demain, de bonne heure, n'est-ce pas? Dites bonjour de ma part à votre petit garçon. Je voudrais bien le connaître, votre petit garçon!

— Il faut qu'il travaille, il n'a pas le temps de venir voir les petites filles. Bonsoir, ma petite Laure.»

La personne qui parlait franchit la porte et se trouva face à face avec la dame élégante.

« Claire! » s'écria celle-ci en lui tendant la main et en rougissant : « C'est peut-être à elle que tu dois ta fortune, lui disait sa conscience, et tu n'as pas encore pensé à t'informer de sa demeure ni à parler à votre oncle d'elle et de son enfant. » Cécile se trouva bien coupable. « C'est terrible, se dit-elle, d'avoir tant de choses à faire; on ne trouve le temps de rien. »

Claire lui serra la main, simplement, sans étonnement ni rancune; elle s'était attendue à être ou-

bliée, et savait gré à sa cousine de la reconnaître dans ses humbles fonctions d'institutrice.

« Que je suis heureuse de te revoir ! dit Cécile ; j'ai été si occupée, que je n'ai pas encore pu me mettre à ta recherche : une nouvelle installation, tu comprends..... Où demeures-tu?

— Rue Saint-Jacques.

— Tu rentres chez toi? Je vais te reconduire, nous causerons en route. »

Elles montèrent toutes les deux dans l'élégant coupé qui attendait Cécile à la porte du notaire.

« Tu te portes bien, à ce qu'il me semble, dit Claire à sa cousine. Et ton fils?

— Mon fils va très-bien ; il monte à cheval, il fait des armes et de la gymnastique : il s'amuse comme un bienheureux. Mais il faut qu'il apprenne autre chose que ces exercices là, et comme je ne pourrai pas m'occuper de veiller à ce qu'il travaille, j'ai décidé l'oncle à prendre un précepteur, qui le conduira au lycée et lui fera faire ses devoirs. J'ai chargé M. Pothain de me trouver quelqu'un de convenable.


Les deux cousines. (P. 36, col. 2.)

— Adrien va aussi entrer au lycée. Il a bien bonne volonté, mais je crains qu'il ne se trouve en retard sur les enfants de son âge, le pauvre garçon. Quel malheur qu'on ne m'ait pas enseigné le latin!

— Je suis sûre que tu l'aurais appris ; tu as toujours été une savante, toi ! Et... que fais-tu?...

— Pour gagner ma vie? Je cherche des leçons, envoie-m'en à l'occasion, cela me fera plaisir. M. Pothain m'a confié sa fille, une charmante enfant, bonne et intelligente comme il y en a peu ; j'ai encore deux autres élèves, c'est suffisant pour nos besoins. Mais Adrien grandira, nos dépenses augmenteront, il faut que je songe à l'avenir..... Nous voici à ma porte : veux-tu monter?

— Certainement..... Ah ! mon Dieu ! quatre heures qui sonnent ! mon oncle m'attend pour aller au bois de Boulogne...... Impossible de m'arrêter. A une autre fois, ma chère cousine ! »

La voiture emporta Cécile, pendant que Claire gravissait ses cinq étages. Elles arrivèrent en même temps, l'une dans son gai réduit, l'autre dans son riche hôtel. Et pendant qu'Adrien s'asseyait aux pieds de sa mère pour lui rendre compte de son travail en entremêlant ses phrases de caresses, l'oncle Chaldry accueillait Cécile par ces mots : « Quatre heures cinq minutes, ma nièce ! »

Ces mots n'étaient en eux-mêmes que la constatation d'une vérité incontestable ; mais Cécile y vit tout autre chose. Pour elle, ils signifiaient clairement : « Vous m'avez fait attendre, et je n'aime pas attendre ; vous êtes en retard, et je n'aime pas qu'on soit en retard ; vous n'aurez pas le temps de changer de toilette, et c'est pour avoir une femme bien mise à côté de moi que je vous ai fait quitter le deuil ; tout cela me contrarie, et ce n'est pas pour être contrarié que je me suis chargé de vous et de Robert. » Peut-être les craintes de Cécile étaient-elles exagérées ; peut-être l'oncle Chaldry ne formulait-il pas aussi crûment ses doléances en lui-même ; mais le fond y était. Cécile se chercha des excuses.

« Quatre heures sonnent à l'instant, mon oncle, dit-elle, et je m'étais habillée à l'avance pour la promenade, de peur de vous faire attendre. J'ai passé plus de temps que je ne croyais chez le notaire, et puis j'y ai rencontré une amie...... Une parente..... Une personne très-intéressante, dont je voulais vous parler depuis longtemps, mon oncle... Ma cousine Claire, vous savez, Claire Chaldry, madame Mauloy...

— Ah ! fit M. Chaldry comme si cela lui était complétement indifférent.

— Elle n'a presque pas de ressources, mon oncle...... Elle donne des leçons pour pouvoir élever son fils....... Un enfant charmant.... Il est votre neveu, lui aussi : vous qui êtes si bon, mon oncle, vous devriez bien faire quelque chose pour eux. »

La voix de Cécile tremblait ; elle ne regardait pas l'oncle Chaldry, mais elle sentait que sa requête n'avait aucune chance de succès. Elle se tut, et ce ne fut qu'après un assez long silence que son oncle répondit :

« Vous avez pris connaissance de ma lettre, et elle aussi : vous savez toutes les deux que j'ai prétendu adopter un seul garçon, et mettre une seule femme à la tête de mon intérieur. Votre cousine n'a pas tiré le bon billet, tant pis pour elle : je ne la connais pas. Voilà ce que vous pouvez répondre aux ouvertures qu'elle vous a chargée de me faire.

— Elle ne m'en a pas chargée, s'écria Cécile avec vivacité : vous ne connaissez pas Claire, mon oncle.

— Alors, je ne vois pas pourquoi vous vous en êtes chargée vous-même. Montez vite, et partons. »

Cécile vint en soupirant s'asseoir au fond de la calèche ; Robert se plaça devant elle ; Mahadiah, dans son costume hindou, s'assit à côté du cocher, et Mocquo, grimaçant et gesticulant, trôna sur ses genoux, armé d'un fouet en miniature.

Au moment où l'équipage partait, M. Chaldry, se retournant vers sa compagne, murmura entre ses dents :

« Après tout, si *elle* a besoin d'un secours, il vous passe assez d'argent par les mains..... Mais moi, je ne veux pas la voir. »

A suivre. Mme COLOMB.



UNE ÉNIGME DE SCHILLER

Voici une énigme que vous ne seriez peut-être pas de force à traduire dans l'allemand poétique où elle a été composée, mais que vous devinerez sans peine, après avoir lu la traduction qui suit. Un puissant esprit n'a pas dédaigné de se livrer à ce léger badinage ; vous ne dédaignerez pas non plus de vous y associer, en trouvant par vous-même le mot de la réponse :

« J'habite dans une maison de pierre ; j'y reste caché, et je dors ; mais je parais, je m'élance, provoqué par une arme de fer.

» D'abord je suis presque invisible, et faible, et petit ; ton haleine peut me dompter ; une goutte de pluie suffit à m'absorber ; mais, dans la victoire, il me pousse des ailes.

» Si ma puissante sœur s'allie à moi, je puis devenir le dominateur redoutable du monde. » [1]

Marie MARÉCHAL.

1. Mot de l'énigme : L'*étincelle*. La « puissante sœur, » c'est l'air. Le mot allemand « *die Luft*, l'air, » est du genre féminin.

LA TERRE SAINTE

BETHLÉEM ET NAZARETH

Ce n'est pas un voyage que nous voulons entreprendre ici à travers cette terre sacrée, qui fut la patrie terrestre de Notre Sauveur. Nous désirons seulement faire visiter à nos lecteurs dans de courtes excursions les lieux à jamais sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur.

Sortant de Jérusalem par la porte de Jaffa, nous allons nous diriger d'abord vers Bethléem. Dès nos premiers pas dans la campagne, nous entrons dans la plaine étroite où fut détruite l'armée de Sennachérib. Au milieu de la route s'ouvre un puits à margelle basse, où viennent se désaltérer les troupeaux des environs. On l'appelle *le puits de l'Étoile*. D'après la tradition, les Mages auraient revu à cet endroit l'étoile divine qui avait guidé leur marche depuis leur départ d'Orient, et qui allait les conduire au pied de la crèche où venait de naître le Sauveur.

Un quart d'heure plus loin la plaine s'élargit ; les champs bien cultivés se couvrent au printemps d'une robe dorée, et fournissent à la faucille des moissonneurs les gerbes pesantes du blé, de l'épeautre et de l'orge.

Près de la route s'élève le tombeau de Rachel, qui mourut en cet endroit, en mettant au monde Benjamin, alors qu'elle se rendait à Bethléem avec Jacob.

Enfin Bethléem se montre lui-même, entassant pittoresquement ses maisons à terrasses plates au pied d'une colline couverte d'oliviers et d'arbres fruitiers. Ce n'est qu'une bourgade, mais il est probable qu'il n'eut jamais une plus grande importance. Le prophète Michée dit en effet : « Mais toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les villes de Juda, c'est de toi que sortira le dominateur en Israël. »

La place principale de la ville est entourée de couvents chrétiens, au centre desquels s'élève l'église de la Nativité, bâtie par l'ordre de sainte Hélène sur la grotte qui renferme l'Étable et la Crèche. C'est une belle basilique, dont les cinq nefs sont séparées par quatre rangées de colonnes monolithiques en brèche de Palestine. On descend de la nef dans la grotte de la Nativité par un double escalier circulaire. Cette grotte, qui renferme la sainte Crèche, est entourée de marbre et est richement ornée ; c'est là que se célèbrent en grande pompe les fêtes de Noël, auxquelles viennent assister des milliers de pieux pèlerins.

Les souterrains de l'église contiennent encore différents sanctuaires, les tombeaux des saints Innocents, de saint Jérôme et de sainte Paula.

Les environs de Bethléem ne rappellent pas de moins saintes traditions ; voici les ruines d'un couvent

de sainte Paula, celles du monastère de Cassien, où fut institué l'office de Prime ; là s'étend la plaine où la pauvre Ruth glanait la moisson du riche Booz ; plus loin le village des Pasteurs, où les bergers apprirent par un ange la naissance du Christ ; enfin sur une des collines de la vallée s'étagent les larges vasques de Salomon, qui emmagasinent les eaux d'une source limpide, apportées à Jérusalem par un antique aqueduc.

Mais si Bethléem revendique l'honneur d'avoir vu naître le Christ, c'est à Nazareth, ville située au nord de Jérusalem, que Notre-Seigneur passa la plus grande partie de sa vie sur cette terre, puisqu'il y resta jusque vers l'âge de trente ans.



Nazareth. (P. 39, col. 1.)

Bâtie en amphithéâtre à un millier de pieds au-dessus de la mer, Nazareth semble bien la reine de la contrée.

L'église de l'Annonciation est actuellement enfermée dans le couvent latin des Pères de Terre-Sainte. La maison de la Vierge Marie, transportée miraculeusement d'abord en Syrie, puis en Macédoine, enfin à Lorette, où on la voit encore, avait été renfermée dans le souterrain qui forme la crypte de cette église. Deux colonnes marquent aujourd'hui dans cette crypte l'endroit où se tenait l'Archange lorsqu'il dit à la sainte Vierge : « Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Près de l'église, on montre la fontaine où Marie venait puiser elle-même l'eau nécessaire aux besoins de la sainte Famille, et un peu plus loin le couvent arménien qui a remplacé la synagogue où Jésus-Christ prononça ces paroles devenues proverbe : « Nul n'est reçu prophète dans sa patrie. »

Le costume actuel des habitants de Nazareth présente un grand intérêt à l'observateur ; nulle part ailleurs il n'a conservé aussi intact qu'ici le caractère hébraïque.

La Sainte Vierge devait le porter tel qu'on le voit aujourd'hui ; cette coiffure sévère a encadré son visage, où l'ange de la résignation avait gravé dès le début l'empreinte d'une douce mélancolie.

Léon Dives.

LA FAUNE AFRICAINE

LE GORILLE

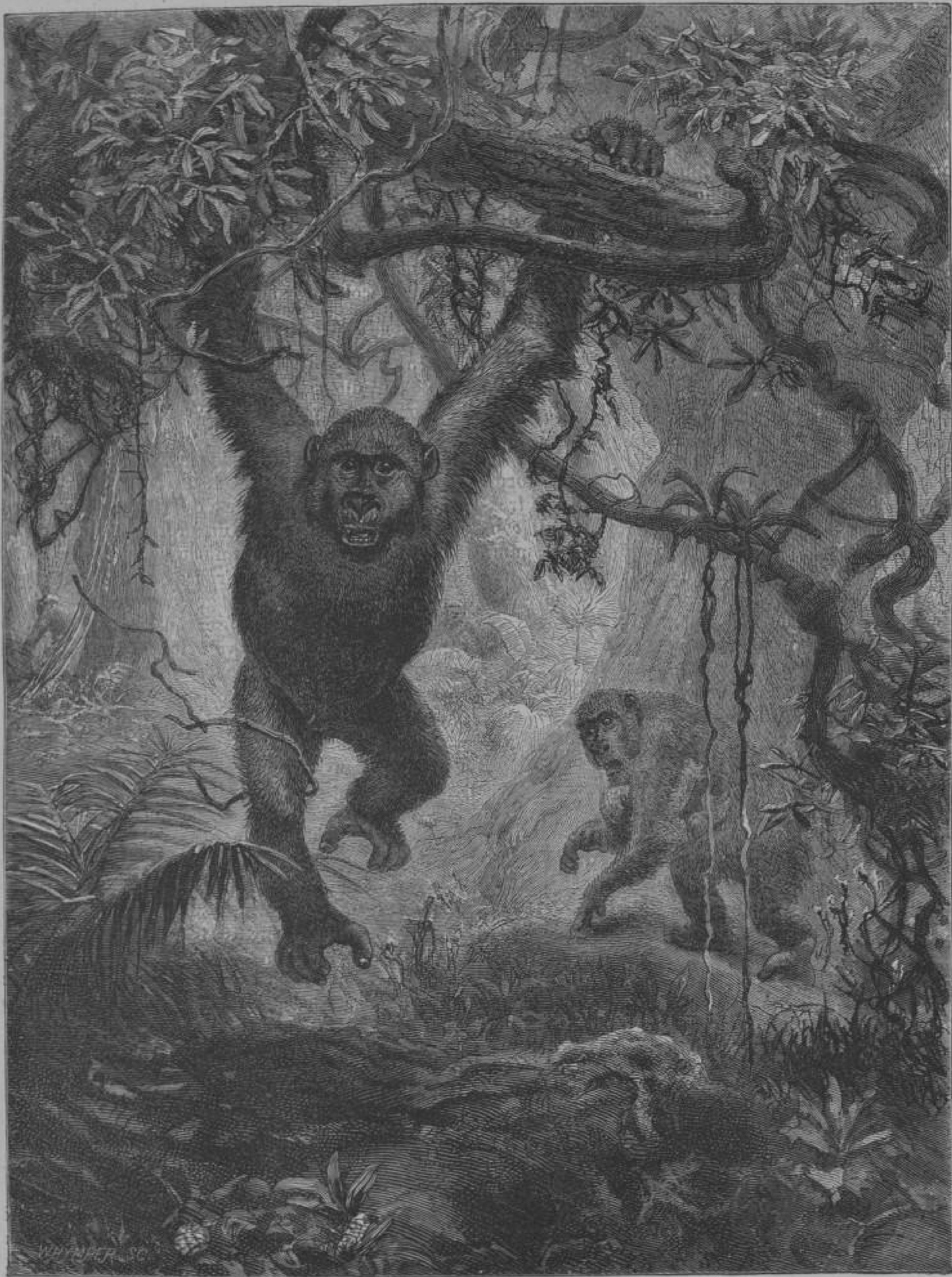
Les forêts les plus touffues de nos pays septentrionaux ne peuvent donner une idée de la puissante végétation qui se développe dans certaines régions de l'Afrique équatoriale, particulièrement dans les parties basses et humides de la côte du Gabon. Là, les arbres, pressés les uns contre les autres, entremêlent leurs branches; des plantes grimpantes s'entrelacent autour de chaque tronc, montant jusqu'à la cime, gagnent les ramures voisines, remplissent tous les vides et font de la forêt entière une seule masse de feuillage. L'homme ne peut pénétrer dans ces halliers qu'avec la plus grande difficulté; les bêtes fauves elles-mêmes ne s'y glissent qu'en rampant, les rayons du soleil tropical ne parviennent pas à percer ces plafonds, ces murailles de verdure; des eaux stagnantes, encombrées de plantes de toute espèce, répandent dans l'air des miasmes mortels pour les Européens qui les respirent. C'est dans ces retraites boisées et presque inaccessibles qu'habite le gorille.

Le gorille est le géant de la famille des singes. Il est plus grand que le chimpanzé et que l'orang-outang, dont la taille égale celle de l'homme. Son aspect est horrible : il a une tête énorme enfoncée dans les épaules, de longs bras qui descendent jusqu'aux genoux, les jambes grosses et courtes, les quatre membres terminés par des mains épaisses et crochues. Un front fuyant et pointu, de petits yeux ronds abrités par des sourcils saillants, un nez large et écrasé, une grande bouche proéminente comme un museau et armée de dents formidables, donnent à sa figure une laideur et un air de férocité qu'on ne peut voir sans effroi.

Les Africains redoutent ce singe monstrueux à l'égal des animaux les plus féroces. Cependant il n'attaque jamais l'homme; se nourrissant uniquement, comme tous les autres singes, de racines et de fruits, il n'a aucun intérêt à faire la guerre aux êtres vivants. Il se tient caché dans les fourrés les plus épais, tantôt grimpant sur les arbres pour y chercher sa nourriture, tantôt assis par terre contre un rocher ou un tronc d'arbre. A l'époque où il vit en famille, il redouble de précautions; la femelle, portant son petit dans ses bras, prend l'alarme au moindre bruit suspect et s'enfuit en poussant des cris perçants; lui, attentif, il écoute, il regarde; si le danger se rapproche, il s'y dérobe aussi par la fuite : mais quand il se trouve surpris par un chasseur, il ne recule pas, il accepte la lutte et il devient un terrible adversaire. Il se dresse, il pousse un cri qui ressemble à un rugissement, agite sa grosse tête et avance pas à pas; quelquefois il s'assied et regarde fixement son ennemi, puis il reprend sa marche en appuyant ses mains de devant sur le sol et en faisant des bonds obliques, pour se redresser de nouveau. Le chasseur doit attendre immobile, prêt à tirer, et quand le singe est à peu de distance, le tuer du coup; s'il le manque, il est perdu; le gorille se jette sur lui et, en un clin d'œil, de sa puissante main lui ouvre les entrailles, lui brise la poitrine ou la tête.

Un naturaliste américain, d'origine française, M. Du Chaillu, qui est allé au Gabon et dont les récits ont paru à quelques géographes empreints d'exagération sur certains points, mais qui a eu certainement l'occasion d'observer les gorilles, a raconté de quelle façon il s'est trouvé aux prises avec ces animaux. Une fois, après deux jours de recherches infructueuses dans un bois touffu, il fut tout à coup averti par un signal de l'un des noirs qui l'accompagnaient, et il entendit en même temps un bruit de branches que l'on cassait. Un gorille était dans le voisinage. Il brisait les rameaux des arbres dont sans doute il mangeait les fruits. Bientôt les buissons s'ouvrirent à une douzaine de pas devant les chasseurs et le quadrumane parut. « Jusqu'alors, dit le narrateur, il s'était traîné à quatre pattes à travers le fourré, mais à notre aspect il se redressa de toute sa hauteur sur ses jambes. Sa taille me parut être d'environ six pieds anglais. Sa poitrine était démesurément large; ses bras énormes annonçaient une irrésistible force musculaire, et enfin, ses yeux ardents, fixés fièrement sur nous, ainsi que le grincement de ses horribles dents, me firent éprouver l'impression d'un cauchemar. Le monstre ne semblait nullement effrayé de notre rencontre Debout et ferme sur ses pieds, il commença à battre de ses bras sa vaste poitrine, qui résonnait bruyamment comme un tambour, et il poussa rugissements sur rugissements. C'était le défi qu'il nous adressait hardiment en attendant notre attaque. Tandis que nous restions immobiles, ses yeux devinrent de flammes, les poils de son front se hérissèrent, ses griffes puissantes s'agitèrent avec fureur. Enfin, sans cesser de rugir et de battre sa poitrine, il s'avança droit sur nous. A six pas, nous fîmes feu tous ensemble, et il tomba la face en avant, avec un cri dans lequel le désespoir de l'homme se mêlait à la fureur de la bête féroce. » Quand le gorille fut mort, on le mesura : il n'avait pas moins de cinq pieds huit pouces anglais.

Le même voyageur rapporte une autre aventure de chasse, dans laquelle un gorille fit preuve d'une force prodigieuse, et dont l'issue fut fatale à un malheureux nègre qui faisait partie de l'expédition. Les chasseurs, au nombre de six, s'étaient divisés en deux petites troupes pour parcourir la forêt. Bientôt l'un d'eux se sépara de ses compagnons et s'en alla dans une autre direction, où il espérait rencontrer le gibier qu'il cherchait. Au bout d'une heure environ, on entendit, à quelque distance, le bruit d'un coup de fusil. Les chasseurs coururent



Le gorille, P. 40, col. 1.

vers l'endroit d'où la détonation était partie, et ils trouvèrent leur camarade étendu sans mouvement sur le sol dans une mare de sang; son fusil était tordu et brisé à côté de lui. D'abord on le crut mort, mais il n'était qu'évanoui. Ses entrailles sortaient de son ventre affreusement lacéré. On lui donna des soins, on banda ses plaies et l'on réussit à le ranimer. Il put alors expliquer qu'il s'était trouvé tout à coup en face d'un gorille, qu'il l'avait attendu jusqu'à huit pas, qu'il l'avait bien ajusté, mais que la balle avait seulement blessé l'animal, ce qui l'avait rendu furieux. C'était un mâle de la plus grande taille. L'homme ne pouvait songer à s'enfuir : c'eût été se faire poursuivre par le monstre, qui l'eût atteint en quelques bonds. Il essaya de recharger promptement son fusil, il y parvint, et il allait tirer une seconde fois, lorsque le gorille se précipita sur lui, arracha l'arme de ses mains, l'éventra d'un coup de son terrible poing, puis s'acharna sur le fusil dont il brisa la crosse et aplatit le canon avec ses dents. Le pauvre Africain mourut le lendemain des suites de ses horribles blessures.

On n'a jamais jusqu'ici amené en Europe aucun gorille vivant. Il n'est pas impossible que, pris très-jeunes, ces sauvages animaux ne s'habituent à la captivité et ne reçoivent une certaine éducation comme le Chimpanzé et l'orang-outang; mais, pas plus que ces derniers, ils ne pourraient vivre longtemps dans nos climats septentrionaux, trop froids pour eux. C'est donc aux voyageurs qu'est réservée la tâche d'observer ces singes dans leurs forêts natales et de compléter l'histoire de leurs mœurs, encore imparfaitement connues aujourd'hui.

LESBAZEILLES-SOUVESTRE.

LE CACAO ET LE CHOCOLAT

Le cacaoyer ou arbre à cacao, en latin *Theobroma cacao*, est un joli arbuste originaire du Mexique, où il croît spontanément dans les forêts de la région des Terras Calientes, ou Terres Chaudes. Son tronc rond et court porte de nombreuses branches chargées de belles feuilles oblongues, entre lesquelles apparaissent à l'époque de la floraison de petites grappes de fleurs. A ces fleurs succède un fruit bizarre, semblable d'aspect à un concombre, mais ovale et à dix pans. Ce fruit est divisé en vingt ou vingt-cinq petites cellules, remplies d'une pulpe amère et contenant chacune une amande, grosse comme une dragée et arrondie à chaque extrémité. C'est cette amande qui constitue le cacao.

A l'état naturel, le cacao n'est pas comestible; la pulpe qui l'environne lui communique un goût fort désagréable.

Les fruits, après avoir été cueillis, sont brisés et exposés ainsi pendant plusieurs jours aux rayons d'un soleil tropical. Sous cette influence, la pulpe entre en fermentation, se détache de la graine, à laquelle il faut encore faire subir un léger grillage, comme pour la graine de café, avant de pouvoir en faire usage.

C'est du cacao ainsi préparé que, lors de la conquête espagnole, les aborigènes du Mexique faisaient usage depuis une antiquité reculée. Les Espagnols, gens d'un goût plus raffiné, ajoutèrent du sucre à la bouillie mexicaine de cacao et inventèrent ainsi le chocolat; peu de temps après, ils donnèrent à ce mélange, au moyen de la vanille, le parfum qui lui manquait.

Le chocolat ainsi perfectionné fut introduit en France au XVIIe siècle, à peu près à l'époque où le café et le thé faisaient simultanément leur apparition.

Ce fut, dit-on, la reine Marie-Thérèse qui, après son mariage avec Louis XIV, répandit dans notre pays le goût du chocolat. Un officier de cette princesse obtint le monopole de la vente de cette denrée : il s'établit à Paris, près de la Croix-du-Trahoir (à l'angle formé par la rue de l'Arbre-Sec et la rue Saint-Honoré), et obtint un grand succès. D'autres reportent à une époque un peu plus reculée l'introduction du chocolat en France, mais tous conviennent qu'il nous vint d'Espagne au XVIIe siècle.

L'usage en était déjà assez répandu en 1671, puisque Mme de Sévigné écrivait, le 11 février de cette année, à sa fille, qui venait de partir pour la Provence : « Vous ne vous portez pas bien; le chocolat vous remettra, mais vous n'avez pas de chocolatière; j'y ai pensé mille fois; comment ferez-vous? » Ce passage prouve en même temps que si l'usage du chocolat était répandu à Paris, il était peu connu dans le reste de la France, puisqu'on ne pouvait s'y procurer les ustensiles nécessaires pour le préparer. La suite de la correspondance de Mme de Sévigné avec sa fille fait voir que la vogue du chocolat ne se soutint pas longtemps. « J'ai aimé le chocolat, écrit-elle le 25 octobre 1671; il me semble qu'il m'a brûlée, et depuis j'en ai entendu dire bien du mal. »

Malgré les accusations exagérées qui, suivant l'usage, succédaient à des éloges exagérés, le goût du chocolat se répandit bientôt dans toute la France. On le servait, en 1681, aux collations que Louis XIV donnait à Versailles les jours de fêtes. « Le 25 mars 1684, dit Le Grand d'Aussy, un médecin de Paris, nommé Bachot, fit soutenir aux écoles de la Faculté, pendant sa présidence, une thèse pour prouver que *le chocolat bien fait est une invention des dieux plutôt que le nectar et l'ambroisie.* »

Bientôt les colonies françaises des Antilles et de la Guyane et des diverses contrées de l'Amérique du Sud se mirent à cultiver le cacaoyer, et le prix, d'abord très-élevé du cacao, tomba à une moyenne raisonnable.

Pendant le XVIIIe siècle, on s'attacha, par des pro-

cédés ingénieux, à rendre plus facile la préparation du cacao, que l'on broyait jusqu'alors et que l'on mélangeait avec le sucre au moyen d'un simple rouleau de pierre, comme le faisaient les anciens Mexicains. C'est un Français, Doret, qui inventa en 1778 la première machine à chocolat. Cette machine, mue par l'eau, broyait la pâte de cacao et y mélangeait le sucre et la vanille avec plus de promptitude et de propreté que n'aurait pu le faire la main de l'homme. Les machines actuelles, mises en mouvement par la vapeur, ne sont que le perfectionnement de la machine hydraulique de Doret.

« La fabrication du chocolat, dit M. P. Poiré dans son beau livre *la France industrielle*, est une opération très-simple.

» Le cacao subit d'abord, dans des appareils analogues à ceux qui servent à griller le café, une torréfaction dont l'effet est de développer son arome, de lui enlever de l'âcreté en volatilisant les principes amers et de rendre les coques plus fragiles. La coque, ainsi préparée, est triée et livrée à un appareil décortiqueur qui enlève la pellicule. Puis le cacao est broyé dans un *mélangeur*, qui se compose d'une auge où tournent des meules verticales de granit; le fruit s'écrase et les huiles qu'il renferme forment avec la partie solide une pâte qui devient de plus en plus liquide à mesure que le broyage s'avance. On ajoute à cette pâte une certaine quantité de sucre, en moyenne les deux tiers, et le mouvement des meules incorpore le sucre dans la masse. Le mélange étant opéré, la pâte est livrée à d'autres appareils qui ont pour but de la rendre plus homogène et d'écraser d'une manière plus parfaite les grains de sucre. Ce sont des cylindres de granit roulant l'un sur l'autre et faisant office de laminoirs. Mais pendant ce broyage la pâte est devenue moins liquide; on lui rend sa liquidité par un séjour à l'étuve et on la livre de nouveau au mélangeur. Ensuite elle passe dans un appareil nommé *boudineuse*, d'où la pâte sort à l'état de cylindres d'un poids déterminé.

» Chacun de ces cylindresest placé dans des moules en fer-blanc appelés *formes*. On dispose un certain nombre de ces moules sur une planche que l'on place sur un appareil à secousses nommé *tapoteuse*. Les secousses imprimées à la planche forcent la pâte à se répartir dans le moule, pendant que l'ouvrier, à l'aide des mains, achève de la tasser et lui donne le poli extérieur. Cette opération est désignée sous le nom de *dressage*. Il faut ensuite refroidir le chocolat brusquement pour le solidifier et pouvoir le démouler; on y parvient en portant les moules dans une pièce où circule un courant d'air lancé par un ventilateur. Enfin le chocolat en tablettes est livré aux ateliers de pliage, où il est mis en papier d'étain par des femmes. »



Feuilles, fleurs et fruits du cacaoyer. (P. 42, col. 1.)

Introduits à la même époque en Europe, le café, le thé et le chocolat n'y ont pas eu le même succès.

En France, c'est le café dont l'usage s'est le plus vulgarisé: le chocolat vient en seconde ligne; le thé, si populaire en Angleterre, est méconnu dans notre pays.

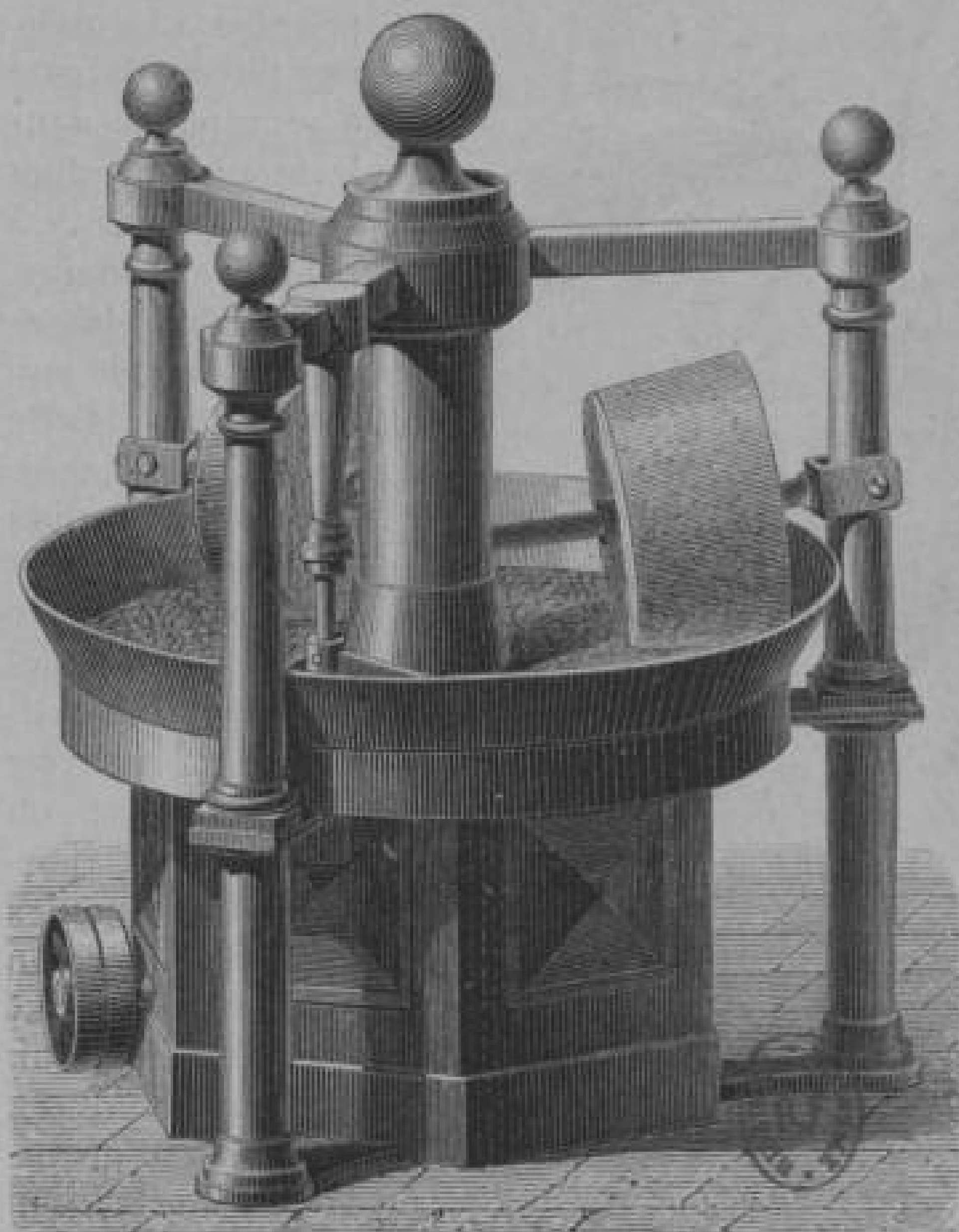
Cependant l'usage du chocolat, la plus nutritive et la plus hygiénique de ces trois denrées, est en progrès depuis quelques années.

La consommation annuelle du chocolat en France,

qui ne représentait il y a vingt ans qu'une valeur de 6 millions de francs, s'élève aujourd'hui à 12 millions et demi de kilogrammes, représentant une valeur de 31 millions de francs.

Le chocolat du commerce en tablettes ou en pains se divise en deux espèces bien tranchées, surtout au point de vue de leurs qualités hygiéniques.

La première espèce est celle que l'on appelle *chocolat de santé;* c'est le simple mélange du cacao et du sucre. Ce chocolat de santé, quoi qu'en dise son titre, est reconnu comme fort indigeste. Pour lui ôter ce grave inconvénient et faire supporter cet aliment par tous les estomacs, on est obligé d'y mélanger quelque aromate; en France, on se sert généralement dans ce but de la vanille; en Espagne, au contraire,



Mélangeur à chocolat.

c'est la cannelle que l'on emploie. Ce chocolat ainsi aroma- tisé perd son nom de chocolat de santé, pour prendre celui de l'aromate qu'on y a mélangé.

Les propriétés médicales du chocolat aromatisé ont été un peu exagérées; il est certain qu'il convient aux personnes faibles ou convalescentes. Pour les gens bien portants c'est en tous cas une nourriture aussi saine qu'agréable.

H. Norval.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Le tableau de Charlotte.

III

Les égoïstes.

Le lendemain, à l'issue du premier déjeuner, Raoul pria Charlotte d'aller à sa toilette et de le laisser seul avec Marthe, parce qu'il avait à causer avec elle. Charlotte, comme toutes les personnes très-vives, était sujette à des accès de nonchalance, et n'avait pas encore assez d'énergie morale pour se lever tôt, et régulièrement. Le plus souvent, et malgré les conseils de Marthe, elle arrivait au premier déjeuner en peignoir, les cheveux flottants et ses petits pieds perdus dans des babouches qui faisaient parfois des longues glissades devant elle. Marthe la réprimandait doucement, ce qui ne l'émouvait guère; elle s'inquiétait davantage de certains mots brefs et incisifs de Raoul.

On le devinait au premier coup d'œil, Raoul avait réellement pris dans ce petit groupe la place, hélas! vacante, du chef de famille.

Cette chose si simple pouvait étonner de notre temps où tout principe est plus ou moins faussé.

Chez les trois orphelins, la hiérarchie était demeurée dans l'ordre. Le souverain, c'était Raoul, le ministre c'était Marthe, et le peuple c'était Charlotte qu'il fallait encore éclairer, enseigner et gouverner.

A vrai dire, il y avait bien, de temps à autre, de la part de Charlotte, quelques tentatives de résistance; un mot de Raoul remettait les choses en bon ordre.

Par exemple, ce matin-là, si Marthe lui eût donné le conseil d'aller s'habiller, il est probable qu'elle eût feint de ne pas entendre et qu'elle fût restée à lancer ses babouches l'une après l'autre sur le parquet ciré; mais Raoul avait parlé d'un air très-sérieux, Charlotte et ses babouches disparurent.

« J'ai quelques visites importantes et désagréa-

1. Suite. — Voy. pages 14 et 30.

bles à faire aujourd'hui, dit le jeune homme, et je trouve inutile d'instruire Charlotte de ces détails. Je veux aller une dernière fois chez M. Darbault. Il serait peut-être raisonnable de suivre le conseil de notre notaire, et de lui proposer de partager cette fortune qu'il veut nous arracher. Es-tu de cet avis?

— Tu sais ce que je pense, Raoul, tout plutôt qu'un procès. Ensuite?

— Je dois aussi aller chez le docteur Guerblier. Il est venu trois fois à la campagne, il a fait deux opérations, nous lui devons 5000 francs. Il faut que je lui demande d'attendre l'issue du procès. Aux héritiers les charges.

— M. Guerblier ne fera aucune difficulté je le crois; on le dit très-riche.

— Ce n'est pas toujours une raison; mais son caractère est à la hauteur de sa renommée. Il m'intimide un peu, je l'avoue, et j'ai d'abord été tenté de lui écrire; mais une lettre ne vaut pas une visite. Il a soigné maman avec une sollicitude si particulière, que je me décide à l'aller trouver. Tu ne m'attendras pas pour midi, car je suppose que j'aurai à faire antichambre un peu partout.

— Par qui commences-tu, Raoul?

— Par M. Darbault.

— Je te proposerais volontiers de t'accompagner : Mme Darbault m'a toujours témoigné une certaine amitié, et tu sais qu'elle a une grande influence sur son mari.

— Il est sûr qu'elle pourrait beaucoup dans cette affaire; viens, nous nous soutiendrons mutuellement. »

Marthe sortit et revint au bout d'un quart d'heure.

« Heureusement, Charlotte est en train de dessiner, dit-elle à demi-voix; ne voulait-elle pas nous accompagner! J'ai promis de te faire passer par sa chambre, elle veut absolument que tu voies son dessin. »



Mme et M. Darbault. (P. 46, col. 2.)

Raoul suivit Marthe dans le petit appartement où Charlotte dessinait.

« Oh! viens voir, Raoul, cria-t-elle gaiement, c'est très-réussi, je t'assure. »

Elle leva sa feuille de papier en l'air et dit :

« La rencontre d'Ivan le Terrible et de Pouf. »

Elle avait esquissé les deux vieillards avec une rare finesse; mais elle n'avait pas résisté au plaisir de les caricaturer un peu.

La moustache droite d'Ivan le Terrible était si longue qu'elle allait s'enfoncer jusque dans l'œil du dauphin de la fontaine, et la capote du bon Pouf faisait une queue d'un mètre derrière lui; les deux vieux soldats s'abordaient en se présentant les armes, Ivan le Terrible avec un plumeau, Pouf avec sa canne.

« Hum! dit Raoul, Ivan le Terrible est trop gras et Pouf est trop maigre. »

Là-dessus il prit le crayon, traça des traits rapidement et d'une main sûre, et sortit de la chambre où Charlotte riait aux éclats.

Il descendit avec Marthe et ils gagnèrent à pied le boulevard Malesherbes, qui déploie, devant l'église Saint-Augustin, un double rang de belles habitations occupées du rez-de-chaussée aux mansardes par des familles très-riches. Ils pénétrèrent sous la grande porte cochère du n° 82, traversèrent un vestibule orné de colonnes de marbre griotte et montèrent un escalier qui aurait pu convenir à un palais.

Sur le palier du second étage, ils trouvèrent un domestique qu'ils connaissaient, et lui dirent qu'ils désiraient voir M. et Mme Darbault pour une affaire importante et pressée.

« Monsieur et madame vont à leur campagne de Maisons-Laffitte, répondit le domestique; veuillez entrer, je vais vous annoncer. »

Il ouvrit une porte, les introduisit dans un joli salon où tous les styles et tous les genres s'étaient

donné le rendez-vous le plus capricieux, puis, soulevant une portière, frappa à une porte ornée de panneaux à filets dorés.

« Qui frappe, demanda une voix de femme?

— Moi, Joseph. Puis je parler à Madame?

— Oui, entrez. »

La porte s'ouvrit, une jeune fille à l'air impertinent fit passer le plumeau qu'elle tenait à la main sous le nez du vieux valet de chambre et lui montrant du doigt une portière soulevée, lui dit :

« Madame est là. »

Elle était là, en effet, dans une vaste chambre encombrée des plus riches inutilités.

Mme Darbault était une femme petite, mince et roide; involontairement on la comparait tout d'abord à une barre de fer, et sa physionomie ne changeait pas l'impression. Cette petite figure, encadrée de faux cheveux, vous glaçait, le regard était perçant, le sourire faux : on eût dit un petit homme d'affaires déguisé. En ce moment elle passait la revue de son appartement, elle allait d'un pas saccadé d'une chose à l'autre, glissant son doigt sous les bronzes pour s'assurer qu'il n'y avait pas de poussière, sondant de l'œil le feuillage des jardinières, s'arrêtant de temps en temps pour examiner devant une glace l'économie de sa coiffure artificielle et un point enflammé qui tachait sa joue; puis elle consultait sa montre encerclée de perles, ou bien elle accordait une caresse aux chiens microscopiques perdus dans des niches capitonnées de satin bleu.

« Qu'y a-t-il, Joseph? demanda-t-elle d'une voix désagréable.

— M. et Mlle Daubry demandent Madame. »

Mme Darbault regarda Joseph si fixement qu'il baissa machinalement les yeux.

« Et vous les avez reçus? dit-elle.

— Ils m'ont dit qu'ils venaient pour une affaire importante et pressée.

— Du moment qu'ils ne sont plus sur la liste des gens que je reçois en dehors de mon jour, je n'y suis jamais pour eux. Vous voilà averti. Attendez-moi ici. je ne suis pas encore décidée à les recevoir. »

Elle traversa rapidement la chambre, souleva une portière et s'arrêta sur le seuil d'un appartement qui participait de la galerie de peinture et de la bibliothèque. Un homme très-grand, à demi renversé dans une moelleuse bergère, bâillait effroyablement en regardant sans le voir un paysage plein de lumière qui devait être signé de quelque nom célèbre.

« Adolphe, dit Mme Darbault, Joseph vient de faire une belle sottise : il a reçu Raoul Daubry. »

A ce nom, M. Darbault quitta sa pose nonchalante et redressa son profil de bois.

« Diable! dit-il en se grattant l'oreille : est-ce qu'on ne lui aurait pas signifié notre décision, à cet enfant? Que veut-il? que vient-il faire! Essayer un nouvel arrangement sans doute? Si tu voulais....

— Je ne veux rien que le procès, c'est-à-dire le droit, la lé..ga..li..té. »

M. Darbault se mit à se détirer paresseusement en faisant cligner ses tout petits yeux placés de chaque côté d'un nez trop droit.

« Je sais bien, dit-il, que cette fortune nous appartient légalement, puisque le testament qui nous déshéritait peut être annulé; mais ces enfants...

— Que te font ces enfants? Te tiennent-ils par le sang?

— Du tout; mais il y a bien dans cette affaire une sorte de droit moral, de justice...

— Tu déraisonnes. Il y a que tu es le seul héritier légal de Mme Daubry et que tu uses d'un simple droit en attaquant le testament qui te déshéritait. On veut t'apitoyer sur le sort de ces enfants, mais voyons, n'ont-ils pas leur famille à eux? Ne mêlons pas le sentiment aux affaires. On dit : vous êtes riches. Eh! sans doute; mais tu sais que nous nous sommes endettés pour bâtir notre villa de Trouville, et d'ailleurs qui peut nous empêcher de jouir de la vie à notre façon? Nous pourrons louer un appartement au premier, avoir notre loge à l'Opéra, au Conservatoire, recevoir tout Paris, voyager en grands seigneurs; j'aurai un négrillon pour soigner mes chiens. Cela vaut bien la peine de se remuer. Donc, aucune concession. Et maintenant faut-il recevoir ces enfants-là? Peut-être Raoul, qui est intelligent, et qui sait que par nos relations nous pouvons lui être utiles, vient-il simplement nous dire qu'il se désiste de ses prétentions.

— Peut-être.

— Alors, il faut le recevoir?

— Si tu le veux.

— Au fait, j'aimerais mieux en finir à l'amiable : ces enfants sont gentils, Charlotte m'a toujours plu. Débarrassons-nous d'eux. »

Mme Darbault tourna sur elle-même et se dirigea vers le salon, suivie de son mari qui se peignait les favoris.

Elle entra vivement, gracieusement, prodigua les serrements de main à Raoul et à Marthe, que l'attente avait rendus doublement sérieux, et commença l'entretien par ce verbiage charmant qui semble naître naturellement sur les lèvres parisiennes.

« Comme il y a longtemps que je ne vous ai vus! mais Raoul vous avez encore grandi je crois, et vous Marthe, que vous êtes fraîche, ma chère! Donnez-moi des nouvelles de Lotte. Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée? Elle est si charmante, elle a tant d'esprit et elle sera jolie, mais jolie... Pourquoi ne l'avez vous pas amenée?

— Elle viendra plus tard, madame; mais aujourd'hui Raoul avait à vous parler d'affaires.

— Ah! ah! Adolphe, baissez donc ce store, le jour est d'un éclat; oh! pardon, Raoul. »

Raoul s'était aimablement dérangé et avait baissé le store, qui ne laissa filtrer qu'un jour discret.

« Vous disiez donc que vous veniez parler affaires, reprit Mme Darbault; pardonnez-moi si je vous presse

un peu, mais on nous attend aujourd'hui à Maisons-Laffitte.

— Je le sais, madame, et je suis doublement heureux de vous avoir rencontrée. Ma sœur et moi nous sommes désolés de la tournure qu'ont prise les affaires de la succession de notre chère mère, et nous venons vous proposer un dernier arrangement, que ratifiera certainement notre conseil de famille.

— Un arrangement... Je ne comprends pas, dit Mme Darbault en allongeant délicatement la spirale de sa fausse papillote de droite; Adolphe, tu ferais mieux de t'asseoir. »

M. Darbault, en effet, avait commencé à arpenter le salon en relevant sur sa hanche les pans de sa redingote par ce geste inimitable des beaux qui florissaient après 1830.

Sur l'avis donné par la voix tranchante de sa femme, il se laissa tomber pesamment dans un fauteuil, juste en face de Raoul, qui dominait bien son émotion.

« Notre arrangement, reprit le jeune homme, pourrait avoir pour base la conviction morale que la volonté de notre mère était de faire de nous ses seuls héritiers. Puisque vous ne voulez pas reconnaître la validité de son testament.....

— Il n'est pas valide, jeune homme, il ne l'est certainement pas, interrompit M. Darbault.

— Jusqu'à un certain point, monsieur, il l'est pour nous et pour tous ceux qui mettent l'esprit de la loi avant la lettre, et il pourrait se trouver des juges pour nous donner raison.

— Ceci est la matière du procès, dit Mme Darbault en allongeant la spirale de la fausse papillote de gauche... — qu'il nous répugne de faire, ajouta M. Darbault avec une fausse bonhomie... — et qu'il nous répugne bien davantage de soutenir, dit Marthe doucement.

— C'est pourquoi nous venons essayer d'un arrangement à l'amiable, reprit Raoul. Jusqu'ici tout s'est traité entre les hommes d'affaires, aujourd'hui nous venons vous proposer de partager cette fortune en deux parts égales. »

Mme Darbault plaça ses deux mains blanches sur son visage sec, qui se dilatait soudain sous l'action de la plus impertinente gaieté, et M. Darbault laissa échapper une série de petits ah! ah! ah! ce qui était une manière de rire à lui. Quant à ces deux pauvres enfants, ils avaient jugé dans leur naïveté qu'il était très-beau de sacrifier la moitié de leur héritage; car il leur appartenait certainement de droit, sinon de fait, Mme Daubry ayant exprimé clairement ses intentions; et ils demeuraient graves devant ces deux égoïstes.

« Mon cher Raoul, le moyen est ingénieux, mais impraticable, dit enfin Mme Darbault; si vous n'avez pas d'autre proposition à nous faire, il n'en faut point parler, et laisser aller les choses.

— Madame, si vous connaissez un autre moyen d'arrangement, dit Marthe vivement.

— Je n'en connais point. Vous désister simplement de vos prétentions serait le seul moyen à prendre, et vous ne le voulez pas.

— Non, madame, dit Raoul en se levant, nous ne nous laisserons dépouiller que par la force.

— Par la justice, vous voulez dire.

— Oh! madame, la justice!... » répondit Raoul d'une voix altérée.

Il n'en put dire davantage, et saluant madame Darbault, il sortit avec sa sœur.

« Est-il assez naïf, ce Raoul! dit Mme Darbault en s'approchant de la porte-fenêtre.

— Il a la naïveté de son âge, fit observer le judicieux Adolphe; mais c'est un bien gentil garçon, ne le trouves-tu pas grandi, Lucile?

— Énormément; il est vrai que je ne l'ai pas revu depuis l'enterrement de cette pauvre Marie. Marthe, qui n'était pas jolie du tout, a beaucoup embelli aussi.

— Beaucoup; ce sont eux qui traversent le trottoir, il me semble? »

Et M. Darbault appliqua sur son nez de bois le binocle qui miroitait sur son gilet.

« Oui, ce sont bien eux, reprit-il; ils sont vraiment très-gentils.

— Surtout Raoul. Il a beaucoup d'élégance, beaucoup de distinction, il est charmant, charmant. S'il était mon fils, j'en raffolerais... Adolphe!

— Plaît-il, ma bonne amie?

— Va dire à Joseph qu'il nous accompagne à Maisons-Laffitte; je crains de m'ennuyer, et j'emmène tous mes chiens. »

A suivre. ZÉNAÏDE FLEURIOT.



A TRAVERS LA FRANCE

—

GIEN

Je vais enfin parler de César! Que d'historiens seraient heureux à ma place! « Toutes les villes, disait un homme d'esprit, se disputent l'honneur d'avoir été fustigées de sa main. » Le terrible proconsul était fier d'avoir terrassé les Gaulois et de les tenir enchaînés, mais il l'eût été un peu plus encore s'il s'était douté que ses exploits empêcheraient leurs

descendants de dormir. Gien, une des cités les plus paisibles des bords de la Loire (elle le sera un peu moins lorsqu'elle sera entourée d'un réseau de cinq chemins de fer), veut, elle aussi, avoir été parcourue par les pas vainqueurs de César, et elle n'a pas craint de se déclarer sur cela la rivale d'Orléans. Il était, dans les derniers temps de l'indépendance gauloise, une puissante cité qu'on appelait *Genabum*, capitale du pays qui fut plus tard l'Orléanais. Comme toutes les villes des Carnutes, elle eut la gloire et le malheur de se soulever contre les Romains, et César la prit, la brûla et en massacra ou dispersa les habitants. Deux à trois siècles plus tard, Orléans commençait à briller sous le nom d'*Aurelianum*, et la courageuse cité gauloise était oubliée, des géographes du moins. Les savants n'ont pas manqué d'exploiter ce vaste champ ouvert à leurs discussions. Pour les uns, la ville romaine aurait été bâtie sur l'emplacement de celle qui avait été si brutalement détruite ; pour d'autres, *Genabum* se retrouverait dans Gien. Les arguments n'ont pas manqué des deux côtés; toutefois l'érudition contemporaine fait pencher la balance en faveur de Gien.



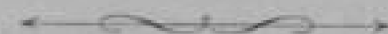
Gien. (P. 47, col. 2.)

Quoi qu'il en soit, Gien a d'autres mérites à faire valoir. Son histoire particulière s'est liée plus d'une fois aux grands événements de notre histoire nationale. Au XIIIe siècle, le roi saint Louis en faisait une de ses résidences de prédilection. Plus tard, le terrible duc de Bourgogne, Jean-Sans-Peur, devenu sire de Gien, venait y prendre ses ébats et y célébrer des réjouissances. Ce fut pourtant sous les murs mêmes de son château de Gien que fut ourdie contre lui la conspiration d'où prit naissance la fameuse guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons.

Louis XI, plus tard, donna Gien à sa fille Anne de France, duchesse de Beaujeu, qui en fit rebâtir le château, et qui, sans doute pour se récréer dans sa nouvelle demeure, introduisit un usage ainsi rapporté par un historien : « Les bateaux chargés d'ardoises doivent s'arrêter sous la terrasse du château. Le conducteur, à genoux sur une planche placée en équilibre au bord de l'embarcation, crie trois fois en présence du fermier : Je mène ardoises à Orléans. Et à chaque fois il doit en jeter une dans la Loire. Cette singulière cérémonie le faisait tomber quelquefois dans le fleuve; mais elle le dispensait de payer pour son chargement. » Mais la gaieté ne régna pas toujours dans le château de Gien. En 1652, Louis XIV, poursuivi par Condé, s'y retira, en grand danger d'être assiégé et pris. Heureusement, Turenne vainquit à temps le prince révolté. Gien et Bléneau sauvèrent la dynastie.

Sous le titre de chef-lieu d'arrondissement, Gien est aujourd'hui une des villes les plus florissantes du Loiret; l'industrie s'y développe; ses environs sont charmants, les étrangers y sont attirés par ses gracieuses maisons de la Renaissance et surtout par le magnifique château gothique à tourelles que s'y fit bâtir Anne de Beaujeu. Avec tout cela, une cité peut lever fièrement la tête, même quand son origine ne remonterait pas à César!

A. Saint-Paul.





Un élégant panier s'arrêta devant le lycée. (P. 49, col. 1.)

DEUX MÈRES [1]

VII

Rencontre des deux cousins.

Il était dix heures moins cinq minutes, lorsqu'un élégant panier, traîné par un joli cheval noir, s'arrêta devant la porte du lycée Louis-le-Grand. Un monsieur en descendit, jeta les brides à un petit groom coiffé d'un chapeau aussi haut que lui, et se mit à se promener devant la porte en attendant qu'elle s'ouvrît.

Pourquoi ce monsieur avait-il mis pied à terre? S'il attendait la sortie d'un écolier, comme tout portait à le croire, il aurait tout aussi bien pu l'attendre dans son panier. Mais un homme assis sur des coussins ne peut pas développer toutes les grâces de sa personne aussi bien qu'un homme qui se promène sur un trottoir, le porte-cigare entre deux doigts, caressant du bout de sa petite canne la pointe de ses bottines vernies; il ne peut pas se cambrer pour faire valoir les courbes exquises de sa taille et la coupe irréprochable de ses vêtements; et la perfection de sa jambe moulée par le pantalon collant est un trésor perdu pour les passants, ce qui est vraiment bien dommage. Or monsieur le baron Adhémar de Lhoseraye était très-fier de ses avantages physiques, et comme il était bon prince, il tenait à en faire jouir les regards de ses concitoyens. C'est pour cela qu'il attendait son élève, le jeune Linant, devenu Robert Chaldry, à pied plutôt qu'en voiture.

Qu'était-ce que le baron Adhémar de Lhoseraye, et comment se trouvait-il être le précepteur de Robert? Son histoire peut être narrée en un petit nombre de lignes. Il n'avait plus de parents, ce qui lui était bien égal; il avait eu une jolie fortune, et il l'avait mangée. Quand il ne lui était plus rien resté à se mettre sous la dent, comme il avait encore faim, il s'était enquis des moyens de se procurer de la nourriture sans trop de peine. Il possédait comme instruments de travail l'habitude du monde, une grande habileté à la valse, la polka et tous leurs dérivés, y compris l'art de conduire le cotillon; plus, un extérieur séduisant, une infatigable politesse de détail, et un diplôme de bachelier. Non qu'il eût fait des études brillantes; mais son tuteur, avant de lui lâcher la bride sur le cou, avait exigé qu'il fût bachelier.

Avez-vous vu au Jardin d'acclimatation un bâtiment consacré, comme l'indique une enseigne complaisante, à l'*engraissement mécanique* des volailles? Pour cinquante centimes, vous pouvez entrer et assister au *repas mécanique* des poulets : pauvres bêtes! Vous pouvez aussi y apporter un poulet maigre; après quelques jours, plus ou moins, selon le tempérament de l'animal, on vous rendra un poulet gras : le succès est immanquable. Eh bien, Adhémar avait été placé par son tuteur dans un de ces établissements où l'on pratique l'engraissement des jeunes esprits qui se sont refusés pendant leurs années de collège à digérer raisonnablement la science qu'on leur servait. Là, on lui avait ingurgité, en aussi peu de temps que possible, le contenu d'un manuel de baccalauréat. Il dut à cette opération

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

de ne pas mourir de faim lorsqu'il eut dissipé ses derniers centimes. Me Pothain, à qui il fut recommandé par un client qui l'avait connu au Jockey-Club, demanda à le voir et jugea que sa bonne mine et son diplôme étaient précisément les qualités requises pour élever l'héritier de l'oncle Chaldry.

Voilà pourquoi le baron Adhémar de Lhoseraye se promenait ce matin-là, tout habillé de léger drap gris et ganté de peau de chien, devant le lycée Louis-le-Grand, et se pavanait en passant et repassant devant les jeunes mères et les grandes sœurs qui attendaient comme lui la sortie des élèves. Vivre comme un coq en pâte chez un nabab, sans autre tâche que d'escorter un gamin de la salle d'armes au manége, du manége à la gymnastique et de la gymnastique au lycée, qui se chargeait de fournir tous les jours au baron quatre heures de *farniente*, c'était très-bon; mais faire la conquête de quelque opulente veuve ou de quelque jeune fille bien dotée, qui se trouverait heureuse de devenir baronne et d'enrichir un des plus beaux garçons de Paris, ç'aurait été encore meilleur : tout le monde sera de son avis là-dessus.

Dix heures sonnèrent, et le flot des écoliers se précipita hors du lycée. On se bousculait, on s'interpellait, on renouvelait connaissance avant de reprendre chacun le chemin de son logis. Robert, déjà fait à sa nouvelle position, jeta son sac au petit groom, secoua à l'anglaise la main d'Adhémar, et sauta après lui dans le panier. Le baron toucha du bout du fouet le cheval, qui partit vivement. Les groupes d'écoliers s'étaient arrêtés, et tous suivaient des yeux leur nouveau camarade. « Est-il heureux, celui-là ! » disaient les uns. « Fait-il le faraud ! » murmuraient les autres.

Un petit garçon vêtu de noir et chargé d'un sac de cuir tout neuf ne se mêla point aux groupes qui stationnaient dans la rue. Il était nouveau, il n'avait personne à qui parler parmi ses camarades de deux heures, et il était pressé de rejoindre une femme en deuil qui lui souriait d'un angle de rue où elle l'attendait. Il courut à elle, et tous deux s'en allèrent ensemble, lui babillant sans trêve, elle l'écoutant avec tendresse. Elle apprit ainsi « qu'on était trente-sept dans la classe; que le professeur avait l'air très-sévère, mais très-savant ; que les élèves étaient tous anciens dans le lycée, sauf un qui s'appelait Robert Chaldry, un grand blond qui avait des yeux bleus et une jolie figure de bonne humeur; qu'Adrien avait eu envie de lui parler parce qu'ils étaient nouveaux tous les deux, mais qu'il n'en avait plus envie depuis qu'il l'avait vu s'en aller dans une jolie voiture. » L'enfant dit aussi à sa mère que la version lui avait paru bien difficile, et qu'il n'était pas sûr de l'avoir comprise, quoiqu'il s'y fût appliqué de tout son cœur pendant deux heures. Mais il ne fallait pas s'inquiéter ; le professeur donnerait sûrement des explications, et il les écouterait si bien qu'il rattraperait les autres élèves, même Chaldry, qui n'avait pas l'air embarrassé du tout. Il pouvait bien ne pas l'être d'ailleurs, puisqu'il était vétéran ; il avait déjà fait sa sixième au lycée de Lille, et il la redoublait, parce que les classes étaient plus fortes à Paris qu'en province.

Mme Mauloy écouta tout cela, heureuse du bon courage et de la gaieté de son fils ; mais elle ne lui dit point que l'heureux écolier qui venait en classe en voiture lui était si proche parent. « Ce n'est pas à nous de leur faire des avances, » se disait-elle.

Après la classe du soir, Adrien accourut à elle, plus empressé que jamais.

« Mère, tu ne sais pas ? Chaldry est venu à moi en sortant de la classe ! il m'a sauté au cou, et comme j'étais étonné, il m'a dit que nous étions cousins, que sa mère le lui avait dit; et il serait venu te saluer, si son précepteur n'avait pas été très-pressé de l'emmener. C'est un très-bon garçon, je t'assure. Est-ce que c'est vrai que nous sommes cousins ? pourquoi ne me l'avais-tu pas dit ?

— C'est très-vrai ; seulement son nom est Robert Linant. Son père était capitaine d'artillerie, il est mort; et sa mère est ma cousine germaine. Il a été adopté par un oncle, M. Chaldry; voilà sans doute pourquoi il porte ce nom, qui m'avait empêché de comprendre qui il est, ce matin, quand tu m'as parlé de lui.

— Ah ! dit l'enfant rêveur, moi je n'aimerais pas à quitter le nom de papa. Mais, puisqu'il voulait venir te saluer, pourquoi ne voyons-nous pas sa mère ?

— Elle est très-occupée de l'oncle, qui est vieux ; d'ailleurs elle vient d'arriver à Paris. Sois un bon camarade pour Robert, mais ne le recherche pas trop : nous ne pouvons pas vivre de la même manière que ces cousins-là, tu comprends.

— Je comprends, dit Adrien; mais je suis tout de même bien aise d'avoir un cousin. »

Le mois d'octobre fut un triste mois pour le pauvre Adrien, et par conséquent pour sa mère. Le jour où le proviseur vint lire à la classe de sixième le résultat de la première composition, Adrien suivit cette lecture avec un battement de cœur croissant. Les premiers noms ne le touchèrent pas : il savait que sa version n'était pas bonne, et il s'attendait à être mal placé ; mais au vingtième il commença à écouter ; au vingt-cinquième il s'inquiéta : il ne savait pas avoir fait si mal. Vingt-huit, vingt-neuf, trente... Adrien se sentait pâlir, la tête lui tournait, il entendait un bourdonnement dans ses oreilles.

« Trente-septième, Mauloy ! » dit enfin le proviseur. Adrien se cacha le visage dans ses mains.

Le reste de la classe ne dut pas beaucoup lui profiter : son chagrin lui troublait l'esprit et l'empêchait d'entendre ce que disait le professeur. Interrogé sur les temps primitifs d'un verbe régulier, il resta court, ce qui lui valut un *pensum*, et la menace de le faire descendre en septième. Le pauvre garçon avait la mort dans le cœur.

Sa mère, qui l'attendait dans la rue, voyant sa figure bouleversée, ne l'interrogea pas sur la place qu'il avait eue. Elle l'emmena tout doucement jusque chez elle, et ce fut là seulement qu'elle lui tendit les bras en lui disant avec pitié :

« Qu'y a-t-il donc, mon pauvre enfant ? »

Il se jeta sur elle, éperdu, sanglotant et se rassasia de pleurer, répétant d'une voix entrecoupée : « Le dernier ! le dernier ! Mère, je suis le dernier ! »

A force de pleurer, il finit par se calmer, et raconta cette scène qu'il voyait pour la première fois et qui lui avait paru si imposante : l'entrée du proviseur, la lecture des places, son inquiétude, sa confusion, son désespoir. « C'est Chaldry qui est le premier, dit-il avec amertume. Il redouble la classe, il a déjà fait tous ces devoirs-là ; et puis il a un précepteur, lui, pour lui expliquer ce qu'il ne comprend pas ! »

Mme Mauloy arrêta son fils.

« Voilà un mauvais sentiment, Adrien, dit-elle sévèrement. Je ne t'ai pas reproché d'être le dernier, je ne t'ai pas comparé à ton cousin, je sais qu'il est au lycée depuis plusieurs années ; il est tout simple qu'il soit plus fort que toi, mais ce n'est pas une raison pour lui porter envie. L'envie ne t'aidera pas à t'instruire, ni les larmes non plus. Console-toi et viens déjeuner ; après cela tu feras tes devoirs, et je tâcherai de comprendre ta grammaire pour t'aider. Cela te convient-il ? »

Adrien sourit à l'idée de voir sa mère professeur de latin, et il reprit un peu de courage. Son chagrin le ressaisit cependant, quand il fut assis, la plume à la main, devant une version latine dont il ne comprenait pas un traître mot. Sa mère vint à son secours : à force de chercher, et d'assembler ces terribles mots comme les pièces d'un jeu de patience, à mesure qu'Adrien les extrayait péniblement de son dictionnaire, elle finit, rien qu'avec sa raison et son intelligence, par leur trouver un sens passable. Adrien était ravi. « Quand je disais que tu sais tout ! disait-il. N'est-ce pas que tu es un peu fée ? » Son devoir de ce jour-là n'eut pas une trop mauvaise note.

Comme il fut très-bien placé dans les compositions d'arithmétique et d'histoire, on le laissa en sixième. Mais à chaque composition de latin il reprenait la queue de la classe et avait un nouvel accès de désespoir, que sa mère partageait tout en essayant de le consoler. Elle commençait à s'inquiéter sérieusement ; si l'enfant était décidément incapable de suivre, il faudrait donc renoncer à lui faire continuer ses études, et alors, à quoi auraient servi les sacrifices qu'elle avait faits ? A quoi bon avoir quitté sa petite ville où elle était connue et aimée, sa chère maison et tous ses souvenirs ? L'enfant, élevé par elle seule, en aurait toujours su assez pour entrer dans un bureau, ou apprendre un métier, ou s'embarquer sur un bateau marchand pour devenir plus tard capitaine au cabotage. Ce n'était pas ce qu'elle avait rêvé : aurait-elle été trop ambitieuse ? La crainte et le doute la déchiraient, pendant qu'elle s'efforçait de sourire et de prendre un air calme pour consoler et rassurer Adrien.

« Il faudrait que l'enfant prît des leçons, pensait-elle ; mais comment les payer ? La vie est si chère ici ! Je ne peux rien retrancher sur la nourriture ; voici l'hiver, et je ne peux pas le faire souffrir du froid. S'il me venait seulement une élève de plus ! Comment faire pour gagner les leçons qu'il faut à mon fils ? »

Le lendemain, quand Adrien revint de la classe, il fut tout joyeux de voir sa mère assise devant son métier à tapisserie, attentive à échantillonner une magnifique chauffeuse. Il se rappela combien elle aimait les jolis ouvrages, et se réjouit de penser qu'elle s'occupait à quelque chose d'amusant, au lieu de passer des reprises aux ourlets et du balai aux casseroles. Il ne devinait pas, le pauvre enfant, que sa mère avait l'espoir, en restant courbée sur ce métier la moitié des nuits, de pouvoir lui procurer quelques leçons.



VIII

Dégringolade.

« Voilà neuf heures qui sonnent, mon cher enfant : n'as-tu pas bientôt fini ?

— J'ai fini, mère : voilà mon devoir d'histoire : il a été vite fait celui-là. Mes problèmes ne m'ont guère embarrassé non plus ; il n'y a que ce vilain thème..... Je ne sais pas ce que j'y ai mis, je crois bien que ça n'a pas grand sens. J'ai beau faire pour remonter, ils sont tous plus forts que moi ! »

Adrien étouffa un soupir, et se leva pour aller chercher son bougeoir.

Patatras ! sur le palier, à la porte même du petit appartement, un bruit épouvantable se fait entendre. C'est quelqu'un qui trébuche et qui tombe, quelqu'un de lourd, qui a de gros souliers. Puis un objet vibrant, métallique, une casserole ou quelque chose de la même famille, dégringole le long de l'escalier en faisant un saut à chaque marche, pendant qu'une ferraille de nature inconnue glisse le long de la rampe et tombe comme dans des oubliettes dans le puits de cinq étages que forme la cage de l'escalier, non sans se heurter plus d'une fois aux barreaux de la rampe avec un cliquetis étrange. Le quelqu'un qui a de gros souliers doit être bien mécontent de son aventure, car l'écho d'un juron for-

midable arrive jusqu'aux oreilles de Mme Mauloy et de son fils.

« C'est le vieux monsieur, maman! dit Adrien en riant. Ordinairement il grogne tout bas, mais ce soir il a trouvé de la voix; as-tu entendu? Il ne me plaît pas, à moi; il rentre dans son trou comme un rat, quand on passe, de peur d'être obligé de rendre le salut qu'on lui ferait.

— N'importe, il faut aller voir ce qu'il a. Éclaire-moi. »

Et Mme Mauloy alla au secours du vieux monsieur.

Elle ne l'avait jamais vu bien en face, car Adrien disait vrai en affirmant qu'il rentrait dans son trou dès qu'il apercevait une figure humaine. Elle savait seulement qu'il était son proche voisin, puisque leurs portes s'ouvraient sur le même palier, et qu'il vivait seul. Jamais concierge, ni femme de ménage n'entraient chez lui : il faisait sans doute sa cuisine et son lit lui-même. On le voyait sortir le matin de bonne heure avec une boîte de fer-blanc et un petit panier, et rentrer au bout d'un quart d'heure. Dans ses autres sorties, il était généralement chargé de livres, et il n'était pas rare de voir deux rouleaux de papier sortir de ses poches comme deux pistolets des fontes d'un cavalier. Son extérieur pouvait se peindre en trois mots : petit, voûté, râpé.


La leçon du soir. (P. 51, col. 1.)

Quand on passait près de lui, on l'entendait le plus souvent marmotter de vagues imprécations contre le genre humain. On avait pourtant l'air de l'aimer dans la maison, et les pauvres gens le saluaient dans la rue d'un air respectueux, ce qui paraissait le contrarier beaucoup.

Au moment où Mme Mauloy ouvrit sa porte et parut sur le palier, une lampe à la main, son vieux voisin, qui était tombé assez rudement, essayait de se relever en s'accrochant à la rampe, non sans faire entendre un joli choix d'interjections dont aucune ne marquait de patience ni de bonne humeur.

Il tourna la tête du côté de la lumière.

« Vous êtes-vous blessé, monsieur? lui demanda Claire, et peut-on vous rendre quelque service?

— Blessé... non, pas précisément blessé, mais c'est égal, je serai moulu demain, je peux y compter. Vous êtes jeune, vous, madame : tant mieux pour vous. Vous connaîtrez à votre tour les agréments de la vieillesse, *tarda senectus!* On a le pied lourd : affaire de rhumatismes! on ne le lève pas assez haut, et l'on se jette par terre comme un imbécile, à sa propre porte. Oui, voilà ce qui vous arrive, quand on a fait la sottise de devenir vieux. Aïe! ce n'est pas une petite affaire que de me remettre sur mes pieds.

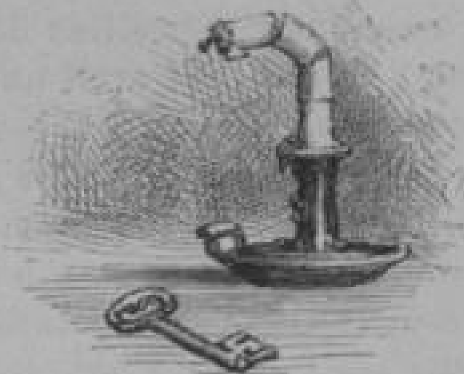
— Permettez-moi de vous aider, » dit Claire. Elle posa sa lampe à terre et vint offrir au vieillard l'appui de ses bras. Adrien s'avança aussi, et le soutint de l'autre côté.

« Ouf! dit-il quand il fut debout. Je vous remercie bien, madame, et vous aussi, jeune homme. Le respect pour les vieillards, *majores natu*, plaît aux dieux. Sans vous, je ne sais ce que je serais devenu. Je me disposais à passer la nuit *sub jove frigido*[2], c'est-à-dire sur le palier, car j'ai assez vécu pour savoir qu'il ne faut guère compter sur l'aide de ses semblables. Enfin, il y a des exceptions, de rares exceptions, mais elles n'en ont que plus de prix. »

Il parlait très-vite, en bredouillant un peu et en gesticulant, ce qui faillit lui faire perdre de nouveau l'équilibre. Il s'adossa au mur pour se soutenir. Adrien courut chercher une chaise et la lui apporta.

« Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie, lui dit-il; vous avez besoin de vous reposer un peu avant de rentrer chez vous.

— Merci, mon cher ami, *puer egregia indole*,



comme dit la grammaire; je profiterai de votre obligeance, avant de me risquer à redescendre pour

1. La lourde vieillesse (Virgile).
2. Sous le souffle glacé de Jupiter (Horace).

chercher ma clef et mon chandelier; ils doivent être loin tous les deux.

— Je crois bien, qu'ils sont loin! ils ont fait assez de bruit en dégringolant l'escalier. Ne vous dérangez pas, monsieur, je vais vous les chercher. »

Adrien descendit lestement. Sa mère rentra un instant chez elle, et revint, apportant un verre d'eau sucrée.

« Buvez ceci, monsieur, dit-elle au vieillard; après une chute on a besoin d'un calmant, et un peu de fleur d'oranger vous fera du bien.

— Vous êtes trop bonne, trop bonne, en vérité. Allons, je suis presque content de mon accident, puisqu'il m'a montré qu'il y a encore dans le monde des gens capables d'avoir pitié d'un vieux bourru. A votre santé, madame, et à celle de votre aimable enfant : les vertus des enfants sont la gloire des mères. »

Adrien revint avec la clef et la chandelle qu'il tenait du bout des doigts, d'un air tant soit peu dégoûté. Car c'était une vraie chandelle, une chandelle de suif nullement épuré, et elle s'était cassée en quatre, ce qui rendait impossible de la faire tenir dans le chandelier, un pauvre chandelier de je ne sais quel métal, qui jouait le bronze d'autant mieux que la couche de vert-de-gris dont il était couvert lui prêtait un faux air de bronze florentin.

Le vieux voisin prit sa chandelle qu'il raccommoda de son mieux, l'enfonça dans le chandelier et la ralluma.

« Pourvu qu'il n'aille pas nous offrir une poignée de main! » se disait Adrien.

Mais le vieillard n'y songea pas. Il mit sa clef dans la serrure, et, se retournant :

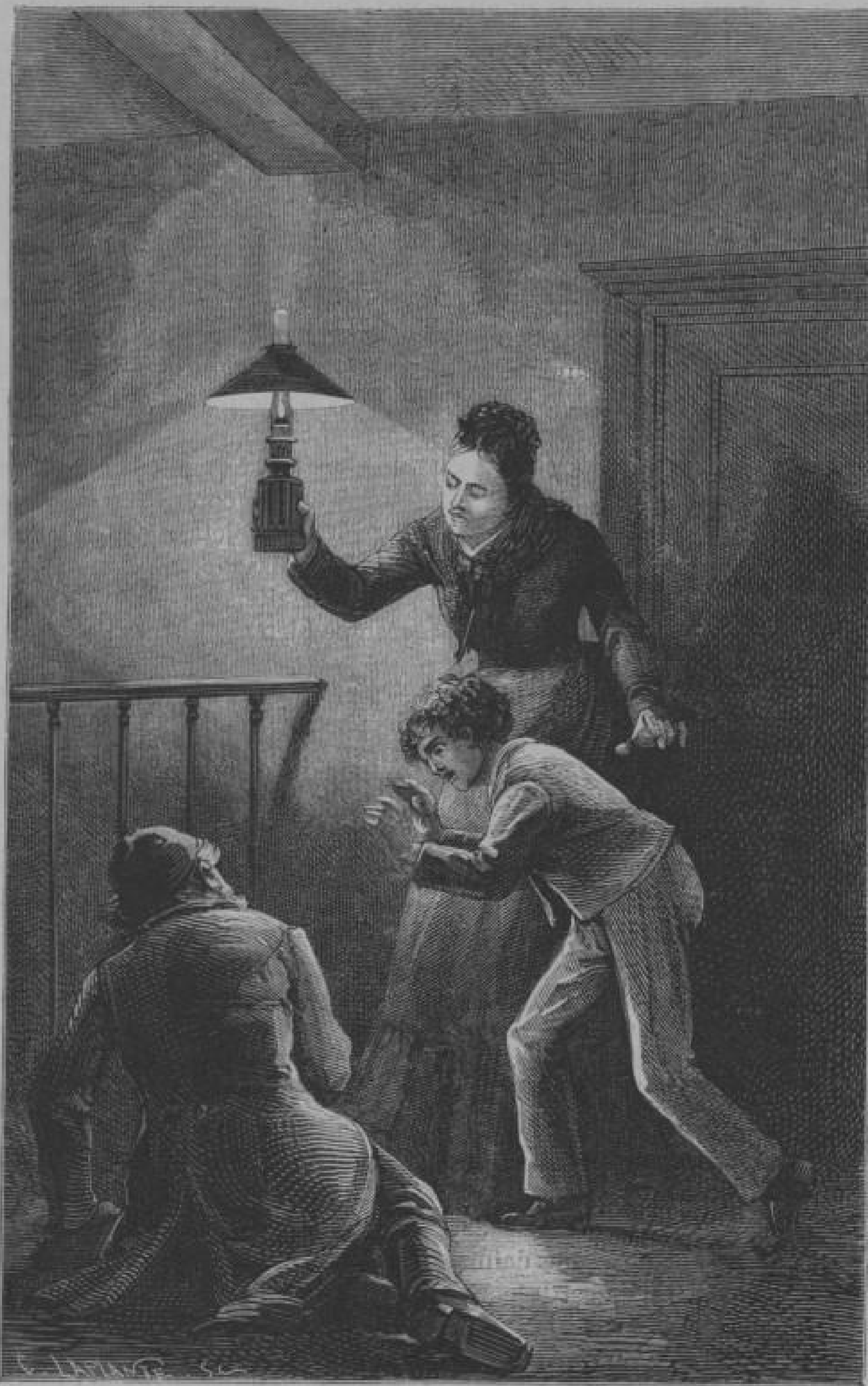
« Bonsoir, madame; bonsoir, *generose puer*. Mille pardons de votre peine, et grand merci de votre obligeance. »

Il n'ouvrait pas sa porte. Mme Mauloy le salua et retourna chez elle, d'où elle écouta un instant pour s'assurer que le vieux voisin, qui paraissait marcher très difficilement, était rentré dans son appartement et n'avait pas roulé dans l'escalier.

« Est-il singulier, dit Adrien en riant. Il attendait notre départ pour ouvrir sa porte; est-ce qu'il a peur qu'on voie ce qui se passe chez lui?

— Il aura eu affaire à des fripons, et il sera devenu défiant; à son âge, cela se voit souvent.

— Oui, oui, je connais : *les vieilles gens sont soupçonneux*; syntaxe de la grammaire française, règle de *gens*; je la sais par cœur. Si je pouvais en dire autant de ma grammaire latine! »



Mme Mauloy parut une lampe à la main. (P. 52, col. 2.)

A suivre. Mme Colomb.

LA SARBACANE

La sarbacane est le fusil à vent réduit à sa plus simple expression. D'où nous vient-elle? Des sauvages de l'Amérique du Sud certainement. Était-elle connue de l'antiquité? Non. Hardiment non! Malgré les nombreuses et persévérantes recherches que nous avons faites dans les textes grecs et latins, nous n'avons pu trouver un mot qui s'y rapportât. A nos yeux, la sarbacane est un des rares instruments propres à une population seule ou à une région déterminée.

De même que le *boomerang* n'a été trouvé par les voyageurs modernes qu'en Australie, de même la sarbacane est l'arme des peuples amazoniens, et n'a été trouvée que là. Or, les anciens n'ont jamais connu les deux continents où ces deux peuples sont confinés. En se rapprochant du boomerang, l'antiquité semble avoir connu les bâtons lancés, — en tout cas, ce n'est qu'une assimilation lointaine; — mais sur la sarbacane, le silence est complet.

Il est impossible de ne pas admirer, au point de vue philosophique, combien les inventions des hommes concordent avec les conditions spéciales de la région qu'ils habitent. L'Amazonien a dû inventer la sarbacane, parce que cette arme s'adaptait admirablement aux conditions de son existence.

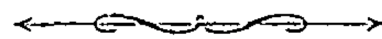
En effet, le bassin de l'Amazone, couvert de forêts impénétrables, ne se laisse point parcourir aisément. L'absence de tout sentier interdit l'accès de ces fourrés immenses, dans lesquels il faut pénétrer le fer à la main, tant la plus luxuriante végétation entasse obstacles sur obstacles. L'absence de grands quadrupèdes est la vraie cause qui rend les forêts de l'Amazone impénétrables. Si, comme en Afrique, les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, parcouraient ces bois et les fourrés près des rivières, la piste de ces énormes animaux constituerait nécessairement des chemins ouverts à l'exploration, tant pour le voyageur que pour l'habitant.

Il n'en est rien. Le cheval même est inconnu sur ce sol imbibé d'eau en maints endroits, et où il ferait triste figure, lui, l'habitant des plaines sèches et des campagnes ouvertes de l'Asie! Quelques daims, des pécaris et de petits rongeurs, telle est la population minuscule de ces forêts gigantesques, car nous laissons de côté celle un peu différente de la montagne; mais, remarquons-le bien, sur la montagne, le sauvage emploie l'arc de tous ses pareils.

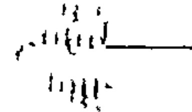
Ce ne sont pas de tels animaux que nous venons de citer, non plus que les jaguars et les pumas, qui sont capables de tracer des sentiers! Une fois sous bois, l'homme ne peut plus que regarder en l'air : c'est là qu'il doit chasser, c'est là qu'il doit trouver sa vie. Oiseaux admirables, singes innombrables, se jouent dans les branches. La sarbacane en aura raison! Dans un tel milieu, l'arc serait malaisé à manier, la fronde impossible : c'est pourquoi l'homme y a inventé la *poucouna*, que les Espagnols ont appelée *gravitana* et nous *sarbacane*. Et non-seulement ils l'ont inventée, mais, — coïncidence plus extraordinaire! — ils ont rencontré à point, dans leurs forêts, un végétal qui semble fait pour cet usage. C'est un palmier appelé par la science *Iriartea setigera*, et par eux *Pashioba miri*. Ce petit palmier ne dépasse guère 6 à 7 mètres de hauteur et n'est jamais plus gros que le poignet : ses racines, comme celles des autres espèces du même genre, s'élèvent en cône au-dessus du sol, mais seulement de quelques décimètres.

Or, les tiges contiennent une moelle que l'on peut très-aisément faire sortir au moyen d'une baguette, et qui laisse les parois unies et dures : on les polit en dedans avec un carex, une liane aux feuilles rudes, ou la racine d'une fougère arborescente. On coupe deux tiges de la même longueur, 3 mètres au moins, mais l'une plus grosse que l'autre, de manière que la plus petite puisse entrer dans la plus grosse; la croissance du végétal fait que le tube est un peu plus large en bas qu'en haut. Ce procédé de doublage a pour but de contrarier la légère courbure qu'ont toujours les rejets d'une même souche vers le centre de croissance, et d'amener ainsi l'arme totale à être parfaitement droite. Condition très-importante, résolue bien simplement.

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.



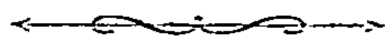
LA GOUTTE NOIRE



Dans les télégrammes envoyés par les astronomes qui ont été chargés d'examiner, sur divers points du globe, le passage de Vénus sur le soleil, on a remarqué à plusieurs reprises les mots : *goutte noire* et *ligament noir*. « Aucune goutte noire » écrit l'observateur d'Indore dans l'Indoustan. « Belles images sans ligaments » écrit de Nasagaki notre savant compatriote, M. Janssen. Ces mots demandent une explication. Représentons-nous le début du passage. Le bord du soleil s'échancre légèrement, c'est que la planète commence à se détacher en noir sur l'astre incandescent. La sombre échancrure augmente ; c'est la planète qui s'avance de plus en plus sur le fond radieux. Enfin l'échancrure prend la forme d'un petit disque noir tangent intérieurement au bord du soleil; c'est l'instant où la planète se projette tout entière sur le corps de celui-ci, et c'est aussi l'instant de ce qu'on appelle le *premier contact interne*. Que va-t-il arriver tout de suite après? Comme si dans le premier contact, et par les points de jonction, les bords des deux astres s'étaient soudés ensemble au moyen de quelque substance élastique, quand ils viennent à s'écarter l'un de l'autre, un lien obscur étroit con-

tinue de les réunir ou paraît le faire. Ce lien s'allonge à mesure que la distance augmente entre eux; enfin il se rompt brusquement, comme un corps dont la limite d'élasticité est dépassée, et c'est alors seulement que la lumière remplit sans solution de continuité l'intervalle des deux bords de Vénus et du soleil. Lorsque la planète approche de l'autre bord du soleil le même phénomène se reproduit. Inutile de dire que ce second lien est l'opposé en position de ce qu'était le premier. L'un et l'autre sont ce qu'on nomme « goutte noire » et « ligament noir ».

Ce prénomène curieux avait en 1769 empêché les astronomes de tirer tout le profit voulu du passage de Vénus. On l'attribuait à l'irradiation; on pense aujourd'hui qu'il était dû surtout à l'imperfection des instruments employés à cette époque, et cela est d'autant plus probable que, ni goutte noire, ni ligaments ne se sont, à la grande satisfaction des astronomes, manifestés cette fois.



DONNEZ, IL VOUS SERA DONNÉ

Il n'est pas bon, en ce monde, d'exiger des autres tout ce qu'ils nous doivent; il n'est pas bon de ne leur donner que juste ce qui leur est dû. Ce qui est bon, c'est de n'exiger rien et de se contenter de peu: c'est de donner sans compter, à pleines mains, c'est d'avoir l'oreille toujours ouverte, à la voix de la charité. Jésus l'a dit: « Donnez, et l'on vous donnera; on répandra dans votre sein une bonne mesure, pressée, entassée, qui se répandra par-dessus. »

Marie et Gretchen habitaient la petite ville de Langdorf, en Lorraine. Elles étaient voisines à l'atelier, où elles s'occupaient au même travail; voisines aussi dans la rue de la Faucille d'Or, où elles habitaient chacune une chambrette sous les toits. Toutes les deux recevaient le même salaire le samedi, et toutes les deux passaient pour d'excellentes ouvrières. Toutes les deux étaient aussi pauvres l'une que l'autre; car, si Marie était orpheline et sans famille, la famille de Gretchen, une famille qui possédait sept enfants, ne pouvait pas faire grand'chose pour elle. Ses parents l'avaient de bonne heure envoyée de l'Allemagne du Nord où ils demeuraient, en France, où la vie est plus douce et plus facile, pour qu'elle y gagnât son pain et qu'elle préparât la voie à ses deux frères et à ses quatre sœurs.

Mais si le sort de Marie et celui de Gretchen se ressemblaient beaucoup, leurs caractères étaient bien différents. Gretchen semblait avoir adopté la fière devise anglaise: « Dieu et mon droit, » et encore Dieu n'était-il là que pour compléter la phrase; pour elle évidemment son droit passait avant tout. Elle s'installait à son métier à l'appel de la cloche du matin, elle le quittait au signal de la cloche du soir; son travail était irréprochable, mais elle ne l'aurait pas prolongé d'une minute sans savoir combien cette minute lui serait payée. Elle n'aidait jamais une ouvrière lente ou malhabile: elle n'avait pas besoin qu'on l'aidât, elle! « Chacun pour soi! » disait-elle en portant haut la tête; et elle ricanait en regardant par-dessus l'épaule Marie qui, sa tâche faite, se penchait sur le métier d'une nouvelle ouvrière pour lui enseigner la manière de faire vite ou de faire mieux. « Quelle duperie, disait Gretchen, et que gagne-t-elle à cela! »

Elle n'y gagnait pas d'argent, c'est vrai; mais on l'aimait: c'est bien quelque chose. Quel dommage qu'elle n'ait pas de famille! se disaient ses compagnes en la voyant caresser les petits enfants qu'elle rencontrait, consoler ceux qui pleuraient, panser ceux qui s'étaient blessés, apaiser leurs querelles, et leur enseigner de nouveaux jeux. Gretchen ne souriait jamais à aucun des petits Français qui se trouvaient sur son passage: tout son cœur était resté en Allemagne sans doute, car il fallait l'entendre parler avec des larmes dans la voix de ses quatre sœurs aux tresses blondes, échelonnées entre neuf et quinze ans, et de son bon gros Karl aux joues rouges, et de son joli petit Johann! Et son vieux père au dos courbé, et sa vieille mère au cheveux blancs! elle avait pour eux tant de respect, tant de tendresse, qu'il ne lui restait plus rien à donner, pas même de la politesse, aux vieillards de la petite ville de Langdorf. Rien aux oiseaux non plus: elle haussait les épaules en voyant de sa fenêtre Marie qui se penchait à la sienne, appelant: Petits! petits! et émiettant dans la gouttière une partie de son pain, comme si elle en avait eu de trop!

Le dimanche, on les voyait toutes deux à l'église; et les gens qui se laissent prendre aux apparences et qui ne s'y connaissent pas en vraie dévotion, disaient en voyant Gretchen prosternée sur son prie-Dieu, sourde et aveugle à toutes les choses de la terre: « Quelle jeune fille pieuse! » et l'admiraient naïvement. Elle s'en apercevait fort bien, quoiqu'elle ne vît jamais les personnes à qui elle aurait pu rendre service, les mères de famille, embarrassées de trois ou quatre enfants, qui cherchaient à se frayer un passage à travers les chaises; les vieilles femmes trébuchantes qui pour gagner leur place auraient eu besoin qu'elle se dérangeât, et même la quêteuse, le bedeau et le prédicateur, dont elle paraissait ignorer l'approche jusqu'au moment où ils la touchaient. On la trouvait gênante: mais le moyen de ne pas concevoir un profond respect pour une personne qui avait toujours l'air de descendre du ciel?

Marie n'inspirait pas ce genre de sentiment-là; il est vrai qu'elle n'y visait point. Mais si dans ses environs un petit bras trop court se tendait vers la corbeille au pain bénit, Marie allongeait la main, et l'enfant se trouvait servi; si une vieille femme circulait avec peine dans l'église, Marie lui ouvrait un

passage et la soutenait au besoin; elle ne gênait personne, et elle aidait quiconque avait besoin d'aide. Sa prière n'y perdait rien.

Un jour de Pâques, un beau matin où les oiseaux chantaient dans le jeune feuillage et où l'herbe, toute mouillée encore de la rosée de la nuit, brillait au soleil, Gretchen et Marie sortirent ensemble de l'église. Sous le porche, elles rejoignirent une vieille dame qui marchait lentement, enveloppée dans une ample mante à capuchon; et Gretchen, suivant tout droit son chemin, selon sa coutume, sans s'inquiéter des obstacles, heurta brusquement la vieille dame, qui trébucha et faillit tomber. Si elle ne tomba pas, c'est que sa main, qu'elle avait instinctivement étendue en avant pour chercher un appui, rencontra la main de Marie, qui la soutint et l'aida à retrouver son équilibre. Puis, comme la peur l'avait rendue toute tremblante, Marie lui demanda bien poliment la permission de la reconduire chez elle, et elles s'en allèrent bras dessus bras dessous, la vieille dame s'excusant d'être si lourde, la jeune fille l'assurant qu'elle était forte, la guidant, et écartant de son pied les cailloux de son chemin. Elles purent entendre à plusieurs reprises des passants, ravis de la grâce de Marie et de son air doux et modeste, dire tout haut : Voilà une grand'mère bien heureuse d'avoir une si charmante petite-fille.

Chemin faisant, elles causèrent. Marie apprit que Mme veuve Blum vivait toute seule, triste de beaucoup de souvenirs et de regrets, car elle avait perdu tous ceux qu'elle aimait; et elle se plaignit de tout son cœur. Mme Blum se fit conter l'histoire de Marie, et quand elle l'eut entendue, elle se dit : « Elle est orpheline, et je n'ai plus d'enfants..... » et elle l'engagea à venir la voir.

Au bout de quelque temps, le bruit se répandit dans l'atelier que Marie allait passer toutes ses soirées chez une dame, qui s'amusait à l'instruire et qui voulait l'adopter; que même elle avait donné congé à son propriétaire, et que sa mansarde était à louer, parce que la dame lui avait offert de demeurer avec elle. Gretchen en fut très-piquée, et rêva toute la nuit de vieilles personnes qui adoptaient des jeunes filles et qui mouraient ensuite en leur léguant des paillasses bourrées de thalers. Le lendemain, elle se montra très-aimable envers Marie et lui proposa de l'aider dans son déménagement; on la vit aller et venir, alerte et empressée, d'une maison à l'autre, faisant un voyage pour la bouilloire, un autre pour le miroir; et quand elle crut avoir gagné à force de soins les bonnes grâces de Mme Blum, à qui elle avait fait les plus humbles excuses pour sa maladresse du jour de Pâques, elle se remit à rire sous cape de la naïveté de Marie, qui ne songeait jamais au profit qu'on pouvait tirer des circonstances.

Elle vint très-souvent pendant quelques semaines : puis tout à coup elle cessa ses visites. Pourquoi? Eh! c'est qu'elle avait pris des informations; elle savait, à n'en pouvoir douter, que Mme Blum ne possédait que des rentes viagères, et qu'ainsi ce n'était plus une connaissance à cultiver. Elle l'écrivit, de sa belle écriture, à ses très-chers parents, en leur promettant de retrouver bientôt une meilleure occasion de s'enrichir.

Et ensuite? Si mon conte était un conte de fée, ce serait le moment de faire apparaître ici la pauvre vieille dame subitement transfigurée, étincelante de pierreries, et faisant d'un coup de sa baguette venir du bout du monde quelque beau prince, son filleul, pour épouser la petite Marie. Cela arrivait très-souvent du temps des fées, et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que les ouvrières ou les bergères, tout à coup devenues de grandes reines, s'habituaient sans aucune difficulté à leur nouvelle situation. Mais il y a longtemps que l'âge des fées est passé, et Marie d'ailleurs n'eût jamais été d'étoffe à faire une reine. Que gagna-t-elle donc à sa complaisance et à sa charité? Elle y gagna de se sentir heureuse à toute heure, d'être l'appui et la consolation d'une pauvre vieille femme isolée dont elle adoucit les derniers jours, et qui lui paya ses soins en reconnaissance, en tendresse, en bons conseils, en enseignements élevés. Je ne parle que pour mémoire de quelques vieux meubles et de quelques vieux livres, seuls trésors dont Marie hérita, et qui lui furent chers surtout comme souvenirs : Gretchen avait vu bien vite qu'ils étaient nuls comme valeur marchande.

Marie ne rencontra point de prince Charmant qui mît sa couronne à ses pieds. Mais le jeune contremaître de l'atelier, qui la voyait au travail depuis longtemps, l'aborda respectueusement quand elle reparut, portant le deuil de sa vieille amie, et lui dit à peu près ceci : « Je vais quitter l'atelier pour m'établir à mon compte : voulez-vous le quitter aussi, et devenir ma femme? » Marie lui tendit la main, et ils furent mariés quelques semaines après, au grand dépit de Gretchen, qui avait pourtant bien soin de lisser ses bandeaux et d'étaler son nœud de cravate, toutes les fois que le contre-maître entrait dans l'atelier, et de dire très-haut devant lui qu'elle avait de l'argent placé à la caisse d'épargne. Elle en fut pour ses frais, ainsi qu'elle l'écrivit à ses honorés parents; mais elle ajouta qu'avec la persévérance de son intelligente nation, elle allait se mettre à la recherche d'une occasion meilleure, et qu'elle ne doutait pas de la rencontrer bientôt.

A l'heure qu'il est, Marie est une heureuse femme et une heureuse mère de famille. Gretchen, qui prend de l'âge et qui n'a pas encore réussi à faire fortune en France, commence à parler de retourner en Allemagne, pour voir si la chance lui sera plus favorable dans sa patrie que dans ce pays frivole qui ne sait pas comprendre ce qu'elle vaut.

BLANCHE SURYON.





Marie reconduisit la vieille dame. (P. 56, col 1.)

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Raoul monta sur l'impériale.

IV

Un homme illustre.

Raoul et Marthe ne prononcèrent pas une parole au sortir de cette entrevue. Leur cœur était trop gonflé, ils auraient craint de laisser paraître leur émotion devant les indifférents.

Raoul conduisit sa sœur jusque sous la marquise qui protégeait leur perron.

« Je te laisse, Marthe, tu sais que j'ai une autre corvée à faire, dit-il.

— Où demeure M. Guerblier?

— Rue de Lille.

— C'est de l'autre côté de l'eau?

— Oui.

— Tu prends le coupé?

— Non, j'ai envoyé Jacques chez un de mes camarades.

— Alors, tu vas en fiacre? »

Raoul sourit tristement.

« D'après la tournure que prennent les choses, je crois que je ferai bien de m'habituer à user de mes jambes, dit-il.

— Mon cher Raoul, je ne te permettrai jamais d'aller si loin à pied, fatigué comme tu l'as été par les courses des jours précédents.

— Eh bien, pour te plaire, je prendrai l'omnibus. Et toi, que vas-tu faire?

— Je vais prendre ma leçon de chant; les leçons ayant été payées d'avance, je n'ai rien à retrancher là-dessus. »

Raoul reprit à pas rapides le chemin du boulevard, qu'il remonta jusqu'à la rue Neuve-des-Mathurins. Il arriva juste au moment où l'omnibus de la place du Havre tournait l'angle de la rue, et monta lestement sur l'impériale. Tout à ses pensées, il n'accorda aucune attention aux distractions du trajet, et ne quitta son air absorbé que lorsqu'il fallut descendre rue du Bac, d'où il gagna à pied le vieil hôtel du docteur Guerblier. Le concierge lui dit que les consultations du célèbre chirurgien ne commençaient qu'à deux heures, mais qu'il recevait parfois le matin, dans le pavillon où était son cabinet de consultation.

Le domestique qui lui ouvrit la porte du pavillon lui dit : « Monsieur vous attend. »

Et il le précéda.

Raoul pensa qu'il se trompait; mais comme cette erreur lui valait l'audience qu'il sollicitait, il traversa, à la suite du domestique, une immense salle d'attente garnie de banquettes circulaires, sans autres meubles qu'une large table couverte de brochures et d'albums richement reliés.

Le domestique marcha droit au fond de l'appartement, ouvrit une porte, puis une seconde qui était rembourrée et dit : « Monsieur, voici le jeune homme; » puis il s'effaça et laissa passer Raoul, derrière lequel la porte se referma toute seule.

« Eh! arrivez donc, monsieur, dit une voix très-profonde et très-impérative, voilà vingt minutes que je vous attends. »

Le cabinet du docteur Guerblier était si vaste et si encombré, qu'il fallut le son de cette voix pour que Raoul pût s'orienter et le découvrir devant une table couverte d'instruments de chirurgie, dont le seul aspect faisait dresser les cheveux sur la tête.

Assis dans un fauteuil de chêne sculpté, le praticien étudiait une page couverte de dessins bizarres et faisait plier deux fines tiges d'acier entre ses doigts nerveux, comme pour essayer la solidité de la trempe, et Raoul n'apercevait guère que son profil anguleux et sa taille légèrement courbée. M. Guerblier était dans la maturité de l'âge; une chevelure touffue, d'un noir mêlé d'argent, se dressait en quelque sorte sur son front superbement bosselé, et ses traits, fortement accusés, étaient flétris plutôt par le travail et la fatigue que par le temps. Quand le pas de Raoul fit craquer le parquet ciré, il jeta sur le bureau l'instrument qu'il tenait, et posant les deux mains sur les bras de son fauteuil, il se tourna tout d'une pièce vers l'arrivant; quand il eut regardé Raoul bien en face, une surprise mêlée de mécontentement se peignit sur ses traits.

« Monsieur, se hâta de dire Raoul, dont cet accueil peu encourageant redoublait la timidité, voici une méprise dont je suis absolument innocent.

— Une méprise! vous l'avez dit, monsieur, car je défends contre tout visiteur mon travail du matin. Mon domestique vous aura sans doute pris pour un jeune homme de chez Charrière, que je lui ai commandé d'introduire aussitôt qu'il se présenterait.

— Je suis désolé, monsieur, reprit Raoul; me permettez-vous de profiter de l'heureux hasard qui....

— Oui, puisque vous voilà, exposez-moi l'objet de votre visite; mais soyez bref, je vous prie, monsieur, mes moments sont comptés.

— Et d'abord, il faut que je me présente, docteur, vous ne me reconnaissez pas. »

1. Suite. — Voy. pages 14, 30 et 44.

Le docteur, qui avait saisi un autre instrument de chirurgie, tourna de nouveau vers Raoul son regard profond.

« Je vous ai certainement rencontré, monsieur, dit-il; n'êtes-vous pas M. Daubry?

— Oui, monsieur.

— Très-bien; j'ai eu le plaisir de vous voir plusieurs fois, et j'ai même conservé un très-bon souvenir de vous, jeune homme. Vous avez perdu madame votre mère, que vous soigniez avec tant de dévouement?

— Hélas oui, monsieur, et nous n'avons encore pu payer ses créanciers, vous êtes en tête de la liste.

— Oh! ceci est la moindre des choses, dit le docteur en reprenant son instrument, et si c'est pour cela que vous me dérangez.....

— Monsieur, il nous est pénible de ne pas acquitter les dettes contractées par notre mère; mais on attaque son testament, et nous sommes obligés d'attendre le résultat du procès.

— Son testament... le testament de votre mère! Ah! c'est juste, elle n'était que votre belle-mère. N'ai-je pas une de mes parentes mêlée dans cette affaire, Mme Darbault?

— C'est Mme Darbault qui attaque le testament.

— En a-t-elle le droit?

— Voulez-vous que je vous en fasse juge, monsieur.

— Oui, asseyez-vous là, et racontez-moi cette affaire, mais brièvement, » dit le docteur en se replaçant commodément dans son fauteuil et en attirant à lui un grand album de figures anatomiques.

Raoul prit le siége que le docteur lui avait indiqué. Bien que celui-ci semblât tout entier à ses études d'instruments, il dardait de temps en temps son regard sur une glace qui lui renvoyait les traits de son interlocuteur.

« Mme Daubry avait plusieurs fois écrit son testament, mais, comme toutes les femmes, elle ne connaissait pas assez les exigences de la loi à ce sujet : elle l'avait changé pour y ajouter des promesses de nulle valeur, et finalement avait écrit le dernier au sortir d'une crise terrible, sur les indications de M. Bouchardel, son homme d'affaires. Malheureusement, habituée à ne signer ses lettres que de son prénom, elle n'avait pas apposé sur le testament sa signature complète, qui seule pouvait faire foi en justice. Elle comptait d'ailleurs le reviser encore, et le jour même de sa mort elle parlait de faire venir son notaire pour relire ses dernières dispositions et en constater la parfaite légalité, tant elle était poursuivie par la crainte qu'on n'inquiétât les enfants. Ses inquiétudes ne s'étaient que trop réalisées. »


Le docteur se retourna. (P. 58, col. 2.)

« Mon ami, dit le docteur, quand Raoul termina son récit; la fortune de Mme Daubry est-elle une fortune patrimoniale, consiste-t-elle en ces biens qui se transmettent de père en fils, et dont on doit compte à sa famille, sans tenir compte de ses sentiments ou de ses préférences personnelles?

— La fortune de ma mère est en partie dans l'industrie, monsieur; elle vient tout entière de son père qui l'avait créée, et M. Darbauld ne lui est parent que par sa mère.

— Ceci change la question; est-il proche parent?

— Cousin issu de germain.

— Vous en êtes sûr?

— J'en suis sûr, monsieur.

— Vous paraissez regretter beaucoup cette fortune?

— Monsieur, dit Raoul, franchement je la regrette, c'est vrai.

— Vous avez l'avenir devant vous : à votre âge on peut tout espérer.

— Ma vie a déjà été si sérieuse, monsieur, que je ne bâtis peut-être pas autant de châteaux en Espagne

qu'on en bâtit à mon âge. Je puis cependant l'avouer, je prendrais vaillamment mon parti de ce changement de position; j'ai travaillé pour Saint-Cyr, j'espère être reçu, je pourrais arriver quand même; mais j'ai deux sœurs dont l'avenir m'inquiète, non sans raison.

— Attendez donc que j'éclaircisse mes souvenirs! Ah ! vous avez deux sœurs ! Je vais parfois chercher ma fille qui suit le catéchisme de persévérance à Saint-Thomas d'Aquin, et je l'ai vue causer avec une jolie petite blonde, qui a des yeux d'une expression singulière et qui s'appelle Daubry, il me semble. J'ai oublié le prénom.... il a un diminutif.

— Charlotte, monsieur ?

— Charlotte, c'est cela, c'est bien cela : ma fille dit Lotte.

— C'est ma sœur; elle a beaucoup de connaissances dans ce quartier, et elle vient parfois à Saint-Thomas le dimanche pour les rencontrer.

— Elle est charmante et petille d'esprit. Est-elle l'aînée de vos sœurs?

— C'est la plus jeune, monsieur.

— Et, permettez-moi cette petite indiscrétion, n'avez-vous aucune fortune personnelle?

— Non, monsieur; mon père, qui était agent de change, a été ruiné dans un désastre de Bourse, la fortune de notre mère y a même été engloutie. Nous hériterons d'une grand'tante, mais elle a peu de fortune.

— Et les autres membres de votre famille?

— Nous les connaissons à peine.

— Vraiment, dit le docteur d'un air pensif, cette affaire m'intéresse. Avez-vous quelque bon système de défense, votre conseil a-t-il découvert quelque moyen de faire valider ce testament?

— On plaidera l'habitude, monsieur. Il paraît qu'il y a eu des testaments d'évêques qui ont été reconnus valides, et qui n'étaient signés que d'une croix. Puisqu'on a donné à ce signe la valeur d'une signature, on peut la donner à un prénom.

— Bien, ceci est peut-être un cas à part. Enfin, je ne veux pas vous décourager, au contraire, je désire vous venir en aide. M. et Mme Darbault sont très-riches, ils n'ont pas d'enfants, j'ai une certaine influence sur eux, je leur parlerai de vous, j'espère plus de leur équité que du procès. A votre physionomie, je vois que vous pensez que je ne réussirai pas.

— Je sors de chez M. Darbault, monsieur, il se refuse à tout arrangement.

— Nous verrons cela, dit le docteur. Je vous ferai tenir la réponse un de ces jours. Mettez votre adresse sur ce livre, à la lettre D. »

Le docteur montra du geste un album à Raoul, qui se leva et alla écrire son nom et son adresse.

Pendant qu'il écrivait, le docteur attachait sur lui ce regard inquisiteur et puissant qui traverse les multiples enveloppes de l'âme et qui va regarder en face l'être vrai.

A voir l'ombre de sourire qui détendit soudain l'arc sévère de ses lèvres quand Raoul revint vers lui, on pouvait penser que l'examen avait été satisfaisant.

« Adieu, jeune homme, dit-il, ayez confiance et travaillez à devenir quelqu'un. »

Et il tendit à Raoul une main que celui-ci serra avec une émotion mêlée de respect.

Puis il s'éloigna et regagna la rue. Il la remonta lentement, sans trop se rendre compte du chemin qu'il faisait, tant il se sentait ému. Il était reconnaissant de l'intérêt que le docteur lui avait montré; il était fier d'avoir serré la main à cet honnête homme, qui était en même temps un homme illustre; quelque chose lui disait, sans qu'il sût bien pourquoi, que cette visite compterait dans sa vie.

Mais toute distraction a une fin, surtout dans les rues de Paris, et Raoul, bousculé sur l'étroit trottoir par une femme qui portait un rouleau de tapis sur son épaule, songea à regarder où il allait.

En ce moment il s'entendit appeler.

Il se détourna et il aperçut de l'autre côté de la rue un jeune homme de petite taille qui paraissait en proie à un ahurissement comique. Il levait ses petits bras au ciel, écarquillait ses petits yeux noirs et vifs; finalement il sauta du trottoir sur la chaussée, la traversa en se glissant comme une anguille entre les passants et les voitures et parut près de Raoul en disant :

« Il Signor, rue du Bac! est-ce possible? »

La tournure distinguée de Raoul et ses goûts légèrement aristocratiques lui avaient valu au lycée le sobriquet de Il Signor, ce qui était extrêmement flatteur, affirmait Georges Parajoux, le jeune homme ahuri qui venait de traverser la chaussée.

Georges Parajoux avait reçu, lui, non sans protester, le sobriquet de Raton. Il était extrêmement petit, formellement laid, et il le savait, ce qui lui causait une désolation intime et réelle qu'il tournait spirituellement en plaisanterie.

Raoul et lui s'étaient liés en sixième et leur camaraderie avait traversé victorieusement les épreuves de la vie d'écolier, si charmante lorsqu'on la comprend comme l'entrée de la vie, comme une sorte d'initiation et non pas comme une singerie présomptueuse du rôle d'homme fait.

Ils s'étaient soutenus mutuellement, pendant ces journées scolaires qui donnent bon gré mal gré au jeune homme une dose d'indépendance et qui lui créent une responsabilité. La mère la plus tendre, le père le plus dévoué, ne peuvent suivre l'écolier sur les bancs. Il appartient momentanément au professeur qui lui parle de la tangente et de la philosophie; il appartient aussi à la foule qui l'enserre, et qui lui impose trop souvent ses caprices et ses passions.

Les deux jeunes gens, si dissemblables d'extérieur et de caractère, s'étaient rencontrés sur un point : ils avaient horreur du mensonge, et, comme disait Georges, nous sommes deux qui avons du caractère.

« Si je n'avais eu Raoul, je serais devenu un affreux chenapan, » disait-il encore.

Et Raoul non moins modeste ajoutait :

« Si Georges ne m'avait pas édifié sur le compte de certains voisins, ils m'auraient peut-être entraîné dans leur voie, comme un beau petit mouton de Panurge. »

« Que fais-tu dans notre Bac ce matin? demanda Georges.

— Je suis venu voir le docteur Guerblier.

— Un fameux scalpel! Quel dommage que son fils Maurice ne lui ressemble pas!

— Aussi j'aime mieux le père que le fils. Tu continues à voir Maurice?

— Eh oui! nos mamans sont Bourguignonnes et de loin en loin nous nous voyons. Et ton procès?

— Mon procès va commencer.

— Plaît-il. Tu as un air si paisible que je me figurais le contraire. Mon père dit que c'est une véritable iniquité? Ta sœur Charlotte a-t-elle toujours autant d'esprit?

— Elle a coiffé notre concierge du nom d'Ivan le Terrible; et elle le dessine en pied ce matin.

— Ce pauvre vieux! Tu me montreras le dessin. Et maintenant où vas-tu?

— Et toi!

— Je marchais au hasard. Je me suis très-bien conduit hier, jour de réception; j'ai été galant, empressé, on m'a trouvé gentil (cet affreux adjectif me poursuit toujours, comme tu sais), bref, j'ai demandé un jour de liberté et je flâne depuis ce matin avec la vague idée de t'aller voir. Veux-tu venir au Jardin d'acclimatation, il y a un très-beau chien danois, ou ce qui serait bien plus amusant, aimes-tu mieux faire un peu d'équitation? Es-tu encore assez riche pour m'offrir un cheval de louage; c'est un luxe auquel mes moyens personnels ne me permettent pas d'aspirer?

— Je suis riche provisoirement, je veux même espérer l'être toujours malgré M. Darbault. Donc je t'offre un cheval comme à l'ordinaire. Allons



chez Pellier. Une promenade me fera du bien, Marthe ne m'attend pas et j'ai besoin de mouvement. Cependant, je dois dire que ma visite à M. Guerblier m'a remis de l'autre.

— Quelle autre?

— C'est trop long à raconter maintenant, je te dirai cela quand nous marcherons au pas de nos chevaux. Comment allons-nous rue d'Enghien, en voiture, en omnibus?

— A pattes, à pattes! » dit Georges vivement.

Il prit le bras de Raoul et ils descendirent la rue au pas accéléré.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

C'EST IMPOSSIBLE!

C'est impossible!

N'est-ce pas enfants, que vous avez bien vite fait de lancer ces deux mots lorsqu'un phénomène, dont vous n'avez pas encore l'explication, frappe pour la première fois vos yeux étonnés?

Et vous seriez prêt, si vous l'osiez, à nier l'existence de choses devenues incontestables, pour ceux qu'une expérience de chaque jour éclaire.

« C'est impossible, disais-je moi aussi quand j'avais votre âge, en voyant sur la cheminée de mon parrain une carafe de cristal au goulot étroit, dont le large ventre contenait une pomme de grosseur peu ordinaire.

» C'est impossible! jamais cette pomme n'est passée par ce goulot.

— N'en jure pas, mon garçon, répondait mon parrain avec un malin sourire.

— Mais, parrain, vous n'êtes pas un sorcier, pas même Robert-Houdin. Et encore chez Robert-Houdin, il y a toujours quelque dessous de carte, quelque trompe-l'œil qu'on finit par découvrir quand on a vu le même tour répété plusieurs fois. »

J'étais allé à Paris l'année précédente, et mon père m'avait conduit deux soirs de suite chez le célèbre prestidigitateur.

« Comme tu voudras, reprit mon parrain. Cherche donc alors. »

Oh! si j'avais pu être seul un instant, prendre dans mes deux mains cette carafe qui exerçait sur mon esprit un attrait irrésistible, comme j'aurais vite découvert ce secret, pensais-je!

Mais mon parrain, qui souffrait de la goutte, comme à plaisir ne quittait pas son fauteuil cet automne-là, et il fallait me borner à dévorer des yeux la carafe mystérieuse.

A chaque visite, j'arrivais plein de confiance en mes lumières; je trouverai un double fond, pensais-je, une ouverture secrète. Hélas! il me fallait partir tout penaud et me borner à répéter au fond de l'âme : c'est impossible! Enfin un jour la lumière se fit!

« Nigaud, me dit mon parrain, j'ai pitié de toi et de tes inutiles recherches.

» Cette pomme que tu vois énorme aujourd'hui a

été jadis assez petite pour passer par le goulot de la carafe. Seulement, elle n'en sortirait plus, depuis qu'elle est devenue « grasse, maflue, et rebondie » comme la belette de la fable.

» Tu vois que l'explication est bien simple et qu'il ne faut pas crier à l'incompréhensible parce qu'on est un ignorant. »

Ce qui nous paraît impossible aujourd'hui peut demain nous sembler la chose la plus simple du monde, à l'aide des lumières ou de l'expérience de plus habiles que nous.

Marie Maréchal.

LA ROSE DE JÉRICHO

I

C'était une veille de Noël. L'âge que j'avais cette année-là, je serais fort embarrassé de le dire. Un souvenir m'est resté bien présent pourtant. Je sais qu'en entrant chez mon condisciple Jeannotet, je heurtai rudement du front l'anneau d'une clef, qu'on avait oubliée sur la porte. Front à hauteur de clef : mettons dix ans, ce sera me faire assez bonne mesure.

Jeannotet, dans la journée, m'avait dit : « Viens veiller chez nous, ce soir, et tu verras... — Quoi? — Ah ! quelque chose !.. »

Jeannotet avait accompagné ces derniers mots d'un haussement de lèvres, d'un écarquillement d'yeux si pleins de mystérieux sous-entendus que, m'approchant de lui, posant une main sur son épaule et attachant sur le sien mon regard avide :

« Qu'est-ce donc? hein, dis-moi !

— Oh! une bien belle affaire, va ! Tu n'as qu'à venir, et tu la verras. »

Il se rengorgeait, avec une suprême suffisance.

« Oh ! tu sais, je m'en moque de ta belle affaire, si tu ne veux pas la dire. Ça m'est bien égal, après tout, garde-la ! »

Et montrant vivement le dos à Jeannotet, je fis trois pas pour m'éloigner — mais lentement afin qu'il eût toute facilité de me rappeler.

Bonne politique : il se ravisa en effet. Je me retournai. Il me rejoignit d'un bond, car il brûlait de me conter son histoire — autant que moi de l'entendre. Alors son bras mis sous le mien, et avec ce chuchotement qui est le bruit particulier révélant l'éclosion des grandes révélations : « Tu sais bien, n'est-ce pas, le pays de Notre-Seigneur Jésus-Christ, là-bas, loin, loin.

— Oui, je sais, la Terre-Sainte.

— C'est ça. Tu sais bien que, quand le petit Jésus était tout poupon, la Vierge Marie allait laver à la fontaine de Jéricho les langes du berceau, de beaux linges bien blancs.

— Naturellement.

— Pour les faire sécher, quand elle les avait lavés, elle les étendait au soleil, sur les rosiers qui poussaient autour de la fontaine.

— Des rosiers?

— Oui. Il y a bien longtemps de ça. Les langes ne sont plus étendus, mais les rosiers fleurissent toujours.

— Vraiment?

— Oh! mais ce n'est pas des rosiers comme les nôtres.

— Je pense bien.

— Ils portent des fleurs toutes... toutes drôles. Les gens qui passent par là, pour aller visiter, en dévotion, le tombeau de Notre-Seigneur, et qui voient ces roses, en prennent quand ils ne sont pas vus. Il les rapportent, alors imagine-toi... devine... »

Ici Jeannotet hocha la tête superbement; mais moi, impatienté :

« S'il faut deviner, je m'en vas.

— Oh ! je te le donnerais bien en mille d'ailleurs. Figure-toi donc que quand on les garde bien, pliées dans du papier mou, elles sont toutes sèches, toutes resserrées, et elles restent ainsi durant l'année entière; mais quand vient la veille de Noël, qui est le jour de naissance de l'enfant Jésus, comme tu sais, on les met, la tige dans un verre qu'on a rempli d'eau de fontaine en disant un *Ave;* et voilà que, par souvenir de son pays, en l'honneur de Notre-Seigneur dont la bonne Vierge avait étendu les langes sur les rosiers, la rose commence aussitôt à s'ouvrir, à s'ouvrir... Et elle reste ouverte toute la sainte nuit, après qu'on l'a retirée de l'eau; mais le lendemain elle se referme pour ne plus s'ouvrir que l'an suivant, à la même veille de Noël. Voilà.

— Tiens, tiens !

— Et si tu veux voir ça, tu n'as qu'à venir veiller chez nous ce soir.

— Bah ! bien sûr?

— Oui, bien sûr. Ma mère a une de ces roses de Jéricho qu'un pèlerin lui a donnée. Elle l'a dans sa cassette, bien pliée dans du papier mou. Mais ce soir, comme c'est la veille de Noël, on la fera ouvrir.

— A quelle heure?

— A sept heures.

— C'est bon ! »

Et l'important Jeannotet s'en alla recruter quelque autre témoin du prodige.

II

A l'heure dite, j'étais là, et en fort nombreuse compagnie. La cassette, habitacle du miraculeux végétal, fut apportée sur la table, autour de laquelle s'était formé un cercle d'yeux écarquillés.

On ouvrit la cassette au milieu d'un grand silence. La mère de famille en tira lentement un paquet allongé, gros à peu près comme une petite main fermée, noué d'un ruban bleu.

Je saurais peindre encore la forme serpentine que prit, quand on le rejeta sur la table, ce ruban qui, en se dénouant, permit l'entre-bâillement du papier gris qui servait de première enveloppe.

Au papier gris succédèrent deux grandes feuilles de papier de soie, dont j'entends encore le léger froufrou, et que je vois retomber en nuages onduleux. Enfin le dernier voile fut écarté.

« La voilà! » fit la mère, qui nous présenta, en la tenant par une sorte de pivot allongé, une touffe de menus branchages emmêlés, contractés, grisâtres et comme poudreux. Cette chose, en réalité, ne rappelait en rien une rose, mais l'étrangeté même de son aspect semblait vraiment lui confirmer ce caractère surnaturel qui la rendait l'objet de tant de curiosité.

« Maintenant un verre bien propre. »

Jeannotet prit sur le dressoir le plus brillant gobelet de cristal, qu'on essuya avec une fine serviette.

« Allez le remplir; et surtout n'oubliez pas l'*Ave!* »

Nous sortîmes cinq ou six, pour aller à la source, au fond du jardin, alors couvert de neige. Je portais le falot, une grande jeune fille tenait le verre. Nous nous rendîmes à la fontaine, vers laquelle la jeune fille se baissa en murmurant l'oraison obligée; et nous revînmes escortant processionnellement la limpide liqueur qui devait aider à la manifestation du prodige.

Le verre fut posé au milieu de la table, et alors eut lieu la solennelle immersion du pivot qui servait de tige à la fleur mystérieuse.

« A présent il faut attendre un peu, dit la mère, car l'effet, paraît-il, ne se produit pas tout de suite. »

Et l'on attendit, en causant de choses et d'autres. mais en ne quittant guère des yeux la touffe crispée qui trônait morne au-dessus du gobelet que les rayons de la lampe diapraient de perles étincelantes.

III

Une grande demi-heure se passa sans qu'aucun changement appréciable pût être remarqué, et déjà la discussion s'engageait, où certains, qui osaient révoquer en doute le prétendu phénomène, se raillant eux-mêmes d'avoir pu ajouter foi à de pareilles assertions, étaient vivement rabroués par ceux qui mettaient l'insuccès de l'expérience au compte de quelques inobservations des formalités à suivre, quand soudain : « Oh regardez! m'écriai-je, regardez, elle a bougé! elle a bougé! »

Accoudé depuis quelques minutes sur la table, le menton dans mes mains, et les yeux fixés sur la rose, je venais de surprendre une sorte de brusque mouvement de distension opéré par deux des petits rameaux gris qui, d'abord étroitement enchevêtrés l'un dans l'autre, venaient de se séparer d'eux-mêmes.

« Voyez, là! là! » Et je montrais, sans y toucher, les brindilles qui avaient changé de position.

Au même instant, et comme j'avais appelé tous les regards sur la touffe, quelque chose d'analogue se produisit pour d'autres rameaux.

« Mais oui! Tiens! c'est vrai!.. Oh, regardons! Est-ce curieux! Un vrai miracle, quoi! »

Les voix étaient émues; et c'était plus que de la surprise qui se peignait sur les visages.

Tout entretien cessant, il y eut bientôt un cercle compacte autour de la grande table ronde; et pendant au moins une grande heure on n'entendit plus qu'une suite d'exclamations admiratives traduisant les phases graduelles du phénomène, qui se réalisait avec une sorte de grave et imposante lenteur.

Au bout d'une heure, en effet, toute contraction ayant disparu, la touffe recroquevillée s'était élargie, épanouie; l'espace s'était fait entre les ramilles alors divergentes.

Ce n'était rien moins encore qu'une rose fraîche ou desséchée : ce n'était plus la masse confuse que nous avions vue tout d'abord.

En somme, il y avait prodige, il y avait miracle. Et Dieu sait si l'on s'ébahissait, si l'on dissertait à perte de raisonnement sur l'étrange intuition dont le ciel avait doué cet humble végétal, comme pour glorifier les saints, les divins mystères....

IV

Ici le souvenir de la transition n'est plus pour moi bien précis — ce que je m'explique par l'absorption de mon jeune esprit en de difficiles pensées. — Toujours est-il que ma mémoire retrouve tout à coup l'image d'un homme de haute taille qui portait l'habit sacerdotal et dont la voix vibrait grave et pénétrante.

Il avait parlé : nous nous étions à peu près tous retournés vers lui. — Et si je n'ai pas retenu ses propres paroles, au moins n'en ai-je jamais oublié le sens.

« Miracle, dites-vous, mes enfants. Je ne voudrais pas vous blâmer d'avoir eu la foi, puisque tout est faisable à Dieu; puisqu'il peut demander témoignage de sa grandeur au brin d'herbe des champs, comme aux astres du firmament.

» Il y a miracle, en effet... mais non le miracle que vous pensez. — Miracle plus beau, plus touchant peut-être encore que celui qui vous cause tant d'étonnement; miracle de tendresse, de prévoyance maternelle que l'auteur de toute tendresse, de toute prévoyance a voulu que cette petite plante accomplît après sa mort; car elle est morte, bien morte, voyez-vous, cette plante — et non cette fleur, comme vous l'appelez. »

Le prêtre avança la main et enleva la rose de Jéricho : « Il n'y a là ni rose, ni rosier, continua-t-il : ce que vous prenez pour une tige est une racine : cet ensemble de brindilles que vous prenez pour les pétales singuliers d'une fleur singulière sont les rameaux d'une chétive plante qui trouve sa maigre existence dans les sables arides d'Arabie, ou de Judée.

» Elle est la proche parente de cette giroflée qui vit dans les fentes de nos vieux murs, de cette ravenelle qui au printemps brode de jaune le tapis vert de nos blés, et de cette *bourse-à-pasteur* qui toute l'année dresse ses petites fleurs blanches et ses petites gousses en cœur le long de nos chemins..... Voyez, au bout de chaque rameau voilà autant de chapelets de menues gousses à deux cornes. Si je presse fortement sur l'une de ces gousses — il en écrasa une, non sans peine, entre ses ongles — j'en fais sortir deux ou trois petites graines brunes. Voyez.

» Eh bien ! c'est à l'avenir de ces graines que le Créateur a pensé, et c'est pour elles qu'a lieu le miracle.

» La plante naît à la saison nouvelle, elle grandit, elle fleurit — oh ! une floraison sans le moindre luxe, à peu près comme notre *bourse-à-pasteur* ; quatre courts pétales blancs — puis la gousse se forme... puis le soleil dessèche la petite plante sur le sol desséché... et les vents passent qui la déracinent, qui la roulent de sables brûlants en sables brûlants.



La rose de Jéricho. (P. 62, col. 1.)

» Si alors les gousses s'étaient ouvertes, si les graines s'étaient répandues, éparpillées, qu'en adviendrait-il, perdues qu'elles seraient dans ces plaines embrasées dont elles doivent former à peu près la seule végétation ?

» Mais point : la gousse, très-épaisse, très-résistante, reste fermée ; et la plante, en se desséchant, se resserre, se contracte d'autant plus que la chaleur est plus grande. Et le souffle torride la pousse, la roule du nord au midi, du midi au nord.

» Bien repliée sur elle-même, cachant, enveloppant, dérobant sa chère, sa fragile descendance, la voyez-vous passer cette mère, en qui la mort a laissé vivre ce suprême sentiment de protection ?

» Elle va, elle va. — Enfin elle s'arrête. — Où donc ? — Dans un pli du sol que suit un filet d'eau, dans un creux resté humide — ou bien encore la saison pluvieuse est venue.

» Elle s'arrête. Alors se produit ce que vous venez de voir se produire, et qui se fût produit bien mieux, si vous eussiez mouillé la plante tout entière.

» De l'eau, de l'humidité, c'est le lieu, c'est le moment propice pour que la mère confie enfin à la terre, qui en fera autant de plantes nouvelles, ces graines, ce trésor jusque-là si bien gardé, si jalousement protégé.

» Les bras s'ouvrent, les gousses s'amollissent, les graines sortent ; la terre les reçoit, et... le miracle de protection maternelle est accompli... »

V

Dans un coin du Prater Viennois, lors de la dernière exposition universelle, de pauvres Bethléemites offraient en vente de ces prétendues *Roses de Jéricho*.

J'en ai rapporté une ; elle est là devant moi pendant que je trace ces lignes. Je la regarde ; et bien qu'elle ne soit plus pour moi la fleur légendaire dont parlait Jeannotet, mes yeux ne s'arrêtent pas sur elle avec moins de vénération que le soir où je croyais encore voir se réaliser le prodige qu'avait décrit mon petit camarade.

Eugène Muller.



C'est moi, votre petit voisin. P. 65, col. 2.)

DEUX MÈRES[1]

IX

Sésame, ouvre-toi!

Le lendemain matin, Adrien, tout en repassant ses leçons, avait l'oreille tendue vers le palier. Ce fut en vain; rien ne remua, et il dut partir pour le lycée sans avoir entendu sortir le voisin. Sa première pensée, en rentrant après la classe (il allait maintenant seul au lycée), fut de s'informer du pauvre vieux : « Je ne l'ai pas entendu, dit Mme Mauloy, et pourtant je suis toujours restée ici. » Adrien avait grande envie de frapper à sa porte; sa mère craignait qu'il ne se montrât indiscret. Enfin, à midi, elle commença à penser que le vieillard était peut-être malade, et elle permit à Adrien d'aller prendre de ses nouvelles.

Adrien frappa timidement : point de réponse. Il frappa plus fort : silence complet. Il se hasarda à pousser la porte, tout en se disant que c'était bien inutile et que cette porte était sûrement fermée à clef. A sa grande surprise, la porte céda, et Adrien se trouva dans un corridor sombre.

Il ne savait où aller, lorsque les mots : « Qui est là? » articulés par une voix formidable, lui apprirent de quel côté il trouverait à qui parler. Il eut d'abord envie de se sauver, car l'accent de la voix qui l'interpellait n'était pas des plus encourageants; mais il réfléchit qu'on le prendrait peut-être pour un voleur s'il s'enfuyait sans répondre, et il entra résolûment dans la chambre d'où partait cette voix.

Le vieux voisin était là, couché dans son lit, un petit lit sans rideaux. La chambre était grande, et aurait été claire si l'on eût débarrassé les vitres des toiles d'araignées qui les garnissaient et si l'on eût lavé les rideaux, qui ne se souvenaient plus d'avoir été blancs. Le plancher ne se souvenait pas plus du balai que les rideaux de la lessive, et les livres rangés sur des rayons tout autour de la chambre, ainsi que ceux qui couvraient les trois tables et toutes les chaises, ne paraissaient pas soupçonner l'existence du plumeau. Sur la cheminée, une pendule arrêtée, répétée par une glace verdâtre; sur la table de nuit, le chandelier crasseux de la veille, voilà les seuls ornements de ce séjour. Adrien n'avait jamais rien vu de si laid.

« Qui est là? répéta le vieillard en dressant sa tête coiffée d'un bonnet de coton.

— C'est moi, monsieur, votre petit voisin. Nous ne vous avons pas entendu sortir ce matin, Monsieur, et nous avons pensé que vous étiez peut-être malade, à cause d'hier soir. Et maman m'a envoyé voir si vous n'aviez besoin de rien.

— Elle est trop bonne, trop bonne! et vous aussi, mon petit ami, vous êtes trop bon.... Je suis en effet perclus par suite de ma chute : je n'ai pas pu me lever ce matin, et j'attends dans mon lit que mes forces reviennent. Oh! je n'ai rien de cassé; j'ai les reins endoloris, seulement. Mais vous comprenez, mon jeune ami, que mon déjeuner n'est pas venu me chercher; donc, puisque vous êtes si alerte et si aimable, si dispos de corps et d'esprit — *mens sana in corpore sano* — je vous prierai de décrocher ma boîte à lait que vous trouverez derrière la porte de

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

la cuisine, de prendre une pièce de vingt sous sur le coin de la cheminée, et d'aller me chercher du lait, une livre de pain et un cervelas avec la permission de votre mère, bien entendu.

— Je vais la lui demander, monsieur, je reviens à l'instant. »

Il ne revint pas à l'instant : il tarda quelque peu, juste le temps que Mme Mauloy mit à faire chauffer un bol de bouillon et à y tailler du pain. Puis Adrien rentra chez le vieux voisin, tout fier de porter sur une assiette bien blanche la petite soupière pleine de potage fumant.

« Maman dit que j'irai vous chercher tout ce que vous voudrez, monsieur, mais que du lait froid et du cervelas ne vous feront pas autant de bien que du bouillon chaud, et elle vous prie de vouloir bien goûter à sa soupe. Voyez, c'est tout prêt : voulez-vous me permettre de vous servir? »

Et, sans attendre de réponse, Adrien posa l'assiette sur la table de nuit, y versa le contenu de la soupière, et présenta la cuiller au malade.

« Voilà, monsieur. Attendez que je redresse vos oreillers. Vous ne pouvez pas vous retourner dans votre lit? Je vais tenir l'assiette devant vous; comme cela vous n'aurez pas besoin de remuer. »

Le vieillard se taisait, indécis. — « Est-ce qu'ils attendent quelque chose de *moi*, qu'ils se montrent si empressés? » Il regarda Adrien et ce regard suffit pour dissiper ses idées de défiance. Il se souleva comme il put pour se mettre sur son séant, et mangea son potage comme un homme affamé.

« Comme c'est heureux que j'aie oublié de fermer ma porte hier soir! dit-il ensuite. Les destins le voulaient! *sic fata ferebant.* Dites à votre mère, mon jeune ami, qu'elle peut compter sur ma reconnaissance. La reconnaissance! une denrée rare par le temps qui court, et même dans tous les temps, je crois.... Enfin, je lui envoie mes sincères remercîments.

— A présent, monsieur, si au lieu d'un cervelas j'allais vous chercher une côtelette? Maman la ferait cuire. Vous verrez, ce ne sera pas long. J'y vais, j'y vais. »

Il partit en courant, et, dix minutes après, le vieillard flairait une côtelette qu'il entendait frissonner sur le feu.

« Vous me rendriez gourmand, mon jeune ami, dit-il à Adrien qui rentrait en maître d'hôtel, une serviette devant lui. Je n'ai pas l'habitude de tant accorder à mon corps. Et vous m'apportez à boire aussi! vous avez pensé à tout. A votre santé, et puissiez-vous devenir un peu moins mauvais que les autres habitants de cet absurde monde! »

Adrien sourit : il ne trouvait pas ce monde si absurde, ni ses habitants si mauvais. Il prit bientôt congé du vieux voisin pour s'en retourner à son travail.

Le soir, il lui apporta à dîner. Le vieillard allait beaucoup mieux; il le reçut très-bien, et le remercia plus chaudement que le matin. Adrien ne resta pas longtemps avec lui : il avait tous ses devoirs à faire. Il s'assit à sa table de travail, prit ses cahiers, et ouvrit en soupirant son dictionnaire. La mère s'installa à son métier et commença à nuancer un oiseau fantastique.

Adrien se débattait dans une phrase du *Selectæ*, lorsqu'une main discrète frappa deux coups à la porte. Il alla ouvrir, et le voisin entra.

Il avait pris un certain soin de sa toilette; il s'était servi d'une brosse, avait mis une grande cravate de satin noir qui faisait deux fois le tour de son cou, et avait boutonné sa redingote. Même un chapeau, à haute forme, à la mode du demi-siècle passé, remplaçait sur sa tête le vieux bonnet de soie noire dont il se coiffait habituellement. Mme Mauloy le salua poliment et lui offrit un fauteuil, en s'informant de sa santé et en exprimant la crainte qu'il se fût levé trop tôt.

« C'est grâce à vous que je suis debout, madame, répondit-il; mes premiers pas m'ont amené chez vous : c'est justice. Vous êtes bien ici, ajouta-t-il en regardant tout autour de la chambre : on ne reconnaîtrait pas l'appartement. Je l'ai vu avant votre entrée, c'était presque aussi laid que chez moi....

— C'est maman qui l'a arrangé, s'écria Adrien. Elle a fait le tapissier, elle a fait tous les métiers : elle sait tout faire !

— Malheureusement non, murmura la mère ; le latin me manque beaucoup.

— Le latin, madame? dit le petit vieillard en se redressant. Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît?

— Je l'enseignerais à mon fils, et il ne serait pas le dernier de sa classe, répondit-elle tristement.

— Le dernier de sa classe? avec cette figure-là? pas possible ! Non, madame, vous ne me ferez pas croire que ce garçon-là soit un imbécile : regardez-moi ces yeux-là ! Le vieux Pascaud s'y connaît : il y a dans cette tête que voilà, — et il tapotait de la main la tête d'Adrien, — de quoi comprendre tous les livres de classe, depuis le *De Viris* jusqu'à ce vieux bavard de Cicéron, sans oublier Homère et Démosthènes. Comment fait-il pour être le dernier? il le fait exprès, bien sûr.

— Oh non, monsieur, je ne le fais pas exprès, dit le pauvre Adrien en essuyant une larme. Je travaille tant que je peux, mais je suis trop en retard : je ne puis pas réussir à rattraper les autres. »

Claire ne voulut pas que son fils passât pour un paresseux; elle expliqua au voisin pourquoi l'enfant était en retard dans ses études. Le voisin hochait la tête d'un air d'approbation. Enfin il se rapprocha de la table.

« Voyons cette version, mon jeune ami. J'ai été professeur dans mon temps : je n'ai peut-être pas oublié tout à fait mon ancien métier. Expliquez-moi cela : allons, ferme ! »

Adrien, encouragé, recommença la longue phrase qui le rendait si malheureux depuis une heure. Le

vieux voisin l'arrêtait à chaque mot, lui donnant les explications les plus claires et les plus minutieuses à la fois, et s'assurant, avant de passer outre, qu'il avait compris. Après le latin vint le grec. Les devoirs faits, le vieillard prit la grammaire à partir du commencement, et fit subir un examen à l'enfant. Il était dix heures quand il ferma le livre.

« Il n'est pas fort, dit-il à la mère, mais il a bonne volonté, et je suis là : nous en ferons quelque chose. Mon garçon, demain en rentrant de la classe tu viendras me chercher — pardon, madame, c'est une mauvaise habitude que j'ai de tutoyer mes élèves — et je te ferai travailler. Tu comprends bien mes explications, n'est-ce pas ? Allons, c'est bon : je me charge de toi, et à la prochaine composition tu ne seras pas le dernier. »

Claire, heureuse et confuse, balbutiait des remerciments et pleurait de joie. Adrien avait oublié la chandelle : il serrait les mains du vieillard dans les siennes et répétait : « Oh ! monsieur ! monsieur ! c'est comme si vous me sauviez la vie !

— Ta, ta, ta, ta, dit M. Pascaud en se levant d'un air bourru, il n'y a pas de quoi tant s'émouvoir. Si vous croyez que c'est amusant, l'existence, pour un vieil ours qui vit tout seul dans son trou ! il est trop heureux quand il trouve l'occasion d'être bon à quelque chose. C'est rare, très-rare, ma chère dame : vous pensez bien que quand on est à peu près honnête homme, on ne veut pas rendre service à des



Adrien se laissa cirer. (P. 68, col. 1.)



gredins, et le monde est si plein de gredins ! le genre humain tout entier ne vaut pas la corde pour le pendre. Alors, quand on trouve une exception dans ce ramassis de brigands, on est heureux de s'attacher à cette exception, et on lui doit de la reconnaissance, vous comprenez. A demain ; en voilà assez pour aujourd'hui : *sat prata biberunt.* »

Le vieillard se retira : Adrien et sa mère restèrent seuls.

« Oh ! maman ! que je suis heureux ! s'écria Adrien en se jetant dans les bras de Mme Mauloy.

— Dieu est bon ! » répondit-elle en serrant son fils contre son cœur.

X

Où l'on fait connaissance avec le petit décrotteur.

Dans une des rues que suivait Adrien pour se rendre au lycée se trouvait un externat de jeunes garçons. Tous les matins, il y voyait entrer bon nombre d'enfants, balançant d'une main leur pile de livres au bout d'une courroie, et portant de l'autre un petit panier qui contenait leur goûter, car ils passaient toute la journée sans rentrer chez eux. Le soir, à l'heure où Adrien s'en retournait au logis, les élèves sortaient bruyamment, et Adrien remarqua qu'un groupe d'enfants déguenillés attendaient toujours leur sortie. Garçons et filles, grands et petits, tous portaient des loques, étaient hâves, maigres et malpropres, et tendaient la main vers les écoliers, les uns glapissant, les autres murmurant d'une voix plaintive : « Un petit reste de pain, s'il vous plaît, mon bon monsieur ! »

Les paniers s'ouvraient, et les écoliers qui n'avaient pu venir à bout de toutes leurs tartines tendaient aux pauvres effamés des lambeaux grignotés ou soigneusement débarrassés de leur couche de fromage ou de raisiné ; mais les mendiants n'y regardaient guère. Ils se pressaient, se poussaient, se bousculaient, chacun d'eux cherchant à s'emparer du plus gros morceau, et tâchant d'attirer l'attention sur soi en criant : « A moi, mon bon monsieur ! à moi ! je n'ai pas mangé de la journée ! »

Parmi eux, un petit garçon, un peu plus jeune qu'Adrien, ne réussissait presque jamais à s'emparer de la moindre croûte de pain. Pourtant, dès que la cloche sonnait dans l'école pour annoncer la fin de la classe, il quittait ses brosses et son cirage (il était décrotteur de son métier) et venait se mettre tout

près de la porte. Mais quand celle-ci s'ouvrait, le pauvre garçon était rejeté au dernier rang par des compagnons plus forts ou plus hardis que lui ; et, la distribution finie, il retournait tristement à ses brosses. Adrien le regardait, et le trouvait chaque jour plus pâle et plus maigre ; il aurait voulu avoir des restes de tartines à lui offrir. Il n'osait pas lui donner de l'argent : l'enfant n'était pas un mendiant, après tout, puisqu'il exerçait un métier. Un jour pourtant qu'il le vit retourner à sa place sans avoir rien obtenu, avec deux larmes creusant leurs sillons sur ses joues couvertes de poussière et de cirage, il n'y put tenir, et, s'avançant vers lui, il lui tendit une pièce de deux sous.

« Merci monsieur, » dit l'enfant en avançant sa sellette pour qu'Adrien y appuyât son pied ; et il prit sa brosse et son cirage. Adrien fut un peu surpris ; mais il pensa que le petit décrotteur ne voulait pas prendre d'argent sans l'avoir gagné, et il se laissa cirer, malgré les plaisanteries de quelques gamins qui l'appelèrent mirliflor et s'informèrent « si monsieur s'en allait dîner chez un ambassadeur. » Quand l'opération fut finie, il s'éloigna lentement, retournant à chaque instant la tête pour voir si l'enfant n'irait pas chez le boulanger. L'enfant ne bougea pas.

Le lendemain, Adrien le revit à la même place. Comme tous les jours, il s'avança vers les écoliers lorsque la porte s'ouvrit; comme il lui arrivait le plus souvent, il ne reçut rien, et s'en alla en étouffant un gros soupir. Adrien eut une idée. Il entra chez le boulanger, acheta un morceau de pain, et l'apporta au petit décrotteur.

« Oh ! merci, monsieur ! j'ai si grand'faim ! » dit celui-ci, les yeux brillants de joie.

En le regardant dévorer le pain, Adrien eut envie de pleurer.

« Vous n'avez donc pas eu d'ouvrage aujourd'hui, lui dit-il, que vous n'avez pas pu acheter du pain? »

L'enfant le regarda d'un air étonné.

« De l'ouvrage? si.... j'ai gagné quatorze sous; mais ce n'est pas pour moi, l'argent, c'est pour grand'mère et pour Madelon. Pauvre Madelon! elle n'a pas de bon pain blanc; je vais lui garder un peu de celui-là, pour qu'elle le mange dans son lit, quand grand'mère ne la verra pas. J'ai bien assez mangé, moi; je n'en ai pas autant tous les jours. »

Et il mit dans sa poche le reste du pain.

« Ainsi, lui dit Adrien, ce n'est pas pour vous, les sous que vous gagnez? Et vous restez ici toute la journée! quand donc est-ce que vous mangez, alors?

— Je déjeune *chez nous* avant de partir; grand'mère me donne de la soupe, quand j'ai fait une bonne journée la veille, autrement je n'ai que du pain. Et puis je rentre souper le soir; mais j'ai bien faim dans la journée, et c'est pour cela que je demande des restes de pain aux enfants de l'école; seulement je n'en ai pas souvent, parce que les autres sont plus forts que moi, et qu'ils me renvoient toujours.

— Pauvre garçon! vous n'avez donc pas de père, pas de mère?

— Le père est mort quand j'étais tout petit; il était couvreur, et il est tombé d'un toit. La mère est morte il y a quatre ans; je me rappelle bien sa figure, et comme elle m'aimait! Depuis ce temps-là, je suis resté avec la grand'mère et Madelon.

— Qui est-ce, Madelon?

— C'est ma sœur, donc! Elle est très-bonne, et je l'aime bien, Madelon! C'était elle qui me soignait quand j'étais petit.

— Et à présent, que fait-elle?

— Elle est malade; elle reste souvent dans son lit, et grand'mère la gronde et l'appelle fainéante, parce qu'elle n'a pas la force de travailler. Alors elle essaye de tricoter des bas, mais au bout d'un instant elle devient rouge, et puis pâle; elle laisse son tricot, et grand'mère ne lui donne pas à souper. »

Adrien était navré. Le petit décrotteur racontait cela sans indignation, comme si c'eût été tout simple.

Il reprit d'un air joyeux, en montrant la poche où il avait mis le pain.

« Ce soir, au moins, elle ne s'endormira pas avec la faim.

— Mais vous? dit Adrien.

— Oh! j'ai assez mangé. Et puis j'ai gagné quatorze sous : j'aurai à souper. Merci, mon bon monsieur; vous êtes bien heureux d'être riche! »

Adrien s'en alla tout pensif. Riche! on l'appelait riche, lui! Et c'était vrai; il était riche en comparaison de cet enfant qui souffrait de la faim, qui supportait le vent, le froid et la pluie, et qui n'avait pas même une mère pour l'aimer. « Sa grand'mère doit être bien méchante, se disait-il. Peut-être qu'elle ne peut pas faire mieux, qu'elle est trop vieille pour travailler.... Je vais en parler à ma mère... Pourtant elle a déjà tant de peine à nous faire vivre, ce serait mal de ma part de lui demander de l'argent.... Je ne lui en parlerai pas. »

Il n'en parla pas, et sa mère, ce soir-là et les jours suivants, fut un peu surprise de lui voir un air concentré et mystérieux qui n'était pas dans ses habitudes. Elle remarqua aussi, en enlevant la nappe après chaque repas, qu'il n'y restait aucune des bouchées de pain qu'elle avait coutume d'émietter sur la gouttière, et que les oiseaux familiers venaient becqueter presque dans ses mains.

« Adrien devient bien soigneux, se dit-elle; il ne laisse plus perdre de pain. Je lui en ferai compliment un de ces jours. »

Son compliment fut reçu d'une façon bizarre. Adrien rougit, se troubla, et finit par avouer que toutes les croûtes de la maison lui servaient à remplacer son goûter, qu'il portait le plus souvent intact au petit décrotteur dont il raconta la triste histoire Ce jour-là, il put sans mystère porter à son protégé

un magnifique croûton, dont les flancs recélaient un superbe morceau de fromage.

Par une froide journée de janvier, Adrien revenait du lycée, où sa mère était venue l'attendre ce jour-là, lorsqu'il entendit un grand tumulte dans la rue où se tenait ordinairement le petit décrotteur. Il pressa le pas, et vit un groupe très-animé de gens du peuple qui criaient et gesticulaient, pendant qu'une voiture, qu'il reconnut pour être celle de Robert, s'éloignait à toute vitesse. On distinguait quelques paroles dans ce brouhaha.

« Le pauvre enfant!

— Ces richards-là n'ont pas de cœur!

— Il lui a jeté de l'argent! ces gens-là croient qu'on arrange tout avec de l'argent!

— Ils ne s'arrêteraient seulement pas pour voir quel mal ils ont fait! »

Adrien était parvenu à percer le groupe.

« Oh! maman! s'écria-t-il tout à coup, c'est le pauvre petit décrotteur! »

Et, courant à son protégé, il l'entraîna jusqu'à Mme Mauloy.



La grand'mère de Bastien. (P. 69, col. 2.)

Le pauvre enfant était tout sanglant. Il raconta son accident à Adrien. Il était assis sur sa sellette, attendant des souliers à cirer, lorsqu'une voiture, conduite par un jeune monsieur qui ne paraissait pas très-bon cocher, était entrée dans la rue. A ce moment, une de ses brosses était tombée du trottoir sur la chaussée; il avait voulu la rattraper, pour qu'elle ne fût pas écrasée par la voiture qui passait tout près du trottoir, et il avait été renversé par la roue. Sa tête avait porté sur les pierres, et la roue lui avait déchiré la main. Le jeune monsieur qui conduisait voulait s'arrêter pour le relever, mais un autre grand monsieur qui était avec lui l'en avait empêché, en lui disant : « Votre oncle vous attend : avec dix francs ce gamin ira se faire panser, et il aura encore du reste. » Il lui avait jeté dix francs et il avait fouetté son cheval.

« C'est Robert, mère, » dit tout bas Adrien à Mme Mauloy.

Elle serra la main de son fils. A quelle école il serait peut-être, si j'avais cédé! pensa-t-elle. Puis elle examina les blessures du pauvre enfant, et, sans s'inquiéter des regards curieux des passants qui s'étonnaient de voir une dame panser les plaies d'un mendiant au milieu de la rue, elle le mena à une fontaine, lava ses blessures, et les banda avec son mouchoir et celui d'Adrien. Puis elle le fit entrer dans une pharmacie, tout en le consolant et en l'encourageant par de douces paroles qui faisaient joindre les mains et lever les yeux au ciel aux bonnes femmes de la rue, qui les avaient suivis pour voir la fin de l'aventure.

« Il faudra qu'il renouvelle souvent les compresses mouillées avec cette eau, dit le pharmacien à Mme Mauloy, et qu'il ne se serve pas de sa

main d'ici quelques jours. » L'enfant devint tout pâle.

« Grand'mère me battra! s'écria-t-il. Je ne peux pas rester sans travailler. Oh! mon Dieu, mon Dieu! ça ne me fait rien d'avoir du mal, pourvu que je puisse tenir ma brosse. Faites-moi beaucoup plus de mal, monsieur, mais guérissez-moi tout de suite!

— Mais, mon pauvre enfant, lui dit Mme Mauloy, puisque vous rapportez dix francs, votre grand'mère vous permettra bien de vous reposer quelques jours.

— Ah! oui, les dix francs... Je n'y pensais plus... Oui, mais demain!... »

L'enfant n'acheva pas. Il baissa la tête et se mit à pleurer silencieusement.

« Voulez-vous que je vous reconduise chez vous? dit Claire. Je parlerai à votre grand'mère, je lui expliquerai que ce n'est pas de votre faute. »

L'enfant hésitait.

« Oh! madame... ce n'est pas la peine... si elle allait être malhonnête avec vous... Pourtant Madelon serait si contente de vous voir!

— Eh bien, allons voir Madelon! » dit Claire. Et elle suivit le petit décrotteur, qui prit sa sellette sous son bras gauche, et glissa tout au fond de sa poche les pièces d'argent qu'il avait, on pouvait le dire, payées de son sang. Adrien marchait auprès d'eux, et se promettait de bien recevoir la vieille chez qui ils allaient, si elle s'avisait d'être malhonnête envers sa mère. Il regardait ses poings comme pour s'assurer de leur force, dont il n'eût peut-être pas été fâché de faire l'essai : jamais preux chevalier ne mit plus de courage au service de sa dame.

Chemin faisant, l'enfant, doucement questionné, raconta que sa grand'mère avait soixante ans, et qu'elle ne travaillait plus beaucoup à son métier de cardeuse de matelas. Elle se plaignait toujours d'avoir ses petits-enfants à sa charge, surtout Madelon qui était malade, et elle disait que, puisque sa maladie ne pouvait pas se guérir, le bon Dieu devrait bien la prendre tout de suite.

« Moi, je ne suis pas de cet avis-là, dit le pauvre petit, et je voudrais la garder toujours; si seulement j'avais assez d'argent pour lui donner tout ce qu'il lui faut! Quand grand'mère est endormie, je vais causer tout bas avec Madelon; nous regardons ensemble le ciel, et elle me dit que Dieu est là, caché derrière les étoiles, qu'il me voit et qu'il prendra soin de moi si je ne suis pas méchant. Elle me dit encore que quand elle sera partie pour le ciel, elle aussi me verra, et que je devrai faire bien attention à ne jamais me conduire mal, parce que si elle me voyait faire une mauvaise action, cela l'empêcherait d'être heureuse en paradis. Et je lui promets tout ce qu'elle veut : je l'aime tant! et il n'y a qu'elle qui m'aime. Je ne sais pas comment je pourrai vivre quand elle n'y sera plus : j'ai beau y penser, je ne peux pas comprendre cela! »

Adrien frissonnait : il regarda sa mère avec inquiétude, se demandant si elle n'était pas malade, et se disant comme l'autre enfant : « Si elle n'y était plus! » Mme Mauloy le comprit, et elle lui serra la main pour le rassurer.

Le petit décrotteur s'arrêta devant une très-pauvre maison de la rue Serpente.

« C'est bien haut! dit-il en montrant l'escalier.

— Cela ne fait rien, répondit Claire ; montez le premier, mon enfant, nous vous suivons. »

Ils gravirent tous les trois les marches humides, suintantes, glissantes, d'un vieil escalier vermoulu qui s'enfonçait dans des hauteurs sombres : en regardant en l'air, Adrien et sa mère entrevoyaient vaguement une forme de rampe qui développait sa spirale, toujours, toujours plus haut; on eût cru qu'elle ne finirait pas. Adrien se sentait glacé en respirant cet air épais et lourd; il lui semblait entendre des plaintes s'échapper des portes crasseuses qui s'entr'ouvraient curieusement sur tous les paliers comme pour guetter leur passage. Au milieu de cette tristesse et de cette misère, il lui revint en mémoire, comme une vision lumineuse, l'appartement clair et gai où sa mère lui faisait la vie si facile et si douce, et il eut presque honte de son bonheur en pensant au sort des habitants de cette maison.

Le petit décrotteur s'arrêta : l'escalier ne montait pas plus haut. Il frappa du doigt, timidement, à une vieille porte aux ais disjoints, à la serrure disloquée.

« Qui est là? dit une voix maussade.

— C'est moi, grand'mère ; ouvre la porte!

— Bastien! comment, paresseux, te voilà à cette heure-ci! Veux-tu bien t'en retourner à ton ouvrage, fainéant, propre à rien! Attends que je prenne mon balai, je vais te faire détaler!

— Ouvre, grand'mère, il y a une dame avec moi, » reprit en tremblant le pauvre garçon.

La porte s'ouvrit vivement, et une vieille femme apparut sur le seuil. Adrien recula. Ce ne fut pas sa vieillesse ni sa pauvreté qui la lui firent trouver hideuse; il avait vu souvent de pauvres vieilles femmes de pêcheurs, au dos courbé et au visage ridé par l'âge et hâlé par le vent de mer, venir à la porte du docteur Mauloy demander des secours et des soins. Mais celles-là, sous leurs misérables vêtements rapiécés, conservaient un air honnête et respectable, et la coiffe blanche qui couvrait leurs cheveux gris jetait sur leur visage une ombre transparente et douce qui donnait à leur physionomie une expression de calme religieux. Adrien les saluait toujours respectueusement, et trouvait tout simple de leur dire en passant : Bonjour, la mère! Mais il ne lui fût pas venu à l'idée de donner ce nom sacré de *mère* à la femme qui se tenait devant lui, vêtue d'un jupon en lambeaux aux couleurs effacées, avec une camisole à moitié sortie du jupon et attachée de travers sur la poitrine, et coiffée d'un mouchoir à carreaux qui avait été rouge et qui n'était plus que sale. Ce mouchoir entourait sa tête au ras des sourcils, gris et hérissés, qui surmontaient de petits yeux noirs per-

çants et durs. La bouche montrait encore trois ou quatre dents; les mains, qui sortaient, sèches et longues, des manches trop courtes de la camisole, faisaient penser à des griffes.

Cette aimable apparition jeta un regard aigu à Bastien; puis elle se tourna vers Mme Mauloy, et toute sa figure se contracta en un sourire humble et suppliant.

« Ma bonne chère dame, lui dit-elle d'une voix plaintive et doucereuse, c'est une grande miséricorde de votre part de venir visiter de pauvres gens comme nous. Voyez ma misère, ma bonne dame charitable; je n'ai plus la force de travailler, et il faut que je nourrisse deux enfants! J'ai bien besoin que les âmes pieuses s'intéressent à moi!

— Je vous ramène votre petit-fils, dit Claire froidement, car le ton mielleux de cette femme ne lui inspirait que du dégoût. Il a été renversé par une voiture, et il est un peu blessé; mais ne vous inquiétez pas, ce ne sera rien. »

La mégère se retourna, furieuse, vers l'enfant.

« Bastien! vaurien! tu n'étais donc pas capable de te garer? Te faire blesser, pour avoir un prétexte à te croiser les bras, pendant que nous mourrons de faim ici! Il devait y avoir des bourgeois, dans cette voiture! Il fallait les faire arrêter, et leur faire payer des dommages-intérêts!

— Grand'mère, le monsieur m'a donné dix francs... les voilà.

— Dix francs! s'écria la vieille un peu apaisée en s'emparant de l'argent. Dix francs! une belle affaire au prix où est le pain, et la chandelle, et le bois, et tout!

— Et l'eau-de-vie aussi, » se dit Adrien, en remarquant l'odeur qu'exhalait la vieille femme.

Celle-ci continuait.

« Il fallait le suivre, le bourgeois, et savoir où il demeure, pour aller lui en demander d'autres, quand ceux-là seront finis. L'as-tu suivi? hein?

— Je n'ai pas pu, » balbutia le pauvre Bastien. Elle fit le geste de le frapper, mais, se rappelant la présence de Mme Mauloy, au lieu de laisser retomber sa main, elle s'en servit pour se frotter les yeux, comme si elle eût eu des larmes à essuyer; et elle recommença à geindre sur son malheur.

« Je m'occuperai de retrouver la voiture qui a renversé votre petit-fils, lui dit Claire, et je crois que je pourrai vous obtenir quelques secours; mais c'est à condition que l'enfant se reposera jusqu'à ce qu'il soit tout à fait guéri. Voici une bouteille d'eau pour mouiller ses compresses; soignez-le bien, si vous voulez que je m'occupe de vous.

— Oh! Madelon me soignera, ma chère Madelon, » dit Bastien.

Claire regarda d'où venait sa voix, et elle l'aperçut au fond de la chambre, debout au chevet d'un lit de sangle où gisait une jeune fille de quinze ou seize ans. Elle s'était soulevée un peu pour passer un bras autour du cou de son petit frère, qu'elle embrassait tendrement en lui disant d'une voix tremblante : « Mon pauvre chéri! est-ce que cela te fait bien mal?

— C'est ma petite-fille qui est là, dit la vieille, qui avait saisi sur le visage de Claire une expression de pitié. Elle serait en âge de gagner sa vie, ma bonne dame, mais elle est malade de la poitrine, et ça la met à ma charge pour tout le temps qu'elle vivra : une lourde charge pour une pauvre vieille comme moi! »

Bastien revint à la porte.

« Madame.... madame.... murmura-t-il tout bas à Claire, Madelon voudrait bien vous voir! »

Claire entra et le suivit près du lit de la pauvre fille. Celle-ci ne lui parla pas; elle la regarda un instant, de ses grands yeux bleus tout brillants de fièvre; puis elle prit ses mains et les couvrit de baisers.

« Que faites-vous, mon enfant? dit Claire en essayant de retirer ses mains.

— C'était pour vous remercier, répondit Madelon; je ne peux pas trouver de mots pour dire combien je vous trouve bonne! Vous l'avez soigné, mon pauvre petit frère!... personne n'aurait fait cela... je vous ai regardée pour conserver votre figure; je la verrai toujours à présent.

— Si vous pouviez nous faire donner quelque chose de plus par le bureau de bienfaisance, mon excellente dame, reprit la vieille qui s'était rapprochée, j'en connais qui reçoivent plus que nous et qui ne sont pas moitié si pauvres : il n'y a pas de justice là-dedans, bien sûr.

— Je ne suis pas du bureau de bienfaisance, répondit Claire, mais je ferai ce que je pourrai pour vous. N'oubliez pas ce que je vous ai dit : je reviendrai bientôt. »

A suivre. Mme Colomb.



LE COMMERCE DES JOUETS

En ce moment, les grands boulevards de Paris sont convertis en une véritable foire. De la Bastille à la Madeleine, sur les deux trottoirs, se succèdent sans interruption de modestes boutiques de planches, garnies du haut en bas de jouets et de bibelots de tous genres, et la foule, chaque soir, pendant deux ou trois semaines, s'amasse devant les étalages, voyant et revoyant cent fois les mêmes objets sans

jamais se lasser : nous sommes entrés dans la solennelle période où se succèdent Noël et le jour de l'an!

Que de futilités, que de bonbons, que de niaiseries en clinquant et d'objets d'art charmants vont être vendus en quelques jours dans nos brillants magasins d'articles de Paris! Quelle masse de jouets surtout vont entrer dans la circulation!

Ne parlons que de ces derniers. Ils ont le privilége de nous intéresser plus que tous les autres réunis, n'est-ce pas?

De nos jours, en Europe, la fabrication des jouets est à peu près complétement monopolisée par deux peuples : les Français et les Allemands. Les Anglais en font aussi un petit nombre, mais il est impossible de voir quelque chose de plus laid ; et les étrangers, dont l'impartialité ne peut être suspectée, ne leur en achètent jamais, mais s'approvisionnent uniquement chez nous, surtout pour les jouets artistiques, ou chez nos voisins lorsqu'ils veulent de la pacotille.

A Paris, on fabrique surtout des poupées, — pour lesquelles nous n'avons pas de rivaux, tant elles sont gracieuses, bien tournées, bien peignées, bien habillées, enfin parfaites sous tous les rapports — des polichinelles, des pantins, des théâtres superbes, des chevaux à mécanique, des services de porcelaine, des petits meubles, et, en général, tous les jouets de luxe. La France fournit en outre les mirlitons de Bretagne, la crécelle et les moulins rouges de Liesse, le poupard de Villers-Cotterets, les soldats de plomb de Paris, etc.; mais, en somme, ces ont les joujoux soignés et coûteux qui sont notre spécialité, et nous en vendons actuellement, en sus de la consommation intérieure, pour *cinq millions de francs* en Angleterre, en Amérique, en Russie, en Turquie et jusque dans les Indes!

Quoique moins brillant, le commerce des joujoux à bon marché n'est pas aussi à dédaigner, comme vous allez le voir.

A Nuremberg, il y a une vingtaine de fonderies d'étain et de plomb pour petits ménages et soldats, dont certaines emploient jusqu'à cent ouvriers et coulent 500 quintaux de métal chaque année. Il y en avait bien plus autrefois, mais la préférence donnée aujourd'hui par les enfants aux ménages de faïence sur ceux de plomb a causé la ruine d'un grand nombre d'entre elles.

En Thuringe, dans la petite ville de Sonneberg et les villages qui l'environnent, hommes, femmes et enfants ne font que sculpter, clouer et peindre des joujoux de bois. Sonneberg avait autrefois 1800 habitants seulement : grâce à l'introduction de cette industrie, elle en compte aujourd'hui 6000, qui tous gagnent leur vie à faire de ménageries, des titis, des animaux, des singes, ou des trompettes.

Ce n'est pas cependant qu'on les leur paye cher! 360 trompettes, par exemple, coûtent sur place 9 fr. 10 centimes; et tout le reste est dans les mêmes proportions. Malgré ce bas prix des jouets, il y a dans ce pays de grands commerçants, qui vendent pour *un million cinq cent mille francs* de jouets par an.

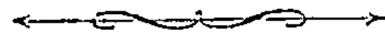
Enfin la vallée saxonne de Flœha est le troisième centre de fabrication des menus jouets d'enfants. Elle a la spécialité des fusils, des quilles, des grenouilles et des arches de Noé. Dans chaque village, on fait seulement l'un ou l'autre de ces objets, et, quoiqu'il en faille faire des centaines pour gagner quelques sous, la production est tellement active que la vallée en fournit à peu près pour *un million huit cent mille francs* par an.

Dans ce chapitre, d'un intérêt tout spécial pour nous, de géographie commerciale, nous devons encore, avant de finir, mentionner le Tyrol, patrie des poupées à ressort. Ces poupées, si compliquées en réalité, avec leurs innombrables articulations, toutes fort délicatement fabriquées, ne sont payées que 1 fr. 45 la grosse, juste *un centime* la pièce.

Tels sont les principaux pays où fleurit l'industrie des jouets dont vivent des milliers d'ouvriers.

Quant au commerce, il se fait partout; et si nous voulions énumérer tous les genres de marchands en gros, en demi-gros, colporteurs et détaillants qui trouvent encore le moyen de prélever un bénéfice suffisant pour les faire vivre sur cette poupée, par exemple, que le sculpteur tyrolien fait pour un centime et que nous payons un sou, on serait étonné du nombre prodigieux de gens qui doivent leurs moyens d'existence uniquement à la passion des enfants pour les joujoux!

ARMAND LANDRIN.



LE PALAIS DES REPTILES

Tous ceux qui ont visité le Jardin des Plantes de Paris se souviennent sans doute de l'ancien local affecté aux représentants de la gent rampante. Dans un coin du jardin se dressait une rangée de chaumières, délabrées, vacillantes, indignes d'un hameau, dont les fenêtres, défendues par un mauvais grillage, permettaient au public de distinguer vaguement quelques-uns des reptiles enfermés à l'intérieur. Pénétrait-on dans la ménagerie, on se croyait dans l'un de ces temples mystérieux où les naturels du Dahomey et du pays des Achantis adorent leurs fétiches vivants. A travers une obscurité que le soleil de midi ne rendait que plus épaisse, on apercevait des têtes de serpents sortant de dessous d'épaisses couvertures de laine, d'affreux sauriens, de hideuses salamandres, plongés dans des bocaux à peine plus grands qu'eux et pleins d'une eau noire.

Cette installation misérable n'était, il est vrai, que provisoire, mais ce provisoire durait depuis un siècle. On vient enfin, après un si long délai, de doter



Le palais des reptiles, au Jardin des Plantes, (P. 72, col. 1.)

notre magnifique Jardin zoologique d'une ménagerie de reptiles digne de lui.

Cette nouvelle ménagerie a été baptisée officiellement du nom de Palais des Reptiles, et elle mérite à tous égards cette appellation. C'est une fort élégante construction de fer et de pierre, vaste, aérée, et où l'on peut voir tout à son aise la belle collection de reptiles que nous possédons et que nous soupçonnions à peine jusqu'ici.

Les serpents, les lézards, les caméléons, sont dans de beaux compartiments vitrés; on a remplacé les laides couvertures de laine par des arbres creusés, de petites grottes de rocaille, où les reptiles trouvent un logement approprié à leurs habitudes, et qui a l'avantage de ne pas les dérober continuellement aux regards des visiteurs.

Les crocodiles, les salamandres, les grenouilles monstrueuses, s'ébattent dans de beaux et clairs bassins, où la lumière vient les frapper sans cependant gêner ces animaux amis de l'ombre.

Désormais le Palais des Reptiles sera une des plus intéressantes parties du Jardin des Plantes.

Nous ne décrirons pas aujourd'hui tous les curieux animaux qui le peuplent; cette description nous entraînerait trop loin. Nous nous bornerons à une courte esquisse de ceux que M. Mesnel a fait figurer dans son beau dessin du Palais des Reptiles.

Le premier est l'énorme grenouille-taureau, qui doit son nom bien moins à sa taille, qui en fait un géant parmi les batraciens, qu'à sa voix formidable dont les mugissements remplissent pendant la nuit les solitudes des marais de l'Amérique du Sud et de l'Asie tropicale. D'un naturel doux et paisible, la grenouille-taureau est un animal non-seulement inoffensif, mais même fort utile, car il absorbe journellement des quantités considérables de moustiques et d'autres insectes nuisibles.

Puis vient la tortue Matamata du Brésil, l'animal le plus étrange et le plus laid qu'il soit possible de concevoir. Sa carapace anguleuse est hérissée de pointes et sa tête, couverte d'une sorte de casque, est garnie, en outre d'une trompe, d'appendices charnus fort disgracieux.

Cette tortue est cependant, de l'avis de quelques voyageurs, un manger exquis.

A côté de cette tortue monstrueuse se dresse le serpent des charmeurs ou naga, appelé aussi serpent à lunettes. Lorsqu'il est en colère, ce reptile a en effet la faculté d'étendre de chaque côté de son cou une membrane sur laquelle se trouve assez nettement dessiné une sorte de binocle. Sa piqûre est des plus terribles; elle tue en quelques minutes l'homme le mieux constitué. Les jongleurs de l'Inde, où ce serpent se rencontre en grand nombre, le charment au moyen de la musique et le font danser au son de la flûte.

TH. LALLY.

UN RÉVEILLON

CONTE DE NOEL

« Doucement, doucement, madame Lenoir! Diable, comme vous le secouez! On croirait, à vous voir faire, qu'il s'agit de ce misérable muscat à 2 fr. 50 qu'on débite, sous le nom de Lunel aux trop confiants Parisiens. Sachez d'abord que ce Lunel, est de l'or en bouteille, de la topaze en fusion, de l'ambre liquide, comme dirait mon ami le poëte Desfourneaux. Sachez ensuite que Desfourneaux est un fin connaisseur, qui s'apercevrait de la moindre altération dans son vin favori. — Là! c'est bien! Maintenant je ne saurais trop vous recommander la poularde! Que Virginie n'aille pas nous faire cuire une pièce pareille, la merveille de la Bresse, comme un vulgaire poulet de basse-cour! Une feuille de papier beurré tout autour, pour la préserver des ardeurs de la cuisson! Une poularde doit être dorée seulement; tâchez de lui faire comprendre cela, s'il est possible. Ah! que voulais-je donc encore vous dire? C'est au sujet du café. N'oubliez pas que Giraud est très-sévère sur cet article; ce n'est pas pour rien qu'il a eu autrefois la plus importante plantation de Bourbon. Il faut donc que Victor aille chez Corselet demander ce qu'il y a de mieux. Je ne veux plus de cet infernal mélange que Virginie achète chez l'épicier du coin, où la chicorée domine, où le gland doux s'introduit en contrebande.

— Oh! monsieur, est-ce possible!

— Vous riez, madame Lenoir, mais ne savez-vous pas quels empoisonneurs sont ces gens-là? Et ne peut-on pas s'attendre à tout, en fait de falsification, dans un siècle qui voit certains *industriels*, indignes de leur art, introduire des morceaux de mérinos noir, en guise de truffes, dans leurs pièces d'apparat. »

Après cette tirade indignée, M. Delorme fit sauter les bandes de ses journaux, et rentra s'enfermer dans son cabinet de travail.

« Pauvre cher homme, murmura Mme Lenoir, en suivant son maître d'un regard de compassion! Quelle peine il se donne pour me faire croire que la gourmandise est devenue son péché mignon. Ah! ce n'est pas avec du vin et des poulardes qu'on remplace ce qu'il a perdu! Avoir eu le bonheur à son foyer, et le congédier comme on congédie un importun! Que le Seigneur nous vienne en aide! »

Un violent coup de sonnette à la porte d'entrée interrompit le monologue de la femme de charge.

C'était le domestique de M. Giraud qui venait dire de ne pas compter sur son maître, pris subitement d'un accès de goutte.

« Pauvre garçon, s'empressa de dire M. Delorme. Portez-lui tous mes regrets, Joseph. Veut-il que je lui envoie la dernière Revue pour l'aider à passer la

soirée? Je suis désolé de le savoir seul à l'heure de notre réveillon.

— Oh! monsieur ne sera pas seul. M. Anatole est libre heureusement, et il s'est engagé à venir dîner avec monsieur.

— Voilà où l'utilité des neveux se montre d'une façon incontestable,» dit M. Delorme avec un sourire un peu ironique.

Et il reprit sa lecture interrompue. Mais à peine avait-il lu quelques lignes qu'un second coup de sonnette retentit, non moins fort que le premier.

Certainement, le nouveau venu avait dû se croiser dans l'escalier avec le domestique de M. Giraud. — C'était le facteur. Il apportait une lettre timbrée de Paris.

« Mon cher ami, disait la lettre, je serai bien loin d'ici à l'heure où, suivant « l'usage antique et solennel » nous devions réveillonner ensemble. Une affaire urgente m'appelle à Marseille; j'y resterai probablement quinze jours ou trois semaines. Donc à l'an prochain, mon vieil ami. »

« C'est un vrai guignon, dit tout haut M. Delorme. Ne mettez que quatre couverts, madame Lenoir. Décidément, ce sera un réveillon carré. »

Mais qui peut se flatter de connaître l'avenir! Au milieu d'un temps calme, la minute prochaine est parfois grosse d'orages.

A peine Mme Lenoir commençait-elle à plier les serviettes, avec toute la révérence que méritait un aussi beau linge de Saxe, qu'elle fut interrompue par une nouvelle sonnerie.

Un télégramme cette fois!

« Retenus tous deux à la maison, disait la dépêche; désolés; famille arrive; enfants et petits-enfants. Complétement inattendu. »

« Allons, le diable s'en mêle, dit avec colère l'amphitryon déconfit. L'imprévu revêt toutes les formes pour m'accabler. Me voilà réduit a la société de Desfourneaux! Joli réveillon! J'entendrai toute la soirée des vers inédits. Et mes dix douzaines d'huîtres, qui se chargera de les manger?

M. Delorme jeta au feu la malencontreuse dépêche, comme pour lui faire sentir le poids de son courroux, puis il se promena de long en large, foulant aux pieds avec impatience les riches fleurs de son tapis d'Aubusson. Encore une victime innocente!

Ce n'était pas un jour où l'on pouvait espérer se distraire en regardant par la fenêtre. La rue était presque déserte; quelques rares passants en troublaient seuls la solitude; ils marchaient avec précaution le long de petits sentiers, tracés dans la neige, par les soins du service de balayage; non pas cette belle neige immaculée qui revêt la campagne d'une parure de fiancée, mais une neige à demi fondue, souillée, piétinée, boueuse, comme les grandes villes en ont le secret. Puis, avec cela, un ciel de décembre gris et bas, qui faisait peser lourdement ses nuages sans couleur sur les cheminées et les toits des maisons voisines.

« Mais je ne me trompe pas, dit tout à coup M. Delorme, c'est bien Desfourneaux. Il lève la tête; il regarde mon balcon en soufflant dans ses doigts..... Que peut-il faire dans ma rue à cette heure? Aurait-il quitté son bureau pour venir me chanter une sérénade? »

Oui, c'était Desfourneaux. Qui donc, excepté lui, porterait ce chapeau de quaker aux larges rebords, et ce manteau d'un autre âge? Qui donc souhaiterait le bonjour à la femme de charge, d'une voix sonore et retentissante, comme s'il fallait se faire entendre du fond de la scène à un public nombreux?

« Eh bien! madame Lenoir, vous voilà dans vos grands apprêts? dit la voix sonore.

— Pas trop, monsieur; le réveillon de cette année ne me donnera, hélas! pas grand'peine. Tout le monde nous manque, c'est comme un fait exprès, et vous serez seul avec monsieur.

— Que me dites-vous là? Mais c'est affreux! Pauvre Delorme! Si je l'avais su plus tôt, je n'aurais pas pris cet engagement.....

— Qu'y a-t-il encore? demanda le maître de la maison qui se tenait depuis un instant à la porte entr'ouverte?

— Il y a, mon pauvre ami, que tu vois en face de toi un homme furieux contre lui-même. Quelle histoire me raconte Mme Lenoir? A l'entendre, tout le monde va te faire faux bond aujourd'hui?

— Mais oui! C'est absolument le festin de l'Évangile. Sans toi, j'en serais réduit à envoyer chercher les borgnes et les boiteux du plus prochain carrefour.

— Sans moi, répète Desfourneaux tout interdit; mais tu ne comprends donc pas que je ne suis pas libre non plus.

— Toi aussi! »

M. Delorme mit dans ces trois syllabes l'expression poignante de douloureux reproche que devait avoir César en prononçant le fameux *Tu quoque!*

« Ah! ne m'en parle pas! Je suis stupide, désolé et stupéfié. Demain je t'enverrai une élégie inondée de larmes. Mais je comptais sur les autres! Imagine-toi qu'avec ma distraction habituelle, j'ai laissé sans l'ouvrir, pendant trois jours, cette lettre sur mon bureau. Tiens, regarde, et tu verras si je pouvais répondre non.

« Mon cher oncle, » lut tout haut M. Delorme, en affectant la plus grande tranquillité, tandis que la colère grondait sourdement au dedans de lui, « mardi, » 24, ma pièce passe par un tour de faveur. Je vous » envoie mon avant-scène, comptant bien que vous » serez là pour fortifier de votre présence le pauvre » auteur défaillant, et votre nièce dont le cœur battra » encore plus fort que celui de son mari. J'espère ne » pas être sifflé, et dans cette espérance ma femme » a organisé pour le retour une petite fête, qui ne

» sera complète que si vous occupez la première » place à notre réveillon de famille.

» Votre affectionné et bien reconnaissant neveu,

» Armand Layard. »

« Bien, très-bien, dit M. Delorme en refermant méthodiquement la lettre, et en la remettant dans l'enveloppe avec le plus grand sang-froid.

— Mon cher Benoît, je devine à ton air calme que tu m'en veux furieusement.

— Moi, pas le moins du monde; au contraire! Cela confirme mes théories, voilà tout. Les neveux et nièces ne m'ont jamais porté bonheur.

— Mais songe donc un peu, que voulais-tu que je fisse? Le pauvre garçon compte si bien sur moi! J'ai été son premier confident, tu le sais, quand la muse s'est éveillée en lui. En outre, je suis le parrain de sa comédie, même un peu le père, à vrai dire. Nous l'avons revue, corrigée et augmentée ensemble!

— Ah! du moment qu'il s'agit de poésie, je m'avoue vaincu sans guerroyer davantage. Ne sais-je pas bien que tu donnerais tous tes amis pour un sonnet.

— Allons, te voilà comme Alceste, et je suis Oronte, dit Desfourneaux en reprenant son vaste chapeau qui couvre tout un petit guéridon. Pour faire la paix, veux-tu d'une place dans notre loge et au réveillon de mon neveu? Il serait ravi!

— Non certes, pour rien au monde je ne bougerais de chez moi, par un froid pareil, avec mes rhumatismes.

— Adieu donc, et sans rancune, n'est-ce pas? »

M. Delorme accompagna Desfourneaux jusqu'à la porte de l'antichambre.

« Quel esprit léger! dit-il à part lui, une fois qu'il se retrouva seul. L'enthousiasme et les illusions de la vingtième année! Il est vrai qu'il n'a jamais éprouvé de déception, ce retour douloureux qui flétrit la vie, et glace à jamais le cœur.

— Alors, monsieur, dit la femme de charge, qui commençait à remettre la vaisselle en place, je vais descendre les vins et le pâté à la cave.

— Du tout, du tout, madame Lenoir; il faut savoir faire bonne mine à ces tours de roue de la fortune ennemie. La marmite n'est pas renversée, Lucullus dîne chez Lucullus. »

II

La nuit est venue; non pas cette nuit radieuse qui précéda l'aurore du christianisme, lorsque les étoiles brillantes semblaient se pencher du haut du firmament pour regarder les merveilles annoncées à la terre. Non: le ciel est sombre, la neige tourbillonne chassée par le vent, et, de temps à autre, de violentes rafales viennent s'engouffrer dans la cheminée avec un bruit lugubre. Les pieds devant le feu, les yeux fixés sur la flamme, le solitaire tomba peu à peu dans une de ces vagues rêveries qu'enfante le crépuscule. Que voit-il donc sur la plaque rougie par le feu ardent? N'est-ce pas le pays natal, au milieu des blanches splendeurs de l'hiver? Oui, le village est là sous ses yeux avec ses petites maisons basses, ensevelies sous leur toît couvert de neige. Voici la grande rue et son église au centre; c'est bien le clocher qui se dresse là-bas. Un jour (il lui semble que c'était hier) il est entré dans cette église avec Mme Lenoir; elle portait dans ses bras un petit être chétif qui n'avait que le souffle. Avec quelle douce joie il se promettait alors de tenir lieu de père à l'orpheline!

Et maintenant les jeux capricieux de la flamme forment mille dessins nouveaux! Il revoit l'enfant endormie dans son petit lit blanc, comme le nid des cygnes au moelleux duvet. Elle s'essaye à marcher, elle trébuche sur le gazon, pendant que lui, l'homme grave, le maire du pays, le conseiller général, il grimpe dans le vieux cerisier, pour jeter à la mignonne ces bouquets de fruits rouges dont elle est si friande. Oh! le cher vieux cerisier! Voilà huit ans qu'il n'a voulu le revoir! Est-ce donc lui le coupable?

Qu'elle a grandi vite, l'enfant à l'humeur mutine! La voilà maintenant comme sur cette toile, chef-d'œuvre de Jalabert, souriante vision qui ne quitte jamais ses yeux. Qu'elle était fraîche et radieuse, dans ces flots de tulle blanc, au premier bal où il l'a menée! Plus fraîche que le bouton de rose qu'il voulut poser lui-même dans ses cheveux blonds.

« Cher bon oncle, disait-elle avec un éclat de rire qui résonne encore à ses oreilles, vous n'y entendez rien; mais c'est égal, vous êtes la bonté même! »

Éloignez-vous, souvenirs navrants d'un bonheur qui n'est plus. A quoi bon me rappeler un passé si loin du présent? Je vieillirai seul, mais je ne fléchirai pas! Point de pardon pour l'ingrate.

Qu'est-ce donc? A la clarté mourante du feu qui s'éteint dans l'âtre, le rêveur voit tout près de lui une petite forme d'enfant frêle et délicate. Elle se tient debout, dans une attitude timide, presque suppliante? Est-ce un esprit du feu, un petit génie familier, sorti pour un instant de la flamme? Mais non; il n'y a là rien que de très-naturel. Mme Lenoir parle; elle revient de la messe de minuit (déjà minuit!). Elle s'étonne que monsieur ait laissé éteindre sa lampe, et elle lui demande la permission de lui présenter sa petite compagne.

La petite compagne a l'air d'avoir bien froid; maintenant que la lampe est rallumée, on voit de petites mains rougies, qui ne demanderaient pas mieux que de s'approcher du feu, mais l'enfant est craintive, dit la bonne Mme Lenoir; elle regarde avec un certain effroi ce grand monsieur, dans sa robe de chambre de couleur sombre. Il a la physionomie grave, l'œil sérieux, et les lignes de son visage, sévèrement accusées, n'appellent pas la confiance de

la petite. Il est bon cependant! Il aime les enfants! Et la preuve, c'est qu'il ôte lui-même le petit manteau et le capuchon mouillé. Il sort alors du capuchon une forêt de boucles blondes, douces comme de la soie, et une petite voix de fauvette, qui murmure un timide merci.

« Vraiment, madame Lenoir, dit le maître, vous n'avez pas le sens commun. Mène-t-on une enfant de cet âge à la messe de minuit? »

Mme Lenoir avoue humblement que ce n'est guère raisonnable en effet, mais la mignonne en avait si envie.

« Une folie, en vérité. Cette enfant est à moitié gelée! »

Et M. Delorme quitte son fauteuil, il l'approche du feu, y installe la petite fille, qu'il enveloppe dans une grande couverture, puis il dit d'un ton d'autorité : « Dormez maintenant. » Et l'enfant ferme les yeux; elle ne dort pas encore, mais elle n'ose les rouvrir à cause du grand monsieur. Pendant ce temps, la table se dresse. Une idée subite est venue à M. Delorme. Il ne sera pas seul à ce réveillon malencontreux. Le petit ange qui dort là si paisiblement jouira de friandises qui lui ont été inconnues jusqu'à ce jour. Bien plus! Elle aura son Noël, comme l'enfant des riches.

« Vite, madame Lenoir, ôtez les souliers humides de l'enfant, et portez-les dans la cheminée de votre chambre. »

Pauvres petits souliers! Bien propres, bien cirés, mais rapiécés en maints endroits, comme la petite robe noire, comme le petit manteau ouaté, qui sèche sur le canapé de velours vert. M. Delorme a quitté son cabinet de travail, il est seul dans sa chambre à coucher. Il ouvre en soupirant un grand bahut de vieux chêne. Là était le recoin de l'enfant chéri, jadis; là, les jouets, la première poupée et tant d'autres, les bergeries, les petites boutiques, les arches de Noé. Il prend tout à pleines mains.

« C'étaient pour moi autant d'épines douloureuses, murmure-t-il, ce seront des fleurs pour l'enfant! Je veux être là demain, quand elle s'éveillera et qu'elle verra la cheminée pleine. »

Et maintenant on soupe dans l'austère retraite de M. Delorme. Pour la première fois, Mme Lenoir s'est assise à la même table que son maître. Elle se tient là, toute droite, avec sa robe de taffetas marron, et ses manchettes irréprochablement empesées. Elle ne mange pas la digne femme. Est-ce l'honneur qu'elle vient de recevoir qui la trouble ainsi? Ou bien manque-t-il quelque chose à ce réveillon improvisé? Mais non, le feu petille dans la cheminée; la lampe éclaire doucement la table, sur laquelle la théière d'argent fait entendre sa petite chanson. L'eau ne bout pas encore; elle ne tardera guère. M. Delorme ne mange pas non plus, mais il a l'air gai et content. Il étale avec un soin minutieux du foie gras sur un petit pain doré, il prépare des huîtres, il ouvre des oranges, il entasse des friandises sur l'assiette de la petite fille. Il rit de bon cœur quand il la voit souffler sur la glace à la framboise.

« Oh! que c'est froid, dit-elle au bout d'un instant, mais que c'est joli la neige rose. »



Un réveillon. (P. 77, col. 2.)

L'enfant n'a plus faim; d'après le conseil impérieux de M. Delorme, elle arrange dans une grande corbeille tout ce qui reste dans les assiettes de dessert.

« Ce sera pour mon petit frère Paul, » dit-elle gaiement.

Elle n'a plus du tout peur du grand monsieur; elle lui raconte que c'est elle qui berce son petit frère, et qui lui fait manger sa soupe, pendant que sa maman peint des éventails pour gagner de l'argent.

M. Delorme a pris la petite sur ses genoux; elle s'y est installée avec une confiance touchante.

« Pauvre petite, pense-t-il ! Voilà comment s'écoule son enfance ! Au lieu de jouer sur le foin, de courir après les papillons, et de prendre ses ébats au soleil, elle s'occupe déjà des soins du ménage. Pauvre petite fleur, tendre et délicate ! Elle s'étiolera dans l'atmosphère épaisse de la grande ville, quand il ne lui faudrait qu'un rayon vivifiant pour s'épanouir comme tant d'autres. »

Et il regarde ses yeux bleus qu'elle tient tout grands ouverts, pour s'empêcher de dormir, sa robe un peu courte à la taille et aux manches, qui laissent voir ses poignets délicats. Il l'écoute gazouiller comme une petite linotte, car elle est complétement apprivoisée à l'heure qu'il est. Elle a perdu son air de précoce raison et de résignation mélancolique; elle a pris en revanche les allures de l'enfant insouciant et gâté. Son teint pâle et transparent est devenu rose comme une neige qu'illumine un rayon de soleil inattendu, ses yeux brillent. M. Delorme est sous le charme.

« Comment t'appelles-tu, mignonne, lui demande-t-il au milieu d'un rare silence.

— Bénédicte, répond la petite fauvette.

— Bénédicte ! Alors tu es presque ma filleule. Et ta maman ? »

L'enfant se trouble tout à coup; elle hésite, elle balbutie et elle cherche le regard de Mme Lenoir. Celle-ci fait un léger signe avec la tête. Ce signe est encourageant sans doute, car la petite n'hésite plus. Elle regarde « son parrain » avec un mélange adorable de vaillance et de candeur enfantine, et l'œil brillant, les joues pourpres, elle dit à haute voix :

« Madame Paul Meyer. »

Les bras qui tenaient tout à l'heure l'enfant si étroitement serrée se détendent brusquement, mais elle tient bon, la vaillante petite fille. Elle ne veut pas descendre des genoux qui l'avaient adoptée, il n'y a qu'un instant encore; elle s'accroche aux épaules, aux cheveux, à la barbe. La lutte n'est pas possible.

« C'est le jour des enfants, dit enfin M. Delorme, en se détournant pour essuyer une larme. Reste là, puisque tu le veux; que ta volonté soit faite, Bénédicte bien nommée, chère enfant de bénédiction. »

Et en dépit de la neige, du froid et du vent, en dépit de la tempête, qui mugissait au dehors, ce fut vraiment une nuit de Noël que cette nuit-là.

L'orgueil de l'homme avait fléchi devant la naïveté de l'enfant; il s'était laissé désarmer par « un de ces petits » qu'aimait le Sauveur; et comme les anges l'avaient chanté jadis au plus haut des cieux, la paix promise à la terre redescendait enfin dans le cœur de l'homme de bonne volonté.

MARIE MARÉCHAL.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



M. Bouchardel s'inclina.

V

Maître... Salomon.

Le premier moment d'inquiétude sérieuse passé, les trois orphelins reprirent le cours de leur vie habituelle.

Raoul qui disait : nous pouvons gagner ce procès, continua ses études et sa préparation aux examens de Saint-Cyr qui approchaient.

Marthe qui disait : espérons que nous gagnerons ce procès, continua de remplir avec une gravité bien au-dessus de son âge ce rôle de maîtresse de maison auquel la longue maladie de Mme Daubry l'avait de bonne heure habituée.

Charlotte qui disait : nous gagnerons ce procès, continua de travailler vite mais par caprice, de faire des bons mots et des espiègleries, et de dessiner des charges sur ses cahiers d'allemand.

Le grand deuil était passé, mais ce temps sévère n'avait pas été sans fruit. Le jeune chef de famille, comprenant ses obligations et ses nouveaux devoirs, avait fui le monde, et s'était tenu rapproché de ses sœurs.

Aux relations sociales qui lui avaient été jusque-là de riantes distractions, avait succédé une solitude pendant laquelle les cœurs des trois enfants s'étaient étroitement unis.

Chacun menait donc une vie très-occupée et très-paisible : Raoul suivait ses cours, mais consacrait toutes ses soirées à ses sœurs; Marthe tenait la maison et faisait travailler Charlotte qui courait dans le coupé d'une leçon à l'autre avec sa gouvernante allemande.

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44 et 58.

De loin en loin on acceptait d'aller faire de la musique intimement chez M. et Mme Parajoux; quelques amis fidèles de Mme Daubry se donnaient rendez-vous dans ce salon dont Marthe faisait les honneurs avec une grâce touchante; on visitait les parents éloignés : voilà quels étaient les plaisirs des trois orphelins.

Parfois il y avait de graves réunions du conseil de famille, mais Raoul seul y assistait.

Quand les hommes d'affaires avaient besoin de quelques renseignements, ils parlaient également à Raoul et à Marthe qui se familiarisait peu à peu avec ces graves questions et qui avait fait un très-intelligent classement des papiers de famille. Charlotte restait naturellement en dehors des affaires, elle se contentait de croquer au vol les personnes qui venaient parler à Marthe et à Raoul.

Un matin, elle vit de la fenêtre un fiacre devant la maison et une assez laide figure d'homme paraître à la portière.

Pendant que le visiteur montait l'escalier, elle se blottit derrière les grands rideaux de damas jaune du salon.

Elle aurait pu s'y envelopper tout entière, mais elle les arrangea de façon à laisser paraître un pli de sa robe et une de ses bottines.

Elle était à peine assise que la porte s'ouvrit devant un homme maigre et blond, qui portait la tête en avant comme pour un salut perpétuel et dans la physionomie duquel il y avait de tout, excepté de la franchise.

Marthe qui l'introduisait le fit asseoir sur le premier sofa venu, et il s'y était à peine installé dans une pose pleine de dignité et d'importance que Raoul entra.

Il salua froidement le visiteur et s'assit sans prononcer une parole.

« Raoul, dit Marthe, M. Bouchardel est venu demander l'acte de mariage de nos parents, dont notre avocat a besoin.

— Monsieur, dit Raoul, je parlerai moi-même à l'avocat.

» Tous nos papiers sont entre les mains du tuteur de mes sœurs, et, dans tous les cas, je ne veux plus d'intermédiaire entre les personnes chargées de nos affaires et nous. »

M. Bouchardel s'inclina avec une sorte de majestueuse ironie.

« Je ne sais trop, Raoul, si vous pouvez faire marcher vos études avec les péripéties du procès: les affaires ne se traitent pas aussi facilement que vous le croyez.

— Monsieur, permettez-moi de vous le dire, il est bien malheureux pour vous que vous ayez été mêlé aux nôtres. »

M. Bouchardel, qui dissimulait son malaise sous un air de plus en plus empesé, se leva et répondit :

« Je n'étais pas présent quand Mme Daubry a fait ce dernier testament; sans cela, permettez-moi de vous le dire aussi, il n'eût pas été entaché d'illégalité.

— Ma bonne mère vous a souvent fait mander pour cette importante affaire, mon oncle, dit Marthe froidement, et sous prétexte que vous étiez occupé à renouveler des baux et que vous ne pouviez arrêter le chiffre exact de sa fortune, vous remettiez toujours au lendemain.

— Aussi on attaque maintenant le testament qu'elle a écrit le jour où elle était si faible que la plume lui a échappé des mains sans qu'elle ait pu apposer son nom en entier, ajouta Raoul.

— Mais vous, n'étiez-vous pas présent, jeune homme?

— J'étais présent; mais je ne pouvais songer qu'à ma mère mourante, et d'ailleurs j'ignorais complétement, je l'avoue, les sévérités de la loi à cet égard.

— Elle est sévère, très-sévère.

— Et quel est votre avis personnel sur l'issue de ce procès? » demanda Marthe.

M. Bouchardel brossa son chapeau d'un air profond, agita solennellement ses lourdes breloques et répondit en levant la main.

« Il y a la légalité et l'équité ; oui, il y a l'équité et la légalité.

— Je sais que nous avons l'équité pour nous, répondit Marthe, que dira la légalité? »

M. Bouchardel hocha magistralement la tête, se frotta lentement les mains, agita de nouveau ses breloques et répondit :

« Je l'ignore. »

Et il ajouta en s'adressant à Raoul:

« Êtes-vous sûr que la pièce que je réclame soit chez Me Mourice.

— Je le suppose, et d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, je traiterai directement désormais avec mon avocat. »

Toute insistance était inutile devant cette décision nettement formulée.

M. Bouchardel fit un salut platement solennel, la porte se referma sur lui, et Raoul et Marthe, auxquels



cette visite avait rappelé de douloureux souvenirs, remontaient machinalement le salon quand un bruit étrange, une sorte de toux factice, leur fit lever les yeux.

Charlotte avait placé très en arrière sur ses cheveux le chapeau de Raoul, et elle marchait d'un pas empesé et lourd en se frottant les mains d'un air

important. Se détournant tout à coup vers eux : « Il y a, dit-elle en prenant une voix de fausset, l'équité et la légalité, la légalité et l'équité. Ainsi l'a déclaré Mᵉ Salomon. »

Raoul et Marthe éclatèrent d'un fou rire, et Charlotte, brossant son chapeau et faisant semblant d'agiter des breloques, répétait :

« Il y a la légalité et il y a l'équité.

— Charlotte, tu jouerais vraiment très-bien la comédie ; dit Marthe, où donc étais-tu ?

— Sous ce rideau en face du Sage ; j'avais laissé dépasser une de mes bottines pour te révéler ma présence, tu n'as rien vu ?

— Comment l'aurais-je soupçonné, c'est l'heure de ta leçon d'allemand. »

Charlotte leva triomphalement son livre en l'air.

« J'ai mon dictionnaire, dit-elle. A propos, je voudrais savoir si Raoul et toi avez décidé d'inviter les Grises à venir prendre le thé demain.

— Je parlerai à Georges, répondit Raoul.

— Mais si ses sœurs ne se trouvent pas invitées.

— Sois tranquille.

— Et Berthe Guerblier ? continua Charlotte.

— Qui ? » demanda Raoul soudainement intéressé.

Ce fut Marthe qui répondit :

« Vois-tu, Raoul, dit-elle, Charlotte est un peu absurde, elle a beaucoup connu au cours de littérature Mˡˡᵉ Guerblier qu'elle retrouve au catéchisme de persévérance à Saint-Thomas, et elle veut absolument l'inviter à nos réunions de famille, ce qui est impossible ; enfin...

— Pourquoi ? dit Charlotte de son air le plus mutin.

— Parce que cela ne se fait pas !

— Pourquoi cela ne se fait-il pas ?

— On n'invite chez soi que les personnes avec lesquelles on est en relation.

— Et si je veux nouer des relations avec la famille Guerblier, moi ? Le monde est bien drôle avec ses arrangements et ses exigences. Moi, je voudrais que ce fût très comme il faut d'aller parler aux personnes qui vous plaisent, partout où on les trouve et de leur dire : voulez-vous me connaître ? et je voudrais aussi que quand il entre chez vous des gens qui ne vous plaisent pas, vous leur disiez tout simplement en ouvrant la porte : voulez-vous vous sauver !

— Cela ne se passe pas ainsi, dit Raoul en riant ; donne-moi mon chapeau.

— Où vas-tu ? dit Charlotte en mettant le chapeau derrière son dos.

— Au tir.

— Et après ?

— Chez mon répétiteur de mathématiques.

— Et après ?

— Trop de questions ! Lotte, donne-moi mon chapeau !

— Tu l'auras quand tu m'auras dit où tu vas en troisième lieu.

— Eh ! au lycée, tu sais bien.

— Puisque tu ne vas au lycée qu'en dernier lieu, tu oublieras d'inviter les Grises.

— C'est-à-dire que tu grilles d'envie d'aller les inviter toi-même.

— Je l'avoue ; si Marthe était gentille, elle viendrait avec moi.

— Une promenade en voiture te fera du bien, Marthe, dit Raoul.

— Elle te fera oublier Mᵉ Salomon, ajouta Lotte ; je t'en prie, allons inviter les Grises.

— Eh bien, va prendre consciencieusement ta leçon d'allemand, et dans une heure je suis à toi.

— J'y vais, j'y vais, s'écria Charlotte. Tiens, Raoul, voilà ton chapeau, n'oublie pas d'inviter Raton. »

Elle disparut, Raoul sortit aussitôt et Marthe s'occupa de remettre tout en ordre dans le salon.

A suivre. Mˡˡᵉ ZÉNAÏDE FLEURIOT.



Ainsi l'a déclaré Mᵉ Salomon. (P. 80, col. 1.)



La pauvre Madelon (P. 84, col. 1.)



DEUX MÈRES

XI

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

On peut croire que Robert ne se vanta pas de ses débuts malencontreux dans l'art du cocher. Mais le petit groom, fier d'avoir quelque chose à raconter, en régala l'office et l'antichambre, et, vers le soir, il arriva aux oreilles de l'oncle Chaldry que son neveu, ayant lancé le cheval au galop, avait écrasé un enfant contre une borne, et qu'il avait ensuite couru les plus grands dangers, ainsi que le baron et Isidore Turpin (c'était le nom du petit groom). L'oncle Chaldry se mit dans une belle colère. Cécile essaya timidement de parler du danger des exercices violents. Le nabab s'emporta, disant qu'il n'y avait de danger que pour les imbéciles et les maladroits; qu'il était honteux, à l'âge de Robert, de ne pas savoir diriger un simple panier, quand des Anglais et des Américains plus jeunes que lui menaient un attelage de quatre chevaux; et qu'enfin il entendait avoir pour héritier un homme capable de lui faire honneur, et non pas une poule mouillée. Heureusement que le baron entra et réduisit l'événement à ses véritables proportions. L'oncle se calma, et fit à Cécile un grand éloge du bel Adhémar. « Au moins, dit-il, voilà un garçon qui a du bon sens : il a refusé de s'arrêter; de sorte que la famille de l'enfant ne viendra pas nous ennuyer de ses criailleries. »

Juste comme il parlait, on remit à Cécile un billet qui parut la contrarier vivement, car elle rougit.

« Qu'y a-t-il donc? » demanda M. Chaldry. Et au lieu d'attendre la réponse, il enleva le billet des mains de Cécile et le lut sans cérémonie. La discrétion n'était pas une des vertus principales de l'oncle Chaldry : après tout, peut-être considérait-il comme lui appartenant tout ce qui de près ou de loin avait rapport à son héritier ou à la mère de celui-ci.

Ce billet était de Claire. Elle racontait très-simplement l'accident, et priait sa cousine d'aider le petit décrotteur, qui ne pourrait rien gagner pendant plusieurs jours. Elle parlait de la jeune malade, et ajoutait : « Si tu pouvais aller voir cette pauvre famille, et ne donner d'argent que peu à peu, cela vaudrait mieux, car la grand'mère ne m'inspire aucune confiance, et je ne serais pas étonnée, si elle se voyait dans les mains une somme un peu forte, qu'elle la dépensât toute à la fois. »

Pour le coup, l'oncle Chaldry n'y tient plus.

« Y aller! s'écria-t-il en se levant et en gesticulant si brusquement, que Mocquo, qui faisait la sieste sur ses genoux, bondit effaré et alla se réfugier sous les coussins d'un canapé. Aller chez ces gens-là, pour nous rapporter peut-être le germe de quelque maladie! J'espère bien, ma nièce, que vous ne songez pas à suivre ce bizarre conseil. Elle a d'étranges idées, votre cousine! Allons, le sort a bien jugé; cette femme-là évidemment n'était pas faite pour avoir de la fortune. Envoyez lui de l'argent : je ne suis pas un ogre, après tout, je suis chrétien (il croyait l'être, le pauvre homme!) et je sais qu'il faut faire la charité quand on est riche. Oui, envoyez-lui de l'argent, dès ce soir, entendez-vous, et qu'elle se charge de le distribuer, puis-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

qu'elle aime à faire des visites dans les galetas ; mais recommandez-lui de ne pas donner notre adresse : vous comprenez! »

Pendant ce temps-là, Adrien, assis au coin du feu, causait avec sa mère, en attendant la visite quotidienne du vieux Pascaud. Comme de juste, il parlait du petit décrotteur.

« Comme il est malheureux, mère, disait-il, ce pauvre petit! il n'a que sa sœur à aimer, et sa sœur va mourir! Est-ce que c'est vrai qu'on ne peut pas la sauver? Elle a une figure si douce! Je l'ai bien regardée de la porte, et je serais allé lui parler, sans la méchante grand'mère? Est-ce possible qu'elle soit leur grand'mère! ce sont plutôt des enfants qu'elle a volés : s'ils étaient à elle, elle ne les maltraiterait pas comme elle fait.

— Je ne les connais pas plus que toi, mon enfant; mais nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. En rentrant, j'ai conté notre aventure à M. Pascaud, il s'est frappé le front en disant : je m'en charge!..... »

Ici la sonnette retentit.

« Le voilà! » s'écria Adrien en courant lui ouvrir.

C'était, en effet, le vieux Pascaud; il entra, et, tirant un carnet de sa poche :

« Voilà, chère madame! rue Serpente, veuve Gaginard, matelassière : pas grand'chose de bon. Elle travaille le moins possible et boit le plus qu'elle peut : elle est assistée par plusieurs comités de charité, ce qui ne l'empêche pas de laisser ses petits-enfants manquer de tout. Elle prétend qu'ils sont à sa charge : c'est plutôt elle qui est à la leur, car le petit gagne autant qu'elle, sinon plus, et il est bien certain que si on lui fait la charité, c'est à cause d'eux.

— Est-ce qu'ils sont bien à elle? » demanda Adrien.

Le vieux Pascaud rit amèrement.

« Ah! ah! je te reconnais-là, mon garçon, tu crois que toutes les mères sont comme la tienne. Erreur, mon bonhomme, erreur! Ta mère est une mère comme on en voit peu, *rara avis;* mais à l'état de nature il y a plus de marâtres que de mères, mon pauvre Adrien!

— Allons, allons, cher monsieur, interrompit Claire, vous avez étudié les mères sur la farouche Médée, apparemment. Permettez-nous de ne pas être de votre avis, et, en général, d'attendre que vous soyez devenu méchant pour croire tout le mal que vous dites de l'espèce humaine. Vous ne pouvez pas vous y connaître en méchanceté, vous qui passez votre vie à rendre des services. Ne venez-vous pas encore de marcher sous la pluie pour vous informer de ces pauvres gens?

— Bast! bast! répondit le vieux Pascaud en s'asseyant pour présenter au feu ses semelles mouillées. Autre chose : je viens de chez le médecin des pauvres : Madelon Gaginard, seize ans, phthisique au dernier degré; pas d'espoir de guérison. Pourrait être admise dans un hospice. En tout cas, elle n'en a pas pour longtemps à souffrir; elle est plus heureuse que bien des gens. C'est égal, je me demande ce qu'elle est venue faire en ce monde. »

Personne n'ayant répondu, M. Pascaud continua :

« J'ai parlé aux agents de police du quartier. Bastien Gaginard, décrotteur, installé à la porte de l'institution Jolibois, dix ans, bon sujet, pour le moment du moins, car il n'est pas probable qu'il continue, vu les exemples qu'il aura devant les yeux. Enfin il n'est encore ni querelleur, ni voleur. Il faudrait qu'il pût apprendre un métier et se tirer des griffes de la grand'mère : mais le moyen qu'il y arrive jamais? Il y a des gens qui sont fatalement voués au mal..... après tout, ce n'est pas notre affaire. Viens me montrer ton thème, mon garçon. »

Nous devons avouer que l'esprit d'Adrien était absent ce soir-là, et que sans les observations de son professeur il aurait omis d'appliquer les règles les plus élémentaires de la syntaxe latine. Au moment où il finissait, on entendit du bruit sur l'escalier.

« Ce n'est pourtant pas moi qui dégringole, cette fois-ci! dit le vieux Pascaud en riant.

— *Qui peut venir à pareille heure!* » fredonna Adrien, en allant ouvrir avec de la lumière.

Il revint aussitôt et introduisit un grand laquais en livrée, à casquette galonnée d'or.

« Est-ce ici Mme Mauloy? demanda-t-il d'un ton dégagé.

— C'est ma mère, » répondit Adrien, en désignant Claire et en s'inclinant devant elle.

Le laquais se décida à ôter sa casquette.

« C'est une lettre pour Madame, de la part de Mme Linant. Le gaz est éteint de bien bonne heure dans l'escalier de Madame, et le concierge de Madame fait bien mal son service, » continua-t-il en époussetant d'une chiquenaude sa culotte bleu-de-ciel, qui portait aux genoux les traces d'une chute sur des marches poudreuses.

Claire ne répondit pas; elle lut la lettre de sa cousine, écrivit à la hâte quelques mots sur une carte, et donnant sa réponse au laquais :

« Remettez ceci à Mme Linant; mon fils va vous éclairer. »

Et elle le congédia d'un geste.

« Diable! cette dame-là est bien roide pour une personne qui loge si haut! » se dit le valet en descendant l'escalier.

« Eh bien! maman? dit curieusement Adrien dès qu'il eut refermé la porte.

— Elle envoie cent francs pour ton protégé, et me charge d'en régler l'emploi comme je l'entendrai.

— Elle pourrait bien s'en occuper elle-même! grommela le vieux Pascaud.

— Quel bonheur! s'écria Adrien. Nous irons demain, n'est-ce pas?

— Oui, si tu sais bien tes leçons, et tu ne parais pas prendre le chemin de les savoir.

— Je vais les apprendre tout de suite, tu verras. »

Il les apprit en effet, très-vite et très-bien; mais quand le voisin se fut retiré et qu'Adrien se fût couché, sa mère, qui travaillait dans la chambre voisine, l'entendit se tourner et se retourner dans son lit comme quelqu'un qui ne peut pas s'endormir. Craignant qu'il ne fût malade, elle s'approcha de lui.

« Qu'as-tu donc? lui dit-elle en l'entourant de ses bras.

— Les riches sont bien heureux! ils peuvent donner, eux! répondit-il en soupirant.

— Et nous, reprit Mme Mauloy après un instant de silence, car elle s'était fait souvent la même remarque, et nous, mon enfant, n'avons-nous rien à donner?

— Je lui ai donné du pain.... pour deux sous à la fois! qu'est-ce que c'est que cela?

— Mon pauvre Adrien, tu n'as guère de mémoire. Cherche dans tes meilleurs souvenirs : tes plus grandes joies ont-elles été dues à de l'argent? Il y a bien des manières de donner, et une bonne parole, un regard de compassion valent souvent bien plus qu'une pièce de monnaie. Rappelle-toi les paroles de l'apôtre au boiteux de la Synagogue : « Je n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai je vous le donne, » et il le guérit. Le jour où tu as bravement laissé cirer tes souliers par Bastien, de peur de l'humilier en le traitant comme un mendiant, tu as fait acte de charité, plus que ma cousine en envoyant par un domestique galonné un billet de cent francs qui ne lui coûte rien. »



Adrien jeta ses bras au cou de sa mère.

« Oh! mère! mère! je suis un ingrat! je suis tellement habitué à ta bonté que je ne la remarque plus. Toi, tu as soigné le pauvre Bastien, et tu n'as pas eu honte de laver ses blessures à la fontaine de la rue, devant les passants; et tu l'as consolé, et tu l'a reconduit chez lui pour l'empêcher d'être battu par sa grand'mère; c'est de la vraie charité, je le comprends à présent. Tu m'aideras à trouver d'autre bien à faire à ce pauvre petit, n'est-ce pas? et à Madelon.... pauvre fille!... Ah! c'est bien triste la vie quelquefois!... M. Pascaud avait peut-être raison. Si elle meurt si jeune, qu'est-ce qu'elle sera venue faire en ce monde? »

Mme Mauloy regarda son fils d'un air sérieux.

« Je ne te le dirai pas aujourd'hui, mon enfant; mais nous reverrons Madelon, et dans quelque temps c'est toi-même qui me diras pourquoi Dieu lui a donné ces courtes années de vie. »



Adrien porta son paquet vaillamment. (P. 83, col. 2.)

XII

Les orphelins.

« Mère, allons-nous voir Bastien et Madelon? s'écria Adrien, en entrant, au retour de la classe du soir, dans le salon où sa mère était occupée à ranger des vêtements.

— A l'instant: je mets mon chapeau. Attends que je ferme ce paquet, dont tu vas te charger.

— Qu'as-tu mis dedans? peut-on voir? Ah! mon ancien costume brun.

— Il sera trop petit pour toi quand tu quitteras le deuil; je le porte à Bastien, avec des bas et des chemises qui ne te servent plus.

— On pourrait lui en donner bien d'autres! il y a mon vieux pantalon gris, et ma veste bleue, et puis ma blouse, et puis....

— Du tout : la grand'mère serait capable d'aller vendre ce qu'on lui aurait donné; au lieu que j'exigerai qu'il porte ces vêtements-là, et il faudra que je les lui voie tous les jours. Voici un peu de linge et une camisole chaude pour Madelon, et de la toile fine pour panser la main de Bastien : c'est assez pour aujourd'hui. »

Adrien porta son paquet vaillamment, quoique dans la rue plusieurs gamins lui offrissent « d'aller chercher un fiacre pour les bagages de Monsieur ». « C'est ma manière de donner, se disait-il; je

n'ai ni or, ni argent... » et il était heureux de s'imposer un petit sacrifice d'amour-propre.

Le cœur lui battait un peu lorsqu'il arriva en haut du sombre escalier et qu'il frappa à la porte de la veuve Gaginard; il ne se souciait pas beaucoup d'exercer la charité envers cette vieille-là.

« Entrez ! » dit une faible voix, et Adrien ouvrit la porte pour faire entrer sa mère.

En les voyant, Madelon eut un si doux sourire, ses yeux brillèrent d'une si joyeuse gratitude, qu'Adrien fut pénétré de l'évidence de cette vérité, qu'on peut faire plaisir, même aux pauvres, autrement qu'avec de l'argent.

« Oh! madame, que vous êtes bonne d'être revenue! dit-elle à Claire. Bastien va mieux; mais il ne pourrait pas encore tenir ses brosses; il est resté avec moi. Grand'mère est sortie.

— N'importe, ma chère enfant; je tenais surtout à voir mon blessé; j'apporte de la toile fine pour le panser.

— Merci, madame; voilà votre mouchoir et celui du jeune monsieur; je les ai lavés hier soir, et je viens de les repasser.

— Comment, dans votre lit ?

— Mais oui; Bastien m'a apporté une écuelle et de l'eau avec du savon, et puis un fer et une planche à repasser, sur mes genoux; c'est pour cela que l'ouvrage n'est pas très-bien fait; excusez-moi, s'il vous plaît, madame.

— Je vous remercie, ma chère petite; je suis fâchée que vous vous soyez fatiguée à cela. Comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

— Pas trop mal pour mon état, madame; je n'ai pas à me plaindre.... je sais bien qu'on ne peut pas mourir sans souffrir.... mais je ne souffre pas trop, il faut être juste.

— Vous êtes bien mal ici, » dit Mme Mauloy en regardant les murs crevassés, la porte fendue et la fenêtre disjointe, par où se glissaient des courants d'air glacé.

Madelon se méprit sur ses intentions et rougit.

« Ce n'est pas bien propre, c'est vrai, dit-elle, je fais pourtant tout ce que je peux, et je nettoie dès que j'ai la force de me lever. Je fais aussi balayer et ranger par Bastien, avant qu'il parte, quand grand'mère ne l'envoie pas travailler trop matin....

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, interrompit Claire; je veux dire que vous devez avoir froid, que votre grand'mère est peut-être trop âgée et trop occupée, et votre frère trop petit pour vous soigner comme il faut. Il ne serait pas difficile de vous faire entrer dans une maison où vous ne manqueriez de rien, et... »

Ici Bastien, qui écoutait d'un air inquiet les paroles de Claire, se jeta sur sa sœur comme pour la retenir si l'on tentait de la lui enlever.

« L'hôpital! s'écria-t-il, l'hôpital! sœur, n'y va pas! ne m'abandonne pas! je serai courageux, je te l'ai promis, quand tu me quitteras pour aller en paradis, mais ne me quitte pas pour aller à l'hôpital! Ne t'en va pas avant que le bon Dieu t'emmène!

— Vous voyez, madame! dit Madelon. L'hôpital, c'est bon pour les gens qui n'ont personne qui tienne à eux; les autres aiment encore mieux souffrir davantage et rester chez eux. Et puis, plus je pourrai rester avec ce pauvre petit, et mieux cela vaudra. Quand je serai partie, personne ne lui dira plus d'être bon et honnête, et il n'aura que mon souvenir pour le préserver du mal. »

Elle avait passé son bras amaigri autour des épaules de son frère, qui se serrait contre elle, comme s'il eût pu en la couvrant de son corps la défendre contre l'ennemi invisible qui minait sa frêle vie. Adrien les regardait; il avait le cœur gonflé de larmes, il souffrait presque comme s'il eût été lui aussi le frère de Madelon; mais il ne se demandait plus ce qu'elle était venue faire ici-bas.

« Il faut espérer que le printemps vous fera du bien, dit Claire à la jeune malade; à votre âge, il y a toujours de l'espoir. Je vous ai apporté quelques vêtements chauds, ainsi qu'à votre frère, et j'ai aussi de l'argent que vous envoient les maîtres de la voiture qui l'a blessé hier.

— Oh! madame, que vous êtes bonne! c'est vous qui l'avez demandé, j'en suis sûre. Mais ne le donnez pas tout à la fois, je vous en prie... il serait trop vite dépensé... »

Elle ajouta tout bas :

« Grand'mère est vieille... elle a eu du mal dans la vie... elle n'a plus beaucoup sa tête, et lorsqu'elle a de l'argent, elle va chez le marchand de vin... Quand elle rentre ensuite, elle se fâche très-facilement, et je n'ai pas la force de défendre le petit quand elle le bat. . c'est ce qui me fait le plus de mal.

— Je comprends, dit Claire en lui serrant la main; je le donnerai peu à peu, et je vous promets de veiller sur l'enfant, quand... le plus tard possible... »

Madelon saisit les mains de Claire et les porta à ses lèvres dans un élan passionné.

« Oh! je savais bien que Dieu ne nous abandonnerait pas! je l'ai tant prié, et je croyais toujours voir un de ses anges venir à notre secours de là-haut — elle indiquait le peu de ciel que laissait voir l'étroite fenêtre — l'ange était sur la terre, et c'est vous!

— Je ne suis qu'une mère de famille, ma pauvre Madelon; mais ce que je pourrai, je le ferai. Parlons de vous : à quoi passez-vous vos journées quand Bastien n'est pas là ?

— Je tricote, quand je ne souffre pas trop; le reste du temps, je pense.

— Vous n'avez pas de livres pour vous distraire ? »

Madelon rougit.

« Je ne sais pas lire, madame; je n'ai jamais pu apprendre, parce qu'il fallait garder Bastien pendant que ma mère allait en journée; et quand Bastien a été assez grand pour se passer de moi, je suis devenue trop malade pour aller à l'école. Mais je ne

m'ennuie jamais; je regarde le ciel qui est devant moi : les nuages sont si beaux! j'aime à les voir passer, changer de formes, de couleurs, et je cherche à deviner ce qu'il y a derrière eux. Et le soir, la nuit, quand je ne dors pas, j'aime à regarder les étoiles; elles viennent de ce côté-là, elles passent devant la fenêtre, lentement, comme si elles voulaient me dire l'une après l'autre : bonsoir, Madelon, courage! bientôt tu viendras nous retrouver. Et puis elles s'en vont, et d'autres les remplacent, jusqu'à ce que le ciel blanchisse, et puis devienne tout rose : c'est le jour! Vous voyez bien, madame, que je n'ai pas le temps de m'ennuyer, ni le jour ni la nuit! »

En ce moment la porte s'ouvrit brusquement, et la veuve Gaginard parut sur le seuil, le visage cramoisi et la démarche chancelante.

« Bastien! cria-t-elle d'une voix enrouée, qu'est-ce que tu fais là? Veux-tu bien t'en aller à ton ouvrage, fainéant! Ah! tu te reposes pendant que je me ronge le sang à travailler pour te nourrir!

— Grand'mère, interrompit Madelon, vous savez bien que Bastien est blessé et qu'il ne peut pas travailler: madame est venue prendre de ses nouvelles.

— Ah! oui, vous avez de la compagnie ici! Que le bon Dieu vous récompense, ma bonne charitable dame! Nous sommes trois qui n'avons pas de quoi souper ce soir...

— Et les dix francs que Bastien a rapportés hier, où sont-ils? demanda sévèrement Mme Mauloy.

— Je viens de payer... des petites dettes, s'il vous plaît, ma bonne dame... je suis une honnête femme, voyez-vous, et je m'ôterais le pain de la bouche plutôt que de faire tort à mon prochain... les enfants, ça coûte si cher à nourrir, ma chère dame du bon Dieu!

— Je crois en effet qu'ils sont une grande charge pour vous; on pourrait vous en débarrasser, et vous faire entrer dans un hospice de vieillards, pendant qu'ils seraient placés d'un autre côté. »

La vieille fondit en larmes — elle avait le vin tendre.

« Oh! me séparer de mes petits-enfants! les enfants de mon pauvre fils! je les aime trop, les chers petits! qui est-ce qui parle de me les ôter? que je le mette à la porte! »

Adrien s'élança entre sa mère et la vieille, qui avait tendu la main vers le manche de son balai. Claire lui fit signe qu'elle ne craignait rien.

« Si vous les aimez, alors prenez plus de soin d'eux que vous ne faites, dit-elle avec un air d'autorité, et n'allez pas boire l'argent que vous recevez pour eux. Je reviendrai souvent les voir; si je ne les trouve pas habillés avec les vêtements que je leur ai



Bastien se serrait contre elle. (P. 84, col. 2.)

apportés, et s'ils manquent de ce que vous pouvez leur procurer, je ne vous donnerai plus rien, et je parlerai de vous à la police. »

A ce mot « la police, » la vieille reprit son ton mielleux pour protester de ses bonnes intentions ; et Mme Mauloy se retira, en laissant quelque argent, et en disant qu'elle reviendrait le lendemain pour voir l'usage qu'on en avait fait.

A suivre. Mme COLOMB.



UN JEUNE ASTRONOME

Le passage de Vénus sur le disque du Soleil n'avait jamais été observé jusqu'en 1639, et aurait passé inaperçu à cette époque sans les efforts merveilleux d'un jeune homme du Lancashire, Jeremiah Harrox, qui s'occupa de ce phénomène avec beaucoup de persévérance et de talent, quoique privé de toute aide de la part de ses amis.

Jeremiah Harrox habitait un petit village des environs de Liverpool. Il avait montré dès son enfance une véritable vocation pour les mathématiques et l'astronomie, vocation que son père, un obscur ministre protestant, avait encouragée, en fournissant au jeune homme les principaux livres de science qui existaient à cette époque.

En étudiant les problèmes de Kepler, Jeremiah découvrit dans les tables l'indication d'un prochain transit de la planète Vénus sur le disque du Soleil. On était alors en 1635. Le jeune astronome, âgé alors de dix-huit ans, refit les calculs de Kepler et les trouva erronés ; il fixa donc par ses propres calculs le moment exact de la rencontre apparente des deux astres, qui devait avoir lieu en 1639. Il lui vint alors le désir de contempler ce curieux phénomène, que nul œil humain n'avait encore observé et dont l'observation devait avoir des résultats si considérables pour l'astronomie.

Il imagina dans ce but de braquer un télescope sur le soleil et de refléter ainsi l'image du disque dans une chambre noire, sur une feuille de papier sur laquelle il avait tracé un cercle de six pouces de diamètre, dont il divisa la circonférence en 360 degrés avec un diamètre perpendiculaire de 120 degrés.

L'année qui précéda celle où devait avoir lieu le passage de Vénus, Jeremiah fut reçu ministre de l'église anglicane, malgré son jeune âge, en remplacement de son père, qui venait de mourir.

Le jour annoncé par ses calculs était le 24 novembre 1639.

Le 23, il installa son appareil et commença ses opérations, qu'il reprit le lendemain matin, qui était un dimanche.

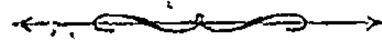
Dès le matin, le jeune ministre s'installa dans sa chambre noire, les yeux fievreusement braqués sur le disque solaire, où il s'attendait à chaque instant à voir apparaître le point noir produit par l'ombre de Vénus.

La matinée s'était passée sans résultat ; les jours étaient fort courts à cette époque de l'année, le phénomène ne pouvait donc plus se faire attendre que quelques instants. Tout à coup, le jeune pasteur entend sonner la cloche de la chapelle qui appelle les fidèles au service du soir ; un moment il hésite entre son devoir et la crainte de perdre tout le fruit de ses études ; mais il surmonte bientôt cette défaillance, en s'écriant : « Et quoi, je serais infidèle à mon Créateur, et je lui préférerais son œuvre ! Il a permis qu'humble et obscur, j'entrevoie ce que nul n'avait soupçonné ; il a balayé le ciel de ses nuages pour me montrer ce que nul n'a vu ; et dans ma fierté, je le remercierais de ces grâces par l'abandon ! Que Vénus passe pendant mon absence et je m'inclinerai sans murmurer devant la volonté du Tout-Puissant ! » Et d'un pas ferme, il se dirigea vers la chapelle, où il accomplit sans se hâter le service religieux.

Ayant rempli ses devoirs, Jeremiah courut à son observatoire ; au moment où il y entrait, l'ombre noire de Vénus venait d'entamer le disque du soleil. Il était trois heures un quart. Le jeune astronome put observer sans obstacle et mesurer la marche du phénomène jusqu'à quatre heures un quart, moment où le soleil disparut à l'horizon.

Jeremiah Harrox fut donc le premier et le seul observateur du passage de Vénus au XVIIe siècle. A cette époque, Kepler était mort et Newton n'était pas encore né.

P. VINCENT.



LE PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS

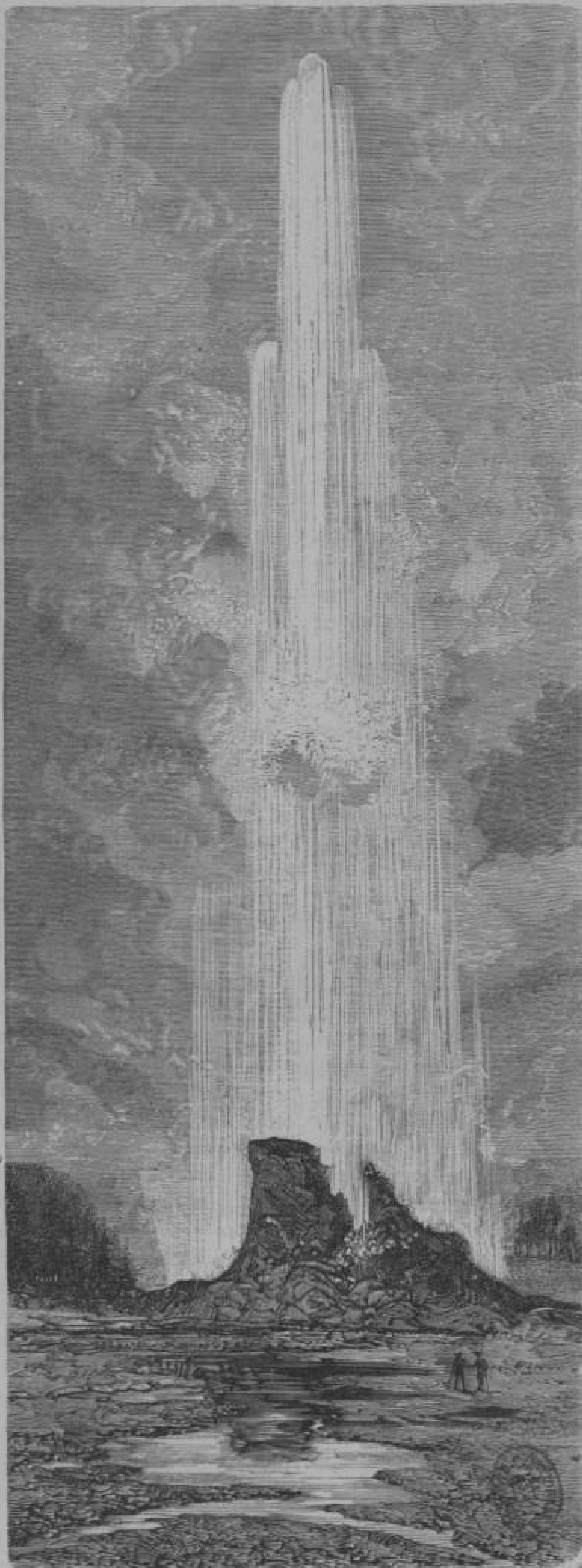
Il y a quelques années, lors des études préliminaires entreprises pour l'établissement d'un chemin de fer traversant les États-Unis de l'Atlantique au Pacifique, l'on entendit parler pour la première fois d'une région merveilleuse, cachée parmi les montagnes qui environnent les sources du Missouri et de la Yellowstone. D'après le dire des trappeurs, ce pays

inconnu offrait un tel amoncellement de merveilles naturelles, qu'il était impossible d'en trouver de pareil sur aucun point du globe.

Ces récits furent d'abord accueillis avec quelque hésitation ; on crut y voir un de ces fabuleux et imaginaires Eldorados qui intriguèrent pendant si longtemps les premiers conquérants du sol américain. Enfin, le Congrès des États-Unis envoya une expédition dans ce pays de merveilles ; le rapport de cette expédition, loin de contredire les récits des trappeurs, prouva qu'ils étaient encore restés bien au-dessous de la vérité, et que la région des sources de la Yellowstone pouvait être considérée comme le point le plus curieux et le plus étrange du globe.

Par suite de ce rapport, le Congrès décida, en 1871, que cette région, formant un rectangle de 110 kilomètres de long sur 90 de large, serait la propriété du peuple américain et constituerait un Parc National ouvert à tous les visiteurs.

Depuis ce temps, plusieurs missions scientifiques ont de nouveau exploré ce pays que la première expédition n'avait qu'entrevu. Rien d'aussi curieux et d'aussi grandiose que ce qu'elles ont découvert près des sources du Missouri n'avait encore été vu sur notre globe. Cette contrée prodigieuse abonde en sources jaillissantes d'eaux bouillantes et d'eaux sulfureuses, auprès desquelles les fameux *geysers* de l'Islande feraient une aussi triste figure que le jet d'eau du jardin d'un petit propriétaire auprès des grandes eaux de Versailles. Certains de ces geysers du Parc National élèvent à plus de deux cents pieds de hauteur des colonnes d'eau dont quelques-unes ont jusqu'à huit ou dix mètres de diamètre. Quand ces torrents s'élancent vers le ciel, leur grondement s'entend à plusieurs kilomètres, et leur masse, en retombant avec une effroyable violence sur le sol, l'ébranle au loin comme ferait un tremblement de terre. Ces eaux, chargées de substances minérales en dissolution, les abandonnent en s'écoulant, et ces dépôts calcaires ou sulfureux forment des grottes, des châteaux, des étages de bassins, des pyramides, des cônes tronqués qui présentent les aspects les plus imprévus et les plus féeriques, avec des teintes d'un éclat incomparable. Ailleurs, des volcans de boue couvrent pendant quelques mois ou quelques années d'immenses espaces des millions de mètres cubes de fange qu'ils vomissent, puis ils perdent leur activité, leur cratère s'affaisse, et la végétation cherche à reprendre peu à



Le geyser du Géant. (P. 90, col. 1)

peu possession de ce terrain d'où l'avaient bannie ces torrents d'une boue brûlante. Ailleurs, des cascades encore sans nom, dix fois plus splendides que les plus illustres de celles qui attirent dans les Alpes ou dans les Pyrénées l'admiration des touristes, se précipitent dans de sombres gorges à peine visitées de loin en loin jusqu'ici par une tribu de sauvages ou par quelque bande de grossiers aventuriers de race européenne, trappeurs ou chercheurs d'or.

Enfin, de magnifiques montagnes qu'on n'a pu encore mesurer avec une exactitude rigoureuse, mais dont la hauteur égale ou surpasse peut-être celle des pics les plus élevés des Alpes, enserrent tout près de là le pays resplendissant de beauté que les explorateurs de New-York et de Washington ont appelé la Suisse américaine. Rien ne manque à ce merveilleux pays que des hôtels pour recevoir les touristes qui vont y affluer avant peu. Cette lacune sera certainement bientôt comblée.

Parmi les merveilles du Parc National, l'une des principales est sans contredit la vallée de *Firehole* ou Abîme du Feu. Les sources thermales qu'elle renferme présentent des phénomènes sans pareils sur la surface du globe.

Cette vallée est à peu près triangulaire; une rivière la traverse. Les montagnes de lave noire qui l'entourent ont 500 mètres de hauteur; elles sont très-boisées et très-escarpées. Le fond de la vallée est percé d'une quantité presque innombrable de *geysers* ou sources d'eau chaude, remarquables autant par la magnificence des gerbes qu'ils projettent que par la beauté féerique de leurs cratères.

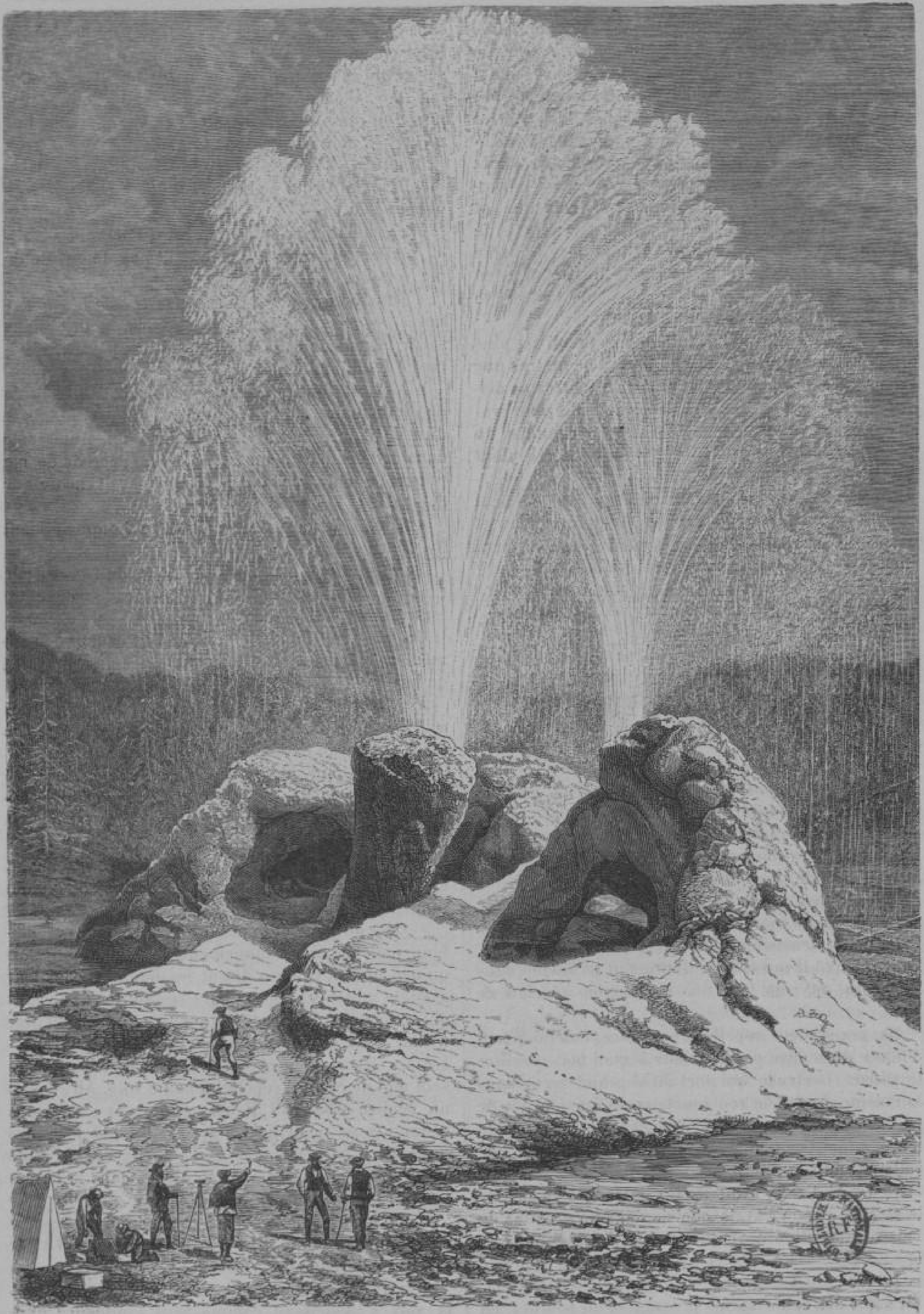
Depuis le bord du cratère, les rochers sont remplis de cavités disposées sur des terrasses et formant de petits bassins placés les uns au-dessous des autres et bordés de silice d'une couleur argentée; ces cavités sont de formes irrégulières variées, constamment pleines d'eau, et il s'y dépose des couches d'une espèce de corail brillant comme du safran. Elles sont aussi frangées de matière rocheuse autour de leurs bords, et ces franges forment des mailles aussi délicates que celles de la dentelle la plus fine. De leurs profondeurs s'élèvent des colonnettes couronnées de petits chapiteaux de roc, ressemblant aux fleurs aquatiques. Quelques cavités sont remplies de cailloux ovales d'une brillante couleur blanche; d'autres d'une espèce de glace jaune qui s'élève peu à peu en formant des stalagmites solides. A mesure qu'elles sont plus éloignées du cratère, les cavités deviennent graduellement plus grandes, et l'eau, plus froide, modifie les couleurs et la nature des dépôts. Ils se changent en spath calcaire, parfois d'un ton blanc et ardoisé, parfois de tons variés.

L'eau des geysers est incolore, insipide et inodore. Les dépôts paraissent, pour la texture comme pour les coloris, aussi délicats que le duvet d'une aile de papillon; cependant ils sont fermes et résistants sous le pied. Ceux qui ont vu sur de grands théâtres des représentations de *la Lampe merveilleuse* et d'autres féeries du même genre peuvent se faire une idée des teintes merveilleuses de ces dépôts; mais ce qui reste nouveau et inconnu, c'est la délicatesse de leurs broderies, si légères et pourtant si solides; c'est l'effet produit par toutes ces merveilles apparaissant au milieu de nuages de vapeurs et de pluies d'eaux bouillantes. On est tout de suite tenté de ne pas en croire le témoignage de ses yeux, et par un mouvement irrésistible, chacun veut toucher et contrôler avec sa main les rebords brûlants des cratères et sonder avec un bâton leurs profondeurs. La beauté de ce spectacle laisse sans respiration, tant il est au-dessus de tout ce qu'on pourrait imaginer; les visions du paradis de Mahomet sont dépassées, et de bien loin. La terre n'a certainement rien de comparable à présenter à nos regards; c'est, dans le monde inanimé, le plus séduisant spectacle qui existe.

Le long des bords de la rivière de la Firehole, on voit des parties marécageuses d'où s'élèvent des cratères en partie submergés. Ils bouillonnent avec force et laissent couler des masses d'eaux chaudes, mais sans lancer de jets. Plus à l'ouest, il existe un étang d'une centaine de pieds de diamètre au-dessus duquel flottent des vapeurs; ses eaux laissent un dépôt jaune formant une couche épaisse de plusieurs pieds. En face, à 50 mètres de distance, on aperçoit une longue fissure, large de 2 mètres et d'une profondeur inconnue, sur laquelle existent des ponts naturels formés par le rocher; dans cette fissure, d'où s'échappent çà et là des vapeurs, court un large courant d'eau chaude, qui s'écoule avec rapidité vers l'est; on peut en suivre le lit pendant 300 mètres, car de la surface du sol on entend distinctement le mugissement de ses eaux souterraines. A d'autres sources, placées près d'un bois, on trouve des arbres tombés dans les cratères, incrustés d'un dépôt blanc calcaire qui les transforme peu à peu en pierre; les feuilles, les pommes de pin, les ramilles des arbres, les sauterelles et tous les objets plongés dans ces eaux, sont incrustés de même de la manière la plus délicate. Dans ces sources, on aperçoit des dépôts calcaires en forme de champignons; leurs têtes, qui se dressent au-dessus de la surface des eaux, ont souvent quinze pieds de diamètre, et sont supportées par des tiges de dix pieds de haut et de deux pieds d'épaisseur; le tout est en roc solide.

C'est le long de la rivière de la Firehole que se trouvent les plus grands *geysers*.

Le principal est le *Château fort*, la plus considérable de toutes les formations de la vallée. L'éminence calcaire sur laquelle il est placé a 15 mètres de haut et couvre plus d'un hectare. Le cratère s'élève au centre; ses parois irrégulières, garnies de concrétions sphériques d'une beauté merveilleuse, se dressent en forme de tourelle, ayant 15 mètres de haut et 70 mètres de circonférence à la base. Le sommet est creusé en embrasures séparées par de grosses nodosités en roc couleur de rose;



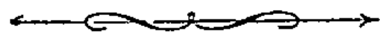
Le geyser de la Grotte, au Parc National des États-Unis. (P. 90, col. 1.)

au centre est un cratère de 1 mètre de diamètre, bordé et garni d'un glacis couleur safran. A quelque distance, on croirait voir un vieux donjon féodal à moitié ruiné. Le cratère lance continuellement des vapeurs ; par suite de leur condensation, des gouttes d'eau tombent constamment le long des parois extérieures du cône qui reste toujours humide. Le dépôt formé est d'une couleur gris argenté, et sa structure est surprenante par sa masse, sa perfection, et l'exquise recherche de son dessin en réseau. A la base de la tourelle était étendue une forte branche de pin, recouverte d'une brillante incrustation en forme de nodosités, épaisse de plusieurs pouces ; le bois lui-même était pétrifié.

Les explorateurs signalent ensuite parmi les plus beaux le geyser du Géant, qui lance à 60 mètres une colonne d'eau bouillante de plus de 2 mètres de diamètre, et le geyser de la Grotte, qui jaillit d'un cratère curieusement perforé. Nous empruntons au *Tour du Monde* les deux belles gravures représentant ces geysers.

En somme, dès aujourd'hui, le Parc National peut être rangé parmi les merveilles de notre globe, et dans quelques années il est probable qu'il attirera le flot des touristes de toutes les nations.

LOUIS ROUSSELET.



LA BUCHE CONSEILLÈRE

« Christian, mon enfant, le feu s'éteint, apporte une bûche, » dit tout à coup ma grand'mère.

Quel bonheur de quitter un instant ma version latine, ma grammaire, mon dictionnaire, tout cet attirail d'étude, à commencer par l'encrier où je me noircissais les doigts jusqu'à la paume de la main sans arriver au moindre résultat sérieux !

La petite armoire qui servait de réserve était vide. Tant mieux ! Il me faudra aller jusqu'au bûcher dans le jardin, et cela fera une promenade au clair de lune.

Ma grand'mère appellera peut-être ce demi-quart-d'heure du temps perdu ; mais à quoi bon réveiller la pauvre Gertrude qui dort de si grand cœur dans la cuisine, à côté de son rouet, après une journée de lessive ? — L'air me fit du bien, et me voilà devant le feu, soufflant de toutes mes forces sur la bûche nouvelle qui ne voulait pas prendre, l'obstinée ! — Peut-être, à vrai dire, y avait-il plus de ma faute que de la sienne, car je l'avais choisie dans un gros tas de bois vert, destiné à vieillir, et coupé récemment, je le savais. Or, le bois vert n'a jamais produit que de la fumée ; c'est ce dont je fis l'expérience ce soir-là. En dépit des exhortations pressantes du soufflet, en dépit des petites braises que je disposais artistement sous les flancs de la rebelle, je n'obtenais pas la plus légère flamme ; je voyais seulement la mousse encore verte, qui la recouvrait çà et là, se tortiller au contact des charbons, briller un instant, puis s'évanouir en une fumée grisâtre. Quant au bois lui-même, il noircissait, charbonnait, suait à ses deux extrémités, et faisait entendre de petits gémissements plaintifs qui ne laissèrent pas que de me troubler un peu.

Ma grand'mère s'était endormie ; l'heure avançait, et, malheureusement, il n'en était pas de même de ma version.

« *Titus Caïus, amor et deliciæ generis humani, dicebatur* » — répétais-je à haute voix pour mieux saisir le sens de cette phrase qui me paraissait hérissée de difficultés. »

Allons, il faut en finir à tout prix ! Et à l'aide du dictionnaire, de la grammaire, et aussi je dois le dire de mon imagination, qui joua un grand rôle dans cette construction fantastique, j'écrivis de ma plus belle main sur la page où il n'y avait encore que des pâtés :

« Titus Caïus, gendre de Cupidon, homme aimant les délices, disait : »

Je n'étais pas peu fier d'avoir traduit *amor* par Cupidon. Que penseront mes camarades de cette tournure mythologique ?

Comme je m'applaudissais ainsi au dedans de moi-même, j'entendis sortir de la cheminée un léger éclat de rire :

« O le pauvre sot ! disait une petite voix aiguë qui ressemblait à celle d'un grillon ; c'est bien la peine d'aller au collège depuis tantôt deux ans.

» Et pourquoi donc, mon ami, cherchez-vous ainsi midi à quatorze heures ? Cela va tout seul, il me semble : Titus Caius était appelé l'amour et les délices du genre humain. »

Je restai confondu. Comment les bûches parlaient, et elles parlaient latin encore ! C'était mieux que du temps de Lafontaine !

« Oui, oui, reprit la petite voix stridente qui semblait jouir de mon étonnement. Bien que je ne sois qu'une bûche, comme disent les hommes dans leur aveugle injustice, j'ai toujours su profiter des leçons qui m'étaient données, et quand votre grand'père n'était encore qu'un enfant, et qu'il venait repasser ses leçons à mes côtés, je ne perdais pas un seul mot de ce qu'il répétait à haute voix. Ah ! c'était un écolier studieux ! Il ne passait pas son temps comme vous à dénicher des oiseaux, à jeter des pierres au haut des arbres, à manger des fruits verts, à faire toutes sortes de niches dans la basse-cour. »

O ciel ! cette bûche parlait comme ma conscience ou comme ma grand'mère. Qui donc pouvait lui avoir révélé ces terribles secrets ?

« Je vous connais de longue date ; reprit-elle, et la voix s'adoucissait comme sous l'influence d'un sourire. Et vous, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Non, madame, répondis-je, avec beaucoup de politesse.

— Quoi ! le vieux poirier au bout du jardin ! Ah, mon enfant, vous ne m'avez connu que dans ma vieillesse, et vous êtes bien excusable de ne pas vous souvenir d'un arbre stérile, sans grâce et sans utilité. — Mais autrefois! Il y a une dizaine d'années! J'avais une réputation dans tout le pays pour mes belles poires duchesses, si parfumées, si fondantes et si grosses avec cela. Hélas ! l'âge est venu ! La séve s'est refroidie dans mes vieux membres ! Plus de fleurs, plus de fruits ! Rien que quelques feuilles maladives, et un bois noueux, bon à jeter au feu !

— Madame, interrompis-je d'un air de compassion, je suis vraiment bien désolé que le jardinier se soit permis ainsi de mettre fin à une si belle existence. J'ai entendu parler en effet de ces admirables duchesses qui n'ont jamais eu leurs pareilles, et il me semble fort ingrat...

— N'accusez personne, mon enfant, dit-elle avec une douce gravité. Moi aussi, je vous l'avoue, je me suis révoltée contre le sort, lorsque j'ai vu le jardinier porter la hache sur mon tronc respectable ; mille pensées amères et douloureuses m'ont envahie pendant bien des jours ; mais la solitude du bûcher m'a été favorable; elle a porté conseil, et aujourd'hui je suis résignée à subir la mort en détail... « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Vous connaissez cet oracle divin, mon enfant, et, si vous ne l'avez jamais médité, je vous engage à y réfléchir dorénavant. Les fruits, à votre âge, c'est l'application, le travail, le respect de vos parents et de vos maîtres. Voilà ce qu'il faut que vous produisiez, sous peine, vous aussi, d'être un arbre inutile, condamné au feu et à la mort. Pas plus que l'arbre, l'homme ne doit faillir à sa tâche. »

Ici, la pendule sonna dix heures avec un grand fracas, me parut-il. Ma grand'mère s'éveilla subitement :

« Tu n'es pas encore couché, mon ami, me dit elle. Et ta version ? Tes devoirs ? Tout cela est-il terminé ? »

Je jetai les yeux sur mon cahier ; la page était blanche ; dans la cheminée la bûche achevait de se consumer lentement.

Eh quoi ! ne restait-il rien de ce long rêve?

Rien qu'un peu de cendre, et quelques charbons fumants ?

Il resta mieux que cela je vous l'assure.

Dans ma mémoire enfantine, se logea pour n'en plus jamais sortir cet anathème jeté aux paresseux : « Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ! »

MARIE MARÉCHAL.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Les quatre filles de Mme Parajoux.

VI

Les Grises.

Une heure plus tard le coupé roulait vers la rue de l'Abbaye où demeuraient M. et Mme Parajoux, et Charlotte posait ses conditions à Marthe.

« Tu demanderas à Mme Parajoux de suspendre les leçons des Grises afin que nous puissions jouer un peu. Si M. Parajoux est là, tu ne parleras pas musique, car tu sais que cela me déconcerte de jouer devant lui. Tu ne parleras pas non plus du procès devant les Grises, qui sont très-émerveillées de me savoir riche et qui m'obéissent très-bien. »

Marthe souriait doucement et écoutait avec indulgence l'ardente Charlotte, dont la voix vibrante dominait le bruit des roues. Du reste l'imagination très-mobile de Charlotte ne restait pas longtemps occupée du même sujet et une foule d'exclamations se mêlaient au courant de sa conversation.

« Oh ! Marthe, quel chapeau ! Que dis-tu de la tournure de ce monsieur ! Pauvre femme ! Va-t-elle rester toute la journée sous cette porte avec ses enfants ! Le beau raisin ! Je voudrais en envoyer au vieux Pouf ! Est-ce joli quand on arrose ! On dirait une averse de perles. Il y a un enterrement à Saint-Germain-des-Prés, C, mon initiale... Si c'était moi ! »

Elle n'eut guère le temps d'en dire davantage, la voiture s'était arrêtée devant une belle mais antique maison, précédée d'une cour que Marthe et Charlotte traversèrent d'un pas rapide. La porte leur fut ouverte par une Alsacienne qui s'était fait un honneur de garder le costume de son pays.

« Madame est au salon, dit-elle; et elle ajouta en souriant. Ces demoiselles savent le chemin.

— Marthe, dit Charlotte, je ne fais pas une visite, je cours à la bibliothèque.

— Non, répondit Marthe, allons d'abord saluer Mme Parajoux; si ses filles travaillent, elle ne voudra

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58 et 78.

peut-être pas qu'on les dérange, et tu sais qu'elle ne plaisante pas là-dessus. »

Charlotte fit une petite moue d'enfant gâté, suivit Marthe dans un grand salon garni de meubles démodés, mais fort beaux. A voir ces velours jaunes, ces hautes consoles à la dorure ternie, ces beaux plâtres, ces lithographies de bon goût, on se sentait chez un des fidèles représentants de cette noble bourgeoisie parisienne, qui conserve au milieu du courant moderne ses traditions, son originalité, son caractère. M. Parajoux, qui comptait six architectes de la ville de Paris dans sa généalogie, et qui était architecte lui-même, pouvait à bon droit se vanter d'en faire partie.

Mme Parajoux accueillit les deux sœurs avec cette cordialité qui révèle une intimité sérieuse.

Toute petite, toute frêle, usée jusqu'à la corde, ainsi qu'il convient à la vaillante mère de huit enfants, elle saisissait néanmoins par cette immatérielle et pourtant visible chose qu'on appelle l'énergie morale.

Tout en parlant à une vénérable personne qui lui faisait visite, elle tortillait entre ses doigts fins un ruban bleu qui devenait peu à peu une coque des plus olies.

Elle n'avait pas regardé deux fois Charlotte, qui avait imaginé de dissimuler ses ennuis sous un air d'une gravité excessive et qui se tenait droite et muette sur le bord de son fauteuil, qu'elle devina le motif de cette gravité.

« Charlotte, dit-elle, ne voulez-vous pas voir vos amies ? »

Charlotte se leva.

« Où sont-elles, madame, demanda-t-elle.

— Dans la bibliothèque ; mais un instant : vous direz de ma part à Mme Ribert que je permets un quart d'heure de récréation. Depuis hier je cherchais un moyen de les récompenser de leur travail. Figurez-vous que ces bonnes petites ont tricoté en secret une couverture de lit à leur frère ; chacune a fait dix carrés : c'est énorme, surtout pour les plus jeunes.

— Laurette aussi a tricoté dix carrés ? s'écria Charlotte qui aimait peu le travail à l'aiguille.

— Laure aussi ; j'ai donc à me louer de mes filles, et vous arrivez juste à temps pour les récompenser, ma petite Charlotte.

— Un quart d'heure, c'est bien peu, » dit Charlotte d'un air si plaintif que Mme Parajoux, Marthe et même la vénérable dame ne purent s'empêcher de rire. Marthe profita de l'hilarité générale pour risquer son invitation.

« Nous vous demandons, dit-elle, de venir prendre le thé, madame, et Charlotte compte sur les Grises.

— Ceci est grave.

— Oh ! ne refusez pas ! s'écria Charlotte impétueusement.

— Je refuserais si la chose présentait quelque inconvénient ; vous savez, petite Charlotte, que je fais toujours passer la raison avant le plaisir, mais la récompense arrive vraiment à propos. Si vous vous engagez à ne pas dire un mot pour nous empêcher de nous retirer à neuf heures, j'accepte.

— Vous amènerez Denys, madame.

— Que ferez-vous de Denys, mon enfant ?

— Il joue très-bien les charades, madame ; je l'habillerai en Chah, vous verrez comme il sera joli, et puis il aime beaucoup le thé et les gâteaux.

— Ceci, je vous l'accorde : si vous tenez à Denys, vous l'aurez.

— Merci, madame, s'écria Charlotte, les Grises seront enchantées. »

Sur cette parole, elle disparut du salon, traversa en courant la salle à manger, le vestibule, monta à peu près quatre à quatre l'escalier de pierre à rampe de fer et alla s'abattre toute haletante contre une haute porte sombre.

Là, par un de ces mouvements de réaction si familiers aux tempéraments ardents, elle redevint soudain calme, attentive, et au lieu d'ouvrir la porte avec grand fracas, elle fit tourner le bouton de cuivre si doucement qu'aucun grincement ne se fit entendre ; alors elle entrebâilla la porte et regarda dans l'appartement. C'était une immense bibliothèque dont les fenêtres ouvraient sur un jardin au delà duquel se profilaient les murs sombres de la vieille église. Une table noire inclinée était placée contre la muraille dans laquelle étaient percées les fenêtres, et contre cette table écrivaient les Grises, quatre petites filles de taille et d'âges différents, mais tout de gris habillées. Mme Parajoux, qui était une perle de mère, et M. Parajoux, qui était un père fort sage, avaient décidé d'élever leurs enfants dans une simplicité trop passée de mode, afin de ménager et d'accroître la fortune qu'ils regardaient comme un legs sacré. Ils avaient donné aux lois de l'économie l'attention dont les gens superficiels ne les honorent plus, et de cette attention étaient nées des habitudes invariables dont on ne se départait que dans les cas extraordinaires.

Mme Parajoux se voyant à la tête de quatre filles et ayant reconnu que le gris est la couleur qui salit le moins et qui passe le moins, l'avait adoptée, et il avait été décidé que le gris dominerait dans la toilette des fillettes jusqu'à leur quinzième année. De cette façon, les robes de Geneviève qui était l'aînée passaient régulièrement à Laure qui était la plus petite, et à chaque saison il y avait un va-et-vient de toilettes grises des plus amusants. Il n'y avait guère que Geneviève et Mathilde qui inaugurassent des toilettes neuves, et le système avait l'excellent effet de combattre dans sa racine l'égoïsme qui se glisse en nous à propos de tout ce qui peut devenir une propriété. Donc elles étaient habillées de gris des pieds à la tête.

Une femme en cheveux blancs était assise auprès de la plus petite, et l'on n'entendait que le bruit des

plumes qui grinçaient avec un accord édifiant sur le papier.

Charlotte admira un instant ce silence studieux et l'interrompit tout à coup en fermant bruyamment la porte.

Quatre tailles minces tressaillirent et quatre figures éclairées par des yeux de toutes les nuances du gris se tournèrent vers Charlotte, puis se détournèrent vers Mme Ribert.

Rien qu'à ce mouvement on devinait des enfants disciplinés, des volontés soumises, de jeunes âmes qui avaient déjà acquis une certaine dose d'empire sur elles-mêmes.

« Avez-vous vu Mme Parajoux, mademoiselle Charlotte ? demanda Mme Ribert en souriant.

— Oui, madame, elle accorde une demi-heure... non, non, un quart d'heure de récréation. »

Nouveau mouvement des Grises vers l'institutrice qui fit un geste. Aussitôt les tabourets glissèrent et les quatre petites filles accoururent embrasser Charlotte.

Elles étaient comme Georges, leur frère aîné, bien petites et un peu malingres, les pauvres Grises, mais elles avaient comme lui la physionomie intelligente, le sourire aimable et de petits airs tout à fait capables.



Le beau Denys. (P. 94, col. 1.)

« Ce n'est pas tout, dit Charlotte en croisant les bras et en prenant un air mystérieux, votre maman accorde autre chose.

— Quoi encore, Lotte? demanda Geneviève, qui avait juste l'âge de Charlotte, mais ne lui venait pas même jusqu'aux yeux.

— Devinez ! »

Les quatre réponses se formulèrent immédiatement sous la forme de souhaits.

« Nous irons au Diorama, dit Geneviève, qui aimait les scènes émouvantes.

— Nous aurons tout un jour de congé, dit Mathilde, qui, toute Grise qu'elle était, avait du penchant pour la paresse.

— Maman nous donnera de quoi faire des tartelettes, dit Fanny, qui aimait à cuisiner et aussi un peu à manger sa cuisine.

— Nous resterons tout le temps à voir Guignol, dit la petite Laure, qui, étant toujours avec les grandes, se voyait arrachée sans pitié à ce qu'elle trouvait un suprême divertissement.

— Vous n'y êtes pas.

— Dis alors, dis ; » crièrent quatre voix impatientes.

Charlotte les aligna devant elle, afin de bien voir en face leurs petits visages.

« Vous viendrez en soirée chez moi, dit-elle.

— Tu as une maison, Lotte, cria la petite Laure, qui n'en put croire ses oreilles.

— J'ai la maison de mon frère et de ma sœur, répondit fièrement Charlotte, et c'est là que vous viendrez demain prendre le thé, toutes.

— Denys aussi?

— Denys aussi. »

Cette réponse triompha pour un instant de l'esprit de discipline des Grises. D'un commun accord, elles se mirent à danser une folle sarabande autour de Charlotte. C'était un tourbillon de petits jupons gris.

Mais tout à coup Mathilde s'arrêta et dit : « Voici Denys. »

La porte s'ouvrit devant un gros petit garçon de trois à quatre ans qui entra gravement et se mit à marcher en silence le long d'une des parois de l'appartement.

« Bonjour Denys, cria Charlotte.

— Chut, chut, dirent les Grises en se rapprochant d'elle, il a son sarrau à l'envers ; c'est qu'il a écorché son nez, il ne faut pas lui parler. »

Ce blondin encore chargé du gracieux embonpoint de la petite enfance était un personnage pour les Grises. Elles avaient été créées ses petites mères à tour de rôle, elles l'avaient vu baptiser et l'avaient tant

pomponné, tant embrassé, tant fait marcher et tant chéri qu'il était devenu une sorte d'idole pour chacune d'elles, ce qui révoltait parfois l'indépendante Charlotte.

Aussi sans tenir compte des gestes des Grises, elle dit d'un air majestueux :

« Denys, tu as écorché ton nez?

— Oui, répondit l'enfant sans se détourner et avec un grand flegme.

— Qui t'a mis ton sarrau à l'envers?

— C'est papa.

— Oui, c'est moi, » dit une voix grave. Et M. Parajoux, un homme encore jeune, de l'extérieur le plus distingué, parut sur le seuil de la porte.

« Eh bien, dit-il, on ne travaille plus ici? »

Mme Ribert, qui commençait à consulter sa montre, expliqua en souriant le motif de la suspension causée par l'arrivée de Charlotte.

« Mais voici le temps de la permission expiré, ajouta-t-elle. Mes enfants, à vos places! »

Ce fut charmant de voir les Grises embrasser leur père et Charlotte, et aller se jucher sur leurs tabourets devant la table noire.

« Et Denys, dit Charlotte, il faut pardonner à Denys, monsieur.

— Je ne pardonne jamais une faute dont on n'est pas repentant. »

Charlotte courut à Denys, qui, les mains derrière le dos, examinait froidement une sphère. Elle lui glissa dans l'oreille quelques paroles profondément éloquentes sans doute, car il la suivit en trottinant jusque devant son père.

« Monsieur, dit Lotte, Denys est bien fâché d'avoir écorché son nez.

— Est-ce vrai, Denys? demanda M. Parajoux sans sourire.

— Oui, papa, je ne le ferai plus!

— Tu seras obéissant tout aujourd'hui?

— Oui, papa.

— C'est bien, souviens-toi qu'un homme n'a qu'une parole; je te pardonne. Mathilde, tu pourras lui retourner son sarrau. Si Denys vous gêne, madame, vous voudrez bien le renvoyer à sa bonne.

— Je sais écrire, dit Denys, je veux une plume.

— Acceptez-vous ce cinquième élève, madame, demanda M. Parajoux?

— Certainement, monsieur.

— Il n'y a plus que moi de trop, dit Charlotte.

— Et moi, Lotte? Ou voulez-vous que je vous conduise?

— Marthe m'attend au salon, monsieur. »

M. Parajoux passa une main caressante sur les cinq petites têtes rangées par grandeur de taille et offrit gravement son bras à Charlotte qui le prit et marcha comme une grande personne jusqu'à la porte. Là elle se détourna et dit :

« Souvenez-vous, les Grises, de bien rappeler à Denys de ne pas se faire mettre en pénitence demain. »

Et sur cette recommandation, elle fit une belle révérence à Mme Ribert et disparut.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LA SARBACANE[1]

Pour nous autres, gens qui nous croyons plus civilisés, la sarbacane peut se construire autrement : l'essentiel est que le tube intérieur présente des parois parfaitement égales et très-polies, afin que le frottement du projectile soit réduit autant que possible. Les fabricants vous vendront des sarbacanes faites la plupart du temps de bambou foré, dont l'intérieur sera garni de cuivre tourné; elles sont bonnes, mais fort chères et toujours trop courtes. Nous allons vous montrer à en confectionner une tout aussi bonne, et qui ne vous coûtera presque rien.

La première opération consiste à nous procurer, chez un marchand de verre, deux ou trois tubes les plus droits et les plus longs possible, d'un diamètre intérieur de 5 à 8 millimètres : c'est un peu au-dessous du petit doigt d'un homme. Je vous avertis d'avance que vous ne trouverez aucun de ces tubes parfaitement droits, parce que le refroidissement qu'ils éprouvent en passant par le recuit les contourne toujours un peu, ce recuit n'étant jamais rigoureusement égal partout. Tous sont donc courbes; vous choisirez ceux qui le sont le moins. Nous verrons après.

Si vous pouvez, parmi eux, trouver un tube long de 1m50, vous serez un favori du hasard, et c'est parce que les sarbacanes que l'on vend en France sont beaucoup trop courtes, que nous ne pouvons en tirer qu'un parti insignifiant. D'avance, à moins qu'un fabricant ami vous fasse des tubes exprès, je vous préviens que vous n'en trouverez aucun de 3 mètres de long; ce n'est pas absolument un mal, car vous auriez beaucoup de peine à porter sur vos jeunes bras la *poucouna* de 3 mètres d'un Mondurucu ou d'un Cabahyba! Avec son arme, le sauvage atteint à quarante ou cinquante pas de distance, surtout de bas en haut, ce qui est, — je ne sais trop pourquoi, — pour lui, comme pour nous, la direction la plus commode pour tirer au moyen de la sarbacane.

Une fois le tube choisi, il s'agira de le monter. Pour cela, on aura encore recours au menuisier dont

1. Suite et fin. — Voy. page 54.

nous nous sommes souvent servis : on lui fera couper, dans une belle planche de sapin sans nœuds et bien choisie de fil, une élèze de la longueur du tube et de 5 à 6 centimètres de large, ce qui produira un morceau à peu près carré. On choisira d'ailleurs l'épaisseur de la planche ou du madrier d'après la grosseur du tube.

Cela fait, sur deux faces opposées, on creusera, au moyen d'un rabot rond approprié, une rainure sur toute la longueur (fig. 1). Puis, on passera un trait de scie AB, divisant l'élèze en deux parties

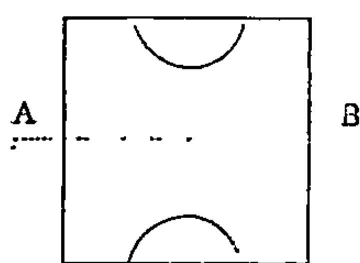


FIG. 1. — Vue en bout.

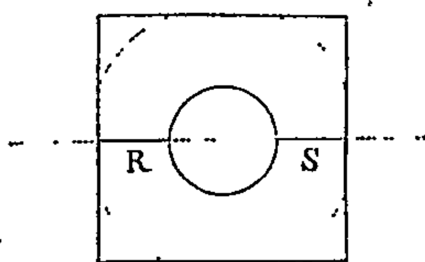


FIG 2. — Après le collage.

égales que l'on retournera l'une contre l'autre, et qui prendront, vues en bout, la position de la fig. 2.

Il suffit alors de placer le tube de verre dans le canal fourni par les deux morceaux de bois creusé, de l'y loger de manière qu'il ne force pas, mais n'y ballotte pas non plus. Cela fait, on joint à la colle forte les deux joues planes RS, de chaque côté du trou, s'appliquant bien l'une contre l'autre, et, au moyen du rabot, on abat les angles et l'on arrondit le bois en le rendant peu à peu aussi mince qu'on le juge convenable. On peut même contrarier, par ce moyen, en laissant plus de bois aux endroits convenables, la courbure du tube qui tendra toujours à revenir. En ce cas, il faudra toujours placer la mire sur la partie qui relève.

Cette mire est composée d'un simple petit clou saillant et brillant : à l'autre extrémité on ajoute une embouchure de bois ou de corne faite sur le tour en l'air et ressemblant à celle d'un ophicléide ; on peut même employer l'embouchure de cuivre d'un de ces instruments, bien raccordée comme dimension à l'extrémité du tube de verre.

Occupons-nous maintenant des projectiles.

Nous ne pouvons, évidemment, employer le même procédé que les Amazoniens, chers petits chasseurs, par la raison que la vraie force de la *poucouna* gît, pour eux, dans le poison dont ils enduisent leurs flèches. Ce poison est le terrible *curare*, dont la moindre atteinte est mortelle. Ceci nous est interdit, bien entendu.

Ils font leurs flèches avec les énormes épines plates et noires d'un arbre appelé *Patawa* ou *Patahoua*, — encore un palmier, — qui porte ces dards longs de 50 centimètres sur la base engaînante de ses frondes. Ils font aussi des flèches de bambou fin, de roseau, en un mot, avec toutes les plantes à pousses droites et roides.

Dans notre beau pays de France, nous ne sommes pas pourvus de nombreux végétaux qui nous puissent offrir des pousses très-convenables. Cependant, si, dans le jardin anglais paternel, on cultive les petites espèces de bambou qui commencent à s'introduire partout, grâce aux efforts généreux de notre Société d'acclimatation, ce sera notre affaire.

D'autre part, nous serons obligés de diminuer la longueur de nos flèches en proportion de la longueur de notre *poucouna*, car le souffle condensé sur une longueur de 3 mètres imprime au projectile une beaucoup plus grande force que s'il ne parcourt que $1^m,50$. Nos flèches auront donc de 20 à 25 centimètres au plus, et nous les ferons fines et dures, en bois aussi léger que possible. Nous avons quelquefois tiré parti de l'épine centrale de l'*Acacia ferox;* malheureusement elle est trop légère pour sa longueur, il faut lui ajouter un bas, un talon.

L'essentiel, maintenant, est que le vent ne se perde pas entre la flèche et les parois du tube. Pour empêcher cette déperdition, il suffit de garnir le talon de la flèche et le milieu de sa longueur d'une bague de coton, de laine, d'ouate bien ouverte, bien floche. Cela sert en outre à maintenir et diriger la flèche dans l'axe même du tube et assure beaucoup la rectitude du tir.

Comme on ne tire, en général, qu'à courte distance, le coup est assez violent pour étourdir un oiseau, même avec une flèche mousse, non appointée. C'est tout ce qu'il faut. Si l'on manque son coup, cette flèche retombe, et on ne la perd pas toujours... à moins qu'elle ne reste accrochée dans les branches!. .

Le projectile que je préférais, mes amis, — quand j'avais votre âge, — parce qu'il est facile à faire, économique, et qu'il porte bien, c'est une simple boulette d'argile durcie, semblable à celles que nous avons employées pour l'arbalète. Il sera bon de faire ces boulettes avec beaucoup de soin, parce qu'il ne faut pas qu'elles se forcent dans le tube sous la pression du souffle : elles sont souvent difficiles à faire sortir alors sans rien casser. On les découpe par le même procédé de l'entonnoir, et l'on en moule une provision que l'on porte dans sa poche, ou mieux dans un petit sac spécial pendu à son côté.

On a voulu perfectionner cette arme en remplaçant les poumons du tireur par un petit soufflet, fait d'une peau forte, souple, et la moins poreuse possible, voire même au moyen du caoutchouc. Un ressort sert à fermer le soufflet dont on écarte les panneaux au moyen d'une sorte de cric. Malheureusement cela devient une espèce de fusil à vent, et l'instrument perd toute sa spontanéité. Ce n'est plus la simple, la commode sarbacane, peu coûteuse à faire et à entretenir et que nous aimons à voir entre les mains de nos *petits chasseurs*.

H. DE LA BLANCHÈRE.



A TRAVERS LA FRANCE

SAINT-FLOUR.

Saint-Flour, la première ville du département du Cantal après Aurillac, s'élève, dans un site plus pittoresque et plus grandiose qu'agréable, au sein d'une région montueuse, sur un promontoire escarpé qui domine le confluent de deux petites rivières.

Comme plusieurs cités du moyen âge, elle a pris naissance autour d'un monastère, et ce monastère a dû lui-même son origine à un tombeau vénéré. Ce ne furent certes pas les charmes du paysage et la facilité des communications qui attirèrent les premiers habitants. Florus, un des apôtres de l'antique Arvernie, avait été enseveli sur le mont Indiciat, qui n'était autre que le promontoire dont il vient d'être parlé. Des âmes pieuses se réunirent pour garder et honorer ses dépouilles sacrées, et un hameau se forma autour d'elles. Plus tard, sous le bon roi Robert, un vieux baron coupable de meurtre ne crut pas pouvoir mieux racheter son crime qu'en appelant des moines dans ce lieu déjà sanctifié. Une abbaye y fut érigée, s'y entoura d'épaisses murailles, et, grâce à sa force comme position militaire, elle vit un grand nombre de paysans chercher asile dans ses murs. La ville crut en importance et en prospérité, la prospérité appela les privilèges politiques, la liberté attira des flots de nouveaux habitants et de nouvelles richesses; si bien, que, lorsqu'il fut question de créer un évêché dans la haute Auvergne, Saint-Flour ne crut pas élever trop haut ses prétentions en demandant à être elle-même la capitale religieuse du pays. Aurillac, sa rivale, négligea, il est vrai, de faire valoir ses droits à un pareil honneur, et n'invoqua point le souvenir du grand Gerbert. Cela se passait au XIVe siècle, sous un des papes français d'Avignon. Au siècle suivant, Saint-Flour voyait s'élever une majestueuse cathédrale. Depuis lors elle a cessé de s'accroître; mais elle n'a non plus rien perdu. La Révolution lui a laissé son siége épiscopal et a respecté sa cathédrale gothique; les derniers gouvernements ont diminué son isolement en traçant autour d'elle de nouvelles routes; enfin ses édiles ont repercé ses rues tortueuses et les ont bordées de maisons bâties à la moderne. Cependant Saint-Flour continuera de mériter, comme Riom, Agde, Clermont et quelques autres cités, le nom de *Ville noire*, parce que, comme elles, elle est construite en lave.



Saint-Flour

Les abords et les environs de Saint-Flour offrent du moins aux visiteurs des aspects grandioses, des sites sauvages, de belles cascades et diverses curiosités monumentales, dont une, la belle église gothique de Villedieu, ornée de magnifiques stalles, est rarement oubliée par les archéologues qui voyagent dans le Cantal.

A. SAINT-PAUL.





Le voisin tisonnait avec les pincettes. (P. 98, col. 1.)

DEUX MÈRES[1]

XIII

Où l'on voit la raison logique de plusieurs choses.

Mme Mauloy revint le lendemain, et tous les jours, jusqu'à ce que Bastien fût complétement guéri ; puis, lorsque l'enfant eut réinstallé sa sellette à la porte de l'institution Jolibois, Adrien la supplia d'y retourner encore pour consoler Madelon, qui allait, disait-il, se trouver toute seule à présent.

Claire ne se fit pas prier ; elle savait qu'Adrien, s'il perdait un peu de temps dans ces visites, mettait tous ses soins à le regagner en travaillant avec plus d'application que jamais, et que ses devoirs en étaient non-seulement plus vite, mais mieux faits. Et puis, était-ce du temps perdu, cette leçon quotidienne de patience et de douceur, de résignation à la souffrance et de confiant espoir en Dieu? A côté, au-dessus même de l'éducation de l'esprit, n'y a-t-il pas l'éducation de l'âme ; et qui est-ce qui peut valoir pour elle la fréquentation des humbles et des petits, de ceux qui ont besoin de vous et à qui on peut faire du bien? Faire du bien à autrui, sûr moyen de s'en faire à soi-même. Le vieux Pascaud aurait dit peut-être qu'à y regarder de près, le dévouement est la forme la plus raffinée de l'égoïsme : si c'est vrai, puisse le monde être rempli de cet égoïsme-là!

Adrien apprit donc beaucoup auprès de la pauvre Madelon, qui ne savait rien. Elle aimait ses visites, et elle le questionnait sur les changements qui s'étaient faits dans Paris depuis qu'elle ne sortait plus. Adrien était naturellement observateur ; il le devint encore davantage, pour pouvoir raconter à la jeune malade que dans telle rue on nettoyait les maisons, que telle église avait été réparée, que le magasin de nouveautés de tel numéro avait fait place à un magasin de curiosités, et qu'un nouveau théâtre de Guignol venait de s'installer à tel endroit. Madelon prit un jour tant d'intérêt à l'histoire d'un pauvre petit Savoyard dont la marmotte était morte et qui se désolait tout haut dans l'allée de l'Observatoire, que Adrien s'évertua dorénavant à découvrir des aventures pour les lui raconter. Il pensa même que si Madelon savait lire, ce serait un grand bonheur pour elle, parce qu'elle ne s'ennuierait plus ; et il apporta rue Serpente un alphabet acheté de ses sous de poche, lesquels n'étaient jamais nombreux.

A sa grande surprise, Madelon accueillit son offre sans enthousiasme ; elle apprit ses lettres et commença à épeler comme pour lui faire plaisir, mais il était visible que cet exercice la fatiguait, et qu'elle ne le jugeait guère utile. Un jour qu'elle retombait sur son oreiller, épuisée, après une page de b, a, ba : « Merci, monsieur Adrien, lui dit-elle avec un triste sourire, mais je n'en peux plus.... je n'aurai pas le temps d'apprendre à lire, voyez-vous.... »

Adrien eut envie de pleurer. Il remporta son alphabet, car il n'y avait pas moyen de songer à en faire profiter Bastien, que la grand'mère mettait à la porte dès le matin avec défense expresse de rentrer avant l'heure d'aller se coucher.

L'hiver passa, et le mois d'avril ramena les vacances de Pâques. Adrien fut douzième en thème latin : Robert eut le premier prix d'excellence.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

Adrien n'en fut pas jaloux. Il ne lui enviait plus rien, ni son précepteur, ni sa place à la tête de la classe, ni sa voiture, son cheval, et la fortune dont il était l'héritier. Pourquoi les lui aurait-il enviés? Ses visites à la rue Serpente lui avaient appris à regarder au-dessous de lui, et à s'estimer heureux en comparant son sort à celui des misérables : et quant aux biens de l'intelligence, plus précieux et plus enviables que les autres, assurément n'avait-il pas désormais un professeur aussi savant que patient, qui valait cent fois tous les barons de la terre? Et la gloire d'être le premier dès le commencement de l'année valait-elle le bonheur de gagner plusieurs rangs à chaque composition, de comprendre et de savoir chaque jour davantage, et de voir de semaine en semaine son horizon s'éclaircir et s'étendre? Quelles bonnes soirées il passait, dans le joli petit salon, entre sa mère et le vieux Pascaud ! Mme Mauloy travaillait à quelque ouvrage d'aiguille ; Adrien étudiait, et le voisin tisonnait avec les pincettes, tout en se tenant prêt à lui venir en aide quand il serait arrêté par quelque difficulté. Le travail fini, on causait : le vieux professeur savait tant de choses, et les racontait si bien, qu'Adrien ne se lassait pas de l'entendre. Il y prenait moins de plaisir quand le vieillard dressait un acte d'accusation contre l'humanité tout entière, et alors il se mêlait quelquefois à la conversation, et détruisait, avec sa logique d'enfant, tout l'échafaudage de sa philosophie chagrine. « Maman est bonne et Madelon aussi, disait-il ; papa était bon, vous êtes bon : il n'y a donc pas que des méchants dans le monde. Moi, je suis très-décidé à être un des bons : cela en fera un de plus. » Le professeur souriait et Mme Mauloy embrassait Adrien.

Pendant ce temps-là, Mme Linant, pauvre satellite gravitant autour de l'oncle Chaldry, menait la vie la plus agitée qui se pût imaginer. L'oncle était aussi actif qu'un homme de trente ans, et comme il n'avait plus pour s'occuper des centaines de travailleurs à diriger et à gouverner, il ne savait souvent que faire et cherchait à tuer le temps. Son éducation première ne l'avait pas mis en état de jouir des plaisirs de l'esprit ; il ne songeait jamais à ouvrir un livre, et les merveilles de la science ne l'attiraient guère, à moins qu'elles n'eussent quelque application industrielle. Il s'était fait recevoir à un cercle ; mais la conversation y roulait sur une foule de petites actualités qui ne l'intéressaient pas. Il fallait qu'on l'amusât, et *on*, c'était naturellement Cécile. La pauvre femme s'ingéniait à trouver des distractions pour son vieil enfant, encore moins amusable que Louis XIV ; elle n'y réussissait pas toujours, et il lui arrivait de se voir récompensée de ses peines par d'amples bâillements de l'oncle Chaldry. Elle le menait au bois de Boulogne toutes les fois qu'il faisait beau, et au théâtre presque tous les soirs ; elle l'accompagnait à toutes les expositions, quelles qu'elles fussent. L'oncle Chaldry aimait les expositions. Il aimait aussi à aller dans le monde, où sa grande fortune lui valait les respects de beaucoup de gens ; et il prit même un jour pour recevoir chez lui : nouvel embarras pour Cécile, qui se serait bien passée de donner des fêtes. Tout son temps était pris ; et comme elle avait peu de mémoire et craignait toujours d'oublier quelque chose, elle avait généralement un air inquiet et affairé. Elle s'étonnait parfois, en pensant aux sommes énormes qui lui passaient par les mains, de ne pas trouver là-dedans une seule dépense qui lui eût causé un véritable plaisir ; pas même ses aumônes, qu'elle n'avait pas le temps de faire elle-même. L'oncle Chaldry n'était pas avare, et mettait à l'occasion un billet de mille francs dans la bourse d'une quêteuse, mais il ne s'intéressait pas aux malheureux. Il avait vu tant de misères dans l'Inde que celles de France ne le touchaient plus.

Cécile avait pourtant trouvé en six mois une demi-heure pour voir sa cousine, et elle avait essayé de lui faire accepter de l'argent. Blessée par le refus de Claire, à qui elle avait été obligée d'avouer que c'était un don toléré et non pas offert par son oncle, qui ne voulait même pas la voir, Cécile se dit que c'était vraiment trop de fierté ; qu'on devait mettre plus de simplicité dans les relations entre parents, et que Claire avait tort, dans l'intérêt de son fils, de conserver cette délicatesse exagérée : et elle ne revint pas.

Et Robert ? Robert suivait son chemin tout doucement, et, en vertu de la vitesse acquise, il conservait son rang à la tête de la classe. D'abord, il la redoublait ; aucun des devoirs qu'il avait à faire ne lui présentait donc de difficultés nouvelles ; ensuite il avait été, dans son enfance, tenu très-sévèrement par son père, qui lui avait fait prendre l'habitude du travail, et une habitude, bonne ou mauvaise, ne se perd pas en un jour. De plus, Robert aimait le succès, et son cœur se gonflait d'orgueil au souvenir de ses succès de Lille. Si c'était une si belle chose que des couronnes, des livres et des applaudissements dans un lycée de province, que serait-ce dans un lycée de Paris ! Robert travaillait pour en faire l'expérience.

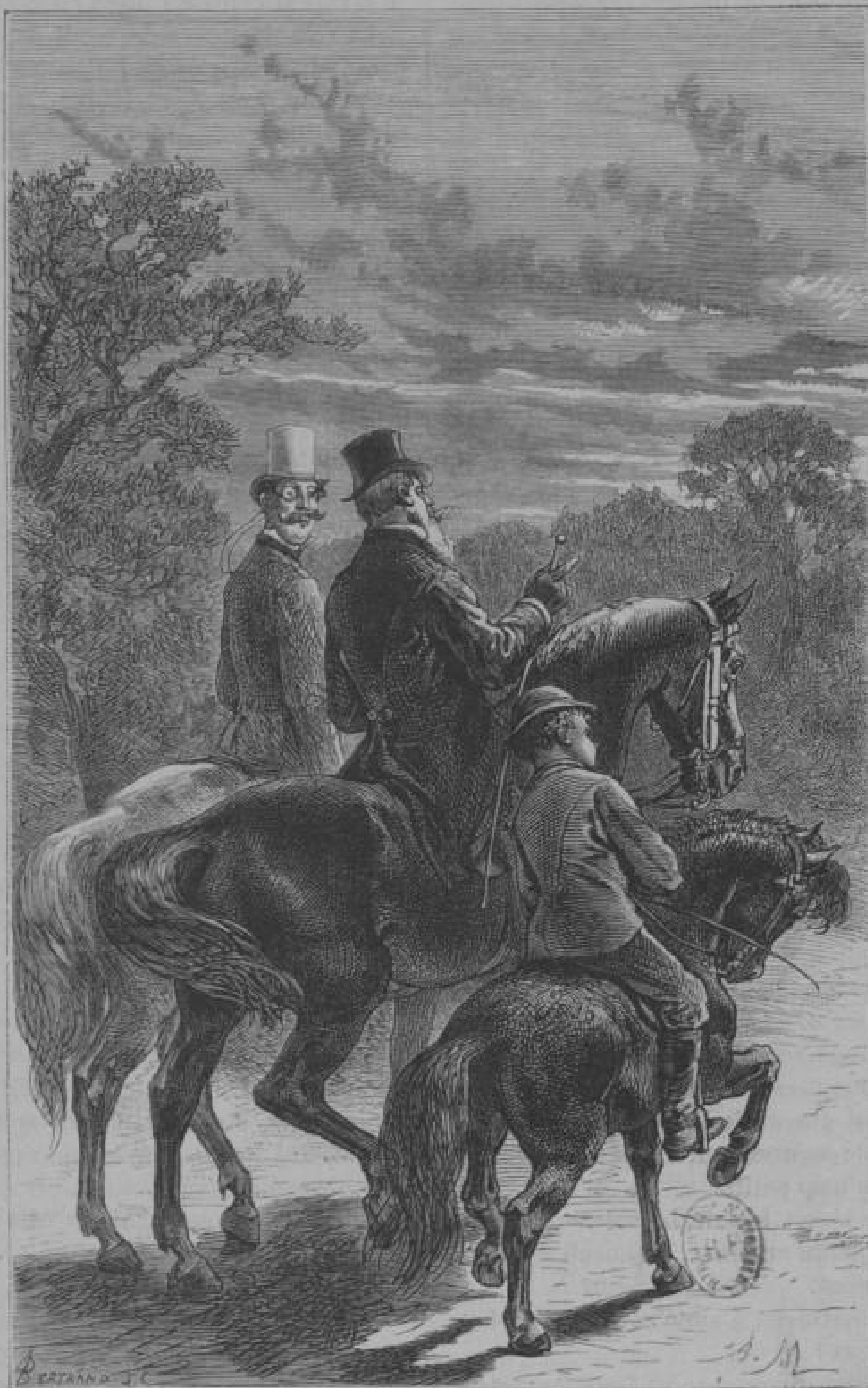
Il était heureux du reste qu'il eût bonne volonté, car il n'était ni aidé, ni encouragé. Sa mère n'avait



pas le temps de s'occuper de lui : elle vivait à la vapeur. Elle ne le voyait guère qu'aux repas, et sa principale préoccupation était alors qu'il se tînt bien et se montrât soucieux de plaire à son oncle,

ce qui n'arrivait pas toujours. Elle savait que le baron ne le quittait pas, et que ses places continuaient à être bonnes : elle n'en demandait pas davantage.

Pour le bel Adhémar, il s'occupait le moins possible des devoirs de son élève, et il aurait mieux aimé, à la sortie de la classe, monter un des beaux chevaux de l'oncle Chaldry et accompagner le nabab au bois de Boulogne avec Robert et son poney, que de rentrer pour faire étudier le jeune garçon. On connait déjà les opinions de l'oncle Chaldry en fait d'études classiques; lui non plus n'était guère capable d'affermir son héritier dans ses bonnes résolutions, et s'il n'eût subi aucune influence étrangère, il aurait volontiers emmené l'enfant partout avec lui. Comment cette tentation fut-elle épargnée à Robert?



Ils allaient à cheval au bois de Boulogne. (P. 99, col. 1.)

C'est qu'il y avait à l'hôtel quelqu'un dont M. Chaldry préférait la société à celle de son héritier.

C'est que Robert avait un ennemi; un ennemi est parfois bon à quelque chose.

Cet ennemi, c'était Mocquo. Pourquoi le singe avait-il pris en grippe l'héritier de son maître ? Peut-être voyait-il en lui un rival, non pour l'héritage, mais pour les gâteries de tous les jours. La chevelure frisée de Robert lui paraissait le jouet le plus amusant que singe eût jamais eu à sa disposition. Dès qu'il voyait entrer le jeune garçon, il prenait son élan, bondissait, s'abattait sur ses épaules..... et une fois qu'il avait enfoncé ses longs doigts dans les boucles de sa victime, il n'y avait que l'oncle Chaldry qui pût le décider à lâcher prise. A la promenade, Mocquo avait vite fait de décoiffer Robert d'un coup de patte, et d'envoyer son chapeau rouler dans la poussière. C'étaient tous les jours de nouvelles niches : en fait de malices, l'imagination d'un singe est inépuisable, et Robert ne pouvait lutter, quoiqu'il fût toujours à la recherche de quelque tour à jouer à son ennemi. Quand Robert et Mocquo se trouvaient réunis, on pouvait compter sur une querelle et une bataille. Or l'oncle Chaldry n'aimait ni les batailles, ni les querelles, et il tenait par-dessus tout à ne pas se séparer de son singe, qu'il emmenait partout avec lui. Puisque Robert ne s'entendait pas avec Mocquo, il n'y avait qu'à laisser Robert à la maison. Grâce à Mocquo, Robert ne fut pas distrait de ses études cette année-là; on pourrait donc dire que ce fut en partie à Mocquo que revint l'honneur du prix d'excellence.

XIV

Leçon de danse.

« Papa, dit Laure en appuyant le bout de son

doigt rose sur une certaine date de l'almanach, sais-tu que ce jour-là j'aurai huit ans?

— Quel jour, ma mignonne? répondit M. Pothain sans lever les yeux de dessus son journal.

— Le 28 avril. Es-tu content de moi, mon bon petit papa, dis?»

Et Laure vint glisser sa tête blonde entre le journal et les yeux du notaire. Le notaire, en père obéissant et résigné, replia son journal et prit Laure sur ses genoux.

« Voyons, que me veux-tu, petit tyran?

— Je voudrais, pour mon jour de naissance, quelque chose de très-amusant..... oh! mais je te le payerai, et d'avance encore. Mme Mauloy dit qu'il n'y a de bons plaisirs que ceux qu'on a gagnés : tu vas voir si je n'ai pas gagné ce que je te demande. »

Elle tira de son petit panier, non plus seulement des clefs, mais un mouchoir ourlé à tout petits points bien fins et bien serrés, et marqué en coton rouge aux initiales de son père.

« Voilà, papa! Ça, c'est le point de marque, et je sais faire tout l'alphabet: tiens, voici mon marquoir. Mme Mauloy m'apprendra plus tard à faire de la vraie broderie. A présent, regarde mon écriture. »

Le cahier était vraiment très-bien écrit, en gros et en moyen, avec une ligne de chiffres à la fin de chaque page. Laure reçut un baiser pour l'écriture, un pour le mouchoir, un pour la fable qu'elle récita et un pour la table de multiplication. Puis elle courut au piano, se jucha sur un tabouret surmonté d'une pile de livres, et joua, en mesure et sans notes fausses, plusieurs airs de sa méthode.

Le notaire était enchanté.

« Allons, dit-il, je vois que j'ai bien fait de confier ton éducation à Mme Mauloy. Tu as gagné ta récompense, ma petite Laure. Dis-moi ce que tu veux, à présent.

— Ah! voilà!..... je voudrais d'abord une soirée pour danser avec tous mes petits amis.

— Bien! ce n'est pas difficile; seulement il faudra qu'elle finisse de bonne heure : je ne veux pas que tu veilles, tu es trop petite.

— Alors, papa, si on faisait la soirée dans le jour? Depuis midi jusqu'au dîner, on aurait le temps de s'amuser, au moins.

— Va pour une matinée! j'aime mieux cela. Est-ce tout ce que tu veux?

— Je voudrais être déguisée, et tous les autres aussi: c'est si amusant, et j'ai un si joli costume de bouquetière!

— Mais nous ne sommes pas en carnaval.

— Ça ne fait rien : puisque c'est pour me faire plaisir, et que j'aurai plus de plaisir en bouquetière qu'en petite fille de tous les jours! »

Le père se mit à rire.

« Allons, on dira à tes petits amis de se déguiser s'ils veulent. Tu peux aller avec miss Maggy faire tes invitations. Tu ne tiens pas à envoyer des cartes imprimées?

— Oh non! mais je voudrais encore autre chose. Tu as dit que tu étais bien content de tout ce que Mme Mauloy m'avait appris; eh bien, je voudrais inviter son petit garçon, pour qu'il s'amuse une fois..... et elle aussi, pour qu'elle le voie s'amuser... . je serais si contente, mon cher papa..... »

La voix de Laure devenait de plus en plus caressante; le visage de M. Pothain s'était rembruni.

« Mais, Laure, c'est bien difficile..... une simple institutrice..... pense donc aux enfants que son fils rencontrerait chez moi..... des enfants de mes clients, des gens riches, dans de grandes positions..... tu es assez âgée pour comprendre cela..... »

Laure ne comprenait pas du tout.

« Mais, papa, si elle avait bien voulu tirer au sort avec l'autre dame, elle serait peut-être très-riche à présent, et alors tu l'inviterais, n'est-ce pas? Ce serait la même dame, pourtant!

— Allons, puisque c'est ton jour de naissance, je ferai ce que tu voudras. C'est aujourd'hui ta leçon, je viendrai inviter ta maîtresse. Continue à bien travailler. »

Il embrassa Laure et se rendit dans son étude.

Mme Mauloy n'eut pas lieu ce jour-là d'être très-contente de l'application de son élève. Laure ne pouvait tenir en place; elle s'agitait, faisait cent questions étrangères à son travail, prenait son ouvrage à l'envers et ne paraissait pas comprendre ce qu'elle lisait : évidemment son esprit était ailleurs. Au moindre bruit elle se tournait vers la porte par où son père pouvait entrer, puis vers la pendule, pour calculer combien la leçon devait encore durer.

Enfin le notaire parut. Il fit son invitation avec assez de bienveillance. D'abord, il était reconnaissant des soins de l'institutrice; et puis il avait réfléchi que très-probablement les questions de toilette empêcheraient celle-ci d'accepter, et qu'ainsi il aurait tout le bénéfice de sa politesse sans en avoir les charges. En effet, Claire rougit en remerciant, et s'excusa de ne pouvoir accepter, à cause de son grand deuil de veuve.

« Mais votre petit garçon? dit Laure toute triste. Je vous en prie, envoyez votre petit garçon; j'ai tant envie de le connaître! »

Un enfant, cela ne tire pas à conséquence. M. Pothain insista pour qu'Adrien vînt; et, afin qu'il ne fût pas trop embarrassé en se trouvant au milieu d'étrangers, le notaire pria Mme Mauloy de venir dîner le soir même avec son fils, qui ferait ainsi la connaissance de Laure.

Claire hésitait un peu. Pourtant il faudrait bien un jour ou l'autre qu'Adrien apprît à se conduire lui-même : il n'aurait pas toujours sa mère auprès de lui.

Pourquoi le priverait-elle d'un plaisir qui s'offrait? Adrien ne pouvait que gagner à être connu, et

il aurait peut-être besoin plus tard de la protection du notaire, qui voyait beaucoup de gens influents... Mme Mauloy accepta.

Le soir, elle se félicita du parti qu'elle avait pris. Adrien fut si aimable, si réservé, si poli, si complaisant, sans que sa complaisance eût la moindre nuance de servilité, qu'il fit complétement la conquête du notaire. « Quel dommage, se dit celui-ci, que ce ne soit pas cet enfant-là plutôt que l'autre! » M. Pothain avait eu plusieurs fois occasion de voir Robert, et il ne pouvait se dissimuler que Robert en pareille circonstance eût choisi parmi les jouets ceux qui lui auraient le mieux convenu à lui-même; au lieu qu'Adrien, songeant surtout à divertir sa petite compagne, groupait les poupées et les animaux pour leur faire exécuter une comédie improvisée, tout à fait à la portée de Laure, qui se pâmait de rire et déclarait qu'elle ne s'était jamais autant amusée.

Elle chercha dans sa petite tête ce qu'elle pourrait faire pour rendre ce plaisir à Adrien, et se promit de s'occuper de lui plus que de tous les autres, le jour de la fête. Tout à coup une idée la saisit.

« Savez-vous danser? lui demanda-t-elle.

— Un peu, répondit Adrien. Il y avait des bals d'enfants aux Sables-d'Olonne pendant la saison des bains, et j'y allais quelquefois.



Il prit Laure sur ses genoux. (P. 100, col. 1.)

— Mais vous ne savez peut-être plus... Essayons ensemble, voulez-vous? et si vous avez oublié, je vous rapprendrai pour que vous puissiez me faire danser à mon jour de naissance. J'ai un joli carnet, et j'y mettrai votre nom, en haut de chaque page. Venez! »

Elle commença à fredonner une polka, en entraînant Adrien; mais au bout d'un instant elle s'arrêta essoufflée.

« C'est trop fatigant de chanter en dansant, dit-elle : il faudrait de la musique. »

Mme Mauloy, qui, assise auprès du notaire, regardait en souriant les petits danseurs, se leva et alla ouvrir le piano.

Laure battit des mains.

« C'est cela, c'est cela! Une polka, s'il vous plaît. Comme nous allons bien danser! »

Ils dansèrent en effet très-bien.

Laure était légère comme une petite sylphide, et Adrien avait bien vite retrouvé le pas de la polka. Il glissait sans secousse sur le parquet, soutenant sa gentille danseuse, et la faisant parfois tourner jusqu'à perdre haleine.

Après la polka, vinrent la valse, la mazurka et toutes les danses en usage cette année-là. Quand Adrien ne savait pas, Laure se séparait de lui, et, repoussant des deux mains sa petite jupe pour qu'on vît bien ses pieds, elle lui démontrait le pas comme un vrai professeur de danse.

L'élève profitait de la leçon; et la maîtresse, satisfaite, lui présenta son carnet pour qu'il y écrivit un grand nombre de fois son nom, Adrien Mauloy; elle n'écrivait pas assez fin pour s'en charger elle-même.

« Quelle bonne soirée, maman! dit Adrien en descendant l'escalier avec sa mère. Je ne sais pas si je m'amuserai autant à son jour de naissance : je crois bien que ce n'est pas possible. »

« N'est-ce pas, papa, disait en même temps Laure à son père, que j'avais raison de vouloir le connaître? Je n'ai jamais eu un si gentil petit camarade.

— Très-gentil en effet, et Mme Mauloy est une femme très-distinguée. C'est dommage, décidément..... »

Il n'acheva pas sa phrase, mais il se dit qu'on pourrait profiter du jour de naissance de Laure pour amener un rapprochement entre l'oncle et le neveu.

« Si M. Chaldry, pensait-il, connaissait cet aimable enfant, il ne pourrait s'empêcher de s'intéresser à lui... Il faut que j'invite son héritier pour la fête de Laure, et que je tâche qu'il l'accompagne. »

A suivre. Mme Colomb.

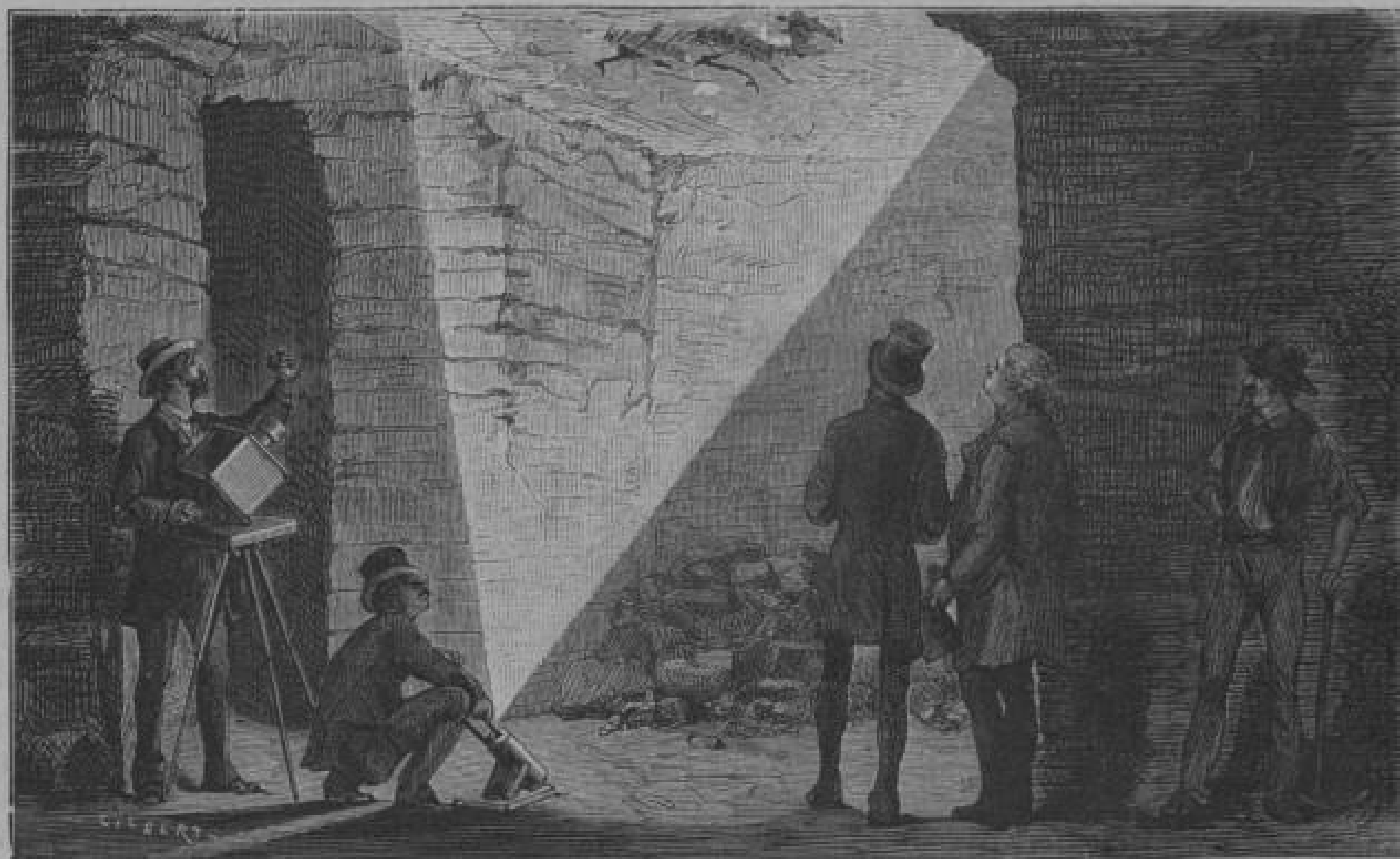


LE PALÆOTHERIUM

On peut voir actuellement dans les galeries de paléontologie du Muséum d'histoire naturelle un magnifique échantillon qui vient d'y être récemment installé, et qui attire l'attention des visiteurs. C'est un grand bloc de gypse, où se trouve incrusté un squelette entier de *Palæotherium magnum* dont le nom signifie animal ancien, et que l'illustre Cuvier a décrit dans ses *Recherches sur les ossements fossiles*. Toutes les collections paléontologiques renfermaient bien jusqu'ici quelques débris plus ou moins importants de ce mammifère entièrement disparu, dont la faune de nos continents n'offre plus aucun représentant, mais on n'avait jamais eu la bonne fortune d'en découvrir un squelette entier. Nous allons voir que les conséquences de cette découverte ont été considérables, puisqu'elles ont dû rectifier les idées des naturalistes au sujet d'une espèce éteinte qui a été jadis d'une extrême abondance; mais il n'est pas inutile de raconter auparavant comment s'est faite cette précieuse trouvaille.

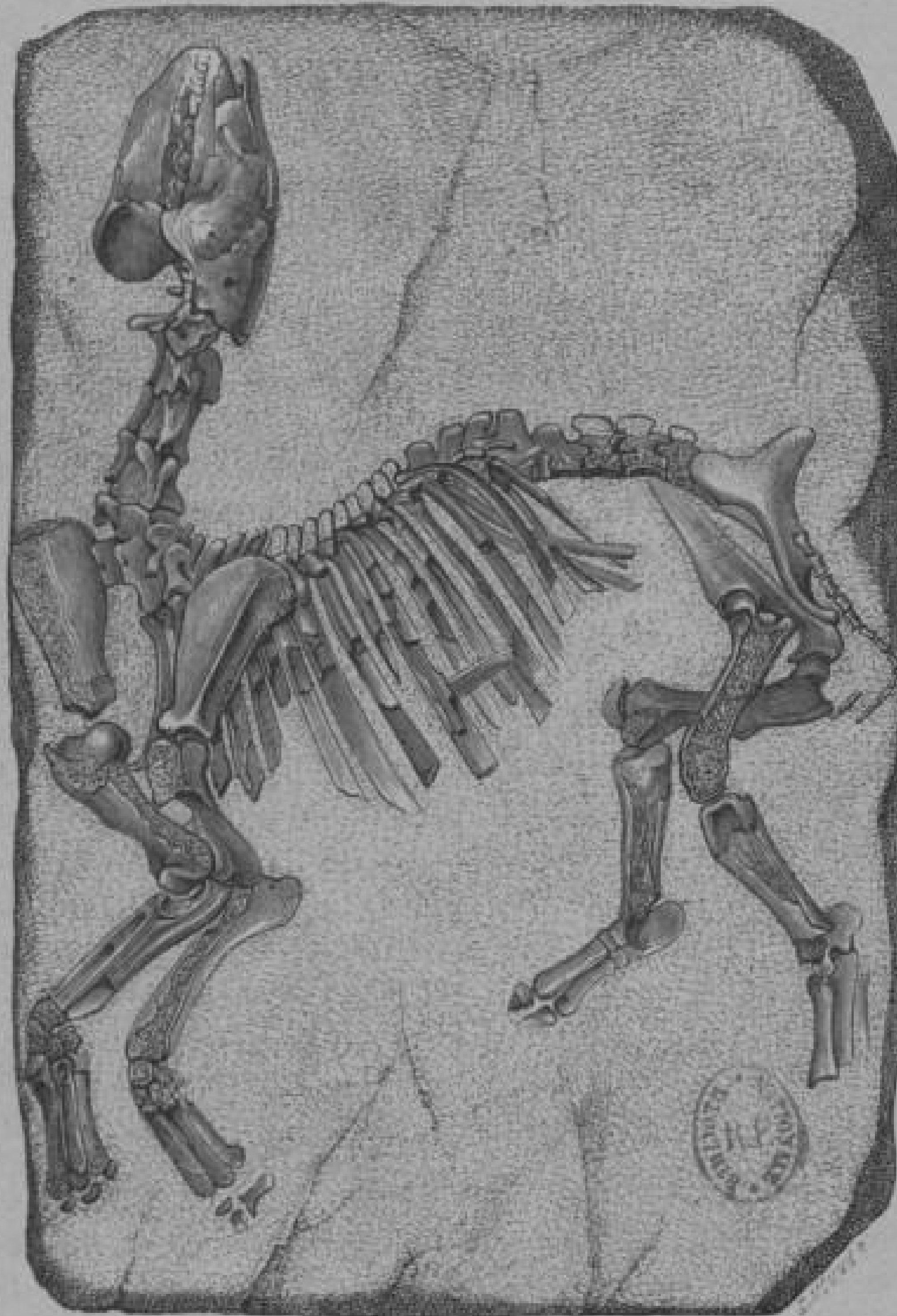
Il existe à Vitry-sur-Seine une importante carrière de pierre à plâtre (gypse) où l'extraction souterraine de la pierre détermine la confection de galeries très-nombreuses et d'une grande étendue. En creusant un de ces couloirs, à 1000 mètres environ de l'ouverture de la carrière, et à 53 mètres de profondeur au-dessous du niveau du sol, on aperçut sur le plafond de cette galerie l'empreinte d'un squelette nettement gravée sur la pierre. Le propriétaire de l'usine, M. Fuchs, sous l'instigation d'un jeune géologue, M. G. Vasseur, se hâta de prévenir M. P. Gervais, professeur au Muséum d'histoire naturelle, et de lui dire qu'il se proposait de donner au Muséum ce fossile qui semblait offrir un si grand intérêt.

Le don, si généreusement offert, fut immédiatement accepté; mais, pour amener à Paris l'empreinte fossile sans la détériorer, il était indispensable d'entreprendre des travaux dispendieux et délicats. Aussi jugea-t-on nécessaire de photographier sur les lieux mêmes le squelette du Palæotherium, avant d'en faire l'extraction, et afin de se rendre bien compte de son état de conservation. La photographie, opérée dans une galerie souterraine où règnent sans cesse les ténèbres, dut s'exécuter à l'aide d'une lumière électrique. MM. Molteni et Serrin furent chargés de cette opération délicate, qui s'accomplit sous les yeux de M. Gervais. Nous reproduisons, d'après des documents authentiques, cette scène peu commune. Le squelette du Palæotherium était dans une situation parfaitement horizontale; il offrait l'image d'un animal couché sur le flanc, et qui probablement avait été englouti par les eaux où l'immense massif de gypse a pris naissance à travers les siècles. Nul ne saurait dire quelle incalculable suite d'années s'est écoulée depuis le jour où cet être, qui galopait jadis sur les prairies d'un autre âge, a trouvé la mort, jusqu'au moment où des opérateurs ont braqué sur ses débris l'objectif de la chambre noire. Mais si aucune appréciation précise ne saurait être émise à ce sujet, il n'en est pas moins certain que le temps écoulé est considérable, et dépasse tout ce que notre imagination peut rêver. C'est par milliers de siècles qu'il faudrait mesurer l'antiquité de ces époques géologiques.



Photographie à la lumière électrique du Palæotherium. (P. 102, col. 2.)

L'appareil photographique fut placé presque verticalement, tandis que la lampe électrique lançait sur l'empreinte un rayon de lumière intense. Les belles épreuves qu'on obtint après la fixation du cliché furent soumises à l'Académie des sciences par M. le professeur Gervais, qui présenta en même temps à la docte assemblée quelques aperçus du plus haut intérêt sur la nouvelle pièce dont s'est enrichie notre grande collection nationale.



Squelette du Palæotherium trouvé dans une carrière de Vitry. (P. 103, col. 1.)

Les zoologistes plaçaient jusqu'ici le Palæotherium dans l'ordre des jumentés, c'est-à-dire dans ce groupe d'animaux qui comprend parmi les animaux vivants le rhinocéros, le tapir, le cheval. La nouvelle découverte que nous signalons vient de démontrer que l'on s'était fait une idée incomplète de cet animal fossile ; Cuvier et ses successeurs lui attribuaient les proportions et l'allure du tapir moderne ; mais il suffit de jeter les yeux sur son squelette complet, tel qu'il a été trouvé à Vitry, tel que nous le représentons ci-contre, pour s'assurer que ce n'est pas là un animal lourd, massif, indolent, et qu'il est au contraire léger, élégant, gracile.

On voit que ses membres sont délicats, que son encolure gracieuse, plus allongée que celle du cheval, semble se rapporter au même type que le lama.

Le *Palæotherium magnum* était un peu moins grand qu'un cheval de taille moyenne ; sa tête, à peu près conforme à celle du tapir, devait avoir un rudiment de trompe ; il avait trois doigts à chaque pied ; le système dentaire est composé à chaque mâchoire de six incisives, quatre canines et quatorze molaires analogues à celles du rhinocéros.

Cet animal disparu vivait à une époque qui remonte à la période tertiaire, à cet âge du monde que les géologues divisent en trois périodes distinctes : *éocène*, *miocène* et *pliocène*. Il habitait la surface du sol, au milieu de cette première période, qui comprend en si grande abondance les dépôts de gypse ou de pierre à plâtre, que l'industrie moderne exploite aujourd'hui. Le Palæotherium, comme ses congénères, dont on connaît aujourd'hui plusieurs espèces, était herbivore; il est à supposer qu'il vivait en troupeaux, et parcourait les pâturages de ces temps reculés. Pendant la période éocène, la surface des continents ne présentait pas un aspect très-différent de celui qu'elle offre à nos regards; elle était couverte de grands lacs, sillonnée de cours d'eau. Cependant les paysages avaient une physionomie particulière, car quelques végétaux primitifs des époques antérieures existaient encore, et de hauts palmiers notamment unissaient leur feuillage à celui des chênes, des ormes, des noyers et des bouleaux.

Jusqu'à l'époque tertiaire, les êtres vivants ne comptaient essentiellement que des crustacés, des poissons, des reptiles : ce qui caractérise la faune de l'époque tertiaire, c'est l'apparition des mammifères, qui se montrent partout dès la période éocène, et surtout dans les âges qui lui succèdent. Les carrières à plâtre de Montmartre, qui ont pris naissance aux temps tertiaires, abondent en débris de mammifères fossiles; elles peuvent être considérées comme un véritable ossuaire où l'immortel Cuvier a puisé une partie des richesses de la paléontologie moderne.

Il est probable que bien d'autres gisements sont tout aussi remplis de fossiles, mais pour que le savant puisse les étudier, il faut que l'industrie ait quelque intérêt à creuser ces massifs de pierre; les dépenses que nécessite leur exploitation ne pourraient être entreprises dans le seul but de chercher les débris de mammifères d'époques disparues. Il n'est pas inutile de faire remarquer que l'industrie moderne, qui doit sa puissance et ses dé-

veloppements à la science, offre à celle-ci l'occasion d'examiner les entrailles du sol, par les travaux qu'elle exécute, en creusant les tunnels, en fouillant les mines, en ouvrant des galeries profondes dans les carrières. Chaque jour, des découvertes viennent ainsi apporter quelque fait nouveau à la géologie, et chaque jour aussi nous apprenons à mieux connaître l'histoire de notre globe terrestre, en recueillant dans les entrailles du sol ces fossiles précieux, admirables témoins de créations antérieures.

Gaston Tissandier.

LES OISEAUX DE NUIT

Les hiboux et les chouettes passent encore aujourd'hui dans nos campagnes pour des oiseaux de mauvais augure, pour des créatures malfaisantes. Qu'une chouette vienne se poser la nuit sur le faîte de votre toit ou sur l'appui de votre fenêtre, malheur à vous! la maladie, la mort, se préparent à visiter votre maison. D'où vient cette croyance superstitieuse? Sans doute de l'aspect singulier, saisissant, de ces oiseaux. Leurs grands yeux ronds encadrés dans deux larges cercles de plumes d'entre lesquels sort un bec recourbé qui fait penser au nez crochu d'une sorcière, leur attitude grave, leur cri qui ressemble à une plainte prolongée ou à un râle strident, leur apparition à la tombée de la nuit sous la pâle clarté de la lune, leur vol oblique et silencieux comme celui qu'on prête aux fantômes, tout cela, il faut l'avouer, a quelque chose de sinistre et d'effrayant. Aussi n'est-il pas de chasseur qui, rencontrant après le coucher du soleil une chouette ou un hibou, ne lui envoie un coup de fusil. Celui même qui n'est pas chasseur, le petit fermier, le paysan, s'il sait qu'un oiseau de nuit a élu domicile dans son voisinage, lui déclare la guerre; il va décrocher le vieux fusil rouillé suspendu dans un coin du grenier, il guette patiemment le soir pendant de longues heures le pauvre oiseau, et quand enfin il a réussi à l'abattre, il le cloue les ailes étendues sur la porte de sa grange : il a châtié une bête dangereuse, il est fier de cet acte de justice, et il veut exposer à tous les yeux le supplice du coupable.

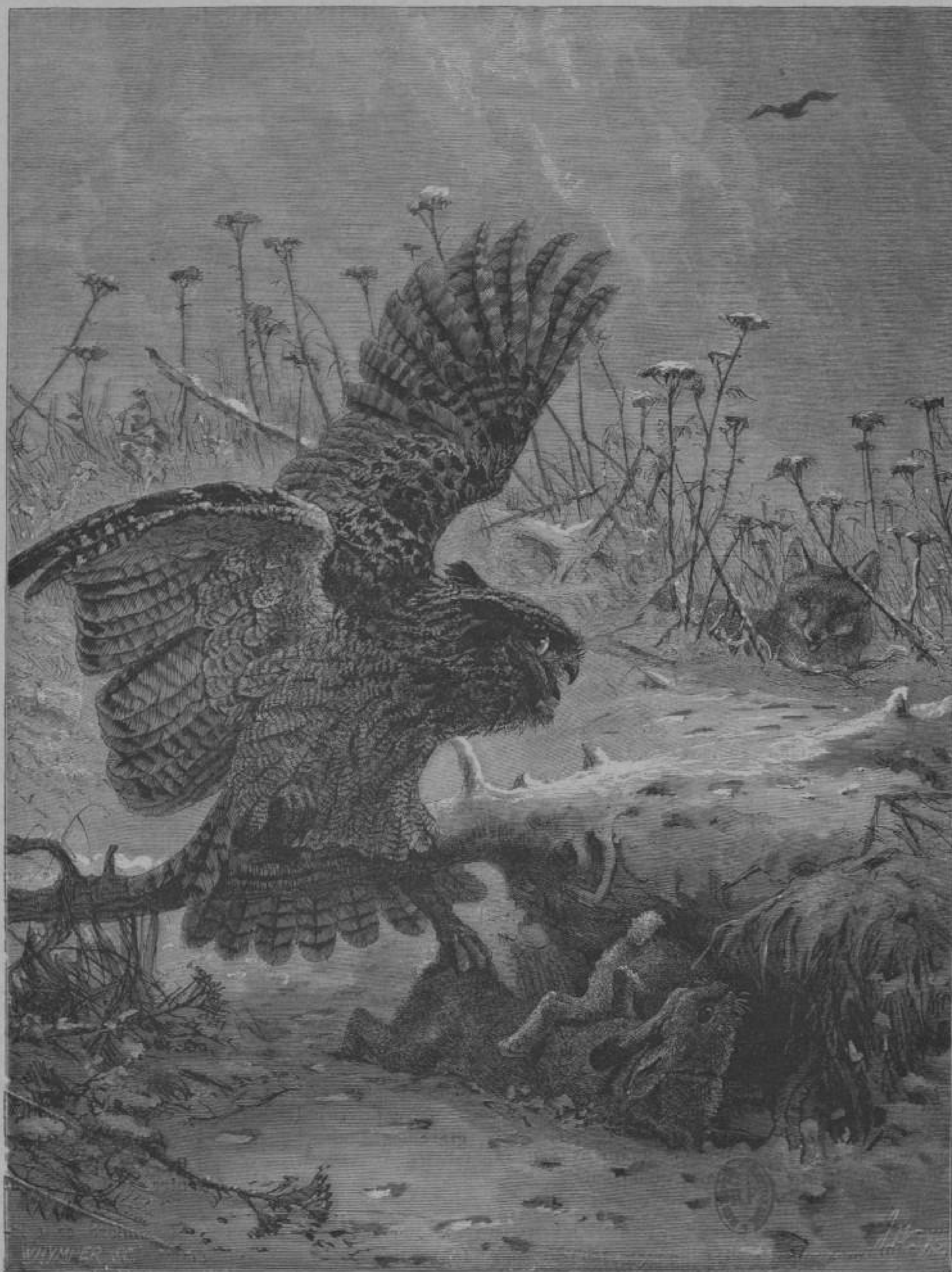
Et pourtant ce sont d'intéressants oiseaux que les chouettes et les hiboux. Ils sont beaux à leur manière. La nature a fait preuve de grande artiste en les créant tels qu'ils sont. Leur physionomie mélancolique, leur solennelle immobilité, leur couleur funèbre, composée de toutes les demi-teintes sombres ou pâles, leur voix lente et lugubre, sont admirablement en harmonie avec les tristes rochers, les tours en ruine, les vieux arbres morts qu'ils habitent, ainsi qu'avec les heures ténébreuses où, sortant de leurs retraites, ils viennent jouer leur rôle sur la scène du monde.

Ajoutons que ces oiseaux ont, à un degré peu commun, une qualité qui doit leur concilier notre estime. Ils aiment extrêmement leurs petits. On en a maintes preuves. Quant, au temps des nichées, on s'empare de l'un des deux parents, l'autre persévère à nourrir la jeune famille, il se multiplie pour accomplir tout seul une tâche dont tous deux ne s'acquittaient qu'avec beaucoup de travail et de fatigue; et celui qu'on a pris et qui, dans d'autres circonstances, s'habituerait aisément à la captivité, refuse de manger et, tout occupé de son chagrin, se laisse mourir. Ce fait a été observé plus d'une fois.

Disons encore à l'avantage des oiseaux de nuit qu'ils rendent d'importants services aux agriculteurs en détruisant une multitude d'animaux nuisibles, tels que rats, mulots, souris, larves d'insectes. On a trouvé dans l'estomac d'une hulotte vingt-cinq de ces grosses chenilles qui percent de part en part le cœur des grands arbres et les font périr. Quant aux petits rongeurs, qui sont le fléau des meules de blé et des greniers, les chouettes, qui en font leur principale nourriture, les exterminent par myriades.

D'un autre côté, il faut convenir que ces chasseurs si habiles ne se font pas scrupule d'attaquer les petits oiseaux chanteurs, qu'avec leurs yeux perçants ils découvrent le soir endormis dans les buissons. Aussi ces petits oiseaux gardent-t-ils à leurs ravisseurs une rancune implacable. Après le coucher du soleil, ils ont peur de la chouette et l'évitent prudemment; mais s'ils la rencontrent égarée en plein jour hors de son gîte, ils s'approchent d'elle, ils s'appellent les uns les autres : fauvettes, mésanges, pinsons, rouges-gorges, merles, grives, geais, accourent de tous côtés, entourent leur ennemie, l'assaillent, l'étourdissent de leurs cris aigus. La malheureuse chouette, éblouie par la lumière, troublée, éperdue, baisse la tête, roule ses gros yeux, fait claquer son bec, se dandine, sautille, fait mille contorsions, mille gestes impuissants et grotesques; les plus petits, les plus faibles de ses agresseurs sont les plus acharnés à la tourmenter, à la huer; ils semblent vouloir se venger d'elle en l'insultant, lui faire expier ses crimes par l'humiliation du ridicule. C'est sur cette haine invincible des petits oiseaux pour la chouette qu'est fondée la chasse à la *pipée* : caché sous la feuillée à la lisière d'un bois, on imite, soit avec un instrument, soit avec une simple feuille d'arbre, le cri de l'oiseau de nuit; tous les oisillons du voisinage arrivent en foule dans l'espoir d'injurier l'objet de leur antipathie, de jouir du spectacle de sa misère, et ils se prennent dans les nombreux gluaux disposés d'avance sur les buissons environnants.

Les grandes espèces de hiboux, ayant conscience de leur force, ont aussi plus de hardiesse et ne se contentent pas de petits rongeurs, de petits oiseaux et d'insectes. Ils chassent un plus gros gibier. Ils



Une bonne aubaine. (P. 106, col. 1.)

attaquent, près des fermes, les poulets et les jeunes canards, et, en pleine campagne, les perdrix, les levrauts et les lapins. C'est par les nuits bien claires et quand la faim les presse qu'ils tentent de pareils exploits. Le soleil a disparu sous l'horizon, mais bientôt la lune s'est levée et elle répand sa pâle lumière sur la plaine couverte de neige; la campagne est déserte; aucun autre bruit que celui des branches d'arbres dépouillées qui s'entrechoquent, fouettées par la bise de décembre. Les lapins, qui ne sont pas sortis depuis plusieurs jours, s'ennuient dans leur terrier, et l'envie les prend d'aller respirer un peu l'air du dehors, de se dégourdir les jambes par quelques gambades et aussi de chercher s'il n'y aurait pas enfin quelque plante verte à brouter. Ils mettent le nez au bord de leurs trous et, voyant que tout est tranquille, ils se hasardent à trottiner aux alentours de leur logis. De son côté, le hibou a quitté son arbre creux; il a faim, car la plupart des petits oiseaux ont émigré, et les mulots, qui n'aiment pas la gelée, se tiennent cachés on ne sait où. Voguant doucement sur ses ailes silencieuses, il décrit des courbes en tous sens; il inspecte le blanc tapis qui se déploie au-dessous de lui. Les folâtres lapins qui jouent là-bas au clair de lune aux environs du talus n'échapperont pas longtemps à son regard; il les a vus et il vole droit sur eux. Quand son ombre mobile, se dessinant comme un léger nuage sur la neige, avertit les petits quadrupèdes de l'approche de leur ennemi, vite ils bondissent vers leur demeure souterraine; mais quelque rapide que soit leur fuite, le vol de l'oiseau est plus prompt encore, et sa serre crochue s'enfonce dans la fourrure de l'un des fugitifs, qui se sent cloué sur le sol au moment où il croyait toucher au port. Alors on entend, ou plutôt les rares animaux qui errent à cette heure dans la campagne, la hulotte qui, elle aussi, cherche son repos du soir, le renard qui s'avance en rampant vers les terriers, entendent s'élever un bruit confus de coups d'ailes, de coups de bec, de cris perçants, les uns de triomphe, les autres d'agonie; ils comprennent et ils envient dans leur cœur la bonne aubaine de l'heureux chasseur. Le lendemain matin, au jour, une petite place foulée, une ou deux taches rouges, quelques touffes de poils laissées sur la neige, sont les seules traces de cette scène de meurtre : le vent du nord ou la chute de quelques légers flocons blancs les aura bientôt effacées.

Nous avons montré les qualités des oiseaux de nuit, nous n'avons pas dissimulé leurs méfaits : nous espérons que le lecteur conclura avec nous qu'ils ne méritent pas la haine qu'on leur a vouée, qu'il est insensé de les exterminer, que leur disparition ferait un vide bien malheureux dans le spectacle admirable de la nature.

LESBAZEILLES-SOUVESTRE.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Charlotte fabrique des diamants.

VII

La soirée du Chah.

C'était la première fois que Charlotte recevait solennellement les Grises, et, contre son ordinaire, elle voulut aider Marthe et se mêla activement des apprêts de la petite réception du soir. Elle donna son avis sur le thé, les gâteaux, les partitions. On aurait dit qu'elle jouait le plus sérieusement du monde à la maîtresse de maison. D'abord Marthe accepta son aide avec empressement, mais s'aperçut bientôt qu'elle avait tout brouillé. Pour arriver à ce qu'elle appelait une combinaison de couleurs et de styles, elle avait mêlé des porcelaines de Sèvres avec des porcelaines du Japon.

Marthe lui signifia qu'elle eût à s'occuper uniquement de ses jeux, et Charlotte s'enfonça dans son appartement pour préparer les costumes d'une charade de son invention. Mais bientôt Marthe la vit traverser la salle à manger, et un bruit strident lui arriva des profondeurs de la cuisine. Elle y courut et aperçut Charlotte, la main armée d'un tisonnier qu'elle fit tomber sur un petit verre de cristal; naturellement le petit verre se brisa en mille pièces.

« Mais, Charlotte, que fais-tu là? s'écria Marthe qui n'en pouvait croire ses yeux.

— Je prépare les diamants du Chah, répondit gravement Charlotte.

— En cassant nos verres! »

Charlotte prit un fragment entre ses doigts, le fit miroiter, et dit :

« Marthe, je t'assure qu'à la lumière ce cristal-là simulera très-bien les diamants.

— Charlotte, tu es parfaitement déraisonnable. D'abord, tu aurais pu te blesser, puis, avant d'agir,

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78 et 91.

tu aurais dû demander conseil. Voici Raoul d'ailleurs, nous allons voir ce qu'il va dire de tes inventions. »

A ce mot « voici Raoul », Charlotte fit vivement glisser les fragments de verre dans un coin de sa tunique et se hâta de disparaître. Comme elle sortait par une porte, le jeune chef de famille entrait par l'autre. Il n'avait pas voulu laisser à Marthe toute la responsabilité de la petite réception du soir, et il venait se mettre à ses ordres.

Il écouta sérieusement le rapport de sa sœur, mais déclara qu'il trouvait la réprimande suffisante pour cette fois.

« La gronder aujourd'hui serait troubler sa joie, dit-il avec bonté ; je lui parlerai de ceci plus tard. »

Enfin, l'heure tant désirée par Charlotte arriva. M. et Mme Parajoux firent leur entrée dans le salon, suivis de leur petite nuée grise au complet, dans laquelle se cachait Denys, saisi tout à coup d'un accès de timidité.

Les quatre petites filles avaient une jolie toilette grise et bleue, le gris était au fond et le bleu à la surface ; le gris était le principal et le bleu l'accessoire.

Après la famille Parajoux arrivèrent plusieurs parents éloignés et quelques anciens amis de Mme Daubry. Marthe et Raoul faisaient avec beaucoup de grâce et une assurance de bon aloi les honneurs de leur salon. Qui eût écouté les conversations intimes qui commencèrent à demi-voix n'eût saisi que des paroles très-sympathiques pour les trois orphelins. Quand une allusion générale était faite à propos du procès intenté par les Darbault, tous les hommes présents prédisaient une bonne fin ; mais si quelque vieille dame un peu curieuse voulait en savoir plus long et s'en allait à l'écart questionner un de ceux qui avaient prophétisé le succès, elle n'en recevait pour toute réponse que des exclamations de bien mauvais augure. — « Pauvres enfants ! il faut bien les aguerrir ! La loi est la loi ! Ah ! les affaires faites par les femmes ! »

Mais tout ce monde grave avait une sympathie particulière pour Charlotte dont les vives reparties amusaient beaucoup, et bientôt on la réclama. On ne vient pas dans ces réunions familières pour parler politique ou littérature, mais pour se mêler un instant à la vie intime de la famille, pour entendre causer les vieillards et rire les enfants.

« Charlotte vous ménage une surprise, dit Marthe : elle a imaginé un spectacle dont je ne puis vous rien dire encore.

— Je t'en prie, raconte l'histoire du verre, » dit Raoul.

Marthe obéit et chacun rit beaucoup de cette manière de fabriquer des diamants. On en parlait encore quand une porte s'ouvrit avec fracas. Lotte animée, évidemment mécontente, parut sur le seuil.

« Georges, venez un peu mettre Denys à la raison, dit-elle, il ne veut plus faire le Chah.

— Comment il ne veut plus faire le Chah ! répondit gravement Georges au milieu des rires de l'asssemblée.

— Non, il est sot, ce soir, tout à fait sot. Il croit qu'on va lui mettre des oreilles, du poil et un museau, et il dit qu'il a peur des souris.

— Mais il fallait lui expliquer l'orthographe des deux mots : *chat* et *Chah*.

— Je lui ai dit tu seras le Chah de Perse et pas le chat qui mange des souris : il est en colère, il ne veut rien entendre, il a marché sur son manteau royal et il s'écorche le nez.

— Va voir un peu cela, Georges, dit Mme Parajoux, Denys devient très-emporté depuis quelque temps. »

Georges suivit Charlotte dans l'antichambre transformée en vestiaire ; ce n'étaient de tous côtés qu'écharpes, châles, bouts de rubans. Les Grises se mouvaient au milieu de toutes ces choses, et Denys, coiffé d'un superbe bonnet pointu, où étaient adroitement enchâssés les morceaux du verre de cristal, collé contre une porte, mais la tête tournée vers ses sœurs, les regardait d'un air sombre en écorchant son tout petit nez avec rage.

« Vous voyez, dit Charlotte, il a jeté son cimeterre et il piétine sur son manteau. »

Georges s'était avancé et d'un air grave.

« Tout le monde attend la représentation, dit-il ; allez-vous bientôt commencer ?

— C'est Denys qui se fâche, répliquèrent les Grises.

— Pourquoi te fâches-tu, Denys ?

— Je ne veux pas être un chat.

— Quelle idée aussi d'avoir choisi cet étrange souverain... Veux-tu être le roi de Téhéran ? »

Denys hocha la tête affirmativement.

« C'est entendu : il sera le très-sublime et très-éclatant roi de toutes les Perses. Allons, Charlotte, à l'ouvrage maintenant et ne vous faites pas trop attendre, car, comme vous avez gardé le piano pour votre usage, on ne peut pas faire de musique. »

Charlotte se rapprocha de Georges.

« Le piano sera le trône, dit-elle à demi-voix ; mettez-vous auprès et, quand Denys arrivera devant,



vous le placerez dessus : Raoul est prévenu et glissera le grand pouf qui servira de degré. »

Georges fit un signe d'assentiment et rentra dans le salon, où il égaya tout le monde en peignant l'attitude du souverain révolté.

« La séance, je le crois, sera orageuse, dit-il, Denys est bien sévère et Charlotte légèrement agacée. »

Et ce fut précisément parce que la séance enfantine menaçait d'être orageuse qu'on l'attendit avec plus d'impatience. En d'autres réunions plus importantes c'est ainsi, car le défaut propre au caractère français est de se passionner pour tout ce qui semble promettre des émotions.

Enfin de grands coups frappés à la porte annoncèrent que le spectacle allait commencer.

Raoul s'empressa d'aller ouvrir à deux battants, et Denys, habillé magnifiquement et suivi par ses deux grandes sœurs qui portaient la traîne de son manteau, marcha gravement vers le piano. L'écorchure rose de son petit nez nuisait peut-être un peu à la majesté de l'ensemble, mais on passa sur ce point. Charlotte le suivait dans un costume original qui faisait honneur à son esprit d'invention. Sa tunique était faite de tulle noir semé d'étoiles de papier d'argent : elle avait une jolie couronne de papier d'argent sur ses cheveux blonds et un sceptre à la main. Fanny et Laure remplissaient le rôle de suivantes.

« J'annonce sa Majesté scintillante le roi de Perse, » dit Georges d'une voix retentissante et, enlevant le petit bonhomme sur ses bras, il le posa assis sur le piano, où il demeura dans une gravité comique, avec son petit nez écorché et sa petite bouche très-serrée.



Sa Majesté scintillante le roi de Perse! (P. 108, col. 1.)

Alors Charlotte se tourna vers l'assemblée et dit :

« Je suis la France complimentant le... chose de Perse à son arrivée à Paris ; » puis, faisant trois profondes révérences, elle ferma son éventail et ajouta : « Je suis bien touchée de la venue de Votre Majesté orientale dans la capitale de mon royaume. Mes sujets sont comme moi, ravis de connaître votre Sublimité. Je n'ai pas approfondi votre histoire ; mais je suis éblouie par votre aigrette, dont toutes les Parisiennes parlent avec enthousiasme. Maintenant aussi tout le monde voudra se donner un moelleux tapis de Perse ; mais croyez bien, illustre Chah... »

Une crispation de colère passa sur le visage attentif de l'enfant.

« Chat! elle a dit chat, » cria-t-il en arrachant son bonnet des deux mains et le jetant rudement à terre.

Les Grises se précipitèrent vers lui, mais il fourrait ses poings dans ses yeux et répétait :

« Je ne veux pas être le chat, non, non. »

On riait de sa colère enfantine qui rendait le spectacle tout à fait original.

« Georges, conduis ton frère à sa bonne, dit tranquillement Mme Parajoux.

— Faudra-t-il le priver de thé et de gâteaux? demanda le jeune homme en enlevant Denys, qui se tordait comme un petit serpent.

— Non, aucune punition ce soir. »

Cette réponse faite, Mme Parajoux se pencha vers son mari et lui dit :

« Charles, voilà le troisième emportement de cette semaine : il est temps de combattre sérieusement cette disposition à la colère.

— Oui, » répondit M. Parajoux non moins gravement.

Le père et la mère purent échanger ces mots intimes, pendant que la galerie s'occupait de la fureur de Denys ; on riait de sa colère bouffonne. Charlotte et les Grises, qui avaient d'abord éprouvé une grande déception en voyant manquer le spectacle préparé, finirent par rire comme tout le monde.

Au beau milieu de cette joie, un coup de sonnette retentit dans l'antichambre. Marthe parcourut de l'œil le cercle de ses invités et dit à Raoul :

« Nous sommes au complet, je ne devine pas qui peut venir à cette heure.

— Quelque garçon pâtissier en retard?

— Tous les fournisseurs connaissent l'escalier de service. »

Sur cette raison concluante, Raoul se rapprocha

machinalement de la porte, et entendit parfaitement une voix d'homme qui disait :

« J'ignorais cela, ne le dérangez pas. »

Il crut reconnaître cette voix. Prompt comme l'éclair, il ouvrit la porte, et, traversant le vestibule, arrêta l'autre porte qui se refermait sous la main du docteur Guerblier. C'était bien lui, et l'oreille de Raoul ne l'avait pas trompé.

« Monsieur, entrez, je vous en prie, dit le jeune homme.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Nous déranger, vous! c'est une soirée d'amis intimes, je puis m'absenter du salon, et, dans tous les cas, je serais trop heureux si vous vouliez nous accorder quelques instants.

— Pouvez-vous envoyer un domestique à l'appartement du troisième qui est occupé par ma belle-sœur?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, faites dire à mes enfants, je vous prie, qu'ils ne m'attendent pas, mais qu'ils viennent au contraire me demander chez vous. »

Raoul alla porter le message à un domestique et revint trouver le docteur dans l'antichambre.

« Et maintenant que je vous annonce tout de suite mes mauvaises nouvelles dit celui-ci : ma démarche auprès de M. et Mme Darbault a complétement échoué.

— Je n'en suis pas surpris, monsieur.

— Eh bien, moi, je ne croyais pas rencontrer un pareil égoïsme, ma cousine et moi nous sommes brouillés du coup. Rassurez-vous, cela ne m'afflige pas, et veuillez me présenter à vos sœurs. »

Raoul ouvrit la porte du salon et conduisit le docteur jusqu'à Marthe.

« Je reconnais mademoiselle, dit le grave docteur, je l'ai vue avec mademoiselle Lotte que voici. »

Et son regard profond alla chercher Charlotte, qu le regardait de loin de tous ses yeux.

« J'arrive en intrus, mademoiselle, reprit-il; mais j'ai appris par ma belle-sœur que vous êtes ses voisines, et j'ai eu la pensée de venir parler à M. Raoul d'une petite affaire personnelle. Si vous le permettez, j'attendrai mes enfants chez vous. »

Marthe répondit aimablement qu'elle se trouvait très-honorée de sa visite; il s'assit près d'elle, et comme il était connu de la plupart des personnes qui se trouvaient dans le salon, la conversation reprit son entrain.



Marthe était affaissée sur un fauteuil. (P. 110, col. 2.)

Les enfants, moins Denys, n'avaient quitté le salon depuis l'aventure théâtrale que pour se débarrasser de leurs costumes. Charlotte, de glissade en glissade, se faufila avec son pouf si près du docteur, qu'en se détournant celui-ci rencontra son regard bleu extraordinairement intelligent et attentif. Charlotte avait l'œil très-grand, et quand elle était vivement intéressée, ce bel œil s'ouvrait de toute sa rondeur, et l'on pouvait lire jusqu'au fond de son âme candide, mais ardente.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi, mademoiselle? demanda le docteur presque machinalement.

— Parce que vous êtes illustre. »

Le compliment lancé à brûle pourpoint par cette bouche sincère ne laissa pas que de toucher le grand praticien. Un sourire très-doux entr'ouvrit ses lèvres sérieuses.

« Espérons que je le deviendrai, répondit-il, on ne le devient pas facilement.

— Tout le monde le dit, monsieur, il faut donc que vous le soyez.

— J'admire votre raison, mademoiselle Charlotte, écoutez-vous donc, à votre âge, ce que disent les grandes personnes qui sont si ennuyeuses?

— Pas toutes.

— Est-ce encore un compliment? » Charlotte inclina gravement sa tête blonde en signe d'assentiment. « Je comprends que Berthe aime votre société,

elle est des plus agréables. Mais, au moment même où je parle de ma fille, elle arrive, ce me semble; oui! je l'entends tousser. »

La porte du salon s'ouvrit devant un jeune homme d'un aspect maladif, mis à la dernière mode, et dont les cheveux voilaient singulièrement le front. Il avait à son bras une enfant très-brune, au profil un peu égyptien et au regard de velours. Le docteur se leva et présenta son fils et sa fille à Raoul et à Marthe. Raoul avait souvent rencontré Maurice Guerblier chez Georges Parajoux qui le connaissait légèrement; jusque-là il s'était tenu tout à fait à l'écart, par absence de sympathie, mais quand M. Guerblier lui dit : « Veuillez serrer la main de mon fils, » il le fit avec une grande cordialité.

Bien que le docteur fût pressé, Mme Parajoux obtint de lui qu'il resterait jusqu'à la fin de la soirée. On fit un peu de musique. Charlotte et Geneviève jouèrent un morceau à quatre mains qui leur avait demandé des semaines d'étude, et qui fut l'occasion d'un véritable triomphe pour elles.

Raoul accompagna Marthe, qui chanta avec infiniment de goût une idylle de Nadaud, et Charlotte, à la demande générale, consentit à remettre sa tunique étoilée, sa couronne argentée et vint gravement débiter son discours au Chah, ce qui parut amuser extraordinairement le grave docteur que Mme Parajoux avait initié aux péripéties de la soirée.

Quand l'heure sonna, on alla chercher Denys qui dormait sur un sofa, les poings fermés. On le plaça avec ses sœurs dans la voiture de M. Guerblier qui, voyant la soirée très-belle, déclara vouloir revenir à pied avec tous les Parajoux. En quittant Raoul il lui dit : « Croyez à toute ma sympathie. Je désire savoir comment se terminera le procès, n'oubliez pas de venir m'en apprendre la solution. »

Ainsi se passa la célèbre soirée qui, dans le souvenir de tout le monde, conserva le nom de : « soirée du Chah. »

VIII

En villégiature.

Les chaleurs de l'été commençaient à se faire vivement sentir à Paris; Charlotte passait son temps à ouvrir et à fermer tour à tour toutes les fenêtres sous le prétexte d'étudier ce qu'elle appelait la théorie des courants d'air. C'était le premier été que les jeunes filles passaient à Paris. Du vivant de Mme Daubry, elles partaient aux premières chaleurs pour la côte normande où leur mère possédait un chalet, et Raoul était mis jusqu'aux vacances en pension chez Mme Parajoux, qui acceptait par amitié ce septième enfant.

Un jour, Raoul en revenant du collége, trouva Marthe affaissée sur un fauteuil et Charlotte cherchant mais en vain à lui procurer un peu d'air.

« Il n'y en a pas, disait Lotte avec indignation, il n'y en a plus; si on ne s'ingénie pas à en fabriquer un peu, nous étoufferons. Si j'étais gouvernement, je donnerais un gros brevet d'invention à celui qui inventerait l'air instantané. »

Les plaisanteries de Charlotte et surtout l'arrivée de Raoul remirent Marthe, dont la santé un peu délicate avait beaucoup souffert des chagrins et des inquiétudes de l'année.

« Je te trouve changée, Marthe, dit Raoul affectueusement; est-ce que tu as souvent de ces défaillances?

— Oh! jamais; mais aujourd'hui je suis montée aux mansardes pour visiter le linge, il faisait une chaleur si grande que j'en ai été incommodée.

— Tu m'as dit que tu ne dormais pas bien, s'écria



Charlotte, et tu ne couches pas dans une mansarde! »

Raoul regardait Marthe attentivement, elle était très-pâle et des gouttelettes de sueur perlaient sur ses tempes.

« Je crois qu'il te faut un peu d'air pur, reprit-il très-sérieusement, et je ne vois pas pourquoi vous n'iriez pas à Houlgate comme d'habitude.

— Te laisser seul à Paris, y penses-tu?

— Ce ne serait pas pour longtemps.

— Les déplacements coûtent si cher!

— Marthe parle toujours comme si nous étions ruinés, s'écria Charlotte avec humeur, c'est très-ennuyeux. Tu peux me faire les gros yeux si tu veux, je le dirai à Raoul, tu ne m'accordes plus rien, tout est toujours trop... beaucoup trop cher.

— Vraiment! dit Raoul.

— C'est comme je te le dis. Tiens, regarde ma bourse. » Et Charlotte ouvrit son porte-monnaie par un geste indigné.

« Il y a trois petites malheureuses pièces de dix sous qui courent les unes après les autres, rien de plus. Je ne peux plus acheter de cigares pour mon vieux Pouf, ni faire manger de petits pâtés à ma bonne Schauffen qui les adore, tu sais les petits pâtés du pâtissier anglais du coin de la rue Castiglione. J'aimais à la faire entrer là, cela m'amusait; mais comme dit Marthe, c'est beaucoup trop cher. »

Charlotte parlait avec tant d'animation que per-

sonne n'avait entendu plusieurs coups frappés à la porte. « On ne dira donc jamais d'entrer? cria une voix claire.

— C'est Geneviève, » dit Charlotte. Et s'élançant vers la porte, elle l'ouvrit. C'était Geneviève suivie de Mme Parajoux, qui paraissait fatiguée.

« Mes enfants je viens un peu me reposer chez vous, dit la vaillante petite mère de famille, en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Vous paraissez bien fatiguée, en effet, madame, dit Marthe, j'espère que vous n'êtes pas souffrante?

— Non, et cependant je viens de chez mon médecin qui demeure maintenant tout près de chez vous. Je l'ai consulté pour Geneviève, et sa consultation me jette dans un très-grand embarras. »

Pour que quelque chose pût embarrasser Mme Parajoux il fallait que ce fût en effet une chose des plus embarrassantes, et Raoul ne put s'empêcher de le dire.

« Jugez vous-même reprit-elle, le médecin déclare que Geneviève s'affaiblit, qu'il lui faut absolument l'air de la campagne et la mer. Or, ni M. Parajoux, ni moi, ne pouvons quitter Paris.

— Je ne suis pas malade, mère, je t'assure, » dit Geneviève avec douceur.

Malade, elle ne l'était pas encore, mais qu'elle était blanche, la pauvre Grise! et maigre!

« Marthe est bien un peu dans le cas de Geneviève; ne la trouvez-vous pas changée?

— Si, un peu, et toi aussi, Raoul; mes pauvres enfants, les chagrins à tout âge attaquent quelque peu la santé. Il n'y a que Charlotte qui est toujours fraîche comme une rose.

— Moi! » s'écria Charlotte en allongeant démesurément son visage, en plissant sa bouche pour se creuser les joues. Alors, étendant ses deux mains en avant : « Voyez ma tante, quelles griffes, et voyez mes pauvres pommettes! je ressemble à un manche à balai, ma maigreur me fait horreur et mes couleurs aussi. Je déteste les couleurs, c'est commun, et d'ailleurs mes couleurs à moi sont peut-être bien de fausses couleurs, des couleurs de fièvre. »

Un rire général accueillit cette dernière supposition.

« Riez, dit Charlotte, mais j'ai bien le droit de me ranger parmi les malades, car j'étouffe, je brûle, je me carbonise à Paris, et je veux aller à Houlgate. Puisque cette maison-ci est à nous, celle d'Houlgate n'appartient pas à d'autres probablement.

— Au fait, si Marthe ne se trouve pas bien de son été à Paris, pourquoi n'iriez-vous pas à la mer?

— C'est trop cher, ma tante, dit Charlotte amèrement.

— Eh! je le sais bien, mon enfant; mais enfin l'habitation vous appartient et le déplacement est peu de chose.

— Allons, Marthe, laisse-toi convaincre, dit Raoul, tant que cette maison est à nous, profitons-en.

— Raoul, tu sais ce qui me retient, dit Marthe. D'une part, il m'est pénible de te laisser seul en ce moment; de l'autre, je ne sais trop s'il est convenable que j'aille seule avec Charlotte à Houlgate.

— Parfaitement convenable, repondit vivement Mme Parajoux; votre deuil est à lui seul un porte-respect, et vous pouvez emmener Mme Schauffen. Quant à Raoul, je lui offre de grand cœur l'hospitalité, comme toujours.

— Madame, vous êtes bien bonne; mais si j'acceptais cette année, vous pourriez, de votre côté, donner Geneviève à Marthe.

— C'est une idée... oui, c'est une idée.

— Une idée charmante, s'écria Charlotte, qui suivait fiévreusement la conversation. Geneviève, entends-tu?

— J'entends et j'approuve, répondit gravement la petite fille.

— Je vous promets de parler aujourd'hui même de ce projet à Charles, dit Mme Parajoux en se levant; c'est vraiment la Providence qui m'a envoyée chez vous ce matin, car ce projet est très-réalisable. Geneviève est obéissante et vous serez trois sous l'égide de Mme Schauffen. Seulement on ne prendra que des bains de sable. Mes enfants je vous souhaite le bonjour. Lotte, que dis-tu à l'oreille de Geneviève?

— Je lui recommande de gagner son père, répondit franchement Charlotte.

— Petite diplomate! Ne sais-tu pas que nous sommes de bronze pour résister à toutes les influences. » Lotte eut un fin sourire.

« Voyons, Lotte, quand m'as-tu vu céder?

— D'abord, dit-elle, je vous ai vue cacher les sottises du gros Denys, et je sais bien que quand Geneviève demande quelque chose à son papa en l'appelant petit chéri, elle obtient ce qu'elle veut... pourvu que ce soit raisonnable.

— Voyez-vous cette Lotte, elle observe vraiment très-bien. Eh bien, comme l'idée d'aller à Houlgate est très-raisonnable, nous aurons gain de cause, je n'en doute pas. »

Elle sortit sur ces paroles, et Charlotte, toute à la joie de cette promesse, revint dans le salon et improvisa sur-le-champ une danse et une chanson, qu'elle qualifia de Houlgatiques, et qui consistaient à tourbillonner, les bras en l'air et les yeux au plafond, en modulant des floug, floug, floug, destinés à rappeler la plainte éternelle et charmante des vagues.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.





LES BLOCS ERRATIQUES

Dans presque tous les pays de l'Europe, on rencontre, disséminés çà et là, tantôt au fond des vallées, tantôt au milieu des plaines, des blocs de rocher complétement isolés, quelquefois énormes, ne se rattachant nullement à la formation du terrain qui les porte aujourd'hui. Par leur forme souvent arrondie, parfois striée, ces blocs ont l'air de gigantesques cailloux roulés par un immense torrent, mais la mer avec toute sa puissance ne mettrait pas en mouvement de pareilles masses.

D'où viennent donc ces blocs? Qui est-ce qui les a apportés dans leur emplacement actuel? C'est ce que se sont demandé de tout temps les habitants des pays où se rencontrent ces pierres phénoménales. Et remarquez qu'il n'était pas nécessaire d'avoir de profondes connaissances géologiques pour être frappé de la présence, par exemple, d'un bloc de granit au milieu d'une plaine dépourvue du moindre caillou, ou dans une vallée dont toutes les montagnes dominantes n'offrent que des escarpements de grès.

Ne pouvant expliquer rationnellement la présence de ces blocs, les anciens leur attribuèrent une origine fabuleuse; dans tel pays, le bloc avait été apporté par une fée; dans un autre, c'est un génie, qui, condamné à construire un château en une nuit, avait laissé choir au passage une des pierres qu'il avait entassées dans son tablier pour accomplir sa besogne; autre part, c'étaient les projectiles lancés par les frondes de géants dans quelque combat.

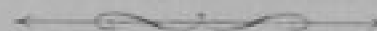
La science moderne ne pouvait se contenter de ces explications pittoresques, et à force de recherches, elle a fini par trouver que les blocs erratiques avaient été déposés par des glaciers. Dans leur marche lente, mais pourtant sensible, on sait que les glaciers entraînent avec eux des blocs de rocher, détachés de la montagne, et qu'ils les apportent jusqu'aux torrents auxquels ils donnent naissance. Ce phénomène est bien connu de tous ceux qui ont visité quelques-uns des glaciers de la Savoie ou de la Suisse. Après la période diluvienne, les glaciers, confinés aujourd'hui au sommet de nos plus hautes montagnes, s'accrurent considérablement, ils remplirent les vallées et projetèrent leurs masses mouvantes bien avant dans les plaines. C'est ainsi qu'ils y déposèrent des blocs erratiques dont la présence a si longtemps excité l'étonnement.



La pierre des Marmettes. (P. 112, col. 2.)

L'un des blocs erratiques les plus remarquables que nous possédions dans nos pays est celui que l'on voit dans la vallée de Monthey, dans le Valais suisse. Ce bloc, appelé *Pierre des Marmettes*, porte une maison et même un petit jardin. Il a en nombres ronds 21 mètres de longueur, 10 mètres de largeur et 10 mètres de hauteur. Son volume est d'environ 2050 mètres cubes. Cette masse de granit a été apportée par le glacier diluvien des montagnes de Ferret, c'est-à-dire d'une distance de 44 kilomètres.

Léon Dives.





Le prince Rama et le singe Hanonmau. (P. 114, col. 1).

DEUX MÈRES[1]

XV

La matinée d'enfants.

Laure Pothain, vêtue en bouquetière Pompadour, avec une jupe à bouquets retroussée sur un jupon de satin rose, des mouches à la tempe et au coin de l'œil, et une petite couronne de roses-pompons nichée au dessus de l'oreille dans l'échafaudage de ses cheveux poudrés, était gravement installée dans un grand fauteuil, et attendait ses invités. Elle les attendait toute seule : miss Maggy devait être encore occupée à friser ses boucles, et c'était à peine si le notaire sortait de la salle à manger, où il venait de prendre son café. Mais Laure avait quitté la table avant la fin du déjeuner ; elle n'avait pas faim, et elle était impatiente de se voir en bouquetière. Quand elle se fut bien regardée dans l'armoire à glace, et qu'elle eut passé à son cou le ruban vert qui soutenait une élégante corbeille remplie de bouquets de violettes, elle pensa qu'elle pourrait faire quelque chose d'amusant au salon, et elle s'y rendit.

Ce quelque chose d'amusant, c'était de voir allumer les bougies. Laure voulait bien que sa soirée eût lieu le jour, à condition que les volets fussent fermés et le lustre allumé ; pour elle, ce qui faisait la soirée, c'était l'éclairage. Elle regardait, en pensant que si elle ne craignait pas de déranger l'économie de sa toilette, elle aimerait bien à aider le domestique, lorsque la porte s'ouvrit, et un joli petit mousse entra en faisant avec grâce le salut militaire.

« Adrien ! cria Laure en sautant de son fauteuil pour courir à lui. Comme vous avez bien fait de venir de bonne heure !

— C'est que je n'aurais pas osé entrer tout seul quand le salon sera plein. Je ne connais personne de vos petits amis.

— Vous n'allez donc jamais jouer au Luxembourg ?

— Presque jamais : je me promène avec ma mère.

— Ah ! c'est vrai ; elle est si bonne, et elle sait de si belles histoires ! c'est encore plus amusant d'être avec elle que de jouer... On sonne... Allons-nous-en vite dans la salle à manger pour recevoir les enfants. On fera entrer les parents ici, et quand tout le monde sera venu, nous nous prendrons par la main, deux par deux, en assortissant les costumes, et nous ferons une belle entrée. On nous jouera une marche, et nous défilerons tout autour du salon : ce sera très-joli. »

On n'assortit pas précisément les costumes comme Laure l'avait projeté ; les jeunes messieurs s'étaient empressés de se choisir une compagne de leur goût, et l'on put voir un cavalier Louis XIII avec une bergère de Florian, une châtelaine avec un pierrot, et un Écossais avec une odalisque : l'effet n'en était que plus drôle. Adrien marchait en tête avec Laure, qui avait répondu d'un petit air décidé à toutes les sollicitations « qu'elle était engagée pour le défilé » ; et malgré la simplicité de son costume, le petit marin eut beaucoup de succès, peut-être parce qu'il ne cherchait point à en avoir.

Mme Mauloy s'était trouvée bien embarrassée quand elle avait compris qu'il fallait déguiser son fils ; mais l'invitation était déjà acceptée ; elle n'avait pas voulu

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

revenir là-dessus. En fouillant dans ses tiroirs pour chercher des morceaux d'étoffe capables de figurer dans un travestissement, elle avait rencontré un joli béret bleu, dans le genre de ceux que portent les mousses, et dont elle avait eu l'année précédente la fantaisie de coiffer Adrien. Ce béret lui allait si bien ! la chemise bleue, très-dégagée du cou, laissant voir le gilet rayé bleu et blanc, lui irait bien aussi ; la ceinture rouge ferait valoir sa taille mince, et ce serait un costume à la fois joli et peu coûteux. Elle avait taillé, ajusté, cousu, mis des galons blancs, brodé des ancres aux coins du grand col ; et Adrien, qui connaissait les allures des mousses, était tout à fait entré dans l'esprit de son rôle. Beaucoup d'autres enfants étaient empêtrés dans leurs rubans et leurs dentelles : on voyait qu'ils portaient des vêtements d'emprunt ; lui, on l'aurait pris pour un vrai mousse, capable de grimper dans les haubans ou de manœuvrer un aviron.

Au moment où le défilé finissait, la porte du salon s'ouvrit à deux battants, et trois personnages furent annoncés :

« Monsieur Chaldry !

— Madame Linant !

— Monsieur Robert Chaldry ?

— Dites donc Son Altesse le prince Rama ! » dit une voix d'enfant où l'on pouvait saisir une pointe de mauvaise humeur.

Le valet de chambre, fort ignorant de la mythologie hindoue, ouvrit de grands yeux, et, croyant qu'il s'était trompé et qu'il avait affaire à un véritable prince, reprit avec empressement :

« Son Altesse le prince Rama !

— Et Hanouman ! souffla Robert.

— Et Hanouman ! » répéta le domestique, qui n'y comprenait plus rien.

C'était pourtant Hanouman qui avait causé le retard de Robert. Robert avait, comme de juste, voulu un beau costume, un costume qui ne ressemblât à aucun autre ; et ayant remarqué dans le cabinet de son oncle de petites figurines de bois peint et doré représentant des Hindous des différentes castes, il s'était commandé un costume de roi hindou. Une robe tout en brocart d'or, des bijoux innombrables, une espèce de tiare couverte de dorure et de pierres de toutes couleurs, il n'avait pas été difficile de se procurer tout cela ; mais Robert avait entrepris de représenter le roi Rama s'en allant à la recherche de la belle Sita enlevée par le perfide géant Lanka. Or Rama, à ce que dit l'histoire, n'y était pas allé tout seul ; il avait pris pour compagnon et allié le fameux Hanouman, le général des singes. On avait justement Mocquo sous la main ; et à quoi Mocquo pouvait-il être bon, sinon à jouer le rôle du singe Hanouman ? L'oncle Chaldry, consulté, se prêta volontiers à cette fantaisie de son héritier ; mais Mocquo ne s'y prêta pas du tout. On réussit bien à lui prendre mesure d'une tiare, d'une tunique, d'un ceinturon, de tout un costume de guerrier hindou de bas-relief ; mais quand il fallut l'affubler de tous ces oripeaux, il fit le diable, et l'on mit une bonne heure à obtenir de lui, moitié par menace, moitié par persuasion, un semblant d'obéissance.

Le prince Rama, tenant en laisse le singe Hanouman (la laisse n'était guère historique, mais il n'y avait pas moyen de s'en passer), fit donc son entrée triomphale dans le salon de Mᵉ Pothain, au milieu des joyeux éclats de rire et des petits cris de frayeur. Mocquo était vraiment très-drôle, ce qui expliquait les éclats de rire. Les cris s'expliqueraient moins, car un petit singe n'est pas un animal bien redoutable, si l'on ne savait qu'il y a de par le monde bon nombre de petites demoiselles (et parfois des grandes aussi) qui trouvent élégant, gracieux et de bon goût d'avoir peur de tout. Peut-être ont-elles étudié leurs airs effrayés devant une glace, et pensent-elles qu'ils leur vont bien ; et puis, les petites peurs de salon, accompagnées d'un semblant de pâmoison et d'une tentative d'attaque de nerfs, ont tout un cortége obligé de flacons de sels anglais, de fenêtres ouvertes, de gens qui s'empressent autour de vous, choses qui plaisent beaucoup aux demoiselles dont je veux parler. Qu'elles aient raison en cela, c'est une autre affaire.

Cette fois, les belles peureuses ne dépassèrent pas la période des cris, jugeant que le singe occupait trop la société pour qu'elles eussent la moindre chance d'attirer l'attention sur elles, et elles prirent le sage parti de le regarder et de rire comme tout le monde des mines qu'il faisait.

Mocquo se comporta d'abord très-sagement et suivit Robert, que Laure avait pris par la main, et à qui elle faisait faire le tour du salon, en présentant aux dames le prince Rama et son singe. Mais tout à coup, trouvant sans doute la présentation trop longue, le grand chef Hanouman arracha sa laisse des mains de Robert, et s'élança en trois bonds sur le haut d'une crédence placée entre deux fenêtres.

Malheureusement pour Mocquo, le salon était illuminé *à giorno*, et des deux côtés de la crédence se trouvaient des appliques garnies de bougies, où s'enflamma la tunique du pauvre Hanouman. Se sentant brûlé, il voulut s'enfuir ; sa laisse s'accrocha à une des galeries des rideaux, où il resta suspendu, poussant des cris lamentables.

Tous les regards se tournèrent de son côté ; mais avant que personne eût bougé pour aller à son secours, le mousse, s'écriant : « Oh ! la pauvre petite bête ! » s'élança vers lui, sauta sur une chaise, grimpa sur la crédence en s'accrochant à l'applique dont il souffla les bougies, éteignit avec ses mains la tunique qui brûlait, et délivra le patient, qu'il rapporta à terre en le caressant et le consolant par toutes sortes de paroles flatteuses.

M. Chaldry s'était levé ; il reçut Mocquo des mains de l'enfant, et s'assura que son singe n'avait pas de blessures graves ; après quoi il embrassa Adrien.

« Tu es un fameux petit gaillard, toi ! on dirait

un vrai mousse, ma parole ! Sur quel bâtiment es-tu embarqué, mon garçon ?

— Sur la *Bonne-Mère*, mon commandant ! » répondit Adrien en se tenant droit comme à l'inspection et en portant la main à son béret.

M. Chaldry sourit.

« Je comprends! La *Bonne-Mère* peut se vanter d'avoir à son bord un marin qui promet, je lui en fais mon compliment. Quand on a bon cœur, on va loin : on commence par sauver un singe, on sauve des hommes plus tard. Mocquo est reconnaissant : vois comme il te caresse ! »

Mocquo passait sa petite main noire sur la joue d'Adrien, comme pour le remercier.

« Il n'a pas de mal, le pauvre petit singe? demanda Laure en s'avançant. Monsieur Adrien, comme vous êtes brave ! Venez danser; vous savez que je vous ai promis le premier quadrille. »

Elle l'entraina, et ils allèrent figurer vis-à-vis le prince Rama, qui dansait avec une Suissesse aux longues tresses.



Adrien et Laure ouvrirent le bal. (P. 115, col. 1.)

Après le quadrille vint une mazurka. Robert, à qui Laure l'avait promise, lui offrit la main, et la danse commença.

Robert dansait fort bien : de bonne heure il avait pris des leçons de danse, et il avait coutume à Lille de briller dans les bals d'enfants. Il est vrai qu'il ne s'était jamais affublé d'une robe d'un lourd tissu, faite pour paralyser Vestris en personne. La malheureuse robe se collait contre ses genoux et lui embarrassait les jambes; il se démenait en vain pour s'en dépêtrer, il n'arrivait qu'à manquer la mesure, et après un tour de salon péniblement fait, Laure, dépitée, s'arrêta.

« Cela ne va pas du tout ! s'écria-t-elle.

— C'est cette maudite robe... Je vous assure pourtant, mademoiselle, que je sais fort bien danser.

— Oui, quand vous êtes en garçon; mais vous ne connaissez pas la danse en jupe. Je parie que j'irai mieux avec le mousse. Voulez-vous essayer, monsieur Adrien? »

Adrien accourut, et les deux enfants se mirent à tourner ensemble, pendant que Robert, mortifié de sa déconvenue, venait confier à sa mère qu'il s'ennuyait et qu'il désirait partir.

Mme Linant, il faut le dire à sa louange, était moins occupée ce jour-là de son fils que de son petit-cousin, qu'elle suivait des yeux avec le plus vif intérêt. Quoiqu'elle ne l'eût vu qu'une fois, dans l'unique visite qu'elle avait faite à Claire, elle l'avait très-bien reconnu. Adrien aussi l'avait reconnue; mais il n'avait pas osé aller la saluer, à cause de l'oncle, et Cécile avait évité de rencontrer son regard : elle voulait préparer M. Chaldry à la présentation qu'elle méditait. L'aventure du singe avait bien avancé les

choses, pensait-elle; pourtant elle n'avait pas osé pousser Adrien dans les bras de son oncle en disant à celui-ci : « C'est votre petit-neveu ! » Elle avait craint une rebuffade pour l'enfant. Elle cherchait le moyen d'attirer l'attention de M. Chaldry sur le sauveteur de Mocquo : une fois qu'elle aurait obtenu du vieillard quelques mots d'éloge, comme « c'est un charmant enfant », ou bien « ses parents doivent être fiers de lui », le reste allait tout seul; mais c'était le commencement qui était difficile à obtenir.

Chose étrange, le notaire, animé des mêmes intentions que Cécile, tournait lui aussi autour de M. Chaldry, et cherchait comment s'y prendre pour lui faire connaître son neveu. Seulement il se gardait bien de laisser soupçonner son désir à Mme Linant. Le notaire, à force d'étudier les hommes et même les femmes, en était venu à envelopper toute la race humaine dans une immense défiance, quand il s'agissait d'argent. Il était bien forcé d'admettre comme prouvé le désintéressement de Claire ; mais pour lui ce n'était là qu'une exception, qui confirmait la règle, comme dit la grammaire, et il n'était pas éloigné de la croire un peu folle. Selon lui, la mère de l'héritier devait nécessairement être mal disposée pour l'enfant qui n'héritait pas. A force de voir partout de malhonnêtes gens, on est dérouté quand on en rencontre d'honnêtes.

Au moment où Robert se penchait vers sa mère pour lui demander à quitter la fête, Mocquo, réfugié sur les genoux de son maître, comprenant sans doute que le prince Rama était la cause première de sa mésaventure, allongea prestement la patte, et lui enleva sa tiare dorée, qui roula sur le parquet.

« Vilaine bête ! s'écria Robert furieux.

— Pas si bête ! répliqua M. Chaldry. Il sait très-bien reconnaître ses amis, et je parie qu'il ne décoifferait pas ainsi le petit mousse de tout à l'heure. A propos, monsieur le notaire, quel est donc cet aimable enfant ?

— C'est un jeune orphelin, très-intéressant, répondit avec empressement M. Pothain. Sa mère gagne leur vie à tous les deux en donnant des leçons ; c'est une femme accomplie, si instruite, si distinguée, si bonne ! Elle est veuve d'un médecin de la Vendée, et elle s'appelle Mme Mauloy.

— C'est Claire, mon cher oncle, ajouta vivement Cécile; ce charmant enfant est votre petit-neveu. Vous voyez combien il plaît à tout le monde; il ne lui faudrait qu'un peu d'aide pour devenir le plus brillant sujet.... Permettez-moi de l'appeler, mon oncle, et de vous le présenter. »

Elle se leva pour aller chercher Adrien : un signe impérieux de M. Chaldry l'arrêta.

« Partons ! » dit-il d'un ton bref. Et il quitta le salon, emmenant Robert boudeur et Cécile désolée. Il saisit au passage un regard désappointé qu'échangèrent sa nièce et le notaire ébahi.

« C'est un coup monté, l'enfant a joué un rôle, se dit-il. Ils s'entendaient pour me faire revenir sur ma décision; mais ils verront que je n'ai pas l'habitude de me laisser mener. »



XVI

Aurore d'une vocation.

La misère était un peu moins grande que par le passé dans la mansarde de la rue Serpente. Claire avait su faire durer longtemps les cent francs envoyés par Cécile; elle s'était bien gardée de les donner en monnaie, que la vieille femme serait allée dépenser chez le marchand de vin ; mais elle avait envoyé un jour du bois ou du charbon, une autre fois des bons de pain, de la viande, quelques provisions d'épicerie, et les enfants mangeaient à peu près à leur faim. Elle avait garni la fenêtre de bourrelets, et avec de vieux rideaux elle avait fait à Madelon une sorte de niche où elle était à l'abri du vent. La grand'mère avait grommelé tout bas contre les soins qu'on prenait de « cette princesse », comme elle l'appelait d'un ton méprisant; mais comme elle trouvait son profit aux visites de Mme Mauloy, elle avait tout haut protesté de sa reconnaissance.

Robert avait assez vite oublié son aventure avec le petit décrotteur; c'est-à-dire qu'il n'y pensait plus, car il n'en avait pas perdu le souvenir. La preuve, c'est qu'il rougit jusqu'aux oreilles un jour qu'il vit, du haut de son panier, Adrien s'arrêter pour parler à Bastien. Comme il avait bon cœur au fond, il se prit à penser que le mal causé par son étourderie n'avait peut-être pas été assez réparé ; et après la classe du soir il s'approcha de son cousin et le questionna sur le pauvre garçon. Adrien ne demandait pas mieux que de parler de Madelon; il raconta l'histoire de la famille, et Robert, touché, lui remit pour Bastien tout l'argent qu'il avait sur lui.

« Attends-moi demain, dit-il à Adrien; je demanderai d'autre argent à ma mère, et j'irai avec toi le porter, si tu veux me conduire chez ces pauvres gens. Je voudrais connaître Madelon. »

Mais le lendemain il arriva désappointé. Sa mère n'osait pas désobéir à l'oncle Chaldry, et l'oncle ne voulait pas qu'on allât chez les pauvres, surtout quand ils étaient malades. Pour de l'argent, il en apportait, et sa mère offrait de payer l'apprentissage de Bastien pour le métier qu'il choisirait.

Bastien pourtant n'alla point en apprentissage.

La veuve Gaginard calcula en un clin d'œil que si l'enfant passait ses journées chez un menuisier ou chez un cordonnier, il ne pourrait plus rien gagner, et elle refusa net, comme elle avait refusé de se séparer de Madelon.

Claire n'insista pas. « Il sera temps quand la sœur n'y sera plus, » se dit-elle, et elle continua à prendre soin des enfants.

On peut croire que, le lendemain de la fête de Laure, Adrien, qui avait du loisir, étant en vacances de Pâques, ne manqua pas d'aller raconter à Madelon tous les incidents de cette journée mémorable. Mais quand il voulut lui faire comprendre les différents costumes, surtout ceux du prince Rama et du singe Hanouman, il ne put trouver des mots pour en venir à bout.

« Vous comprenez, disait-il; une grande robe, toute en étoffe d'or, faite comme ceci; et sur la tête, un drôle de bonnet, rond et pointu, et haut; comme cela. »

Ceci, cela, c'étaient des lignes qu'Adrien traçait en l'air avec son doigt; mais il avait beau dire : « Vous comprenez? » Madelon n'y comprenait rien.

« Attendez! » dit-il enfin. Il avait un petit carnet dans sa poche; il le tira, et en quelques coups de crayon il produisit une esquisse qui pouvait à la rigueur donner une idée du prince Rama et de son compagnon.



Comme c'est beau, dit Madelon. (P. 117, col. 1.)

« Comme c'est beau! dit Madelon émerveillée. Vous dessinez joliment bien, monsieur Adrien. Et la petite bouquetière, faites-la-moi donc aussi. »

Cela, c'était plus difficile, et la bouquetière qui fit sur le carnet d'Adrien le pendant du prince Rama ne ressemblait guère à Laure; mais Madelon s'en contenta.

Après la bouquetière, vint Adrien lui-même en costume de marin, puis un page, puis une paysanne bretonne, puis une foule d'autres personnages. Adrien s'animait à ce jeu. « C'est très-amusant, de dessiner, » pensait-il; et le soir, à sa récréation, il fit à peine deux tours d'allée avec son cerceau, après quoi il tira son carnet de sa poche pour essayer de dessiner les passants, les chiens, les chevaux, et les arbres de l'avenue.

Sa mère l'appela pour voir ce qu'il faisait. C'était très-mauvais, assurément; pourtant il y avait dans ces essais un sentiment des proportions qui la frappa. Elle lui montra les défauts de son dessin et vit avec plaisir que ces défauts ne se retrouvèrent pas dans les bonshommes qu'il fit ensuite. De retour à la maison, il s'empara d'un livre illustré et se mit à en copier les gravures.

A partir de ce jour, Adrien ne marcha plus sans un crayon et un cahier de papier blanc, sur lequel il griffonnait tout ce qui attirait son attention. Quand il venait voir Madelon, il apportait son cahier, et la jeune fille admirait de bonne foi les œuvres de son petit ami.

Elle fut un jour si émue par un dessin légèrement ombré qui était censé représenter Bastien et qui avait quelque vague ressemblance avec lui, qu'Adrien, enchanté, détacha de son cahier le susdit dessin, et le fixa au mur par quatre pains à cacheter, vis-à-vis le lit de Madelon. Ce fut son premier triomphe.

Le vieux Pascaud feuilletait le cahier, riait et secouait la tête. « Vous n'avez donc pas peur, disait-il à Claire, de voir l'enfant mettre le pied dans ce chemin de perdition qu'on appelle l'art? Je croyais que pour les mères de famille, les artistes étaient autant de grands diables cornus. »

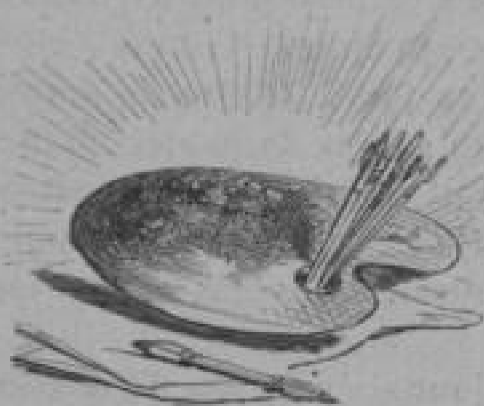
Claire souriait. « Je ne suis pas si poltronne, répondait-elle; parce qu'un enfant s'amuse à griffonner, ce n'est pas une raison pour qu'il veuille et puisse être peintre. S'il arrive à bien dessiner, tant mieux : un talent est un gain pour l'esprit, tout comme une science. Quant aux autres dangers, ils sont partout pour les jeunes gens qui n'ont pas la conscience solide, et ce n'est pas en élevant un enfant dans une boîte qu'on lui donne des forces pour la bataille de la vie. Ceux dont la bonne conduite n'est qu'une affaire de circonstance ne sont pas réellement estimables à mes yeux. Laissons donc Adrien dessiner, et qu'il devienne ce qu'il pourra!

— Allons, vous êtes une femme forte! reprenait le vieux Pascaud; il n'y en a guère comme vous, et c'est ce qui explique pourquoi le genre humain ne vaut pas le diable : presque toutes les mères s'évertuent à rendre leurs enfants encore plus mauvais que la nature ne les avait faits. »

Une fois sur ce thème, le vieux Pascaud n'avait pas fini de sitôt; mais cela n'avait pas d'inconvé-

nient, Adrien n'ayant nullement en lui l'étoffe d'un misanthrope.

A suivre. Mme Colomb.



LES PYGMÉES

D'après les légendes mythologiques des Grecs, les extrémités de la terre étaient habitées par des êtres humains auxquels on donnait le nom de *Pygmées*, parce que leur taille ne dépassait pas un *pygme*, mesure grecque équivalant à environ 34 de nos centimètres.

Les géographes grecs donnaient pour habitation à ces nains fabuleux le nord de l'Europe au delà de la Thrace, le sud de la Libye et de l'Éthiopie qui correspond au centre de l'Afrique, et enfin l'Inde.

Les Pygmées, selon la légende, étaient des nains guerriers et turbulents; leur courage ne se laissait nullement ébranler par la taille prédominante de leurs adversaires, et un jour, Hercule, s'étant aventuré sur le territoire de ces êtres minuscules, se vit assailli par eux; il est vrai que, pour s'en débarrasser, il n'eut qu'à les ramasser par poignées, et, en ayant rempli sa peau de lion, il les rapporta à Eurysthée.

Ces nains belliqueux avaient en dehors des autres hommes des ennemis non moins redoutables : c'étaient des grues d'une grosse espèce avec lesquelles ils étaient perpétuellement en guerre et qui, fort friandes de Pygmées, en faisaient une prodigieuse consommation.

Hérodote, le père des voyageurs et des géographes, croyait aux Pygmées, et, dans ses voyages en Égypte, il recueillit sur eux quelques détails plus précis, que l'on trouve fidèlement rapportés dans son livre.

« Des jeunes gens de la tribu des Nasamons, qui habite la Syrte[1], dit-il, résolurent d'aller explorer les déserts de la Libye et de tenter de faire des découvertes en pénétrant plus loin qu'on n'avait jamais fait. Car, en s'éloignant de la côte et de sa partie habitée, la Libye n'est plus qu'un repaire de bêtes farouches; au delà c'est un désert sans eau, couvert de sables. Ces jeunes gens donc, bien pourvus de vivres et d'eau, voyagèrent d'abord dans la partie peuplée. Lorsqu'ils l'eurent traversée, ils entrèrent dans le séjour des bêtes fauves; de là ils passèrent dans le désert en se dirigeant vers le Zéphyre (le sud-ouest). Ils franchirent un vaste espace sablonneux, et après bien des jours de marche, ils aperçurent dans la plaine des arbres venus naturellement; ils y coururent et se mirent à en cueillir les fruits; pendant qu'ils les cueillaient, de petits hommes de taille bien au-dessous de la moyenne survinrent, les saisirent et les emmenèrent. On conduisit les Nasamons au travers d'un vaste marais, et, finalement, ils arrivèrent à une ville où tout le monde était de la même taille que ceux qui les avaient pris; tous étaient noirs; auprès de la ville coulait un grand fleuve : il venait de l'occident, il courait à l'orient et l'on y voyait des crocodiles. J'ajouterai que les Nasamons revinrent et que tous les hommes qu'ils avaient visités sont magiciens. »

On voit que le récit d'Hérodote est précis, circonstancié, et qu'il n'a plus le vague des fables sur les Pygmées. Cependant fables et récit ont pendant longtemps eu le même sort. On s'est ingénié à y voir diverses allégories; on a pensé que les Grecs avaient voulu désigner sous le nom de Pygmées soit des fourmis, soit d'autres insectes redoutables malgré leur taille minuscule.

Ce n'est que de nos jours que l'on a pu se convaincre que la fable des Pygmées reposait sur un fait réel, fait que l'ignorance de ces temps reculés n'avait fait qu'obscurcir et exagérer.

Déjà les explorations des derniers siècles avaient prouvé que les extrémités septentrionales de notre globe sont peuplées exclusivement d'hommes fort petits et même de véritables nains, car si les Lapons sont encore des hommes, les Esquimaux sont de vrais Pygmées, dont la taille ne dépasse pas en moyenne 1 mètre 30 à 1 mètre 50.

Et voilà qu'aujourd'hui les hardis explorateurs du centre de l'Afrique viennent de retrouver les Pygmées de la Libye au point même où Hérodote avait signalé leur existence. C'est à M. Schweinfurth que revient l'honneur de cette découverte. C'est après avoir traversé les immenses marécages du haut Nil pour pénétrer dans le pays des Mombouttous, qu'il entendit parler des nains signalés par Hérodote.

« D'après mes Nubiens, dit le voyageur, le Nil, qu'on voyait s'élargir de jour en jour, sortait de l'Océan dont l'Afrique est entourée, et nous conduisait au pays où, de même que les grues, nous aurions des nains à combattre. Plusieurs d'entre eux avaient vu des gens de ce petit peuple, et ils ne se lassaient pas plus de répéter ce qu'ils pouvaient en savoir, que les autres ne se fatiguaient de l'entendre. Au sud du pays des Niams-Niams, disaient-ils, habitent des hommes tout petits, dont la barbe est si

1. Contrée du nord de l'Afrique qui bordait les deux golfes de la Méditerranée aujourd'hui appelés golfe de la Sidre et golfe de Gabès.

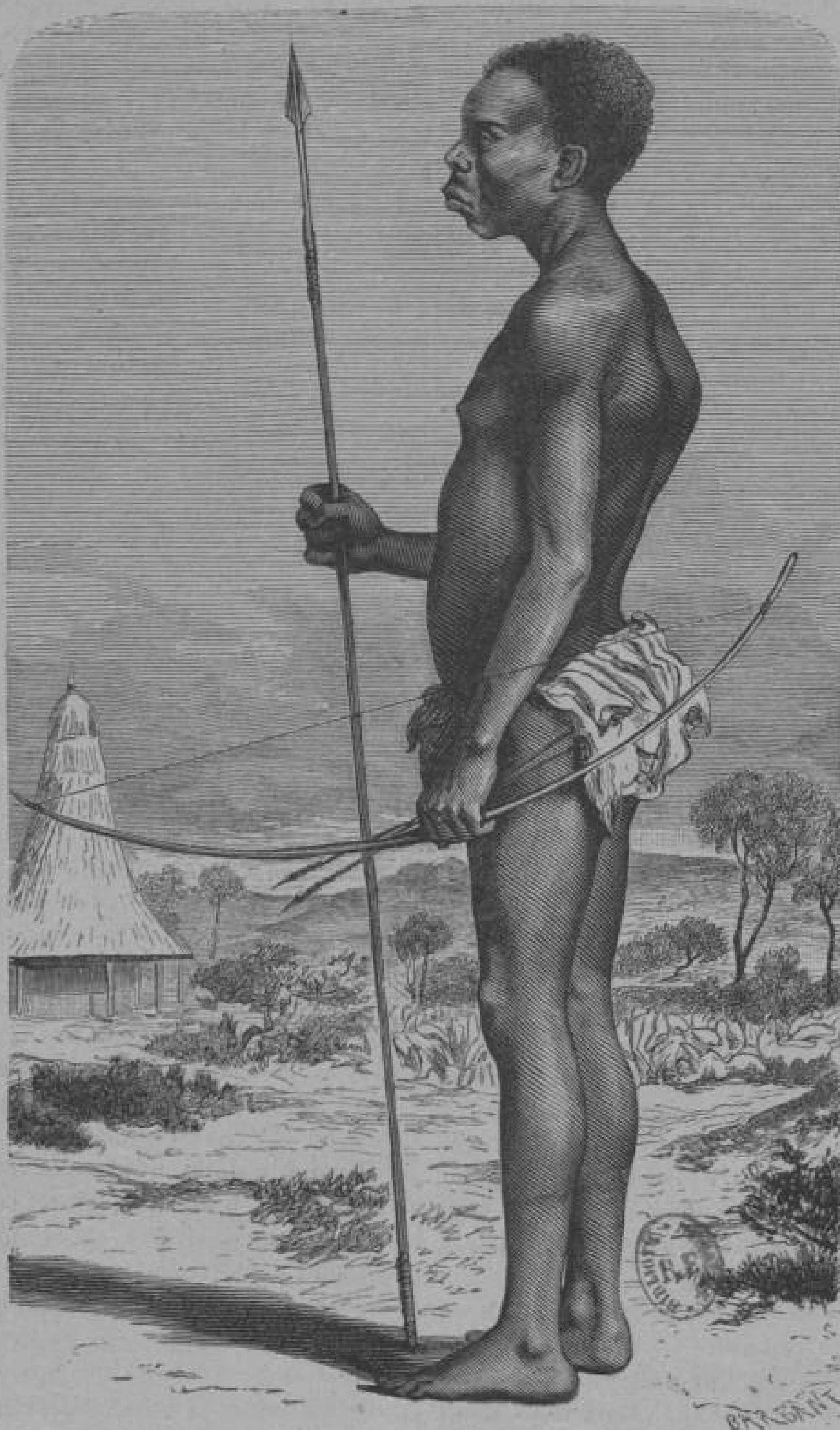
longue qu'elle atteint leurs genoux. Ils ajoutaient que ces nains, armés de courtes lances acérées, se glissaient sous les éléphants, et les éventraient avec une agilité qui, les rendant insaisissables, les faisait échapper à la trompe du colosse.

» Plus j'écoutais leurs histoires, plus j'étais frappé des souvenirs qu'elles évoquaient : Cyclopes, Automoles, Pygmées, sous des noms différents, revenaient sans cesse dans leurs discours. Etait-ce à leur esprit inventif ou à la tradition qu'il fallait l'attribuer? D'où leur venait cette connaissance d'événements chantés par Homère? Où s'étaient-ils familiarisés avec des faits qui ont inspiré Ovide, Juvénal, Statius, et que nous trouvons mentionnés dans Nonnus et dans Oppien? Comment faisaient-ils combattre les *Chebbers Dighintous* (les nains à grande barbe) avec les grues, donnant un jour la victoire à celles-ci et le lendemain aux Pygmées? Il va sans dire que nous employons ce dernier mot, non pas dans le sens littéral, mais, ainsi que le faisait Aristote, pour désigner le petit peuple d'Éthiopie.

» Pendant mon séjour dans les zéribas, j'entendis souvent parler des nains que l'on voyait chez les princes niams-niams, où, d'après les témoins oculaires, ils jouaient le rôle de bouffons. Malgré les embellissements du récit, il était évident qu'il y avait là un fait réel ; seulement je crus qu'il s'agissait de phénomènes pathologiques recherchés par les princes à titre de curiosité ; il ne m'entra pas dans l'esprit qu'il pouvait y avoir une série de tribus dont la taille était bien inférieure à celle des autres peuples.

» Nous arrivâmes chez Mounza ; plusieurs jours s'écoulèrent sans que je visse aucun des petits personnages dont il avait été question ; mes serviteurs affirmaient pourtant qu'ils en avaient rencontré. Je leur reprochai de ne pas m'avoir amené un de ces êtres curieux ; ils me dirent que les petits hommes étaient trop timides pour venir au camp. Mais, un matin, j'entends des exclamations ; je m'informe, et j'apprends qu'Abd-es-Sâmate s'est emparé d'un nain de la suite du roi et qu'il me l'apporte. Je vois, en effet, arriver Sâmate ayant sur l'épaule une étrange petite créature, dont la tête s'agite convulsivement, et qui jette partout des regards pleins d'effroi. Le Kénousien dépose son fardeau sur le siége d'honneur ; l'interprète royal se place auprès du siége. J'ai enfin sous les yeux une incarnation vivante de ce mythe répandu il y a quelques milliers d'années.

» Son nom est Adimokou ; il est chef d'une petite colonie établie à une demi-lieue de la résidence royale. J'apprends de lui-même que son peuple se



Type d'Akkas, peuple nain de l'Afrique centrale, d'après M. Schweinfurth. (P. 120, col. 1.)

nomme *Akka*. J'ai su plus tard que cette nation habitait de grandes provinces situées au sud des Mombouttous, entre le deuxième et le premier degré de latitude nord. Une partie des gens qui la composent sont au nombre des sujets de Mounza, qui, jaloux d'accroître la splendeur de sa cour par toutes les curiosités possibles, a contraint plusieurs familles d'Akkas à venir demeurer près de lui.

» L'Akka porte le vêtement d'écorce et le bonnet à plumes des Mombouttous ; une lance, un arc et des flèches en miniature complètent son costume. Sa taille est de 1 mètre 30 ; c'est le chiffre le plus élevé que m'aient fourni les gens de sa race.

» Bien que la danse guerrière des Niams-Niams ait plus d'une fois excité ma surprise, j'avoue que celle de l'Akka me surprend davantage. En dépit de son gros ventre, de ses jambes courtes et arquées, en dépit de son âge, car il est vieux, Adimokou fait preuve d'une agilité qui surpasse tout ce qu'on peut dire : je me demande si les grues pourraient jamais lutter avec de pareils êtres. Les bonds du petit chef et sa pantomime, d'une vivacité inouïe, ont une expression à la fois si burlesque et si variée, que tous les spectateurs s'en tiennent les côtes. Il m'est dit, par l'interprète, que les Akkas traversent les grandes herbes en bondissant à la manière des sauterelles ; qu'ils approchent de l'éléphant, lui mettent leur flèche dans l'œil, et, comme le disaient les Nubiens, vont l'éventrer d'un coup de lance. »

Quelques jours après, comme le voyageur passait près de la demeure royale pour rentrer chez lui, il vit une foule de petits bonshommes qui lui parurent jouer au soldat, et qu'il prit pour des gamins d'une rare insolence. Ils avaient l'arc tendu et le visaient d'un air qui lui fit éprouver une certaine irritation. « Vous les prenez pour des enfants, lui dirent ses Niams-Niams ; ce sont bel et bien des hommes : ils savent se battre. »

Les Akkas semblent appartenir à une longue série de peuples nains, qui offrent tous les caractères d'une race aborigène, et qui, sous l'équateur, se rencontrent d'un rivage à l'autre. Tous les voyageurs qui ont pénétré dans le centre de l'Afrique ont reçu de nombreux témoignages relatifs à l'existence de ces petits hommes.

Presque tous nous les représentent comme étant d'une couleur moins foncée, et tirant plus sur le rouge ou le brun jaune que celle de leurs voisins : ce qui est le fait des Akkas. Mais il y aurait une grande différence à l'égard du système pileux. Du Chaillu, le seul qui, avant Schweinfurth, ait été en relation avec des individus de cette petite race équatoriale, dit en parlant des Obongos, dont la taille serait d'environ 1 mètre 50, qu'ils ont les cheveux courts, mais le corps très-velu.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LES CAUSERIES DU JEUDI

COMMENT SE FONT LES STATUES

L'autre jour un de mes neveux traversait avec moi le jardin des Tuileries. « Ce doit être bien difficile, dit-il, de prendre un gros morceau de marbre tout brut, et de tailler là-dedans et d'en faire sortir une de ces belles statues ; car, pour peu qu'on se trompe, pour peu qu'on ne sache pas au juste où passera tel bras, telle jambe, ou même, s'il arrivait qu'on voulût changer de disposition, j'imagine l'embarras, l'ennui qu'on aurait. Reprendra-t-on un autre morceau de marbre? Recommencera-t-on à tailler? C'est certainement dur, et long à couper, le marbre. Oui, vraiment, l'état de sculpteur doit être un état bien difficile! »

J'avais entendu les réflexions de mon neveu, qui espérait sans doute que j'allais les relever ; mais, bonne note prise en moi de sa remarque, je la laissai sans écho, ce qui parut beaucoup étonner le jeune garçon. Toujours est-il que nous passâmes, et que l'entretien ne tarda pas à rouler sur d'autres sujets.

Or, si, contre mon habitude, je n'avais pas profité de l'occasion pour donner à ce cher enfant l'explication théorique qu'appelaient évidemment ses paroles, c'est que j'étais justement en mesure de lui fournir une démonstration pratique.

Quelques jours auparavant j'avais rencontré un de mes amis, statuaire de grand talent, qui m'avait invité à aller voir dans son atelier certain groupe qu'il achevait et sur lequel il serait aise d'avoir mon opinion. Je m'étais engagé à faire cette intéressante visite. La veille du jour fixé, j'appris à trois de mes neveux, — parmi lesquels, bien entendu, l'auteur de la remarque ci-dessus, — que nous irions le lendemain *voir faire les statues*.

Le matin donc, nous voilà frappant à la porte de l'atelier de mon ami, situé, comme celui de beaucoup de ses confrères, dans l'une des rues paisibles qui sont derrière le Luxembourg.

L'artiste vint nous ouvrir lui-même, et comme naturellement je lui tendais la main, il s'excusa de ne pas la prendre, en me faisant remarquer que les siennes étaient pleines de terre glaise.

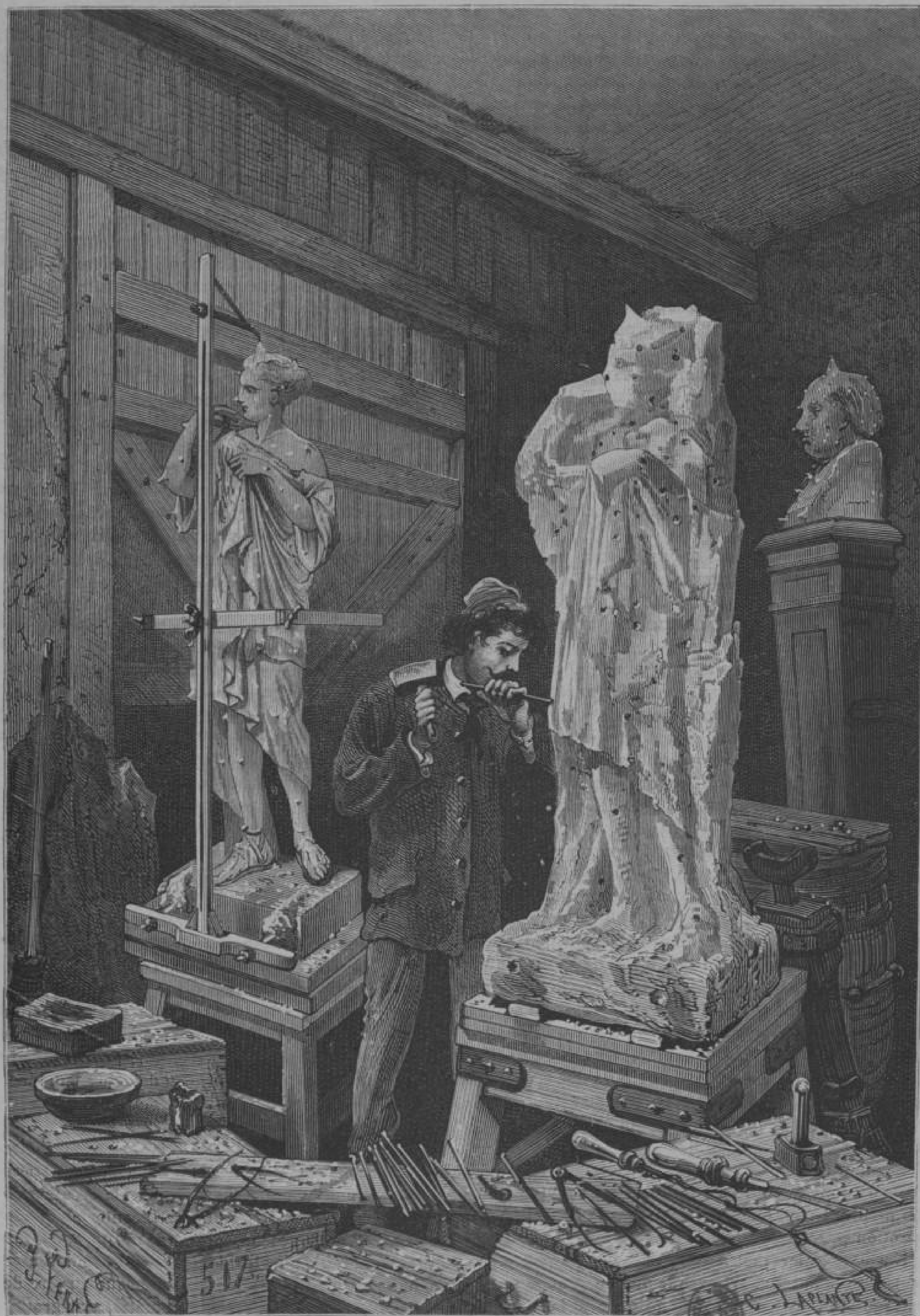
« Ah! c'est juste, » dis-je.

Et tout en le suivant pour gagner l'atelier, j'entendis que l'un de mes neveux disait à l'oreille de l'autre : « Il arrange peut-être son poêle.

— Sans doute, fit le second.

— C'est drôle, pour un grand artiste, qui doit avoir les moyens de payer le fumiste, » ajouta le troisième.

Nous entrâmes d'abord dans une espèce de petit salon où le statuaire nous fit asseoir, et au milieu



Le praticien. (P. 123, col. 2.)

duquel était placé une sorte de haut escabeau portant un petit monceau de terre grisâtre, qui avait la vague forme d'une tête, au-dessus d'un cou roide et rugueux et de deux épaules grossièrement accusées.

« Je vous demande cinq minutes, dit l'artiste; j'attends ce matin une personne qui doit poser pour son buste, et je voudrais achever de *bloquer* la terre sur laquelle je dois travailler. »

Tout en s'exprimant ainsi, le statuaire, prenant une à une de grosses pelotes de terre qui étaient au pied de l'escabeau, avait commencé à la jeter contre le bloc informe où elles adhéraient, et en continuant à causer, il pétrissait tout cela des deux mains, tantôt indiquant une saillie, tantôt produisant un creux avec quatre doigts recourbés ou avec le pouce, qui jouait dans cette opération le rôle majeur.

Mes neveux suivaient d'un œil distrait les mouvements de l'artiste, auxquels ils semblaient n'attacher aucune importance.

Après quelques instants : « Voilà qui est fait, » dit mon ami, qui plongea pour les nettoyer ses deux mains dans l'eau d'un petit baquet qui était dans un coin de la chambre.

« Maintenant, reprit-il, nous allons, si vous le voulez bien, voir mon groupe. »

L'artiste ouvrit une porte donnant accès sur une salle carrée, très-haute, recevant un jour plongeant par un vitrage voisin du plafond.

Au milieu de cette salle, sur une espèce de plateau soutenu par un système de forts tréteaux, se voyait quelque chose d'immense et de plus informe encore que le buste ébauché de tout à l'heure; car cette chose était comme emmaillottée dans d'affreuses toiles grises, humides, qui, collant deci, pendant delà, composaient un ensemble déguenillé du plus disgracieux effet.

Mes neveux ouvraient de grands yeux où se lisait la plus profonde stupéfaction.

Cependant le statuaire, grimpant sur une échelle double, avait atteint une des guenilles mouillées, qu'il déroula avec précaution et qui, en retombant, laissa voir, modelé en terre brune toute luisante d'humidité, un bras colossal. Une autre toile écartée, une énergique tête de femme apparut; puis un autre bras tenant une couronne; puis la tête douloureuse et le corps affaissé d'un soldat mortellement blessé; enfin, en bas du groupe, qui était alors découvert en entier, deux petits enfants tout ingénus, tout gracieux, assis sur les branches d'une ancre, symbole d'espérance.

Le sujet de cette grandiose composition est: « La France donne la couronne du martyre à l'un de ses fils mourant pour elle, et compte sur la nouvelle génération pour la consoler de ses malheurs. »

Notre premier mouvement, à mes neveux et à moi, fut d'admirer l'art avec lequel ce groupe symbolique était disposé, et d'en louer à la fois le magistral ensemble et les heureux détails; mais ce tribut payé à l'inspiration et au talent de l'auteur :

« En vérité, fit un des jeunes garçons, voilà un fort beau groupe; mais est-ce qu'il sera mis tel quel là où il doit être placé? »

Le statuaire ne parut pas saisir bien nettement la question, car, pensant que son travail laissait, selon le jeune homme, quelque chose à désirer, il le pria, avec la plus franche bonne grâce, de vouloir formuler son observation, qui pouvait être excellente à recueillir. Mais intervenant alors, je lui fis entendre que mon neveu se plaçait en ce cas au seul point de vue matériel, étant donné qu'il était venu principalement avec l'intention de savoir *comment se font les statues*.

« Ah! très-bien! dit l'artiste, qui se trouvait ainsi amené à décrire lui-même les procédés mécaniques de sa profession.

» Toute sculpture, dit-il, est d'abord modelée avec de la terre molle, comme ce groupe, et comme le buste que vous m'avez vu préparer tout à l'heure. Pour de tout petits et très-délicats ouvrages cependant, médaillons ou statuettes, on donne la préférence à la cire, qui a le grain plus fin que la glaise. Ce travail, toujours commencé avec les doigts, est quelquefois mené très-loin, au moins dans ses principales parties, à l'aide de ces seuls outils naturels, surtout quand l'œuvre est d'une certaine dimension; mais pour tout ce que les doigts ne pourraient modeler, nous employons des instruments qui, sous le nom général d'*ébauchoirs*, reçoivent les formes les plus diverses, et que voici. »

L'artiste montrait une poignée de morceaux de buis et d'os de différentes longueurs, taillés les uns en lame de couteau, en spatule renversée, les autres pointus, carrés, triangulaires. Tout en parlant d'ailleurs, comme il était placé devant son groupe, tantôt du bout du doigt, tantôt à l'aide de l'un ou de l'autre de ses *ébauchoirs*, il fouillait un creux, accusait une saillie, polissait une surface.

« Pendant que nous travaillons au modelage, continua-t-il, nous devons tâcher de garder la terre régulièrement humide, pour qu'elle ne se gerce pas. A cet effet, nous arrosons fréquemment notre œuvre à l'aide d'une petite pompe lançant l'eau sous forme de pluie, et après chaque séance nous l'enveloppons, comme vous l'avez vu en entrant, avec des toiles humides. Au reste, nous avons le soin de fixer dans la masse de terre des barres de fer, pour soutenir intérieurement les parties un peu détachées du bloc, comme les bras, les jambes isolées, car la matière glisserait, s'écroulerait.

» Ce groupe-ci, continua-t-il, étant destiné à être fondu, ou, pour employer le terme consacré, *coulé* en bronze, ma tâche personnelle dans la création de cette œuvre, dont je resterai bien incontestablement pourtant le seul auteur, prendra positivement fin au moment où j'aurai mis la dernière main à ce modèle en terre, et il pourrait presque en être de même si, au lieu d'être exécuté en métal, mon groupe devait être en marbre ou en pierre.

» Quelle que soit d'ailleurs la destination de nos

modèles en terre, ils doivent subir la première transformation du moulage en plâtre, opération à laquelle le statuaire ne participe à peu près en rien. Pour un bloc dans le genre de celui-ci, le rôle du mouleur est souvent fort compliqué, par la raison du nombre de pièces à donner à son moule qui, remarquez-le toutefois, n'est pas destiné à donner plus d'un exemplaire, mais seulement une reproduction exacte de ce que nous lui livrons modelé en terre. Pour n'entrer point dans des détails tout professionnels et ne prendre que le côté théorique de la chose, supposons le moulage d'un buste : l'ouvrier pourra ne donner à son moule que deux pièces, et un moyen expéditif et sûr de produire cette simple division sera celui-ci : Il posera, en le faisant bien adhérer partout, un fil de laiton passant sur le milieu de la tête et descendant jusqu'au piédestal. Cela fait, il plaquera poignée par poignée une forte épaisseur de plâtre sur le tout. Quand le plâtre aura suffisamment durci, mais alors qu'il sera encore très-humide, si le mouleur prend par le bas les deux bouts de laiton et les tire en remontant, il opérera nécessairement dans ce plâtre mou une section du genre de celle que produisent les marchands de fromage ou de beurre, et il aura deux espèces de coquilles qui, en se raccordant parfaitement, porteront en creux jusqu'au moindre trait du buste. Les coquilles séparées, il en arrachera la terre, qui n'est plus à ménager, puisqu'elle a donné son empreinte; il passera sur l'intérieur de ces coquilles, bien nettoyées et déjà plus sèches, un peu d'huile. Puis il les rapprochera bien exactement, fera tout autour des ligatures pour qu'elles ne s'écartent pas; il renversera le moule la tête en bas, et par la base, qui présente une large ouverture, il introduira dans le creux une quantité voulue de plâtre délayé, qui prendra la place de la terre.

» Quand il croira que ce nouveau plâtre est *pris*, il posera le bloc dans son vrai sens, il enlèvera les ligatures, et s'armant d'un ciseau, qu'il maniera avec la plus grande précaution il attaquera la croûte extérieure que l'huile aura empêchée d'adhérer au plâtre intérieur, et qui, en tombant écaille par écaille, laissera voir la fidèle répétition en matière relativement résistante et durable du travail que le statuaire avait effectué en terre molle.

» Voilà donc le buste ou la statue devenu *plâtre*, il en est même beaucoup qui restent en cet état.

— Et pour la création desquelles par conséquent, remarqua un de mes neveux, le statuaire n'aura nullement dû manier le ciseau.

— Évidemment non. Mais poursuivons. Si la statue doit être fondue comme ce groupe, le modèle en plâtre est livré au fondeur, dont le travail, fort compliqué est complétement indépendant du statuaire. S'il vous plaît d'avoir une idée de ce travail, je m'engage à vous donner rendez-vous à la fonderie quand on coulera mon groupe, vous verrez certainement là quelque chose d'assez curieux.

— Convenu, dis-je.

— Pour la transformation en marbre du modèle en plâtre, reprit le statuaire, le travail est tout différent. J'ai là d'ailleurs un ouvrage en chantier; venez. » Il nous fit passer dans un second atelier où nous vîmes placés sur deux escabeaux voisins, ici un plâtre représentant une Diane, et là un beau bloc de carrare dans la masse encore incertaine duquel semblaient s'accuser des formes répétant celles du plâtre.

Sur un tabouret avoisinant le bloc, étaient posés un gros marteau de fer carré à manche très-court, et quelques forts barreaux d'acier taillés en pointe et en ciseaux. « Ah! s'écria avec une sorte de joie, un de mes neveux, voilà enfin le maillet et les ciseaux, tels qu'on les met aux mains des artistes en sculpture quand on les représente.

— Oui, dit mon ami, mais ce n'est pas moi qui pour le moment du moins en fais usage. Ce n'est encore que le praticien qui travaille à ce marbre.

— Le praticien? répéta le jeune homme.

— Nous appelons ainsi un artisan qui est expert dans la taille de la pierre à l'aide du ciseau et du maillet, et qui, un bloc de marbre lui étant confié, se charge d'y découper, par des procédés purement mathématiques, la répétition exacte du modèle en plâtre qu'on lui donne. C'est-à-dire en se servant d'un ensemble de mesures prises sur des points dont on a au préalable marqué le modèle. D'où vient le terme de *mise au point* donné à cette opération. »

L'artiste nous fit alors remarquer que le plâtre était tout moucheté de petits clous, qui étaient autant de repères pour les mesures en question; et en ouvrant un immense compas à branches sphériques, dont il posa les pointes sur deux des clous du modèle, et qu'il rapporta ensuite sur le bloc ébauché, il nous montra que cette distance correspondait exactement à deux points indiqués sur ce marbre, et cela à plusieurs reprises, en mesurant dans divers sens.

« Les praticiens très-habiles, reprit-il, peuvent d'ordinaire conduire leur travail jusqu'au point où le statuaire n'a plus qu'à user de la lime et de la pierre ponce pour terminer son marbre, et c'est de préférence à ceux-là que s'adressent les rares artistes qui ont négligé de se familiariser avec le côté mécanique de leur profession : mais le plus souvent nous ne demandons au praticien que ce qu'on pourrait appeler une ébauche très-avancée, nous réservant de rendre l'œuvre plus entièrement personnelle en mettant nous-mêmes la main à l'achèvement de toutes les parties. Il faut d'ailleurs constater que si, même parmi les célébrités de l'art, il se trouve quelques hommes tout à fait inaptes à manier le maillet et le ciseau, on en citerait beaucoup parmi les plus illustres qui excellèrent dans la taille du marbre proprement dite et qui dûrent à cette habileté manuelle plus d'un heureux effet pour leurs œuvres. »

L'artiste en était là de sa démonstration quand le praticien entra, et, prenant sa masse et un solide

burin, se mit à attaquer à grands coups le bloc de marbre, rude besogne à laquelle nous le laissâmes.

Peu après nous prenions congé du statuaire, mais en nous promettant bien d'être exacts au rendez-vous qu'il doit nous donner pour que nous assistions à la fonte de l'œuvre que nous n'avons encore vue qu'en terre.

L'ONCLE ANSELME.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



A la gare Saint-Lazare.

IX

Villégiature.

Dans la famille Parajoux, les résolutions étaient étudiées sans retard, et les décisions utiles très-vite prises. C'était le 16 août que le médecin avait dicté l'ultimatum pour Geneviève, et le 18 août, vers dix heures du matin, Raoul et Charlotte Daubry attendaient Marthe et Geneviève à la gare Saint-Lazare, d'où l'on s'embarque pour les bains de mer de la côte normande. Raoul et Charlotte sont arrivés quelques minutes avant les autres, dans cette gare dont la façade étroite donne sur la place du Havre, mais dont les immenses bâtiments occupent presque tout le côté gauche de la rue d'Amsterdam. Raoul a pris les billets et, en attendant les voyageurs, il promène sa sœur sous les arcades, et les yeux de Charlotte vont alternativement du flot des voyageurs affairés qui traversent la cour, aux vitrines où s'étalent des journaux, des revues coloriées, des livres de toutes nuances, dont on a eu soin d'ouvrir la première page pour allécher le passant. Lotte est sans cesse emportée par une sorte de curiosité inconsciente qui la rend d'un chaperonnage difficile. En ce moment, elle aperçoit de pauvres diables qui lisent ardemment ces pages ouvertes et ces feuilles volantes, accrochées à une ficelle par de grosses épingles de blanchisseuse; elle en voit un qui a glissé la tête sous le journal pour continuer sa lecture. Comme Raoul a fait un pas en avant pour inspecter la cour, Charlotte se rapproche vivement de l'étalage. Mais Raoul se détourne brusquement, jette sur la vitrine un regard attentif, et adresse à l'imprudente un geste de commandement, accompagné d'un regard sévère. Charlotte se rapproche de lui, mais avec un air d'ennui.

« Voilà un monsieur qui laisse bien sa fille regarder ces images, dit-elle, en jetant un coup d'œil d'envie sur une affreuse petite jeune fille multicolore, et sur un gros monsieur dont elle tenait le bras.

— Lui trouves-tu l'air intelligent, à ce monsieur? La trouves-tu distinguée, cette jeune fille?

— Ni l'un, ni l'autre; mais voilà un monsieur distingué qui achète un de ces journaux. »

Un homme bien mis, gris de cheveux et de barbe, enlevait en effet de la montre un affreux journal peinturluré de bleu, de jaune et de rouge.

« Chacun est libre de se salir les mains, reprit Raoul, et ce Monsieur nous donne une assez piètre opinion de lui, voilà tout. N'est-ce pas Geneviève que j'aperçois à cette portière? C'est elle : ne traverse pas par là, tu te ferais écraser; remontons jusqu'au perron. »

Charlotte obéit, et au bas du perron ils reçurent Mme Parajoux, Marthe, Geneviève et Mme Schauffen, qui avait des bagages jusqu'aux yeux. Ce train n'étant composé que de voitures de première classe, les domestiques avaient pris celui de la veille.

Pendant que Raoul s'occupe de faire enregistrer les bagages, ces dames se rendent à la salle d'attente. Il revient bientôt les y rejoindre, on échange de tendres adieux, et Raoul s'éloigne avec Mme Parajoux, pendant que les autres se dirigent vers les wagons, où il leur est permis de s'installer. Dans leur wagon Mme Schauffen et Marthe rangent les menus bagages, Geneviève fait l'inventaire de sa petite poche et de sa petite bourse. Lotte va et vient d'une portière à l'autre et babille sur tout ce qu'elle voit.

Mais voici que deux autres voyageurs pénètrent dans le wagon, Lotte tombe accablée auprès de Marthe, le train s'ébranle, on part, et Geneviève tirant sa petite montre d'argent constate qu'il est onze heures vingt-cinq minutes.

Pendant la première partie du voyage, c'est-à-dire de Paris à Mantes, Lotte semble assoupie, mais à Mantes elle sort de ce feint sommeil juste au moment où Mme Schauffen et Geneviève tombent à leur tour en somnolence, et c'est à Marthe qu'elle communique ses impressions sur le vieux couple qui occupe l'autre côté du wagon. Le costume élégant du vieux monsieur ravit la petite folle. Sur lui, tout est couleur tabac d'Espagne, depuis le béret orné d'une agrafe formée de branches de laurier, jusqu'aux guêtres qui dessinent son petit pied. Le col et les manchettes sont rayées d'un rose tendre, sa boutonnière porte la rosette d'officier de la Légion d'honneur; il est entouré de journaux : le *Temps*, les

[1] Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91 et 106.

Débats, le *Gaulois*, le *Journal de Paris*, papillonnent autour de lui. Sa femme a un très-petit chapeau sur une longue tête allongée de faux cheveux; elle est chamarrée et soutachée sur toutes les coutures; elle lit aussi un grand journal, et de temps en temps prête l'oreille pour essayer de distinguer la voix de son chien, enfermé avec les bêtes.

Charlotte regarde beaucoup ce vieux Monsieur qui blâme sans cesse quelqu'un en répétant : « Il n'est pas de son temps. » Si bien que Lotte finit par demander à Marthe ce que c'est que d'être de son temps, et de quel temps est donc ce Monsieur qui est si blanc de cheveux, malgré le rose de ses poignets et la boucle enfantine de son béret. Elle ajoute que depuis quelque temps tout le monde lui fait l'effet d'être jeune.

Marthe, qui craint les oreilles de ses voisins, tâche d'attirer l'attention de Lotte vers le dehors, et le dehors fournit bientôt des aliments nouveaux à son intarissable verve. Elle s'extasie de voir de l'herbe, des bœufs, des moutons, elle s'émeut en apercevant des bâtons piqués dans les vignobles. Ces pauvres piquets! il y a si longtemps qu'elle n'en a vu. Elle tombe en extase devant un groupe de ramasseuses de pommes, elle veut les dessiner, et Marthe est obligée de fermer d'autorité la portière.

Puis elle revient à ses compagnons de voyage, trouve que le Monsieur a un profil de grenouille, et dessine bien vite une grenouille qui a un béret et des cheveux frisés.

A Évreux, elle a peur du feu, et déclare que cela sent la côtelette grillée; à Serquigny, elle salue le premier bonnet de coton qui lui apparaît sur la tête d'une bonne vieille, et réveille Geneviève pour lui faire sentir l'air de la mer, que Geneviève ne sent pas du tout. A Lisieux, elle compte les équipages arrêtés devant la gare.



Sur la route d'Houlgate. (P. 125, col. 2.)

Puis elle s'apitoie sur le sort des bœufs qui, du wagon où ils sont entassés, regardent passer le train; elle secoue Mme Schauffen, qui fait de paisibles recherches dans un de ses paniers. Ces pauvres bêtes! Pourquoi les arracher à leurs prés où ils ont l'air si heureux!

Pourquoi imaginer de les tuer, de les dépecer, de les cuire! Qui donc a inventé le roastbeef? Charlotte se nourrirait bien de laitage, d'œufs, de fruits, et Marthe aussi, et Geneviève et Mme Schauffen aussi.

« Certainement, » dit la grosse dame allemande en mangeant une tartine truffée de cette viande que dédaigne Charlotte.

Charlotte parle avec tant d'animation, que le vieux Monsieur couleur de tabac d'Espagne la regarde par-dessus son pince-nez. Sa physionomie déplaît à Charlotte, et comme il confie à sa femme qu'il a fort mal à la tête, Geneviève, qui entend cela, rit entre ses doigts. Il n'y a plus moyen de dormir avec Charlotte, qui brûle d'arriver. On passe le Breuil, Pont-l'Évêque, Touques, stations riantes, perdues dans le feuillage, et l'on arrive enfin à Trouville. Les voyageurs y trouvèrent le tohu-bohu particulier aux débarcadères des villes qui sont devenues un centre de plaisirs ou d'affaires.

Nos voyageuses prirent l'omnibus qui fait le service entre Trouville et Cabourg. Charlotte, voyant des dames monter sur l'impériale, obtint de Marthe d'aller s'y établir, et joignit ses forces à celles de Geneviève pour hisser Mme Schauffen. Grâce à cette fantaisie, elles pouvaient non-seulement voir Villers et sa guirlande d'habitations princières, mais elles purent admirer le paysage et jouir complétement d'un magnifique coucher du soleil. Ces flammes, cette pourpre, ces fleuves d'or, jetaient Charlotte elle-même dans un silence admiratif, qui ne cessa que devant une cavalcade d'étrangers qu'ils rencontrèrent

avant d'arriver à Houlgate. Une demi-douzaine de miss, avec de larges ceintures écossaises et des chapeaux coniques, défilèrent à âne devant l'omnibus arrêté un instant ; puis arrivèrent deux hommes dont le dernier ne pouvait faire avancer sa monture, beaucoup trop petite pour lui, et qui semblait à bout de forces. Charlotte saisit d'un coup d'œil le comique du tableau, et se hâta de faire remarquer à son entourage le profil entêté de l'Anglais et celui de son âne, qui n'était pas moins têtu, les longues jambes de l'homme enchevêtrées dans les maigres jambes de la bête.

Les impressions graves se trouvèrent chassées du coup, et Geneviève et Charlotte riaient encore de souvenir quand la belle grève d'Houlgate apparut devant elles. Elles descendirent d'omnibus et gagnèrent à pied un charmant chalet aux arêtes de briques rouges à demi perdu dans les arbres et dont l'étroite cour d'entrée touchait à la plage.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LE NOUVEL OPÉRA

LETTRE DE JONQUET A SA COUSINE.

J'allais t'écrire pour te demander à quoi tu songeais de t'adresser, pour avoir des détails sur le nouvel Opéra, à moi qui, loin des vanités de ce monde, pioche ma philosophie entre les quatre murs d'un lycée. Ma lettre était toute préparée dans ma tête, et je te prie de croire que c'était un assez joli morceau, où ton cousin maniait avec une rare habileté la figure de rhétorique appelée ironie. J'en suis pour mes frais d'éloquence ; mon ami Dugard, l'aventureux Dugard, comme nous l'appelons, a assisté le lundi 21 décembre à un essai d'éclairage au grand Opéra. N'oublie pas que Dugard est externe, et qu'il a un certain oncle Desforges, lequel oncle connaît tout Paris, et trouve toujours moyen d'avoir des billets pour pénétrer partout. Sur ma demande, Dugard a écrit ses impressions de voyage à travers l'Opéra.

Comme il croyait écrire pour moi seul, il n'a pas fait d'efforts de style ; comme je n'ai pas le temps de recopier son petit *memorandum*, je te l'envoie tel quel. Ne t'étonne pas de voir l'aventureux Dugard parler de lui-même à la troisième personne : Xénophon, dans son *Anabase*, et, César dans ses *Commentaires*, ont usé du même procédé, et je ne sache pas qu'on le leur ait jamais reproché. La parole est à Dugard.

« L'élève Dugard est un philosophe, puisqu'il est en philosophie ; mais ce n'est pas un philosophe stoïcien, oh non ! Depuis qu'il sait que les portes de l'Opéra s'ouvriront à huit heures et demie, il est pris d'une crainte horrible, ou, pour mieux dire, de plusieurs craintes horribles : si l'oncle Desforges allait oublier de venir le prendre ! S'il allait perdre les billets ! s'il arrivait du monde pour le dîner, et que le dîner se prolongeât outre mesure ; s'il y avait contre-ordre ; si le gaz allait manquer tout à coup ! cela s'est vu.

» Tout se passe le plus heureusement du monde : l'oncle Desforges est exact ; il a même devancé l'heure, ce cher oncle Desforges ! Dugard arrivé en avance, et en compagnie des autres invités, attend l'ouverture des portes.

» Pour charmer les loisirs de l'attente, il cherche à anticiper sur le plaisir qui l'attend et à se figurer les merveilles que lui dérobent les murs de l'édifice. Par la façade, qu'il connaît et qu'il aime de longue date, il s'efforce de deviner ce que peut être le reste ; car elle a grand air, cette façade. Dugard sait depuis longtemps qu'elle est d'ordre composite ; il se rend compte des effets qu'on a voulu produire, de l'intention qui a présidé au choix des marbres. L'oncle Desforges, à qui l'on n'en donne pas à garder, a dit devant vingt personnes qu'il y a de l'invention dans cette œuvre, avec le sentiment de la grandeur, un heureux agencement de lignes et un choix très-judicieux de matériaux.

» Ah ! la barrière s'ouvre, la foule se met en mouvement ; Dugard arrive à une porte, quelqu'un lui prend son billet.....

« Où sommes-nous ici ? demande-t-il, ébloui par l'éclat des lumières.

— Vestibule ! » répond laconiquement l'oncle Desforges.

» Au grand amusement d'un groupe qui passe, l'élève Dugard s'écrie avec la candeur d'une belle âme : « Pour un beau vestibule, c'est un beau vestibule ! » Il ajoute bientôt : « C'est plus grand qu'une place publique ! — Pas si grand que tu crois, répond son mentor. » L'élève Dugard, sûr de son fait, entraîne son oncle à travers l'espace pour l'obliger à convenir que ce vestibule est immense. Toc ! il se heurte contre une glace, qui va du plafond au parquet, et s'aperçoit que le vestibule a des limites, et qu'il a été victime d'une illusion d'optique. Tout confus, il suit la foule, résolu à garder désormais ses remarques pour lui.

» La vue de l'escalier lui arrache une exclamation qu'il ne cherche même pas à retenir. L'escalier à lui seul est un monument merveilleux. La cage occupe l'espace immense compris entre le sol et la coupole qui domine le monument ; la foule énorme qui gravit les degrés est un spectacle pour l'autre foule qui s'est groupée aux balcons de marbre, et jusqu'aux dernières galeries. Dugard attrape un torticolis à force de lever la tête. Il désespérerait de donner même la plus faible idée de ce spectacle grandiose à son ami Jonquet, si son oncle ne lui promettait un dessin de ce « beau morceau d'architecture ». Il se demande quel coup d'œil présente-

raient ces degrés et ces galeries, si cette foule, au lieu d'être vêtue d'habillements sombres et tristes, portait ces costumes éclatants qu'il a si souvent admirés au Louvre, dans les tableaux des maîtres vénitiens. Il est tout fier d'avoir eu cette idée : cela le console d'avoir prêté à rire aux passants dans le vestibule.

» L'oncle et le neveu finissent par prendre place à leur tour sur un des balcons de marbre ; le neveu, en lui-même, compare la foule à une mer agitée ; il a un peu de vertige, pendant que l'oncle lui montre au passage les personnages célèbres, qui sont coudoyés par la foule comme de simples mortels.

« Et le foyer ! dit l'oncle. — Allons au foyer, » répond le neveu. Mais il paraît que les gens qui sont les peintures de M. Baudry peuvent affronter le jugement de toute l'Europe.

» La chaleur est étouffante ; néanmoins Dugard déclare qu'il ne partira pas sans avoir visité la salle. Il la trouve petite, à côté de ce qu'il vient de voir, et il le dit tout haut. L'oncle Desforges lui répond qu'une salle d'opéra a des limites qui ne dépendent ni de la volonté ni de l'imagination d'un architecte. Si celle-ci était plus grande, on n'entendrait pas les chanteurs, ou bien ils seraient obligés de forcer la voix, et se trouveraient hors de service au bout d'une saison.

» Dugard sort très-frappé de tout ce qu'il vient de voir. Il n'a qu'un regret, celui de n'avoir pas rencontré M. Ch. Garnier dans un petit coin, afin de lui



La façade du nouvel Opéra.

au foyer s'y trouvent bien, car la foule y est toujours si compacte, que l'aventureux Dugard n'y pénètre que de côté. Dix lustres éclairent ce foyer, dont toute l'ornementation, y compris le fût des colonnes, est or sur or, or vert sur or jaune, or brillant sur or mat. Toutes les fois que Dugard renverse la tête pour regarder les peintures du plafond, il se heurte contre quelqu'un dans cette foule serrée où l'on marche épaule contre épaule.

» Dugard, à son grand regret, renonce à regarder les peintures de M. Baudry. L'oncle Desforges affirme qu'elles sont fort belles et qu'elles font honneur à l'Ecole française. « Ce jugement, dit l'oncle Desforges, n'est pas seulement le mien : il est celui d'un de nos plus grands maîtres, M. Maréchal, de Metz, qui l'a énoncé devant moi. » Dugard, qui a le cœur d'un bon Français, se réjouit d'apprendre que dire qu'il le tient pour un très-grand artiste. Il ne sait pas au juste quel effet produirait sur M. Garnier cette déclaration à brûle-pourpoint, mais il aurait grand plaisir à la lui faire. »

Voilà les propres paroles de Dugard. Claparot, qui, comme tu le sais, passe sa vie à prendre des notes et à faire des recherches, s'est procuré sur M. Charles Garnier des notes très-curieuses et très-sûres, car elles viennent, m'a dit mon camarade, d'une personne qui connaît intimement M. Garnier. Je les résume pour toi.

« On peut dire de M. Garnier qu'il est le fils de ses œuvres, et que c'est à force de volonté, de persévérance, de foi en l'avenir, qu'il est entré à l'Institut et qu'il a mené à bien sa grande entreprise.

» Son grand'père était un paysan des environs de Saint-Calais, et son père un petit carrossier de la

rue Monsieur-le-Prince. Mais ce modeste carrossier aimait l'instruction et fit tout ce qu'il put pour instruire son fils, qui, tout jeune, montra un esprit vif et pénétrant. Il suivit les cours d'une école primaire et passa ensuite deux ans dans une petite institution de province, tenue par un de ses parents. A treize ans, il revient à Paris, et l'on songe à lui faire apprendre le métier de son père; mais tout s'y oppose, sa santé faible et délicate, sa nature nerveuse et fine. Quelqu'un suggère l'idée d'en faire un vérificateur, « bon métier, qui peut rapporter jusqu'à six francs par jour. » Le vérificateur à qui on le confie lui fait scier son bois et mettre son vin en bouteilles! Son père le fait rentrer à l'école primaire et lui fait suivre le cours municipal de dessin (rue de l'École-de-Médecine). Il en sait bientôt assez pour travailler chez un architecte, M. Leveil, qui lui prédit de grands succès. Il entre tout jeune à l'École des beaux-arts, où il étudie sous M. Lebas. Deux années de suite il manque le prix de Rome, et l'obtient enfin en 1848. Pendant les cinq années qu'il passa en Italie et en Grèce, il fit des envois très-remarqués.

» De retour en France, il fut employé plusieurs années par l'État à des travaux obscurs et mal rétribués, tomba malade et vécut du prix de très-belles aquarelles qu'il exécutait pour le duc de Luynes. Il avait, au milieu de toutes ces alternatives, refait son instruction, avait étudié le latin, lu et médité les grands auteurs. Pendant qu'il se livrait à des travaux si divers, il écrivait des articles pour les journaux d'architecture, des critiques du Salon de peinture ; il fit paraître deux ouvrages, dont le dernier, *le Théâtre*, fruit de ses études et de ses méditations personnelles, doit être considéré comme le manuel de tout architecte qui se chargera désormais de construire ou de décorer un théâtre.



Le grand escalier du nouvel Opéra.

Le concours de 1861 pour la construction d'un nouvel opéra le mit hors de pair. Son projet fut classé le premier à l'unanimité. Son théâtre, achevé enfin après de longues années de travail et de persévérance, est livré désormais au jugement du public, qui se montre très-favorable à l'œuvre et à l'artiste. »

J'aurais honte, ma chère cousine, de laisser partir ce volumineux paquet sans y joindre quelques lignes qui soient véritablement de moi. L'histoire de la vie et des travaux de M. Garnier m'a donné beaucoup à penser : c'est la meilleure apologie du travail et de la force de volonté. J'ai autour de moi quelques camarades ambitieux et pressés qui parlent d'arriver à la réputation et à la fortune, comme on parle d'aller de Paris à Saint-Cloud par le chemin de fer. Il est facile de voir ici et de comprendre par quelles épreuves, par quelle énergie, par quelle foi en l'avenir se prépare l'éclosion d'une réputation durable.

Même pour ceux qui ne visent pas si haut, et qui désirent simplement devenir utiles aux autres, deux grands préceptes se dégagent de cette vie si bien employée :

Il faut savoir, sans se faire d'illusion, ce que l'on vaut et ce que l'on veut, et tendre à son but sans dévier.

Moi, je ne songe nullement à bâtir des salles d'opéra, je te l'avoue ; je n'ai point la prétention d'illustrer le nom de Jonquet, mais j'ai l'ambition de le porter honorablement comme mon père ; l'exemple de M. Garnier me met en humeur de travailler et d'avoir du courage. C'est pourquoi je te quitte pour me plonger à corps perdu dans une dissertation latine.

Ton cousin,

JONQUET.



La distribution des prix. (P. 129, col. 2.)

DEUX MÈRES

XVII

La distribution des prix.

La chaleur tropicale qu'il faisait cette année-là n'empêcha point l'oncle Chaldry de venir à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand : il est vrai que l'oncle Chaldry était accoutumé à la chaleur. Au moment où sa voiture s'arrêtait devant la porte, il vit sa nièce saluer quelqu'un qui passait à pied. Naturellement il regarda, et la vue de la femme qui rendait gracieusement le salut qu'elle venait de recevoir lui causa une émotion qu'il eut de la peine à cacher. Il ne demanda point quelle était cette femme, car il reconnut l'enfant qui lui donnait la main, et dont le regard fouillait curieusement la voiture comme s'il y eût cherché Mocquo. Il ne mit pied à terre que lorsqu'il l'eut vue disparaître dans la cour. Alors il offrit son bras à Cécile, et suivit les invités dans la salle de la distribution, en murmurant tout bas :

« Oh! ces yeux! j'ai cru revoir les yeux de ma mère, ou ceux de Germain quand nous étions enfants et que je le faisais danser sur mes genoux. Pauvre Germain! il avait tout à fait les yeux de notre mère : sa fille les a aussi.... c'est dommage que ce ne soit pas elle... »

Ici les réflexions de M. Chaldry furent interrompues par l'accueil empressé des jeunes maîtres postés à la porte de la salle pour placer les invités. Vu le respect qu'inspiraient son âge et ses millions, il fut bientôt installé avec sa nièce au premier rang des spectateurs.

Qui a vu une distribution de prix en a vu cent. Musique bruyante, qui ne se fait aucun scrupule de célébrer le prix d'honneur par un air d'*Orphée aux Enfers*; défilé de graves messieurs rouges et ruisselants sous leurs fourrures et leurs longues robes de laine; agitation des écoliers, impatients d'en finir avec ces dernières heures de discipline; discours, parfois beaux, mais pas toujours neufs; enfin, et c'est là l'intéressant, appel des lauréats.

L'attention générale était déjà fatiguée lorsqu'on arriva aux prix de la classe de sixième, et les applaudissements s'étaient beaucoup amortis. La raison en est toute simple : ce sont les grandes mains qui frappent le plus fort, et les possesseurs de ces grandes mains, qui s'étaient fatigués à applaudir leurs camarades, ne se souciaient guère du succès des *petits*, qu'ils ne connaissaient pas. Le public, lui, qui s'intéresse aux jolies figures, attendait les bambins des classes élémentaires pour témoigner de l'enthousiasme.

« Version latine, premier prix, Chaldry (Robert), de Lille! » proclama le censeur.

Robert s'élança fièrement sur l'estrade.

« Le beau garçon! » dirent quelques dames.

« Un peu grand pour sa classe, » dit une dame dont le fils était fort petit.

« Il n'a pas du tout l'air timide.

— C'est un avantage pour un homme.

— Comme il est bien mis! c'est un des plus élégants. »

« Thème latin, premier prix, Chaldry! » appela le censeur.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 65, 81, 97 et 113.

« Ah! ah ! c'est un bon élève ! dirent les mamans, pendant que Robert, sur l'air du *Roi de Béotie*, allait chercher son prix et revenait se faire couronner par son oncle.

« Version grecque, premier prix, Chaldry! »

Cette fois, toutes les mains gantées de lilas ou de paille se mirent à applaudir à outrance, et les petites-filles grimpèrent sur les barreaux des chaises pour mieux voir le triomphateur.

« Histoire et géographie, premier prix, Mauloy (Adrien) des Sables-d'Olonne, Vendée; second prix, Chaldry! dit le censeur.

— Ah! ce n'est pas *lui* qui a le premier prix, dit une des causeuses.

— Non, c'est un petit brun qui a la tête de moins que lui; joli garçon d'ailleurs. Comme il a l'air content! »

Adrien, couronné par un haut dignitaire, allait quitter l'estrade, non sans avoir élevé son livre en l'air pour le faire voir à sa mère, quand son nom fut proclamé de nouveau.

« Arithmétique, premier prix, Mauloy! second prix, Chaldry! »

Il se retourna vivement, et voyant que le maître d'étude s'apprêtait à remettre son livre et sa couronne à quelque autre dignitaire, il lui toucha le bras et lui montra la salle en disant : « Maman! »

Le jeune maître sourit, et se souvenant peut-être de la première couronne qu'il avait portée à sa mère, il descendit les degrés et alla présenter le prix à Mme Mauloy.

« Ce sont tes prix, mère, lui dit l'enfant en l'embrassant; je les ai gagnés avec ce que tu m'as appris; l'année prochaine j'en aurai pour M. Pascaud, tu verras! »

La distribution touchait à sa fin : on appela les prix de langues vivantes :

« Allemand, premier prix, Mauloy! »

« Avez-vous d'autres parents ici, dit tout bas le jeune maître à Adrien, en regardant du côté des spectateurs. »

Adrien s'était presque involontairement tourné vers la mère de Robert, qui n'avait pas manqué de lui sourire à chacun de ses succès. Elle le vit, et se leva en faisant signe au maître de lui apporter le prix.

Adrien, un peu interdit, suivit le maître. Mais Cécile ne lui remit pas le prix; elle présenta livre et couronne à l'oncle Chaldry, en lui disant :

« Ne voulez-vous pas couronner le sauveur de Mocquo, mon oncle? Vos deux neveux vous font honneur aujourd'hui. »

L'oncle Chaldry jeta un regard fâché à la pauvre Cécile.

« Vous ne réussirez pas à me forcer la main, » lui murmura-t-il à l'oreille, en repoussant le prix qu'elle lui tendait. Et il tourna le dos à Adrien.

Adrien se laissa embrasser et couronner par Cécile, et s'en retourna tout triste à sa place.

Quelques instants après, les deux familles se croisèrent encore devant la porte du lycée. Cécile salua Mme Mauloy, mais l'oncle Chaldry se recula dans le fond de sa voiture.



XVIII

Arrangements de vacances.

« Ah! voici notre jeune lauréat! dit M. Pascaud en montrant à l'ouverture de sa porte entrebâillée sa tête coiffée d'un bonnet de soie noire. Quelles nouvelles, mon jeune ami?

— Trois premiers prix; mais le plus beau, c'est que j'ai eu le sixième accessit de thème latin, et le troisième de version grecque. L'an prochain, je vous promets des prix : vous viendrez me couronner, n'est-ce pas?

— Moi, mon cher ami! jamais! Les uniformes, les discours, les cérémonies, j'en ai assez; on ne me reverra plus dans cette galère. Mais je ferai comme aujourd'hui : je guetterai le retour du jeune lauréat et de son heureuse mère pour les féliciter et prendre ma part de leur joie. Un accessit de thème latin! un de version grecque! bien, mon garçon, très-bien! *generose puer, sic itur ad astra*[1]! Un premier prix d'histoire.... bien, bien..., l'histoire, une science peu gaie, la nomenclature de toutes les coquineries humaines..., enfin il faut la savoir, quand ce ne serait que pour se mettre en garde contre ses semblables. Un prix d'arithmétique..., oui, il faut savoir compter, en ce monde, si l'on ne veut pas être volé... et encore on est volé tout de même.... Un prix d'allemand.... toutes ces langues modernes ne sont que des jargons, celle-là pourtant est un peu moins jargon que les autres. Enfin c'est un joli succès, un très-joli succès... je voudrais bien voir qu'on vînt me dire le contraire. »

Et il levait son poing maigre comme pour menacer quiconque lui eût dit le contraire. Adrien et sa mère riaient.

« Ne restez donc pas sur le palier, cher maître, dit Claire. Il faut que nous dînions ensemble pour fêter les prix d'Adrien. Entrez avec lui, pendant que j'irai chercher un gâteau.

— Oui, madame, nous dînerons ensemble; mais ce ne sera pas chez vous.... Cela vous étonne? Regardez-moi, vous serez bien plus surprise encore. »

1. Généreux enfant, c'est ainsi qu'on s'immortalise!

Il ouvrit tout à fait sa porte et se montra de la tête aux pieds.

« Comme vous êtes beau ! s'écria Adrien.

— On ne me reconnaîtrait pas, n'est-ce pas? J'ai préparé mon petit coup en cachette : on a été professeur dans son temps, on a eu pour élèves les professeurs d'aujourd'hui ; on sait à qui s'adresser pour savoir d'avance si le petit voisin rapportera quelques lauriers au grand jour..., on donne sa parole d'honneur de garder le secret, et la parole d'honneur du vieux Pascaud, c'est solide...; alors, on a le temps de faire nettoyer une redingote et un pantalon, de donner à la blanchisseuse une chemise à empeser, et un gilet blanc aussi; on cire ses souliers à tour de bras, et l'on est en état de servir de cavalier à une dame pour la mener dîner à la campagne.

— A la campagne! s'écria Adrien ravi.

— A la campagne! Nous n'y verrons pas votre bel Océan, *gurgite vasto* [1], mon jeune ami; mais nous irons en bateau, sur la Seine, jusqu'à Saint-Cloud : je connais par là des petits restaurants très-gentils. Je vous invite à dîner au bord de l'eau, avec du poisson frais; je vous promène dans le parc et dans les bois, et nous revenons tranquillement au logis ce soir. Pas d'objections, s'il vous plaît : voilà trois mois que je mijote cette petite fête et que je ne pense pas à autre chose. Je vais prendre mon chapeau, je lui ai fait donner un coup de fer; serrez les livres dans la bibliothèque, et partons. *Cras seria* [1] ! »



On dîna gaiement. (P. 132, col. 1.)

Si par « affaires sérieuses » le vieux Pascaud avait entendu le grec et le latin, il s'était trop avancé en les remettant au lendemain, car il en reparla dès qu'on eut mis le pied dans le bateau. Il expliqua à Adrien comment il comptait lui faire employer ses vacances, quels auteurs ils étudieraient, quelles promenades ils feraient. Claire et son fils crurent même comprendre que l'excellent homme s'était mis à travailler d'avance certaines matières scientifiques qui ne lui étaient pas très-familières, pour pouvoir aider Adrien quand il en serait là. Les belles rives de la Seine, que la veuve et son fils contemplaient avec admiration, lui remirent sur les lèvres une quantité de vers de Virgile et d'autres poëtes qui ont chanté la nature : de ceux qui l'ont chantée en grec ou en latin, bien entendu, car les autres langues n'existaient guère à ses yeux, et il ne prenait son parti d'être Français que parce qu'il lui était impossible d'être Latin ou Grec.

1. Aux vastes abîmes.

1. A demain les affaires sérieuses.

L'emploi des vacances fut donc réglé ce jour-là : Adrien devait travailler la musique, à laquelle il ne pouvait donner que peu d'instants pendant l'année scolaire ; il devait préparer ses auteurs de façon à entrer en cinquième dans un bon rang et à s'y maintenir. On profiterait des beaux jours pour faire de longues promenades : on irait souvent à Clamart, et l'on étudierait la botanique dans les bois. Il y avait bien longtemps que le vieux professeur caressait ces projets, mais il n'avait pas voulu en parler avant de savoir si Mme Mauloy était bonne marcheuse. Il sut à quoi s'en tenir là-dessus dans la promenade qu'ils firent ce jour-là : elle s'y montra infatigable. Le vieux Pascaud jouissait de son admiration et de celle d'Adrien, et il les conduisait de surprise en surprise, se frottant les mains lorsqu'il les amenait devant quelque nouveau point de vue. Après les avoir promenés sous les beaux ombrages du parc de Saint-Cloud, il les ramena par Sèvres et leur fit gravir la magnifique avenue qui conduit à la terrasse de Meudon, en inventant une foule de prétextes pour diriger leur attention et leurs yeux vers la droite, puis, tout à coup, il les arrêta en haut de l'avenue et leur dit :

« A présent, regardez de l'autre côté ! »



Monsieur Pascaud apparut. (P. 130, col. 2.)

Ce qu'il y avait de l'autre côté, c'était la profonde vallée, la Seine réfléchissant ses rives comme un miroir, les maisons blanches éparses dans la verdure, les coteaux ombreux, les horizons bleuâtres, et Paris, la ville immense, avec ses flèches s'élevant dans les cieux, ses dômes et ses toits brillant au soleil ! Le vieux Pascaud, qui avait habilement préparé son effet, dut être content de l'enthousiasme de ses compagnons ; ils ne pouvaient plus s'arracher à cette vue grandiose, et il eut de la peine à les emmener dîner.

On dîna gaiement sous les charmilles d'un modeste petit restaurant, puis le vieux Pascaud voulut montrer le bois de Meudon à ses amis : le soleil couchant est si beau à voir à travers les arbres ! Ils s'y attardèrent un peu, et ne se décidèrent qu'à la brune à redescendre vers la gare. Un vent assez fort s'était levé, et chassait rapidement dans le ciel encore clair de grands nuages noirs tout déchiquetés. Comme ils passaient sous des arbres élevés, qui entrechoquaient leurs têtes avec ce froissement particulier qui précède l'orage, Mme Mauloy s'arrêta tout à coup, et recula d'un pas.

« Qu'y a-t-il donc, mère ? dit Adrien inquiet.

— Je crois que j'ai mis le pied sur un nid : le vent l'aura fait tomber du haut de ces arbres. Pourvu que je n'aie pas écrasé les pauvres petits ! »

Elle se baissa pour ramasser l'objet.

C'était bien un nid, et il n'était pas vide ; mais comme il faisait déjà trop nuit pour qu'on pût en examiner le contenu, Claire le mit dans un pan de son châle et l'emporta jusqu'à la gare de Meudon. En y arrivant, on put constater que des trois petits oiseaux qui se trouvaient dans le nid deux étaient morts et déjà froids ; le troisième, plus vigoureux que les autres, avait résisté à l'abandon et à la chute, et, s'éveillant dans un lieu éclairé, il se crut au lendemain, et ouvrit en piaillant un énorme bec bordé de jaune.

« Est-il gentil, maman ! dit Adrien ravi. Quel oiseau est-ce ? il a faim, le pauvre petit ! où allons-nous lui trouver du grain ?

— Du grain, nous en trouverons à Paris ; en attendant, j'ai encore du pain dans ma poche, nous allons voir s'il en mange. »

Elle mouilla sur ses lèvres un peu de mie de pain, et donna la becquée à l'oiseau, qui ne se fit pas prier.

« Il mange ! il vivra ! s'écria Adrien transporté de joie. Nous allons l'emporter, tu veux bien, n'est-ce pas ? nous l'apprivoiserons, et ce sera si gai d'avoir un oiseau à nous ! »

On revint à Paris. Le nid et son petit habitant furent placés sous une couche de coton destinée à remplacer les ailes de la mère. Le petit s'arrangea au fond de ce logis dont il restait le seul propriétaire, ferma les yeux et le bec, et s'endormit. Adrien, après l'avoir longtemps regardé, se décida à l'imiter.

Au moment où il donnait à sa mère le baiser du soir, un souvenir lui revint.

« Mère, dit-il, ta cousine a dit « vos deux neveux » en me présentant à son vieil oncle. Elle voulait me faire couronner par lui, mais il est resté les mains dans ses poches. Il n'est guère aimable, ce monsieur-là ; Est-ce qu'il est mon oncle vraiment ?

— Oui, ton grand-oncle, comme celui de Robert. Il a adopté Robert pour son fils. Mais il ne veut pas nous voir ; il craint que nous ne lui demandions quelque chose.

— Il peut bien être tranquille, nous n'avons pas envie de le tourmenter. Est-ce qu'il nous prend pour des mendiants?... Alors Robert est comme son fils? j'aime mieux que ce soit lui que moi.

— Je crois que M. Chaldry est bon pour Robert; trop bon peut-être : il le gâtera sans que sa mère puisse s'y opposer, puisqu'elle a consenti à partager ses droits sur son fils.

— Tu as raison, mère : Robert n'est plus si bon garçon qu'au commencement de l'année. Je ne l'ai pas trouvé gentil du tout au jour de naissance de la petite Laure, et depuis il a l'air de me garder rancune.

— Il ne faut pas lui en vouloir; ce n'est pas sa faute s'il est mal élevé.

— J'aime mieux être élevé par toi toute seule : comme cela, si j'ai des défauts, je ne pourrai m'en prendre qu'à moi, car tu n'es pas capable de m'en donner, toi ! » . . . .

« Oh ! oui ! j'ai bien fait ! » se répéta Claire quand elle fut seule dans sa chambre. Ce soir-là, il y eut chez l'oncle Chaldry un dîner de dix-huit couverts en l'honneur de Robert, qui alla se coucher à minuit, bouffi d'orgueil et alourdi par trop de friandises.

A suivre. Mme COLOMB.



L'INCENDIE DU COSPATRICK

L'océan Atlantique austral vient d'être le théâtre d'un des plus terribles drames que les annales maritimes aient eu à enregistrer, et qui égale en horreur les catastrophes du *Northfleet* et de l'*Atlantic*.

Le *Cospatrick*, magnifique navire de 1200 tonneaux, était parti de Gravesend le 11 septembre dernier à destination de la Nouvelle-Zélande, où il transportait, outre un équipage de 47 hommes, un groupe de 429 émigrants, parmi lesquels 254 femmes et enfants.

Le navire était arrivé le 17 novembre à environ 1200 kilomètres dans le sud-ouest du cap de Bonne-Espérance. Tout à coup, vers minuit, par un temps calme, le terrible cri : « au feu ! » retentit et vint jeter l'alarme parmi les passagers. En un instant le pont fut envahi par les flammes qui s'échappaient des panneaux avec une violence extrême.

Le capitaine ordonna de faire jouer les pompes, mais le navire tournant sur lui-même, les flammes poussées par le vent couvrirent toute la longueur du navire. Par malheur le feu avait embrasé dès l'abord la grande chaloupe et les embarcations de l'avant. Voyant cela la plupart des femmes et les enfants se précipitèrent vers les deux canots pendus à l'arrière, et sans écouter aucune exhortation s'y entassèrent follement jusqu'à ce que les barques, cédant sous le poids, une centaine de malheureux furent précipités dans la mer. Le capitaine avec sa femme, sa fille et quelques passagers descendirent dans le gig qui chavira sous leur poids et tous furent noyés.

Enfin, le second, Macdonald, réussit à maîtriser un peu la confusion qui régnait parmi les survivants et fit mettre à la mer l'embarcation de tribord, la seule que les flammes eussent épargnée ; il s'y embarqua avec un certain nombre de passagers et de matelots. Ayant réussi à relever une des chaloupes chavirées, il la ramena près du navire et trente-deux personnes y prirent place.

Les deux chaloupes, quoique surchargées, restèrent auprès du navire qui continuait à brûler et qui ne sombra qu'au bout de trente-six heures, lorsque le feu l'eut complétement dévoré. On put recueillir ainsi quelques malheureux qui s'étaient réfugiés sur des débris flottants, puis on fit route vers le Cap. Le 21, un violent coup de vent sépara les deux embarcations. Celle qui portait Macdonald continua sa route. Malheureusement on n'avait pu emporter ni eau, ni provision d'aucune sorte, aussi dès le 22 la soif commença à se faire sentir douloureusement sur la chaloupe de Macdonald. Trois hommes moururent ensuite, après être devenus fous. Le 23 quatre hommes moururent encore, et les survivants éprouvèrent une telle faim et une telle soif, qu'ils burent le sang et mangèrent le foie de deux des morts. Le 24, mort de quatre hommes; d'autres périrent le jour suivant, et le nombre des passagers de la chaloupe fut réduit à huit. Trois d'entre eux avaient perdu leur raison. Le 27, un vendredi, une rafale amena par intervalle une pluie légère ; mais les malheureux ne purent recueillir une goutte d'eau. Deux hommes moururent encore; les naufragés jetèrent l'un des cadavres par-dessus bord, mais ils n'eurent pas la force de soulever l'autre. Cinq restaient encore vivants dans la chaloupe. Deux devinrent fous. Tous étaient plongés dans un engourdissement léthargique, lorsque Macdonald fut réveillé par un des fous qui mordait ses pieds. Il vit alors un vaisseau courant sur eux; c'était le *British Sceptre*, allant de Calcutta à Dundee.

Les pauvres naufragés furent pris à bord et furent l'objet des soins les plus empressés du capitaine, de ses officiers et de l'équipage ; mais deux de ceux qui avaient perdu leur raison moururent à bord du *British Sceptre*. Les trois seuls survivants des 476 passagers et matelots du *Cospatrick* furent débarqués à Sainte-Hélène le 6 de ce mois. Ils étaient restés du 17 au 27 novembre sans aucune nourriture.

ÉT. LEROUX.

LE THÉ

La première moitié du XVII[e] siècle fut marquée en France par l'apparition de plusieurs substances inconnues jusqu'alors et qui devaient avoir, à des points de vue différents, une influence considérable sur les mœurs des nations européennes : nous voulons parler du tabac, du café, du cacao et du thé.

Le premier, déjà connu un peu avant, mais entré véritablement dans l'usage à cette époque est la seule de ces substances dont l'introduction puisse susciter quelques regrets, quant aux trois autres on peut les classer parmi les plus utiles productions de notre globe.

Nos lecteurs connaissent déjà les particularités du café [1] et du cacao [2], il nous reste à parler du thé.

Le thé appartient à la famille des ternstrœmiacés, dont le représentant le plus connu et le plus brillant est le camellia. Il croît spontanément dans les parties montagneuses de la Chine, où il se développe en arbustes ou en petits arbres. Son port est élégant ; ses rameaux, chargés de feuilles rudes au toucher, en forme de lance, dentelées, se couvrent à la floraison d'élégantes fleurs d'un blanc laiteux.

Comment les Chinois sont-ils arrivés à découvrir les qualités spéciales des feuilles de cet arbre, à l'aspect peu engageant, et absolument dépourvu de fruits comestibles, c'est ce que l'on ignore ? Le fait est que cette découverte remonte à une antiquité fort reculée, car les anciennes chroniques chinoises mentionnent déjà avec louange l'usage de la feuille de thé.

Lorsque les premiers voyageurs européens arrivèrent en Chine, ils y trouvèrent le thé en grand honneur. Cet arbre était alors cultivé dans presque toute l'étendue du vaste empire chinois, et des édits impériaux encourageaient et protégeaient sa culture d'une façon spéciale.

Il ne paraît pas cependant que les premiers explorateurs eussent été bien frappés par les merveilleuses qualités de la feuille de thé ; en tous cas les échantillons qu'ils apportèrent en Europe n'y excitèrent aucun enthousiasme. Le thé apparaissait sur la scène avec deux concurrents redoutables, le café et le cacao, concurrents qu'il n'a pas réussi à dominer dans notre pays.

C'est vers 1636 seulement que l'on commença à Paris à parler du nouveau breuvage. Le chancelier Séguier se fit ouvertement son patron ; il en faisait boire dans ses réunions ; il distribuait des pincées de la précieuse feuille à ses intimes. On voit, en effet, dans les lettres de Guy-Patin, à l'année 1648, qu'un docteur en médecine, voulant faire sa cour au chancelier, soutint une thèse dont la conclusion était que le thé contribue à donner de l'esprit (*menti confert*). « Ce docteur, ajoute Patin, voulait favoriser l'impertinente nouveauté du siècle et tâcher par là de se donner quelque crédit. Mais cette thèse fut généralement désapprouvée. » Neuf ans après, on soutint encore devant la Faculté une thèse sur l'usage du thé ; le chancelier Séguier y assista avec plusieurs personnages illustres. Enfin, à la fin du XVII[e] siècle, on commença à mêler du lait au thé. M[me] de Sévigné, dans une lettre de 1680, parle de cet usage comme d'une invention récente de M[me] de la Sablière.



Fleurs et feuilles de thé.

Cependant le thé ne réussit pas à entrer chez nous dans l'usage populaire ; il ne fut employé pendant longtemps que comme tisane, et ce n'est même encore qu'à ce titre qu'il est usité dans nos départements méridionaux où on l'administre surtout comme digestif et tonique. Quoique plus apprécié à Paris et dans le Nord depuis quelques années, il est rare que l'on boive en France du bon thé, c'est-à-dire du thé bien fait.

Mais si le thé s'est vu dédaigné en France, il peut dire qu'il a conquis l'Angleterre et avec elle l'Amérique et tous les pays anglais, où il est devenu le véritable breuvage national. Il a eu le même succès en Russie.

Dans ces deux contrées, l'achat judicieux du thé est la première préoccupation d'une bonne ménagère ; son talent le plus apprécié est sa manière de bien faire le thé ; enfin à toute heure de la journée le chaud et doux breuvage figure sur la table de famille ; le thé est à l'Anglais et au Russe ce que le vin est au Français, la bière à l'Allemand.

1. Voy. vol. IV, page 330.
2. Voy. vol. V, page 42.

Aussi le thé est-il devenu l'objet d'un des plus importants commerces du monde.

L'Angleterre, qui en 1699 n'avait reçu que 112 livres de thé, en absorbe annuellement aujourd'hui de 10 à 12 millions de kilogrammes. Des flottes de superbes navires sont spécialement chargées d'aller chercher en Chine la précieuse denrée et de la rapporter à toute vitesse, car l'air de la mer lui est, parait-il, nuisible.

La Russie, grâce à ses possessions sibériennes qui s'étendent jusqu'à la Chine, a l'avantage de pouvoir faire venir son thé par terre. Aussi ce thé, connu sous le nom de thé des caravanes, est-il estimé en Europe, où il se vend fort cher. Le peuple russe lui-même fait une consommation considérable d'un thé de basse qualité, aggloméré avec de la colle de poisson en forme de briques.



Magasin de thés, à Yédo.

La Chine n'a plus le monopole de la production du thé, quoiqu'elle en soit restée la source la plus abondante. On cultive l'arbuste chinois d'abord au Japon, où l'usage du thé est aussi répandu qu'en Chine, puis aussi avec succès dans le nord de l'Inde, principalement dans l'Assam et dans les vallées du Haut Pendjab. Sa culture s'est étendue aux Mascareignes, dans les îles Bourbon et Maurice, et au Brésil, mais elle n'y donne que des produits très-inférieurs.

Enfin, chose peu connue, le thé se cultive aussi en France. Des essais assez heureux d'acclimatation ont été faits près d'Angers ; seulement nos arbres à thé fournissent une feuille trop peu abondante, quoique de bonne qualité, pour qu'on puisse en tirer un bon parti au point de vue commercial. On espère cependant obtenir de meilleurs résultats au moyen de la greffe sur le camellia, greffe qui se fait très-facilement.

Peut-être la France arrivera-t-elle un jour à produire le thé nécessaire à sa consommation, et les Français deviendront-ils par patriotisme buveurs de thé.

Si les Chinois nous ont livré des plants de leur précieux arbre, il semble en tout cas qu'ils aient voulu conserver le secret de la bonne préparation de la feuille, car la préparation industrielle du thé chinois est encore enveloppée de mystère.

D'après M. Fortune, voyageur anglais qui a parcouru la Chine pour arriver à pénétrer ces secrets de fabrication, les Chinois font successivement trois récoltes de feuilles. La première a lieu vers le commencement du printemps ; elle ne fournit que des feuilles très-jeunes, encore couvertes d'un duvet soyeux, desquelles on obtient le thé le plus délicat et le plus estimé. La seconde cueillette a lieu un mois plus tard. La troisième se fait lorsque les feuilles ont pris leur développement complet. Elle fournit les qualités les plus communes, celles qui composent la plus grande partie des thés du commerce.

La préparation des feuilles provenues de ces diverses récoltes consiste en dessiccations rapides, opérées dans des chaudières maintenues très-chaudes, dans lesquelles ces feuilles sont tournées et retournées continuellement, et par suite desquelles elles se ploient ou se roulent de diverses manières.

Quant à l'arome qui les rend si agréables après leur entière préparation, l'origine n'en est pas parfaitement éclaircie. En effet, les uns assurent qu'il se développe spontanément et par l'effet du temps, par le seul séjour des thés préparés dans les caisses

dans lesquelles on les expédie; tandis que les autres affirment qu'il est communiqué par le mélange de diverses espèces de fleurs, entre autres le camellia odoriférant et la rose-thé; cette dernière opinion est même la plus répandue.

Les diverses espèces de thés du commerce, dont les noms sont aujourd'hui connus de tout le monde, *pekoe*, *souchong*, *houlong*, *hyson*, etc., se classent en deux grandes catégories : les thés verts et les thés noirs. Or tous les doutes ne sont pas encore levés sur le mode de préparation, sur l'origine de ces deux sortes.

Longtemps on a cru que les thés verts provenaient d'une variété de l'arbre à thé appelée par Linné *Thea viridis* (thé vert). Plus récemment, on a cru reconnaître que les thés noirs étaient uniquement ceux dont la feuille avait conservé la couleur que lui avait donnée la préparation, tandis que les verts devaient la teinte qui leur a valu leur nom à une couche de substance colorante que l'on dit être fournie par l'indigo ou par le bleu de Prusse.

Cette manière de voir, qu'a confirmée l'analyse chimique, est soutenue par M. Fortune, le voyageur déjà cité. Il assure que les thés destinés à l'exportation sont les seuls auxquels les Chinois fassent subir l'opération qui les transforme en thés verts. A Canton, la matière colorante employée consisterait en bleu de Prusse; tandis que dans les provinces du nord on se sert d'un bleu extrait d'une sorte d'indigo.

D'un autre côté, M. Samuel Ball qui, pendant un très-long séjour en Chine, s'est occupé des détails relatifs à la préparation et à la culture du thé, assure que les thés verts sont ceux que les Chinois obtiennent par simple dessiccation, ce qui rend compte de leur astringence plus prononcée; que les thés noirs subissent en outre une sorte de fermentation à laquelle ils doivent leur couleur plus foncée et leur saveur plus douce.

On voit donc que tout n'est pas dit encore sur l'histoire du thé.

J'ai dit tout à l'heure que l'on ne buvait que rarement de bon thé en France, c'est-à-dire du thé bien fait. Pour avoir du bon thé, il est essentiel d'abord de s'assurer, soit d'un bon mélange de thé vert et de thé noir, le thé vert en très-petite quantité, soit d'une bonne espèce de thé noir, *pekoe* ou *souchong*, mais l'infusion elle-même est une opération délicate: il ne faut introduire dans la théière tout d'abord qu'une petite quantité d'eau absolument bouillante, puis, après avoir fermé la théière et laissé infuser un instant, rajouter la quantité d'eau nécessaire, pas au delà, et toujours aussi bouillante que la première. En observant ces règles avec un peu d'attention, on peut arriver assez rapidement à une perfection dans la fabrication du thé-breuvage, dont les Anglais nous considèrent comme tout à fait incapables.

H. NORVAL.

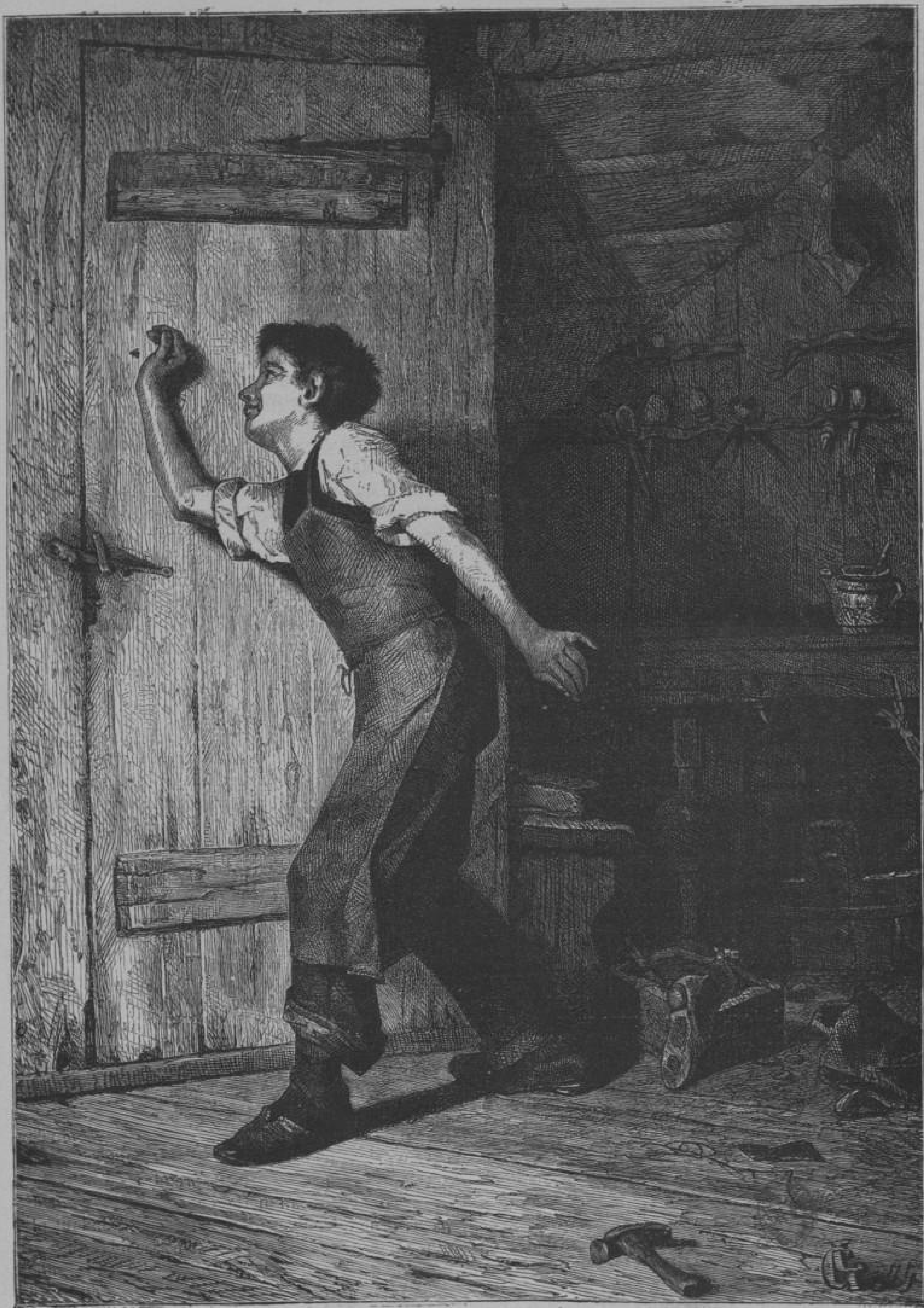
C'EST LA MOUCHE!

Les bans ont été publiés par trois fois; par trois fois le pasteur de Dotheboys, dans le Yorkshire, a demandé à ses paroissiens si quelqu'un d'entre eux voyait empêchement au mariage de John Muffin, ouvrier brasseur, et de Sally Barrow, couturière? Personne n'ayant soufflé mot, il est décidé que le mariage se fera. Il va se faire aujourd'hui même. Oui, pas plus tard qu'aujourd'hui, le pasteur en surplis demandera solennellement : « Qui donne cette femme à cet homme? » Le papa Barrow répondra : « Moi! » Sally deviendra décidément et pour toute la vie mistress Muffin, tous les gens de la noce calligraphieront leurs noms sur le grand registre de la sacristie, et tout sera fini.

M. le pasteur a, justement ce jour-là, une réunion de charité où il doit prendre la parole; il songe en se rasant que les gens auraient peut-être bien pu choisir un autre jour pour se marier. Mais il réfléchit que cette pensée n'est pas très-évangélique, et il renfonce de son mieux sa mauvaise humeur. C'est un digne homme, mais enfin c'est un homme, et sans qu'il s'en aperçoive, sa mauvaise humeur reparaît au déjeuner. Il est un peu maussade, et il avale son thé si bouillant qu'il devient rouge comme une pivoine. Néanmoins il part pour l'église, le cœur rempli de pensées chrétiennes, mais derrière ces pensées chrétiennes apparaît l'idée que ce brasseur et cette couturière sont capables de se faire attendre.

Point du tout; la noce est là, et semble au grand complet. Cependant comptons bien sur nos doigts pour ne point commettre d'erreur. Voici la petite mariée; elle est un peu pâle, mais elle n'en est que plus jolie. Voici les demoiselles d'honneur, affairées comme des aides de camp, lorsque la robe de la mariée fait seulement un pli. Voici Barrow père, tout plein de raideur et de dignité, avec son grand col qui l'empêche de tourner la tête. Voici Barrow fils, qui se penche toujours en avant, pour apercevoir le bout de ses bottes à la Wellington. O fascination de la première paire de bottes! Monsieur le pasteur voit tout cela en passant, mais il voit aussi que la loueuse de chaises a un air pincé, et que le bedeau se donne un torticolis à force de regarder vers la porte. Manquerait-il quelqu'un, par hasard?

Hélas! oui, il manque quelqu'un, quelqu'un même de fort nécessaire dans la circonstance présente : le marié n'a point encore paru. Quelques vieilles femmes de l'assistance insinuent charitablement que le marié est parti pour l'Australie. On entend le pasteur qui parle bas avec le bedeau dans la sacristie. Barrow père, du haut de son faux-col, ordonne à Barrow fils d'aller capturer le réfractaire. Barrow fils s'élance, plus léger que la brise, heureux sans



Il fut sur le point de la saisir. (P. 1 8, col. 2.)

doute de rendre service, plus heureux encore d'étaler aux yeux du public ses bottes à la Wellington, qui sont aussi brillantes que des miroirs à prendre les alouettes.

Attente silencieuse; tout le monde a perdu contenance. « Ah, enfin! les voilà! » Il était temps. M. le pasteur était au supplice; Sally se trouvait mal; les demoiselles d'honneur s'empressaient avec des flacons de sels; Barrow père faisait de fréquentes allusions à quelqu'un qui aurait les os rompus, pour sûr! Barrow fils était rouge d'avoir couru, mais il avait un air triomphant. Quant à John Muffin, permettez-moi de vous dire qu'il avait l'air tout à la fois penaud et furieux; sa figure n'était pas pourpre, elle était cramoisie. « Voilà un joli Valentin! » grommela un matelot grisonnant, parent de la mariée.

Horreur! s'écrie une vieille dame; je comprends pourquoi il a l'air si penaud. Mais voyez donc, ma chère amie, s'il est permis de venir se marier dans un pareil état; c'est un affront pour nous toutes. La « chère amie », qui était myope, demanda d'un air scandalisé si par hasard le marié ne serait pas ferme sur ses jambes? « C'est bien pis, répondit la voisine; cela pourrait passer pour un accident; mais venir, de propos délibéré, se marier à la face d'Israël en grosses bottes de travail! » Les deux amies se demandent s'il n'est pas de leur dignité de s'en aller: la curiosité les retient. Mais elles conviennent qu'il y a insulte grave, préméditée, que ce brasseur est un rustre, et que la pauvre petite Sally sera foulée aux pieds comme un ver de terre.

Barrow père, avec un air de dignité outragée, a donné « cette femme à cet homme » mal botté. La petite Sally a dit « oui » gentiment. Le gros John a dit « oui » d'un ton bourru. La cérémonie est terminée, la noce disparaît par le porche cintré. La loueuse de chaises hausse les épaules tout en empochant sa gratification, le bedeau se frotte le nez avec la pomme de sa canne officielle.

Au tournant d'une rue, la noce rencontre un apprenti savetier, qui court tout essoufflé, portant à la main un escarpin de cuir verni. A cette vue, le marié pousse une sorte de rugissement, et laisse aller le bras de la mariée. Plus prompt que l'éclair, il quitte son habit de noces, le dépose sur une borne et coupe la retraite au savetier qui cherche à fuir sa destinée.

O muse des combats, raconte comme ce brasseur était beau et fier, dans la pose classique de l'Anglo-Saxon qui va défendre ses droits ou venger ses injures.

« Ce n'est pas ma faute! crie l'apprenti éperdu, c'est la mouche! » A ces mots, la colère du brasseur ne connaît plus de bornes; il va frapper son adversaire, qui cherche à se faire un bouclier de l'escarpin. Sally se tord les bras de désespoir; on l'a mariée à un fou furieux! Barrow père saisit son gendre et demande à grands cris un constable. Le matelot grisonnant s'empare du savetier qui fond en larmes et, dans un anglais fort incorrect, persiste à soutenir que « c'est la mouche! » — « Fi! John, s'écrie Barrow père, voulez-vous tuer d'un coup de poing un si chétif adversaire? » John cesse aussitôt de se débattre.

A la fin tout s'explique; l'esprit des assistants, éclairé par les aveux du savetier, remonte le cours des événements, et rattache les effets à leurs causes. John Muffin a été imprévoyant comme un célibataire. Le matin de la noce seulement, il a ouvert l'armoire où depuis de longs mois reposaient loin du jour et de la poussière les escarpins vernis qu'il ménageait comme la prunelle de ses yeux. Quelque souris affamée avait grignoté le cuir verni; elle en avait enlevé la largeur d'un shilling.

Il alla conter sa peine à maître Wales, le meilleur ou, pour parler franchement, le seul cordonnier de Dotheboys. Maître Wales, homme obligeant, cordonnier fidèle à sa parole (notez ce point, je vous prie), promit de réparer le dommage dans les deux heures. Mais maître Wales, cité subitement à une enquête du coroner, a délégué cette besogne importante à son apprenti. L'apprenti a juré ses grands dieux qu'il ne perdrait pas une minute. Maître Wales est parti vêtu de son habit bleu à boutons de cuivre, après avoir rouvert deux fois la porte pour renouveler ses recommandations.

Pour plus de sûreté, maître Wales a taillé de ses propres mains dans une pièce de cuir verni la languette qui doit cacher les méfaits de la souris. Il a remis la pièce de cuir dans l'armoire et a emporté la clef. L'apprenti s'est mis à l'œuvre en sifflant comme un merle. Il avait ciré avec soin le fil, que les cordonniers dans leur langue savante appellent le *ligneul*, il avait commencé à percer les trous avec la seule alène qui fût assez fine pour ne point laisser de traces, il avait armé ses mains de la *manique*, ce demi-gantelet de cuir qui préserve la peau des morsures du ligneul fortement tiré; il était prêt enfin à remplir sa promesse, quand une mouche le vint piquer à la joue.

Oubliant que sa main était armée de la dure *manique*, l'apprenti s'administra un maître soufflet, pour écraser la mouche. « Tu me le payeras, » s'écria-t-il, et lançant à toute volée les instruments de son métier, il se mit à la poursuite de la mouche. Vingt fois il fut sur le point de la saisir, vingt fois elle lui échappa avec un bourdonnement moqueur. Il riait d'abord; puis il se piqua au jeu, surtout lorsqu'il se fut rudement heurté la main contre le loquet de la porte. La mouche, lasse de ce jeu dangereux, s'esquiva par le vasistas entr'ouvert.

Quand l'apprenti voulut reprendre son travail, il s'aperçut que la languette de cuir verni avait disparu; il ne retrouvait plus son alène. Pendant plus d'une heure, il fouilla les coins et recoins, au grand désespoir des araignées; il finit par trouver son alène dans le pot au cirage, et sa languette de cuir au fin fond du *baquet de science*, où l'on met macérer les cuirs rétifs dans une eau noirâtre. Quelque ardeur

qu'il mit à sa besogne, il entendit sonner l'heure fatale avant de l'avoir achevée.

Voilà pourquoi et comment les taquineries d'une seule mouche avaient exaspéré un apprenti savetier, contristé un révérend, aliéné un beau-père, poussé un brasseur au désespoir, et compromis la réputation d'un maître cordonnier qui jusque-là n'avait pas eu son pareil pour l'exactitude. Le récit de l'apprenti savetier dissipa peu à peu tous les nuages qui avaient assombri le commencement de cette belle journée.

Cette histoire véridique contient beaucoup de leçons à l'adresse de tout le monde. Elle apprend aux célibataires qu'ils doivent avoir de l'ordre sous peine de voir manger leurs souliers de noces par les souris ; aux maîtres cordonniers qu'ils ne doivent point se reposer sur leurs apprentis d'une besogne importante ; aux apprentis qu'ils doivent se défier des agaceries des mouches, et aussi des fantaisies de leur cerveau. Le maître-adjoint de l'école de Dotheboys, qui a mis ce récit par écrit, en a résumé la morale dans cet axiome, dont tout le monde peut tirer profit : « Fais bien ce que tu fais ! »

J. Girardin.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Sur la plage d'Houlgate.

X

La mer et Charlotte.

La vie des trois jeunes filles à Houlgate fut charmante, quoique solitaire et retirée. Elles sortaient peu, et qu'avaient-elles besoin de sortir puisque la mer venait tous les jours jusqu'à elles, et que du perron sur lequel ouvrait la salle à manger on se trouvait en pleine plage.

Rien de plus riant que ces plages normandes. Le ciel est toujours bleu, et la mer transparente, nacrée, paisible, murmure si doucement quand elle vient couvrir les grandes plages de sable d'or.

Au commencement de leur séjour, Charlotte se montra quelque peu difficile à gouverner. Elle eut des fantaisies singulières, comme par exemple de revêtir son costume de bain dès le matin, et de s'en aller au-devant de la mer qui n'arrivait jamais assez tôt à son gré. Sur la plage, elle jetait dans des transes continuelles Mme Schauffen, à laquelle elle était spécialement confiée et qui avait une peur horrible de l'eau. Parfois Marthe et Geneviève ne pouvaient s'empêcher de rire aux éclats en les voyant l'une et l'autre se tirailler sur la grève.

« Allons, disait Charlotte en tirant Mme Schauffen par sa longue manche.

— Revenez, » soupirait la pauvre Allemande, qui se cramponnait à la tunique de Charlotte.

Après la baignade venait la pêche et la cueillette des coquillages. Charlotte portait envie à l'enfant qu'elle voyait traîner la bouée attachée aux petits bateaux. Que n'était-elle un de ces pauvres pêcheurs qui s'en allaient aux premières heures du jour tirer leurs filets, au lieu d'être Charlotte Daubry, condamnée à porter des bottines, des gants et une ombrelle ? Elle avait fait un réservoir de petits poissons et leur santé était une de ses préoccupations. Le jour où l'un de ses poissons flottait le ventre en l'air était un jour de profonde mélancolie que Lotte passait tout entier sur la grève. Mme Schauffen, qui la suivait toujours avec son pliant, était l'auditeur muet de ses dialogues avec la mer.

« Charlotte, votre tête va toujours, lui dit un jour la bonne Allemande, non sans un certain effroi.

— Oui, répondit gravement Charlotte, je suis comme la mer toujours vivante, et n'est-ce pas de penser et de parler qui annonce la vie ? Quand je ne parle pas, je pense ; et vous aussi ma bonne amie ; mais dites-moi, combien avez-vous de pensées par jour ?

— Je n'ai jamais fait ce compte.

— Vous en avez bien quatre, deux le matin et deux le soir.

— Quatre, c'est beaucoup, répondit Mme Schauffen, qui était plus lourde que sotte.

— Et qu'est-ce que cela, mon Dieu ? moi, j'en ai quatre par minute ou par seconde.

— C'est trop, je vous assure que c'est trop.

— Que voulez-vous ! Dites aussi à la mer qu'elle a trop de plis, cela vient et se déroule tout seul. Mais ne vous effrayez pas, ne suis-je pas dans cette période de la vie qu'on appelle l'âge ingrat ? »

Si Charlotte s'agitait beaucoup et donnait fort à faire à Mme Schauffen et à Marthe, Geneviève en revanche menait la plus sage petite vie du monde. Le grand air dilatait ses poumons, enrichissait son sang et colorait ses joues, mais ne changeait rien à ses habitudes. Elle avait ses heures d'étude intellectuelle et ses petits doigts maniaient toujours un crochet. Selon Charlotte, jamais une Grise ne sau-

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58 78, 91, 106 et 124.

rait goûter la campagne ni la mer, et Marthe était vraiment digne d'être la doyenne des Grises.

La correspondance n'était pas négligée dans la petite colonie. Marthe et Charlotte écrivaient quotidiennement à Raoul quelques lignes qui finissaient par former des épîtres de longueur raisonnable deux fois la semaine, et Geneviève envoyait à ses parents une jolie lettre si élégamment écrite, que Charlotte demandait comme une faveur de la regarder de loin.

Lotte trouvait parfois Geneviève d'une raison exagérée, mais reconnaissait noblement ses qualités. Il y avait des moments où elle aurait même bien voulu lui ressembler et ne pas tant rêver de poissons, de mer, de liberté, ne pas avoir tant d'idées dans la tête et tant de désirs qui se succédaient avec une rapidité fatigante. Lotte avait des jours d'humilité pendant lesquels elle déplorait ses inégalités d'humeur, ses goûts un peu excentriques, ses fantaisies; ces jours-là, elle obéissait à Marthe avec une ponctualité admirable, elle étudiait consciencieusement son piano, elle ne parlait pas à la mer, elle ne gourmandait pas Mme Schauffen. Ces jours-là Marthe l'aimait doublement et Geneviève la révérait; car Geneviève au fond se trouvait très-inférieure à Charlotte. « Je sais bien, disait-elle, que je déchiffrerai patiemment un morceau de musique, mais je sais aussi que Charlotte en une heure en apprendra plus long que moi en un jour. »

Elle ne se reconnaissait supérieure que dans l'art du crochet, ce qu'elle devait à sa chère maman, qui était une fée pour le travail des doigts.

Le temps était d'une beauté sans pareille et Marthe et Geneviève se fortifiaient tellement à Houlgate, qu'il fut décidé qu'elles y resteraient jusqu'à la mi-septembre.

A Paris, on avait rêvé de venir en corps leur faire une visite; mais déplacer toutes les Grises, plus Denys, c'était très-coûteux, et le projet n'avait pas été effectué. Marthe avait espéré que Raoul viendrait, ne fût ce que passer un dimanche; mais Raoul lui écrivit qu'il était, d'une part, dans le feu de la préparation aux examens, et, de l'autre, sans cesse mêlé aux péripéties du procès qui se poursuivait.

« C'est égal, il aurait pu venir un dimanche, » pensait Marthe.

Il n'aurait rien manqué à Marthe si elle avait eu Raoul; mais comme elle ne l'avait pas, elle comptait parfois les jours, et bien qu'elle aimât beaucoup la mer, elle arrêta d'elle-même la date de leur départ et déclara qu'elles ne recommenceraient pas le mois.

A peine Charlotte sut-elle que l'on partait, qu'elle se sentit possédée du désir de visiter les environs. Elle se figurait, bien à tort, que la monotonie de leur vie et du paysage ennuyait un peu Marthe, et elle espérait l'amener à éloigner le moment fatal.

Marthe, pour lui complaire, consentit à quelques promenades à pied et en bateau.

L'avant-veille même de leur départ, elle alla se promener sur la mer, qui, selon l'expression consacrée était « d'huile ».

Il était assez tard quand le canot aborda et Marthe, pressée de descendre, fit un faux pas et tomba sur le sable. Elle se releva en riant : elle n'était pas blessée, mais une certaine douleur au pied l'avait avertie qu'elle s'était donné une entorse. Elle revint jusqu'au chalet, portée sur les bras réunis de Charlotte et de Geneviève. Au chalet, Mme Schauffen examina son pied, déclara que ce n'était qu'une fausse entorse, mais que quelques jours de repos seraient nécessaires. Au moment où elle faisait cette déclaration, que Charlotte écouta en bondissant de joie, les lettres de Paris arrivèrent. Marthe fit apporter un guéridon et une lampe auprès de sa chaise longue et décacheta deux lettres à son adresse. L'une était la longue épître de Raoul, affectueuse et détaillée comme toujours, et elle la passa à Charlotte; l'autre était de Mme Parajoux, qui, tout en regrettant que Geneviève ne pût profiter des derniers beaux jours, engageait Marthe à ne pas ajourner son retour à Paris. « Un mot de Charlotte à Mathilde, disait-elle, me donne à penser qu'elle veut vous cajoler, pour vous décider à rester encore quelques jours à Houlgate; c'est pourquoi je vous invite sérieusement à ne pas laisser Raoul à son isolement un jour de plus. Il est fait à la vie de famille, il a mille désagréments pour votre procès, il s'ennuie et il souffre. Or, à Paris, les distractions ne manquent pas à un jeune homme comme Raoul, et je sais par Georges qu'il est vivement sollicité de ce côté. Je vous le répète, il a besoin de vous, de ses anges gardiens. »

Marthe ne se méprit pas sur l'importance de cet avis.

Elle devint toute songeuse. Sans bien connaître la nature des dangers auxquels était exposé Raoul, elle sentit qu'il était resté seul trop longtemps.

Aussi quand Charlotte rentra en disant : « Il sera bien temps de s'occuper des bagages dans une huitaine, n'est-ce pas? » elle répondit : « Non, ma chérie, Raoul nous attend, je ne veux pas lui causer une déception. Viens m'aider à marcher, il me semble que je ne sens plus aucune douleur. »

Elle se leva, posa la main sur l'épaule de sa sœur et voulut faire quelques pas ; mais elle dut immédiatement s'arrêter, tant la douleur était cuisante.

« Marthe, vous avez tort de vous agiter ainsi, dit Mme Schauffen qui était entrée pendant l'essai; je vous ai dit qu'un repos absolu vous était nécessaire, prenez-le, et je vous réponds de votre prompte guérison. Vous avez un peu de fièvre, certainement vous en avez. Il vous faut absolument huit jours de repos.

— Faire attendre Raoul huit jours, je n'y consentirai jamais, s'écria Marthe.

— Pourquoi? demanda Charlotte.

— Parce qu'il s'ennuie seul. Il nous attend à Paris demain, je veux être à Paris demain.

— Vous y arriverez malade, » déclara Mme Schauffen avec toute la gravité d'un oracle.

Charlotte regardait attentivement Marthe et devinait qu'elle souffrait réellement de cette alternative. Elle devient très-sérieuse quelque temps; puis venant s'asseoir sur un tabouret aux pieds de sa sœur:

« Veux-tu que je te propose un arrangement? dit-elle d'un ton très-posé.

— Un arrangement?

— Oui. Tu resterais tranquillement ici à soigner ton pied si Raoul n'était pas seul, n'est-ce pas? surtout s'il ne nous attendait pas; eh bien, reste avec Geneviève et laisse-moi retourner à Paris avec Mme Schauffen. Je tiendrai compagnie à Raoul.

— Toi, Lotte?

— Oui, moi; je t'assure que Raoul aime beaucoup ma société.

— Seule avec lui, tu ferais des folies. »

Charlotte se redressa majestueusement et leva la main droite en l'air.

« Je te donne ma parole d'honneur que je serai parfaitement raisonnable, dit-elle, et Mme Schauffen sera là pour te dire que j'aurai tenu ma promesse.

— Et ce ne serait que pour quelques jours, dit Marthe d'un air pensif.

— Uniquement pour t'attendre.

— Combien pensez-vous qu'il me faille de jours de repos, madame Schauffen? Répondez-moi tout à fait sérieusement.

— Cinq jours, six au plus. Votre petite fièvre aura disparu après demain si vous ne bougez pas et si vous continuez les lotions d'eau-de-vie camphrée; le pied se remettra tout seul.

— Cinq jours ce n'est rien, s'écria Charlotte.

— C'est en effet peu de chose. Tu emmènerais la cuisinière, et Raoul se retrouverait chez lui.

— S'il le préfère, je pourrais l'accompagner au restaurant, ce qui m'amuserait beaucoup.

— Mais ce qui ne serait pas convenable pour toi.

— Geneviève y va bien avec son père.

— D'abord c'est son père, un homme grave, et puis c'est Geneviève, qui n'a jamais l'idée de remarquer ce qui ne l'intéresse pas personnellement. Si tu devais tourmenter Raoul pour qu'il te conduise au restaurant, je ne te laisserais pas partir.

— Eh bien, je ne lui en dirai pas un mot. Es-tu rassurée?

— La nuit porte conseil, » répondit Marthe, qui demeura toute songeuse.



Vous ne le cuirez pas vivant. (P. 142, col. 2.)

Charlotte jugea prudent de ne rien ajouter; mais elle alla sur-le-champ avertir Eugénie, la cuisinière, qu'elle pourrait bien partir le lendemain pour Paris avec elle, Charlotte, devenue maîtresse de maison par intérim.

Le lendemain, vers neuf heures et demie, l'omnibus de Cabourg prit à Houlgate Charlotte, Mme Schauffen et Eugénie la cuisinière, et les transporta à Trouville, où elles partirent par le train de midi. Charlotte, depuis le moment où elle leva le pied droit pour monter dans l'omnibus à cinq chevaux, jusqu'au moment où elle mit, par mégarde, le pied gauche sur le marche-pied de son wagon dans la gare Saint-Lazare, fut d'une gravité si soutenue, qu'elle en était risible. Le corps roide, la tête haute, la bouche sérieuse, ses grands yeux baissés, elle fit l'admiration de Mme Schauffen, qui n'avait jamais vu cette gravité superbe durer plus de cinq minutes. La bonne gouvernante s'y trompa, crut que Charlotte était profondément émue d'avoir quitté Houlgate sans sa sœur, et tenta plusieurs fois de rompre ce silence tout à fait extraordinaire. Elle n'obtint qu'un demi-sourire et, à la seconde tentative, cette phrase surprenante :

« Mon Dieu, madame Schauffen, que vous êtes jeune ! »

Ces mots frappèrent de stupeur l'Allemande, qui

se le tint pour dit et ne quitta plus des yeux son sac de tapisserie placé dans le filet en face d'elle. Ce sac fond vert, avec les initiales D. S. brodées en jaune, lui avait toujours tenu compagnie, et elle passait des heures à le regarder vaguement, se remémorant les nombreux souvenirs qu'il lui rappelait.

A Trouville, Charlotte, à la stupéfaction de Mme Schauffen et d'Eugénie, s'était occupée des bagages, elle avait compté les colis, examiné le bulletin, demandé des nouvelles du sac vert. A la gare Saint-Lazare, elle recommença son inspection avec le plus grand sérieux du monde, et sortit de la salle des bagages un peu rouge, mais d'un petit air si important! A la porte qui donne sur la rue d'Amsterdam, elle trouva Raoul qui accourait au-devant d'elle, et qui fut d'abord effrayé de ne pas apercevoir Marthe ni Geneviève. Mais Charlotte, en l'embrassant, lui raconta le petit accident arrivé à Marthe, et comme quoi elle venait tenir la maison pendant cinq ou six jours.

« Toi! s'écria Raoul.

— Moi! répondit Charlotte sans rire, tu verras que je m'en acquitterai très-bien. »

Là-dessus elle le quitta, et s'en alla faire un peu d'embarras dans le coin où Mme Schauffen et Eugénie se mouvaient parmi les colis.

Elle les fit porter sur la voiture à galerie que Raoul avait prise, paya le cocher, après avoir compté d'un air profond ce que contenait sa petite bourse, embarqua Mme Schauffen et Eugénie, à laquelle elle déclara qu'elle irait commander son dîner en arrivant.

Cela fait, elle rejoignit Raoul, qui la regardait faire en souriant; ils montèrent tous deux dans le coupé brun et roulèrent vers la rue Scribe. En route, Charlotte se dédommagea largement du silence qu'elle avait gardé, et raconta par le menu leur existence à Houlgate. Le récit de ses luttes avec la peureuse Allemande triompha du sérieux de Raoul, qui se mit à rire aux larmes. Au contact de Lotte, il perdait la physionomie un peu soucieuse de l'arrivée, et le frère et la sœur, en montant leur escalier bras dessus bras dessous, se firent la mutuelle déclaration qu'ils étaient enchantés de se revoir.

Charlotte, en mettant le pied dans l'appartement, se souvint tout à coup de sa responsabilité, et sa figure animée se glaça. Et dans ce visage rieur se tracèrent soudain des lignes sérieuses qui prédisaient des ressources de volonté et d'énergie qu'on n'aurait pas soupçonnées; les sourcils châtains semblèrent s'avancer au-dessus des yeux, ce qui doubla la profondeur des orbites, les lèvres mobiles se pressèrent l'une contre l'autre par une forte contraction, ce qui fit que le menton fin et bien modelé termina tout à fait à la grecque la figure parisienne de Lotte.

Lorsqu'elle entra dans le salon, Mme Schauffen et son marche-pied étaient déjà à l'ouvrage. Il fallait détacher le papier de soie drapé autour des cadres dorés, dénouer les étuis des lustres et enrouler les toiles qui avaient été tendues sur les ameublements. Les préparatifs de départ et d'arrivée avaient toujours la vertu de mettre Lotte en fuite, mais ce jour-là, à la grande stupéfaction de Mme Schauffen, elle remplaça Marthe, épousseta, plia, rangea et donna gravement ses ordres. Comme on ne faisait que le plus pressé, Lotte se trouva bientôt libre; mais continuant ce qu'elle appelait sa mission, elle descendit à la cuisine. Les fourneaux étaient allumés, il y avait des haricots verts dans une casserole, du bœuf à la broche, et une chaudière d'eau en ébullition.

« Eugénie, pourquoi cette eau? » demanda gravement Charlotte, pour dire quelque chose.

Eugénie, qui arrosait son rôti, tourna vers Lotte sa figure enflammée.

« C'est pour le homard que voilà, mademoiselle, répondit-elle, c'est demain vendredi, et M. Raoul aime beaucoup le homard. Est-ce que l'eau bout? Je vais le jeter dedans.

— Eh! bien, il est vivant, s'écria Charlotte, qui s'était rapprochée de la table où le homard commençait une série d'évolutions maladroites.

— Sans doute, ne faut-il pas qu'il cuise vivant? répondit froidement Eugénie en saisissant le homard par ses grosses pinces.

— Eugénie, vous ne ferez pas cela, s'écria Charlotte qui attrapa le malheureux animal par une patte, c'est horriblement cruel.

— Mademoiselle, je vous dis qu'on les cuit vivants, répondit Eugénie en arrachant l'animal des mains de Charlotte par un mouvement brusque; et elle se sauva vers le fourneau en emportant sa proie.

— Non, non, s'écriait Charlotte, c'est inhumain, non, je ne veux pas. »

Elle rattrapa le homard presque au vol; mais, terrifiée par ses mouvements, elle le laissa tomber sur le carreau. Là, elle continua de le protéger, étendant sa robe au-dessus de lui et disant à Eugénie: « Vous ne le cuirez pas vivant.

— Dans tous les cas, la chute qu'il vient de faire ne me laissera pas longtemps attendre sa mort, mademoiselle, dit froidement la cuisinière.

Vous croyez? Il gigotte beaucoup, voyez!

— C'est possible.

— Laissez-le mourir tranquillement, je vous en prie.

— Si c'est votre idée, mademoiselle Charlotte.

— C'est absolument mon idée. Vous attendrez sa mort, n'est-ce pas? Je vais le remettre dans le panier; non, remettez-le vous-même, j'ai peur de ses pinces. Pauvre bête! Vous voyez qu'il bouge, c'est qu'il est encore vivant.

— Oui, mais il n'en a plus pour longtemps.

— C'est égal, attendez pour le cuire, attendez qu'il soit mort.

— Soyez tranquille, mademoiselle. »

Sur cette affirmation, Eugénie se retourna vers son rôti, et Charlotte, après avoir étendu quelques

brins de goëmon sur la victime arrachée à une mort épouvantable, remonta l'escalier en essayant de reprendre son air majestueux qui l'avait quelque peu abandonnée pendant le combat. A peine avait-elle disparu qu'Eugénie, plongeant sa grosse main dans le panier, en retira le homard et le lança en pleine eau bouillante, avec un sourire qui aurait fait bondir Charlotte si naïvement confiante en sa promesse.

Le pauvre animal subit son affreux supplice pendant que sa protectrice écrivait à Marthe d'abord, que Raoul était très-bien, avec les yeux un peu creux cependant, ensuite qu'elle avait découvert qu'Eugénie était d'un naturel très-barbare et cuisait des bêtes vivantes, ce qu'il faudrait empêcher.

A suivre. M[lle] ZENAÏDE FLEURIOT.



LES PYGMÉES [1]

On se rappelle que les Nubiens avaient dit à Schweinfurth que les bouffons des Niams-Niams étaient barbus d'une façon démesurée ; le nom de *Chebbers-Dighintous* qu'ils leur donnent fait allusion à ce caractère physique; et les Niams-Niams signalent cette grande barbe comme l'un des traits frappants de leurs nains, qu'ils appellent *Tikitikis*. Schweinfurth ne trouva rien de pareil chez ceux qu'il put voir; mais à cela près, tout ce que l'on raconte des peuples nains de l'Afrique centrale coïncide avec le peu que nous savons des Akkas. Dapper dit, en parlant des Mimos : « Ces petits hommes sont grands chasseurs; on prétend qu'ils peuvent se rendre invisibles, et qu'ils tuent les éléphants sans beaucoup de peine. La majeure partie de l'ivoire apporté du centre leur est due. » Il ajoute que cet ivoire est troqué pour du sel. Kolle fait également un peuple chasseur des Kenkôbs, dont la taille ne serait que de trois à quatre pieds, et qui habiteraient près d'un lac du Haut-Chary. Il tenait ces détails d'un individu qui avait accompagné des ambassadeurs Kenkôbs chargés de porter un présent de *sel* à un potentat des bords du lac. Or, non-seulement les Akkas sont d'habiles chasseurs et contribuent pour une large part aux approvisionnements d'ivoire, mais c'est avec du sel qu'ils payent l'impôt à Mounza. Enfin à toutes ces coïncidences se joint celle de l'appellation. Les Portugais du XVII[e] siècle désignaient leur petit peuple sous le nom de *Bakkas-Bakkas*, et Dapper nous dit que les Mimos sont plus souvent nommés *Bakkés-Bakkés*. Nous ne parlerons pas des Dokos, petits habitants des bords du haut Djouba, qu'on appelle aussi *Béri-Kimos*, c'est-à-dire gens de deux pieds.

Après M. Schweinfurth, un voyageur italien, Miani, pénétra dans le pays des Akkas, et il ramenait en Europe deux de ces curieux Pygmées, lorsqu'il mourut sur le haut Nil. Mais les deux Akkas furent amenés en Italie, où ils sont encore aujourd'hui, et les savants ont pu se convaincre que les voyageurs n'avaient nullement exagéré la petite taille des Akkas; en effet, aucun des deux n'atteint 1 mètre 30. Ils sont, paraît-il, intelligents, curieux, observateurs, doués d'une bonne mémoire et reconnaissants pour le bien qu'on leur fait ou l'intérêt qu'on leur témoigne, mais péniblement affectés lorsqu'on les regarde ou qu'on les touche, comme des animaux. Ils ont le sentiment de la pudeur et un certain amour-propre.

Quant aux Pygmées de l'Inde, il est maintenant évident qu'ils ne sont pas dans le fond plus fabuleux que ceux de la Laponie et du centre de l'Afrique.

Les îles Andamans sont habitées encore aujourd'hui par des nains, fort bien faits, très-agiles, et qui ont indubitablement peuplé à une époque reculée une grande partie de l'Archipel Malaisien. Enfin, moi-même, j'ai eu l'honneur de constater le premier l'existence au centre de l'Inde, dans les montagnes du Sirgoudja, d'une peuplade de fort petite taille, les Bandars ou Djangals, aujourd'hui sur le point de disparaître, et dans laquelle il faut voir l'origine du mythe des Pygmées indiens.

Pour terminer ce rapide aperçu des races naines du globe, il me reste à dire un mot des soi-disant Aztèques. Il y a quelques années, des individus prétendirent avoir découvert dans l'Amérique centrale une race de nains non moins curieux que les Pygmées de l'ancien monde. D'après leur dire, ces nains n'étaient autre que ces Aztèques qui dominaient au Mexique à l'arrivée des Espagnols, et dont le dernier empereur, Montézuma, est resté si célèbre. Chose étrange, les récits espagnols avaient toujours dépeint les Aztèques comme grands, vigoureux, bien faits. Et c'est à la vérité ce qu'ils furent et ce que sont leurs descendants, encore fort nombreux au Mexique, tandis que les nains amenés en Europe par les Barnums américains et décorés pompeusement du nom d'Aztèques ne sont que de pauvres êtres difformes, qui ne devraient attirer que la compassion et la pitié, et qui n'ont rien de commun avec les belliqueux Pygmées de la mythologie grecque.

LOUIS ROUSSELET.

1. Suite et fin. — Voy. page 118.

A TRAVERS LA FRANCE

AURILLAC.

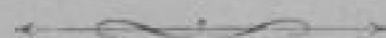
L'Auvergne, dont les simples et rustiques habitants sont parfois encore l'objet d'injustes dédains, est cependant un des pays de France qui ont fait le plus pour le progrès de l'intelligence. S'il fallait parler de ses guerriers, on nommerait Vercingétorix ; s'il s'agissait d'artistes, on montrerait ces petites églises auvergnates du XIe ou du XIIe siècle qui rivalisent avec ce que l'architecture de tous les temps a produit de plus pur; pour la jurisprudence, on citerait L'Hôpital; pour la littérature, Sidoine Apollinaire. Mais, pour la gloire de nos montagnes du centre, il suffit d'évoquer le souvenir de Gerbert et de Pascal. A eux seuls, ces deux hommes valent une génération de génies, et certes ils ne furent point de ces génies stériles qui brillent, étonnent et s'éteignent sans laisser aucune traînée lumineuse. Ils ont laissé, eux, en mourant, l'humanité plus grande qu'ils ne l'avaient trouvée, et l'humanité puise toujours dans leurs découvertes de quoi grandir encore.

L'Auvergne comprenait autrefois deux régions principales, la haute et la basse Auvergne, que la Providence semble avoir voulu favoriser également : l'une des capitales, Clermont, a produit Pascal; l'autre capitale, Aurillac, compte Gerbert parmi ses enfants. Mais si l'on établissait entre les deux villes et entre les deux génies dont elles sont fières quelques petits points de comparaison, on pourrait dire qu'Aurillac doit plus à Gerbert que Clermont à Pascal. Clermont, avec sa magnifique cathédrale, sa merveilleuse situation, son majestueux Puy de Dôme, semble moins sentir le besoin d'appuyer sa gloire sur ses hommes illustres, et le génie de Pascal a moins frappé la postérité, parce qu'un grand nombre d'autres génies ont brillé en même temps que le sien. Aussi l'ancienne capitale des deux Auvergnes pense-t-elle assez peu à lui; elle n'a même pas songé à orner de sa statue quelqu'une de ses plus belles places. Aurillac, au contraire, modeste chef-lieu d'un pauvre département, le Cantal, a plus le temps de songer à ses souvenirs historiques, et Gerbert, qui ne le sait ? après avoir brillé sans rival dans les sciences mathématiques, en Italie aussi bien qu'en France, finit par devenir, sous le nom de Silvestre II, un des chefs les plus illustres qu'ait eus l'Église ! N'espérez-donc pas vous occuper longtemps à Aurillac d'autre chose que de Gerbert ; la ville a bien ses édifices, sa préfecture du premier Empire, son église du règne de Louis XI, sa tour féodale antérieure aux croisades; mais elle a voulu que son plus beau monument fût consacré à Gerbert : elle a demandé au ciseau de David d'Angers une statue du savant pontife, et elle a obtenu un chef-d'œuvre.



Aurillac.

A. Saint-Paul.





L'oiseau vint se percher sur le doigt d'Adrien. (P. 145, col. 2.)

DEUX MÈRES [1]

XIX

Deux sacrifices.

« Bonjour, madame, dit la petite Laure en entrant, accompagnée de miss Maggy, dans le salon de Mme Mauloy. Je suis bien contente de vous trouver chez vous ; je tenais à vous dire adieu avant de partir pour la campagne. »

Claire embrassa son aimable élève et fit asseoir miss Maggy, qui se trouvait fort essoufflée d'avoir monté si haut.

« Comme c'est joli, chez vous! dit la petite fille. Vous avez tout un jardin sur la fenêtre, et des vraies fleurs, qui fleurissent au moins, et qui sentent bon. A la maison, il y a un caoutchouc et un palmier dans le salon : connaissez-vous ces plantes-là, madame? Moi je ne les trouve pas amusantes du tout. Il y en a aussi une qui n'a pas de fleurs, mais qui a des feuilles roses ; je pense que si elle fleurit jamais, ses fleurs seront vertes ; mais ce ne sera pas joli, bien sûr.

— Celles-ci sont des fleurs de France, qui poussent sans beaucoup de soin ; elles ne sont pas précieuses, mais elles sont jolies. Adrien va vous en cueillir un bouquet.

— Que faites-vous donc dans ce coin, monsieur Adrien? demanda la petite en se retournant.

— Je donne la becquée à mon nourrisson, mademoiselle. Voulez-vous le voir? »

Laure n'attendit pas qu'il s'approchât. Curieuse de savoir de quelle espèce pouvait être le nourrisson d'Adrien, elle courut à lui.

« Un oiseau! et tout petit! Oh! comme il est drôle! Il n'a pas encore de queue, et ses ailes sont toutes courtes. Où l'avez-vous trouvé? Comment s'appelle-t-il? Il a des plumes grises, des rouges..... Il sera joli, n'est-ce pas? Chantera-t-il bien?

— Maman croit que c'est un bouvreuil, dit Adrien en riant de cette avalanche de questions ; il sera très-joli, et il chantera très-bien. Nous l'avons trouvé par terre sous un arbre, à la campagne, avec son nid ; — tenez, le voilà son nid, il y couche encore. — Il commence à s'apprivoiser : vous allez voir. Prenez-le dans votre main..... c'est cela! Je vais l'appeler, et il viendra. Kiriki! Kiriki! »

L'oiseau s'échappa de la main de Laure, et vint en voletant se percher sur le doigt d'Adrien.

« Oh! qu'il est gentil! s'écria Laure. Mange-t-il tout seul? Que lui donnez-vous?

— Voilà son assiette : voulez-vous le faire manger? Il sait très-bien manger seul, mais c'est un petit paresseux, et il aime encore mieux qu'on lui fourre sa pâtée dans le bec. »

Laure essaya, toute joyeuse, et elle fut bien récompensée de la peine qu'elle se donna pour saisir le moment où l'oiseau ouvrait le bec, car lorsqu'il fut repu et remis dans son nid, elle appela Kiriki! et le vit sauter hors du nid et accourir vers elle.

« Oh! voyez donc, madame! Il me connaît comme Adrien! Est-il gentil? Je voudrais bien en avoir un pareil! »

Adrien n'avait jamais su résister à son premier mouvement, qui consistait à donner les objets qu'il

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

possédait aux gens qui faisaient mine d'en avoir envie. Aux Sables-d'Olonne, s'il mangeait son goûter sur la porte du jardin, et qu'un petit mendiant regardât d'un air de convoitise sa pomme ou son chocolat, Adrien les lui mettait dans la main, et grignotait son pain sec. Sa réponse au désir exprimé par Laure fut donc tout naturellement :

« Voulez-vous celui-ci ? »

Les yeux de Laure brillèrent de plaisir; elle étendit la main comme pour prendre l'oiseau; mais elle la retira aussitôt.

« Oh! non! je ne voudrais pas vous en priver, dit-elle avec regret.

— Cela ne me privera pas du tout, je vous assure. Seulement ayez-en bien soin, et écrasez-lui son grain tant qu'il n'aura pas le bec assez fort pour le casser lui-même. »

Miss Maggy intervint.

« Mais, miss Laure, nous ne pouvons pas emporter cet oiseau en voyage. Encore si nous devions rester tout le temps à Bellevue ; mais vous savez bien que nous irons chez votre oncle, et puis chez votre grand'mère, et puis.....

— Ah ! c'est vrai, dit tristement la petite. Comment donc faire?

— Laissez-le ici, ma chère enfant, dit Mme Mauloy. Adrien achèvera de l'apprivoiser, et quand vous reviendrez, il mangera tout seul et commencera à chanter.

— Voulez-vous, Adrien ? Mais quand je reviendrai, si cela vous fait de la peine de le quitter, vous me le direz, n'est-ce pas? Je serais bien fâchée de vous faire de la peine.

— A moi? Oh ! cela ne m'en fera pas du tout. Ce sera au moment de la rentrée, et peut-être que Kiriki me distrairait et m'empêcherait de faire mes devoirs, et que je serais puni à cause de lui ; ainsi il vaudra mieux que vous l'emportiez. »

Mme Mauloy sourit. C'était le procédé habituel d'Adrien, quand il offrait quelque chose, de prétendre qu'il n'en avait que faire, et même qu'il en était gêné. Elle embrassa Laure et lui souhaita de bonnes vacances.

Adrien continua l'éducation de Kiriki. Il y apporta même beaucoup plus de soin que par le passé ; il mettait de l'amour-propre à présenter à Laure un oiseau savant, et le pauvre Kiriki dut apprendre à monter à un mât de perroquet, confectionné par son jeune maître avec des brins de fagot. Quoiqu'il n'eût pas ses parents pour lui enseigner le chant, son instinct se révéla de bonne heure, aidé peut-être par la musique de Mme Mauloy, et au mois de novembre il commença à faire entendre un gazouillement mélodieux. Adrien en raffolait, et, comme on aime à conserver le portrait d'un ami absent, il couvrait son cahier de dessin d'une foule de Kirikis. On y voyait Kiriki chantant, le bec ouvert et le gosier tout gonflé; Kiriki sur son mât; Kiriki blotti dans son nid, qu'on avait placé dans un coin de sa cage ; Kiriki becquetant un épi de millet, et Kiriki dormant debout sur une patte et la tête sous son aile. Laure pouvait venir: l'image de Kiriki était partout.

Un jour, vers la fin de novembre, Adrien alla voir Madelon. La pauvre enfant souffrait peu, mais elle s'affaiblissait graduellement, et n'était plus capable de quitter son lit sans aide. Le médecin amené par Mme Mauloy avait secoué la tête et murmuré tout bas : « qu'elle irait peut-être jusqu'au milieu de l'hiver ». Sa grand'mère la soignait un peu mieux qu'autrefois ; elle comprenait que la mort de Madelon lui ferait perdre une bonne partie des aumônes qu'elle recevait, et elle aurait bien voulu prolonger sa vie.

Bastien continuait à cirer la chaussure des passants. Quelques camarades d'Adrien, surpris de le voir parler à ce petit décrotteur, lui avaient demandé avec la délicatesse qui caractérise messieurs les écoliers : « si c'était son frère ou son cousin ». Adrien, qui aimait Bastien et qui n'était point aristocrate, n'était pas tombé à coups de poing sur les mauvais plaisants ; il leur avait conté l'histoire du petit garçon, et depuis ce temps-là il était devenu à la mode, parmi les collégiens qui pouvaient dépenser deux sous, de se faire cirer par Bastien à la sortie de la classe. Cela permettait au petit décrotteur de revenir de bonne heure auprès de sa chère Madelon : sa journée était gagnée.

Adrien et sa mère trouvèrent Madelon très-animée.

« Oh ! madame ! s'écria-t-elle dès qu'elle vit Claire, si vous saviez comme je suis heureuse aujourd'hui ? Un oiseau ! J'ai entendu un oiseau !

— Un oiseau, ma chère petite ! Sont-ils donc si rares sur les toits?

— Oh ! je vois souvent des moineaux se percher sur les gouttières ; mais c'est un autre oiseau..... Je ne l'ai pas bien vu, c'était trop loin, je ne pourrais pas dire son nom ; mais il s'est posé sur la cheminée, en face de notre fenêtre, et il a chanté ! Oh ! il a si bien chanté !

— Pauvre Madelon ! cela vous a donc fait plaisir?

— Je voudrais qu'il revînt demain, tous les jours ! Son chant me rappelait tant de choses ! Lorsque j'étais petite, que mon père vivait et que je n'étais pas malade, nous allions le dimanche, quand il faisait beau, nous promener à la campagne. Voilà des années de cela ! Eh bien, pendant que l'oiseau chantait, il me semblait que j'y étais encore. Je fermais les yeux, et je revoyais les grands arbres, l'herbe verte, la rivière qui brillait; mon père avec Bastien endormi sur son épaule, et ma mère qui me tenait par la main, et que je quittais à chaque instant pour aller cueillir des fleurs dans les haies. C'était si beau ! et l'oiseau m'a fait revoir tout cela ! »

Adrien écoutait, pensif. Il laissa sa mère causer avec Madelon, et ne dit presque rien, ni rue Serpente, ni en revenant au logis. Mais quand, de retour chez lui, il fut accueilli par les joyeux fredons de Kiriki, maintenant en possession du plus brillant plumage que jamais bouvreuil ait porté, il lui ouvrit

en soupirant la porte de sa cage, et, tout en répondant aux caresses de l'oiseau, qui était venu se percher sur son épaule et qui lui becquetait les cheveux:

« Ah! si je ne t'avais pas promis à Laure! » lui dit-il.

Comme une réponse du hasard (le hasard fait quelquefois de ces coups-là) Laure, qui montait l'escalier en courant, suivie à distance par miss Maggy, qu'on entendait respirer comme un soufflet de forge à l'étage inférieur, arriva à la porte au moment où Mme Mauloy allait la fermer.

« Me voilà, chère madame! dit-elle en lui sautant au cou. Je suis arrivée ce matin de la campagne, et je viens vous voir tout de suite. J'ai un peu travaillé en voyage, mais pas beaucoup, et j'ai grand besoin de reprendre mes leçons. J'ai bien pensé à vous, là-bas! Vous êtes-vous bien portée pendant tout ce temps-là? Et monsieur Adrien?

— Très-bien, ma mignonne! et vous aussi, car vous êtes fraîche comme une rose. Entrez, vous verrez Adrien et le bouvreuil.

— Il se porte bien aussi, Kiriki? » dit la petite fille en courant à Adrien. A sa grande surprise, celui-ci rougit et eut l'air embarrassé.

« Qu'avez-vous donc, monsieur Adrien? Ah! je vois ce que c'est: vous avez du chagrin, parce que vous croyez que je viens chercher Kiriki.....

— Oh! du chagrin..... pas pour moi..... mais..... Est-ce que vous y tenez beaucoup, à cet oiseau-là?

— Ça dépend..... je n'y tiens pas, si vous aimez mieux le garder. »

Ses lèvres tremblantes et ses yeux qui se voilaient de larmes démentaient ses paroles. Adrien la regarda, et il eut envie de pleurer aussi. Pourtant il lui dit :

« C'est que, voyez-vous, je connais une pauvre fille très-malade et très-malheureuse, qui va mourir bientôt et qui n'a jamais de plaisir; pas de jolies choses à regarder, pas d'amis pour l'amuser, rien du tout pour la consoler. Elle a entendu chanter ce matin un oiseau qui s'est posé sur un toit devant sa pauvre mansarde, et cela lui a fait de la joie pour toute sa journée; mais demain, l'oiseau ne reviendra pas, et elle sera encore toute seule et toute triste. Je pensais que si elle avait Kiriki, cela lui ferait un petit camarade qui l'égayerait avec ses chansons et ses jolies petites mines, et qu'elle ne serait plus si malheureuse..... Mais il ne faut pas que vous pleuriez, Laure, oh! non! je chercherai un autre oiseau pour la pauvre Madelon.

— Je ne pleure pas, Adrien! s'écria l'enfant en s'essuyant les yeux; ou bien, si je pleure, c'est à cause de Madelon; pas de l'oiseau, je vous assure, pas du tout à cause de lui! Donnez-le-moi, que je le



Madelon passait des heures avec son oiseau. (P. 150, col. 1.)

caresse..... O la jolie petite tête, et le joli bec noir, et les jolies plumes rouges et grises! Adieu, mon cher petit, je ne veux pas de toi, je te donne à Madelon, à Madelon, entends-tu? Sois bien gentil pour elle, et chante-lui tes jolis airs pour qu'elle soit heureuse..... Allez-vous le lui porter tout de suite, Adrien? »

Adrien se tourna vers sa mère.

« Nous venons de chez elle; mais si maman veut.....

— Oui, mon enfant, répondit la mère : Madelon aura demain un gai réveil.

— Je veux y aller aussi, madame, s'écria Laure. Emmenez-moi, je vous en prie! »

Miss Maggy intervint encore : c'était une personne prudente. Elle voulut savoir si cette Madelon habitait une maison honnête, si en allant chez elle on ne courait pas risque d'être dévalisé ou assassiné, si l'air qu'on y respirait n'était pas malsain, etc., etc. Claire, qui pensait que cette visite ne serait pas inutile à l'éducation morale de son élève, rassura miss Maggy, et l'on se rendit chez Madelon. Laure laissa porter la cage à Adrien, à condition qu'elle la reprendrait pour entrer et que ce serait elle qui l'offrirait.

On peut se représenter la surprise de Madelon et de Bastien, lorsqu'ils reçurent cette visite inattendue.

« Madelon, dit Laure, voici un oiseau qui chante. Adrien l'avait élevé pour moi, mais quand j'ai su que vous seriez contente d'entendre tous les jours chanter un oiseau, j'ai voulu vous le donner, et nous vous l'apportons tous les deux. Allons, chante un peu Kiriki! »

Kiriki était fort docile : il obéit. Madelon pleurait de joie.

« Il me parlera de vous toute la journée, dit-elle aux deux enfants. Que vous êtes bonne, mademoiselle, de vous priver ainsi pour moi!

— Je ne me prive pas; je suis très-contente, interrompit Laure avec son petit ton décidé. Voilà sa provision de grain, votre petit frère soignera Kiriki, parce que cela vous fatiguerait de vous occuper de lui, et je reviendrai vous voir. A bientôt, Madelon.»

Elle partit vivement et ne s'arrêta que dans la rue. Là, elle se couvrit la figure de ses mains et se mit à pleurer.

« Regrettez-vous l'oiseau, ma chère petite? lui demanda Claire, qui l'avait suivie.

— Oh! non! mais ces pauvres enfants..... Mon Dieu! je ne croyais pas qu'il y eût des gens si malheureux!

— Ne saviez-vous pas qu'il y a des pauvres, ma petite Laure?

— Des pauvres, si..... je leur donne souvent dans la rue..... mais je ne savais pas qu'ils étaient si mal chez eux..... Je ne veux plus de joujoux ni de bonbons, madame, je veux tout donner à Madelon.

— Tout, ce serait trop; mais souvenez-vous, ma mignonne, quand vous serez grande et que vous aurez de l'argent à vous, que vous pouvez l'employer à quelque chose de mieux qu'à satisfaire des fantaisies..... Mais voilà miss Maggy qui nous rejoint, et il est tard : il ne faut pas faire attendre votre père. »



XX

Où l'adoption commence à porter ses fruits.

On ne s'imagine pas tout le chemin qu'on peut faire en quelques mois, vers le bien comme vers le mal. Adrien avait travaillé toutes les vacances, de tout son cœur, et avec un professeur dévoué; aussi se trouva-t-il dès la rentrée placé dans les dix premiers de la classe. Son ardeur ne se ralentit point, car ce premier succès l'encourageait, et il voulait, de toute la force que peut avoir une volonté d'enfant consciencieux, rapporter à la fin de l'année des prix au vieux Pascaud.

Adrien était fier, et n'aimait pas à laisser sans récompense un service rendu; or il sentait très-bien que tous les services ne se payent pas de la même manière. Il n'aurait accepté d'argent de personne, n'en ayant point à rendre; il se réjouissait de ne rien devoir à l'oncle Chaldry, parce qu'il n'aurait su en quelle monnaie le payer. Mais les leçons et les conseils du vieux Pascaud, Adrien les acceptait sans scrupule; il se sentait assez riche en tendresse et en reconnaissance pour lui rendre ce qu'il recevait de lui. Il voulait avant tout que le professeur fût fier de son élève, et la moindre négligence dans son travail lui eût paru de l'ingratitude. Or Adrien, qui se serait peut-être pardonné d'être un paresseux, — quel est l'enfant qui ne se le pardonne pas à de certains jours? — ne pouvait supporter la pensée d'être un ingrat.

Pendant que son cousin attaquait bravement les plus ténébreuses difficultés des grammaires grecque et latine, Robert descendait tout doucement la pente trop facile qui mène aux abîmes de la paresse, et se laissait peu à peu gagner par la mollesse et la flânerie.

Il avait été décidé en famille que, les vacances étant destinées au repos, on les consacrerait à ne rien faire; et le baron n'avait point protesté. A la fin des vacances, Robert montait fort bien à cheval, et grâce à son assiduité aux courses, il connaissait

tout le jargon qui se parle à Longchamp, à la Marche, à Porchefontaine et autres lieux, et il était capable de disserter avec honneur sur les mérites et les vices des bêtes et des jockeys. Il commençait à se trouver la vue faible, et essayait même en cachette de se faire tenir un verre dans l'œil; mais comme ses tentatives n'avaient pas encore été couronnées de succès, nous n'en parlons que pour mémoire, ainsi que de quelques essais de boxe qui n'avaient pas abouti : on ne peut pas tout faire à la fois.

A la rentrée, il reprit son sac d'écolier sans trop d'ennui; il était las de tant de plaisirs. Mais dès la première composition, il vit Adrien avant lui. Cela le piqua, et il résolut de se remettre au travail. Résolution plus facile à prendre qu'à tenir : pour se retrouver le premier de la classe, il aurait fallu se donner de la peine, et Robert n'aimait déjà plus à s'en donner; il désirait encore le succès, mais le succès facile; il ne comprenait plus la vaillante joie d'un triomphe chèrement acheté, et la première difficulté le rebuta.



Mocquo avait reconnu son sauveur. (P. 149, col. 2.)

Lorsqu'il se vit retombé dans la foule des écoliers vulgaires, Robert fit comme le renard de la fable : il déclara les raisins trop verts. « Fit-il pas mieux que de se plaindre! » dit La Fontaine. Oui, si le renard ne tenait guère aux raisins; mais s'il avait eu réellement un grand désir de s'en régaler, il me semble qu'il aurait mieux fait de s'adresser à « Nécessité l'ingénieuse » qui n'eût pas manqué de lui fournir quelque invention pour les atteindre. Robert donc, faisant fi des raisins, c'est-à-dire des bonnes places, prit son parti, non en brave, mais en paresseux, et s'arrangea d'être le vingtième, pourvu qu'il ne fût pas puni. Les pensums n'auraient pas fait son affaire, ç'eût été autant d'ouvrage de plus.

Là-dessus, aux premiers froids de l'automne, le pauvre Mocquo fut pris d'une toux incessante : le climat de la France était trop rude pour lui. Le médecin déclara qu'il était attaqué de phthisie, et que ce serait tout au plus si l'on pourrait prolonger sa vie jusqu'au printemps. Il n'atteignit même pas le milieu de l'hiver; au mois de janvier, il s'en alla rejoindre son ancêtre Hanouman dans le paradis de Vichnou. Mahadiah, chargé, dans les dernières semaines de sa vie, de le promener sur ses bras, empaqueté comme un enfant au maillot, dès que luisait un rayon de soleil, raconta un jour que le singe lui avait échappé pour aller se jeter au cou d'un petit garçon à cheveux bruns, qui paraissait le connaître, car il l'avait appelé par son nom en le comblant de caresses. Ce fut l'adieu du pauvre Mocquo à son sauveur Adrien Mauloy.

La mort de Mocquo fut fatale à Robert. Il n'y avait plus de raison pour ne pas l'emmener dans les promenades; désormais on le vit souvent dans la voiture de l'oncle Chaldry, et, comme l'oncle s'habitua à l'avoir près de lui, on le vit aussi au théâtre et dans un grand nombre de bals d'enfants.

Et le lycée? et les devoirs? Pour que les devoirs fussent vite faits, le baron de Lhoseraye, toujours pressé d'aller livrer sa gracieuse personne à l'admiration du public, les faisait lui-même, pendant que Robert se mettait entre les mains de son valet de chambre. Robert avait ensuite tout le temps de les recopier et d'apprendre ses leçons pendant que le baron procédait aux soins de sa propre toilette. Si, de cette façon-là, les notes et les bulletins devenaient peu satisfaisants, et que Cécile hasardât quelque remontrance, le vieux nabab, qui ne se souciait guère de l'instruction, haussait les épaules, et disait : « Bah! puisqu'il sera mon héritier, il n'a pas besoin d'être un cuistre. » Pourvu que Robert fût très-fort en gymnastique et en équitation, il ne lui en demandait pas davantage.

Robert, qui goûtait fort cette manière de voir, se rapprocha davantage de son oncle, et prit insensiblement l'habitude de le flatter et de lui complaire, non par affection et reconnaissance, mais parce qu'il y trouvait son intérêt. Il y contracta quelque chose de câlin, une certaine grâce féline, qui n'avait rien de commun avec la franchise, mais qui réjouit beaucoup Mme Linant. « Enfin, se dit-elle, le voilà qui se montre aimable pour son oncle et qui commence à lui plaire; cela me rassure pour l'avenir; je craignais toujours de n'être pas dédommagée de mes sacrifices. » Ses sacrifices! elle en avait parlé autrefois sans y croire; maintenant elle n'en parlait plus à personne, mais elle ne trouvait pas sa vie opulente aussi gaie qu'elle l'avait espéré, et elle avait besoin de penser que Robert serait heureux.

Pendant ce temps-là, Laure devenait avare et renonçait à toute friandise pour pouvoir porter son

argent à Madelon; Bastien cirait les souliers des passants; la veuve Gaginard faisait de longues stations chez le marchand de vin, et Madelon, qui s'affaiblissait de jour en jour, passait des heures à écouter le gazouillement de Kiriki, en souriant aux vertes campagnes qu'il évoquait dans son souvenir.

A suivre. Mme COLOMB.



HÄNDEL

Handel fut un des musiciens les plus illustres de la première moitié du XVIIIe siècle. Né à Halle, en Saxe, le 24 février 1684, il avait à peine huit ans lorsque ses dispositions extraordinaires attirèrent l'attention du duc de Saxe-Weissenfels, qui décida son père à lui donner un maître. La famille de Handel, qui avait rêvé de faire de lui un magistrat, ne se décida que par respect pour le duc à mettre le jeune homme entre les mains de l'habile organiste Zachau. Celui-ci ne mit que deux ans à enseigner à son élève les principes de son art, et à lui faire connaître les productions des plus célèbres compositeurs du temps. Envoyé à Berlin dès l'âge de treize ans, en 1698, Handel y reçut des conseils de l'Italien Attilio Ariosti et s'y fit bientôt remarquer par son talent précoce et sa grande facilité d'improvisation. A la mort de son père, arrivée en 1703, il devint maître de ses actions, et se rendit à Hambourg, où se trouvait alors le meilleur théâtre d'opéra de toute l'Allemagne. Engagé comme second violon à l'orchestre, il y passa tout à fait inaperçu ; son air abstrait et préoccupé le faisait même regarder comme une sorte d'idiot, lorsque les circonstances l'ayant amené à remplacer le directeur au clavecin, sa rare habileté produisit un étonnement général et fit tomber les préventions qu'on avait conçues contre lui. Dès cette époque Händel était devenu l'un des plus habiles organistes de son temps ; il n'avait de rival en Europe que Jean Sébastien Bach, compositeur non moins célèbre que lui, mais dont la réputation ne s'établit que plus tard.

Malgré la diversité de ses occupations, car il avait à Hambourg un grand nombre d'élèves, Händel y produisit beaucoup de musique pour l'église et pour le théâtre. Pendant plusieurs voyages qu'il fit à cette époque en Italie et en Allemagne, il composa, de 1704 à 1710, six opéras, allemands et italiens ; un oratorio, une grande cantate, une pastorale et un *Laudate*, ouvrages qui eurent tous beaucoup de succès. Après ces pérégrinations, il vint se fixer à Hanovre, où il fut appelé à succéder à Steffani, artiste distingué qui était avant lui maître de chapelle de la cour de l'Électeur, et avec lequel il se lia intimement. Bien que cette position fût à la fois honorable et lucrative, Händel avait hésité à l'accepter, parce qu'il avait conçu le désir de se rendre en Angleterre; mais cette difficulté ayant été levée par le prince qui lui accorda un congé avec son traitement, le jeune artiste, déjà célèbre, partit pour Londres, où il arriva au mois de décembre 1710. Deux mois après on donnait son opéra *Rinaldo* à Hay-Market, et plus tard, lorsqu'il dut retourner à Hanovre, Handel fut comblé de présents par la reine Anne Stuart, qui lui fit promettre de revenir. Un tel accueil ne pouvait que lui inspirer le désir de se fixer en Angleterre ; ce désir, il le réalisa deux ans après. Ayant obtenu un second congé en 1712, et se trouvant entraîné par de nouveaux succès à séjourner définitivement à Londres, il oublia la promesse qu'il avait faite à l'Électeur de revenir bientôt reprendre son emploi. Il fut bientôt puni de ce manque de loyauté et se trouva dans une situation très-embarrassante lorsque, par suite de la mort de la reine Anne, l'Électeur fut appelé à monter sur le trône en 1714 sous le nom de George Ier. Le roi, qui lui gardait rancune, non sans raison, ne voulait plus le voir ni même entendre parler de lui. Il fit sans succès plusieurs tentatives auprès du souverain ; il s'humilia en vain, et parla de sa soumission pour l'avenir, sans rien obtenir. Enfin, grâce à l'amitié d'un chambellan du roi, il obtint, quoique avec peine, un pardon complet, suivi de nouvelles faveurs. Ce fut alors que, cédant aux instances des plus hauts personnages, qui désiraient se l'attacher, il vécut dans l'intimité des grands seigneurs, et put se livrer à toutes les inspirations de son génie. Pendant cinq ans il excita l'enthousiasme de ses nombreux admirateurs, soit dans des soirées musicales, soit à l'orgue de Saint-Paul, où ses nouvelles compositions étaient accueillies avec un succès toujours croissant. Vers 1720, une souscription, ouverte dans la haute noblesse, permit à Handel de fonder un théâtre intitulé : Académie royale de musique, pour lequel il écrivit en six années plus de dix opéras. Malheureusement la violence de son caractère lui suscita de grands obstacles et beaucoup d'ennemis, et son entreprise, d'abord extraordinairement prospère, finit par tomber, à la suite de discussions survenues entre lui, les chanteurs et les administrateurs du théâtre, qui fut fermé en 1728. Après plusieurs tentatives malheureuses pour le relever, après huit années de chagrins, de déceptions et de travaux incessants, ayant perdu sa santé et toute sa fortune, Händel se vit condamné à l'inaction. Il avait le bras droit paralysé et fut forcé d'aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle,

où il demeura pendant six semaines. Ce laps de temps ayant suffi à assurer sa guérison, il revint aussitôt après, bien décidé à recommencer la lutte. Mais ses nouveaux ouvrages n'ayant pas réussi à lui ramener la faveur publique, il renonça à écrire pour le théâtre, où il avait donné plus de cinquante opéras, et ne composa plus, à partir de 1740, que des oratorios[1], des pièces instrumentales et de la musique d'église. Stimulé, selon les uns par l'orgueil de reconquérir sa fortune perdue, selon d'autres par la conviction que l'âge mûr est plus favorable à la production des sacra dès lors entièrement à ce genre de composition, et y obtint les succès les plus éclatants. Non-seulement sa fortune se rétablit, mais sa supériorité comme compositeur fut unanimement reconnue, et bientôt toute l'Angleterre tint à honneur de l'adopter comme le plus illustre de ses artistes nationaux. Cette période de la vie de Händel fut très-féconde, car il écrivit en dix ans plus de vingt-cinq oratorios, ouvrages considérables, comme le *Messie*, *Judas Macchabée*, *Samson*, etc., plus un très-grand nombre de concertos pour l'orgue, pour le hautbois, ou pour



Händel.

œuvres sérieuses qu'à celle des ouvrages dramatiques, merveilleusement disposé d'ailleurs, par une prodigieuse facilité, à écrire dans le style fugué, qui convient surtout aux sujets religieux, Händel se con- l'orchestre, et une quantité d'autres pièces. Devenu aveugle en 1751, il dut passer les dernières années de sa vie dans le calme et le repos, et finit par s'éteindre doucement le 14 avril 1759, après avoir vécu soixante-quinze ans. La vie de Händel, comme homme privé, a fourni à ses nombreux biographes une ample moisson d'anecdotes, de particularités, de récits de voyages et d'aventures qu'il serait impossible de raconter dans une esquisse biographique du genre de celle-ci ; cependant tous s'accordent à le dépeindre comme un homme de mœurs parfaitement pures. On ne lui connaissait qu'un défaut grave qui contrastait avec sa belle et noble figure, et avec son extérieur tranquille et imposant : c'était la vio-

1. Pièces de musique religieuse, ainsi appelées parce que le premier ouvrage de ce genre fut exécuté dans l'église de la Congrégation de l'Oratoire de Rome, par l'ordre de saint Philippe de Néri, dans le but d'attirer les fidèles par l'attrait d'une belle musique. L'oratorio est une sorte de drame religieux, exécuté à grand orchestre et avec un grand nombre de chanteurs. Les oratorios de Händel sont, pour la plupart, composés sur des sujets sacrés empruntés à l'*Histoire sainte*. On en compte six ou sept dont les titres appartiennent à la mythologie et à l'histoire profane.

lence de son caractère, qui le portait souvent aux excès les plus regrettables. On rapporte que, dans un accès de colère contre le célèbre violoniste Corelli, il lui arracha brutalement son violon des mains, parce que cet artiste ne réussissait pas à interpréter un morceau de lui comme il l'eût voulu. Une autre fois il saisit une cantatrice qui refusait de chanter un air de son opéra d'*Othon*, et la menaça de la jeter par la fenêtre si elle persistait. Comme on le pense bien, la cantatrice s'exécuta. Cependant ces sortes de scènes avaient fait à Handel beaucoup d'ennemis, et avaient entravé sa carrière artistique. Mais il ne perdit jamais courage et, malgré les vicissitudes d'une existence très-agitée, il parvint à produire un nombre prodigieux d'ouvrages de genres très-différents, et qui suffiraient à illustrer aujourd'hui toute une pléiade d'artistes. Par la puissance de son génie et son talent extraordinaire ; par la multiplicité, la diversité et l'élévation de ses œuvres ; par la netteté et la simplicité des moyens qu'il employa, Handel a mérité d'être considéré comme un des musiciens les plus étonnants qui aient existé. Né à une époque où la science des combinaisons était plutôt le but de l'art qu'un des moyens de l'enrichir, il a dû subir l'influence du siècle ; mais, doué comme il l'était des facultés musicales les plus remarquables, il a su donner à ses œuvres, les plus sévères mêmes, non-seulement de la grandeur et de la force dans l'expression, mais encore un charme qui n'appartient qu'à lui, et dont quelques points de comparaison ne se peuvent rencontrer que dans les œuvres analogues de son contemporain, le grand Sébastien Bach.

N. Mouzin.

LE GYPAÈTE

Quoique le gypaète ait été classé parmi les vautours, il diffère notablement de ces oiseaux. Il n'a pas cette affreuse tête chauve et ce long cou nu qui donnent aux vautours un aspect repoussant. Il se rapproche plutôt de l'aigle, ainsi que l'indique son nom : gypaète veut dire vautour-aigle. Sans doute il n'a pas le port aussi fier, la physionomie aussi noble que celui qu'on a appelé justement le roi des oiseaux, mais il ne lui est pas de beaucoup inférieur. Pour la taille il l'égale et même il le surpasse. Quand il se tient droit, il a de quatre pieds à quatre pieds et demi de haut, et ses ailes, lorsqu'il les étend toutes grandes, mesurent dix et quelquefois douze pieds. En outre, son grand œil jaune, entouré d'un cercle jaune orangé et qui brille comme du feu, la barbiche noire, hérissée, qu'il porte sous le bec, lui donnent une expression guerrière et farouche, un air de bandit, que ses mœurs d'ailleurs ne démentent pas.

Le gypaète habite les hautes montagnes de l'ancien continent. On le rencontre dans les Pyrénées et surtout dans les Alpes. En Suisse, il est connu sous le nom de *lammergeier*, c'est-à-dire vautour des agneaux. La chasse est son occupation habituelle. Perché sur un pic inaccessible. immobile, l'œil au guet, il observe l'espace immense déployé au-dessous de lui ; ou bien, prenant son vol, il s'élève si haut dans le ciel qu'à peine l'aperçoit-on comme un petit point noir : là il plane, il se balance dans les airs, il décrit de grands cercles pour explorer les gorges profondes, les flancs escarpés des précipices, poussant de temps en temps son cri de guerre *pfyii pfyii*, qui retentit au loin dans le silence de ces solitudes, jusqu'à ce que, découvrant enfin la proie qu'il cherche, rapide comme une flèche, il se précipite sur elle.

Quant à la nature du gibier dont il se nourrit, il s'en soucie peu ; sur ce point il n'est pas difficile ; tout lui convient, chair morte ou vivante. Ce qu'il lui faut, c'est se rassasier, et il est insatiable. Lorsqu'il tient sous sa serre l'animal dont il va se repaître, il le déchire avec frénésie ; il avale tout, jusqu'aux poils, jusqu'aux os, qu'il digère parfaitement. Quand son estomac est plein, il continue de manger ; l'œsophage rempli. il mange encore ; il mange toujours, jusqu'à ce que son bec, bourré de nourriture, reste béant ; alors il s'arrête, il attend : bientôt la digestion s'opère, il se fait un peu de place, et le vorace oiseau recommence à manger ; enfin le voici repu, ivre, somnolent ; à peine peut-il remuer ses ailes pour s'envoler : si vous le rencontrez dans cet état, vous pourrez l'assommer à coups de bâton.

La faim est pour le gypaète un besoin si pressant, si impérieux, qu'elle lui fait perdre tout sentiment de prudence. Un voyageur bien connu, James Bruce, raconte qu'un jour, en Abyssinie, il avait établi son campement dans les montagnes, et les hommes qui l'accompagnaient étaient en train de préparer le repas : tout à coup un gypaète s'abattit au milieu d'eux et tenta d'enlever de la marmite placée sur le feu le gigot de mouton qu'on y faisait cuire ; s'étant brûlé les pattes dans l'eau bouillante, il renonça à son entreprise, mais il saisit deux morceaux de viande dans une terrine posée près de là et disparut avec son butin. Quelques minutes après, il osa revenir à la charge, et il allait commettre un nouveau larcin quand un coup de fusil, tiré presque à bout portant, l'en empêcha et le punit de son audace.

Ordinairement, du moins dans les Alpes, c'est aux dépens des agneaux, des chevreaux, des lièvres, des renards et des jeunes chamois que le gypaète satisfait son terrible appétit. Il tombe sur ses victimes à l'improviste, par derrière, les ailes repliées, et il leur brise le crâne avant qu'elles aient pu même songer à fuir. Ce n'est pas qu'il épargne les animaux de plus grande taille ; il attaque les moutons, les chèvres,



Chamois et gypaète. (P. 154, col. 1.)

les chamois adultes ; mais comme ceux-ci sont de force à lui résister, il prend des précautions et emploie la ruse. Sa tactique est de les assaillir au moment où il les voit à peu de distance d'un précipice ; il plane au-dessus d'eux pour les effrayer, il les oblige à s'enfuir du côté de l'abîme, et quand il les a poursuivis jusque sur le bord, il les fouette de ses grandes ailes, il les étourdit de ses cris perçants de façon à les faire tomber dans le gouffre, au fond duquel il les rejoint aussitôt et les trouve gisants, brisés par leur chute.

Quelquefois cependant son stratagème échoue. On a vu des chamois, surtout quand ils ont à défendre leurs petits, tenir tête au terrible vautour et remporter la victoire. Des chasseurs, des chercheurs de cristaux ont été témoins de cette lutte émouvante : Un chamois, — une femelle, — paît tranquillement avec son petit sur une pente gazonnée. Tous deux se croient en sûreté, car l'endroit est inaccessible aux hommes; pour atteindre cette étroite bande de terre qui surplombe sur l'abîme, ils ont franchi de larges crevasses, ils ont gravi des arêtes presque perpendiculaires; le jarret d'un chamois, souple et fort comme un ressort d'acier, peut seul bondir et grimper jusque-là. Soudain la femelle tressaille et s'arrête de paître; un bruit d'ailes s'est fait entendre, une grande ombre se dessine sur la paroi du rocher voisin : la mère a reconnu son plus redoutable ennemi, le gypaète. La tête levée, les narines gonflées, tout le corps frémissant, elle le voit approcher, décrire au-dessus d'elle des cercles de plus en plus étroits. Elle sait que le vautour veut lui enlever son petit et elle a résolu de le défendre. Le jeune chamois, lui aussi, a compris le danger et s'est glissé, tout tremblant, derrière sa protectrice, presque sous elle. Celle-ci, les jambes écartées, les pieds rivés au sol, est prête à combattre. En vain l'oiseau cherche par ses manœuvres à l'effrayer, à l'écarter de son petit : elle ne bouge pas, elle reste inébranlable comme un roc. Toutes les fois que le vautour renouvelle son assaut, il la trouve entre lui et la proie qu'il convoite. Enfin le gypaète tente un coup d'audace ; il monte, il disparaît presque dans les airs, puis du haut du ciel, prompt comme la foudre, il fond sur les deux chamois, dans l'espoir que cette fois la mère épouvantée se jettera de côté pour éviter l'effroyable choc : il n'en est rien, sa vaillante adversaire n'a pas fait un mouvement, elle oppose à l'oiseau sa tête armée de cornes recourbées aussi dures que le fer, et le vautour s'y heurte, s'y meurtrit la poitrine. Un nuage de plumes jaillit et se disperse lentement dans l'espace. Vaincu, le vautour pousse un long cri de douleur et de rage et quitte la partie; il va se percher au loin sur un roc, où il se secoue, s'épluche avec son bec, s'occupe à rétablir l'ordre dans son plumage. Cependant les deux chamois n'ont pas changé de position, craignant sans doute le retour du danger; enfin la femelle, regardant autour d'elle et voyant de tous côtés l'espace tranquille et silencieux, fait quelques pas ; elle lèche son petit comme si elle lui savait gré d'une délivrance dont tout l'honneur revient à son courage, puis, bondissant tout à coup devant lui, l'entraîne dans d'autres parages.

Le gypaète n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne le trouve dans une situation critique et hors d'état de se défendre. Des chasseurs engagés dans des passages périlleux, sur d'étroites corniches bordées par un précipice, se sont vus assaillis par ce brigand de l'air, et, d'après leur témoignage, ce n'est pas sans de grands efforts qu'ils sont parvenus à ne pas perdre la tête, à ne pas abandonner tout espoir de salut à la vue du formidable oiseau, au bruit assourdissant de ses puissantes ailes. Quant aux enfants, c'est une vérité confirmée par de trop nombreux exemples que le vautour des Alpes ne leur fait pas grâce quand il les rencontre isolés dans la montagne.

LESBAZEILLES-SOUVESTRE.

COMMENT ON MESURE
LA DISTANCE DU SOLEIL A LA TERRE[1]

Voilà le quatrième entretien que je demande aux lecteurs du *Journal de la Jeunesse* pour leur expliquer les moyens employés par les astronomes pour mesurer les distances célestes, et en particulier la distance du Soleil à la Terre. Je réclame encore leur attention, espérant cette fois atteindre le but.

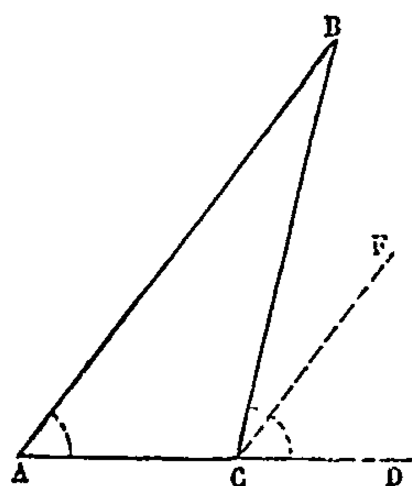
Avant d'arriver au passage de Vénus, je voudrais, pour rendre le langage plus clair, vous familiariser avec un terme que vous avez lu sans doute plus d'une fois, celui de *parallaxe*. Au lieu de dire que les savants sont allés observer ce passage dans le but de mesurer la distance du Soleil à la Terre, on se sert souvent d'une autre expression : on dit que leur but était de calculer la *parallaxe du Soleil*. Qu'est-ce donc qu'une parallaxe ?

Revenons à l'arpentage qui a été notre point de départ dans la question ; rappelons-nous que pour calculer, de loin, la distance du clocher qui était notre point de mire, nous avons mesuré deux angles, aux deux extrémités de la base, ceux que les lignes de visée AB, CB font avec cette base, d'où résultait la connaissance du triangle ACB. Toute la méthode est fondée sur ceci, qu'en changeant de position le long de la base, en allant de A en C, la ligne de visée change de direction. En A la ligne de visée AB forme avec la base un certain angle A; en C, la direction et par suite l'angle changent; au lieu de viser suivant la ligne parallèle CF, il faut viser suivant CB ; l'angle a augmenté et il est visible que

1. Voy. vol III, pages 198 et 326, et vol. IV, page 364.

sa différence avec l'angle en A est précisément l'angle BCF.

En géométrie, on démontre par un raisonnement rigoureux que cet angle BCF a précisément la même grandeur que l'angle ABC, dont le point B est le sommet. Cela semble bien apparent sans démonstration sur la figure. Que résulte-t-il de là? Une conséquence bien claire aussi, à savoir que si un troisième observateur était allé se poster au sommet du clocher, et, de là, eût visé les points A et C extrémités de la base choisie, il eût trouvé pour l'angle de ces deux lignes précisément l'angle BCF.



C'est cet angle qui se nomme la *parallaxe* du point B par rapport à la base AC.

Appliquons cela à la distance de la Lune. Sa parallaxe est l'angle sous lequel un observateur, habitant de cet astre, verrait une distance terrestre, celle par exemple qui existe entre le Cap de Bonne-Espérance et Berlin, stations choisies par Lalande et Lacaille, on se le rappelle, pour mesurer la distance lunaire. Mais on comprend que cet angle varie avec le choix des stations. Aussi les astronomes supposent-ils que l'une d'elles a le centre de la Lune à son zénith, tandis que l'autre a ce même centre à son horizon. Alors la parallaxe est l'angle visuel sous lequel un observateur de la Lune verrait, de face, le rayon même du globe terrestre : elle reçoit alors le nom de *parallaxe horizontale*.

Ajoutons une particularité qui ne compliquera pas beaucoup ce qui nous reste à dire : comme les rayons du globe terrestre ne sont pas d'égale longueur, c'est le plus grand d'entre eux, le rayon de l'équateur, qu'on prend pour base, et l'on dit ainsi que la *parallaxe horizontale équatoriale* de la Lune est 57′ 2″ (57 minutes et 2 secondes d'arc).

Voilà bien de la géométrie, je l'avoue. Mais comment, sans son secours, avoir une idée nette de ce qu'on lit dans les journaux de science et même dans les journaux quotidiens à ce sujet? Maintenant, c'est un point bien établi : vous saurez que les astronomes, en allant observer le passage de Vénus, se proposaient de calculer la *parallaxe du Soleil*, c'est-à-dire, *l'angle sous lequel un observateur qui se trouverait posté au centre du Soleil verrait le rayon de l'équateur du globe terrestre*, angle qui, une fois connu, permet de trouver aisément la distance qui sépare le Soleil de la Terre.

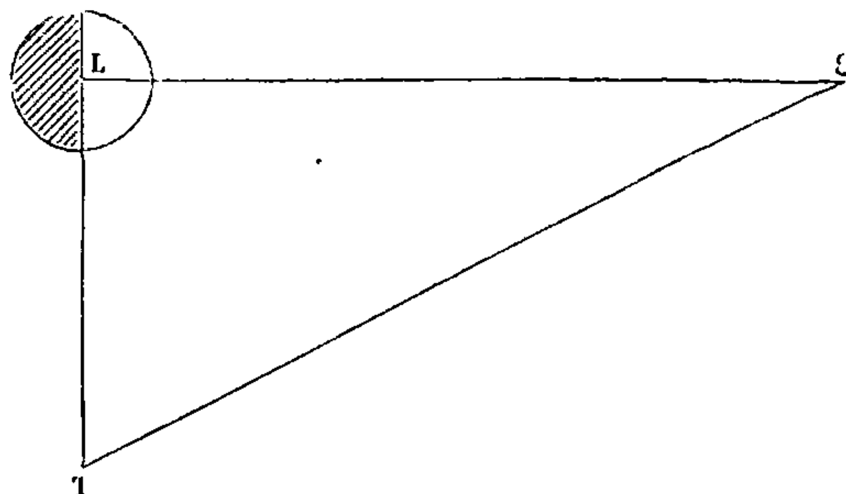
Mais avant d'expliquer comment le passage de Vénus sur le Soleil est susceptible de faire connaître cette parallaxe, faisons une courte digression historique.

Les anciens étaient parvenus à se faire une idée assez juste de la distance de la Lune. Pythagore l'estimait égale à 126 000 stades ; c'est un nombre beaucoup trop faible, puisqu'il équivaut à 23 300 de nos kilomètres, tandis que la vraie distance moyenne est 384 000 kilomètres environ, c'est-à-dire près de 17 fois plus grande. Ainsi, 600 ans avant Jésus-Christ, on se trompait encore beaucoup sur la distance de notre satellite. Un fameux astronome d'Alexandrie, Hipparque, arriva plus tard à une appréciation bien plus juste, puisqu'il croyait la Lune située à environ 72 rayons terrestres, nombre trop fort d'un sixième seulement.

Plus un astre est éloigné, plus sa parallaxe est petite, moins il est aisé d'en déterminer la valeur. Si l'on voulait appliquer directement au Soleil la méthode qui nous a servi pour la Lune, on n'arriverait à aucun résultat pratique. Les observateurs qui viseraient au même instant son centre auraient beau chercher à calculer exactement la position de la ligne de visée, les erreurs d'observation dépasseraient de beaucoup le très-petit nombre de secondes qui mesure la parallaxe : le résultat serait l'incertitude même.

Il n'y a là rien d'étonnant, aujourd'hui qu'on sait que la distance du Soleil à la Terre vaut près de 400 fois la distance de la Lune. Sa parallaxe est donc ainsi 400 fois plus petite, et jusqu'au siècle dernier l'astronomie était trop imparfaite pour qu'on pût l'obtenir avec quelque précision.

Les anciens le savaient, ou du moins ils se doutaient de la difficulté du problème ; et voici comment un de leurs astronomes, Aristarque, de Samos, (260 ans avant Jésus-Christ), avait essayé de tourner la difficulté.



Il avait fait l'ingénieuse remarque suivante :

Quand la Lune est en quadrature, à son premier ou à son dernier quartier, elle paraît comme un demi-cercle éclairé, et la ligne de séparation de la lumière et de l'ombre est une ligne droite, un diamètre de son disque. Les rayons du Soleil tombent à angle droit sur ce diamètre. Si, à ce moment précis, un observateur vise à son centre, puis vise au centre du Soleil, et mesure l'angle des deux lignes de visée, il obtiendra tout ce qu'il faut pour construire ou calculer exactement le triangle que forment les lignes SL, ST et TL. En un mot, il pourra trouver facilement le nombre de fois que TS, distance du

Soleil, vaut TL, distance de la Lune. Or, la distance de la Lune étant supposée connue, celle du Soleil s'ensuit.

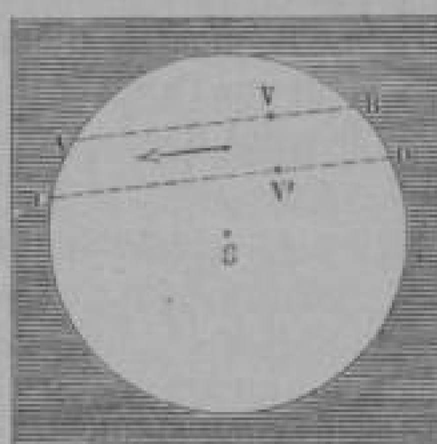
La méthode est ingénieuse, mais inefficace. Aristarque, de Samos, trouva aussi un nombre beaucoup trop petit pour la distance du Soleil. L'instant précis de la quadrature est difficile à observer pratiquement, le point marquant le centre du disque est tout aussi difficile à viser, et il en est de même de l'angle des lignes de visée menées à la Lune et au Soleil. Les erreurs inévitables de mesure ne comportent aucune précision pour la détermination du triangle.

Enfin, au lieu de prendre la Lune pour terme de comparaison, on s'est avisé de prendre des planètes, Mars, Vénus, qui, en certaines circonstances, s'approchent de la Terre beaucoup plus que nous ne nous approchons du Soleil. Mais, pour entrer dans des détails intelligibles, il faudrait faire tout un cours d'astronomie. J'ai peur d'avoir déjà dépassé la mesure, et je me hâte d'arriver au moyen employé en décembre 1874, c'est-à-dire au passage de Vénus au-devant du disque solaire.

Il est cependant de toute nécessité que j'insiste encore sur ce point, sans quoi le moyen en question ne pourrait être compris. Grâce au génie d'un grand astronome, de Képler, la proportion des distances des diverses planètes au Soleil est connue. Elle l'a été, bien avant qu'on eût une notion un peu certaine de la grandeur absolue de ces distances. Prenons Vénus pour exemple, et voyons quel est le rapport de sa distance au Soleil, avec celle de la Terre au même astre. Représentons cette dernière par le nombre 10 000; la première sera représentée par le nombre 7233. Dès lors, si l'une d'elles se trouve calculée en kilomètres, par exemple, rien ne sera plus facile que de calculer l'autre. Pour la même raison, si la parallaxe de Vénus était connue, celle du Soleil en serait une conséquence immédiate. Ainsi, les lois trouvées par Képler permettent de déterminer toutes les distances célestes des planètes au Soleil, dès que l'une quelconque d'entre elles est connue.

Il y a plus : il suffirait de trouver la différence qui existe entre la parallaxe de Vénus et la parallaxe solaire, pour que l'une et l'autre pussent se calculer séparément avec exactitude. Or, les passages de Vénus au-devant du disque solaire fournissent un moyen d'obtenir la valeur de cette différence.

C'est un astronome anglais, Halley, qui a le premier appelé l'attention des savants sur ce fait d'une si haute importance. Il a montré que, si divers observateurs allaient se poster en des régions de la terre suffisamment éloignées, ils ne verraient point le petit disque obscur de Vénus suivre la même route au-devant du disque du Soleil. Tandis que les uns verraient Vénus en V, les autres la verraient en V', tandis que le passage se ferait, pour les premiers, suivant une certaine ligne ou *corde* du Soleil, pour les autres il s'effectuerait le long d'une autre corde plus rapprochée du centre.



Cet effet optique est tout simple, et peut être vérifié par chacun de nous par mille expériences familières, aussi aisées à imaginer les unes que les autres. Supposons une hirondelle, qui vienne dans son vol passer au-devant du mur d'une maison, et par rapport à nous à une certaine distance de ce mur. Si j'ai marqué le trait noir que l'oiseau a paru tracer sur la surface blanche, et noté sa hauteur apparente, un spectateur plus rapproché du mur verra une ligne semblable, parallèle à la première, mais plus haute en apparence; et il est clair que la différence de position des deux lignes dépendra de trois éléments : de la distance du mur, de celle de l'hirondelle, de la distance respective des deux spectateurs.

Même circonstance se présente quand la planète Vénus, décrivant son orbite entre le Soleil et la Terre, vient à passer, en apparence du moins, sur le disque du Soleil. Le chemin qu'elle semble suivre dépend de la distance des observateurs, c'est-à-dire de la Terre au Soleil, de la distance de Vénus au même astre, et enfin de la position occupée par chaque observateur sur le globe terrestre lui-même.

Le passage de Vénus est donc un phénomène analogue à celui qui nous a servi à mesurer, à la surface de la Terre, la distance d'un point inaccessible, d'un clocher lointain, ou encore la distance de la Lune; seulement il est plus compliqué. C'est toujours, comme on le dit en style d'astronome, un *effet de parallaxe;* mais il entre à la fois, dans la production de cet effet, la parallaxe du Soleil et la parallaxe de Vénus. Aussi est-ce seulement la différence des deux parallaxes qu'on obtient ainsi? La loi de Képler, qui donne en outre la proportion de ces deux quantités inconnues, permet de résoudre le problème, c'est-à dire de calculer chacune d'elles.

Revenons aux circonstances du phénomène. Pour chaque station nous avons dit : Vénus suit dans son passage une corde particulière du disque solaire, tantôt plus, tantôt moins éloignée du centre, par conséquent tantôt plus, tantôt moins longue. Il suit de là naturellament que la planète ne restera point sur le disque pendant des temps égaux. La durée totale du phénomène, qui eût été de 4 heures 40 minutes environ pour un observateur situé au centre de la Terre (pure hypothèse), n'a dû être que de 4 heures 24 minutes à Pékin, de 3 heures 59 minutes à l'île Kerguélen, de 3 heures 57 minutes à la terre d'Enderby. Ce sont ces différences de durée qu'il s'agissait de constater avec une précision extrême, ce qui exigeait qu'on pût noter le moment

précis où le petit disque noir de la planète touchait par un point le contour du Soleil, soit au commencement, soit à la fin du passage.

C'est pour cette observation, si délicate et en même temps si fugitive, que tant de préparatifs coûteux ont été faits, que tant d'expéditions ont été envoyées en des stations parfois périlleuses, que les astronomes des deux mondes se sont voués à une tâche si rude et d'un résultat si incertain. Mais il s'agissait de connaître, avec une précision nouvelle et supérieure, un élément important de la connaissance astronomique de l'univers. Espérons, comme les dépêches reçues le laissent d'ailleurs pressentir, que des travaux et des efforts si considérables ne seront point infructueux, que la parallaxe solaire sera calculée avec l'exactitude désirable, et que la distance de la Terre au Soleil sera ainsi connue, sans que l'erreur commise dépasse une centaine de milliers de kilomètres. Ce serait moins de la millième partie de la distance totale.

AMÉDÉE GUILLEMIN.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Le salon de Raoul.

XI

Caprices et devoirs.

La haute raison de Charlotte dura trois jours; pendant trois jours, elle copia Marthe dans l'emploi de sa journée : elle se leva à six heures, se fit conduire à la messe, présida le premier déjeuner en toilette complète, ce qui émerveillait Mme Schauffen, fit de la musique pour Raoul, commanda les repas, étudia le livre de cuisine, fabriqua je ne sais combien de mètres de frivolité, ne se mit pas une fois au balcon, écouta avec une grande déférence les conseils de Mme Parajoux et ne sollicita aucun congé pour les Grises. Cela dura trois jours. Le quatrième

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124 et 139.

elle se leva à huit heures, ne parla pas d'aller à la messe, courut au premier déjeuner en robe de chambre et en babouches, s'occupa de sa toilette toute la matinée, se fit un chignon, flâna l'après-midi et déclara à Mme Schauffen qu'elle irait acheter un chapeau, le sien étant fort démodé et un peu fané. Mme Schauffen ne voulut pas se laisser convaincre. Charlotte épia le moment où la bonne Allemande allait s'asseoir et glissa son chapeau sur le fauteuil; Mme Schauffen, n'accusant que le hasard, fit mille excuses de l'écrasement qui se produisit, et consentit à aller chez la modiste. Là Charlotte lui imposa silence et demanda un de ces « ravissants » chapeaux qui ne tiennent pas sur la tête. Elle fut servie à souhait et revint toute glorieuse avec cette coiffure piquée sur son chignon, fort jolie là-dessous, mais pas du tout distinguée. Le jour même elle entraîna Mme Schauffen aux Champs-Élysées, où elle allait pour parader et où elle finit par donner toute son attention à Guignol.

Que s'était-il passé dans sa petite tête?

La régularité commençait-elle à lui causer un secret ennui? La liberté, qui est une chose capiteuse, lui montait-elle quelque peu au cerveau? Toujours est-il qu'après avoir édifié Mme Schauffen, elle la scandalisa à chaque minute. Et il n'y eut pas un mot à lui dire! C'était elle qui jugeait quelle dose de sagesse elle avait promise; elle n'avait pas promis à Marthe de se lever à six heures, ni d'aller à la messe, ni de faire promptement sa toilette, ni d'étudier son piano, ni de rester toujours assise comme une vieille personne, non, non! elle avait fait une promesse en gros, elle la tiendrait, mais à sa manière. Donc le quatrième jour fut orageux pour la bonne Allemande, et le cinquième fut absolument intolérable. Charlotte fit tout à l'envers, elle passa une grande partie de sa journée à jouer à la poupée, puis elle imagina de faire une grande toilette, envoya acheter de la poudre de riz, se poudra, se mit tout ce qu'elle avait de rubans bleus dans les cheveux et, ainsi attifée, s'en alla faire les honneurs du salon à des invités imaginaires. La pauvre Schauffen, qui la suivait machinalement, la vit prodiguer les révérences, conduire, reconduire, offrir le bras : elle aurait ri aux larmes si Charlotte ne l'avait pas poussée à bout par ses fantaisies du matin. Finalement, Charlotte partit, enfermant Mme Schauffen dans le salon.

Elle se rendit dans l'appartement qui servait de bibliothèque. Après toutes ces petites folies elle voulait étudier ou lire, et la bibliothèque lui étant interdite en temps ordinaire, elle trouva doux de faire acte d'indépendance en y pénétrant.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, les livres étaient abrités par des armoires vitrées dont elle chercha en vain la clef.

« C'est ennuyeux, dit-elle tout haut, je voulais lire, il y a de ces demoiselles qui lisent beaucoup, Marthe et Raoul ne me permettent que des choses

bien enfantines pour moi et toujours illustrées. Je voudrais lire une fois un livre de grande personne sans la moindre image. Ah! je sais où il y en a..... dans la chambre de Raoul. Raoul est sorti, je vais y voir. »

Elle traversa rapidement un large corridor, ouvrit une porte et se trouva dans un étroit salon, sur le seuil duquel elle demeura immobile une minute, presque effrayée de son audace; puis, fermant résolûment la porte, elle entra.

Le petit salon où Raoul recevait ses camarades était naturellement encombré de mille objets peu familiers à Charlotte. Toute une panoplie était artistement disposée à la place d'honneur; sur des étagères se voyaient des raretés minéralogiques, des coquillages du nouveau monde, mille objets se rattachant aux diverses études du jeune aspirant à Saint-Cyr, plus loin de longues pipes orientales, placées là uniquement par le sentiment bizarre qui pousse les jeunes gens à paraître partager même les travers de leurs contemporains. Il y avait aussi une large étagère à plusieurs rayons, tous chargés de livres; mais Charlotte regarda dédaigneusement ces pauvres volumes au dos gris qui sentaient la science d'une lieue; elle en ouvrit cependant quelques-uns mais les referma bien vite. Que lui importaient l'*Histoire d'Alexandre* et les *Commentaires de César?* Qu'avait-elle à faire de ces gros dictionnaires et de ces lourds traités de philosophie! Elle tourna bien vite le dos à tous ces bouquins sérieux et alla, non sans imprudence, s'amuser avec les armes. Elle passa là un bon quart d'heure, plaçant sur son visage rose les masques d'escrime, et se mettant gravement en garde, armant les fusils et les faisant résonner sur son épaule, elle alla jusqu'à placer une capsule sur la cheminée d'un pistolet; mais la petite détonation qui se fit entendre lorsqu'elle pesa sur la gâchette lui causa une impression nerveuse très-désagréable. Elle rangea précipitamment les armes et tomba en contemplation devant les pipes. Bientôt elle eut le désir d'en décrocher quelques-unes, d'abord pour en considérer les dessins bizarres, les formes singulières, puis pour se donner le plaisir de placer le bout d'ambre entre ses lèvres roses. Elle fit une longue pause, courut devant un panneau de glace afin de voir l'effet que produisait un superbe tuyau de narguilhé entre ses dents blanches, riant aux éclats de la figure que cela lui donnait.

Le plaisir de cette curiosité s'éteignit à son tour et sa pensée vagabonde se retourna vers les livres qu'elle venait chercher.

« Mais où donc Raoul met-il les livres roses, bleus, verts, que Maurice Guerblier lui apporte? dit-elle tout à coup; dans sa chambre peut-être? »

Elle passa sous la portière algérienne qui séparait la chambre de son frère de son petit salon, et fit un bond de joie. Sur un guéridon placé au pied du lit il y avait une pile de ces livres dont Charlotte connaissait la couleur. Elle les dérangea, lut les titres, puis en choisit un très-joli blanc rayé de rouge qui s'appelait d'un nom féminin bizarre. Son choix fait, elle roula un fauteuil contre la fenêtre, approcha un tabouret de tapisserie, s'assit gravement, appuya ses pieds sur le tabouret et ouvrit le livre à la dernière page; mais en ce moment vraiment fatal pour l'imprudente et ignorante enfant, un cri retentit, et Raoul, s'élançant de dessous la portière, arracha violemment le livre des mains de Charlotte.

« Qui t'a permis de venir ici, d'ouvrir ces livres? dit-il d'une voix si dure que les yeux de Charlotte se remplirent de larmes.

— Mais je viens quelquefois avec Marthe, tu sais bien, balbutia-t-elle en regardant timidement le visage singulièrement courroucé de son frère.

— Mais t'a-t-il jamais été permis d'ouvrir mes livres?

— Ceux-là, non; mais autrefois il n'y en avait pas de ceux-là.

— Et il n'y en aura plus, dit Raoul; tiens, voilà le cas que j'en fais. »

Et prenant le livre par le haut, il le déchira en deux, puis le prenant en travers, il le déchira en quatre.

« Tu l'as compris, je te défends d'ouvrir ces livres-là; donne-moi ta parole d'honneur que tu ne les ouvriras plus. »

Le ton de Raoul était si âpre, sa physionomie si sévère, que Charlotte sentait son cœur battre et sa conscience s'éveiller. Tous ses méfaits de la veille et de ce jour se représentèrent simultanément à sa mémoire: elle se dit qu'elle avait manqué à ses promesses, trompé Marthe, et ce fut d'une voix tremblante et la tête courbée sous l'humiliation de la faute commise qu'elle répondit :

« Je l'ai déjà donnée à Marthe et je n'y ai pas tenu.

— Enfin prétends-tu me désobéir, Charlotte? »

Charlotte releva la tête et regarda la figure douloureusement crispée du jeune chef de famille.

« Oh non! Raoul, s'écria-t-elle en joignant les mains, j'ai manqué à ma parole d'honneur, mais je te donne ma parole de... conscience que je ne lirai rien sans ta permission.

— C'est bien, je veux encore ajouter foi à cette promesse. Heureusement que je suis rentré plus tôt que je ne le devais. Au reste Marthe revient demain, voici une lettre qui m'en avertit. Il est temps qu'elle arrive, pour toi, pour moi et aussi pour la maison. Eugénie n'a plus aucun soin, j'ai entendu gratter dans le salon, e suis sûre qu'elle y a enfermé un chat quelconque.

— Non, dit Charlotte en baissant de nouveau la tête, c'est encore moi qui ai enfermé Mme Schauffen, je vais la délivrer. »

Et prenant une clef dans sa poche, elle s'élança hors de l'appartement.

Après la sortie de sa sœur, Raoul remonta lentement la chambre, puis le petit salon, et se trouva

tout à coup en face du panneau devant lequel Charlotte s'était amusée à se regarder fumer dans un narguilhé éteint.

Il se vit rouge jusqu'à la racine des cheveux, et la glace fidèle lui renvoya cette flamme sombre et intense que le sentiment puissant de l'indignation allume au fond de l'âme encore susceptible de s'indigner.

Il croisa les bras par ce mouvement qui indique chez les hommes je ne sais quelle concentration morale ou physique, et fixa durement sa propre image comme pour analyser l'impression violente qui l'avait fait rougir.

Hélas! c'est le plus souvent par la lâcheté que se perd la délicatesse de la conscience : on éteint soi-même l'écho qui vient d'en haut, on fait taire la voix importune.

Raoul n'en était pas arrivé là, sa conscience avait la voix vibrante et nette; l'effroi qu'il avait ressenti en voyant un livre souillé entre les mains pures de sa sœur l'avait profondément troublé, il descendit en lui-même et se traduisit à sa propre barre.

Ce qui était arrivé une fois pouvait arriver encore. Ne trahissait-il pas son premier devoir de chef de famille en introduisant du poison sous son toit, en exposant ses sœurs à la plus traître des tentations?

Et de conséquence en conséquence, de raisonnement en raisonnement, il arriva à se demander de quel droit il défendrait aux autres des lectures qu'il se permettait dans un but unique de délassement, à s'avouer qu'il s'était lui-même souillé à cette boue qui lui avait fait horreur au moment d'y voir pénétrer Charlotte, à se dire que si l'un des héros de ce livre extravagant et malsain se présentait à sa porte, il le jetterait dehors.

Pourquoi donc avait-il ouvert à ces gens-là le sanctuaire intime de son âme! Pourquoi étaient-ils là, chez lui, en cercle, lui racontant impudemment leurs faiblesses, leurs intrigues, leurs bassesses, leurs crimes mêmes. Quoi! tout ce qui cause de l'horreur et du dégoût était venu s'installer chez lui, remplacer les œuvres intelligentes et les œuvres honnêtes! Pourquoi? En définitive, ce qui était poison mortel pour des femmes lui fournissait-il donc une nourriture substantielle et délicate? S'agissait-il de s'instruire, de s'élever, de connaître la vie telle qu'elle est? Affrontait-il les hardiesses d'un chef-d'œuvre? Une voix profonde répondait énergiquement en lui : Non. Il s'était souillé gratuitement, inutilement, niaisement; il avait faibli, il avait abandonné les maîtres pour les amuseurs, les hommes pour les arlequins, il avait donné à des esprits gâtés, à des talents dégradés, sa dernière pensée du soir et sa première pensée au matin; il s'était laissé entraîner par le plus mauvais courant de ce siècle.

Cet aveu fait, prononcé presque, les yeux sur son visage enflammé, Raoul revint lentement dans sa chambre, il alla prendre sous le dernier rayon d'une bibliothèque où ils se cachaient honteusement une brassée de ces livres multicolores qui avaient éveillé la curiosité de Charlotte, les jeta sur le guéridon, et froidement, méthodiquement, leur fit subir le sort de celui qu'il avait arraché des mains de la jeune fille. Comme il assujettissait le dernier morceau sur le faîte de la pyramide, il entendit un coup de timbre qui le fit tressaillir; presque aussitôt deux pas vifs se firent entendre dans le salon, et Georges Parajoux fit son entrée dans la chambre, suivi par Maurice Guerblier, le chercheur et le liseur acharné des livres à sensation condamnés comme scandaleux.

Raoul, devant sa pyramide de papier déchiré, était pris en flagrant délit et ne pouvait échapper à une explication.

« Pour qui ce bûcher? s'écria Georges gaiement.

— Je fais de l'art pour l'art, répondit Raoul en ébauchant un sourire; ceci n'est pas un moyen de brûler quelque chose, c'est simplement destiné à se brûler soi-même.

— Mais il y a là des livres que je vous ai prêtés, s'écria Maurice en prenant un fragment de couverture bariolée.

— Mon cher, excusez-moi, ils y sont tous. »

Maurice, depuis le départ des sœurs de Raoul, l'avait comblé d'avances, et Raoul les avait fort bien accueillies en considération du docteur Guerblier; mais à mesure que la liaison des deux jeunes gens se resserrait, une lutte sourde s'engageait entre eux. L'amitié tend à rendre les amis semblables en quelque point. Raoul, qui était sérieux, porté aux choses élevées de l'esprit et de la vie, trouvait d'infranchissables barrières chez Maurice; mais il imagina de le relever à son niveau, ce qui était une tâche au-dessus de son pouvoir. Maurice, qui était un jeune fou, livré à la frivole vie parisienne, se flatta de son côté d'entraîner Raoul.

Il arrive parfois que le plus faible, mais le plus tenace, l'emporte dans une lutte de ce genre, et Raoul, qui ne s'en apercevait pas, allait quelque peu à la dérive, surtout depuis le départ de ses sœurs.



N'ayant plus ses soirées de famille, il s'était fait une habitude des soirées passées au théâtre : Maurice l'amenait doucement vers ceux qui avaient ses préférences.

Le temps de ses études était singulièrement raccourci; il acceptait de lire les productions malsaines

que l'étudiant en médecine était le premier à connaître. Celui-ci se voyait venir à ses fins. Il signor Raoul cédait sur bien des points, sous peu il serait le camarade facile qu'il lui fallait.

Aussi l'aveu de Raoul l'impressionna-t-il très-désagréablement; il trouva le procédé expéditif et s'irrita de la réaction soudaine qui s'était opérée dans l'esprit du jeune chef de famille.

« C'est parfait, dit-il d'un ton impertinent; vous allez sans doute vous remettre au catéchisme.

— J'y trouverais dans tous les cas une philosophie et des idées plus en rapport avec mes sentiments que celles contenues dans ces livres ignobles, » riposta Raoul avec feu.

La figure effilée de Maurice se contracta violemment.

« Ignobles! répéta-t-il avec un geste furieux, retirez ce mot, Raoul!

— Non, Maurice! » dit sèchement Raoul.

Georges Parajoux devina que la situation s'était extrêmement tendue par ces deux phrases, et comprit que s'il n'intervenait pas, il allait être le témoin d'une belle et bonne querelle. Il bondit en avant, saisit une poignée de feuillets, les roula, et se tournant vers Raoul :

« Ah! tu les trouves ignobles, dit-il. Gare, ils vont se venger! »



Ainsi creva le nuage... (P. 160, col. 1.)

Et il se mit à cribler de larges boulettes de papier Raoul, qui d'abord opposa simplement son bras comme un bouclier, et qui, piqué au jeu et devinant peut-être la charitable intention de Georges, s'empara à son tour de projectiles, et engagea un vrai duel. Les papiers volaient d'un bout à l'autre de l'appartement où Georges sautillait d'une manière si comique, que Maurice Guerblier, n'y tenant plus, se mit de la partie, et, puisant dans le tas, cribla tour à tour l'un ou l'autre des combattants.

Ainsi creva le nuage qui avait recelé un instant la foudre. Quand les munitions se trouvèrent épuisées, les jeunes gens riaient aux larmes et n'avaient aucune envie de recommencer une querelle de mots.

« Assez, assez, je n'en peux plus, dit Georges en s'épongeant le front; assez, te dis-je, Raoul. Il est tard d'ailleurs, et nous venions te chercher pour aller au tir. En voilà un paquet de chiffons!

— Vous savez, Maurice, dit Raoul en refaisant le nœud de sa cravate, je vous les payerai : en avez-vous la liste?

— Peuh! dit Maurice en pourchassant quelques feuilles du bout du pied; vous leur avez fait trop d'honneur de les déchirer. Qu'ils s'en aillent en fumée, et n'en parlons plus.

— En fumée, c'est cela, ajouta Georges : Maurice, une allumette, Raoul élève le bûcher. »

Raoul fit un tas des lambeaux de papier et les amassa dans sa cheminée prussienne. Georges y mit le feu; il y eût une épaisse fumée, puis une grande flamme, et bientôt il ne resta que des cendres noires de tous ces livres incandescents.

« Cette fumée m'a pris à la gorge, dit Georges en toussant avec affectation, pouah! Quelle odeur infecte, sauvons-nous.

— Sauvons-nous, » répéta Maurice.

Raoul chercha des yeux son chapeau et sortit avec eux. Au moment de passer le seuil du vestibule, il s'arrêta, revint sur ses pas et passa une rapide inspection de sa chambre; il se courba pour regarder jusque sous les meubles, et, ne voyant rien, accourut rejoindre ses amis qui l'attendaient sur le palier.

« Pardon de vous avoir fait attendre, dit-il; mais j'ai craint qu'il n'en fût échappé un seul feuillet qui aurait pu tomber sous les yeux de ma sœur Charlotte. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



La mort de Madelon (P. 162, col. 2.)

DEUX MÈRES[1]

XXI

Car la tombe est un nid où l'âme
Prend ses ailes comme l'oiseau.

(V. Hugo.)

« Bastien, ne sors pas aujourd'hui, mon petit frère! reste avec moi! dit Madelon d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

— Rester! s'écria aigrement la veuve Gaginard qui, accroupie devant l'âtre, faisait chauffer sa soupe sur deux tisons fumeux : Rester! est-ce que tu as des rentes à nous donner, que tu veux l'empêcher de travailler, ce garçon? C'est bien assez d'une personne ici à faire la princesse.....

— Ce ne sera pas pour longtemps, grand'mère... laissez-le-moi aujourd'hui seulement... j'ai idée que demain je ne pourrai plus le voir...

— Pas de sottises!... on a déjà dit ça bien souvent, et tu y es encore;... la vie, c'est plus solide qu'on ne croit. Tiens, voilà ta soupe, Bastien, mange-la, et vite! tu devrais déjà être loin. »

L'enfant essaya; mais il avait le cœur trop triste; il ne put manger et remit sur la table son écuelle pleine.

« Tu n'en veux pas? A ton aise! j'en aurai davantage. Ça ne fait-il pas pitié de s'ôter le pain de la bouche pour des vauriens d'enfants qui font encore les difficiles! Allons, marche! et tâche de rapporter une bonne journée. Si tu n'as pas fait vingt sous d'ici ce soir, c'est avec mon balai que je te recevrai. »

Il prit sa sellette et s'achemina vers la porte sans oser regarder derrière lui. Mais comme il soulevait le loquet, une voix défaillante appela : « Bastien! » et, jetant ses brosses et son cirage, il courut à sa sœur, qui le serra longtemps dans ses faibles bras en lui murmurant de tendres paroles.

« Va, mon chéri, et sois toujours bon, lui dit-elle enfin. J'ai eu tort de m'inquiéter, aie bon courage... à revoir! »

Bastien sortit. La veuve Gaginard, après qu'elle eut mangé les deux portions de soupe, prit ses outils et s'en alla, et Madelon resta seule.

« Mon pauvre petit Bastien! » murmura-t-elle.

Sa tête se renversa sur l'oreiller, et elle demeura immobile. Elle était si pâle qu'elle eût paru morte, si deux larmes qui filtraient lentement entre ses cils et descendaient le long de ses joues amaigries n'eussent révélé en elle un reste de vie. Elle resta longtemps ainsi, plongée dans un demi-sommeil.

Un frôlement d'ailes la réveilla, et quelque chose de doux et de chaud vint se poser contre sa joue.

« C'est toi, mon cher petit oiseau! dit-elle en ouvrant les yeux. Toi aussi, je t'aime, tu m'as fait tant de bien! Chante encore pour moi, chante : c'est bientôt fini... »

Le bouvreuil gazouillait doucement, perché sur son doigt, lorsque des pas se firent entendre sur l'escalier, et l'on frappa à la porte.

« Entrez! dit Madelon. C'est jeudi aujourd'hui, je savais bien que vous viendriez, monsieur Adrien,

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

ajouta-t-elle en voyant entrer le jeune garçon. Je suis bien contente de vous voir.

— Maman va venir aussi, dans un instant, dit Adrien. Y a-t-il longtemps que vous êtes seule ! Avez-vous besoin de quelque chose? Dites, que faut-il faire pour vous amuser ?

— Rien, je vous assure... je n'ai besoin de rien... J'ai dormi longtemps, je crois ; je vois au soleil qu'il est tard.

— Non ! il n'est que midi, et le jour est très-clair; il n'y a pas de nuages au ciel. Il a gelé ce matin, et les fontaines sont ornées de pendeloques qui brillent comme du cristal, c'est très-joli. Ah ! voilà maman ; elle apporte du grain pour Kiriki. »

Mme Mauloy entrait en effet. Au premier regard qu'elle jeta sur la malade, elle devint sérieuse.

« Vous souffrez beaucoup, ma pauvre petite, lui demanda-t-elle avec une tendre pitié ? »

Madelon parut étonnée.

« Non, madame, je suis bien, très-bien... j'étais bien malade ce matin, mais depuis que j'ai dormi je ne souffre plus du tout, et je crois que je me lèverais, si j'en avais la force. Seulement je sens bien que je ne pourrais pas me tenir, et puis je vois tout trouble... je croyais que le soleil se couchait... »

Elle se tut un instant, et reprit :

« Monsieur Adrien, voulez-vous me donner dans mes mains le portrait de Bastien ? je ne le vois pas bien où il est... Merci... je suis contente de le regarder. Avez-vous vos crayons ?

— Oui, Madelon, et mon album aussi. Voulez-vous que je vous dessine quelque chose pour vous amuser ?

— Pas pour m'amuser... faites mon portrait... pour Bastien... »

Elle se souleva avec peine pour qu'il pût bien la voir. Adrien comprit ; il ouvrit son album et commença à dessiner d'une main tremblante. Il avait les yeux pleins de larmes, en se disant que Madelon était très-malade, qu'elle allait sûrement mourir, et qu'elle voulait laisser son portrait à Bastien pour qu'il n'oubliât pas sa figure. Mais dès qu'il eut tracé les premières lignes du profil amaigri qui se détachait sur l'oreiller au milieu d'une forêt de cheveux, le calme lui revint. Il oublia son propre chagrin et mit toute sa volonté dans son désir de satisfaire le dernier vœu de Madelon. Il sentait que ce qu'il faisait était bien, qu'il réussissait, et il en éprouvait, faut-il le dire? presque de la joie. Il travaillait depuis près d'une heure lorsque sa mère, qui le regardait, lui posa la main sur l'épaule.

« Assez ! lui dit-elle. Elle est fatiguée, et ton portrait est ressemblant : tu le gâterais en voulant le finir davantage. Tu pourras le copier à la maison et essayer de perfectionner la copie, mais garde ce dessin-là pour Bastien. Montre-le à Madelon si elle peut le voir. »

Madelon sourit en se reconnaissant.

« C'est bien moi ! dit-elle. Bastien ne pourra pas m'oublier, à présent... pauvre petit, comme il va être malheureux ! mais vous ne l'abandonnerez pas, madame... et puis je parlerai de lui au bon Dieu... Je voulais le garder ce matin ; je sentais que ce serait pour aujourd'hui ; mais grand'mère l'a envoyé travailler, et je ne le verrai plus ! »

Comme elle parlait, la porte s'ouvrit, et Laure entra, tirant après elle Bastien qui n'osait pas entrer, craignant le balai de la veuve Gaginard.

« Madelon, voilà Bastien ! s'écria-t-elle. Je l'ai trouvé qui pleurait dans la rue ; il m'a expliqué que vous vouliez l'empêcher de sortir, mais que votre grand'mère l'avait mis à la porte, et qu'il ne devait pas rentrer à moins d'avoir gagné vingt sous. Justement il n'y a pas de boue, et puis ce n'est pas jour de classe, et il n'avait pas trouvé un soulier à cirer. Moi j'avais une pièce de vingt sous que je lui ai donnée, et il pourra rester avec vous toute la journée à présent, Madelon. Êtes-vous contente ? »

Le pâle visage de Madelon s'éclaira d'un fugitif sourire.

« Merci, dit-elle, merci ! vous ne savez pas tout le bien que vous me faites... Je m'en vais, adieu.., vous avez été si bons, tous... vous n'abandonnerez pas Bastien... »

Elle n'avait plus la force de répondre à l'étreinte de son frère, qui s'était jeté sur elle en pleurant.

« Sois bon, lui dit-elle, pour que je sois heureuse en paradis. Tu sais bien ce que c'est que de faire son devoir. Mon cher petit frère, à revoir ! »

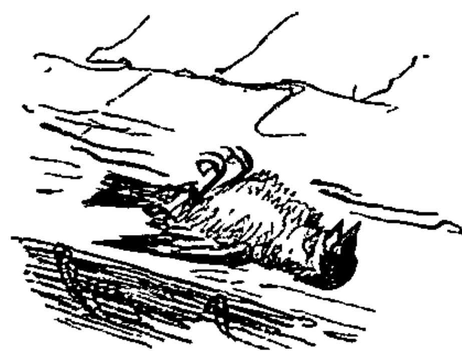
Elle regarda tous ces visages qui se penchaient vers elle avec angoisse, même celui de miss Maggy, qui avait presque perdu son flegme britannique, et elle répéta d'une voix faible, comme dans un rêve :

« N'abandonnez pas Bastien ! »

Ses yeux se fermèrent, et elle parut s'endormir. A ce moment l'oiseau se mit à chanter. Adrien, par instinct, voulut le faire taire. Mais les lèvres de Madelon se rouvrirent.

« Chante encore ! murmura-t-elle. Oh ! les belles campagnes du ciel ! »

Claire se pencha pour écouter sa respiration, et, se



relevant, elle fit signe à miss Maggy d'emmener Laure.

L'enfant et sa gouvernante devaient être à peine au bas de l'escalier, lorsque Claire s'agenouilla au pied du pauvre grabat.

« Prions Dieu, mes enfants ! c'est fini ! » dit-elle à Adrien et à Bastien.

Le bouvreuil chantait toujours comme si son chant eût été l'hymne triomphal de l'âme délivrée.

. . . .

Il serait injuste de nier la vive douleur dont fut saisie la veuve Gaginard lorsque en rentrant de ce qu'elle appelait son travail, — on ne sut jamais le compte des matelas qu'elle avait faits — elle trouva la dépouille de sa petite-fille déjà prête pour le cercueil.

Madelon semblait un ange endormi, et la lueur tremblante des cierges allumés à son chevet par les soins de Mme Mauloy et d'une voisine compatissante jetait sur son calme visage des ombres et des reflets qui lui donnaient l'air de sourire.

La vieille femme fut bruyante dans son chagrin; elle sentait qu'en perdant sa petite-fille elle perdait une grande partie des aumônes qu'elle avait la douce habitude de recevoir, et elle pensa que beaucoup de cris et de sanglots détourneraient peut-être sur elle-même l'intérêt des âmes charitables.



Adrien ouvrit son album. (P. 162, col. 1.)

Claire ne fut pas dupe de sa comédie; mais elle tâcha de la calmer par de bonnes paroles, afin qu'elle traitât doucement le pauvre Bastien, qui restait au pied du lit, muet et comme hébété dans sa douleur, et à qui elle reprochait de n'avoir pas de cœur parce qu'il ne disait rien. Elle finit pourtant par le laisser tranquille, et l'enfant, épuisé, s'endormit.

Il faisait grand jour lorsque de petits cris plaintifs l'éveillèrent. Il ouvrit les yeux et vit le bouvreuil, qui s'était blotti pour la nuit parmi les cheveux de la pauvre Madelon, essayer de la tirer de son sommeil, en lui becquetant les joues et les lèvres, comme il faisait chaque matin. Bastien le prit et baisa son doux plumage.

« Pauvre petit! dit-il, toi aussi tu l'aimais. » Mais il eut beau le caresser, l'oiseau s'échappa de sa main pour retourner auprès de la morte.

Tant qu'elle resta sur son lit funèbre, l'oiseau refusa de la quitter; et quand on l'eut emportée pour la conduire à l'église et au cimetière, où Laure désolée avait voulu lui assurer un coin de terre et une croix de bois, le bouvreuil ne cessa de voleter par la chambre en l'appelant avec des cris douloureux. La veuve Gaginard s'en impatienta à son retour.

« Va-t'en donc, maudite bête, lui cria-t-elle en ouvrant la fenêtre, va piailler ailleurs. » Et comme l'oiseau cherchait à rentrer, elle ferma violemment la fenêtre.

Puis elle chargea Bastien de sa sellette et de ses brosses et le poussa dehors en lui disant :

« Va travailler, fainéant! le jour où l'on se fait enterrer, ça n'est pas une raison pour ne rien faire! »

La nuit suivante, Bastien était si las qu'il n'entendit pas les coups de bec répétés qui vinrent frapper les vitres; mais le lendemain, quand il ouvrit

la fenêtre pour rafraîchir à l'air du matin ses yeux rougis par les larmes, la première chose qu'il aperçut ce fut Kiriki étendu dans la gouttière, les pattes roides et le bec entr'ouvert. L'oiseau fidèle avait voulu rentrer dans la chambre de son amie; il avait frappé longtemps en vain, et plutôt que de s'éloigner il était mort de faim et de froid.

XXII

Les premiers seront les derniers.

Après la mort de Madelon, Claire renouvela ses tentatives pour mettre Bastien sur la route d'une vie honnête et laborieuse; car le métier de décrotteur n'occupe pas assez pour que les gens qui l'exercent n'aient pas de fortes tentations d'employer leurs nombreux loisirs à jouer au bouchon, ou à cultiver la connaissance du marchand de vin. Elle aurait voulu placer l'enfant chez quelque bon ouvrier qui lui apprît un métier utile; mais la veuve Gaginard s'y opposa formellement. Elle versa beaucoup de larmes à l'idée de quitter son petit-fils, et déclara enfin « qu'elle avait promis à Madelon de ne pas abandonner Bastien, et que la mort seule pourrait les séparer. »


Adrien faisait poser le vieux Pascaud. (P. 165, col. 1.)

La vérité, c'est qu'elle tenait aux sous que lui rapportait chaque jour le jeune garçon. Claire dut céder; elle se contenta de faire venir Bastien chez elle le soir, quand sa journée était gagnée, pour lui apprendre à lire, à écrire et à compter, en attendant mieux.

Elle le faisait causer et lui donnait de bons conseils; elle tâchait aussi de l'égayer, ce qui n'était guère facile, car le pauvre enfant ne s'était pas relevé du coup que lui avait porté la perte de sa sœur; et au lieu de se laisser distraire, il cherchait toujours à ramener le nom de Madelon. « Je ne peux parler d'elle qu'à vous, madame, disait-il à Claire; grand'mère ne veut pas que j'y pense. »

Un jour, il apporta le portrait dessiné par Adrien le jour de la mort de la jeune fille, et il pria Mme Mauloy de le serrer et de le lui garder pour quand il serait grand. « Si je le laisse à la maison, disait-il d'un air désolé, grand'mère me le déchirera; elle a voulu le jeter au feu ce matin parce que je pleurais en le regardant. Elle dit que c'est bon pour les riches d'avoir du chagrin, et qu'il ne faut pas perdre son temps à pleurer quand on a son pain à gagner. »

Claire serra le portrait, et Adrien lui demanda souvent la clef de son secrétaire pour le contempler. Ce pauvre dessin le faisait penser à une foule de choses. Madelon avait vécu peu d'années, et elle avait bien souffert; elle n'avait pourtant rien fait de mal! A présent elle était partie et son petit frère était seul, livré à une méchante vieille qui ne faisait rien pour lui, et qui ne voulait seulement pas qu'il apprît un métier.

Comme tout cela était triste! et sans doute tout le monde était rempli de choses pareilles; on les voyait tout autour de soi, et l'on n'y pouvait rien. Adrien creusait ces idées-là, et les paroles du vieux Pascaud: « Je me demande ce qu'elle est venue faire en ce monde, » et « Il y a des existences fatalement vouées au mal, » lui revenaient en mémoire.

Le vieux Pascaud avait-il raison?

« Non! il n'a pas raison! disait une voix puissante et douce qui parlait dans le cœur d'Adrien, faisant taire toutes les pensées de doute et de méfiance. Elle a souffert, oui; mais n'a-t-elle connu que des douleurs dans ses dix-sept années de vie? Comme elle parlait avec amour, sur le grabat où elle languissait, des jours de son enfance, de la tendresse de ses parents, des belles campagnes dont le souvenir la faisait sourire encore au milieu de ses souffrances! Quand on aime, on ne manque jamais de joies; et Madelon aimait son frère, en qui elle avait mis toutes ses espérances d'ici-bas; elle aimait les étoiles et les nuages qu'elle regardait passer devant sa fenêtre; elle t'aimait, toi aussi, petit écolier qui renonçais à tes jeux pour venir t'asseoir à son chevet et lui apporter l'aumône du cœur! Elle aimait Dieu, vers qui elle allait, elle n'en doutait pas; et elle ne s'est jamais demandé, elle, ce qu'elle était venue faire en ce monde. Elle avait servi de mère à son petit frère; elle avait mis tous ses soins à le rendre bon et à le fortifier contre les tentations de la vie; elle savait que son souvenir le garderait du mal, même quand elle ne serait plus là: n'était-ce pas une tâche suffisante pour une créature de Dieu? Cette tâche, elle l'a bien remplie. Ne t'a-t-elle pas fait du bien à toi-même? n'aurais-tu pas honte d'être lâche, quand tu l'as connue si patiente, ou de murmurer contre ton sort, quand tu l'as vue si résignée?

Va, ne la plains pas ; les méchants sont seuls à plaindre. Madelon est morte pleine d'espoir en Dieu et de confiance en Bastien ; elle savait qu'on n'est méchant que quand on n'a pas voulu être bon. Il n'y a pas d'existence fatalement vouée au mal ; il n'y a pas d'âme, si abandonnée qu'elle soit, qui n'entende la voix de Dieu, et qui ne sente en elle l'instinct du bien et le sentiment du devoir. Le devoir est parfois difficile à accomplir : impossible, jamais ! Non, il n'y a pas d'existence fatalement vouée au mal. »

Adrien écoutait cette voix, la voix de sa conscience ; et il se sentait fortifié. Il regardait le portrait, et s'étonnait, — sans vanité, assurément, — de le trouver si bien réussi. Comme il était ressemblant ! C'étaient bien là les traits de Madelon, sa bouche fine et triste, ses joues creuses, son large front, son nez mince, son menton amaigri, ses yeux qui brillaient au fond de leur orbite ; on eût dit qu'elle regardait. Et c'était lui qui avait fait cela ! était-ce bien possible ? Il dessinait souvent, il avait fait poser sa mère et même le vieux Pascaud, si facile à faire ressemblant avec sa figure caractérisée, son nez courbé, ses lèvres minces et son menton en avant : il n'avait jamais produit que des caricatures, au lieu que le portrait de Madelon était un vrai portrait. Il essaya de le copier à loisir, en y mettant tous ses soins, ses meilleurs crayons et son meilleur papier : il n'arriva jamais à rien produire d'aussi vivant que cette ébauche esquissée en une heure sur une page d'album. « Je fais pourtant de mon mieux ! se dit-il désappointé. Il y avait sans doute en moi ce jour-là quelque chose qui n'y est plus. »

Il confia un jour son dépit à sa mère, qui sourit.

« Mon cher enfant, lui dit-elle, tu as réussi une fois, parce que ta main était pour ainsi dire conduite par une grande émotion ; mais c'est presque du hasard, cela, et d'ailleurs ton œuvre, que tu admires, a des défauts que ton ignorance du dessin t'empêche de voir. Pour bien dessiner, il faut d'abord copier beaucoup, et l'on finit par arriver à une certaine habileté de main. Seulement on n'est pas un artiste pour cela : il faut encore avoir l'esprit cultivé. Applique-toi donc à tes études ; plus tu sauras, mieux tu pourras dessiner par la suite ; et alors, si tu as beaucoup de cœur, tu produiras des œuvres qui auront réellement du mérite. Mais ne mets pas la charrue avant les bœufs ; vouloir faire un bon portrait à présent, c'est comme si tu avais voulu composer un poëme latin avant d'apprendre les déclinaisons. »

Adrien serra le portrait de Madelon et continua à dessiner. C'était son plaisir favori, et s'il l'eût osé, il aurait depuis longtemps prié sa mère de lui faire donner des leçons. Il ne le faisait pas, craignant de grever leur petit budget d'une dépense inutile ; mais il fut heureux de penser que toutes ses études pourraient profiter à son talent futur. « C'est bien beau d'être peintre ! pensait-il : c'est encore plus beau que je ne croyais, puisqu'il faut tant de science et tant de cœur pour être un grand artiste ! »

Le printemps passa, puis l'été, et le mois d'août ramena les vacances. Cette fois l'oncle Chaldry n'assista pas à la distribution des prix : il ne se souciait pas de revoir Adrien, et il craignait de nouvelles tentatives contre son indépendance. Il se fût épargné cette crainte s'il eût pu lire dans le cœur de Cécile : Celle-ci commençait à comprendre que, grâce à la fortune dont il était l'héritier présomptif, Robert ne serait bon à rien, et que par conséquent cette fortune lui serait absolument nécessaire. Elle jugeait par les bulletins que les succès de l'écolier seraient minces cette année-là, et elle craignait que la comparaison entre les deux cousins ne fût pas à l'avantage de son fils. Elle n'avait donc plus aucune envie de travailler à un rapprochement entre l'oncle Chaldry et la famille Mauloy. « Au bout du compte, se disait-elle, j'ai fait ce que j'ai pu ; ce n'est pas ma faute s'ils ne s'y prêtent ni les uns ni les autres, et je ne vois pas pourquoi je nuirais aux intérêts de mon fils. »

Bien des gens raisonnent de la sorte, qui passent pour parfaitement justes.

Robert eut un prix d'anglais, — le baron avait longtemps habité l'Angleterre pour y étudier l'art du sportman, — et Adrien rentra chez lui courbé sous le poids de sa gloire reliée en beaux volumes dorés sur tranche. Cette année-là, s'il y en avait pour sa mère, il y en avait au moins autant pour le vieux Pascaud.

A suivre. Mme COLOMB.



LES ORCHIDÉES DANS NOS SALONS

Il y a quelques années à peine, les orchidées étaient considérées comme des plantes de serre chaude, renommées, non-seulement par leur bizarrerie, mais par la splendeur sans égale de leurs fleurs. Aujourd'hui, grâce aux savantes recherches de M. Rivière, jardinier en chef du Luxembourg, on a appris que ces plantes si belles n'avaient besoin

que de la température la plus ordinaire. C'est là une excellente innovation dont nous voulons faire profiter nos lectrices. Grâce au nouveau traitement, les orchidées deviennent des fleurs de salon et prennent place parmi les plus splendides et les moins difficiles à cultiver dans ces conditions.

Les orchidées composent, parmi les végétaux monocotylédonés, une des plus nombreuses familles du règne végétal, possédant des représentants dans tous les pays du monde et comprenant plus de 4000 espèces cultivées. Mais c'est en se dirigeant vers les régions tropicales, et surtout au milieu d'elles, que se trouvent les plus beaux spécimens de ce merveilleux groupe, tant comme beauté des fleurs que comme singularité de port.

Dans ces pays, les orchidées semblent oublier une des grandes lois de la nature et ne s'implantent plus dans le sol pour y puiser leur nourriture. La plupart quittent la vie terrestre pour se fixer sur les arbres et s'accrocher à leur écorce par des racines d'une structure particulière; et là, quelquefois au plus haut des branches, elles parcourent les différentes phases de leur existence, puisant dans l'atmosphère qui les environne l'humidité et les gaz qui leur sont nécessaires, sans rien emprunter au sol. Sans doute, il leur faut une certaine chaleur, mais, dans leur pays natal, cette chaleur est très-tempérée par l'altitude des lieux où on les trouve. Ce qu'elles exigent, c'est, avant tout, de l'air humide. Cette condition est bien facile à réaliser dans nos habitations, comme nous le verrons tout à l'heure.

Peu de personnes avaient remarqué, avant M. Rivière, que dans les montagnes de 3000 à 4000 mètres de l'Asie et de l'Amérique on trouve encore un assez grand nombre d'orchidées. Or, en ces endroits, la température, au milieu du jour, dépasse souvent 20 degrés, mais le matin elle s'abaisse souvent aussi jusqu'à zéro. Il y avait là une indication hardie de conditions naturelles que nous réalisons dans nos demeures. L'habile jardinier que nous citons en a profité, et il a montré l'année dernière, à la Société d'horticulture, des spécimens fleuris dans ces conditions, tous beaucoup plus beaux, plus vigoureux, tous mieux portants que ceux que l'on étouffait en serre chaude selon l'ancienne routine.

De ce que nous avons dit qu'une grande quantité des orchidées sont *épiphytes*, c'est-à-dire poussent sur d'autres plantes, il ne faudrait pas conclure que toutes sont ainsi. Il y a des orchidées qui poussent dans les prés et dans les bois, mais alors en terre et surtout au milieu des mousses. Certaines espèces, chez nous comme dans les pays étrangers, poussent même dans les terrains les plus secs et trouvent cependant le moyen d'y épanouir leurs fleurs magnifiques. Plusieurs enfin sont grimpantes, et, parmi elles, nous ne pouvons oublier de noter la vanille aux fruits délicieux. Celle-ci est une vraie plante des pays chauds ; elle vient du Brésil, et cependant M. Morren avait établi dans les serres du Jardin botanique de Liége une véritable culture artificielle de vanille. Il obtenait ainsi une telle quantité des précieuses gousses qu'il montra qu'on pouvait réaliser ainsi une culture extrêmement rémunératrice : les gousses étant aussi bonnes, aussi aromatiques que celles que l'on cueille à l'air libre dans les contrées tropicales.

Les fleurs des orchidées sont tellement belles, tellement originales, qu'elles ont de tout temps frappé les yeux, non-seulement des chercheurs européens qui en découvrent presque tous les ans de nouvelles espèces, mais des peuples mêmes près desquels on les trouve. L'Inde et les îles indiennes en renferment des espèces admirables. Parmi elles, qui nous soit permis de citer, l'*Anectochile sétaie* que l'on appelle vulgairement le *Roi des forêts*. C'est l'une des plus petites, mais l'une des plus charmantes, parce que chacune de ses larges feuilles vert foncé porte cinq nervures *dorées* présentant un dessin régulier. Elle vient de Java, et M. Blume nous a conservé une légende malaise qui explique comment elle est née.

« Il y a bien longtemps, apparut sur les côtes de l'île une divinité qui descendit du ciel pour instruire le peuple déjà perverti. Elle était vêtue d'une splendide étoffe de soie à raies d'or très-précieuse, que l'on nomme *petola*. Mais voilà que les habitants pervers n'écoutèrent point les leçons divines, et non-seulement méconnurent la bonne déesse, mais même la persécutèrent : tant et si bien, qu'elle quitta le rivage et s'enfonça dans les forêts inaccessibles des montagnes.

» Pour se soustraire aux poursuites des méchants, et peut-être aussi pour suivre un dessein mystérieux dont le sens échappe aux simples mortels, la divinité dépouilla son écharpe céleste et la cacha entre des rochers couverts de mousse. Elle convertit heureusement les montagnards, moins pervers que les gens de la plaine, et quand elle reprit sa merveilleuse *petola*, celle-ci avait séjourné assez longtemps entre les rochers pour qu'il en sortît quelques germes qui en reproduisirent au moins l'image.

» Mais la nouvelle se répandit bientôt dans l'île de l'apparition de la plante divine. La convoitise des gens d'en bas s'enflamma pour se l'approprier. Ils emportèrent tout ce qui en avait poussé dans la montagne ; mais toutes moururent chez eux tandis que la déesse en vivifiait les derniers germes oubliés dans la montagne. On l'appela depuis *daun petola*, c'est-à-dire la *plante habillée de petola*. »

Ce qui est vrai dans ce conte indien, c'est que les anectochiles sont très-difficiles à transplanter.

Les orchidées que nous recommandons à nos lectrices sont celles qui poussent sur les arbres ; ce sont les plus belles. On les attache avec quelques points de fil, ou de corde, ou de fil de fer sur une planchette ou un rouleau d'écorce et mieux de liége ; et elles y poussent à loisir. On pourrait construire, avec ces matières, de charmantes suspensions pro-

pres à ces plantes : je ne crois pas qu'on ait été plus loin que les boîtes à claire-voie qui servent aux jardiniers. Ces petits meubles pourraient devenir un des plus charmants ornements d'un salon ou d'un boudoir, car on aurait toujours la facilité de les poser en applique contre les murs.

Une bonne précaution à prendre, chaque matin, dans la saison de la végétation surtout, consiste à plonger dans l'eau la plante tout entière et son support; on la laisse égoutter en dehors du salon et on la remet en place. On obtiendra ainsi une végétation magnifique.

On peut aussi cultiver ces plantes au milieu de la mousse ou des sphaignes de bois dans de petites corbeilles. Qu'on n'oublie pas qu'il faut *de l'air* aux racines — ce qui est le contraire des autres plantes — et de l'humidité surtout. Nous avons essayé la nourriture saline que nous avons indiquée (voyez le *Journal de la Jeunesse*) il y a longtemps; elle ne nous a rien donné !... l'expérience est à refaire, mais son résultat négatif ne nous surprend pas avec des plantes qui font le contraire de toutes les autres !

On réussit admirablement en plaçant ces belles plantes entre des doubles fenêtres : on place dans une cuvette de zinc assez d'eau pour entretenir parfaitement humide l'atmosphère confinée entre les deux parois de verre ; on suspend les orchidées çà et là, et tout vient, sans frais, à merveille.



Orchidée Odontoglosse de Reichenheim.

N'importe d'ailleurs où on les mette, en suspension au milieu des appartements ou le long des murs, elles sont d'un effet admirable et leurs fleurs ont des dimensions auxquelles nous ne sommes pas habitués. Ainsi la *Vand de Lowe* qui vient de Bornéo, a dans son pays des proportions énormes, puisqu'elle grimpe, en liane solide, jusqu'aux plus hautes cimes des grands arbres. Elle ouvre là-haut des feuilles de près d'un mètre de long, et laisse pendre des touffes, des grappes de fleurs qui ont jusqu'à 3 ou 4 mètres de largeur, portant cinquante fleurs vert pâle marbré de brun rouge, tandis que les deux seules supérieures sont fauves ponctuées de sang.

A la bonne heure ! voilà des fleurs !

Certaines espèces, comme la *Brassée à long bras*, portent des fleurs mignonnes à côté de cela, mais qui néanmoins ont encore 30 centimètres de long! Le *Cypripède à queue* laisse pendre de chaque fleur deux pétales en lanière qui tombent jusqu'à terre : le *Sélinipède à queue* en porte deux aussi qui allongent de 8 centimètres par jour, si bien qu'en quatorze jours ils ont 91 centimètres de longueur ! Cette fleur dure du 12 avril au 5 mai!

Mais nous n'avons pas fini avec les excentricités ! Les *Burlingtownia* ont des fleurs presque transparentes. D'autres espèces montrent des fleurs qui semblent modelées en cire : celles-ci sont fraîches, rose tendre, riantes; celles-là, sombres, vieillies, chiffonnées, livides, maculées de sang, rappellent les créations les plus fantastiques du sabbat !

N'oublions pas que ces fleurs exhalent les odeurs les plus suaves, mais quelquefois les changent tout à coup pour les plus infectes : on ne sait ni comment ni pourquoi !... Merveilleux laboratoire de chimie naturelle ! La fleur transparente dont nous parlions tout à l'heure sent la violette. Les *Calanthes*, qu'on appelle en anglais l'*œil de pourpre* et l'*œil d'or*, laissent échapper une odeur très-suave. Une espèce, l'*Oncidium à bec d'oiseau*, présente deux variétés semblables, mais l'une sent la vanille la plus pure, l'autre la punaise de bois! Un *Angrecum*, le *Sesquipédale*, remarquable par sa longue pointe postérieure en éperon, sent très-fort le suif, tandis que celui de *Brongniart* répand une odeur adorable de fleur d'oranger !

D'autres sentent l'amande amère, le réséda, la hyacinthe, le lys, la jonquille, d'autres et des plus nombreux des parfums inconnus ! Quelle bizarrerie ! Mais quelles belles fleurs !

H. de la Blanchère.

LE LORD-MAIRE DE LONDRES

Répondant à l'invitation qui lui avait été adressée, le lord-maire de Londres a honoré de sa présence l'inauguration des nouveaux bâtiments de notre Académie de musique. A cette occasion il est resté plusieurs jours dans notre capitale, et les Parisiens n'ont pas été peu étonnés de la pompe et du cérémonial qui ont accompagné jusque parmi nous ce premier magistrat de la première cité de l'Angleterre et de la plus grande ville du monde.

Il est peu de personnes en France qui se fassent une idée exacte de l'importance attachée en Angleterre à cette haute fonction et des antiques prérogatives dont elle est entourée. Aussi croyons-nous être agréables à nos lecteurs en leur donnant quelques courtes explications à ce sujet.

A l'époque de la conquête de l'Angleterre par le duc normand Guillaume Plantagenet, les premiers magistrats de Londres portaient le titre de *port-reeve*, signifiant en saxon gardien du port. Henri II leur donna le titre normand de *maire*, et en 1354 Édouard III y ajouta celui de *lord*.

Ces magistrats, élus par ceux des habitants ayant le droit de cité, exerçaient sur la ville un pouvoir presque royal. Plus d'une fois, ils traitèrent d'égal à égal avec leur souverain ; et plus d'une fois aussi, comme au temps de William Walworth, les rois d'Angleterre ne dédaignèrent pas d'invoquer l'appui des puissants magistrats.

Aujourd'hui, le rôle du lord-maire de Londres n'a plus certes une pareille importance ; mais il n'en est pas moins entouré de grandes prérogatives.

C'est ainsi que le lord-maire porte le titre de roi de la cité et grand amiral du port de Londres ; dans les limites de son empire, il a le pas sur tous les membres de la famille royale, à l'exception du souverain lui-même.

Lorsque le lord-maire est averti que la reine a l'intention de visiter la Cité, il se hâte d'en faire fermer les portes de Temple Bar[1], et ce n'est qu'après une triple sommation qu'il consent à donner accès à la reine et à son cortége. S'avançant vers la reine, le lord-maire lui remet son epée de parade, qui lui est rendue aussitôt, puis il précède le carrosse royal à cheval et tête nue.

Le lord-maire est élu par les membres des diverses corporations de métier de la Cité, appelés *livery-men*, hommes de livrée et qui sont au nombre de 15 000. Ils se réunissent à Guildhall, l'hôtel de ville, le 27 septembre, et là ils désignent deux *aldermen*, ou anciens, qu'ils présentent au conseil des aldermen assemblés. Ceux-ci choisissent pour lord-maire l'un des deux élus, généralement le plus âgé.

Le lord-maire doit nécessairement faire partie de l'une des corporations ouvrières, et, s'il n'appartient pas à l'une des douze qualifiées honorables, se faire recevoir au nombre des membres aussitôt après son élection.

Les corporations de métiers qualifiées honorables sont les suivantes, dans l'ordre de préséance :

1. Merciers.
2. Épiciers.
3. Drapiers.
4. Poissonniers.
5. Orfèvres.
6. Mégissiers.
7. Marchands tailleurs.
8. Bonnetiers.
9. Sauniers.
10. Quincaillers.
11. Marchands de vins.
12. Marchands d'étoffes de coton.

L'installation officielle du nouveau lord-maire a eu lieu le 9 novembre. Ce jour est celui de la procession solennelle appelée *Lord Mayor's Show*, une des principales fêtes de Londres.

Le lord-maire, vêtu d'une robe écarlate, fourrée d'hermine, paré des joyaux de la Cité, sort du *Mansion House*, le palais municipal, dans un carrosse tout doré construit par Cipriani, en 1757, et, depuis cette époque, coûtant chaque année 2500 fr. de réparations. A côté du lord-maire se tiennent le chapelain, le porte-glaive, tenant la grande épée de parade dans un fourreau brodé de perles présenté par la reine Élisabeth à la corporation, et le porte-masse, élevant dans sa main droite la masse d'or donnée par Charles II. Les aldermen et les membres de la corporation à laquelle appartient le lord-maire suivent dans des carrosses. Les hommes d'armes et les valets de la cité, en costume chamarrés, forment le cortége, avec des cavaliers de l'armée royale.

Des policemen forment la haie sur le passage de la procession et maintiennent avec peine la foule, qui paraît en proie à une joie délirante à la vue de toutes ces splendeurs. Il est dangereux de se mêler en ce jour à cette foule, car tous les voleurs de Londres s'y trouvent réunis, et l'innocent spectateur leur est une proie facile.

La procession traverse la Cité et se rend à l'abbaye de Westminster, où le lord-maire prête serment de fidélité à la reine. Il y a quelques années encore, le cortége remontait la Tamise jusqu'à l'abbaye en barques d'apparat, mais cette partie de la cérémonie a été récemment modifiée.

1. La porte de Temple Bar, que l'on voit figurée dans notre dessin, quoique située aujourd'hui au cœur de la ville de Londres, se trouve former la limite occidentale de l'enceinte de la Cité. C'est la seule de cette enceinte qui subsiste encore : elle date de 1670. Entièrement construite en pierre, elle se compose d'une large et lourde arcade surmontée d'un portique d'ordre corinthien. De chaque côté sont de petites portes latérales pour les piétons. Jusqu'en 1773, on laissait exposées au sommet de Temple Bar les têtes des criminels exécutés pour crime de haute trahison.



La procession du Lord-Maire arrivant à Temple Bar. (P. 168, c. 1.)

Autrefois, le Lord Mayor's Show se faisait avec un véritable déploiement de splendeur. « D'abord, dit un ancien chroniqueur, venait une barque où se démenait un dragon vomissant des flammes; autour de lui des sauvages et des monstres terribles jetaient du feu et poussaient des hurlements. Cette embarcation ouvrait le chemin à la gondole du lord-maire, richement garnie d'étoffes, couverte de bannières et de banderoles flottantes, et remplie de musiciens jouant harmonieusement de leurs serpents, cornemuses et autres instruments. Suivaient les barques des corporations très-honorables des bonnetiers, des merciers, des épiciers et autres, selon leur ordre d'importance, et ainsi ramaient joyeusement, menant grand bruit et grande mélodie. »

Pendant le règne de Jacques Ier, les processions du lord-maire se composaient d'une suite de représentations allégoriques jouées en plein air pour l'amusement du peuple.

« En 1613, dit le chroniqueur, le lord-maire élu faisant partie de la corporation des épiciers, cinq îles flottantes, plantées d'arbres des Indes qui portaient drogues, épiceries et autres produits de l'Orient, apparurent au devant des barques; sur l'île du milieu s'élevait un beau castel rempli d'objets précieux. Au retour, ces îles furent placées sur des roues et traînées par des hommes habillés en sauvages, que conduisaient des enfants représentant les cinq sens. Puis le cortége s'approcha de la montagne du Triomphe, voilée par un brouillard qu'avaient répandu la Barbarie, l'Ignorance, l'Impudence et la Fausseté, quatre monstres armés de massues et accroupis au pied de la montagne. Mais sur l'ordre de la Vérité, le voile de brouillard se déchira et se transforma en un dais brillant d'étoiles et rayonnant de lumière. Sous ce dais était assise la Ville de Londres, environnée par la Religion, la Libéralité, la Science, la Modestie et la Renommée. » Sur quoi la Ville de Londres fit un magnifique discours en l'honneur de la corporation des épiciers.....

Après avoir prêté serment à Westminster, le lord-maire rentre dans la Cité et préside le soir un grand banquet donné dans la salle des fêtes de Guildhall et où assistent, outre les aldermen et les chefs des corporations, les princes, les ministres et les ambassadeurs étrangers.

Dans une galerie dominant la salle du banquet, se tiennent les deux gardiens protecteurs de la Cité, Gog et Magog, appelés aussi Colbrand et Brandamore, ou Corineus et Gogmagog. Ce sont deux colosses de bois creux, à la face grimaçante, peints de couleurs éclatantes. On avait autrefois l'habitude de les promener dans la ville lors des grandes processions du lord-maire ; des hommes cachés dans leur cavité interpellaient les passants, ou récitaient des vers latins ou anglais à la plus grande gloire du nouveau lord-maire.

LOUIS ROUSSELET.

LES TEMPÉRATURES EXTRÊMES

SUR LE GLOBE

Un hiver dans la péninsule de Tauride passait chez les Grecs pour ce que les saisons pouvaient offrir de plus froid, et les Romains furent du même avis jusqu'à la conquête de la Gaule et de la Germanie ; les tableaux que les voyageurs, les historiens, les poëtes, faisaient des rigueurs d'un hiver scythe remplissaient de terreur les fils de la brillante Hellade.

Mais quand les Romains eurent étendu leur domination sur la Gaule, la Germanie, et spécialement sur les pays des Alpes tels que la Rhétie, la Norique, on cessa de citer les hivers de la Tauride, et déjà César et Tacite n'oublient pas de peindre sous de sombres couleurs la froide saison des contrées habitées aujourd'hui par les Français du Nord et de l'Est et par les Allemands.

Quant à l'extrême opposé, celui de la chaleur, les Grecs et les Romains en souffraient quelquefois dans leur propre pays. Une ville de Sicile, Catane, a une *moyenne* de 31 degrés centigrades au mois d'août. Les guerres contre Carthage, en amenant les armées de Rome dans l'Afrique du Nord, firent connaître aux anciens une région où règnent pendant toute l'année les chaleurs qui, en Italie et en Grèce, n'accablent que pendant une suite plus ou moins longue de semaines ou de mois.

Une connaissance exacte des extrêmes de la température était absolument impossible à cette époque ; une grande partie du monde était inconnue, et l'on n'avait pas découvert le thermomètre, sans lequel il n'y a pas d'observations sérieuses. Aujourd'hui nous sommes bien plus avancés, sans connaître encore absolument toute la terre et la distribution des températures à sa surface.

Le maximum de froid constaté jusqu'à ce jour l'a été le 21 janvier, dans la Sibérie orientale, à Iakoutsk. Ce jour-là, un marchand russe, Severof, auquel la science doit quatorze années d'observations météorologiques, nota une température de *cinquante-neuf degrés et demi au-dessous de zéro*. Plus que cela, un médecin-major de l'armée russe affirmait avoir constaté, en Sibérie également, un froid de — 63 degrés. Dans ce pays, le mercure reste souvent gelé pendant des mois, ce qui veut dire que le thermomètre reste constamment à — 40 degrés ou plus : « Alors, dit Middendorf, le fameux voyageur sibérien, le mercure, devenu métal, se travaille au marteau comme le plomb, le fer devient cassant, les haches se brisent comme du verre quand on s'en veut servir ; le bois refuse de se laisser couper ; il semble que le feu lui-même gèle, car les gaz qui l'alimentent perdent de leur chaleur. »

Dans l'hiver de 1819-1820, toujours en Sibérie, on

ne pouvait sortir sans masque, sous peine de perdre le nez ou les oreilles.

Dans l'Amérique du Nord, sur le Smith Sound, continuation septentrionale de la baie de Baffin, l'indomptable Kane observa plusieurs fois des températures de 50 à 56 degrés au-dessous de zéro pendant le cours des deux hivernages qu'il passa dans cette affreuse contrée.

Mac Clure, le navigateur qui eut la gloire de découvrir le passage du Nord-Ouest, vit un jour, à la baie de Mercy, le thermomètre descendre à 54 degrés au-dessous de zéro ; il constata que la température moyenne du mois de janvier 1853 fut de 42 degrés de froid.

A Fort-Reliance, l'un des comptoirs de la Compagnie de la baie d'Hudson, on a relevé une fois 57 degrés au-dessous de zéro.

On ne trouve pas de froid pareil chez nous, en Europe. Depuis l'établissement des stations météorologiques, le thermomètre de la froide Saint-Pétersbourg n'a pas encore marqué — 40.

Le froid le plus grand observé jusqu'à ce jour dans notre partie du monde l'a été en Suède, à Enontékis, à 250 mètres au-dessus du niveau des mers ; c'était d'ailleurs un froid éminemment respectable : — 48 degrés.

On n'a observé que deux fois à Vienne, en Autriche, un froid de 33 degrés. Pour rencontrer sous nos latitudes de l'Europe des températures aussi basses qu'à Iakoutsk et à Fort-Reliance, il faudrait s'élever à 9000 ou à 10 000 mètres d'altitude ; mais si nous franchissons l'Atlantique, la scène change, et sur la côte des États-Unis, des villes situées aux latitudes de Berlin et de Vienne supportent des froids tels qu'on n'en trouve en Europe qu'à l'extrémité septentrionale du golfe de Botnie.

Passons aux extrêmes de chaleur : nous ne les rencontrerons pas près de l'équateur, comme on le pourrait croire, mais dans le désert immense qui s'étend en arc de cercle, avec quelques interruptions, des îles du Cap-Vert à la Grande Muraille de Chine.

Le nord et l'est du Sahara, le pied de l'Himâlaya, la vallée du Gange sacré, les steppes sans fin de l'Afghanistan et de la Boukharie, ce sont là les « fours » de la terre.

A Massaoua, sur la côte occidentale de la mer Rouge, la moyenne du mois de juillet est de 37 degrés de chaleur, le maximum observé a été de 52 degrés. Dans l'Inde, la moyenne du mois de mai est de 37°,6 à Selhampore (altitude 366 mètres), de 37°,8 à Mynpourie, de 38° à Gourgaon, de 37° à Anebola et à Allahabad.

En Afrique, Gérard Rohlfs, dans son voyage de Mourzouk à Kouka, a constaté à Chimmedrou (oasis de Kaouar) une température moyenne de 38°,2 pour le mois de mai, et un maximum de 53 degrés : pendant vingt jours consécutifs les maxima dépassèrent 50 degrés.

A Abou-Arich, en Arabie, on a noté 58 degrés ; à Suez, 52 ; à Assouan, en Égypte, 53 ; à Ghadamès, dans le Sahara, 53. Enfin, à Mourzouk, dans le Fezzan on a plusieurs fois relevé des températures de *cinquante-six degrés*.

Tout ceci mesuré à l'ombre. Rohlfs et d'autres voyageurs ont vu dans le Sahara des chaleurs de 60 à 70 degrés au soleil ; en même temps, le sable sur lequel ils marchaient était de 55 à 63 degrés.

Dans l'Afghanistan, on retrouve des chaleurs pareilles, sinon à l'ombre, au moins en plein soleil : elles justifient le dicton des Afghans : « Pourquoi as-tu créé l'enfer, Allah ? N'avais-tu pas déjà créé Ghazna ? » On peut bien se plaindre de la sorte, quand on a 55 degrés à l'ombre, 60 à 65 au soleil.

On n'a point encore relevé de chaleurs pareilles dans l'Amérique du Nord ou dans l'Amérique du Sud. En Australie, dans les plaines basses de la rivière Macquarie, on a reconnu 53 degrés à l'ombre.

En Europe, ni l'Espagne, ni l'Italie, ni la Grèce, n'ont fourni jusqu'à ce jour de chaleur supérieure à 45 degrés. Et l'on dit que l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud n'ont à leur avoir de plus grande chaleur que 42 degrés, au Texas et dans la vallée d'Upar, en Colombie.

Ainsi, les extrêmes observés sont séparés par 116 degrés, ou par 125-130 en adoptant comme maximum la température en plein soleil : c'est 25 à 30 degrés de plus que l'échelle de la glace fondante à l'eau bouillante. Eh bien, l'homme, aidé de la science, supporte également l'excès du froid, comme celui de la chaleur. Les voyages au pôle et les explorations sahariennes nous le prouvent surabondamment.

P. VINCENT.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Le petit ménage.

XII

Le Capitole.

Marthe a repris sa place dans le petit ménage ; Charlotte, qui lui a courageusement confessé ses

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139 et 157.

fredaines, a sacrifié ce joli chapeau qui ne tient pas sur la tête, et Raoul traverse le feu des examens. Comme Georges Parajoux, qui prépare aussi l'étude architecturale, doit affronter le prochain concours, les deux familles se voient sans cesse et toutes les idées convergent vers les travaux des deux lauréats et les résultats de leurs examens.

Il faut voir avec quel bonheur les Grises annoncent à Charlotte qu'elles ont été admises à contempler le campanile de Georges, et de quel air mystérieux Charlotte, en revanche, leur communique ce qu'un examinateur a dit à Marthe de la dernière composition de Raoul.

Ce mouvement intellectuel, se communiquant d'une famille à l'autre, a pour excellent résultat d'activer toutes les intelligences et de ramener toutes les forces vives vers le travail. Marthe dessine et peint avec encore plus d'amour, Charlotte a pris son piano et son chant en passion et fait des progrès qui stupéfient son maître; les Grises cousent comme des anges, et Denys lui-même, un gros crayon à la main, trace sur tous les tableaux noirs et tracerait sur tous les murs, si maman n'était pas là, des figures étranges que les Grises admirent beaucoup et qui témoignent, dit-on, de dispositions extraordinaires pour la carrière illustrée par tant de Parajoux.

Du procès qui poursuit doucement son cours il n'est plus du tout question. Pendant plusieurs semaines, Raoul a vécu de la fièvre légale; mais il est jeune, ardent; ce grimoire, ces renvois, ce jeu cruel de chats qui semblent jouer avec une souris l'ont fatigué, et le jour où il s'est mis à préparer ses examens, il a déposé toutes les pièces entre les mains de son avocat et il a tourné le dos au Palais de Justice. Ainsi font les jeunes. L'inquiétude ne s'attache pas à leur front, ne se colle pas sur leur chair comme la fameuse tunique de Nessus, elle traverse leur esprit mobile, l'assombrit un instant, puis se dissipe; un coup d'épaule, et la croix tombe.

Un jour cependant, le jour où Raoul au sortir d'un examen oral arriva chercher ses sœurs chez Mme Parajoux; il parla du procès en des termes qui annonçaient que s'il ne regardait pas toujours ce point noir de son horizon il ne l'oubliait pas, et qu'il en sondait tous les dangers. Il était encore rouge de la lutte; mais il n'y avait pas à s'y tromper son animation était celle du vainqueur.

« Vous serez reçu, Raoul, dit Mme Parajoux en souriant.

—Oui, madame, l'un des premiers,» répondit simplement le jeune homme.

Mais il ajouta presque aussitôt, tandis que sa physionomie s'assombrissait soudain :

« Je n'en aurai que plus de regrets lorsqu'il faudra renoncer à une épaulette chèrement achetée.

— Je ne vous comprends pas, Raoul. »

Raoul se rapprocha d'elle et baissant la voix.

« Croyez-vous, madame, que si nous perdons notre procès, il me soit possible de suivre la carrière militaire? dit-il.

—Pourquoi pas? il y a des boursiers à Saint-Cyr. Vous auriez peut-être le bonheur d'obtenir une bourse et vous êtes trop raisonnable pour sacrifier votre avenir à une question d'amour-propre.

— Certainement, madame, mais je vois plus loin que Saint-Cyr où l'on ne reste que deux ans. Je n'oublie pas que je suis un chef de famille. Voudrais je traîner mes sœurs de garnison en garnison, et en supposant qu'elles y consentissent, le pourrais-je, matériellement parlant? C'est à peine si la paye d'un sous-lieutenant lui suffit.

— Mon ami, on peut en dire autant de tous les débutants. Quelque carrière que vous embrassiez, vous n'aurez les premières années que juste de quoi vous suffire.

— Je le sais, mais vivant avec mes sœurs sans frais de voyage, ni de déplacement, je puis partager ce peu avec elles.

— Vous avez mille fois raison, Raoul, à ce point de vue, vous avez mille fois raison. Vous parlez en véritable chef de famille. Il faut tout prévoir, mais qu'il me serait dur de vous voir aux prises avec cette vie étroite et souffrante mes pauvres enfants! »

Raoul répondit par un soupir à cette parole de commisération prononcée avec l'accent profond d'une tendresse quasi maternelle, et pour couper court à des pensées pénibles, il alla jucher sur son bras Denys que les Grises soutenaient comme autant de cariatides et qui dessinait gravement sur le tableau une sorte d'âne dont les oreilles s'allongeaient en pyramides.

Les Grises déclaraient ce dessin égyptien un chef-d'œuvre; il n'y avait pas à s'y méprendre, Denys serait la fleur, la crème, la perle des Parajoux et des architectes.

Entre Marthe et Raoul il s'était fait comme un arrangement tacite de ne plus parler du procès, et leur apparente indifférence eût été complète si de temps en temps Charlotte n'eût reparlé de maître Salomon.

Quand elle prenait tout à coup une attitude empressée et courbée, qu'elle allongeait outre mesure la lèvre inférieure, que d'une main elle faisait sauter des breloques imaginaires et levait l'autre par un geste aussi anguleux que possible, Raoul et Marthe ne pouvaient retenir un petit tressaillement désagréable, bien vite dissimulé par un éclat de rire.

Mais, si on laissait dormir au fond de la pensée l'importante affaire du procès, on parlait tous les jours en revanche de l'admission de Raoul à Saint-Cyr. Le jour où arriverait cette bienheureuse nouvelle, il n'y avait de fête qu'on ne dût donner. Charlotte penchait pour une grande soirée dans le salon cerise, où l'on était à peine entré depuis la mort de Mme Daubry. C'était un de ses plaisirs de se faire décrire l'uniforme en mots techniques, et de

se faire donner des détails précis sur l'École militaire, que Raoul avait plusieurs fois visitée. L'épaulette de laine l'avait toujours quelque peu choquée, et elle employait son esprit inventif à trouver le moyen de rendre plus élégante cette épaulette dont Raoul devait être décoré les jours de sortie. Elle se livrait sur un écheveau de laine rouge à mille combinaisons plus ingénieuses les unes que les autres. Elle avait tressé, puis tordu, puis raccourci la malheureuse épaulette qu'elle avait fabriquée.

Un jour elle imagina d'acheter un filet d'or et de l'enrouler à chaque brin de laine. L'effet la ravit ; elle accourut avec son épaulette dans le petit salon où Marthe dessinait. Raoul venait de rentrer et donnait quelques conseils à sa sœur.

« J'ai trouvé ! s'écria Charlotte : j'insinue ce mince fil d'or dans chaque brin de laine, cela fait un tout petit scintillement ravissant. Regardez comme c'est joli.

— Très-brillant, en effet, mais pas réglementaire du tout, répondit Raoul en riant; cette épaulette me serait confisquée à Saint-Cyr.

— Eh bien ! ce sera ton épaulette de sortie, c'est-à-dire de parade.

— Tu ne sais pas ce que c'est que la discipline, Charlotte ; je ne puis me composer une épaulette de fantaisie, même pour les rues de Paris.



Denys dessinait gravement. (P. 172, col. 2.)

— Mais ici, chez nous, dans ce salon, tu pourras bien mettre la mienne, celle que je rêve.

— Si cela te fait plaisir, oui; mais je t'invite à attendre mon admission avant de te mettre en frais.

— Tiens, la voici peut-être, dit Charlotte en se détournant vivement vers la porte qui s'ouvrait devant Mme Schauffen ; elle portait à la main un large pli cacheté à l'adresse de Raoul. Celui-ci déchira l'enveloppe, sourit et s'écria :

« Avoue, Charlotte, que tu ne croyais pas si bien dire.

— Quoi! tu es reçu ?

— Le second ; ce n'est pas mal. »

Et il passa la lettre à Marthe qui la lut avec émotion et qui la passa à Charlotte.

« Oh! amour de lettre, s'écria Charlotte, en la déployant de toute sa grandeur.

... J'ai l'honneur de vous annoncer... (et nous nous avons le bonheur d'apprendre), mais j'aime ces formules polies.... Cette belle place de second... (je crois bien... second, c'est presque premier), un bel avenir nous attend sans doute... (je n'en doute pas du tout, mais du tout). Oh ! mais je vais éblouir les Grises avec cette superbe lettre; tu me la donneras, Raoul, n'est-ce pas ?

— Oui, tu peux la garder. Vas-tu aujourd'hui chez les Parajoux, Marthe?

— Non, nous y étions hier. Cependant, pour annoncer cette charmante nouvelle, je sacrifierai volontiers ma leçon de peinture.

— Donnons plutôt une soirée en l'honneur de Raoul, s'écria Charlotte ; tu nous as toujours dit, Marthe, que tu recevrais dans le grandissime salon si Raoul était reçu ; les Grises y comptent, je t'en avertis.

— Eh bien, nous recevrons solennellement dimanche, je ne demande pas mieux.

— Oh! pas dimanche, ce soir, s'écria l'impétueuse Charlotte, dimanche ils vont tous chez le grand-papa Parajoux, ce soir, ce soir et dans le grand salon.

— Il est fermé depuis si longtemps.

— Eh bien, on ouvrira toutes les fenêtres cette après-midi et l'on enlèvera toutes les housses. Ce sera l'affaire de cinq minutes, Mme Schauffen et moi nous nous en chargeons, n'est-ce pas madame Schauffen?

— De tout mon cœur, répondit l'Allemande.

— Marthe, qu'en dis-tu?

— Je ferai ce que tu voudras, Raoul.

— Eh bien, va pour ce soir, Georges sera libre. et moi aussi, puisque notre procès se juge à une heure, à moins qu'il ne soit encore remis à huitaine. Qui est-ce qui rédige la lettre d'invitation ?

— Moi, s'écria Charlotte, je vais servir aux Parajoux un échantillon de ma prose. »

Elle alla vers un bureau ouvert, s'y assit, prit une feuille de papier, trempa sa plume dans l'encre, griffonna rapidement quelques lignes et, se levant, lut ce qui suit :

« M. Raoul Daubry, reçu à Saint-Cyr le second, c'est-à-dire dans la pléiade des futurs maréchaux de France, et M[lles] Daubry, qui ne sont reçues nulle part, et qui ne deviennent rien du tout, prient M. et M[me] Parajoux, M[lles] Parajoux, dites les Grises, MM. Parajoux fils (dont l'un s'écorche sans cesse le nez), de leur faire l'honneur de venir passer la soirée de ce soir dans le grand salon cerise qui sera déhoussé (chercher ce mot dans le dictionnaire) et illuminé à giorno pour la circonstance. On dansera. M[lle] Charlotte Daubry engage M. Denys pour la première valse, si toutefois il a un nez présentable, et s'il est résolu à ne pas donner de coups de pied. »

Raoul et Marthe avaient beaucoup ri pendant cette lecture. A ce dernier paragraphe ils se récrièrent.

« Mais certainement nous valserons, répondit gravement Charlotte, c'est la « great attraction » de la soirée. Je ne vous l'ai pas dit, mais voilà huit jours qu'en prévision du grand événement je lui apprends à valser : il est comique, vous verrez.

— As-tu signé cette page ? dit Raoul.

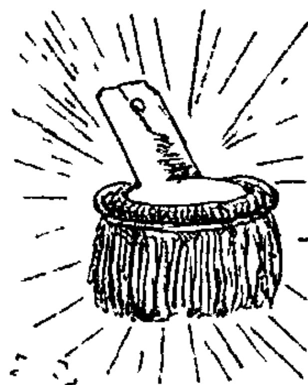
— Certainement, mais je crois que, même sans cela, on en devinerait l'auteur. Faut-il la faire porter, Marthe ?

— Oui, et le plus tôt possible. Ajoute au bas : « Prompte réponse, s'il vous plaît. »

Charlotte retourna vers le bureau, griffonna l'avis et sortit en courant.

Pendant qu'elle attendait la réponse en voletant d'un balcon à l'autre, Raoul et Marthe causaient de l'heureux événement. Raoul avouait à Marthe qu'il avait été pris de découragement depuis quelque temps, parce qu'il craignait de s'être trompé sur sa vocation militaire. Le succès lui rendait soudain tout son enthousiasme et toutes ses espérances ; Marthe se réjouissait surtout d'avoir encore devant elle deux ans d'intimité fraternelle : Raoul à Saint-Cyr, c'était Raoul à Paris. Elle profita habilement de la circonstance pour arracher à Raoul la promesse qu'il n'irait pas au tribunal le jour où se plaiderait le procès, et qu'il se contenterait de mander à leur avocat de lui écrire immédiatement le résultat. Ils en étaient là, quand Charlotte apparut triomphante avec un joli billet de Geneviève, qui disait très-correctement que la famille Parajoux acceptait en masse l'invitation pour le soir.

A suivre. M[lle] Zénaïde Fleuriot.



A PROPOS DU TOUR DU MONDE
EN 80 JOURS

Notre esprit est naturellement disposé à douter de la possibilité d'un tel voyage dans un temps aussi court ; cela vient sans doute de ce que nous nous faisons une idée très-nette de ce que ces 80 journées représentent comme temps, tandis que nous n'avons qu'un sentiment vague de la longueur de la route. Il n'est donc pas sans intérêt d'indiquer quelle distance correspond à ce qu'on appelle le tour du monde.

La terre est un globe que nous pouvons considérer comme parfaitement rond ; on vous a appris déjà que ce globe était légèrement aplati vers les pôles et renflé à l'équateur ; mais ne tenons pas compte de ces petites déformations et supposons-le réellement sphérique. Les dimensions de ce globe ont été déterminées il n'y a pas cent ans. On a trouvé que le rayon de cette boule avait 6366 kilomètres et que sa circonférence mesurait 40 000 kilomètres, soit 10 000 lieues communes. Dix mille lieues ! distance considérable dont nous comprendrons l'importance en la comparant aux distances qui nous sont plus familières. Nous savons, par exemple, que la distance de Paris à Marseille est de 860 kilomètres, c'est-à-dire de 215 lieues ; si donc sur la circonférence de la terre on avait placé des bornes distantes l'une de l'autre de la même longueur qui sépare Paris de Marseille, il faudrait atteindre et même dépasser la onzième borne avant d'avoir terminé le voyage.

Prenons un autre terme de comparaison. Le périmètre actuel de la ville de Paris a une longueur de 36 kilomètres environ. La circonférence de la terre est donc 1110 fois plus grande que ce périmètre, et il faudrait faire ce même nombre de fois le tour de Paris pour avoir parcouru une distance égale à celle de la circonférence terrestre.

Nous surprendrons sans doute nos lecteurs en leur apprenant que chacun d'eux fait en un jour, sans qu'il s'en doute, le tour du monde. La terre tourne en effet sur elle-même et accomplit en vingt-quatre heures une révolution complète. Les habitants de la

terre sont entraînés dans ce mouvement et font, comme je vous l'annonçais, le tour du monde en un jour; seulement ils ne se déplaçent pas les uns par rapport aux autres et n'aperçoivent jamais que le coin de terre sur lequel ils se sont fixés. Si nous pouvions nous élever suffisamment au-dessus de la terre, de façon à ne plus participer au mouvement qui anime notre planète, nous apercevrions ce globe immense en mouvement; nous verrions passer sous nos yeux avec une vitesse vertigineuse les mers et les continents. Ne vous semble-t-il pas qu'il suffirait de s'élever en ballon à une grande hauteur pour apercevoir les aspects divers d'un globe qui se meut sur lui-même. Ce serait une erreur de le croire. Le ballon se meut dans cette atmosphère gazeuse qui entoure la terre et que nous nommons l'*air;* cet air participe lui même au mouvement de notre globe, et le ballon qui porterait nos curieux voyageurs continuerait à tourner avec la terre tout comme s'il ne l'avait pas quittée. Mais cette atmosphère n'est pas indéfiniment élevée; elle n'a, disent les savants, que 50 kilomètres au plus de hauteur. Nos lecteurs ont compris tout de suite que dans ces conditions la vie serait impossible pour l'homme et les animaux qui ont essentiellement besoin d'air pour respirer.

Nous sommes donc fatalement destinés à tourner avec la terre; mais les habitants des diverses régions du globe ne sont pas emportés avec la même vitesse. La terre étant sphérique et tournant autour de l'un de ses diamètres, chaque point du globe décrit un un cercle qu'on nomme *parallèle*, dont la circonférence va en diminuant depuis l'équateur jusqu'aux pôles. Les habitants de l'équateur parcourent en un jour précisément la circonférence du globe, c'est à-dire 10 000 lieues, ce qui représente une vitesse de 416 lieues à l'heure; les habitants du pôle, s'il y en a, sont au contraire immobiles.

La surface de la terre est aux trois quarts recouverte par les eaux; supposons-la cependant entièrement formée d'une couche solide et cherchons en combien de temps l'homme, les animaux, les machines perfectionnées que nous possédons, parcouraient sa circonférence.

Il est bien difficile d'évaluer avec quelle vitesse un homme, soit dans la marche, soit dans la course, effectuerait un parcours déterminé, surtout si ce parcours est considérable. Sans tenir compte même des repos obligés, d'excellents marcheurs ou coureurs ne pourraient fournir avec la même vitesse une carrière un peu longue. Il y avait autrefois au Champ de Mars des courses de vitesse pour les hommes et, dans un procès verbal que nous avons sous les yeux, on apprend que, le 4 vendémiaire an VII, jour de l'anniversaire de la République, le vainqueur avait parcouru une distance de 251 mètres en 32 secondes, à raison par conséquent de 8 mètres environ par seconde, 7 lieues à l'heure! Il est bien vrai que ce nouvel Achille aux pieds légers aurait été absolument incapable de prolonger l'épreuve durant plusieurs minutes; la vitesse dont il était animé lui aurait permis de faire le tour du monde en 59 jours. Un marcheur ordinaire ne parcourant que $1^{m},60$ par seconde ferait donc le tour du monde en 289 jours.

La plus grande vitesse que puisse prendre un cheval de course ne dépasse pas 14 mètres par seconde, et il est évident que dans ces conditions la course devrait être de courte durée. Si nous admettions cependant que, d'un seul trait, le meilleur de ces chevaux pût parcourir la circonférence de la terre, il lui faudrait employer 36 journées environ. Au grand pas, c'est-à-dire avec une vitesse de 2 mètres par seconde, le temps nécessaire à un cheval pour parcourir cette même distance serait six fois plus grand, c'est-à-dire 220 journées environ. Nos locomotives, animées d'une vitesse de 100 kilomètres à l'heure, mettraient 17 jours à parcourir la circonférence de la terre. Un boulet de canon, qui peut franchir 500 mètres par seconde, ne mettrait que 21 heures à parcourir cette même distance.

Vous savez que le son et la lumière mettent des temps différents à parvenir d'un point déterminé jusqu'à nous. La vitesse de la lumière est beaucoup plus considérable que celle du son, et vous en avez un exemple frappant lorsque, par un ciel orageux, le tonnerre se fait entendre. Avant de percevoir le bruit déterminé par cette forte étincelle électrique qui constitue le phénomène du tonnerre, nous sommes prévenus de la détonation par l'apparition de l'éclair. L'étincelle électrique a déterminé simultanément un phénomène lumineux et un bruit violent; l'éclair nous apparaît tout d'abord, précisément à cause de la plus grande vitesse de la lumière. Ainsi tandis que le son ne parcourt en une seconde que 330 mètres, la lumière franchirait pendant le même temps une distance de 75 000 lieues. Si donc un son produit à l'un des pôles pouvait se faire entendre à l'autre pôle et revenir à son point de départ, il n'aurait mis qu'une seule journée à effectuer ce long chemin. La lumière, de son côté, en une seconde, aurait parcouru sept fois et demie la circonférence de la terre.

Résumons en un tableau les résultats divers auxquels nous sommes parvenus, et que l'on saisira mieux peut-être par un coup d'œil d'ensemble :

La terre est un globe sphérique dont la circonférence a 10 000 lieues. Pour parcourir cette distance, pour faire, comme on dit, le tour du monde :

Un homme (marcheur ordinaire)	mettrait	289 jours.
Un cheval (grand pas : 2^{m} par seconde)	—	220 —
Un homme (vitesse : 8^{m} par seconde)	—	59 —
Un cheval (course : 14^{m} par seconde)	—	33 —
Locomotive (100 kilomètres à l'heure)	—	17 —
Son (330^{m} par seconde)	—	24 heures.
Boulet de canon (500^{m} par seconde)	—	21 —
Électricité (72 000 lieues par seconde)	—	1/7 de seconde
Lumière (75 000 lieues par seconde)	—	Idem.

ALBERT LÉVY.



A TRAVERS LA FRANCE

MONTARGIS.

Nos premiers rois capétiens aimèrent beaucoup l'Orléanais. Robert fit de la capitale de la province son séjour de prédilection; Philippe Ier voulut être enseveli dans l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire; Louis VI et Louis VII fondèrent à Lorris un de leurs plus beaux palais; Philippe-Auguste, enfin, un des plus habiles ingénieurs de son temps, distingua le site de Montargis, sur les bords du Loing, et il s'y construisit un des châteaux les plus forts et les plus vastes qu'on eût jusqu'alors en France. Les successeurs de Philippe-Auguste agrandirent et embellirent encore cette résidence, et, sous Charles V, elle formait comme un second Louvre, non moins riche en magnificences que celui de la capitale. La grande route de Paris à Orléans en traversait l'enceinte; on y voyait des salles décorées avec toute l'élégance et tout le luxe de l'architecture gothique, une belle église éclairée par de splendides vitraux et une tour presque capable de rivaliser avec le donjon de Coucy.



Montargis.

La ville ne perdit rien à un tel voisinage, et nos souverains se complurent à la combler de faveurs. Ces bienfaits ne sont pas tombés sur une terre ingrate : Montargis avait déjà donné à nos rois, au moyen âge, des témoignages éclatants de sa reconnaissance et de sa fidélité, et surtout à une époque où les actes de dévouement étaient devenus rares et où la patriotique royauté semblait se délaisser elle-même. En 1426, lorsque Charles VII perdait gaiement son trône au milieu des fêtes et des plaisirs, Montargis refusait énergiquement d'ouvrir ses portes aux Anglais, et appelait à son secours deux des plus vaillants défenseurs de la nationalité française, La Hire et l'habile Dunois. Les habitants rompirent ensuite les levées qui retenaient les eaux de deux étangs, la vallée du Loing fut subitement inondée, 3000 soldats ennemis périrent noyés, et ceux qui cherchèrent à fuir furent taillés en pièces. Montargis donna ainsi un illustre exemple qu'Orléans ne devait pas tarder à suivre, et qui ne contribua pas peu au réveil du sentiment national.

Sa courageuse fidélité valut à Montargis de nouvelles franchises et de nouveaux titres.

Elle a mis à profit ses priviléges, ses libertés, et plus tard sa belle situation sur le canal du Loing, et à la jonction de plusieurs routes importantes. Aussi est-elle parvenue au second rang parmi les villes du Loiret. Si elle n'a pu sauver de la ruine son château royal, elle a du moins restauré et orné son église déjà fort élégante, et un de ses maires l'a dotée d'un joli petit musée qui ferait honneur à certains chefs-lieux de département. Il ne lui reste plus qu'à élargir ses rues, se construire des quais; quand, par ces travaux, elle se sera donné un aspect intérieur digne d'une ville moderne, le verdoyant rideau d'arbres qui la cache aux regards ne sera plus un voile nécessaire; ses riants abords ne seront plus un attrait trompeur; alors Montargis sera non-seulement une ville prospère, mais encore un aimable séjour.

A. Saint-Paul.



Le vieux Pascaud portait trois bûches sous le bras. (P. 178, col. 1.)

DEUX MÈRES

XXIII

Bifurcation.

A partir de ce jour, les routes suivies par les deux cousins s'éloignèrent de plus en plus. Ils se rencontrèrent encore sur les bancs du lycée, mais ils ne se lièrent pas.

Robert n'avait pu d'abord se défendre d'un peu de rancune contre Adrien, en le voyant monter à mesure que lui-même descendait; mais comme il n'était par caractère ni jaloux ni méchant, il lui pardonna bientôt sa supériorité de talent et de travail, en songeant qu'il gardait, lui, la supériorité de la fortune.

« C'est bien heureux, se dit-il, que ce pauvre garçon réussisse dans ses études : sans cela, que deviendrait-il plus tard? » Et il se mit à rêver aux jouissances que procure l'argent, aux plaisirs réservés à sa jeunesse, à ceux qu'il connaissait déjà. Voyager! Voir des pays nouveaux, et pouvoir raconter qu'on les a vus! parler d'un air dégagé du Colisée et de l'Alhambra, et comparer la troupe d'opéra de Londres à celle de Bruxelles! voilà des joies inconnues aux pauvres gens qui ont besoin de compter leur bourse pour se permettre une excursion à Asnières ou au bois de Boulogne. Sont-ce réellement des joies? j'en doute. Pour jouir, il faut savoir beaucoup; les plaisirs des ignorants sont, en somme, très-monotones et très-bornés. Si riche qu'on soit, il est impossible qu'en voyage on ne souffre pas un peu du froid ou du chaud, de la poussière ou de l'humidité : il n'y a que l'enthousiasme qui puisse empêcher de sentir ces petits inconvénients-là. Or l'enthousiasme n'est pas une denrée qui s'achète; ou plutôt, la monnaie dont on le paye est faite de travail assidu et de longs efforts pour comprendre le beau. Pendant les voyages de vacances, qui duraient plutôt trois mois que deux, Robert voyait tous les ans beaucoup de monuments, de tableaux et de paysages : mais toutes ces choses formaient dans sa tête la plus belle confusion qu'il soit possible d'imaginer. Il faut dire à sa décharge qu'il manquait de guides. L'oncle Chaldry, qui voyageait parce que c'est un plaisir de gens riches, ne faisait cas que des choses pratiques. Il s'informait de la richesse de chaque pays, et trouvait insignifiant tout cours d'eau qui ne faisait pas tourner les roues de quelque usine. « Les artistes, disait-il, sont bien heureux que ce soit la mode d'avoir chez soi des tableaux et des statues. Si cette mode passait, ces gens-là seraient bien avancés! Car, après tout, ce qu'ils produisent est assez inutile. »

Mme Linant ne pensait pas comme son oncle, mais elle n'osait le contredire. Elle avait peur de le fâcher; elle ne pouvait penser sans un frisson à l'avenir qui attendrait elle et Robert, si l'oncle, par un caprice toujours possible, les remettait où il les avait pris. Elle voyait bien que son fils avait perdu l'habitude du travail, et qu'il ne serait bon qu'à parader dans un salon. Une mère plus sérieuse n'eût pas pris cette conviction avec autant de tranquillité qu'elle; mais Cécile n'était pas une âme élevée. Elle aimait beaucoup son fils, à sa manière; elle voulait qu'il fût heureux, mais elle pensait qu'il le serait

1. Suite.—Voy. pages 1, 17, 33, 49 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

nécessairement avec l'héritage de l'oncle Chaldry. Il finirait ses études tant bien que mal; on appelait cela essuyer les bancs, elle le savait, mais après tout, bien d'autres les avaient essuyés, qui n'en faisaient pas moins figure dans le monde. Robert était joli garçon, adroit, robuste; il serait bon cavalier et beau danseur : on le placerait quelque part, dans la diplomatie ou dans les affaires, on lui trouverait quelque beau mariage..... est-ce que cela ne se voit pas tous les jours?

Le baron approuvait hautement sa façon de penser. Il ne tenait pas du tout à être un précepteur sérieux, et il se disait que quand on pourvoirait Robert d'une place, on lui en fournirait peut-être bien une par-dessus le marché! En attendant, il expérimentait avec son élève les différents cafés des différentes capitales de l'Europe, et les casinos des diverses villes d'eaux et de bains de mer.

Un jour (c'était quelques semaines après la rentrée) Adrien revint du lycée tout soucieux. Sa mère ne lui demanda pas pourquoi; elle ne voulait pas s'attirer la réponse ordinaire des rêveurs pris au dépourvu : « Je n'ai rien! » Elle attendit, et se montra pour lui plus tendre encore que de coutume.

Après le dîner, le vieux Pascaud vint. Il était bien changé, le vieux Pascaud! D'abord, ses vêtements étaient à peu près propres, et mis presque droits; ensuite, il avait peu à peu sarclé son langage de toutes les interjections de mauvais aloi qui y poussaient autrefois en liberté. Il n'avait pas renoncé aux citations : il prétendait même qu'il avait le droit de se les permettre, parce que Claire, à force d'assister aux leçons de son fils, devait comprendre le latin tout aussi bien qu'un écolier de quatrième. Mais il disait un peu moins de mal de la race humaine que par le passé, et quand il en disait, il avait toujours soin de réserver les exceptions. Claire l'avait tout doucement amené à permettre l'introduction dans ses pénates d'une femme de ménage chargée de faire la guerre à la poussière et aux toiles d'araignées; peu à peu elle avait fait régner dans son désordre un ordre relatif, et elle avait obtenu qu'il prît une nourriture plus réconfortante que du lait froid et du cervelas. Sa santé en était devenue meilleure, et son caractère aussi.

Ce soir-là donc, il arriva avec son bougeoir dans la main droite et trois bûches sous le bras gauche. Il ne venait qu'à condition qu'il pourrait apporter son bois, n'aimant pas, disait-il, à se chauffer avec le bois d'autrui. Il s'assit au coin de la cheminée, et se mit à tisonner, attendant qu'Adrien eût fini ses devoirs pour faire sa proposition habituelle : « Si nous lisions un peu de César, ou d'Hérodote? »

Mais Adrien ne lui en laissa pas le temps. Sa dernière ligne écrite, il jeta sa plume, poussa un grand soupir, et s'écria :

« Sont-ils heureux les gens qui peuvent voyager!

— Pourquoi! demanda tranquillement le vieux Pascaud.

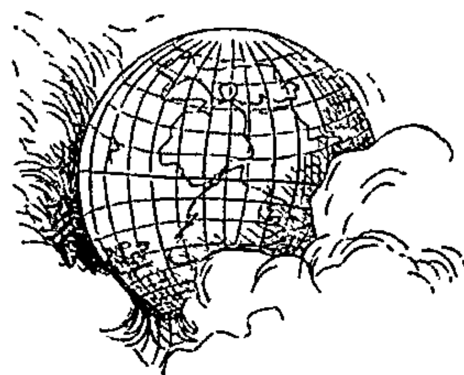
— Mais..... pour voir des villes, des pays, des musées, des monuments..... pour voyager, enfin! Chaldry arrive d'Italie; il nous a conté cela en sortant de classe, malgré son cheval qui s'impatientait de l'attendre. Il a vu Naples, le Vésuve, les ruines de Pompéi, Rome, Florence, Venise! »

Adrien s'animait, et sa voix avait quelque chose d'amer. Mme Mauloy était devenue pâle. Le vieux Pascaud se leva.

« Parbleu! mon garçon, s'écria-t-il en brandissant les pincettes, tu n'es qu'un nigaud de plus dans l'espèce humaine, qui n'est déjà qu'un tas de nigauds mélangé de gredins! Pardon, madame, mais ce garçon-là me fait sortir de mon naturel. Tu parles de Naples où l'on grille, avec son Vésuve qui est à peu près aussi rassurant que le seraient cinq cents kilogrammes de poudre sur notre palier; tu parles de Venise, où il n'y a seulement pas d'omnibus ; de Rome où l'on marche dans des tas d'ordures, et tu ne connais pas Paris! Mais on vient de tous les bouts de l'univers, pour le voir, ce Paris auquel tu ne penses pas parce que tu as la chance d'y être tout porté. Ah! tu veux voyager! Eh bien, je vais t'en donner, des voyages! Tous les jeudis et tous les dimanches, je te prends, je t'enlève, je t'emmène, et je ne te lâche pas avant de t'avoir fait avouer qu'il ne peut rien y avoir de plus beau que Paris sous le soleil. Qu'est-ce que tu dis? Tu ne dis rien, c'est vrai; mais je sais bien ce que tu penses. Tu penses que tu le connais assez, Paris, depuis plus de deux ans que tu y es. Erreur, tu ne le connais pas du tout, et c'est moi qui me charge de te le faire connaître.

— Et moi, m'emmènerez-vous? demanda Claire, rassérénée, car le nuage qui assombrissait le front d'Adrien s'était dissipé.

— Certainement, madame, et je ferai ma toilette en votre honneur. C'est aujourd'hui mardi : eh bien, nous commencerons jeudi prochain. Ah! il veut voyager! c'est bon, il voyagera, et sans craindre les bateaux qui coulent à fond, les attelages qui s'emportent, les chaudières qui éclatent, les wagons qui déraillent, enfin toutes les sottes espèces de locomotion que l'homme a pris la peine d'inventer au lieu de se servir des jambes que la nature lui avait données. Tu crois peut-être que nous ne verrons que



Paris? (Ici il se tourna vers Adrien en gesticulant.) Nous verrons l'univers tout entier! et cela, sans passer les fortifications! »

Mme Mauloy souriait : elle avait compris. Adrien

riait de la mine que faisait son vieil ami; mais il ne comprenait pas du tout.

Le lendemain, il eut occasion d'entrer chez M. Pascaud. Il le trouva assis par terre. (Ses tables n'étaient plus assez grandes pour tous les livres qu'il était en train de consulter.) Tout autour de lui, sur le carreau, s'étalait une véritable encyclopédie : livres de science et d'art, relations de voyages, traités d'architecture, études d'histoire naturelle, biographies de grands hommes, etc. Le vieux Pascaud prenait tout au sérieux, et il commençait toujours par apprendre lui-même ce qu'il voulait enseigner aux autres. En regardant les titres des livres qu'il étudiait, Adrien commença à comprendre, et il appela le jeudi de tous ses vœux.

Le mercredi, M. Pascaud ne parut pas de la journée : Mme Mauloy, réveillée dans son premier sommeil par le bruit de ses pas sur le palier et de sa clef dans la serrure, constata que le voisin rentrait à minuit passé. Cela ne s'était jamais vu.

Le jeudi, comme Adrien et sa mère achevaient de déjeuner, le vieillard frappa à leur porte. Il était déjà en toilette, et portait sous son bras un volumineux portefeuille noir.

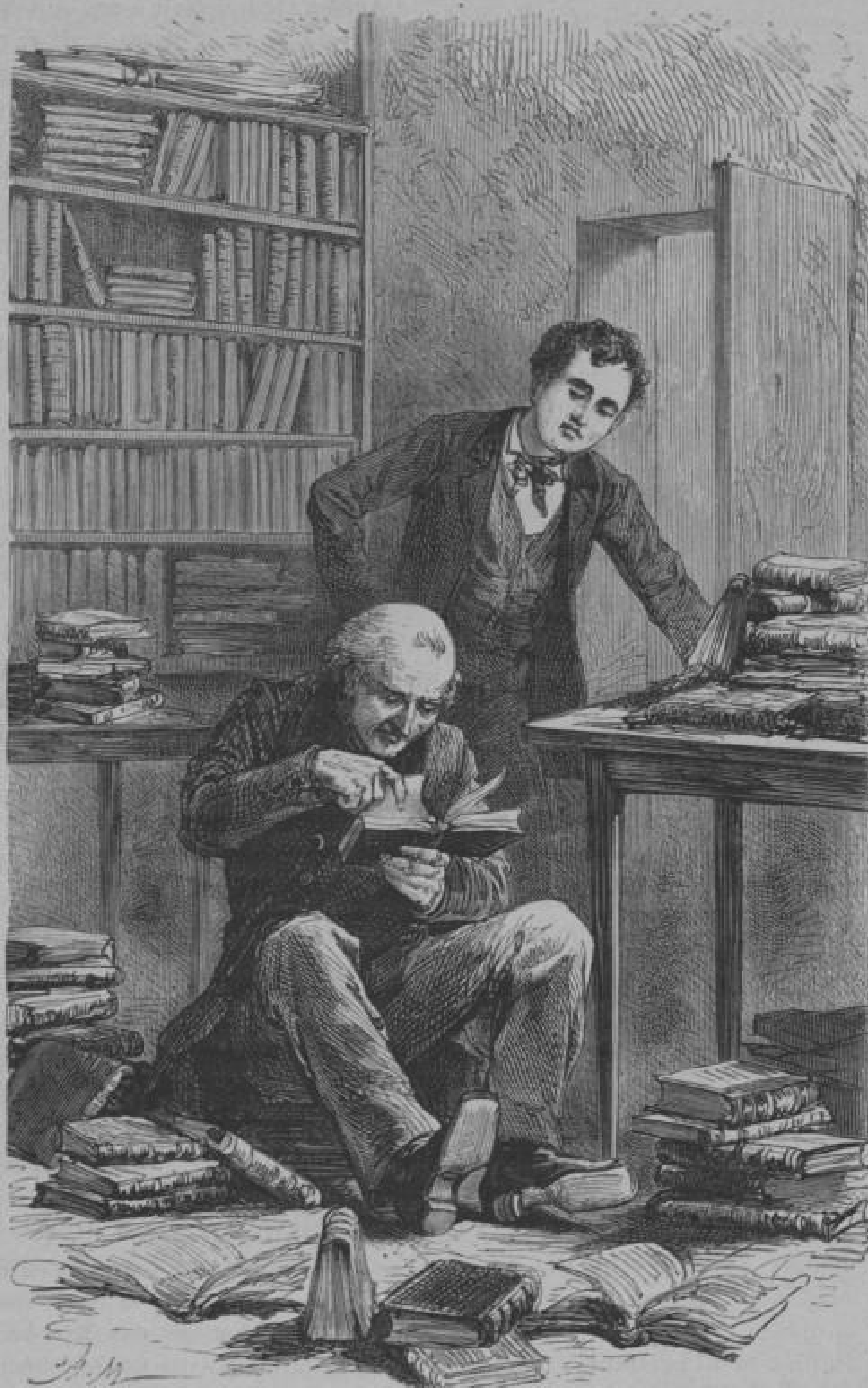
« Eh bien, dit-il, êtes-vous prêts? les devoirs sont-ils finis? C'est aujourd'hui que nous commençons nos voyages. Et d'abord, où voulez-vous aller? J'ai tout ici (il frappa sur son portefeuille). Voulez-vous aller en Égypte, en Grèce, en Italie, en Espagne, en Assyrie?

— En Assyrie! dit Adrien en riant. C'est un voyage rare : tout le monde ne va pas en Assyrie.

— Bon! Assyrie! dit le vieux Pascaud en défaisant son portefeuille sur la table; Musée du Louvre — bibliothèques publiques — collections particulières, rues et numéros ici désignés — magasins de MM. X... X..., marchands de gravures et d'antiquités. En deux séances, nous connaîtrons notre Assyrie comme si nous étions des sujets de Sémiramis. Partons-nous?

— Tout de suite, dit Mme Mauloy en achevant de desservir la table. Mais où avez-vous trouvé tous ces renseignements-là?

— Partout! Je vous l'ai dit, on trouve de tout à Paris : il n'y a qu'à savoir où le prendre. J'ai passé ma journée d'hier à m'informer, dans les musées, les bibliothèques, chez des savants, chez des professeurs que j'ai connus autrefois, et mon portefeuille est rempli d'adresses. Avec des gravures, des moulages, des copies, des fragments de monuments, des tableaux anciens ou modernes, nous pourrons reconstituer l'univers entier, passé et présent : je vous mènerai même dans le monde antédiluvien, si cela vous amuse. »



Adrien le trouva assis par terre. (P. 179, col. 1.)

Adrien ne demandait pas mieux. A partir de ce jeudi-là, il n'envia plus les voyages de Robert. Il eut même à la classe d'histoire un petit triomphe, un jour qu'à propos de Florence il put nommer l'auteur des portes du Baptistère, et dire ce qu'elles représentaient. Robert, qui les avait vues de ses yeux, n'en savait rien du tout.

XXIV

La paillasse de la veuve Gaginard.

Cependant Adrien grandissait. Les enfants de familles peu fortunées, ceux surtout qui sont élevés par une mère veuve, obligée de gagner à la fois sa vie et celle de son fils, ne peuvent pas comprendre tout ce qu'il y a d'abnégation dans la joie que témoigne cette mère, quand elle pose sa main sur leur front en leur disant : « Te voilà bientôt plus haut que moi ! » L'enfant a grandi ! il a quatorze ou quinze ans, il ressemble déjà à un homme. Adieu les petits souliers ! il lui faut une chaussure d'homme maintenant. Adieu les vêtements que la mère taillait et cousait elle-même, en y mettant tout son goût, toute sa coquetterie ! il faut désormais s'adresser au tailleur. Adieu les étoffes légères, qui coûtaient si peu, et qui habillaient si bien le petit garçon ! Au jeune homme il faut du drap solide, et encore ne durera-t-il pas longtemps. Au bout de la saison, les manches de la veste et les jambes du pantalon seront trop courtes, et il faudra remplacer tout cela. C'est pourquoi la lampe de la mère restera allumée bien tard dans la nuit; c'est pourquoi la pauvre femme s'ingéniera à trouver du travail, et encore du travail, sans se permettre jamais une heure de repos, car l'enfant dépense comme un homme, et de longtemps encore il ne gagnera rien. Il faut de l'argent pour l'élever, il en faudra davantage pour lui donner une carrière; et encore, pourvu qu'il tourne bien ! pourvu que des conseils frivoles, des exemples mauvais ne lui fassent pas quitter le droit chemin ! C'est le souci de toutes les mères ; mais Claire avait un souci de plus que les autres mères; elle pensait à cette fortune qu'elle avait refusée, et chaque privation qu'elle devait imposer à son fils était pour elle un remords. Aux leçons, ressource toujours incertaine, et qui lui manquait presque complétement pendant l'été, car la plupart de ses élèves s'en allaient à la campagne dès le mois de mai, elle ajouta des copies, des traductions, et parvint à faire vivre Adrien presque comme s'il n'eût pas été orphelin. Il ne devina jamais, quand il complimentait sa mère sur la finesse de ses cheveux blancs, chaque jour plus nombreux dans ses bandeaux, ce qui faisait blanchir ses cheveux et pâlir son visage. « Comme tu seras une jolie vieille ! » lui disait-il en l'embrassant. Claire souriait, un peu tristement : il y avait tant de femmes de son âge qu'Adrien trouvait toutes jeunes, notamment Cécile, qui venait faire sa visite au premier janvier, rose, fraîche et blonde comme à vingt-cinq ans. Mais elle ne s'arrêtait pas à cette idée. « Bah ! se disait-elle, qu'importe que ma figure vieillisse, pourvu que je me porte bien ; et je ne suis vraiment pas trop fatiguée. »

Elle commençait à songer sérieusement à l'avenir d'Adrien. Il touchait à ses quinze ans ! encore deux ou trois ans, et il faudrait se décider, choisir une carrière : et de ce choix dépendrait toute la vie de son fils ! N'y avait-il pas de quoi trembler ? S'il avait eu un goût très-vif, une aptitude très-prononcée pour telle ou telle étude, Claire l'eût avec joie dirigé de ce côté-là ; elle pensait qu'un homme qui aime ce qu'il fait tous les jours a plus de chance qu'un autre de le bien faire, et qu'il faut choisir entre tous le travail auquel on est le plus propre. Mais Adrien était un bon élève, aussi bien pour les lettres que pour les sciences, et il paraissait s'appliquer à tout avec le même soin. Il avait bien un goût, qui eût pu devenir une passion, si le sentiment de son devoir ne lui eût fait à l'heure marquée quitter ses crayons pour ses livres : mais ce goût ne pouvait, pensait-elle, le mener à rien. Il dessinait bien, très-bien pour son âge ; depuis qu'il suivait les cours de dessin, ce qu'il faisait ne ressemblait plus à ses informes croquis d'enfant, et le professeur disait en le regardant travailler : « Voilà un garçon qui irait loin si on le poussait. » Mais l'art lui donnerait-il la sécurité et la dignité de la vie ? lui donnerait-il seulement du pain ? Il valait mieux n'y pas songer ! Et pourtant, Claire ne pouvait se résoudre à éloigner Adrien des galeries de peinture où il aimait tant à diriger la promenade du dimanche. Elle jouissait de son admiration, et son cœur palpitait quand le jeune homme, tout ému, l'arrêtait devant une toile dont son instinct lui révélait les beautés, et qu'il lui expliquait pourquoi et comment il trouvait cela beau, sans se tromper jamais dans son jugement. « Si c'était une vocation ! » se disait-elle. Et elle redoublait d'ardeur à ses travaux, afin d'amasser un peu d'argent, pour qu'Adrien, le jour où il choisirait sa voie, ne fût point, dès les premiers pas, arrêté par la pauvreté.

Pendant ce temps-là, Bastien continuait à cirer les souliers. C'était son occupation, son gagne-pain, mais ce n'était pas sa vocation, assurément. Pourtant, on ne pouvait pas dire qu'il le fît sans soin et sans goût ; Bastien était consciencieux, et tenait à donner aux gens qui l'employaient de la marchandise pour leur argent ; il ne ménageait donc point son cirage ni la force de son poignet. De plus, il était artiste dans son genre, et il éprouvait un certain plaisir à voir un ignoble soulier boueux se transformer, sous sa brosse agile, en un véritable miroir de jais. Il s'était fait une renommée dans sa petite sphère, et certains bourgeois soigneux de leurs chaussures faisaient un détour pour les lui apporter à cirer. Mais, s'il était justement fier de ces petits

succès, il n'y attachait pas plus d'importance qu'il ne convenait : il avait d'autres idées en tête. Depuis qu'il savait lire, il s'était pris d'une belle passion pour la lettre moulée, et tout papier imprimé, journal, affiche ou réclame, lui paraissait un objet précieux et sacré. Bastien, donc, remplissait ses poches de tous les débris d'imprimés qu'il pouvait trouver, et quand la besogne ne donnait pas, il les tirait l'un après l'autre et s'occupait à les lire. Cela valait encore mieux que de jouer au bouchon; cependant, comme il s'imprime au moins autant de sottises que de choses intelligentes, il courait risque de faire de sa cervelle un singulier magasin de bric-à-brac, lorsqu'il lui arriva un jour de laisser tomber, chez Mme Mauloy, un papier qu'Adrien ramassa prestement.

« Oh ! monsieur Adrien, rendez-moi ça, s'écria-t-il, en avançant la main pour le reprendre. Je n'ai pas encore bien compris l'histoire, mais elle est très-belle, pour sûr. »

C'était une feuille de *Robinson Crusoé*; et Adrien mit Bastien au comble de la joie en lui prêtant l'ouvrage complet. Bastien promit spontanément de ne l'ouvrir qu'avec des mains propres, et d'aller se les laver toutes les cinq minutes plutôt que de faire au livre une tache de cirage. Mme Mauloy questionna le petit décrotteur, et lui fit vider ses poches pour prendre connaissance de ses archives.



Bastien s'occupait à lire (P. 181. col. 1.)

Il s'y trouvait ce jour-là six couplets de diverses chansons de café-concert, — une affiche de la Belle Jardinière, — un fragment d'une thèse de philosophie, — la moitié d'un chapitre de roman-feuilleton, — une scène d'un vaudeville, et une colonne de la *Gazette des Tribunaux*. Après examen, le tout alla flamber dans la cheminée, et Bastien, à qui l'on promit de le fournir de livres intéressants, emporta *Robinson*, qu'il n'aurait pas échangé contre un trésor.

Il lut beaucoup ainsi, en attendant les clients ; et comme Mme Mauloy prit soin de lui procurer des ouvrages instructifs et faciles à comprendre, et que d'ailleurs il avait beaucoup de mémoire, à treize ans il en savait presque autant que s'il eût fréquenté l'école. Ce fut alors qu'arriva un événement fort heureux pour lui.

Un soir, en rentrant rue Serpente, il ne trouva point la veuve Gaginard. Il l'attendit en vain et se coucha sans souper. Le lendemain, quand il se réveilla, elle n'était point encore rentrée. Inquiet, car il aimait sa grand'mère, si peu tendre qu'elle fût, il sortit pour la chercher dans le quartier; personne ne l'avait vue. Enfin, à midi, comme il rentrait tout triste rue Serpente, il trouva dans l'escalier une femme du voisinage, qui venait précisément le chercher. Cette femme était allée à l'hôpital voir sa fille malade, et elle avait reconnu, dans un lit de la même salle, la veuve Gaginard, qu'on y avait apportée la veille. On l'avait ramassée dans la rue ; « un coup de sang, dit la voisine : ça n'est pas étonnant à son âge, quand on aime un petit peu trop l'eau-de-vie. » Enfin, la vieille femme n'avait pas repris connaissance, et l'on ne comprenait rien à ce qu'elle essayait de dire : peut-être que cela lui ferait du bien de voir Bastien.

Le pauvre garçon, tout en pleurs, suivit la voisine. Sa grand'mère parut le reconnaître ; elle fit un effort pour prononcer distinctement ces mots : « Empêche qu'on ne touche à ma paillasse ! » Et ce fut tout.

L'heure de la visite s'écoula sans qu'elle eût donné d'autres marques de connaissance. Bastien dut la quitter, et la sœur de la salle, émue de pitié pour le pauvre enfant qui n'avait plus d'autres parents que cette mourante, l'emmena et le garda dans la maison. Il ne rentra pas rue Serpente cette nuit-là, et le lendemain matin la sœur, d'un air sérieux, le conduisit à la chapelle en lui disant d'y prier pour l'âme de sa grand'mère. La veuve Gaginard avait passé de vie à trépas.

Quand Bastien fut revenu dans sa pauvre mansarde, les paroles de la vieille : « Empêche qu'on ne touche à ma paillasse ! » lui revinrent à l'esprit. Il en parla à Mme Mauloy : on fit faire des recherches. La paillasse fut éventrée, et l'on y trouva, tant en or qu'en argent, billets et menue monnaie, plus de huit cents francs empilés dans un vieux bas de laine. La veuve Gaginard, qui avait surtout en horreur l'idée d'aller finir ses jours dans un hospice où elle ne serait pas libre, avait songé depuis longtemps à se ménager des ressources pour ses vieux jours; et c'est pourquoi Bastien se trouvait capitaliste.

Il avait maintenant de quoi payer son apprentissage, et toutes les carrières auxquelles son degré de culture le rendait propre étaient ouvertes devant

lui. Consulté par Mme Mauloy, par M. Pascaud, qui accepta sa tutelle, et par l'inspecteur des enfants assistés, qui avait désormais la haute main sur lui, il déclara que rien ne lui semblait si beau que de faire des livres. En conséquence, comme sa manière de faire des livres ne pouvait pas être d'en écrire, il fut placé comme apprenti dans une imprimerie ; et le jour où, coiffé d'un bonnet de papier, il sortit de chez son patron pour aller porter des épreuves chez le vieux Pascaud, qui venait d'annoter une nouvelle édition de Molière, Bastien n'aurait pas changé son sort contre celui du plus grand monarque du monde.

A suivre. Mme COLOMB.



LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE

EN CHEMIN DE FER

LE TUNNEL SOUS-MARIN DU PAS DE CALAIS

Dans un précédent article[1], nous avons entretenu nos lecteurs des divers moyens proposés pour établir entre la France et l'Angleterre une communication à l'abri de tout danger et de toute incertitude.

Cette grande question touche enfin à sa réalisation; les gouvernements français et anglais, après de longues études préparatoires, viennent en effet de décider l'établissement d'une voie ferrée reliant directement l'Angleterre à la France.

Au premier abord, une pareille tentative a pu sembler chimérique; mais l'état actuel de l'art de l'ingénieur permet d'espérer qu'il ne sera pas impossible de surmonter les difficultés que présentera l'exécution de cette grande entreprise.

Les diverses combinaisons qui ont été étudiées pour le passage à travers le Pas de Calais d'une voie ferrée ont consisté, soit dans l'établissement d'un tube métallique étanche immergé dans le lit même du détroit, soit dans l'exécution d'un grand viaduc assez élevé pour ne pas gêner le passage des navires, soit encore dans l'emploi de bacs flottants portant les trains de chemin de fer, soit enfin dans le percement d'un tunnel sous-marin.

C'est d'après ce dernier système, dont l'idée première appartient à un ingénieur français, M. Thomé de Gamond, qu'a été dressé le projet adopté par les gouvernements anglais et français. Ce projet a été étudié par un des plus éminents ingénieurs de l'Angleterre, sir John Hawkshaw, et il a été présenté par un comité international composé de notabilités prises parmi les ingénieurs et les capitalistes des deux pays.

Le projet consiste à creuser un tunnel au-dessous du Pas de Calais rattachant la ligne anglaise de Londres-Chatham-Douvres à la ligne française du Nord, c'est-à-dire partant d'un point de la côte anglaise entre Douvres et Folkestone et aboutissant à un point de la côte française entre Boulogne et Calais.

Ce tunnel aurait une longueur totale de 38 kilomètres, dont 28 sous la mer, le reste de la longueur représentant les galeries ramenant de chaque côté la voie à la surface du sol.

Des sondages minutieux ont permis de reconnaître que la profondeur de la mer dans le Pas de Calais est inférieure à 60 mètres. Cette profondeur, quoique très-faible, ne permettait pas d'établir des piles d'une telle hauteur pour la construction d'un pont, mais elle laissait entrevoir la possibilité de l'établissement d'un tunnel, descendant par des rampes modérées au-dessous du fond de la mer pour remonter dans les mêmes conditions sur la rive opposée.

Mais pour que cette idée pût sortir du domaine de la théorie, il fallait prouver que la nature des roches qui forment le fond du détroit ne s'opposait pas à la réalisation d'une telle entreprise; c'est-à-dire qu'on pouvait y ouvrir un passage à travers des terrains suffisamment tendres pour se laisser facilement percer, suffisamment consistants pour écarter le danger des éboulements, suffisamment compactes pour qu'on y soit à l'abri de l'invasion des eaux de la mer.

L'examen géologique qu'on en a fait permet de présumer qu'il en est ainsi.

L'étude comparée des falaises qui bordent les deux rives du Pas de Calais, montre que la composition du terrain de craie compris entre Folkestone et Douvres correspond, trait pour trait, à celle du massif crayeux du cap Blanc-Nez.

Sur l'une et l'autre rive, la craie blanche à silex a pour base une assise épaisse de craie grise ou marneuse, un peu mélangée d'argile, régulière dans ses allures, exempte de fissures et reposant elle-même, par l'intermédiaire de la couche si constante connue sous le nom de grès vert supérieur, sur l'argile bleue dite *gault*.

Jusque-là la concordance est absolue sur les deux falaises, où l'on voit les diverses assises venir s'enfoncer successivement sous la mer en vertu du prolongement dont elles sont affectées. Mais, à partir

1. Voy. vol. I, page 42.

du gault, se développe sur la côte anglaise un système de sables et d'argiles dit terrain *wealdien*, dont il n'existe en France que des rudiments qui séparent le gault du terrain jurassique.

Dès lors il est évident que la seule formation à travers laquelle il convienne de tenter le passage est celle de la craie. Mais la craie blanche est fissurée et, par suite, peut livrer passage aux eaux; c'est donc la craie grise qu'il faut choisir. Son plongement étant bien connu, tant par l'observation des falaises que par les puits profonds creusés à Calais et à Douvres, on déterminera aisément l'alignement que doit suivre le tunnel pour qu'il se maintienne dans la couche de craie grise à une profondeur donnée, tout en laissant au-dessus de la voûte du tunnel un massif protecteur d'une épaisseur suffisante, épaisseur qui paraît pouvoir être fixée à 40 mètres.

C'est donc à une profondeur maximum de 100 mètres au-dessous du niveau de la mer que va s'enfoncer le nouveau tunnel, dont les travaux préliminaires vont commencer dans quelques jours. Il n'y aura certes pas là de quoi effrayer les touristes, et ceux qui ont à chaque voyage la perspective du douloureux mal de mer aimeront mieux, j'en suis sûr, glisser rapidement et sans danger sous le domaine de la blonde Thétis que d'affronter le balancement de ses vagues.

Ét. Leroux.

LES DEUX COUPABLES

Pendant la classe du matin, la neige se mit à tomber. Tous les garçons de l'école tournaient fréquemment la tête du côté de la fenêtre, avec prudence toutefois, car M. l'instituteur n'aime pas que l'on soit distrait. Moi, je faisais comme les autres: c'est si amusant de voir tomber la neige, quand on est renfermé quelque part, et que l'on commence à s'ennuyer un tout petit peu. Le poêle ronflait comme un orgue; M. l'instituteur expliquait quelque chose que je ne comprenais pas très-bien, parce que je pensais à cette neige qui tombait si dru, et que j'étais en train de me demander si elle fondait en tombant ou si elle restait sur la terre Tout à coup j'entendis comme le bruit d'une lutte sous la table. Tipfel et Rodier échangeaient des coups de pied. Pourquoi? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que Rodier avait commencé et que Tipfel ripostait: c'est Tipfel que M. l'instituteur remarqua en tournant la tête, et c'est lui qu'il punit. Tipfel, en signe de mécontentement mit son coude sur la table, sa joue contre le plat de sa main, et remua la tête de haut en bas, à plusieurs reprises. Ensuite, je l'entendis qui disait tout bas à Rodier: « Tu me le payeras! »

La classe finie, nous nous bousculions à qui sortirait le premier. Mais M. l'instituteur fit signe avec sa main qu'il avait quelque chose à nous dire: « Rappelez-vous, dit-il, que M. le Maire a défendu les batailles à coups de boules de neige! Le premier qui se ferait prendre à lancer des boules aurait affaire à moi, sans compter que le M. le commissaire de police ne rit pas tous les jours. Cela pourrait aller loin! Cela pourrait aller très-loin. » Les garçons les plus rapprochés de M. l'instituteur remuèrent la tête, comme pour dire: compris! Nous n'avons pas envie d'avoir les oreilles tirées par l'agent de police. Merci bien! Bon. Nous sortons donc en reprenant la bousculade au point où nous l'avons laissée, et en criant un peu, mais pas encore trop fort, parce que M. l'instituteur était là, debout sur le seuil de la porte, à nous regarder partir, tout en se frottant les mains, car il faisait grand froid. Quelques-uns des garçons se mettent bientôt à courir comme des fous, à travers la neige, où ils enfoncent jusqu'à la moitié du mollet: cela, ce n'est pas défendu. Il n'est pas défendu non plus de « faire son portrait » en s'étendant tout de son long dans la neige.

Je vois encore d'ici Rodier, vautré à un endroit où la neige était haute d'un pied. On ne l'apercevait presque plus. Tipfel arrive sur lui, prend une vraie brassée de neige, lui en couvre la tête, le cou et les épaules, et se met à peser dessus. L'autre trépignait comme une personne qui étouffe. Enfin il put se relever, s'ébrouant comme un cheval enrhumé, se secouant comme un caniche qui sort du bain, et tout rouge de colère. La neige qui lui fondait dans le cou lui faisait faire des mines à mourir de rire: aussi, tout le monde riait. Tipfel se cachait derrière les autres pour le faire chercher. « Je sais qui a fait cela! hurla Rodier aussitôt qu'il fut en état de parler. Tipfel, si tu n'es pas un lâche, avance un peu. » Il fallait que Rodier fût bien en colère pour dire cela, car c'était un poltron.

Tipfel joua des coudes pour se faire un passage, et vint se camper en face de Rodier, les bras croisés sur la poitrine, la figure en avant. Tout le monde vit bien que Rodier avait peur; il ne recommença à faire le fanfaron que quand il sentit que les camarades le retenaient en criant: « Pas de bataille! — Je veux me battre, laissez-moi. — Non, non; pas de bataille; mets-lui de la neige dans le cou, si tu peux; cela c'est de jeu! mais pas de bataille! » Rodier haussa les épaules, et fit mine de s'en aller; puis, quand il crut que Tipfel ne pensait plus à lui, il se baissa brusquement, pétrit une bonne savonnette et courut sur Tipfel pour la lui mettre dans le cou. Oui, mais Tipfel était sur ses gardes: lui aussi, il avait une belle savonnette, et il cria d'un ton de bonne humeur: « Voyons qui fera la barbe à l'autre.—Attrape! » cria Rodier; il lui lança sa boule de neige en pleine figure, après quoi il se sauva. Tipfel riposta sans songer à la défense de M. le

Maire. Les huées des camarades arrêtèrent Rodier dans sa fuite et le forcèrent à soutenir le combat, puisqu'il l'avait engagé. Les boules volent, volent, l'une n'attend pas l'autre. Comme je regardais pour voir à qui resterait le champ de bataille, une idée me vint tout à coup : Qu'est-ce que tu fais-là? Si M. l'agent de police arrive, tu seras pris comme les autres! Qui sait si M. le commissaire de police voudra croire que tu ne te battais pas comme eux? Tu sais le proverbe: « Pris avec Jean, pendu avec Jean! » . . .

Là-dessus je détale en courant si fort, que mon bissac me tapait à grands coups dans le dos. Une fois sous le porche de notre maison, je m'arrête, le doigt sur le loquet de la porte, et je recommence à regarder, tout prêt à rentrer chez nous à la moindre alerte. Rodier et Tipfel sont enragés. Dieu! que c'est amusant à regarder un combat de boules de neige; les deux mains me démangent, pour un rien je me mettrais de la partie. Bing! J'entends un bruit sec. Une boule de neige vient de s'aplatir sur un carreau de vitre. Où donc? je regarde. C'est à la petite fenêtre de la mère Jaeger. Voilà que cela se gâte. J'entr'ouvre la porte. Qu'est-ce qui va se passer? Mon père, qui a tout vu de sa fenêtre, tire la porte, et me dit: « Tu n'en es pas, j'espère? — Oh! non, je n'en suis pas! » Je n'ose pas lui dire que j'ai bien failli en être. « Regardons, dit-il, la fin de tout cela? » Moi qui ne rentrais qu'à regret, et seulement pour faire le bon apôtre, je reviens bien vite sur mes pas, et je dis: « Regardons! »

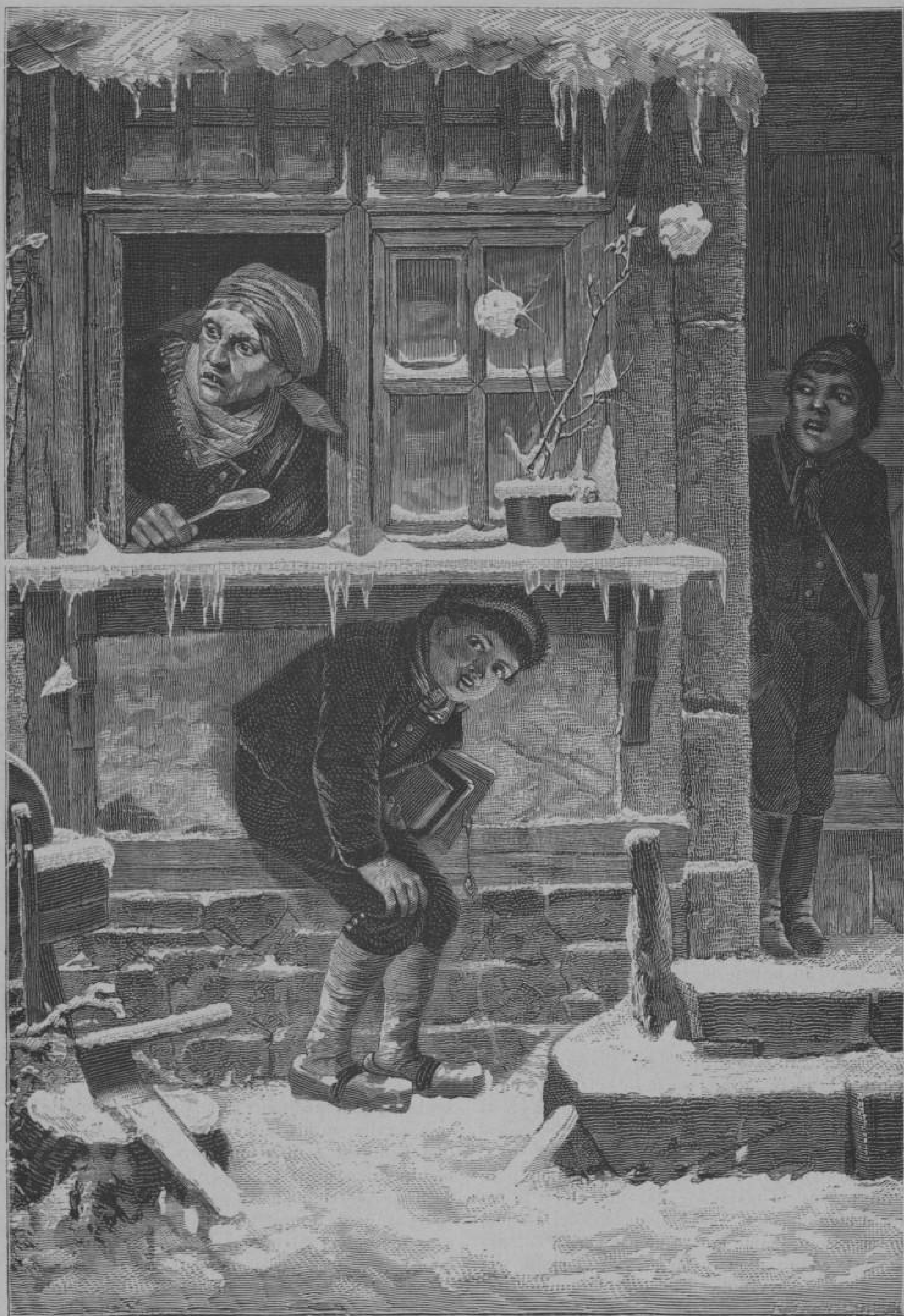
A ma grande surprise, Tipfel, après avoir hésité un instant, court droit à la maison de la mère Jaeger. Cela me confond de voir un garçon si avisé aller se jeter, comme on dit, dans la gueule du loup. Il se courbe, en courant, pour n'être point vu de l'intérieur, et par une manœuvre audacieuse, va se cacher, l'échine pliée en deux, sous la grande planche qui sert de rebord extérieur à la fenêtre. Rodier a tourné plus à droite et s'est blotti dans l'enfoncement de la porte. Un des vasistas s'ouvre brusquement; la mère Jaeger apparaît une cuiller à la main : on l'a dérangée pendant qu'elle faisait sa cuisine. Elle regarde à droite, personne! elle regarde à gauche, personne! « Attends, attends, vaurien! s'écrie-t-elle, je t'ai bien vu tourner le coin, là-bas, du côté de l'église. » Tipfel étouffait de rire sous sa planche (rien qu'en allongeant le bras, la mère Jaeger aurait pu le toucher); Rodier faisait de gros yeux hébétés : il avait peur, comme toujours. Et moi? Oh! moi, je n'en pouvais plus, chose étonnante! en regardant mon père à la dérobée, je vis qu'il souriait.

Oui, mais voilà M. Baumgarten, l'agent de police qui arrive tout doucement le long des maisons; la neige étouffe le bruit de ses grosses bottes, où il a fourré le bas de son pantalon. Il a tout vu, caché derrière un des piliers de la halle. Il n'est plus tout jeune, M. Baumgarten: de plus il est devenu très-gros, s'essouffle quand il court. Mais aujourd'hui, il ne court pas, il se glisse, et tombe brusquement sur Rodier comme un chat sur une souris. Il l'attrape lestement par l'oreille, le fait sauter de son coin, et avant que Tipfel se doute de ce qui se passe, il pousse lui-même un cri de douleur. Son oreille est solidement emprisonnée comme par une paire de tenailles : « Voilà votre gibier, dit M. l'agent de police à la mère Jaeger. Je crois que cela vous surprend de le trouver si près, quand vous le cherchiez si loin. Ah! la bonne farce! » Il se mit à rire, et il y avait de quoi. Je n'ai jamais vu de figure si ébahie que celle de la mère Jaeger. « En route, dit M. Baumgarten à ses deux prisonniers; nous nous expliquerons devant M. le commissaire! »

« Oh! s'écria la mère Jaeger, qui venait seulement de reconnaître les coupables. Oh! faut-il que tu sois un de ces deux-là, Tipfel! je n'aurais jamais cru cela de toi; non je ne l'aurais jamais cru. » Elle referma vivement son vasistas, et reparut bientôt à la porte. En la voyant venir, Rodier se mit à crier comme un blaireau; il s'attendait sans doute à être écorché vif. Tipfel baissa la tête et devint cramoisi de honte. « Oh! comme ils ont les oreilles rouges, dit-elle quand elle les eut vus de près. Vous avez encore la main solide, monsieur Baumgarten, sans vous faire des compliments. Allons! les voilà assez punis pour cette fois; laissez-les aller; leurs parents sont de si braves gens. — Et le carreau? dit M. Baumgarten, en secouant la tête d'un air profond, qu'est-ce qui payera le carreau? — Leurs parents ont de la peine à vivre, bah! ne parlons plus de tout cela. — Mais vous n'êtes pas riche non plus, mère Jaeger, reprit l'agent de police. — Laissez-les aller pour cette fois. » Involontairement, elle jeta sur le carreau cassé un regard qui me fit de la peine. Je ne riais plus du tout, et je trouvais à la mère Jaeger la figure d'une bien bonne femme, malgré la dureté de son regard et la brusquerie de ses manières.

« Et la défense de M. le Maire! » dit l'agent de police d'un air embarrassé. Partagé entre son bon cœur qui lui conseillait de faire plaisir à la mère Jaeger, et le sentiment du devoir, qui lui enjoignait de les conduire au commissaire, il restait au milieu de la rue, ne sachant que faire! « Amenez-les-moi, » dit mon père. Comme il était conseiller municipal, et qu'il avait la réputation d'un homme juste et sensé, M. Baumgarten lui amena mes deux camarades, à qui la douleur faisait faire de bien piteuses grimaces. Quant à lui, il souriait: on voyait qu'il était très-heureux de se décharger de sa responsabilité sur un conseiller municipal. « Ma foi, dit-il, les voilà: je vous les laisse. » Et il partit, après avoir fort honnêtement porté la main à sa casquette.

« Entrez là dedans, » dit mon père en introduisant ses prisonniers dans la salle basse. Alors il se



Rien qu'en allongeant le bras, la mère Jaeger aurait pu le toucher. (P. 184, col. 1.)

mit à se promener de long en large, en réfléchissant profondément, les mains derrière le dos. Rodier pleurnichait en regardant le fond de son bonnet de laine. Tipfel ne quittait pas mon père des yeux. Je n'ai jamais vu une figure aussi franche, avec des yeux aussi intelligents. Quant à moi, je me disais, comme un véritable égoïste : « Est-ce heureux, tout de même, que tu ne sois pas à leur place? » A la fin, mon père s'arrêta devant nous.

« J'avoue, dit-il, que c'était très-drôle de voir la mère Jaeger vous chercher d'un côté, pendant que vous étiez de l'autre ; je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Cela me rappelait le bon vieux temps où j'allais à l'école. Mais cela ne m'a plus paru si drôle, quand j'ai pensé que ce jeu-là pouvait faire de la peine à la bonne femme. Pauvre mère Jaeger! que d'ennuis et de tracas à son âge : son gendre et sa fille morts dans la même année ; deux petits-enfants à élever, dont l'un bien difficile, à cause de ses nerfs. Elle passe bien des nuits blanches, et elle vit dans les transes, avec ce petit, qui d'un moment à l'autre peut avoir des convulsions. Il suffit d'un rien pour le faire pleurer pendant des heures : le bruit du vent, le grincement d'une porte, une boule de neige dans un carreau. Et alors, voilà la mère Jaeger au désespoir, et dans ces cas-là on pourrait croire qu'elle a le caractère difficile. Non, non, ne croyez pas cela, je la connais, moi, c'est ma voisine. »

Rodier continuait à pleurnicher, Tipfel dit à mon père d'une voix émue qu'ils n'avaient point pensé à tout cela, et que d'ailleurs ce n'était pas par méchanceté, mais par maladresse qu'ils avaient cassé le carreau. J'aurais embrassé Tipfel, pour sa générosité. C'était Rodier qui avait lancé la boule : je l'avais vu de mes yeux ; au lieu de se justifier d'un mot, Tipfel acceptait sa part de la faute. « Ce que tu me dis là, reprit mon père, en s'adressant à Tipfel, me fait grand plaisir ; car la mère Jaeger s'est montrée bonne chrétienne envers vous, elle a prié Baumgarten de vous laisser aller. J'ai même remarqué que, dans son empressement à vous secourir, elle est venue jusqu'au milieu de la rue, en pleine neige, avec des chaussons de lisières ; une pauvre femme de son âge ! s'exposer à attraper une fluxion de poitrine ou des rhumatismes !

— Monsieur Rebstock, dit Tipfel, ne pourriez-vous pas dire à la mère Jaeger que je lui suis... que nous lui sommes bien reconnaissants, que nous avons bien du chagrin ? Nous n'oserions jamais y aller nous-mêmes.

— Pourquoi pas? mon garçon, reprit mon père en lui posant la main sur l'épaule, et en le regardant bien en face. — Eh bien, ma foi, s'écria Tipfel d'un ton résolu, j'aime autant ne pas garder ce chagrin sur le cœur ; allons-y Rodier. — Pas si vite, pas si vite, dit mon père. Toute chose, pour être bien faite, doit être faite à son heure. Le chagrin que vous avez causé, sans le vouloir, à cette bonne créature n'est peut-être pas encore passé. Elle vous a pardonné tout de suite, laissez-lui le temps d'oublier un peu. Nous reparlerons de cela. Laissons passer quelques jours, afin qu'elle vous reçoive de bonne amitié. Pendant que nous causons, entre amis, de nos petites affaires, il y a autre chose que je voudrais vous dire. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de payer ce carreau! Il doit valoir douze sous. C'est une somme énorme que douze sous, pour une pauvre vieille veuve ruinée, qui élève deux petits enfants ! » Rodier recommença à gémir, et Tipfel lui-même perdit contenance. Les parents de Tipfel et de Rodier étaient de pauvres journaliers. Mon père avait recommencé à se promener de long en large. Comme il passait près de moi, je lui dis tout bas : « J'ai de l'argent, moi, est-ce que je ne pourrais pas....?

— Tais-toi, me dit-il ; tu es un bon garçon, mais laisse-moi faire. » Il reprit tout haut en s'adressant à Tipfel : « A quoi emploiras-tu ta journée de jeudi prochain? — J'irai faire des glissades avec les autres. — C'est dommage que ta journée soit prise; mais à ton âge il faut bien que l'on s'amuse un peu, c'est tout naturel. Cependant, je le répète, je regrette que tu ne sois pas libre, je t'aurais proposé quelque chose qui t'aurait fait plaisir. » Tipfel fixait sur mon père ses regards pleins d'intelligence ; il semblait deviner d'avance quelque chose que moi je ne devinais pas du tout. Après cela, ce n'est pas étonnant, il était toujours avant moi dans toutes les compositions. Il reprit d'un ton sérieux : « Dites toujours, monsieur Rebstock. — En ce moment, dit mon père, j'ai besoin de pommes de pin et je donnerais bien douze sous à celui qui m'en irait chercher un sac chez le garde, au Graufthal. — J'irai, s'écria Tipfel. — Le sac serait trop lourd pour toi. — Je ferai deux voyages. — C'est à une lieue et demie, les chemins sont pleins de neige. — Je partirai de grand matin. » Je ne pus m'empêcher de donner un grand coup de coude à Rodier, qui ne soufflait mot, et de l'appeler « capon ». Il se décida alors à parler, et dit avec un gros soupir : « Tipfel, j'irai avec toi, s'il le faut. » Il pensait aux glissades ; l'autre ne pensait qu'aux douze sous et au carreau cassé. Cela faisait une fière différence entre les deux caractères.

Tout cela se passait un mardi. Le mercredi, en revenant de l'école, je vis la mère Jaeger qui collait une étoile de papier bleu sur le carreau fêlé, pour le soutenir. Cela me fit rire de plaisir, parce que je savais qu'elle aurait le lendemain un beau carreau tout flambant neuf. Mon père, sans faire semblant de rien, prévint les parents de Tipfel et ceux de Rodier de ce qui allait se passer : il voulait leur épargner toute inquiétude, dans le cas où les garçons se feraient attendre un peu. Il eut soin aussi de donner le mot au garde ; le jeudi venu, le garde leur prépara des charges proportionnées à leurs forces. Néanmoins ils étaient assez fatigués quand ils revinrent. Rodier était de mauvaise humeur. « Monsieur

Rebstock, voilà les sacs, dit Tipfel à mon père. — Mes enfants, voilà les douze sous, vous les avez bien gagnés. Passez chez Klotz, et dites-lui de venir remettre le carreau. Ensuite, vous porterez ces deux sacs à la mère Jaeger, pour allumer son feu le matin, et faire de bonnes flambées la nuit, quand elle se lève pour son petit malade. Vous lui direz où vous êtes allés les chercher, et pourquoi vous y êtes allés. Vous ajouterez que c'est seulement un échantillon et, que M. Rebstock en a d'autres à son service. »

« Je parie, me dit mon père, quand ils furent sortis pour aller chez Klotz, je parie que tu grilles de savoir comment la mère Jaeger les recevra. — C'est vrai, lui répondis-je. — Eh bien! tu les accompagneras; mais comme il ne convient pas que tu aies l'air d'un flâneur et d'un curieux, tu porteras à la pauvre bonne femme le sac de pommes de terre qui est là debout entre la table et la caisse de l'horloge. »

En nous voyant entrer, la mère Jaeger fit une figure contrariée, ses yeux clignaient au milieu d'un réseau de petits plis. Comme Rodier allait se mettre en avant pour parler le premier et se donner les honneurs de la chose, je le poussai sans avoir l'air de le faire exprès, et ce fut Tipfel qui expliqua l'affaire, depuis le commencement jusqu'à la fin. Alors les pauvres vieilles mains de la mère Jaeger se mirent à trembler, et elle dit d'un ton que je n'oublierai jamais : « Allons, allons, il y a encore du bon monde. »

Rodier, profitant d'un moment où la mère Jaeger lui tournait le dos, lui fit deux ou trois vilaines grimaces. Je ne pus m'empêcher de le redire à mon père. « Tu vois, me répondit-il, que j'avais raison de te défendre de fréquenter Rodier. Il n'a aucun regret de sa faute ; on ne peut pas dire qu'il l'ait réparée, puisque le cœur n'y était pas ; il a eu peur de moi, voilà tout; sans cela, il serait allé glisser au lieu d'aider ce pauvre Tipfel. Celui-là, c'est un bon, des pieds à la tête; plus tu te lieras avec lui, plus tu me feras plaisir. »

J'ai fait comme mon père m'avait dit, et je m'en suis bien trouvé. Tipfel est mon ami de cœur, et je m'honore de son amitié. Rodier a continué dans sa voie; c'est un méchant homme, faux et flagorneur. Personne de chez nous ne se laisse tromper à ses flagorneries.

Il y a quatre ans, à l'époque du grand malheur, quand les pauvres Alsaciens furent forcés d'opter, Tipfel quitta tout pour rester Français ; et cependant il avait du bien là-bas, une petite propriété à laquelle il devait tenir d'autant plus qu'il l'avait acquise par son travail, sa bonne conduite et son intelligence. Rodier, par l'appât d'une petite place assez bien payée, où il n'y avait presque rien à faire, est demeuré parmi les envahisseurs.

Au moment de quitter le pays, nous étions réunis plusieurs à la *Brasserie de l'Espérance*. Quelqu'un vint à parler de Rodier, et de ce qu'il avait fait; je répondis en regardant du côté de la fenêtre, où il y avait des gens attablés, qui ne me plaisaient pas : « Je connais mon homme, je savais ce qu'il ferait, je l'aurais parié d'avance. Je lui souhaite bien de la chance avec ses nouveaux amis : qui se ressemble s'assemble! »

J. GIRARDIN.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



M. Denys fait son invitation.

XIII

La roche Tarpéienne.

Afin de combattre l'inquiétude qu'il ne pouvait complétement chasser et de combler le vide du grand salon cerise, Raoul fit rapidement quelques invitations dans l'après-midi ; à huit heures du soir le salon était convenablement rempli. La famille Parajoux à elle seule occupait huit fauteuils. Selon l'expression de Charlotte, c'était déjà un joli bout de tapisserie ; les invités du dimanche de Mme Daubry avaient accepté l'invitation. Maurice Guerblier et deux camarades de Georges Parajoux n'avaient pas dédaigné ce thé un peu enfantin. Charlotte affirmait qu'il ne manquait que Berthe Guerblier ; mais Raoul n'ayant jamais été présenté à Mme Guerblier n'avait pas osé inviter sa fille.

Le pauvre jeune chef avait été sur le gril jusqu'à l'heure de la fermeture du Palais. Il guettait tous les arrivants, mais, l'heure passée, sa fièvre se calma et, pensant que le malheureux procès était encore remis, il fut tout aux félicitations que chacun lui adressait.

Ainsi que cela se faisait le plus souvent, Mme Parajoux remplissait le rôle de maîtresse de maison, ce qui laissait à Marthe la liberté de se mêler à l'organisation des petits jeux de société dont Charlotte était l'âme ; mais si Charlotte avait besoin d'un régulateur, c'était surtout en ces choses où son esprit

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58 78, 91, 106, 124, 139, 157 et 171.

pouvait se donner pleine carrière. A divers jeux plus ou moins spirituels elle fit bientôt succéder celui des portraits vivants dont elle s'était engouée.

Ce jeu consiste à placer un cadre vide entre deux tentures; dans ce cadre apparaît celui qui veut représenter un personnage quelconque. Charlotte et Georges prenaient souvent la place des personnes qui se reconnaissaient incapables de la moindre mimique, et Charlotte imitant maître Salomon eut un succès complet. Elle apparaissait la tête couverte d'un chapeau d'homme, un grand lorgnon sur le nez, le cou entouré d'un foulard rouge ; alors levant le pouce et l'index, elle parlait de la loi en ouvrant démesurément la bouche. Mais bientôt ces jeux lui parurent fades et elle déclara que le temps de danser était venu. Geneviève alla complaisamment s'asseoir devant le piano, Charlotte fit porter à Denys le chapeau de soie de son frère aîné et vint s'asseoir auprès de Mme Parajoux.

Alors on vit Denys trottiner vers Charlotte tenant des deux mains le chapeau en tuyau de poêle.

Arrivé devant elle, il s'inclina très-bas et, forçant sa petite voix, cria à tue-tête :

« Mademoiselle voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder une... — il s'arrêta : le mot valse lui échappait, — une, répéta-t-il... une vache ? »

Ce fut une explosion de rire général qui déconcerta tellement le petit valseur qu'il tourna brusquement le dos à Charlotte.

« Geneviève, attaque ! » cria celle-ci.

Et coiffant la grosse petite tête ronde de Denys du chapeau noir, elle le saisit sous les bras et l'entraîna dans un mouvement de valse effréné.

Le grand chapeau oscillait sur la tête du petit homme accroché des deux mains à la ceinture de sa danseuse ; mais il allait toujours remuant ses petits pieds, qui bien souvent ne touchaient pas terre.

Cette valse, due au génie inventif de Charlotte, fut suivie d'une danse plus régulière à laquelle Mme Parajoux, qui ne savait pas oublier l'heure, mit fin en entendant sonner dix heures. Les autres invités suivirent la famille Parajoux, et Marthe seule dans le grand salon cerise attendit Raoul et Charlotte qui reconduisaient les invités jusqu'au vestibule. Elle se mit machinalement à ranger les objets d'art qui se trouvaient sur une étagère devant elle, et aperçut dans une coupe de vieux Sèvres une lettre cachetée à l'adresse de Raoul.

Elle pensa d'abord que cette lettre était une vieille lettre oubliée ; mais en regardant l'estampille du bureau de poste elle lut la date de l'envoi, c'était celle du jour.

« Une lettre pour toi, dit-elle à Raoul qui rentrait; je ne sais qui a eu l'ingénieuse idée de la jeter dans cette coupe où elle aurait pu être absolument oubliée.

— C'est moi, dit Charlotte, qui était arrivée sur les pas de Raoul; on me l'a donnée au moment même de l'entrée des Grises, je l'ai jetée là avec l'intention de la donner à Raoul, et je l'ai absolument oubliée. »

Pendant que Charlotte s'excusait, Raoul décachetait la lettre et la lisait. Comme il était placé près d'une girandole de bougies allumées, la pâleur qui se répandit sur ses traits n'échappa pas à Marthe. Elle s'approcha de son frère, et, une main sur son son épaule, lut d'un regard deux phrases sur lesquelles les yeux de Raoul semblaient rivés.

Et Charlotte les vit tomber en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

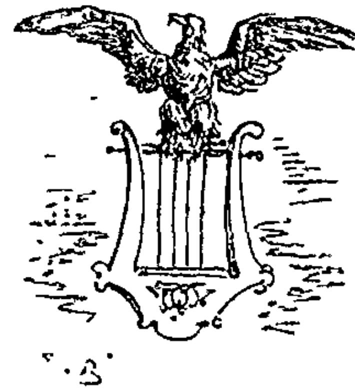
Elle ramassa le papier qui était tombé des mains de Raoul, le lut, et s'écria :

« Le procès est perdu ! »

Un double gémissement lui répondit.

Charlotte regarda attentivement son frère et sa sœur, se mit à marcher fiévreusement autour de l'appartement, puis, revenant vers eux :

« Pourquoi donc tant de chagrin ? dit-elle ; vous m'étonnez beaucoup. J'ai beau faire, je ne me sens pas triste du tout. Enfin, dites-moi, faut-il absolument pleurer ? »



XIV

Plaie d'argent n'est pas mortelle.

Il y a un fléau dont beaucoup de gens ne soupçonneront jamais la poignante amertume, c'est la ruine.

Tant d'écrivains l'ont poétisée, elle est tellement entrée comme un élément dramatique dans la plupart des compositions littéraires de tous les temps, qu'on s'est en quelque sorte familiarisé avec elle, et qu'on s'est imaginé que rien n'était plus facile que de réparer les pertes de fortune. Cette supposition est d'un agréable effet dans les livres, mais en réalité rien n'est plus difficile que de remonter l'échelle sociale pour regagner une place occupée par ses ancêtres, et il serait plus sage de tracer un véritable tableau des souffrances poignantes et sans issue qu'amène la ruine. Tant de gens usent avec une coupable légèreté des biens qu'ils ont reçus de leurs pères, et dont il semble qu'ils ne doivent aucun compte à leurs enfants, tant d'autres pour un désordre insensible de tous les jours amènent invinciblement le naufrage, tant de jeunes gens se parent de l'épithète de dépensiers, tant de jeunes filles jettent à un luxe vain la sécurité de leur vie, qu'il est bon de

rappeler à tous les lois sévères de l'ordre et de l'économie bien entendue.

En effet, le travail, l'ordre et l'économie rendent le plus souvent impossibles ces catastrophes fréquentes qui arrachent des familles entières à la position qu'elles devaient occuper et qui augmentent le nombre desgens irrémédiablement mécontents.

Il y a d'admirables pauvretés volontaires, il y a des gens qui se ruinent pour nourrir les pauvres ou les appauvris, ceux-là ont suivi le conseil du Sauveur, et il faut aller les chercher dans les saints asiles où ils cachent leur sublime abnégation. Mais dans le monde, se ruiner sera presque toujours, à moins d'une de ces catastrophes nationales qui emportent tout, une preuve de vice et d'incapacité. Que de paresseux, d'égoïstes, de gourmands, de vaniteux, voit-on préparer leur propre ruine !

S'il y avait une ruine très-pénible, mais légère à porter pour la conscience, c'était celle des enfants Daubry. Ils en étaient innocents, ils pouvaient déjà dans cette idée puiser une grande force; en second lieu, ils se portaient une affection profonde, éprouvée, et chacun d'eux savait qu'aucune privation ne soulèverait ces récriminations égoïstes particulières aux gens qui se sont ruinés de compagnie, ou qu'une éducation indisciplinée a rendus d'une sensibilité féroce devant la privation des jouissances matérielles.

Raoul, obligé d'abandonner une carrière de son choix, dans laquelle il débutait brillamment, Marthe, dont l'esprit observateur avait saisi le côté douloureux de leur changement de position, se montrèrent véritablement accablés pendant la première semaine.

Au contact de cette tristesse insurmontable, Charlotte eut un jour de profonde mélancolie; mais le soir même de ce jour mémorable, le hasard lui fit rencontrer dans un livre ce proverbe :

Plaie d'argent n'est pas mortelle.

Elle arriva en dansant dans le petit salon, et allant se jeter au cou de Marthe :

« Si tu continues de pleurer, je tomberai pour sûr dans le désespoir, dit-elle ; enfin, est-ce à moi à te dire que : Plaie d'argent n'est pas mortelle. »

Et là-dessus elle fit une glissade qui amena un sourire sur les lèvres pâlies de Marthe.

Elle guetta l'arrivée de Raoul pour lui servir son proverbe, et ayant obtenu d'eux ce soir-là qu'ils iraient voir Mme Parajoux qui venait sans cesse les visiter depuis la fatale nouvelle, elle entra la première dans le salon en chantant sur un des airs de la *Dame blanche* :

Plaie d'argent n'est pas
[mortelle.

ce qui fit beaucoup rire les Grises, et ce qui dérida tout de bon Raoul et Marthe.

Le jeune chef de famille se trouva naturellement dans les plus grands embarras du monde. Il fallait changer de logement, trouver une position, reconstruire le petit foyer ailleurs que dans le milieu élégant où il s'était cru destiné à prospérer.



Elle le saisit sous les bras. (P. 188, col. 1.)

La première question pénible fut celle des domestiques. De garder la bonne Mme Schauffen, il ne pouvait en être question; mais Marthe espérait que la femme de chambre ou Eugénie consentiraient à les suivre. Elle s'était bercée d'une illusion : la cuisinière déclara en termes ampoulés qu'elle aimait beaucoup monsieur et mesdemoiselles, mais qu'elle se gâterait la main à demeurer dans une petite maison.

La femme de chambre avait les mêmes scrupules

touchant son talent de coiffeuse et de couturière; ces dames firent comprendre à Marthe que le jour même où elles avaient appris la perte du procès, elles avaient cherché et trouvé des places.

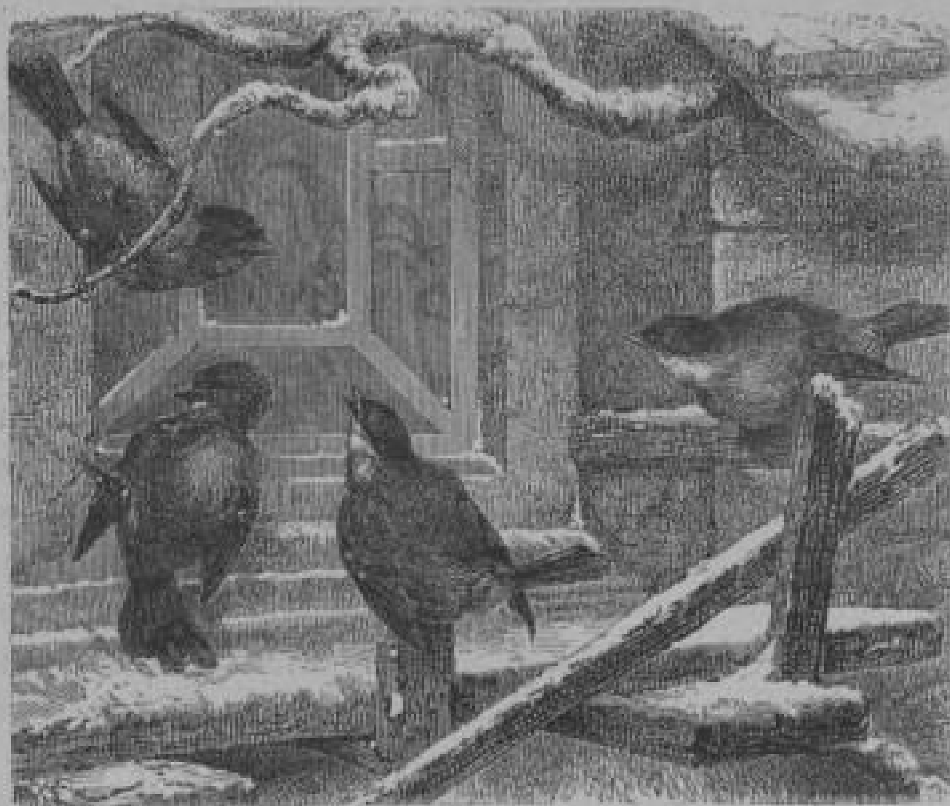
Marthe garda pour elle cette piqûre d'amour-propre et fit sur-le-champ connaître sa déception à Mme Parajoux, qui lui promit d'aller chercher, dans les établissements religieux qui ont l'extrême humilité de se consacrer à l'œuvre des servantes, la bonne modeste que leur position actuelle réclamait.

Après bien des recherches, Raoul et Marthe se décidèrent à louer un petit appartement rue de Provence. Beaucoup de meubles leur appartenaient en propre, le déménagement est toujours coûteux et Marthe était trop novice dans les affaires domestiques pour désirer changer de quartier. Elle avait déjà calculé quels étaient les fournisseurs chez qui elle pourrait continuer de se servir, et se disait que cette possibilité allégeait de beaucoup ses charges.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

L'HIVER AU BON VIEUX TEMPS

IMITÉ DE Mme HOWITT.



Vos hivers d'aujourd'hui sont des hivers pour rire. Autrefois, il m'en souvient, en hiver il tombait de la neige. Neige et gelée étaient les emblèmes de décembre. Alors, en une seule nuit la neige vous faisait disparaître rues et chemins, il fallait une bêche pour frayer un sentier d'une porte à l'autre. Alors le vent amoncelait dans les coins de ces beaux tas de neige dont la surface était d'un bleu pâle à l'ombre et toute pailletée de diamants au soleil. Alors, il y avait des histoires de voyageurs fatigués, perdus dans l'immensité de la lande sinistre, ne sachant plus où porter leurs pas et mourant au milieu de la neige qui cachait le sentier.

Alors les gamins se lançaient des boules de neige, et avec la neige construisaient des bonshommes ou des monstres. Ils élevaient de fortes murailles de neige, et y perçaient de grandes portes où l'on passait sans se baisser. Alors les étangs et les ruisseaux gelaient à fond, on n'avait que l'embarras du choix pour faire de belles glissades, et du matin au soir les gamins ne parlaient plus que de glisser.

Alors sur les pavés on pouvait voir et la cendre et la sciure de bois, répandues par des mains prévoyantes; les bonnes gens, un bâton à la main, chaussés de chaussons de lisière, se risquaient en tremblant sur le verglas, et ne rêvaient plus que d'os brisés.

Alors les vaches restaient à l'étable; les moutons se nourrissaient de foin; les valets de ferme tenaient au chaud toutes les créatures du bon Dieu. Eux-mêmes, emmitouflés jusqu'aux yeux, ils allaient chercher des bûches pour la veillée, et le feu, soigneusement entretenu, s'élevait en petillant dans l'immense cheminée; le coin du feu était si chaud, qu'on avait tout de suite la tête lourde et qu'on s'endormait.

Alors, le rouet se mettait à tourner, et son ronflement vous faisait songer à toutes sortes de choses;



car dans ce temps-là les draps, les nappes et les serviettes étaient faits du fil que filait la bonne ménagère; et d'un bout du village à l'autre, on entendait battre le métier du tisserand.

Du toit chargé de neige pendaient des stalactites de glace; c'était comme une rangée de poignards, les uns courts, les autres longs. Elles commençaient à fondre quand le soleil brillait et n'attendaient que la nuit pour geler de nouveau.

Alors les vitres étincelaient de fleurs blanches et de branchages; en un instant dans l'aiguière l'eau se changeait en glace, les mains se gerçaient, les nez devenaient rouges; les gens jusque dans leurs lits tremblaient de froid, au point que leurs dents claquaient.

Les oiseaux affamés s'apprivoisaient; ils venaient en sautillant à la fenêtre pour réclamer quelques

miettes de pain ; pour demander le logement et la nourriture ; et les pinsons dans leur détresse se jetaient sur les graines du *buisson ardent*.

J. Levoisin.



LES GROTTES DU MAMMOUTH

On peut placer au premier rang des merveilles naturelles de notre globe le magnifique groupe de cavernes qui s'étend dans les montagnes du Kentucky, aux États-Unis, à 150 kilomètres de Louisville, et que les Américains appellent Mammouth-Caves, les grottes du Mammouth.

Ces cavernes, si elles ont des rivales en beauté dans les grottes d'Adelsberg, d'Antiparos et de diverses autres parties de l'Europe, surpassent toutes les autres au point de vue de l'étendue. On ne connaît encore qu'une faible partie de leur dédale de souterrains, et cependant on peut déjà y parcourir plus de 30 kilomètres de chemin.

On y a découvert jusqu'à ce jour deux cent vingt-six avenues, cinquante-sept dômes, onze lacs, sept rivières, huit cataractes et trente-deux puits, ou plutôt trente-deux abîmes, dont quelques-uns sont d'un diamètre et d'une profondeur extraordinaire.

L'entrée des grottes du Mammouth est fort mesquine et prépare peu aux grandioses proportions de l'intérieur ; c'est une fissure étroite s'enfonçant dans le flanc de la montagne, et à peine assez large pour laisser passer deux personnes de front. Après un assez long trajet dans ce corridor, qui ressemble à un boyau de mine, on descend une centaine de marches taillées dans le rocher, et l'on entre dans une galerie beaucoup plus haute et plus large.

Cette galerie aboutit à une salle naturelle appelée *la Rotonde*, de laquelle partent plusieurs embranchement latéraux. Un nouveau corridor, moins étroit que celui de l'entrée, conduit enfin à une immense excavation qui peut contenir cinq mille personnes, et qu'on a surnommée à juste titre l'*Eglise gothique*.

Les concrétions calcaires yont formé de véritables colonnes qui, s'élançant comme des palmiers, semblent soutenir le poids de cette immense salle de plus de cent pieds de haut. Entre les colonnes, on distingue un autel entouré de chaque côté par un trône et une chaire ; au-dessus de l'autel, s'élevant à perte de vue, se déploie un orgue magnifique dont les tuyaux se tordent en spirales et qui est rehaussé par des statues drapées dans des attitudes différentes sur leurs larges piedestaux. L'autel apparaît orné de vases, d'amphores, de lustres, de candélabres. Toutes ces stalactites se renvoient mille feux multicolores qui brillent d'un tel éclat au milieu de la profonde obscurité, que les spectateurs en sont aveuglés. Jamais le caprice de la nature n'a imité aussi parfaitement l'art humain, et l'on pourrait se croire dans une véritable église de diamants.

A partir de cet endroit, les stalactites et les stalagmites, autres concrétions qu'a progressivement formées sur le sol des grottes la chute des gouttes d'eau calcaire, occupent la voûte et les parois de toutes les avenues, de toutes les salles et de tous les dômes que l'on parcourt, affectant les formes les plus bizarres et les plus fantastiques, et fournissant à l'imagination les comparaisons les plus différentes.

C'est à ces merveilleuses cristallisations que sont dus les noms souvent fort singuliers appliqués aux différentes parties des grottes.

L'église gothique est déjà à une demi-lieue de l'entrée. En la quittant, on continue à suivre de belles galeries magnifiquement décorées de cristallisations, et l'on atteint une grande salle au milieu de laquelle est dressé un beau squelette de mastodonte, trouvé dans le sol même de la grotte et qui, vulgairement désigné par les guides sous le nom de *Mammouth*, a sans doute donné ce nom à l'ensemble des grottes. Un peu plus loin la voûte s'abaisse tellement qu'il faut marcher sur les pieds et sur les mains. Au sortir de ce défilé, on atteint une sorte de balcon surplombant un effrayant et insondable abîme, appelé le *Bottomless pit*, le Puits sans fond.

La paroi rocheuse de l'abîme, où sans doute s'est précipité jadis quelque vaste cours d'eau souterrain, aujourd'hui disparu, forme le fer à cheval ; c'est en miniature la reproduction fidèle du croissant de la cataracte du Niagara.

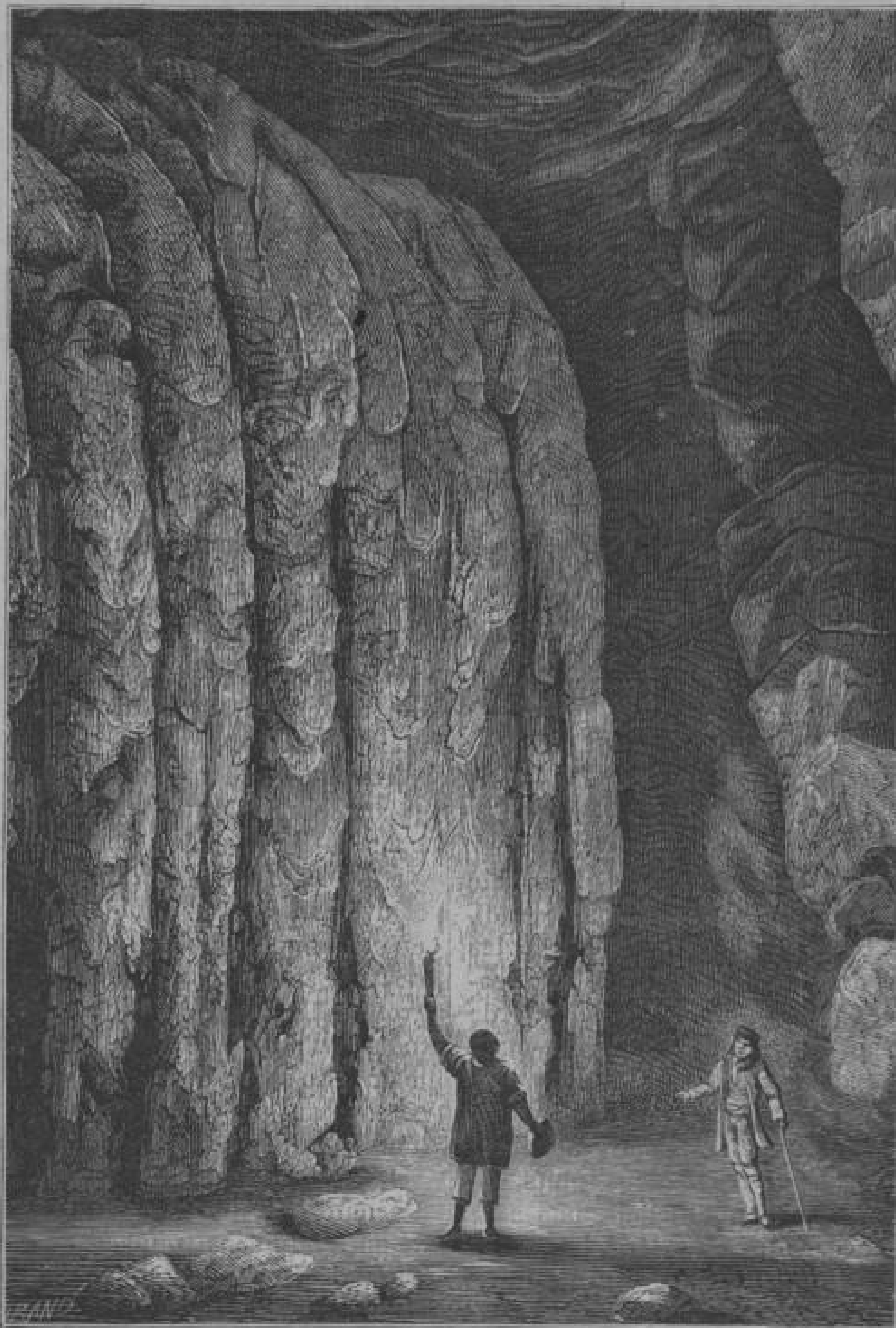
A quelque distance de là se trouve le dôme du Mammouth, vaste coupole qui a 130 mètres de hauteur et qui recouvre un immense espace.

On entre ensuite dans l'avenue de Cleveland, dont les parois semblent couvertes de charmantes fleurs d'une délicatesse extrême. Cette observation est faite par tout le monde, sans en excepter les voyageurs les plus prosaïques. Cette avenue aboutit à la Salle de bal aux murailles de Neige (*Snow ball room*) ; l'enduit brillant qui les recouvre est effectivement d'une éclatante blancheur. Des chemins tour à tour larges

ou étroits, unis ou escarpés, conduisent de là aux montagnes Rocheuses (*Rocky mountains*), où il faut sans cesse gravir d'énormes quartiers de roches détachés de la voûte. A travers leurs aspérités et de larges fissures, qui semblent présager d'autres éboulements considérables, on parvient enfin à la grotte des Fées (*Fairy cave*), où, de toute part, les stalactites rangées en immenses colonnades forment d'élégants arceaux d'un aspect vraiment féerique. De tous côtés suinte l'eau; de tous côtés l'on entend tomber les gouttelettes dont la chute sonore retentit dans ces ténébreuses retraites. Au fond même de la salle, on remarque un groupe imitant la cime d'un immense palmier. Les branches, gracieusement inclinées, semblent sculptées dans un bloc d'albâtre oriental. Au sommet de ce gracieux ensemble, jaillit une source, créatrice séculaire de tous ces dépôts calcaires qui brillent du reflet des torches. La lumière, promenée dans les vides laissés entre ces formations sédimentaires, en fait ressortir toute la transparence. Les délicats arceaux, ornés de franges bizarrement découpées, qui s'étendent au-dessus de la tête des voyageurs, peuvent figurer à leurs yeux une élégante tonnelle de marbre blanc. Aussi les touristes donnent-ils à ce singulier groupe le nom de palmier ou de *tonnelle merveilleuse*, suivant leurs appréciations particulières.

La *grotte des Fées*, située à l'extrémité la plus éloignée de la caverne à laquelle on soit encore parvenu, se trouve à 16 kilomètres de son ouverture.

Mais la partie la plus curieuse des grottes du Mammouth est la mer Morte, grand lac intérieur en communication avec le Styx, petite rivière qui, suivant tranquillement son cours dans les profondeurs de la terre, s'accroît par l'infiltration des eaux fluviales et des nappes d'eau intérieure, et va sans doute se réunir par des canaux souterrains au Green-River, qui contourne la montagne où sont situées les grottes.



La tonnelle merveilleuse, dans les grottes du Mammouth.

C'est dans ces eaux profondes qu'on pêche les sirédons, espèce de batraciens à tête et à corps de poisson et à pattes de grenouille, et des cyprinodons, petits poissons complétement privés de vue, leurs yeux étant oblitérés par la nuit où ils vivent.

Un bateau conduit les visiteurs sur les eaux du Styx et de la mer Morte. La lueur des torches, reflétée par l'eau, produit dans la nuit profonde un effet impossible à décrire : ce sont des jeux de lumière, des contrastes d'ombre si saisissants, au milieu des formes étranges qui vous environnent, qu'aucun pinceau ne saurait les rendre. En outre, les moindres bruits sont répercutés à l'infini par ces voûtes immenses et remplissent l'âme d'une terreur mystérieuse.

LUCIEN D'ELNE.



Mme Ponceau accepta avec empressement. (P. 193, col. 2.)

DEUX MÈRES [1]

XXV

A vol d'oiseau.

Jusqu'à seize ans passés, Robert continua à suivre tant bien que mal, et plutôt mal que bien, les cours du lycée, sous la direction et la surveillance du baron de Lhoseraye, pendant qu'Adrien, avec l'aide du vieux Pascaud, se maintenait à la tête de ses classes. Les deux cousins n'étaient pas liés, leurs vies étaient trop différentes, mais ils n'étaient pas ennemis non plus, et leur parenté ajoutait même une nuance d'affection à la camaraderie du lycée. Robert était gai et spirituel; Adrien riait de ses saillies et disait : « Quel dommage qu'il soit si paresseux ! » Robert ne disait pas de son cousin : « Quel dommage qu'il soit toujours plongé dans ses livres. » Il le plaignait d'avoir besoin de travailler; mais il l'estimait, le respectait presque, et pensait que, s'il se trouvait jamais dans quelque situation embarrassante, ce serait à Adrien qu'il irait demander conseil.

Là-dessus il arriva un événement qui combla les vœux du baron Adhémar, et qui mit la bride sur le cou à l'héritier de l'oncle Chaldry. Une dame d'un âge mûr, veuve d'un certain M. Ponceau, qui s'était enrichi aux Indes dans le commerce des huiles de coco, fut adressée à M. Chaldry par son correspondant de Calcutta, avec prière de l'aider à faire la connaissance du monde parisien. M. Chaldry l'invita donc à ses soirées (il en donnait une par semaine), et la présenta dans quelques maisons; mais comme il n'aimait guère à se donner de la peine pour autrui, il chargea Adhémar de le remplacer dans tous les petits devoirs de la politesse auprès de Mme Ponceau. Celle-ci fut sensible aux attentions du baron; elle était d'une médiocre distinction, tout en étant fort prétentieuse, et avait un faible pour les gens titrés. Le baron prit des informations, sut qu'elle possédait une très-belle fortune, — et un beau jour M. Chaldry mit son habit noir pour aller proposer à Mme veuve Ponceau de devenir baronne de Lhoseraye, ce qu'elle accepta avec empressement. — L'oncle Chaldry en rit de bon cœur, et il lui arrivait même, plusieurs semaines après, d'en rire tout à coup à propos de rien. Adhémar, qui habitait encore sous son toit, n'osait pas se fâcher, quoiqu'il en eût bien envie : l'oncle Chaldry s'était montré très-généreux dans les cadeaux de noce.

Adhémar avait donc trouvé son idéal, et il était heureux à sa manière. Après son départ, Robert acheva comme il put son année de lycée; et pendant les vacances il sut habilement prouver à son oncle que ses études classiques avaient été poussées assez loin, et que le contact de ses semblables suffirait pour compléter son éducation. Comme l'oncle avait déjà une tendance à partager ces idées-là, il se laissa facilement persuader, malgré la timide opposition de Cécile, et Robert, à dix-sept ans, quitta pour toujours le lycée.

Pendant les deux années qui suivirent, Mme Linant et Robert s'amusèrent, l'une beaucoup, l'autre trop. A la vérité, Cécile n'avait jamais eu grand'chose dans l'esprit; elle était assez frivole, et elle aimait

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 129, 145, 161 et 177.

le monde; mais si, sous prétexte que vous aimez les perdreaux, on vous en servait tous les jours à tous vos repas, vous ne pourriez bientôt plus les souffrir; le plaisir forcé peut devenir un supplice, tout comme les travaux forcés. La pauvre femme regardait parfois avec désespoir l'oncle Chaldry toujours alerte et infatigable, et quand elle lui demandait le matin : « Avez-vous passé une bonne nuit, mon cher oncle? » elle aurait donné beaucoup pour qu'il se plaignît de quelque rhumatisme. Mais point : le vieillard était, comme il disait, bâti à chaux et à sable, et il n'éprouvait jamais le besoin de se reposer. «Vite, ma nièce, à votre toilette, nous allons faire une petite promenade avant le déjeuner, pour gagner de l'appétit. — Cécile, n'oubliez pas que nous avons des visites à faire dans l'après-midi. — Votre nouvelle toilette sera-t-elle prête pour le bal de ce soir? — Il faudra que vous nous fassiez dîner de bonne heure aujourd'hui : il y a une première représentation au théâtre de ***, etc. » Le tourbillon mondain qui emportait Cécile était aussi impitoyable que celui à qui Dante fait parcourir le premier cercle de son enfer.

En même temps, Bastien achevait son apprentissage et s'élevait au rang d'ouvrier imprimeur; et Laure, dont la figure ronde s'était gracieusement effilée, commençait à ressembler à une jeune fille. Aussi, en dépit de miss Maggy, qui aurait voulu lui laisser indéfiniment ses jupes courtes et ses cheveux pendants, elle avait relevé ses boucles et fait descendre sa robe jusqu'à la naissance de la bottine. Les étrangers, et même quelques amis, dont le caractère était enclin à la flatterie, l'appelaient *mademoiselle*, ce qui lui faisait grand plaisir.

Ces deux années avaient pesé lourdement sur la tête de Claire : pour qu'Adrien pût être prêt à tout dans la vie, pour qu'il devînt habile, non-seulement dans les travaux de l'esprit, mais aussi dans les exercices du corps, elle avait dépensé en deux ans dix années de ses forces; ses mains devenaient diaphanes, ses joues se creusaient, et parfois le sommeil l'engourdissait au milieu de son travail. Mais Adrien, tout en continuant à être le premier dans ses classes, dessinait comme un élève de l'École des beaux-arts, montait à cheval comme un écuyer de manége, nageait deux heures sans reprendre pied, et ne craignait personne à la salle d'armes. Et le jour où il conquit son second diplôme de bachelier, sa mère le serra dans ses bras avec transport et remercia Dieu : la partie la plus longue de sa tâche était accomplie. « Il me restera bien encore de la force pour la mener jusqu'au bout, » se dit-elle.

Ce soir-là, quand ils furent rentrés de l'Opéra, où le vieux Pascaud avait voulu les mener voir *Guillaume-Tell* pour fêter la réussite de son élève, elle parla longtemps à Adrien de son avenir. Elle lui fit envisager les avantages et les inconvénients de chaque carrière; elle le supplia de choisir, non celle qui le mettrait le plus vite à même de gagner sa vie, mais celle qu'il aimerait le mieux, celle où il pourrait être le plus heureux et rendre le plus de services. Et pendant qu'elle parlait, en caressant les boucles qu'Adrien rejetait coquettement en arrière pour découvrir son beau front, elle pouvait lire sa récompense dans les yeux de son fils, ces yeux brillants, humides, lumineux, dont le regard attaché sur elle exprimait tant de respect et tant d'amour.

Adrien ne s'endormit que bien tard. Lorsque sa mère l'eut quitté, il repassa dans son esprit toutes les paroles qu'elle lui avait dites. Il avait dix-huit ans : avant la rentrée des classes, il fallait que sa décision fût prise; mais quelle décision prendre? L'École polytechnique le tentait; mais il lui faudrait encore au moins un an de lycée avant d'y entrer, puis les années d'école ; il se passerait bien du temps avant qu'il pût dire à sa mère : « Repose-toi, c'est à moi maintenant de travailler pour nous deux. » Et elle avait besoin de repos, il le voyait bien, quoiqu'elle soutînt le contraire. Sans cela, il aurait pu étudier aussi la médecine, et la ramener un jour dans la petite ville où elle avait passé les années heureuses de sa jeunesse; il y aurait remplacé son père, et il s'y serait fait aimer comme lui..... mais c'était trop long, tout cela ! Et la peinture, il fallait encore moins y songer. « Vous serez coloriste, » lui avait dit un jour son professeur de dessin, frappé de la façon puissante dont il distribuait les ombres et les lumières ; et Adrien, qui avait grande envie de peindre, n'avait pas osé prendre un pinceau, de peur que la tentation ne devînt trop forte, car ce n'était pas avec la peinture qu'il pourrait de sitôt assurer le repos de Mme Mauloy.

« Ce que j'ai de mieux à faire, se dit-il enfin, c'est de travailler pour l'École normale. Je puis y entrer dans un an ; une fois que j'y serai, je ne coûterai plus rien à ma mère, et elle pourra déjà se reposer un peu; puis, au bout de trois ans, je serai nommé professeur dans quelque petite ville où elle viendra avec moi. Mes appointements nous suffiront; elle ne fera plus rien, et nous serons heureux ensemble. C'est une douce vie que celle-là; on a pour tâche d'étudier tout ce que l'esprit humain a produit de beau et d'utile dans tous les siècles : il faudrait avoir bien mauvais goût pour y trouver de l'ennui. Et puis, on se sent utile, c'est encore une bonne chose..... Il me restera, j'espère, un peu de temps pour dessiner : pourvu qu'on m'envoie dans un pays pittoresque ! Allons, c'est décidé, je serai professeur : je lui dirai cela dès demain matin. »

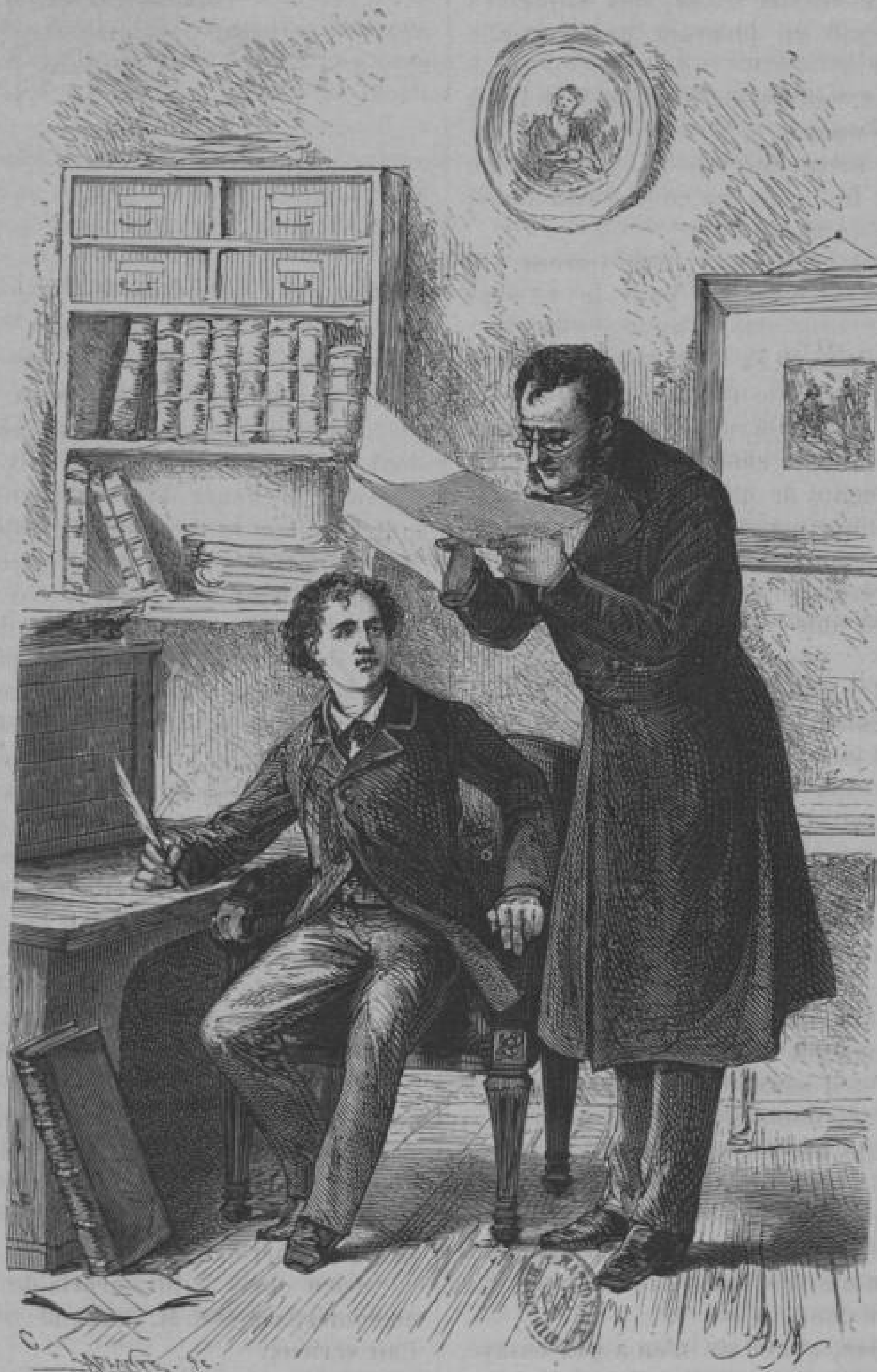
Il s'endormit sur cette résolution. Le lendemain, quand il s'éveilla, il faisait si grand jour, qu'il sauta à bas de son lit, poussé comme par un ressort, par le remords de sa paresse. « Jolie préparation à l'École normale ! se dit-il en s'habillant à la hâte : la pendule marque huit heures ! Heureusement que ma mère n'est pas levée non plus ; je vais aller la surprendre et lui raconter mes petites affaires. »

Il frappa doucement du doigt à la porte de

Mme Mauloy: personne ne répondit. Il frappa plus fort: même silence. Inquiet, il entra sur la pointe du pied: Claire était encore au lit, et elle ne retourna même pas la tête. Effrayé, il courut à elle, l'appela, la toucha; elle était rouge et brûlante, et ne parut ni le reconnaître ni même l'entendre. Elle ouvrit languissamment ses yeux qu'elle referma aussitôt, comme si l'éclat du jour les eût blessés, et elle porta ses deux mains à sa tête avec un air d'angoisse.

Adrien, désolé, courut chercher le vieux Pascaud, lequel n'eut besoin que de jeter un regard sur la malade pour descendre chez la concierge et lui dire d'aller bien vite chercher le médecin le plus proche.

Celui qui vint était un jeune homme qui regarda Mme Mauloy d'un air embarrassé, prescrivit de la glace sur la tête, de la limonade, parla de fièvre cérébrale, et promit de revenir dans la journée. Il revint plusieurs fois par jour, changeant de médication presque à chaque visite; mais l'état de la malade était toujours le même, si bien qu'au bout de la semaine, M. Pascaud, qui dans son for intérieur l'avait déjà traité d'animal et d'âne bâté, finit par lui demander impérieusement « s'il comprenait quelque chose à cette maladie-là ». Le disciple d'Esculape, disciple un peu trop novice, pris au dépourvu, balbutia « qu'il n'avait jamais rencontré un cas pareil ». Le vieux professeur l'envoya au diable, et courut chez un des plus célèbres médecins de Paris.


Le notaire compara la copie avec le modèle. (P. 198, col. 1.)

Tout en s'y rendant, il marmottait entre ses dents:

« C'était mon meilleur élève, dans son temps; il paraissait aimer beaucoup son professeur..... Je lui ai donné des leçons sans les lui faire payer; sa famille ne roulait pas sur l'or... Oui, mais comptez donc sur la reconnaissance humaine! A présent, ce garçon-là est devenu un grand médecin... Qu'est-ce qu'il va dire, quand je le prierai de venir soigner gratis cette pauvre sainte femme? Il va probablement, oui, sûrement, pourrais-je dire, me fermer sa porte au nez. Ah! si ce n'était que pour moi, je ne ferais pas cette démarche-là: il n'y a pas de risque! »

Une fois de plus, le vieux Pascaud avait mal jugé l'humanité; et la preuve, c'est qu'il revint rue Saint-Jacques dans la voiture de son ancien élève, qui lui serrait les mains et le remerciait d'avoir eu recours à lui.

Ce médecin-là était un homme sérieux. Il questionna Adrien et M. Pascaud, non sur le mal, qu'il voyait bien lui-même, mais sur les causes qui avaient pu l'amener. Il s'informa des habitudes de Claire, de ses occupations, de sa vie passée, et prescrivit un traitement énergique, en prévenant que « ce serait long », et il revint chaque jour, luttant

pied à pied contre la maladie et disputant Mme Mauloy à la mort.

Elle n'avait pas repris connaissance depuis quinze jours, quand un matin elle ouvrit les yeux et parut étonnée de voir Adrien dans sa chambre. Elle voulut se soulever, et n'en trouva pas la force : elle retomba sur son oreiller. Adrien accourut.

« Tu es là? » lui dit-elle d'une voix faible. Et comme il l'embrassait en pleurant de joie, elle retrouva la mémoire.

« J'ai été malade, mon pauvre Adrien? Ah !... à quelle date sommes-nous?

— Au 18 août, mère chérie. Tu as été bien malade, mais c'est fini, puisque tu me reconnais. Tu vas mieux, n'est-ce pas?

— Le 18 août! s'écria-t-elle avec terreur. Et ma traduction qui est promise pour le 1er septembre. »

Elle se dressa sur son lit et voulut se lever; mais elle s'évanouit, et quand elle revint à elle, la fièvre et le délire avaient redoublé. « Ma traduction! ma traduction! » répétait-elle sans cesse.

Le docteur, apprenant de quoi il s'agissait, parut très-effrayé. « Il ne nous manquait plus qu'une préoccupation pareille! » murmura-t-il. Et comme elle redisait avec angoisse: « Ma traduction! » il lui répondit: « Elle est finie! du ton d'un homme sûr de son fait.

— Finie! dit-elle, finie! Par qui?

— Par moi! répondit Adrien, qui comprit qu'il fallait la rassurer à tout prix.

—Par toi? Ah! c'est vrai, tu sais l'allemand. Tu l'as finie! Cela me fait du bien..... »

Elle ferma les yeux et s'endormit bientôt paisiblement.

« Continuez à la tromper, ou elle est perdue, » dit tout bas le médecin à Adrien qui le reconduisait.

Adrien revint tout tremblant dans la chambre de la malade. Si elle demandait à la voir, cette traduction, comment ferait-il? S'il essayait de la continuer? Il savait maintenant l'allemand aussi bien que sa mère..... Il ouvrit le secrétaire et y prit le travail commencé.

« Douze jours pour traduire la moitié d'un volume! Impossible! se dit-il avec découragement. Pourtant, en y ajoutant les nuits..... Et puis, *il le faut*..... A l'ouvrage donc! »

On ne se doute pas, quand on n'en a pas essayé, de la puissance de ces trois mots: *il le faut*. Lorsqu'on les prononce avec toute la résolution, toute l'énergie qu'ils comportent, ils vous communiquent une force dont on ne se serait jamais cru capable. Adrien trouva sa tâche moins difficile qu'il ne s'y était attendu; à mesure qu'il avançait, le travail allait vite, et chaque jour il se disait avec plus de sécurité: Je serai prêt.

Le dernier jour du mois, la traduction achevée fut portée par Adrien à l'éditeur, qui ne fit pas difficulté d'en confier une nouvelle. Adrien respira: le pain quotidien était assuré.



XXVI

A bas les rêves!

Vers le milieu de septembre, Claire, convalescente, put quitter son lit et venir, soutenue par son fils, s'asseoir dans un fauteuil auprès de la fenêtre dont le vieux Pascaud avait pris soin chaque jour d'arroser les fleurs. Elle resta longtemps là, se sentant renaître au doux soleil d'automne, et écoutant avec délices les oiseaux qui gazouillaient dans les jardins d'alentour. Adrien, joyeux, tenait sa main et la regardait. Ses traits s'étaient détendus, les contours de son visage n'avaient plus cette rigidité, cette sécheresse que donne la maladie; elle était pâle, mais combien il préférait cette pâleur au rouge de la fièvre, qui avait empourpré son visage pendant si longtemps! Elle était sauvée, elle était guérie; il ne lui restait plus de ses souffrances qu'une faiblesse qui la rendait plus chère au jeune homme. Cette maladie avait interverti les rôles de la mère et du fils; à son tour, elle avait besoin d'être soignée, d'être protégée. Adrien l'aimait encore davantage ainsi; et, à la joie grave et sereine qui remplissait son cœur à la pensée d'être l'appui de sa mère, il sentait qu'il n'était plus un enfant.

« Comme c'est bon de vivre! murmura Claire en souriant à son fils. Je me sens tout à fait guérie; va donc chercher M. Pascaud, qu'il me voie ainsi. Je n'ai pas encore eu assez la tête à moi pour le remercier de tous ses soins; jusqu'à mes fleurs qu'il a pris la peine d'arroser! »

Adrien obéit. Il fut surpris de trouver le docteur en conférence avec M. Pascaud: tous les deux avaient l'air sérieux.

« Puisque vous voilà, mon jeune ami, lui dit le médecin, il faut que je vous apprenne ce qui nous préoccupe: je vous dois la vérité, n'est-ce pas? Votre chère mère est guérie, mais il ne faut pas croire qu'elle puisse de sitôt reprendre ses occupations; et je craindrais pour elle, d'ici à bien des mois, la moindre fatigue de tête. Il ne faut pas nous exposer à une rechute; ce serait très-grave. Empêchez donc Mme Mauloy de travailler, si vous voulez que le mieux se soutienne. »

Le docteur s'arrêta un peu, puis il reprit avec l'hésitation d'un homme délicat :

« Je vous demande pardon de me mêler de ces choses..... mais je crains que, dans l'état de santé de madame votre mère, votre situation pécuniaire ne vous permette pas de continuer..... vos projets..... vos études..... enfin, je pense que vous feriez peut-être bien de chercher une place qui vous mît à même de gagner immédiatement..... Je vous y aiderais de tout mon pouvoir, si cela vous était agréable.

— Merci, monsieur, répondit tristement le pauvre Adrien. Il faut que j'y pense, que je cherche à quoi je suis bon; mais je vous remercie..... j'irai vous voir. »

Le médecin sortit, accompagné de M. Pascaud, et Adrien resta atterré. Adieu l'École normale et les rêves! Il fallait gagner de l'argent tout de suite ! Où et comment? Il se le demandait sans trouver de réponse, lorsque le vieux Pascaud rentra.

« Tiens, voilà ton chapeau, lui dit-il en le lui enfonçant sur la tête. J'ai dit à ta mère que je t'envoyais prendre l'air: vas-y, cela te calmera. Nous causerons plus tard. »

« Quelle place trouver? » répétait Adrien en errant comme une âme en peine sur cette avenue de l'Observatoire où il avait tant joué au cerceau sous les yeux de sa mère. Ce souvenir lui revint, et il soupira. « Qu'on est heureux quand on est enfant! » se dit-il. Puis il pensa à Robert, qu'il rencontrait parfois monté sur un beau cheval, élégant et oisif; il pensa à l'oncle Chaldry, qui n'aimait pas les parents pauvres; il pensa à Bastien, qui gagnait trois francs par jour à son imprimerie, et se demanda si ses deux diplômes de bachelier seraient capables de lui en rapporter autant. Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna vivement, et se trouva face à face avec un ancien camarade de lycée.

« Est-ce que tu ne me reconnais plus? lui dit celui-ci. J'ai passé trois fois devant toi en te faisant une mine d'ami : visage de bois!

D'où te vient aujourd'hui cet air sombre et sévère?

— Je ne t'avais pas vu; je suis fatigué, je réfléchissais..... Je te fais mes excuses. Qu'es-tu donc devenu depuis deux ans?

— J'ai quitté le quartier et je n'y reviens guère; mes occupations sont à l'autre bout de Paris.

— Tes occupations? est-ce que tu ne vas plus au lycée?

— Non. Je n'ai pas pu achever mes études. Mon père est mort, et mon frère aîné s'est trouvé chef de famille : il a bravement laissé là son droit qu'il avait commencé, et il est entré chez un notaire pour gagner de quoi nous faire vivre, ma mère, ma petite sœur et moi. Son patron m'a pris aussi dans son étude, et je gagne déjà quelque chose. Nous avions espéré mieux, mais c'est une carrière comme une autre, après tout.

— Une carrière comme une autre..... pas comme toutes les autres ! pensait Adrien. Pourtant, si j'essayais ? »

Il serra la main de son camarade, et marcha vivement jusqu'à la porte de Me Pothain.

Arrivé là, il s'arrêta, brossa son chapeau avec sa manche, redressa le nœud de sa cravate et ajusta soigneusement ses vêtements; l'ordre et la régularité sont des vertus chères aux notaires. Puis il monta et demanda Me Pothain.



Le docteur reprit. (P. 197, col. 1.)

Me Pothain reçut bien Adrien, et s'informa de la santé de Mme Mauloy, que Laure irait voir, dit-il, dès qu'elle serait revenue de la campagne.

« Ma mère va mieux, monsieur, elle n'a plus besoin que de repos. Mais ce repos, il faut qu'il soit complet, et le médecin nous menace d'une rechute si elle se remet au travail avant plusieurs mois d'ici. Nous ne sommes pas riches, vous le savez; — ici la voix d'Adrien trembla légèrement, — et c'est le travail de ma mère qui nous a fait vivre jusqu'à présent. Il faut maintenant que ce soit le mien..... et je viens vous demander, monsieur, si vous voulez bien m'employer dans votre étude. »

Le notaire n'était pas méchant; pourtant il éprouva je ne sais quelle satisfaction orgueilleuse à voir des gens qui avaient fait fi du notariat y revenir en suppliants; et il répondit d'un ton quelque peu protecteur:

« Eh! mon garçon, si votre mère n'avait pas repoussé mes offres il y a six ans, quand je lui proposais de vous prendre comme petit clerc, vous seriez plus avancé aujourd'hui.

— Ma mère ne m'en avait pas parlé, monsieur; mais j'ose croire que je suis capable de vous rendre

plus de services que si j'étais entré chez vous à douze ans. Mes études du lycée sont finies, et....

— Avez-vous seulement une belle écriture? Les collégiens se font gloire d'écrire comme des chats! Tenez, asseyez-vous là, et copiez-moi cet acte. Observez bien les distances, les marges, les blancs; n'oubliez pas les titres en ronde, et que ce soit parfaitement lisible. »

Heureusement pour lui, Adrien avait une belle écriture nette et régulière; il se tira de l'épreuve avec honneur, quoique la présence de Mᵉ Pothain, debout derrière lui, le gênât singulièrement. Mais il pensa à sa mère, et il parvint à maîtriser sa main qui tremblait en prenant la plume.

« Très-bien! fit le notaire en comparant la copie avec le modèle. A présent, faites-moi les calculs que voici. »

Adrien calculait vite et bien; il eut fini avant Mᵉ Pothain lui-même, qui griffonnait les chiffres sur un carnet pour vérifier les opérations du jeune homme.

« Allons, allons, on pourra vous donner des appointements tout de suite, puisque vous vous tirez si bien de l'apprentissage. Sauriez-vous quelque langue étrangère? Je me rappelle que votre mère m'avait dit quelque chose comme cela.

— Je parle et j'écris l'allemand et l'anglais.

— A merveille! Traduisez-moi donc cette lettre que je viens de recevoir de Londres, et cette autre de Mayence. »

Adrien les lut couramment, et le visage de Mᵉ Pothain s'éclaircit tout à fait.

« Voilà qui est bien! Cela peut servir à l'occasion. Je vous prends dans mon étude, et comme j'ai confiance en vous et que je m'intéresse à votre mère, vous aurez cent cinquante francs par mois. Plus tard, nous verrons. »

Adrien le remercia chaudement, et partit en promettant de revenir au bout de huit jours, à dix heures du matin. Il avait besoin d'une semaine pour achever de guérir sa mère.

Quand il fut dans la rue, quelques idées noires essayèrent de se glisser dans son esprit. Clerc de notaire! Adieu la liberté, adieu les belles études! Au lieu de lire les chefs-d'œuvre des grands poëtes, copier des actes de vente rédigés dans un français bizarre, quelle chute! Clerc de notaire! ces trois mots lui bourdonnaient dans les oreilles comme un glas.

Mais il chassa courageusement la tristesse, et la voix de sa conscience, s'élevant au-dessus des lâches regrets, rendit le calme à son cœur. « Tu as bien fait, lui disait la voix; tu as fait ton devoir, tu ne pouvais pas faire autrement que tu n'as fait. Artiste, savant ou clerc de notaire, qu'est-ce que cela devant Dieu? Il n'y a pour lui que des âmes, et la beauté, la poésie de l'âme, c'est la vertu. Ne te plains pas de ton sacrifice: tu es heureux! »

Oui, Adrien était heureux, car il était content de lui, et l'on aura beau passer en revue tous les bonheurs de la terre, on n'en trouvera jamais qui vaille celui-là.

A suivre. Mᵐᵉ COLOMB.



LES ÉPICES

I

LE POIVRE

On désigne aujourd'hui sous le terme général d'*epices* certains condiments aromatiques d'origine végétale qui servent à relever le goût des mets ou des liqueurs. Ces substances, pour la plupart exotiques, sont le poivre, le girofle, la muscade, la cannelle, le piment et les câpres.

Le poivre est de toutes la plus anciennement employée. Il y a même eu une époque où toutes les épices portèrent le nom commun de *poivre*, et où les épiciers n'étaient connus que sous le nom de *poivriers*. Au reste, l'emploi général de ce condiment ne faisait qu'en augmenter encore le prix, et ce haut prix est attesté par l'ancien proverbe, *cher comme poivre*, qui est parvenu jusqu'à nous, tout en se défigurant.

On ne sera point surpris, après cela, quand je dirai que c'était un présent d'importance, et l'un des tributs que les seigneurs exigeaient quelquefois de leurs vassaux ou de leurs serfs. Geoffroy, prieur de Vigeois, voulant exalter la magnificence d'un certain Guillaume, comte de Limoges, raconte qu'il avait chez lui *des tas enormes de poivre amoncelés sans prix, comme si c'eût été du gland pour les porcs.* L'échanson étant venu en demander un jour pour les sauces du comte, l'officier qui gardait ce magasin supérieur *prit une pelle*, dit le chroniqueur, et il en donna une pelletée entière.

Quand Clotaire III fonda le monastère de Corbie, parmi les différentes denrées qu'il assujettit ses domaines à payer annuellement aux religieux, il y avait trente livres de poivre. Roger, vicomte de Béziers, ayant été assassiné dans une sédition par les bourgeois de cette ville, en 1107, une des punitions que son fils imposa aux bourgeois, lorsqu'il les eut soumis par les armes, fut un tribut de trois livres de poivre, à prendre annuellement sur chaque famille.

On comprend du reste la valeur que devait repré-

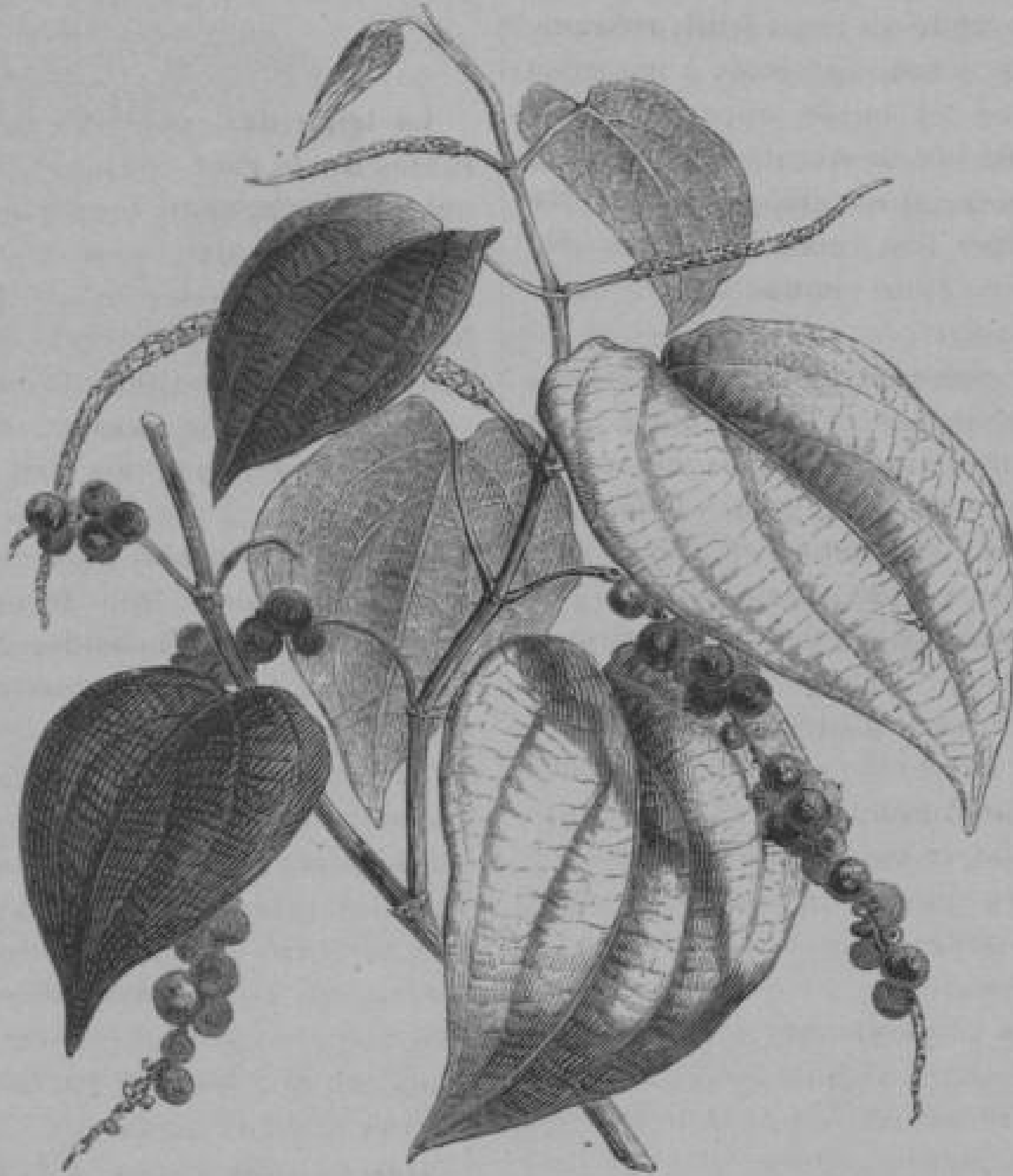
senter le poivre au moyen âge, puisqu'on était obligé de le faire venir de l'Inde par des caravanes qui gagnaient péniblement l'Europe à travers la Perse et l'Asie centrale.

Le poivre noir (*Piper nigrum*), ou poivre ordinaire, croît spontanément dans l'Inde, principalement sur la côte de Malabar ; mais sa culture s'est étendue aujourd'hui à toutes les régions tropicales de l'Asie, aux îles Bourbon et Maurice, et même à l'Amérique du Sud.

C'est un arbuste qui grimpe et s'attache par des griffes aux arbres voisins ; ses feuilles lisses, d'une forme élégante, encadrent de petites fleurs qui donnent naissance à des baies rondes, rouges à leur maturité.

Ces baies, par simple dessiccation, deviennent noires et constituent le poivre ordinaire du commerce ; débarrassées de la légère pulpe qui les enveloppe, elles constituent le poivre blanc.

Tout le monde connaît l'odeur et la saveur piquante du poivre. Mêlé aux aliments en quantité modérée, il agit comme digestif et son usage est recommandé dans les pays humides, comme le nord de l'Europe.



Feuilles, fleurs et fruits du poivre noir.

La culture du poivre noir a pris une grande extension : aujourd'hui elle ne fournit pas moins de 50 millions de livres par an, dont un tiers est consommé en Europe. Cette culture est des plus faciles. Les arbustes donnent annuellement deux récoltes, et le produit de chacun peut s'élever à 15 livres. Le fruit mûrit dans l'espace de quatre à cinq mois ; on le cueille dès qu'il a atteint sa maturité, et toute sa préparation consiste à le faire sécher au soleil sur des nattes.

II

LE GIROFLE

Le girofle ou clou de girofle, produit du géroflier, tient le second rang au point de vue de l'importance dans le groupe des épices, mais il est, au contraire du poivre, un nouveau venu dans l'alimentation européenne.

Les Chinois paraissent les premiers avoir reconnu les propriétés du géroflier, qui est un arbuste spontané des îles Moluques. Les Hollandais, en s'emparant de ces îles, détruisirent activement tous les gérofliers, excepté ceux qui se trouvaient dans les îles d'Amboine et de Ternate, pour s'en assurer le monopole ; mais le célèbre Poivre (un nom prédestiné !), gouverneur des possessions françaises de l'Asie, réussit à enlever plusieurs plants de cet arbre précieux aux Hollandais, et en introduisit en 1790 la culture à l'île de France (Maurice) où elle réussit parfaitement. De là on en expédia des pieds à Saint-Domingue, à la Martinique et à Cayenne, où ils sont en plein rapport depuis 1787. On le cultive en outre aujourd'hui à Bourbon et aux Antilles.

Le géroflier est un bel arbre de la famille des myrtacés ; son tronc droit, lisse, atteint jusqu'à 12 mètres de hauteur ; ses branches, fines et déliées, disposées régulièrement en pyramide et couvertes de feuilles délicates, portent à leur extrémité de petits groupes de fleurs roses, odorantes et d'une forme particulière.

C'est le calice de ces fleurs qui constitue ce que nous appelons le *clou de girofle*. Ces fleurs étranges, cueillies soigneusement, séchées à la fumée et ensuite au soleil, sont propres à être livrées au commerce. Un géroflier donne de 1 à 10 kilos de clous, ce qui représente jusqu'à 100 000 fleurs, puisqu'on a calculé qu'il faut en moyenne 10 000 fleurs pour faire un seul kilogramme de clous de girofle.

III

LA MUSCADE

La muscade fit son apparition en Europe vers le commencement du XVIe siècle, et en peu de temps

son usage devint très-commun. Charles Estienne, dans son *Seminarium*, imprimé en 1536, nous apprend que de son temps on en trouvait dans toutes les cuisines et qu'on l'employait à l'assaisonnement de tous les ragoûts. Il paraît que déjà à l'époque de Boileau on l'estimait moins. On connaît ce vers ironique :

Aimez-vous la muscade? On en a mis partout.

Le muscadier est originaire des Moluques, les îles à épices par excellence. C'est un bel arbre, qui atteint 10 à 13 mètres de hauteur et dont les branches, couvertes d'un épais feuillage, forment une cime arrondie. Ses fleurs sont petites et insignifiantes. A ces fleurs succède un beau fruit, ressemblant presque tout à fait à notre abricot; à maturité ce fruit charnu se fend et laisse apparaître son noyau, qui n'est autre que la *noix muscade* bien connue de tous. Ce noyau ou noix est enveloppé d'une sorte d'écorce aromatique, que l'on recueille soigneusement et qui constitue une épice connue dans le commerce sous le nom de *macis*.

Les meilleures muscades sont grosses, arrondies, pesantes, finement marbrées et de couleur gris clair; elles sont vulgairement nommées muscades femelles, tandis qu'on nomme muscades mâles ou sauvages celles de qualité inférieure, qui sont plus allongées, plus légères et plus colorées.

Le muscadier est aujourd'hui cultivé dans presque toutes les îles de l'Archipel Asiatique, à Ceylan, aux îles Bourbon et Maurice et à la Guyane.

Les Moluques fournissent encore plus des quatre cinquièmes de la consommation de la muscade, qui est estimée à 250 000 livres par an. Pour éviter que le prix de cette substance ne vienne à baisser, lorsque la récolte est très-abondante, le gouvernement hollandais n'en conserve que la quantité nécessaire pour la consommation annuelle, et il fait brûler l'excédant.

La muscade jouit de propriétés toniques, excitantes, qui, jointes à sa saveur aromatique, en font un des condiments les plus estimés. Dans les climats chauds, elle entre dans la plupart des mets, souvent même dans les boissons.

A suivre. H. NORVAL.

A PROPOS DU TOUR DU MONDE

EN 80 JOURS

Nos lecteurs ont certainement rectifié d'eux-mêmes une erreur de calcul[1] qui s'est glissée dans notre article « *à propos du Tour du Monde* ». Après avoir rappelé que la longueur de la circonférence terrestre est de 40 000 kilomètres, et que la distance de Paris à Marseille mesure 215 lieues, nous disions : « Si donc sur la circonférence de la terre, on avait placé des bornes distantes l'une de l'autre de la même longueur qui sépare Paris de Marseille, il faudrait atteindre et même dépasser la *onzième* borne avant d'avoir terminé le voyage. » Ce n'est pas la onzième, mais bien la *quarante-sixième* borne qu'il faut lire. Ce nombre est du reste le quotient des deux nombres 40 000 et 860.

ALBERT LEVY.

1. Voy. page 171.

LES CHIENS

LES ÉPAGNEULS

La tribu des épagneuls est une des plus considérables de la race canine. Elle comprend, en effet, outre les épagneuls proprement dits, le chien-loup, le chien esquimau, les diverses espèces de bassets, le barbet ou caniche, le griffon, le chien de Terre-Neuve, les chiens courants, le limier et le braque. Elle forme en réalité une des trois grandes subdivisions de la puissante nation des chiens, les deux autres étant les tribus des mâtins et des dogues.

Nous ne voulons parler ici que des épagneuls proprement dits, qui forment, à vrai dire, encore un nombre considérable de variétés. On les divise tout d'abord en chiens de chasse et chiens de salon.

Le grand épagneul de chasse, appelé souvent épagneul français, est un des plus beaux chiens que nous possédions. Tout le monde connaît sa large et belle tête, pleine d'expression, encadrée par de larges oreilles tombantes couvertes d'une soie brillante. Son corps tout entier est vêtu de la même fourrure, soyeuse et épaisse, tantôt du plus beau noir, tantôt blanche, ou tachée de larges plaques dorées.

Il a, au plus haut degré, la passion de la chasse, et rapporte avec fierté à son maître la proie qu'il l'a aidé à découvrir.

Il est encore précieux pour la chasse au marais, car, excellent nageur, il sait aller chercher le gibier dans les endroits les plus difficiles.

L'épagneul anglais est plus petit, mais digne en tout point du nôtre. Il montre même dans des circonstances difficiles un courage extrême. La vue des bêtes féroces, loin de le mettre en fuite comme c'est le cas chez la plupart des autres chiens, le surexcite au plus haut degré, et il n'hésite pas à se lancer après les animaux les plus redoutables. Les annales cynégétiques ont enregistré maints exemples de ce fait :

« Un jour, raconte le capitaine Williamson, je chassais dans l'Inde, aux environs de Mackagange, en compagnie d'un petit épagneul de belle race, je vis tout à coup mon chien disparaître en courant, les



Le grand épagneul français. (P. 200, col 1.)

oreilles dressées, la queue en l'air, au milieu des broussailles. Je le suivis rapidement, comptant le trouver en arrêt sur quelque lièvre, quand, arrivé à quelques pas de lui, je le vis tenant en respect, non pas un modeste lièvre, mais un beau tigre qui, fort étonné sans doute de cette attaque soudaine, regardait mon chien fixement en ronflant comme un chat. Dès que le chien m'aperçut près de lui, il s'élança en aboyant sur le tigre. Il m'est impossible de dire ce qui se passa alors, car, perdant un moment cette présence d'esprit que certains chasseurs prétendent conserver dans les moments les plus critiques, je fermai involontairement les yeux, m'attendant à chaque instant à sentir les griffes terribles du tigre me déchirer la poitrine. Lorsque, quelques secondes après, je rouvris les yeux, j'aperçus le tigre fuyant au galop, poursuivi par mon chien qui donnait de la voix avec fureur. Enfin l'énorme bête disparut dans le taillis et un instant après je vis accourir mon épagneul, aussi satisfait en apparence qu'un chien des rues de Londres venant de pourchasser un omnibus. »

L'aventure du capitaine Williamson n'est pas un fait unique. Bien des chasseurs en Orient ont assisté à des scènes analogues. Notre collaborateur M. Louis Rousselet nous racontait avoir vu, un soir, à Jeypore, un tout petit épagneul qui l'accompagnait faire sortir une grosse hyène d'un taillis et se lancer à sa poursuite sans aucune hésitation.

Un autre épagneul non moins célèbre pour son courage et son merveilleux instinct est le chien du mont Saint-Bernard.

On sait que ces chiens, dressés par les religieux, se lancent, pendant les tourmentes de neige, à la recherche des voyageurs égarés et les ramènent à l'hospice.

Parmi les épagneuls de salon, le plus beau et aujourd'hui le plus rare est le *king-charles*, ainsi nommé du roi Charles II d'Angleterre qui avait cette espèce en grande affection. Le vrai king-charles ne se voit guère plus ; il était d'une taille tellement minime qu'on pouvait le placer aisément dans une poche de manteau. Les king-charles modernes sont plus gros, mais encore fort beaux ; leur robe est d'un noir de velours sans tache et leurs larges oreilles balayent le sol de leurs soyeuses boucles.

Le petit chien de la Havane, véritable boule de soie blanche, bouclée, frisée, est aussi un épagneul.

Les représentants de cette espèce que nous voyons en France ne sont pas de race pure. Ils sont infiniment plus gros que le chien favori des dames de Cuba, qui tient aisément dans l'intérieur d'un manchon et qui dépasse à peine la taille du chien à soufflet des étalages de jouets.

LUCIEN D'ELNE.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



L'antichambre du Dr Guerblier.

XV

Qui sème l'honneur, récolte l'estime.

Ce fut avec un certain ménagement que Raoul annonça à Charlotte leur départ de la rue Scribe.

Charlotte répétait toujours son dicton : Plaie d'argent n'est pas mortelle ! mais s'insurgeait facilement contre les mesures que cette plaie d'argent rendait nécessaires.

Elle avait beaucoup regretté le départ de Mme Schauffen, qui avait cependant montré un superbe flegme en la quittant, et le matin même elle s'était un peu courroucée contre la femme de chambre qui lui avait impertinemment demandé si elle désirait se coiffer seule, afin d'en prendre l'habitude.

Raoul fut donc aussi charmé que surpris lorsque, venant s'accouder sur le balcon où se trouvait Charlotte, pour lui faire sa confidence, il l'entendit s'écrier :

« Quel air de croque-mort ! mon cher Raoul ; mais je ne puis plus souffrir ni cette maison, ni la rue Scribe ; je m'en irai comme la première fois, très-gaîment, je t'assure.

— J'en suis charmé, Charlotte.

— Précisément, tout à l'heure, en examinant nos environs, je me disais que je ne choisirais jamais ce lieu d'habitation. Toujours devant les yeux cet Opéra qui semble nous montrer les dents, et qui ne se montre jamais de face, toujours ces lyres d'or et ces grands aigles effarouchés. Et vis-à-vis ces hôtels si monotones, ces balcons sans fin et qui semblent d'une seule pièce, je t'assure que c'est affreusement monotone; puis je ne suis pas en France ici, je suis en Angleterre, en Amérique, en Espagne; Old England me poursuit; regarde devant nous : Compagnie des huîtrières anglaises ; c'est un cauchemar. Qu'est-ce que je lis en entrant dans la cour? Consulat généra

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139, 157, 171 et 187.

des États-Unis d'Amérique. Je me crois sur les bords du Pacifique et je t'avertis que cela me donne la nostalgie.

— Tant mieux, tant mieux, tu n'auras pas les mêmes reproches à faire à notre nouveau logement, qui te déplaira sous bien des rapports, il faut t'y attendre.

— Où est-il ?

— Tourne-toi, cette rue qui prolonge la nôtre au delà du boulevard, c'est la rue Mogador.

— Je le sais.

— Au delà il y a une rue transversale appelée la rue de Provence, c'est là.

— Est-ce que nous verrons encore l'Opéra ?

— Je ne le pense pas.

— Dans tous les cas ni aigles, ni lyres ; n'est-ce pas? Et quand déménageons-nous?

— Dans huit jours.

— Quel bonheur ! »

Raoul quitta Charlotte sur cette exclamation.

Charlotte, demeurée seule, regarda d'un air songeur autour d'elle et, croisant les mains sur le fer du balcon, elle essaya de regarder bien loin du côté de la rue Mogador et, baissant soudain la tête :

« Je commence vraiment à me demander si c'est amusant d'être ruiné, » murmura-t-elle.

. . . .

« Raoul ?

— Marthe.

— N'as-tu pas un faux-col et des poignets tout blancs ?

— Si, ma sœur.

— Pourquoi n'as-tu pas gardé ceux-ci ? le blanchissage est tellement cher qu'il faudra bien te résoudre à ne plus mettre des poignets blancs tous les jours.

— Tu me l'as déjà dit et mon sacrifice est fait ; mais je vais aujourd'hui voir le docteur Guerblier, il faut au moins que j'aie du linge frais. »

Marthe sourit.

« Je ne t'aurais pas grondé si j'avais su que tu faisais des visites, dit-elle.

— Mais tu sais bien que je ne fais plus que ça. Ah ! quel triste métier que celui de solliciteur ! Et penser que toutes ces démarches n'ont abouti à rien et que je suis encore, malgré tout le zèle déployé par nos amis, sans le moindre espoir d'obtenir une place.

— Est-ce comme solliciteur que tu vas chez M. Guerblier?

— Non, les savants sont trop absorbés dans leur science pour se tenir au courant des affaires vulgaires. Il m'a témoigné une véritable sympathie, je veux simplement lui annoncer le résultat de ce malheureux procès. »

En ce moment entra Charlotte.

« Est-ce que tu vas apprendre à blanchir, Marthe? dit-elle en montrant par un geste dédaigneux le faux-col que sa sœur tenait à la main.

— Non, je venais simplement accuser Raoul de prodigalité.

— Raoul, pourquoi le coupé est-il dans la cour et pourquoi est-tu si beau ? demanda Lotte.

— Parce que je pars pour chez le docteur Guerblier.

— Si tu vois Berthe, dis-lui que, bien que ruinée, je l'aime de tout mon cœur.

— Comme je ne la verrai pas, dit Raoul, tu peux garder la commission pour plus tard. Marthe, je pense attendre longtemps une audience du docteur; donc je renverrai la voiture et vous pourrez faire votre promenade d'adieux si le cœur vous en dit. »

Sur ces paroles prononcées d'un accent rieur, destiné à en corriger l'amertume, Raoul descendit dans la cour, où le coupé tout attelé l'attendait. Voiture et cheval étaient vendus du matin; mais ils ne devaient être livrés que le lendemain et Raoul usait de ses derniers droits.

Il fit très-rapidement le trajet de la rue Scribe à la rue de Lille, et arriva chez le docteur un peu avant deux heures. Il avait espéré être reçu avant les consultants ; mais il apprit qu'il tombait précisément sur le jour où le docteur ne recevait que des visites médicales, et qu'il n'avait d'autre moyen de paraître devant lui que de se mettre sur les rangs. A tout hasard, il entra dans le grand appartement qui servait d'antichambre au cabinet de consultation. Cette vaste pièce était déjà remplie de patients de tous les âges et de toutes les catégories sociales. Ces visages, féminins pour la plupart, portaient l'empreinte indélébile de quelque mal chronique, et Raoul pensa que, puisqu'il devait attendre, il attendrait plus agréablement en plein air. Il sortit donc, regrettant d'avoir renvoyé sa voiture avant de reconnaître la situation et alla arpenter une allée qui contournait le lourd pavillon. Comme il arrivait devant une porte percée dans cette façade, elle s'ouvrit vivement et il se trouva face à face avec Maurice Guerblier, dont la physionomie ordinairement éventée était singulièrement sombre.

« Vous venez consulter mon père, Raoul, dit-il brusquement.

— Non, lui faire visite seulement, Maurice ; malheureusement il est si occupé que je dois passer par le cabinet de consultation.

— Voulez-vous que je vous introduise par ici ; il vous recevrait peut-être ; seulement je vous avertis que vous le trouverez terriblement en colère. J'ai touché à ses fétiches, c'est assez, je suis le dernier des êtres. »

Maurice souriait nerveusement, mais sans la moindre gaieté.

« Je ne puis m'expliquer votre attitude agressive vis-à-vis de votre illustre père, Maurice ; à force de marcher sur une perle on l'écrase.

— Que voulez-vous que j'y fasse, Raoul, je ne suis peut-être pas digne d'être son fils.

— Avez-vous jamais rien fait pour l'être?

— Jamais ; je ne suis pas de bronze, moi ; je ne suis pas taillé à l'antique, moi : je suis un Parisien du dix-neuvième siècle, sans foi, ni loi, ni frein.

— Permettez : je suis également Parisien, également du dix-neuvième siècle...

— Mais de la famille des antiques... vous allez à la messe, vous allez entendre jouer *Britannicus*, vous narguez Satan ; moi je lui fais la cour, le trouvant amusant et original.

— Vous plaisantez toujours, vous êtes incorrigible.

— Je le crains ; ne le dites pas à mon père.

— Je ne sais trop si j'aurai le bonheur de le voir.

— Je vous le répète, je puis vous donner ce bonheur en vous introduisant par ici. Vous serez le bienvenu : il a pour vous la sympathie qu'il refuse à mes autres camarades ; la scène de l'auto-da-fé vous est un titre d'honneur. Voyez-le, vous servirez de transition entre notre désagréable explication et la consultation. Entrez, vous dis-je, et faites vous annoncer ; soyez tranquille ; s'il ne veut pas vous recevoir, il saura bien vous le rendre. Oh ! c'est un terrible homme que mon papa. Tout à l'heure il avait la plus belle tête du monde, ses yeux lançaient de véritables éclairs ; ma parole, je croyais voir Jupiter Olympien. »

En disant ces paroles qui peignaient son incurable légèreté, Maurice avait ouvert la porte, puis l'avait refermée sur Raoul. Celui-ci se trouva dans une antichambre dans laquelle se tenait un des domestiques du docteur, qui se leva d'étonnement quand il vit entrer le jeune homme.

« C'est M. Maurice Guerblier qui m'introduit, se hâta de dire Raoul, veuillez annoncer au docteur M. Raoul Daubry. »

Le domestique consulta sa montre d'un air de doute et disparut sous une portière.

Il reparut presque aussitôt et, ouvrant une porte au large, fit signe à Raoul d'entrer. Celui-ci obéit et se trouva dans l'appartement où il avait eu sa première entrevue. Le docteur Guerblier, cette fois, n'était pas absorbé dans d'austères études : il arpentait lentement son cabinet, les mains dans ses poches et la tête baissée.

Quand Raoul entra, il s'arrêta, le regarda en face et lui dit :

« Vous avez rencontré Maurice. »

Sa voix était saccadée, son front, ordinairement si pâle, était empourpré.

« Oui, monsieur.

— Que vous a-t-il dit ?

— Qu'il vous avait fâché, qu'il le regrettait. »

Le docteur hocha la tête et, reprenant sa marche :

« Vous le flattez, dit-il avec amertume, il n'est capable d'aucun regret. A-t-il seulement conscience de la faute qu'il a commise ? Et cependant il a fallu me l'entendre dire. Les dramaturges modernes sont de plus profonds penseurs que Pascal ; Newton ne va pas à la cheville de son ancien professeur d'algèbre ; quant à Bossuet, Racine, Corneille, Cuvier et tutti quanti, ce sont des perruques, et monsieur mon fils voit d'autres lumières se lever sur le monde. »

Le docteur s'arrêta de nouveau et, jetant sur Raoul des regards irrités :

« Mais dites-moi donc de quel limon est pétrie cette génération ? s'écria-t-il avec âpreté ; cette ignorance et cette fatuité réunies dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Je vois peu de très-jeunes gens ; dois-je croire qu'ils ressemblent tous à Maurice ?

— Malheureusement, monsieur, répondit modestement Raoul, dans la littérature, la science et l'art, beaucoup suivent le courant qui mène droit à la décadence.

— Ce sont donc des ânes bâtés ?

— Il y en a d'intelligents, mais ils suivent le courant. Je le reconnais maintenant, ce n'est pas tant l'intelligence qui est nécessaire pour réagir contre l'entraînement moderne, qu'une ferme volonté. Nous devenons mous, capricieux, vains, superficiels ; nous manquons de caractère, c'est vrai. »

Le docteur se laissa tomber sur son fauteuil.

« Nous, répéta-t-il, vous êtes modeste, jeune homme. Pourquoi ne vous êtes-vous pas lié avec mon fils ?

— Mais, docteur, Maurice et moi sommes très-bien ensemble.

— Excepté le jour où vous faites flamber ces romans que je vois traîner chez quelques-uns de mes malades. Je sais bien pourquoi je vous adresse cette question : pourquoi ne vous êtes-vous pas lié intimement avec Maurice ?

— Précisément parce qu'en des choses très-importantes, nous n'avons pas du tout les mêmes opinions.

— Ni la même manière d'agir, je vous en fais mon très-sincère compliment. Ah ! si mon fils vous ressemblait ! parole vaine, n'est-ce pas ? J'entends, je crois, sonner deux heures !

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, si vous avez quelque chose à me dire, dépêchez-vous, cette pendule avance de cinq minutes ; dans cinq minutes j'appartiens à mes clients... Non ! j'appartiens à la science.

— Monsieur, je voulais simplement vous annoncer que notre procès est perdu. »

Le docteur tressaillit.

« Perdu !

— Oui, monsieur.

— Oh ! pauvre enfant, et moi qui viens vous ennuyer de mes doléances égoïstes ! Voilà bien l'homme plus sensible à la piqûre d'épingle qui fait couler une goutte de son sang qu'à l'opération cruelle qui mutile un de ses semblables. Vous me voyez désolé. Ai-je bien compris ? il ne vous reste aucune fortune.

— Aucune, monsieur.

— Voilà qui devient grave, jeune homme, surtout à cause de vos deux sœurs, qui sont si charmantes. Ainsi, tout est perdu. Cette fortune sera, je crois, d'un certain poids pour les Darbauld devant la suprême justice, et Mme Darbauld pourrait bien aller rendre ses comptes plus tôt qu'elle ne pense. Enfin, ceci ne change rien à la situation. Qu'allez-vous faire, mon enfant? N'ai-je pas entendu dire à Maurice que vous êtes reçu le premier à Saint-Cyr.

— Le second, monsieur, mais nous voilà ruinés ; et je ne dois plus songer à Saint-Cyr.

— Pourquoi?

— Parce que je deviens nécessaire à mes sœurs et que, sous-lieutenant, il me serait désagréable et matériellement impossible de les trainer de garnison en garnison. »

Le docteur regardait fixement Raoul.

« Très-juste, dit-il. Quelle carrière allez-vous embrasser?

— Mes parents et mes amis cherchent à me caser ; c'est difficile, car il me faut des appointements tout de suite.

— Entreriez-vous au Crédit foncier?

— Oui, comme employé payé.

— Et au ministère des finances?

— Encore mieux. »

Le docteur se détourna vers son bureau et traça rapidement quelques mots, plia la lettre, la plaça dans une enveloppe, écrivit l'adresse et, tendant le papier à Raoul :

« Voici pour le ministre, dit-il, allez, et bonne chance.

— Monsieur, comment pourrai-je...

— Me remercier? En usant de votre influence sur mon fils et, à l'occasion, en lui résistant comme vous l'avez fait. Vous allez me dire que vous êtes impuissant; je le sais comme je sais que j'ai un fils, mais que je n'aurai pas de successeur; résistez quand même. Voici deux heures, je ne vous retiens plus. Ne voulez-vous pas voir Mme Guerblier? c'est son jour, et elle sera bien aise de vous connaître. Faites-lui cette visite, ne fût-ce que pour vous faire inviter à ses lundis. Adieu, monsieur l'employé aux finances... en attendant mieux peut-être. »

Le docteur tendit une main à Raoul et de l'autre fit résonner un timbre.

« Louis, dit-il au domestique, conduisez M. Daubry chez Mme Guerblier et dites à Eugène de faire entrer. »



Enchantée de vous voir, monsieur. (P. 206, col. 1.)

Le domestique s'inclina et précéda Raoul dans la petite antichambre.

Il l'y laissa seul un instant, mais reparut bientôt, et, le priant de le suivre, le conduisit à travers plusieurs appartements fort luxueux, jusqu'à une porte toute festonnée d'or qu'il ouvrit avec précaution, et sur le seuil de laquelle il dit : « Monsieur Raoul Daubry. »

Raoul, son papier à la main, entra légèrement ému dans une pièce où régnait une telle obscurité qu'il n'aperçut tout d'abord l'ameublement que d'une manière tout à fait indécise. Mais un petit profil égyptien se dessina en brun sur une draperie blanche, une main se leva, puis un store, et Raoul aperçut d'abord Berthe occupée à rattacher le cordon de soie du store, puis une immense chaise longue envahie par un flot de draperies multicolores et, au fond des draperies, un visage de femme d'une rare beauté, malgré sa morbidesse.

Raoul s'avança et salua profondément le tas de draperies.

Par Mme Parajoux, qui avait la mémoire ornée de beaucoup de faits, il savait que le docteur Guerblier avait épousé, à l'aurore de sa renommée, une créole d'une beauté célèbre, mais d'une humeur assez bizarre et d'une santé déjà compromise par une de ces vies mondaines qui dévorent les êtres tout vivants.

La belle Léonora, devenue envers et contre tous

la femme du jeune praticien, était tout d'un coup tombée d'un excès dans un autre, et, après avoir fait flamber sa vie aux lustres des salles de bal, elle imagina de consumer ce qui restait à la lueur parfumée d'une veilleuse, de s'ensevelir sous des draperies vaporeuses et de se déclarer invalide.

Le docteur ne s'était pas donné une compagne, une aide digne de le comprendre et de jouir de sa naissante renommée, mais une perpétuelle convalescente décidée à ne jamais guérir et à poser toute sa vie pour les effets de draperies.

Car il y avait eu dans cette résolution un reste de cette coquetterie féroce dans laquelle Mme Guerblier excellait.

Les saintes et inévitables fatigues de la maternité avaient donné le coup de grâce à cette fraîcheur incomparable déjà ternie par tant de veilles ; ce que les vraies mères portent comme une auréole de gloire, la coquette le cacha sous un éternel demi-jour.

Elle ne voulut pas exposer au grand soleil les rides naissantes, les tons plombés, les mille riens qui changent, parfois à son avantage, le caractère de la vraie beauté d'un visage, mais qui ternissent sans retour ce charme éphémère qui n'appartient qu'à la jeunesse.

Évidemment, la pauvre femme ne possédait pas ce don précieux entre tous qui s'appelle la santé : elle payait à la nature tout un arriéré d'imprudences et de folies.

Elle souffrait, mais sans la moindre énergie, et les nerfs s'en mêlant, elle était tombée dans cet état misérable que la physiologie et la médecine définissent assez bien, mais ne peuvent guérir. Dormant le jour, veillant la nuit, expirante à cinq heures, présidant un souper à sept, liée à sa chaise longue par mille cordes invisibles un jour, et le lendemain courant d'un bout de sa maison à l'autre, indifférente parfois jusqu'à l'insensibilité, d'autres fois curieuse et se passionnant pour un atome.

Cette semaine-là elle était absorbée dans son rôle de momie et recevait étendue sur sa chaise longue.

Pour regarder Raoul, elle dégagea son visage d'ivoire jauni d'une demi-douzaine de tissus légers qui du reste lui allaient fort bien, un regard fiévreux s'attacha sur lui, et une belle main absolument transparente se tendit en avant.

« Enchantée de vous voir, monsieur, dit une voix à peine perceptible, mais vous arrivez un mauvais jour, je suis horriblement malade. »

Raoul, un peu embarrassé, mais se rappelant Mme Daubry, qui avait été longtemps languissante, poussa machinalement un léger soupir en pressant respectueusement la main moite et molle qui lui était offerte.

« Vous avez cependant très-bien fait de venir, reprit la voix dolente, je vous connais depuis longtemps par mes enfants. »

Après une pause d'un instant elle reprit : « Mon mari aussi vous estime beaucoup, monsieur, ce qui est fort à votre éloge assurément : il est si sévère pour les jeunes gens !

— M. Guerblier me témoigne un intérêt qui me touche profondément, madame ; cette lettre que je tiens dans la main va peut-être m'obtenir une position que tous mes amis sont impuissants à me procurer.

— A qui écrit-il en votre faveur? demanda avec une certaine vivacité Mme Guerblier, dont la voix mourante s'affermissait graduellement.

— Au ministre des finances, madame.

— Comment ! Mon fils vous croyait à Saint-Cyr?

— J'étais admis; mais un événement fâcheux, la perte d'un procès, a bouleversé mes projets d'avenir.

— Vous avez perdu votre procès ? Berthe, soulève le store. »

Ceci fut dit d'une voix incisive et nette qui n'avait aucun rapport avec la voix expirante de tout à l'heure.

Berthe obéit, et une gerbe de lumière, habilement calculée, donna sur le lit de repos.

Mme Guerblier, par un mouvement très-vif, avait quitté sa pose accablée et s'était assise contre la pile des coussins.

Elle écarta de nouvelles draperies et regarda fixement Raoul.

« Vous êtes bien calme, monsieur, dit-elle ; la perte de votre procès entraîne cependant celle de votre fortune, je crois.

— Oui, madame.

— Triste. Berthe, laisse le store tomber un peu; tu nous as mis en plein soleil. »

Raoul baissa les yeux ; il ne se serait jamais imaginé qu'on pût donner le nom de plein soleil à cette lumière douce et tamisée.

Berthe, comme la plus charmante des filles et des gardes-malades, dénoua pour la troisième fois le cordon bleu.

« Un peu plus, ma fille; un peu moins: c'est bien ainsi. »

La gamme de lumière avait été montée, puis descendue, puis remontée d'une note. Mme Guerblier, satisfaite, regarda de nouveau Raoul, tout en faisant tourner les superbes bagues qui ornaient ses doigts diaphanes, et dit :

« Vous supportez très-bien la mauvaise fortune, monsieur; c'est comme moi ; Berthe, mes perles d'éther. »

Berthe se leva, passa les perles et profita d'un moment de silence pour dire gracieusement à Raoul.

« Charlotte va bien, monsieur ?

— Très-bien, mademoiselle ; elle s'est montrée très-courageuse en ces pénibles circonstances.

— On en dit des merveilles de cette petite Charlotte, reprit Mme Guerblier en avalant coup sur coup

plusieurs perles d'éther; il faudra me l'amener quelque jour, monsieur. J'aime les gens spirituels en conversation, et il paraît qu'elle est extrêmement piquante. Une pauvre invalide comme moi, qui ne peut aller chercher de distractions, a besoin d'en trouver sur place. Or rien ne me distrait comme d'entendre causer avec esprit. C'est rare, c'est très-rare; il y a des gens très-remarquables qui n'ont pas de ressources dans la conversation. Certes, j'ai épousé un des hommes les plus intelligents de Paris; seulement il est aussi silencieux qu'intelligent.

— Père ne parle pas souvent, c'est vrai, dit Berthe avec une gracieuse fierté; mais, quand il parle, on n'écoute plus que lui. »

Mme Guerblier fit remuer sous ses châles, en simulant un frisson, son corps d'une étonnante souplesse.

« Ce dont il parle fait dresser les cheveux sur la tête, dit-elle.

— Pas toujours, maman.

— Je crois bien, tout ce qui touche son père l'intéresse, cette enfant; elle se jette tête baissée avec lui dans l'histoire et la politique. Votre petite sœur ne parle pas politique, je l'espère, monsieur?

— Hélas! madame, elle parle de tout.

— Oui, mais d'une manière amusante et originale, dit-on?

— Elle a vraiment beaucoup d'esprit et un grain d'originalité.

— Que c'est heureux de vivre avec des personnes de ce genre! Berthe, appelle Eugène.

— Vous oubliez qu'il est allé chez le pharmacien, maman.

— C'est vrai; j'ai cependant une bien mauvaise position sur ces oreillers, et puis j'y vois mal; je voudrais, je le dis tous les matins, qu'on poussât ma chaise longue tout à fait contre le mur.

— Madame, si j'étais assez heureux pour vous rendre ce léger service, dit Raoul.

— Ce serait abuser de votre complaisance, puis je suis si nerveuse, la moindre commotion me ferait crier.

— Croyez que je pousserai ce sofa contre le mur sans vous faire ressentir aucune commotion, madame; j'ai bien longtemps soigné ma mère, et je suis habitué à manier ce genre de meuble.

— Eh bien, monsieur, essayez, si vous le voulez bien; mais à la première secousse, arrêtez-vous, je m'évanouirais. »

Sur ces paroles, Mme Guerblier s'enfonça dans ses châles, et Raoul, se levant, prit le sofa par les pieds de devant, et par une impulsion très-douce et très-régulière, le poussa contre le mur.

« Poussez donc, monsieur, dit tout à coup la voix subitement éteinte de la malade.

— C'est fait, madame. »

Mme Guerblier fit un bond et toucha le mur de la main.

» Quelle force et quelle douceur! dit-elle. Berthe, arrange mes oreillers du côté du mur, me voici très-bien. »

Et s'adressant à Raoul :

« Vous seriez excellent garde-malade, monsieur; vous êtes comme Maurice, très-fort et très-doux; les domestiques sont toujours brusques. Ah! que n'ai-je mon fils pour me soigner; mais son père s'y oppose, et le pauvre enfant est tout à son travail. Vous le voyez souvent, n'est-ce pas?

— Assez souvent, oui, madame, chez Georges Parajoux.

— Ce n'est pas assez, il faut le voir chez lui. Je vous en prie, amenez vos sœurs à mon lundi.

— Vous êtes mille fois bonne, madame, mais elles portent le demi-deuil; Marthe aime peu le monde, et Charlotte est bien jeune pour...

— Permettez, j'ai plusieurs lundis; elles viendront au troisième, l'intime, une sorte de soirée de famille augmentée de quelques amis, celle que préfère le docteur, qui n'a jamais aimé le monde et qui serait un homme d'intérieur s'il en fût, s'il n'était poursuivi par sa passion pour la science et les nécessités de son horrible métier.

« Ne vous faites jamais médecin, monsieur, ajouta-t-elle, dussiez-vous devenir célèbre, ou décidez-vous à ne vous marier jamais. »

Raoul répondit en souriant qu'il avait le temps d'approfondir ce genre de questions et se leva.

« Je vais transmettre votre invitation à mes sœurs, madame, dit-il, et si vous le permettez, je les accompagnerai lundi.

— Certainement, monsieur, soupira Mme Guerblier que son extinction de voix reprit tout à coup. Raoul salua profondément, chercha Berthe du regard et l'aperçut la main sur le bouton de la porte.

— Ma fille a soin d'ouvrir elle-même la porte, murmura Mme Guerblier; elle a une manière à elle de tourner le bouton, et je n'entends pas ces grincements désagréables qui me font souffrir : je suis si malade! »

Ce disant, elle disparut sous ses draperies, et Raoul sortit, après avoir adressé à la jolie portière son plus aimable salut.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.





A TRAVERS LA FRANCE

—

PITHIVIERS.

Pithiviers est une modeste sous-préfecture du département du Loiret; mais cette petite ville est, avec raison, bien moins fière de son titre administratif que de la renommée dont elle jouit parmi les gourmets. C'est de Pithiviers, en effet, que viennent ces bons gâteaux d'amandes et ces excellents pâtés d'alouettes dont maint amphitryon aime à garnir sa table, et c'est aux environs, dans le Gâtinais, que se cultive le meilleur safran de l'Europe, cette plante dont nos cuisiniers savent si bien tirer parti pour parfumer leurs mets et leur donner une couleur plus appétissante.

Pithiviers, toutefois, ne doit pas tout à ses industrieux habitants. La nature a aussi beaucoup fait pour elle, et elle a travaillé à seconder la nature. Les yeux y sont flattés aussi bien que le palais. Une rivière au nom bizarre, l'Œuf, lui avait creusé depuis des siècles la berge profonde sur laquelle ses fondateurs l'ont assise, il y a plus de mille ans, et sur laquelle sont étagées en amphithéâtre ses maisons, dominées par la haute flèche du clocher. Cet ensemble est des plus pittoresques. Le clocher produit à lui seul un effet splendide, et sa noble silhouette rend les artistes indulgents pour les imperfections de son architecture gothique.

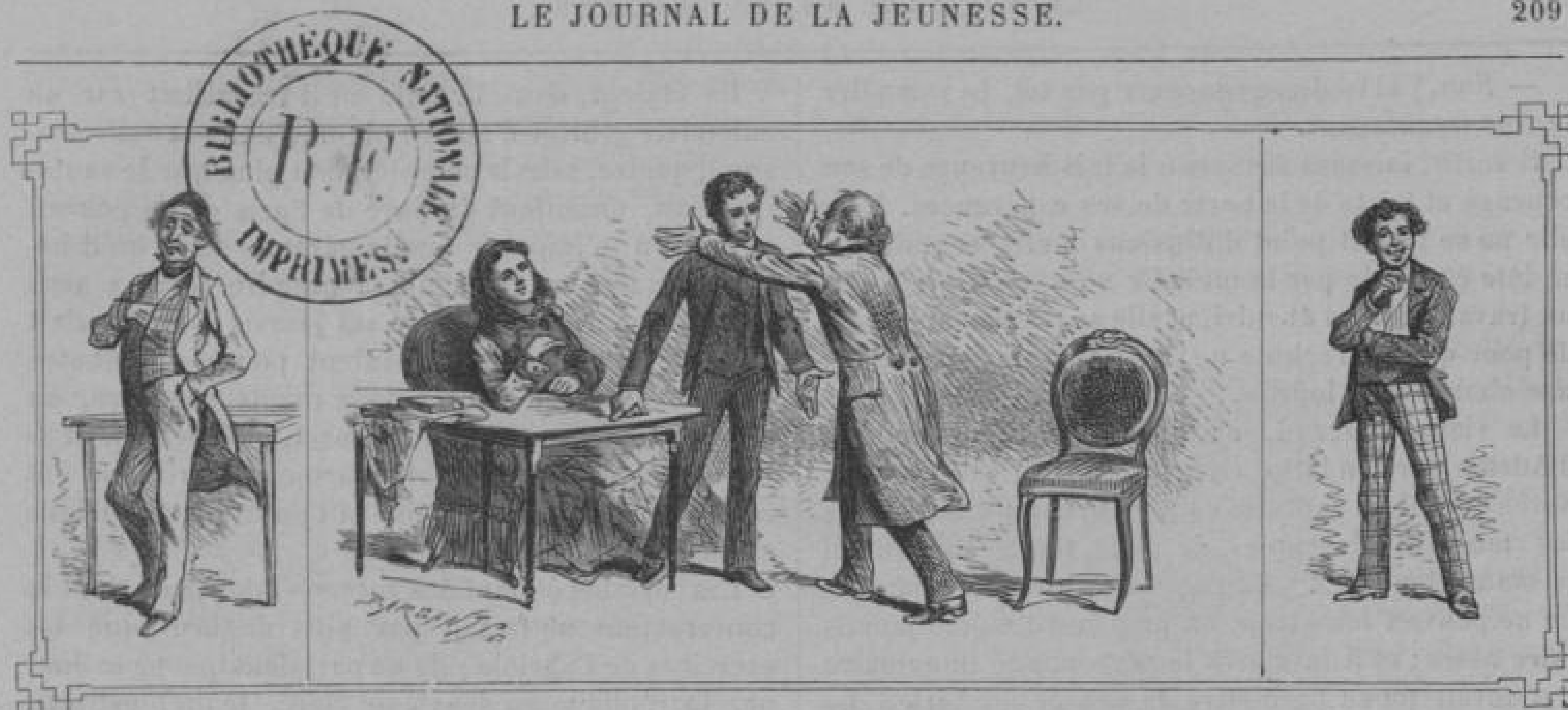


Pithiviers.

Avec de tels avantages, Pithiviers n'a guère besoin de secouer la poussière de ses archives pour chercher dans ses annales de nouveaux titres de gloire. Que trouverait-elle ? De belles fortifications bâties avec luxe ; mais avec cela des assauts, des massacres, des incendies, tout ce que pouvait souffrir au moyen âge une ville close. Elle préfère, avec raison, aux tours orgueilleuses de la féodalité, la modeste station de chemin de fer qui attire dans son sein de nombreux visiteurs; elle aime mieux accueillir les étrangers que de s'en défendre.

Les paysages qui entourent la ville sont peut-être les plus beaux du département du Loiret; les touristes ne manquent pas surtout d'aller visiter, sur les berges de la Rimarde, le village d'Yèvre-le-Châtel, dont l'aspect inattendu transporte tout à coup l'esprit parmi des siècles déjà bien éloignés. On croirait voir un bourg féodal, et l'on ne serait pas trop éloigné de prêter attentivement l'oreille pour écouter si quelque chasse seigneuriale ne s'annoncerait pas dans les forêts du voisinage, par le son lointain de l'oliphant. L'illusion disparaît quand on est monté au village : la curieuse église du XIIe siècle a conservé la pittoresque irrégularité de ses pleins cintres et de ses ogives; mais son château, l'ancien boulevard de toute la contrée, n'offre plus que des murs ébréchés. Les habitants qui vivent à ses pieds ignorent aujourd'hui le nom du noble sire qui le fit élever pour les défendre, et pourtant ce noble sire eut pour père Simon de Montfort, le terrible vainqueur des Albigeois, et lui-même, Amaury de Montfort, après avoir porté le titre brillant de comte de Toulouse, le céda au roi saint Louis, pour recevoir à son tour l'épée non moins glorieuse de connétable de France.

A. SAINT-PAUL.



Le vieux Pascaud lui sauta au cou. (P. 210, col. 1.)

DEUX MÈRES[1]

XXVII

Où l'on revoit l'étude de Me Pothain.

Adrien tarda quelques jours à apprendre sa résolution à sa mère. Il redoutait beaucoup son chagrin lorsqu'elle verrait tous ses projets renversés; aussi le cœur lui battit bien fort quand elle lui dit un soir :

« Me voilà guérie, nous pouvons reparler de ton avenir. Je me remettrai bientôt à travailler ; et toi, que comptes-tu faire cette année ? »

Il rassembla tout son courage, et, prenant les deux mains de sa mère dans les siennes :

« Écoute, mère chérie, lui dit-il, tu vas être raisonnable, n'est-ce pas, et avoir confiance en moi? Ta maladie t'a affaiblie, mais elle m'a fortifié, moi ; à présent c'est toi qui es mon enfant, c'est toi qui te laisseras aimer, soigner, dorloter, et c'est moi qui travaillerai pour nous deux. Il faut absolument que tu te reposes, le médecin l'a dit : la moindre fatigue de tête te rendrait ton mal, et je ne veux plus que tu sois malade. »

Elle secoua la tête.

« Pauvre enfant! comment veux-tu que nous vivions avec cent francs par mois? Que peux-tu faire? on ne gagne pas d'argent à ton âge.

— On gagne très-bien de l'argent à mon âge, et la preuve, c'est que j'entre chez M. Pothain avec 1800 francs par an pour commencer. En y ajoutant le produit de tes traductions, que je ferai le soir — tu n'y toucheras plus d'ici bien des mois — nous aurons de quoi vivre. Et puis nous ne nous séparerons pas! Songe donc, pour entrer dans une école il aurait fallu te quitter! je n'aurais jamais pu m'y résoudre, et je serai bien plus heureux comme cela. Et toi? Tu ne me dis rien? Tu es fâchée, peut-être, que je me sois engagé sans t'en parler ? Tu étais encore trop malade à ce moment-là, et je ne pouvais pas attendre : pardonne-moi ! »

Il sentait les mains de sa mère trembler dans les siennes, et il n'osait pas lever les yeux vers elle. A la fin il la regarda ; elle était toute pâle, et deux larmes coulaient sur ses joues.

« Mère, courage ! balbutia-t-il.

— C'est toi qui me dis ce mot-là ! répondit-elle. Mon pauvre enfant bien-aimé ! j'accepte ton dévouement ; pardonne-moi ce que je te coûte. J'avais fait de tels rêves pour toi... peut-être étais-je trop ambitieuse : Dieu a voulu me donner une leçon. Prenons courage tous les deux : tu deviendras ce que tu pourras, mais tu es un bon fils, cela vaut mieux que d'être un grand homme. »

Ils restèrent quelque temps silencieux ; puis Claire essuya ses larmes et dit à son fils :

« Quand entres-tu chez M. Pothain?

— Après-demain matin.

— C'est bien. Je te promets de me soigner pour retrouver mes forces le plus tôt possible. Tu es bien jeune, tout n'est pas encore perdu.

— Certainement ! J'avais songé à l'École Normale, et l'on y entre jusqu'à vingt-quatre ans ; tu vois que j'ai du temps devant moi, M. Pascaud m'aidera.

— Lui as-tu parlé de ta résolution ?

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

— Non, j'ai voulu commencer par toi. Je vais aller le voir maintenant. »

Il sortit, laissant sa mère à la fois heureuse de son courage et triste de la perte de ses espérances. Mais elle ne se faisait point d'illusions ; elle sentait que sa tête ébranlée par la maladie ne supporterait pas un travail sérieux et suivi, et elle se résigna au repos, de peur qu'une rechute ne la fît devenir pour Adrien une charge plus lourde.

Le vieux Pascaud, en apprenant l'engagement d'Adrien, jura en latin, en grec et même en français ; après quoi il lui sauta au cou, en le comparant à tous les modèles classiques de piété filiale. Ensuite il passa à l'éloge de Mme Mauloy : pour une mère pareille on ne pouvait faire trop, on ne pouvait même jamais faire assez ; et il invectiva le personnage imaginaire qui aurait pu se permettre de penser qu'Adrien ne faisait pas tout juste son devoir. Il finit par faire promettre à Adrien de relire avec lui chaque soir quelques pages d'un bon auteur français, pour ne pas se gâter le goût par l'exécrable langue des notaires.

Le surlendemain matin, Me Pothain entra à dix heures précises dans son étude, suivi d'Adrien, qu'il présenta au clerc chargé de le mettre au courant des us et coutumes de la maison, et qu'il installa solennellement à un pupitre.

Dans les changements de vie pénibles, ce n'est jamais le premier jour qui est le plus dur : on est trop occupé pour penser, on n'a pas le temps de se trouver malheureux. Adrien s'appliqua tellement à clicher dans sa mémoire le vocabulaire du notariat, à calligraphier ses titres et à gagner le prix d'écriture de l'étude, qu'il ne regarda même pas autour de lui, et que le soir il put bien raconter à sa mère ce qu'il avait fait, mais non ce qu'il avait vu.

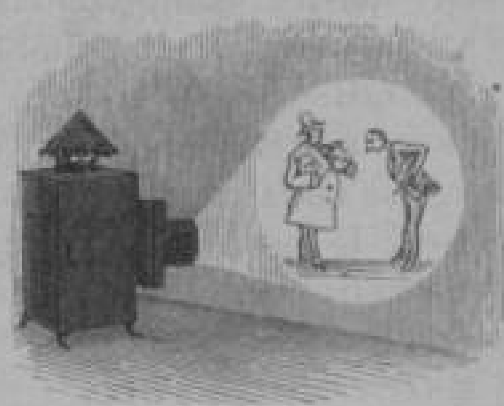
Mais au bout de quelques jours, quand il n'eut plus besoin de concentrer toute son attention sur sa besogne et qu'il commença à la faire, comme les autres clercs, par habitude, il eut le loisir d'observer ; et s'il ne se fût pas à l'avance cuirassé de courage et de bon vouloir, il se serait laissé glacer par l'ennui, à la vue de cette salle faiblement éclairée, dont tant de cartons verts garnissaient les parois, et où, rangés autour de longues tables noires, des individus silencieux, penchés sur des registres énormes, faisaient toute la journée grincer leurs plumes sur le papier timbré. Et ce qu'on y mettait, sur ce papier timbré, n'était pas fait pour égayer l'imagination du nouveau clerc. Il n'est pas étonnant que les notaires deviennent quelquefois sceptiques, eux qui passent leur vie à rédiger les précautions que la moitié du genre humain prend contre l'autre.

Mais Adrien ne voulait pas se laisser gagner par la tristesse. Il tenait à rapporter chaque soir un visage gai dans le petit appartement de la rue Saint-Jacques ; et puis il pensait que faire son devoir de mauvaise grâce, c'était presque ne pas le faire. Pour secouer l'influence des objets, il chercha à se rapprocher des gens,

Ils étaient, dans la salle où il travaillait (car on entendait grincer d'autres plumes dans la salle voisine), quatre, sans le compter, non plus que le saute-ruisseau, un enfant du pavé de Paris qu'on pouvait envoyer à n'importe quelle adresse sans qu'il hésitât jamais sur le chemin à prendre pour y arriver. Son nom, Adrien ne le sut jamais ; on l'appelait Cabriole, à cause de son talent pour les culbutes silencieuses. Il posait les deux mains par terre, ou sur une table, ou sur un tabouret, s'élançait... et se retrouvait debout, au port d'armes, sans qu'on eût rien entendu : c'est à peine si l'on avait vu quelque chose, tant il allait vite.

Les copistes étaient des garçons laborieux, dont la conversation ne faisait pas plus de bruit que les exercices de Cabriole ; ils ne parlaient que pour donner la réplique au deuxième clerc, lequel estimait que la langue est faite pour qu'on s'en serve, et qui se servait beaucoup de la sienne. Celui-là était un personnage dans l'étude, où il travaillait depuis vingt-cinq ans, ayant passé par tous les degrés de la hiérarchie du notariat, depuis le grade de saute-ruisseau inclusivement. On l'appelait respectueusement Monsieur Corbinet, et l'on se disait tout bas qu'il n'avait plus beaucoup de temps à attendre pour passer premier clerc, et habiter un cabinet particulier auprès de celui du patron. Le premier clerc songeait à prendre sa retraite, et, voulant finir ses jours d'une façon champêtre, il venait d'acheter « à la campagne », non loin des fortifications, sur le parcours du chemin de fer de la rive gauche, assez de terrain pour s'y faire bâtir une maisonnette précédée d'un long et étroit jardin orné d'une grotte en rocaille et d'un bassin avec des poissons rouges. Il comptait, à ce qu'il disait, s'y retirer dès que sa maison serait finie.

Le troisième clerc, nommé Poulard, était un bon garçon jovial, porteur d'une grosse tête rouge de peau et brune de cheveux, avec des yeux ronds, noirs et brillants, de grosses joues et une petite bouche en



cercle. Il prenait la vie par le bon côté et s'amusait de tout ce qu'il voyait, sans mettre jamais de malice dans ses réflexions.

Poulard et M. Corbinet accueillirent les avances d'Adrien, qui se trouva un peu moins malheureux quand il sentit de la bienveillance autour de lui. Ses deux nouveaux amis lui firent, chacun à son point de vue, l'éloge de leur commun métier.

« Voyez-vous, jeune homme, lui disait M. Corbinet, en se plantant sa plume derrière l'oreille pour pouvoir introduire majestueusement sa main droite dans son gilet, le notaire est pour ainsi dire la cheville ouvrière de la société moderne. Nous sommes mêlés à tout, indispensables partout. C'est nous qui, remplaçant la déesse Bonne Foi, invoquée par les anciens, présidons aux échanges et aux transactions entre les citoyens; pas un échantillon de l'art de bâtir (il appelait ainsi les maisons), pas une émeraude de la robe de la nature (il désignait de cette façon les bois et les prés), ne change de possesseur sans passer par nos mains; nous sommes les gardiens fidèles de la volonté des ancêtres, et, concurremment avec Cupidon et le blond Hyménée, nous préparons les chaînes des futurs conjoints. Voyez si l'on pourrait se passer de nous!

— Trop mythologique! interrompait Poulard. On s'amuse ici, non de ce qu'on fait, mais de ce qu'on voit. Ouvrez vos yeux et vos oreilles, et vous me direz bientôt des bonnes nouvelles de la comédie qui se joue céans : moi, qui suis depuis dix ans dans les coulisses, je vous expliquerai les personnages, et vous verrez. L'étude d'un notaire, ce n'est point l'Olympe, c'est une lanterne magique! »



La dame s'éventait avec son mouchoir. (P. 212, col. 1.)

XXVIII

Lanterne magique, pièce curieuse!

« Voici l'hiver, messieurs! » dit M. Corbinet en entrant, un matin d'octobre, dans la salle où les clercs étaient déjà à la besogne. L'huissier de service à la cour de Louis XIV disant : « Le Roi, messieurs! » n'avait pas une voix plus imposante.

« Bah! l'hiver, répliqua Poulard, une pauvre petite gelée blanche, ce n'est pas la peine d'en parler.

— Ah! c'est que, moi, je suis comme une sensitive par rapport au froid. L'hiver me dépoétise; et quand il gèle, je suis incapable de la plus noble action... »

Il s'interrompit, craignant d'avoir été trop loin; et il ajouta comme correctif :

« Sans toutefois en commettre de basses!

— Oh! monsieur Corbinet! je le crois bien! s'écria Poulard en riant.

— Nous le croyons tous! » répétèrent en chœur les deux autres clercs.

Un coup de sonnette se fit entendre. Poulard se leva pour jeter un coup d'œil furtif à travers un petit guichet qui donnait sur le palier. « Bon! voilà des clients dont nous avons fait le contrat l'an dernier : une large dame et un long monsieur. Ce serait une bonne caricature à faire, que ce couple-là...

Il s'arrêta brusquement, car la porte de l'étude s'ouvrit, et le couple en question entra. M. Corbinet pria les clients d'attendre un instant, pendant qu'on irait avertir le patron de leur présence.

La dame ne partageait pas les opinions de M. Corbinet en fait de température, car elle se mit à s'éventer avec son mouchoir brodé, tout imprégné de patchouli, après qu'elle se fût laissée aller lourdement sur une chaise qui s'en plaignit par un craquement lamentable.

Son compagnon se tenait droit sur sa chaise, d'un air ennuyé, dirigeant tour à tour son lorgnon sur l'un ou sur l'autre des clercs. A un moment où Adrien leva la tête pour prendre une lettre dans un carton, il l'aperçut, fit une grimace pour retenir son lorgnon qui glissait, et resta immobile comme quelqu'un qui cherche à se rappeler ses souvenirs.

« Eh! jeune homme! lui dit-il enfin, un mot, s'il vous plaît. Où diable vous ai-je rencontré? Je parierais ma tête que je vous ai rencontré quelque part.

— Souvent à la sortie du lycée, monsieur de Lhoseraye, répondit froidement Adrien.

— Ah! c'est cela! vous êtes le condisciple de mon jeune ami Chaldry. Et qu'êtes-vous venu faire dans cette galère? il me semble que telle n'était pas votre destination primitive.

— Les circonstances m'y ont conduit, monsieur. »

Et Adrien, qui ne se souciait pas de continuer cette conversation, pencha la tête sur son pupitre.

Là-dessus Mᵉ Pothain entra, et emmena avec force politesses le baron et sa gracieuse épouse dans son cabinet.

Ils y venaient pour une affaire d'importance. Leur première année de mariage s'était passée en voyages: un mois à Venise, un à Vienne, l'hiver à Naples, l'été à Saint-Pétersbourg. Mais madame commençait à se fatiguer de promener son nouveau nom, et c'était dans les salons de Paris qu'elle grillait d'entrer au bras d'un baron. Elle avait donc chargé Mᵉ Pothain de lui trouver un hôtel convenable. Elle recevrait et comptait bien être reçue à son tour.

Pendant que Mᵐᵉ de Lhoseraye quittait Mᵉ Pothain, après avoir fait mettre sur l'acte qu'elle « donnait à son mari l'hôtel en toute propriété, en témoignage de son affection », Adrien, resté à son pupitre, ne prêtait qu'une oreille distraite aux plaisanteries de Poulard. Il était contrarié d'avoir été reconnu, contrarié de l'air et du ton que le baron avait pris pour lui parler. « Voilà, se disait-il, un sot qui s'imagine valoir beaucoup mieux que moi! » Pour chasser un ennui par un autre, il s'absorbait dans son travail lorsque le premier clerc, l'homme champêtre, parut à la porte.

« On demande M. Mauloy dans le cabinet du patron, pour de l'allemand! » dit-il.

Adrien s'y rendit: ce n'était pas pour lui chose extraordinaire que d'être appelé dans ce cabinet. Mais cette fois il rougit jusque dans le blanc des yeux en reconnaissant dans le client qui réclamait ses services l'homme qui avait si durement refusé de poser une couronne sur sa tête d'enfant, son oncle le nabab!

« Monsieur Mauloy, dit le notaire, voulez-vous avoir la complaisance de nous traduire ceci? Mettez-vous à mon bureau; il faudra tout à l'heure que vous écriviez la réponse. »

Adrien s'inclina, prit la lettre et alla s'asseoir au bureau de Mᵉ Pothain. Il sentait les yeux de M. Chaldry attachés sur lui. L'oncle avait pu ne pas reconnaître tout d'abord son neveu; mais maintenant que le notaire l'avait nommé, il savait bien à qui il avait affaire. Que pensait-il, après avoir su ses triomphes d'écolier, de le retrouver dans cette étude? peut-être préparait-il un refus pour le cas où Adrien lui adresserait une demande de protection ou de secours, ce millionnaire qui n'aimait pas les parents pauvres! Adrien frémissait à cette pensée, et sa fierté se révoltait. Il écrivit rapidement la traduction demandée, vint la présenter à M. Chaldry, et resta debout devant lui, droit et même un peu roide.



Les clercs de Mᵉ Pothain. (P. 211, col. 2.)

Le vieillard lisait, et tout en lisant il regardait Adrien à la dérobée. « Un beau garçon, pensait-il; presque aussi beau que Robert, et l'air plus énergique... trop énergique même, peut-être; j'ai idée qu'il ne doit faire que ce qui lui convient; il ne m'aurait peut-être pas obéi aussi facilement que l'autre... il aurait peut-être dépensé moins d'argent, aussi... c'est inouï ce qu'il en faut à Robert: une chasse au tigre avec trente hommes d'escorte coûte moins cher aux Indes qu'une journée de courses à Longchamp. Ces jeunes gens de Paris ne savent pas s'amuser économiquement... »

Il rendit la lettre à Adrien.

« C'est très-bien, monsieur, je vous remercie. Pourriez-vous vous charger de répondre en allemand? Je vous dirai ce qu'il faut mettre, car je ne pourrais écrire le brouillon : j'ai oublié mes lunettes.

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit Adrien en s'inclinant avec une politesse glaciale.

— Il est fier, pensa M. Chaldry. Il doit pourtant bien savoir que je suis son oncle. »

L'idée ne lui vint pas qu'il ne l'avait jamais appelé son neveu. Il lui dicta en français la lettre qu'Adrien écrivait à mesure en allemand ; puis il se la fit lire, l'approuva, la signa, et remercia Adrien en le complimentant sur sa science. Il fit même un mouvement comme pour lui tendre la main ; mais Adrien ne le vit pas : il se dirigeait en ce moment vers la porte. Son oncle le regarda s'éloigner.

« Il est intéressant, ce garçon, pensa-t-il. Il doit bien s'ennuyer ici ! Comment a-t-il pu y venir? Il faut que sa mère ait perdu le peu qu'elle avait... Pourquoi ne m'a-t-il rien demandé? »

Mais il garda ses réflexions pour lui, et prit congé de Me Pothain sans lui laisser voir qu'il eût reconnu Adrien.

La lanterne magique continuait. Il n'était pas quatre heures, et Poulard avait déjà raconté à Adrien l'histoire d'une vieille fille qui faisait un testament nouveau tous les ans — elle en était au septième, dont Poulard s'occupait à rédiger le modèle; — puis, les aventures d'un commerçant qui par des moyens peu scrupuleux était arrivé à pourvoir sa fille de 500 000 francs de dot et d'un mari haut placé — un des expéditionnaires recopiait le contrat à ce moment-là.— Il commençait une troisième histoire lorsqu'une dame entra en demandant Me Pothain, et s'interrompit au milieu de sa phrase pour jeter un cri de surprise.

« Adrien! vous ici! Qu'est-il donc arrivé, mon pauvre enfant? Votre mère, où est-elle?

— Ma mère est chez elle, madame, répondit Adrien à Mme Linant; elle se repose et achève de se rétablir d'une grave maladie.

— Ah! mon Dieu! pauvre Claire! moi qui n'en savais rien! Nous arrivons de voyage, et je suis si occupée! ma vie est un vrai tourbillon. Elle a donc été très-malade? elle a besoin de repos... et vous?...

— Moi, madame, je suis entré ici pour lui assurer ce repos dont elle a besoin. »

Cécile devint rouge comme le feu.

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à moi? lui dit-elle à voix basse en se rapprochant de lui. J'aurais été si heureuse de pouvoir faire quelque chose pour vous! Claire le sait bien, et c'est mal de sa part de m'avoir oubliée ainsi. Vous étiez un élève si brillant! ce serait dommage... Dites, dites bien à votre mère, je vous en prie...

— Merci, madame, mais nous n'avons besoin de rien. A mon âge un homme doit pouvoir gagner sa vie, et cela devient un bonheur quand on ne travaille pas pour soi seul. Je suis satisfait de ma position. »

Il salua Cécile déconcertée et se remit à son travail.

A suivre. Mme COLOMB.



PATRIOTISME

Parmi les guerres qui ensanglantèrent notre pays au moyen âge, la longue lutte entre la France et l'Angleterre, connue sous le nom de guerre de Cent Ans, fut une des plus désastreuses. Les maux de la guerre civile se joignirent à ceux de l'invasion étrangère pour détruire cette nation française qui venait de s'élever sur les ruines du système féodal, et l'œuvre de Louis le Gros, de Philippe-Auguste, de saint Louis et de Philippe le Bel fut dangereusement menacée.

Les défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, le règne malheureux de Charles VI atteint de folie au moment où toutes les espérances se tournaient vers lui, les rivalités entre Armagnacs et Bourguignons, la perfidie d'une mère dénaturée, Isabeau de Bavière, amenèrent le traité de Troyes, pacte honteux qui mettait un roi étranger sur le trône de saint Louis et rendait la France vassale de l'Angleterre.

Mais pendant cette triste série de calamités un sentiment nouveau avait germé dans les masses. En face des envahisseurs qui semaient la destruction sur leur passage, en face de ces Anglais hautains qui se vengeaient durement des succès de nos précédents rois, tous les membres de la famille française, paysans, bourgeois et seigneurs, sentirent qu'il fallait sacrifier les querelles intestines au bien public, qu'au-dessus des partis il y a le parti de tous, la patrie.

Si quelques seigneurs ambitieux ne rougirent pas de prêter le concours de leurs armes à la cause ennemie, une sourde colère agitait le peuple contre cette domination étrangère, source de tant de malheurs, et le sublime dévouement de Jeanne d'Arc, cette vierge et martyre du patriotisme, fut l'explosion de la pensée de tous : la délivrance de la patrie!

Jamais le sentiment de la patrie ne s'était manifesté comme dans cette guerre qui dura un siècle, et c'est à cette idée nouvelle que la France dut de sortir victorieuse des terribles épreuves qu'elle eut à traverser. Les quelques exemples suivants tirés de nos chroniqueurs prouveront combien cette idée

s'était enracinée dans toutes les classes de la société française :

Après le traité de Brétigny (8 mai 1360), qui livra à l'Angleterre l'Aquitaine avec les provinces annexes de Poitou, Saintonge, Aunis, Agénois, Périgord, Limousin, Quercy, Bigorre, Angoumois et Rouergue, de nombreuses protestations s'élevèrent dans ces provinces contre les nouveaux maîtres. Froissart raconte que les habitants de la Rochelle refusèrent d'ouvrir leurs portes pendant un an, disant : « Nous avouerons les Anglais des lèvres, mais les cuers (cœurs) ne s'en mouvront jà. »

A Abbeville, une révolte éclata parmi la population et fut bientôt écrasée. Un des principaux bourgeois, nommé Ringois, fut pris par les Anglais et conduit devant leur commandant. Celui-ci offrit au bourgeois d'Abbeville sa liberté, à condition qu'il prêterait serment de fidélité à Edouard III. Ringois refusa hautement. Transféré à Douvres, on le plaça sur la plate-forme d'une forteresse dont la mer battait les murs, avec menace de le précipiter s'il persistait dans son refus. Et Ringois, ayant persisté, fut précipité dans le gouffre. Les héros de Plutarque auraient-ils montré plus de fermeté? Et cependant combien de personnes en France ignorent le nom du brave Ringois!

Juvénal des Ursins raconte qu'après la prise de Rouen par les Anglais (1419) la dame de la Roche-Guyon, dont le mari avait été tué à Azincourt, aima mieux abandonner ses possessions et s'en aller dénuée de tous biens avec ses trois enfants que de rendre hommage au roi étranger.

Le duc d'Alençon, fait prisonnier au combat de Verneuil (1424), refusa sa liberté plutôt que de souscrire au traité de Troyes.

Guillaume Prieuse, supérieur d'une congrégation de Carmes, accusé publiquement de soutenir la cause du Dauphin (c'est ainsi que les Anglais appelaient Charles VII), fut traduit devant Jean Cauchon, lieutenant du capitaine de Reims, et répondit à l'accusation par ces belles paroles : « Oncques Anglais ne fut roi de France, et oncques ne sera. »

Ces exemples prouvent que le patriotisme et le courage civique sont bien anciens dans notre pays, et s'il est vrai que nous avons hérité des défauts de nos pères, c'est à nous à montrer que nous avons aussi hérité de leurs vertus.

CH. DE RAYMOND.

LEZ BREIS

OU LE DAVID BRETON

LÉGENDE ÉPIQUE.

Le petit Lez Breis est encore chez sa mère; il a dix ans à peine; ses mains sont faibles, son front blanc ne saurait porter un casque; mais il a rencontré, dans les allées de la forêt, un chevalier qui revenait de la guerre, et il dit chaque jour qu'il s'en veut aller courir le monde, l'épée à la main, pour guerroyer contre les Francs; sa mère le conjure de rester auprès d'elle : « Tu es trop jeune, mon enfant, dit-elle, tu es trop jeune pour combattre encore; le premier Franc que tu rencontreras fera jaillir ton sang sous sa framée; il brisera ta tête du fer de sa lance, et je resterai seul au manoir sans fils et sans consolations. — Ma sœur restera auprès de vous, ma mère, disait l'enfant; ma sœur Loïza qui rit dans son berceau; elle saura bientôt tenir un fuseau à vos côtés, et vous parler comme parlent les jeunes filles; les hommes sont faits pour la guerre et pour aller au loin quérir de la gloire. Quand je reviendrai, ma mère, vous serez contente; vous baiserez mes blessures, et, si elles saignent encore, elles se fermeront sous vos lèvres.» La mère a baisé les petits bras blancs de son enfant; elle n'a point de hâte d'essayer la vertu de ses caresses pour guérir les blessures.

En vain les femmes pleurent, en vain les mères veulent retenir auprès d'elles l'aiglon qui bat des ailes prêt à quitter le nid paisible : Lez Breis est parti un matin avant l'aube; il a pris le petit poulain rouge; il l'a sellé lui-même; il a attaché devant la selle la grande épée de Konan son père, tué naguère par ses ennemis au pays de France; le glaive est encore trop lourd pour les mains débiles de l'enfant; il serait trop long pour le suspendre à son côté; le petit Lez Breis a pris un poignard, et il presse du talon le poulain rouge; il est parti avant que la dame ait connu son dessein, il galope au loin quand elle se lève et qu'elle regarde par la fenêtre, s'étonnant des flots de poussière qui s'élevaient de si grand matin sur le chemin : « C'est sans doute un troupeau de bœufs qu'on mène au pâturage? — Non, madame, c'est monseigneur votre fils qui est parti pour se battre contre les Francs. »

Les années se sont écoulées et Lez Breis n'est pas revenu; il y avait dix ans qu'il guerroyait au loin et il était devenu célèbre entre tous, mais le bruit de ses exploits n'était pas arrivé jusqu'au manoir solitaire. Le vaillant chevalier pressait le pas de son cheval : il était revenu pour défendre sa patrie que les Francs menaçaient de toutes parts. Avant d'aller combattre, il veut encore une fois revoir sa mère; il entre dans la cour du manoir, mais il est bien surpris en voyant pousser les ronces et l'ortie au seuil de la maison, et les murs à demi ruinés et couverts de lierre. Il frappe à la porte du pommeau de son épée : une vieille femme vient lui ouvrir; elle est aveugle et s'appuie d'une main tremblante contre le chambranle :

« Dites-moi, ma grand'mère, peut-on me donner l'hospitalité pour la nuit?

— On vous donnera assez volontiers l'hospitalité, seigneur, mais elle ne sera pas des plus brillantes.

Notre maison est allée à sa perte depuis que l'enfant l'a quittée il y a dix ans pour faire à sa tête. »

Une jeune demoiselle a paru sur le seuil; elle n'est pas aveugle comme la vieille servante; ses yeux brillent comme des diamants sous ses paupières, sa quenouille chargée de lin est moins blonde que ses cheveux; elle regarde le chevalier et elle se met à pleurer; les larmes coulent de ses joues. Lez Breis est surpris de cette douleur :

« Dites-moi, jeune fille, qu'avez-vous à pleurer?

— Seigneur chevalier, j'avais un frère, un frère de votre âge, il est parti, il y a dix ans, pour mener la vie de chevalier, et quand je vois un homme armé de toutes pièces, je pleure en pensant à mon pauvre petit frère!

— Ma belle enfant, dites-moi, vous n'avez donc point d'autres frères? et votre mère, ne l'avez-vous pas?

— D'autre frère! je n'en ai point sur la terre; dans le ciel, je ne dis pas. Ma pauvre mère aussi, elle y est montée : elle s'en alla de chagrin quand mon frère est parti pour devenir chevalier. Voilà encore son lit de l'autre côté de la porte, son fauteuil est près du foyer, et je n'ai de consolation qu'en sa croix bénite, moi qui reste seule ici avec ma nourrice. »

Le chevalier a poussé un gémissement, il a couvert son visage de ses deux mains gantées de fer; la jeune fille fait un pas vers lui : « Votre mère, l'auriez-vous aussi perdue?

— Oui, dit Lez Breis, j'ai perdu ma mère, je l'ai perdue, car je l'ai tuée, et elle ne me pardonnera qu'en paradis. Je suis Lez Breis, fils de Konan, et vous, Loïza, vous êtes ma sœur. »



Lez Breis a coupé la tête de son ennemi. (P. 216, col. 2.)

La jeune fille est restée un moment interdite, regardant le chevalier dont elle cherche à reconnaître les traits; puis elle se jette dans ses bras, elle a passé ses mains au tour de son cou, elle l'embrasse, elle pleure, mais elle rit en même temps : « Dieu t'avait éloigné, mon frère, mais il t'a ramené, il a eu pitié de moi! » Et Lez Breis essuie du revers de sa main ses yeux qui n'ont jamais pleuré!

Lez Breis est reparti, laissant au manoir sa sœur Loïza : mais il lui a donné de l'argent pour acheter de belles robes et pour réparer le château en ruine; « C'est l'argent que j'ai gagné avec mon épée sur les Francs, et que je rapportais à ma mère. » Il a promis de revenir bientôt, et il murmure tout bas à l'oreille de la jeune fille : « Si je trouve un chevalier vaillant et de bonne mine qui n'ait pas encore donné la bague de mariage, je l'amènerai céans pour voir ma sœur. » Loïza a rougi et le chevalier a sauté en selle.

Le roi des Francs est sur la frontière; il presse les seigneurs Bretons; chaque jour on combat dans

quelque rencontre, chaque jour les épées boivent le sang; et le roi dit à ses chevaliers : « Celui-là me rendra un service signalé qui me délivrera de Lez Breis; il est tout jeune, il n'a que vingt ans, mais il est si bon guerrier que nul ne le peut vaincre, et il me fait du mal chaque jour dans les combats. »

Les seigneurs se sont regardés, nul n'a envie de combattre Lez Breis en champ clos et à armes égales; le géant qui se tient à côté du roi a seul relevé la tête; c'est un Maure d'Afrique au teint basané, aux larges épaules, aux regards de flamme; il dépasse de la tête tous les guerriers francs, et ceux-ci sont déjà plus grands que les Bretons : « Si Lez Breis me veut combattre, je suis prêt à l'écraser d'un seul coup de ma hache, à le percer d'un seul coup de mon épée, à le mettre à bas de son cheval d'un choc de ma lance. » Le roi a dit : « Mon brave Maure m'a déjà servi; s'il tue Lez Breis, nul ne sera plus grand que lui à ma cour. » Le Maure se redresse, il regarde tous les chevaliers qui l'entourent et jettent sur lui des yeux d'envie : « Je suis déjà le plus grand, » dit-il en ricanant.

On est venu rapporter à Lez Breis le discours du Maure; son jeune écuyer tout tremblant entre dans la maison où dort son maître : « Seigneur Lez Breis, dit-il, le Maure veut vous défier. » Lez Breis reposait, la tête sur une pierre ; il se lève tout armé et saisit son épée : « Ne laissons pas à ce misérable païen l'honneur du défi, dit-il, soyons le premier pour l'appeler à la bataille. » Et il allait sortir sans rompre le pain, mais son écuyer l'a retenu : « Messire, le Maure n'est pas seulement un païen, un maudit qui nie la sainte Trinité et blasphème le nom de Jésus-Christ, mais c'est encore un enchanteur habile en maléfices, et voilà pourquoi personne n'a jamais pu le vaincre. — J'irai à lui au nom de la très-sainte Trinité, » dit le chevalier, et il repoussa son écuyer pour courir au combat. « Le Maure est mûri dans le métier des armes; toute sa force, il la possède; vous êtes encore jeune, seigneur, et vous serez lassé dans le combat. — Le Seigneur du ciel qu'insulte le Maure enverra madame sainte Anne pour me protéger, répond encore le chevalier; selle-moi le cheval bai, et suis-moi au combat : tu n'approcheras pas du Maure, je te le défends; que dirait ta mère si l'on rapportait ton corps mort au manoir? — Où vous irez, j'irai, seigneur, a dit l'écuyer; mais ne prenez pas le cheval blanc, ne prenez pas non plus le cheval bai; prenez le cheval noir; il a été bien dressé par le Maure lui-même, auquel vous l'avez enlevé dans la la dernière bataille. Quand vous entrerez pour combattre, le Maure jettera son manteau à terre, ne jetez pas le vôtre à côté, donnez-le-moi et je le tiendrai; si vos habits touchaient les siens, vous perdriez votre vigueur dans le combat, et tâchez de le frapper à cheval sans le faire tomber à terre, ses forces renaîtraient en mettant le pied ou la main sur le sable. Avec vos deux bras et la très-sainte Trinité, vous saurez peut-être encore vaincre le païen. »

Les deux guerriers sont entrés en lice; tous les chevaliers francs sont assemblés à l'entour, ils sont jaloux du Maure, mais ils détestent encore plus Lez Breis qui défend contre eux l'entrée de la Bretagne; le Breton s'est avancé sur son adversaire, et trois fois, du fer de sa lance, il a fait en l'air le signe de la croix; le Maure a frémi de rage, et il blasphème le nom de Jésus-Christ. Lez Breis ne lui laisse pas le temps d'achever ses paroles impies; il s'élance sur lui sans que le fer de sa lance se rompe, il l'a consacré à la Trinité. Trois fois, il a frappé le Maure sans que le païen ait seulement pu l'atteindre; les coursiers ont fléchi les genoux sous le choc et les deux chevaliers roulent à terre. En touchant le sol. le Maure a repris des forces nouvelles, mais Lez Breis est armé d'une vigueur supérieure à la sienne : madame sainte Anne est venue à son aide. En se relevant, le Breton a couru sur l'ennemi encore ébranlé de sa chute; les mains nerveuses du Maure serrent à peine son épée que déjà Lez Breis lui a porté deux coups; le païen a repris son aplomb, il s'avance sur ses jambes énormes, il soulève son glaive; Lez Breis va périr, mais le jeune chevalier aperçoit le défaut de la cuirasse comme le Maure a levé le bras, et il enfonce son épée dans le sein de l'infidèle. Le glaive du Maure est retombé sans force sur le casque de Lez Breis, le géant agite en l'air ses longs bras, il chancelle un instant, puis il tombe comme un chêne frappé de la hache du bûcheron. Le sol retentit sous son poids. Lez Breis lui a posé le pied sur la poitrine: « te rends-tu? » a-t-il crié; mais un sang noir s'échappe des lèvres du Maure; en ce monde, il ne prononcera plus une parole. Lez Breis a brandi son épée : « Meurs, misérable païen! s'écrie-t-il ; honte aux chrétiens baptisés qui se font servir et défendre par des infidèles! » Il a coupé la tête de son ennemi; les dents blanches se détachent sur le teint basané, les yeux du Maure sont restés ouverts dans l'angoisse de la mort; les petits enfants poussent des cris d'effroi lorsqu'ils aperçoivent le seigneur Lez Breis qui galope à travers la campagne avec la tête du mécréant attachée à sa selle. Il a laissé son épée sur le champ de bataille : « Je ne toucherai plus le fer qu'a souillé le sang d'un païen! » a-t-il dit, et le roi des Francs a rougi de colère. Les seigneurs francs ont laissé passer Lez Breis; « maintenant le Maure est tué, se disent-ils, le roi ne confiera plus sa cause aux infidèles ». Personne n'a ramassé le corps du Maure, personne ne l'a enseveli; peut-être le pleure-t-on dans la lointaine Afrique, mais les femmes bretonnes ont ri dans leurs maisons : « Au nom de la sainte Trinité, Lez Breis a vaincu aujourd'hui le géant maure auquel le roi se confiait, » ont-elles dit, et les petits enfants s'avancent timidement pour regarder le bon chevalier qui a vengé l'honneur du nom de Jésus-Christ.

Mme de Witt.



Le Kremlin. (P. 218, col. 1.)

LE KREMLIN

Sanctuaire religieux de la Russie, le Kremlin de Moscou est en quelque sorte son sanctuaire politique. Il réunit tous les vieux souvenirs de son histoire jusqu'à l'époque où, par une secousse gigantesque, Pierre le Grand fit entrer la Russie dans le cercle européen. Aux yeux du Russe le Kremlin est ce que l'Acropole était pour Athènes, et le Capitole pour les Romains.

On ne sait rien de précis sur l'origine du Kremlin, ni même sur l'origine et le sens de son nom, que certains étymologistes font dériver du mot *krem*, pierre. Ce nom, d'ailleurs, ne lui est point particulier ; il y a d'autres *Kremlin* en Russie ; Kásan a son Kreml, Toula aussi, d'autres villes encore. Kreml est donc sans doute un nom plus général, comme, par exemple, celui d'Alcazar, *El-Kasr*, que les Arabes ont tant répandu en Espagne, et qui signifie un palais fortifié.

Le Kremlin n'est autre chose qu'un alcazar, une forteresse qui renferme et protége, avec la résidence du souverain, tout ce que la nation a de plus cher et de plus sacré. Ce n'est pas un palais, ainsi qu'on le pense généralement, c'est une enceinte fortifiée, entourée d'une haute muraille de 1700 mètres de circuit, renfermant un nombre considérable d'églises, de basiliques, de palais et d'édifices de tous genres. Ce groupe de monuments s'élève sur une hauteur au centre même de Moscou, qui, quoique déchue de son rang de capitale, n'en est pas moins la cité sainte des Russes, le cœur de la vieille et sainte Russie.

La plupart des anciens palais du Kremlin, construits en bois, ont disparu lors du terrible incendie de 1812 que le patriote Rostopchine alluma pour chasser les Français maitres de la cité et de la forteresse. Malheureusement, ces antiques édifices ont été remplacées par des constructions de style moderne, qui, quoique fort belles, déparent un peu le cachet oriental qu'offrait autrefois l'ensemble du Kremlin.

Cependant tous les antiques souvenirs sont loin d'avoir disparu dans la catastrophe, et le touriste trouve encore au Kremlin de nombreux sujets d'admiration.

Voici d'abord le vieux palais des czars, édifice étrange, bariolé de couleurs étranges de ses fondations jusqu'au faîte de ses coupoles ; voici le vieux palais des patriarches où se conservent encore tous les anciens livres sacrés ; voici le Trésor ou palais des Armures, dans lequel vingt salles sont encombrées des objets les plus précieux par la matière, le travail ou les souvenirs qu'ils rappellent, des trônes, des sceptres, des couronnes, des bijoux, des armes, des armures, des drapeaux, des croix, des crosses. On trouve là, parmi d'autres curiosités, le sceptre et le globe qu'envoya, dit-on, l'empereur Alexis Comnène à l'un des princes moscovites, Vladimir Monomachos ; les couronnes des royaumes de l'Asie et de l'Europe annexés à la Russie ; les habits que Pierre le Grand portait à Pultava et le brancard sur lequel on promenait Charles XII à cette bataille qui décida entre les deux rivaux.

Mais de toutes les curiosités du Kremlin, celle qu'on montre avec le plus d'empressement, c'est la partie de l'ancien palais des czars que l'on appelle la Teréma, ou aussi le Palais à Facettes, à cause de la décoration spéciale de la salle du trône. C'est dans cette salle, qui remplit tout l'édifice et dont les voûtes circulaires reposent sur un pilier central, comme la vieille salle du Chapitre à l'abbaye de Westminster, que les czars tenaient autrefois leur cour, qu'ils donnaient audience aux ambassadeurs, qu'ils écoutaient débattre en leur présence les questions religieuses. Les murs de cette salle sont couverts de décors aux couleurs brillantes qui rappellent ceux de l'Allambra ; c'est une incroyable profusion de feuilles, de fruits, d'arabesques, d'or, d'argent, d'azur, de petits miroirs taillés, formant un curieux spécimen de l'ancien style national.

Les églises sont nombreuses dans l'enceinte du Kremlin ; elles offrent toutes cet original entassement de tourelles, de coupoles, de flèches, de pointes de croix, qui caractérise l'architecture moscovite et dont l'étrangeté pittoresque est encore accrue par les couleurs vives et disparates dont la fantaisie russe se plaît à revêtir ces monuments.

Il est encore une curiosité du Kremlin qu'on ne laisse pas omettre au visiteur, c'est la Tsar Kolokol ou Reine des Cloches, qui s'élève sur un piédestal, non loin de la tour d'Ivan le Terrible.

La Reine des Cloches n'a pas usurpé son titre ; elle est bien authentiquement la plus grosse, la plus lourde et par conséquent la plus fameuse cloche du monde. Cette cloche, coulée en 1733 par les ordres de l'impératrice Anna Ivanovna, a 7 mètres de hauteur et un peu plus de 7 mètres de diamètre ; elle pèse 216 000 kilogrammes. Aussi n'a-t-elle jamais pu être suspendue dans un clocher. En fait elle resta pendant plus d'un siècle gisant sur le sol ; l'incendie de 1812 faillit la détruire et en fit éclater un morceau. Ce n'est qu'en 1836 qu'un architecte français, M. de Montferrand, réussit à la placer sur un piédestal octogone en granit.

Il faut s'approcher de cette montagne de métal pour en apprécier les dimensions. On estime la simple valeur marchande du bronze qui la compose à 9 millions de francs. L'intérieur de la Reine des Cloches a été transformé en église.

Léon Dives.



LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Le nouvel appartement.

XVI

Vrais amis.

La recommandation du docteur Guerblier a été efficace, Raoul est enregistré dans l'immense bataillon administratif de Paris. Il a reçu sa nomination le jour même où la vaillante petite nichée devait quitter l'élégant appartement de la rue Scribe pour le très-modeste appartement de la rue de Provence. Charlotte, mise en gaieté par la nomination de Raoul, a recommencé sa philippique contre les balcons, les enseignes anglaises, les lyres de l'Opéra et sort gaiement la dernière au bras de Raoul, qui a refusé de lui laisser voir leur nouveau logement avant qu'il fût meublé. Raoul et Marthe se sont avoué plusieurs fois que la joie de Charlotte était quelque peu factice et que son admirable détachement venait peut-être en droite ligne de son ignorance. Ils se disaient qu'elle souffrirait beaucoup quand viendrait la triste réalité.

Quand Marthe avait visité pour la première fois l'appartement de la rue de Provence, elle avait dit à Raoul :

« Ne permettons pas que Lotte mette les pieds ici avant que ce soit meublé, elle tomberait dans une de ses grandes mélancolies. »

En conséquence Charlotte avait été consignée rue Scribe pendant le déménagement et avait passé ses derniers jours en compagnie de M[me] Gnouft et de M. Pouf, qui étaient accourus proposer leurs services désintéressés. Les deux bons vieillards, d'abord consternés de la mauvaise fortune de leurs anciens jeunes maîtres, avaient été bien vite remontés par Charlotte, et le jour où Raoul annonça qu'il entrait au ministère des finances, tout le monde s'accorda pour lui prédire le plus brillant avenir.

« Les finances ! ça sonne bien, dit M[me] Gnouft en promenant un œil investigateur dans une armoire. M. Raoul y fera son chemin et en sortira cousu d'or : vous verrez.

— Je l'aurais toujours mieux aimé général, observa M. Pouf en caressant sa grosse moustache ; mais pour un civil on ne peut rien demander de mieux que l'état de financier.

— Je ne sais pas si finances et financier vont bien ensemble en cette occasion, mon vieux Pouf, remarqua Charlotte assise sur la dernière des caisses, mais je crois bien que mon frère finira toujours par percer.

— Percer... quoi ? demanda Pouf.

— Vous avez cloué trop de caisses, mon vieux Pouf, cela vous a un peu brouillé la cervelle ; percer se dit pour arriver, réussir, ne le savez-vous pas ?

— Il ne sait que cela, répondit maman Gros-Cœur en levant les épaules ; notre voisine M[me] Leclère ne dit-elle pas toute la journée que son fils qui est dans le gaz percera. C'est une folie de le dire pour un pauvre petit diable qui n'est qu'un bon à rien ; mais on peut bien le dire pour M. Raoul, qui a eu toujours de l'esprit comme quatre. »

Comme elle disait cela, Raoul entrait.

« Partons, » dit-il à Charlotte.

Et il ajouta :

« Maman Gros-Cœur, vous surveillerez le dernier envoi, s'il vous plait.

— Oui, monsieur Raoul, oui, mon cher enfant, soyez tranquille, il ne restera pas ici un fétu qui vous appartienne. Tu as bien le numéro du nouveau logement, Gnouft ? »

Pour toute réponse M. Pouf montra le ruban de son vieux chapeau, au-dessus duquel émergeait un étroit carton qui portait deux chiffres énormes.

Sur cette éloquente réponse, Raoul et Charlotte sortirent et descendirent bras dessus bras dessous la rue Scribe puis la rue Mogador.

« Regarde notre maison, dit Raoul en s'arrêtant tout à coup : c'est celle qui est beaucoup plus étroite et beaucoup plus haute que les autres, au quatrième étage.

— Le petit balcon de bois ?

— Oui, le plus petit.

— Charmant, j'ai un faible pour les balcons de bois, j'aime tant tout ce qui est rustique ! j'élèverai des fleurs sur celui-ci.

— Précisément, ta chambre donne dessus.

— Je suis ravie, je l'entourerai de glycine ; oh ! mais je vais lui donner une tournure à ce balcon. Elle n'est vraiment pas mal notre maison. Le quatrième ! tant mieux, j'aime tant dégringoler les escaliers, ce sera délicieux. Je t'assure, Raoul, que je suis enchantée. »

Et elle entraina son frère ; avant de s'engager dans l'entrée, qui était fort mesquine, mais assez propre, elle alla jeter un coup d'œil sur les devantures des magasins placés à droite et à gauche.

« De mieux en mieux, dit-elle, un rôtisseur et un parfumeur. C'est très-gai de voir rôtir et, quand je

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 94, 106, 124, 139, 157, 171 187 et 202.

rentrerai je m'amuserai à voir ce feu flamber. De l'autre côté nous irons acheter nos gants, ce sera très-commode. »

Tout en babillant, elle suivait Raoul. Sur le palier du second étage elle s'arrêta et pressa les ailes délicates de son nez entre ses doigts !

« Cette odeur de graisse ! sens-tu Raoul, dit-elle, c'est horrible, d'où cela vient-il ?

— Du rez-de-chaussée, chaque fois que le rôtisseur change ses broches, il y a de ces petits parfums.

— Montent-ils au quatrième étage !

— Je ne sais pas.

— Qu'importe ! le parfumeur met peut-être des bottes de vétiver à sécher devant sa porte et une odeur combat l'autre. Dis donc, Raoul, si Mme Guerblier qui ne marche qu'avec un ou plusieurs aides vient nous voir, comment la hissera-t-on chez nous ?

— Je ne sais trop ; mais d'abord elle n'est pas prête à venir, ensuite nous ne sommes pas logés ici pour une éternité. »

Cette dernière parole ranima Charlotte qui perdait dans l'ascension son air enjoué, et elle entra dans l'appartement où se trouvait Marthe en s'écriant : « C'est charmant, oh ! tout à fait charmant. »

Marthe l'aurait volontiers embrassée pour cette parole inattendue ; Marthe voulait bien souffrir, mais ce qui était peut être au-dessus de ses forces c'était de voir souffrir ceux qu'elle aimait.

« Devinez qui m'a aidée dans l'arrangement de ce salon dit-elle en regardant autour d'elle avec complaisance.

— Geneviève, dit Charlotte.

— Non, Mme Parajoux elle-même, elle a passé deux grandes heures ici ce matin.

— Et elle n'a pas eu le courage de venir me voir au milieu de mes colis, dit Charlotte, qui aurait voulu un témoin de ses hauts faits, ce n'est pas généreux.

— Elle l'a beaucoup regretté ; mais elle n'a pu trouver le temps d'aller jusqu'à toi. Elle venait d'ailleurs pour une chose des plus importantes. »

Marthe baissa la voix et ajouta en souriant.

« Nous avons une domestique.

— Quel bonheur ! s'écria Raoul, qui à cause de ses sœurs avait pris fort à cœur ce souci d'apparence vulgaire.

— Comment est-elle ? demanda Charlotte.

— Vous la verrez. Ce n'est pas nos gens de service d'autrefois, il y aurait déception à le croire ; elle est garantie du côté du caractère et de la conduite, c'est l'essentiel ; elle se formera peut-être. Voulez-vous faire connaissance ? »

Raoul et Charlotte répondirent par un signe de tête affirmatif et suivirent Marthe dans une étroite cuisine qui se trouvait tout au fond de l'appartement.

Une femme d'une trentaine d'années, de figure et de tournure fort vulgaires, mise avec cette prétention de mauvais goût qui révèle tout de suite l'émigrante volontaire de la province, rangeait sans empressement des ustensiles de cuisine. Raoul lui adressa poliment la parole ; quant à Charlotte, après lui avoir jeté un coup d'œil par dessus l'épaule de Marthe, elle fit une petite grimace des plus significatives et retourna dans le salon, puis dans sa chambre dont elle ouvrit la fenêtre à balcon. Elle avait à peine mis le pied sur ce balcon, que faisant un saut en arrière elle appela son frère et sa sœur d'une voix tellement éclatante qu'ils arrivèrent précipitamment.

« Ou je me trompe fort, ou voici ma tante Léocadie qui arrive, dit Charlotte.

— Quel rêve ! s'écrièrent en même temps Raoul et Marthe.

— Un rêve ! venez voir plutôt. »

Elle les fit passer sur le balcon et s'insinuant entre eux :

« Regardez là-bas, devant vous, dit-elle, trottoir de droite, voyez-vous une petite dame qui a un tartan gris et qui se glisse le long des maisons, elle s'arrête pour laisser passer les gens pressés, puis elle continue son chemin, toujours rasant les maisons. Cette mesure de prudence seule vous annonce ma tante Léocadie.

— Pauvre tante, un voyage de Paris serait un bien grand dévouement, dit Marthe ; j'ai beau faire je ne la vois pas, il est vrai que je n'ai pas les yeux d'aigle de Charlotte.

— Elle n'a pas répondu à la lettre qui lui annonçait la perte du procès, dit Raoul, cela m'a semblé fort étonnant. J'aperçois maintenant la personne dont parle Charlotte ; mais je ne puis encore reconnaître en elle notre tante Daubry.

— C'est elle, je vous dis que c'est elle. Elle plisse sa robe pour la relever.., elle fait un petit saut..... elle s'efface, elle marche droit ici, c'est elle, je vous assure que c'est elle. »

La personne en question avance lentement mais sans dévier d'une ligne, et l'on aperçoit une taille fluette enveloppée d'étoffes de laine assez communes et un chapeau de soie noire sans le moindre ornement, sous le chapeau on découvre une figure fine et ridée très-douce.

« Je crois en effet reconnaître la démarche de ma tante, dit Marthe.

— Et son sac de voyage et son parapluie et tout, reprit Charlotte, elle traverse la rue, elle vient ici, descendons-nous ? ajouta-t-elle impétueusement.

— Non, répondit Marthe, l'escalier est roide, notre bonne tante s'essoufflerait en montant avec nous, laissons-la monter tranquillement, allons attendre à la porte du palier. Nous la lui ouvrirons nous-mêmes. »

Ils coururent tous les trois dans la salle à manger qui ouvrait sur le palier.

« Je veux bien croire que c'est elle, dit Raoul, mais cela ne m'est pas encore prouvé. Comment saurait-elle notre nouvelle adresse ?

— Elle s'est probablement fait conduire en voiture rue Scribe, répondit Charlotte, là maman Gros-Cœur lui aura donné notre adresse.

— Pas mal imaginé ! dit Marthe. N'entends-je pas monter?

— Non, c'est notre bonne qui frappe sur le mur. A propos, comment s'appelle-t-elle ?

— Hortense.

— Nom superbe, je l'appellerai Hortensia. On monte.

— Je le crois. Oui, et d'un pas léger, on s'arrête, din, din, din, ouvrons-nous ?

— Oui, mais doucement, si ce n'était pas elle. » Charlotte ouvrit la porte en se cachant derrière, et une voix calme et cependant émue demanda :

« Mlle Daubry, s'il vous plaît.

— C'est ici, ma tante, ma chère tante, crièrent Marthe et Charlotte en se suspendant au cou de l'arrivante.

Et Raoul jetant ses grands bras au-dessus d'elles ajouta :

« Et Monsieur Daubry ma tante, si vous le demandiez ! »

La bonne tante les regardait, les embrassait en disant de sa voix calme; mais profondément tendre.

« Mes enfants, mes chers enfants. »

Enfin on se trouva assis, et Mlle Léocadie put parler du but de son voyage.

« Votre lettre m'a consternée dit-elle, la récolte était rentrée, je me suis dit qu'un voyage à Paris ne me tuerait pas, et me voici. Ai-je pensé à ce procès mon Dieu ! Il est donc perdu, mais là ce qui s'appelle perdu?

— Tout ce qu'il y a de plus perdu, répondit tristement Raoul.

— Dans ce cas il faut en prendre son parti. Je ne regrette plus mes frais de voyage, puisque la mauvaise nouvelle est vraie. J'ai voulu vous redire que tout ce que possède votre vieille tante est à vous, et que lorsqu'il ne vous sera plus possible de vivre à Paris, le Clos-Joli vous ouvrira ses portes toutes grandes. »

Cette parole dite simplement, mais avec une grande chaleur de cœur, valut un triple baiser à la tante dévouée. Cette dette acquittée, on lui annonça la nomination de Raoul, qui était venue mettre un peu de baume sur la plaie et rendre possible la vie à Paris. Tout calcul fait, on vivrait médiocrement, mais on vivrait. Or, c'était à Paris que la nouvelle carrière de Raoul le fixait, et c'était à Paris que Marthe et plus tard Charlotte acquerraient les talents dont on peut tirer parti.


Charlotte le prit par les moustaches. (P. 222, col. 1.)

Marthe, qui possédait toutes ces questions sur le bout du doigt, saisit l'occasion de faire pénétrer la bonne tante dans les méandres de ses petites mathématiques ; mais ceci n'amusa pas Charlotte qui retourna sur son balcon. Elle avait à peine jeté les yeux dans la rue qu'une exclamation d'étonnement lui échappa. Elle bondit dans sa chambre, et apparaissant sur le seuil du petit salon :

« Je vous annonce Gustave de la Marronnière, s'écria-t-elle.

— Oh ! Charlotte, s'écrièrent Raoul et Marthe.

— Je l'ai bien reconnu, lui, ses moustaches, et son chien Rapido.

— Si Gustave avait dû venir à Paris il m'en aurait dit quelque chose, objecta Mlle Léocadie.

— Lotte se trompe sans doute, dit Marthe, va donc sur le balcon, Raoul, et dis-nous ce qu'il en est.

— Il ne verra personne, répliqua Charlotte, je suis arrivée juste au moment où son chien et lui descendaient le trottoir d'en face, je n'ai eu que le temps de les apercevoir. Je me trompe, dis-tu, Marthe, entends-tu ce pas sur l'escalier... et ce grattement? cette fois, je n'attendrai pas qu'il sonne, il cogne sans doute à d'autres portes. »

Elle alla à la porte, l'ouvrit toute grande en disant :

« Entrez, mon cousin. »

Un beau jeune homme de près de six pieds, aux traits bourboniens, à la physionomie gaie, à l'épaisse chevelure blonde, s'encadra dans la porte, puis s'avança les deux mains tendues.

« Ce jour méritera bien d'être marqué d'une croix blanche, dit Marthe, qui avait encore sa petite main enserrée dans la main puissante de l'arrivant, il nous arrive bonheur sur bonheur.

— Mais enfin, Gustave, comment ne m'as-tu pas dit que tu venais à Paris? demanda tante Léocadie.

— Et vous même, ma tante, pourquoi avez-vous quitté le Clos-Joli sans crier gare ?

— C'est l'unique coup de tête de ma vie, la lettre où les enfants m'annonçaient leur ruine m'a bouleversée, je sais que dans le malheur on a peu d'amis, et je suis accourue sans m'être donné la peine de réfléchir si la chose était opportune ou non.

— Vous racontez-là ma propre histoire, ma tante, dit Gustave avec un bon sourire. Avant-hier je voguais sur la Sangaise dans mon vieux bateau que tu connais bien, Raoul. Au moment où je me disposais à lever mes lignes, passe le facteur qui jette dans la barque un journal et ta lettre. Elle n'était pas gaie ta lettre. Je me suis dit : ma foi, si leur procès est perdu, ils feront aussi bien de quitter Paris et de venir au Clos-Joli. Et si Raoul est un peu à court d'argent ou bien si... si ça l'amusait de passer l'hiver, le printemps et l'été à la Marronnière, je vais mettre ma bourse et ma maison à sa disposition. J'ai amarré mon bateau, je suis revenu à la Marronnière, j'ai bouclé ma valise, et me voici ! »

Une vive émotion s'était peinte sur le visage de ses auditeurs pendant ce simple récit, et Gustave s'y trompant ajouta vivement.

« Mais je vous trouve plus tristes et surtout plus frappés que je ne m'y attendais, il n'y a pas d'autres malheurs sous roche? »

Raoul et Marthe s'empressèrent de le rassurer et de lui dire que leur émotion naissait tout naturellement du dévouement qu'on leur témoignait.

« Comment, répondit Gustave tout confus à son tour, entre parents et entre amis c'est bien le moins. D'ailleurs je me trouve si seul à la Marronnière que c'était mon intérêt d'y attirer Raoul. Eh bien! Lotte, reconnaissez-vous Rapido ?

— C'est lui que j'ai reconnu le premier sur le trottoir.

— Merci pour lui, ma cousine.

— Mais je vous ai reconnu aussi, Gustave, et c'est vous que j'ai annoncé, ce n'est pas Rapido. Je vous ai reconnu à votre chien d'abord, puis à votre taille, puis à vos grands pas, enfin à vos moustaches. La perspective leur donnait leur longueur naturelle, mais mon Dieu! vues de près, qu'elles ont allongé! si cela continue vous pourrez bientôt vous en faire une cravate, mon cousin. »

Et Charlotte prenant délicatement par les deux bouts les moustaches pendantes du jeune homme les croisa derrière ses oreilles et déclara qu'elle lui en ferait le plus joli nœud du monde sur la nuque.

Gustave se laissait faire en souriant et en regardant tante Léocadie et surtout Marthe d'un air de contentement.

« N'as-tu rien à faire à Paris, Gustave, demanda Raoul, j'ai beaucoup de courses, nous nous arrangerions pour les faire ensemble.

— J'aurai peut-être beaucoup à m'occuper, si mon industriel est à Paris.

— Qui appelles-tu ton industriel ?

— Ah! ceci est tout un secret. Je vous l'ai dit, je m'ennuie beaucoup à la Marronnière depuis la mort de mes parents, et je ne me fais pas à l'idée d'user ma vie à poursuivre les poissons dans la Sangaise. Ma famille me fait un peu la guerre et Marthe l'an dernier m'a gravement traité de paresseux.

— Vous m'avez poussée à cela, Gustave, dit Marthe en rougissant un peu.

— Je ne dis pas non, cousine, j'avais envie de connaître votre opinion sur moi et vous m'avez traité en ami, vous m'avez dit la vérité. Or, cela m'a donné à réfléchir et je suis allé trouver à Nantes un industriel qui dans le temps avait voulu établir une scierie mécanique dans une de mes fermes où il y a un cours d'eau fait exprès pour cela. Nous avons un peu parlé de l'affaire; mais j'hésitais beaucoup avant de livrer des capitaux et de me lancer moi-même dans une entreprise où je ne connaissais pas grand'chose. Voilà que je reçois la visite de Jacques, le fils du forgeron de Saint-Pierre, qui a pioché si dur qu'il est arrivé à obtenir une bourse aux Arts-et-métiers; il sort de l'école dans un an. Il m'a parlé de toi, Raoul, il se rappelle les répétitions que tu lui donnais étant gamin, lorsqu'il suivait l'école du village et qu'on l'appelait Gros-Jacques. A présent, c'est un grand gaillard qui a la taille d'un carabinier, et une force peu commune. De fil en aiguille, je suis arrivé à lui parler de l'entreprise. Ça l'a intéressé, il est très-fort en mécanique, et comme je lui disais que je ne tenais pas à élever sur mes terres une industrie qui s'en irait à vau l'eau, ni à me faire voler par quelque habile contre-maître, il m'a dit : Attendez un an, monsieur Gustave, et je vous promets un contre-maître qui ne vous volera pas et qui fera marcher votre affaire.

» Évidemment, c'était de lui qu'il parlait, et j'ai vu tout de suite le parti que je tirerais d'un homme connaissant son métier et ayant conservé les traditions de l'honneur comme on l'entend chez nous, grâce à la religion. Nous avons jeté les bases de la future entreprise, et j'ai renoué avec mon industriel. Il est à Paris, je crois, et si je le trouve à l'adresse qu'il m'a indiquée nous allons peut-être en finir.

— Bravo! dit Raoul en se levant, à ta place, possédant ta fortune, je n'hésiterais pas un instant à conquérir la légitime influence que te donnerait cette entreprise industrielle bien conduite.

— Il y a tout à gagner, je le sais ; puis enfin, Marthe ne me flétrirait plus du nom de paresseux. »

Marthe le menaça du doigt en riant.

« Que de fois m'avez-vous reproché ce mot malheureux, Gustave, dit-elle.

— J'entends les pas du vieux Pouf sur l'escalier, dit Charlotte ; les dernières caisses arrivent.

— C'est le moment de nous sauver, s'écria Raoul en prenant son chapeau ; viens, Gustave.

— Je suis enchantée de pouvoir vous être bonne à quelque chose encore, dit la bonne tante, les dernières caisses sont toujours les plus remplies. Où vas-tu, Charlotte?

— Visiter notre nouvelle bonne, répondit Charlotte, je la connais à peine encore ; elle s'appelle Hortense, je vais lui demander pourquoi. »

Et elle disparut sur ce beau prétexte, au moment où la porte s'ouvrait à deux battants devant les dernières caisses.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



TOUT VIENT A POINT

A QUI SAIT ATTENDRE

Jeunes maraudeurs qui dévalisez les jardins, pirates de dix ans, effroi des vergers du voisinage, mangeurs de pommes vertes, quelle funeste impatience vous saisit? Encore quelques jours, et la brise et la rosée, le soleil et la pluie feraient leur œuvre! Quelques jours seulement, et l'automne vous réserve des goûters délicieux, à la place de ce fruit défendu qui blesse la conscience et détruit l'estomac. « Tout vient à point à qui sait attendre. »

Dénicheurs d'oiseaux naissants, grimpeurs audacieux, qui montez jusqu'aux plus hautes cimes des arbres, pour vous emparer du nid convoité, que gagnerez-vous à votre triste conquête? Ce pauvre petit oiselet sans plumes, tout palpitant de froid sous le léger duvet qui demandait encore l'aile maternelle, il va mourir, sans doute! Que deviendront alors les chansons du printemps? Croyez-moi; laissez l'enfant à la mère, et ce petit bec maladroit, qui ne s'ouvre encore que pour demander la pâtée, vous fera entendre au premier beau jour des trilles et des roulades, à rendre tout l'Opéra jaloux. Grâce pour le petit musicien de l'avenir! « Tout vient à point à qui sait attendre! »

Écoliers imberbes, qui regardez chaque matin au miroir, dans l'espérance d'y voir se réfléchir vos moustaches naissantes, mettez de côté le rasoir inutile et cessez de vous caresser le menton ; vous tous qui dévorez d'un regard impatient les années qui vous séparent de la liberté, vous qui souhaiteriez voir s'ouvrir bien grandes les portes de *votre prison*, jouissez du présent et préparez l'avenir. Le temps marchera assez vite sans vos vœux impatients : « Tout vient à point à qui sait attendre. »

Marie Maréchal.

LES ÉPICES[1]

IV

LA CANNELLE.

La cannelle est l'écorce du cannelier, un bel arbre de la famille des lauriers, le *Laurus cinnamonum*, qui croît spontanément dans les jungles de l'île de Ceylan, et que l'on cultive en outre à Cayenne et en Chine.

Elle arrive dans le commerce en morceaux longs d'un pied, durs, cassants, roulés, provenant des branches de quatre ans. Celle qui vient de Ceylan est la plus chère et la plus estimée.

L'écorce de cannelle est un stimulant fort actif, renfermant une huile essentielle excessivement parfumée; cependant cette épice jouit de moins de faveur en France que les autres et sa consommation est relativement minime.

Pour terminer cette énumération des épices usuelles, il ne nous reste qu'à mentionner le piment et les câpres; le premier est le fruit d'une plante des tropiques; les secondes sont produites par les boutons des fleurs du câprier, un arbuste commun dans le midi de la France.

V

LES ÉPICES AU MOYEN AGE

On appelait *épices* au moyen âge une tout autre série de substances que celles que nous désignons

1. Suite et fin. — Voy page 193.

sous ce titre ; les épices étaient alors les dragées, les confitures, les fruits secs et les pâtisseries de dessert. L'usage en était très-commun. Nos pères, dit Le Grand d'Aussy, accoutumés à une nourriture d'une digestion difficile, croyaient que leur estomac avait besoin d'être aidé dans ses fonctions par des stimulants qui lui donnassent du ton. D'après ces idées, non-seulement ils firent entrer beaucoup d'aromates dans leur nourriture, mais ils imaginèrent même d'employer le sucre pour les confire ou les envelopper, et de les manger ainsi, soit au dessert comme digestifs, soit dans la journée comme corroborants.

« Après les viandes, dit un ouvrage intitulé : les *Triomphes de la noble dame*, on sert chez les riches, pour faire la digestion, de l'anis, du fenouil, et de la coriandre confits au sucre. »

Tout le monde usait des épices dans le cours de la journée, parce que tout le monde avait sur leur vertu et leurs effets les mêmes préjugés. Au reste, pour apprécier jusqu'où étaient portées sur ce point les préventions, il suffira de dire que l'on agita sérieusement la question *s'il est permis d'user d'épices, hors des repas, les jours de jeûnes*, et que la plupart des casuistes du temps se prononcèrent pour l'affirmative.



Fleurs et feuilles du cannelier.

Parmi les officiers de la maison du roi, il y en avait un spécialement chargé de la confection des dragées, confitures et autres épices, et qui, pour ce motif, portait le nom d'*épicier du roi*.

Quand on avait gagné un procès, on allait par reconnaissance offrir des épices à ses juges. Ceux-ci, quoique les ordonnances eussent prescrit de rendre la justice gratuitement, crurent licite de les accepter. Saint Louis leur défendait de recevoir en épices plus de la valeur de deux sous par semaine.

Philippe le Bel alla plus loin, et leur interdit d'en recevoir au delà de ce qu'ils pourraient consommer journellement dans leur maison.

Au lieu de ces épices et dragées, les juges trouvèrent plus commode de recevoir de l'argent. Mais pendant quelque temps il fallut une permission particulière pour autoriser cette nouveauté.

En 1369, un sire de Tournon obtint, en présentant requête, de donner vingt francs d'or aux deux rapporteurs d'une cause qu'il avait gagnée.

Bientôt les juges considérèrent les épices comme une redevance qui leur était due et un arrêt de 1402 prononça dans ce sens. On obligea même les plaideurs à les remettre d'avance ; et depuis cette époque, on appela *épices* la somme que les juges des divers tribunaux recevaient des parties dont ils avaient examiné le procès. L'abus des *épices* de cette espèce, quoique souvent attaqué, se maintint jusqu'en 1789.

D'après l'estime qu'on faisait des épices ou dragées, on ne s'étonnera point qu'elles aient été regardées comme un présent honorable. C'était un de ceux que les corps municipaux croyaient pouvoir offrir aux personnes de la plus haute distinction dans les cérémonies publiques, aux gouverneurs des provinces, aux rois même lorsqu'ils faisaient leur entrée dans les villes.

Pierre de l'Étoile rapporte que lorsque Henri IV fit son entrée dans Paris, en 1594, *Messieurs de la ville lui présentèrent de l'hypocras, de la dragée ou épices, et des flambeaux*. Ce don était encore usité vers la fin du XVIIe siècle, cependant dès lors on commençait à en substituer d'autres. « Je reçus force harangues de toutes les villes, et les présents de celle de Trévoux, dit Mademoiselle dans ses Mémoires ; c'étaient des citrons doux au lieu de confitures. Cela est moins commun et plus agréable. »

A la nouvelle année, aux mariages, aux fêtes de parents, on donnait des épices, et les boîtes de dragées et de confitures sèches, que les parrains distribuent encore aujourd'hui rappellent cette antique coutume.

H. NORVAL.



Je suis engagée, répondit-elle. (P. 228, col. 2.)

DEUX MÈRES

XXIX

Existences parallèles, mais non semblables. — Un bal n'est pas toujours une fête.

Deux ans s'étaient déjà passés depuis qu'Adrien était entré dans l'étude de Mᵉ Pothain. Il s'était fait tout doucement à la vie qu'il menait, et il trouvait même moyen d'y découvrir certaines douceurs. Par exemple, il était content toutes les fois que Mᵉ Pothain le complimentait sur son travail, absolument comme jadis quand le proviseur disait le samedi : « Mauloy, vos notes sont excellentes, nous n'avons que des éloges à vous donner. » Il ne trouvait pas que cela le rapetissât ; il avait la naïveté de se plaire à l'approbation d'autrui, pourvu qu'elle fût d'accord avec sa propre conscience. Il était heureux de la façon polie et prévenante dont ses compagnons de travail lui parlaient, il se sentait aimé et estimé par eux, et sa mère lui avait appris à faire cas de l'estime des honnêtes gens. Il ne se plaignait donc pas des heures qu'il passait à l'étude de Mᵉ Pothain.

Il se plaignait encore moins, on peut le croire, de celles qu'il passait au dehors. A cinq heures il sortait de l'étude et s'en retournait rue Saint-Jacques. Avant qu'il fût parvenu au troisième étage, une porte s'ouvrait sur le palier du cinquième, et une douce figure, pâle mais souriante, se penchait sur la rampe pour lui souhaiter la bienvenue. Il entrait ; sa mère venait s'asseoir un instant près de lui pendant qu'il se reposait. Il travaillait ensuite jusqu'au dîner ; et le soir il sortait avec elle, heureux de lui offrir son bras et de la soutenir. La soirée s'achevait dans le gai petit salon, et certes Adrien ne songeait guère aux bruyants plaisirs du monde. La lampe avec son grand abat-jour vert éclairait un intérieur ami, où chaque objet était un souvenir ; Adrien écrivait, et relevait la tête de temps en temps pour rencontrer le doux regard de sa mère, pendant que le vieux Pascaud feuilletait des livres pour y chercher quelque passage à lire tout haut. Parfois Claire se mettait au piano, et jouait quelque belle œuvre des grands maîtres ; puis on se séparait, et Adrien restait seul. Comme autrefois, la lampe brillait jusque bien avant dans la nuit ; mais c'était maintenant le fils qui travaillait pour la mère. Il était las, ses yeux se fermaient ; mais il était heureux. Il avait connu, enfant, le bonheur des faibles, la douceur de se sentir protégé ; il connaissait maintenant le bonheur des forts, les âpres joies de la responsabilité et de la lutte, le saint orgueil de la fatigue et de la souffrance endurées pour ceux qu'on aime. Claire était guérie, en apparence du moins ; elle se livrait avec gaieté, avec activité, aux soins de son petit ménage ; mais elle ne pouvait supporter un effort de mémoire ou de raisonnement, et si elle cherchait à vaincre la difficulté qu'elle éprouvait à creuser une idée, la fièvre et les douleurs de tête la reprenaient. Adrien la grondait doucement, et lui racontait toutes sortes de folies pour la distraire. Elle finissait par sourire des boutades de Poulard et des phrases solennelles de M. Corbinet, qu'Adrien lui répétait en contrefaisant leur voix et leurs gestes ; et puis elle disait : « Ma

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161, 177, 193 et 209.

pauvre tête est bien affaiblie ! mais ce n'est pas pour toujours, j'espère ; et quand je ne devrais pas guérir, Dieu sait ce qu'il veut. Qu'il soit béni pour m'avoir envoyé cette maladie qui a fait un homme de mon enfant ! »

Robert aurait trouvé bien maigres les petits bonheurs de son cousin : sa vie, à lui, était autrement accidentée. Elle avait, il est vrai, ses ennuis : il s'y trouvait des journées qui commençaient par une bourrasque et qui finissaient par un bâillement : mais qui est-ce qui est parfaitement heureux? A vingt ans, on n'est pas encore assez blasé pour s'ennuyer définitivement ; et Robert prenait son parti des colères de l'oncle Chaldry et des menus inconvénients de la vie mondaine, en se répétant cet axiome profondément philosophique : Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Il était fait aux façons de son oncle, qui le traitait parfois durement pour des bagatelles, quitte à le gâter de la façon la plus déraisonnable dans la même journée. Une fois pourtant l'oncle Chaldry parla sur un tel ton que son héritier eut presque peur.

C'était un matin, le lendemain d'un jour où le jeune homme avait veillé fort tard. Il avait dormi fort tard aussi, et il arriva dans la salle à manger avec l'air engourdi et maussade d'un homme que son valet de chambre vient de tirer du lit au premier coup de la cloche du déjeuner.

L'oncle Chaldry et Mme Linant étaient déjà assis à leurs places.

« Hé bien, monsieur, à quoi pensez-vous de nous faire attendre? s'écria le nabab d'un air courroucé. Voilà ce que c'est que de rentrer si tard. Je me suis levé de bonne heure, moi : j'ai déjà eu le temps d'en apprendre de belles sur votre compte.

— Sur mon compte?... balbutia Robert.

— Vous étiez hier en bonne société, vraiment ! Savez-vous ce que c'est qu'un nommé Bréolle ?

— Le chevalier de Bréolle? Oui, mon oncle, je l'ai rencontré quelquefois.

— Joli chevalier ! un chevalier d'industrie. Il vous a gagné 500 francs hier au cercle, où vous l'avez mené, vous et d'autres étourdis de votre espèce, après avoir dîné en sa compagnie. Vous faites de belles connaissances, en vérité ! »

Robert était rouge jusqu'aux oreilles.

« Les voilà, vos 500 francs, reprit l'oncle en les jetant sur la table. Votre Bréolle est un escroc ; et vous, comme un imbécile, vous ne vous êtes pas aperçu qu'il vous volait. Mais d'autres avaient de meilleurs yeux que vous ; et le président du cercle lui a fait restituer son gain et lui a conseillé de voyager un peu... vous ne le retrouverez pas d'ici longtemps, je pense. On m'a envoyé prévenir ce matin, en me rapportant ce qu'il vous avait volé. Vous voyez là un joli monde, monsieur mon neveu, et qui peut vous mener loin !

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

» Morbleu ! si je voyais un jour le nom que je vous ai donné cité devant les tribunaux, je vous étranglerais de mes vieilles mains, avant le jour de l'audience! Je n'ai pas reçu mon argent de mes ancêtres, moi ; je l'ai gagné moi-même, ainsi je suis sûr qu'il ne s'y trouve pas un centime qui n'ait été acquis honnêtement ; je veux qu'il soit dépensé comme il a été gagné : ne l'oubliez pas. A présent, asseyez-vous et déjeunez : je n'ai pas besoin de vos réponses et de vos protestations, et vous nous avez déjà fait perdre assez de temps. »

Robert se mit à table tout confus entre son oncle morose et sa mère tremblante ; et malgré le luxe du service et la délicatesse des mets, nous n'oserions affirmer qu'il fit un bon déjeuner.

Ce jour-là, le boulevard lui parut maussade et les cigares détestables ; il traîna son ennui toute la journée, alla voir une pièce qu'il savait par cœur, la trouva très-mal jouée, et finit la journée en soupant, quoiqu'il n'eût ni faim ni soif, avec des jeunes gens aussi aimables que lui.

« On ne s'amuse pas tous les jours en ce monde, pensa-t-il en rentrant chez lui las et alourdi : il y a vraiment des corvées bien ennuyeuses. Ah ! si j'étais libre ! »

Libre de quoi, et pourquoi faire? Il aurait été bien en peine de le dire.

. . . .

Ce fut un bal qui troubla le calme bonheur d'Adrien Mauloy. Un bal! Il n'en avait pas vu depuis celui où il avait, déguisé en mousse, opéré le sauvetage de Mocquo et fait la connaissance de l'oncle Chaldry. Et le second bal auquel il assista se donna précisément dans les mêmes salons que le premier, et ce fut encore à l'occasion du jour de naissance de Laure que les lustres s'allumèrent chez Me Pothain.

Laure allait avoir seize ans, et en sa qualité de maîtresse de maison, elle prenait parfois de petits airs sérieux, et elle aimait ce qui lui donnait de l'importance. Aller au bal chez des amis, entrer dans un salon au bras de son père, entendre annoncer mademoiselle Pothain, c'était certainement très-amusant; mais ce serait une bien plus belle chose de donner un bal soi-même, de recevoir ses invités, de placer commodément les dames, d'envoyer des danseurs aux demoiselles qui n'en auraient pas, de jouer en un mot le rôle d'une petite reine, mais non d'une reine fainéante : il n'y avait pas de place chez Laure pour la fainéantise. Laure donc demanda un bal pour le jour de ses seize ans, et naturellement elle l'obtint.

Nous disons « naturellement », parce que Me Pothain n'avait pas l'habitude de refuser quoi que ce fût à Laure. C'était son idole : il ne trouvait rien au monde d'aussi beau, d'aussi aimable, d'aussi charmant qu'elle. Il lui rêvait des jours filés d'or et de soie, et il aurait passé dans le feu pour conquérir de quoi charger la quenouille.

Chacun désire et cherche le bonheur pour soi et

pour les siens : aussi doit-on s'étonner qu'il n'y ait pas dans le monde un plus grand nombre de gens heureux. Cela tient à ce que la plupart cherchent le bonheur ailleurs que là où il est. Tous les parents aiment leurs enfants, sans doute ; mais s'ils les aiment sans discernement, les enfants n'en sont pas beaucoup plus avancés. Pour que Robert fût heureux, Cécile avait accepté avec enthousiasme les mêmes propositions que Claire refusait pour le bonheur d'Adrien : laquelle s'était trompée? Pour le bonheur de Laure, Mᵉ Pothain travaillait sans relâche, entassant rentes sur l'État, obligations de chemins de fer, etc. Il voulait pour elle un brillant mariage, un beau nom, un titre, une haute position sociale; et en attendant, il aimait que sur leur passage on admirât la beauté de la jeune fille et la richesse de ses toilettes, qu'on parlât de son talent de musicienne et de sa belle voix, qu'on vantât la vivacité de ses reparties et la finesse de son esprit. Prenait-il la bonne voie? Mᵐᵉ Mauloy aurait secoué tristement la tête à cette question; mais elle n'avait pas l'occasion de se la poser, car elle ne voyait plus Laure que très-rarement, depuis qu'à la suite de sa maladie elle avait cessé de lui donner des leçons.



Adrien échangea des poignées de main. (P. 230, col. 1).

On ne peut pas dire que Mᵉ Pothain eût été fâché que Laure se trouvât privée des soins de Mᵐᵉ Mauloy. Certes, l'enfant était, pour son âge, instruite, et solidement instruite; son jugement et son cœur s'étaient développés harmonieusement sous l'influence de Claire; et Mᵉ Pothain se plaisait à le reconnaître et à témoigner sa reconnaissance à l'institutrice. Mais toutes les jeunes amies de sa fille suivaient des cours faits à grand fracas, où elles s'escrimaient à coups de phrases retentissantes et creuses dans des compositions plus ou moins littéraires : c'était là qu'on devait se former le goût! Sans compter qu'on y nouait des liaisons qui se retrouveraient plus tard : il fallait songer à tout. Et puis, c'était un concours perpétuel : les noms des élèves étaient proclamés par ordre de mérite, à chaque composition, devant un public choisi de mères et d'institutrices; et chacun sait que l'émulation profite à la jeunesse. Laure avait donc été envoyée aux cours, sous la conduite de miss Maggy. En deux ans, elle y avait appris bon nombre de mots ronflants, de peu d'usage dans la conduite de la vie; elle y avait appris aussi à s'habiller à la mode, à se coiffer à la mode, à parler, à marcher, à saluer à la mode. Heureusement qu'elle n'apprit pas tout à fait à penser à la mode. Mᵐᵉ Mauloy l'avait exercée à penser par elle-même, et elle était déjà trop âgée pour qu'il ne lui en restât pas quelque chose. Elle ne ressembla donc qu'extérieurement à toutes les demoiselles qu'elle fréquentait.

Pourtant, au contact de toutes ces femmes qui mettaient la frivolité jusque dans l'instruction, elle perdit un peu de sa simplicité, et apprit le respect humain, une sotte chose. Peu à peu, de relation en relation, elle se trouva prise dans tout un engrenage d'occupations inutiles, et elle posséda bientôt à fond l'art de perdre son temps. Elle était suffisamment préparée au genre de bonheur que son père souhaitait pour elle.

Quelques jours avant le bal, Mᵉ Pothain prit son air de cérémonie, et fit le tour de son étude pour inviter ses clercs. Il se montrait bon prince à l'occasion.

On n'est pas parfait! Il faut bien le dire, Adrien se sentit tout réjoui à l'idée de ce bal. Il n'était pas comme Robert, qui considérait déjà la danse comme une corvée imposée aux jeunes gens par les maîtresses de maison. Il était tout joyeux de voir une fête, et surtout de se trouver de nouveau avec cette charmante Laure, qu'il se rappelait si gentille au bal travesti, si émue et si compatissante auprès de Madelon. Il l'avait entrevue de loin en loin; il savait qu'elle était plus jolie que jamais. Elle ne venait plus guère voir Mᵐᵉ Mauloy? C'est qu'elle n'en avait pas le temps, sans doute : une jeune fille ne fait pas toujours ce qu'elle veut; mais pourquoi aurait-elle changé? Il n'avait pas changé, lui, ni sa mère non plus! Ce fut donc avec des yeux brillants et une voix qui riait qu'Adrien fit part à Mᵐᵉ Mauloy de l'invitation du notaire.

Tout à coup il s'interrompit :

« Ah! mon Dieu! Je ne pourrai pas y aller! Je ne pensais pas à la toilette : on ne va pas en redingote au bal!

—Voyons si nous n'aurions pas un habit, » répondit la mère.

Elle alla chercher dans le haut d'une armoire un paquet tout embaumé de lavande, le posa sur la table

et le défit. Elle enleva quelques vêtements : puis un habit apparut.

« Il est tout neuf, dit-elle; ton père ne l'avait mis que deux fois, et je l'ai bien enveloppé pour le préserver des insectes, pensant qu'il pourrait te servir un jour. Essaye-le. »

Adrien ne se le fit pas dire deux fois. Il trouva que l'habit lui allait bien, et il applaudit. Sa mère riait et pleurait à la fois, en pensant au présent et au passé.

On plaisante volontiers sur l'importance qu'attachent les jeunes filles à leur première toilette de bal. Je trouve que ce n'est pas juste, car elles ne songent certes pas plus à leurs ajustements, qui au moins sont jolis et gracieux, qu'un jeune homme, à son début dans le monde, ne se préoccupe de son vilain costume noir. Il faut le voir inspecter la cambrure de la bottine, la coupe du pantalon, celle de l'habit, l'échancrure du gilet et la roideur de la chemise! Et la cravate donc! Il y a tout un art dans le nœud de la cravate.

Mais Adrien n'était pas expert en fait de toilette : il fut donc satisfait sans difficulté des diverses pièces de son costume; et ce fut seulement dans le bal qu'il s'aperçut que son habit avait un certain air antique. Il était de beau drap et très-bien conservé, le pauvre habit; il avait même été bien fait dans son temps, et Adrien atteignait juste la taille de son père, qui était toujours resté fort mince; mais il était âgé de neuf ans, et en neuf ans les tailleurs parisiens, de coup de ciseau en coup de ciseau, avaient donné à leurs œuvres une tournure toute différente de la sienne. Adrien le comprit en se penchant pour regarder dans une glace un monsieur qui lui semblait assez mal mis : ce monsieur, c'était lui-même! Il en fut tout consterné.

« Vous avez donc invité vos clercs? dit à ce moment, à quelques pas devant lui, une voix mordante qu'Adrien reconnut. Il me semble avoir vu le jeune homme qui sait si bien l'allemand.

— En effet, monsieur, il y est, répondit Me Pothain. Vous plait-il que je vous le présente? »

Ce que l'oncle Chaldry répondit, Adrien ne le sut pas; car, épouvanté à l'idée d'être toisé et trouvé ridicule par ce parent riche qui n'aimait pas les parents pauvres, il se faufila vivement dans la foule, et ne s'arrêta que dans le grand salon.

Comme il y arrivait, l'orchestre jouait les premières mesures d'un quadrille; mais ce signal ne réjouit pas du tout le cœur d'Adrien. Ce quadrille, Laure le lui avait promis : comment oser le lui réclamer et le danser avec elle, la maîtresse de la maison, la reine du bal, la plus regardée et la plus admirée de toutes les danseuses? Comment braver les regards et les sourires qui s'adresseraient à son habit? Et pourtant, s'il ne venait pas la chercher, que penserait-elle de lui? qu'il l'avait oubliée, qu'il était impoli, grossier...... Cela non plus, il ne pouvait s'y résoudre. Et, tout indécis, il marchait vers la place où se tenait Laure. Elle était debout, le cou tendu, paraissant attendre ou chercher quelqu'un, et elle répondait à un beau jeune homme qui s'inclinait pour lui offrir son bras :

« Non... je ne puis..... j'ai promis..... Eh! venez donc, monsieur Mauloy! Nous allons manquer la première figure. »

Elle fit deux pas au-devant d'Adrien, s'empara de son bras et l'entraîna. Le jeune homme qu'elle avait refusé alla prendre la première délaissée qu'il rencontra, et vint leur faire vis-à-vis. C'était Robert.

Sa danseuse était une vieille fille maigre qui avait de longues dents et qui s'en servait pour mordre.

« Quel est donc, dit-elle, ce jeune étranger qui danse avec Mlle Pothain?

— C'est un naturel de la Vendée, répondit Robert. Pourquoi le traitez-vous d'étranger?

— Je le croyais tel, à sa mise; mais tout s'explique : son habit date de la chouannerie. »

Elle rit, et Robert sourit par politesse. Mais ce qui blessa Adrien plus que son sourire, ce fut le regard de compassion qu'il jeta sur lui. Adrien n'aimait pas à inspirer ce sentiment-là.

La voix de Laure le calma un peu. Elle lui demandait des nouvelles de sa mère, s'excusait de ne l'avoir pas visitée depuis quelque temps, parlait d'aller la voir bientôt. Adrien lui répondit, et tous deux, rappelant leurs souvenirs d'enfance, causèrent gaiement comme lorsqu'ils étaient la petite Laure et le petit Adrien. Laure s'informa de Bastien, et fut tout émue d'apprendre que Mocquo avait témoigné sa reconnaissance a Adrien, la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés.

Comme le cœur est chose mobile et légère! Adrien, en reconduisant Laure à sa place, était aussi heureux que s'il eût porté un habit de chez Dusautoy, et il ne songeait plus à quitter le bal. Pourtant il n'osa pas s'adresser aux beautés qu'il voyait très-entourées, et il s'acquitta consciencieusement du devoir d'un clerc de notaire invité au bal chez son patron, en faisant danser l'une après l'autre toutes les femmes que leur âge ou leur laideur condamnait à faire tapisserie.

Il ne put cependant résister au désir d'inviter Laure encore une fois, et il se mit à sa recherche.



Elle causait avec Robert, et riait en jouant avec son éventail. Adrien s'approcha et lui demanda la valse suivante.

« Je suis engagée », répondit-elle en rougissant, avec un peu d'hésitation.

Adrien salua et s'éloigna; mais au moment où la valse commençait, il revint et se trouva tout près de Laure, qui restait assise.

« A qui donc avez-vous promis cette valse? lui demandait Robert.

—A vous, si vous voulez,» répondit-elle. Elle baissa la voix pour ajouter: « Je lui ai bien accordé un quadrille, mais une valse, c'est impossible, on est trop en vue. Ce n'est pas sa faute, s'il est mal mis, le pauvre garçon, c'est même très-estimable; mais ce n'est pas une raison pour que je me donne en spectacle. »

Elle prit le bras de Robert et s'en alla valser. Adrien n'en demanda pas davantage: il quitta le bal.

Comme il rentrait, bien doucement, sa mère, qui le guettait, l'appela.

« T'es-tu bien amusé? lui demanda-t-elle quand il s'assit au pied de son lit pour lui dire bonsoir.

— Pas trop: le monde ne me plaît pas; j'aurais mieux fait de ne pas te quitter; nos bonnes soirées valent mieux que cela. »

Elle le regarda et soupira. « Il y a quelque chose là-dessous, » pensa-t-elle. Mais elle n'en dit rien, et se contenta de l'embrasser comme lorsqu'il était petit.

XXX

Un autre héritage.

Quand Adrien se réveilla le lendemain, il était déjà tard; le soleil brillait radieux, les petits oiseaux gazouillaient à plein gosier dans les arbres voisins, et sa mère, assise auprès de lui, le regardait dormir. Elle tenait une lettre.

« Vois donc, lui dit-elle, ce que m'écrit Mme Ribot, la femme du capitaine qui était notre voisin aux Sables-d'Olonne. La pauvre Pacifique, notre vieille bonne, vient de mourir. Tu ne l'as pas oubliée, cette excellente femme qui voulait venir à Paris pour nous servir sans gages? J'aurais aimé la revoir.

— Et moi aussi, mère; elle était d'une patience, quand je salissais trois blouses par jour dans le sable! elle me vantait ta sagesse quand tu étais petite, et me contait cent histoires de ton enfance. Pauvre femme!

— Elle a fait un testament avant de mourir, et c'est à moi qu'elle laisse son bien: un héritage de 6000 francs. Mais Mme Ribot me dit qu'il faudrait venir le recueillir: il y a une petite maison à vendre, et différentes choses à régler. Elle nous offre l'hospitalité. Si Me Pothain pouvait te donner un congé!



Adrien prenait son album. (P. 230, col. 2.)

— Je vais le lui demander dès ce matin. Retourner aux Sables! quel bonheur! Je suis sûr que l'air de la mer te fera un bien! Prépare ta malle, je cours et je reviens, et si cela se peut, nous partirons ce soir. »

Me Pothain était trop content des services d'Adrien

pour lui refuser le congé qu'il demandait. Il lui donna un mois de liberté, et le félicita de l'héritage, qui, si petit qu'il fût, pouvait, en servant de base à des opérations bien conduites, le mener à l'aisance : il y a commencement à tout.

Comme Adrien prenait congé du notaire, Laure entra dans le cabinet. Elle salua poliment le jeune homme, et s'informa de Mme Mauloy ; elle ne croyait pas qu'il eût entendu la veille ses cruelles paroles. Adrien lui répondit froidement ; il s'était sermonné lui-même avant de s'endormir, et ne voulait plus voir dans son ancienne petite amie que la fille de son patron. Laure le regarda partir avec une certaine tristesse. « L'habit ne fait pas le moine, lui disait sa conscience ; tu as dansé hier avec bien des élégants qui ne valaient pas à eux tous ce pauvre clerc à qui tu as refusé une valse à cause de la coupe de son habit. »

Dans l'étude, on se lamenta du départ d'Adrien, tout en se réjouissant de la cause de ce départ. M. Corbinet parla des belles néréides, et Poulard recommanda à Adrien de rapporter un panier de sardines fraîches.

« Qu'est-ce que je vais devenir quand vous ne serez plus là ? lui dit-il. Je ne saurai plus à qui adresser mes réflexions critiques sur les actes que je griffonne. A propos, savez-vous qu'on fait d'acte ; nous aurons peut-être bientôt à rédiger le contrat de la fille du patron. Je jure d'y mettre ma plus belle écriture.

— Ah ! répondit Adrien, qui ne put trouver autre chose.

— Cela se disait hier soir, reprit Poulard. Il paraît qu'elle a déjà été demandée par un prince russe, et par un duc qui possède la moitié d'un département en Bretagne ; mais le patron ne veut pas la marier hors de Paris, et l'on dit que le jeune M. Chaldry, vous savez, le neveu du nabab ? a beaucoup de chances... son oncle est si riche !

— Et la fortune avec la jeunesse vaut bien l'éclat pompeux des grandes dignités, » fit observer sentencieusement M. Corbinet.

Adrien parla de ses préparatifs de départ, échangea des poignées de mains avec les deux clercs et les copistes silencieux, et partit, salué par une magnifique culbute de Cabriole, à qui il avait donné cinq sous pour s'acheter des chaussons aux pommes.

« Décidément, l'air de la mer me fera du bien, » pensait-il.

Deux jours après, les voyageurs descendaient de la diligence devant l'auberge du Cheval-Blanc, aux Sables-d'Olonne. La femme du capitaine, une petite femme toute ronde, drapée dans un grand châle et coiffée du bonnet sablais (comme beaucoup de Vendéennes, elle n'avait jamais voulu échanger contre un chapeau sa coiffe nationale), les attendait dans la cour : elle avait attendu depuis la veille l'arrivée de toutes les voitures qui auraient à la rigueur pu les amener. Elle fit éclater des transports de joie à la vue d'Adrien, si grand, si beau, si pareil à son père ; mais elle baisa avec une tristesse respectueuse le pâle visage de Claire, et soupira en lui voyant tant de cheveux blancs.

Les premiers jours ne furent pas gais. Visite au cimetière, visite à l'église, visite à tous les témoins du bonheur passé, tout cela remuait bien des douleurs que Claire avait enfouies au fond de son âme afin qu'elles ne vinssent pas troubler la sérénité dont elle avait besoin pour son fils. Mais, ces premiers moments passés, elle se plut à rechercher ses souvenirs, et y trouva plus de joie que de chagrin. Sa santé se retrempait dans l'air natal ; ses pieds, qui n'étaient plus fatigués par le pavé de Paris, couraient lestement sur le sable fin de la plage. Au bout de huit jours elle avait retrouvé ses forces d'autrefois, et sa tête ne la faisait plus souffrir. « Il me semble que je ressuscite, » disait-elle à Adrien. Elle partait avec lui dès le matin, à la recherche d'un site ; et quand le site était trouvé, Adrien prenait son album et ses crayons, et se livrait avec bonheur à sa passion pour le dessin, passion refoulée depuis si longtemps ; car c'était à peine si le dimanche, quand il menait sa mère à la campagne aux environs de Paris, il se permettait de croquer quelque masure, quelque bateau ou quelque groupe de promeneurs. Ici il était en congé et son album se remplissait rapidement. Sur la première feuille, il avait mis une vue de la maison paternelle (il l'avait promise à Bastien). Puis, la jetée, la plage, les rochers, le port, la ville, les bateaux de pêche, bretons aux voiles rouges, sablais aux voiles blanches, le retour des pêcheurs, le débarquement du poisson, mille scènes pittoresques et originales, se déroulaient sur les pages. Jamais son crayon n'avait pris une si vive allure : marins aux fières attitudes, vieilles mendiantes accroupies au soleil, enfants demi-nus jouant dans les flaques d'eau, filles revenant de la fontaine avec leurs cruches suspendues aux bouts d'un long bâton posé sur leur épaule, pêcheuses en costume national, avec le bonnet pointu, le jupon rouge et le lourd collet bleu garni d'écheveaux de laine, tout cela vivait sur son album ; et la mère songeait, et la joie lui revenait peu à peu au cœur à mesure que ses forces renaissaient. Elle était un jour restée seule chez leur hôtesse, sous un prétexte quelconque, pendant qu'Adrien s'en allait dessiner des rochers à la Chaume, et elle avait profité de son absence pour essayer de traduire quelques pages d'un livre qu'il avait apporté pour occuper ses soirées. O bonheur ! le charme était rompu, toute sa mémoire était revenue ; elle travaillait sans effort et ne sentait aucune fatigue. Le soir, quand elle montra à Adrien son travail de la journée, elle était triomphante. « C'est comme dans un conte de fée, lui dit-elle en riant ; j'étais depuis deux ans une princesse enchantée ; me voilà délivrée, et mon chevalier sera récompensé de sa fidélité : je reprends ma plume, et il pourra tous les soirs se servir de son crayon. Nous

verrons encore de beaux jours, mon cher enfant! »

Mme Mauloy paraissait rajeunie de dix ans, quand elle remonta dans la diligence pour retourner à Paris.

Or, pendant que Mme Mauloy, à l'air vivifiant des plages vendéennes, reprenait peu à peu la force et la santé, l'oncle Chaldry commençait à se ressentir d'un chatouillement désagréable à l'orteil du pied gauche. Il n'en dit rien d'abord; seulement son humeur devenait de plus en plus difficile, et ses domestiques, même l'impassible Mahadiah, se demandaient étonnés : Qu'a-t-il donc? Cécile s'évertuait à l'amuser sans pouvoir y réussir, et Robert, ne trouvant pas la maison amusante, y paraissait le moins possible. Enfin, le chatouillement s'étant compliqué d'élancements et ayant gagné de proche en proche les autres doigts, tout le pied et même la jambe, il n'y eut plus moyen de dissimuler aux autres ni à soi-même la victoire de la goutte.

Cécile n'en fut fâchée qu'à demi : elle allait donc se reposer!

Savez-vous quel est le compagnon inséparable du repos, j'entends d'un repos oisif, tel que Cécile pouvait le goûter? C'est l'ennui, l'ennui blême, l'ennui qui bâille et qui s'étire les quatre membres en regardant tristement la pendule. L'ennui, qu'elle connaissait déjà pour l'avoir rencontré souvent dans le monde, vint s'asseoir auprès d'elle dans la chambre somptueuse où l'oncle Chaldry, pestant contre le mal, reposait sa jambe endolorie sur un coussin de duvet. Mais dans le monde Cécile n'avait jamais regardé l'ennemi en face : il n'était, pensait-elle, que le résultat de la fatigue, et c'était à la fatigue qu'elle s'en prenait. Ici, dans la chambre du malade, l'ennui régnait sans partage; et Cécile s'aperçut avec stupéfaction que cette vie agitée dont elle se croyait si lasse lui était devenue nécessaire. Plus de toilettes à combiner et à changer! plus de visites à faire! plus de dîners, de promenades, de stations ici ou là, de bals ni de théâtres! à quoi passer son temps quand tout cela vous manque, et qu'on a perdu depuis huit années l'habitude des occupations sérieuses? Cécile prenait une tapisserie, la quittait; elle ouvrait un livre, le mettait de côté au bout de dix pages; et ainsi de tout ce qu'elle essayait. Les soirées surtout lui paraissaient interminables; son ennui, compliqué de celui de l'oncle Chaldry, atteignait des proportions colossales. « Aïe! » faisait l'oncle, quand il tentait de remuer son pied dans la flanelle. Cécile prenait un air de condoléance.

« Voulez-vous faire une partie de dames, mon bon oncle?

— C'est la dixième d'aujourd'hui!

— Si je vous lisais les journaux du soir?

— Ils seront aussi bêtes que ceux du matin.

— On a apporté un roman nouveau...

— Fait avec du vieux, n'est-ce pas? Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

Cécile se plongeait dans son fauteuil, l'oncle Chaldry dans le sien, et tous deux, n'ayant rien à se dire, restaient muets, se demandant mentalement : Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour nous amuser?

Quand l'oncle allait un peu mieux et retrouvait la force de se fâcher, il s'emportait contre Robert, qui aurait dû rester à le soigner et à le distraire, au lieu de passer toutes ses journées à ce qu'il appelait des divertissements. Cécile alors tremblait, et l'inquiétude prenait la place de l'ennui. Elle savait la peine qu'elle avait eue, bien des fois déjà, à payer les dettes que contractait son fils; que serait-ce maintenant que sa mère et son oncle ne l'accompagnaient plus nulle part, et qu'il était complétement livré à lui-même? Depuis quelques mois déjà Cécile sentait que Robert lui échappait, et que sa vie inutile devenait insensiblement une vie blâmable : jusqu'où irait-il? Elle n'avait guère d'influence sur lui; il l'aimait, mais il ne la tenait pas en assez haute estime pour être fort sensible à ses représentations : il les trouvait gênantes, et c'était tout. Un instant, elle s'était dit qu'une femme comme Laure serait peut-être capable de le fixer à la maison, et elle s'était beaucoup rapprochée de la jeune fille pour étudier son caractère. C'est ce qui avait donné lieu aux bruits dont Poulard avait entretenu Adrien. Me Pothain laissait faire Cécile : il ne lui déplaisait pas que sa fille fût recherchée. Mais de là à la donner, il y avait loin. Me Pothain calculait bien (c'était son métier, d'ailleurs). Il savait que rien ne s'épuise plus facilement qu'un bassin qui n'est alimenté par aucune source, et que les gens qui savent seulement dépenser, sans être capables de rien gagner, finissent bientôt par voir le fond de leur bourse. Et puis Robert était trop jeune. Me Pothain aimait le solide plus encore que le brillant, et la solidité lui paraissait l'apanage exclusif des hommes de quarante ans et au-dessus : c'était donc sous la forme d'un homme de quarante ans qu'il entrevoyait son futur gendre, bien loin dans les brouillards de l'avenir, car il n'était pas pressé de se débarrasser de sa fille.

Pour Robert, il ne s'était pas douté des projets de sa mère : il ne songeait nullement à se marier. S'il l'eût fait d'ailleurs, sa femme n'aurait pas pris sur lui plus d'influence que n'en avait sa mère. Comme tous les caractères faibles, il affectait volontiers des airs d'indépendance, et se disait fièrement, quand il venait de rejeter un bon conseil : « On ne me mène pas, moi! »

Il était mené pourtant, et mené par un aveugle : mené par le baron Adhémar de Lhoseraye.

Le baron s'entendait admirablement à une seule chose en ce monde : à manger de l'argent; et les rentes de la baronne ne lui suffisaient pas. Il avait trouvé très-ingénieux d'associer son ancien élève à ses folies, et de lui en faire payer plus de la moitié : en le flattant ce n'était pas bien difficile. La baronne gémissait sur la perte de ses illusions; elle commen-

çait à comprendre que c'était sa fortune, et non elle-même, que le baron avait épousée. Elle se consolait de cette pénible découverte en arborant à la fois toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; et les mémoires de sa couturière ne la disposaient pas à l'indulgence envers les dépenses de son époux. De là, nombreuses scènes de ménage : ces gens-là n'étaient pas heureux.

Une personne qui n'était pas très-heureuse non plus, c'était Laure Pothain. Elle ne pouvait s'ôter de la mémoire l'expression triste et froide du visage d'Adrien, lorsqu'il lui avait dit adieu. Lui qui était si poli, si aimable, si empressé la veille au bal, quel changement ! Aurait-il entendu ?... lui aurait-on répété ?... Oui, ce devait être cela ; il en voulait à Laure, et il avait bien raison ! Et sa mère ? sans doute elle savait, elle aussi, ce qui s'était passé, et elle en souffrait : elle aimait tant son fils ! elle souffrait de ce dédain injuste qui remontait jusqu'à elle, jusqu'à sa fière pauvreté, sa pauvreté dont personne mieux que Laure ne connaissait les motifs. Laure se la représentait triste, pleurant toute seule peut-être, et se disant : « Comme elle est changée, ma petite Laure qui avait si bon cœur ! » Et Laure se désolait.

« C'est vrai, pensait-elle, que je suis changée ! jamais je n'aurais fait cela autrefois. Pourquoi suis-je donc devenue si frivole et si méchante ? Il me semble, à présent que j'y songe, que j'ai dû blesser bien des gens, sans le savoir, rien qu'en parlant sans réflexion. Je ne veux plus que cela m'arrive : mais pourvu que Mme Mauloy ne soit pas fâchée contre moi ! Je voudrais bien qu'elle fût revenue ! »

Il n'est pas toujours besoin d'un grand événement pour remettre dans le droit chemin les âmes qui s'en écartent. Le tort qu'avait eu Laure envers Adrien, tort que beaucoup de jeunes filles trouveront bien léger, mais que son bon cœur, à elle, lui faisait trouver très-lourd, suffit pour la sauver de la frivolité de son entourage. Guidée par ce souvenir, elle apprit à veiller sur ses paroles pour ne blesser personne, et sur ses jugements, pour discerner le vrai mérite de celui qui n'est que clinquant. Heureuses les âmes qui savent ainsi profiter de leurs fautes !

A suivre. Mme COLOMB.



L'AFRIQUE CENTRALE

Dans une série d'articles précédents [1], nous avons exposé à nos lecteurs les grandes explorations des Burton, des Livingstone, des Speke, qui nous ont dévoilé l'Afrique centrale.

Parmi les récentes expéditions dont cette terre mystérieuse a été l'objet depuis cette époque, il n'en est pas de plus importante que celle du docteur Schweinfurth au pays des Niam-Niams et des Mombouttous.

Nous allons analyser rapidement les résultats de ce remarquable voyage d'après la belle relation qui en a été publiée dans le *Tour du Monde*.

I

LE PAYS DES NIAM-NIAMS.

Bien longtemps avant les premières explorations dans l'Afrique centrale, la tradition avait appris aux peuples de la Nubie et de la Haute-Égypte, le nom d'un peuple de cette mystérieuse région, nom qui résumait pour eux tout ce que l'idée de sauvagerie peut faire concevoir de plus épouvantable à des gens doués d'un esprit.

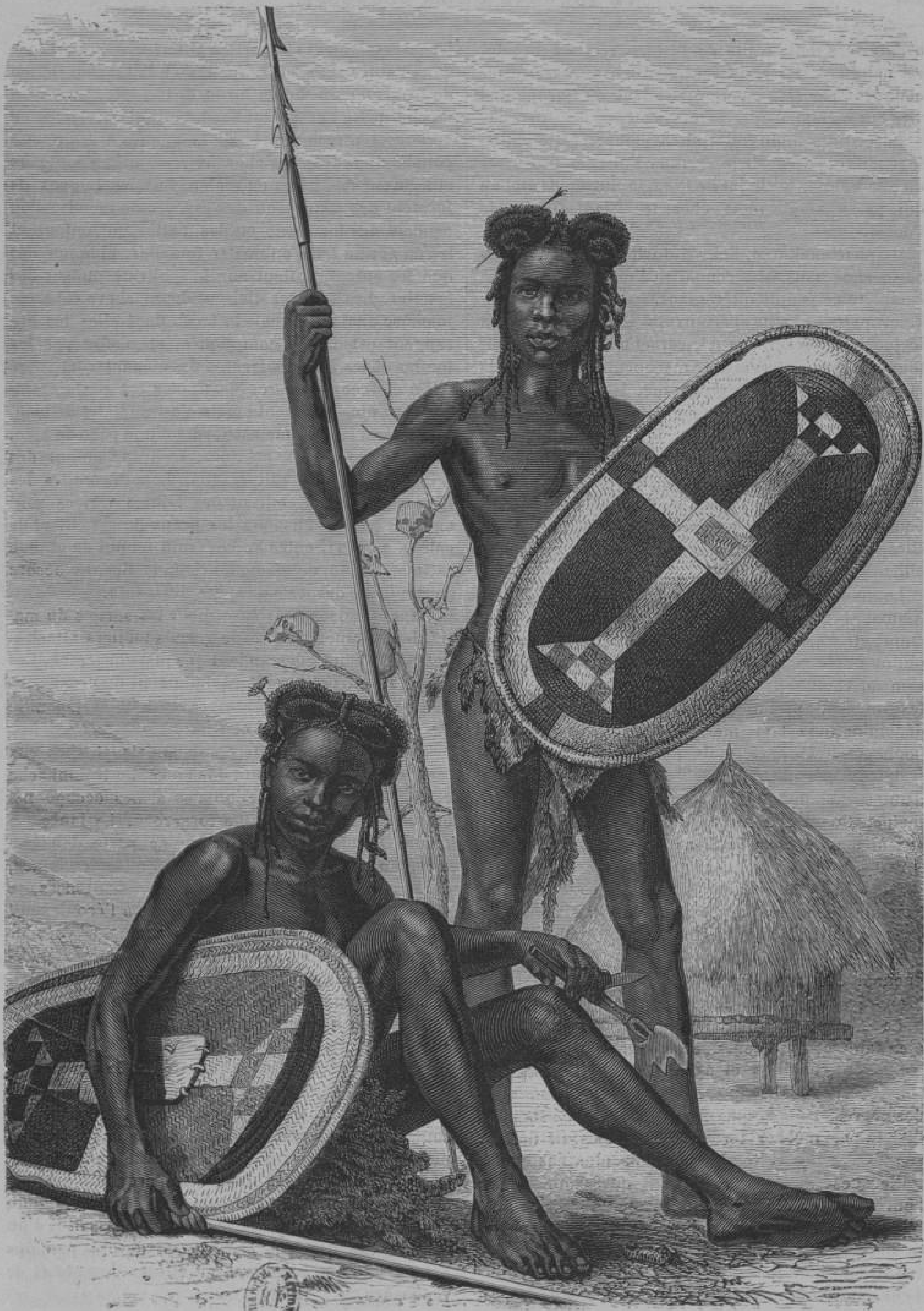
Les sauvages que désignait ce nom terrible, les Niam-Niams, n'étaient pas seulement de cruels et terribles anthropophages, mais ils se rapprochaient des brutes par leur fourrure et leur longue queue.

Il est probable qu'en Nubie, l'imagination orientale aidant, l'homme à queue serait bientôt devenu mythologique ; et chez nous on l'eût immédiatement classé parmi les gnomes, les djinns et autres créations fabuleuses, si des voyageurs sérieux, revenus des pays du haut Nil, n'avaient pas affirmé la réalité du fait : « ils l'avaient vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu. » On sait maintenaint d'où provenait l'illusion.

Une bande de cuir, passant entre les jambes et allant s'épanouir au bas des reins en un large éventail, constitue le fameux appendice, qui, vu de loin, a produit l'effet d'une queue. Le mot de l'énigme fut donné par M. Lejean, qui, en 1860, envoya un dessin où le susdit ornement était représenté, et qui, plus tard, exhiba l'objet même devant la Société de géographie. Cette queue avait été détachée du corps d'un Niam-Niam pris sur un champ de bataille, et ne paraît être de mise que sur la frontière de l'est.

Toutefois, pour être sans queue, les Niam-Niams n'en restaient pas moins les héros d'une foule de récits de chasse et de guerre que rapportaient les

1. Voy. vol. III, pages 359, 378 et 394.



Guerriers Niam-Niams. (P. 234, col. 1.)

aventuriers de la traite de l'ivoire, récits d'un intérêt palpitant. Ils habitaient d'ailleurs un pays inconnu, et par cela même éveillaient en Europe une vive curiosité.

Lever un coin du voile qui enveloppait cette nation légendaire, parcourir le premier l'une des provinces qu'elle habite, fut le lot de Piaggia, intrépide Italien qui passa vingt mois chez les Niam-Niams de l'ouest.

Il appartenait à M. Schweinfurth de le suivre peu après et de nous faire connaître d'une façon presque complète ce peuple intéressant.

« A part les traits spéciaux qui les distinguent, dit le jeune voyageur russe[1], caractères de race qui, plus ou moins accentués, marquent les différents groupes de la famille humaine, les Niam-Niams sont des hommes de la même nature que les autres; ils ont les mêmes passions, les mêmes joies, les mêmes douleurs que nous. J'ai échangé avec eux mainte et mainte plaisanterie, j'ai pris part à leurs jeux enfantins, qu'animait le bruit de leurs tambours ou le son de leurs mandolines, et j'ai trouvé chez eux la gaieté et la verve que l'on rencontre ailleurs. »

Le nom sous lequel nous connaissons les Niam-Niams, et qui doit se prononcer *Gnam-Gnams*, est emprunté à la langue dinka ; il signifie *mangeurs*, ou plutôt *grands mangeurs*, et très-évidemment fait allusion au cannibalisme des gens qu'il désigne. Pour les Nubiens, qui l'ont complétement adoptée, cette dénomination est tellement associée à l'idée d'anthropophagie, que parfois ils l'appliquent à d'autres peuplades n'ayant, avec la nation qui nous occupe, d'autre rapport que leur goût pour la chair humaine. Quant aux Niam-Niams, ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Zandehs*, et chaque peuple voisin a pour les désigner un terme spécial.

La plus grande partie du territoire des Niam-Niams est située entre les quatrième et sixième degrés au nord de l'équateur. Schweinfurth, d'après ce que les Nubiens en connaissent, estime sa longueur à 6 ou 700 kilomètres. Le nombre total des Niam-Niams serait de deux millions.

Les Niam-Niams sont de beaux hommes, grands, bien faits et d'une chaude couleur chocolat. Leurs traits sont réguliers et agréables, enfin leurs cheveux, abondants et crépus, sont bien réellement ceux des nègres, mais la longueur en est extraordinaire : divisés par mèches tordues ou nattées, ils flottent sur les épaules et tombent parfois plus bas que la taille. Les hommes se donnent une peine infinie pour arranger élégamment leurs cheveux. Il serait difficile de découvrir un genre de nattes, de boucles, de touffes, de coques, de rouleaux, de nœuds, de frisure qui n'ait pas été essayé par ces messieurs. Leur chevelure, en général, est d'abord divisée transversalement; la portion antérieure est partagée dans l'autre sens, et de manière à laisser au milieu du front une mèche en forme de triangle. Une autre mèche, prise sur les touffes latérales, est rejetée en arrière et attachée près de la nuque. A droite et à gauche de la tête, les cheveux sont mis en rouleaux et figurent des côtes de melon. Sur les tempes ils forment des coques ou des espèces de nœuds, d'où pendent des tortillons ou des nattes qui entourent le cou ; enfin trois ou quatre torsades, plus longues que les autres, flottent sur la poitrine ou sur les épaules. Les femmes divisent leurs cheveux d'une manière analogue, mais la façon dont elles les arrangent est moins compliquée, et n'offre pas les touffes et les longues tresses des élégants.

Un morceau d'écorce de figuier est parfois employé comme vêtement ; mais c'est un habit de luxe. En général le costume est formé d'une peau de bête, qui, retenue par la ceinture, se drape autour des reins d'une façon pittoresque. Les dépouilles les plus belles et qui offrent des teintes variées sont choisies pour cet usage ; les peaux de genette et de colobe quéréza, entre autres, sont tenues en grande estime. La longue queue noire de ce dernier décore souvent une draperie d'espèce différente.

Dans la saison pluvieuse, pour les sorties du matin, les hommes portent de grands tabliers attachés autour du cou et descendant jusqu'à mi-jambe. Ces tabliers, qui préservent parfaitement du froid contact de l'herbe humide, se compose de la dépouille des antilopes de grande taille.

Tous les Niam-Niams étant soldats et chez eux tous les guerriers portant une lance, un troumbache et une dague, la fabrication des armes occupe nécessairement beaucoup de forgerons. La lance est munie de barbillons, la dague se porte dans un fourreau attaché à la ceinture. Toutes les lames, celles des coutelas, des cimeterres et des lances, se distinguent par une rainure destinée à l'écoulement du sang, et qui n'ont pas leurs analogues chez les peuplades voisines ; chacune de ces armes a d'ailleurs un cachet spécial, qui, au premier coup d'œil, en fait reconnaître l'origine.

Tous ceux qui ont parlé des Niam-Niams les ont accusé de cannibalisme. « Cependant, ici comme partout, dit le docteur Schweinfurth, la règle a naturellement des exceptions. Des gens qui ont visité les districts de Bazimheh et de Tembo, situés au couchant de ma route, m'ont dit n'avoir rien vu qui pût leur faire croire à une pareille coutume ; et Piaggia, qui a passé dans cette province près de deux ans, de 1863 à 1865, n'a été témoin que d'un seul fait d'anthropophagie ; encore s'agissait-il d'un ennemi tué dans le combat, et dévoré par des hommes que la bataille avait altérés de sang et de vengeance. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

1. Le docteur Schweinfurth est né en 1836 dans les provinces Baltiques, à Riga.

A TRAVERS LA FRANCE

THOUARS

Dans une des régions les plus pittoresques du département des Deux-Sèvres, sur une colline qui barre le passage à la jolie rivière du Thouet et la contraint à décrire un méandre, s'élève la petite ville de Thouars. A voir de loin ses deux clochers, ses trois églises, son vaste château semblable à un palais, on pourrait se croire aux abords de quelque grand centre administratif. Cette ville n'est pourtant qu'un simple chef-lieu de canton; ses beaux édifices, les ruines de ses robustes remparts, ne rappellent plus qu'un glorieux passé. Sous l'ancienne monarchie, en effet, Thouars fut le siége d'une des plus importantes seigneuries qu'il y eût en France, et cette seigneurie compta parmi ses possesseurs les plus nobles familles du royaume.

Le château qui couronne la ville, accompagné de son église spéciale, témoigne de l'opulence des anciens possesseurs de Thouars. Sur son emplacement s'élevait d'abord une forteresse formidable; mais, dès le temps de François Ier, les seigneurs féodaux, ayant renoncé à s'enfermer dans les tours crénelées, qui ne suffisaient plus à les défendre, changeaient leurs sombres manoirs en habitations commodes et spacieuses. Le château de Thouars devait tôt ou tard subir à son tour cette transformation. Elle eut lieu sous Louis XIII, et la colère d'une femme altière en fut, dit-on, la cause immédiate. Le cardinal de Richelieu, voulant acquérir une terre titrée et un beau site pour s'y élever une demeure splendide, avait envoyé quelques officiers explorer la colline de Thouars et en dessiner des plans. Pris sur le fait, les espions furent amenés à la vicomtesse Marie de la Tour, qui possédait alors le fief, et lui avouèrent les projets de leur maître. La noble dame se crut insultée par le cardinal, et, pour lui montrer qu'elle n'avait ni besoin ni désir de vendre son fief, elle fit jeter aussitôt, sur le lieu même qui avait été marqué par les officiers du prélat, un vaste palais orné des plus beaux marbres, décoré d'importantes sculptures. Pour que rien ne manquât à cette fastueuse demeure, elle y avait employé toutes ses ressources, tous les bois de son parc, toutes les pierres de la vieille forteresse, toutes les corvées de ses vassaux.



Église et château de Thouars.

Le succès répondit à tant d'efforts, et le château de Thouars peut être compté parmi les couronnes artistiques des Deux-Sèvres. Mais il possède à son tour un joyau précieux, son église, que desservait un collége de chanoines, et que Marie de la Tour eut le bon goût de conserver lorsqu'elle détruisit le vieux manoir. Cet édifice est une des œuvres les plus charmantes qu'ait vu produire le règne de Louis XII: c'est un gracieux ensemble de riches découpures, de clochetons, de pinacles, de statuettes, une de ces folies de l'architecture « devant lesquelles, comme le disait un spirituel écrivain, on a honte d'être sage ».

Les deux églises paroissiales de Thouars présentent des spécimens d'un art plus grave, mais aussi plus grossier. C'est dans l'une d'elles que fut ensevelie une de nos plus malheureuses reines de France : Marguerite d'Écosse, l'épouse délaissée de Louis XI.

A. Saint-Paul.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Les poches de Gustave.

XVII

Sous le joug.

La visite de Mlle Léocadie et celle de Gustave de la Marronnière vinrent à point pour adoucir une transition très-pénible. Pendant les quelques jours qu'ils passèrent, avec les orphelins tout marcha comme sur des roulettes. D'abord les générosités de tante Léocadie grossissaient singulièrement le petit budget; quant à Gustave, il prenait tous les moyens pour n'être pas ce qu'il appelait à charge à ses parents. Les pâtés de gibier, les saucissons de Lyon, les conserves, de toutes sortes abondaient dans le petit appartement de la rue de Provence, et Marthe avait beau gronder, Gustave arrivait toujours les poches pleines de choses qu'il avait découvertes, prétendait-il.

On le présenta dans la famille Parajoux, où son profil à la François Ier et ses moustaches-cravates produisirent le meilleur effet, surtout sur les Grises et sur Denys. Quant à Georges, il ne se lassait pas de dire que le voisinage de Gustave le plongeait dans une mélancolie profonde, et qu'il avait toujours peur que, par distraction, il ne le fourrât dans une des larges poches de son veston.

Mais ces jours de délassement prirent fin bien vite. Mlle Léocadie, rassurée jusqu'à un certain point sur le sort des enfants, et très-fatiguée des bruits de Paris, regagna son paisible domaine; Gustave ayant beaucoup dîné avec son industriel, et mis en branle toutes ses affaires, s'en alla préparer les assises de la future scierie mécanique, et le jour même de son départ (il partait à sept heures du matin), Raoul fit sa première apparition au Trésor. De ce jour-là il comptait officiellement au nombre des employés du ministère des finances.

Depuis sa nomination, il avait affecté une telle satisfaction que Marthe et Charlotte le croyaient naïvement le plus heureux des hommes. Georges Parajoux, qui ne partageait pas leurs illusions, se mit en tiers pour aller conduire Gustave à la gare de l'Ouest, puis il revint assister au premier déjeuner de Raoul et prit avec lui le chemin du palais du Louvre.

A peine Raoul eut-il descendu l'escalier, que son sourire s'effaça.

« Allons, du courage, encore pour cinq minutes, lui glissa Georges à l'oreille, Charlotte sera à son balcon, et elle a des yeux de lynx, défie-toi des yeux de Charlotte. »

Raoul se détourna. Georges avait deviné juste, Charlotte était à son observatoire et suivait son frère des yeux. Raoul composa sa démarche et son maintien, marcha rapidement en avant, et avant de tourner la rue au delà de laquelle il échappait au regard de sa sœur, il se détourna, salua, et disparut.

« J'ai trompé Marthe elle-même, dit-il en prenant le bras de Georges, elle croit bonnement que je ne regrette plus Saint-Cyr, et que je suis profondément résigné à n'être qu'un gratte-papier.

— Au fond, nous sommes tous des gratte-papier, répondit Georges philosophiquement.

— Avec des différences. Le jour où les lignes que tu traceras témoigneront incontestablement de tes progrès, le jour où un travail véritablement architectural te sera confié, tu ne seras plus le gratte-papier vulgaire, et moi je le serai toujours.

— La faute en est aux dieux!

— Non, aux hommes, à leur égoïsme, un peu à moi-même aussi; mais je me suis juré de ne jamais revenir sur le passé! Après tout, j'aurais pu attendre plus longtemps et obtenir moins, et si je ne puis avoir d'autre ambition, j'aurai toujours celle de faire mon devoir. »

Georges lui serra amicalement le bras en disant: « Tu sais, nous sommes deux qui avons du caractère. »

Et il ajouta: « Tu auras un bon bout de chemin à faire pour aller à ton bureau.

— Oui, si j'avais prévu que je serais employé aux finances, je me serais logé ailleurs. Les déménagements sont si chers, que je ne dois pas songer de sitôt à changer; donc, ne parle jamais de cela à Marthe, qui se figurerait que je me fatigue. »

Tout en causant ainsi, les deux jeunes gens avaient traversé plusieurs rues et longeaient la rue de Rivoli.

Arrivés devant un des magnifiques pavillons du Louvre voilé par un échafaudage gigantesque, ils traversèrent la place du Palais-Royal et gagnèrent une porte gardée par un gardien de la paix.

« L'entrée des employés des finances? demanda poliment Raoul.

— La porte au-dessus, monsieur. »

Georges et Raoul se serrèrent la main.

« A ce soir, dit Georges, maman désire que vous veniez tous ce soir, elle sait qu'il t'en coûte d'aller

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139, 157, 171, 187, 202 et 219.

t'enfermer dans ces bureaux, et elle m'a dit: «Comme il serait très-pénible à Raoul de jouer une comédie de gaieté devant ses sœurs toute la soirée, dis-lui que je veux qu'il vienne se plaindre à moi.

— Que ta mère est bonne!

— Oui, j'ai la maman la plus charmante, ça, je puis m'en vanter. A ce soir, et que la pilule bureaucratique te soit légère! »

Là-dessus, Georges traversa avec son adresse habituelle le torrent des passants et des voitures, et Raoul se dirigea vers la porte B.

En effet, c'est derrière les façades richement brodées du magnifique palais du Louvre qu'ont été aménagés les bureaux du Trésor, et Raoul allait passer le seuil de la porte B, quand un homme d'un certain âge enveloppé dans un paletot noisette, et qui avait un peu la tournure d'un maître de danse, tourna subitement à droite sous cette porte et le heurta par mégarde. Le jeune homme avec sa politesse ordinaire, recula en saluant.

Le monsieur ôta immédiatement son chapeau et lui adressa un salut dans toutes les règles avant de passer devant lui. Raoul entra à sa suite dans l'immense galerie au dôme vitré dont la surface est couverte de bureaux, séparés les unes des autres par de larges rues dans lesquelles circule le public. La boiserie à hauteur d'appui est entourée d'un fin grillage percé, de distance en distance, de guichets surmontés de numéros. Çà et là sont appendus des écriteaux, et les guichets, outre leurs numéros, portent aussi un nom: «Comptoir, Contrôle, Déclaration, Pensions de rentes viagères, Bureaux permanents, Bureaux temporaires.»

Deux bureaux spéciaux dominaient les autres, et au-dessus des vitres brillaient les crânes chauves des chefs des recettes, ou les chevelures grises des chefs des dépenses.

Raoul demanda à l'un des soldats chevronnés au képi rouge qui remplissaient le rôle de gardiens de l'ordre, de lui donner les indications nécessaires. Il fut conduit à un vestiaire, et de là au bureau dont il faisait désormais partie. Avant d'entrer, il lut sur le grillage : « Recettes en numéraire.—Récépissés » et il ouvrit la porte.

Le bureau était un carré long où l'on voyait quatre pupitres. Devant celui du fond à droite, coiffé en quelque sorte par l'abat-jour vert d'un bec de gaz, était majestueusement assis le monsieur avec lequel Raoul avait échangé un salut à la porte.



Jeune homme, je vous tends la main. (P. 238, col. 2.)

Il avait dépouillé le paletot noisette, ôté le chapeau de soie aux larges bords, et son faux toupet ondulait librement.

Il écrivait d'un air tantôt serein et tantôt concentré, s'arrêtant pour agiter sa main blanche, pour éloigner une mèche de son toupet, pour brosser délicatement sa singulière petite moustache, pour régulariser les plis de sa cravate.

Le bureau en face de lui était occupé par un jeune homme blond, d'aspect fort distingué, qui donna immédiatement à Raoul quelques avis utiles, en attendant l'arrivée de l'employé qu'il était appelé à remplacer, et qui ne brillait pas par son exactitude. Celui-ci arriva un grand quart d'heure après l'heure règlementaire. C'était un pâle et laid jeune homme, qui avait le regard vide et le sourire niaisement goguenard. Il installa Raoul à la place qu'il devait occuper, et lui donna avec volubilité toutes les indications nécessaires. Cela fait, il s'assit au quatrième bureau, mais uniquement pour tuer le temps. Ce voisin incommode fut véritablement à charge à Raoul par ses inepties. Il caricatura sans esprit plusieurs des employés supérieurs, et il osa dire que l'un d'eux était son protecteur. Il qualifia de crétin, lui qui avait la plus laide des figures pâles, agrémentée de maigres touffes de barbe incolore, le très-beau jeune

homme blond qui ne faisait nulle attention à lui. Raoul se montra très-patient; mais cette matinée lui parut interminable.

Il avait espéré que sa froideur calculée enrayerait les avances du jeune bavard. L'après-midi elle lui valut en effet quelques heures de tranquillité, mais bientôt la sotte verve de l'employé se réveilla et Raoul, sentant que son agacement devenait aigu, se mit à étudier tous les petits cartons rangés dans un casier derrière lui, afin de s'absorber dans un travail quelconque. Vains efforts! il entendait toujours cette voix pointue, ces calembours ineptes, ces équivoques grossières, ces plaisanteries malsaines et stupides, et il commençait à se dire que, puisqu'il n'avait d'aucune façon mérité cette intimité de mauvais goût et de bas étage, il avait le droit de s'en délivrer.

Au moment même où il prenait *in petto* la résolution de mettre fin par une phrase très-ferme à ce chuchotement désagréable, l'élégant bohème jeta sur sa table une grosse boulette de papier.

« Collègue, dit-il en ricanant, vous êtes plus près du guichet que moi, envoyez cet obus dans la nuque de cette vieille bête de troupier qui passe. »

Raoul leva les yeux.

Un vieux sous-officier, vénérable par ses cheveux blancs, par les cicatrices qui lui traversaient le front, par le ruban rouge noué à sa boutonnière, allait passer devant le guichet.

Raoul prit la boulette et la relança à l'impertinent, accompagnée de cette phrase dite d'un ton incisif:

« Je ne me moque jamais des vieillards, ni des soldats, monsieur. »

Le jeune crétin essaya de ricaner plus fort, en tirant, à les arracher, sur les maigres touffes de sa barbe incolore; mais au fond il en avait assez et il quitta bientôt le bureau en se dandinant d'une manière grotesque.

Il était à peine sorti, que Raoul vit se dresser devant son bureau la taille majestueuse du chef, que le sot avait caricaturé, en ajoutant pour plus de clarté cette inscription : Illustrissime imbécile, Marius Desforêts.

« Monsieur, dit M. Desforêts avec une dignité un peu affectée, mais d'un ton sincère, je veux vous dire dès maintenant que vous avez toute mon estime. »

Raoul se leva, légèrement embarrassé, et balbutia quelques paroles confuses.

« Vous la méritez, monsieur, vous la méritez, vous avez montré du courage tout à l'heure quand vous avez témoigné si intrépidement de votre respect pour la vieillesse et pour l'armée. Je vous ai entendu, monsieur, et j'ai compris que vous êtes un homme comme il faut. Je l'ai senti là. »

Le solennel monsieur frappa un coup dramatique sur le côté gauche de son brillant gilet de satin broché, et reprit :

« Je suis heureux, monsieur, dans un temps où les jeunes gens ont des manières de laquais, de rencontrer un homme bien élevé, et je me réjouis, monsieur, de voir entrer dans mon bureau un jeune homme imbu des traditions de l'ancienne urbanité française. »

Raoul s'inclina profondément. En se redressant il vit que le vieux monsieur était resté debout devant lui, et le regardait gravement.

Enfin il parla.

« Jeune homme, dit-il avec emphase, je vous tends la main. »

Raoul s'empressa de serrer ces doigts maigres qui semblaient recouverts de fin parchemin, et le vieux monsieur retourna majestueusement à son bureau.

Pendant le dîner, Raoul raconta en gros à ses sœurs ses petites aventures de la journée, et son entrevue avec le solennel Marius fit la joie de Charlotte.

Le lendemain, à tout propos elle se présentait devant Raoul, devant Marthe et surtout devant les Grises qui passaient leur après-midi rue de Provence. Elle se dressait tout à coup devant elles et leur disait gravement :

« Jeune homme, je vous tends la main. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LES CAUSERIES DU JEUDI

—

CE QU'IL Y A DANS UNE TASSE DE LAIT.

I

Ce jeudi-là, plusieurs de mes neveux avaient dîné avec moi. Nous étions au dessert. L'un d'eux, tenant au bout de son couteau un petit carré de fromage de Gruyère enlevé au morceau posé sur son assiette :

« Oncle Anselme, fit-il, tout à l'heure, pour commencer le repas, Toinette (c'est le nom de ma vieille gouvernante) nous a servi ce qu'elle appelle le *potage blanc.*

— Oui, la soupe au lait, dont elle vous sait tous très-friands.

— Bon! Ensuite pour hors-d'œuvre elle nous a donné du beurre..,

— Excellent, par parenthèse.

— Sans doute. Mais voyons, oncle Anselme, le beurre est fait avec du lait, n'est-ce pas?

— Oui.

— Ce fromage que je tiens là, est fait aussi avec du lait, n'est-ce pas ?

— Eh ! sans doute.

— Ainsi du lait dans le potage, du lait dans le beurre, du lait dans le fromage, c'est-à-dire...

— C'est-à-dire, reprit un autre de mes jeunes convives, la même chose sous trois formes différentes; comme, par exemple, du blé, de la farine et du pain.

— Hé! dis-je, quoique assez ingénieuse, la comparaison n'est pas complétement exacte. »

Alors le premier : « Et voilà justement où je m'embrouille.

— En ce cas, mon enfant, nous allons, si tu veux, essayer de *te debrouiller*. Nous partirons à cet effet de deux remarques que vous tous qui êtes ici avez certainement dû faire.

— Lesquelles, oncle Anselme?

— Je suppose une tasse de lait apportée de la ferme si nous sommes à la campagne, ou de chez le crémier si nous habitons la ville, et posée sur un meuble, un soir ou un matin. Prenons que ce soit un soir. Le matin, passant par là, vous avisez la tasse et, instinctivement, curieux ou gourmand que vous êtes, vous y plongez le bout du doigt.

« Qu'arrive-t-il? Que ce bout de doigt, qui la veille en touchant le lait s'y serait à peine blanchi, sort de là tout empâté d'une chose épaisse, d'un blanc jaunâtre, que vous vous hâtez de fourrer dans votre bouche, et je vous entends vous écrier, tout en suçant votre bout de doigt indiscret : Heu! la bonne crème !...

» Que celui d'entre vous qui n'a pas fait cette *expérience* lève la main. »

Pas une main ne se leva.

« Très-bien! fis-je, me voilà sûr d'être compris. Et maintenant vous souvient-il d'avoir vu par exemple un bol de café au lait, ou bien un potage comme celui de tout à l'heure où le lait qu'on y avait mis, au lieu de garder sa manière d'être ordinaire, se présentait sous forme de petits grumeaux, comme qui dirait des grains de riz bien éclatés à la cuisson.

— Du lait tourné, n'est-ce pas, oncle Anselme?

— Oui, du lait *tourné*, c'est ainsi qu'on dit en terme de cuisine, quand se produit cet accident, qui ôte à la fois au lait l'aspect, le goût et les qualités qui l'avaient fait employer. Donc vous en avez vu ?

— Certainement.

— Tous?

— Oui, oui, tous.

— A merveille, car mes explications devront à cela d'être plus facilement intelligibles pour vous. »

II

« Revenons à notre tasse de lait restée en repos, et s'offrant à vous, après un certain nombre d'heures, couverte d'une épaisseur de *crème*. Comment s'est formée cette couche onctueuse, d'une saveur si douce? Nous n'aurons pas de peine à le comprendre quand nous saurons que le lait, tel que le donnent les vaches, est rempli de petits globules gras qui sont naturellement un peu plus légers que le liquide dans lequel ils nagent, et à la surface duquel ils montent et restent flottants. La masse de ces globules, en adhérant les uns aux autres, forment la crème, qui, on le sent bien quand on la touche et quand on la goûte, est de nature essentiellement grasse.

» Supposons donc que nous ayons mis au repos beaucoup de tasses de lait. Au bout de douze ou quinze heures, les globules gras que ce lait contient se sont réunis au-dessus des tasses.

» Si nous enlevons délicatement, avec une cuiller, toutes ces couches de crème qui surnagent pour les mettre dans un même vase, ce vase étant bien clos pour empêcher que le contenu ne s'en échappe, nous n'aurons plus qu'à l'agiter, qu'à le secouer très-brusquement pendant un certain temps pour y trouver, quand nous l'ouvrirons, une masse de beurre.

— Eh quoi! tout bonnement en secouant il viendrait du beurre. Dis-tu vrai, oncle Anselme?

— Oui, ma foi!

— C'est drôle, on croirait que ce soit un de ces tours d'escamotage que tu nous menas voir un soir. Te rappelles-tu? L'escamoteur fit mettre par une dame une pièce de monnaie dans une boîte. Quand il secouait la boîte, on entendait bien que la pièce était dedans; mais quand la dame ouvrit, ce fut une fleur qu'elle trouva à la place de la pièce.

— Il m'en souvient; mais l'opération dont je vous parle n'a rien de commun avec l'escamotage. Si nous trouvons du beurre dans le vase, c'est que nous l'y avions mis en y mettant de la crème : — la crème n'étant composée d'autre chose que des globules gras dont le beurre doit se former, mais qui sont encore mélangés avec des parties liquides du lait.

« Si vous ne comprenez pas ce que nous avons fait en agitant le vase où la crème était enfermée, je vais tâcher de vous le faire comprendre. »

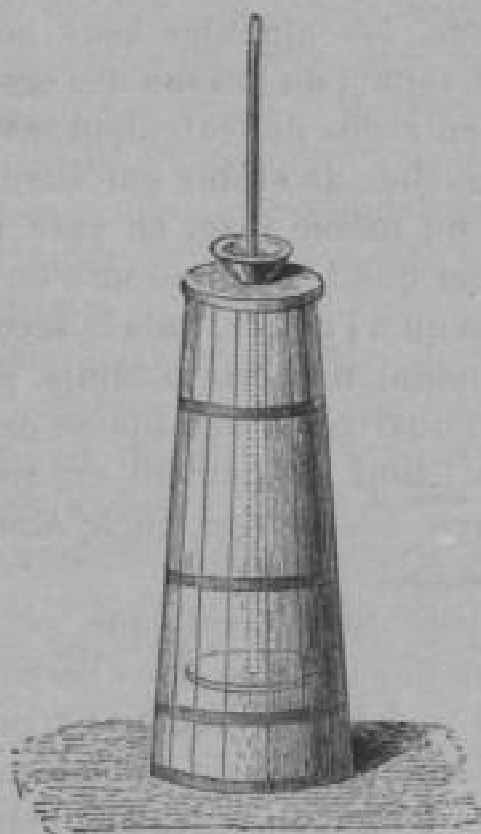
En parlant ainsi, je versai dans un verre une certaine quantité d'eau, dans laquelle je déposai, quand elle ne remua plus, quatre ou cinq petites bribes de beurre que j'avais prises avec la pointe du couteau et qui restèrent flottantes.

« Supposez, dis-je, que ces morceaux relativement gros vous représentent chacun un des globules gras qui sont des milliers de fois plus petits. Le liquide étant au repos, ils surnagent sans adhérer l'un à l'autre. Si maintenant j'imprime à l'eau un mouvement, soit en la remuant avec un objet quelconque, soit en secouant le verre, deux de ces mor-

ceaux ne tarderont pas à se choquer ; en se choquant ils se colleront, se souderont l'un à l'autre, et si nous agitons le liquide jusqu'à ce que la rencontre ait eu lieu entre tous les morceaux de beurre, nous ne retirerons plus du verre qu'un seul morceau formé par l'adhérence de tous.

»Eh bien! pour fabriquer le beurre dans les fermes on ne fait rien de plus ni de moins, sinon opérer sur des quantités plus grandes, en produisant par des procédés plus ou moins perfectionnés l'agitation qui doit faire que les globules gras qui se rencontrent se prennent en masse.

»L'ustensile employé à cet effet a reçu le nom général de *baratte*. La baratte primitive, celle qui a été en usage à peu près partout pendant bien des siècles, est une sorte de petite cuve de bois cerclée de fer, évasée par le bas, resserrée par le haut, où elle se ferme par un couvercle percé d'un trou par lequel passe un long bâton qui sert de manche à un petit disque de bois.


Baratte primitive.


Baratte normande.

» La crème ayant été recueillie sur les pots de lait laissés au repos, on la verse dans la baratte; on introduit dans celle-ci le disque emmanché, on pose le couvercle par où passe le bâton. Et l'on *bat* le beurre, c'est-à-dire qu'on lève et rabaisse le disque pour produire l'agitation de la crème jusqu'à ce que l'on juge que toute la masse soit prise, — ce qui exige en moyenne une grande heure, et cause une véritable fatigue à la personne chargée de l'opération.

» On a d'ailleurs apporté à cet appareil vénérable par son antiquité, car on croit qu'il remonte aux anciens Germains, plusieurs modifications qui ont surtout pour but d'obtenir plus rapidement les mêmes effets en dépensant moins de force : il y a, par exemple, la baratte dite *normande* formée d'un petit tonneau à l'intérieur duquel des planchettes crénelées sont placées, qui impriment des secousses à la crème quand le tonneau qui repose sur des chevalets est mis en mouvement par une manivelle ; puis une autre baratte employée plus généralement dans le centre de la France, — dans laquelle, au lieu que ce soit le baril qui tourne, celui-ci est immobile, mais contient une espèce de moulinet dont les ailettes battent la crème en tournant, etc.

» C'est toujours, comme vous voyez, le même principe.

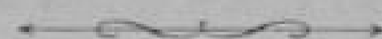
»La masse du beurre une fois obtenue,on la retire de la baratte, on la pétrit, on la lave dans l'eau pour la débarrasser du liquide laiteux dans lequel elle a été formée ; on en forme, soit de grosses *mottes*, soit de petits pains d'un demi-kilogramme ; et il va aux consommateurs.

» Il n'est pas besoin de vous faire remarquer que la qualité du beurre en général dépend de la qualité du lait, qui à son tour dépend des divers pâturages que fréquentent les animaux.

»Notons cependant que les beurres les plus fins et les plus estimés sont faits (ce qui ne change rien au procédé) avec du lait que l'on vient de traire et que l'on met aussitôt dans la baratte. L'avantage vient en ce cas de ce que la crème n'ayant pas vieilli au contact de l'air avant sa transformation en beurre n'a pu en aucune façon ni aigrir, ni rancir.

»Quant au beurre qu'on veut conserver, on le sale ou on le fond, mais ce ne sont là que des détails dont vous n'avez que faire. Parlons maintenant du fromage, ou plutôt retournons à notre *lait tourné*. »

A suivre. L'ONCLE ANSELME.





M. Santini s'élança sur les pas d'Adrien. (P. 242, col. 2.)

DEUX MÈRES[1]

XXXI

L'album d'Adrien.

Quelques jours après le retour des Sables-d'Olonne, Adrien déjeunait entre sa mère et le vieux Pascaud, qui ne les quittait plus, pour se dédommager de la séparation, lorsque Bastien, qui était venu deux ou trois fois par semaine demander des nouvelles des voyageurs, entra pour leur souhaiter la bienvenue.

Il était grand comme un homme, Bastien, et ses dix-huit ans en avaient fait un joli garçon. Grâce aux leçons d'Adrien et de Mme Mauloy, il était instruit pour son âge et sa position, et comme, pendant le voyage aux Sables-d'Olonne, M. Pascaud, sous prétexte de se désennuyer, mais en réalité pour qu'il pût gagner davantage, lui avait appris à lire le grec, il était désormais compté comme un des ouvriers les plus utiles de son imprimerie. Madelon n'avait pas sujet de s'attrister en paradis.

Bastien donc entra, s'informa du voyage et des santés, fit compliment à Mme Mauloy de sa bonne mine, et demanda « si M. Adrien avait fait là-bas le portrait de sa maison » ; Adrien lui mit son album entre les mains.

Bastien tournait les pages, se récriait d'admiration, et jetait en même temps des regards inquiets vers la pendule. Au bout d'un instant il posa l'album sur la table avec un air de regret.

« Il faut que je m'en aille, dit-il, j'ai de l'ouvrage pressé. C'est dommage pourtant : c'était si beau !

— Emporte-le, tu le verras ce soir chez toi, » dit Adrien.

Bastien ne se le fit pas répéter : il mit l'album sous son bras et partit en courant.

Une heure après, il était installé à son travail, pensant au plaisir qu'il aurait à rouvrir ce bienheureux album, qu'il avait posé fermé devant lui, lorsque M. Santini entra dans l'atelier.

M. Santini était un graveur de talent ; il dirigeait l'exécution de toutes les vignettes et gravures que la maison Nobret et Cie plaçait dans ses nombreuses publications illustrées. Il venait souvent à l'imprimerie pour surveiller la disposition des dessins dans le texte. Ce jour-là, il avait l'air de fort mauvaise humeur.

Il expliqua ce qu'il voulait, et il allait se retirer lorsque le prote l'arrêta, et, lui présentant des épreuves ornées de gravures :

« Et ce livre-là, monsieur, quand en aurons-nous la suite? Voilà bien quinze jours qu'il est arrêté. »

M. Santini éclata.

« Eh ! parbleu ! est-ce que je le sais, moi? Ces dessinateurs sont tous les mêmes, des génies méconnus, que la société laisse pourrir sur la paille ; et quand la société leur fournit du travail honorable et bien payé, où ils peuvent montrer leur talent, ils ne veulent plus rien faire. Jolie race, ma foi !

— Vous n'avez plus de dessins à y mettre, alors ?

— Plus un seul ! Voilà trois semaines que je tourmente le dessinateur ; il est dans une veine de paresse et ne me donne pas seulement une pauvre vignette.

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209 et 225.

Tout à l'heure, je vais chez lui : il est parti pour un voyage, en laissant une lettre où il déclare qu'il n'est pas en train de travailler, et qu'on peut confier le reste des dessins à qui on voudra. Nous voilà bien avancés ! »

Le protc était consterné.

« Est-il possible ! un si bel ouvrage, si soigné, l'honneur de notre imprimerie ! Vous ne pouvez pas le laisser ainsi, monsieur Santini : il faut faire faire les dessins par un autre artiste.

— Lequel ? Ils sont tous occupés ; et puis il n'y en a pas un qui dessine aussi bien que ce paresseux qui nous met dans un si bel embarras. L'éditeur va être content ! »

Connaissez-vous les lois de l'attraction ? Les savants s'en sont beaucoup occupés ; mais ils en ont négligé quelques-unes. Il y a une sorte d'attraction morale, intellectuelle, sympathique ou tout ce que vous voudrez, qui fait que la main d'un musicien, par exemple, est invinciblement sollicitée à se saisir des cahiers ou feuilles de musique qui se trouvent à sa portée, ou même hors de sa portée, sur un piano ou dans un casier. La même attraction pousse un *bibliophile* ou *mane*, à ouvrir et à feuilleter tout ce qui se rencontre de livres sur son chemin ; et M. Santini, qui passait sa vie entre des dessins et des gravures, obéit à cette même attraction en s'emparant de l'album de toile grise qui attendait les loisirs de Bastien.

Il le prit, sans même s'en apercevoir, pendant qu'il exprimait son mécontentement ; il l'ouvrit machinalement en finissant de parler... et son humeur changea tout à coup.

« Tiens ! tiens ! tiens ! joli coup de crayon, fin, naïf, gracieux... de l'énergie avec cela ! voilà des marins fièrement campés ! et des bateaux vus en raccourci qui sont étonnants !... Une vieille rue joliment éclairée ; c'est très-fort comme perspective. Et des groupes superbes ; on dirait que ces gens-là se sont disposés exprès pour se faire peindre... Le gaillard qui a fait cela a un fameux talent ! Ça n'est pas toi, par hasard ?

— Moi ! oh ! bien sûr que non ! répondit tout abasourdi Bastien, à qui s'adressait cette question.

— Eh bien, qui est-ce alors ?

— Ah ! c'est un jeune homme qui sait tout, et qui a un esprit comme vous n'en avez peut-être jamais rencontré, sans vous offenser, monsieur Santini. Il fait ces dessins-là pour s'amuser, car ça n'est pas son métier, d'être artiste.

— Ah ! ça n'est pas son métier ! Il est bien dégoûté, ton jeune homme ! Quel métier fait-il donc ?

— Il est clerc chez un grand notaire, Me Pothain. »

M. Santini poussa un éclat de rire strident, digne de Méphistophélès.

« Clerc de notaire ! ce garçon-là clerc de notaire ! est-il fou ? ou bien a-t-il un papa féroce qui le force à gâcher du papier timbré au lieu de dessiner !

— On ne l'y force pas, » répondit Bastien blessé ; et il raconta au graveur l'histoire d'Adrien.

M. Santini, pendant ce récit, s'essuya deux ou trois fois les yeux avec les revers de sa manche, sous prétexte de chasser une mouche qui n'existait pas. Ensuite il ferma l'album et le mit sous son bras.

« J'emporte ça, dit-il à Bastien. Oh ! n'aie pas peur, on en aura soin ; on sait ce que ça vaut. Ce sera une bonne affaire pour ton jeune homme que je sois venu ici aujourd'hui. Il rentre chez lui à cinq heures, dis-tu ? Écris-moi son adresse... bon... Clerc de notaire, allons donc ! Je vais montrer cet album à M. Nobret, et nous verrons bien ! »

A cinq heures précises, M. Santini, l'album d'Adrien sous le bras, se promenait dans la rue Saint-Jacques, regardant tous les passants pour deviner l'auteur des dessins qui l'avaient charmé. Il vit un grand jeune homme brun entrer à l'adresse indiquée ; aussitôt il s'élança sur ses pas, et il arriva presque en même temps que lui au cinquième étage.

« Monsieur Adrien Mauloy ?

— C'est moi, monsieur.

— Je désirerais vous parler : je suis M. Santini, chef de la gravure à la maison Nobret et Cie. »

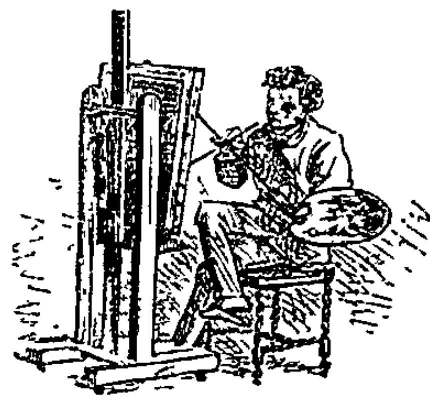
Adrien s'inclina et introduisit le visiteur.

« Monsieur, dit M. Santini après avoir salué respectueusement Mme Mauloy, je viens au nom de la maison Nobret et Cie vous proposer une affaire. Voici un ouvrage illustré que le dessinateur a laissé à la moitié : voudriez-vous vous charger de l'achever ? Cet album — et il montrait l'album d'Adrien — nous montre qu'il y a en vous l'étoffe d'un véritable artiste ; et si vous voulez travailler pour MM. Nobret, vous ne manquerez point de besogne ni de moyens de vous faire connaître. »

Adrien était au septième ciel. Il s'engagea à livrer dans un bref délai les dessins demandés. Quand les conventions furent faites, M. Santini reprit l'album.

« Je vais, dit-il en riant, le rendre en passant au petit imprimeur ; je suis sûr qu'il se ronge d'inquiétude. »

Le livre fut achevé, et Adrien sut si bien imiter la manière du premier dessinateur, que l'unité de



l'œuvre ne fut pas rompue par le changement d'artiste. Aussi M. Nobret, enchanté, lui confia-t-il sur-le-champ un autre volume à illustrer ; et, un an après le voyage aux Sables-d'Olonne, Adrien, dessi-

nateur déjà connu et estimé, voyait s'ouvrir devant lui le chemin de la gloire et de la fortune.

Il avait plus de travail qu'il n'en pouvait faire dans les heures de liberté que lui laissait l'étude du notaire; il crut donc pouvoir se consacrer entièrement à l'art auquel il avait si courageusement renoncé jadis. Mᵉ Pothain regretta beaucoup son clerc, qui n'était pas facile à remplacer, surtout pour la correspondance étrangère; mais comme il était brave homme, il se réjouit de sa chance, et tous deux se séparèrent de bonne amitié.

Adrien loua alors tout près de chez lui un petit atelier; il voulait peindre. Le vieux Pascaud trouva moyen de lui faire faire la connaissance d'un peintre qui s'intéressa à lui et lui donna quelques leçons; et le jeune homme travailla avec ardeur. Claire, complétement rétablie, avait repris ses travaux; elle pouvait même s'y livrer avec plus de suite que jadis, car Adrien avait tenu à la décharger des soins du ménage, confiés désormais à la fille de la portière. Adrien voulait que sa mère reprit ses jolies mains, qu'il trouvait si douces quand il était petit. Ils passaient de bonnes journées à l'atelier, lui peignant, elle écrivant; et le vieux Pascaud venait souvent s'offrir comme modèle : il ne se serait pas permis d'encombrer l'atelier de sa présence, s'il n'avait pas cru y être bon à quelque chose.



Ça n'est pas son métier ! dit M. Santini. (P. 242, col. 1.)

XXXII

Deux portraits.

C'est le 30 novembre, jour de Saint-André, que tombait la fête de Mᵉ Pothain; et Laure avait coutume d'y songer longtemps à l'avance, et de préparer un joli cadeau. Or tout le cabinet et toute la chambre du notaire étaient remplis de meubles recouverts en tapisserie par les mains de sa fille : on y voyait des coussins, des étagères, des vide-poches, des tabourets, des dessous de lampes, des corbeilles à papiers, et une foule d'autres menus objets faits ou donnés par Laure, tant à la Saint-André qu'au 1ᵉʳ janvier, ou au jour de naissance de son père; elle ne savait vraiment plus que faire. Elle prit son chapeau, son manteau et son manchon, et pria miss Maggy de l'accompagner chez Mᵐᵉ Mauloy, qui lui donnerait peut-être une bonne idée.

Mᵐᵉ Mauloy était à l'atelier. Laure s'y rendit, babilla, regarda peindre Adrien, fouilla dans les cartons, examina les études, et finalement, frappée d'admiration devant un profil du vieux Pascaud :

« J'ai mon idée! s'écria-t-elle, en frappant ses petites mains l'une contre l'autre. Monsieur Mauloy, auriez-vous le temps d'ici le 30 novembre de faire un portrait ?

— Mais oui, mademoiselle, si le modèle consentait à me donner assez de séances.

— Toutes les séances que vous voudrez! Faites-moi mon portrait pour la fête de mon père, voulez-vous? Cela lui ferait tant de plaisir, et à moi aussi! »

Adrien eut comme un éblouissement. Entreprendre une pareille œuvre, une tête de jeune fille! rendre ce teint transparent, si délicat, si pur, cette fraîcheur de rose du Bengale, ces contours si fins et si arrondis, ces cheveux si légers, d'un blond si doux et si brillant à la fois, quelle audace! il avait peur d'échouer, et pourtant il avait grande envie d'essayer.

« Vous ne me répondez pas? reprit-elle, inquiète.

— Je réfléchis, mademoiselle... c'est bien difficile, ce que vous demandez là.

— Essayez toujours; je poserai si bien!

— J'essayerai; mais si je ne réussis pas, vous ne vous moquerez pas de moi.

— Jamais! » dit Laure à voix basse.

Il la regarda, étonné de ce mot solennel. Elle avait rougi, et ses yeux étaient pleins de larmes. La pauvre enfant avait cru à un reproche d'Adrien pour sa moquerie d'autrefois. Il comprit et lui sut gré de ce remords. Pour la distraire, il lui fit choisir une pose, décider la grandeur du portrait, la toilette qu'elle mettrait, les heures des séances; et l'on convint de commencer le lendemain.

Adrien réussit au delà de son espoir; et Me Pothain, le jour de Saint-André, se trouva dans sa chambre entre deux têtes blondes qui lui souriaient, aussi fraîches, aussi gracieuses et presque aussi vivantes l'une que l'autre: celle de sa fille et celle du portrait. Son enthousiasme ne connut pas de bornes quand il apprit le nom du peintre; il l'avait eu trois ans dans son étude, c'était presque comme s'il lui eût appris la peinture. Il paya généreusement Adrien, l'invita à dîner ainsi que sa mère, et le présenta à beaucoup de personnages influents, qui pouvaient avoir envie de se faire peindre.

Le portrait fut placé dans le salon, et vu par bon nombre de nobles ou riches clients, parmi lesquels il faut citer l'oncle Chaldry.

Si Me Pothain était fier d'avoir été le patron du jeune artiste, que devait penser M. Chaldry, qui était son grand-oncle? Ses sentiments étaient fort mêlés; il y entrait un certain orgueil, qui faisait naître en lui une sorte de tendresse pour ce neveu qui avait su se passer de lui (l'oncle Chaldry, ayant fait sa fortune lui-même, estimait les caractères énergiques). Il y entrait aussi un certain ressentiment de ce qu'Adrien n'avait pas recherché sa protection et avait répondu froidement à ses avances, sans paraître les comprendre; il y entrait encore un peu de regret et de honte de sa dureté d'autrefois, et, chose étrange, une certaine timidité. Il mourait d'envie de dire tout haut: « C'est mon neveu! » et de recueillir pour son compte une partie des éloges que l'on accordait au portrait de Laure; mais il craignait d'entendre cette remarque toute naturelle: « Comment ne l'a-t-on jamais vu chez vous? » et il n'était pas bien sûr qu'Adrien voulût y venir s'il se décidait à l'en prier.

Il aurait voulu s'y faire engager par Cécile; mais Cécile, à toutes les invites qui lui venaient de ce côté-là, faisait la sourde oreille; elle avait moins envie que jamais d'opérer un rapprochement. L'oncle, entre deux attaques de goutte, entendait parler des folies de Robert, que Cécile lui cachait soigneusement lorsqu'il était retenu par le mal sur son coussin et dans sa flanelle, et il avait des accès de colère qui terrifiaient la malheureuse femme. « S'il déshéritait Robert, pensait-elle, qu'est-ce que nous deviendrions? » Elle prêchait son fils, qui l'embrassait, lui faisait de belles promesses — et recommençait à la première occasion. Ce n'était pas qu'il fût vicieux, mais il ne savait pas résister aux entraînements, et puis, n'ayant pas d'occupations utiles, il se trouvait livré à toutes les tentations qui assiégent les gens désœuvrés. Il avait une certaine affection pour son oncle; mais cette affection n'était pas bien profonde: c'était du reste la faute de M. Chaldry, qui n'avait jamais eu pour lui ni la sévérité, ni la tendresse d'un père. Robert donc trouvait tout simple de recevoir les dons de son oncle, et il maugréait, comme si on lui eût refusé son dû, quand l'oncle se faisait tirer l'oreille pour payer.

Le fait est que M. Chaldry se faisait beaucoup tirer l'oreille; et il avait ses raisons pour cela. Lorsqu'il s'était donné le luxe d'un héritier, il n'avait pas prévu que cet héritier lui coûterait si cher. « Dans son temps, » comme il disait, un jeune homme se trouvait riche avec la dixième partie de ce que dépensait Robert; dans son temps aussi, les domestiques, les maisons, les ouvriers, la nourriture et tout le reste se payaient la moitié de ce qu'il fallait les payer aujourd'hui. Le revenant des Indes ne s'était donc point, en arrivant à Paris, trouvé aussi riche qu'il avait cru l'être en partant de Calcutta; et comme il tenait à mener en France une vie somptueuse, il avait cherché les moyens d'augmenter ses revenus. Au lieu d'abandonner complétement ses affaires de Calcutta, où il avait créé des fabriques de tissus de soie et de tissus de coton, il avait conservé un intérêt considérable dans la plus importante de ces fabriques.

Le reste de sa fortune se composait de valeurs déposées chez Me Pothain (celles-ci étaient en sûreté) et de sommes dont il gardait le maniement, et qu'il plaçait dans les entreprises qui lui paraissaient avantageuses. Or, il lui était souverainement désagréable, quand il avait tiré de son secrétaire des fonds qu'il destinait à une excellente spéculation, de les verser dans les mains des créanciers de son neveu.

Il se fâchait, il tempêtait; mais il fallait finir par payer; et il s'en allait alors, pour ne pas manquer son excellente spéculation, retirer quelques-unes des valeurs dont Me Pothain avait la garde. Me Pothain, qui n'aimait pas les spéculations, mais les

placements solides, secouait la tête et tâchait de détourner son client de cette voie dangereuse ; mais M. Chaldry était fort entêté, et se croyait un coup d'œil infaillible en affaires ; d'ailleurs il avait toujours réussi, Mᵉ Pothain était obligé d'en convenir. Ils décidèrent pourtant tous deux, d'un commun accord, lorsque Robert fut majeur, que, pour l'habituer à régler ses dépenses, son oncle lui accorderait désormais une pension supérieure à ce qu'il avait payé pour lui dans l'année précédente, mais qu'il ne lui serait pas permis de faire un centime de dettes. Robert fut mandé, averti, admonesté, et, trouvant le chiffre de la pension plus que satisfaisant, il promit de bonne foi tout ce qu'on voulut.

M. Chaldry croyait modérément aux promesses de son héritier; et quoiqu'il eût été convenu que les fautes passées seraient couvertes par une amnistie générale, et qu'on n'en parlerait plus, l'oncle ne pouvait s'empêcher d'y penser et d'en garder quelque ressentiment. Mécontent de l'un de ses neveux, il se sentit invinciblement attiré vers l'autre; et, un jour qu'Adrien travaillait dans son atelier, il vit arriver Mahadiah, qui demanda gravement « si monsieur le peintre pouvait recevoir son maître. »



Les deux tableaux d'Adrien. (P. 245, col. 2.)

Adrien y consentit : il se trouvait seul ce jour-là. « Si ma mère y eût été, se dit-il, je ne l'aurais pas reçu; car s'il ne se fût pas montré poli envers elle, j'aurais été obligé de le mettre à la porte. »

On voit qu'Adrien se défiait beaucoup de l'oncle Chaldry.

Il avait tort : l'oncle Chaldry n'avait ce jour-là nulle envie d'être impoli envers qui que ce fût, et il chercha un instant, en regrettant de ne pas le rencontrer, ce regard qui l'avait tant ému à la porte du lycée, plusieurs années auparavant. Il complimenta très-fort le jeune peintre sur le portrait de Mˡˡᵉ Pothain, regarda les études qui couvraient les murs, acheta deux petits tableaux dont il fixa lui-même le prix, fort au-dessus de ce qu'Adrien lui aurait demandé, et finit par prier le jeune homme de faire son portrait.

Il voulait être peint dans une belle robe de chambre orientale (il détestait les habits noirs) avec Mahadiah en costume hindou.

Adrien accepta.

Il fut d'abord un peu gêné par le regard de son oncle, qui semblait vouloir le percer à jour ; et Adrien avait résolu de rester pour lui un étranger, comme l'oncle lui-même l'avait décidé autrefois. Il demeura donc froid et presque muet, comme s'il s'absorbait dans son travail. Mais peu à peu, en véritable artiste, il s'éprit de son modèle, et cherchait à surprendre pour le fixer sur la toile le secret de cette physionomie ; non-seulement il répondit à M. Chaldry, mais encore il chercha à animer la conversation et se montra gai et causeur.

L'oncle était charmé, et commençait à se dire, comme autrefois Mᵉ Pothain : « Pourquoi n'est-ce pas celui-là ? »

Claire ne paraissait pas à l'atelier.

Le portrait fut fini avant l'ouverture du Salon : M. Chaldry voulut qu'il y figurât, et le fit entourer d'un cadre monumental. A son exemple, Mᵉ Pothain y envoya aussi celui de Laure.

Il se réjouissait à l'idée de monter la garde devant le tableau, et d'entendre dire : « La jolie personne ! une vraie rose ! quel air distingué ! quels beaux cheveux ! Savez-vous qui elle est ? » Il y avait de quoi faire demander Laure en mariage par une demi-douzaine de princes, tout au moins.

Si Laure fut demandée par un ou plusieurs princes, il faut croire qu'elle les refusa, car elle resta mademoiselle Pothain.

Mais Adrien, qui s'était présenté à l'exposition petit artiste inconnu, en sortit portraitiste à la mode.

Du matin au soir, chaque jour, il se formait des groupes devant le portrait de M. Chaldry. On admirait la manière large et fine à la fois dont le peintre avait traité cette tête de vieillard aux yeux noirs et à la longue barbe blanche ; on louait les étoffes, les accessoires, le plateau que tenait Mahadiah en turban blanc, debout derrière son maître, et l'on disait que l'artiste réussissait dans la nature morte aussi bien que dans la nature vivante. Et quand on regardait la fraîche figure de Laure, si rose et si souriante, les éloges redoublaient, et l'on portait aux nues ce jeune peintre si habile dans des genres si différents.

Adrien eut une des premières médailles de cette année-là, et plus de commandes de portraits qu'il

n'en pouvait exécuter. Nous citerons seulement celui de la baronne de Lhoseraye, qui voulut être peinte en robe de satin cramoisi.

A suivre. Mme Colomb.



LES CHIENS DES VILLES D'ORIENT

Dans toutes les villes de l'Orient, on rencontre dans les rues et sur les places une espèce de chiens qui vivent en liberté et n'appartiennent à personne. Ce sont des chiens-loups de taille moyenne, fauves, le museau effilé, les oreilles droites et pointues, et la robe en fort mauvais état, car ils sont généralement saignants, écorchés, couverts de morsures et remplis de poussière. Ces chiens font l'office de balayeurs publics : ils dévorent les immondices et nettoient la rue. Toujours affamés, toujours au guet, ils ont vite fait d'engloutir les débris de toute sorte qu'on jette dans les marchés ou à la porte des maisons. Les Musulmans les tolèrent, à cause de ce service de propreté, qu'ils font avec une gloutonnerie si consciencieuse, malgré le mépris qu'ils ont pour ces animaux, considérés par eux comme immondes. Ces chiens sont d'ailleurs très-hargneux, se battant sans cesse les uns contre les autres, aboyant aux passants la nuit, et surtout aux Européens, dont le costume paraît les agacer particulièrement. Il est vrai qu'ils ne poussent guère leur hostilité plus loin: il suffit de se baisser en faisant le geste de ramasser une pierre pour les mettre aussitôt en déroute. L'expérience leur a enseigné la valeur offensive de ce geste, et ils se mettent bien vite hors de portée du caillou imaginaire qu'ils croient voir entre les mains de l'homme.

Ces chiens si rébarbatifs sont tout à fait sauvages, et malgré les misères de leur existence indépendante, la faim, les coups de pierres, les coups de dents et les coups de bâton, ils tiennent singulièrement à leur liberté. Au Caire, j'en avais pris un petit, encore à la mamelle, qui se vautrait dans la rue avec ses petits frères, non sans avoir risqué de me faire mordre par la mère, qui s'opposait énergiquement à mes tentatives d'adoption. Je réussis à consommer mon rapt, et j'emportai mon petit chien dans ma maison, où je lui donnai du lait, et où je l'élevai très-bien. Il grandit, parut s'attacher à moi, et se conduisit tout à fait comme un de nos chiens, sauf qu'il se montrait très-farouche à l'endroit des visiteurs qu'il ne connaissait pas, et faisait des tentatives peu amicales sur leurs mollets, dès qu'ils ne se tenaient pas en garde. Mais, en dehors de ce caractère hargneux, il se conduisait très-raisonnablement, et je lui avais même appris à faire le beau et à rapporter. Il vivait d'ailleurs en assez bonne intelligence avec les autres bêtes de la maison, un singe très-malicieux qui lui jouait toute sorte de mauvais tours, deux mangoustes silencieuses et réservées, mais sournoises et batailleuses, et un aigle apprivoisé, tout à fait pacifique et somnolent. Il s'était pris d'une affection tout intime pour mon âne, et avait choisi son écurie pour chambre à coucher. Je le croyais donc tout à fait civilisé, lorsque à la première occasion où on laissa ouverte la porte de la maison il prit la clef des champs, malgré les caresses et les succulentes pâtées dont je l'avais comblé.

Trois jours après, je passais sur la place de l'*Ezbekieh*, pensant à l'ingratitude des hommes et des bêtes, quand un chien se leva du milieu d'une douzaine d'autres qui se vautraient dans la poussière, et vint à moi en remuant la queue : c'était mon toutou adoptif qui me disait bonjour à sa manière. A ma grande surprise, il me suivit toute la journée ; mais quand je revins à la maison, il s'arrêta devant la porte du jardin et s'assit résolûment, de l'air de quelqu'un qui dit : Je n'irai pas plus loin. C'était pourtant l'heure du repas. Le lendemain et les jours suivants, il fit régulièrement le même manége, m'attendant sur la place, venant à moi dès qu'il me voyait, m'accompagnant partout, mais s'arrêtant à la porte de la maison. Ni caresses, ni débris de cuisine, ne réussirent à le faire renoncer à son vagabondage et à sa liberté.

Ces chiens indépendants ont un gouvernement. Chaque bande se réserve un quartier où elle ne laisse pas pénétrer les autres. Le chien qui s'aventure hors de son quartier est immédiatement reconnu, signalé et houspillé par tous les chiens du quartier étranger. Ils sont entre eux comme Guelfes et Gibelins, et se risquent rarement hors de leur cité. Dans leur propre quartier, ils ne tardent pas à faire la connaissance de leurs voisins, même à deux pieds, et les traitent en concitoyens. Les chiens du quartier de la Citadelle, par exemple, ne manquaient pas une occasion d'aboyer contre moi et de me montrer les dents, faute de mieux, au lieu que les chiens de *Darb El Gueninch*, où je demeurais, me laissèrent, au bout de huit jours, passer à toute heure du jour et de la nuit, librement, sans grognements ni protestations. J'assistai même un jour à un spectacle curieux. Un concert d'aboiements furieux attira mon attention vers le fond de la petite place de *Gueninch* (du Jardin), et je vis un chat dé-

boucher à toute vitesse sur la place, poursuivi par une meute de chiens acharnés. Ces chiens sortaient d'un pays étranger pour les nôtres ; ils venaient de l'autre côté de la frontière, de *Darb El Barabrah* (la ruelle des Nubiens). Aussitôt tous les chiens de la place, indignés de cette violation de limites, se précipitèrent sur les intrus, grondant, aboyant et mordant. Il y eut une belle bagarre, mais la victoire resta du côté du droit, et les chiens envahisseurs furent repoussés et honteusement pourchassés jusque dans leur ruelle des Nubiens, laissant une moitié d'oreille et un morceau de queue comme trophée aux vainqueurs. Le chat si bravement défendu fut témoin de la bataille, perché sur un toit où il s'était empressé de se réfugier, et d'où il encouragea ses défenseurs en faisant le gros dos d'un air tout à fait guerrier. C'était un chat du quartier, et les chiens avaient fait respecter son droit de bourgeoisie et le leur.

A Bakou, au Caucase, où les chiens sont pareils à ceux de toutes les villes de l'Orient, je les ai vus se réunir matin et soir, se placer en cercle et hurler pendant dix bonnes minutes. Un de mes compagnons de voyage prétendait que ces chiens musicaux étaient des adorateurs du soleil, et qu'ils chantaient un hymne à cet astre. Quoi qu'il en soit, les chiens de Bakou m'avaient en médiocre estime et se sauvaient du plus loin qu'ils me voyaient, de sorte que je n'ai pas pu obtenir leurs confidences. La cause de ce dissentiment entre les chiens de Bakou et moi était un mien chien du Kurdistan, qui répondait au nom tatar d'*Arslane*, Lion.

Mon fidèle Arslane était certainement la plus grande et la plus vigoureuse bête de son espèce que j'eusse vue. Il était plus haut que les plus forts terreneuves. Les roquets de Bakou, aussi peu hospitaliers que leurs confrères du Caire, avaient fait un détestable accueil au vaillant Arslane, et s'étaient avisés de lui chercher querelle. Arslane, un peu surpris d'abord, s'était bien vite remis de son étonnement et leur avait témoigné l'indignation que lui causaient leurs mauvais procédés en en étranglant une demi-douzaine.

Depuis ce temps, du plus loin qu'ils nous voyaient, ils s'empressaient de se promener d'un autre côté et de nous céder respectueusement le passage.

Si mes lecteurs vont jamais en Orient et qu'ils tiennent à y conduire un chien, je leur conseille d'en choisir un de la taille d'Arslane. Ceux d'entre eux qui ont lu le voyage du docteur George Schweinfurth au cœur de l'Afrique apprendront sans doute avec plaisir que le brave Arslane est devenu le compagnon favori de ce savant et hardi explorateur.

L. CAHUN.

L'AFRIQUE CENTRALE[1]

I

LE PAYS DES NIAM-NIAMS (*suite*)

« Moi-même, dit M. Schweinfurth, je peux citer des chefs, tels que Vouando, qui repoussent avec force l'idée de manger de la chair humaine, bien que, toujours en guerre, ils aient constamment l'occasion de satisfaire leur appétit, si tel était leur goût.

» Néanmoins, d'après ce que j'ai entendu dire, et surtout d'après ce que j'ai vu, j'affirme sans hésiter que les Niam-Niams sont anthropophages ; que, loin d'en faire mystère, ils recueillent les dents de leurs victimes, et s'en composent des colliers dont ils se parent avec ostentation. Dans leurs trophées de chasse se voient les crânes des gens qu'ils ont dévorés, et la graisse humaine est chez eux d'une vente journalière. On dit qu'absorbée à large dose, cette graisse produit l'ivresse ; mais, bien que le fait m'ait été assuré par beaucoup de monde, je n'ai jamais pu découvrir sur quoi reposait cette assertion.

» En temps de guerre, à ce que l'on rapporte, des gens de tous les âges sont mangés, principalement les vieillards que leur faiblesse rend une proie plus facile. On ajoute que, dans tous les temps, lorsqu'un individu meurt dans l'abandon, son corps sert de pâture aux habitants mêmes du district où il a vécu. Bref, tous ceux qui chez nous seraient livrés au scalpel de l'anatomiste, ont là-bas le triste sort que nous venons de dire. »

On ne rencontre chez les Niam-Niams aucune ville, aucun village proprement dit. Les cases ne s'y réunissent que par petits hameaux de deux ou trois familles, s'éparpillant dans les endroits cultivés, endroits que séparent des lieux absolument déserts d'une étendue considérable.

Tous les chefs revêtus de l'autorité souveraine portent le titre de *bié*, dont la prononciation se rapproche beaucoup de celle du mot *bien*. Leur pouvoir est limité au droit de faire la paix et la guerre, et à celui d'appeler sous les armes tous les hommes capables de porter une lance. Ils ont en outre pour fonctions d'exécuter eux-mêmes les condamnés à mort.

Leur revenu, en tant que liste civile, se compose uniquement de l'ivoire et de la moitié de la chair des éléphants tués dans le canton qu'ils gouvernent. Pour le surplus, ils comptent sur le produit de leurs terres qui sont cultivées par des esclaves, ou

1. Suite. Voy. page 232.

plus généralement par leurs nombreuses épouses.

Dans la province de l'ouest, où fleurit la traite de l'homme, une partie du tribut est payée en jeunes gens des deux sexes, que le chef vend aux Darfouriens, et dont une portion du prix est donnée aux familles des vendus à titre d'indemnité.

Bien que les princes niam-niams dédaignent toute pompe extérieure, leur autorité n'en est pas moins grande. Pas un de leurs sous-chefs n'oserait, sans leur ordre, se mettre en lutte avec un voisin, accepter une trêve, ou déposer les armes.

Sûrs de leur prestige, ils n'ont d'autre marque de leur dignité qu'une attitude altière. Il en est qui par leur air majestueux, par leur tenue et leurs gestes pleins de noblesse et d'aisance, pourraient rivaliser avec n'importe quels potentats. La crainte qu'ils inspirent à leurs sujets est inexprimable.

On raconte que, pour rappeler le droit de vie et de mort dont ils sont investis, il leur arrive de feindre des accès de fureur pendant lesquels, jetant un lazzo au milieu de la foule, ils attirent à eux le premier venu et le décapitent de leur propre main.

Le fils aîné hérite du titre de banqui et du rang paternel. Ses frères, qui deviennent ses lieutenants, sont envoyés dans les différents districts, où ils commandent les guerriers, dirigent les battues, et ont généralement une part assignée d'avance dans les produits de la chasse.

Toutefois il arrive souvent que, parmi les frères, quelques-uns visent à l'indépendance; les autres soutiennent l'aîné; et presque toujours la mort du souverain est l'occasion d'une série de guerres intestines, dont les violences ne cessent que par le meurtre des compétiteurs ou par l'égale faiblesse des rivaux.

Des trente-cinq chefs qui, lors du passage de Schweinfurth, régnaient sur une aire de quarante-huit mille milles carrés, un très-petit nombre pouvaient être appelés rois.



Schweinfurth.

II

LE PAYS DES MOMBOUTTOUS.

Le plus grand et le plus important résultat du voyage de M. Schweinfurth a été la découverte du pays des Mombouttous. Jamais ce nom n'était parvenu jusqu'en Europe, et c'est à peine s'il était connu des plus hardis marchands d'esclaves de Khartoum. Là on le représentait comme un pays merveilleux; l'ivoire, disait-on, y abondait; la fertilité du sol y était prodigieuse, le faste du souverain sans rival, et l'habileté industrielle des indigènes arrivée au point qu'à certains égards les Européens ne pouvaient la surpasser.

Il était donné à M. Schweinfurth de constater la véracité de ces rapports. Après avoir traversé du nord au sud la partie orientale du pays des Niam-Niams, le voyageur atteignit cette région merveilleuse.

« Le pays des Mombouttous, dit-il, produit l'effet d'un paradis terrestre. D'innombrables bosquets de bananiers y couvrent les ondulations du sol; des *élais* d'une beauté sans pareille, et d'autres monarques des forêts, étendent leurs cimes majestueuses sur cette végétation favorisée. Au bord des cours d'eau s'épanouit une verdure pleine de grâce et de fraicheur, tandis qu'une épaisse ramée enveloppe de son ombre les coupoles des habitations rustiques. »

Le courageux explorateur ne fut pas moins émerveillé par la pompe barbare de la cour de Mounza, le roi des Mombouttous. Le récit de son entrevue avec ce noir potentat est un des épisodes les plus frappants de ce grand voyage.

« A notre approche les tambours et les trompes firent vacarme; et la foule, se pressant pour nous voir, ne nous laissa qu'un étroit passage. Nous nous dirigeâmes vers un immense édifice, ouvert aux deux extrémités. Sur le seuil m'attendait l'un des dignitaires de la cour, qui devait remplir les fonc-



Mounza, le roi des Mombouttous. (P. 248, col. 2.)

tions de maître des cérémonies, car je le vis plus tard présider aux divertissements. Ce notable me prit par la main et me conduisit en silence dans l'intérieur de la salle. Je trouvai là des centaines de hauts personnages, placés comme pour un concert, et d'après le rang qu'ils avaient dans l'État. Chacun d'eux, en grande tenue, c'est-à-dire en armes, occupait un siége à lui, qu'il avait fait apporter.

» A l'autre bout de l'édifice se voyait le banc du roi, qui ne différait en rien des autres, mais qui était posé sur une natte. Une pièce de bois s'élevant d'un trépied, et munie de deux projections parallèles, formait le dossier et les bras du fauteuil. Ce complément du siége royal était constellé de clous et d'anneaux de cuivre. Je demandai qu'on plaçât ma chaise à quelques pas du trône, et j'allai m'asseoir, tandis que mes serviteurs et mon escorte se rangeaient derrière moi. La plupart de mes gens avaient des fusils; toutefois, ne s'étant jamais vus face à face avec un pareil potentat, ils semblaient fort peu à l'aise, et avouèrent plus tard qu'ils n'avaient pu s'empêcher de trembler en pensant que Mounza n'aurait eu qu'un signe à faire pour qu'on nous mît à la broche.

» Le roi, qui avait assisté au marché en petite tenue, et qui voulait paraître à mes yeux dans toute sa splendeur, était en train de se faire pommader, coiffer, décorer par ses femmes. Sa toilette fut longue, et je pus à loisir prendre des notes sur tout ce qui frappait mes regards.

» La salle en elle-même était digne d'attention : elle avait au moins cent pieds d'un bout à l'autre, sur cinquante de large et quarante de haut. Achevée tout récemment, elle devait à la fraîcheur de ses matériaux, naturellement bruns et lustrés, le brillant que lui aurait donné une couche de vernis. Il y avait à côté une autre salle encore plus vaste; mais fermée de toutes parts, et ne recevant la lumière que par d'étroites ouvertures, elle convenait moins pour une fête.

» Si l'on a égard à l'endroit où elles se trouvent, ces halles peuvent être classées à juste titre parmi les merveilles du monde. Excepté la baleine, je ne sais pas quels matériaux, ayant à la fois assez de légèreté et de force, nous pourrions employer pour élever des édifices de pareille dimension, capables de résister à des ouragans tels que ceux des tropiques.

»Trois longues files de piliers, composés de troncs d'arbres parfaitement droits, soutenaient la voûte qui nous abritait, et dont la charpente, aux pièces sans nombre, était formée des pétioles du raphia vinifère, pétioles bruns et polis qui portent des palmes de vingt-cinq à trente-cinq pieds de longueur.

» Une couche d'argile rouge, aussi dure et aussi unie que l'asphalte, constituait le parquet. De chaque côté s'élevait une muraille à hauteur d'appui, laissant entre elle et la toiture, qui descendait fort bas, un espace assez large pour permettre à l'air et à la lumière de pénétrer librement. Nous avons dit que les deux extrémités étaient ouvertes.

» Au dehors une foule énorme, la vile multitude, se pressait contre le petit mur et jetait dans la salle des regards avides. Un certain nombre d'agents armés de gaules circulaient autour de l'édifice et maintenaient l'ordre parmi cette canaille, usant largement de leurs bâtons chaque fois qu'ils le jugeaient nécessaire. Tout gamin qui, sans y être invité, se hasardait à mettre le pied dans la salle, recevait un châtiment rigoureux.

» J'étais plongé depuis une heure dans ma contemplation, lorsque le bruit, qui jusque-là n'avait pas cessé, — bruit des voix, bruit des tambours et des trompes, — redoubla tout à coup et me fit présumer que c'était le cortége royal. Profonde erreur: Mounza n'avait pas fini sa toilette. Seulement, près de l'entrée de la salle, du côté où je me trouvais, on enfonçait des pieux dans la terre; quand ils furent suffisamment solides, on attacha l'une à l'autre de grandes perches. Cet échafaudage servit de carcasse à une panoplie composée de centaines de lances et de javelines en cuivre pur, et de toutes les formes, de toutes les grandeurs. L'éclat du rouge métal frappé par le soleil donna à ces rangées de lames étincelantes l'aspect de torches enflammées, dont l'ensemble constitua pour le trône un fond réellement splendide. Ce déploiement de richesses d'une valeur incalculable, eu égard au pays, était vraiment royal, et dépassait tout ce que j'aurais cru possible en ce genre.

» Le trophée est complet; le roi a quitté sa demeure. Agents de police, hérauts d'armes, maréchaux du palais vont et viennent en courant. Les masses du dehors se précipitent vers la porte; le silence est réclamé. Des trompettes font vibrer leurs cornes d'ivoire, des sonneurs agitent leurs énormes cloches; le cortége avance, et, d'un pas ferme et allongé, ne regardant ni à droite ni à gauche, l'air sauvage, mais pittoresque dans son attitude et dans sa mise, arrive le brun César, suivi d'une longue file d'épouses.

» Sans m'accorder même un regard, il se jette sur son banc et reste immobile, les yeux fixés à terre. Ma curiosité peut enfin se satisfaire. Je regarde avidement l'extérieur fantastique de ce souverain qui, dit-on, fait sa nourriture de chair humaine. Avec tout le cuivre dont ses bras, ses jambes, sa poitrine et sa tête sont décorés, chaînes, anneaux et pendeloques, il brille d'un éclat qui, pour nous, rappelle trop la batterie d'une cuisine opulente ; mais il a décidément un cachet national. Tout ce qu'il porte est de fabrique indigène : aucun objet de provenance étrangère n'est jugé digne de parer le roi des Mombouttous.

» Suivant la mode du pays, le chignon royal est surmonté d'un bonnet qui s'élève à un pied et demi au-dessus de la tête. Ce bonnet est cylindrique, fait

d'un tissu de roseau très-serré, orné de trois rangs de plumes de perroquet d'un rouge vif, et couronné d'une touffe du même plumage. Une plaque de cuivre, en forme de croissant, est attaché sur le front, où elle se projette comme la visière d'un casque. Tout le personnage est enduit d'une pommade qui donne à la peau, naturellement brune et luisante, la couleur du rouge antique des salles de Pompéi. Le vêtement ne se distingue de celui des autres hommes que par une finesse exceptionnelle ; il se compose d'une couple de morceaux d'écorce de figuier et entoure le corps de plis gracieux, formant à la fois culotte et gilet. Des cordelières rondes en cuir de bœuf, fixées à la taille par un nœud colossal, et terminées par de grosses boules de cuivre, retiennent cette draperie qu'elles attachent solidement. La matière de cet habit est préparée avec tant de soin qu'elle a tout à fait l'air de moire antique.

» Autour du cou le roi porte une rivière de lamelles de cuivre, taillées en pointe et ressemblant à des rayons ; à ses bras nus sont attachés des cylindres chargés d'anneaux de cuivre : singuliers ornements qui, pour la forme, ne peuvent être comparés qu'aux étuis des baguettes que l'on voit aux baudriers de nos tambours. Des spirales de cuivre enserrent les poignets et les chevilles du monarque ; trois cercles brillants, ressemblant à de la corne, mais taillés dans de la peau d'hippopotame, et ornés de cuivre, lui entourent l'avant-bras et les jarrets. Enfin, en guise de sceptre, Mounza tient de la main droite le cimeterre national qui a la forme d'une faucille, et qui, dans cette occasion, n'étant qu'une arme de luxe, est complétement en cuivre.

» Tel m'apparut l'autocrate des Momboutous, m'offrant le type de ces potentats demi-fabuleux dont le nom seul est connu des géographes ; n'ayant sur sa personne, non plus qu'autour de lui, rien d'emprunté aux autres peuples, rien où l'on pût découvrir la trace européenne ou orientale. »

Les Momboutous ignorent à peu près l'art du tissage et n'ont pas d'autre vêtement que celui d'écorce. La peau de bête ne s'emploie chez eux que pour les costumes de fantaisie à l'usage des danseurs. C'est le liber d'un figuier, l'*urostigma*, qui leur tient lieu d'étoffe.

Ils n'ont pas d'autres animaux domestiques que des poulets et des chiens ; ils alimentent leurs parcs à bestiaux avec les chèvres et les bœufs qu'ils enlèvent à leurs voisins. La chasse est après la guerre leur occupation favorite ; ils ont d'ailleurs l'art de conserver les produits de leur chasse, qui, en certaines saisons, est très-fructueuse, et ils les préparent de telle manière que ces produits se gardent fort longtemps.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LA SAGESSE D'UN FOL

RECIT DU XVI[e] SIÈCLE.

A Paris, en la rostisserie du petit Chastelet, au devant de l'ouvroir d'un rostisseur, un faquin [1] mangeoit son pain à la fumée du rost, et le trouvoit, ainsi parfumé, grandement savoureux. Le rostisseur le laissoit faire. Enfin, quand tout le pain fut baufré [2], le rostisseur happe le faquin au collet, et vouloit qu'il lui payast la fumée de son rost.

Le faquin disoit n'avoir en rien ses viandes endommagé, rien n'avoir du sien prins [3], en rien lui estre débiteur. La fumée dont estoit question évaporoit par dehors : ainsi comme ainsi se perdoit elle ; jamais n'avoit été ouï que, dans Paris, on eust vendu fumée de rost en rue. Le rostisseur répliquoit, que de fumée de son rost n'estoit tenu de nourrir les faquins, et renioit [4], en cas qu'il ne le payast, qu'il lui osteroit ses crochets. Le faquin tira son tribart [5], et se mettoit en deffense.

L'altercation fut grande : le badault peuple de Paris accourut au débat de toutes parts. Là se trouva à propos Seigni Joan [6], le fol, citadin de Paris. L'ayant aperceu, le rostisseur demanda au faquin : « Veulx-tu sus notre différent croire ce noble Seigni Joan ? — Oui, par le sambregoi, » respondit le faquin. Adoncques Seigni Joan, avoir leur discor entendu [7], commenda au faquin qu'il lui tirast de son bauldrier quelque pièce d'argent. Le faquin lui mist en main un tournois philipus.

Seigni Joan le print et le mit sus son espaule gausche, comme explorant s'il estoit de poids ; puis le timpoit [8] sus la paulme de la main gausche, comme pour entendre s'il estoit de bon alloi ; puis le posa sus la prunelle de son œil droict, comme pour voir s'il estoit bien marqué. Tout ce fut faict en grand silence de tout le badault peuple, en ferme attente du rostisseur et désespoir du faquin.

Enfin le feit sus l'ouvroir sonner par plusieurs fois. Puis, en majesté présidentale, tenant sa marotte au poing, comme si fust un sceptre, et affublant en teste son chapeau de martres singesses à aureilles de papier fraisé à poincts d'orgues, toussant préalablement deux ou trois bonnes fois, dist à haulte voix : « La court vous dict, que le faquin qui ha son » pain mangé à la fumée du rost, civilement ha payé » le rostisseur au son de son argent. Ordonne la » dicte court, que chascun se retire en sa chascu- » nière, sans despens, et pour cause. »

1. Porte-faix.
2. *Bâfré*, mangé de grand appétit.
3. *Prins* pour *pris*.
4. Déclarait en jurant, en reniant Dieu.
5. Bâton.
6. Jean le vieux.
7. *Avoir entendu*, pour : *après avoir entendu*.
8. Le faisait tinter.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



La visite de M. et Mme Gaouft.

XVIII

Le rêve de M. Pouf.

Le ménage de la rue de Provence mène son tout petit train. Raoul et Marthe, qui ont de la raison, ont fait très-généreusement la part du feu et s'absorbent dans leur travail ; Charlotte, qui est encore un être d'impressions, débite des théories superbes sur leur position actuelle, mais elle crie très-fort aux moindres égratignures.

« Oh ! dit-elle quelquefois amèrement, la ruine pour de vrai ne ressemble pas à la ruine que l'on dépeint dans les livres, du tout, mais du tout. »

Cette pauvre Lotte n'avait pas su jusque-là combien elle était sensible à la moindre piqûre. Les impressions désagréables et les désirs de son bon cœur se combattaient donc mutuellement : on aurait dit les plateaux d'une balance sans cesse en mouvement. Rentrait-elle rose comme un bouton du Bengale, le sourire aux lèvres, tout était charmant au dehors : elle s'était arrêtée pour voir le feu du rôtisseur flamber sur les montants de cuivre ; c'était superbe de couleur.

Traversait-elle le palier et l'odeur des rôtis montait-elle jusqu'au quatrième, elle fondait dans le salon en faisant de petites mines de dégoût. Cette odeur de graisse était horrible, lui donnait des nausées, elle ne s'y ferait jamais. Cela se terminait toujours par des scènes qui attristaient Marthe.

Pour le service intérieur, c'était bien pis. La tournure d'Hortense la révoltait ; il y avait des jours où elle remontait du premier étage pour dire à Marthe qu'elle aimait mieux ne pas sortir que d'avoir à ses trousses cette fille vulgaire qui marchait côte à côte avec elle et qui lui écrasait les pieds.

Le lendemain, elle riait aux larmes des allures prétentieuses d'Hortense et affirmait que les domestiques trop bien stylés n'ont aucun charme.

Marthe, qui n'avait pas ses ressources d'imagination, n'envisageait pas les choses par leur côté pittoresque et souffrait intérieurement de confier sa sœur à une fille d'aussi peu de tact. Elle avait espéré la former ; mais elle s'était heurtée à un orgueil grossier, carrément établi dans une âme étroite.

Hortense, qui était la fille d'un honnête ouvrier, était venue à Paris espérant faire la dame et s'admirait d'autant plus qu'elle s'affublait de plus étranges défroques. Aveuglée par sa sotte vanité, elle ne comprenait pas les délicats conseils de Marthe et ne consentait à aucune amélioration, ni dans son parler, ni dans sa toilette, ni dans sa tournure.

Un matin, chargée de conduire Charlotte chez son professeur de piano, elle apparut la tête ornée d'un chiffon de tulle fané sur lequel s'étalait une épaisse couronne de roses rouges. La veille elle avait acheté ces vilaines fleurs au coin d'une rue, elle s'était bâti à la hâte ce diadème et l'avait attaché sur le lambeau de tulle qu'elle appelait son chapeau.

Charlotte, en l'apercevant ainsi accoutrée, jeta une exclamation étouffée et se sauva sur son balcon pour rire à l'aise. Cette face enluminée, ces cheveux mal peignés sous ce chapiteau de roses, appartenaient à ce genre épouvantable qui fleurit dans les quartiers pauvres de Paris, où pénètrent, on ne sait comment, les modes les plus excentriques.

Marthe pensa qu'elle ne pouvait laisser passer l'occasion de répéter ses recommandations demeurées jusque-là inutiles. « Ma bonne Hortense, dit-elle doucement, je vous ai déjà priée de soigner votre toilette quand vous sortiriez avec ma sœur.

— C'est ce que je fais, il me semble, mademoiselle, répondit Hortense d'un air pincé.

— Non, ces fleurs sont trop..... éclatantes....., la simplicité est ce qu'il y a de plus distingué pour tout le monde ; je ne pourrais vous laisser sortir ainsi coiffée avec Charlotte. »

Hortense pivota sur elle-même et sortit en se drapant dans un maigre châle qui n'avait conservé qu'une partie de sa frange. « Eh bien, où va-t-elle ? demanda Charlotte de sa chambre.

— Oter ses roses, je l'espère, cet attirail prétentieux, laid, ridicule.

— Je vais un peu voir sa nouvelle parure, » dit Charlotte, qui heureusement prenait l'incident par son côté comique. Elle disparut, puis revint livrée à un nouvel accès d'hilarité.

« Marthe, il faut le voir pour le croire, dit-elle, la voici, reste grave si tu peux. »

Hortense entrait avec une physionomie solennelle, et Marthe, qui ne voulait pas rire, baissa les yeux. Dans l'intention d'adoucir l'éclat des roses sans les sacrifier, la jeune fille avait négligemment jeté par-dessus le chapiteau un immense voile de crêpe noir tout fripé, cadeau de sa dernière maîtresse. Ces roses et ce crêpe faisaient le plus singulier des mélanges ; mais Marthe jugea inutile de renouveler son conseil, elle fit un signe que Charlotte comprit, car elle se dirigea vers la porte d'entrée.

« Va droit ton chemin, surtout, dit Marthe.

— Sois tranquille, répondit Charlotte, qui descendit l'escalier en bondissant.

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139, 157, 171, 187, 202, 219 et 236.

Charlotte sortie, Marthe se leva, et par la fenêtre ouverte guetta le passage de sa sœur. Elle parut bientôt, suivie d'Hortense qui marchait ridiculement en tournant la tête de tous côtés et en regardant dans les glaces des magasins l'effet de son superbe voile.

Elles disparurent bientôt, et la jeune fille se laissant tomber sur sa chaise se prit le front à deux mains. Cette toute petite scène était comme un abrégé des misères inavouées de leur position actuelle, et la goutte d'eau faisait, comme toujours, déborder le vase.

Pauvre Marthe! elle dissimulait sous l'égalité de son caractère les angoisses profondes de sa jeune âme; mais comme sa délicatesse souffrait et quelle douleur cuisante lui causaient les coups d'épingle de chaque jour! Au dedans, elle avait des peines inouïes à équilibrer son petit budget, elle s'accoutumait difficilement aux détails pratiques d'un ménage confié à une fille incapable et inhabile; au dehors, tout la choquait bien davantage encore. Elle était, bon gré malgré, mêlée à cette partie du peuple des grandes villes qui se dépouille volontairement de tout ce qui attire la sympathie. Chez ceux-là un insatiable et ridicule amour-propre a pris la place de la dignité, une insolence grossière a remplacé le sentiment inné des convenances, une prétention sans règles a chassé toute simplicité. Et il n'y avait pas moyen d'empêcher le contact, il fallait descendre l'escalier en compagnie de ces femmes maladives au regard impertinent et envieux, il fallait entendre leur rire vulgaire, leur argot prétentieux. Que de fois Marthe avait saisi des lambeaux de phrases qui la faisaient rougir! que de fois elle était remontée pour ne pas assister à des scènes d'une familiarité choquante! que de fois elle avait surpris chez la concierge des clubs de cancanage des mieux organisés!



Mademoiselle Hortense. (P. 252, col. 2.)

Oh! c'était vraiment beaucoup souffrir que de se sentir au bout de la langue de ces femmes pour lesquelles il n'y a rien de sacré, qui éprouvent un malin plaisir à calomnier ce qui est plus élevé qu'elles, qui ne connaissent plus le bien et le beau même de nom, et qui se figurent que tous leurs locataires sont plus ou moins formés selon les types connus dans leur étroit et fumeux horizon.

Quand on a vécu dans une pure atmosphère toute d'honneur et de respect, il est singulièrement douloureux de toucher à ce genre de population qui a perdu la distinction suprême de l'honnêteté.

Frappée dans la partie la plus délicate de son âme, Marthe profitait de sa solitude pour laisser librement s'épancher sa douleur et de grosses larmes, coulaient entre ses doigts. Tout à coup elle tressaillit; la porte de l'entrée s'était ouverte, Mme Gnouft apparaissait, suivie par son mari:

La dévouée créature avait vu couler les larmes de Marthe, et ce fut d'une voix tout altérée qu'elle dit.

« Encore un nouveau chagrin, mademoiselle Marthe?

— Non, non, dit Marthe en s'essuyant précipitamment les yeux, tranquillisez-vous, maman Groscœur, c'est toujours le même. Monsieur Pouf, vous paraissez essoufflé, asseyez-vous, je vous en prie. Et maintenant dites-moi par quel hasard vous avez une clef de notre appartement ?

— Mlle Charlotte, que nous avons rencontrée, nous l'a donnée, dit M. Pouf; elle nous a dit : Marthe est seule, voici ma clef: comme cela vous entrerez sans la déranger.

— Elle paraissait bien gaie Mlle Lotte, ajouta Mme Gnouft, et elle était jolie comme un cœur. En revanche, l'Hortense était bien drôle; elle s'arrange comme un carnaval cette fille, on ne dirait pas qu'elle a son bon sens.

— Elle nous convient de moins en moins, nourrice, et, tenez, si je pleurais, c'était de voir ma sœur avec cette fille sans maintien.

— Là, voyez-vous, ça commence à peser. Je le disais à mon bonhomme. Les enfants ne sont pas à leur place dans cette maison, ils n'ont pas la domestique qu'il leur faut. Pourquoi ne la changez-vous pas?

— On la dit honnête, et je donne des gages très-minces, à ce qu'il paraît.

— Combien, mademoiselle?

— Trente francs par mois.

— Eh bien! ce n'est pas mal pour une bonne à tout faire, et Mme Parajoux vous trouvera bien quelque jeune fille élevée par des religieuses. Les bonnes sœurs ne donnent pas d'esprit, comme de juste, ni de capacités quand les sujets n'ont ni l'un ni l'autre, mais les personnes qui sortent de chez elles ont toujours une certaine tenue.

— Tout ça ne conviendra jamais à Mlle Lotte, dit Pouf solennellement, c'est notre idée qui est la bonne.

— Tu as peut-être raison, mon bonhomme. Mademoiselle Marthe, écoutez-moi bien. Notre propriétaire veut élever sa maison de deux étages, faire un beau magasin à la place de notre boutique et nous donne congé. Nous nous faisons vieux; remonter un magasin d'épiceries ailleurs serait toute une affaire; on nous fait des offres avantageuses pour notre fonds; nous voici bien tentés de vendre. Pour ça, vous n'auriez qu'un mot à dire.

— Moi? dit Marthe, qui ne comprenait pas.

— Oui, vous. Nous vendons, si vous voulez nous prendre, Pouf et moi.

— Vous prendre, nourrice? pourquoi...

— Mais pour domestiques donc! à nous deux nous ferons un fameux service, vous verrez ça. »

Marthe ne réfléchit pas à ce que cette proposition pouvait soulever de difficultés; elle fut tout d'abord émue jusqu'au fond de l'âme, et sa petite main chercha la grosse main de Mme Gnouft pour la serrer.

« C'est moins drôle que ça n'en a l'air, reprit la bonne femme. D'abord nous payerons notre pension comme de juste, et puis vous me ferez monter l'eau et le bois, je me charge du reste. Je n'ai point oublié la cuisine; Pouf, qui est très-alerte malgré sa jambe de bois, fera tout doucement les commissions et servira de valet de pied à Mlle Lotte. Il a encore bonne mine une fois bien brossé et bien astiqué, et pour lui ce serait une grande joie d'accompagner partout cette petite Lotte dont il a toujours été toqué. C'est son rêve à ce vieux Pouf de remplacer l'Hortense, qui ne nous va pas du tout.

— Mlle Lotte et moi nous nous arrangerions très-bien ensemble, affirma l'invalide; je rêve, oui vraiment, je rêve de la servir.

— Je vous le dis, nourrice, je suis touchée jusqu'aux larmes de votre dévouement; mais cette proposition demande mûre réflexion. Et d'abord, tant que nous serons ici, il ne faut songer à rien de pareil. Il nous est impossible de vous loger.

— Ça c'est une raison; mais vous ne resterez pas longtemps dans cette arche de Noé, Mme Parajoux me l'a dit.

— Le jour où j'aurai économisé l'argent nécessaire pour déménager, nous chercherons ailleurs.

— Il n'est pas dit que ça tardera, reprit maman Gros-Cœur en se levant; je vas toujours bien examiner la question de savoir si je vends mon fonds d'épicerie oui ou non. — Va-t'en chercher le parapluie que j'ai mis dans ce coin, mon bonhomme; oui, j'examinerai la question.

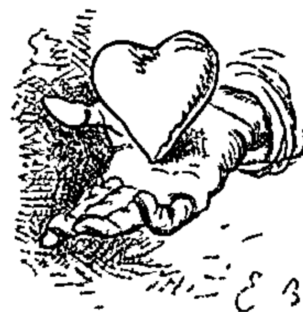
— Examinez bien, cela en vaut la peine, nourrice. »

Mme Gnouft se pencha à l'oreille de Marthe.

« Je fais encore semblant d'hésiter à cause de lui, dit-elle; mais je suis toute décidée, il y a trop de marchands de vin de notre côté, le vieux Pouf se laisse aller. Il est si faible! je vous dis que si je demeure là, ils le rendront ivrogne; donc comptez sur nous, et dites bien à M. Raoul toute notre conversation. »

Marthe répondit par un petit signe d'intelligence et les deux vieillards la quittèrent. Ils eurent à peine fermé la porte derrière eux, que la jeune fille se leva et se mit à genoux. Il fallait qu'elle remerciât sur-le-champ la Providence qui, dans son infortune, lui ménageait de pareilles compensations.

A suivre. Mlle ZENAÏDE FLEURIOT.





LES CAUSERIES DU JEUDI

—

CE QU'IL Y A DANS UNE TASSE DE LAIT[1].

III

Le fromage, en effet, je dois le dire tout de suite, n'est rien de plus que du lait tourné, avec cette seule différence entre le lait tourné que nous connaissons et celui qui devient du fromage, qu'au lieu d'attendre que le *tournement* du lait se produise par accident, comme cela arrive dans nos maisons, on le provoque, en faisant usage d'une certaine sub-

1. Suite et fin. — Voy. page 233.

stance qu'on appelle *présure* et qui est d'une provenance toute particulière.

Vous avez-vu, n'est-ce pas? des chattes, des chiennes, *nourrir* leurs petits ; vous avez vu de jeunes enfants au sein de leurs nourrices, car il faut bien reconnaître qu'en tant qu'alimentation du premier âge, il n'y a pas la moindre différence entre les petits chats, les petits chiens et les petits garçons ou petites filles qui appartiennent les uns et les autres à la famille animale dite des *mammifères*. Les uns et les autres boivent le lait de leur mère ou de leur nourrice.

Du lait, voilà qui est bien liquide, direz-vous, et pourtant il suffit que ce lait s'introduise dans l'estomac du nourrisson pour être aussitôt transformé en un aliment substantiel, qui est du bel et bon fromage, si bien que tous ces petits buveurs de lait pourraient être considérés plutôt comme de gros mangeurs de fromage.

Comment donc la transformation s'opère-t-elle dans l'estomac des jeunes animaux?

Comment cette transformation s'est-elle opérée?

Oh! d'une façon bien simple! A savoir que leur petit estomac distille de lui-même un certain acide qui a pour propriété de *cailler*, de durcir le lait qu'on leur fait boire. Or, comme il en est ainsi de l'estomac de tous les jeunes *animaux* qui tettent à leur venue dans ce monde, on a songé à tirer profit de cette singulière disposition naturelle.

Donc, pour avoir de la présure, c'est-à-dire un liquide servant à transformer le lait en fromage, on prend l'estomac d'un jeune animal, — plus particulièrement d'un veau, — on le lave bien, on le coupe par morceaux qu'on jette dans un mélange d'eau, d'alcool et de sel, ou bien dans du vin blanc également salé et aromatisé avec des herbes et, au bout de deux ou trois semaines, on a une composition dont il suffit de mettre une cuillerée à bouche dans un grand pot de lait pour que bientôt tout ce lait soit *caillé*.

Quand je dis tout ce lait, je me trompe; il y a là encore une division entre deux éléments bien divers; de même qu'après avoir battu le beurre, nous l'avons trouvé baignant dans un liquide dont il a fallu le débarrasser par des lavages à grande eau, de même quand le lait caillé est produit, il faut le séparer de ce que les savants appellent le *sérum*, et qu'on nomme vulgairement le *petit-lait*, sorte de liquide verdâtre, à la fois aigrelet et doux, boisson fort rafraîchissante, dont les médecins conseillent parfois l'usage aux personnes convalescentes ou affectées de maladies nerveuses.

La séparation du caillé et du petit-lait s'obtient par l'égouttage et la mise en presse, qui se pratique généralement en mettant le caillé dans des *formes* ou moules en terre, en bois, percés de petits trous ou reposant sur des toiles ou des paillassons.

C'est même, remarquons-le en passant, à cette circonstance que ce produit du lait doit le nom qu'il porte : de *forme*, venant du latin *forma*, le vieux français avait fait *formage*, et, par l'intervertissement d'une lettre, chose assez commune dans l'histoire des langues, s'est enfin formé notre mot *fromage*.

Ce caillé tout frais et encore mou, mais débarrassé du petit-lait, est quelquefois mangé comme *fromage blanc*, *fromage à la pie;* mais il peut être déjà de deux natures bien distinctes en qualité.

Il y a d'abord celui qu'on obtient en faisant cailler du lait tel qu'on vient de le traire, c'est-à-dire où on laisse les éléments gras qui auraient donné le beurre; c'est ainsi que se font les onctueux petits fromages qu'on rend encore plus excellents en les servant baignant dans de la crème. Il y a ensuite le fromage blanc obtenu avec du lait dont on a enlevé la crème pour en faire du beurre, et qui naturellement n'a pas le goût fin du premier.

Aussi quand il s'agit de la fabrication réelle des fromages à conserver, est-ce avec du lait gardant sa crème qu'on opère. Cette fabrication constitue d'ailleurs, dans mainte et mainte localité, une industrie des plus importantes; et, ce qu'il y a de singulier, c'est que, bien que les fabricants de fromage du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, emploient des procédés à peu près identiques, chaque pays fournit un fromage différent du fromage que fournit un autre pays : ainsi rien ne ressemble moins à du fromage de Gruyère que du fromage de Brie, et du *hollande* à du *livarot*.

A vrai dire, la qualité du lait doit bien y être pour quelque chose.

Quoi qu'il en soit, ici comme là, quand le lait a été caillé, que le caillé a été mis dans la forme, qui dans quelques pays est toute petite (comme par exemple pour le *camembert*), tandis qu'ailleurs elle est énorme (comme pour le gruyère ou les fromages d'Auvergne, qui pèsent jusqu'à 50 kilogrammes), quand le contenu de la forme est suffisamment égoutté, c'est en faisant *mûrir* les fromages avec plus ou moins de soin, pendant plus ou moins de temps, dans des lieux plus ou moins chauds ou froids, plus ou moins humides ou secs, en les frottant de sel, en les nettoyant, en les brossant, etc., etc., qu'on les amène à prendre et l'aspect et le goût qui les distinguent les uns des autres.

Il me reste à vous faire remarquer que, si dans le plus grand nombre de pays les fromages sont fabriqués avec du lait de vache, il est cependant un certain nombre de lieux où d'autres animaux fournissent le lait destiné à cet usage.

Ainsi dans un canton des environs de Lyon, au Mont-d'Or, c'est par milliers que se comptent les chèvres élevées pour la fabrication de tout petits fromages qui se transportent à peu près dans le monde entier, et le fameux *roquefort*, si recherché des gourmets de fromage, est dû à quelque cent ou cent cinquante mille brebis qui paissent les prairies aveyronnaises, et dont on mêle le lait à une partie de lait de chèvre.

IV

En avons-nous fini avec les transformations du lait? Pas encore : ainsi vous avez vu que de la même tasse de lait nous aurions pu d'abord retirer de la crème, qui nous aurait donné du beurre; puis à l'aide de quelques gouttes de présure cailler le lait écrémé, qui nous aurait donné du fromage : il nous serait alors resté du petit-lait, bon à offrir à une personne affaiblie. Mais en supposant que nous eussions mis ce petit-lait dans un vase exposé à un feu doux pour faire tranquillement évaporer l'eau qui le compose en grande partie, savez-vous ce que nous aurions enfin trouvé au fond du vase? — Une poudre blanche sucrée, c'est-à-dire un vrai sucre, — du *sucre de lait*, car c'est ainsi qu'on appelle cette substance.

Voilà bien tout ce que nous pouvions tirer de notre tasse de lait, à savoir du beurre, du fromage, de l'eau et du sucre ; mais ce qui va, je pense, vous étonner davantage, c'est que si nous eussions voulu ne rien séparer de tout cela et agir sur l'ensemble, nous pouvions obtenir... devinez quoi? — Ah! vous ne devineriez jamais!

— Quoi donc, oncle Anselme?

— Du vin, mes enfants.

— Du vin! est-ce possible?

— Oui, du vin, ou, si vous aimez mieux, une liqueur alcoolique, capable d'enivrer, moussant comme du vin de champagne, c'est-à-dire le *koumys*, qui est une boisson de luxe pour les Bashkirs et les Kirghiz, peuplades de la haute Asie.



Pressage du fromage. (P. 255, col. 1.)

Le koumys est ordinairement préparé avec du lait de jument qu'on verse dans une outre, où l'on a laissé un peu de ce vieux vin, qui fait s'établir une fermentation; mais on le fait aussi avec du lait de vache; et il a même été plusieurs fois question, en ces derniers temps, parmi nos médecins, de l'introduire chez nous, à l'usage des personnes qui manquent d'appétit ou qui digèrent mal.

Et maintenant vous allez naturellement me demander s'il y a longtemps qu'on fait du beurre et du fromage. A quoi je répondrai que nous ne trouvons pas le beurre mentionné dans les auteurs avant Pline, l'écrivain romain qui périt, comme vous le savez peut-être, en voulant observer de trop près la première éruption du Vésuve, — l'an 79 de notre ère, et même il faut noter que Pline ne parle du beurre qu'en s'étonnant pour ainsi dire que les Gaulois et les Germains en fissent un certain cas, — ce qui prouve que les Romains n'y attachaient aucun prix.

Hippocrate, le fameux médecin qui vivait quelque cinq cents ans avant Pline, avait à la vérité indiqué une substance analogue, employée par les nations barbares pour s'oindre le corps et pour panser les plaies.

Les Gaulois et les Germains d'ailleurs en faisaient à l'occasion le même usage, tout au moins s'en servaient-ils pour maintenir souples et luisantes leurs longues et plantureuses chevelures.

Quant au fromage, ses origines chez les peuples dont nous avons l'histoire remontent beaucoup plus haut. Ainsi nous voyons que Job, — qui vivait dix-sept siècles avant Jésus-Christ, — dans ses plaintes contre Dieu qui lui a envoyé de terribles épreuves, s'écrie : « Ne m'as-tu pas *coulé* comme du lait et *coagulé* comme du fromage[1]? » Voilà pour les Hébreux.

Chez les Grecs qui viennent ensuite dans l'ordre des temps, n'avons-nous pas, entre autres nombreux témoignages, la charmante fable d'Esope dont notre la Fontaine a pris le sujet :

« Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec... »

Chez les Romains, la même fable est dans ce Phèdre, qu'on nous fait traduire à l'école, et il suffit d'ouvrir les *Églogues* et les *Géorgiques* de Virgile pour entendre souvent parler de fromage.

Quant au *koumys*, si les Tartares d'Asie le préparent aujourd'hui, c'est que leurs ancêtres, fameux sous le nom de Scythes, le préparaient déjà, car nous savons de bonne part que ces peuples nomades sont à peu près ce qu'ils étaient aux époques que nous avons coutume d'appeler antiques.

Mais voilà bien du babillage à propos d'une malheureuse tasse de lait.

Et toutefois, avouez que vous ne vous doutiez pas qu'elle contînt tant de choses.

L'Oncle Anselme.

1. Avons-nous besoin de remarquer que ces expressions, qui ont dans notre langue une certaine étrangeté, font magistralement image dans le texte biblique?



M. Galleaupin le reconduisit son bonnet à la main. (P. 258, col. 1.)

DEUX MÈRES[1]

XXXIII

Deux maisons de campagne.

Cependant M. Corbinet était toujours assis à la même table dans l'étude de Me Pothain ; il n'avait point encore conquis l'objet de ses rêves, savoir, une place spéciale dans un cabinet spécial, apanage inviolable et sacré du premier clerc, et à laquelle on ne pouvait arriver que par la démission ou le décès du titulaire. M. Corbinet était trop bon chrétien pour désirer la mort de son prochain : mais la démission, quand viendrait-elle ? C'est la question qu'il se posait chaque matin, en voyant le premier clerc, l'homme aux goûts champêtres, qui avait nom M. Galleaupin, entrer, saluer, et aller s'asseoir à son bureau, le tout à heure fixe, avec l'exactitude d'un chronomètre. Les jours et les mois passaient, et il ne se décidait point à céder la place. La maison était pourtant bâtie depuis assez longtemps pour qu'il ne courût nul danger d'attraper des rhumatismes en allant y installer ses pénates. Il suffisait à son bonheur, probablement, d'y passer les dimanches ; mais cela ne faisait pas l'affaire de M. Corbinet.

Il est dans la destinée de l'homme d'aspirer à ce qu'il n'a pas et de se soucier fort peu de ce qu'il possède. Pendant de longues années, M. Galleaupin avait vu en rêve une maison blanche, à deux étages et trois fenêtres de façade, précédée d'un terrain planté de poiriers en quenouille entremêlés de rosiers ; il avait fait des économies pour se procurer un jour la félicité d'habiter un pareil palais ; il avait consulté des architectes, des jardiniers, et pris de minutieuses informations pour l'achat du terrain ; plus tard, il avait suivi avec délices le progrès des murs et la pose du toit, la plantation du jardin et le travail des peintres. Mais depuis que rien ne l'empêchait d'aller vivre de ses rentes dans sa propriété, il trouvait une foule de bonnes raisons pour n'en rien faire. Il était depuis si longtemps le bras droit de Me Pothain ! Comment celui-ci ferait-il pour se passer de lui ? Après tout, il n'était pas encore bien avancé en âge : un homme avait-il le droit de se retirer de la vie active, et de priver ses semblables de ses services, tant qu'il était capable de leur en rendre ? La vérité, c'est qu'il avait peur de s'ennuyer une fois sa retraite prise. C'était un philosophe que M. Galleaupin ; il avait eu occasion, en sa vie de clerc, d'observer beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, et il lui coûtait de quitter sa place à la lanterne magique.

En homme d'expérience, quand il connut le chiffre de la pension assignée par M. Chaldry à Robert, il ne put s'empêcher de hausser les épaules. « Plus il aura d'argent, plus il en manquera, » dit-il à Me Pothain. Le notaire réfléchit un instant et répondit : « C'est bien possible ! »

M. Galleaupin ne s'étonna pas de voir Robert venir toucher gaiement son premier quartier et paisiblement son second ; il ne s'étonna pas davantage de lui voir l'air sérieux pour le troisième et de lui trouver la mine longue pour le quatrième. Enfin, il

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225 et 241.

devina sans hésitation, à l'air âpre et tourmenté avec lequel le jeune homme reçut le premier trimestre de l'année suivante, que cet argent était mangé d'avance et ne ferait que passer par ses mains sans y séjourner. Et il ne fut pas surpris du tout lorsque Robert vint lui demander une avance sur le second trimestre, ce qui arriva au bout d'un mois. Ce mois-là, Robert l'avait passé avec de l'argent extorqué à sa mère.

Ce ne fut point à l'étude qu'il présenta sa requête à M. Galleaupin. Il pensa que dans le tête-à-tête il aurait plus de chances de le persuader, et il prit la peine, un dimanche, de se rendre à la « villa » du premier clerc, qu'il trouva soignant ses rosiers. « Circonstance favorable, pensa-t-il; je saurai par où lui plaire, » et, faisant le connaisseur, il loua avec les épithètes les plus flatteuses la *Gloire de Dijon* et le *Geant des Batailles.*

M. Galleaupin fut enchanté des connaissances de Robert en horticulture, et il l'en complimenta chaudement. Mais quand le jeune homme, encouragé, essaya, le plus adroitement du monde, de traiter la petite affaire qui l'avait amené, il s'aperçut immédiatement qu'il tentait l'escalade d'un roc taillé à pic. M. Galleaupin l'écouta très-poliment, ne l'interrompit point, mais ne se laissa pas attendrir; et Robert, quand il eut épuisé toute son éloquence, dut s'en retourner comme il était venu — avec l'espérance en moins.

Au moment où il franchissait, fort désappointé, le seuil de M. Galleaupin, qui le reconduisait, son bonnet grec à la main, avec la plus exquise courtoisie, une porte s'entrebâilla sans bruit, la porte d'un jardin voisin, et aussitôt que M. Galleaupin, rentré chez lui, eut refermé la sienne au loquet, l'autre porte s'ouvrit tout à fait, et une tête y apparut. Le propriétaire de cette tête, un petit homme râpé qui paraissait avoir pour préoccupation constante d'occuper le moins de place possible, mit dehors une jambe, puis l'autre, jeta tout autour de lui un coup d'œil investigateur, referma doucement sa porte, dont il prit la clef, et finalement se dirigea vers Paris, à une vingtaine de pas derrière Robert.

Il ne rentra que longtemps après, et si M. Galleaupin eût été un lynx, animal qui, comme chacun sait, peut voir à travers les murailles, il aurait pu, avant de s'endormir, lire sur un registre secret où son voisin écrivait chaque soir ses opérations et observations de la journée, les notes suivantes :

« Chaldry, Robert; oncle très-riche, âgé; le jeune homme seul héritier : affaire à conduire avec adresse. »

C'était par habitude et non par besoin, certainement, que le voisin de M. Galleaupin s'encourageait lui-même par écrit à être adroit; car si loin que sa mémoire remontât, il aurait été bien en peine de découvrir une circonstance quelconque où il eût manqué d'adresse. C'était la qualité qui pouvait lui être le plus utile dans la profession qu'il exerçait.

Quelle était cette profession ? Il s'intitulait homme d'affaires, titre que certains de ses clients prononçaient tout bas usurier. Il s'était créé dans Paris un nombre infini de relations, qui le tenaient au courant des choses qu'il avait besoin de savoir. M. Retord (c'est ainsi qu'il se nommait) connaissait sur le bout du doigt la généalogie de presque tous les jeunes gens riches de Paris qui attendaient des héritages et qui pouvaient être tentés de les manger d'avance, et il était toujours prêt à leur venir en aide, avec une complaisance inépuisable, dans leurs petits embarras d'argent. On lui faisait des billets, qu'il renouvelait tant qu'on voulait, sans se montrer pressé de rentrer dans ses fonds, on le payerait sur l'héritage. Seulement, comme pour obliger les gens il était forcé de déplacer ses capitaux, et qu'il prétendait toujours y perdre, il demandait naturellement, pour compenser sa perte, un intérêt un peu élevé : c'était trop juste. Du moins les écervelés qui se mettaient entre ses griffes trouvaient cela trop juste au moment où ils empruntaient; quand il fallait payer, ils ne le trouvaient plus juste du tout; mais ils avaient beau crier, M. Retord ne lâchait pas sa proie.

On devine qu'il avait passé sa journée à se renseigner sur la solvabilité de Robert, dont il avait surpris le secret en marcottant ses œillets dans des caisses, sur sa fenêtre du premier étage, juste contre la crête du mur qui séparait sa maison de celle de M. Galleaupin. (M. Retord s'occupait aussi d'horticulture à ses moments perdus.)

Il « conduisit l'affaire avec adresse » et trouva bientôt moyen de faire la connaissance de Robert, puis de mettre sa bourse à la disposition du jeune homme, moyennant certaines conditions que l'étourdi ne prit pas la peine d'examiner. A partir de ce jour, Robert ne demanda plus rien à sa mère ni à son oncle, et M. Chaldry constata avec satisfaction que son héritier s'était rangé, et se félicita d'avoir coupé court aux dettes par le chiffre de la pension.

Cela dura quelque temps et, d'emprunts en emprunts et de billets en billets, M. Retord se trouva le créancier de Robert pour une centaine de mille francs. Il commençait à penser que M. Chaldry avait la vie dure, pourtant il patientait, sachant bien que personne n'est éternel.

Cependant Robert, sans se rendre tout à fait compte du chiffre où montaient ses emprunts, n'osait plus l'augmenter; et, plutôt que de s'arrêter dans sa folle vie, il se remit à faire des dettes chez ses différents fournisseurs. Il trouvait du crédit, l'oncle était si riche ! Quand même il refuserait de payer de son vivant, l'héritage serait toujours là : on n'avait qu'à enfler un peu les mémoires pour y retrouver son bénéfice. Que d'héritiers l'oncle Chaldry s'était préparés, en croyant en choisir un seul !

Et comme sa vieillesse était triste, au milieu de ses richesses ! Quand la souffrance le clouait sur son

fauteuil, quelle affection s'empressait auprès de lui et cherchait à adoucir son mal? Son héritier n'était pas là, il s'amusait! Ne faut-il pas que jeunesse se passe? De quoi se serait-il plaint? Ne l'avait-il pas lui-même pris comme un jouet? Mahadiah, lui, était toujours là, avec la fidélité aveugle de l'esclave, dont la devise est : « Entendre c'est obéir! » Mais cette soumission ne suffisait pas au vieillard, il aurait voulu quelque chose de plus. Cécile le lui donnerait-elle? Hélas! Cécile, le cœur serré par l'inquiétude à tous les moments de sa vie, Cécile qui songeait à son fils qui se perdait parce qu'elle l'avait exposé à la tentation, Cécile avait beau multiplier autour de son oncle les attentions et les soins, elle ne parvenait ni à l'aimer, ni à lui faire croire qu'elle l'aimait. Elle plaisantait, elle riait pour l'égayer, mais son rire sonnait faux, et sa voix était triste. A la maison comme dans le monde, elle mettait sur son visage un masque de gaieté; mais l'oncle ne s'y trompait pas.

Pendant ce temps, on était heureux rue Saint-Jacques. Adrien aurait voulu loger sa mère dans une rue plus belle, au premier étage de quelque maison luxueuse; mais elle s'y était refusée, pour ne pas abandonner le vieux Pascaud, qui ne voulait pas entendre parler de déménagement. Elle avait seulement consenti à descendre au troisième étage, d'où la vue était encore belle, et elle y occupait un charmant appartement, où Adrien avait son atelier.



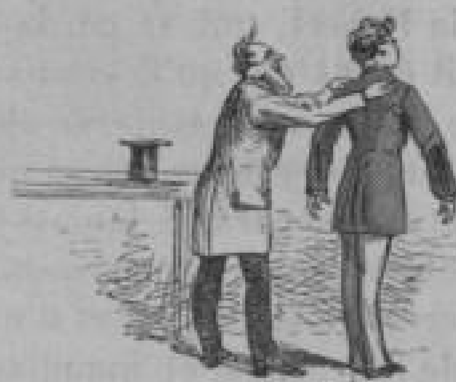
Les créanciers de Robert. (P. 260, col. 1.)

Les mauvais jours étaient passés; Claire recueillait le fruit de ses peines, elle avait fait un homme de son enfant.

Quand elle entrait à son bras dans quelqu'un des salons choisis où elle avait consenti à l'accompagner, elle était fière de son talent et de l'estime que chacun faisait de lui; il était fier des regards respectueux qui la suivaient, elle si simple et si digne, et belle encore sous ses cheveux blancs. Car chaque âge a sa beauté, et lorsque l'éclat de la première jeunesse, éclat souvent trompeur qu'on appelle la beauté du diable et qui resplendit à son jour sur les figures même les plus insignifiantes, a été emporté par le temps, l'âme prend sa revanche et illumine des traits que personne n'avait remarqués. N'avez-vous pas dit parfois, en regardant une femme âgée: « Oh! qu'elle a dû être belle! — Mais non, répondaient ceux qui l'avaient connue autrefois : elle n'a jamais été mieux qu'à présent. »

Claire rencontrait souvent son oncle, elle causait même avec lui, car il n'avait pas manqué, dès qu'il l'avait vue, d'aborder Adrien et de lui dire: « Présentez-moi donc à votre mère. » Mais ils s'entretenaient comme deux étrangers, et rien ne pouvait faire deviner les liens qui les unissaient. Il aurait fallu que l'un d'eux fît le premier pas, et rompît la glace qui les séparait; mais l'un se disait: « Elle est bien fière, » et l'autre: « A quoi bon? Il n'a pas besoin de moi! »

Cécile saluait sa cousine, lui serrait la main et se taisait: elle n'avait rien de gai à dire. Robert, quand il accompagnait ses parents, se tenait généralement debout près d'une porte avec un air ennuyé. La danse, la musique, la conversation, étaient des plaisirs trop vulgaires pour lui; ses amis l'attendaient et il essayait de tuer le temps en faisant languissamment un tour de valse par-ci par-là. Adrien, qui se faisait maintenant habiller par un excellent tailleur, dansait très-volontiers, surtout quand Laure était là. Laure lui gardait toujours une place sur son carnet, et elle était presque aussi fière de lui que Mme Mauloy elle-même. C'était probablement parce que son portrait avait été le point de départ de la renommée d'Adrien.



XXXIV

Débâcle!

« Savez-vous la nouvelle, messieurs? dit M. Corbinet, en levant le nez de dessus son journal. L'affaire des mines Nichtsberg est complétement coulée, le directeur est en fuite avec la caisse.

— Bah! dit Poulard, est-ce qu'il y avait quelque chose dedans?

— Certainement! Ce gaillard-là avait de l'imagination, il avait présenté le tableau le plus séduisant de cette exploitation de mines... douteuses...

— Douteuses! pas même, elles n'ont jamais existé que sur ses plans. J'ai un cousin qui a habité longtemps le pays; il m'assurait, pas plus tard qu'hier, qu'on n'avait jamais trouvé gros comme une noisette de minerai par là.

— Tant pis pour les actionnaires, ils n'avaient qu'à mieux prendre leurs informations. Ce n'est pas le patron qui aurait mis de l'argent là dedans!

— Eh bien, il y a des gens très-forts qui s'y sont laissé attraper : M. Chaldry, par exemple. Il croyait l'affaire superbe et il y perd une forte somme.

— Je le sais bien, j'étais là quand il est venu dans le cabinet du patron pour lui redemander les fonds qu'il voulait placer dans ces mines. Me Pothain lui a bien dit qu'il avait tort, mais il n'a rien voulu entendre.

— Eh bien, il aurait mieux fait de laisser son argent où il était, il serait plus avancé à l'heure qu'il est. »

Et Poulard se mit philosophiquement à sa besogne, pendant que M. Corbinet repliait son journal.

Cependant la nouvelle faisait son chemin. A midi, on savait dans tout Paris la déconfiture des mines du Nichtsberg, et l'on ajoutait que M. Chaldry y perdait une somme fort considérable. Le bruit en vint aux divers créanciers de Robert, et comme le lendemain matin la nouvelle avait si bien marché qu'on parlait déjà de la vente de l'hôtel Chaldry, le tailleur, le carrossier, le parfumeur et autres personnages qui n'avaient touché, pour prix de leurs fournitures que la signature de Robert, se trouvèrent, sans s'être donné le mot, réunis dans l'antichambre de l'oncle Chaldry, qui reçut toutes leurs factures à la fois.

On peut se figurer sa rage. La perte qu'il faisait, perte réelle, l'avait déjà fort mal disposé. Il s'emporta et demanda Robert, qui se garda bien de répondre : il s'était caché dès qu'il avait su de quoi il s'agissait. Cécile, toute tremblante, se glissa jusqu'à lui pour lui recommander de ne pas se montrer; elle craignait un éclat qui séparât à jamais l'oncle et le neveu. M. Chaldry cependant parcourait l'hôtel en rugissant de colère, appelant Robert d'une voix irritée, l'accablant de reproches, et maudissant le jour où il l'avait adopté. Enfin, arrivé au paroxysme de la fureur, il tomba tout à coup sans mouvement aux pieds de sa nièce épouvantée. On le releva, on le porta sur son lit, on courut chercher un médecin, et le malheureux vieillard donna enfin signe de vie et reprit le sentiment. Mais ce fut en vain qu'il essaya de se soulever sur le lit où on l'avait étendu, il avait tout le côté gauche paralysé.

Pendant que Cécile et Mahadiah veillaient auprès de lui et que Robert, errant autour de cette chambre où il n'osait rentrer, attendait les nouvelles que sa mère lui faisait passer de temps en temps, les cent voix de la Renommée continuaient à s'occuper d'eux. M. Retord avait déjà appris, sans beaucoup s'en inquiéter, la déconfiture des mines du Nichtsberg; il savait que toute la fortune de M. Chaldry n'était pas là dedans.

Mais quand il sut, par ses pourvoyeurs de nouvelles, les réclamations des créanciers de Robert, la colère et la maladie de son oncle, M. Retord dressa l'oreille.

Si, comme on l'assurait, M. Chaldry avait déshérité son neveu, le prêteur n'avait plus à compter sur la succession, et son argent courait grand risque d'être perdu. Tout frémissant d'indignation et de crainte, il quitta sa maison de campagne et ses œillets et s'en vint trouver son débiteur.

On l'introduisit dans la chambre de Robert, où les épais tapis étouffèrent le bruit de ses pas, si bien qu'il se trouva tout près du jeune homme sans que celui-ci l'eût entendu entrer. Il tressaillit en l'apercevant.

« M. Retord! s'écria-t-il.

— Oui, c'est moi, mon cher monsieur. J'ai appris le malheur qui vous... qui vous a frappé... et je viens causer avec vous d'une petite affaire que nous avons ensemble depuis quelque temps déjà... »

Robert n'osait pas comprendre; il restait immobile, le regardant de ses yeux agrandis par la terreur. L'autre continua :

« Je me trouve dans des embarras... de grands embarras d'argent... cela peut arriver à tout le monde... et je viens vous prier de vouloir bien... comment dirai-je?... acquitter les petites dettes que vous m'avez fait l'honneur de... contracter envers votre humble serviteur. »

Il plaça devant Robert un bordereau parfaitement en ordre et de la plus belle écriture qui se pût voir. Robert lut machinalement :

Le 8 mai 18**.	5000 francs.
Le 15 juillet..	7000 —
Le 10 octobre.	8000 —
Etc..., etc..., etc...	

Il laissa de côté ces dates qui ne lui rappelaient rien, et arriva rapidement au total.

« 110 000 francs! s'écria-t-il. Mais c'est impossible!

— Le détail en est exact, répondit M. Retord en s'inclinant poliment, et je ne crois pas m'être trompé dans l'addition. Monsieur a sans doute pris note des... différentes petites avances que... j'ai eu l'honneur de lui faire? »

Robert ne répondit pas.

« Monsieur Retord, dit-il après un long silence, vous devez comprendre que dans un pareil moment... avec mon oncle malade... il m'est impossible de me procurer cette somme. Accordez-moi du

temps ; je chercherai, j'aviserai... Vous m'aviez toujours dit que cet argent ne vous était pas utile et que vous attendriez...

— Oui, l'héritage de monsieur votre oncle ; mais s'il vous déshérite, comme cela se dit, qu'est-ce que je deviendrai, moi pauvre homme ? C'est le pain de mes vieux jours que je vous ai confié ; vous ne pouvez pas mettre sur la paille un honnête homme qui a voulu vous obliger.

— Mais cet intérêt... c'est de l'usure ! c'est une infamie ! s'écria Robert qui perdait toute prudence. Vous ne pouvez pas exiger cela de moi !

— Oh ! oh ! mon jeune monsieur, si vous le prenez sur ce ton-là, je serai fort à mon aise pour vous répondre. Vous l'avez accepté, cet intérêt, quand vous aviez envie de mon argent. A présent, je veux le ravoir ; tâchez de le trouver, empruntez-le à vos amis si vous voulez, cela ne me regarde pas ; mais je veux mon argent demain, à cette heure-ci, ou je m'en vais le réclamer à M. Chaldry, malade ou non, cela m'est égal. Demain, entendez-vous ? Ce serait une belle affaire, s'il vous a déshérité, qu'il mourût avant que je fusse payé ! »

Il sortit sans saluer son débiteur, qui ne songea plus à le reconduire et demeura à la même place, immobile et comme pétrifié. Ce chiffre terrible : cent dix mille francs ! lui bourdonnait dans le cerveau ; il le voyait écrit partout, comme l'arrêt de sa perte. Si la réclamation de M. Retord arrivait jusqu'à l'oncle Chaldry, c'en était fait de Robert. Le vieillard pourrait encore, une fois le premier moment de colère passé, pardonner les autres dettes ; mais que son neveu eût escompté son héritage et envisagé le moment de sa mort comme le gain d'un gros lot, il ne pourrait pas pardonner cela. Chassé, déshérité, que deviendrait Robert? Une seule chance lui restait, c'était qu'un nouvel accès de rage et de douleur provoquât chez son oncle une attaque nouvelle et définitive, qui l'emportât avant qu'il eût pu changer son testament... Robert se cacha le visage dans ses mains ; il avait horreur de lui-même, en se voyant sur le point de ne plus redouter, de désirer presque la mort de celui qui avait tant fait pour lui.



Robert lut machinalement. (P. 260, col. 2.)

« Je trouverai cet argent! Il faut que je le trouve ! » s'écria-t-il avec la résolution du désespoir.

Il sonna son domestique, se fit habiller, monta en voiture et se rendit tour à tour chez tous ses compagnons de plaisir. Il leur avait prêté si souvent ! Quelques-uns même lui devaient encore ; pourraient-ils refuser de l'obliger ? Il se raccrocha à l'espoir et commença sa tournée avec confiance.

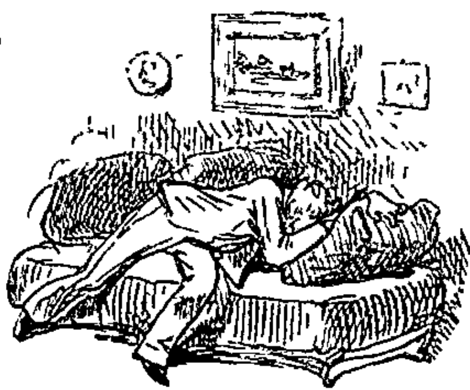
A mesure qu'il avançait, cette confiance diminuait. Les jeunes gens qui passent leur vie à s'amu-

ser n'ont jamais assez d'argent pour eux, comment en auraient-ils pour les autres? Presque tous congédièrent Robert avec les plus chaudes protestations de dévouement et d'amitié ; ils étaient désolés, désespérés de ne pouvoir lui venir en aide, mais leur bourse était à sec pour le moment. L'un venait de faire une perte au jeu, l'autre avait acheté des chevaux pour faire courir, un troisième venait de renouveler son mobilier, un quatrième se mariait et s'était ruiné pour la corbeille ; ils espéraient être plus heureux une autre fois. Ceux qui devaient de l'argent à Robert prirent un air piqué, ils ne se seraient pas attendus à une telle défiance de sa part. Enfin le malheureux n'avait récolté que quatre mille cinq cents francs, lorsqu'il descendit à la porte du baron de Lhoseraye, qu'il avait gardé pour le dernier, sachant bien qu'il n'y avait pas grand'chose à attendre de lui.

Le baron n'était pas chez lui ; il dînait en ville et ne devait rentrer que fort tard dans la soirée. « Je reviendrai, » se dit Robert, se rattachant à sa dernière espérance, si peu solide qu'elle fût. Il rentra, dîna seul (Cécile ne quittait pas le malade) et alluma ensuite un cigare pour passer le temps en attendant l'heure à laquelle il pourrait trouver le baron.

Tout en fumant, il se livrait à une foule de calculs. Quelle somme Adhémar pourrait-il bien lui prêter? Il se trouvait souvent à court d'argent, c'était vrai ; mais enfin il y avait des moments où il touchait ses revenus ; et puis, pour obliger un ami, ne peut-on engager un peu de son capital? Robert l'avait obligé tant de fois, lui! Adhémar ne pouvait manquer d'être sensible à la détresse du jeune homme... Oui, il donnerait, sans doute, mais ce qu'il donnerait ne suffirait pas pour payer M. Retord. Comment combler le vide? Robert possédait à la vérité des objets d'art et de fantaisie, des armes de luxe, quelques bijoux, tout cela pouvait être vendu ; mais on vend mal quand on se hâte et quand on se cache, et le temps pressait : l'usurier serait là le lendemain matin.

Vers onze heures du soir, Robert sortit. Adhémar n'était pas encore rentré, il l'attendit. Il aurait pu s'en dispenser ; le baron avait été tout aussi malheureux que lui dans ses paris aux courses, et le



soir même il venait encore de perdre au jeu ; il n'avait pas cinq cents francs disponibles. Quant à attaquer de nouveau son capital, ou plutôt celui de la baronne, il n'y avait pas à y songer ; la baronne trouvait qu'on avait déjà eu recours beaucoup trop souvent à cet expédient-là, et elle ne voulait plus en entendre parler. Adhémar prodigua à son ancien élève les consolations banales, mais il ne lui donna point d'argent, et Robert sortit de chez lui à minuit passé, complétement désespéré cette fois.

A suivre. Mme COLOMB.

L'ENFANT PERDU

LÉGENDE BRETONNE.

Katinker pleure sans cesse à la ferme : elle est veuve, elle a perdu son mari depuis deux ans ; mais ses larmes s'étaient promptement taries : elle était courageuse, elle était active, et son Laoëk dormait dans son berceau ; il fallait travailler pour lui, cultiver pour lui la métairie, labourer les champs et rentrer les récoltes. Katinker se levait matin et se couchait tard ; les serviteurs de la ferme lui obéissaient mieux qu'ils n'obéissaient naguère au maître qui dormait depuis deux ans dans le cimetière.

Les blés jaunissent sur la pente des collines, les vaches mugissent doucement sur la lande, les moutons paissent l'herbe courte qui croît entre les ajoncs, les laboureurs sont de bonne heure aux champs et travaillent avec assiduité ; mais Katinker ne se réjouit plus de la prospérité qui l'environne, car Laoëk ne dort plus dans son berceau. Le berceau n'est pas vide cependant : à la place du bel enfant baptisé est un petit monstre noir et poilu, aux ongles aigus, à la voix criarde, aux traits hideux, qui crie et qui veut teter, bien qu'il parle comme un homme et qu'il ait au moins sept ans ; c'est l'enfant d'une Korrigan, d'une des fées aux blonds cheveux qui dansent la nuit derrière les dolmens ; elle a emporté Laoëk ; et a laissé son vilain nourrisson à la place ; la pauvre Katinker n'ose pas maltraiter le petit monstre, elle a peur qu'on ne le rende à son enfant bien-aimé.

La fermière pleure nuit et jour, elle va de grand matin à l'église, elle a consulté le prêtre : « Portez le poulpikan à la châsse de sainte Anne d'Auray, et priez la sainte qu'elle vous vienne en aide. » Katinker est partie pour Auray, elle marche nu-pieds, et jeûne le long du chemin ; elle a mendié l'argent de son pèlerinage, la riche paysanne se veut présenter en suppliante auprès de la Mère de Notre-Dame. Le poulpikan se tient tout droit sur son bras, il regarde autour de lui de ses yeux perçants ; il fait cent questions sur les objets inconnus qui le frappent ; Katinker interrompt ses prières pour lui répondre : elle craint que son petit Laoëk appelle en vain la fée qui l'a enlevé et qu'on laisse ses cris sans réponse. Mais c'est en vain qu'elle afflige son âme par le jeûne, en vain que ses pieds sanglants se heurtent

aux pierres du chemin, sainte Anne ne lui a point donné de consolation; Katinker rapporte le poulpikan à la ferme.

« O vierge Marie! s'écrie dans sa douleur la pauvre femme, vous avez gardé votre Fils, bien qu'il ait passé par les angoisses de la mort; priez-le, afin qu'il me rende mon enfant. Divin Fils de Marie, que mon Laoëk revienne entre les bras de sa mère! »

Le soir se couchait, une vieille mendiante parut à la porte de la ferme. Quand la mendiante entre quelque part, elle a un sourire pour tout le monde : « Que Dieu vous bénisse en cette maison, vous femme et vous enfant, comment vous portez-vous ici? me voici venue encore une fois pour me promener.

— Las! commère, cela ne va pas mal, si je n'avais un chagrin qui me dévore; en allant à la fontaine puiser de l'eau, je laissai mon Laoëk dans son berceau; quand je revins à la maison, il était bien loin, et à sa place on avait mis ce monstre; sa face est aussi rousse que celle d'un crapaud; il égratigne, il mord sans rien dire; c'est le fils d'une Korrigan!

— Ma fille, ma fille, ne vous affligez pas; c'est le bon Jésus que vous avez prié qui m'a envoyée ici; votre Laoëk n'est pas perdu, votre cher Laoëk sera retrouvé. Feignez seulement de préparer le repas pour vos dix laboureurs dans une coque d'œuf devant l'âtre, et quand le poulpikan vous fera des questions, prenez-le dans vos bras et frappez fort, sa mère saura bien venir chercher son avorton, les Korrigans sont comme les femmes, elles entendent toujours les cris de leurs enfants. »

Les larmes coulaient sur les joues brunes de Katinker : « C'est vraiment le Seigneur Dieu qui vous a envoyée, ma mère : si Laoëk m'est rendu d'après vos conseils, vous n'aurez plus besoin de courir les campagnes en été avec les glaneurs, en hiver avec les étrenneurs pour demander votre pain; la crêpe la plus chaude, le meilleur coin au foyer et le lait le plus frais des vaches seront toujours à votre service. Laoëk y tiendra l'œil quand sa mère n'y sera plus. »

La mendiante souriait en hochant la tête : « Avant que Laoëk soit grand, dit-elle, avant que vous ayez passé le seuil de la ferme, entre les porteurs, les pieds en avant, je dormirai depuis longtemps en terre sainte. Quand le poulpikan aura parlé, ne manquez pas de frapper fort. »



L'enfant perdu. (P. 262, col. 1)

A peine la mendiante avait-elle tourné le dos que déjà Katinkel, toute tremblante, cassait un œuf sur le bord de l'âtre; le poulpikan était assis sur une petite chaise; il chauffait ses pieds difformes et regardait attentivement tous les mouvements de la fermière : « Mère, s'écria-t-il enfin

d'une voix stridente, que faites-vous là avec ce petit œuf?

— Ce que je fais ici, mon fils? Je prépare à dîner, dans une coque d'œuf pour les dix laboureurs de ma maison.

— Pour dix! chère mère! dans une coque! » et le poulpikan s'était dressé tout debout dans son étonnement, il appuyait son menton sur sa petite main noire, et marmottait à demi-voix : « J'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche, j'ai vu le gland avant de voir l'arbre, j'ai vu le chêne au bois de Brézal et je n'ai jamais vu pareille chose. »

Katinker n'a fait qu'un pas jusqu'au vilain nain; elle le saisit dans ses bras robustes : « Tu as vu trop de choses, mon fils! Ah! petit vieillard, je te tiens! »

Les coups pleuvent comme la grêle sur la peau rugueuse du poulpikan, il se débat, il crie, la fermière frappe de plus belle.

Le chien hurle, le chat s'est enfui, les poules effrayées se sont juchées sur les poutres du plafond; Katinker lève encore la main, un autre bras l'arrête : « Ne le frappe pas, rends-le-moi, je n'ai fait aucun mal au tien, il était notre roi dans notre pays. »

Par où la Korrigan est-elle entrée? Nul ne le sait, la porte n'a pas crié sur ses gonds rouillés; la fenêtre est close, car la pluie bat les vitres verdâtres; elle est là cependant, frêle et délicate, roulée dans son long voile blanc, ses cheveux blonds épars sur les épaules; elle tend les bras à son fils et le poulpikan s'est réfugié auprès d'elle : tous deux ont disparu sans que Katinker effrayée, stupéfaite, ne sût prononcer une parole pour demander Laoëk.

Elle n'a pas parlé, mais derrière elle, dans le berceau où reposait naguère le monstre hideux, dort un enfant blanc et rose, un beau petit garçon de deux ans; la fermière s'est retournée, elle a entendu cette respiration paisible, elle contemple ses traits chéris, elle attend le moment où les beaux yeux bleus qu'elle pleure depuis six mois s'ouvriront enfin pour éclairer de nouveau sa vie. Laoëk s'agite dans son sommeil : sent-il quel amour passionné veille auprès de lui? Il se soulève, il s'éveille, il tend ses petits bras : « J'ai dormi bien longtemps, ma mère! » balbutie-t-il. Katinker l'a porté aux pieds du crucifix, elle remercie le Fils de Marie, l'enfant sourit et passe ses mains potelées sur le visage de sa mère : « Quand la mendiante viendra céans, dit la paysanne après son dernier signe de croix, elle verra si Katinker a de la mémoire. » Laoëk s'est rendormi, sa mère le veille. En rentrant à midi, les laboureurs ne trouvèrent pas le dîner préparé comme de coutume : Katinker regardait encore son enfant.

Mme DE WITT.

LE TIGRE

Le terrible portrait que Buffon a tracé du tigre convient surtout à cet animal tel qu'on le voit dans les ménageries lorsque sa captivité est récente. Alors, en effet, enfermé dans une étroite prison, exposé aux regards de la foule, lui qui était habitué à la liberté et à la paix de ses forêts natales, il est dans une fureur constante, il va et vient sans cesse contre les barreaux de sa cage, entre lesquels il semble chercher une issue pour s'échapper; à chaque instant il se dresse contre eux comme s'il voulait avec ses griffes essayer de les rompre; si on le provoque par un appel, par un geste, il baisse les oreilles, il ouvre son effroyable gueule, il pousse de rauques rugissements, il se ramasse sur lui-même comme pour s'élancer sur vous : il est vraiment l'effrayante image de la rage et de la férocité.

Mais, dans l'état de liberté, le tigre n'est pas toujours furieux, pas plus qu'il n'est cruel inutilement; il ne tue pas pour le seul plaisir d'assouvir sa fureur et de faire des victimes; il tue pour se nourrir et pour se défendre contre ses ennemis. Quand il n'a pas faim, il reste tranquillement couché dans l'épais fourré qui lui sert de retraite et il y passe la plus grande partie du jour à dormir. Si quelque bruit alarmant le réveille, il ne va pas au-devant du danger, il s'évade prudemment en rampant avec précaution sous les hautes herbes et se réfugie plus loin dans une autre abri.

C'est le soir, au coucher du soleil, que le tigre se met en campagne pour chercher sa proie. Alors il est le plus redoutable des bêtes fauves de l'Asie.

A une force extraordinaire il joint une agilité et une adresse sans pareilles. Il procède toujours par ruse.

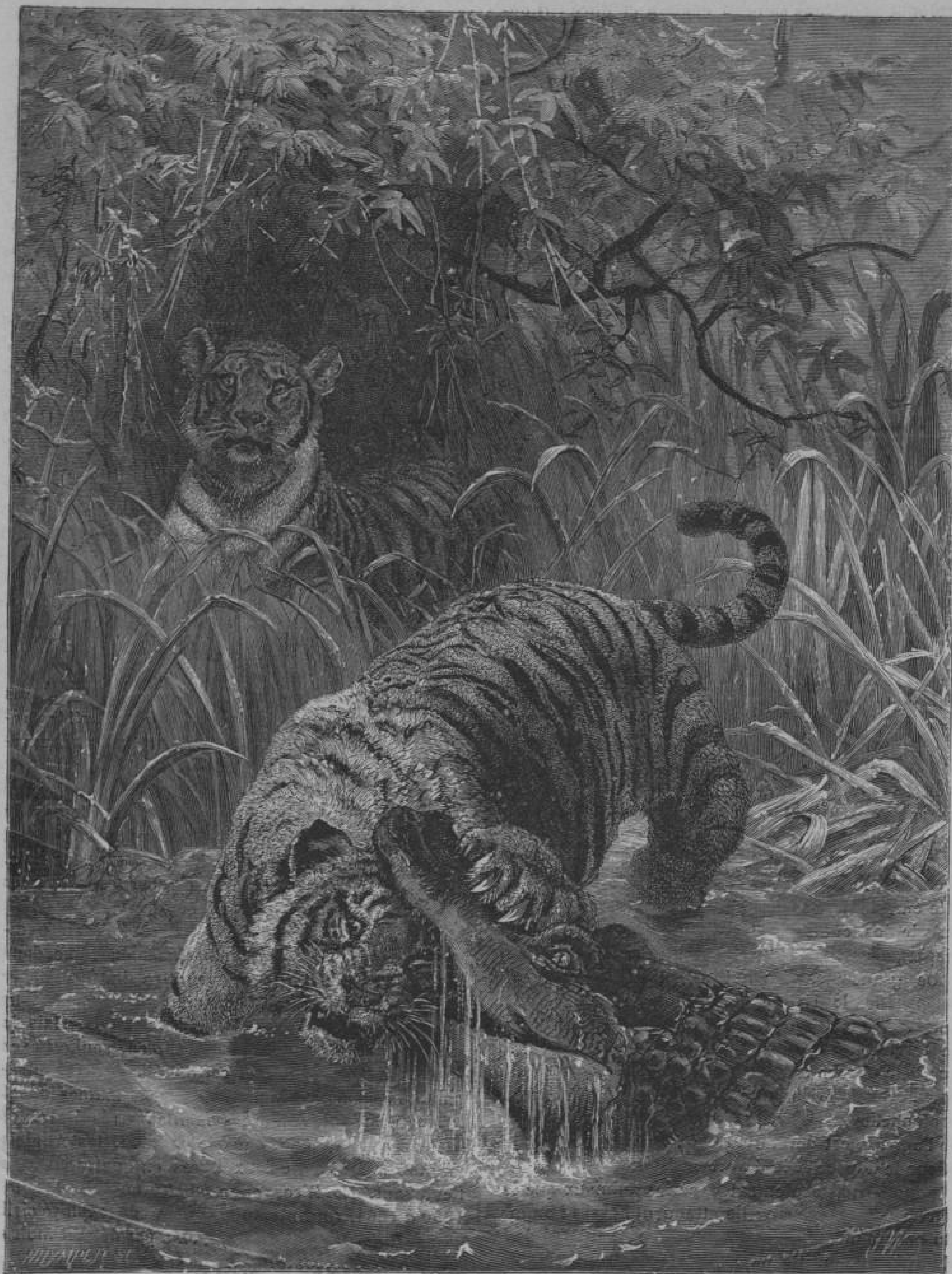
Il se cache dans un buisson, près d'un sentier fréquenté, ou sous les roseaux au bord d'une rivière : là il attend, il guette.

Quand un animal passe à sa portée, d'un bond il se précipite sur lui, le terrasse en lui tombant sur le dos et l'étrangle. Les plus grands quadrupèdes, le cerf, le cheval, le bœuf, ne peuvent lui résister.

Quand il s'est rendu maître de l'un d'eux, il ne le dévore pas sur place, il le prend dans sa gueule et l'emporte comme un chat fait d'une souris ou un renard d'une poule.

Cependant il est un animal que sa taille et sa force mettent à l'abri des atteintes du tigre : c'est l'éléphant; ou si, poussé par la faim, le tigre l'attaque, il est presque toujours victime de son imprudence.

L'éléphant, en se secouant, se débarrasse de



Le crocodile saisit la tête du tigre. (P. 266, col 1.)

son adversaire, dont les ongles n'ont pu pénétrer profondément dans sa peau épaisse et dure ; il oppose ses défenses aux assauts du tigre, il le frappe de sa trompe, l'étourdit, l'assomme et enfin l'écrase sous son énorme pied.

Quelquefois aussi le tigre, qui tend des embûches aux autres, tombe à son tour dans celles d'un ennemi contre lequel ses dents aussi bien que ses griffes sont impuissantes ; cet ennemi est le crocodile.

Chacun sait que ces énormes reptiles abondent dans les rivières de l'Inde.

On les voit étalés sur le sable de la rive, immobiles, chauffant au soleil leur dos couvert d'une armure d'écailles rugueuses, dures comme du fer, entr'ouvrant leur formidable gueule garnie de longues rangées de dents crochues : on les prendrait pour des troncs d'arbres déposés par le courant sur la grève ; ou bien ils se tiennent entièrement plongés dans l'eau vaseuse, près du bord, ne laissant passer au dehors que leurs yeux et leurs naseaux saillants.

Représentons-nous le crocodile ainsi submergé, invisible, mais voyant tout ce qui se passe autour de lui : altéré par la chaleur du jour, le tigre sort des jungles et descend à la rivière ; n'entendant aucun bruit, n'apercevant rien de suspect, il se met à boire.

Tout à coup, par un mouvement aussi prompt que l'éclair, le crocodile s'élance hors de l'eau et saisit la tête du tigre dans ses puissantes mâchoires.

La bête fauve se débat, se tord, cherche à se délivrer de cette horrible étreinte : inutiles efforts ; plus elle lutte pour se dégager, plus la gueule du reptile se resserre. En même temps, battant l'eau de son énorme queue, le crocodile nage vers le milieu de la rivière ; en vain sa victime résiste, se cramponne sur le sol glissant ; elle est entraînée, elle entre dans l'eau, d'abord la tête et les épaules, puis le dos, enfin la croupe et la queue y plongent, y disparaissent.

De grands cercles qui rident profondément la surface de la rivière et une large tache rouge que le courant emporte sont les seules traces de ce terrible duel, qui n'a d'autre témoin que quelque bête féroce troublée dans son repos et effrayée par le bruit de la lutte. Quand, maintenu dans la profondeur des eaux, le tigre, après les convulsions de l'agonie, est devenu un cadavre inerte, son vainqueur le dépèce et le dévore à loisir.

Ce n'est pas seulement avec les animaux que les tigres sont en guerre : ils attaquent aussi l'homme. On assure même qu'une fois qu'ils ont mangé de la chair humaine, ils ne veulent plus d'autre proie. Mais cela tient plutôt à la facilité avec laquelle ils peuvent se procurer cette proie qu'à leur goût spécial pour la chair humaine.

Ces tigres *mangeurs d'hommes*, on les appelle ainsi, sont le fléau d'une contrée. Ils commettent des ravages effroyables. Tel de ces animaux, embusqué dans un défilé, a égorgé une et quelquefois deux personnes chaque jour pendant plusieurs mois. Un autre, qui s'était établi auprès du gué d'un fleuve, enleva successivement quinze Hindous chargés du service de la poste. On cite un village qui a perdu quatre-vingts de ses habitants dans l'espace de deux ans, et d'autres dont la population, incessamment décimée, a été obligée d'émigrer tout entière.

En général, c'est la nuit, en employant toute la prudence dont il est doué, que le tigre se livre à cette chasse à l'homme. Toutefois, quand la faim le presse, sa hardiesse devient extrême. On a vu des tigres surgir et enlever des hommes au milieu d'un campement en plein jour, ou bien le soir en sautant par-dessus les feux allumés qui ordinairement l'effrayent et le mettent en fuite. Mais le trait d'audace le plus surprenant qui ait été rapporté est celui-ci : Une barque contenant plusieurs rameurs remontait un fleuve ; elle occupait le milieu du courant. Tout à coup un tigre sortit des roseaux de la rive, se jeta à la nage, atteignit l'embarcation et y grimpa malgré les cris de terreur des bateliers. Ceux-ci se réfugièrent et se barricadèrent dans une petite cabine qui se trouvait à l'arrière de la barque : après avoir tenté inutilement d'y pénétrer, le tigre s'assit résolûment à l'avant, se laissant aller à la dérive. Enfin, las d'attendre, il se décida à se rejeter à l'eau, regagna la rive et disparut dans les jungles.

Si, enhardi par le besoin, le tigre n'épargne pas l'homme, celui-ci exerce contre lui de terribles représailles ; il le poursuit, il le détruit avec acharnement, non-seulement par mesure d'utilité, mais par plaisir.

La chasse au tigre a été de tout temps la distraction favorite des princes hindous ; elle est aussi celle des officiers et des résidents anglais. Cette chasse se faisait et se fait encore avec un assez grand appareil.

On se sert d'éléphants, quelquefois au nombre de vingt, de trente, marchant en ligne dans les hautes herbes pour rabattre le formidable gibier, tandis que les chasseurs, montés aussi sur des éléphants, se portent à sa rencontre. Mais le plus souvent on chasse le tigre à pied, seul ou avec quelques compagnons, et cette méthode, où l'intrépidité, la sagacité et la persévérance humaines jouent le rôle principal, donne les meilleurs résultats.

On a constaté que, dans le Dekkan, les Anglais ont tué mille trente-deux tigres en quatre ans. Un lieutenant, M. Rice, en a abattu, à lui seul, de 1860 à 1864, soixante-huit. On cite un employé civil qui, dans le cours de sa vie, n'en a pas détruit moins de trois cent soixante.

LESBAZEILLES-SOUVESTRE.



LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



XIX

Un ami de plus.

« Que dit ton registre par cet affreux temps, Marthe ? »

Lotte qui vient de rentrer et qui a encore son chapeau sur la tête et son en-tout-cas à la main, adresse cette question à sa sœur qui tient ouvert sous ses yeux un lourd cahier vert que Raoul considère avec un certain ennui.

« Il dit que j'ai été très-faible pour toi le mois dernier, et que je me suis laissée aller à des dépenses inutiles.

— Je ne vois rien d'inutile là-dessus, remarqua Raoul qui suivait de l'œil et du doigt une double colonne de chiffres.

— Oh! si, regarde : gants, calepin, ceinture, argent de poche.

— Argent de poche! répéta Charlotte en tirant son porte-monnaie, grand Dieu, où est-il, mon argent de poche? »

Et par un geste indigné elle retourna le petit sac de maroquin rouge qui était absolument vide.

« Quoi! tu as déjà dépensé les cinq francs que je t'ai donnés, s'écria Marthe avec un véritable effroi?

— Et en une fois encore, Marthe. Hier, je rencontre sous un portail trois misérables enfants qui demandaient l'aumône. Ils étaient pâles de faim, ils n'étaient pas vêtus, ils grelottaient. Je n'avais pas de monnaie, j'ai donné mes cinq francs à la mère; songe donc, ils étaient trois.

— Que c'est déraisonnable, dit Marthe en levant doucement les épaules.

— Je ne pourrai plus rien donner aux pauvres à présent!

— On ne peut donner ce qu'on n'a pas. Veux-tu que je manque d'argent avant la fin du mois.

— Je ne le veux pas. Oh! mais c'est insupportable d'être pauvre, d'avoir toujours sa bourse vide ou fermée, d'être sans cesse à faire des additions sur cet affreux cahier. Mais les livres que j'ai lus mentent affreusement, et, pour moi, j'en ai assez d'être ruinée : je ne vous le dis pas, mais il y a des moments où je m'arrache les cheveux de désespoir. »

Et Lotte enfonça ses deux mains jusqu'au poignet dans les flots d'or de sa chevelure.

« Charlotte, ne nous ôte pas notre courage, dit Raoul sérieusement. »

Charlotte bondit vers lui et l'embrassa, puis, faisant des yeux épouvantables au registre vert :

« Je veux en avoir, moi aussi, du courage, dit-elle, et savez-vous que je prétends ne plus être à votre charge. Raoul griffonne, Marthe peint, moi, je donnerai des leçons de chant. »

Cette idée parut si bouffonne à Marthe et à Raoul qu'ils éclatèrent de rire.

« Ne riez pas, dit Charlotte, j'ai déjà parlé de mon projet à Mme Parajoux et aux Grises. Savez-vous que j'ai fait de très-grands progrès et que ma méthode est excellente, puisque c'est celle du meilleur professeur de Paris. Je suis très-capable de commencer des petites filles.

— Charlotte tu rêves, dit Marthe, tu oublies ton âge.

— J'ai lu, dans le *Cid*, un vers que j'arrange ainsi à mon usage :

Le talent n'attend pas le nombre des années.

S'il le faut, je cacherai mon âge, d'ailleurs.

— Il est écrit en gros caractères sur ta figure, dit Raoul.

— Je t'assure que je puis me vieillir. Quand je fais maître Salomon, j'ai soixante ans. Je me suis déjà arrangé ma toilette pour mes courses au cachet : robe unie et très-longue, chignon serré et bandeaux plats. Parions que je me donne vingt ans. Tenez, attendez-moi là un petit quart d'heure. »

Elle disparut laissant Raoul et Marthe à leurs additions.

« Il nous sera impossible de rien économiser cet hiver, dit Marthe, et, par conséquent, nous voici retenus ici pour un an au moins.

— Tu aimes de moins en moins ce logement, Marthe, pourquoi?

— D'abord parce qu'il est si petit que nous ne pouvons accepter la proposition de nos vieux Vaugirard.

— Tu la prends au sérieux?

— Certainement, nourrice m'a répété que le voisinage de tous les marchands de vin devenait un danger véritable pour le vieux Pouf qui s'ennuie. Chez nous il serait occupé et il aurait Lotte comme préservatif.

— Est-ce tout, tu n'as pas d'autres motifs?

— Mon Dieu, j'en ai beaucoup d'autres : je ne sais pas trop comment cette immense maison est habitée; Lotte étant très-jolie attire beaucoup

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139, 147, 171, 187, 202, 219, 236 et 252.

l'attention, et elle est si rieuse que je crains toujours de la voir interpellée par nos voisines.

— Voici un motif bien grave, et je te prie de ne me rien cacher. Nous emprunterions s'il le fallait plutôt que d'exposer Charlotte à des impertinences.

— Je te tiendrai au courant, jusqu'ici il ne s'est rien passé de désagréable, et si nous pouvions avoir une domestique de bonnes façons, il serait possible d'attendre. On frappe, je crois... Entrez. »

La porte s'entr'ouvrit, et une voix flûtée dit :

« Mlle Daubry, professeur de chant. »

Et Charlotte apparut, vêtue d'une robe noire traînante, son corps frêle enveloppé d'un épais tartan gris, ses cheveux blonds lissés en larges bandeaux sous un chapeau-fanchon, un grand parapluie à la main droite, sa main gauche serrant sur sa poitrine une demi-douzaine de vieux cahiers reliés.

Raoul et Marthe, pris d'un fou rire, se renversèrent sur leurs fauteuils.

« Contemplez-moi, dit Charlotte, n'ai-je pas vingt ans au moins? Et pensez-vous que les Grises n'auront pas l'air de bambines auprès de moi. »

Et elle marchait d'un air si pédant que Raoul et Marthe riaient de plus belle.

« Vous riez, reprit Charlotte; mais j'ai mon idée là. » Et elle se frappa le front : « Je n'attendrai pas la vieillesse pour devenir utile, et vous me laisserez bien donner des leçons, je pense, si je réussis de moi-même à me procurer des élèves.

— Étudie beaucoup cette année, nous verrons plus tard, dit Raoul qui ne heurtait jamais Charlotte de front pour les choses insignifiantes.

— Et va bien vite ôter cette défroque, dit Marthe, je crois entendre le pas d'Hortense; il est inutile qu'elle te voie jouer la comédie.

— La comédie, la comédie, répéta Charlotte en ouvrant son vieux parapluie et en retroussant sa robe tout à fait à la vieille, aujourd'hui c'est une comédie pour rire ; mais plus tard, je vous le prédis, je la jouerai au naturel. »

Sur ces paroles elle se détourna, salua Marthe et Raoul tout à fait à la vieille aussi, et rentra dans son appartement.

« Cette petite Lotte m'a fait oublier l'heure, dit Raoul en tirant précipitamment sa montre, la pendule ne marche pas, il me semble; moi qui me pique d'exactitude, je vais être en retard, ce qui surprendra mes collègues, surtout M. Marius.

— Si tu prenais l'omnibus?

— Il me faudrait attendre la correspondance. Donne-moi un parapluie. Il pleut à torrents, ce qui ne me rendra pas la marche légère.

— Ton parapluie est à recouvrir, mon pauvre Raoul. Veux-tu le mien?

— C'est un joujou que le tien, Marthe; je ne sais trop quelle figure il fera sous cette raffale. J'ai bien envie de te le laisser.

— Raoul, je t'en prie, emporte-le, il te garantira toujours un peu, le tien sera prêt ce soir.

— C'est bon, je l'aurai pour demain, dit Raoul en riant. »

Il embrassa sa sœur et descendit rapidement l'escalier. En mettant le pied sur le trottoir il ouvrit le léger parapluie et s'en abrita jusqu'au point où le regard de Marthe ne pouvait plus l'atteindre. Cet angle passé, il ferma la frêle machine qui avait failli se briser dix fois entre ses mains, la mit sous son bras, remonta le collet de son paletot jusqu'à ses oreilles, enfonça son chapeau sur ses sourcils et continua rapidement son chemin sous une pluie torrentielle.

Il courait, espérant d'abord ne pas être transpercé avant de gagner la rue de Rivoli et ses arcades, ensuite arriver peut-être à temps.

Dix heures sonnait au Palais-Royal comme il traversait la place au galop. Il arriva dans son bureau, rouge, haletant, les cheveux trempés et le paletot transpercé.

En l'apercevant en cet équipage, M. Marius quitta sa place.

« Jeune ami, vous risquez d'attraper une fluxion de poitrine, si vous faites souvent de ces équipées-là, dit-il avec bonté, ôtez bien vite ce paletot. Vous avez terriblement le sang à la tête, voulez-vous une goutte d'eau de Cologne, de la pure?

— Merci, monsieur, je demeure si loin, il fait si mauvais temps, et je craignais tellement d'être en retard que j'ai un peu trop couru, voilà tout.

— Beaucoup trop. Où demeurez-vous?

— Rue de Provence.

— A l'autre bout du monde. C'est trop loin, mon jeune ami, c'est trop loin. Un bon employé ne doit pas se loger à plus de vingt minutes de ses bureaux, sans cela il risque de perdre ses précieuses qualités d'exactitude. Vingt minutes, c'est la mesure juste. Plus près, cela rend paresseux et prive d'un exercice hygiénique des plus salutaires. D'un autre côté, la rue de Provence est un quartier bien bruyant pour de très-jeunes filles distinguées comme doivent l'être mesdemoiselles vos sœurs, car enfin vous, leur Mentor, vous passez toute la journée aux Finances. Avez-vous un bail, je ne suis pas indiscret, avez-vous un bail?

— Non, monsieur, oh! non! »

M. Marius arrangea son toupet, rida plusieurs fois son grand front te retourna s'asseoir à son bureau. Là il continua à regarder Raoul de loin, tout en croisant alternativement ses jambes l'une sur l'autre comme pour étudier l'effet de la lumière sur ses boutons de guêtres. Au moment où entra le troisième employé qui ne se faisait pas faute d'être en retard, il se leva, marcha vers Raoul en faisant flotter les pans de sa redingote et, se penchant solennellement à son oreille :

« Jeune ami, j'aurai un mot à vous dire en particulier lorsque nous quitterons les bureaux. Veuillez m'attendre au vestiaire. »

Cette communication faite, il regagna sa place d'un

air mystérieux en jetant à un employé nouveau qui ne lui était pas sympathique un regard froid qui signifiait :

« Homme vulgaire, ne t'imagine pas arriver à connaître jamais mes secrets. »

Bien que Raoul fût habitué à voir M. Marius prendre des airs solennels, ne fût-ce que pour chasser la mouche qui s'aventurait sur son grand front, il se sentit légèrement intrigué par la perspective d'un entretien particulier; mais ce jour-là c'était jour d'échéance, et un travail absorbant lui ôta bientôt jusqu'à la possibilité de réfléchir. Une porte latérale gardée par des soldats laissait échapper un flot de rentiers et de rentières dont les interminables queues se déployaient sous les superbes voûtes où les petits amours qui enguirlandent des rosaces et des chiffres de souverains écoutent maintenant ces mots cabalistiques : deuxième — troisième — porteur. Ce fleuve, endigué entre des barrières, s'écoulait lentement vers la grande galerie, où l'on entendait des bruissements métalliques et le coup sec des timbres frappant les titres.

Ce ne fut qu'au moment de quitter les bureaux que Raoul se rappela l'entrevue qui lui avait été demandée.



Mlle Daubry, professeur de chant. (P. 268, col. 1.)

Sa toilette de sortie n'était pas longue à faire; mais il fallut attendre celle de M. Marius qui était fort compliquée. D'abord il se peignait le toupet, les favoris et les moustaches, puis il refaisait le nœud de sa cravate, passait son paletot, mettait ses gants, tout cela avec poids et mesure. Enfin il sortit avec la belle tournure que l'on sait, Raoul s'empressa de le rejoindre.

« Si vous le voulez bien, mon jeune ami, lui dit-il en lui prenant familièrement le bras, nous allons gagner la galerie vitrée où l'on peut échanger quelques paroles par un pareil temps.

—Je suis à vos ordres, monsieur, » répondit Raoul.

Ils traversèrent la place et gagnèrent la galerie d'Orléans, qui formait à cette heure et par ce mauvais temps un très-agréable promenoir.

M. Marius commença par parader un peu devant les magasins qui en sont les brillantes parois, et qui y forment une sorte de galerie de miroirs; quand il se fut bien admiré dans toutes les poses, marchant gracieusement appuyé sur le bras de Raoul, ou bien au repos, regardant fixement les dalles brillantes, il se décida à parler.

« Mon jeune ami, dit-il, je n'ai pas besoin de vous reparler de ma sympathie, elle vous est acquise comme à tout homme bien élevé; mais de plus... ici M. Marius fit volte face, et continua de parler en regardant fixement Raoul et en hochant la tête par petites secousses régulières, ce qui était sa pantomime favorite.

» De plus je m'intéresse à votre avancement, à votre avenir, et je vais vous en donner la preuve. »

Il se tut un instant, et hocha de nouveau la tête.

« Vous êtes trop loin de vos bureaux, venez loger chez moi.

— Mais monsieur vous oubliez que....

— Je n'oublie rien, et je m'explique. La partie de l'immeuble que j'occupe rue d'Alger m'appartient. J'habite le second étage avec ma sœur, une personne du plus grand mérite; mais nous n'occupons que la moitié de cet étage, qui est très-vaste, et nous louons l'autre appartement. Nous avons rarement trouvé des locataires qui nous convinssent, vous le savez mon jeune ami, les gens mal élevés à quelque classe sociale qu'ils appartiennent ne sauraient me plaire.

» Ma sœur et moi, nous avons beaucoup souffert des derniers, et jusqu'ici nous avons refusé de louer. N'aimeriez-vous pas à demeurer rue d'Alger, et dans un immeuble occupé par des gens de bonne compagnie?

— Je le désirerais de tout mon cœur, surtout à cause de mes sœurs.

— Évidemment. Eh bien cela vous va-t-il?

— Permettez-moi de vous demander d'abord le prix de ce logement.

— Le prix! jeune homme, qu'importe le prix! Combien payez-vous, rue de Provence?

— Neuf cents francs par an, Monsieur.

— Combien de pièces?

— Six très-petites.

— Et quelles décharges?

— Pas l'ombre!

— Eh bien je vous donne, moi, le même nombre de pièces pour huit cents francs, si vous le voulez bien, et une cave, et une immense mansarde pour les gens de service.

— Ah! une mansarde, » dit Raoul, se rappelant tout à coup le rêve du vieux Pouf.

« Oui. Voici la maison. »

M. Marius s'écarta de Raoul, et se mit à tracer des lignes imaginaires avec le bout de son parapluie.

« Au second étage, l'appartement de droite : salle et salon sur la rue, deux chambres à coucher, une cuisine, une lingerie donnant sur la cour.... le corridor ici.... la cuisine là.

— Ce logement devait être loué assez cher, Monsieur?

— Oh! une bagatelle, comme douze cents francs; mais, mon jeune ami, la convenance se paye, vous le savez bien. Voulez-vous venir demain, c'est dimanche, pour visiter le local?

— Oui monsieur, et j'amènerai mes sœurs si vous le permettez.

— Comment donc! Quelle serait votre heure?

— La vôtre, monsieur.

— Non non, les jeunes demoiselles ont leurs habitudes.



— Demain je dois conduire mes sœurs à la messe de neuf heures, à Saint-Roch. De l'église nous nous rendrions rue d'Alger.

— Parfaitement. Ma sœur et moi, nous ferons ainsi la connaissance de nos locataires au complet. Mon jeune ami, je ne vous retiens plus, à demain, dix heures. »

Et M. Marius ayant adressé à Raoul un de ses gestes les plus aimables, sortit de la galerie avec une majesté extraordinaire. Raoul, enchanté de cette bonne fortune, traversa rapidement les galeries du côté opposé et marcha vers la rue de Provence, comme marchent les porteurs de nouvelles heureuses, c'est-à-dire au pas de course.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LE SICILIEN

Le goût des spectacles dans lesquels la force et l'adresse jouent le principal rôle est plus vif chez les peuples à demi barbares que dans les pays civilisés. Aussi les acrobates et les athlètes sont-ils assurés d'un grand succès lorsqu'ils peuvent aller se produire dans les contrées où l'activité intellectuelle n'a point encore fait dédaigner les avantages corporels.

C'est ainsi qu'à Tunis, il y a une quarantaine d'années, la troupe du signor Rinaldo enthousiasmait toutes les têtes. On venait de plusieurs lieues à la ronde pour admirer les tours de force et les prodiges d'équilibre de ses écuyers et de ses clowns. Les Arabes, si experts en matière de voltige, ne pouvaient se rassasier du spectacle des exercices équestres qui les charmaient et les étonnaient.

Parmi les héros de la troupe, il en était un surtout, qui par sa mâle beauté attirait particulièrement tous les regards.

On l'appelait le Sicilien, du nom de son pays : c'était l'hercule du cirque. Il accomplissait les tours de force les plus inouïs, avec une grâce pleine de souplesse, qui ne l'abandonnait jamais.

Quand il entrait dans l'arène, promenant sur la foule son regard grave et cependant plein de douceur, quand il saluait fièrement à la manière arabe, en portant successivement la main droite à son cœur, à sa bouche et à son front, il se faisait un grand silence, tant était puissant le charme de sa personne.

Il n'était point, comme on dit, bâti en hercule : de grande taille, mais admirablement proportionné, il n'avait rien dans sa structure qui décelât sa puissance musculaire. C'était Antinous, plutôt que le fils d'Antée.

L'emploi du Sicilien ne se bornait pas seulement à l'accomplissement des tours de force, dans lesquels sa vigueur paraissait n'avoir point de limite; il consistait aussi dans la représentation de scènes mimées, où son agilité et la grâce majestueuse de ses mouvements lui attirait les plus vifs applaudissements.

Il fallait assurément tout le prestige que cet homme vraiment beau exerçait sur la foule barbare qui le contemplait, pour faire accepter à ses spectateurs, enfants du désert, la principale scène de ses jeux mimiques, qui représentait un duel entre un lion et lui.

Après un intermède de fanfares, le Sicilien entrait sur la piste du cirque, vêtu d'un justaucorps de velours noir pailleté d'argent, tenant à la main une lourde massue en bois dur, qu'il faisait tourner au tour de sa tête, avec autant de grâce que de vigueur.

Un Arabe, attaché à la troupe en qualité d'interprète, prenait alors la parole et disait aux spectateurs : « Le chrétien va montrer comment, avec sa massue, il a tué un lion, dans le pays de Damas. »

Cette annonce, qu'on aurait pu croire tant soit peu gasconne, était accueillie sans murmures, et après un court appel de fanfares, suivi d'un violent coup de timbales, indiquant sans doute l'entrée en scène du roi des déserts, l'action commençait.

Rapidement, le Sicilien s'élance derrière un des trois palmiers qui s'élevaient au milieu de l'arène, comme pour observer et épier son ennemi. D'un œil attentif et résolu, le corps incliné tantôt à droite, tantôt à gauche du palmier, il surveille le terrible fauve, suivant tous ses mouvements avec des ondulations du buste qui captivent l'attention des spectateurs par le naturel et la vérité des attitudes.

Le lion est là : nous ne le voyons pas, se disent les assistants, mais il le voit lui ; comme il surveille ses moindres actions! comme il est résolu! il ne se laissera pas surprendre.....

Soudain, le Sicilien s'élance; d'un bond il a franchi la distance qui le séparait du palmier voisin, d'un autre élan il a grimpé à mi-hauteur de l'arbre, sa massue ne l'a pas quitté.

Son ennemi l'a suivi, on comprend que le lion est au pied du palmier, le Sicilien le corps penché épie ses moindres mouvements, puis tout à coup il est à terre derrière le tronc de l'arbre, sa terrible massue siffle en tournoyant dans l'air, le lion tombe terrassé.

La scène était si bien jouée que les applaudissements retentissaient de toutes parts.

L'interprète arabe rentrait alors dans le cirque, et jetant aux pieds de l'athlète une magnifique peau de lion, il s'écriait : Voici la peau du lion que le chrétien a tué avec sa massue, au pays de Damas.

Le bruit des succès du Sicilien arriva jusqu'aux oreilles du Bey de Tunis, mais la dignité royale ne permettait pas à Son Altesse d'aller assister aux représentations des bateleurs étrangers. Et comme il n'avait pu, ainsi que ses sujets, être soumis au charme invincible de la mâle beauté de l'hercule, il ne crut pas à la vérité du drame mimé au cirque. Cependant sa curiosité était piquée.

« Si ce chrétien a tué un lion avec sa massue, dit-il un jour à un de ses familiers, il peut en tuer un encore : eh bien, fais-lui savoir que s'il peut terrasser mon grand lion je lui donnerai mille ducats. »

Il est utile de placer ici quelques mots d'explication :

A l'époque où s'est passée l'histoire véridique que nous rapportons, le Bey conservait encore dans son palais plusieurs jeunes lionceaux, circulant librement dans les cours; et dans une grande et vaste fosse dominée tout autour par une large terrasse de plain-pied avec le premier étage du palais, un superbe lion de l'Atlas était entretenu dans une royale captivité.

Dans ce temps-là, c'était dans les mœurs orientales une sorte de prérogative princière que l'entretien des lions dans les palais. Il convenait que le plus puissant d'entre les hommes eût pour prisonnier le plus redoutable des animaux.

Les choses sont bien changées aujourd'hui, les Orientaux s'habillent à l'européenne et font meubler leurs palais par nos tapissiers.

La proposition du Bey fut rapportée au Sicilien qui l'accepta sans hésitation, comme sans forfanterie.

L'annonce du terrible duel entre le beau Sicilien et le grand lion du Bey eut dans Tunis et les environs le retentissement d'un événement; la nouvelle s'en répandit jusqu'aux portes mêmes du désert. Tout le monde, grands et petits, se promirent d'y assister ; le spectacle était gratis d'ailleurs.

Le jour fut fixé à une semaine d'intervalle, le combat devait se livrer dans la fosse même du lion, au palais du Bey, et le peuple serait admis à jouir du spectacle, sur la terrasse qui entourait, ainsi que nous l'avons dit, la fosse de tous les côtés.

Le signor Rinaldo, le maître du cirque, sut profiter, en habile homme, du coup de fouet donné à la curiosité publique par cet extraordinaire incident. Au lieu de donner, comme il en avait l'habitude, deux représentations par semaine, il fit jouer tous les jours pendant cette semaine d'attente.

Comme on le pense bien, il y eut foule pour voir l'attitude du futur adversaire du grand lion.

Jamais le Sicilien ne fut plus calme, plus gracieux, plus entraînant dans ses exercices. La veille du grand jour, il mena sa lutte contre le *lion du pays de Damas* avec autant de précision, de souplesse et d'élégance, que si c'eût été une simple pantomime, qui ne devait pas avoir le sérieux lendemain, auquel tout le monde pensait en le voyant agir, tout à son rôle, calme et gravement souriant comme de coutume.

Enfin l'aurore du jour si impatiemment attendu par tant de personnes se leva. Le combat devait avoir lieu le matin, avant la chaleur.

Dès l'aube, la terrasse était absolument couverte de monde. Le grand lion qu'on avait laissé jeûner depuis trois jours relevait sa tête vers la foule, qui grouillait au-dessus de lui, ses yeux lançaient des éclairs, sa queue battait ses flancs à coups précipités. Tantôt il poussait de rauques rugissements, tantôt il se dressait contre la muraille, essayant en vain de fixer ses griffes puissantes dans quelque interstice de la pierre.

A suivre. F. du Atyff.



A TRAVERS LA FRANCE

MELLE

Melle, siége d'une sous-préfecture du département des Deux-Sèvres, est une des rares villes de France qui tirent leur nom aussi bien que leur origine d'une exploitation industrielle.

Les Romains l'appelèrent *Métal* (*Metallum*), parce qu'ils avaient trouvé près du lieu où elle s'élève une mine de plomb et d'argent. Melle dut à cette mine sa prospérité naissante, et plus tard la création dans son sein d'une monnaie, prérogative qui d'ailleurs n'était pas extraordinaire pendant le moyen âge.

La mine d'argent s'épuisa vers le XIe siècle, et la fabrication de la monnaie fut abandonnée. Mais alors Melle possédait un nouvel élément de richesse : deux puissants monastères s'y étaient établis, et la fortune continua à se développer avec le travail à l'ombre de leurs murailles. Ces monastères se construisirent chacun, pendant la période des Croisades, deux églises magnifiques, où furent épuisées toutes les ressources de la sculpture du temps. Autour des portails, sous les corniches, sur les colonnes, sont représentées, avec toute la gravité qu'elles comportent, les principales scènes de l'histoire religieuse ou de la vie chrétienne. Ces monuments font que Melle ne saurait être oublié des artistes, et que pour un grand nombre cette ville est le but de pèlerinage obligé.

A voir les formes sévères de nos vieilles basiliques, les ruelles étroites, les maisons sombres et les massifs remparts de nos villes du moyen âge, on se demande parfois si, dans une atmosphère si triste, il était possible à nos pères de songer aux ris et aux amusements. Et c'est un monument funèbre, un tombeau, qui répond : « Nos aïeux savaient aimer et chercher le plaisir. » Dans l'une des églises de Melle repose depuis des siècles un ami de la joie. Les jeux et les divertissements avaient été le but de sa vie, ils furent sa préoccupation à son lit de mort. Il légua à ses compatriotes une vaste prairie et des revenus pour y organiser des fêtes. Melle a oublié son nom, mais tous les ans elle célèbre gaiement sa mémoire au milieu des danses et des luttes pacifiques, au son d'une musique joyeuse. C'est la fête de la Bachellerie, et cette fête a son roi d'un jour, dont le sceptre est une branche d'arbre, dont le royaume est une pelouse verdoyante, dont le peuple est une folâtre jeunesse.



Melle.

Oui, nos ancêtres s'amusaient, et ils s'amusaient gaiement ; mais ils n'oubliaient jamais qu'ils étaient environnés d'ennemis, et ils savaient choisir les divertissements qui contribuaient le plus à entretenir la force de leur corps et l'énergie de leur âme. Nous aussi amusons-nous quand nous avons travaillé, et amusons-nous comme eux. La patrie y gagnera de robustes citoyens et de courageux défenseurs.

A. Saint-Paul.



Robert vint s'agenouiller au pied du lit. (P. 277, col. 1.)

DEUX MÈRES

XXXV

Tentation.

Il erra au hasard dans les rues. « Où aller ? que faire ? se demandait-il. Rentrer dans la maison de mon oncle, pour en être chassé demain matin ignominieusement ? Mieux vaut n'y rentrer jamais. Il ne faut pas que ce Retord m'y trouve... Moi absent, il fera ce qu'il voudra, je ne le verrai pas du moins... Avec la somme que j'ai sur moi, je puis gagner l'Amérique... on y fait fortune, cela s'est vu souvent... mais ma mère !... Oh ! pauvre mère ! qui aurait dit, quand nous vivions à Lille, si heureux, que nous en viendrions là !... »

Il passait à ce moment dans une petite rue sombre dont tous les magasins étaient fermés. Son pied heurta un objet mobile dont le contact l'étonna, il se baissa pour le ramasser.

« Un portefeuille ! » se dit-il, et le cœur lui battit sans qu'il sût pourquoi.

Il serra le portefeuille et chercha quelque lumière qui lui permît d'examiner sa trouvaille. Tout au bout de la rue, on voyait encore un rez-de-chaussée éclairé : Robert s'y rendit en pressant le pas.

C'était un pauvre petit café, complétement vide de consommateurs. La dame de comptoir s'endormait dans son fauteuil, et le seul garçon qui fût resté rangeait les chaises d'un air engourdi.

Robert alla s'asseoir dans un coin, et demanda un bock de bière et un journal. Quand il fut servi, il se fit du journal un abri contre les regards du garçon, qui d'ailleurs ne faisait pas grande attention à lui, et tirant le portefeuille de sa poche, il l'ouvrit.

Le portefeuille était grand et gonflé, et au premier coup d'œil que Robert jeta sur son contenu, il reconnut ce papier blanc orné de dessins bleu pâle... des billets de banque ! D'une main tremblante, il les examina, les compta, vida toutes les poches du portefeuille...

Pas une lettre, pas une carte de visite, aucun papier qui pût faire connaître le nom de celui qui avait perdu cette nuit-là cent mille francs sur le pavé de Paris !

Cent mille francs ! Si M. Retord recevait une pareille somme, il serait trop heureux d'attendre pour le reste de sa créance... de l'abandonner peut-être... Robert, d'une main fiévreuse, renferma les billets et cacha le portefeuille dans la poche de son vêtement qu'il boutonna sur sa poitrine ; puis il paya et sortit. Il n'aurait pu rendre compte de ce qui se passait dans sa tête, il ne réfléchissait pas, il ne pensait pas ; mais il lui semblait qu'il était délivré d'un cauchemar, qu'il échappait à un grand danger, et il se sentait joyeux et comme triomphant. Il reprit le chemin de sa demeure, il ne savait plus trop où il était, et personne ne pouvait le renseigner, car tout était fermé et silencieux.

Il finit par se reconnaître ; il se trouvait fort loin de chez lui, dans un quartier où il n'était presque jamais venu.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161, 177, 93, 209, 255, 241 et 257.

Il avait une longue marche à faire, et la nuit s'avançait. On était au milieu de l'été, et le ciel, presque clair encore vers l'occident, commençait déjà à blanchir du côté de l'orient. Robert ne s'était jamais trouvé à pied dans les rues à pareille heure.

Pendant qu'il marchait, la fraîcheur du matin agissait sur son cerveau, et l'ordre se remettait dans ses idées. Sa joie s'était évanouie, il se sentait troublé et las : était-ce la fatigue de cette nuit errante? Il tâtait de temps en temps le portefeuille pour s'assurer qu'il était toujours à la même place; car, pensait-il, *l'autre* l'avait bien perdu, si je le perdais aussi, moi? Et cette idée le fit retomber dans ses angoisses de la soirée précédente. « Mais celui qui l'a perdu, que fait-il à cette heure? » Robert n'y avait pas encore songé.

Il se trouvait à ce moment devant Saint-Germain-des-Prés, il vit un banc et s'assit.

Le jour se faisait peu à peu, un beau jour de juin, et le vieux clocher romain dressait sa silhouette sur le ciel déjà clair. Robert pensait au propriétaire du portefeuille.

« Le malheureux! quelle nuit il doit passer!... Bah! quand on porte cent mille francs dans un portefeuille, c'est qu'on en a bien d'autres... pourquoi l'a-t-il perdu? Il y avait des courses aujourd'hui, c'est peut-être de l'argent gagné en pariant, ou au jeu...

Impossible de retrouver à qui cela appartenait d'ailleurs; le portefeuille ne contient pas le moindre indice; un autre l'aurait trouvé qu'il l'aurait gardé, certainement; autant vaut que ce soit moi qui en profite... et une fois sauvé des griffes du Retord, je jure bien de me contenter de ma pension et de ne plus faire un sou de dettes... »

« Une!... deux!... trois!... quatre heures!... » sonna l'horloge de la vieille église, et sa voix parut à Robert plus terrible que la trompette du jugement dernier.

« Dormez en paix, vous qui avez le cœur pur! disait la voix de l'horloge; éveillez-vous gaiement, bons travailleurs, et que Dieu bénisse votre journée! reprenez humblement et courageusement votre fardeau, coupables que le repentir ramène au bien, et qui consacrez le reste de vos forces à réparer le mal commis; tremblez, vous qui vous engagez dans la voie du crime, car vos nuits seront désormais sans sommeil, et le remords sera le compagnon de toutes vos heures! Dites adieu à la paix et à la joie, car vous ne les connaîtrez jamais plus, jamais plus! »

Était-ce l'horloge qui parlait ainsi, ou la conscience de Robert?

Toujours est-il que l'horreur de l'action qu'il commettait lui apparut nettement tout à coup; il lui sembla que la vieille église l'accusait, le menaçait; il crut entendre le mot : voleur! et, épouvanté, il se releva et s'enfuit à l'aventure.

La vie commençait à renaître dans Paris; les maraîchers et les laitières arrivaient dans leurs charrettes, les moineaux voletaient par bandes et se poursuivaient avec des cris aigus, les chiens jappaient joyeusement au nez des chevaux, et les gens échangeaient de gais bonjours en se félicitant de la belle journée. « Que tout ce monde-là est heureux! » pensa Robert. On le regardait avec étonnement, on ne voit pas beaucoup de ses pareils dans les rues entre quatre et cinq heures du matin. Il marchait toujours.

Il arriva devant la maison de M. Chaldry, il ne sonna pas. Les paroles que son oncle lui avait dites une fois : « Si je vous voyais cité en justice pour une escroquerie, je vous étranglerais de mes vieilles mains, » lui revinrent en mémoire. « Voleur, se dit-il; oui, je serais un voleur! Moi! moi! ce n'est pas possible! Mais que vais-je devenir alors? Dans quelques heures ce misérable Retord sera là... et si ce portefeuille est encore dans mes mains... Non! je n'entrerai pas! »

Il s'éloigna.

« Il faut le rendre, le rendre! » lui disait sa conscience.

« Oui, il faut le rendre, répondait-il; mais si je le rends, je suis perdu! Que je voudrais ne pas l'avoir trouvé!

Oh! qui viendra à mon secours! »

Il leva les yeux comme pour invoquer le ciel; son regard rencontra la plaque bleue qui portait le nom de la rue au coin de laquelle il était arrivé.

« Rue Saint-Jacques! » s'écria-t-il. Et, au grand étonnement des petits marchands qui commençaient à enlever les barres de fer de leurs devantures, il se mit à courir et arriva bien vite au bout de la rue.

Une fenêtre s'ouvrait en ce moment, la fenêtre de l'atelier d'Adrien. L'artiste matinal prenait le frais en fredonnant un gai refrain, avant de se mettre au travail.

Il vit Robert passer comme un éclair, entrer dans l'allée au-dessous de lui, et il se demandait encore si c'était bien lui, lorsqu'il le vit se précipiter dans son atelier, dont la porte était restée entr'ouverte.

« Tiens... prends... ôte-moi cela... » lui dit Robert d'une voix étouffée, en lui mettant le portefeuille entre les mains. « Empêche-moi de commettre une infamie... Je ne sais plus où je suis... je crois que je deviens fou! »

Et, se jetant sur un divan, il cacha sa figure dans les coussins et se mit à sangloter et à pleurer comme un enfant.

XXXVI

Lettre de l'Inde

Or, pendant que l'oncle Chaldry, étendu sans mouvement sur son lit, songeait amèrement à la

conduite de son neveu et à la brèche faite à sa fortune, une nouvelle capable d'achever la ruine de son cerveau ébranlé s'avançait vers son logis dans la boîte du facteur.

Cette nouvelle, qu'apportait une lettre d'outre-mer, parvint, sur un plateau d'argent, dans la chambre du malade, entre sept et huit heures du matin. Cécile, fatiguée de sa nuit de veille, s'était endormie dans un fauteuil.

« Qu'est-ce que c'est? dit péniblement le vieillard.

— Une lettre de l'Inde! répondit Mahadiah en la lui présentant.

— Je ne peux pas la prendre! dit le malade après un effort inutile. Tire les rideaux, ouvre la lettre, et tiens-la devant moi. »

Mahadiah obéit; mais les yeux de M. Chaldry ne voyaient qu'un brouillard noirâtre sur le papier blanc.

« Mes yeux aussi! dit-il avec désespoir. Ma nièce, lisez-moi cette lettre, s'il vous plaît. »

Cécile, réveillée en sursaut, prit la lettre sans trop savoir ce qu'elle faisait, et lut à haute voix ce qui suit :


Cécile prit la lettre et la lut à haute voix. (P. 275, col. 1.)

« Calcutta, le ***

» Monsieur, j'ai l'honneur de vous avertir du malheur qui nous est arrivé. Le feu a pris à la fabrique : on a fait ce qu'on a pu pour l'éteindre, mais le vent rabattait les flammes, et presque tous les bâtiments ont fini par être brûlés. M. X*** (c'était l'associé de l'oncle Chaldry) a voulu, malgré tout ce qu'on lui a dit, rentrer dans la maison pour sauver les papiers et les valeurs: il y a péri sans rien sauver. Tout est perdu ; il ne reste que le terrain et les machines qui ont souffert, mais qui pourraient être réparées ; seulement il n'y a plus personne à la tête de l'entreprise, et il faudrait de l'argent pour tirer parti du peu qui n'a pas été détruit. Si vous pouviez venir, monsieur, vous parviendriez sans doute à liquider la situation sans faillite. Les divers employés de la maison vous prient d'avoir égard à leurs services, et de vouloir bien leur faire payer ce qui leur est dû; nous étions à la fin du mois, et plusieurs avaient placé dans la maison leurs économies dont ci-joint le détail.

» Je vous attends, monsieur, avec une grande impatience, et je me tiens à votre disposition pour faire tout ce qui sera en mon pouvoir.

J'ai l'honneur d'être, etc. »

La lettre était signée d'un nom inconnu à Cécile.

Elle avait commencé cette lecture sans en comprendre la portée ; à mesure qu'elle avait compris, elle avait hésité à poursuivre, et elle avait plusieurs fois essayé de s'arrêter. Mais un « continuez », dit d'une voix brève par l'oncle Chaldry, avait accueilli chacune de ces tentatives, et quand elle eut fini,

elle resta quelque temps sans oser lever les yeux sur son oncle. Ce fut Mahadiah qui s'aperçut le premier de l'état du vieillard.

« Le maître est évanoui ! » dit-il d'un air effrayé.

Il l'était en effet, et il ne revint à lui que pour se livrer au désespoir.

« Malheureux ! s'écriait-il, malheureux ! Ah ! j'ai voulu un héritier ! un héritier !... Mon héritier, un dissipateur ! mon héritage, perdu ! »

Il se tut un instant.

« Faillite ! reprit-il tout à coup. La lettre parle de faillite ! Ruiné, trahi, déshonoré ! c'est trop, trop !..... Mahadiah, nous partons pour les Indes..... Aide-moi à me lever ! »

Se lever, pauvre vieillard ! il ne pouvait pas même se remuer : la paralysie clouait ses membres sur le lit où on l'avait étendu. Quand il eut bien compris son impuissance, il se tut et ferma les yeux, et deux grosses larmes roulèrent dans les rides de ses joues.

« Le maître pleure ! » dit Mahadiah, près de pleurer lui-même.

Le vieillard ouvrit les yeux.

« Tu m'aimais, toi, mon pauvre Mahadiah... Je suis brisé, à présent c'est fini..., mais je ne laisserai pas un nom flétri : tout sera payé... Cécile, vous ferez prier M. Pothain de venir ; il se chargera de mes affaires. On vendra l'hôtel, on retirera mes fonds de partout où ils sont, et l'on payera tout, ici et là-bas : je veux en être sûr avant de mourir.

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Cécile éperdue, pardonnez-nous, pardonnez à Robert.

— Robert....., oh ! oui, je peux lui pardonner..., il sera assez puni ! Allez le chercher ; je veux lui dire moi-même de quoi il hérite, je veux qu'il sache qu'il ne restera rien après moi, rien ! Allez ! »

Cécile se rendit à l'appartement de Robert. Elle ne l'avait pas vu depuis vingt-quatre heures, car elle n'avait pu quitter le malade ; elle croyait le trouver chez lui, puisqu'elle lui avait fait promettre de ne pas sortir et d'attendre qu'elle tentât un essai de réconciliation. Elle fut surprise de ne pas le voir.

« Où est M. Robert ? demanda-t-elle au valet de chambre.

— Je ne sais pas, madame, il est sorti ; je ne l'ai pas vu depuis hier soir onze heures.

— Comment, onze heures ? Et où l'avez-vous vu à onze heures ? Comment ne vous a-t-il pas sonné ce matin, puisqu'il est déjà sorti ?

— Monsieur est sorti seul à pied, hier soir, à onze heures, comme je viens de le dire à madame, et il n'est pas rentré de la nuit. »

Cécile, bouleversée, revint trouver l'oncle Chaldry, à qui elle ne put cacher son trouble. En apprenant la disparition de son héritier, le vieillard sentit se réveiller son affection pour lui. Il s'accusa d'avoir été trop sévère ; peut-être le malheureux, n'espérant plus de pardon, s'était-il enfui bien loin, peut-être avait-il été attaqué par des malfaiteurs, assommé, jeté par-dessus un pont, et l'oncle Chaldry augmentait sa fièvre en supposant à chaque instant quelque nouveau malheur qui avait pu frapper le fugitif. Tous ces discours, faits d'une voix entrecoupée et haletante, étaient effrayants à entendre, et la pauvre Cécile était plus morte que vive, quand on vint l'avertir qu'une dame la demandait.

« Je ne reçois personne, » commençait-elle à dire ; mais elle jeta les yeux sur la carte qu'on lui présentait.

« Claire ! » s'écria-t-elle, et elle courut au-devant de la visiteuse comme si elle eût attendu d'elle le salut.

« Il est chez moi ! » lui dit sa cousine en lui ouvrant ses bras.

Cécile s'y jeta en pleurant ; son pauvre cœur se dégonflait, elle respirait enfin, il lui semblait qu'elle s'éveillait d'un long cauchemar, et elle oubliait tous les malheurs dans cette pensée : Il est retrouvé ! il est vivant !

« Viens avec moi, viens ! dit-elle en entraînant Claire, qu'elle amena jusqu'au pied du lit de l'oncle Chaldry.

— Mon oncle, lui dit-elle, voici Claire ! Elle a retrouvé Robert !

— Claire ! balbutia le malade. Ma nièce Claire ! Et Adrien ?

— Adrien viendra, mon cher oncle, répondit Mme Mauloy, dès que vous voudrez le voir, il viendra avec Robert.

— Va les chercher, ma fille.

— Mahadiah y va ! » interrompit l'Hindou, qui sortit vivement de la chambre.

Quand il revint, ramenant les deux jeunes gens, Claire, penchée sur le malade, achevait de lui raconter les dernières vingt-quatre heures de Robert. Elle avait excusé le jeune homme de son mieux, rejetant ses fautes sur cet infâme Retord qui l'avait tenté, et sur Adhémar qui l'avait entraîné, et elle avait insisté sur l'horreur que l'argent volé avait inspiré à Robert, et sur le courage qu'il avait eu de résister à la tentation rencontrée sur son chemin.

« Adrien tout d'abord l'a reçu froidement, dit-elle ; il ne savait rien de ce qui vous arrive, et il ne comprenait pas pourquoi Robert, avec qui il n'a jamais été lié, venait s'adresser à lui. Mais il a vu bien vite que son cousin était de bonne foi, et que son repentir était sincère ; il a tâché de le consoler et m'a appelée pour me demander conseil. J'ai pensé que vous deviez être très-inquiets, et je me suis chargée de vous faire les aveux de l'enfant prodigue. Ne voulez-vous pas lui pardonner ? Je vous réponds de lui.

— Et vous devez vous y connaître, Claire, vous qui avez su faire de votre fils un homme qu'on admire et qu'on respecte partout. Si c'était lui qui fût mon héritier, je mourrais tranquille ; il est capable de travailler, il ne craint pas la ruine....., mais ce malheureux, que va-t-il devenir ? Car vous ne savez pas tout : ma dernière fabrique est brûlée, mon

associé a péri; il faut que je tienne à la fois mes engagements et les siens; après moi il ne restera rien à Robert.

— Il se relèvera, mon oncle, il travaillera, Adrien l'aidera; ayez confiance, je vous en prie, et permettez-lui de revenir près de vous.

— Où est-il? »

Claire fit un signe, et Robert, qui s'était caché derrière un rideau, vint s'agenouiller au pied du lit en cachant sa figure dans ses mains. Son oncle le regarda quelque temps.

« Robert, dit-il enfin, tu n'as pas sali mon nom, c'est bien. Je te pardonne le reste. »

Et comme Robert repentant couvrait de larmes et de baisers sa main inerte, il ajouta :

« Mais..... tu as donc du cœur? »

Du cœur! hélas, oncle Chaldry, votre étonnement est votre condamnation. Si, lorsque vous avez pris vis-à-vis lui le nom de père, vous en aviez pris aussi la tendresse; si vous aviez vu en lui autre chose que l'héritier de votre nom et de vos biens, si vous aviez parlé quelquefois à ce cœur que vous découvrez aujourd'hui, cela aurait mieux valu, pour vous et pour lui!

Adrien avait suivi son cousin. L'oncle Chaldry les considéra tous deux d'un air attendri, puis son regard chercha Claire et Cécile.

« Je suis heureux! dit-il. Ruiné, malade, mourant....., et je suis heureux!

— Maître guérira! » dit Mahadiah, qui s'était rapproché du lit comme pour faire entendre qu'il pensait être aussi de la famille.

« Mon brave Mahadiah! Claire, vous ne l'abandonnerez pas quand je n'y serai plus..... Claire, Adrien, vous ne savez pas combien il y a de temps que je désirais vous appeler près de moi, vous dire : Soyez aussi mes enfants! et je n'osais pas....., une mauvaise honte....., j'avais peur d'être repoussé..... et je continuais à vous parler comme à des étrangers. »

A ce moment, James, le domestique de Robert, entra d'un pas discret.

« Qu'est-ce, James? » demanda M. Chaldry en le voyant s'approcher de son maître.

« Monsieur, c'est un vieux petit monsieur qui est déjà venu hier; il désire parler à M. Robert.

— Si c'est M. Retord, dites-lui de ma part que mon notaire va être chargé aujourd'hui même de régler cette affaire-là avec les autres; je l'ai fait prier de venir. »

La commission fut faite, après quoi James s'en alla raconter à l'office qu'il n'avait jamais vu de mine si déconfite que celle qu'avait faite le vieux petit monsieur en recevant le message de M. Chaldry.

« Et le portefeuille, où est-il? demanda l'oncle à ses neveux. Il faudrait aller le déclarer à la police.

— C'est fait, mon oncle, répondit Adrien; nous y avons passé en venant ici. Le portefeuille était déjà signalé à tous les postes de police de Paris. Celui qui l'a perdu est un négociant qui venait de réaliser tout son avoir pour aller retrouver sa famille à l'étranger, où il va fonder un établissement. Lui et les siens se seraient trouvés dans une misère complète si le portefeuille ne s'était pas retrouvé. On lui a immédiatement envoyé une dépêche, et il doit être hors de peine à l'heure qu'il est. »

A suivre. Mme COLOMB.



L'AFRIQUE CENTRALE[1]

LE PAYS DES MOMBOUTTOUS

Quand ils ne sont pas à la chasse ou à la guerre, les hommes riches ne font absolument rien. Ils passent la matinée couchés sur leurs bancs, et fument leur pipe à l'ombre des élaïs. Vers le milieu du jour, ils se réunissent dans de grandes salles pleines de fraîcheur, et causent avec leurs amis, en appuyant leurs paroles de gestes vigoureux. Les femmes pendant ce temps-là s'occupent du ménage; elles cultivent le sol, récoltent les produits, les font sécher, les emmagasinent, les réduisent en poudre, préparent les repas, fabriquent la poterie et le feutre d'écorce. Le travail de la forge incombe aux ouvriers mâles; mais la sculpture et la vannerie se font indifféremment par les uns et par les autres; quant à la musique, elle est exclusivement du ressort des hommes.

Personne, chez les Momboutous, ne s'assied par terre, pas même sur une natte. Les hommes généralement ont pour s'asseoir des bancs sculptés qu'ils font porter derrière eux par des esclaves, soit qu'ils se rendent à une assemblée, soit qu'ils aillent faire des visites. Un escabeau de forme ronde, à un seul pied, constitue le siége des femmes.

« C'est dans l'art de bâtir, dit M. Schweinfurth, que se révèlent tout entières la science et l'habileté industrielles des Momboutous. On ne s'attendrait jamais à trouver au cœur de l'Afrique ces grandes halles du palais du roi, qui à leurs dimensions imposantes joignent la légèreté et la force, la grâce et le fini des détails, l'ampleur et l'harmonie de l'ensemble.

« Il est rare que les maisons particulières aient plus de trente pieds de long sur une vingtaine de large. Le toit dépasse de beaucoup la muraille; il s'arrondit lé-

1. Suite et fin. — Voy. pages 232 et 247.

gèrement en raison de la courbure des palmes dont il est revêtu. Une doublure de feuilles de bananier, souvent recouvertes d'herbe, de paille ou d'écorce, le rend complétement imperméable. Les murailles, d'une hauteur de cinq ou six pieds, reçoivent la même garniture, et sont reliées dans toutes leurs parties avec des lanières de rotang. Ce genre de bâtisse, également en usage dans l'ouest de la région équatoriale, offre une résistance extraordinaire à la furie des éléments. Déchaînés à travers les salles ouvertes, l'orage et la tempête sembleraient devoir tout détruire, et ne causent pas même une avarie. Telle est la solidité des constructions, qu'à l'intérieur un léger frémissement de la muraille montre seul que la maison est exposée à la violence d'un ouragan.

De toutes les parties de l'Afrique où l'on a vu pratiquer l'anthropophagie, c'est ici qu'elle est le plus prononcé. Entourés au sud de noires tribus d'un état social inférieur, et qu'ils tiennent en un profond mépris, les Mombouttous ont chez ces peuplades un vaste champ de combat, ou pour mieux dire, un terrain de chasse et de pillage où ils se fournissent de bétail et de chair humaine. Tous les corps de ceux qui tombent dans la lutte sont répartis immédiatement, boucanés sur le lieu même et emportés comme provisions de bouche. Les prisonniers, conduits par bandes, ainsi que les troupeaux, sont réservés pour plus tard, et deviennent à leur tour victimes de l'affreux appétit des vainqueurs.

Il est certain que l'anthropophagie est beaucoup plus répandue chez les Mombouttous que chez les Niams-Niams. L'énorme quantité de crânes qui furent présentés à M. Schweinfurth et qui étaient les débris de leurs repas, le boucanage qu'on leur voit faire après la bataille, leur préparation de la graisse humaine et l'emploi régulier de cette graisse dans leur cuisine, en donnant la preuve.

Et avec tout cela les Mombouttous sont une noble race, des gens bien autrement cultivés que leurs voisins à qui leur régime fait horreur. Ils ont un esprit public, un certain orgueil national ; ils sont doués d'une intelligence et d'un jugement que possèdent peu d'Africains. Leur industrie est avancée, leur amitié sincère. Les Nubiens qui résident chez eux n'ont pas assez d'éloges pour vanter la constance de leur affection, l'ordre et la sécurité de leur vie sociale, leur adresse, leur courage : ce sont, disent-ils, des ennemis redoutables. Combien ne peut-on regretter de voir ces malheureux, qui ont su s'élever ainsi à un degré comparativement si avancé de civilisation, rester l'égal, l'inférieur même de la brute par une si horrible et si détestable coutume.

Cependant, M. Schweinfurth raconte que sa seule présence avait suffi pour rendre les Mombouttous honteux de leur anthropophagisme, et que ses yeux ne furent jamais offensés par le spectacle d'un de ces odieux festins.

On peut espérer que l'influence toujours croissante des Européens dans l'Afrique centrale fera bientôt disparaître, en même temps que la traite des esclaves, ces restes de barbarie dont notre siècle ne peut plus tolérer l'existence sur aucun point du globe.

LOUIS ROUSSELET.

LE SICILIEN[1]

A l'heure dite, le Bey suivi de sa cour prit place sur l'estrade qui avait été disposée pour lui, sur un des côtés de la terrasse. Le Sicilien le suivait à quelques pas en arrière, vêtu de son brillant costume de représentation et tenant à la main sa massue.

De ce même pas souple et cadencé, avec cette allure à la fois élégante et digne qui lui étaient habituels, il s'avança en face du Bey, et lui fit un profond salut.

Le prince lui dit quelques mots auxquels il répondit par un nouveau salut, puis il se retira et descendit les degrés qui conduisaient à la fosse du lion.

La foule était devenue silencieuse, au bout de quelques secondes, la grille qui donnait accès dans la fosse du lion s'ouvrit et délivra passage non pas au brillant athlète, mais à un pauvre chien qu'on lançait en face de la bête féroce, comme pour donner un avant-goût du drame qui allait se jouer, et pour éveiller encore ses instincts sanguinaires.

Cette péripétie inattendue, qui souleva d'abord les murmures de la foule, ne tarda pas à captiver son attention. En entendant refermer la lourde grille qu'on avait ouverte pour lancer le malheureux chien, le lion qui était en ce moment à l'extrémité de sa fosse s'était brusquement retourné. Puis, en apercevant la proie qu'on envoyait à son appétit surexcité, il était resté un instant immobile, sa queue avait cessé de battre ses flancs à coups précipités, le sourd grondement qu'il faisait entendre s'était arrêté dans sa gorge, et il s'était affaissé à terre, les pattes étendues, le cou en avant, le regard fixé sur sa victime.

Le chien, dès son entrée, s'était précipité vers l'angle formé par les murailles, à l'extrémité opposée au lion, puis tremblant, mais non pas anéanti par la peur, il avait fait face à l'ennemi, suivant d'un regard inquiet mais vigilant tous ses mouvements.

Sans perdre son attitude en apparence nonchalante, le lion s'avança d'abord en rampant sur le ventre, et tout d'un coup, comme mû par un ressort, il fut sur pied et d'un bond s'élança... Mais le chien avait au même instant bondi en sens inverse, si bien que le lion tomba dans l'angle qu'il venait de quitter, pendant que lui-même retombait à la place occupée par son ennemi.

Il y eut un moment de surprise chez le grand félin, peu accoutumé à manquer sa proie; chez le

1. Suite et fin. — Voy. page 270.

chien, l'instinct de la conservation développait un sang-froid qui dominait sa terreur même. Le corps du pauvre animal était tout frémissant, mais la tête était ferme, l'œil attentif. Sans perdre de vue son adversaire, il s'était acculé dans l'encoignure opposée en marchant à reculons.

Après le premier moment de surprise, le lion, tout en guettant sa victime du coin de l'œil, s'était mis à marcher quelques pas, en tournant sur lui-même, puis par une volte rapide, il s'était élancé de nouveau : Mais le chien l'avait encore prévenu, et à la même seconde avait bondi comme la première fois, en se croisant dans l'air avec lui.

Pour le coup, le lion devint furieux et perdit visiblement le sang-froid, qui devait, en définitive, lui assurer la victoire.

Mais le courage du malheureux chien lui avait enfin attiré la sympathie de l'assistance; pendant que le lion, agité et menaçant, préparait un nouvel assaut, une corde terminée par deux boucles fût lancée au chien le long de la muraille.

L'animal, dont les regards suppliants imploraient la foule, aperçut le secours qu'on lui envoyait et s'élança, s'attachant des griffes et des dents à cet espoir de salut. La corde fut hissée aussitôt, mais le lion qui avait compris, fit un bond prodigieux... trop faible cependant : le chien était hors d'atteinte.

A peine sur la terrasse et dégagé de la corde, la pauvre bête prit la fuite, dans une course désordonnée.

Au moment où le lion retombait sur le sol de la fosse, rugissant de rage en voyant sa proie lui échapper, le Sicilien entrait calme et fier, superbe dans son brillant habit, et tenant à la main sa redoutable massue.

A son apparition, il se fit dans la foule, toute animée par la scène qui venait de se passer, un silence de mort.

L'Hercule se dirigea rapidement vers l'encoignure où le chien avait été prendre position, et appuyé sur sa massue, il attendit le lion qui, tout à sa fureur, ne s'était point aperçu de son arrivée.

Son attente fut de courte durée, le lion le vit en se retournant, et dans l'éclair qui jaillit des yeux du regard du terrible animal, les spectateurs purent lire sa joie de trouver une autre proie pour assouvir sa colère et sa faim. Il y eut cependant aussi chez l'animal un moment d'inquiétude vague, et lentement, comme se sentant en face d'un adversaire redoutable, il s'éloigna de quelques pas, à reculons, regardant son ennemi, non point en face, mais de côté.

Le Sicilien, au contraire, dardait sur la bête fauve ses regards énergiques, et le corps légèrement incliné en avant, suivait ses moindres mouvements.

Entre ces deux adversaires, les spectateurs comprirent dès ce moment que la peur était du côté de la bête fauve; mais en comparant les faibles moyens de l'homme armé de sa seule massue, à la structure formidable de l'animal, dont les bonds faisaient trembler le sol, ils n'osaient espérer que la victoire pût rester au courage, et non pas à la force.

Le lion était trop surexcité et trop affamé pour rester longtemps indécis ; après les quelques pas de retraite accordés à la réflexion, il revint brusquement en avant, mais obliquement, pour donner le change à son adversaire. Le Sicilien ne bougea pas, suivant seulement de son regard obstiné les mouvements de la bête.

Impatienté, le lion s'élança en poussant un terrible rugissement, l'homme se déroba au même instant par un pas de côté, et le lion n'avait point encore touché terre, tout à côté de lui, que la terrible massue s'était abattue sur sa tête, dans un choc formidable.

Le roi des déserts roula inerte sous le coup, il était étourdi sans connaissance, mais point mort sans doute.

L'Hercule, sans changer de place, releva la massue pour donner le coup de mort.

La foule stupéfaite d'admiration devant tant de sang froid, d'adresse et de force, attendait dans le plus profond silence. Le Bey se leva et d'un geste demanda grâce pour son lion.

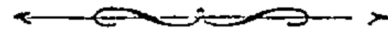
« Mille ducats de plus pour que je ne l'achève point, lui dit le Sicilien.

— Accordé, » dit le prince.

Le lion gisait toujours à terre pantelant, l'Hercule s'inclina devant la parole du Bey et se retira lentement en regardant sa victime inanimée.

Les deux mille ducats furent comptés exactement, et le lion qui avait été seulement étourdi sous le coup de massue de l'athlète revint à la vie, mais on se souvient encore à Tunis de l'exploit du Sicilien.

F. DU ATYEF.



UNE FAMEUSE JOURNÉE

Tous les ans, vers les fêtes de Noël, le père Forster de Dorkheim, l'ancien garde forestier, allait, avec l'autorisation de M. le baron de Dorkheim, couper de jeunes arbres verts dans les bois de Zornwinkel. Il les vendait ensuite aux gens du village pour faire des arbres de noël : c'était une sorte de petite rente que faisait M. le baron au père Forster, en reconnaissance de je ne sais quel service. Quand le père Forster mourut, ce fut son fils Otto qui monta au bois de Zornwinkel à sa place. Otto était tout jeune; mais il était plein d'intelligence et de courage, et les amateurs d'arbres de Noël continuèrent à s'approvisionner chez la mère Forster.

Cette année-là, le petit Frédéric, qui donnait de la satisfaction à M. l'instituteur, devait accompagner

son frère pour la première fois. Depuis huit jours, il ne parlait que de cette expédition ; et la veille au soir il s'endormit avec l'idée fixe qu'on oublierait de le réveiller. Quand le vieux coucou se mit à sonner cinq heures du matin, l'obscurité la plus profonde régnait dans la chambre à deux lits : Otto avait clos hermétiquement le volet intérieur de la fenêtre, car il gelait dur.

Frédéric fit un saut de carpe dans son petit lit et se réveilla en sursaut ; il se frotta les yeux, et ayant constaté qu'il faisait nuit, essaya de se rendormir. Ah ! bien oui, se rendormir ! Et tous les projets qu'il avait dans la tête ! Et tous les efforts d'imagination qu'il faisait pour se figurer les merveilles et les mystères de la forêt silencieuse ! Et l'espérance qu'il avait conçue, depuis qu'il était question du projet, de savoir enfin par lui-même ce que deviennent les petits oiseaux pendant l'hiver !

Le coucou sonna six heures, aussi tranquillement aussi lentement que si cette journée devait être semblable à toutes les autres. On voyait bien qu'il n'allait pas en forêt, lui, le vieil égoïste ! Et si le jour n'allait pas paraître du tout ! « Je vois bien, soupira Frédéric, que le jour ne paraîtra jamais ! » Là-dessus, il leva un peu la tête, et appela tout doucement « Otto ! » et puis il ajouta plus fort : « Otto, dors-tu ! »

Un grognement partit du grand lit, et une voix endormie prononça ces mots : « J'ai le nez gelé ! » Frédéric ayant renouvelé son appel, la voix endormie marmotta des mots sans suite : «... petit drôle insupportable..... emmènerai pas dans la forêt si...»

Le « petit drôle » fut si effrayé de ce *si* conditionnel, suspendu sur sa tête, qu'il se mit à pleurer et finit par s'endormir de désespoir. Quand il se réveilla, il faisait grand jour.

Il sauta à bas de son lit, courut nu-pieds à la fenêtre, et ayant constaté avec ravissement que la neige n'était pas fondue, et qu'elle n'avait nulle envie de fondre, il se refourra précipitamment sous ses couvertures, car le froid était vif et piquant.

Ayant décidé ce qu'il voulait faire, il sauta de nouveau à bas de son lit, et prenant rapidement à brassée tous ses vêtements, il se précipita en chemise par l'escalier de bois et alla se blottir derrière le poêle de la salle d'en bas. La mère Forster se mit à rire en l'embrassant et lui dit : « Ah ! ah ! mon gaillard, tu connais les bons coins ! »

Quel bon coin en effet, pour s'habiller en flânant. Le poêle grondait avec une sorte de joie féroce en dévorant les bûches ; la soupe aux choux fumait sur la table ; Pataud, le vieux chien écourté, sommeillait le museau posé sur les pattes de devant.

« Oh ! le paresseux ! cria Frédéric, en lui effleurant le bout du nez avec son gilet, qu'il tenait à la main. Pataud entr'ouvrit les yeux avec un regard de reproche ; ce regard disait éloquemment : « Si tu étais obligé de tirer le traîneau, comme moi, tu ne serais pas si allègre ! »

Enfin, enfin, après plusieurs siècles d'attente, le déjeuner est expédié ; Otto en a fini de tourner autour de son traîneau et de harnacher Pataud, Grédel est prête ; allons bon ! la voilà qui s'attarde encore pour embrasser la petite sœur et pour mettre dans sa poche une bouteille plate en osier. Vraiment, il s'agit bien de bouteilles ! En route, pour l'amour de Dieu, en route !

Les enchantements de Frédéric commencèrent au seuil même de la porte. N'était-ce pas déjà un plaisir que de fouler cette bonne neige qui craquait sous le pied ; que de se dire en voyant les petits garçons qui aplatissaient leur nez contre les vitres pour le voir passer : « Tu vas demeurer toute la journée enfermé, toi, le nez sur le poêle, et la tête lourde ; moi je vais respirer là-haut le bon air ; moi je vais en forêt avec Otto et Gredel. »

Est-ce en restant planté sur un escabeau que l'on peut avoir idée de l'éclat des baies rouges dans les buissons à moitié couverts de neige ? Un serin dans une cage a-t-il la moindre ressemblance avec ces jolis petits oiseaux bruns qui filent comme des flèches, d'une haie à l'autre, qui vous guettent et avant de repartir vous dévisagent de leurs yeux noirs et brillants. Vous faites un pas de trop, les voilà envolés avec un petit battement de queue moqueur, qui semble vous dire : « Tu ne m'attraperas pas ! »

« Et ce merle ! — Où donc? — Parti, un éclair, et puis plus rien, alors tu ne l'as pas vu ! — Non — Ah ! eh bien ! La première fois que je l'apercevrai, je lui mettrai trois grains de sel sous la queue, pour l'arrêter et te le montrer. — » Frédéric ne croit plus depuis longtemps à l'efficacité des trois grains de sel sous la queue pour arrêter un oiseau ; il rit de la plaisanterie, quoiqu'elle ne soit ni bien neuve, ni bien piquante, et les deux autres rient de le voir rire. Que voulez vous ? Il n'y a rien comme ce bon air des champs pour vous donner envie de rire.

Si Frédéric fût resté dix ans à la fenêtre, à regarder les corbeaux qui volent sans cesse autour du clocher, en saurait-il aussi long sur leur compte qu'il vient d'en apprendre en un clin d'œil ? Non, non, ne le croyez pas. Il les voit de ses propres yeux dans ce champ là-bas, à gauche, où il y a un grand arbre avec une boule de gui, écarter la neige avec leurs pattes, et fouiller la terre avec leur bec, pour y chercher leur pâture. Qu'on ne vienne plus lui dire maintenant que ces messieurs vivent de l'air du temps, et que quand ils partent du clocher, par bandes, avec de grands cris, et se dirigent vers la campagne, c'est uniquement pour respirer l'air et admirer le paysage !

Le bois n'a pas du tout l'aspect que Frédéric s'était imaginé ; il croyait que ce serait plus noir. « Patience, répond Otto, nous ne sommes qu'à la lisière ! » En effet, voilà le vrai bois qui commence ; les branches forment des réseaux semblables à des filets de pêcheurs, des bouquets de feuilles rousses frissonnent sur les chênes. Voici des fourrés bien



Pataud tire à plein collier. (P. 282, col. 1.)

épais : Qu'est-ce qui a filé là à gauche? « C'est peut-être un loup, » se dit Frédéric; un loup dans un bois, cela n'aurait rien d'étonnant. Le loup, ou si vous aimez mieux, ce qui aurait pu être un loup a disparu. Maintenant que le danger est passé, Frédéric donnerait tout au monde pour pouvoir dire que c'est un loup. Quelle aventure à raconter à ceux qui se grillent les jambes devant le poêle ! Malheureusement Otto et Gredel se moquent de lui et de son loup; ce loup entrevu l'avait grandi subitement à ses propres yeux; subitement il redevint tout petit.

Voilà la sapinière. Otto joue de la hache, et même il en joue fort bien. Frédéric tire son couteau de sa poche et s'attaque à un arbre nain. Y a-t-il assez longtemps qu'il médite ce projet, et qu'il aiguise son couteau ! Mais il n'a pas si facilement raison de l'arbre nain qu'il l'avait espéré. Ses mains deviennent brûlantes et se couvrent à l'intérieur de cloches et d'ampoules. Demandez-lui, pour voir, s'il a froid? Froid ! lui ! il est en nage. Ce serait le moment de boire un petit coup pour se réconforter si... A point nommé, la prévoyante Gredel tire la bouteille plate de sa poche. « Hé ! doucement, Frédéric, c'est du vin pur ! »

Le traîneau a sa charge; Pataud tire à plein collier, Otto le seconde en s'attelant à un bout de corde.

Gredel donne la main à Frédéric, qui traîne un peu la jambe, et refuse d'en convenir, s'offrant à recommencer toute la course, avec un secret espoir de n'être point pris au mot. Il porte sous le bras gauche l'arbre nain, prix de tant de peines et d'efforts. L'arbre nain rappelle beaucoup, par la forme et le volume, un grand plumeau à épousseter les meubles qui ne serait plus de la première jeunesse. Plumeau ou non, il compte en faire un arbre de Noël pour sa petite sœur; il accrochera aux branches : 1° une pipe en sucre rouge qui date de la dernière foire; elle est en parfait état de conservation, sauf une sorte d'amollissement général, produit par l'humidité; 2° un lot d'images d'Épinal et de Metz, violemment coloriées, et faites pour charmer les regards d'une jeune personne de quatre ans; 3° une noix dorée ayant contenu différents articles de mercerie; les articles de mercerie ont disparu longtemps avant que la noix soit devenue la propriété de Frédéric; il espère que sa petite sœur, trompée par les apparences se contentera de la noix dorée; 4° pour l'éclairage sept bouts de cierge, de longueur inégale, donnés à lui Frédéric, en signe d'amitié et d'estime, par Letourneux qui est enfant de chœur; plus trois allumettes de cire trouvées au fond d'une vieille boîte.

Gredel n'a garde de rire des projets de Frédéric; au contraire elle les encourage de son mieux. L'arbre de Noël sera ce qu'il pourra; il n'en restera pas moins prouvé que Frédéric est un brave petit garçon.

Otto voit, avec plaisir, apparaître les premières maisons du village. Il déclare en riant que la corde lui coupe l'épaule et qu'il est grandement temps que cela finisse. Pataud ne dit rien, mais il n'en pense pas moins.

Lorsqu'un régiment fait son entrée dans une ville, au retour d'une glorieuse expédition, pleine d'épreuves et de périls, les soldats se redressent, dissimulent leur fatigue et tendent le jarret en marchant. C'est ainsi que Frédéric traversa le village la tête haute, le jarret tendu portant son arbre nain bien en évidence. Il manquait cependant quelque chose à son triomphe; mais, après tout, ce n'était pas sa faute si ce loup de tantôt n'était par un loup !

Ouf ! il n'était que temps d'arriver. Mais en présence du poêle qui ronflait plus fort que jamais, de la nappe blanche sur laquelle le couvert était déjà mis, Frédéric trouva qu'il n'est pas de bonheur comparable à celui d'être harassé, à moitié gelé et complétement affamé.

Aussi, quel festin ! et quel somme ! Quand le vieux coucou sonna sept heures du soir, Frédéric était déjà parti pour le pays des songes; il voyait en rêve un loup étrange, qui avait des oreilles de lièvre, une queue de chat, et autour du cou un collier de baies d'églantier; quand le coucou sonna six heures du matin, Frédéric ne songeait guère à demander à Otto s'il dormait.

Depuis, il répète continuellement : « Quelle fameuse journée ! Otto, tu m'emmèneras encore avec toi dans la neige. »

Il rirait bien si on lui disait qu'il y a des enfants qui s'ennuient.

J. GIRARDIN.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Il s'avança la toque a la main. (P. 283, col. 2.)

XX

Saluts et révérences.

Le lendemain nos trois amis quittaient leur maison et se dirigeaient vers l'église Saint-Roch, d'un pas très-léger. Marthe et Raoul entrevoyaient avec bon-

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58 78, 91, 106, 124, 139, 157, 171, 187, 202, 219, 236, 252 et 267.

heur la perspective d'habiter dans une maison paisible, en économisant cent francs ; Charlotte était tout simplement ravie de faire la connaissance de M. Marius, et de fuir son rôtisseur.

Raoul ne tombait pas dans ces vulgaires habitudes de moquerie propres à certains jeunes gens de nos jours, mais il n'avait pu résister au plaisir d'égayer ses sœurs en leur peignant M. Marius par son côté comique. Les transports de joie de Lotte, à la seule pensée de voir un personnage aussi pittoresque, l'alarmèrent un peu ; il lui déclara donc que, si elle ne comptait pas être du dernier sérieux, il la ferait ramener par Hortense. Lotte avait juré ses grands dieux qu'elle serait silencieuse et grave, et sur cette promesse elle avait obtenu la faveur de les accompagner.

Pendant la messe elle dissimula assez bien quelques petits frissons d'impatience ; mais à peine le prêtre eut-il quitté l'autel, qu'elle poussa du coude Marthe qui s'absorbait dans une prière reconnaissante.

La jeune fille ne se leva pas à ce signal ; mais cependant, craignant de manquer d'exactitude, elle sacrifia le quart d'heure qu'elle consacrait à Dieu le dimanche après la messe. Elle prit au bras de Raoul le chemin de la rue d'Alger, où ils arrivèrent en fort peu de temps.



M. Marius offrit le bras à Lotte. (P. 284, col. 2.)

Ils trouvèrent sans peine le n° 8, et examinèrent la maison de la rue. Elle était la seule dont le rez-de-chaussée ne fût pas envahi par un commerce quelconque, ce qui plut beaucoup à Marthe et à Raoul.

Sur le seuil du portail Charlotte s'arrêta :

« Très-belle position, dit-elle : en face, la rue du Mont-Thabor, à gauche les Tuileries, une grille dorée, des arbres, ce que j'aime par-dessus tout ; au quatrième un balcon ; les maisons sans balcons sont d'une nudité désagréable. »

Elle se détourna, et suivit Raoul et Marthe ; mais sans discontinuer ses observations.

« Oh ! des portiques, tout à fait grand genre... et dans cette niche, la Diane de Gabies, ma passion en fait de statues... L'escalier est triste, mais comme il est bien entretenu ! Est-ce que nous sommes arrivés ?

— Oui, » répondit Marthe.

Raoul avait fait résonner un timbre, et une porte s'était ouverte. Au moment de franchir le seuil de l'appartement, le jeune homme se tourna vers Charlotte, et mit un doigt sur sa bouche. Charlotte inclina la tête en signe d'intelligence, et le suivit dans un salon où tout était tellement correct, qu'on se sentait immédiatement gêné à la pensée de déranger un fauteuil.

« Mettons-nous en rang d'oignons, dit Charlotte tout bas ; il me semble que si je dérange un de ces beaux fauteuils, tous les meubles se mettront à crier. »

Ils s'assirent en rang d'oignons, comme le disait Charlotte ; et presque aussitôt M. Marius entra dans la plus coquette tenue de maison qui se puisse imaginer. Sur son toupet brillant était délicatement posée une légère toque de velours noir brodée d'or, il s'enveloppait dans une robe de chambre de drap bleu, fort élégamment serrée à la taille par une cordelière épaisse ; il avait aux pieds des pantoufles de velours noir véritablement éblouissantes, sur lesquelles resplendissait un soleil brodé en soutache dorée.

Il s'avança la toque à la main, salua Marthe, serra la main à Raoul, et, marchant vers Lotte qui s'était machinalement retirée en arrière, il lui adressa un salut solennel, auquel elle répondit par une révérence dont jamais on ne l'eût crue capable.

« J'ai mille pardons à vous demander, mesdames, dit M. Marius, en s'asseyant et en croisant élégamment ses étincelantes pantoufles l'une sur l'autre ; je

me vois obligé de vous recevoir en petite tenue. La pluie d'hier ma donné un léger rhume, et ma sœur m'a ordonné la robe de chambre. Je lui obéis ; mais vous m'excusez, je l'espère.

— Certainement monsieur, répondit Marthe.

— Comment trouvez-vous l'immeuble, mon jeune ami ?

—Très-beau, monsieur; dès le vestibule on se sent en bonne société.

— Et l'on y est, jeune homme. Mesdemoiselles, vous voyez le propriétaire le plus inflexible, le plus féroce qui soit au monde. »

Féroce ! cet adjectif formait avec le toupet, la toque, la robe d'azur, les pantoufles et le visage fleuri de M. Marius une antithèse des plus égayantes, et Lotte, qui avait promis d'être du dernier sérieux, se pinça les lèvres pour ne pas sourire.

« J'ai là, dans mon bureau, reprit l'excellent homme, la liste des locataires avec la note explicative de leur position, non pas fictive, mais réelle dans le monde. Mesdemoiselles, ici, et il frappa du pied sur le parquet, vous ne trouverez que des gens irréprochables,dont la plupart ont conservé les bonnes traditions de la politesse française ; demandez-le plutôt à Mlle Virginie Desforêts, que voici. »

La porte s'était ouverte sans bruit, et une grande femme aux traits ridés et réguliers, à la physionomie placide et fière s'avançait d'un pas automatique.

M. Marius fit à voix très-haute les présentations d'usage.

Mlle Virginie adressa un terne sourire aux enfants, et ne répondit pas un mot à Raoul, qui se confondait en protestations de reconnaissance.

« Mon jeune ami, forcez un peu la voix quand vous vous adresserez à Mlle Desforêts, dit son frère, elle a l'oreille un peu.... un peu paresseuse. »

Raoul répéta sa phrase sur un ton beaucoup plus élevé, et une expression aimable passa sur les traits rigides de la vieille demoiselle, qui se rapprocha de Marthe, et se mit à lui parler de l'appartement en femme très-pratique.

M. Marius l'écoutait avec une respectueuse attention, répétait involontairement ses gestes et prenait mille poses plus gracieuses les unes que les autres. Raoul n'ayant qu'à écouter, chercha Charlotte des yeux et faillit éclater de rire. Charlotte s'était placée tout à fait en face de M. Marius et, sans le savoir, gesticulait comme lui, elle se renversait sur son fauteuil, passait la main sur son front, brossait sur sa lèvre rose une moustache imaginaire; un moment il la vit croiser les jambes. Il fit un demi-tour et lui dit à demi-voix :

« Auras-tu bientôt fini cette pantomime étrange?

— Ah! Raoul, excuse-moi, il me fascine, » répondit-elle.

Comme elle faisait cet aveu, M. Marius se leva.

« Aucune description ne vaut une visite, mademoiselle, dit-il, permettez que je vous fasse visiter votre appartement. »

Il offrit le bras à Marthe, Raoul offrit le sien à Mlle Virginie et Charlotte suivit.

L'appartement était fort bien distribué, très-frais, et les enfants adressèrent avec effusion de nouveaux remerciments à l'excellent Marius, qui leur procurait un si confortable *home*.

Mlle Virginie entraîna Marthe et Raoul par un couloir obscur afin de leur faire jeter un coup d'œil sur les appartements de décharge; M. Marius, qui avait été consigné dans l'appartement à cause de son rhume, se trouva seul avec Charlotte qu'on avait parfaitement oubliée. Avec la galanterie qui ne l'abandonnait jamais, il offrit le bras à Lotte; elle l'accepta, non sans un certain saisissement, et revint avec lui dans le salon bien rangé. Là il lui parla absolument comme à une femme, tout en faisait briller les rayons de ses pantoufles, et onduler son toupet. Charlotte, grave et même solennelle, l'écoutait, lui donnait fort à propos la réplique avec des airs de tête, des sourires, des poses tout à fait remarquables.

Raoul et Marthe revinrent, conduits par Mlle Virginie, et le bail fut arrêté séance tenante; puis les enfants levèrent la séance, qui avait été fort longue.

M. Marius les reconduisit jusqu'au palier, et là Charlotte et lui échangèrent des saluts et des révérences qui donnaient une folle envie de rire à Raoul et à Marthe.

Une fois sur le trottoir, Charlotte posa la main sur son front.

« Oh ! que j'ai chaud, dit-elle; Marthe, allons dîner chez les Parajoux.

— L'idée n'est pas mauvaise, il me semble, dit Marthe.

— Excellente, ajouta Raoul. A gauche, Marthe, à gauche. Ils vont être enchantés de notre changement de résidence, qui nous rapproche beaucoup d'eux.

— Et de Berthe Guerblier, continua Lotte; nous pourrons accepter les lundis, n'est-ce pas?

— Quelquefois, je ne dis pas non, répondit Marthe, s'il nous tombe cent francs de plus dans notre bourse.

— Nous revoilà en chance, dit gaiement Charlotte, j'adore M. Marius, et j'espère le voir souvent. N'ai-je pas bien rempli mon rôle, n'ai-je pas été d'un sérieux admirable ?

— Admirable ! répétèrent Raoul et Marthe.

— Seulement j'en ai assez, vous comprenez; il faut que je voie un peu les Grises pour me remettre. Je suis possédée du désir de saluer, de faire des révérences. Pourquoi ce factionnaire ne me présente-t-il les armes? je lui répondrais par un salut à la Marius. Oh! le beau jardin! On ferait ici des révérences d'une lieue de long. Des statues, quelle

chance! Tenez, une révérence à Ugolin, un salut de la main au farouche Spartacus. »

Raoul mit d'autorité le bras de la folle enfant sous le sien.

« Tu finiras par attirer l'attention des passants, dit-il; voyons, sois sage jusqu'au bout.

— Je le serai, Raoul; mais je me sens comme une fièvre de politesse. Ce monsieur qui passe nous salue, je crois; cette dame nous sourit, il me semble. J'ai la mémoire pleine de faux toupets, de toques noires, toutes les têtes branlent comme pour me saluer. Ah! les Grises vont en voir de belles! Chacune d'elles me fera cent révérences au moins! »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LA VUE DES OISEAUX DE PROIE

On a cité bien des faits pour montrer la puissance incroyable de la vue chez les oiseaux de proie, surtout chez les vautours. Des voyageurs en Australie ont été à même d'observer le faucon du pays, et l'ont trouvé doué d'une manière aussi merveilleuse.

Ils avaient remarqué que si l'un d'eux venait à jeter par terre une allumette, un amadou, une mèche encore enflammée, immédiatement plusieurs faucons apparaissaient, volant au-dessus de la fumée, et tout prêts à happer les insectes que la chaleur de l'allumette ou l'inflammation des herbes sèches pourraient faire sortir de chez eux. Ils répétèrent l'expérience, en ayant soin de choisir des moments où aucun faucon n'était en vue. Mais toujours on les vit apparaître avant que la petite fumée eût seulement dépassé le haut des herbes. Ces oiseaux, qui planaient dans l'air à des hauteurs où notre vue ne les percevait pas, même comme un point, distinguaient à fleur de terre le nuage imperceptible que fait un amadou qui s'éteint!

C'est plus fort que notre martinet de France. Et pourtant Spallanzani a démontré qu'il aperçoit une fourmi ailée à plus de cent mètres de distance!

H. de la Blanchère.

L'HOTE MYSTÉRIEUX

LÉGENDE DU PAYS VIROIS.

On était en joie à la ferme de Saint-Amand, dans le pays Virois; le cidre circulait à pleins brocs autour de la table; la lourde galette recevait de fréquentes entailles; on était à la fin du repas et l'appétit comme la gaieté des convives semblaient infatigables; le fils de la maison venait d'amener chez son père la nouvelle épousée qu'il avait été chercher au loin dans le pays de France; il l'avait connue en allant vendre ses bœufs, et il s'était épris pour elle de tant d'amour qu'il n'avait eu repos ni jour ni nuit qu'il n'eût obtenu sa main; elle s'appelait Perrine, elle était grande et mince; ses yeux bleus semblaient si doux à son jeune mari qu'il se retournait sans cesse pour les regarder. La vieille mère les regardait aussi, mais avec un serrement de cœur involontaire; la fermière n'était jamais sortie de son village, elle n'avait même pas accompagné son mari jusqu'à Vire, où il allait une fois l'an pour la grande foire, mais elle avait cependant acquis l'expérience de la vie, et la physionomie de sa belle-fille lui avait glacé le cœur, dès qu'elle l'avait vue apparaître, souriante, sur le seuil de la vieille ferme.

Personne n'avait remarqué l'effort de la fermière pour embrasser la nouvelle venue, comme son mari l'aidait à descendre de la charrette; personne n'avait aperçu le mouvement de colère qui avait un instant rendu le regard de la jeune femme froid et dur comme l'acier, lorsque le vieux fermier s'était écrié :

« Bienvenus soient les jeunes bras qui vont travailler au ménage! bienvenue soit la main adroite qui filera le chanvre de notre toile! La fille du pays de France n'avait pas rêvé de devenir la servante des parents de son mari. »

Les rires et les chants retentissaient bruyamment sous les poutres enfumées de la ferme, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et un grand chien fauve parut sur le seuil; son poil était hérissé, ses yeux rouges; il n'était pas beau, bien que son regard fût à la fois intelligent et doux. Il s'avançait vers le groupe des chanteurs avec l'assurance d'un enfant du logis; la vieille fermière étendit la main pour le caresser au passage; son fils, qui s'était penché vers sa femme et murmurait à son oreille de douces paroles, se détourna tout à coup : « Ah! voilà Jeandieu, s'écria-t-il, comment vas-tu, Jeandieu? comment mon bon chien s'est-il porté en mon absence? Perrine caressez donc Jeandieu! » et il attirait la tête de l'animal vers sa jeune femme, mais elle se recula avec un effroi affecté : « Je n'aime pas les

chiens, dit-elle, et ceux que je ne connais pas me font peur. » «Mais moi, je connais Jeandieu, insistait son mari, il n'a jamais fait de mal à personne ; il y a longtemps que nous sommes amis, et qui m'aime, aime mon chien, n'est-ce pas Jeandieu ? »

Le jeune fermier s'était baissé vers le chien et le caressait tout en parlant, un peu vexé de la résistance de sa femme, mais le poil de Jeandieu s'était hérissé, ses yeux exprimaient la colère ; en les regardant, Pierre Heurtevent renonça à presser Perrine : pour la première fois de sa vie, Jeandieu avait l'air méchant ; le jeune homme lâcha son collier :

« Va dîner, Jeandieu ! » dit-il, et d'un seul coup de langue, ce chien avala tout le contenu du plat de viande encore plein sur la table. La nouvelle épousée sourit dédaigneusement : « Est-ce l'usage ici que les chiens mangent avec les chrétiens ? » demanda-t-elle.

« Jeandieu est presque un chrétien, dit son mari en riant ; depuis qu'il est entré chez nous, il y a six ans, par un soir de décembre, quand la neige tombait à gros flocons, nous n'avons pas perdu un bœuf, et les vaches ont du lait, hiver comme été ; personne n'a été malade, et le bonheur m'a suivi jusqu'au pays de France où je t'ai rencontrée. » Perrine se mit à rire : elle était mariée depuis un mois à peine, et elle aimait son mari autant qu'elle pouvait aimer.

Personne parmi les assistants n'avait paru s'étonner de la liberté qu'avait prise Jeandieu. Le chien était rassasié, il s'était étendu tout de son long devant le feu, et nul ne le repoussait du pied pour s'approcher de l'âtre. La jeune femme voulut chauffer ses petites mains, qu'elle venait de laver, après avoir servi les invités et surtout les pauvres assis au bout de la table, selon la pieuse coutume des vieux festins de noces en Bretagne et en Normandie.

Son mari, qui la suivait partout, passa doucement la main sur le dos de Jeandieu, qui, se réveillant à demi, laissa une petite place auprès du foyer à Perrine. Lorsqu'elle parut empiéter sur son domaine, le chien grogna et la vieille fermière s'approcha de la cheminée : « Jeandieu est fatigué, dit-elle, il faut le laisser dormir. » Perrine rougit violemment, sans répondre ; mais de ce jour elle conçut un vif dépit contre Jeandieu, qui lui avait déjà attiré les reproches de sa belle-mère et de son mari. « Je saurai bien me défaire de ce maudit chien, » pensait-elle.

Le vent qui soufflait entre les poutres disjointes et les rats qui couraient sur le plancher de sa chambre lui firent bientôt oublier Jeandieu; elle avait toujours vécu dans les villes, et les bruits mystérieux de la campagne pendant la nuit la remplissaient d'épouvante.

Lorsqu'elle se réveilla au matin, lassée de ses agitations nocturnes, confuse de se trouver la dernière au repas de famille, on entendait au loin les aboiements d'un chien :

« Jeandieu a ramené les vaches du pré des Morins et les conduit à la couture Romain, » dit la fermière à son mari, comme si elle eût parlé d'un serviteur intelligent et fidèle. Lorsque le chien reparut, comme la veille, sur le seuil, haletant et la langue pendante, ce fut encore sur la table qu'il vint chercher son repas; le fermier lui présenta son assiette. Perrine avait reculé sa chaise en apercevant l'animal; elle étendait les deux mains comme pour se protéger de son approche; son beau-père se mit à rire : « Il faut vous accoutumer à Jeandieu, » dit-il, du ton d'autorité d'un homme habitué à être obéi.

La jeune femme était fille unique, elle avait été gâtée, on lui passait naguère tous ses caprices; elle fit la moue, et lorsqu'elle eut relevé ses manches pour aider la fermière à laver la vaisselle du repas, elle repoussa dédaigneusement l'assiette dont s'était servi le vieillard : « Je ne lave pas le plat du chien, » murmurait-elle entre ses dents. La mère voyait tout, elle ne disait rien, mais elle ne riait pas comme son mari; elle n'augurait rien de bon pour le bonheur de son fils des manières et du ton de la jeune épousée.

Les fêtes du mariage étaient finies, il fallait désormais travailler. Perrine était adroite et intelligente; lorsqu'elle voulait mettre la main aux affaires du ménage, elles prospéraient sous sa conduite. Son mari s'absentait souvent : il était retourné au pays de France, conduisant une troupe de bœufs, et sa femme était restée à la ferme. Lorsqu'il revint après un long voyage, il trouva sa mère souffrante et triste, mais Perrine riait et chantait; elle allait et venait dans la vieille maison, commandant aux serviteurs d'une voix plus sèche et d'un accent plus impérieux qu'ils n'avaient accoutumé d'ouir de leur maîtresse; ils obéissaient cependant et le fermier était enchanté de sa belle-fille. « C'est une fée que tu nous a amenée du lointain pays, disait-il à son fils ; tout ce qu'elle veut, elle le fait et nul n'ose lui résister; le vieux Placide lui-même, qui grogne toujours, est content quand elle lui parle. — Et Jeandieu ? » demanda le jeune homme, riant et fier de l'éloge qu'on faisait de sa jeune femme.

Le front du vieillard s'assombrit. « Jeandieu n'est pas raisonnable, » dit-il à demi-voix. « Il a fait ses frasques, reprit Pierre, il a attaché les vaches par la queue? » « Si ce n'était que çà! » et le vieux fermier souriait malgré lui, au souvenir de l'étonnement de sa belle-fille lorsqu'elle était entrée de grand matin à l'étable pour faire traire les vaches et qu'elle avait trouvé toutes les belles laitières, mugissant piteusement et liées par la queue à leurs râteliers. « Il a tiré tout le lait pendant la nuit, et l'a laissé courir dans les rigoles; il a mis de l'eau dans la tournure des fromages, et ta mère a pour une fois perdu patience en trou-

vant toutes ses poules enfermées loin de leur poussins. » Pierre hochant la tête d'un air grave. « Il faut qu'il soit bien mécontent, » dit-il; et, sans insister davantage, il se promit de découvrir les causes de l'humeur de Jeandieu.

Perrine avait témoigné beaucoup de joie du retour de son mari, mais lorsqu'elle le vit préoccupé de la santé de sa mère, soigneux à caresser le vilain chien qu'elle avait pris en antipathie, attentif à surveiller tous ses mouvements, une humeur inquiète s'empara d'elle; elle allait et venait sans but, et elle s'obstinait à suivre partout son beau-père, lors même que Pierre réclamait sa compagnie à la maison ou dans les champs. La fermière secoua tristement la tête,mais elle était douce, malade, et ne cherchait pas à lutter. Son mari ne voyait plus que par les yeux de Perrine, et la pauvre mère tremblait à la pensée que la fille du pays de France avait détruit l'union comme la bonne fortune de la maison en posant le pied sur le seuil. Elle prenait parfois entre ses mains la tête de Pierre, ainsi qu'elle faisait au temps qu'il était petit, et elle l'embrassait sans rien dire. Le jeune homme aussi était triste; tous les remèdes des bonnes femmes de la paroisse ne réussissaient pas à rendre la santé à sa mère et, sans qu'il s'en rendît bien compte, il sentait que ses rêves de bonheur lui échappaient.

Il avait cependant beau surveiller sa femme; il ne pouvait découvrir aucune trace de son animosité envers Jeandieu; le chien restait morne lorsqu'il se trouvait dans la maison, aux champs il recouvrait toute sa gaieté accoutumée; mais il avait sa place au foyer. Perrine, ne haussait plus les épaules lorsque la tête de l'animal paraissait au-dessus de la table, pendant le repas, pour s'emparer sans cérémonie du meilleur morceau du plat, et Jeandieu se mettait dans son tort en grondant et en montrant les dents, lorsque la jeune femme passait auprès de lui. « Le chien te hait fort, dit un jour Pierre, que lui as-tu donc fait? » Perrine sourit dédaigneusement : « Il est jaloux! » dit-elle, mais cette explication naturelle ne suffisait pas au jeune homme, convaincu, comme sa mère et tous les gens de la ferme, qu'un esprit bienfaisant habitait le corps disgracié de Jeandieu.

La fermière s'affaiblissait chaque jour; si Pierre eût consulté sa femme sur les causes de la maladie et de la tristesse de sa mère, elle l'aurait peut-être attribuée aussi à la jalousie, mais le fils n'avait pas besoin qu'on lui apprît que la jeune femme qu'il avait été chercher si loin n'était pas bonne pour la vieille mère. Il n'en parlait pas à Perrine, il ne lui reprochait rien : les Normands sont réservés et silencieux; mais il redoublait de soins envers sa mère, cherchant à devenir pour elle une fille en même temps qu'un fils. Le vieux fermier ne voyait pas ou ne voulait pas voir que sa femme se mourait. C'était le temps de la grande foire; il avait des bestiaux à vendre et à acheter. Il sella son bidet et partit avec deux valets qui conduisaient les bœufs. Jeandieu accompagnait d'ordinaire le fermier dans ses courses lointaines, mais lorsqu'on l'appela au moment du départ, le chien ne répondit ni au sifflet ni à la voix: il fallut partir sans Jeandieu. Les valets murmuraient entre eux : « Nous aurons de la malechance, disaient-ils, c'est pour ça que Jeandieu ne veut pas venir. »

Le fermier était absent depuis deux jours, et sa femme s'était alitée, pour la première fois depuis la naissance de son fils, le dernier de ses enfants et le seul qu'elle eût conservé. La mère Philis, comme on l'appelait dans le pays, ne s'était pas trouvée la première levée dans la ferme, la plus active au travail, la plus prompte à se charger de tous les fardeaux. Pierre était auprès d'elle; il avait fait appeler le prêtre, et la mourante avait reçu le Saint-Viatique; elle était retombée épuisée sur ses oreillers, murmurant à l'oreille de son fils les solennelles paroles du grand adieu. « Fais bien attention à ton père, disait-elle, il aura de la peine quand il reviendra et ne me trouvera plus; fais aussi attention à Jeandieu, il n'est pas content ces temps; » et puis baissant encore la voix, comme si elle avait peur, même alors,de blesser son fils : « Fais attention à ta femme, dit-elle, et que le bon Dieu te soit en aide. » Pierre ne demandait pas d'explications, il comprenait sans rien dire les simples recommandations de la mourante. Il sentait dans son cœur que Perrine ne le consolerait pas de la mort de sa mère, comme jadis, dans les plaines de Chanaan, Rébecca consola Isaac de la mort de Sara.

Perrine était reine et maîtresse dans la cuisine, à la laiterie, à l'étable, dans la basse-cour; jamais sa belle-mère ne l'avait contrariée, jamais elle n'avait révoqué un de ses ordres; mais le doux et triste visage de la vieille fermière, son activité silencieuse, son activité établie, déplaisaient à la jeune femme. Les serviteurs lui obéissaient sans réplique, mais c'était toujours à leur vieille maîtresse qu'ils s'adressaient pour demander les directions; maintenant elle n'était plus là et l'aube d'un jour nouveau commençait à luire pour la ferme. Pierre était absorbé par sa douleur; deux fois il était descendu dans la cuisine pour chercher un cordial nécessaire à la malade; il n'avait pas appelé Perrine auprès de la mourante, elle n'avait pas proposé ses soins, elle inaugurait son règne dans la maison.

C'était le soir, le jour tombait déjà; on était en automne et les serviteurs commençaient à rentrer l'un après l'autre, obligés par la jeune maîtresse de s'essuyer les pieds à la porte avant de pénétrer le seuil; les robustes laboureurs,les petits porte-fouets, murmuraient entre eux des fantaisies de la jeune fille du pays de France. Jeandieu se glissa parmi eux et ils s'écartèrent pour le laisser passer. Le chien avait couru tout le jour, son poil était hérissé et couvert de boue, ses larges pattes laissaient les traces de leur passage sur le pavé fraîchement

lavé de la cuisine ; mais Jeandieu ne s'en inquiétait guère, il s'avança tout droit vers la cheminée. La soupe cuisait doucement dans la grande marmite au-dessus d'un feu clair; sur l'âtre, sous une assiette, attendait le souper de Pierre; Perrine était bonne ménagère et veillait aux besoins de son mari. Jeandieu poussa l'assiette du revers de sa patte, et le morceau délicat réservé au maître fut avalé par le chien, avant que la jeune femme eût le temps de l'arrêter. C'en était trop: Perrine saisit les pincettes tombées par hasard au milieu du foyer, et elle serra le nez de Jeandieu entre les deux fers rouges : « Je te corrigerai bien, maudit chien, » criait-elle.

Jeandieu s'était dégagé, le chien semblait grandi : il avait relevé la tête comme s'il ne sentait pas la brûlure ; il marchait à reculons vers la porte, regardant en face son ennemie; les valets et les servantes, glacés par une crainte superstitieuse, restaient à leur place sans oser bouger. Jeandieu poussa la porte restée entr'ouverte, et ses yeux flamboyants lancèrent à Perrine un dernier regard de colère. Comme il franchissait le seuil, il laissa échapper un long hurlement; la lourde porte retomba sur lui; au même instant Pierre se précipitait dans la cuisine les yeux hagards, la voix tremblante : « Ma mère est morte ! » criait-il.



Perrine saisit les pincettes. (P. 288, col. 1.)

Lorsque les laboureurs sortirent le lendemain de la ferme au point du jour, ils s'étonnèrent de voir sur la pierre du seuil la profonde empreinte d'un pied de cheval : « nous avions toujours bien dit que Jeandieu n'était pas un chien comme un autre, » répétaient-ils en allant aux champs, sans s'expliquer et sans se demander pourquoi le *goblier* qui se cachait sous le corps de Jeandieu avait tout à coup changé de forme au départ.

Avec Jeandieu le bonheur disparut de la ferme. Lorsque le fermier revint, il n'avait pas vendu ses bœufs; pour la première fois de sa vie, son bidet avait bronché, il était tombé et s'était blessé les deux genoux. L'union et la douce harmonie s'étaient évanouies avec la vieille mère. Les voyages de Pierre devenaient chaque jour plus fréquents, il fuyait la dure règle qu'imposait Perrine. Pour se consoler le fermier buvait toute l'eau-de-vie qu'il tirait de son cidre; chaque fois qu'il passait le seuil de sa porle, il s'arrêtatt en branlant la tête, devant l'empreinte mystérieuse: « Jeandieu et la bonne femme ont emporté la bonne chance, » disait-il. La bienveillance, l'indulgence et le dévouement ne régnaient plus au foyer de la ferme de Saint-Amand.

Mme DE WITT.



L'oncle Chaldry alla contempler le tableau. (P. 292, col. 1.)

DEUX MÈRES [1]

XXXVII

Où il est question d'affaires.

Si Mᵉ Pothain n'était pas le plus riche des notaires de Paris, il en était certainement le plus prudent et le plus habile, et les affaires de l'oncle Chaldry ne pouvaient être mises en de meilleures mains. Il vint s'établir dans la chambre du malade pour examiner avec lui le parti à tirer de la situation. L'oncle Chaldry avait bonne mémoire; la paralysie n'avait pas atteint son cerveau et il se rappelait avec la plus grande précision les faits, les dates et les chiffres dont on avait besoin. On put réaliser des sommes plus que suffisantes pour payer les dettes de Robert et le désastre de Calcutta, et pour rétablir la fabrique. Mais là était la difficulté : il aurait fallu que l'oncle Chaldry eût conservé son activité d'autrefois, et qu'il allât se mettre à la tête de l'entreprise. Or l'oncle Chaldry, qui reprenait très-lentement ses forces, n'avait pas recouvré l'usage de son bras gauche et ne pouvait s'appuyer sur la jambe du même côté; et il était à craindre qu'il n'arrivât jamais à marcher sans l'aide de béquilles et sans l'appui de Mahadiah. Il faudrait donc vendre à vil prix les débris des machines et renoncer à relever la fabrique; et alors il ne resterait au millionnaire d'hier que 10 000 francs de rente, à peu près, pour vivre avec sa nièce et Robert.

« Si seulement je l'avais dressé au commerce! » disait le pauvre vieillard.

Adrien ne touchait plus à ses pinceaux. Toutes les heures qu'il ne passait pas dans la chambre de son oncle, aidant Mᵉ Pothain à classer les papiers, il les consacrait, en compagnie de Robert, à une occupation inconnue, qui les entraînait fort loin du logis et qui salissait beaucoup les vêtements, car ils rentraient tard, las et poudreux, et leur linge était criblé de taches noirâtres.

Un matin, Adrien emmena sa mère dans l'atelier.

« Mets-toi là, bien commodément dans un fauteuil, lui dit-il; j'ai besoin de ta tête.

— Tu l'as déjà faite bien des fois, ma vieille tête, repondit la mère; est-ce que tu veux la mettre dans un tableau!

— Non; je veux faire ton portrait, un tout petit portrait, que je puisse emporter si... si je te quittais pendant quelque temps.

— Tu veux me quitter! »

Il s'agenouilla devant elle et lui prit les mains.

« Je ne te quitterai que si tu le veux bien; mais tu le voudras, j'en suis sûr. Notre oncle ne peut pas aller dans l'Inde : je veux le remplacer et sauver une petite partie de sa fortune.

— Toi! mais tu ne connais rien à l'industrie!

— Mais si! voilà un mois que j'étudie dans une fabrique, avec Robert, qui y met une ardeur!... il en sait autant que moi, en fait de machines et de fabrication, seulement je connais mieux les affaires que lui; mes trois ans de notariat se retrouvent. L'employé qui a annoncé le désastre à mon oncle est très-habile et très-honnête, à ce qu'il paraît; il complé-

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

tera notre éducation ; seulement il n'aurait pas assez d'autorité pour diriger l'affaire ; il faut que ce soit un Chaldry, oncle ou neveu. Donc, si tu le permets, nous partons par le prochain paquebot ; j'installe Robert là-bas, je relève l'usine, et je reviens dès que tout marchera bien. Veux-tu ? »

Il chercha le regard de sa mère pour y lire le consentement qu'il demandait. Elle avait instinctivement tourné les yeux vers une esquisse du portrait de Laure, essai d'une pose abandonnée pour le portrait définitif. Adrien le comprit.

« Que veux-tu ! dit-il en soupirant : tu m'as appris à ne pas me chercher moi-même... Et puis, est-ce que je sais ce qu'elle pense ? elle dansait avec Robert aussi volontiers qu'avec moi, plus peut-être... et si elle le préfère, raison de plus pour que je l'aide à se faire une fortune... Moi, je ne serai jamais assez riche pour la fille de Me Pothain. »

Claire serra son fils dans ses bras.

« Je consens : tu es un homme, tu as besoin d'agir, tu désires te mesurer avec les difficultés de la vie, c'est tout simple ! Va donc, mon enfant, va voir de nouveaux pays et de nouveaux hommes : ton talent ne peut qu'y gagner. Va, sauve les débris de cette fortune qui aurait pu être la tienne... Tu me regardes d'un air surpris ?... Oui, il est temps que je te dise ce secret : ton oncle ne voulait qu'un héritier, et il ordonna (tu avais douze ans alors) que le sort décidât entre toi et Robert...

— Et le sort m'a favorisé ! s'écria Adrien. Je ne valais pas mieux que Robert, mère, et si j'avais été élevé comme lui, je serais peut-être tombé plus bas... Quel bonheur pour moi d'être resté ton enfant, à toi seule !

— Ce n'est pas le sort, mon fils... c'est moi, qui ai craint pour toi les séductions de la richesse ; c'est moi, qui avais promis à ton père de le remplacer près de toi et de ne céder à personne mes droits sur toi ; c'est moi qui ai refusé de t'exposer au hasard de cette loterie. Je ne t'en demande pas pardon ; je sens que tu m'approuves et que tu me remercies dans ton cœur.

— Et tu t'es vouée au travail et à la pauvreté ! Et tu as failli y laisser ta santé, même ta vie ! O mère, mère, jamais il n'y a eu une mère comme toi !

— Si j'avais eu besoin d'une récompense, je serais bien payée aujourd'hui, dit Claire en pleurant de joie sous les baisers de son fils. Espère à ton tour, mon enfant ; deviens un grand artiste, et aie confiance en l'avenir ! »

La semaine suivante, Adrien et Robert, munis des pleins pouvoirs de l'oncle Chaldry, partirent ensemble pour Calcutta. Puis l'hôtel fut vendu, et le vieillard, qui n'avait plus besoin de vastes salons (il ne pouvait pas même parcourir sa chambre tout seul), vint demeurer rue Saint-Jacques, au-dessous de l'appartement de Claire, avec Cécile et le fidèle Mahadiah.

« Je suis bien aise que votre oncle soit enfin installé ici, dit le vieux Pascaud à Claire, lorsqu'elle rentra chez elle, après avoir aidé sa cousine à emménager ; au moins on vous verra un peu. Voilà six semaines que je passe mes journées et mes soirées tout seul comme le rat dans son fromage, et je me sens redevenir le misanthrope d'autrefois. Est-ce bien vous, qui délaissez un vieil ami pour ce maussade bonhomme, qui ne s'est décidé à vous appeler sa nièce que quand il a été ruiné ?

— Il avait besoin de moi, répondit Claire en souriant ; et puis, mon vieil ami, vous qui aimez tant les citations, n'avez-vous pas rencontré quelque part celle-ci : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Le vieux Pascaud devint sérieux.

« Allons, dit-il, vous avez toujours raison. Demain, vous me présenterez à votre oncle, et j'irai de temps en temps le faire causer. Il doit aimer à raconter ses aventures, et vous pouvez compter qu'il ne recevra guère de visites désormais. La race humaine est lâche et ingrate :

...*Sequitur fortunam ut semper, et odit damnatos*[1]... »

Le vieux Pascaud ne se trompait pas sur ce point ; il fut presque le seul qui s'occupât de désennuyer le vieillard infirme ; et, comme il ne faisait rien à demi, on le vit, malgré son horreur pour le style des journalistes, passer tous les jours deux heures dans un cabinet de lecture pour noter sur son calepin tous les faits-divers qui pouvaient amuser son malade. Il les rédigeait en langue télégraphique, quitte à improviser les développements en faisant son récit. Et quand l'oncle Chaldry eut repris l'usage de sa main, le vieux Pascaud, qui avait toute sa vie redouté les cartes autant qu'un chat l'eau chaude ou froide, apprit à jouer au boston, dans le seul but de se faire gagner des *misères* et des *piccoli* par « ce maussade bonhomme », comme il l'avait appelé naguère.

Il y eut pourtant encore quelqu'un qui n'abandonna pas « les victimes de la capricieuse fortune », comme disait M. Corbinet ; ce fut Me Pothain. On pourrait à



bon droit s'en étonner, car le bon notaire, un peu par propension naturelle, figurait parmi les adorateurs du veau d'or. Mais il était père par-dessus tout ; et Laure ne se trouvait nulle part aussi bien que dans la maison de la rue Saint-Jacques. Il

1. Elle suit la fortune comme toujours et déteste ceux qui sont condamnés (Juvénal).

lui arrivait souvent de prétexter une migraine pour ne pas aller au bal, et d'entraîner son père chez M. Chaldry, où, disait-elle, le thé de Mme Linant lui enlèverait sûrement son mal. Et, quand elle avait pris cette bienheureuse tasse de thé, elle installait son père au boston, et entraînait Mme Mauloy sur le canapé, où elle blottissait sa petite personne blonde et rose avec des poses d'enfant gâtée. Et puis elle causait avec Claire ; elle amenait la conversation sur les absents ; elle apprenait que la fabrique se relevait, que les deux cousins rivalisaient d'énergie et d'activité ; que Robert montrait une grande aptitude pour l'industrie ; qu'Adrien peignait à ses moments de loisir, et qu'il rapporterait assez d'études de types et de costumes du pays pour tapisser tout son atelier. Laure ne se lassait pas d'entendre ces récits. Quelquefois elle prenait les cartes un instant ; et Me Pothain, tout en se chauffant à la cheminée, faisait à Cécile ses doléances sur l'entêtement de cette petite-fille, qui s'obstinait à vouloir coiffer sainte Catherine. « Croiriez-vous, disait-il, qu'elle vient encore de refuser un parti superbe? Je ne sais pas ce qu'elle attend ! elle sera majeure dans six mois ; il serait bien temps qu'elle prît un parti. Encore si elle donnait de bonnes raisons ! mais non ! « Il ne me plaît pas. » Voilà tout ce qu'on peut tirer d'elle. Est-ce que cela a du bon sens ?



M. Pascaud commence l'éducation du fils d'Adrien. (P. 294, col. 2.)

— Ne vous désolez pas, cher monsieur, répondait Mme Linant ; elle est encore jeune ; et, quand on a une si charmante fille, on devrait désirer la garder le plus longtemps possible. N'êtes-vous pas un heureux père ?

— Sans doute ; mais c'est égal, je ne serais pas fâché de la voir établie. »

Cécile souriait : elle en pensait plus qu'elle n'en disait, assurément.

XXXVIII

Qui commence à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, et qui finit chez Me Pothain.

Le train arrive ! on l'entend ronfler avec un bruit sourd de tonnerre. Il entre en gare, il est entré ! Pssss ! fait la vapeur en s'échappant. Les portes s'ouvrent, un flot de voyageurs en sort. Les parents, les amis qui les attendent se précipitent, allongeant le cou pour les voir, chacun cherche à reconnaître les siens.

« La dépêche indiquait bien ce train-là, » dit un petit vieillard au profil aigu à une femme de tournure élégante, encore gracieuse sous ses cheveux blancs, qui s'appuie sur son bras et qui se penche, elle aussi, pour regarder les arrivants.

« Le voilà ! » et Mme Mauloy était dans les bras de son fils.

« Faut-il vous porter ça, mon bourgeois? » disaient cinq ou six commissionnaires en désignant

un rouleau de deux ou trois mètres de long, soigneusement enveloppé de toile cirée, qu'Adrien tenait comme un paladin sa lance de tournoi.

« Non pas ! je ne le confie à personne.

— Qu'as-tu donc là, mon enfant? est-ce ton tableau? Ton cadre est commandé, sur les mesures que donnait ta dépêche, il sera prêt à temps.

— Très-bien ! Je voudrais être déjà dans mon atelier pour te dérouler cela, tu verras ! Le gouverneur anglais demandait à me l'acheter; mais je tenais à le faire figurer au Salon, à Paris. Ah ! ma mère chérie, comme j'ai pensé à toi en le faisant !

— Mahadiah est venu pour tes bagages ; mais je comprends...

— Ah ! Mahadiah, c'est différent... Tiens, mon ami, porte-moi cela, c'est comme si je te donnais ma vie à garder. Tu le mettras dans mon atelier. Nous allons prendre une voiture pour nous rendre plus vite auprès de notre oncle. »

Adrien était dans la chambre de l'oncle Chaldry, lui rendant compte des affaires de la fabrique, qui marchaient à souhait, et de la conduite de Robert, qui avait pris à cœur de réparer ses fautes, lorsque Mahadiah vint l'avertir que le tableau était dans l'atelier.

« Je vais le dérouler, dit Adrien, et je vous appellerai pour le voir. »

Adrien avait représenté des groupes d'Hindous faisant leurs ablutions au bord du Gange, au coucher du soleil. Une famille éplorée déposait un mourant sur la grève du fleuve sacré, pour qu'il expirât dans ses eaux purifiantes ; des femmes y plongeaient leurs enfants ; d'autres y remplissaient de grands vases de terre aux formes étranges, ou les emportaient sur leur tête en les soutenant d'une main avec de belles attitudes de cariatides. Des brahmes au riche costume levaient les mains au ciel en invoquant Çiva, et les eaux du Gange reflétaient le ciel empourpré, sur lequel de grands arbres inconnus à nos climats découpaient leurs feuilles immenses. C'était une magie de couleurs et de formes qui saisissait le regard et ne lui permettait plus de se détourner. Tous se récrièrent d'admiration, et Mahadiah se prosterna, comme s'il se fût trouvé vraiment au bord du fleuve sacré.

Claire embrassa son fils.

« Tu as bien fait d'aller là-bas ! lui dit-elle.

— N'est-ce pas ? et tu me pardonnes d'être resté deux mois de plus qu'il n'était nécessaire pour les affaires? Mon tableau n'était pas achevé. Pourvu que le cadre soit prêt pour l'envoyer au Salon ! »

Le cadre fut prêt, et l'oncle Chaldry se fit mettre dans un fauteuil à roulettes pour aller contempler le tableau dans toute sa gloire, et surtout (car je ne jurerais pas qu'il fût devenu grand amateur de peinture) pour entendre ce que le public en dirait.

Il eut sujet d'être content. Le public, sauf quelques artistes à longs cheveux et à chapeau pointu, qui auraient été bien en peine d'en faire autant, fut unanime dans ses éloges, et les sujets hindous furent à la mode cette année-là. Or, à qui s'adresser pour orner d'un sujet hindou son salon ou sa galerie, sinon à M. Adrien Mauloy, qui avait rapporté de Calcutta une si grande quantité d'études d'après nature? Les amateurs affluèrent donc dans l'atelier d'Adrien, et, avant la fin de l'Exposition, il eut du travail assuré et bien payé, pour plusieurs années. La grande médaille d'honneur vint mettre le sceau à sa réputation.

Ce fut alors que l'oncle Chaldry, accompagné de Cécile et de Claire, se fit conduire chez Me Pothain, et qu'après lui avoir expliqué tout au long les affaires de la fabrique relevée de ses cendres, les bénéfices qu'elle donnait déjà, et ceux qu'elle rapporterait infailliblement dans l'avenir, il lui demanda officiellement la main de Mlle Laure, sa fille, pour son neveu Adrien Mauloy.

« Nous ne vous demandons point de dot, ajouta-t-il ; Adrien gagne assez avec sa peinture pour procurer à sa femme tout le bien-être qu'elle pourra désirer ; sans compter qu'il est l'associé de Robert, qui est en train de refaire notre fortune là-bas. »

Me Pothain était abasourdi. Il s'était souvent représenté son gendre sous la figure d'un banquier, d'un marquis, d'un grand industriel ; mais que ce pût être un artiste, cette idée ne lui était jamais venue.

Pourtant, en apprenant le total que formaient les diverses commandes faites à Adrien, il se dit que la peinture n'était déjà pas une si mauvaise carrière et qu'on n'avait point à y craindre les grèves ni la baisse des fonds publics ; que, de plus, la gloire valait bien quelque chose en ce monde, et qu'il ne serait pas désagréable de dire, à l'occasion : « Le tableau de mon gendre a été acheté pour le Musée du Luxembourg, » ce qui venait en effet d'arriver. Me Pothain était aussi très-touché de ce qu'Adrien aimait assez Laure pour la lui demander sans dot ; c'était la première fois qu'il rencontrait un prétendant aussi désintéressé, et il se promit bien de ne pas être avec lui en reste de générosité. L'acte d'association des deux cousins produisit aussi son effet ; enfin, le notaire, se rappelant combien sa fille aimait à aller rue Saint-Jacques, se demanda s'il n'y avait pas quelque chose là-dessous.

« Nous allons bien voir, se dit-il, si elle refusera ce mariage-là comme les autres. » Et il demanda la permission d'aller consulter Laure.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la jeune fille, entrant avec son père, toute rougissante et tout émue, riant et pleurant à la fois, vint se jeter dans les bras de Claire.

« Il y a si longtemps que je vous aime ! balbutiait-elle en couvrant son visage de baisers. C'est depuis le premier jour, vous savez... Quand j'étais derrière ce rideau-là... j'ai senti que je serais si heureuse d'avoir une mère comme vous, et que je vous aimais tant, et... et aussi votre petit garçon ! »

Claire lui rendit ses caresses, et, la poussant doucement vers Cécile :

« Embrassez-la aussi, ma fille, c'est elle qui nous a encouragés, qui a décidé notre oncle à vous de-



mander à votre père... Adrien et moi nous n'osions pas ; nous craignions toujours un refus...

— Pas de moi, toujours ! » s'écria Laure vivement, en secouant la tête avec le geste mutin qu'elle avait toujours conservé.

Son père se mit à rire, et tous l'imitèrent.

« Laure, tu vas t'occuper du diner, lui dit-il, nous gardons ce soir ta nouvelle famille. Il faudrait faire prévenir M. Mauloy ; voulez-vous y envoyer Mahadiah, monsieur Chaldry ? »

Mahadiah, appelé, reçut la commission avec une satisfaction évidente.



La maison d'Adrien. (P. 293, col. 2.)

« Je crois bien que tu le trouveras en bas, dans la rue, » lui dit son maître en riant.

Il est probable que l'oncle avait deviné, car Adrien ne se fit attendre que juste le temps de monter l'escalier.

XXXIX

Les acteurs ! tous ! tous !

Quand j'étais enfant, je ne pouvais souffrir que la fin d'un conte me laissât dans l'ignorance du sort définitif des gens qui y figuraient. Pour contenter ceux de mes lecteurs qui auraient les mêmes goûts que moi, je vais donc faire comparaître un à un mes personnages et rendre compte de leur destinée.

Bastien continue à être un honnête garçon et un bon ouvrier ; il est toujours bien accueilli dans la famille Mauloy, et il garde comme une relique l'album de dessins, origine de la fortune d'Adrien.

M. Retord continue ses petits tripotages ; seulement, depuis que l'affaire de Robert a attiré l'attention sur lui, il double son adresse d'une grande prudence, pour ne pas avoir de désagréments avec la justice, qui est parfois un peu indiscrète. Il vit seul et cultive ses œillets ; il laissera certainement un bel héritage, car il se prive de tout pour accroître son trésor ; mais je ne vois pas quel profit il en tirera dans ce monde ou dans l'autre. Le baron de Lhoseraye n'a pas eu besoin de beaucoup d'années pour diminuer singulièrement la fortune de sa femme. Réduit au métier de solliciteur, il a dû à ses talents hippiques d'obtenir la direction d'un haras situé au fond de la province. Il fait très-mauvais ménage avec la baronne, et tous les deux se disent leurs vérités sur un ton qui tourne vite à l'aigre, on peut aisément le comprendre.

M. Gallaupin a fini par se retirer à la campagne, où il soigne assidûment ses rosiers qui font sa gloire. Il est probable qu'il a aussi planté des salades dans le corridor qu'il appelle son jardin, car M. Corbinet le compare à Dioclétien cultivant des laitues à Salone. Mais peut-être est-ce simplement dans la bouche de M. Corbinet une figure de rhétorique.

La place de premier clerc étant devenue vacante par la retraite de M. Gallaupin, c'est naturellement M. Corbinet qui en a hérité ; mais tout porte à croire qu'il ne la conservera pas longtemps. Mᵉ Pothain, qui se fait vieux, parle de vendre son étude et de se retirer auprès de ses enfants : bonne occasion pour M. Corbinet de devenir Mᵉ Corbinet. Il a une petite fortune à lui, qui, jointe à ce qu'Adrien et M. Chaldry lui prêteraient, pourrait payer une partie du prix de l'étude, et Mᵉ Pothain, qui connaît sa probité, lui accorderait du temps pour le reste. Poulard applaudit à cette combinaison qui ferait de lui un premier clerc. Cette affaire sera conclue sous peu probablement, à la grande satisfaction de miss Maggy, qui n'attend que la retraite du notaire pour retourner respirer les brumes chères à son cœur anglais.

Vous avez peut-être remarqué, en passant à Bellevue, deux charmantes maisons blanches, situées à mi-côte, non loin l'une de l'autre, en face d'un panorama splendide. L'une d'elles possède un grand appendice vitré, tourné vers le nord, qui ne peut être que l'atelier d'un peintre ; et cette maison est

celle où vivent heureux Adrien, Laure et Mme Mauloy. L'autre maison est habitée par Cécile et l'oncle Chaldry; on y attend prochainement Robert, qui réussit à la fabrique, et parle de s'accorder un petit congé pour revoir sa mère, son oncle et son pays. L'oncle Chaldry serait bien embarrassé de dire lequel de ses neveux il préfère : il ne s'en inquiète guère, et les appelle tous les deux ses enfants.

Et le vieux Pascaud! N'allez pas le chercher rue Saint-Jacques: il y a longtemps que son appartement est occupé par un autre locataire. La dernière fois qu'on a pu l'y voir, il était assis devant sa table, les deux coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, à demi vêtu, presque aussi désordonné dans sa mise et presque aussi misanthrope qu'autrefois. Autour de lui, sur les meubles, gisaient éparses les différentes pièces de sa toilette de la veille; car c'était la veille qu'il avait servi de témoin à Adrien pour son mariage, et l'habit, les gants, les souliers vernis et la cravate blanche semblaient prendre des voix pour lui dire : « Te voilà seul! seul! » Le pauvre homme avait des larmes plein le cœur.

« Fou que je suis! se disait-il. Qu'avais-je à faire de les aimer? une belle provision de chagrin que j'ai amassée là! »

Il était si absorbé dans sa tristesse, qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir doucement, et des pas légers s'approcher de lui. Il ne s'aperçut qu'il n'était plus seul qu'en sentant des mains de femme, de petites mains fines et douces, se poser sur les siennes et chercher à les écarter de son front. Il releva la tête : Claire, Cécile et Laure étaient devant lui; il se retourna et aperçut Adrien.

« Il pleurait! s'écria Laure en le menaçant du doigt; chère mère, Adrien, voyez, il a pleuré! Voilà ce que c'est, monsieur, que de faire le sauvage et d'affliger vos amis en refusant de les suivre! Avouez-vous, à présent, que vous ne pouvez pas rester tout seul comme un vieux loup? Je suis sûre que vous n'avez pas dormi de la nuit! »

Le vieux Pascaud pleurait en effet pour de bon.

« Allons, lui dit Cécile, j'espère que vous aurez compris que nous ne pouvions pas nous passer de vous. Votre chambre vous attend à Bellevue, et nous sommes ici pour faire vos emballages. Nous n'avons point pris vos refus au sérieux, et nous venons vous enlever. Vite à l'ouvrage, pendant qu'Adrien ira chercher une voiture de déménagement. Il faut que nous soyons installés là-bas à l'heure du dîner.

— Mais je ne suis donc plus mon maître? s'écria le vieux Pascaud, qui essayait encore de protester.

— Si, mon bon ami, dit Adrien; mais vous voulez que nous soyons tout à fait heureux, et c'est pour cela que vous allez venir avec nous. Songez donc, avec qui relirais-je mon Virgile?

— Ah! le doux Virgile! qu'aurait-il dit des bords de la Seine? de ses riantes collines, de ses frais ombrages?

...locos lætos et amœna vireta [1]. »

Et le vieux Pascaud se laissa faire.

Il ne s'en est jamais repenti, et depuis quelque temps un nouvel intérêt s'est introduit dans sa vie; il recherche avec ardeur les meilleures méthodes pour enseigner vite et bien les langues anciennes, afin de commencer l'éducation du fils d'Adrien et de Laure. C'est s'y prendre à l'avance, car ce jeune homme a pour le moment assez d'occupation à percer ses premières dents; mais le vieux Pascaud prétend qu'il lui apprendra à parler le latin et le grec en même temps que le français, et que ce sera une grande avance pour ses études. « On prend bien des bonnes étrangères, dit-il, qui enseignent à l'enfant un patois quelconque sous prétexte d'allemand ou d'anglais : ne vaut-il pas mieux que *le nôtre* se familiarise de bonne heure avec la langue de Virgile et celle d'Homère? » Il dit *le nôtre*, et personne ne le contredit; par le cœur il est bien réellement de la famille.

Il n'y a pas longtemps qu'il sait toute l'histoire de l'héritage de l'oncle Chaldry; et c'est Laure qui la lui a racontée. Laure aime Mme Mauloy comme une mère et la vénère comme une sainte, et elle a voulu donner au vieillard de nouvelles raisons de l'admirer. C'est la seconde fois qu'on a vu le vieux Pascaud s'attendrir : il a baisé avec respect les mains de Claire, et lui a dit d'une voix tremblante d'émotion :

« Je ne vous dirai pas combien je trouve cela beau; mais vous me permettrez une citation, car elle est tirée d'un livre que vous aimez, et elle semble avoir été écrite pour vous :

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données comme par surcroît. »

Mme COLOMB.



LES ANIMAUX QUI DORMENT
PENDANT L'HIVER

Vous avez tous, mes jeunes amis, entendu parler du sommeil de la marmotte pendant l'hiver, et, avec la curiosité naturelle à votre âge, vous avez interrogé vos parents ou vos maîtres sur ce fait singulier d'un animal qui, pendant le froid, n'a besoin ni de se chauffer ni de manger. Il lui suffit de s'en-

1. Lieux charmants, à la délicieuse verdure (Virgile).

dormir quand la bise est venue, puis de se réveiller quand le soleil réchauffe sa demeure, et voilà un hiver passé sans souci, sans travail et sans dépense. Que de gens pauvres ou paresseux voudraient pouvoir ainsi échapper aux nécessités de la vie! Que de gens voudraient être marmotte, tortue, lézard, serpent ou animal quelconque s'endormant sans manger, vivant sans besoin. Mais l'homme, comme vous savez, est condamné au travail; il doit gagner son pain à la sueur de son front et arroser la terre de ses larmes. Aussi n'a-t-il point, comme certains animaux, la faculté de se reposer pendant l'hiver. Aussi ne peut-il point, pendant des mois, oublier ses peines.

Ce sommeil des animaux, connu sous le nom d'hibernation, est dû à une modification simultanée du système nerveux et de la circulation sous l'influence de l'abaissement de la température. Tout démontre, en effet, qu'il y a un degré au-dessous duquel la température d'un animal ne peut s'abaisser sans que ses fonctions s'alanguissent; à partir de ce point, variable suivant les espèces et les familles d'animaux, la vie perd peu à peu de son activité, devient de plus en plus obscure, et si le refroidissement est poussé trop loin et soutenu trop longtemps, la mort arrive inévitablement.


La marmotte. (P. 294, col. 2.)

Les animaux supérieurs, ainsi que le fait observer M. Gavarret dans son excellent livre sur la chaleur produite par les êtres vivants, trouvent dans leur organisation assez de ressources pour maintenir leur température sensiblement constante et conserver toute l'activité de leurs fonctions au milieu des saisons les plus rigoureuses; il n'en est pas de même des animaux inférieurs.

Pendant la saison chaude, ceux-ci sont vifs, alertes, et tant qu'il leur arrive du dehors assez de chaleur pour maintenir la température de leur corps au degré convenable, ils continuent à jouir de la plénitude de la vie. Mais quand vient l'hiver, l'organisation imparfaite de leur système respiratoire ne leur permet pas de consommer assez d'oxygène, d'activer suffisamment les combustions intérieures pour remplacer la chaleur du dehors et entretenir leurs fonctions au même degré d'énergie; alors ils s'endorment, ils passent d'une vie active à une vie obscure et latente, ils tombent dans un engourdissement conservateur qui a sur la longévité de ces animaux une influence importante que nous étudierons plus tard.

Cet engourdissement hivernal devient, pendant l'hiver, un état normal et physiologique chez tous les animaux à température variable. Ils ne prennent plus de nourriture, mais ils vivent aux dépens de leur propre substance, comme l'attestent l'amaigrissement progressif et la diminution de poids de leur corps; leurs fonctions sont languissantes, à peine sensibles, mais aucune d'elles n'est entièrement suspendue. Condamnés à l'immobilité absolue, ils prennent à très-peu près la température des corps qui les environnent.

Vous comprendrez donc facilement, mes jeunes amis, que moins la température d'un animal est élevée, plus vite il subit l'influence de l'hiver; les animaux qui doivent s'engourdir les premiers sont donc ceux qu'on a improprement appelés animaux à sang froid, puisqu'ils produisent tous une certaine quantité de chaleur appréciable aux instruments de physique, quoique très-inférieure à celle des mammifères et des oiseaux.

Du reste, la température propre des reptiles, c'est-à-dire l'excès de la température de leur corps sur celle du milieu environnant, est, comme nous le verrons, très-variable en raison des espèces animales observées et aussi en raison des circonstances extérieures.

Il est tellement vrai que c'est le froid qui produit l'engourdissement, que, d'après les récits des voyageurs, les crocodiles qui vivent près de l'équateur ne s'engourdissent dans aucun temps de l'année; mais ceux qui habitent vers les tropiques ou à des latitudes plus élevées, se retirent, lorsque le froid arrive, dans des antres profonds auprès des rivages.

En Amérique, à une latitude aussi élevée que celle de l'Égypte, et par conséquent sous une température moins chaude, le nouveau continent étant plus froid que l'ancien, les crocodiles sont engourdis pendant l'hiver.

Les tortues sont, parmi les reptiles, ceux dont le sommeil hivernal est le mieux connu.

Ces chéloniens, comme on les appelle dans le lan-

gage scientifique, se retirent presque tous à l'approche de l'hiver dans des sortes de terriers. Non-seulement la tortue s'enfouit sous la terre depuis la mi-novembre jusqu'à la mi-avril, mais elle dort encore une partie de l'été : elle va se coucher pendant les plus longs jours à quatre heures de l'après-midi et, le lendemain matin, elle ne bouge que tard. Outre cela, elle se retire pour se reposer toutes les fois qu'il pleut et elle ne remue point du tout dans les temps humides.

A suivre. ERNEST MENAULT.

LA BONDRÉE APIVORE

La bondrée (*Pernis apivorus*) est un des oiseaux de proie de notre pays les plus curieux par ses mœurs. Mais, avant de décrire celle-ci, il est absolument indispensable de faire comprendre comment, en rangeant tous les oiseaux de proie connus suivant une série rationnelle, on a pu trouver où placer, entre les rapaces qui vivent de proies palpitantes et les vautours qui se nourrissent d'immondices et de cadavres, la bondrée qui fait la guerre aux insectes, aux guêpes, aux bourdons et aux abeilles.

Les oiseaux de proie ou rapaces sont de tous les pays, par cette raison bien simple, que partout il y a un certain équilibre à maintenir entre les petits animaux et les ressources locales que, partout en même temps, leur rôle de nettoyeurs patentés trouve à s'exercer. Ils sont, en outre, de tous lieux, car leurs aptitudes sont différentes sous un *facies* qui reste presque toujours assez semblable à lui-même, pour qu'à première vue on ne s'y trompe point.

Le vautour n'a point le cou dénudé de plumes et la tête chauve pour autre chose que parce qu'il fallait qu'il pût plonger le tout dans les entrailles putréfiées des cadavres qu'il fait disparaître, sans imbiber ses plumes de ces liquides malsains par leur fermentation. Le faucon a la *main*, — car, c'est le nom que nos pères donnaient à sa noble serre, — munie d'ongles aigus, évidés, cannelés en dessous, véritables couteaux pour déchirer les chairs : il vit de proies vivantes ; mais, si nous regardions attentivement les ongles du Jean-le-Blanc, nous verrions qu'ils ne sont plus cannelés, mais ronds, courts et pointus, car l'oiseau vit de poissons et a besoin de pinces qui ne glissent point sur les écailles.

Quittons un instant nos pays pour trouver, en d'autres climats, d'autres adaptations naturelles des rapaces. Nous rencontrerons, en Afrique, le secrétaire qui combat les serpents, monté sur de hautes jambes sèches de héron qui lui permettent de dominer son ennemi rampant sur le sol, et, chez lui, nous trouvons au moignon de l'aile, au poignet, un éperon émoussé au moyen duquel il étourdit les reptiles en fureur qui s'élancent sur lui pour le frapper de leurs crochets venimeux. Passons en Amérique, nous y trouverons le type rapace tellement près des gallinacés, marchant, courant à terre, y habitant, y vivant d'insectes et autres proies semblables que, n'était le bec, nous serions embarrassés de laisser le caracara dans le même cadre que les aigles ; au Paraguay, l'urubu ressemble plus au dindon qu'à ce même aigle : aussi les Espagnols lui avaient-ils, à leur arrivée en Amérique, donné le nom de *gallinago*.

Nous pourrions parcourir le monde entier à la recherche des adaptations les plus diverses et les plus imprévues des oiseaux de proie, mais nous pourrions aussi constater que le passage des oiseaux rapaces de jour aux rapaces de nuit est insensible par les strigidés ; que la surnie, à *facies* général de chouette, chasse en plein jour ; et, si nous poursuivions cette nouvelle série nocturne toujours en dégradant les caractères, nous arriverions à une chouette tellement près du perroquet, le strigops, que l'on ne sait plus à quelle section il faut la rattacher : elle forme en effet un de ces moules ambigus que le caractère semble avoir jeté, comme une accolade, entre les séries les mieux tranchées, pour le plus grand désespoir des classificateurs.

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Les révérences de M. Marius.

XXI

Sous le harnais.

On se trouve très-bien rue d'Alger, si bien que Pouf et sa femme, suivant les inspirations de leur bon cœur, ont pris dans le petit ménage la place qu'ils

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139, 157, 171, 187, 202, 219, 236, 252, 267 et 284.



Bondrées apivores. (P. 296, col. 1.)

ambitionnaient. Maman Gros-Cœur a remplacé Hortense dans la cuisine, ce qui est un allégement immense pour Marthe et un dégrèvement pour le petit budget, qui persiste à ne pas vouloir s'équilibrer. M. Pouf fait sans se presser les commissions du ménage et se voit confier Lotte et les Grises dans les jardins publics; seulement Geneviève exerce au nom de sa mère une active surveillance, car on connaît le faible de Pouf pour sa jeune maîtresse, et l'on sait qu'il passe d'assez étranges idées par la cervelle de l'indépendante Lotte.

On entretient les meilleures relations avec les vieux voisins, propriétaires de l'immeuble; Marthe est souvent appelée près de Mlle Virginie ; M. Marius la proclame une merveille de beauté et d'esprit, et la traite tout à fait en femme.

Quant à Charlotte, elle guette souvent le passage du solennel monsieur, et oblige Pouf à faire des pauses très-longues dans l'escalier, uniquement afin de rencontrer sur le palier M. Marius, avec lequel elle continue à échanger le plus de révérences possible.

Lotte trouve que cela la grandit et la vieillit d'être traitée avec cette auguste cérémonie, et il n'y a pas de danger qu'elle sourie quand M. Marius, le chapeau à la main, s'efface pour la laisser passer; elle s'efface elle-même pour lui permettre de descendre, et ils embrouillent si bien les choses qu'ils ont l'air de jouer à qui ne passera pas.

C'est ainsi que Charlotte se prépare à aller dans le monde et à recevoir beaucoup d'hommages. Elle grandit à vue d'œil, et n'est plus absolument une petite fille que chez les Grises, où elle agit comme si elle avait encore dix ans.

Aux lundis de Mme Guerblier, elle est étonnante de sérieux. La présence du docteur agit sur elle beaucoup plus que toutes les observations, et à la grande joie de Berthe, qui aime son père avec idolâtrie, elle est tout oreilles et tout attention pour écouter M. Guerblier.

Or M. Guerblier, comme tous les hommes supérieurs, n'aime pas à se mêler aux jolies conversations de salon; il se tait quand on dit des niaiseries, mais il parle avec autorité quand il parle.

Quant à Mme Guerblier, sa sympathie enveloppe surtout Raoul, qui sur ses instances lui fait de fréquentes visites et lui prodigue ces soins délicats que les malades de toute catégorie apprécient beaucoup.

C'est lui qui oriente sa chaise longue, c'est lui qui soutient sa marche toujours un peu chancelante ; il est même appelé à l'honneur de mesurer les doses de ses drogues somnifères.

« Eugène est brusque, dit Mme Guerblier, Maurice va trop vite, Berthe tremble toujours un peu; mais M. Raoul verse d'une main sûre, son œil et sa main sont toujours d'accord; préparées par lui, mes potions ne m'agitent jamais. »

En apparence, tout est pour le mieux et l'on s'étonnerait volontiers de voir Raoul et Marthe assis fort tristement devant un guéridon orné du registre vert, qui est la bête noire de Charlotte.

« Jamais, non jamais, disait Marthe avec angoisse, je ne nouerai les deux bouts ; je n'avais pas une idée de ce qu'est un ménage à tenir à Paris. Si nos vieux Vaugirard n'étaient pas venus, je déposais mon bilan ce mois-ci.

— Et dire que ce sera pour vivre ainsi que je m'userai dans les bureaux de la finance ! dit Raoul avec amertume.

— Tu avanceras, Raoul, et à mesure que tu avanceras, tes appointements grossiront.

— Jamais assez pour nous faire vivre un peu largement et pour préparer l'avenir. »

Il se leva brusquement et ajouta :

« Voilà ce qui rend vraiment douloureux tous mes sacrifices. J'ai en horreur la profession que j'ai embrassée, elle n'est pas faite pour moi et je ne suis pas fait pour elle. Cependant je me résignerais à vivre à l'envers de mes goûts, à laisser mes facultés s'engourdir dans un travail trop facile, si je pouvais vous donner une vie indépendante et un peu heureuse. Mais ici il n'y a rien à enlever par la force de la volonté, c'est une routine qu'il faut suivre. Il ne faut pas nous le dissimuler, nous avons, Marthe, dix ans de misère devant nous. »

Et le pauvre jeune chef de famille prit son front à deux mains et poussa un soupir qui fit monter des larmes dans les yeux de sa sœur.

« Raoul, qu'est-ce que dix ans? murmura-t-elle. Et qui dit que nous ne pourrons pas d'une façon ou d'une autre améliorer notre condition. J'apprendrai la vraie science du ménage, les leçons de Charlotte qui coûtent si cher finiront, moi-même je terminerai mon cours de peinture. Dans un an, j'espère être assez forte pour travailler pour le commerce. Au fond, ce qui m'attriste, ce n'est pas de sentir combien notre vie est étroite et gênée, c'est de te voir suivre, uniquement par dévouement pour nous, une carrière qui te déplaît.

— Il le faut, ma sœur, il le faut, et je regrette de t'avoir laissé deviner cela. Je dois m'estimer heureux d'avoir obtenu cette place qui est honorable.

— Mais tu regrettes Saint-Cyr.

— Je regrette de n'être qu'un employé, pouvant être autre chose. Les paroles de mes professeurs me poursuivent comme une tentation, je sens en moi-même une force intellectuelle qui ne demande qu'à s'épancher, j'ai là..., — et Raoul frappa sur sa robuste poitrine, — une flamme de patriotisme qui me brûle. J'avais toujours rêvé de faire honneur à mon pays, de lui être utile d'une manière ou d'une autre. Ce n'était pas de l'orgueil, non ! Quand j'assistais à ces assemblées où des hommes illustres ou vénérables gémissaient sur la disette des hommes supérieurs et adjuraient la jeunesse de glorifier la France par la plume, l'épée, la parole, le caractère, le talent, j'étais prêt à me lever et à répondre : je serai un de ceux qui la glorifieront ! Et me voici employé

aux Finances. Je pars tous les jours à la même heure, j'arrive au même bureau, j'accroche mon paletot à la même patère, je prends le même registre, je fonctionne comme une machine assez bien organisée. J'accepte cela, mais en souffrant. »

Marthe se leva, et saisissant la main du courageux jeune homme, elle la pressa sur son cœur.

« Marthe, ne m'attendris pas, » dit-il.

Et il ajouta en s'éloignant de sa sœur :

« Assez, voici Charlotte. »

Charlotte entrait en effet.

« Je vous annonce que le docteur Guerblier est dans notre quartier, dit-elle; j'ai bien reconnu son coupé brun, son grand cheval pommelé qui va comme le vent, et son gros cocher dont la livrée éblouit mon vieux Pouf. Qu'est-ce qu'il y a? vous avez l'air tout drôle.

— Il y a que j'oublie le rendez-vous que Georges Parajoux m'a donné chez l'armurier, dit Raoul en refaisant tranquillement le nœud de sa cravate.

— Oh! il y a autre chose, il y a le cahier vert, cet horrible cahier que je vois là sur le guéridon et qui, je crois, fascine Marthe; car sitôt qu'elle est seule, elle l'ouvre. Pour moi je le brûlerais volontiers et si j'osais, je lui ferais un pied de nez.

— Si M. Marius t'entendait, » dit Raoul en riant.

Et laissant Marthe gronder Lotte de ses allures un peu trop gamines, il sortit du petit salon et descendit rapidement les deux étages.

Sur la dernière marche de l'escalier un homme de haute taille était debout. Raoul ôta son chapeau et dit :

« Pardon, monsieur. »

Le monsieur, se détournant, lui tendit la main, c'était le docteur Guerblier.

« Voilà la première fois que je vous rencontre en visites médicales, je crois, dit le jeune homme qui était toujours heureux de voir son protecteur.

— C'est ici que vous habitez, Raoul.

— Au second étage, monsieur.

— Et moi je fais une opération au premier. »

Le docteur se tut, et, regardant fixement Raoul :

« Vous sentiriez-vous le courage d'y assister et même de me prêter main-forte, demanda-t-il?

— Si je puis vous être utile, disposez de moi, fit Raoul avec joie.

— Voici l'affaire. La marquise de Valnoy, une jeune veuve qui habite le premier étage de cette maison, a un fils unique infirme. Je tente une opération, qui, si elle réussit, rendra à cet enfant l'usage de sa jambe. A cet âge, une fois tout à sa place, on peut tout guérir et il ne lui restera même pas la plus légère claudication. J'avais prévenu M[me] de Valnoy de se pourvoir de deux hommes capables de bien tenir l'enfant pendant l'opération. J'arrive, elle me déclare que le valet de chambre, la gouvernante de l'enfant et elle-même seront mes aides; l'enfant n'en veut pas d'autres, de l'absurde enfin. Vous la verrez, c'est une Parisienne qui ne se tient pas debout et qui ne peut même pas compter sur les nerfs qui donnent une force factice aux êtres faibles mais énergiques, car elle est énervée. Pour comble de malheur, mon aide me fait avertir ici même qu'il a été pris d'un fort malaise pendant la nuit et qu'il ne pourra se lever aujourd'hui. Je n'aime pas à remettre les opérations décidées et je descendais chercher mon cocher, à qui il arrive de ces aubaines; il est très-vigoureux, mais peu adroit, et si vous vous sentiez de force à le remplacer, je vous demanderais ce service. Ma femme proclame qu'il y a en vous l'étoffe d'un grand guérisseur.

— Je suis tout à fait à vos ordres, docteur, répondit Raoul avec empressement, je me crois capable de vous servir, s'il n'y a qu'à tenir l'enfant.

— Rien que cela. Voulez-vous aller prendre dans ma voiture un petit étui de maroquin rouge qui m'a échappé des mains? Eh bien, monsieur, vous n'êtes pas l'exactitude même aujourd'hui! »

Ces mots s'adressaient à un personnage qui passait en courant sous la porte cochère, un gros paquet sous le bras.

« Vous m'avez attendu, docteur.

— Pas précisément; cependant j'ai, comme Louis XIV, failli attendre. Vous vous dissimulerez dans l'antichambre avec tous vos appareils et n'arriverez que l'opération faite. Il paraît que le pauvre enfant a poussé des hurlements à la pensée de se voir chaussé d'un brodequin de plâtre; il sera bien obligé d'en passer par là, cependant. Avez-vous trouvé l'étui, Raoul? Oui, c'est bien cela. »

Et le docteur, prenant le bras de Raoul, remonta lentement l'escalier suivi du porteur d'appareils.



Le petit infirme.

XXII

L'opération.

Sur le palier du premier étage, un domestique en livrée qui attendait le retour du grand praticien lui ouvrit la porte et traversa devant lui des salons d'une morne somptuosité. Dans une chambre en-

combrée de jouets, ils trouvèrent le petit infirme : c'était un enfant pâle, avec de longs cheveux noirs, dont le visage portait déjà la douloureuse empreinte de la souffrance. Une jeune femme, encore enveloppée des sombres vêtements du veuvage, était agenouillée près de lui et lui parlait en caressant ses pauvres mains amaigries.

Elle se releva en entendant le pas du docteur et devint si pâle que Raoul crut qu'elle allait s'évanouir.

« J'ai trouvé un aide, madame, » dit M. Guerblier.

Et démasquant Raoul, il ajouta :

« Vous convient-il, Gérard ? »

Raoul fixa sur Gérard son regard le plus sympathique et l'enfant lui tendit la main.

« Oui, oui, dit-il, j'aime mieux lui qu'un autre, je le connais bien.

— Docteur, dit la jeune femme en joignant les mains, puisque monsieur a la bonté de me remplacer, je ne proteste pas, mais laissez-moi ici, je vous en supplie.

— Non, madame, je tiens trop au succès de mon opération pour faiblir là-dessus. Ayez le courage que la circonstance réclame, songez qu'il s'agit de la santé et peut-être de la vie de votre fils. Avec cette infirmité qui ne lui permet aucun jeu, aucune fatigue, aucune marche, il s'étiole. Ayez confiance, je vous le dis, ayez confiance.

— Mon Dieu, que vais-je faire pendant tout ce temps !

— Cinq minutes, madame.

— Cinq siècles ! Que faire ? Que faire ? »

Le docteur déposa son chapeau, prit sa trousse et lui montrant la porte d'un geste plein d'autorité :

« Allez prier, madame, » dit-il.

Elle courut à son fils, l'enveloppa de ses deux bras et se laissa entraîner par la jeune gouvernante, à laquelle le docteur venait également de montrer la porte.



Le coupé du docteur. (P. 299, col. 1.)

« Allons, à nous deux, mon petit Gérard, dit M. Guerblier avec une bonté profonde ; vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ?

— Je n'ai peur qu'en entendant maman crier. Vous m'avez dit que cela ne me ferait pas de mal.

— J'ai dit, vous ne souffrirez qu'un instant, un seul instant. Allons, soyez un homme. Asseyez-vous bien, laissez placer votre jambe. Raoul, vous allez me tenir cette petite jambe-là, il ne faut pas qu'elle bouge. Vous, mon ami, vous vous chargerez de maintenir le haut du corps. Prenez-le solidement par les épaules, un seul mouvement pourrait causer un malheur irréparable ; cette opération est aussi délicate que difficile. C'est bien, mon petit Gérard, fermez les yeux. »

Raoul, vivement intéressé, s'était agenouillé et soutenait d'une main ferme le membre délicat de l'enfant. Le docteur, un genou en terre, prit dans sa main puissante ce pauvre petit membre tordu, et le pénétra d'un regard de feu. Il était très-calme, mais il courait comme un frisson électrique sous sa chevelure noire pendant qu'il cherchait à travers le tissu opaque de la peau le point où devait porter le bistouri qu'il tenait dans sa main rigide.

On aurait dit que ce petit membre s'entr'ouvrait pour lui, qu'il suivait de l'œil l'inextricable réseau des veines, qu'il regardait glisser le sang et se contracter les muscles. Cette étude dura trois minutes ; le moment solennel était venu, il leva la main, enfonça le bistouri, et l'enfant poussa un cri, un seul. Le docteur jeta l'instrument, prit le petit pied entre ses doigts de fer, et un craquement d'os, suivi d'un cri plus aigu que le premier, se fit entendre !

Le docteur se releva : « C'est fini, dit-il : l'appareil ! »

L'homme à l'appareil qui se tenait caché dans un coin de l'appartement accourut, et suivant les indi-

cations brèves du chirurgien entoura de plâtre le pied et la jambe du petit patient, qui pleurait convulsivement.

Cela fait, M. Guerblier, dit à Raoul :

« Appelez la mère. »

Raoul courut à la porte qui s'était refermée sur la marquise.

Le petit salon où il entra était tapissé de superbes et profanes tableaux, et la pauvre femme était agenouillée devant la plus petite toile de la galerie sur laquelle se peignait une tête sublime couronnée d'épines, un visage radieux et agonisant, le Christ, d'après Murillo.

« Madame ! » dit Raoul qui tenait la porte ouverte.

Elle se leva d'un bond et se précipita dans l'appartement.

Le docteur était debout, calme, souriant, la main posée sur le front livide de Gérard, qui ne pleurait plus.

« Il marchera, » dit-il simplement.

A ce mot, la pauvre femme tomba à genoux, ne trouvant pas de paroles pour exprimer son bonheur.

Cet homme, qui avait réussi à faire ce que tant d'autres n'avaient pas osé tenter, prenait pour elle en ce moment les proportions d'un demi-dieu.

« Est-ce possible? sanglotait-elle ; guéri, docteur! il serait guéri, comment vous remercier ! comment?

— Madame, est-ce bien moi qu'il faut remercier ! Non, non. Chacun de nous peut dire comme Ambroise Paré: je le pansai, Dieu le guérit. »

Il la releva et lui céda sa place auprès de Gérard qu'elle couvrit de caresses passionnées.

« Ceci, ce sont les douceurs de mon sanglant métier, dit le docteur tout bas à Raoul. Parvenir à force d'étude, de science, de recherches, à réformer, à dompter même la nature et à soulager la misérable humanité, c'est quelque chose. Cet enfant n'eût été qu'un pauvre infirme, il sera un homme. »

Ces paroles avaient un écho vibrant dans l'âme de Raoul. Il se sentait plein d'admiration pour cet homme à l'intelligence si pénétrante, à la main si habile, à la volonté si énergique.

« Que je ne vous retienne plus, ajouta M. Guerblier; merci, vous m'avez rendu un vrai service. Voulez-vous accepter de venir passer l'après-midi avec vos sœurs à ma petite villa de Clamart. Ma femme veut profiter d'un relâche que lui laissent ses souffrances et elle emmène tous les Parajoux samedi soir. Ils vous donneront les détails topographiques nécessaires.

— J'accepte avec joie, » répondit Raoul.

Et saluant Mme de Valnoy, il fit un geste d'adieu à Gérard.

« Il s'en va, dit l'enfant; mère, je veux lui donner un souvenir. Si tu savais comme il m'a bien tenu la jambe et sans me faire aucun mal.

— Je vous suis, en effet, bien reconnaissante, monsieur, dit la jeune femme avec effusion. Pardonnez à mon trouble, je ne vous ai pas d'abord reconnu, je vous reconnais bien maintenant; vous habitez l'appartement de M. Marius Desforêts.

— Oui, madame.

— Gérard m'a souvent parlé d'une charmante enfant blonde qui lui disait toujours quelque chose d'aimable en passant près de sa petite voiture; il m'a dit qu'elle s'appelait Charlotte.

— J'ai en effet une sœur de ce nom, madame.

— Oh! elle m'amuse beaucoup, dit Gérard, elle appelle le vieux valet de chambre qui a une jambe de bois, Pouf. Monsieur, monsieur, ne partez pas avant que je vous donne un souvenir. Aimez-vous les marrons glacés? »

Raoul sourit.

« Préférez-vous les albums de monogrammes?

— Ma sœur Charlotte les aime beaucoup.

— Mère, s'il vous plaît, donnez-moi le petit album



La pauvre femme était agenouillée. (P. 301, col. 2.)

vert, il est très-joli, écrivez dessus, Gérard de Valnoy à .....

— Raoul Daubry. »

La jeune femme avait écrit rapidement les deux noms, elle tendit l'album à Raoul. Celui-ci le prit en disant : « Je le conserverai en souvenir de ce beau jour. »

Il salua une dernière fois, sortit et traversa les salons, précédé du valet en livrée.

En descendant l'escalier il consulta sa montre.

« Impossible d'aller chez l'armurier, murmura-t-il, je n'ai que le temps de gagner mon bureau. »

Et il partit d'un pas léger, ému et très-satisfait, il ne savait au juste pourquoi.

Est-ce que nous ne marchons pas dans la vie avec un voile impénétrable sur les yeux? est-ce que toute notre divination peut dérober à l'avenir le plus léger de ses secrets?

En ce moment, sans doute, Raoul attribuait au simple hasard sa singulière entrevue avec le docteur Guerblier!

« Eh! jeune ami, comme disait le bon Marius, donnez donc une pensée à Dieu qui gouverne le monde par sa providence, et croyez fermement que dès cette vie, malgré les apparences contraires, la vertu est récompensée et le vice châtié. L'expérience est là qui le prouve mathématiquement. La providence de Dieu est bien bonne, bien habile, elle dispose de puissances singulières, elle agit mystérieusement, successivement, mais elle agit et au bout d'une chaîne de petits événements sans importance surgit l'événement sérieux qui en est la résultante logique.»

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



COMMENT ON FAIT VIVRE LES PLANTES

DANS LES APPARTEMENTS.

I

ARROSAGES

Il ne faut pas se dissimuler que, maintenir des plantes dans un appartement, c'est les introduire dans un milieu contre nature.

Il faut avoir toujours cette vérité élémentaire présente à l'esprit, et traiter un peu ces pauvres organismes dépaysés comme on traite volontiers les oiseaux en cage. Personne, dans ce dernier cas, ne manquerait à s'efforcer d'apprendre quels soins il convient de prodiguer aux charmants prisonniers pour les maintenir en bonne santé et prolonger leur existence. Au lieu de cela, la plupart des dames qui aiment à voir autour d'elles des plantes dans leurs appartements, ne pensent à leurs fleurs que fort irrégulièrement, et ne les soignent sérieusement que par boutades intermittentes.

Or les plantes, tout comme les oiseaux, ont besoin de soins continus.

Les soins que nous réclamons ici sont très-simples, et ne demandent pas beaucoup de temps; mais encore faut-il en apprécier l'importance, en comprendre la portée et en accepter la continuité. C'est pour cela que nous avons pensé à consigner ici quelques réflexions rapides.

Ce qui nuit aux plantes, c'est de ne pas pouvoir parler. Lorsqu'un oiseau manque d'eau ou de graines, son agitation décèle ses besoins; il appelle, il demande, c'est là une chance pour que sa gracieuse maîtresse répare un oubli involontaire. Mais la pauvre plante, elle, ne dit rien : elle souffre en silence. Elle manque d'air, elle se flétrit, laisse pencher ses fleurs, tomber ses feuilles et, le lendemain, lorsque la maîtresse de la maison s'aperçoit du dommage, elle déclare le plus souvent que cette fleur est *finie*... elle la fait emporter et la sacrifie, sans se douter que si la fleur est morte, c'est elle qui l'a tuée; que si elle l'eût soignée, cette pauvre fleur eût encore longtemps empli le salon de sa douce odeur, ou réjoui les yeux de sa corolle brillante.

La seule difficulté vraiment sérieuse dans le traitement des plantes d'appartement, c'est l'arrosage. L'eau, c'est la vie, c'est la nourriture, c'est le bien-être! Mais combien faut-il donner d'eau? Comment en déterminer la proportion!

Cela est impossible à dire, non-seulement parce que certaines plantes ont besoin de beaucoup plus d'eau que d'autres, mais parce que cela dépend de mille circonstances qui provoquent et accélèrent plus ou moins le dessèchement. Tout le monde comprendra que la température plus ou moins élevée, la présence de courants d'air plus ou moins intenses, accélèrent ou ralentissent l'évaporation. Il faudra donc tenir compte de ces modifications.

Occupons-nous de ce que nous pourrions appeler le traitement d'une plante moyenne. Le principe est que la terre soit toujours fraîche, jamais humide, ou imbibée, à moins que nous n'ayons affaire à une plante aquatique Cette qualité de fraîcheur se juge assez facilement, par ce que l'on peut voir dans une serre bien tenue, mais il est impossible de l'expliquer convenablement. En général, il faudra donner de l'eau tous les jours. Pour que l'arrosage soit efficace — en supposant le végétal bien planté, et nous y reviendrons, — il faut qu'un peu d'eau sorte par le trou inférieur du pot. Si la surface de

la terre est seule mouillée, ce traitement ne profitera point aux racines. En effet, tout le monde sait que les racines les plus nouvelles, les plus tendres, les plus actives par conséquent, sont au fond du vase, dont elles tapissent les parois. Ce sont celles-là qui absorbent l'humidité et la transmettent à la plante : ce sont donc celles-là qu'il faut abreuver.

Malheureusement, la plupart des dames ne pensent à donner de l'eau à leurs plantes que quand elles sont fanées ou sur le point de se flétrir. Alors, trop souvent on les inonde, comme pour rattraper le temps perdu. Rien n'est plus funeste aux végétaux, rien n'explique mieux la mortalité de ceux qu'on renferme la plupart du temps dans nos maisons, rien ne rend mieux compte de l'air de souffrance qu'ils contractent, du rachitisme de leurs feuilles, et du peu d'éclat et de développement de leur floraison.

Ce n'est pas tout : pour vivre, une plante a besoin de respirer, tout comme un animal. Elle respire par ses feuilles, par ses parties vertes, à la surface desquelles s'ouvrent des organes spéciaux qu'on appelle des *stomates*, et où se passent de curieux phénomènes.

A la lumière, au soleil, les plantes absorbent de l'acide carbonique que nous rendons par notre respiration, elles fixent dans leurs tissus le *carbone*, que nous y retrouvons à leur mort sous forme de ligneux que nous transformons en *charbon*, et expirent l'oxygène dont nous, nous avons besoin pour vivre. Les fleurs, au contraire, elles, expirent de l'acide carbonique, ce qui explique pourquoi leur présence est si dangereuse dans les chambres où l'on couche, et où elles peuvent parfaitement déterminer l'asphyxie des dormeurs. Ce fait ne s'est produit que trop souvent.

Ces considérations physiologiques expliquent pourquoi les plantes exigent impérieusement du jour, beaucoup de jour et de lumière. Le soleil doit être ménagé cependant, d'autant qu'il est plus vif et que les plantes confinées n'y sont pas exposées constamment. Les coups de soleil sont aussi dangereux pour les plantes que pour les hommes, mais l'action ménagée de l'astre vivifiant est aussi féconde chez les unes que chez les autres.

Nous devons donc distribuer rationnellement à nos prisonnières les trois principes dont elles vivent : l'eau, l'air et la lumière.

De ce que les stomates, à la surface des feuilles, sont nécessaires pour la respiration des plantes, on peut conclure que ces stomates devront être tenus constamment libres. On y parvient en lavant souvent, au moyen d'une éponge mouillée, les feuilles des plantes enfermées dans nos demeures. Sans cette précaution, la poussière s'accumule, s'insinue et ferme toutes les ouvertures. La plante souffre et meurt.

Nous examinerons une autre fois s'il convient de conserver les plantes en pot, quelles devraient être les conditions de ces vases et les autres questions qui s'y rattachent ; aujourd'hui, nous ne voulons constater qu'une chose, c'est qu'en raison du volume relativement très-restreint de terre mise à la disposition des plantes d'appartement, il peut être convenable d'en augmenter la fertilité par des arrosages contenant des matières spéciales. Nous avons donné sur cette méthode des renseignements suffisants et nous les complétons aujourd'hui à propos des arrosages simples, sur lesquels tant de lecteurs nous ont demandé des explications.

Tant qu'on laisse les plantes dans leur pot, un excellent moyen consiste à tremper complétement dans l'eau le pot et la plante qu'il contient, plus ou moins de temps, selon qu'on le suppose nécessaire. Une ou deux minutes suffisent grandement : laisser égoutter et remettre en place. La terre n'est point tassée par l'eau, ni ravinée inégalement par le jet de l'arrosoir.

En hiver, quand il gèle, on fera toujours bien de ne pas laisser les jardinières passer les nuits auprès des fenêtres près desquelles elles demeurent toute la journée, parce que, dans ces endroits, la température s'abaisse beaucoup plus qu'ailleurs. On les retirera dans l'intérieur des appartements, et là on aura beaucoup moins de danger de gelée ou d'abaissement trop grand de température.

N'est-il pas utile maintenant de donner à nos lectrices une liste, nécessairement fort incomplète mais cependant utile, des plantes qui s'accommodent de l'atmosphère confinée de nos appartements? Nous ferons remarquer que nous ne parlons pas de fleurs, ni d'arbustes et plantes en fleurs, mais surtout de végétaux qui, par leur port et leur feuillage élégant, prêtent un charme toujours nouveau aux salons.

Tout le monde connaît le *Ficus elastica* ou caoutchouc, qui doit à ses belles feuilles brillantes une vogue bien méritée : le *Phormium tenax* ou lin de la Nouvelle-Zélande, avec ses grandes et longues feuilles, plus élégantes que celles de l'iris de nos ruisseaux.

Ajoutons-y les *Myrcines* africaines, les *Dracæna* australiens, le *Curculigo*, aux larges feuilles plissées si gracieuses, les *Aspidistra* colorés, les *Begonia*, les *Myrthes* même. Puis toute cette grande et admirable famille des palmiers. Citons au hasard : le *Chamædra* d'Afrique, les *Chamærops humilis* et *excelsa*, avec leurs éventails de palmes étalées si rustiques, les *Geonoma*, *Jubæa spectabilis*, *Latania borbonica*, *Livistonia*, *Pandanus*, *Phœnix*, etc., etc. Nous venons d'en indiquer qui conviennent autant aux grandes pièces des habitations de province et de la campagne, qu'aux appartements parisiens étriqués et si souvent étouffés; enfin, nous renverrons, pour les admirables effets produits par les orchidées, à l'article où nous en avons esquissé la culture.

A suivre. H. DE LA BLANCHÈRE.



A TRAVERS LA FRANCE

VILLERSEXEL

Villersexel, simple bourg du département de la Haute-Saône, doit une célébrité toute récente à l'une des rares victoires qui ont signalé pour l'armée française la dernière guerre allemande. Son nom sera écrit désormais dans les annales militaires de notre temps, à côté des noms glorieux de Bapaume et de Coulmiers. La position de Villersexel, au confluent de deux rivières et sur l'une des routes qui pouvaient conduire nos troupes à la délivrance de Belfort assiégé, avait dès les premiers mois de la campagne attiré l'attention de nos prévoyants ennemis. Bien retranchés derrière des barricades, dans des maisons munies de créneaux, protégés par de formidables batteries, ils y attendaient avec confiance l'armée française. Mais ils avaient compté sans l'ardeur impétueuse des défenseurs de la Bourgogne et sans l'héroïsme de leur chef, le général Bourbaki. Le 9 janvier 1871, 35 000 Prussiens, fortifiés à Villersexel et dans les villages environnants, furent vigoureusement attaqués sur toutes leurs positions par les 75 000 hommes de notre armée de l'Est. La supériorité du nombre était du côté des Français ; mais les Allemands, par la possession de tous les points favorables à la lutte, et par leur grosse artillerie, avaient pour eux des avantages qui rendaient très-incertaine l'issue de la bataille. Ce fut le courage et la persévérance qui l'emportèrent.

Le combat ne dura pas moins de neuf heures. L'ardeur de nos soldats fut merveilleusement entretenue et au besoin réveillée par leur général. « Ceux qui étaient auprès de Bourbaki, dit M. de Freycinet, parlent avec admiration du changement qui s'opéra en sa personne. Sa physionomie, d'ordinaire douce et tranquille, s'illumina soudain, et son geste eut une puissance de commandement irrésistible. Les troupes électrisées marchèrent au feu en poussant des acclamations enthousiastes. »

Villersexel offre encore de glorieuses traces de cette lutte acharnée. Son beau château des comtes de Grammont, fortifié par les Allemands, et devenu ensuite le point principal de l'attaque, n'est plus qu'une ruine, qu'accompagne un parc dévasté.



Villersexel.

La victoire de Villersexel, qui eût pu sauver Belfort, ne fut malheureusement qu'un succès sans résultat décisif, comme le furent presque tous nos succès pendant la guerre fatale dont elle est un des principaux épisodes. Six jours plus tard commençait non loin de ce bourg, à Héricourt, un second combat, où le courage du soldat français fut trahi par de funestes circonstances. Belfort, la clef de la France du côté de l'Est, ouvrit ses portes sur l'ordre exprès du gouvernement, et l'armée qui devait la délivrer se vit elle-même réduite à chercher un refuge sur le territoire suisse !

A. SAINT-PAUL.



Au moindre mouvement qu'il fait la sonnette se met en branle. (P. 307, col. 2.)

TOM BROWN

I

La famille Brown. — Caractère de Tom. — Ses premiers maîtres : Noé, Benjamin. — La grande foire annuelle. — Tom a une préférence marquée pour les jeux où l'on donne et où l'on reçoit des coups. — Il fait de nouvelles connaissances. — Démêlés de Tom avec le charron et le maître d'école. — Traité de paix. — Tom fait de la gymnastique avec les garçons du village.

La famille du jeune Tom habitait le comté de Berks. Son père était un gentilhomme campagnard[1], dans toute la force du terme. Juge de paix pour le comté de Berks, il habitait un village près d'une chaîne de collines où se trouve la fameuse falaise du Cheval-Blanc. C'était un bon magistrat et un brave homme, quoique un peu rude. En sa qualité de squire, il chassait le renard, et pestait contre le mauvais état des chemins et contre la dureté des temps. Sa femme prodiguait les bas, les chemises de calicot, les blouses et les breuvages réconfortants aux pauvres vieux rhumatisants, et à tout le monde les bons conseils.

Tom était l'aîné de la famille; dès son bas âge il montra qu'il était un vrai Brown. C'était un brave petit garçon, très-enclin à entrer en lutte contre sa bonne et toujours prêt à lui échapper. Il fraternisait volontiers avec tous les jeunes drôles du village, et faisait avec eux toutes sortes d'escapades.

C'est vers l'âge de quatre ans que Tom commença à discuter l'autorité de sa bonne, et entreprit de s'en affranchir. Cette bonne était une excellente fille, qui pleurait avec une facilité surprenante, et avait peu ou point de cervelle : Mme Brown l'avait récemment prise au sortir de l'école pour la former au métier de bonne d'enfants. Mme Brown avait un talent particulier pour former les jeunes bonnes, et elle n'y épargnait pas sa peine; bien des gens se donnent moins de mal pour faire fortune. Ses élèves étaient connues et recherchées à bien des milles à la ronde. Presque toutes les fillettes qui se distinguaient à l'école lui passaient par les mains, l'une après l'autre, quelquefois deux ensemble, comme servantes, buandières, ou filles de cuisine. Après un an ou deux, elles faisaient leurs débuts dans la vie chez les fa-

1. Squire.

milles du voisinage, emportant de chez Mme Brown à la fois de bons principes et une garde-robe bien montée. Ce système avait pour résultat de désespérer périodiquement la femme de chambre et la cuisinière de Mme Brown. Dès qu'elles avaient trouvé quelqu'un qui faisait leur affaire, madame ne manquait pas de trouver à ce quelqu'un une bonne place, et elle allait vite chercher à l'école une autre élève à former; il en résultait encore que la maison était toujours remplie de fillettes avec de bonnes figures ouvertes et réjouies; ces fillettes, il est vrai, cassaient les assiettes et déchiraient le linge; mais leur présence donnait à la maison de l'animation et de la vie. Or Mme Brown mettait la jeunesse, et les créatures humaines en général, bien au-dessus de ses assiettes et de son linge.

La bonne de Tom, malgré les excellents préceptes de Mme Brown, faisait très-peu de progrès. Il semblait qu'elle eût deux mains gauches et pas de tête du tout. Aussi Mme Brown la conserva plus longtemps que les autres. Elle voulait lui donner le temps de perdre sa gaucherie et d'acquérir un peu de tête, dans cette maison où l'on était tout disposé à fermer les yeux sur ses défauts.

Cette jeune personne s'appelait Charity Lamb. Du matin au soir, Charity et Tom étaient en lutte. La force était encore du côté de Charity, mais l'intelligence était du côté de Tom. Cette « guerre de l'indépendance » commençait dès le matin avant déjeuner. Charity conduisait Tom tous les jours à une ferme où il devait boire du petit-lait pour sa santé. Tom n'avait pas d'objection sérieuse contre le petit-lait, mais il avait un goût prononcé pour le lait caillé, qui lui était interdit comme malsain. Il ne se passait pas de jour que Tom ne trouvât à satisfaire son goût dépravé pour le lait caillé, à la barbe de Charity et de la fermière. Cette fermière était une bonne femme maigre et anguleuse; elle se plantait sur le haut de la tête un vieux chapeau noir dont les brides lui pendillaient sur les épaules; la robe retroussée dans ses poches, elle allait et venait de la cour à la laiterie, de la laiterie à la fromagerie, montée sur une paire de socques très-élevés. Comme Charity était un peu nièce de la fermière, elle avait ses coudées franches à la ferme et en profitait pour aller bavarder avec ses cousins. Tom s'éclipsait prestement, et une minute après la fermière criait à tue-tête : « Charity, Charity ! fainéante, où es-tu ? » Et l'on voyait débusquer maître Tom, la bouche et les mains pleines de caillé. Il se réfugiait alors sur la surface branlante du fumier de la ferme, au grand scandale de deux ou trois gros pourceaux. Là il était en sûreté; nul n'aurait pu le suivre sur le fumier sans enfoncer jusqu'aux genoux. La malheureuse Charity, interpellée en termes peu mesurés par sa tante qui se tenait sur la porte de la laiterie, parlementait avec Tom, et recourait aux prières après avoir inutilement essayé de l'intimider.

Dans toutes ses escapades et dans toutes ses révoltes, Tom était soutenu contre Charity par deux vieux bonshommes, Noé et Benjamin, qui s'étaient mis dans la tête de travailler à son éducation. C'était deux anciens serviteurs de la famille Brown. Noé Crooke était un petit vieillard de près de quatre-vingt-dix ans, tout sec, mais encore assez ingambe. Il parlait à Tom comme s'il était de sa famille : à force d'avoir servi les Brown, il n'était pas éloigné de se croire un Brown lui-même. Noé portait une perruque à l'ancienne mode, présent de quelque Brown élégant dont il avait été le valet de chambre vers le milieu du siècle précédent. Cette perruque était pour maître Tom un objet de profond respect, mélangé peut-être d'un peu de terreur. Quand le vieux bonhomme alla rejoindre ses pères, le chagrin de Tom, qui était sincère, fut adouci par la joie d'avoir vu la dernière des perruques. « Pauvre vieux Noé, dit-il, le voilà parti. C'est Tom Brown qui a du chagrin ! Mettez-le dans le cercueil, perruque et tout ! »

Mais la vraie joie de Tom, et son vrai refuge, c'était le vieux Benjamin. Benjamin était un jeune homme en comparaison de Noé : il avait à peine soixante-dix ans. Il était gai, amusant, ce vieux brave homme; il savait la chronique du pays depuis soixante ans; c'était la providence des jeunes et des vieux, mais surtout des enfants. C'est lui qui d'une épingle fit un hameçon avec lequel Tom pêcha sa première épinoche ! Quelle belle bête, avec ses ouies teintées de carmin et de bleu ! Tom la garda dans un bassin jusqu'au jour de sa mort et devint pêcheur pour la vie. Charity eut beau réclamer contre le vieux Benjy[1], et montrer à quels affreux périls Tom était exposé sur les bords du canal, Mme Brown, voyant que son fils supportait avec peine la domination féminine, décida en faveur de Benjy, qui dès lors devint « la bonne » de Tom. Tout en suivant des yeux le bouchon de sa ligne, le bonhomme instruisait son élève des faits et gestes des Brown d'autrefois. Ce fut Benjy qui sella le premier poney de Tom, et qui l'initia aux mystères de l'équitation. Qui est-ce qui riait à se tenir les côtes, en voyant son élève entrer à cheval sur son petit shetlandais dans l'école des filles, et faire le tour de la table ? C'est encore le vieux Benjy.

Les membres de la famille de Benjy avaient été renommés pour leur force et leur adresse. Plusieurs avaient péri sur les champs de bataille. L'un d'eux, qui avait survécu, était revenu au village avec une petite pension, et trois balles dans le corps. Il avait vécu avec Benjy et lui avait laissé un sabre de dragon et un pistolet. C'était l'ornement de la cheminée, avec une paire de bâtons, qui avaient aidé Benjy à se couvrir de gloire aux foires et aux assemblées : car le vieux Benjy avait été dans son temps un rude jouteur.

Aux récits de Benjy, le sang des Brown bouillonnait dans les veines de Tom. C'est un fait bien

1. Diminutif familier de Benjamin

connu que les Brown, de toute antiquité, se sont toujours portés d'instinct là où il y avait des coups à donner et à recevoir, à recevoir surtout. Pourquoi? Demandez-le aux Brown.

Quand venait la fête, la grande fête annuelle du village, Tom, sans dédaigner les boutiques des marchands de pain d'épice et le théâtre de Polichinelle, préférait de beaucoup les estrades où on luttait corps à corps et où l'on se donnait de si bons coups.

Le jour de la fête, à l'heure où les cloches de l'église sonnaient leur plus joyeux carillon, le vieux Benjy faisait son apparition dans la salle des domestiques, resplendissant dans sa longue lévite bleue à boutons de cuivre, chaussé d'une vieille paire de bottes à revers qu'il avait cirées jadis pour le grand-père de Tom, et que le grand-père de Tom lui avait léguées en toute propriété. Il avait un bon bâton d'épine à la main, et à la boutonnière un bouquet d'œillets et de lavande. Il emmenait Tom endimanché, qui faisait sonner deux shillings neufs dans la poche de son pantalon.



Charity où es-tu? (P. 306, col. 1.)

Les anciennes servantes de Mme Brown, accourues de tous côtés, s'arrachent maître Brown, l'accablent de baisers, le couvrent de rubans de la tête aux pieds, et bourrent ses poches de boîtes, de trompettes, de canonnières, de pommes et de pain d'épice doré.

Pendant que Benjy bavarde avec de vieilles connaissances, Tom entre dans la baraque de la « Dame aux petits yeux » et du « Géant irlandais », qui ne ressemblent ni l'un ni l'autre à leur portrait accroché à la porte. Il visite la baraque du boa ; mais le boa, malgré l'annonce, refuse d'avaler le lapin, dans tous les cas, le lapin est là, attendant qu'on l'avale. Voyons! pour quatre sous que coûte l'entrée il ne faut pas être si exigeant. D'ailleurs, dans notre village, nous nous contentons facilement. Mais il se fait une poussée au milieu de la foule ; une clochette se met à carillonner ; les gens poussent de bruyants éclats de rire. Aussitôt maître Tom monte sur les épaules de Benjy : le *jingling match*[1] commence.

Voici ce que c'est que le *jingling match*. Un espace libre, en forme de cercle, est défendu par une corde. On y introduit une demi-douzaine de grands gaillards à qui l'on bande solidement les yeux et qu'on lâche ensuite en liberté dans le cercle. On amène alors un homme qui, lui, n'a pas les yeux bandés. On lui suspend une sonnette au cou, et on lui attache les mains derrière le dos. Naturellement, au moindre mouvement qu'il fait la sonnette se met en branle, puisqu'il ne peut y porter la main pour la retenir. Les autres doivent l'attraper. Ils n'y arrivent jamais si c'est un gaillard bien leste. Mais ils se donnent, à l'aveuglette, de grands renfoncements, ou se heurtent la tête, ou tombent les uns par-dessus les autres. La foule est prise d'un fou rire, et dans l'excitation du moment invente des sobriquets. Ceux qui sont d'un naturel irascible arrachent le mouchoir qui les aveugle et tombent à coups de poing sur les autres, se croyant mystifiés. C'est un merveilleux plaisir de voir un *jingling match* : aussi Tom crie et bondit sur les épaules de Benjy. A la fin Benjy est fatigué, et dépose son fardeau sur les épaules plus jeunes et plus vigoureuses du groom qui vient d'arriver.

La foule se précipite vers une estrade entourée d'une petite barrière. C'est là que va commencer la joute au sabre (*back swording*). Ceux que le mot sabre effaroucherait peuvent se rassurer. Le sabre est en bois de frêne, avec une coquille en osier pour garantir la main. Les adversaires n'ont point l'intention de se pourfendre, mais seulement de se casser la tête. Du moment que le sang coule à un pouce au dessus du sourcil, la lutte est finie. Il suffit d'un léger coup de bâton pour entamer la peau et faire couler le sang ; mais les lutteurs maladroits ou emportés peuvent blesser dangereusement leur adversaire. Tom Brown, perché sur l'épaule du groom, suivait avec le plus vif intérêt les péripéties de la lutte. Cela prouve une fois de plus qu'il était d'une race dont les membres aiment à voir échanger des coups, lorsqu'ils ne sont pas encore en âge d'en distribuer ou d'en recevoir.

Voilà comment le vieux Benjy préparait son pupille aux combats et aux luttes du monde. Au moment même où il se félicitait d'avoir trouvé, à son âge, un nouvel intérêt dans la vie et d'être redevenu bon à quelque chose, les rhumatismes, après avoir essayé leur force sur ses mains et sur ses jambes, attaquèrent sérieusement son dos et ses reins. Tout ce qu'il pouvait faire désormais, c'était, en s'aidant

1. Mot à mot, la lutte au son de la cloche.

d'un bâton, et en faisant des haltes fréquentes, de se traîner jusqu'au canal. Là, il amorçait la ligne de Tom, et tout en surveillant son bouchon, lui racontait les vieilles histoires du pays. Ce qui l'affligeait surtout, c'est qu'il craignait de voir retomber son élève sous la domination de Charity et des femmes. Benjy luttait donc avec courage contre l'envahissement des rhumatismes ; mais il avait beau lutter, le mal était le plus fort. Il se décida même, n'ayant aucune confiance dans les médecins, à consulter un vieux fermier qui passait pour sorcier. Rien n'y fit; Tom continuait bien à venir passer quelques heures avec lui, sur un banc au soleil quand il faisait beau, au coin du feu quand il faisait froid ; mais le pauvre Benjy ne pouvait plus être son compagnon habituel, il lui fallut en chercher d'autres.

Tom, en accompagnant sa mère dans les cottages, avait fait la connaissance de plusieurs enfants de son âge. Il y avait d'abord Job Rudkin. C'était le fils de la veuve Rudkin, et l'on se demandait comment ce garçon si stupide et si lourd pouvait être le fils d'une femme si active et si intelligente. La première fois que Tom visita leur cottage avec sa mère, Job n'y était pas, mais il rentra bientôt, et s'arrêta, les deux mains dans les poches, regardant Tom avec des yeux hébétés. La veuve Rudkin, qui aurait été obligée de passer devant madame pour arriver à son fils, et qui, pour rien au monde, n'aurait voulu commettre pareille impolitesse, adressa à son héritier une série de signes qui achevèrent de lui troubler la cervelle. A la fin, n'y tenant plus, elle s'écria : « Job, Job, où est ta casquette?

— Quoi! n'est-elle pas sur ma tête, mère ? » répondit Job, en retirant avec lenteur une de ses mains de sa poche, et en tâtant l'objet en question. Ayant trouvé qu'il était en sûreté sur sa tête, il l'y laissa, à la grande horreur de sa mère, et à la grande joie de Tom.

Il y avait aussi Jacob Dodson, qui était bon et serviable, mais qui avait le malheur de casser tout ce qu'il touchait et d'être aux trois quarts idiot.

Oui, mais en revanche il y avait Harry Winburn, le plus vif et le meilleur garçon de la paroisse. Il avait un an de plus que Tom, mais il n'était pas beaucoup plus grand que lui. A la lutte, à la course, il n'avait pas son pareil, il grimpait comme un écureuil, et apprenait tout ce que le maître d'école pouvait lui enseigner, plus vite peut-être que le digne homme ne l'eût souhaité.

Comme le pauvre Benjy était cloué sur son fauteuil, comme les petits frères de Tom étaient encore sous la domination des femmes, notre héros se mit à cultiver avec une ardeur croissante la connaissance des petits garçons du village. Le squire, soit dit en passant, était un tory de la plus belle eau : il croyait fermement que les pouvoirs existants sont établis par Dieu, et que le premier devoir des hommes est de les révérer et de leur obéir quand même. Cela ne l'empêchait pas d'avoir, sur la société en général, des opinions qui pouvaient paraître en contradiction avec ses principes. Par exemple, selon lui, il faut estimer un homme uniquement pour ce qu'il est et non pas pour les vêtements qu'il porte et le rang où il est né. En conséquence, il s'inquiétait peu que les camarades de Tom fussent des fils de lords ou des fils de laboureurs, pourvu qu'ils fussent francs, braves et honnêtes. Aussi encourageait-il Tom à se lier avec les jeunes garçons du village ; il leur donna un enclos pour y prendre leurs ébats et leur acheta tout ce qu'il leur fallait pour jouer au cricket, à la balle et au ballon [1].

Lorsque Tom en avait fini avec ses leçons, il s'en allait rôder du côté de l'école. Il grimpait sur un ormeau et de là guettait la sortie de ses camarades. Mais comme les heures de classe étaient aussi longues que la patience de Tom était courte, il ne tardait pas à descendre de son observatoire dans la rue. Pour tuer le temps, il regardait alternativement dans l'école et dans la boutique du charron, qui était porte à porte.

Par une belle après-midi, le charron, homme irascible, revenant chez lui après une courte absence, trouva Tom occupé à tailler un morceau de bois avec une de ses herminettes, qu'il ébréchait comme à plaisir. Tom prit la fuite, et grâce à son agilité en fut quitte pour un vigoureux soufflet. Il fut tout indigné de voir interrompre avec une aussi inqualifiable brutalité ses premiers essais dans l'art du charron. Ce qui l'indigna encore plus, c'est que son ennemi coupa une bonne houssine et la suspendit au-dessus de sa porte, donnant ainsi à entendre qu'il était tout disposé à en faire usage au besoin. Tom, pour se venger du charron, se mit à faire la guerre aux hirondelles qui avaient construit leurs nids sous le larmier. Il leur lançait des bâtons et des cailloux, et comme il était beaucoup plus agile que son ennemi, il esquivait facilement sa poursuite, et le tenait en état d'irritation permanente. D'un autre côté, sa présence sous le porche de l'école, en donnant des distractions aux écoliers, exaspérait le maître, qui faisait de fréquentes sorties, la baguette à la main.

Le pauvre Jacob, en sa qualité d'idiot, n'était pas admis à l'honneur de siéger sur les bancs de l'école. Une après-midi Tom le rencontra qui flânait dans la rue du village, et n'eut pas de peine à lui persuader de venir faire une visite au porche de l'école. En général expérimenté, il poussa une reconnaissance du côté de la boutique du charron, et voyant que tout était tranquille, fit marcher toutes ses troupes vers le porche de l'école. La porte était entrebâillée, et les écoliers assis sur les premiers bancs entrèrent aussitôt en correspondance télégraphique avec les intrus. Tom s'enhardit jusqu'à passer sa tête par la porte entrebâillée et fit des grimaces au maître qui tournait le dos. Le pauvre Jacob, qui ne

1. Football

comprenait pas la situation, et qui était au comble de la joie de se voir si près de l'école, lancé en avant pas l'enthousiasme et aussi par une bonne poussée de Tom, fit trois pas dans la classe et s'arrêta, regardant autour de lui, et tout enchanté de son exploit. Le maître, penché sur l'ardoise d'un écolier, comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Il se retourna brusquement, Tom se précipita vers Jacob, et se mit à le tirer par sa blouse. Le maître, bousculant élèves et bancs, arrivait sur eux. Ils allaient lui échapper cependant, lorsque le charron apparut. Il avait guetté les deux envahisseurs, afin de les prendre en flagrant délit. Tom et Jacob étaient donc tombés dans une embuscade ; on les fit prisonniers, on congédia la classe, et on les conduisit pardevant le tribunal du squire.


Tom et Jacob furent faits prisonniers (P. 309, col 1.)

Après avoir entendu les deux parties, le squire décida ce qui suit : 1° Tom n'approcherait jamais de l'école avant trois heures, et seulement les jours où il aurait un billet adressé par son père au maître d'école, ledit billet constatant qu'il avait terminé ses leçons ; 2° Sur le vu de ce billet, le maître laisserait partir une heure avant la fin de la classe une douzaine des meilleurs élèves, pour jouer dans l'enclos avec Tom ; 3° Tom s'engageait à laisser les hirondelles tranquilles, et à ne plus toucher aux outils du charron.

La petite gouvernante que le squire avait fait venir pour Tom trouva sa tâche merveilleusement facile, Tom s'appliquait de son mieux afin d'obtenir le billet de satisfaction.

Il était bien rare qu'à trois heures Tom et ses amis ne fussent pas dans le clos, à jouer aux barres, au cricket ou au ballon ; il était plus jeune que la plupart d'entre eux, mais il leur tenait déjà tête. Naturellement agile et fort, ayant bon pied, bon œil, il avait en outre l'avantage de porter des souliers plus légers et des vêtements plus commodes.

Quand on était las de courir, on jouait à la toupie, aux billes, on enfourchait le poney, ou bien on s'exerçait à la lutte. Tom se contenta d'abord de regarder les lutteurs, puis il provoqua les moins habiles ; tantôt battant, tantôt battu, il acquit bien vite l'expérience nécessaire, et put se colleter sans trop de désavantage avec les deux coqs du village, Job Rudkin et Harry Winburn. Il arriva même un moment où Job Rudkin ne fut plus de force ; mais Harry Winburn avait inventé à son usage un coup particulier, dont il n'usait jamais que quand il était serré de trop près, et qui envoyait toujours Tom mesurer le sol. Pauvre Tom, il en rêvait en mangeant, en dormant, en se promenant, partout, toujours. Harry finit par lui révéler son secret : que de fois dans la suite

Tom eut à se féliciter d'avoir été dès son enfance à si bonne école.

Les samedis, la bande décampait et courait les champs, bondissait sur le gazon, se laissait dégringoler le long des pentes, guettait les petits renards dans les clairières, pataugeait dans les ruisseaux, cueillait les roseaux à brassées pour en faire des flûtes de Pan, grimpait aux arbres en quête des nids d'oiseaux, et sondait les trous creusés dans les pentes sablonneuses, dans l'espérance toujours déçue d'attraper des lapins.

Les voisins du squire (j'entends les voisins qui étaient de son rang) haussaient les épaules, lorsque du haut de leur cheval ou de leur voiture ils voyaient Tom au milieu de sa bande, chargé de grandes brassées de roseaux, ou de gros bouquets de coucous et de marguerites, ou portant dans son chapeau de petits étourneaux ou de jeunes pies. Oui, ces personnages importants haussaient les épaules et se disaient entre eux qu'il ne pouvait rien résulter de bon de tout cela. Mais le squire s'inquiétait peu de leurs haussements d'épaules et trouvait que Tom ne pouvait ni mieux choisir ses compagnons ni mieux employer son temps.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Tom apprit plus de mal dans la société de ses égaux, la première quinzaine qu'il passa dans une école privée où il fut envoyé à l'âge de neuf ans, qu'il n'en avait appris au village, depuis le jour où il avait échappé à la domination de Charity Lamb.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



DEVISES DES CORPORATIONS
A LONDRES

Il y a dans la Cité de Londres quatre-vingt-une corporations, quatre-vingt-un corps de métiers ayant chacun son organisation, ses statuts, ses dignitaires, sa livrée et, la plupart du temps, sa devise. Vingt et un cependant n'en ont pas. Dix-neuf n'ont que *Hope in God*, « Espoir en Dieu. » ou *Trust in Him*, « Confiez-vous à Lui! » Mais les vingt et un autres ont des devises, les unes latines, les autres anglaises, les unes en vers, les autres en prose, les unes religieuses, les autres profanes, quelques-unes modernes, d'autres très-anciennes, toutes curieuses et soigneusement conservées comme affaires d'importance pour les corporations. Voici quelques-unes des plus jolies.

Les horlogers : *Tempus rerum imperator*, « Le temps gouverne toutes choses. » — Les vitriers : *Da nobis lucem, Domine*, « Seigneur, donnez-nous la lumière. » — Les chandeliers : *Quæ arguuntur, a lumine manifestantur*, « Ce qu'on découvre est rendu visible par la lumière. » — Les saleurs : *Sal sapit omnia*, « Le sel assaisonne tout. » — Les fruitiers : *Arbor vitæ Christus, fructus per fidem gustamus*, « Christ est l'arbre de la vie, nous en goûtons le fruit par la foi. »

Passons aux anglaises ! Il y a celles des armuriers : *Make all sure*, « Assure tout! » — Des fondeurs : *God the only Founder*, « Dieu est le seul Fondateur » (il y a un calembourg, *founder* veut dire l'un et l'autre.). — Des tisserands : *Weave truth with trust*, « Tisse la vérité avec la confiance. » — Des distillateurs : *Drop as rain, distil as dew*, « Tombe comme la pluie, distille comme la rosée. »

Un assez grand nombre sont rimées, comme par exemple celle des forgerons :

By hammer and hand
All arts do stand.
« Par la main et le marteau
Subsistent tous les arts. »

Et celle des drapiers :

Unto God only
Be honour and glory.
« A Dieu seul honneur et gloire ! »

Cette dernière, comme plusieurs autres que nous pourrions citer, n'a point de rapport avec la besogne même de la corporation. Ce sont des devises pieuses, que le peuple anglais conserve, comme il a conservé jusqu'ici la foi et la piété des anciens âges.

COMMENT J'APPRIS A LIRE

Lorsque je pris ma première leçon de lecture, j'avais sept ans accomplis. Sept ans! c'est bien vieux, n'est-ce pas, pour une telle ignorance? Je suis de votre avis ; et si j'avais à élever une petite fille ou un petit garçon, je n'attendrais pas aussi tard pour lui enseigner l'alphabet, cette clef de toutes les sciences. Mais ma pauvre mère m'avait gâtée ; elle était faible et languissante, et ne pouvait se décider à me contrarier ; elle resta longtemps malade avant de mourir, et pendant sa maladie, personne, on peut le croire, n'eut le loisir de songer à mon éducation ; si bien que lorsque j'eus le malheur de la perdre, j'avais sept ans, et je ne savais rien.

Mon père ne pouvait me garder, car ses occupations le retenaient toute la journée loin du logis. Il me confia à sa mère, qui habitait en Alsace une propriété, moitié maison de campagne et moitié ferme, qu'elle faisait valoir elle-même.

Ma grand'mère me trouva fort grandie — elle ne m'avait pas vu depuis près de cinq ans. — Moi, je ne la reconnus pas du tout, et je contemplais le nouveau monde où j'allais vivre avec un étonnement qui me faisait ouvrir les yeux tout ronds. J'avais jusqu'alors vécu dans une grande ville du midi de la France, et la campagne, la ferme, les bêtes et les gens ne ressemblaient à rien de ce que je retrouvais dans mes souvenirs.

Pendant quelques jours, ma grand'mère, qui m'observait sans rien dire, me laissa m'enivrer d'air et de liberté. J'allais aux champs avec les bergères, je grimpais sur les charrettes; je tombais en extase devant les poussins et les canetons nouvellement éclos, je me faisais jucher sur l'âne ou sur le poulain, et je trouvais cette vie-là fort à mon gré. Mais, au bout de deux semaines, ma grand'mère jugea qu'il était temps de m'occuper d'une façon plus sérieuse; et un beau matin elle m'appela et me fit monter dans sa chambre. Là, elle s'assit dans son grand fauteuil, m'indiqua un petit tabouret placé à ses pieds, et, ouvrant un petit livre tout neuf, elle me dit :

« Catherine, il paraît que tu ne sais pas encore lire : une grande fille de sept ans! je n'aurais jamais cru chose pareille. J'espère que ce n'est pas ta faute, et qu'il faut s'en prendre à la longue maladie de ta pauvre maman; mais il faut se hâter de rattraper le temps perdu. Je ne peux pas t'envoyer à l'école, qui est très-loin; je vais t'apprendre moi-même ce que je pourrai, et dans trois ou quatre ans ton père te mettra en pension pour que tu achèves de t'instruire. Voici un alphabet que j'ai fait venir pour toi de la ville. Commençons. »

Tout en parlant, ma grand'mère me regardait, et elle secoua la tête, en voyant ma mine s'allonger et les coins de ma bouche s'abaisser, signes non équivoques d'ennui. Elle ouvrit pourtant l'alphabet et me montra les lettres une à une en me les nommant. Je répétais bien ce qu'elle avait dit; mais quant à nommer les lettres seule, c'était une autre affaire. Au bout d'un quart d'heure elle ferma le livre, poussa un gros soupir et me dit : « Va jouer, nous reprendrons cela demain. »

Je ne me le fis pas dire deux fois. Mais le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, l'heure de la leçon ramena invariablement l'ennui, et aussi la paresse, hélas! Ma grand'mère était d'une patience inouïe; elle recommençait dix fois la même chose, elle m'encourageait, elle me caressait, elle essayait de me faire honte de mon ignorance : rien n'y faisait. Je répétais machinalement : b, a, ba, sans regarder le livre, et mes yeux erraient de ma grand'mère aux différents objets qui ornaient sa chambre et qui me semblaient tous infiniment plus jolis et plus intéressants que l'alphabet. Il y avait toujours sur la table un bouquet, dans un grand pot de faïence bleue que je trouvais si beau, avec sa panse arrondie, et son anse menue! Le vieux miroir avec son cadre sculpté qui gardait encore des traces de dorure, les portraits et les antiques gravures qui décoraient le mur, le serin qui s'égosillait dans sa cage dès que brillait un rayon de soleil, le fauteuil en vieille tapisserie où des dragons étranges perchaient sur des fleurs fantastiques, tout distrayait mon attention, tout, jusqu'à ma grand'mère elle-même. J'avais entendu souvent dire que je lui ressemblais, et souvent, au lieu de lire, je m'arrêtais à l'examiner, cherchant en vain à retrouver mes petits traits sur cette figure hâlée et flétrie, que les rares cheveux blancs qui s'échappaient de son bonnet de veuve faisaient paraître plus hâlée et plus flétrie encore. Je la regardais; je voyais son front s'assombrir et son visage devenir sévère; et elle me faisait un peu peur, avec ses grands traits, ses rides, sa haute taille et son costume ancien qu'elle n'avait jamais voulu changer. Je ne lui répondais même plus, tant mon esprit était loin de la leçon; elle, alors, relevant la tête, fixait sur moi ses yeux gris clair avec un air fâché, et me renvoyait en me disant : « Tu ne veux pas apprendre, tu t'en repentiras plus tard; tu me fais de la peine, tu le regretteras un jour! »

Au premier moment, je ne faisais pas attention à ses paroles; je n'étais sensible qu'à la joie d'être délivrée de la leçon. Mais peu à peu ma conscience se réveillait; ma poupée m'ennuyait; les animaux ne voulaient pas se prêter à mes jeux, où peut-être je les tourmentais plus que je ne le faisais quand j'étais en paix avec moi-même; et finalement, le remords m'amenait jusqu'à la porte de ma grand'mère. Je poussais la porte sans bruit, j'entrais tout doucement; je regardais cette vieille figure qui ne me paraissait plus sévère, mais triste. Alors mon cœur se gonflait de chagrin, et je finissais par me trouver debout à côté de ma grand'mère, me dressant sur la pointe des pieds pour arriver à son oreille, joignant mes deux mains pour mieux implorer mon pardon, et murmurant d'une voix tremblante de sanglots le mot des enfants gâtés : « Grand'mère..... je ne le ferai plus!

— Jusqu'à demain, n'est-ce pas? me répondait-elle. Allons, voyons au moins si tu vas bien lire aujourd'hui. »

Elle rouvrait l'alphabet, et comme le repentir me donnait un peu de courage, je prenais ce jour-là une bonne leçon.

Cependant de ce train-là je n'avançais guère, et j'épelais à peine lorsqu'il arriva un événement qui me priva pour toujours des leçons de ma grand'mère.

Depuis quelque temps elle avait pris une habitude bizarre. A chaque instant elle ôtait ses lunettes de dessus son nez, les essuyait minutieusement avec

le coin de son mouchoir, et les remettait, pour recommencer la même cérémonie cinq minutes après. Ce n'était pas lorsqu'elle tricotait qu'elle se livrait à cet exercice; ses doigts étaient si habitués à manier les aiguilles qu'elle ne mettait même pas de lunettes pour tricoter; c'était lorsqu'elle lisait, et elle aimait à lire, quoique sa bibliothèque fût si peu nombreuse qu'elle aurait dû savoir tous ses livres par cœur. Souvent le soir, pendant que les servantes filaient dans la grande cuisine, elle leur lisait de belles histoires de saints ou de voyageurs, ou quelque belle prière. « J'aime mes livres, disait-elle; ce sont mes vieux amis, je serai bien malheureuse quand je ne pourrai plus les lire. » Eh bien, elle ne pouvait plus lire! Ce fut en vain qu'elle se fit venir de la ville les meilleures lunettes; elle avait comme un brouillard devant les yeux, et si elle y voyait assez pour se conduire dans la maison et sur les chemins, elle n'y voyait plus assez pour distinguer des mots dans un livre : c'était fini!

Je ne compris pas tout de suite pourquoi elle ne m'appelait plus pour me faire épeler ces terribles mots de six syllabes qui me semblaient en avoir quinze; je remarquai seulement que j'étais débarrassée de la leçon, et je m'en réjouis. Mais un jour que je vis deux larmes couler sur ses vieilles joues ridées, pendant qu'elle essuyait la poussière de ses livres, de ces vieux amis devenu muets pour elle, je compris son chagrin et ses larmes me firent tant de peine que j'éclatai en sanglots.

Elle se retourna et vint à moi.

« Qu'as-tu donc, mon cher petit agneau! » me dit-elle.

Je me jetai dans ses bras, et je lui dis à travers mes sanglots je ne sais quelles paroles incohérentes, où elle distingua que moi aussi je pleurais ses yeux.

« Que veux-tu, mon pauvre petit cœur, dit-elle en m'embrassant avec tendresse, c'est la volonté de Dieu, il faut s'y soumettre. La vie est ainsi; les vieux perdent leurs yeux, et puis ils s'en vont; il n'y a pas là de quoi se plaindre, puisque cela doit être. Pourvu qu'on n'ait rien à se reprocher, c'est tout ce qu'il faut. »

Elle appela une servante, et lui dit de me mener voir la bergerie pour me distraire. Mais je n'avais pas envie de me distraire; j'accordai à peine un regard aux petits agneaux blancs et frisés qui frottaient contre ma main leur petit nez rose, et je me sauvai dans un pré que je connaissais, et où j'étais sûre à cette heure là de ne trouver personne.

Quand je fus assise à l'ombre de la haie, je mis ma tête dans mes mains pour mieux m'écouter penser. Les paroles que ma grand'mère m'avait dites : « Tu ne veux pas apprendre, tu t'en repentiras; tu me fais de la peine, tu le regretteras! » me revenaient en mémoire. Je lui avais fait de la peine, et je m'en repentais bien amèrement; que serait-ce donc quand je ne la verrais plus et que je ne pourrais plus lui demander pardon? quand je ne pourrais plus effacer par mon application le souvenir de ma paresse?

Je fus frappée tout à coup par cette idée, que déjà je ne pouvais plus rien réparer; car ces leçons qu'elle avait été forcée d'interrompre, ses yeux ne lui permettraient plus jamais de les reprendre. Accablée par cette pensée, je me jetai à terre et je pleurai avec une douleur qui n'était plus une douleur d'enfant.

« Si j'avais appris, pendant qu'elle était capable de me montrer, pensais-je, je saurais lire à présent, et elle n'aurait plus besoin de ses yeux! Je serais là; je lui lirais tout ce qu'elle voudrait, et ce serait comme si elle pouvait lire elle-même. Mais je ne sais pas; et personne ici n'est capable de m'apprendre. Comment donc faire, mon Dieu! »

Comme je me désolais, la figure enfouie dans la grande herbe, j'entendis tout à coup un frôlement dans la haie; puis une haleine chaude passa sur ma joue. Un peu effrayée, je levai vivement la tête, et j'aperçus tout près de moi un gros museau noir. . .

Le museau noir appartenait à un chien de berger. Je le connaissais bien, et je ne sortais guère sans mettre dans ma poche quelque croûte de pain pour lui; du plus loin que je le voyais, j'appelais : « Faraud! » et Faraud accourait me caresser. Mais je ne parlais guère à son maître, qui me faisait un peu peur. C'était un vieux berger fort laid, qui passait pour sorcier dans le pays, parce qu'il tirait une quantité de recettes d'un vieil almanach dans lequel il savait lire, assurait-on.

Ce jour-là j'étais brave, et au lieu de m'éloigner quand j'entendis la voix du père Hirt qui rappelait Faraud, je suivis le chien, qui passa par un trou dans la haie, je courus aussi vite que lui, et nous arrivâmes ensemble auprès du vieux berger, qui se tenait debout devant sa cabane, appuyé sur son bâton, sa peau de bique sur le dos et son grand chapeau sur la tête.

« C'est vous, mademoiselle Catherine! me dit-il, Comme vous courez vite aujourd'hui! Est-ce que vous venez me consulter? »

Je fis signe que oui. Il se mit à rire.

« Bon! qu'est-ce que vous me voulez? est-ce que votre poupée est malade?

— Je veux que vous m'appreniez à lire là dedans! » répondis-je en touchant du doigt le vieil almanach qui sortait à demi de sa poche.

Il redevint sérieux.

« Oh! c'est difficile, très-difficile, cela! Je crois bien que vous ne pourrez pas!... oh non, sûrement vous ne pourrez pas!

— Si, je pourrai. Je vous donnerai tous mes sous; et encore mes joujoux et tout ce que vous voudrez. Faites-moi lire là dedans!

— Le père Hirt n'a pas besoin de vos sous, ma petite demoiselle; mais je ferai ce que vous me demandez, à cause de votre grand'mère, qui est bonne pour les pauvres gens. »



Grand'mère..... je ne le ferai plus. (P. 311, col. 2.)

Il me fit asseoir sur une des roulettes de sa cabane, s'étendit par terre auprès de moi, et ouvrit l'almanach.

« Qu'est-ce que vous voulez lire? la recette pour les brûlures ou celle pour guérir les moutons malades? ou bien l'histoire du Lion généreux, ou celle de l'Ane savant? »

Je choisis l'Ane savant. Le bonhomme tourna les feuillets avec son pouce et me montra du doigt l'histoire demandée.

C'était un drôle de professeur que le père Hirt. Il avait peut-être su lire autrefois; mais il se contentait maintenant de savoir par cœur tout le contenu de son almanach : il ne se trompait pas d'un mot, mais il n'aurait pas pu assembler deux syllabes. Moi, j'épelais péniblement; lui, il disait le mot; et je pus ainsi me rendre compte des aventures d'un âne qui savait jouer aux dominos. Je remerciai le père Hirt, et je le quittai en lui disant au revoir.

De retour à la maison, je m'emparai en cachette de l'alphabet délaissé, et je cherchai à y retrouver quelques-uns des mots que j'avais lus dans l'histoire de l'Ane. A ma grande joie, j'en reconnus plusieurs, et je trouvai que c'était fort amusant de lire. Je repris mon alphabet du commencement et je me donnai à moi-même une leçon; j'étais enchantée de mes progrès.

Je ne manquai pas un jour d'aller trouver le père Hirt, et je fus bientôt plus savante que lui, ce qui n'était pas difficile. De temps en temps j'essayais mes forces; je dérobais un des livres de ma grand'mère, l'emportais dans un coin du grenier, et j'en tâchais d'en lire quelques pages. Mais ce n'était plus l'almanach, et je n'avais pas le père Hirt pour me dire les mots; je lisais lentement, en suivant chaque lettre du doigt, et quand j'arrivais au bout de la ligne, je ne savais plus du tout ce qu'il pouvait y avoir au commencement. J'étais désolée et je me demandais s'il fallait prendre un maître différent pour chaque livre qu'on voulait lire. Heureusement que mon père arriva.

J'eus pourtant un triste moment à passer. Il ne connaissait pas mes bonnes résolutions, et il me reprocha ma paresse, qui allait le forcer, me dit-il, à m'envoyer en pension beaucoup plus tôt qu'il n'aurait voulu. Je me laissai gronder, je sentais que je l'avais mérité; mais ensuite je lui dis mon repentir, mes regrets, mes efforts pour réparer le temps perdu, et je finis par le prier de remplacer le père Hirt. Il rit beaucoup du singulier maître que je m'étais choisi, et en un mois qu'il passa près de nous, il me mit en état de lire à haute voix, clairement et nettement dans tous les livres de ma grand'-mère.

Ce fut un des plus beaux jours de ma vie, celui où je commençai mon rôle de lectrice auprès de ma chère aïeule. Mon père devait partir le lendemain; elle le pria de lui lire quelque chose. « C'est un plaisir dont je serai privé d'ici longtemps, » lui dit-elle. Mon père chercha le passage qu'elle désirait, et me mit le livre entre les mains. Comme le cœur me battait! Je lus, d'une voix tremblante d'abord, qui se raffermit ensuite; ma grand'mère ne disait rien, et moi je n'osais pas la regarder. Enfin, arrivée au bas de la page, je me hasardai à lever les yeux. Elle souriait et elle pleurait à la fois, et elle me tendit les bras. « Ma chère petite Catherine! » répétait-elle, en me couvrant de baisers. Et je chuchotais, mes bras passés autour de son cou : « J'ai appris pour toi, grand'mère, pour te remplacer tes yeux, et pour que tu me pardonnes d'avoir été si méchante quand j'étais petite. »

Quand j'étais petite! Il y avait de cela quelques mois à peine; mais ces mois-là me paraissaient des années, et en effet ils valaient des années pour moi, puisque je les avais employés à devenir raisonnable.

Et voilà comment j'appris à lire.

Mme Colomb.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Les quatre coins étaient occupés.

XXIII

A la villa.

Le dimanche suivant, nos trois amis quittaient leur maison à l'issue du déjeuner et s'en allaient allègrement à pied vers la gare de l'Ouest.

Il faisait un temps à souhait, des voitures nombreuses se croisaient sur le boulevard Montparnasse,

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139, 157, 171, 187, 202, 219, 236, 252, 267, 284 et 296.

et dans la grande salle sombre du rez-de-chaussée de la gare il y avait queue devant les guichets où se distribuaient les billets pour la ligne de Versailles.

Les billets reçus, Raoul conduisit ses sœurs dans la salle d'attente, et comme les portes étaient ouvertes, ils gagnèrent tout de suite les wagons de seconde classe qui se remplissaient rapidement.

Charlotte ne put se donner un coin, ce qui était toujours sa préoccupation lorsqu'elle voyageait en chemin de fer.

Les quatre coins étaient occupés, l'un par une dame fort laide et déjà âgée, habillée avec une prétention ridicule, chargée de bijoux de jais, et qui toussait à faire pitié en enfilant un nouveau collier de perles noires, l'autre, par un petit sous-officier à l'air honnête, mais prétentieux aussi, le troisième, par une dame qui tenait un poupon, le quatrième, par une jeune femme qui ne quittait pas ce poupon des yeux.

Le mouvement de la gare avait toujours le don d'enfiévrer un peu Charlotte, qui, ne possédant pas ce bienheureux coin, et ne pouvant se distraire au dehors, se jeta dans les distractions du dedans de façon à alarmer tout de bon la pauvre Marthe.

D'abord elle se mit à analyser la toilette extravagante de la dame aux perles, qui affirmait qu'on étouffait sous la toiture vitrée de la gare.

« Que parle-t-elle de toiture vitrée? murmurait Lotte à l'oreille de Marthe! elle étouffe uniquement parce qu'elle est trop serrée? Comment trouves-tu ce nœud galant sur sa tempe? Ah! mon Dieu, tout l'échafaudage de son chignon croule, Marthe, recule-toi, tu seras ensevelie sous les débris. »

La pauvre dame avait toussé si violemment que ses pesantes fausses nattes s'était déplacées, les peignes de toute forme, les épingles, s'en échappaient, son tout petit chapeau dansait sur cet édifice croulant; elle donnait un coup à droite, un coup à gauche; mais l'équilibre était rompu, sa plume venait lui caresser le sourcil et finalement se dressa en l'air avec tant de crânerie que Lotte fut obligée de se prendre la tête à deux mains pour dissimuler son envie de rire.

« Ne la regarde pas, Charlotte, je te défends de la regarder, » lui souffla Marthe, qui était la bonté même. Charlotte obéit, mais imagina d'écouter avec un immense intérêt ce que disait à sa payse le jeune guerrier dont la voix dominait tous les bruits.

D'abord Marthe administra à sa sœur une série de coups de coude, en manière d'avertissement. Charlotte n'y prenant pas garde, elle se pencha et lui dit:

« Il est absolument inconvenant d'écouter ce qui ne nous est pas directement adressé. »

Charlotte fit un mouvement de dépit et, collant ses lèvres à l'oreille de Marthe :

« Tu sais que rien n'est ennuyeux comme tes convenances, répondit-elle; ce qu'il dit m'intéresse beaucoup, et puis écoute comme il fait rouler les *r*. Si tu veux que je n'entende pas, changeons de place et donne-moi le poupon pour vis-à-vis. »

Marthe se leva complaisamment, Charlotte se glissa derrière elle et alla s'abattre en face de la dame et du petit enfant qui concentrait toute l'attention en ce coin.

On épiait le moindre de ses gestes, sa plus légère grimace : quand il daignait sourire, sa grand'mère et sa mère riaient de bonheur : on racontait son histoire, qui n'était encore longue que de six semaines et qui renfermait déjà des faits extraordinaires.

Son poids étonnait tout le monde, son intelligence ravissait sa famille, il riait déjà aux éclats et, chose absolument remarquable, il s'asseyait.

L'intérêt de Charlotte était vivement excité, elle ne quittait plus le poupon des yeux et se mit à questionner Marthe sur ses propres faits et gestes à cet âge. Riait-elle aux éclats et surtout s'asseyait-elle à six semaines?

Marthe lui ayant répondu qu'elle n'avait aucun souvenir précis là-dessus, Charlotte prit gravement son calepin et écrivit une note qu'elle se promettait de soumettre à maman Gros-Cœur.

Elle ne revenait pas du peu de mémoire de Marthe.

Quelle insouciance de ne pas savoir si Charlotte s'asseyait ou demeurait toute roide dans son maillot quand elle ne comptait encore que quelques semaines!

Si Charlotte avait eu le bonheur d'avoir une petite sœur, il n'en eût pas été ainsi : oh non! Lotte avait l'esprit plus observateur que Marthe et aussi la mémoire plus fidèle.

L'arrivée à la station changea le cours des idées de Charlotte, elle suivit Raoul et Marthe qui prenaient à pied la grande route pavée qui aboutit à la petite place de la mairie. Sur la place, Raoul s'orienta, et marcha vers une rue étroite, appelée rue de l'Église. Ils passèrent devant le petit temple de construction récente, et Raoul, consultant le papier sur lequel il avait écrit les indications de Maurice, chercha la cité Boignes, et dans la cité Boignes la rue du Nord. A peine engagé dans cette rue qui se compose d'un double mur richement et entièrement tapissé de lierre ouvert de loin en loin pour encadrer une grille ou un haut portail, il aperçut de superbes bouquets d'arbres : des châtaigniers, des peupliers, des acacias, des sorbiers chargés de touffes de corail entremêlaient leur branchage, et derrière une haute grille se montrèrent un profil égyptien et des rubans bleus. C'était Berthe Guerblier, qui guettait leur arrivée en compagnie des Grises.

Les grandes personnes se promenaient par petits groupes autour des superbes corbeilles de dahlias,

et tout le monde se réunit pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs.

Charlotte, en entrant dans ce magnifique enclos, se sentit saisie de la fièvre de la villégiature; son chapeau glissa de sa tête à son poignet, elle se mit à bondir le long de la large allée, entraînant Berthe et les Grises jusqu'au labyrinthe, où il était convenu depuis longtemps qu'on irait se perdre.

Elles s'y perdirent si bien qu'il fallut les envoyer chercher à l'heure du goûter. Elles se représentèrent parées de graines rouges de sorbier, Charlotte en avait dans les cheveux, à la ceinture, et en portait un triple collier.

« Comment, on ne goûte pas dehors, sur l'herbe? » s'écria-t-elle.

Et toute chargée de ses graines rouges, elle alla trouver M. Guerblier et lui adressa sa requête avec force mines séduisantes.

« Vous êtes charmante, Charlotte, répondit gravement le docteur, et d'un peu loin on vous prendrait pour une néréide qui a dévalisé tout un arbre de corail; mais la saison est trop avancée pour que je permette les goûters sur l'herbe; remettez la partie au printemps prochain, je vous prie; venez simplement avec moi vous asseoir sur une chaise de rotin dans la salle à manger. Après goûter, si vous voulez encore jouer à Robinson, je permettrai une promenade dans le bois. »

Il fallut en prendre son parti et dîner dans une charmante salle à manger, garnie de toutes les fleurs de la saison et dont les portes vitrées étaient ouvertes au large.

A l'issue du goûter, la question de la promenade dans le bois fut agitée. Le docteur, qui craignait d'avoir à supporter les gémissements de sa femme, avait décidé qu'elle resterait à la villa et qu'il accompagnerait seul les enfants; mais Mme Guerblier était en veine d'énergie et déclara qu'elle se traînerait au bois. Et en effet elle s'y traîna entre son fils et Raoul et suivie d'un domestique qui portait un fauteuil-balançoire.

A l'avant-garde marchent Charlotte et Berthe, derrière elles trottent les Grises entraînant Denys. Toute cette jeunesse marchait avec délices sur le tapis mouvant de feuilles sèches déjà étendu dans les allées, et s'amusait à en faire lever des tourbillons. Ils ne rejoignirent ceux qu'ils appelaient en masse *les grands*, que lorsqu'il s'agit d'admirer la vue qui de cet endroit est des plus renommées, non sans raison.

De la hauteur où ils se trouvaient, ils apercevaient tout Paris se déployant dans sa splendeur unique, et Mme Guerblier, désirant faire halte en ce lieu, réclama son fauteuil.

Naturellement on fit cercle autour d'elle et de ses châles, et chacun s'étudia à reconnaître les monuments qui projetaient çà et là de puissantes ombres; mais personne ne se montra plus clairvoyant que Charlotte, qui, après avoir nommé d'un air vainqueur le dôme étincelant des Invalides que les myopes eux-mêmes distinguaient parfaitement, imagina de découvrir sa maison et celles de ses connaissances. Elle prit à témoin Denys, qu'elle tenait dans ses bras, qu'une certaine ligne blanche de maisons placées tout contre le nouvel Opéra étaient festonnées d'une ligne noire de balcons et que son balcon à elle se distinguait très-bien,

« Tu le vois, n'est-ce pas, Denys? » disait-elle.

Et Denys écarquillait complaisamment ses tout petits yeux et disait :

« Je vois, je vois. »

Cette étude du panorama, qui fait le seul entretien des citadins ennuyés et ennuyeux qui passent leur dimanche à regarder Paris du haut de sa ceinture de coteaux, ne dura qu'un instant. La conversation ne pouvait longtemps se traîner sur des lieux communs quand le docteur Guerblier était présent, chose rare. Elle remonta donc peu à peu dans la région des idées politiques et sociales, ce qui fit fuir Charlotte et son bataillon. Maurice, qui avait l'esprit indécis et léger de sa mère, trouva plus amusant de suivre de l'œil les évolutions de ce groupe d'enfants autour des trous transformés en mares, que de suivre par la pensée les évolutions de la pensée des autres. Il alla jusqu'à se mêler à la chasse qu'organisa Charlotte contre une demoiselle au long corselet d'acier bruni qui s'était égarée sur les flaques d'eau.

« Oh! je la veux, criait Charlotte; elle est charmante et tout à fait mise à la dernière mode : corsage cuirasse à la Jeanne d'Arc, ailes de gaze scintillantes, perles de jais et diamants partout. »

Au moment même où Geneviève, beaucoup plus calme et par conséquent beaucoup plus habile que Charlotte dans sa poursuite, capturait la demoiselle au fond de son ombrelle, et où Mme Guerblier donnait le signal du départ, parut Victor, le domestique de confiance du docteur.

Il attendit sur le talus le passage de son maître, qui en l'apercevant fronça légèrement ses épais sourcils.

« Est-ce que tu manquerais à ta consigne? demanda-t-il.

— Monsieur, l'exprès arrive de Paris et je ne savais pas si.....

— Et d'où veux-tu qu'il vienne? Je te le répète, je n'y suis pour personne à la villa.

— C'est que cet exprès....

— Achève....

— Dit qu'il s'agit de parents à monsieur.

— C'est différent. A-t-il une lettre?

— Voici monsieur. »

Victor tendit au docteur un papier que celui-ci décacheta, lut, et froissa entre ses doigts.

« Victor, dit-il sèchement, réponds qu'il m'est impossible d'y aller, tu entends, impossible.

— Monsieur, il ne se contentera pas de ma réponse; si monsieur voulait écrire un billet, un mot au crayon...

— C'est inutile, je réponds tout simplement non.

— Et s'il demande que monsieur aille demain.

— Ce sera toujours non, je ne suis plus le médecin de M. et Mme Darbauld. »

Le domestique s'inclina et s'éloigna, tandis que Raoul, qui avait entendu le nom de Darbauld se détournait et interrogeait machinalement du regard le célèbre praticien. Celui-ci l'appela du geste, et lui prenant le bras :

« Vous m'avez entendu prononcer un nom désagréable, dit-il ; ce sont bien les Darbauld qui m'envoient chercher. Il y a longtemps que je savais Mme Darbauld atteinte d'un cancer à la joue ; il paraît que le mal a fait des progrès rapides et que l'opération est déclarée indispensable. Voici le billet qu'elle m'écrit. »

Le docteur ouvrit la main, ouvrit le billet et lut :

« Mon cher cousin,

» N'avez-vous pas reçu la lettre suppliante que je vous ai écrite il y a un mois? Ma situation empire chaque jour, l'opération est décidée. De grâce ne me laissez pas entre les mains de ces chirurgiens. Nélaton est malade ; je suis au désespoir ; de grâce, venez. »

» Lucile. »



Elles se représentèrent parées de graines rouges. (P. 316, col. 1.)

Et au-dessous :

» Mon cher Guerblier, ma femme refuse au dernier moment de se faire opérer par d'autres que par vous ; je vous en supplie, venez. »

« Et vous refusez? docteur.

— Je refuse.

— Oh ! monsieur, dit Raoul dans un élan de générosité, je serais désolé que l'intérêt que vous nous portez fût aussi préjudiciable à cette pauvre Mme Darbauld. »

Le docteur hocha la tête.

« Vous parlez comme vous le devez, jeune homme, dit-il, mais ceci est mon affaire. Je ne suis pas le seul chirurgien de Paris, elle a toute la Faculté à sa disposition et je ne mets aucune cruauté à la punir de son profond égoïsme. Même en ce monde il est juste que nous récoltions bon gré mal gré ce que nous avons semé. »

Sur ces paroles il pressa le pas et alla rejoindre Mme Guerblier, qui se dégageait la tête d'entre ses burnous pour s'inquiéter de sa disparition. Il ne fut plus question des Darbauld; Raoul avait plus d'une fois remarqué que le docteur ne parlait jamais devant sa femme de quoi que ce fût qui ressemblât à une affaire touchant à sa profession, qu'elle avait en horreur.

Le reste de l'après-midi fut consacré à la musique ; puis Georges, Maurice et Charlotte jouèrent des charades qui firent rire aux larmes le sévère docteur lui-même.

Le dîner fut retardé d'une heure en l'honneur des acteurs, et ce fut le plus gai des dîners que la villa eût vus depuis longtemps. Mme Guerblier elle-même semblait avoir oublié une partie de ses maux, et se démomifia toute l'après-midi.

Les adieux eurent lieu à l'issue du dîner, et tous, moins Mme Guerblier qui ne vivait de la vie commune que par intervalles, allèrent reconduire les trois Daubry à la station.

Le train arrivant de Paris, qui devait croiser celui qui venait de Versailles, accourait en gare, et il y eut à subir quelques minutes d'attente dans la cabane de planches qui remplaçait momentanément la gare détruite.

Quand la porte s'ouvrit pour livrer passage aux voyageurs venant de Paris, le docteur Guerblier appela à haute haute voix Charlotte, Berthe et les Grises qui se laissaient volontiers aller au double

courant formé par les arrivants et par ceux qui venaient chercher les billets au guichet. Il les remit sous la présidence de Mme Parajoux qui avait trouvé moyen de s'asseoir, et il se disposait à sortir quand il entendit prononcer son nom.

Un domestique en petite livrée s'était glissé jusqu'à lui.

« C'est bien vous qui m'appelez? demanda le docteur.

— Oui, monsieur, je fais aujourd'hui un second voyage à Clamart; vous ne me reconnaissez pas?

— Si, maintenant, je vous reconnais Joseph. Qu'avez-vous à me dire?

— Monsieur, madame vous demande à grands cris, voici un nouveau billet. »

Il tendit au docteur un papier, que celui-ci décacheta et lut :

« Docteur, je vous en supplie, venez; ils veulent m'opérer demain, si vous n'êtes pas là, ces gens-là m'assassineront; je suis en des transes épouvantables. Demandez-moi ce que vous voudrez, faites telles conditions qu'il vous plaira, mais venez, je vous en conjure.

» Lucile. »

Comme le docteur finissait la lecture de ce billet, la porte vitrée s'ouvrit et l'employé cria : « Les voyageurs pour Ouest-Ceinture, Auteuil, Paris. »

Marthe et Charlotte, conduites par Raoul, passèrent sur le quai; le docteur, suivi de Joseph qui ne le quittait pas des yeux, les rejoignit et donna à Raoul le nouveau billet de Mme Darbauld; puis un papier sur lequel il venait de tracer rapidement quelques mots au crayon.

« Ceci, c'est ma réponse, » dit-il.

Et Raoul lut, sans vouloir en croire ses yeux :

« Pour opérer Mme Darbauld, cent mille francs.

» Docteur Guerblier. »

M. Guerblier reprit le billet des mains de Raoul, le plia et le remit à Joseph.

« Monsieur, vous ne venez pas? dit celui-ci d'un air navré.

— Non, je pose mes conditions, je ne sais si elles seront acceptées.

— Elles le seront, monsieur, permettez-moi de vous le dire, elles le seront; madame assure que sa vie est entre vos mains.

— Je ne dis pas non, mais je tiens cependant à savoir ce qu'elle pense de ma réponse. Vous pouvez lui dire que je serai chez moi demain à huit heures et tout à sa disposition, moyennant la condition que je lui pose. »

Sur cette réponse, le docteur adressa un geste affectueux à Marthe et à Charlotte qui venaient de prendre place dans un wagon de seconde classe, serra la main à Raoul et rejoignit les gens qui s'étaient groupés contre la barrière pour assister au départ.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LA BONDRÉE APIVORE[1]

Nous reviendrons donc en Europe pour étudier la bondrée qui en habite toute l'étendue, sauf le nord, et qui semble plus commune dans le centre : Allemagne, Hongrie, Autriche, que dans notre pays, mais qui s'y rencontre cependant assez fréquemment, sans être jamais abondante nulle part. Pour nous, les bondrées réunissent les milans aux buses. Les milans sont ces grands oiseaux bruns à queue fourchue que l'on voit dans notre midi de la France planer comme d'immenses hirondelles : mangeurs de lézards, grenouilles, sauterelles, insectes, vers de terre, quelquefois petits oiseaux et souris des champs. Les buses sont ces gros oiseaux lents et lourds qui parcourent un champ, rasant la terre de leur vol, chassant les rats, les mulots, les insectes, et demeurant des heures entières sur une borne, une barrière, un pieu.

La bondrée est plus allongée que les dernières, moins que les premiers : son bec est relativement long et faible, courbé seulement vers la pointe : ses bras et ses mains sont faiblement armés aussi. Quant à son plumage, il est tellement variable qu'on hésite à lui en décrire un ; tantôt elle est toute brune, tantôt elle a des bandes plus claires sur le dos et surtout sur la queue : le ventre est toujours clair, bleuâtre taché de blanc et quelquefois blanc moucheté de brun. L'œil passe par des teintes qui sont comprises entre le blanc de l'argent et le jaune de l'or; le bec est jaune-citron comme les pattes; les lorums sont garnis de petites plumes écailleuses. Tel est le portrait esquissé de l'animal que notre gravure (voy. la gravure de la page 297) reproduit en action et se démenant du bec et des serres contre la cohorte excitée par lui.

La bondrée tient de la buse la manie de rester perchée immobile des heures entières sur une borne, une pierre, un pieu, et d'y attendre qu'une proie passe à sa portée. Ce sera souvent un insecte qu'elle

1. Suite et fin. — Voy. page 296

poursuivra même à la course, car elle est ingambe. Le soir, au printemps, elle chasse aux hannetons, en volant d'une manière très-légère, mais son goût spécial, son métier, c'est de détruire les nids d'hyménoptères de nos pays, guêpes en terre, frelons dans les arbres, bourdons sur la mousse et entre les pierres, abeilles dans les creux; non pas de manger les insectes parfaits de ces associations, mais de dévorer les larves encore tendres. Elle mange même une partie du carton de la guêpe dont elle recherche le nid par-dessus tous les autres.

L'artiste a parfaitement représenté la femelle, — car c'est toujours la plus grosse et la plus forte, comme chez tous les oiseaux de proie, — assaillie par les milliers de bourdons dont elle bouleverse la demeure : à peine y prend-elle attention ; elle est habillée par le créateur en conséquence du service qu'elle doit rendre. Que fait l'aiguillon de la guêpe ? Il est trop court pour traverser sa cotte de maille de plumes et arriver à la peau ; quant aux jambes, elles sont cornées ! Le bruit? le bourdonnement furieux des insectes qui l'assaillent?... Elle ne s'en venge point, elle va droit au but, aux larves; déterrant le tout, éparpillant l'armée patiente de la colonie. Pour les écarter, elle secoue la tête, bat un peu de l'aile... et tout est dit!

A cette nourriture privilégiée, la bondrée joint les insectes, de même que les milans et les buses entre lesquels nous la plaçons ; même, dit Neumann, les feuilles et les baies des myrtilles de la forêt, des framboises et autres fruits sauvages. Le fait demande confirmation. Ce qui est incontestable, c'est qu'elle ajoute, quand elle le peut, aux guêpes, frelons et abeilles dont elle adore le nid et les larves, des sauterelles, des coléoptères, des chenilles : quelquefois elle va jusqu'à la grenouille, au lézard, et même au mulot!

Nous ne manquerons pas de signaler ce fait inexpliqué que la bondrée partage avec les oiseaux de proie nocturnes le privilége d'être antipathique à tous les petits oiseaux. Pourquoi ?... On ne peut l'expliquer en aucune façon. Elle ne les attaque ni ne les dévore, tandis que tant d'autres rapaces qui les déciment n'obtiennent d'eux, dès qu'ils se montrent, ni piaulements, ni poursuites, ni attaque à fond... par la bande. La corneille même poursuit la bondrée ! Il est impossible de deviner la cause de cette antipathie. En somme, tout cela ne sont que démonstrations bruyantes, la bondrée, dans nos pays, n'a point d'ennemis à craindre, pas même l'homme qui prend bien garde de ne pas la détruire parce qu'il sait que ce sobriquet de *mangeuse d'abeilles* (apivore) qu'on lui a imposé n'est pas vrai, et que les dégâts qu'elle pourrait causer sont beaucoup plus que compensés par les services qu'elle rend.

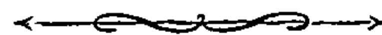
Il nous reste à donner quelques détails sur son nid qu'elle place en forêt, sur les branches basses d'un chêne ou d'un gros arbre quelconque : elle prend peu de peine pour le faire et surtout pour le cacher : elle se met à son aise, souvent au bord d'un chemin ou d'une ligne fréquentée ; on dirait qu'elle se sent protégée par les services qu'elle rend ! Son nid — on n'ose dire son aire ! — ressemble à un vieux nid de pie abandonné, il est souvent si clair qu'on voit, d'en bas, les deux ou trois œufs qu'elle dépose et qui sont aussi changeants de forme et de couleur que les parents eux-mêmes. Ceux-ci apportent aux petits des insectes qu'ils leur dégorgent à moitié digérés, puis des rayons de miel, des fragments de nids de guêpe avec leur couvain, des grenouilles, des mulots, au besoin des petits oiseaux pris aux nids voisins... La faim est mauvaise conseillère !.

Rien n'est plus intéressant que d'élever un ou deux petits lorsqu'on a la chance de reconnaître un de ces nids : les vieux ont des mœurs plus douces que celles des faucons et carnassiers exclusifs, qui déteignent sur leurs petits : aussi les jeunes sont-ils extrêmement intéressants. Pourvu qu'on les tienne au chaud, qu'on leur prépare une retraite pour se blottir lorsqu'il pleut ou qu'il fait froid, on peut les conserver pendant plusieurs années.

Tandis que j'étais dans l'administration des Forêts, j'ai possédé une jeune bondrée qui me suivait assez loin de la maison dans mes tournées et regagnait sa boîte à la première goutte de pluie. Elle mangeait de tout pourvu que cela n'eût pas un goût trop fort ; elle aimait les pommes de terre un peu tièdes, mais détestait le pain, à moins qu'il ne fût trempé dans du lait avec un peu de café; elle mangeait la viande cuite, surtout lorsqu'elle était encore chaude, mais n'attaquait jamais la chair crue, à moins que je la lui présentasse taillée en forme de ver de terre : alors elle l'avalait. Ce qui m'a fait penser qu'elle ne dédaignait pas cette ressource, dans la campagne, quand elle la rencontrait.

Extrêmement douce pour moi et pour les gardes dont elle reconnaissait parfaitement les personnes et surtout le costume, elle demeurait assez défiante vis-à-vis des visiteurs qu'elle voyait pour la première fois. Je l'avais placée sur un billot dans un bûcher un peu sombre où j'élevais des furets ; rien n'était plus curieux que l'étonnement des visiteurs qui voyaient, dès la porte, deux gros yeux fauves, brillants comme de l'or fauve dans la pénombre et les regardant fixement sans sourciller. Ma bondrée ne craignait ni chat ni chien ; elle mettait les uns et les autres en fuite à grands coups d'ailes et de bec sur le nez. Cependant c'est par ces derniers qu'elle est morte ! Un jour, effrayée par une caisse qui tomba à côté d'elle, elle s'envola au milieu du marché : les gamins la poursuivirent à coups de pierres; elle tomba, trois ou quatre chiens de boucher et de marchands de bestiaux l'attaquèrent à la fois ; elle ne put répondre à tous à la fois... et succomba.

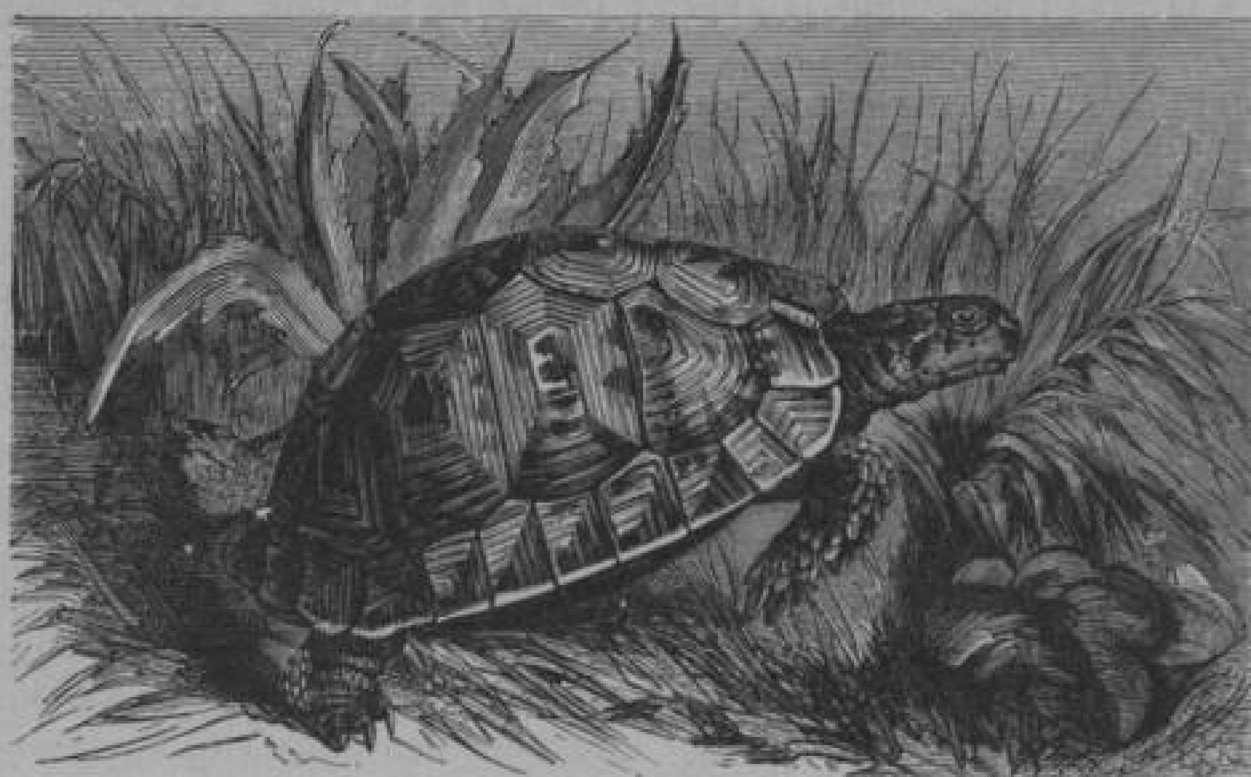
H. DE LA BLANCHÈRE.



LES ANIMAUX QUI DORMENT
PENDANT L'HIVER[1]

Le naturaliste anglais Gilbert White a fait sur la tortue une observation intéressante :

« J'avais, dit-il, pendant l'automne, fixé ma résidence au fond d'un petit village nommée Lewes. Le 1er novembre, j'observai qu'une vieille tortue, compagne de ma solitude, commençait à creuser le sol pour y établir son quartier d'hiver. Elle avait fait ses plans et choisi la place de son domicile derrière une grande touffe d'hépatique. Elle se mit à gratter la terre avec ses pattes de devant et à la rejeter sur son dos avec ses pattes de derrière ; mais le mouvement de ses membres était ridiculement lent et ressemblait assez bien au pendule, cette main des heures. A la vitesse qui lui manquait, l'animal suppléait par la persévérance : nuit et jour il creusait la terre et enfonçait son grand corps dans la cavité; mais comme les heures de midi, dans cette saison, sont généralement chaudes et fêtées par le soleil, la tortue était continuellement interrompue, malgré elle, dans ses travaux. Quoique je restasse dans ce village jusqu'au 13 novembre, l'ouvrage n'était point encore terminé. Un temps plus froid et des matinées plus piquantes auraient sans doute activé de la part de l'ouvrier les opérations du terrassement.



Tortue terrestre. (P. 320, col. 1.)

» Rien ne me frappa plus que l'extrême crainte exprimée par l'animal relativement à l'état du ciel plus ou moins humide. Quoique pourvue d'une écaille à l'épreuve de la roue d'un chariot pesamment chargé, l'animal témoignait autant d'aversion pour la pluie qu'en montre une lady revêtue de ses plus beaux atours et de ses dentelles.

» Aux premières gouttes de l'ondée, madame, c'est la tortue que je veux dire, fuyait et cachait sa tête dans un coin sous son parapluie naturel. »

Observé avec soin, ce reptile peut tenir lieu d'un excellent baromètre : marche-t-il orgueilleusement et pour ainsi dire sur la pointe du pied, cherchant çà et là sa nourriture dès le matin, vous pouvez être sûr qu'il pleuvra la nuit.

Cette impressionnabilité à la température extérieure a fait dire avec raison que ces animaux sont à température variable. Chez eux les phénomènes de la vie, leur énergie, leur activité, sont complétement subordonnés à la quantité de chaleur qui leur arrive du dehors. Mais, quand autour d'eux le thermomètre s'abaisse au-dessous de 15°, toutes leurs fonctions commencent à s'alanguir ; à mesure que le froid extérieur augmente, ils vivent d'une vie moins complète et ils finissent par tomber dans le sommeil hibernal pendant lequel leur température se confond avec le milieu environnant.

Je vous ai déjà dit un mot du sommeil hibernal des crocodiles. Pline a écrit que ces animaux qui habitent le Nil passaient quatre mois de l'hiver dans des cavernes sans aucune nourriture ; ce qui suppose que les crocodiles du Nil qui étaient les mieux connus des anciens, s'engourdissaient pendant la saison du froid. Les naturalistes modernes nous ont laissé fort peu d'observations sur le sommeil hibernal des crocodiles, c'est qu'en effet il est difficile de les observer dans l'état de nature.

Le Dr Franklin raconte qu'en 1850 il visita le Jardin zoologique d'Anvers. Le directeur lui fit remarquer une espèce de cuve recouverte d'un grillage ; c'est là que le crocodile de cette Société d'histoire naturelle prenait ses quartiers d'hiver. Un coup de canne ayant été donné sur le grillage, le monstre invisible fit entendre un bruit qui tenait à la fois du grognement et du sifflement. Puis, il rentra dans son silence. Ce crocodile dormait depuis le 15 septembre jusqu'au 15 mai. Tout ce temps-là il ne mangeait point ; mais à son réveil il avait une faim dévorante, il mangeait jusqu'à vingt poissons par jour. L'état d'engourdissement était pour cet animal étranger une conséquence du climat dans lequel l'avait transporté la main de l'homme, car dans les pays où il fait toujours chaud, le crocodile ne connait point le sommeil hibernal.

A suivre. ERNEST MENAULT.

[1] Suite. — Voy. page 294.



Le départ de Tom. (P. 324, col. 1.)

TOM BROWN[1]

II

Tom quitte son village et ses amis pour entrer dans une école privée. — Petits déboires. — Un coup de poing malencontreux. — Amusements divers. — Tom a un nouvel ami. — Il reçoit le fouet pour la première fois. — Tom quitte l'école privée pour entrer dans une école publique. — Petit discours du squire à son fils, au moment de le quitter. — Voyage de Tom sur l'impériale de la diligence, par une froide nuit d'hiver.

Ce fut une grande désolation parmi ses compagnons de jeu, quand il fallut dire adieu à Tom : il avait toujours été si bon camarade ! Mme Brown donna un thé monstre à toute la bande, sous un grand ormeau, dans l'enclos où ils avaient l'habitude de prendre leurs ébats. De mémoire d'homme on n'avait vu dans le village un gâteau aussi gigantesque que celui qui fut servi dans cette solennelle circonstance. Tom partit pour l'école chargé des souvenirs de ses camarades sous forme de toupies, de billes et de cordes à fouet. Le pauvre Jacob lui avait même offert un pauvre hérisson estropié ; mais Tom dut le refuser sur l'ordre du squire.

L'école où notre héros fut placé était tenue par un gentleman, secondé par un maître en sous-ordre, qui, lui aussi, était gentleman. Ces messieurs ne se montraient que quand tout le travail était préparé et qu'il n'y avait plus qu'à le corriger. En dehors des heures de classe, les écoliers étaient sous la surveillance de deux sous-maîtres, dont l'un spécialement ne les perdait pas de vue un seul instant, depuis le matin jusqu'à l'heure où ils se mettaient au lit.

Sans discuter le plus ou moins d'à-propos de cette surveillance perpétuelle, il me semble que, dans tous les cas, elle devrait être exercée non par un inférieur, mais par le chef même de l'établissement, qui est responsable. Pourquoi envoyons-nous nos enfants aux écoles? Ce n'est pas uniquement pour leur farcir la tête de grec et de latin : c'est pour en faire de bons Anglais, de bons citoyens ; la plus grande partie de ce travail doit se faire justement en dehors des heures de classe. Le laisser entre les mains d'agents inférieurs, c'est leur abandonner la part la plus difficile et la plus importante de l'éducation. Si j'étais à la tête d'une école privée, je me

1. Suite. — Voy. page 305.

dirais : « Peu importe qui fera la classe à mes écoliers, mais moi je vivrai avec eux pendant leurs heures de récréation et de repos. »

Les deux sous-maîtres de la première école où Tom débuta n'étaient pas des gentlemen ; ils n'étaient pas instruits, et faisaient tant bien que mal ce métier pour gagner leur vie. Ce n'étaient point de malhonnêtes gens ; seulement ils désiraient se donner le moins de mal possible. Ils encourageaient les rapporteurs pour simplifier leur surveillance et sapaient ainsi les fondements mêmes de la moralité scolaire. Ils favorisaient les grands, parce qu'ils en avaient peur : aussi les grands exerçaient-ils sur les petits la plus insupportable tyrannie.

Le pauvre petit Tom eut dès le début un gros crève-cœur, par suite d'un accident arrivé à la première lettre qu'il écrivit chez lui. Avec bien de la peine, le soir même de son arrivée, il était parvenu à remplir les deux premières pages d'une feuille de papier à lettres de l'expression de son amour pour sa chère maman, de l'assurance qu'il était heureux à l'école, et qu'il avait pris la résolution de faire de son mieux. Ayant recouru aux lumières de son voisin, qui était un nouveau comme lui, il réussit à plier cette missive sans encombre ; mais quand il en fut là, il se trouva arrêté tout court, n'ayant sous la main aucun moyen de la cacheter. Les enveloppes étaient encore inconnues à cette époque ; ni l'un ni l'autre n'avaient de cire à cacheter ; ils n'auraient pas osé troubler le silence de l'étude en s'adressant au sous-maître. A la fin, l'ami de Tom, qui était un garçon ingénieux, suggéra l'idée de la cacheter avec de l'encre : un gros pâté fit l'affaire ; et en allant se coucher Tom remit sa lettre à la gouvernante. Trois ou quatre jours après, la bonne dame le fit appeler, lui tendit la lettre avec un bâton de cire et lui dit : « Maître Brown, j'avais oublié de vous en parler, votre lettre n'est pas cachetée. » Le pauvre Tom prit la cire sans souffler mot et cacheta sa lettre ; mais il avait le cœur bien gros pendant cette opération. Il s'enfuit ensuite dans le coin le plus retiré de la cour de récréation et pleura amèrement. L'idée que sa mère, de jour en jour, avait attendu cette lettre, alors qu'il avait promis de l'écrire tout de suite, qu'elle le croyait oublieux et négligent, quand il avait fait de son mieux pour remplir sa promesse, lui causa le plus amer chagrin.

Tout ce chagrin se changea en colère, quand il vit à quelque distance un gros joufflu qui le montrait à un de ses camarades en lui disant : « Voilà un petit qui pleure après maman. » Le gros joufflu reçut un maître coup de poing sur le nez et alla se plaindre au sous-maître. Comme le plaignant saignait abondamment, le sous-maître fit un rapport. Quiconque frappait un camarade au visage était passible du fouet ; les coups donnés ailleurs n'entraînaient que la réprimande ; j'avoue que je ne vois pas trop sur quel principe on s'appuyait pour distinguer les deux délits ; mais peu importe. Comme c'était la première fois que Tom comparaissait en justice, on lui fit grâce du fouet. Il écrivit à sa mère une seconde lettre dans laquelle il mit quelques myosotis, cueillis pendant la dernière promenade ; comme il n'était après tout qu'un enfant, il oublia bien vite ses chagrins et s'arrangea assez bien de sa nouvelle condition.

Le lieu habituel des promenades était le vallon d'Haseldown, où il y avait des bois et quantité d'oiseaux et de papillons. Les écoliers d'un naturel batailleur se divisaient en deux camps. L'un des deux occupait un certain tertre gazonné, et devait le défendre contre l'autre parti. Les projectiles étaient des mottes de gazon : c'était là un bon jeu, bien fait pour donner de l'exercice aux enfants. D'autres écoliers se répandaient çà et là, à la recherche des nids de bourdons et de musaraignes. J'ai le regret de dire que les musaraignes étaient mises à mort sans pitié ; mais je constate avec plaisir que les bourdons vengeaient quelquefois cruellement les musaraignes.

Il y avait parmi les camarades de Tom un petit garçon vif et hardi, très-ennemi des rapporteurs et en lutte ouverte avec les sous-maîtres. Tom l'aima tout de suite, et, entraîné par lui dans mainte expédition hasardeuse, apprit enfin ce que c'est que de recevoir le fouet.

Il avait fait à l'école une assez bonne petite provision de grec et de latin ; mais soit que l'école ne fût pas faite pour lui, soit qu'il ne fût pas fait pour l'école, il finit par s'y déplaire au point d'employer ses vacances à supplier son père de le faire entrer dans une école publique.

Grande fut sa joie, lorsque vers le milieu de son troisième semestre, en octobre 183..., une fièvre qui régnait dans le village et dont le chef d'institution fut légèrement atteint, fit licencier toute l'école. Le squire ne fut pas aussi content de voir apparaître à l'improviste la joyeuse figure brunie de Tom, et trouva que cette année les vacances de Noël commençaient beaucoup trop tôt. Il enfonça son bonnet sur ses yeux, pour méditer à son aise, se retira dans son cabinet et écrivit plusieurs lettres. Le résultat de ces diverses opérations fut celui-ci : une quinzaine environ après le retour de Tom, à déjeuner, le squire dit à sa femme : « Ma chère, je me suis arrangé pour que Tom entre tout de suite à l'école de Rugby ; il reste six semaines de travail sur le semestre ; cela vaudra bien mieux pour lui que de passer son temps à monter à cheval et à flâner. C'est bien aimable au docteur d'avoir consenti à le prendre. Voudrez-vous veiller à ce que toutes ses affaires soient prêtes pour vendredi ? Je le conduirai jusqu'à Londres, et il fera le reste du trajet tout seul. »

Mme Brown s'attendait à cette communication ; elle suggéra seulement cette idée que peut-être Tom était encore bien jeune pour voyager tout seul. Le père et le fils s'étant récriés, elle céda comme une femme prudente, et donna tous ses soins à mettre

son fils en état de paraître dans une école publique.

A la brune, le vendredi soir, la diligence l'*Étoile* déposa Tom et son père à l'hôtel de la *Belle Sauvage*. Tom, qui n'avait jamais vu Londres, aurait bien aimé à flâner dans ces rues interminables, éclairées au gaz. L'éclat des lumières, le bruit et le mouvement de la foule l'intéressaient au point de lui couper la parole. Malheureusement, il fallut s'éloigner de ce bruit et de ce mouvement et aller loger à l'*Hôtel du Paon*, à Islington. Voici pourquoi : c'est au *Paon* que descendait la diligence de Leicester, la seule qui se détournât pour passer à Rugby; elle faisait son apparition au *Paon* à trois heures du matin, et selon la remarque judicieuse du garçon, « elle n'attendait personne. » Tom aurait pu prendre la diligence de Birmingham, mais cette diligence laisse les voyageurs de Rugby à Dunchurch, où ils sont forcés d'attendre la seconde diligence de Leicester qui ne passe que le soir. Tom, qui grillait d'être à Rugby, accepta avec joie de quitter l'hôtel de la *Belle Sauvage* pour le *Paon*, parce que cet arrangement devait avancer de plusieurs heures son entrée à l'école.



Tom serra la main de son père. (P. 323, col. 2.)

Pour la première fois de sa vie, Tom but à dîner de la bière forte, et quand il alla se mettre au lit, son père lui donna une poignée de main au lieu de l'embrasser. (Tom avait stipulé la veille de son départ qu'ils ne s'embrasseraient plus désormais; il se croyait presque un homme).

Quand le squire eut serré la main à son fils, il lui dit : « Maintenant, Tom, mon garçon, rappelez-vous que vous entrez dans cette grande école sur votre propre demande, et sur vos instances réitérées, plus tôt que nous ne vous y aurions mis sans cela. Vous aurez à vous débrouiller vous-même. Si les écoles sont ce qu'elles étaient de mon temps, vous verrez bien des exemples de la plus basse et de la plus tyrannique cruauté ; vous entendrez beaucoup de vilaines choses. Dites toujours la vérité, soyez courageux et bon; n'écoutez jamais, et ne tenez jamais un propos que vous ne voudriez pas laisser entendre à votre mère ou à votre sœur. En agissant ainsi, vous ne rougirez jamais de revenir à la maison, ni nous de vous y recevoir. »

En entendant le nom de sa mère, Tom put à peine retenir ses larmes, et volontiers il se serait jeté au cou de son père ; mais la fameuse stipulation le retint.

Il serra fortement la main de son père, leva bravement les yeux et dit : « Mon père, j'essayerai. »

Quand il fut dans sa petite chambre, Tom, en se rappelant les paroles de son père et le regard qui les avait accompagnées, s'agenouilla et demanda à Dieu, quoi qu'il advint, de lui accorder la grâce de ne jamais faire ni honte ni peine à ceux qu'il laissait derrière lui.

La petite harangue du squire était la suite et le résumé de bien des méditations. Voici ce que le digne homme avait roulé dans sa tête tout le temps du voyage, au point de scandaliser par sa taciturnité le conducteur, avec qui d'habitude il causait volontiers. « Ce n'est pas la peine de lui dire de lire sa Bible, d'aimer et de servir Dieu. S'il ne se souvient plus des enseignements de sa mère, et s'il ne fait pas cela pour l'amour d'elle, il ne le fera certainement pas pour l'amour de moi. Lui dirai-je quelles tentations il doit rencontrer? Non, je ne le puis pas. Cela ne réussit jamais à mon âge de traiter de tels sujets avec un enfant : il ne me comprendrait pas. Cela lui ferait dix fois plus de mal que de bien. Lui dirai-je de s'appliquer à son travail, et qu'il va à l'école pour devenir un homme instruit? C'est que, justement, nous ne l'envoyons pas à l'école pour cela, ou du moins pas spécialement pour cela. Je ne me soucie guère des particules grecques, ni du digamma; sa mère non plus. En somme, pourquoi va-t-il à l'école? D'abord en partie parce qu'il l'a voulu. S'il devient seulement un jour un brave et bon Anglais, utile et franc, un gentleman, un chrétien, c'est tout ce que je demande! » Voilà pourquoi il avait tenu au brave petit Tom le langage qui l'avait si profondément ému.

Quand le garçon vint réveiller Tom, à deux heures et demie, les paroles de son père lui revinrent aussitôt à l'esprit, et il les méditait tout en faisant rapidement sa toilette. A trois heures moins dix, il était en bas, dans le café, tenant à la main sa boite à chapeau, son pardessus et son cache-nez. Il y trouva son père installé auprès d'un bon feu : il y avait sur la table une tasse de café bien chaud et un biscuit.

« Allons, mon vieux, lui dit son père, buvez-moi cela; il n'y a rien de tel que de prendre quelque chose de chaud avant de se mettre en route. »

Tom ne se fit pas prier et avala la tasse de café. Ensuite, tout en babillant, il fit ses préparatifs et passa son paletot (un petersham à collet de velours abominablement roide et étroit suivant la mode de l'époque). Pendant qu'il enroule son cache-nez autour de son cou, et en ramène les bouts dans son pardessus, un cornet se fait entendre, puis un bruit de ferraille, et le garçon entre en criant : « Voilà la diligence! »

« A revoir, mon père, mes tendresses à la maison! » — Une dernière poignée de mains. — Tou! tou! tou! crie le cornet du garde. — Les garçons d'écurie lâchent les chevaux et se jettent de côté, la diligence se plonge dans les ténèbres.

Tom se tient debout sur l'impériale aussi longtemps qu'il peut apercevoir son père. Le garde ou conducteur, qui a fini d'arranger les bagages, s'assied et se boutonne avec soin pour affronter le froid pendant les trois heures qui vont s'écouler jusqu'au jour. Ce n'était pas une plaisanterie pour les gens frileux qu'un voyage sur l'impériale sous le dernier règne!

Je me dis souvent que vous autres garçons de la génération présente, vous êtes plus douillets que nous ne l'étions autrefois. En tous cas, vous prenez plus vos aises en voyage, car je vous vois tous avec des couvertures de voyage, des plaids et autres engins à conserver le calorique, et la plupart d'entre vous voyagent sur les coussins bien capitonnés et bien rembourrés d'un wagon de première classe. C'était bien une autre histoire, je vous en réponds, de voyager de nuit sur l'impériale de la diligence, dans un étroit petersham, les jambes pendantes à six pouces du plancher. On savait alors ce que c'est que le froid; ce que c'est que de n'avoir plus de jambes, car on ne les sentait plus après une demi-heure de route. Eh bien, la vieille méthode avait du bon; elle avait ses plaisirs : d'abord la conscience de savoir souffrir sans se plaindre (ce qui est une jouissance pour tout Anglais digne de ce nom), de lutter contre quelque chose, et de ne pas céder. Puis il y avait le cliquetis des harnais, la cadence des sabots des chevaux sur la terre durcie, l'éclat des lanternes au milieu du brouillard, le son joyeux du cornet du garde qui réveille le garde-barrière endormi, ou le garçon d'écurie du relai, le plaisir de guetter l'approche du jour, et enfin celui de sentir renaître la vie dans ses orteils.

L'aurore, le lever du soleil, d'où peut-on mieux les voir que de l'impériale d'une diligence? Il faut du mouvement, du changement, de la musique pour les voir dans toute leur gloire; non pas la musique des chanteurs ou des chanteuses, mais une certaine musique dont chacun a le rhythme dans la tête.

La diligence a dépassé Saint-Albans. Tom a beau être à moitié gelé, le voyage l'intéresse. Le garde, qui est seul avec lui sur la banquette de derrière, reste silencieux, mais il a enveloppé les pieds de Tom dans de la paille, et il lui a jeté sur les genoux le bout d'un sac à avoine. L'obscurité a fait rentrer Tom en lui-même, il fait un retour sur son passé, qui est si court : il songe à ce qu'il a fait, à ce qu'il a promis; il pense à sa mère, à sa sœur, aux dernières paroles de son père; il a pris cent bonnes résolutions : il a l'intention de se conduire comme un vrai Brown, tout petit qu'il est. Puis il songe à son avenir d'écolier; il essaye de se figurer ce que peut être Rugby, ce qu'on y fait; il évoque dans sa mémoire toutes les histoires que lui ont racontées de grands élèves pendant les vacances. Il se sent plein de vie et d'ardeur, malgré le froid; il frappe de ses talons le dessous de la banquette. Il chanterait, s'il osait; mais il n'ose pas, parce qu'il ne sait pas comment cet acte de familiarité serait pris par son ami le garde silencieux.

Le jour paraît à la fin du quatrième relai. La diligence s'arrête devant une petite auberge qui a de grandes écuries. Le garde conseille et persuade à Tom de prendre un petit verre de quelque chose pour chasser le froid. Décidément le jour est venu, les gens s'en vont au marché; la diligence rencontre une autre diligence, les cochers se saluent en levant les coudes : c'est leur manière de saluer à ce qu'il paraît.

Voici enfin le déjeuner : comme il a été bien gagné, il est le bienvenu. Tom a déjeuné comme un bon Anglais, sa petite peau est tendue comme un tambour. Il a par-dessus le marché le plaisir de payer lui-même son écot; et il va, en se rengorgeant un peu, voir atteler les chevaux. On part en faisant résonner les pavés de la grande rue.

III

Pendant le trajet, le garde donne à Tom des renseignements précieux sur l'école de Rugby, et lui raconte quelques-uns des exploits de ses futurs camarades.

Le soleil s'est levé; il est presque chaud. L'influence combinée du déjeuner et du soleil délie la langue du garde silencieux. Entre deux bouffées d'un cigare étrange qui semble mou et flexible, il émet quelques remarques. Tom s'enhardit et lui demande s'il connaît Rugby et quelle espèce d'endroit c'est.

Le guide connaît Rugby; il y passe tous les jours, à midi en allant, à dix heures en revenant. Rugby est un drôle de petit endroit : pas de pavés dans les rues; éclairage nul; magnifique foire aux bestiaux en automne : durée, une semaine; vient justement de finir; triste pays, seulement trois diligences par jour; encore il y en a une qui a l'air d'un corbillard; s'appelle *Régulateur*, vient d'Oxford; les jeunes messieurs de l'école l'appellent le *Cochon et Sifflet;* ils la prennent pour se rendre au collége (six milles à l'heure). « Vous appartenez à l'école, monsieur?

— Oui, » répondit Tom, qui n'aurait pas été fâché d'être pris pour un ancien. Cependant son asser-

tion lui donna quelques scrupules; d'ailleurs, en se faisant passer pour un ancien, il s'ôtait le droit de faire une foule de questions qu'il avait sur le bout de la langue; aussi ajouta-t-il : « C'est-à-dire que je m'y rends. Je suis un nouveau. »

Le regard du garde disait clairement : C'est assez facile à voir.



Le voilà les quatre fers en l'air. (P. 325, col. 2.)

« Vous êtes bien en retard, monsieur. Il n'y a plus que six semaines d'ici à la fin du semestre. » Ici Tom fait un signe d'assentiment. « Dans six semaines, reprit le garde, nous serons joliment chargés. J'espère que nous aurons le plaisir de vous ramener. »

Tom dit qu'il l'espérait aussi; mais, au fond de son cœur, il donnait déjà la préférence au *Cochon et Sifflet*.

« Les jeunes messieurs payent bien, continua le garde; ils ne regardent pas à leur argent, mais ils nous font souvent des affaires terribles, avec leurs sarbacanes, leurs grands fouets et leur habitude de huer les gens et d'essayer de les faire verser.

— Que font-ils donc avec leurs sarbacanes? demanda Tom.

— Ce qu'ils font! Ils lancent des pois à la figure de tous les passants, et brisent souvent les carreaux des fenêtres. Tenez, au mois de juin dernier, on réparait un endroit de la route, il y avait là une bande d'Irlandais qui cassaient de la pierre. « Ohé les amis! » cria un de nos jeunes messieurs (nous en avions plein la voiture qui retournaient chez eux; celui-là était joliment éveillé et ne tenait pas en place). Il crie donc : « Ohé les amis! nous allons avoir de l'agrément. Une bonne volée sur les oreilles de ces Irlandais. » Bob le cocher leur dit : « Messieurs, non, ne leur lancez pas de pois, pour l'amour de Dieu; ils vont nous jeter à bas de la voiture! — Comment, conducteur, dit le jeune monsieur, vous ne nous ferez pas croire que vous avez peur? Hourra! vous autres! » Les autres répondent hourra! et se remplissent la bouche de pois. Quand Bob voit cela, il s'enfonce son chapeau sur les yeux, et met ses chevaux au triple galop. Les Irlandais s'imaginent que nous courons pour leur donner le spectacle; ils relèvent la tête, crient hourra! et nous montrent toutes leurs dents, en agitant leurs vieux chapeaux. Paf! paf! les voilà criblés de pois. Vous auriez bien ri de voir comme ils étaient penauds et furieux. Nous allions si vite que nous avions presque dépassé les derniers quand ils comprirent de quoi il s'agissait. Alors les uns hurlent, les autres nous poursuivent et essayent de grimper derrière la voiture, mais nous leurs tapons sur les doigts et nous les forçons à lâcher prise. Il y en avait un qui courait à la tête des chevaux et qui prétendait les arrêter; patatras! le voilà les quatre fers en l'air dans la poussière; les autres ra-

massent des pierres; c'est une vraie grêle sur la voiture. Quand nous sommes hors de portée, Bob, qui avait plié tout le temps les épaules, se redresse et regarde les jeunes messieurs avec des yeux qui n'étaient pas tendres; il avait reçu un rude coup dans les côtes. Eux aussi se redressent, et nous nous mettons tous à constater les dégâts. Total : une tête fendue, deux chapeaux perdus, le mien avec un terrible renfoncement, des noirs et des bleus à revendre; deux livres dix shillings (62 fr. 50) de dégâts à la diligence. Les jeunes messieurs se cotisent aussitôt. Bob et moi nous eûmes même par-dessus le marché un demi-souverain chacun. N'importe, je ne voudrais pas recommencer pour vingt demi-souverains. » Là-dessus le garde hocha lentement la tête, après quoi il prit son cornet et en tira deux ou trois notes joyeuses et claires.

« Comme ce devait être amusant! » s'écria Tom, tout fier de cet exploit de ses futurs compagnons. Il aurait voulu être déjà à la fin du semestre, pour s'associer à leurs hauts faits.

« Amusant! reprit le garde, pas pour les gens qui rencontrent la diligence; ni pour nous qui repassons par les mêmes endroits, le lendemain. Les Irlandais, l'été dernier, tenaient des pierres toutes prêtes pour nous les lancer, et nous avions justement dans la voiture deux voyageurs respectables. Il nous a fallu arrêter la voiture et faire la paix avec les casseurs de pierres. Aussi nous ne prenons plus de jeunes messieurs avec des sarbacanes sans leur faire promettre de ne pas lancer de pois, quand il y a une bande d'Irlandais qui travaille à la route. »

Là-dessus le garde se mit à tirer sur son étrange cigare, en regardant Tom d'un air de bienveillance.

« Oh! ne vous arrêtez pas. Racontez-moi encore des histoires de sarbacanes.

— Bon. Nous étions à peu près à six milles de Bicester, quand nous croisons un vieux monsieur qui avait une tête carrée et des cheveux gris, et qui trottinait tout tranquillement. Il lève la tête pour regarder la diligence, paf! un pois sur le nez. Il passe, paf! un pois sur la croupe de son cheval qui se met à danser et à se cabrer. Le bonhomme rougit de colère et fait une mauvaise figure, et je vois tout de suite que cela va se gâter.

» Il fait volte face et nous suit tranquillement hors de la portée des sarbacanes. D'abord, les jeunes messieurs s'amusent beaucoup de lui; mais, voyant avec quel entêtement il nous suit, les voilà qui se consultent pour savoir ce qu'il y a à faire. Les uns veulent se battre avec lui, les autres sont d'avis de faire des excuses. Il entre avec nous en ville, s'arrête au relais en même temps que nous, et déclare que les deux qui lui ont lancé des pois vont le suivre chez le magistrat. La foule nous entoure; les jeunes messieurs déclarent qu'ils iront tous chez le magistrat, ou que personne n'ira; qu'ils sont prêts à se défendre, et qu'il faudra les emporter. Cependant cela devenait sérieux : le vieux monsieur et les assistants allaient forcer les coupables à descendre, voilà un petit qui saute de la voiture et dit : « Je vais rester; je n'ai que quelques milles à faire d'ici à la maison. Mon père s'appelle Davis, il est bien connu ici; j'irai chez le magistrat avec ce gentleman.

— Comment! dit le vieux monsieur, tu es le fils du pasteur Davis? — Oui. — Eh bien! je suis tout à fait fâché de te voir en si mauvaise compagnie. Cependant, pour l'amour de ton père, et pour l'amour de toi (car tu es un brave garçon), je ne parlerai plus de cela. » Les écoliers crient hourra! pour le vieux monsieur; les assistants applaudissent le jeune Davis.

» Alors un des grands écoliers descend et présente, comme un vrai gentleman, ses excuses et celles de ses camarades. Tout de suite ils avaient été fâchés de ce qu'ils avaient fait, mais cela les humiliait de demander pardon, parce qu'ils auraient eu l'air de vouloir échapper aux conséquences de leur étourderie; maintenant c'était bien différent! Voilà les autres qui descendent, qui serrent la main au vieux monsieur et l'invitent à venir chez leurs parents.

» Nous partons avec vingt minutes de retard, au milieu des cris et des hourras, comme si nous étions les députés du comté. Mais, que Dieu vous bénisse, monsieur, — ajouta le garde, en se donnant une bonne tape sur le genou, et en regardant Tom bien en face, — dix minutes après, ils étaient aussi enragés que jamais! »

Le garde, flatté de l'attention de Tom, tira de sa mémoire toutes sortes de récits plus étonnants les uns que les autres. Ces aventures montraient une telle audace et un tel mépris de la règle, que Tom se demanda un moment si le garde ne cherchait pas à le mystifier. Mais, dans son for intérieur, il aimait à se persuader qu'elles étaient vraies. C'est quelque chose d'étrange comme les jeunes garçons anglais aiment le danger. S'agit-il de grimper à un arbre, de traverser un cours d'eau à la nage, de courir la chance de se rompre les os, vous en trouverez dix pour accepter, contre un qui voudra rester à terre, ou ne pas dépasser l'endroit où il a pied, ou se contentera de jouer aux palets ou aux boules.

Le garde achevait le récit d'une grande bataille entre des fermiers et des écoliers qui avaient trouvé plaisant d'enlever les clavettes aux essieux des voitures, lorsque, à un détour de la route, il montra à Tom, près de la borne milliaire (la 3ᵉ à partir de Rugby), deux jeunes garçons qui semblaient attendre la diligence. Leurs vestes étaient boutonnées avec soin.

« Regardez, monsieur, dit le brave homme après avoir tiré deux ou trois notes de son cornet; regardez, en voilà deux; de rudes coureurs, je vous en réponds. Ils viennent ici deux ou trois fois par semaine, et suivent la diligence. »

Les deux écoliers s'élancèrent et coururent à côté de la diligence, sans se laisser dépasser.

Le vieux garde les regardait avec l'admiration d'un connaisseur.

« Il y a, continua-t-il, des conducteurs qui essayent de les dépasser; mais Bob, monsieur, est un trop bon garçon pour cela ; il aimerait mieux retenir ses chevaux que de leur faire ce chagrin. »

A la borne suivante, les deux écoliers s'arrêtèrent court, et avec leurs chapeaux firent des signes au garde. Il avait sa montre à la main et il leur cria : « 4,56 ». Ce qui voulait dire que le mille avait été parcouru en cinq minutes, moins quatre secondes.

« Voilà Rugby, monsieur, dit le garde, pendant que la diligence faisait son entrée triomphale. Vous serez à l'école à temps pour le diner. »

Le cœur de Tom battait, quand on passa devant le grand enclos de l'école planté de vieux ormes et où il y avait plusieurs parties de foot-ball engagées. Il essaya de se rendre compte tout de suite de la longue avenue de bâtiments grisâtres, qui commençait par la chapelle et se terminait par la Grande Pension [1], résidence du directeur [2], où le grand drapeau déroulait ses plis paresseux au sommet de la plus haute tour ronde.

Il commença à s'enorgueillir d'être un Rugbéen, en passant devant les portes de l'école, où se tenaient des groupes d'écoliers.

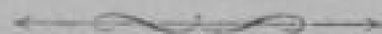
A leur air, on aurait dit que la ville était à eux; ils saluaient le co cher d'un signe de tête familier, comme si chacun d'eux eût été capable de le remplacer sur son siége et de diriger l'attelage aussi bien que lui à travers les rues de la ville.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.

1. Les écoliers sont pensionnaires soit chez des professeurs, soit à la *school-house*, mot à mot *pension de l'école*, qui est située dans l'école même, et dirigée par le directeur de l'école. Pour éviter l'emploi d'une longue circonlocution ou du terme anglais, nous l'appellerons la *grande pension*.

2. A l'époque de l'entrée de Tom Brown à Rugby, le directeur de l'école et de la grande pension était le docteur Arnold, bien connu pour avoir réformé l'enseignement public en Angleterre.





L'OURS BRUN

L'ours a dans son aspect, dans sa démarche, dans tous ses mouvements, quelque chose de lourd et de gauche. Cette apparence de lourdeur et de maladresse est due en grande partie à l'épaisse fourrure dont cet animal est enveloppé, et dans laquelle ses formes disparaissent. Tout autre que lui, déguisé de la sorte, enseveli sous cette masse de poil, n'aurait guère plus de légèreté et de grâce.

Il ne faudrait pas juger l'ours sur son extérieur peu avantageux. Considérez son museau pointu, ses petits yeux vifs et perçants : vous soupçonnerez que cette bête informe n'est peut-être pas dépourvue d'intelligence et même de finesse. Et vous en serez bientôt persuadé si vous observez sa conduite. Que, par exemple, on jette à un ours captif un objet nouveau pour lui : il ne l'aborde qu'avec la plus grande circonspection ; il le regarde d'abord de loin, il passe sous le vent pour l'apprécier, peu à peu il se rapproche de lui, il le flaire, du bout de sa griffe il le tourne, le retourne, et, si son examen ne le satisfait pas complétement, il s'en éloigne et n'y revient plus. On a eu, au Jardin des Plantes de Paris, une preuve bien remarquable de cet esprit de prudence. On avait résolu de se défaire d'un des ours qui occupaient l'une des fosses de ce jardin, et, pour arriver à ce résultat, de lui donner la mort en l'empoisonnant. On lui jeta un gâteau dans lequel on avait introduit de l'arsenic. Mais l'ours ne se laissa pas prendre à cet appât ; après avoir longtemps flairé le gâteau, il alla, au grand étonnement des gardiens qui l'observaient, le plonger dans l'eau de son auge, il l'y remua avec sa patte, il l'y laissa tremper plusieurs minutes, après quoi il le mangea et n'en ressentit aucun mal.

Chacun sait avec quelle facilité, dans les ménageries, les ours font eux-mêmes leur éducation ; au bout de très-peu de temps, ils arrivent à comprendre ce que le public exige d'eux. Ils savent que *Martin* est le nom qu'on leur donne et auquel ils doivent répondre. A ces mots: *Monte à l'arbre*, ils grimpent au tronc dépouillé planté au milieu de leur cage ou de leur fosse. Au commandement de *Fais le beau*, ils se couchent sur le dos et réunissent leurs quatre pattes, ou bien ils se dressent et croisent sur leur poitrine les deux pieds de devant. Il a suffi de quelques cris, de quelques gestes répétés, avec l'attrait d'un morceau de pain accordé comme récompense, pour leur apprendre ces divers exercices.

Quelles que soient la souplesse d'intelligence et l'industrie de l'ours, on lui en a trop prêté quand on a prétendu qu'il se creusait lui-même des antres, des terriers, et même savait se construire des cabanes avec des branches d'arbres. La vérité est que l'ours — nous parlons de l'ours brun, qui habite

les grandes forêts et les hautes montagnes de l'Europe — aime à se retirer dans une tanière où il vit en ermite, mais il se contente des retraites que la nature lui fournit : c'est tantôt une caverne ou une simple crevasse dans les rochers, tantôt un gros arbre dans lequel il se blottit. Il ne sort de son gîte que pour aller, aux environs, brouter les herbages épais, les jeunes pousses et les baies des arbustes, ou croquer les faînes, les châtaignes dont la terre est couverte; il y ajoute, quand il en trouve l'occasion, le miel des ruches sauvages qu'il déniche dans les cavités des arbres et dont il est très-friand. Les fourmis et leurs larves ne sont pas un moindre régal pour lui.

Quelquefois, dans les pays méridionaux, il descend de sa montagne et rend visite aux vergers, où il se gorge de poires, de pommes et de raisins.

Mais quand sa nourriture habituelle vient à lui manquer et qu'il est pressé par la faim, l'ours devient un carnassier très-redoutable. Il attaque les animaux qui se trouvent sur son chemin, il les cherche même et, comme les cerfs, les chevreuils, les chamois, lui échappent grâce à leur agilité, il se jette sur les troupeaux qui, en été, errent librement dans les pâturages alpestres, particulièrement sur les moutons.

Quelquefois il déploie une audace et une adresse presque incroyables. Il n'est pas rare, en Norvége, qu'un ours pénètre dans une étable où sont enfermées des vaches. Il s'y introduit en escaladant le toit, formé de feuillages, de copeaux et d'écorces et qu'il n'a pas de peine à démolir. Une fois entré, il égorge une des vaches, brise son licol, l'embrasse avec une de ses pattes tandis que de l'autre il saisit la charpente du toit, et réussit à la faire sortir avec lui par l'ouverture. On a vu des ours, ainsi chargés d'une vache, traverser les ponts les plus périlleux, tels que deux troncs d'arbres suspendus au-dessus d'un précipice.

Mais jamais l'ours ne tente d'enlever une vache libre, à moins qu'il ne la trouve éloignée du troupeau et par un temps de brouillard qui l'empêche d'être découvert. Si les autres vaches l'aperçoivent, elles arrivent toutes, se rassemblent autour de lui, la tête basse, les cornes en avant, en soufflant et en beuglant, et elles observent tous ses mouvements sans bouger. Dans cette situation, l'ours n'a plus qu'à battre en retraite, ce qu'il fait sans hésiter.

Quant à l'homme, l'ours se garde bien de l'attaquer; il sait que cet adversaire, si débile en apparence, possède des moyens de défense et d'attaque plus terribles que ses griffes et ses dents. Lorsqu'un ours rencontre un chasseur, il passe tranquillement son chemin, sans fuir, sans se détourner; il fait semblant de ne pas le voir. Mais quand le chasseur prend l'offensive, il entre dans une fureur qui le rend intrépide et extrêmement dangereux. Loin de se sauver, il court au-devant de son agresseur; dressé sur ses pattes de derrière, il marche droit sur lui, le saisit, s'il peut, entre ses pattes de devant et cherche à l'étouffer. C'est alors un combat corps à corps que l'homme a à soutenir avec le monstre et dans lequel, s'il n'a pas une arme et le sangfroid nécessaire pour s'en servir, il succombe inévitablement.

Malgré l'horreur et le danger mortel de cette lutte à bras-le-corps avec un ours, il y a en Sibérie, et il y avait autrefois en Suisse, des chasseurs assez audacieux pour s'y exposer volontairement. L'homme attend l'ours de pied ferme, se laisse saisir par lui, appuie fortement sa tête sur la gorge de l'animal et, au moment où celui-ci le presse sur sa poitrine pour l'étouffer, il le tue en lui enfonçant un long couteau dans le cœur.

Parmi les innombrables récits de chasse à l'ours dont sont remplis les livres de voyages, nous en rapporterons seulement un, qui montre bien de quelles péripéties tragiques ce dangereux plaisir peut se compliquer.

Un jour, c'était en hiver, dans une partie rocheuse d'une forêt de la Norvége, plusieurs chasseurs se mirent, avec des chiens, à la recherche d'un ours dont ils avaient découvert les traces. L'un d'eux, qui avait quitté ses compagnons et s'était engagé seul dans un sentier montueux, se trouva tout à coup en présence de l'ours, qui était énorme; il tira, son fusil rata; il tira le second coup, la balle atteignit l'animal, mais ne fit que le blesser. Aussitôt l'ours fondit sur lui et, d'un choc terrible, le renversa. Quoiqu'une épaisse couche de neige eût amorti la chute, l'homme s'évanouit. Voyant son ennemi immobile, la face contre terre, et sans doute le croyant mort, la bête féroce, qui probablement n'avait pas faim et songeait à garder sa proie en réserve pour l'avenir, se mit à pousser avec ses griffes la neige sur le corps et à l'ensevelir. Au bout de quelques instants le malheureux chasseur reprit ses sens et comprit sa situation : il était dans cette affreuse alternative, soit de chercher à se dégager et de se faire dévorer, soit de ne pas bouger et de se laisser enterrer vivant dans la neige. Quelque parti qu'il prît, c'était une mort certaine. Par bonheur, des aboiements se firent entendre, de plus en plus rapprochés, et les chiens, précédant les chasseurs, arrivèrent sur l'ours, qui abandonna sa victime et se retourna pour faire face aux assaillants. Dès qu'il se sentit libre, l'homme reprit espoir, il se leva sur ses genoux, tira le coutelas qu'il portait à la ceinture et, rampant jusqu'à l'ours, d'un coup vigoureux porté de bas en haut il lui ouvrit la gorge. L'animal était hors de combat; les morsures des chiens et les balles des chasseurs l'eurent bientôt achevé.

E. Lesbazeilles.





Une affreuse alternative. (P. 328, col. 2.)

LA SERVANTE QUI N'A QU'UN ŒIL

Voyez-vous ces deux jolis cottages aux deux côtés opposés de la commune? Comme leurs fenêtres sont brillantes, et comme la vigne grimpe coquettement jusqu'à leurs toits! Il y a un an l'un d'eux était la demeure la plus sale et de la plus pauvre apparence, et sa maîtresse la femme la plus malpropre qu'on pût imaginer.

Elle était une fois à sa porte les bras croisés, dans l'attitude d'une personne qui réfléchit profondément, bien qu'on ne pût, à voir son visage, la supposer occupée à autre chose qu'à suivre paresseusement dans l'air le vol des hirondelles. Sa robe était usée et déchirée, ses chaussures éculées; le petit rideau de sa croisée, autrefois neuf et blanc, avait un grand trou, et elle-même elle semblait pauvre et délaissée.

Elle était depuis quelques instants assise, en train de regarder dans la rue, quand tout à coup elle entendit au-dessous d'elle, à terre, un petit bruit pareil à celui qu'on fait en cousant. Elle regarda, et au pied d'un mur que couvrait un buisson de fleurs elle aperçut, assis sur le perron, le plus étrange petit homme du monde avec un habit bleu, un gilet jaune et des bottes rouges; il avait un petit soulier sur ses genoux, et il était en train de le coudre de toutes ses forces.

« Bonjour, madame, dit le petit homme. Voici une bien belle journée. Que regardez-vous donc si attentivement dans la rue?

— Je regardais le cottage de mon voisin, dit la jeune femme.

— Quoi! celui de la femme de Tom, le jardinier, la petite Polly, comme on l'appelait ordinairement? C'est vraiment un joli cottage! quel air de prospérité, n'est-ce pas?

— Elle a toujours été heureuse, dit Bella (car tel était le nom de la jeune femme), et son mari est toujours bon pour elle.

— D'abord, interrompit sans s'arrêter le petit savetier, ils ont tous deux été de bons époux. Passez-moi mon alêne, madame, je vous prie, car vous paraissez n'avoir rien à faire : la voilà tout près de votre pied.

— Eh bien, reprit Bella en atteignant l'alêne avec un soupir, je ne méconnais pas qu'ils aient été tous deux d'excellents époux; mais le mien a changé en mal, et le sien en bien. Aussi voyez comme elle est heureuse. Quand on pense que nous avons été mariées le même jour, et qu'aujourd'hui je n'ai rien, et qu'elle a deux porcs et une...

— Et une quantité de lin qu'elle a filé pendant l'hiver, interrompit le savetier, et une robe des dimanches, une bonne étoffe verte comme on n'en vit jamais, et, à ma connaissance, un beau tablier en foulard, et un gilet rouge avec trois rangs de boutons en verre bleu pour son brave mari, et une flèche de lard au coin de la cheminée, et toute une rangée d'oignons.

— Oh! c'est une femme qui a de la chance! s'écria Bella.

— Oui, continua le savetier, et un plateau à thé où est représenté Daniel dans la fosse aux lions, et un gros bébé dans son berceau.

— Oh! pour cela, dit avec humeur Bella, voilà ce que je ne lui envie pas. Je n'ai déjà pas assez pour moi et mon mari. Mieux vaut donc renoncer aux enfants.

— Et votre mari, madame, demanda le savetier, est-ce qu'il n'est pas à son ouvrage?

— Non: il est au cabaret.

— Mais, comment cela? il était très-sobre d'habitude. Est-ce qu'il ne peut pas trouver d'ouvrage?

— Son dernier maître n'a pas voulu le garder parce qu'il le trouvait trop mal vêtu.

— Hum! dit le petit homme. C'est un palefrenier, n'est-ce pas? Eh bien, comme je le disais, votre voisin d'en face prospère. Mais ce n'est pas étonnant. Après tout, les secrets des autres ne me regardent pas. Je pourrais bien vous dire..., seulement j'ai affaire, et il faut que je m'en aille.

— Vous pourriez me dire quoi? cria la jeune femme; ô bon petit savetier, ne vous en allez pas, car je n'ai rien à faire. De grâce dites-moi pourquoi ce n'est pas étonnant qu'elle prospère.

— Bien, dit-il, ce n'est pas mon affaire, vous savez; mais comme je le disais tout à l'heure, il n'y a rien d'étonnant à voir prospérer les gens qui ont une servante, et une bien laborieuse encore qui les aide toujours.

— Une servante! répéta Bella; ma voisine a une servante! Alors je ne m'étonne plus que tout semble si propre autour d'elle; mais je n'ai jamais vu cette servante. Vous devez vous tromper, je suppose; d'ailleurs comment ferait-elle pour lui payer ses gages?

— Elle a une servante, vous dis-je, et une servante qui n'a qu'un œil, répéta le savetier, — mais elle ne lui donne pas de gages, je le sais positivement. Allons, bonjour, madame, il faut que je m'en aille.

— Arrêtez une minute, cria aussitôt Bella, — où a-t-elle eu cette servante?

— Oh! je ne sais pas, dit le savetier, il y en a une assez grande quantité, et Polly se sert joliment des siennes, je puis vous l'assurer.

— Et que fait pour elle cette servante?

— Ce qu'elle fait pour elle? ma foi! toutes sortes de choses. C'est à elle, il me semble, qu'elle doit sa prospérité. Jamais, à ma connaissance, elle ne lui refuse aucun service, — elle tient en ordre parfait les vêtements de Tom et de Polly, et ceux de leur bébé.

— Grand Dieu! dit Bella d'un air d'envie et en le-

vant les mains au ciel, c'est une femme qui a bien de la chance, je l'ai toujours dit. Elle a grand soin de ne jamais me laisser voir sa servante. Quelle espèce de servante est-ce, et comment est-elle arrivée à n'avoir qu'un œil?

— C'est dans la famille, reprit le savetier, en redoublant d'ardeur à coudre; elles sont toutes ainsi, — chacune avec un œil; — seulement elles en font un bon usage, et la servante de Polly a quatre cousines qui sont aveugles, — aveugles comme pierre; pas d'yeux du tout, et elles viennent quelquefois l'aider. Je les ai vues moi-même au cottage, et c'est ainsi que Polly gagne une bonne partie de son argent. Elles travaillent pour elle, et avec le prix de leur ouvrage qu'elle emporte au marché, elle achète toutes ces belles choses.

— Et quand on pense, dit Bella prête à crier de dépit, que je n'ai jamais pu avoir une créature qui fît quelque chose pour moi : que c'est dur! » et elle prit son tablier pour essuyer ses larmes.

Le savetier la regardaît attentivement. « Certes, dit-il, vous êtes bien à plaindre, et si je n'étais pas si pressé...

— Oh! continuez, je vous prie, — vous alliez me dire que vous pourriez m'aider. Si je suis bien informée, vous aimez bien, vous autres, les petits fromages de lait caillé et le sirop de groseille. Maintenant si vous vouliez venir à mon aide, soyez sûr qu'il y aurait pour vous chaque soir les plus beaux petits fromages de la terre, et vous pourriez aller et venir sans que personne s'en doutât.

— Ah! c'est que vous savez, dit le savetier avec quelque hésitation, les gens de ma sorte sont extrêmement difficiles en fait de... bref, en fait de propreté, madame, et votre maison n'est pas ce qu'on appelle une maison très-propre, soit dit sans vous offenser, j'espère? »

Bella rougit jusqu'au blanc des yeux. « Eh bien, il ne tient qu'à vous de l'avoir toujours propre; à votre place, tous les jours je laverais le plancher et je le sablerais, et le sol deviendrait blanc comme neige, et les vitres seraient nettoyées.

—Après tout, dit le savetier qui paraissait réfléchir, je ne m'étonnerais pas que je pusse rencontrer pour vous une servante n'ayant qu'un œil comme celle de votre voisine, mais pour cela il me faudra peut-être plusieurs jours, et rappelez-vous, madame, que vous m'avez promis des petits fromages.

— Oui, et un peu de crème fouettée, » reprit Bella transportée de joie.

Sur ce, le savetier prit tous ses outils, les enveloppa dans un tablier de cuir, fit quelques pas derrière la ravenelle et disparut.

Bella était si enchantée qu'elle ne put dormir de joie pendant la nuit. Son mari reconnut à peine la maison, tant elle l'avait rendue propre et brillante; la nuit elle avait blanchi les rideaux, nettoyé les vitres, poli les garnitures du foyer, sablé le plancher et mis sur la cheminée un grand pot d'aubépine en fleurs.

Le lendemain matin Bella jeta un regard scrutateur sur le petit savetier et sur la maison de sa voisine pour voir s'il pouvait apercevoir la servante n'ayant qu'un œil. Mais non, — elle ne vit rien que sa voisine assise sur sa chaise à bascule et travaillant avec son bébé sur les genoux.

A la fin, quand elle fut tout à fait fatiguée, elle entendit au dehors la voix du savetier. Elle courut à la porte et cria :

« Oh! monsieur, entrez, je vous prie, et regardez un peu ma maison!

— Ma foi! dit le savetier regardant tout autour, je déclare que je l'aurais à peine reconnue; le soleil peut maintenant briller de tout son éclat à travers la vitre polie; et quel doux parfum d'aubépine!

— Et ma servante avec un œil? demanda Bella; vous vous souvenez, j'espère, que je ne puis lui payer de gages, — en avez-vous trouvé une qui vienne?

— C'est bien, reprit le petit homme en hochant la tête, je l'ai amenée avec moi.

— Amenée avec vous, répéta Bella, regardant tout autour, je ne vois personne.

— Voyez, la voici! » dit le savetier, tenant quelque chose en sa main.

Le croiriez-vous? la servante avec un œil n'était pas autre chose qu'une aiguille.

HENRI JOUSSELIN.

L'HÉLODERME HÉRISSÉ

Tout est équilibre dans notre monde; et nous sentons si intimement cette vérité, que j'ai entendu beaucoup de gens se demander, puisque Dieu créa les crocodiles, les caïmans et les saviols pour habiter les eaux, pourquoi il n'avait pas créé aussi des crocodiles terrestres. Or ces crocodiles terrestres, beaucoup moins connus que les aquatiques, existent, et présentent plusieurs espèces, tout comme les autres. Leurs dimensions sont un peu inférieures, mais ce sont encore de respectables lézards que ceux qui atteignent $1^{m},50$ de longueur. En Afrique nous avons un monitor, en Amérique un héloderme : c'est de celui-ci que nous voulons dire quelques mots, d'après les derniers renseignements recueillis.

Car il ne faut pas croire que ce soit chose facile que d'observer ces animaux demi-nocturnes, lents d'allure, hideux de formes et d'aspect repoussant : d'autant que les habitants en ont une frayeur extrême. C'est au Mexique, dans la zone chaude qui s'étend du revers occidental de la Cordillère jusqu'à l'océan Pacifique, que l'on rencontre les énormes sauriens dans les anciens défrichements ou sur la lisière des forêts, là où le sol est couvert de débris végétaux, de bois pourrissant et d'herbes : il se laisse voir surtout après les pluies. Pourquoi? On n'en

sait rien ; mais il est permis de supposer qu'il y a là une question de subsistance.

L'héloderme est un animal lent et embarrassé dans ses mouvements ; il ne poursuit pas sa proie, il l'attend pour la surprendre, et il semble armé en conséquence. Son corps exhale ordinairement une odeur forte et nauséabonde, et quand il est irrité, il laisse échapper de sa gueule une bave gluante et blanchâtre. Si on le frappe dans un moment de colère, il se renverse sur le dos, et dans cette position il présente une forme si repoussante, que les Indiens en ont une peur horrible. D'autant plus qu'ils considèrent la morsure de l'héloderme comme excessivement dangereuse et aussi redoutable que celle des serpents les plus venimeux, qui ne manquent pas dans le pays.

Quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans cette croyance, il est certain que la forme des dents cannelées de ces reptiles offre une certaine analogie avec le système dentaire des ophidiens venimeux. Ce qui est prouvé, c'est qu'une poule mordue sous l'aile ne tarda pas à s'affaisser et mourut douze heures après, sans avoir pu se remettre debout. Un gros chat mordu vit sa patte enfler, poussa des cris pendant plusieurs heures, indiquant de grandes douleurs, et, sans périr, demeura d'une maigreur extrême et comme hébété. Ces expériences sont à continuer au moyen d'individus non affaiblis par la captivité.

H. DE LA BLANCHÈRE.

LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Charlotte et M. Pouf.

XXIV

Lotte, professeur de chant.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Charlotte remontait la rue Bonaparte, suivie à deux pas de M. Pouf, fort bien « astiqué », et qui marchait d'un pas lent mais égal et ferme, la canne à la main et les yeux attachés sur la petite plume grise qui ondulait devant lui.

Charlotte, qui grandissait, marchait toujours avec un certain sérieux lorsqu'elle était seule, mais ce jour-là elle était exceptionnellement grave. Elle marchait droit devant elle, regardant obstinément le trottoir.

Elle s'arrêta devant la porte de Mme Parajoux et frappa un coup retentissant.

La porte s'ouvrit immédiatement et l'Alsacienne sourit à Charlotte.

« Mme Parajoux? demanda celle-ci, sans se départir de sa gravité.

— Madame et mesdemoiselles sont au salon.

— Mon vieux Pouf, vous avez juste le temps de fumer une pipe dans le jardin, dit Charlotte à son conducteur, je ne serai pas longtemps. »

Cela dit, elle marcha vers le grand salon, où Mme Parajoux travaillait à l'aiguille, entourée de ses filles.

L'entrée de Charlotte fut, comme toujours, accueillie par des cris de joie ; mais Charlotte, hochant magistralement la tête :

« Je ne viens pas pour vous aujourd'hui, les Grises, dit-elle ; je viens pour votre maman.

— Lotte, tu me fais cet honneur, dit Mme Parajoux en souriant.

— Oui, madame, j'ai à vous parler.

— Eh bien, mes filles, reprenez votre ouvrage, j'emmène Charlotte sur le canapé au fond du salon. Après notre entretien, elle vous donnera bien cinq minutes.

—Tout au plus, malheureusement, répondit Lotte, en allant s'asseoir sur le vieux canapé d'honneur placé dans l'endroit le plus obscur du salon et assez loin de la fenêtre près de laquelle les Grises étaient groupées.

— Lotte, tu as la parole, dit Mme Parajoux, qu'est-ce qui te préoccupe ?

— D'être ruinée, répondit Lotte à voix basse ; tous les jours je découvre quelque nouvel ennui. Hier en revenant de Clamart, Raoul et Marthe n'ont fait que chuchoter, et comme j'entendais sans cesse le nom de Darbauld, j'en ai conclu qu'ils étaient encore à l'affaire du procès. Mais ce n'est pas tout : comme je suis ordinairement exilée des conseils secrets que tiennent mon frère et ma sœur, j'accepte tous les mystères; mais voici quelque chose que je ne peux accepter. Depuis huit jours Marthe pâlit sur l'affreux cahier vert où elle inscrit les dépenses du ménage : elle prétendait qu'additionnant mal, elle est très-longtemps à faire sa balance. Je ne sais même pas ce que c'est qu'une pareille balance ?

— Ce sont des plateaux imaginaires, Lotte : dans l'un sont les dépenses et dans l'autre les recettes. Hélas ! dans beaucoup de familles, le difficile est d'établir le parfait équilibre.

[1] Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139 157, 171, 187, 202, 219, 236, 252, 267, 284, 296 et 314.

— Enfin Marthe est, paraît-il, fort tourmentée de cet équilibre-là. Depuis huit jours elle nous faisait servir notre chocolat à Raoul et à moi une demi-heure plus tard. Elle ne pouvait, par conséquent, déjeuner avec nous, puisque en ce moment elle est à l'église. J'étais sans défiance, mais voilà que ce matin, ayant oublié une de mes partitions, je rentre à l'improviste et je trouve Marthe mangeant une affreuse panade!

— Bonne Marthe! murmura Mme Parajoux avec émotion.

— Madame, je lui ai fait une scène épouvantable, j'en ai fait une à maman Gros-Cœur, j'en aurais fait une à Pouf s'il n'avait été à m'attendre en bas. Je ne supporterai jamais cela, ni Raoul non plus; nous nous immolerons ensemble, nous mangerons tous trois de la panade, s'il le faut.

— Marthe ne le permettra pas. Raoul travaille, tu grandis, toute privation matérielle vous serait préjudiciable.

— Alors, madame, je gagnerai l'argent de mon chocolat, j'en ai pris la ferme résolution, et c'est pour cela que je viens vous trouver. Je veux donner des leçons de chant, et il faut que vous me cherchiez des élèves.

— Des élèves, oh! chère Lotte.

— Madame, croyez bien que je ne parle pas en petite fille. Personne ne sait combien j'ai travaillé depuis l'affreux procès. J'avais déjà mon idée. J'ai très-bien saisi le mécanisme des commencements et je saurais très-bien l'expliquer. Voyons, est-ce que je ne chante pas d'une manière étonnante pour mon âge? je ne parle pas de ma voix, je parle de ma méthode.

— J'ai été, en effet, frappée de tes progrès.

— Est-ce que Mme Guerblier, qui est si difficile, ne m'engage pas toujours à chanter? est-ce que le docteur, qui n'aime que la grande musique, n'a pas dit à Berthe que je lui faisais plaisir?



Pouf ouvrit une bouche effroyable. (P. 334, col. 2.)

— Et j'ajouterai qu'hier M. Guerblier m'a dit: Cette enfant attaque la note et pose sa voix comme une grande artiste.

— Vous voyez bien! s'écria Charlotte, dont la voix avait absolument perdu les notes voilées et mystérieuses et remontait naturellement à son diapason ordinaire. Oh! madame, je veux des élèves. Il y a des petites filles qui commencent le chant à dix ans et devant celles-là vous verrez comme je saurai me poser en grande personne. »

Et Charlotte, redressant son col de cygne, domina de toute la tête la petite Mme Parajoux.

« Chère enfant, je ne sais trop jusqu'à quel point ton projet est réalisable, reprit celle-ci, j'en parlerai à Marthe; mais sois tranquille, je te chercherai des élèves. Fanny a la voix très-juste et très-perlée, nous lui ferons commencer le chant. Le cours aurait lieu ici et une autre enfant dont la mère subit un peu les caprices et qui veut absolument apprendre à chanter, se joindrait à Fanny. En attendant, étudie, repasse tes exercices et surtout prends l'aplomb nécessaire. Veux-tu que je fasse venir Denys?

— Non, madame, car il me retiendrait, et je n'ai pas le temps de rester: j'ai encore une idée, un petit plan qu'il me faut mettre à exécution.

— Tu ne fais rien sans prévenir ta sœur, n'est-ce pas?

— Oh non! et ceci est une petite chose qui rentre tout à fait dans mes jeux. Les Grises, ne vous dérangez pas, je ne puis rester davantage. »

Malgré cette majestueuse injonction, les Grises se suspendirent en grappes à ses bras; mais elle demeura inflexible.

« Vous saurez que je vais devenir très-raisonnable, dit-elle, je ne jouerai plus que le dimanche. Demandez à votre maman si je ne dois pas être très-sérieuse. »

Ces paroles dites, elle se laissa embrasser et s'en alla à la recherche de Pouf, qui promenait Denys sur sa bonne épaule.

Quand Pouf et Denys se rencontraient, il fallait que Denys grimpât sur l'épaule de Pouf, d'où il regardait le monde d'un petit air tout dédaigneux.

Il ne parut pas charmé de voir finir aussi vite son agréable promenade, et il insinua dans la large oreille de Pouf, qui s'ouvrait à peu de distance de sa petite bouche, mille motifs de révolte contre l'autorité de Lotte. Il n'en descendit que plus vite par terre. L'invalide était incorruptible et observait envers Lotte la discipline militaire dans toute sa rigueur; il lui arrivait même de lui répondre : « Oui, mon col'nel, » quand la figure fine de Lotte prenait ses grands airs impératifs.

Donc, malgré Denys, Lotte et Pouf quittèrent la rue de l'Abbaye et s'en allèrent vers la rue d'Alger. Charlotte ne se départit pas de sa gravité pendant tout le chemin; malgré cela, son pas était bien léger pour son vieux conducteur. Elle se voyait bien souvent obligée de l'attendre; et pendant ces courtes haltes, la nature de ses réflexions montrait que son esprit restait occupé des mêmes pensées.

« Si mes élèves sont aux quatre coins de Paris, murmurait-elle, jamais Pouf ne pourra m'accompagner, il faudra qu'il se décide à apprendre la cuisine et que je prenne maman Gros-Cœur, qui est très-lourde, mais qui marche assez vite; j'enrubannerai son bonnet, et je garnirai un peu sa robe, afin qu'elle ait bonne mine. Plus tard, je prendrai un fiacre, et plus tard, beaucoup plus tard, j'aurai peut-être ma voiture..., mon professeur en a une. »

Ainsi, se nourrissant l'esprit d'agréables chimères, Charlotte regagna la rue d'Alger. Sur le palier elle rencontra Marthe qui sortait avec Mme Gnouft, et elle eut un singulier sourire de satisfaction.

« Je croyais que tu passais toute l'après-midi avec les Grises, dit Marthe : deux minutes plus tard tu trouvais la porte close. Veux-tu m'accompagner à la Ménagère, où je vais acheter deux ustensiles de cuisine dont nourrice a besoin?

— Oh! je suis très-fatiguée, dit Charlotte, j'aime mieux rester à la maison.

— Que vas-tu faire?

— De la musique; sois tranquille Marthe, je ne ferai que cela. »

Sur cette promesse, Marthe descendit et Charlotte entra en bondissant de joie dans le salon.

« Mon vieux Pouf, dit-elle, voilà tout ce que je désirais, rester un peu seule avec vous. Venez ici, dans ce salon, et asseyez-vous comme un pacha sur ce canapé. Voici ce dont il s'agit, tâchez de me bien comprendre et gardez-moi le secret. Je vais très-prochainement donner des leçons de chant.

— Vous, mademoiselle Lotte!

— Moi-même. Or, Pouf, il faut que je prenne beaucoup d'aplomb : c'est surtout l'aplomb qui pourrait me manquer, vu mon âge; j'ai pensé que rien ne vaudrait mieux pour cela que de faire des répétitions avec vous.

— Avec moi!..

— Oui, ce sont des semblants, par conséquent on s'imagine ce qu'on veut. Vous représenterez l'élève.

» J'arrive, je salue la maîtresse de la maison, ce sera ce portrait, et je vous fais chanter. Vous comprenez, Pouf, que cela m'habituera à parler comme un professeur, et quand je le serai pour de vrai, je ne serai point embarrassée. Asseyez-vous et ne bougez pas plus qu'un terme, mais répondez quelque chose à ce que je vous dirai, afin que je puisse continuer. Je vous appellerai mademoiselle, je vous en avertis. »

En prononçant ces paroles, Charlotte pesa sur le bras de Pouf qui se laissa choir sur le sofa; elle alla prendre plusieurs partitions, descendit le salon, le remonta, et salua gravement le portrait de Raoul, appendu contre la boiserie, puis, souriant au vieux Pouf qui attendait dans le plus grand calme, elle lui dit :

« Mademoiselle, aimez-vous à chanter?

— Un peu, avec les camarades.

— Je voudrais entendre votre voix; voulez-vous bien descendre, puis monter la gamme? »

Silence complet de Pouf.

« Voyons, suivez-moi, ouvrez bien la bouche; pas de timidité, allons, do, ré, mi, fa.

— Sauf votre permission, mademoiselle Lotte, je ne pourrai pas me mettre en gamme comme ça; j'aimerais mieux chanter une petite chanson.

— Eh bien! mademoiselle, commençons par là; chantez-moi ce qui vous vient le plus souvent à la mémoire, cela me fera connaître le timbre et l'étendue de votre voix. »

Charlotte fit un accord, et Pouf, ouvrant une bouche effroyable, se mit à chanter :

« As-tu vu la casquette, la casquette,
As-tu vu la casquette au père Bugeaud. »

Mais Charlotte, se levant soudain, fondit sur lui et lui plaçant sa main blanche devant la bouche :

« Quelle voix de tonnerre! dit-elle, les vitres en tremblent... et quelle bouche, mon Dieu, quelle bouche! le dôme des Invalides y entrerait. »

Mais, refoulant avec soin son envie de rire, et reprenant son rôle de professeur :

« Belle voix de contralto, dit-elle, son très-ample, mais un peu fort; adoucissez. »

Pouf, piqué d'honneur, se lécha les moustaches et reprit d'une voix de tête tellement discordante que Charlotte se boucha immédiatement les oreilles.

« Elle est faite, faite, faite, faite.
Elle est faite du castor le plus beau. »

— De grâce, laissons cette chanson, dit Charlotte, cherchez autre chose, vieux Pouf, celle-là me donne sur les nerfs.

— C'était pourtant bien joli dans les douars d'Afrique, mademoiselle Lotte.

— Peut-être, mais dans ce salon cette syllabe que vous répétez est un vrai beuglement. Vous savez bien autre chose, voyons?

— Mademoiselle Lotte, je n'ai guère jamais chanté que ça. Il y a bien quelque chose que je n'ai point oublié non plus, et pourtant c'est si loin que ça date de ma première communion.

— Est-ce possible, Pouf?

— Oui, mademoiselle Lotte, j'ai chanté ça toute une année avec ma bonne vieille mère qui n'était pas vieille alors et qui avait une voix de loriot. Savez-vous que j'ai été aussi un petit garçon, courant nu-pieds par les prés après mes vaches. Ah! j'étais bien heureux chez mes pauvres parents, qui étaient d'honnêtes gens.

— La première communion de Pouf, murmura Charlotte, en considérant l'invalide d'un air profond.

— C'est bien vieux, n'est-ce pas? il y a eu un moment où j'ai un peu oublié ce temps-là. Depuis que je vieillis, j'y repense, j'en parle à ma femme, et je vous en parlerais mademoiselle Lotte, n'était que j'ai peur de vous ennuyer.

— Cela ne m'ennuierait pas, mon cher Pouf, cela m'ennuierait moins que tous vos souvenirs de régiment; car enfin je n'ai jamais monté la garde, moi, je n'ai jamais fait l'exercice à feu, je n'ai jamais bivouaqué dans le désert, tandis que j'ai fait ma première communion comme vous. C'est drôle, une petite fille et un vieux troupier!

— C'est comme cela, vous savez le proverbe: chacun pour soi, pour son métier et le reste, mais le bon Dieu pour tous.

— Mon vieux Pouf, vous parlez très-bien, savez-vous? Mais si nous chantions. Mademoiselle, veuillez recommencer. »

Pouf fit un hum épouvantable pour se préparer le gosier et joignit machinalement ses deux mains légèrement déformées par les douleurs rhumatismales.

Puis ouvrant solennellement la bouche, il chanta d'une voix éclatante, mais juste :

« Bénissons à jamais
Le Seigneur et ses bienfaits.
Bénissons à jamais
Le Seigneur et ses bienfaits.
Ah! que c'est un bon père!
Qu'il a grand soin de nous!
Il nous supporte tous
Malgré notre misère.
Bénissons à jamais
Le Seigneur et ses bienfaits.
Bénissons....... .. »

Il s'arrêta soudain.

La porte s'était ouverte tout à coup et la figure solennellement effrayée de M. Marius se laissait entrevoir.

« Tirez-moi d'inquiétude, mademoiselle Charlotte, dit-il en levant les bras au ciel, il sort d'ici, est-ce bien d'ici? des cris effroyables. Ma sœur en est toute tremblante. »

Charlotte courut à lui.

« Rassurez-la, dit-elle, c'est mon vieux Pouf que je fais chanter pour m'amuser; la maison est très-sonore et répercute trop bien le son.

— Je savais qu'il n'y avait rien à craindre, répondit le bon M. Marius d'un air aimable; je ne suis venu que par condescendance pour Virginie, qui est nerveuse, très-nerveuse. »

Et regardant fixement Charlotte :

« Me pardonnez-vous de vous avoir dérangée, mademoiselle?

— Ah! de tout mon cœur, monsieur. »

Ils échangèrent quelques saluts et révérences et Charlotte retourna en riant vers le piano.

« Vous avez une voix formidable mon pauvre Pouf, dit-elle, et nous allons en rester là. Un dernier mot cependant de professeur à élève, il faut bien que je fasse semblant de lever la séance. » Elle prit les cahiers et revenant vers Pouf :

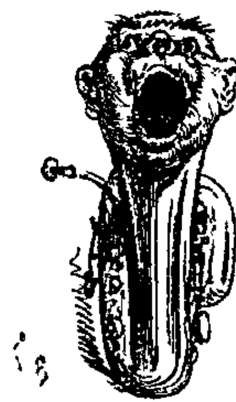
« Vous chanterez bien, mademoiselle, dit-elle avec une gravité magistrale, mais il faut étudier sérieusement et donner aux notes, en les croquant le moins possible, une grande heure par jour. Adieu, chère petite. »

Elle prit délicatement entre ses doigts le menton rugueux et ridé de Pouf et ajouta : « Bon courage, mon enfant, vous avez des dispositions remarquables, vous arriverez. » — « Madame, j'ai l'honneur de vous saluer. »

Elle adressa une profonde révérence au portrait de Raoul, fit quelques pas solennels et tournant tout à coup sur elle-même, elle dit :

« Sauvez-vous, mon cher Pouf, la répétition est finie, et jusqu'au retour de Marthe j'appartiens corps et âme à la musique instrumentale. »

A suivre. M[lle] ZENAÏDE FLEURIOT.



A TRAVERS LA FRANCE

—

GRAY

Gray, chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Saône, est la seconde ville du département par la population, mais elle dépasse de beaucoup Vesoul, le siége de la préfecture, en importance industrielle et commerciale. Située au point de croisement de deux chemins de fer, possédant un port très-fréquenté sur la grande rivière bourguignonne, la Saône, qui y passe entre de beaux quais et sous un large pont du XVIIIe siècle, entourée de territoires riches en productions agricoles, en minerai de fer et en carrières de pierres, Gray trouve dans ces avantages des éléments inépuisables de prospérité et elle en sait tirer parti.



Gray.

Ville moderne par son aspect et par son activité, Gray compte néanmoins une existence plus de quinze fois séculaire, et son nom revient assez souvent sous la plume des historiens. Il n'en pourrait être autrement. Les événements politiques qui se sont succédé depuis Charlemagne jusqu'à nos jours ont fait de la Franche-Comté un théâtre presque nécessaire de guerres et de combats. Allemands, Français, Bourguignons, Espagnols, Lorrains, se sont disputé avec acharnement cette province. Gray, qui en dépendait, eut sa part des calamités qu'entraînèrent de fréquentes invasions. Entourée de murs et défendue par un château dès le XIe siècle, elle eut à soutenir des siéges nombreux. En 1478, elle se distingua par un acte de vigueur dont elle ne songe guère à se glorifier, car des Français en furent les victimes.

Charles le Téméraire venait de périr devant Nancy et le roi Louis XI cherchait à mettre la main sur une partie de ses vastes possessions. Gray fut occupée par une forte garnison française, dont les rapines et les vexations irritèrent les habitants. Ceux-ci envoyèrent au dehors des émissaires secrets qui ramenèrent une troupe de soldats et d'aventuriers. La ville se reconquit elle-même; le lieutenant de Louis XI, surpris dans la citadelle, n'eut pas le temps d'en assurer la défense, et la plupart des siens tombèrent sous les coups des Bourguignons.

Devenue plus tard cité espagnole, Gray se montra fidèle à ses nouveaux maîtres, et ne se prêta qu'à regret aux desseins de Louis XIV sur la Franche-Comté. Elle fut la dernière à se soumettre au grand roi, et lorsqu'elle fut obligée de céder, elle trouva encore le moyen de manifester sa répugnance. Ce fut le maire de Gray qui eut le courage de dire à Louis XIV en lui présentant les clefs de la ville : « Sire, votre conquête serait plus glorieuse si elle vous avait été disputée. »

On ne trouverait plus aujourd'hui chez les habitants de Gray l'éloignement qu'éprouvèrent leurs ancêtres pour la domination française. Pour eux comme pour les Francs-Comtois, la France est aujourd'hui une patrie aimée, dont la force brutale pourrait seule les séparer.

A. SAINT-PAUL.



Son ami lui indiqua la manière de s'en servir. (P. 338, col. 2.)

TOM BROWN[1]

IV

Arrivée à Rugby. — Tom y trouve un guide. — La « citadelle » d'un écolier anglais. — Le dîner. — L'appel.

Un de ces jeunes écoliers se détacha d'un groupe et monta derrière la diligence. Il commença par adresser un signe de tête au garde en lui disant : « Comment va, Jem ? » Puis il se tourna brusquement du côté de Tom, le dévisagea pendant une minute et se décida enfin à lui adresser la parole : « Dites donc, vous, est-ce que vous ne vous appelez pas Brown ?

— Oui, dit Tom, profondément surpris ; il était heureux cependant de tomber sur quelqu'un qui avait l'air de le connaître.

— Je m'en doutais, vous connaissez ma vieille tante, miss East ; elle demeure par là-bas, du côté de chez vous, dans le Berkshire. Elle m'a écrit que vous arriviez aujourd'hui et m'a prié de vous piloter. »

Tom n'aimait pas trop l'air de protection de son nouvel ami, qui était de son âge et de sa taille, mais qui avait un remarquable sang-froid et une grande assurance ; c'était ce qui déplaisait le plus à Tom, et ce qu'il ne pouvait s'empêcher en même temps d'admirer et d'envier. Ce sentiment d'admiration et d'envie s'accrut encore quand le jeune monsieur interpella trois ou quatre individus, moitié portefaix, moitié garçons d'écurie, qui avaient un air assez peu respectable. A la fin, il s'arrangea avec l'un d'eux qui répondait au surnom de Cooey, pour porter le bagage de Tom à la pension, moyennant douze sous. « Vous savez, Cooey, que cela soit fait dans dix minutes, ou vous aurez affaire à moi. Allons, Brown, venez. » Et le jeune potentat s'en alla en se donnant de grands airs, les mains dans ses poches, accompagné de Tom.

« Très-bien, monsieur, » dit Cooey en portant la main à son chapeau ; en même temps il adressa un clignement d'œil à ses camarades.

« Ho ! ho ! dit East en s'arrêtant, et en regardant Tom, cela ne se fait pas, n'avez-vous pas un chapeau ? on ne porte pas de casquettes ici. Il n'y a que les rustres qui en portent. Ah bien ! si vous paraissiez dans la grande cour[1] avec cette chose sur la tête, je... ne sais pas ce qui arriverait. »

1. Suite. — Voy. pages 305 et 321.

1. The quadrangle.

Le carton à chapeau de Tom fut extrait du fouillis des bagages, et Tom fut immédiatement orné du « couvercle de cérémonie », selon l'expression pittoresque de son nouvel ami. Il ne s'était pas passé une minute lorsque son goût dédaigneux lui inspira une nouvelle critique ; le chapeau était trop luisant. On entra chez Nixon le chapelier, où Tom trouva son affaire ; Nixon se chargea de faire porter dans une demi-heure le chapeau n° 1 chez la gouvernante de la Grande-Pension.

« Vous savez, dit East, tout en marchant vers l'École, tout dépend de la première impression. Si un nouveau n'a rien de ridicule dans sa personne, s'il répond hardiment, et sait lever la tête, il est sauvé. Vous n'avez en vous rien qui choque, mais cette casquette vous aurait joué un mauvais tour. Vous voyez que j'en use bien avec vous ; c'est parce que mon père connaît le vôtre, et que je désire plaire à la vieille dame. Elle m'a donné un demi-souverain, ce semestre ; peut-être aurai-je un souverain entier le semestre prochain, si je sais me mettre bien dans ses petits papiers. »


Le jeune potentat se donnait de grands airs. (P. 337, col. 2.)

A la grande porte, quelques flâneurs demandèrent à Tom qui il était ? d'où il venait? quel âge il avait? dans quelle classe il allait entrer? Satisfaits de ses réponses, ils le laissèrent passer.

East le conduisit à l'appartement de la gouvernante, lui fit donner la clef de sa malle pour qu'on pût déballer ses affaires, et raconta l'histoire du chapeau, de façon à bien mettre en lumière sa présence d'esprit. La matrone se mit à rire et déclara qu'il était le plus avisé des *nouveaux*. East, saisi d'indignation en s'entendant traiter de *nouveau*, entraîna vivement Tom vers le quadrangle. Chemin faisant, il lui fit subir un examen, et déclara qu'ils seraient probablement dans la même classe et pourraient faire leurs préparations ensemble.

« Maintenant, entrez voir mon étude ; nous avons juste le temps avant le diner. »

Tom suivit son guide à travers la grande salle, qui donne sur la cour carrée. C'est une grande pièce de trente pieds de long, haute de dix-huit environ, avec deux grandes tables qui s'étendent d'un bout à l'autre, et deux grandes cheminées où brillait un bon feu. Quelques groupes d'écoliers flânaient autour d'une des cheminées. Quelques-uns crièrent à East de s'arrêter ; mais il fila avec son protégé, et le pilota à travers de longs corridors sombres ; un grand feu brûlait au bout de chacun de ces corridors, sur lesquels donnaient les portes des études. L'étude de East s'ouvrait sur le corridor du fond. Ils fermèrent la porte sur eux, ils tirèrent les verrous, en cas qu'on les eût poursuivis, et, pour la première fois, Tom se trouva dans la « citadelle » d'un écolier de Rugby.

Il s'attendait à voir tous les élèves travailler dans la même étude, et non pas chacun dans la sienne. Ce qu'il vit l'étonna, et ce palais lui plut.

C'était un bien petit palais à la vérité, un palais de six pieds de long sur quatre de large. Il y faisait peut-être un peu sombre, parce qu'il y avait des barreaux et un grillage à la fenêtre ; et s'il y avait des barreaux et un grillage, c'est que l'étude était au rez-de-chaussée, et qu'on voulait empêcher les petits écoliers de sortir après la clôture des portes, ou d'introduire par les fenêtres des objets de contrebande. Néanmoins Tom trouva que c'était un petit endroit fait pour réjouir la vue. L'extrémité, du côté de la fenêtre, était occupée par une table carrée, recouverte d'un tapis rayé bleu et rouge, presque propre ; un sopha peu moelleux fournissait un siége pour une personne, ou pour deux si l'on se serrait. Le canapé était escorté d'une bonne grosse chaise de bois ; de sorte que trois élèves pouvaient travailler à la fois. Les murs étaient lambrissés à moitié de leur hauteur, le lambris était recouvert d'une étoffe verte, et le reste du mur était orné d'un papier à fond clair ; on y avait suspendu trois ou quatre gravures représentant des têtes de chiens, Grimaldi gagnant le steeple-chase d'Aylesbury, Amy Robsart, et Tom Crib, dans une attitude défensive qui faisait peu d'honneur à sa science, à supposer que l'artiste l'eût représenté tel qu'il était. Au-dessus de la porte, il y avait une rangée de champignons pour accrocher les chapeaux ; de chaque côté, des tablettes pour mettre les livres, et sous les tablettes, des buffets qui contenaient pêle-mêle des livres classiques, une tasse ou deux, une souricière, des chandeliers, des courroies de cuir, un sac de futaine, et certains objets étranges qui étonnèrent beaucoup Tom, jusqu'au moment où son ami lui expliqua que c'étaient des fers pour grimper sur les

arbres, et lui indiqua la manière de s'en servir. Une crosse de cricket et une petite canne à pêcher à la ligne étaient debout, le long du mur, dans un coin.

East, avec un camarade de sa classe, occupait ce palais, qui offrait plus d'intérêt à Tom que le château de Windsor ou toute autre résidence royale des Iles Britanniques. N'allait-il pas être bientôt le copropriétaire d'un sanctuaire pareil! n'était-ce pas le premier endroit dont il pourrait dire : « Je suis ici *chez moi!* »

« Ainsi, j'aurai aussi une étude comme celle-ci?

— Naturellement; lundi on vous mettra avec un autre élève; d'ici là, vous pouvez vous tenir ici.

— Comme c'est gentil!

— Assez gentil, répondit East d'un ton de supériorité; seulement quelquefois il y fait un froid de loup, le soir. Gower (mon camarade) et moi, nous faisons quelquefois un feu de papier après souper; mais cela produit trop de fumée.

— Eh bien, et ce grand feu qui est au bout du corridor? dit Tom.

— On n'en jouit guère, répondit East, Jones le *præpostor*[1] a son étude à côté. Il a tendu une tringle et suspendu un rideau en travers du corridor. Le soir il tire le rideau et laisse la porte de son étude ouverte. Il accapare le feu à lui tout seul; et il nous entend dès que nous sortons de notre étude après huit heures, ou que nous faisons le moindre bruit.»



Tom fut servi le dernier. (P. 339, col. 2.)

A une heure et un quart la cloche commença à sonner le dîner; Tom et son ami se rendirent à la grande salle. Tom se plaça au bout de la seconde table, tout près du *præpostor*, qui siégeait en cet endroit pour maintenir l'ordre; East était de quelques places plus haut. Alors, pour la première fois, Tom vit en corps ses futurs compagnons. Ils entraient à la file, les uns tout rouges et tout échauffés d'avoir joué au *football*, ou d'avoir fait une longue promenade; les autres, pâles et grelottants pour avoir trop travaillé dans leurs études; les autres revenaient de se chauffer au feu du pâtissier; ces mortels délicats apportaient avec eux des pickles et des sauces dans de petites fioles, pour relever la saveur du dîner. Un grand personnage barbu, que Tom prit pour un maître, fit l'appel, pendant que l'on découpait rapidement les grosses pièces de viande sur une troisième table dans un coin.

Tom fut servi le dernier; en attendant son tour, il était tout yeux, regardant d'abord, non sans terreur, le grand personnage assis à côté de lui. Ce personnage fut servi le premier; tout en mangeant, il lisait un livre d'aspect rébarbatif. Quand il se leva pour aller auprès du feu, Tom se mit à considérer les petits

1. Elève de la 6e classe qui surveille les petits.

garçons dont il était entouré; les uns lisaient, les autres bavardaient tout bas, ou volaient le pain du voisin, ou se lançaient des boulettes, ou enfonçaient leurs fourchettes dans la nappe. Sa curiosité ne l'empêcha pas de dîner solidement. Le grand personnage cria : « Levez-vous ! » et dit les grâces.

« Allons à l'*enclos*, dit East.

— Allons à l'enclos, » répondit Tom avec empressement. Ils traversèrent le quadrangle, la cour de la cinquième première, et arrivèrent sur le terrain des jeux. East montra à son protégé la chapelle et derrière la chapelle l'endroit où les querelles se vidaient à coups de poing. On avait choisi ce terrain parce que c'était le plus éloigné des logements des maîtres, qu'on ne voyait plus de ce côté après la première classe ou l'appel.

« Dites-moi, demanda East, ne trouvez-vous pas qu'il fait horriblement froid? si nous faisions une petite course, » et il s'élança, suivi de très-près par Tom. East courait le plus fort qu'il pouvait; son compagnon, qui n'était pas novice à la course, et qui tenait à montrer que, s'il était un *nouveau*, il n'était pas une poule mouillée, faisait de son mieux.

Ils traversèrent ainsi l'enclos, et quand ils s'arrêtèrent, la distance qui les séparait n'était pas d'un mètre.

« Hé, mais ! dit East, quand il eut repris haleine, en regardant Tom avec un certain respect, savez-vous que vous n'êtes pas mauvais coureur, mais pas du tout? Je suis aussi bouillant qu'une rôtie !

— Mais pourquoi portez-vous un pantalon blanc en hiver? dit Tom. Il avait remarqué que presque tous les élèves de la Grande-Pension étaient en pantalon blanc.

— Comment, vous ne savez pas ? C'est vrai, j'oubliais; c'est aujourd'hui la grande lutte de la Grande-Pension. Oui, la Grande-Pension lutte au *football*, contre tout le reste de l'école. Nous portons des pantalons blancs pour bien leur montrer que nous n'avons pas peur des horions. Vous avez de la chance d'être arrivé aujourd'hui; vous verrez cela. Brooke m'a permis de prendre part au jeu.

— Qu'est-ce que c'est que Brooke ?

— C'est ce grand élève qui a fait l'appel au dîner. C'est le coq de l'école, et la tête de notre pension. A Rugby, il est le premier joueur de football.

— Oh ! montrez-moi l'endroit où l'on joue. Parlez-moi de tout cela. J'aime le jeu de *football;* j'y ai joué toute ma vie. Croyez-vous que Brooke voudrait me laisser jouer ?

— Allons donc ! s'écria East non sans indignation, vous ne savez pas les règles du jeu, il vous faudrait un mois pour les apprendre. Ce n'est pas une petite affaire de prendre part à un défi, je vous en réponds; c'est bien autre chose que vos jeux des écoles privées. Ce semestre, il y a déjà eu une clavicule brisée, et une demi-douzaine d'élèves estropiés; l'année dernière, un joueur a eu la jambe cassée. »

Tom écouta avec le plus profond respect l'énumération de ces divers accidents. East et lui arrivèrent tout en causant à un endroit où deux énormes poteaux étaient plantés en terre à une quinzaine de pieds l'un de l'autre; une traverse les réunissait à une hauteur de dix pieds à peu près.

« C'est un des buts, dit East, et vous voyez l'autre en face, près du mur du docteur. La partie est en trois points; le côté qui a fait deux points a gagné. Pour faire un point, il faut lancer le ballon juste entre ces deux poteaux, par-dessus la traverse. Si haut que le ballon soit lancé, le coup est bon, pourvu qu'il passe dans l'espace indiqué par les deux poteaux. »

East, pour se faire valoir aux yeux de Tom, entra dans une foule d'explications techniques où le nouveau venu se perdait complétement. Il se demandait en même temps s'il y avait, dans ces grandes parties, autant d'os brisés que son guide se plaisait à le dire.

Cependant, tout en devisant, ils avaient traversé de nouveau la cour de la cinquième et étaient revenus au quadrangle. En attendant l'appel, des écoliers s'exerçaient à lancer le ballon, qu'ils se renvoyaient de l'un à l'autre. Tous les joueurs appartenaient aux petites classes : c'étaient des amis de East. Tom eut le plaisir d'essayer ses forces; voulant imiter East, il commença par enfoncer son pied de trois pouces en terre; au second essai, l'on aurait dit qu'il tenait absolument à lancer sa jambe en l'air; mais il apprit bien vite à se garder de ces deux excès, et mérita les éloges de son ami.

A mesure que l'heure approchait, le nombre des élèves augmentait; les élèves des autres pensions chassaient devant eux des ballons tout en se rendant à l'appel. Au moment où l'heure sonna, cent cinquante écoliers étaient très-animés après leurs ballons. Le jeu cessa tout à coup : le maître de semaine, en toque et en robe, venait de paraître. L'école tout entière, composée de trois cents élèves, entra dans la grande salle pour l'appel.

« Puis-je entrer? dit Tom.

— Oui, répondit East, personne ne vous dira rien. Mais au bout d'un mois vous ne serez pas si pressé de courir à l'appel. »

Le maître de semaine monta dans une chaire qui était près de l'entrée. Un des *præpostors* se tenait sur les marches de la chaire; les trois autres se promenaient de long en large en criant : « Silence ! silence ! » La sixième classe (c'est la plus élevée), était tout près de la porte, à gauche; elle se composait de trente élèves, de vrais hommes, à ce que pensait Tom qui les regardait de loin avec une profonde admiration. La cinquième était derrière eux; le nombre des élèves était double de celui de la sixième, mais ils n'étaient pas si grands. Voilà ce qu'il y avait à gauche. A droite, la seconde cinquième, et les classes des petits. Les *præpostors* continuaient à se promener au milieu.

Le *præpostor*, qui est auprès du maître, fait l'appel, en commençant par la sixième. Chaque écolier répond : « Présent ! » à l'appel de son nom, et sort ensuite. Quelques élèves de sixième s'arrêtent à la porte pour veiller à ce que tout le monde se rende sur le terrain des jeux. Bon gré, mal gré, tout le monde doit y assister.

Les autres élèves de sixième se rendent tout droit à l'enclos, pour veiller à ce que personne ne s'échappe par les portes latérales.

Cette précaution est inutile en ce qui concerne les élèves de la Grande-Pension. « On ne nous surveille pas, nous, dit East avec orgueil, on se fie à notre honneur. Si quelqu'un faisait mine de se sauver, un jour comme celui-ci, c'est à nous qu'il aurait affaire. »

Comme le maître de semaine est myope, et que les *præpostors* sont de petite taille, et un peu distraits à cause de la grande affaire du jour, les élèves des classes inférieures, en attendant qu'on appelle leur nom, s'amusent à se lancer des glands, qui volent dans toutes les directions. De temps à autre, les *præpostors* se précipitent sur les groupes et tombent à coups de canne sur quelque pauvre petit garçon bien tranquille, qui a aussi grand'peur des coups de canne que des glands. Les coupables se tirent habilement d'affaire en se faufilant.

A suivre. Imité de l'anglais par LEVOISIN.



LES CAUSERIES DU JEUDI

—

L'ORDRE DE LA TOISON D'OR

Il était une fois — il y a de cela quatre siècles et demi — certain prince qui aimait à s'intituler lui-même le *duc des bons vins,* parce que le duché dont il portait le nom n'était autre que cette Bourgogne, où, comme vous le savez, la vigne donne de si délicats produits.

Ce prince, appelé Philippe, était le fils de ce fameux Jean dit Sans-Peur, que les trop zélés serviteurs du dauphin de France, plus tard Charles VII, assassinèrent sur le pont de Montereau, où il s'était rendu pour converser avec leur maître.

Duc de Bourgogne en fait, il était cependant né dans les Flandres, qui alors appartenaient à sa famille, et ce ne fut pas sans peine d'ailleurs que, pour sa part, il garda dans l'obéissance cette province. A ce point que, tout en méritant que les Bourguignons lui donnassent le titre de *Bon* qu'il a conservé dans l'histoire locale, il fut toujours considéré par les Flamands comme le père des tyrans, tant il dut user de violence et de rigueur par l'intermédiaire de ses lieutenants pour rester en possession de cette province de l'héritage paternel.

C'était d'ailleurs une bien singulière et bien triste époque que celle où les ducs de Bourgogne naissaient Flamands et où un prince, venant à un prétendu rendez-vous amical, se trouvait mis à mort, absolument comme une bête fauve attirée dans un piége par un appât de mine innocente.

C'était l'époque où ce qu'on appelait le royaume de France appartenait un peu à tout le monde, excepté aux Français ; l'époque où un nommé Jacques Cœur, simple marchand de Bourges, trouvait dans les profits de son négoce assez d'argent pour solder une armée au nom du roi Charles VII, qui devait plus tard le laisser condamner, bannir et surtout dépouiller pour des trahisons imaginaires; c'était l'époque où une pauvre bergère prenait l'épée pour achever par des miracles de bravoure une guerre de cent ans, et s'en allait expier héroïquement sur le bûcher l'honneur d'avoir aimé et délivré son pays ; l'époque où la misère, la famine, les maladies, sévissaient si cruellement et depuis si longtemps, que l'on trouvait dans le cœur même du pays des villes laissées seules par défaut d'habitants, et que l'on voyait dans les campagnes ravagées des gens qui essayaient de se faire du pain avec une sorte de terre argileuse.

En ces temps où la guerre était en quelque sorte l'état normal de la société, ceux qui commandaient les guerroyeurs devaient tenir à haut prix la valeur, et tendre à relever par tous les moyens possibles, en même temps que la dignité des caractères, le prestige des gens appelés à soutenir leurs droits si souvent et si brutalement contestés.

La fondation, la création des ordres de chevalerie était depuis longtemps déjà, lorsque vivait Philippe le Bon, un des principaux moyens par lesquels les princes tachaient d'atteindre un but.

Le service militaire n'étant guère dévolu alors qu'aux hommes de naissance noble, l'admission de tels ou tels de ces hommes dans un ordre spécial constituait un degré de noblesse de plus, qui faisait d'eux et de leurs confrères investis du même honneur une véritable légion d'élite. Ils devenaient ainsi gens de choix parmi les gens de distinction qui déjà composaient le corps de la gentilhommerie en général. Et il va de soi que l'honneur reçu par l'admission dans un ordre était considéré comme d'autant plus grand, d'autant plus digne de recherche, que le prince qui le dispensait était plus puissant, et en rendait plus rare la faveur.

Or, en l'an 1429, ce duc de Bourgogne, Philippe le Bon, le jour même où il épousait à Bruges la princesse Élisabeth de Portugal, « *savoir fit à tous présents et à venir,* » comme dit la patente rédigée par lui, « *qu'il créait et ordonnait un ordre et fraternite de chevalerie, ou aimable compagnie de certain nombre de chevaliers, qu'il voulait être appelé* l'ORDRE DE LA TOISON D'OR. »

Cet ordre ne devait être composé à l'origine que de vingt-quatre chevaliers qui, tous de noble extraction, ne pouvaient, excepté les empereurs et les rois appelés à en faire partie, appartenir à aucun autre ordre. Un peu plus tard il y en eut trente. En 1516 l'empereur Charles-Quint, alors grand-maître de l'ordre comme descendant du fondateur, éleva à cinquante ce nombre, qui depuis, je crois, ne fut jamais beaucoup augmenté. Et ce fut du reste au petit nombre des cheveliers créés, ainsi qu'au rang occupé par les princes qui en furent successivement les chefs, que *l'ordre de la Toison d'or*, fondé par un simple duc de Bourgogne, mais passé aux mains des princes qui étaient à la fois rois d'Espagne et empereurs d'Autriche, dut le privilége de jouir de la plus grande considération dans la chrétienté. En 1700, époque où s'éteignit en Espagne la descendance de Charles-Quint, une longue discussion s'éleva entre les Bourbons de France, qui avaient hérité du trône espagnol, et la maison d'Autriche, à propos de la maîtrise de l'ordre de la Toison d'or, que les souverains allemands voulaient s'attribuer en propre. Mais enfin il fut convenu que la Toison d'or aurait simultanément deux grands-maîtres : le roi d'Espagne et le chef de la maison d'Autriche. Et depuis il en a toujours été ainsi.

Quoi qu'il en soit, les historiens, même ceux qui vécurent aux temps les plus rapprochés de la fondation de cet ordre fameux, n'ont jamais pu s'accorder sur la question de savoir pourquoi le fondateur avait choisi le titre qu'il lui a donné.

L'un nous dira par exemple que le duc Philippe voulut par là faire allusion à la couleur des cheveux de la duchesse sa femme. En vérité, si la dame avait une chevelure dorée, elle aurait pu être flattée que cette circonstance fût rappelée en ce qui touche à la couleur ; mais que du même coup l'ornement de sa tête fut qualifié de toison, c'est ce qui certainement ne lui aurait pas paru d'une galanterie bien raffinée.

Un autre affirme que le prince avait en vue l'histoire du fameux Gédéon, ce vaillant chef de la nation juive, qui pour savoir si Dieu était avec lui, exposait la nuit une toison en plein air, et selon qu'il la retrouvait sèche ou humide le matin, concluait à l'assistance ou au dédain de l'Éternel. Ce qui donna lieu à cette interprétation, c'est que l'histoire de Gédéon était représentée sur des tapisseries que possédait le duc Philippe.

Un troisième va plus carrément au but, et déclare qu'il n'y a au monde qu'une toison d'or à laquelle il soit possible de faire allusion, à savoir la toison d'or mythologique que le héros Jason était allé conquérir ; et cette opinion aurait pu paraître d'autant plus probable, que dans la formule du vœu que devaient prononcer les chevaliers, ceux-ci s'engageaient à se tenir toujours prêts pour une croisade contre le grand Turc, ennemi du nom chrétien, expédition lointaine qui pouvait bien être assimilée à celle des Argonautes conduits par Jason.

Un quatrième, se rangeant à l'avis du troisième, l'appuya d'une singulière preuve. « Le duc Philippe dit-il, a eu parfaitement en vue la célèbre toison mythologique, car les pays sur lesquels il règne sont d'une fertilité sans exemple, comme ceux qu'alla visiter Jason ; et d'ailleurs les cinq premières lettres du nom *Jason* ne sont-elles pas justement celles qui commencent le nom des mois de l'année où l'on récolte les fruits. Voyez plutôt :

J uillet
A oût
S eptembre
O ctobre
N ovembre. »

On n'est vraiment pas plus ingénieux.

Un cinquième prétendit bien aussi que le duc Philippe avait aussi voulu faire honneur au commerce et à l'industrie des laines qui florissaient déjà dans les Flandres et qui étaient pour ces provinces une vraie mine d'or.

En somme il y eut tant d'explications diverses que la chose resta complétement inexpliquée.

Toujours est-il que l'ordre, devenu, comme je l'ai déjà remarqué, l'apanage d'une des maisons royales les plus puissantes de l'Europe, garda un prestige que même de nos jours il est loin d'avoir perdu, puisque les chefs d'État ou grands personnages politiques à qui les rois d'Espagne s'avisent de le conférer se regardent comme très-honorés en le recevant.

Autrefois la réception d'un chevalier de la Toison d'or donnait lieu au plus minutieux cérémonial et, pour en savoir quelque chose, il faut lire dans les mémoires du fameux duc de Saint-Simon ce qui fut fait quand le fils de celui-ci reçut le collier des mains du roi d'Espagne Philippe V.

La description de cette prise de collier n'emplit pas moins de vingt pages, et pourtant le noble écrivain se plaint que ce genre de céromonie ait beaucoup perdu de sa pompe originelle. Dès cette époque, paraît-il, les chevaliers ne portaient plus l'habit spécial et magnifique que leur avait assigné le fondateur ; tout se bornait déjà au don du collier, joyau splendide, qui a d'autant plus de prix que l'usage veut qu'à la mort d'un chevalier la famille du défunt rende ce collier au chef de l'ordre, de telle sorte que chaque collier à en propre une histoire, faite des souvenirs plus ou moins illustres des personnages qui l'ont reçu à diverses époques.

C'est ainsi par exemple que, dit-on, le collier remis dernièrement au maréchal de Mac-Mahon, président de la République française, ne serait autre que celui de Charles-Quint, ce fameux empereur qui,

comme démissionnaire de son titre de membre de l'ordre de la Toison d'or et si ses insignes passèrent de ce fait à un autre titulaire.

Ces insignes, les héraldistes les décrivent ainsi :





Philippe le Bon, duc de Bourgogne. (P. 341, col. 1.)

dégoûté de la grandeur, las de trop de puissance, changea son manteau royal contre une robe du moine, et quitta son palais pour vivre au fond d'un couvent.

On ne dit pas si, quand il eut abdiqué la couronne en faveur de son fils, Charles-Quint fut considéré

« Le collier est d'or et composé d'un petit mouton suspendu par le milieu du corps, et soutenu par un cercle formé de *fusils*, séparés par des cailloux d'où sortent des flammes. »

Vous avez bien lu, n'est-ce pas ? — De fusils; et

voilà que vous vous demandez si au commencement du xve siècle, quand Philippe de Bourgogne adopta le modèle du collier de son ordre, on avait déjà inventé les fusils, ces armes que vous avez vues aux mains des soldats.

Point du tout, mes enfants ; mais les *fusils* dont il s'agit ici ne sont autre chose que les espèces de grandes boucles d'acier ou briquets qui servaient à nos pères à se procurer du feu, en les frappant contre les cailloux ou *silex*, qui figurent dans le collier de la Toison[1]; ce qui explique cette devise latine, que Philippe le Bon avait jointe à ces fulgurants emblèmes : *Ante ferit quam flamma micat* (le coup frappe avant que la flamme brille).

J'avais tantôt sous les yeux le frontispice d'un gros et somptueux livre écrit au siècle dernier sur ce même ordre de la Toison d'or.

Là sont assis sur un nuage deux charmants anges joufflus qui se livrent à une occupation dont vous seriez certainement bien empêchés de trouver l'explication, vous qui n'avez encore que peu d'années sur la tête. Tandis que pour moi, l'oncle aux cheveux blancs, c'est un souvenir qui se réveille.

Lorsque j'avais votre âge, je voyais faire tous les jours ce que les deux anges font sur cette image. L'un frappe le briquet contre une pierre, l'autre présente ouverte au-dessous une petite boîte, dont il a enlevé le couvercle et qui contient de l'amadou ou du linge brûlé, destiné à recevoir l'étincelle ; car c'était ainsi qu'on procédait au temps où j'avais votre âge, quand on voulait avoir du feu : opération lente et souvent difficile dont vous n'avez plus même l'idée, vous qui jureriez volontiers que l'allumette à friction exista de toute éternité...

Mais je vous demande un peu où m'a conduit la Toison d'or et ses briquets.

Ah ! vraiment, vous ne comptiez guère
Voir l'allumette en cette affaire.

Bah ! l'oncle Anselme ne vous semblera pas pendable pour si peu. Une autre fois, il s'observera mieux... peut-être.

L'ONCLE ANSELME.

1. Nous pouvons noter d'ailleurs que l'arme à feu, jusque-là désignée sous les noms de *mousquets*, *arquebuses*, ne reçut celui de fusil que le jour où l'on y adapta une *batterie* qui enflammait le coup par le choc d'une pierre et d'un morceau d'acier.

Quant au mot *fusil* en lui-même, il vient de l'italien *focile*, *fucile*, dérivant du latin *focus*, feu, signifiant briquet ou instrument à produire du feu.



LES LIVRES JAPONAIS

Il est peu de peuples qui possèdent à un plus haut degré l'amour des livres, et surtout des livres illustrés, que les Japonais. Et l'on peut dire que sous ce rapport ils nous ont non-seulement précédés de plusieurs siècles, mais qu'ils nous distancent encore de beaucoup dans certaines branches de cette industrie.

Lorsque, il y a une quarantaine d'années à peine, les premiers livres japonais arrivèrent en Europe, leur apparition produisit parmi les bibliophiles un étonnement général. La finesse du papier, l'élégante disposition des caractères eux-mêmes d'une forme si baroque, et enfin, surtout, la profusion des gravures, laissaient en arrière les productions ordinaires de notre industrie.

Depuis, on peut dire que les gravures et dessins japonais ont tellement influencé les dessinateurs européens, qu'il est certains pays, l'Angleterre et l'Amérique entre autres, où les journaux et les publications périodiques paraissent avoir été illustrés à Yédo plutôt qu'à Londres ou à New-York.

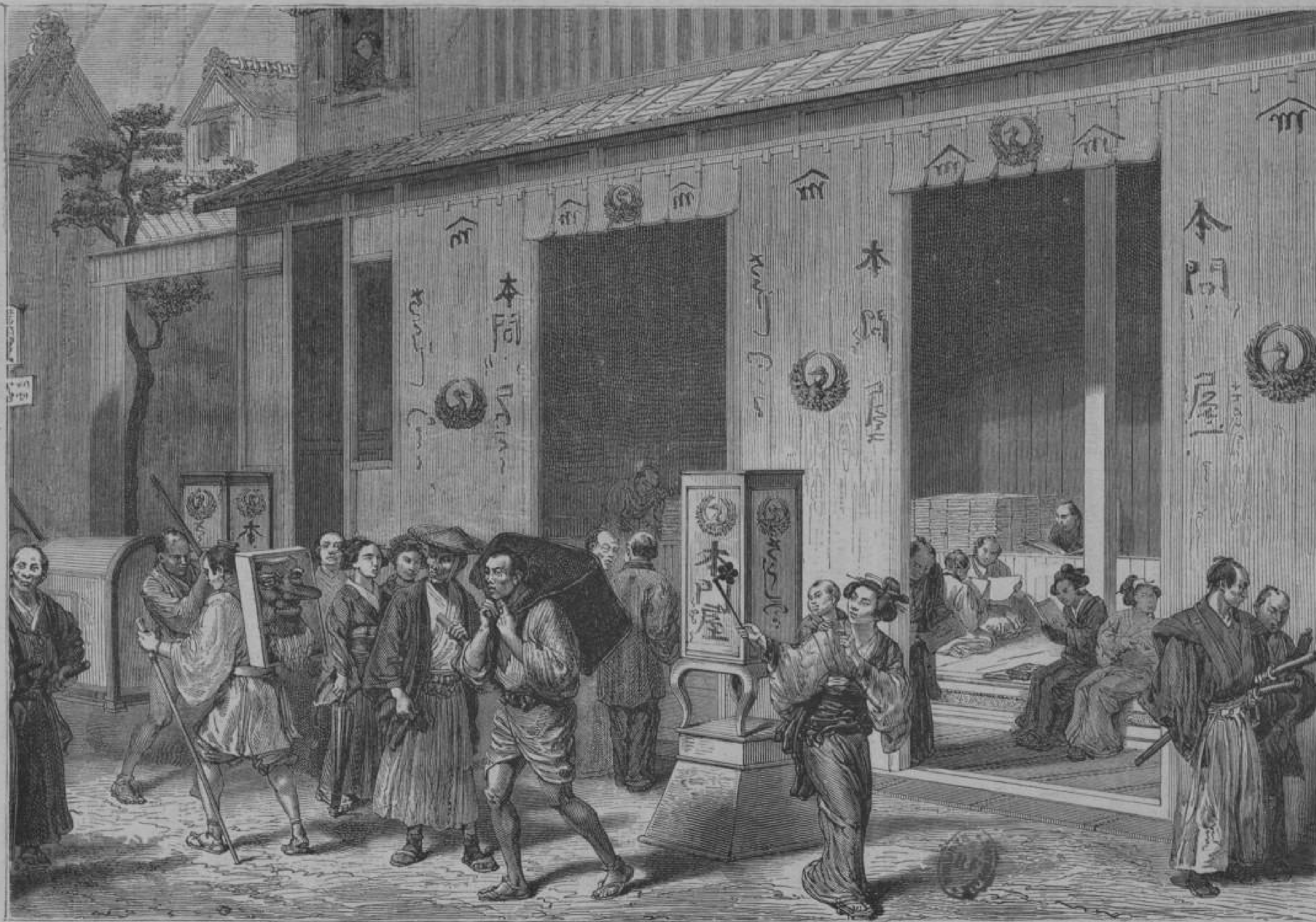
Le livre japonais dépasse rarement par lui-même l'importance de la brochure, et ses gravures y occupent presque toujours une place supérieure au texte. Ces gravures, d'un dessin si remarquable, sont illuminées, par un procédé mécanique, de teintes éclatantes, admirablement combinées et dont le secret échappe à nos coloristes.

On peut dire qu'au Japon, en dehors des gens appartenant au rebut même de la société, tout le monde sait lire et écrire ; aussi les livres sont-ils fort nombreux et fort goûtés du public.

La ville de Yédo, la capitale commerciale de l'empire, possède de nombreuses librairies, où à côté des abécédaires illustrés, des classiques, des recueils de poésies populaires, des chansons, se trouvent entassées des merveilles qui font bondir le cœur de l'amateur européen.

M. Humbert, le savant monographe de l'empire du Soleil-Levant, fait une description enthousiaste d'une de ses visites à une librairie de Yédo.

« Ici, dit-il, c'étaient de vieilles encyclopédies, enrichies de planches qui semblaient être sorties des officines allemandes du moyen âge ; là, des albums d'esquisses à l'encre de chine, reproduits sur bois, en fac-simile d'une étonnante énergie, ou des recueils de contes et scènes populaires, ornés de sujets à deux teintes, au moyen de procédés qui nous sont tout à fait inconnus. De nombreuses peintures sur soie et sur papier végétal représentaient les ponts, les marchés, les théâtres, tous les lieux de rendez-vous et tous les types des classes ouvrières et de la société bourgeoise de Yédo. Quel trésor pour l'étude du peuple japonais, que ces croquis inspirés par les scènes de



Une librairie, à Yédo. (P. 344, col. 2.)

la rue et des jardins publics! Quelle mine à exploiter que ces liasses poudreuses et maculées, d'où je sortis cent-deux pièces achevées et cent trente ébauches consacrées exclusivement aux classes de la société des quartiers aristocratiques, des casernes et des bonzeries. »

LÉON DIVES.

LES ANIMAUX QUI DORMENT

PENDANT L'HIVER[1]

Si l'hibernation n'a pas été très-facilement observée chez les crocodiles qui ne sont point habitants de nos climats, elle a pu, en revanche, être fréquemment observée autour de nos maisons, chez les lézards qui courent l'été au soleil, passent l'hiver au fond d'un trou qu'ils creusent dans la terre, s'y engourdissent et n'en sortent qu'au printemps pour se créer une famille.

Le lézard gris, lui, se dépouille quand arrive l'hiver, puis il se retire dans des trous d'arbres ou de murailles ou dans quelques creux sous terre; il y éprouve un engourdissement plus ou moins grand, suivant le climat qu'il habite et la rigueur de la saison.

Parmi tous les lézards, il en est un plus charmant que tous les autres, c'est le lézard vert de la Caroline ou lézard gobe-mouche. Rien ne lui manque pour plaire : beauté, agilité, utilité, patience, industrie, il a tout reçu pour charmer l'œil et intéresser en sa faveur; mais il est aussi délicat que richement coloré: il ne se montre que pendant l'été aux latitudes un peu élevées, et il y passe la saison d'hiver dans des crevasses et des trous d'arbres où il s'engourdit. Les jours chauds et sereins qui brillent quelquefois pendant l'hiver le raniment au point de le faire sortir de sa retraite, mais le froid revenant tout d'un coup le rend si faible qu'il n'a pas la force de rentrer dans son asile: il succombe souvent à la rigueur de la saison.

Aristote et Pline avaient constaté que le caméléon s'engourdit dans les pays tempérés, et Valmont de Bomare affirme qu'il vit quatre à cinq mois sans prendre aucune nourriture apparente.

Ceux d'entre vous qui ont habité dans le midi de la Provence ont pu rencontrer le geckotte, qui ressemble beaucoup au gecko; ils ont pu constater que cet animal passe l'hiver dans des crevasses du sol, sous les tuiles, sans y éprouver cependant un engourdissement complet; car lorsqu'on le découvre, il cherche à se sauver en marchant lourdement.

[1] Suite. — Voy. pages 294 et 320.

M. Regnault a fait des expériences curieuses sur la respiration des lézards. Ainsi, pour une température extérieure de 7°,3, des lézards engourdis absorbent par kilogramme et par heure 0gr,0246 d'oxygène.

Par une température extérieure de 14°,8, des lézards incomplétement éveillés absorbent par kilogramme et par heure 0gr,0646 d'oxygène.

Par une température extérieure de 23°,4, des lézards complétement éveillés absorbent par kilogramme et par heure 0gr,1960 d'oxygène.

Ces expériences prouvent non-seulement que plus il fait froid, moins les lézards absorbent d'oxygène; mais elles prouvent en outre que la consommation d'oxygène augmente à mesure que leur température propre s'élève, c'est-à-dire à mesure que l'excès de l'état thermique de leur corps sur celui du milieu ambiant est plus prononcé; mais, comme le système respiratoire de ces animaux est moins parfait, l'absorption d'oxygène ne peut pas dépasser certaines limites très-restreintes : ils ne peuvent pas produire assez de chaleur pour se rendre indépendants des causes extérieures de refroidissement, et l'activité de leurs fonctions est essentiellement subordonnée à la quantité de chaleur qui leur arrive du dehors.

Lacépède, dans son étude sur les serpents, avait parfaitement constaté et discuté l'influence de la chaleur extérieure.

Les serpents, dit-il, éprouvent pendant l'hiver un engourdissement plus ou moins profond et plus ou moins long, suivant la rigueur et la durée du froid; ce ne sont guère que les petites espèces qui tombent dans cette torpeur, parce que les grands serpents vivent dans la zone torride, où les saisons ne sont jamais assez froides pour diminuer leur mouvement vital au point de les engourdir. Ils sortent de leur sommeil annuel lorsque les premiers jours chauds du printemps se font sentir; mais ce qui peut paraître singulier, dit Lacépède, c'est qu'ainsi que les quadrupèdes ovipares et presque tous les animaux qui passent le temps du froid dans un état de *torpeur*, ils se réveillent de leur sommeil d'hiver lorsque la température est encore moins chaude que celle qui n'a pas suffi vers la fin de l'automne pour les tenir en activité.

D'où vient donc, se demande Lacépède, cette différence d'effets de la chaleur du printemps et de celle de l'automne? Pourquoi, vers la fin de l'hiver, le même degré de chaleur produit-il un plus haut degré d'activité dans les animaux?

Lacépède répond lui-même : c'est que la chaleur du printemps n'est point le seul agent qui ranime alors et mette en mouvement les animaux engourdis. Dans cette saison, non-seulement l'atmosphère commence à être pénétrée de chaleur, mais encore elle se remplit de fluide électrique qui se dissipe avec les orages de l'été... Ce feu électrique est un des grands agents qui animent les êtres vivants; il n'est donc pas surprenant, lorsqu'il abonde dans la nature, que les animaux déjà mus par cette cause

puissante n'aient besoin, pour reprendre tous leurs mouvements, que d'une chaleur égale à celle qui les laisserait dans leur état de torpeur si elle agissait seule.

La plupart des animaux qui ont assez de chaleur intérieure pour ne pas s'engourdir et même l'homme éprouvent cette différence d'action de la chaleur du printemps et de celle de l'automne. Ils ont, toutes choses égales d'ailleurs, bien plus de forces vitales et d'activité intérieure dans le commencement du printemps qu'à l'approche de l'hiver, parce qu'ils sont également susceptibles d'être plus ou moins animés par le fluide électrique, dont l'action est bien moins forte dans l'automne qu'au printemps.

Vous connaissez la plupart des batraciens, les grenouilles, les rainettes, les crapauds, auxquels il faut ajouter les pipus, les salamandres et les tritons. Ces animaux furent autrefois rangés parmi les reptiles.

C'est de Blainville qui, le premier, a démontré leur analogie avec les poissons ; en effet, à leur naissance, les batraciens sont pourvus de branchies, tandis qu'il n'en existe jamais chez les reptiles et qu'à cette époque de la vie leur respiration est purement aquatique. La circulation des jeunes batraciens est aussi plus semblable à celle des poissons, puisque le sang qui a respiré ne passe pas encore par le cœur. Quand les poumons se sont développés, la circulation devient semblable à celle des reptiles ordinaires, le sang qui va aux organes respiratoires et celui qui en revient se mêlant alors dans le ventricule du cœur qui reste unique.

Ces considérations ne sont pas sans intérêt pour le sujet que nous étudions, car le mode de respiration est un indice de la chaleur des animaux, et Dutrochet a prouvé qu'aucun animal, respirant par des branchies, n'offre de chaleur vitale appréciable : ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas, mais qu'elle est d'une faiblesse extrême.

La chaleur propre des reptiles qui respirent l'air élastique n'atteint point, du moins chez les espèces expérimentées, le degré de chaleur propre de certains insectes parfaits, et cela est en rapport avec leur respiration.

Spallanzani, célèbre naturaliste italien qui vivait au XVIIIe siècle, s'est livré à des expériences fort intéressantes sur le sommeil des animaux pendant l'hiver et sur la cause de leur engourdissement. J'espère vous intéresser en vous rappelant ces curieuses expériences, qui l'ont amené aux considérations suivantes :

« De tous les animaux connus, dit-il, les reptiles et les insectes sont ceux qui redoutent le plus le froid et qui recherchent le plus de chaleur. On peut dire que la chaleur du soleil est leur âme : lorsqu'ils y sont exposés, ils ont beaucoup de sensibilité et de mouvement, ils ont même d'autant plus de vivacité, d'agilité, d'audace, que l'ardeur de cet astre est plus brûlante ; ceux qui sont venimeux, comme les scorpions et plusieurs serpents, sont alors plus redoutables et leur venin est plus dangereux. Le froid produit un effet contraire sur les uns et les autres. Aussi, à l'approche de l'hiver, la plupart cherchent-ils une retraite. Les uns se tapissent dans les fentes des murs, d'autres se nichent sous les tuiles des toits. D'autres se cachent dans le milieu des pierres, dans les fentes des arbres ou dans les trous des troncs, comme les vipères et les couleuvres ; d'autres enfin se retirent dans le fond des eaux.

« Quoique ces animaux soient suffisamment garantis du froid dans tous ces asiles pour y conserver la vie, ils sont cependant, dit Spallanzani, très-incommodés par sa rigueur ; on en voit la preuve dans l'engourdissement léthargique où ils restent plongés pendant tout l'hiver. Ainsi les crapauds et les grenouilles passent toute cette saison cachés dans l'eau ou sous la terre et ils y vivent dans une léthargie continuelle. »

D'où vient que les reptiles perdent leurs forces, cessent d'agir et paraissent morts quand ils éprouvent un certain degré de froid, tandis que les hommes, la plus grande partie des quadrupèdes et des oiseaux, conservent leur force et leur vivacité quand le froid est arrivé à ce degré, et même lorsqu'il est beaucoup plus âpre.

Quelle est la cause immédiate de cette mort apparente des premiers et de la conservation des seconds dans les mêmes circonstances ?

Avant de répondre, Spallanzani conteste et discute l'opinion de Buffon qui pensait que tous les animaux qui s'engourdissent ont un sang froid, même les lérots, les loirs, les hérissons, les chauves-souris et les marmottes.

Ces animaux, avait dit notre grand naturaliste, n'ont par eux-mêmes aucune chaleur intérieure, mais ils possèdent seulement celle de l'atmosphère, de sorte qu'à l'approche de l'hiver leur sang se refroidit comme l'atmosphère, ce qui n'arrive pas aux animaux chauds qui portent avec eux un principe de chaleur intérieure ; ce refroidissement du sang dans ces animaux est la cause de leur léthargie, il leur fait perdre l'usage de leurs membres et de leurs sens, parce que probablement alors le sang ne circule plus que dans les grands vaisseaux.

Spallanzani a démontré, le thermomètre en main, que les hérissons, les chauves-souris et les marmottes n'avaient point le sang froid : ce qui n'empêche pas, a-t-il dit, que le sang ne se refroidisse dans tous les animaux qui éprouvent un sommeil léthargique. Mais Spallanzani ne voulut pas admettre que le sommeil léthargique fût l'effet immédiat du refroidissement du sang. Il affirma qu'il est dû au refroidissement des solides.

A suivre. ERNEST MENAULT.



LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



M. Darbauld était bien changé.

XXVI

Le caissier des orphelins.

L'hiver enveloppe Paris de froids brouillards et toutes ses immenses maisons ont retrouvé leurs maîtres. Il est à peine huit heures du matin, et le jour qui commence est si terne, que le gaz est allumé dans certains magasins et dans presque tous les riches hôtels du boulevard Malesherbes.

Deux becs de gaz éclairent encore et très-brillamment les colonnes de marbre griotte qui sont l'élégant ornement du vestibule du n° 8, et ils répandent aussi leur lumière sur un homme couvert de vêtements richement fourrés, qui le traverse lentement et monte péniblement l'escalier à rampe dorée.

La concierge, qui s'était approchée de son large carreau pour examiner cette ombre épaisse, sourit malignement.

« Savoir d'où revient le pauvre homme à cette heure, dit-elle en s'adressant à son mari qui décroche les instruments de son travail matinal, il a l'air bien penaud.

— Elle ne va donc pas mieux Mme Darbauld ?

— Bien pis, elle a encore fait venir les chirurgiens et les a renvoyés ; sa femme de chambre dit qu'il n'y a plus moyen de durer avec elle. Avoir tant de bien et s'en aller comme cela, c'est dur.

— Voilà longtemps que ça dure, et il se pourrait bien qu'elle enterre son mari : il est changé, cet homme, à faire peur. »

M. Darbauld était en effet bien changé : le bon gros épicurien avait perdu son gracieux embonpoint et son visage vermeil était assombri par cette anxiété sombre, particulière aux gens condamnés longtemps au rôle pénible de garde-malades. Il monta d'un pas pesant au premier étage et s'arrêta pour chercher une clef dans la poche de son gilet.

Mme Darbauld avait réalisé ses brillants projets. Depuis la succession Daubry, le ménage Darbauld occupait, avec de nombreux domestiques, ce splendide premier étage ; il y avait des voitures de toutes formes dans leur remise ; il s'était servi chez eux des dîners que la presse avait glorieusement signalés, et le premier personnage que rencontra M. Darbauld dans une antichambre brillamment éclairée, ce fut un négrillon en gilet écarlate et en culotte courte, qui avait toute une nichée de chiens microscopiques et rares entre les bras. M. Darbauld traversa de son pas lourd de luxueux appartements dans lesquels on venait d'introduire la terne lumière de ce jour brumeux, et entra dans une chambre vaste, soigneusement close et ingénieusement éclairée. Plusieurs grandes lampes Carcel, coiffées de globes recouverts d'abat-jour, laissaient filtrer un rayon de lumière et la réunion de ces lumières produisait un jour clair, mais sans éclat.

Dans cette chambre silencieuse, à l'épaisse atmosphère, une sœur de Bon-Secours murmurait son chapelet, et une femme, une ombre, l'arpentait d'un pas inégal. Mme Darbauld ne trompe plus, ne sourit plus, ne jouit plus ; elle souffre le martyre, elle est la proie d'une douleur physique cruelle et pénétrante, et d'une douleur morale qui la jette dans de véritables accès de délire. Cette sainte femme la veille toutes les nuits, car qui donc consentirait à la veiller ? Il est triste de le constater ; mais rien n'annonce que son âme ait cherché la source de la suprême résignation. Elle ne cherche pas à se résigner ; elle n'espère même pas guérir, mais elle veut vivre. Elle ne sait pas encore prier, et quand la prière se formule sur ses lèvres, c'est pour demander avec des sanglots la continuation de cette vie capricieuse, inutile, faites de basses jouissances et de misérables petites passions d'amour-propre.

Quand son mari entra, elle tressaillit de la tête aux pieds, et fixant sur lui des yeux qui étincelaient de fièvre et de désir, elle dit :

« Viendra-t-il ?

— A la condition qu'il a posée. »

Mme Darbauld se laissa tomber sur un sofa, en portant sa main crispée à son front.

« Tu l'as vu ? reprit-elle d'une voix sifflante. Que lui as-tu proposé ?

— Ce dont nous étions convenus. Vingt mille francs, il a refusé ; trente mille, il a refusé ; quarante mille, il a refusé ; cinquante mille, il a refusé.

— Je t'avais dit de lui offrir cinquante mille francs tout de suite. Tu as marchandé, comme si la vie se marchandait, car c'est ma vie qui est en jeu, tu le sais !

— Mais, ma bonne amie....

— Mais il fallait lui jeter cinquante mille francs à la tête, et ne pas liarder ainsi.

— Il n'en veut pas de tes cinquante mille francs, Lucile.

— Eh bien ! tu devais agir en homme, et non pas en Harpagon.

— Lucile, parle clairement, fallait-il nous laisser dépouiller d'un tel capital ? »

1. Suite. — Voy. pages 14, 30, 44, 58, 78, 91, 106, 124, 139, 157, 171, 187, 202, 219, 236, 252, 267, 284, 296, 314 et 332.

Elle écarta de son front jauni les mèches de cheveux qui s'y collaient par suite d'une transpiration continuelle, et avec un regard foudroyant :

« Oui, » dit-elle.

En ce moment la porte s'ouvrit devant une jeune femme de chambre.

« Ces messieurs sont là, » annonça-t-elle.

Mme Darbauld, renversée sur son fauteuil, le visage décomposé par la souffrance, ne répondit pas.



Mme Darbauld semblait près de défaillir. (P. 349, col. 2.)

La sœur s'approcha d'elle.

« Voulez-vous une compresse? madame, dit-elle.

— Non, de l'éther... M. Darbauld me fait des scènes qui me tuent.... J'ai cru que j'allais avoir une hémorrhagie. Ah ! que je souffre. Eh bien ! que veut cette Julie ?

— Elle annonce que les chirurgiens sont arrivés.

— Adolphe, va les renvoyer, je n'en veux pas, je ne veux pas être dépecée par eux, non, non, non ; M. Guerblier ou personne.

— Ma bonne amie, je dois t'avertir que si tu renvoies ces messieurs, ils ne reviendront plus. On ne traite pas ainsi des hommes comme eux. Voilà trois fois qu'ils prennent jour pour l'opération.

— Adolphe, peux-tu prononcer ce mot ? il me tue.

— Comment veux-tu que je dise ?

— Ce que tu voudras, je ne veux pas les voir.

— Cependant.... »

Elle se redressa.

« C'est inutile, dit-elle, j'ai une idée fixe. M. Guerblier seul connaît mon tempérament, je n'ai confiance qu'en lui. Je ne me laisserai ni opérer ni chloroformer par d'autres.

— Alors ?

— Eh bien, on va le chercher.

— Mais puisqu'il refuse de venir !

— A tes conditions.

— Tu accepterais les siennes ?

— Eh ! oui, cent fois oui ! que m'importent cent mille francs de plus au chiffre de mon capital si je meurs dans des souffrances épouvantables. Ah ! il s'est bien vengé de notre refus, de ce qu'il appelait notre égoïsme.

— Lucile, je t'avais dit....

— Quoi ?

— Que cet héritage pourrait nous peser sur.... sur.... sur....

— Eh bien, sur quoi ?

— Sur la conscience. »

Le sombre visage de la malade, dont on ne voyait plus que la moitié, devint plus sombre encore. Hélas ! ceux qui ont empêché le bien ou fait le mal frémissent, quand vient l'heure du châtiment, à ce seul mot de conscience.

« Ce que je sais, c'est que j'en ai singulièrement joui, marmotta-t-elle ; mais à quoi bon parler de choses oiseuses, ma santé seule me préoccupe.... Ah ! ce docteur ! qu'il m'a fait souffrir. Et il refuse de venir ?

— Absolument.

— Il refusait, mais maintenant....

— Lucile, songes-y donc, cent mille francs !

— Qu'il me donne une nuit de sommeil, et je le remercie à genoux. Veux-tu, oui ou non, me sauver, Adolphe ?

— Si je le veux ! ma pauvre femme.

— Eh bien ! va le chercher.

— Et tes autres chirurgiens ?

— Tu leur diras qu'il vient, ils attendront : il est leur maître à tous. »

M. Darbauld s'approcha de la sœur.

« Ma sœur, dit-il, voulez-vous avertir ces messieurs que je suis allé chercher M. Guerblier dans ma voiture. »

Et il sortit après avoir jeté un regard désespéré sur sa femme, qui semblait près de défaillir.

Il descendit le plus rapidement qu'il put, et trouva

son cocher occupé à déboucler les courroies de son attelage.

« Jean, dit-il avec un gros soupir, nous retournons chez le docteur Guerblier, vous savez, rue de Lille, au même numéro. »

Et il monta dans la calèche, qui repartit au bout de cinq minutes. Les rues étant à peu près désertes encore, rien ne ralentit sa marche rapide, et elle atteignit bientôt la demeure du grand chirurgien. M. Darbauld traversa la cour en poussant de tout petits soupirs, et alla frapper à la porte d'entrée.

« M. Guerblier est-il encore dans son cabinet? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Conduisez-moi près de lui; il est inutile de lui annoncer ma visite, il m'a reçu tout à l'heure, il me recevra. »

Le domestique le précéda, mais, en ouvrant la porte du cabinet particulier, se détourna vers lui.

« J'ai oublié votre nom, monsieur.

— M. Darbauld. »

Le domestique répéta : « M. Darbauld, » comme un écho, et referma la porte.

M. Guerblier qui écrivait se détourna.

« Mon cher ami, dit le pauvre homme, je viens.... je viens chercher votre dernier mot.

— Mon cher Adolphe, il était parfaitement inutile de vous déranger et de me déranger pour cela; le dernier, c'est le premier. »

M. Darbauld porta les deux mains à sa tête chauve par un geste désespéré.

« Eh bien, venez, dit-il, elle vous veut à tout prix.

— Mon prix, vous ne l'avez pas oublié.

— Non! oh non! »

Le docteur prit une feuille de papier, écrivit quelques lignes, et tendant la feuille à M. Darbauld.

« Si vous signez cela, je vous accompagne, » dit-il.

M. Darbauld mit son lorgnon et lut :

« Caisse des Orphelins,

» Je reconnais devoir au docteur Guerblier la somme de cent mille francs, payables cette année, en quatre versements. »

M. Darbauld regarda avec angoisse le farouche docteur.

« Je serai inflexible, dit celui-ci; cependant je veux bien faire une concession. Je n'exigerai le payement de cette dette que si l'opération réussit. »

Dans l'état d'agitation où se trouvait M. Darbauld, toute parole qui le sortait du cercle inflexible des idées du docteur lui paraissait agréable à entendre, et, prenant son calepin, il nota celle-là. Le docteur avait pris sa grande trousse, son chapeau, et ils sortirent du cabinet. Comme ils traversaient le vestibule, un cri de joie se fit entendre et Berthe bondit jusqu'à son père.

« J'avais entendu une voiture, dit-elle, je te croyais sorti, et je ne t'ai pas dit bonjour. »

Le docteur lui posa un tendre et long baiser sur le front, et lui demanda tout bas:

« Maurice est-il sorti?

— Non, il ne se lève plus qu'à neuf heures.

— Qu'il aille sur-le-champ trouver Raoul Daubry à son bureau, rue de Rivoli, qu'il lui dise que je l'attends à midi pour déjeuner et que je n'accepte pas de refus.

— Je vais le lui dire sur-le-champ, » répondit Berthe.

Elle salua M. Darbauld, et disparut par une porte intérieure, au moment même où la porte extérieure se fermait d'une manière retentissante derrière les deux hommes.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



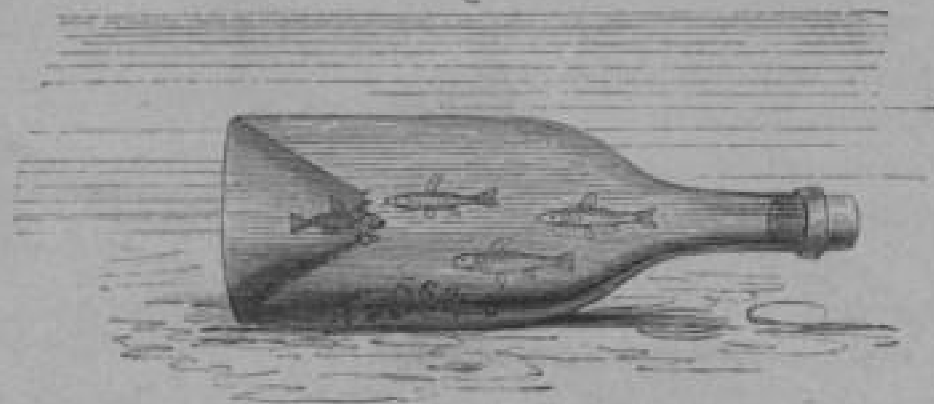
LA PÊCHE DU GOUJON

Décidément il est temps de réagir contre le dicton qui représente la pêche à la ligne comme une question d'abrutissement au moyen d'un instrument qui commence par un animal et qui finit par un imbécile!... Non! la pêche n'est point si bête que cela! C'est un délassement sans doute; mais un délassement qui permet à l'intelligence tout son développement; car, ce qui est en jeu à tout instant, c'est la lutte de cette intelligence contre l'instinct de l'animal qu'on poursuit, et que l'on ne voit pas. Il semblera incroyable à quelques esprits superficiels que l'instinct dont nous parlons soit aussi développé que nous voulons bien l'affirmer; mais croire le contraire serait une grave erreur que de nombreux et répétés désappointements viendront bien vite démontrer.

De tous les poissons de nos rivières, le goujon est un des plus nombreux; tout le monde l'a pris, ou a voulu le prendre. Il est gourmand, c'est vrai; il mord facilement à l'appât qu'on lui présente, c'est vrai; mais encore faut il savoir où l'aller attendre. Ceci constitue un problème d'observations physiologiques que tous les pêcheurs ne savent pas toujours résoudre, puisque tous ne les prennent pas en quantité suffisante, et que beaucoup d'entre eux reviennent bredouilles... ou à peu près.

Observer, c'est apprendre, dit-on. Observons donc ensemble pour savoir. Avant tout, pénétrons-nous bien de cette vérité qu'on ne pêche point au hasard, sous peine de ne rien prendre, et que lorsqu'on *sait* son poisson, on sait, par là même, le moyen de le joindre en quelque lieu qu'il se cache. Là est le point capital!

Le goujon est un très-proche parent du barbillon : comme lui il se glisse un peu partout : il remonte, il descend : il est aujourd'hui là, demain plus loin : tout à coup ici où jamais on ne l'avait vu, tandis que dans quelques jours on l'y cherchera vainement. Cependant on peut constater chez lui un goût exclusif pour les fonds de sable propre, surtout dans un léger courant d'eau vive : trop fort ou trop faible, le courant ne lui convient plus. Si, dans la rivière, des rochers se trouvent dispersés qui laissent entre eux de petites rigoles où l'eau court vite et limpide, pêchez là, jetez-y adroitement votre hameçon amorcé : tous les goujons sont là. Je dis tous, car jamais ce poisson ne marche isolément : il forme toujours un clan, une famille qui ne se quitte pas. Souvent elle change de place : on ne sait pas trop pourquoi; mais, si l'endroit est bon, une autre *moulée*, c'est le mot consacré, reviendra l'occuper au bout de quelques minutes. Patience donc!


Carafe pour prendre les goujons.

Rappelons-nous encore que le goujon est un ami, à n'en point douter, des eaux froides et vives : dès que l'eau devient chaude, il est malade et ne mord plus. C'est ce qui arrive au fort de l'été, pendant la journée, dans les rivières au cours lent comme la Seine. Aussi recommande-t-on, en ces endroits, de pêcher le matin et vers la fin de l'après-midi. Dans la Loire qui s'échauffe peu, le goujon mord toute la journée. Dans les petites rivières, c'est le régime de la Seine qui s'établit, et si l'eau baisse et s'échauffe, il ne mord plus du tout. Attaquez-le avec l'épervier à mailles fines.

Tout ce que nous venons de dire se rapporte aux eaux ordinaires des rivières ; mais le véritable moment pour prendre le goujon, de manière à s'offrir une véritable friture, c'est alors que se présente une légère crue et que l'eau devient trouble.

Trouble! direz-vous, mais le goujon ne verra plus mon ver!

Erreur; s'il ne le voit pas, il le devinera : et peut-être le sentira! qui sait? En tous cas, il ira le chercher où la nature le lui offrirait toute seule : vous, vous remplacerez la nature... avec avantage pour votre panier.

Dans cette circonstance, il faut avoir fait votre siége d'avance : un bon pêcheur ne se laisse jamais prendre sans vert! Choisissez, en vous promenant au bord de l'eau, alors qu'elle est à son niveau ordinaire, un endroit en pente douce, couvert de gazon ras, comme on en trouve souvent; faites vos remarques sur sa configuration spéciale, et dès que l'eau un peu troublée par la crue aura recouvert l'herbe de quelques décimètres, approchez-vous doucement et pêchez à coup sûr! Le goujon est, comme tous les poissons à groin et à barbillons, essentiellement *vermilleur*; il n'aura garde de laisser échapper l'occasion de fouiller les racines des herbes nouvellement mouillées...

C'est ce qui arrive : il y vient en troupe, car nous savons qu'il ne marche jamais seul; il y vient, et se fait prendre au moyen d'un petit ver à tête noire, et qu'on appelle la petite achée de fumier.

Ici une anecdote : c'est le moyen d'apprendre en voyant faire.

Il nous souvient qu'un jour, allant voir un ami à Melun, nous le trouvâmes à la pêche. Il cherchait une friture, et se montrait fort embarrassé, la Seine avait monté! Aussi se trouvait-il absolument désorienté. Nous pêchâmes tous les deux, cherchant un peu partout; quant à moi, je ne connaissais aucunement la rivière. Bref! le soir, nous revenions avec une centaine de goujons en tout. C'était maigre! bien maigre!

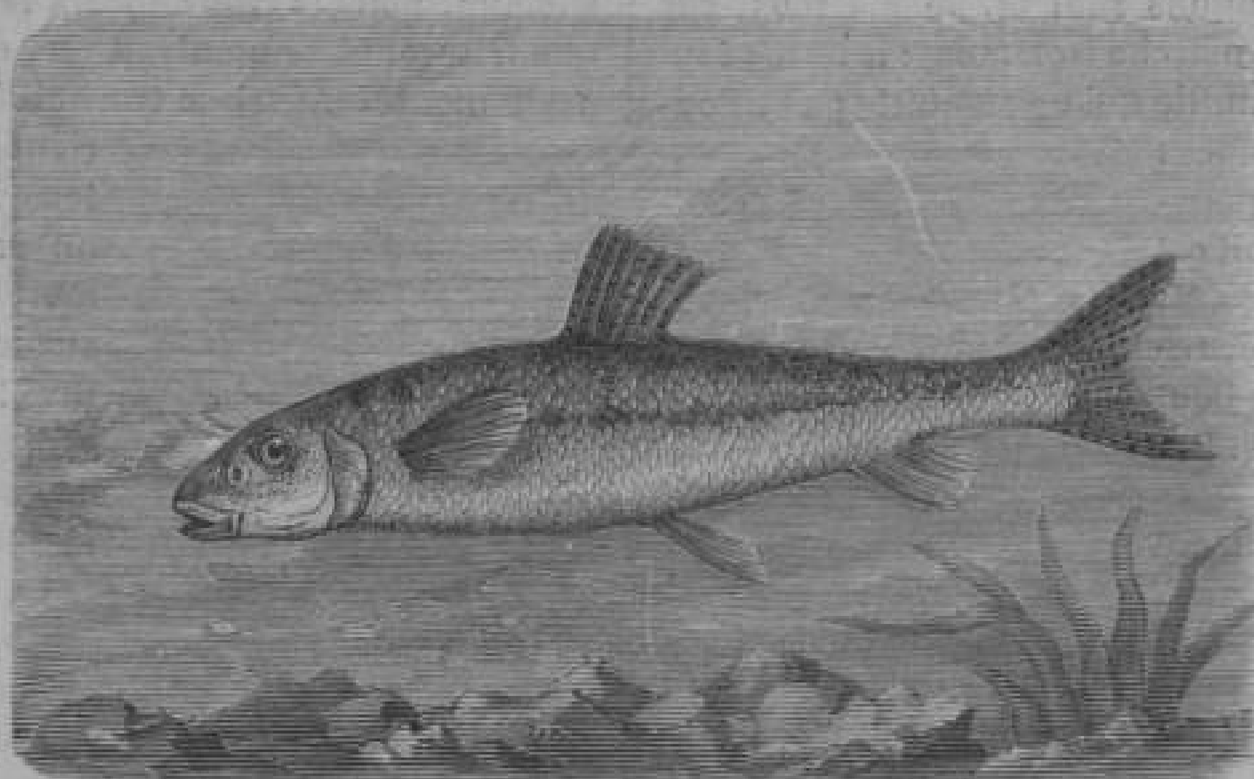
La Seine montait toujours. J'avais remarqué sur la rive une petite dépression, sorte de fossé parallèle au fleuve et couvert d'herbe courte. J'y arrivai, le lendemain matin, alors que l'eau couvrait cet endroit, et, dans le petit fossé, en laissant traîner mes deux hameçons dans l'herbe, je pris en quelques heures plus de deux cents goujons! Ils mordaient avec un tel acharnement qu'on aurait dit qu'ils se disputaient mes amorces, et cet empressement venait de ce que toutes les bandes de goujons qui remontaient la rivière trouvaient mon petit chemin creux à leur goût et le prenaient invariablement. Je pêchais dans 40 centimètres d'eau, à 1 mètre de l'extrême bord au plus : l'eau étant trouble, le poisson ne prenait aucune défiance.

Je donnais presque un mètre de fond, depuis l'hameçon jusqu'à l'extrémité de la flotte, attirant celle-ci vers le bord pour la maintenir immobile, malgré le léger courant, entre les petites pointes des herbes submergées. Ce système, d'une avancée beaucoup plus longue que le fond n'est loin, présente l'avantage incontestable que deux goujons s'attablent à la fois, chacun à un hameçon, et se prennent ensemble. Règle générale, le goujon, fouilleur, ne s'attaque qu'aux esches qui traînent. Ce qui fait, d'autre part,

la facilité et l'agrément de cette pêche, c'est que le goujon ne lâche jamais sa proie, à moins que vous ne le laissiez pas tranquille. Mais toute attaque au ver, si vous ne troublez pas le gourmand, est un poisson pris. Quelquefois, quand il se méfie, ou quand il fait chaud, il mordille et suce longtemps. Laissez-le faire! Il sucera tant, qu'il avalera tout! Si nous remarquons que la bouche du goujon est placée tout à fait *en dessous* de son museau, nous aurons l'explication de ses mœurs, qui doivent partout et toujours guider le pêcheur.

On peut toujours pêcher le goujon avec deux hameçons, mais jamais plus : on ne sait pas auquel entendre, on ferre trop tôt ou trop tard et... l'on ne prend rien. Deux à chaque coup, cela va déjà assez vite! On fait usage de limericks courbes n° 12 à 15, montés sur crin choisi. Pas de florence! une flotte petite et très-sensible : en plume tout simplement.

Un jour nous nous promenions aux environs de Chartres, et nous passions sur un pont qui coupe l'Eure en l'un de ses bras. Impossible à un pêcheur de ne pas regarder dans l'eau : je me penchai donc sur le parapet et me voilà saisi d'étonnement à la vue d'une pêche que je ne connaissais pas..... O fatuité! je me figurais, puisque depuis vingt ans j'avais parcouru la France et une partie de l'Europe, que je connaissais tout, et voilà que deux petits gamins, les jambes dans l'Eure, m'attendent près de Chartres pour me prouver qu'ils en savent plus long que moi!



Le goujon.

Ils pêchaient *à la balance*, et depuis que sous leurs yeux j'ai pris ma première leçon de balance, je pêche aussi à la balance et je l'ai montrée à tous mes amis, et tous, nous prenons beaucoup de goujons! Ah! c'est que la balance est un vrai chef-d'œuvre, une invention très-forte d'un pêcheur inconnu qui *savait* joliment son goujon. J'avoue que j'étais un peu penaud de venir apprendre un nouveau genre de pêche dans la Beauce, le pays le plus sec de France! Enfin, les destins l'avaient voulu ainsi!

Faisons donc ensemble une balance. On prend du fil de fer ou de cuivre recuit de la grosseur d'une forte épingle : on le plie en deux parties et, le passant sur un clou, on le tord dans une longueur de $0^m,15$. Ecartant alors chaque branche, on les termine chacune, à $0^m,15$, par une petite boucle formée par le fil métallique replié et tortillé sur lui-même.

La balance est faite.

On passe alors dans chacune des boucles métalliques la boucle de l'empile en crin, de $0^m,10$ de long, d'un hameçon limerick n° 12. De cette manière les deux hameçons ne peuvent se prendre l'un dans l'autre. On mesure bien exactement le fond pour mettre la flotte de façon que les deux hameçons traînent simultanément sur le sable, emportés par le courant faible de l'eau. Un goujon saisit un des vers, l'instrument s'arrête ; immédiatement un autre goujon de la troupe saisit le second ver, immobile à sa portée : ils se prennent tous les deux, et ainsi de suite. Voilà la pêche à la balance, l'une des plus amusantes et des plus faciles..... quand il y a des goujons.

Encore une remarque : notre petit poisson ne craint point les rivières et même les ruisseaux les plus petits. Cependant toutes les fois qu'on rencontre *la loche* et ses variétés dans un tout petit cours d'eau, il est inutile d'y chercher le goujon en abondance. Ces deux poissons semblent se fuir ou s'exclure, sinon absolument, du moins relativement. La nature abonde en exemples semblables : il suffit de citer l'hirondelle et le martinet, la perdrix rouge et la grise, le lièvre et le lapin, etc.

Ce qui plaît dans la pêche du goujon, c'est qu'elle peut, partout, se faire du rivage, sans apprêts considérables, avec une carafe percée par le fond ou au moyen d'une simple ligne de crin tordu en deux ou trois brins coûtant quelques centimes et d'une tige de roseau ou d'un rejet de taillis quelconque.

On peut employer, non-seulement l'achée ou ver de terre, comme nous l'avons indiqué, pour le prendre, mais encore l'asticot ou larve de mouche et le ver de vase ou larve d'une tipule que l'on ramasse dans certaines rivières. Le meilleur est toujours, pour le goujon, l'achée, qui, dans les mêmes petits endroits herbeux, vous amène quelquefois, comme cela m'est arrivé, une chance trop belle, sous la forme d'une *brême* de deux kilos..... qui casse tout!

H. DE LA BLANCHÈRE.



C'est là ce qu'on appelle une belle bousculade. (P. 354, col. 1.)

TOM BROWN[1]

V

La grande partie de football. — Tom et East se distinguent. — Ils célèbrent cette glorieuse journée par un festin magnifique.

L'appel est fini, le jeu va commencer; attention! Les deux partis sont encore mêlés. Ils accrochent leurs jaquettes, leurs chapeaux, leurs gilets, leurs cravates et leurs bretelles aux grillages qui entourent les jeunes arbres, et s'en vont deux par deux, trois par trois, à leurs places respectives.

Les grands joueurs sont au milieu. Les joueurs inférieurs de chaque camp gardent les poteaux.

Les pantalons blancs sont bien peu nombreux en comparaison de leurs adversaires, cinquante à soixante tout au plus contre tout le reste de l'école. Sont-ils capables de lutter contre cette masse énorme? Patience! En tous cas, soyez-en sûr, ils feront de leur mieux. Vous pouvez déjà remarquer que si les pantalons de couleur sont plus nombreux, les pantalons blancs sont mieux disciplinés, mieux distribués aux différents postes. On tire à pile ou face, pour savoir qui commencera. C'est le parti des pantalons blancs représenté par son chef « le vieux Brooke ».

Le vieux Brooke jette un dernier regard sur ses troupes, il donne quelques ordres d'une voix brève, et on lui obéit sans hésitation. Il est plein de courage et d'espoir, le vieux Brooke, il a juste l'expression que je voudrais voir sur la figure de mon général, si j'avais à prendre part à une bataille.

« Êtes-vous prêts?

— Nous sommes prêts. »

Le ballon file du côté des pantalons de couleur; il vole plus de 60 mètres avant de toucher terre, et ne s'élève pas à plus de 12 ou 15 pieds du sol; c'est un maître coup; les pantalons blancs crient hourra et se précipitent en avant; les pantalons de couleur renvoient le ballon; ils le reçoivent de nouveau et le renvoient à leur tour au milieu des masses profondes des adversaires qui accourent au devant. Les deux partis se confondent; pendant plusieurs minutes on ne voit plus rien qu'une masse de joueurs qui se penchent vers le sol; sur un point de cette masse règne la plus violente agitation. C'est là qu'est

1. Suite. — Voy. pages 305, 321 et 337.

le ballon; c'est là que se pressent les bons joueurs; c'est là qu'on gagne de la gloire et qu'on attrape de bons coups de pied. On entend le bruit sourd du ballon qui rebondit : doug! doug! et les cris des combattants. C'est là ce qu'on appelle une belle bousculade[1] et je vous réponds que dans ce temps-là, un jour pareil, la première bousculade surtout n'était pas une plaisanterie.

C'est fini, le ballon est lancé dans la direction des pantalons blancs, les pantalons de couleur lui font franchir les rangs des grands joueurs. La voix de Brooke et vingt autres voix crient à la réserve de prendre garde. Le capitaine de la réserve a déjà saisi le ballon au bond; il esquive le choc des premiers ennemis qui se précipitent, et d'un bon coup il renvoie le ballon de leur côté. Les poussées, les bousculades, se succèdent, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Un spectateur inexpérimenté n'y comprendrait rien du tout; il ne verrait plus devant lui qu'une masse de possédés, qu'un ballon de cuir exaspère jusqu'à la rage, comme un lambeau d'étoffe rouge met les taureaux en fureur.


Les deux camps. (P. 353, col. 1.)

Il y a trois quarts d'heure que l'on joue; après avoir fait reculer leurs adversaires, les pantalons blancs reculent à leur tour; le nombre l'emporterait-il sur la science et la discipline? Le docteur et quelques membres de sa famille regardent le jeu et semblent inquiets pour l'honneur de la grande pension. Grâce à la présence d'esprit qui n'abandonne jamais Brooke *junior* au milieu des plus furieuses bousculades, grâce à l'énergie et à l'habileté du vieux Brooke, grâce au sang-froid de Crab Jones, qui joue avec un brin de paille dans sa bouche et daigne à peine tirer ses mains de ses poches, le ballon se rapproche peu à peu des poteaux de l'école. Un dernier coup de pied du vieux Brooke et le ballon s'élève lentement, et passe entre les poteaux à cinq pieds au-dessus de la traverse.

Les pantalons blancs poussent des cris de triomphe auxquels répondent de loin ceux qui sont restés à la garde du camp. Songez-donc : une partie gagnée dès la première heure; cela ne s'est pas vu depuis cinq ans!

1. Scrummage.

Les deux partis échangent leurs positions; dans le passage de l'une à l'autre, les petits du parti vainqueur ont à traverser les masses compactes des vaincus; et le plus triomphant de tous, celui qui exprime le plus naïvement sa joie, c'est Tom, quoiqu'il soit à l'école depuis deux heures seulement; il reçoit plus d'un horion au passage. Il ne s'en aperçoit même pas. Il est excité au delà de toute mesure. Tout ce que peut faire le grand élève de sixième préposé à la garde des poteaux, c'est d'empêcher Tom de se jeter au milieu des joueurs, quand le ballon approche de son camp. Il le garde auprès de lui et lui dévoile les mystères du jeu.

Les pantalons de couleur, très-mortifiés de leur défaite, adoptent une autre tactique. Ils veulent user de leur nombre et de leur force pour pousser, coûte que coûte, le ballon tout droit aux poteaux de leurs adversaires. Le vieux Brooke lit dans leur jeu, et place Crab Jones avec cinq ou six joueurs d'élite à la garde des poteaux pour renvoyer le ballon sur les côtés. Lui-même paye de sa personne; il est partout à la fois, il pénètre au cœur des bousculades sans que rien puisse l'arrêter. S'il manque le ballon, et que les adversaires le lancent du côté du but, Crab Jones est là avec ses hommes, et le renvoie invariablement sur les côtés.

Il est cinq heures moins un quart; l'attaque semble se ralentir; mais voilà Crew qui s'élance et qui envoie le ballon derrière les poteaux des pantalons blancs, juste à l'endroit où leur camp est le moins bien défendu. Quoi! personne pour lui tenir tête! Si, East est là. Le ballon est entre lui qui n'a que douze ans, et ce grand Crew qui en a dix-sept. Ils s'élancent tous les deux et donnent le coup de pied en même temps. Crew continue à courir sans chanceler; le choc lance East en avant et il tombe sur l'épaule, comme s'il avait envie de s'ensevelir dans le sol. Oui, mais le ballon saute en l'air, et retombe derrière Crew, tandis que des bravos accueillent l'exploit de East. Warner le ramasse, tout boiteux et à moitié assommé ; il rentre au camp en clopinant, mais avec la conscience de s'être conduit comme un homme.

L'heure approche, les pantalons de couleur redoublent d'efforts ; ils s'avancent en colonne serrée, comme la vieille garde à Waterloo. Toutes les char-

ges précédentes n'ont été que des jeux d'enfants. En vain Warner et Hedge leur tiennent tête, ils avancent toujours.

Le vieux Brooke plonge au beau milieu d'une bousculade ; il a le ballon ! non, il ne l'a pas. On l'entend qui crie : « Attention aux poteaux ! » Crab Jones est là à son poste ; il a le ballon, mais avant qu'il puisse le lancer, une charge tout entière lui passe sur le corps. La charge passée, il se relève, ayant toujours sa paille à la bouche, plein de poussière, mais aussi calme que jamais.

Le ballon roule lentement derrière les poteaux des pantalons blancs, juste aux pieds d'un groupe ennemi, composé des plus forts joueurs.

Là se trouve le *præpostor*, et à côté de lui, Tom, à qui il a appris le jeu. Hé bien ! Tom, ton heure est venue ! Le sang des Brown bouillonne dans ses veines. Il s'élance en même temps que le *præpostor*, tous les deux se jettent sur le ballon, sous les pieds mêmes de la colonne qui s'avance ; le *præpostor* s'arc-boute sur ses mains et sur ses genoux pour soutenir le choc. Tom tombe tout de son long. Ceux qui conduisent la charge sont culbutés par-dessus le dos du *præpostor*, mais ils tombent à plat sur le pauvre Tom. « Le ballon est à nous ! » crie le *præpostor* en se relevant avec sa capture ; « mais relevez-vous vite ; il y a là un petit garçon que vous écrasez ! » On se hâte de les tirer de là, et l'on découvre Tom sans connaissance.

Le vieux Brooke le relève : « Écartez-vous, dit-il, donnez-lui de l'air. Il n'a rien de cassé, » ajoute-t-il après l'avoir tâté partout. « Hé bien, mon petit, comment cela va-t-il ? »



Le vieux Brooke le relève. (P. 355, col. 2.)

Tom reprend connaissance, respire avec force et répond : « Très-bien, je vous remercie, parfaitement bien.

— Comment s'appelle-t-il ? demande Brooke.

— Oh ! c'est Brown, un nouveau ; je le connais, dit East en s'approchant.

— Eh bien ! c'est un brave petit homme, et ce sera un bon joueur, » dit Brooke.

Cinq heures sonnent. La partie est nulle. Ainsi finit la première journée de la grande lutte.

Comme les écoliers s'en allaient chacun de son côté, East, appuyé sur le bras de Tom, se demandait tout en boitant quel festin d'extra ils feraient pour célébrer cette glorieuse journée, lorsque les deux Brooke passèrent à côté d'eux. Le vieux Brooke, en reconnaissant East, s'arrêta, et lui dit en lui mettant doucement la main sur l'épaule : « Bravo, mon petit, vous avez fait là un fameux coup. Vous ne souffrez pas trop, j'espère ?

— Pas du tout, répondit East ; une petite entorse, ce n'est rien.

— Bon, remettez-vous tout à fait pour samedi prochain. »

Ces quelques mots firent plus de bien à East que tout l'opodeldoch de l'Angleterre ; quant à Tom, il aurait donné une de ses oreilles pour s'en entendre dire autant. Ah ! quelle puissance ont les moindres paroles de ceux que nous aimons et que nous honorons ! et souvent, comme ceux qui les prononcent y attachent peu d'importance ! Est-ce que ce n'est pas une des choses dont Dieu nous demandera compte un jour?

« On prend le thé aussitôt après la fermeture des portes, dit East, vous irez chez Sally Harrowell, c'est chez elle que nous achetons nos friandises ; ses murphys sont délicieux ; il nous en faut à chacun pour deux sous avec notre thé. Allez-y vite ; autrement, il n'en restera plus. »

Tout en marchant, Tom se demandait (vu qu'il était riche pour le moment) si East se fâcherait ou accepterait l'offre d'un régal plus magnifique. Deux sous de pommes de terre, cela lui semblait bien maigre. Il se hasarda donc à dire :

« Écoutez, East, est-ce que nous ne pourrions pas ajouter quelque chose aux pommes de terre? J'ai de l'argent en quantité, vous savez?

— Évidemment, répondit East; je n'y avais pas pensé. Cela se rencontre bien. J'ai tout dépensé dans ces douze dernières semaines ; en général il ne me reste pas grand'chose après la première quinzaine. Nos semaines ont été retenues ce matin pour des carreaux cassés ; aussi je n'ai pas un sou. J'ai bien crédit chez Sally, naturellement ; mais je ne veux pas faire monter ma note trop haut à la fin du semestre. Quand on revient des vacances, il faut payer tout de suite, et c'est ennuyeux. »

Tout ce que Tom comprit à ces explications, c'est que East n'avait pas le sou et se privait à cause de cela : « Ah ! dit-il, que faut-il acheter? J'ai une faim de loup ! »

East s'arrêta pour le regarder, et aussi pour reposer sa jambe et dit :

« Vous savez, vous êtes un bon garçon, et je vous revaudrai cela au semestre prochain. Achetez une livre de saucisses, n'est-ce pas? c'est ce que je connais de meilleur avec le thé.

— Très-bien, dit Tom au comble de la satisfaction ; où faut-il les acheter?

— En face. » Ils traversèrent la rue et achetèrent des saucisses exquises, East se chargeant de faire des compliments à mistress Porter la marchande et Tom de régler les comptes. De là ils se transportèrent chez Sally Harrowell, où ils trouvèrent beaucoup de camarades qui, en attendant les pommes de terre rôties, racontaient leurs exploits du jour sans fausse modestie, ou s'amusaient aux dépens du mari de Sally, lui reprochant amèrement la grosseur de ses mollets et son goût trop prononcé pour la bière forte.

Les pommes de terre apparurent toutes fumantes. East et Tom parvinrent à se faire servir, non sans peine, car les demandes étaient nombreuses et les demandeurs impatients. Ils rentrèrent à la pension comme la cloche commençait à sonner pour la fermeture des portes.

Les petits de la grande pension, au nombre de quinze environ, prenaient leur thé dans la salle de la petite cinquième, sous la surveillance du portier en chef. Chaque écolier avait un morceau de pain, un peu de beurre, et du thé à discrétion.

Presque toujours les jeunes convives ajoutaient quelque chose au menu officiel, soit des pommes de terre, soit un hareng ; mais à cette époque de l'année une livre de saucisses était un luxe extraordinaire, et East n'était pas médiocrement fier d'en avoir. Ayant apporté de son étude une fourchette à rôties, il chargea Tom de faire griller les saucisses, pendant qu'il montait la garde auprès de leur beurre et de leurs pommes de terre. « Comme vous êtes nouveau, lui dit-il, on ne manquerait pas de vous jouer quelque tour ; et d'ailleurs vous saurez aussi bien que moi faire griller des saucisses. » Voilà comment Tom, en compagnie de trois ou quatre petits garçons de son âge, se trouva installé devant un feu ardent, à se rôtir le visage en même temps qu'il faisait griller ses saucisses. Lorsque, du haut de son observatoire, Tom les entendit grésiller et éclater, il déclara qu'elles étaient à point. Le festin commença ; les deux amis remplirent et vidèrent je ne sais combien de tasses de thé. Tom donna des saucisses à ses voisins, et il lui sembla bientôt que jamais il n'avait mangé de si bonnes pommes de terre, ni vu d'aussi gentils garçons. Les voisins, de leur côté, laissant là toute cérémonie, tombèrent sur les saucisses et les pommes de terre, et au souvenir de l'exploit de Tom au jeu de ballon, déclarèrent que ce nouveau était un bon diable. Après le thé, pendant que l'on desservait, les petits écoliers se réunirent autour du feu et revinrent sur les événements du jour. Ceux qui avaient reçu des coups de pied en l'honneur de la bonne cause se hâtèrent de retrousser leurs pantalons pour les montrer.

On les pria cependant de sortir de la salle et East conduisit Tom à son dortoir, afin qu'il pût changer de linge et se laver avant la séance de chant.

« Quelle séance de chant? » dit Tom en retirant sa tête de sa cuvette où il l'avait plongée dans l'eau froide.

« Faut-il que vous soyez nouveau, répondit son ami, du fond d'une autre cuvette. Les six derniers samedis de chaque semestre, nous chantons ; aujourd'hui est le premier de ces samedis. Pas de classe à préparer, vous savez, et demain matin on reste couché.

— Qui est-ce qui chante?

— Mais, naturellement, tout le monde. Nous commençons aussitôt après souper, et cela dure jusqu'au coucher. Ce n'est pas si amusant ce semestre que le semestre d'été, parce qu'alors on

chante dans la cour de la petite cinquième, sous les fenêtres de la bibliothèque, vous savez. On sort les tables, les grands sont assis autour et boivent de la bière ; double ration le samedi soir. Dans l'intervalle des chansons, on se promène dans le quadrangle, les curieux s'amassent aux grilles et nous crions après eux. Mais ce semestre on chante dans la grande salle. Allons à mon étude. »

A suivre. Imité de l'anglais par J. Levoisin.



UN PHÉNOMÈNE ARTISTIQUE

Il y a en ce moment au cercle littéraire de Bruxelles une exposition fort curieuse, qui soulève dans le monde artistique de vives polémiques : c'est l'exposition posthume des œuvres d'un peintre mort l'année dernière à Bruges, à l'âge de *dix ans*. Frédéric de Kerkove est assurément l'un des cas les plus intéressants de précocité intellectuelle que l'on ait jamais vus. A l'âge de six ans, ce petit prodige commençait déjà à barbouiller dans l'atelier de son père. Ses jouets favoris étaient des pinceaux, des crayons et une palette. A l'école, au lieu d'apprendre la table de Pythagore et de conjuguer les verbes irréguliers, il couvrait ses cahiers et ses livres de dessins à la plume. Comme il était d'un tempérament très-délicat, son père le retira de sa pension à l'âge de sept ans et le garda chez lui. A l'encontre des bambins de son âge qui ne demandent qu'à courir par monts et par vaux, à jouer à la marelle ou au cheval fondu, Frédéric ne quittait pas l'atelier paternel. Il passait des journées entières en contemplation devant les nombreux tableaux qui en tapissaient les murs; il coloriait les gravures qui lui tombaient sous la main, ou reproduisait sur toile des paysages à l'eau forte. En présence des dispositions extraordinaires qu'il montrait pour la peinture, son père, peintre de talent lui-même, lui donna des leçons et le fit travailler sous ses yeux. Ce sont ses tableaux, au nombre d'une centaine qu'il a peints pendant ces deux ans, qui sont exposés au Cercle littéraire. Au lieu de tableaux, nous devrions dire des miniatures, si le terme n'était pas impropre, par rapport au genre; car ces toiles sont microscopiques; elles n'ont guère plus de 7 à 8 centimètres.

Les opinions sont très-divisées au sujet des tableaux de Kerkove. Les uns en contestent l'authenticité. Il n'est pas admissible, disent-ils, qu'un enfant de dix ans ait pu posséder ainsi la pratique du métier, quand les hommes les plus intelligents mettent des années à l'acquérir à force de travail. Ils prétendent qu'il y a là quelque supercherie. Les autres, embouchant la trompette du lyrisme, crient au chef-d'œuvre et versent les plus tragiques pleurs sur cet enfant qui promettait un nouveau Michel-Ange ou un Raphaël. Il y a exagération de part et d'autre. Qu'on trouve extraordinaire, étonnant, etc., qu'un bambin de dix ans ait peint des tableaux dont un rapin blanchi sous le harnais ne dédaignerait pas de se faire honneur, nous n'y contredirons point; mais de là à inférer que le jeune de Kerkove devait être forcément, inéluctablement, un grand génie : point. Nous n'avons pas la fibre lyrique aussi facile. D'après les physiologues et l'histoire, le contraire est même le plus vraisemblable. Les exemples de ces revirements intellectuels sont nombreux dans les temps modernes et dans l'antiquité. Pour n'en citer que deux, Henri Mondeux, le pâtre calculateur de douze ans que les membres de l'Académie des sciences ne purent mettre en défaut, et qui à vingt-cinq ans était le plus fier idiot que la terre eût porté ; le rhéteur grec Hermogène, qui à quinze ans composa son traité classique de *rhétorique* et mourut à vingt-cinq ans hébété. En général tous ces petits prodiges, monstruosités intellectuelles, meurent tôt, ou, s'ils vivent, ils rentrent dans la catégorie des pauvres d'esprit. Les exceptions sont rares et l'on ne pourrait guère nous en citer d'autres, comme très-probantes, que Mozart, qui à quatre ans composait de la musique et à six ans excitait par son talent de virtuose l'admiration des cours d'Europe. Quoi qu'il en soit, la précocité artistique de Frédéric van Kerkove n'en est pas moins un fait très-curieux, qui méritait d'être signalé à nos jeunes lecteurs.

Marius Vachon.

L'ÉCROULEMENT DU ROCHER

Des falaises de rochers presque verticales; sur la terrasse qui les précède, et sur leur crête, une vigoureuse et odorante forêt de sapins droits comme des cierges, ou bien la claire verdure des hêtres et des bouleaux; çà et là de frais ravins remplis de sources, abrités de tout vent, où la fougère prodigue sur un fond de mousse épaisse sa végétation aux formes tropicales, et où des bois d'un vert charmant, filtrant le soleil à travers leurs voûtes, se détachent

sur une bande étroite de ciel bleu; — tel est, à droite et à gauche, le cadre où l'Elbe déroule ses méandres, de Pirna à la frontière de Bohême.

Le 25 janvier 1861, les ouvriers d'une carrière en exploitation, près de Schandau, prenaient leur repas du matin, à l'abri dans une galerie du rocher. Ils causaient gaiement de choses et d'autres, et en particulier des secousses de tremblement de terre ressenties peu de temps auparavant en Saxe, qui avaient vivement intéressé l'attention de gens qui passent la moitié de leur vie dans la carcasse du sol.

Le Nestor des carrières, le vieux Linke, un homme dont la santé de fer a résisté deux fois autant que d'autres natures vigoureuses aux influences délétères du métier, avait ses camarades assis autour de lui. Les reflets rouges de la flamme embrasaient leurs visages, tandis que les rayons d'un oblique soleil d'hiver prenaient dans la fumée une teinte bleuâtre.

Linke lit les journaux chaque dimanche à Schandau; en outre il est ferré sur la Bible, ce vieillard de soixante-huit ans, aux joues creuses, aux cheveux gris, et que la toux fatigue. En ce moment, il parle de l'éruption du Vésuve, du tremblement de terre de Lisbonne. On l'écoute, — et on oublie l'heure. Au dehors l'homme qui annonce la fin du repas en sonnant du cor, se présente devant le mur de rocher où frappe le soleil; déjà il dirige son instrument vers la paroi lumineuse, afin de le faire gaillardement retentir, quand — un vertige le saisit : aussi loin qu'il regarde, tout se meut; — les arbres là-haut secouent la tête, — les rochers s'inclinent..... « Grand Dieu! le mur croule! » — Il a jeté le cor loin de lui, — ses pieds sont de plomb et ne lui obéissent plus; — un rêve affreux!

Et derrière lui, tout tonne, ou craque, ou grince. Devant lui, par-dessus lui, des blocs de cent quintaux bondissent en hurlant dans l'abîme, aussi rapides que des sangliers et des cerfs; une grêle sifflante de pierres et de sable le couvre, l'aveugle, pareille aux battements d'ailes d'une chauve-souris gigantesque; il roule à terre, il se croit perdu!

Mais le silence se fait autour de lui, un silence de mort. Il s'enhardit à lever la tête,..... la falaise a reculé bien loin. Et devant lui, sous le clair soleil, repose un entassement titanique, haut comme une tour, pyramide d'un effroyable tombeau.

Cependant, à l'intérieur, comme le vieillard parlait du roulement qui accompagne les tremblements de terre, une sourde détonation dans le roc, un de ces bruits qui vous secouent jusque dans la moelle des os, fit lever en sursaut les carrières. Puis une seconde secousse et un fracas formidable, celui de masses de pierres détachées qui tombent d'une grande hauteur.

« Un tremblement de terre! » s'écrient quelques voix.

« Dieu nous aide! répond le vieux Linke. Oui, c'en est un, mais d'en haut! »

Et à la même minute, le rocher autour d'eux tremble jusque dans ses fondements. Ceux qui sont debout sentent sur leur tête la pression de la paroi supérieure qui s'affaisse. En un clin d'œil l'obscurité se fait comme dans une tombe, tandis qu'aux alentours tout craque, tonne et tremble. Puis subitement règne un silence de mort, parfois interrompu au dehors, au loin, par la chute tonnante d'un quartier de roc, à l'intérieur, par un léger tassement dans la pierre.

Ils sont ensevelis vivants!

Tous ils se taisent; il semble que chacun craigne d'avoir seul cette conviction effroyable, et veuille encore la dérober aux autres. Enfin ils commencent à s'appeler à voix basse, comme pour ne pas troubler le silence de leur tombeau : Petters! Heckel! Kühn! Linke! Loser! — « Me voilà! me voilà! » répondent les ténèbres à chaque appel de nom, vingt-quatre fois. — Ils sont tous là, tous en vie! — Alors seulement l'effroi se résout en paroles et en larmes. Ces hommes rudes comme le roc pleurent. On n'entend plus que sanglots dans la tombe commune. Mais des natures aussi endurcies au péril réagissent avec force contre l'inertie du découragement. La voix du vieux Linke, bien connue de tous, s'élève la première. « Ayez confiance en Dieu, enfants! Qui sait si la position est aussi mauvaise qu'elle le paraît? Richter (c'était le nom du brave maître carrier) vit. On ne nous laissera pas sans aide. Avant tout il faut voir comment la pierre nous entoure, et si nous ne pouvons pas nous tailler nous-mêmes une issue. Savons-nous si la masse qui nous recouvre est épaisse? »

N'y a-t-il pas là de bois résineux pour faire de la lumière? Mais oui! Le banc est en bois de pin. — On taille des buchettes, et, une minute après, la flamme rouge et vacillante éclaire les pâles visages contractés par l'angoisse, et le réduit sinistre et bas à l'entrée duquel l'éboulement s'est amoncelé. On promène la lumière dans tous les coins; mais tout est là solidement clos et pour ainsi dire muré. En haut, un banc de pierre massive, épais, ils le savent bien, d'au moins treize aunes, s'étend sur eux, et ç'a été leur terrible chance de salut. Des roches profondes ferment l'accès à la vie et à la mort extérieures; — mais il n'y a là qu'une seule cruche d'eau, il y a tout au plus dix livres de pain encore et quelques tranches de cervelas et de lard; — la mort n'a donc pas besoin de venir du dehors; elle est bien certainement enfermée avec eux, s'il ne plaît pas à Dieu, et s'il n'est pas donné aux hommes de les sauver. Et sous cette voûte quel silence lugubre! Aucun son du dehors n'y pénètre; il n'y a donc plus à en douter, ils sont profondément ensevelis.

Avec cette présence d'esprit que donne le voisinage de la mort, on réunit les provisions de tous, c'est-à-dire le pain qu'ils ont apporté pour leur repas de midi, et on les remet au vieux Linke, qui devra les mesurer avec parcimonie; car on peut être obligé de souffrir longtemps la faim et la soif, —

sans compter le froid. Cette atmosphère de cave doit insensiblement leur glacer le sang. Ensuite le peu de paille qui est dans la grotte est portée dans un coin; c'est là que les plus affaiblis iront s'étendre, quand la faim sera plus cruelle, pour s'y reposer, pour y mourir, — si Dieu n'en dispose pas autrement.

Lentement glissent les heures interminables que de temps en temps la flamme d'une allumette permet de compter sur les montres. Toujours le même silence de mort dans la grotte, à part çà et là dans les ténèbres quelques pleurs étouffés, ou le murmure d'un « Notre Père! » ou une déchirante invocation à voix basse aux chers enfants, à la pauvre femme qui se désespère au logis.

Durant tout le premier jour, l'ébranlement de l'âme chasse encore la faim; mais le froid se coule comme un serpent pour enlacer les malheureux qui sont couchés sur la pierre dans leurs minces vêtements de travail, et se serrent l'un contre l'autre afin de ne pas s'engourdir.

Ce fut une consolation, et comme un son de la vie du dehors qui retentit dans le douloureux silence, lorsque le vieux Linke éleva sa voix tremblante, et récita un verset de l'Écriture sainte.

A l'extérieur, le tonnerre de l'écroulement avait été entendu au loin. De tous les chantiers voisins on avait vu que des ouvriers se trouvaient ensevelis dans la carrière, et la terrible nouvelle courut en un rien de temps sur les routes, sur les rails, sur les fils télégraphiques, à la résidence des autorités, aux foyers des victimes, dans les carrières où leurs braves camarades étaient à l'ouvrage.

Et ceux-ci d'accourir sans s'inquiéter de leur salaire perdu, sans savoir qui leur donnerait nourriture et abri pendant les fatigantes journées du sauvetage, ne pensant qu'à sauver les malheureux! Les autorités de Schandau, tous les fonctionnaires royaux des alentours arrivèrent au galop, de sorte que le jour même de la catastrophe, à midi, plus de cent carriers exercés, bon nombre de mineurs de Giesshübel, et tous les représentants de l'autorité capables de seconder l'œuvre de salut, entouraient la montagne de décombres qui couvrait les infortunés. En présence de cette masse énorme et du péril qu'on courait à s'en approcher (car des moellons et des blocs se détachaient encore par moments de la falaise), les gens qui n'étaient pas du métier laissaient retomber, même les plus braves, leurs bras découragés.

Avec cela une pluie glaciale vint à fouetter; le fleuve, que les secours étaient obligés de traverser, charriait de gros glaçons; les chemins étaient glissants, chaque pas offrait un péril. Enfin les parents des victimes, qui étaient là, trempés et transis, assis de côté et d'autre sur des blocs de pierre ou au bord des fossés, se répandaient en lamentations. Tout cela réuni abattait les courages au point que le commencement des travaux effectifs en fut retardé presque jusqu'au soir.

Cela ne veut pas dire qu'on n'ait pas mis ce délai à profit. Avec un mépris de la mort digne des plus grands éloges, et guidé par sa connaissance exacte de la carrière, des strates du rocher, et de l'agencement des masses, le conducteur des travaux des carrières, le brave Richter, monta sur les ruines avec cinq hommes intrépides, sans s'inquiéter des fragments de roche et des débris de toutes sortes qui continuaient de tomber. Il voulait arrêter un plan pour les travaux de sauvetage. La foule suivait du regard avec anxiété la marche des braves, qui tantôt se dressaient sur des monticules de décombres, tantôt disparaissaient entre des blocs gigantesques. Tout à coup on les vit faire halte presque au sommet de l'amoncellement, et l'un d'eux s'enfonça quelque part.

Presque immédiatement contre la falaise, entre deux bancs de pierre rompus, de seize pieds d'épaisseur à peu près, il existait une fente qui paraissait descendre assez loin dans la direction où l'on savait les hommes ensevelis. C'est dans cet entrebâillement affreux, à peine assez large pour donner passage à un homme, que se glissa un jeune carrier nommé Linke, fils du vieillard prisonnier dans la grotte. Il y rampa hardiment, malgré la chute continuelle des pierres, et quoique les masses encore en mouvement pussent se resserrer d'un moment à l'autre, et le broyer entre elles dans l'étroit couloir. Pendant trois longs quarts d'heure on attendit son retour; on le croyait déjà perdu, lorsque soudain il remonta sain et sauf, et fut vivement acclamé. Les hommes redescendirent, et le plan d'attaque fut arrêté.

On voulut essayer de pénétrer sur trois points.

Tout d'abord, — et c'est là qu'on espérait le succès le plus prompt, — on devait percer une galerie à travers les décombres entassés contre la falaise même. Il fallait à cette galerie une longueur d'environ quarante aunes pour arriver jusqu'à la grotte.

Une autre escouade, moins nombreuse que la première, mais composée de volontaires déterminés, fut chargée de suivre de haut en bas le passage resté libre dans les interstices de l'éboulement, passage où le jeune Linke prétendait s'être avancé jusqu'à vingt aunes de distance des prisonniers.

Enfin un troisième détachement devait, à l'ouest, essayer de percer le cône de décombres dans un endroit où il semblait présenter une masse moins compacte. Cette dernière tentative fut bientôt abandonnée, comme étant trop longue à mener à bout.

A cause de la saison, la nuit vint de bonne heure. La flamme des torches résineuses jetaient une rougeur sinistre, coupée de grandes lignes d'ombre, sur la falaise et sur l'énorme pyramide, qui ressortait ainsi du paysage obscur. La pluie tombait à torrents. De temps à autre, la chute de nouvelles masses de gravois ou de pierres retentissait au loin dans les ténèbres avec un grondement lugubre.

La nuit fut employée à se garantir de cette mitraille incessante. Dans la forêt voisine, sans distinction de

propriété, on abattit une cinquantaine de gros arbres qui, divisés en tronçons de huit à dix aunes, furent appuyés côte à côte au mur de la falaise. Ils formèrent ainsi un toit incliné, à l'épreuve de la bombe, sur lequel l'avalanche de pierres rebondissait, et dont l'abri permettait aux travailleurs de pousser activement leur galerie. Contre le même péril il était plus difficile de protéger les braves qui devaient pénétrer de haut en bas dans l'écartement des blocs. Le transport de troncs d'arbres proprement dits au sommet d'un amas de débris désagrégés par des fissures si profondes fut reconnu impraticable. Tout ce qu'on put faire fut d'installer avec des perches une sorte de bouclier assez précaire, en dépit duquel les travailleurs furent fréquemment criblés de sable, de limon, et d'autres projectiles.

Aucun de ces vaillants hommes ne quitta la place, malgré le froid et la pluie. Des boissons réchauffantes et des vivres arrivèrent de Schandau, de Konigstein, de Pizna. Le champ de travail avait pris l'aspect imposant d'un camp avant la bataille. Et quelle bataille! Ce n'était pas un de ces combats qui mettent aux prises le fanatisme, la vanité nationale, les haines de peuples ou les caprices de princes; non, c'était la fraternité humaine luttant pour la vie du prochain contre les forces inertes de la nature.

Quel combat est plus digne de la sueur et du sang des gens de cœur?

Les parents des victimes étaient assis aux alentours, grelottant de froid et repliés sur eux-mêmes; les petits se serraient en pleurant contre les grandes personnes qui, pas plus qu'eux, n'avaient de force.

Avec l'aube du jour arrivèrent de Schandau les vibrations des cloches matinales. On se mit à l'œuvre sur tous les points. Il s'agissait de fêter le dimanche par l'ardeur au travail, et des efforts haletants devaient être la prière la plus agréable à Dieu.

L'espoir qu'on avait eu d'arriver le plus rapidement au but par la galerie conduite le long de la falaise aboutit à une déception. L'éboulis était trop considérable, et en outre il manquait de consistance. En certains endroits il fallait le revêtir; ce qui retardait le travail. Malgré tout, la galerie, poussée en avant par des braves qui ne redoutaient ni l'éboulement des masses de décombres, ni la chute perfide des quartiers de roche surplombants, ne laissa pas de s'enfoncer plus profondément d'heure en heure à travers la pierre.

En revanche la besogne avança d'une manière surprenante dans les fissures qui allaient de haut en bas entre les bancs de roche écroulés. Là cinq des plus vigoureux, des plus intrépides carriers s'acharnaient à descendre plus avant toujours dans un boyau tortueux, fréquemment rompu, obscur, étroit. Que leur importait que la pierre craquât autour d'eux, et menaçât à tous moments de leur faire, dans ses parois resserrées, un tombeau plus affreux encore que celui des premiers ensevelis! Les débris de moellons furent poussés dans des crevasses latérales; les pierres de plus grande dimension détachées par l'outil furent passées de main en main jusqu'à l'extérieur. Pour faciliter les communications avec le dehors, on emprunta d'un propriétaire de bateau une pièce de toile à voile, et on la tendit dans le puits incliné, de sorte que les hommes purent s'y laisser dévaler sans entraîner de pierres roulantes avec eux. Des blocs dont la position était menaçante furent étançonnés, des angles qui faisaient obstacle, abattus; néanmoins, en beaucoup de places le puits était si étroit qu'un homme pouvait à peine s'y introduire.

Les hardis compagnons qui travaillèrent près de cinquante heures sans relâche dans ces cavités, quand rien que d'y entrer exigeait déjà un grand courage, étaient le jeune Linke, Hardig de Postelwitz, Winkler, le plus brave et le meilleur de tous, et l'excellent maître carrier Richter, qui, se multipliant de la galerie au puits, du puits à la galerie, avait toujours avec cela un mot de consolation pour les pauvres femmes et les enfants.

A suivre. MAX MARIA DE WEBER.

LE GUICOWAR

ROI DE BARODA

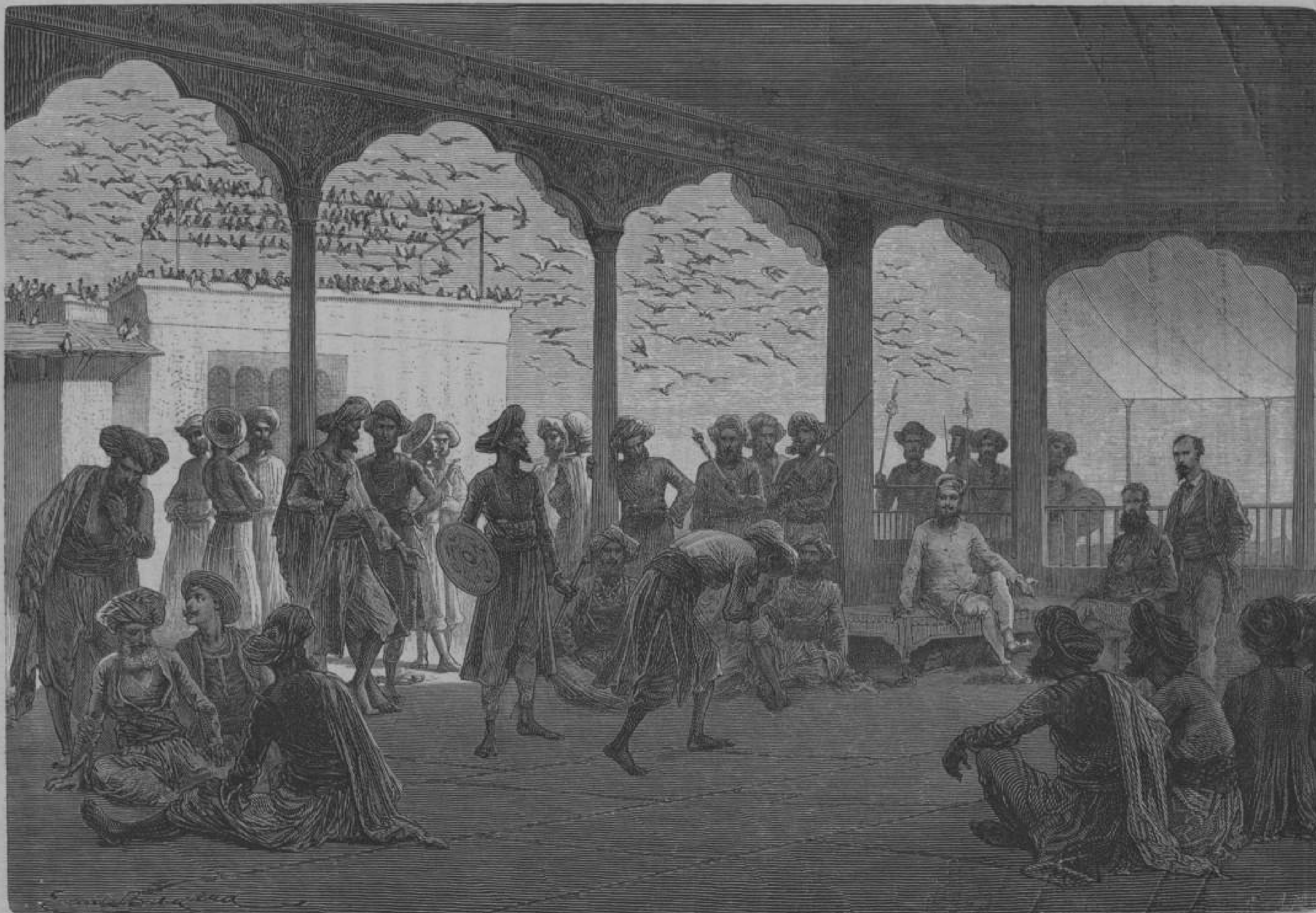
Depuis deux ou trois mois, l'on voit fréquemment apparaître dans les dépêches des journaux le nom d'un potentat qui était resté jusqu'ici bien certainement inconnu à la plupart de nos lecteurs : c'est le Guicowar.

Nous avons tous lu que le Guicowar ayant voulu empoisonner l'ambassadeur anglais à sa cour, a été fait prisonnier dans son palais par ordre des autorités britanniques, puis jugé par une cour composée de rois indiens et de grands dignitaires anglais, et enfin condamné à perdre la couronne.

Qu'est-ce donc que le Guicowar?

Le Guicowar est l'un des plus puissants rajahs de l'Inde; il est roi du Goujerate, l'une des plus riches contrées du globe, et sa capitale, Baroda, située à 450 kilomètres de Bombay, est une grande et belle cité.

Le mot Guicowar, qu'il faut prononcer *Gaïkouar* signifie en langue maharati *gardeur de bestiaux*. La dynastie actuelle de Baroda descend en effet d'un certain Pillaji, simple pâtre qui s'éleva, au VIIe siècle, au rang de général en chef des armées maharates et sut conquérir pour lui le beau royaume du Goujerate. Par une orgueilleuse modestie, les puissants rois de Baroda ont tenu à conserver le titre consacrant le souvenir de leur humble origine.



La cour du Guicowar, roi de Baroda. (P. 362, col. 1.)

La cour des Guicowars est la seule de l'Inde qui ait conservé jusqu'à nos jours les anciennes coutumes du moyen âge dans leur splendeur primitive. L'appauvrissement de leurs États a obligé la plupart des autres rajahs de dépouiller d'une grande partie de leur luxe ces magnifiques cérémonies, et chez quelques-uns l'influence anglaise a fait introduire des usages européens qui s'allient mal avec le goût du pays.

Aujourd'hui que le nom de ces potentats indiens est devenu populaire en Europe, peut-être nos lecteurs liront-ils avec intérêt un aperçu des mœurs et des fêtes de cette cour.

Lors de mon voyage d'exploration de l'Inde centrale, la première cour indienne que je visitai fut précisément celle de Baroda. J'y arrivai en juin 1865. Le monarque régnant était alors Khunderao Guicowar, frère aîné du présent roi Malharrao, qui vient d'être condamné et détrôné par ses pairs. On m'avait donné des lettres de recommendation pour ce prince, qui jouissait dans l'Inde entière d'une réputation méritée d'affabilité, et je m'empressais dès mon arrivée de solliciter une entrevue.

Quelques jours après un chambellan venait nous inviter de la part du roi à nous rendre au palais; il monta avec nous en voiture, et une heure après nous descendions devant l'entrée principale, simple perron de quelques pieds de haut sur lequel se tiennent les grand'gardes écossaises. Les appartements décorés de tentures sont d'un ensemble assez riche, mais petits. Nous arrivons à l'immense terrasse supérieure, sur laquelle s'élèvent de tous côtés des kiosques et des pavillons, quelques-uns ayant jusqu'à quatre étages.

La surface que couvre le palais est telle que la terrasse forme un labyrinthe de cours et de corridors nécessitant un guide. Nous longeons une galerie dont le sol est littéralement couvert de souliers : c'est l'antichambre royale. L'étiquette orientale oblige tout visiteur à laisser ses chaussures à la porte avant d'arriver en présence du roi, de même que chez nous il est d'usage d'ôter le chapeau. Collection complète, depuis le soulier doré à la pointe d'un pied de long jusqu'à la microscopique pantoufle de soie. Un bon courtisan eût pu, en, examinant ces souliers, nous indiquer le rang, la caste et l'âge de toutes les personnes en ce moment chez le roi. Notre titre d'Européen nous exempte de cette coutume, et nous entrons bottés dans la longue vérandah où le rajah tient sa cour.

Un *tchoubdar*, huissier à bâton d'or, nous fraye un passage à travers la foule de solliciteurs, d'officiers et de courtisans ; il annonce notre arrivée au prince par le *Maharaj ! Sâlam !* d'habitude. Le roi se lève, fait quelques pas vers nous, et le chambellan nous ayant présentés, nous serre à chacun la main et nous fait asseoir à côté de lui sur un large banc de bois élégamment sculpté qui lui sert de trône. Ce banc est le seul meuble de la galerie, hors l'escabeau de Bhao Sahib, général en chef des armées. Les autres personnes quel que soit leur rang, s'assoient par terre dans la posture habituelle aux Orientaux. C'est donc une haute marque de considération que d'être admis sur le banc royal. Quoique très-sensible à cet honneur, j'eusse préféré une chaise; mais le Guicowar, détestant les coussins comme une invention efféminée, les a bannis de la salle du Trône.

Pendant quelques heures nous causâmes : le roi passa en revue, avec intérêt, tous les États de l'Europe, me demandant leur importance, leur revenu, leur forme de gouvernement, leurs rapports entre eux. Il paraissait assez au courant des affaires de la France, de l'Angleterre et de la Russie, et l'accroissement du pouvoir moscovite dans l'Asie centrale le préoccupait beaucoup. Les autres nations lui étaient inconnues. Au moment de nous séparer, il me serra la main en m'exprimant le plaisir qu'il ressentait de ma visite, et je crus comprendre que ce n'était point là une simple phrase de circonstance. Il me fit promettre que je viendrai le voir tous les matins pendant mon séjour à Baroda, et comme je présentais quelques excuses, en m'appuyant sur le trajet considérable qui séparait ma demeure du palais, il m'annonça qu'il me faisait préparer une résidence dans un lieu plus rapproché.

Quelques jours après notre visite, le roi nous annonça que notre nouvelle demeure du Moutibaûgh était préparée. Le Moutibaûgh, ou *Jardin des Perles*, est un élégant palais d'été, à une petite distance des faubourg.

Une longue rangée d'édifices de construction hindoue occupe un côté du jardin qui est planté d'arbres fruitiers et de jolis bosquets; des statues, des jets d'eau, des kiosques, en font un endroit charmant, et un énorme pavillon au centre enferme un musée considérable de curiosités européennes.

Notre résidence était embellie par tout ce qui rend la vie agréable dans ces pays, la fraîcheur, l'ombre, un luxe confortable et une vue riante. Un nombreux domestique avait été mis à notre disposition, et notre table était entretenue aux frais du roi des mets les plus recherchés et des meilleurs vins d'Europe.

Une fois installé au Moutibaûgh, je devins un des hôtes assidus du palais; tous les matins, je m'y rendais en voiture et je passais plusieurs heures avec le Guicowar. L'amitié que le roi avait pour moi allait en augmentant, et tous les courtisans, attentifs aux fantaisies du maître, me témoignaient le plus grand empressement.

Je fus bientôt ainsi initié à tous les mystères d'une cour indienne, et par la similitude des coutumes, la pompe barbare des cérémonies, la fréquence des fêtes et des joûtes, j'aurais pu me croire transporté aux plus brillantes époques de notre moyen âge.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LE JEUNE CHEF DE FAMILLE[1]



Raoul chez Mme Guerblier.

XXVII

Nouveaux horizons.

Comme sonnait le premier coup de midi à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, Raoul Daubry, que Maurice avait prévenu, arrivait chez le docteur et se faisait introduire près de Mme Guerblier.

« Berthe m'a annoncé que vous déjeuniez avec nous, monsieur, dit l'éternelle malade, et bien que je fusse exceptionnellement souffrante aujourd'hui, je n'ai pas voulu déjeuner dans mon appartement.

— J'espère que vous ne souffrirez pas de cette aimable concession, madame.

— Non, car j'ai pris mes précautions. Le calorifère est chauffé à quelques degrés de plus, il y a un très-grand feu ; le docteur se plaindra un peu sans doute, il a du goût pour l'air froid, mais je n'avais pas d'autre moyen de rendre la salle à manger habitable pour moi. Je regrette que vous n'ayez pas amené vos sœurs; mais M. Guerblier a sans doute une raison de vous inviter ainsi à l'improviste.

— Je ne le crois pas, madame, il a sans doute l'aimable pensée de me faire profiter de l'un de ses rares moments de liberté.

— Berthe qui connaît bien son père prétend qu'il avait un certain sourire qui voulait dire bien des choses.

— J'ai toujours remarqué, dit la brune Berthe, que mon père sourit ainsi quand d'une manière ou d'une autre il a fait du bien à quelqu'un ; il est si bon.

— Et si grand, ajouta Raoul.

— Oh! certes, oh! certes, dit Mme Guerblier en descendant une véritable gamme de soupirs, très-grand, un peu trop pour moi peut-être; vous devez le remarquer, monsieur Raoul, vous ne trouverez jamais mon mari chez moi, jamais; il soigne tout le monde, excepté sa femme.

— Maman, je ne suppose pas que vous désiriez devenir pour lui un sujet.... d'opérations.

— Horreur! non, non, c'est le médecin qui me serait utile et le médecin me donne une consultation tous les huit jours. Je suis persuadée que s'il examinait avec soin mon état tous les matins, il me découvrirait un remède. Mais il a bien autre chose à faire. Quand il est resté cinq minutes et qu'il m'a dit : Vous serez ou vous ne serez pas horriblement fiévreuse toute la journée, il a tout dit.

— Mais puisque vous ne suivez pas les régimes qu'il vous ordonne, mère!

— Des régimes, à moi! Y penses-tu, Berthe; est-ce à un estomac aussi capricieux, aussi débilité que le mien, à des nerfs aussi délicats qu'on impose des régimes? Mon véritable régime, c'est d'en changer tous les jours. »

Comme elle prononçait cet oracle, la porte s'ouvrit devant Eugène.

« Monsieur demande M. Daubry, » dit-il.

Raoul se leva.

« Je savais qu'il y avait quelque chose sous cette invitation à un déjeuner de onze heures, dit madame Guerblier; tâchez qu'on vous permette de nous confier ce secret, monsieur Raoul. »

Raoul sourit, salua, et suivit le domestique dans le cabinet du docteur.

Celui-ci était assis dans son fauteuil détourné du bureau et jamais Raoul n'avait vu pareil rayonnement sur cette austère figure.

« Asseyez-vous, Raoul, » dit-il en lui désignant une chaise placée en face de lui.

Raoul s'assit.

« Vous ne sauriez jamais deviner d'où je viens? »

Raoul fit un geste qui voulait dire : Je ne devine pas en effet.

« Je viens d'opérer Mme Darbauld.

— Et l'opération a-t-elle réussi, monsieur? »

Les cœurs qui ont reçu le don suprême de la bonté ont, involontairement en quelque sorte, de ces délicatesses infinies. Raoul en ce moment ne voyait pas



dans Mme Darbauld la femme qui lui avait ravi la fortune de ses sœurs; il se rappelait surtout la pauvre femme dont il avait parfois entendu raconter les tortures.

Le docteur lui tendit la main.

« Noble cœur, dit-il! Oui, elle a réussi, et voyez ce que nous sommes : elle a réussi grâce à la lutte

1. Suite et fin. — Voy. pages 14, 30, 44, 58 78, 91, 106, 124, 139, 157, 171, 187, 202, 219, 236, 252 267, 284, 296, 314, 332 et 348.

engagée entre nous. Il y a deux mois qu'on jugeait devoir l'opérer, il y a deux mois que je l'aurais fait si nos relations avaient été sur le même pied d'intimité qu'autrefois. Eh bien, c'eût été trop tôt. Aujourd'hui j'ai fait tomber un fruit véritablement mûr. Grâce à cette opération elle a quelques années de vie, guère davantage; souvent nous prolongeons la vie plutôt que nous ne guérissons. Le mal vrai plonge ses racines jusqu'au fond de l'organisme humain, on l'enraye, on ne détruit pas le principe mortel. Quelques années de vie, pour elle c'est beaucoup. Donc, c'est fait, et maintenant il reste à me payer mes honoraires. »

Il prit une feuille de papier sur son bureau et la tendit à Raoul.

« Lisez tout haut, dit-il. »

Raoul lut.

« Caisse des orphelins,

» Je reconnais devoir au docteur Guerblier la somme de cent mille francs, payables cette année en quatre versements.

» Adolphe Darbauld. »

« Et voici le premier, dit le docteur en jetant sur les genoux de Raoul une liasse de billets bleus, voici vingt-cinq mille francs. »



Raoul se jeta dans ses bras. (P. 364, col. 1.)

Raoul baissa la tête pour cacher des larmes qui jaillissaient malgré lui de ses yeux.

« Embrassez-moi et finissons-en avec l'émotion, » reprit M. Guerblier en se levant.

Raoul se jeta dans ses bras et son cœur reconnaissant battit un instant sur le cœur généreux de son bienfaiteur.

« Maintenant parlons affaires, reprit le docteur, vous saurez placer ce petit capital, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Alors qu'il n'en soit plus question ; c'est une toute petite épave arrachée au naufrage ; mais si elle ne vous donne pas la fortune, elle vous donne l'indépendance, le seul bien précieux. Or maintenant qu'allez-vous faire? je sais par les indiscrétions de votre sœur Charlotte que votre métier vous plait peu. Avec ces cent mille francs dans la main, voulez-vous rester aux Finances?

— Non, monsieur, jamais.

— Bien dit, jeune homme. Saint-Cyr vous charme-t-il encore? »

Le docteur regardait fixement Raoul.

« Moins, monsieur.

— S'il en est ainsi, écoutez-moi avec attention. Je ne crois pas me tromper en vous disant qu'il y a chez vous des éléments qui font les hommes supérieurs. Voulez-vous être mon élève, j'ai un fils qui ne sera jamais mon successeur, voulez-vous le devenir? »

Raoul était très-pâle, mais son œil devenait singulièrement lumineux.

« Oserais-je l'espérer? dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Croyez que je ne parle pas à l'aventure. Si vous le voulez, je vous relève de ces fonctions de chef de famille que vous avez exercées avec une si touchante énergie ; vous prenez votre première inscription et vous jetez votre intelligence dans le moule de la science médicale. Je vous ai étudié et votre sang-froid pendant l'opération pratiquée chez la marquise de Valnoy a vaincu mes hésitations. Restait à pourvoir vos sœurs, aujourd'hui la difficulté est levée, ce me semble.

— Dans quel sens, monsieur?

— En ce sens qu'elles ne sont plus matériellement à votre charge.

— Vous ne prendriez pas pour élève un chef de famille.

— Pas dans les conditions où je vous place. Je préférerais vous voir seul chez Mme Parajoux, ou même chez moi, où vous partageriez ma vie.

Vous savez que la plupart du temps je prends mes repas seul : vous me tiendrez compagnie. Je croyais que vous aviez une parente chez laquelle vos sœurs auraient pu demeurer au moins une partie de l'année.

— Oui, j'ai une tante bien dévouée, qui habite la campagne aux environs de Nantes.

— La campagne, voilà ce qu'il faut à ces jeunes filles. Votre sœur Marthe est bien délicate, et quant à Charlotte, qui grandit sans se fortifier et dont l'imagination use déjà quelque peu le magnifique tempérament, rien ne lui serait plus salutaire que deux ou trois ans passés en pleine campagne. N'en faites pas une Parisienne pour la santé, si vous avez quelque souci de son bonheur. Mais, je le sens, ces questions sont très-graves, très-délicates, et il faut du temps et de la réflexion pour les résoudre. Je ne veux rien précipiter, rien forcer, rien ordonner, je plante des jalons et je vous montre la route, les moyens, le but, voilà tout. Certes il y a bien des carrières plus séduisantes pour un homme de votre âge et de votre intelligence, il n'y en a pas de plus utile et qui exige plus d'abnégation. Mettez ce paquet de billets dans une poche sûre, et allons déjeuner. »


Mademoiselle, le zinc a du bon. (P. 366, col. 1)

EPILOGUE.

Il est à peu près sept heures du soir, et, au mouvement qui se fait aux alentours de la gare de l'Ouest, les simples passants devinent que le moment d'un grand départ approche. En effet, c'est l'heure du départ du soir pour toute la Bretagne. Les locomotives que les mécaniciens chauffent s'élanceront bientôt sur cette longue ligne ferrée qui va de Paris, le cœur de la France, à Brest, une de ses importantes artères, et à Nantes, ville non moins considérable.

Il y a peu de voyageurs pour ce train de nuit, ce n'est pas jour de grande foule; aussi l'on remarque facilement un groupe compacte au milieu duquel sont deux très-jeunes filles et un très-jeune homme: Raoul, Marthe et Charlotte Daubry.

Les graves questions soulevées entre le docteur Guerblier et Raoul ont été longuement étudiées et ont reçu leur solution. Le plan du grand chirurgien ayant été adopté avec toutes ses clauses, Marthe et Charlotte quittent momentanément leur frère et Paris.

Raoul a compris qu'une occasion unique lui était offerte de débuter dans une carrière qui offrirait un aliment en quelque sorte infini à son intelligence et qui le conduirait très-probablement à la célébrité et à la fortune; Marthe a compris qu'il ne fallait pas marchander à son frère la protection d'un homme comme M. Guerblier, et que nulle société ne pouvait mieux lui convenir dans les études spéciales qu'il commençait; Charlotte a compris que la campagne était tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus agréable pour son âge, et a consenti avec élan à s'en aller grandir et se développer au Clos Joli, près de sa tante Léocadie, qui ferme si volontiers les yeux sur ses inoffensives originalités.

Tout le monde est satisfait du côté de la raison, ce qui n'empêche personne de souffrir beaucoup du côté du cœur. Les amis parisiens comprennent aussi qu'il est sage aux deux jeunes filles d'aller retremper dans l'air pur leur délicate constitution; ils savent que les épreuves de l'année et le poids de la direction du petit ménage ont beaucoup pesé sur les faibles épaules de Marthe; le parti que Raoul embrasse a toute leur approbation, ils sont enchantés de le voir devenu le commensal de son protecteur, mais ils regrettent profondément la dispersion de cette aimable et charmante famille

qui s'était fait une place à part dans leur petit monde.

Ils sont tous là au dernier rendez-vous, les Parajoux grands et petits, Maurice et Berthe Guerblier, M. Marius Desforêts lui-même, le cou entouré de superbes foulards rouges à cause de la fraîcheur du soir, et aussi quelques-uns des vieux amis du dimanche.

Une certaine émotion se lit sur tous les visages. La séparation, ayant je ne sais quels traits de parenté avec le sombre inconnu, est rarement acceptée sans déchirement par des cœurs qui s'aiment et par des gens qui se sont appréciés.



Le départ.

Tout à coup Charlotte fend le cercle d'amis qui l'entoure et s'élance sur les traces du vieux Pouf qui a quitté maman Gros-Cœur, bien paisiblement assise au milieu d'un océan de paquets.

Le vieux Pouf s'arrête sur la terrasse d'où l'on voit un coin de Paris et Lotte s'approche de lui :

« Oh! que c'est laid, dit-elle en montrant du geste le pâté de maisons qui lui fait face et que vous allez trouver la campagne belle, mon vieux Pouf. Si vous êtes comme moi, vous n'aimez pas le plâtre, les tuyaux, les gouttières, et vous dites avec joie adieu au zinc.

— Mademoiselle Charlotte, le zinc a du bon. »

Charlotte le regarda fixement :

« Oh! vieux Pouf, vous pensez à votre comptoir et surtout au petit verre qui était dessus, s'écria-t-elle? »

Pouf ne put retenir un sourire.

« Soyez tranquille, reprit Charlotte, vous aurez votre petit verre au Clos Joli, non pas sur un affreux comptoir de zinc, mais sur une bonne table de chêne, non pas du trois-six qui vous enluminait la figure fort vilainement, mais de la vieille eau-de-vie dont j'ai vu les barils au fond de la cave de bon papa. Êtes-vous consolé?

— Oui, oui, » répondit Pouf.

Et voyant Lotte rentrer il rentra à la suite de Lotte.

C'est qu'ils étaient aussi en partance, les deux humbles amis des orphelins. Comment se seraient-ils séparés de leurs jeunes maîtres! Maman Gros-Cœur avait-elle un autre intérêt en ce monde que ses pauvres bijoux, et Pouf pouvait-il vivre sans Lotte?

M[lle] Léocadie Daubry l'avait compris, et, pour récompenser le dévouement des vieux Vaugirard, elle s'était arrangée pour leur trouver un petit emploi chez elle. M[me] Gnouft aurait la cuisine pour domaine et Pouf surveillerait les travailleurs. Ils partaient donc, sûrs de ne pas être inutiles, et au fond enchantés d'aller respirer, avant de mourir, l'air pur des champs où s'était passée leur jeunesse.

Les plus à plaindre ce sont Raoul et surtout les Grises qui perdent Marthe et Charlotte, pour un temps indéfini. Aussi, quand l'heure impitoyable du départ sonne, les larmes jaillissent d'elles-mêmes de tous les yeux. On s'embrasse et l'on se redit au revoir, sur tous les tons, avec une tendre affectation. Le mot : adieu! a de si déchirants échos!

L'employé qui garde l'entrée des salles d'attente multiplie les signes, il faut partir, le groupe se divise, et c'est Charlotte qui passe la dernière. Charlotte qui a accepté tous les changements, tous les nouveaux projets avec enthousiasme, est toute prête à les trouver haïssables en ce moment. Elle s'en va, elle revient. Raoul! les Grises! mais ce sont des parts de son cœur! Elle est navrée de les quitter; elle est pâle; il tombe de grosses larmes de ses grands yeux; elle appelle son frère, et, sous le regard de l'employé qui, tout blasé qu'il soit sur les adieux, a je ne sais quel air ému, elle l'accable de tendres questions et de non moins tendres regrets.

Et lui, dominant sa propre émotion, lui jure qu'il les rappellera près de lui sitôt qu'il le pourra, et lui affirme qu'il pensera tous les jours à sa chère Marthe et à sa petite Lotte.

« Raoul, tu m'écriras!

— Toutes les semaines, je te le promets.

— Tu viendras nous voir?

— A Pâques certainement.

— Raoul, j'ai un chagrin mortel de te quitter.

— Et moi je vais trouver ma vie bien sévère.

— Raoul, j'ai envie de rester.

— Ce n'est pas possible, soyons raisonnables.

— Et qui sera le chef de famille maintenant?

— Moi. Mon cœur et ma pensée vous suivront; je garde tous mes droits, tous mes devoirs, et si je les délègue à Marthe pour deux ou trois ans, c'est pour les mieux remplir plus tard. »

« Mademoiselle, on vous appelle, dit l'employé, on ferme les portières! »

Charlotte embrasse son frère en sanglotant, jette un regard éploré vers les Grises et Berthe qui ont la figure plongée dans leur mouchoir, et disparaît... Oh non! c'est elle encore, c'est bien son fin profil qui se dessine en noir sur la muraille... Un dernier geste de la main, un dernier regard... Elle est partie, et Raoul, qui ose enfin pleurer, revient vers ses amis et tous quittent la gare.

Une seconde étape a été franchie dans la vie du jeune chef de famille; le temps, qui se traîne ordi-

nairement seconde par seconde, minute par minute, heure par heure, jour par jour, semble faire parfois des pas de géant. Hier on était un enfant, aujourd'hui on se retrouve adolescent, demain on sera un homme.

Le petit chef de famille commence à perdre de vue son passé, le jeune chef de famille va étreindre puissamment le présent; et du présent, tel qu'il le fera, sortira en quelque sorte fatalement l'avenir.

Que Dieu le conduise!

Mlle Zenaïde Fleuriot.



SANS-PEUR

—

LÉGENDE ISLANDAISE.

Il y avait une fois un garçon si hardi, et d'un caractère si entier que ses parents, désespérant de lui faire peur et de le plier à leur volonté, le confièrent au prêtre de la paroisse, en le priant de faire son éducation. Mais le prêtre y perdit son latin; et cependant le jeune garçon ne se montrait ni obstiné ni insolent avec lui.

Un jour d'hiver, on apporta trois morts à enterrer. Comme il était trop tard pour les enterrer ce jour-là on les déposa dans l'église jusqu'au lendemain. En ce temps-là, c'était la coutume d'enterrer les gens sans cercueil : on se contentait de les envelopper dans des linceuls.

Le prêtre les fit placer à quelques pas l'un de l'autre, dans le passage du milieu.

Quand la nuit fut venue, il dit au garçon : « Cours à l'église, et rapporte-moi le livre que j'ai laissé sur l'autel. »

Avec son empressement habituel, l'autre courut à l'église. Il y faisait noir comme dans un four. A moitié chemin de l'autel, il trébucha contre un objet qui était sur le sol, et tomba sur la face. Il ne s'effraya pas pour si peu, se releva de son mieux et, en cherchant à tâtons avec ses mains, il découvrit qu'il avait trébuché contre un des morts. Alors il prit le corps dans ses bras, l'ôta du chemin, et le déposa sur un banc.

Il trébucha contre les deux autres et les ôta pareillement du chemin.

Après avoir pris le livre sur l'autel, il quitta l'église, ferma la porte derrière lui, et rapporta le volume au prêtre.

« Tu n'as rien rencontré d'extraordinaire dans l'église ? lui demanda ce dernier.

— Rien que je sache, répondit le garçon.

— Comment! tu n'a pas trouvé trois morts qui barraient le passage?

— Ah! si! mais qu'est-ce que cela fait?

— N'étaient-ils pas sur ton chemin?

— Oui, mais ils ne m'ont pas gêné!

— Comment es-tu parvenu jusqu'à l'autel?

— J'ai mis ces braves gens sur des bancs, où ils sont bien tranquilles. »

Le prêtre secoua la tête, et ne dit rien de plus ce soir-là.

Le lendemain matin, il dit au garçon : « Tu vas t'en aller d'ici : je ne puis garder plus longtemps un garçon assez impudent pour troubler le repos des morts. »

Le garçon, sans s'émouvoir, fit ses adieux au prêtre et à sa famille, et pendant quelque temps vagabonda sans feu ni lieu.

Un jour il arriva à une cabane où il coucha. Quelqu'un lui dit que l'évêque de Skàlholt venait de mourir. Dès le lendemain il partit pour Skàlholt, où il arriva le soir. Il demanda un gîte pour la nuit.

On lui répondit : « Vous êtes le bienvenu et vous pouvez coucher ici; mais vous ferez bien de prendre garde à vous!

— Pourquoi prendre garde à moi ? »

On lui dit que, depuis la mort de l'évêque, personne ne pouvait rester dans sa maison après le coucher du soleil, parce qu'un esprit ou goblin la parcourait tout entière. Pour cette raison, tout le monde quittait la place à la tombée de la nuit.

« Bien! très-bien, répondit le garçon, c'est justement mon affaire. »

A la tombée de la nuit, tout le monde quitta la place, en disant adieu au garçon que l'on pensait bien ne pas retrouver vivant.

Quand ils furent tous partis, le garçon alluma une chandelle, et examina chaque pièce de la maison. Arrivé à la cuisine, il trouva une abondante provision de mouton fumé, suspendue aux poutres. Comme il n'avait pas mangé depuis longtemps, et qu'il avait grand faim, il coupa avec son couteau un peu de mouton séché, et plaçant une marmite sur le feu, qui brûlait encore, il se mit à faire bouillir son mouton.

Il venait de couper sa dernière tranche dans la marmite, et de mettre le couvercle, lorsqu'une voix cria, du haut de la cheminée : « Puis-je descendre ?

— Certainement, répondit le garçon, pourquoi pas? »

Alors tomba par la cheminée de la cuisine la moitié d'un géant, tête, bras, mains, et corps jusqu'à la ceinture. Cette moitié de géant fit un grand fracas en tombant, et demeura immobile sur le sol.

Après cela, il entendit une autre voix qui criait du fond de la cheminée : « Puis-je descendre ?

— Si vous voulez; pourquoi pas? »

Patatras! voilà encore un morceau du géant, depuis la ceinture jusqu'aux cuisses; ce morceau demeura immobile sur le sol comme le précédent.

Une troisième voix cria du même endroit : « Puis-je descendre?

— Naturellement; puisqu'il manque encore quelque chose. »

Pouf! une monstrueuse paire de jambes, avec des pieds énormes, vint s'abattre à côté du reste, et ne bougea pas davantage.

Après une minute, Sans-Peur, que cette immobilité agaçait, dit : « Puisque vous voilà ici au complet, vous feriez bien mieux de vous lever et de vous en aller ».

Là-dessus, les morceaux se remuent, s'ajustent, le géant se lève et sort de la cuisine. Sans-Peur le suit, et ils arrivent tous les deux dans une grande salle où il y avait un coffre de bois. Le goblin leva le couvercle, et le garçon vit que ce coffre était rempli d'argent. Alors le goblin prit l'argent à pleines mains, et se le versa comme de l'eau sur la tête, et le plancher était tout couvert de monceaux d'argent. Après avoir passé la moitié de la nuit à ce jeu, il employa la seconde moitié à remettre l'argent dans le coffre, toujours en le versant d'en haut, comme de l'eau. Sans-Peur le regardait faire; le goblin balayait le sol de ses grands bras, avec une ardeur impatiente, pour rassembler les pièces qui avaient roulé à l'écart. Il se hâtait comme quelqu'un qui craint d'être interrompu avant d'avoir achevé sa tâche. Le garçon se dit : « C'est peut-être parce que le jour approche! »

Quand le goblin eut refermé le coffre, il passa devant Sans-Peur, comme pour sortir de la salle. Mais l'autre lui dit : « Ne vous pressez pas tant!

— Il faut bien que je me presse, répondit le géant d'un ton bourru, car voici le jour! »

Sans-Peur le retint par la manche, et le pria de rester, ajoutant que cela lui ferait grand plaisir.

Là-dessus, le goblin se fâcha, et se saisissant du jeune garçon il lui dit : « Ah çà! vous n'allez pas me retenir plus longtemps. »

Mais Sans-Peur se cramponna après lui; et toutes les fois que l'autre voulait le frapper, il esquivait adroitement le coup, et cette espèce de lutte dura assez longtemps.

A un moment, il se trouva que le géant tournait le dos à la porte ouverte. « Bonne affaire! » se dit Sans-Peur. Un croc en jambe, un bon coup de tête, et voilà le géant qui tombe lourdement à la renverse, la moitié du corps dans la salle, l'autre en dehors; il s'était brisé l'épine dorsale sur le seuil. En même temps le premier rayon de l'aurore frappa ses regards à travers la porte ouverte, et il disparut, comme si le sol eût absorbé la substance de son corps des deux côtés du seuil. Sans-Peur, quoiqu'il fût à demi mort de fatigue, fit deux croix de bois, et les enfonça dans la terre, à l'endroit où les deux moitiés du géant avaient disparu. Cela fait, il tomba dans un profond sommeil, jusqu'au moment où, au grand jour, les gens revinrent à Skàlholt.



Sans-Peur. (P. 367, col. 1.)

Ce fut une grande surprise et une grande joie de le retrouver vivant. On lui demanda s'il n'avait rien vu pendant la nuit.

« Rien d'extraordinaire, » répondit-il.

Il passa la journée à Skàlholt, d'abord parce qu'il était fatigué, ensuite parce que les gens du pays ne voulaient pas le laisser partir.

A suivre. J. Girardin.





Le toast du vieux Brooke. (P. 372, col. 1.)

TOM BROWN[1]

VI

La séance de chant. — Tom se distingue comme chanteur. — Speech du vieux Brooke. — Prouesses musicales. – La prière. — Les grands bernent les petits.

La principale occupation des deux écoliers dans l'étude de East fut de débarrasser sa table, d'en ôter les tiroirs, les ornements et le tapis. Comme il habitait dans le couloir du fond, sa table était mise en réquisition pour la séance de chant.

A sept heures, avait lieu le souper; il se composait de pain, de fromage et de bière, que l'on conserva pour la séance de chant. Aussitôt après le souper les *fags*[1] allèrent préparer la grande salle. Autour de l'un des feux, ils disposèrent les tables en fer à cheval et placèrent dessus les pots où étaient contenues les rations de bière. Les grands n'arrivèrent et ne prirent place autour des tables que quand tout fut prêt. Ils apportaient avec eux de la bière en bouteille et des cahiers de chansons. Notez bien qu'ils connaissaient toutes les chansons par cœur, mais on tenait au vieux manuscrit, héritage de quelque héros qui avait quitté l'école, et où les chansons étaient soigneusement copiées.

En attendant l'arrivée de la sixième, on procéda, pour passer le temps, à une cérémonie intéressante et consacrée par l'usage. Chacun des nouveaux monta sur la table à son tour et fut sommé ou de chanter un solo, ou d'avaler un pot d'eau salée. Les nouveaux chantèrent ce soir-là comme des rossignols, et l'on ne fut pas forcé de recourir à l'eau salée. Tom eut un grand succès dans la *Bouteille de Cuir*, chanson des comtés de l'ouest. A la demie, les élèves de la sixième et de la cinquième firent leur entrée et prirent place devant les tables; les autres se tinrent debout autour d'eux.

Les verres et les pots sont remplis, le chef d'orchestre bat la mesure d'une vieille chanson de marin qui parle naturellement de voiles, de mer agitée et de vent. C'est toujours par celle-là qu'on

1. On appelle *fags* les petits écoliers qui sont tenus de faire les commissions des grands, de balayer leurs études, de nettoyer leurs chandeliers, etc. Trop souvent les grands abusent de leur autorité sur les *fags* pour les opprimer cruellement. Aussi le nom de *fag* est pris souvent comme synonyme de souffre-douleur.

1. Suite. — Voy. pages 305, 321, 337 et 353.

débute à la Grande Pension. Les soixante-dix voix l'entonnent en chœur. Ce n'est pas l'harmonie que l'on cherche, mais le bruit; on réussit; l'ensemble n'est pas mauvais. On entonne ensuite : « *les Grenadiers anglais, Billy Taylor, le Siége de Seringapatam, les Trois galants postillons,* » et les chansons bruyantes se suivent rapidement. Voici « *Chesapeake et Shannon,* » chanson introduite nouvellement en l'honneur du « vieux Brooke ». Quand on arrive aux vers suivants :

Le brave Brooke a agité son épée, criant : « Enfants, à l'abordage !
Empêchons-les de jouer Yankee-Doodle-Dandy oh ! »

on croirait que le toit va s'écrouler. Les élèves de la sixième et de la cinquième savent très-bien que le « brave Brooke » du Shannon n'était nullement parent du « vieux Brooke ». Les élèves de la quatrième ne savent que croire ; la plupart sont persuadés que le vieux Brooke était *midshipman* à bord du vaisseau de son oncle, à l'époque des événements relatés par la chanson. Quant aux autres classes elles croient fermement que c'est le vieux Brooke en personne qui a conduit l'abordage ; en quelle qualité ? cela leur est bien égal. Pendant les pauses, les bouchons sautent rapidement, on parle fort, on est très-gai. Les grands, du moins ceux qui ont compassion du prochain altéré, tendent par-dessus l'épaule leurs verres aux petits qui se tiennent derrière eux.

Alors Warner, la tête de la pension, se lève pour parler. On sait ce qu'il va dire, tout le monde crie et applaudit ; il est obligé d'attendre ; enfin le silence se fait. Warner rappelle aux assistants, qu'il est d'usage de boire à la santé de ceux qui vont quitter la pension à la fin du semestre. « Il voit qu'on sait d'avance ce qu'il va dire (hourras assourdissants) ; aussi il ne veut pas les tenir en suspens, mais seulement il veut les prier de faire à ce toast tout l'honneur qu'il mérite. Il veut parler du chef des Onze [1], du roi du football, de leur capitaine enfin dans cette glorieuse journée, de *pater Brooke !* [2] »

On crie et l'on applaudit, le bruit devient assourdissant lorsque le vieux Brooke se lève ; enfin le silence se fait, et le héros parle, les deux mains appuyées sur la table, et légèrement penché en avant. Pas de gestes, pas d'artifices oratoires ; sa parole est simple, forte et droite comme son jeu.

« Gentlemen de la Grande Pension ! Je suis très-fier de l'accueil que vous avez fait à mon nom. Je voudrais en retour pouvoir exprimer devant vous tout ce que je sens. Mais je sais que je ne le pourrais pas. Cependant je vous dirai de mon mieux ce que l'on doit dire, à mon avis, quand on va quitter pour toujours un endroit où l'on a passé une grande partie de sa vie. Huit ans ! huit années telles que je n'espère pas en revoir de pareilles. Aussi j'espère que vous allez m'écouter (cris perçants : oui ! oui !) car je vais vous parler sérieusement. Vous êtes tenus de m'écouter, car à quoi bon m'appeler « *pater* » si vous ne prêtez pas l'oreille à ce que je vous dis ? Ma parole sera sérieuse, parce que j'ai à exprimer des pensées sérieuses. C'est une jolie fin de semestre que de gagner une partie de football dès le premier jour (applaudissements formidables), après une des luttes les plus rudes et les plus acharnées dont je puisse me souvenir depuis huit ans (cris frénétiques). Nos adversaires ont remarquablement joué aussi, je dois le dire, et nous ont tenu tête jusqu'à la dernière minute. Leur dernière charge aurait emporté une maison. Je ne m'attendais pas à revoir le vieux Crab Jones, sinon en petits morceaux, quand je l'ai vu renversé par cette charge (on rit et l'on crie, les voisins de Jones lui donnent des tapes dans le dos). Et cependant, nous les avons battus (applaudissements). Et pourquoi les avons-nous battus ? Dites-moi ce qui a fait notre supériorité (on crie : votre manière de jouer !). Pas le moins du monde. Nous avions l'avantage du vent ! ce n'est pas cela non plus. Ce n'est pas d'avoir eu dans notre camp une demi-douzaine des plus forts joueurs de l'école. Certainenement, je ne voudrais pas échanger Warner, Hedge et Crab, et le *petit*, contre six joueurs de leur camp, quels qu'ils soient (violentes acclamations). Mais, voyez-vous, six joueurs ne peuvent pas tenir pendant deux heures contre deux cents. Encore une fois, quelle est la cause de notre succès ? Je vais vous dire mon avis là-dessus. C'est que nous pouvons mieux que nos adversaires compter les uns sur les autres, c'est que nous avons l'esprit de corps, et qu'ils ne peuvent l'avoir au même degré que nous. Chacun de nous sait qu'il peut avoir confiance en son voisin : voilà pourquoi nous les avons battus aujourd'hui. Nous sommes unis, ils sont divisés, voilà tout le secret (acclamations). Comment conserver cet esprit de corps, comment l'accroître, s'il est possible ? Voilà la question. C'est un fait que nous nous entendons tous, et que nous prenons tous au sérieux la nécessité de vaincre l'École. Ce que je sais, quant à moi, c'est que j'aimerais mieux gagner contre eux deux parties de suite que d'obtenir le prix Balliol, quelque jour. (Acclamations frénétiques.)

» Je suis aussi fier de la Grande Pension que qui que ce soit. Je pense que c'est la meilleure de toute l'École, sans aucun doute... (Acclamations.) Mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit au point où je voudrais la voir. D'abord, l'habitude de *brimer* les petits est trop répandue ici. Je sais bien ce qui se passe ; je ferme les yeux et j'évite d'intervenir, parce que si j'intervenais, les *brimeurs* en seraient quittes pour faire leurs coups à la sourdine, et cela encouragerait les petits à venir rapporter en pleurnichant, et les choses en iraient plus mal qu'auparavant. En général, la sixième ne doit pas intervenir : retenez bien cela, vous autres petits. Vous n'en serez que

1. Les onze meilleurs joueurs chargés de soutenir l'honneur de l'école dans les luttes contre des joueurs étrangers.

2. Les écoliers disent *pater Brooke*, comme Virgile dit *pater Eneas;* c'est un titre honorifique.

meilleurs joueurs de football, quand vous aurez appris à endurer les tracasseries, à savoir vous retourner, et vous défendre vous-mêmes. Mais, croyez-moi, il n'y a rien pour gâter une pension comme la *brimade*. Les *brimeurs* sont des lâches, et un seul lâche suffit pour en faire beaucoup d'autres. Adieu les victoires de la pension si la brimade prend le dessus. (Les petits applaudissent bruyamment, et jettent des regards significatifs sur un certain Flashman, et sur quelques autres élèves, assis à table.) Il y a encore une mauvaise habitude, celle de se griser dans les cafés, de boire des liqueurs fortes, du punch, et autres drogues. Ce n'est pas là ce qui fera de vous de vaillants joueurs de football, je vous en donne ma parole. On vous donne ici de la bonne bière en quantité, c'est tout ce qu'il vous faut. L'habitude de boire est indigne d'un homme, d'un gentleman, quoique vous en puissiez penser.

» Il y a encore une chose dont il faut que je vous parle. Beaucoup d'entre vous pensent et disent (je le sais, je l'ai entendu) : Voilà ce nouveau docteur qui est ici depuis bien moins longtemps que plusieurs d'entre nous, et qui se mêle de changer toutes les vieilles coutumes. Rugby, et particulièrement la Grande Pension, s'en vont à tous les diables. Vivent les bonnes vieilles coutumes, et à bas le docteur ! J'aime autant que n'importe lequel d'entre vous les vieilles coutumes de Rugby, j'ai été ici plus longtemps que vous tous, et je tiens à vous donner un bon conseil qui pourra vous épargner quelques désagréments. A bas le docteur ! c'est bientôt dit ; mais c'est plus difficile à faire. Vous le trouverez solide au poste, je vous en réponds, et peu disposé à se laisser abattre. D'ailleurs, entre nous, quelles coutumes a-t-il abolies ? Serait-ce la bonne vieille coutume d'enlever les clavettes des essieux aux voitures des fermiers et des marchands ? C'étaient là de tristes exploits qui tentaient surtout les poltrons. Nous savons tous ce que cela a amené, et nous ne nous étonnons pas que le docteur ait coupé court à la chose. Voyons maintenant qui de vous veut citer une bonne coutume qu'il ait abolie.

— Les chiens de chasse, crie un élève de cinquième en jaquette verte à boutons de métal, le premier sportsman et le meilleur cavalier de l'école.


Tom eut un grand succès. (P. 369, col. 2.)

— Bon ! j'avoue que la Prande Gension avait une demi-douzaine de lévriers et de chiens courants, qu'elle les avait depuis nombre d'années, et que le docteur les a supprimés. Mais à quoi les chiens ont-ils jamais servi sinon à nous faire des affaires avec tous les gardes, à dix milles à la ronde ? Est-ce que la *chasse au Lièvre*[1] n'est pas un amusement dix fois préférable ? »

Pas de réponse.

« Bon ! je n'insiste pas. Réfléchissez bien, et vous verrez que le docteur n'a touché à aucune des coutumes qui valent la peine d'être conservées. Vous savez que je ne suis pas homme à soutenir un maître quand même. Si je voyais mettre l'interdit sur le football, le cricket ou les baignades, je serais aussi empressé que n'importe qui à faire de l'opposition. Loin de combattre ces coutumes, le docteur les encourage ; ne l'avez-vous pas vu aujourd'hui nous regarder jouer pendant plus d'une demi-heure ? (Bruyantes acclamations en l'honneur du docteur.) Solide, franc et sage aussi, c'est l'homme qui convient en la tête d'une école publique. » (Acclamations.)

» Rangeons-nous donc autour de lui, et au lieu de discuter son autorité, buvons à la santé de celui qui est l'âme de la maison. (Bruyantes acclamations.) Maintenant que j'ai fini de sermoner, je suis content que ce soit une chose faite. Mais cela vous rend sérieux de songer que l'on va quitter une maison où l'on a vécu, et que l'on a aimée pendant huit ans de sa vie ; et si dans une pareille circonstance on trouve à dire une parole qui puisse être utile à la bonne vieille maison, il faut la dire coûte que coûte. Si je n'avais pas été fier de la maison et de vous tous (et personne ne peut savoir combien j'en suis fier), je ne vous aurais pas fait ce sermon. Avant de m'asseoir, je veux vous proposer une santé qui mérite d'être accueillie avec tous les honneurs. Cette santé, j'espère que chacun de nous, en quelque lieu qu'il se trouve dans l'avenir, ne manquera jamais de la porter, toutes les fois qu'il songera aux heureux jours, aux jours brillants de son enfance. C'est un toast destiné à établir des liens entre nous, à nous ratta-

1. *Hare and hounds*, mot à mot : lièvre et chiens. Il en sera parlé plus bas en détail.

cher à tous ceux qui nous ont précédés, et à ceux qui nous suivront. A la santé de la bonne vieille pension, la meilleure pension de la meilleure école d'Angleterre ! »

Ces derniers mots touchèrent l'assistance à l'endroit le plus sensible. Toutes les parties du discours de Brooke n'avaient pas également excité l'enthousiasme, on faisait (quelques-uns du moins faisaient) des réserves sur certains points. Mais à ces mots « la meilleure pension de la meilleure école d'Angleterre ! » ceux mêmes qui regrettaient les chiens, ou qui aimaient à boire, se laissèrent gagner par l'émotion générale, et ils applaudirent à tout rompre. Il faut même espérer qu'ils formèrent la résolution de changer de vie et de se souvenir des paroles du vieux Brooke. L'avenir nous montrera si cette espérance était fondée.

Il fallut toute la popularité du vieux Brooke pour faire accepter certaines parties de son discours, notamment l'apologie du docteur. Rien n'est plus routinier, ni plus entiché des us et coutumes consacrés par l'usage que l'écolier anglais, je parle de l'écolier anglais de ma génération. Nous voyions des héros dans tous ceux qui avaient quitté l'école ; ils nous inspiraient un respect voisin du fétichisme, quand l'année suivante ils nous faisaient une petite visite, soit en allant à Cambridge ou à Oxford, soit en revenant de ces deux universités. Heureux l'écolier qui avait connu ces héros ; il était sûr de se faire écouter en racontant leurs exploits, et souvent, hélas, quels exploits !

Le docteur aimait plus que personne les anciennes coutumes, quand elles avaient du bon, mais il supprimait hardiment les autres. Or, comme le vieux Brooke l'avait dit, quand il entrait, sur ce point, en lutte avec les élèves, les élèves n'avaient pas d'autre alternative que de céder. Quand il avait dit une chose, il fallait qu'elle se fît, il n'y avait pas à discuter. On commençait seulement à bien le comprendre ; les écoliers sentaient sur eux une main ferme que rien ne faisait céder ; mais ils ne savaient pas encore comme il était bon et comme il les aimait. Son caractère et son influence personnelle n'agissaient encore que sur les grands, parce qu'ils étaient en contact plus direct avec lui. Mais il inspirait en général un sentiment de crainte et d'antipathie même dans sa propre pension. Il faut dire qu'il avait trouvé l'École et la Grande Pension dans un état pitoyable de dérèglement. Il en était encore à la partie pénible et impopulaire de son entreprise, celle qui consiste à rétablir l'ordre à force de fermeté.

Quoi qu'il en soit, le vieux Brooke fut applaudi, et grâce à lui, le docteur aussi. On se remit à chanter ; puis on but à la santé de quelques autres camarades qui allaient quitter l'école ; ils furent obligés de faire des discours, tantôt fleuris, tantôt niais, tantôt plats et insipides ; aussi nous en faisons grâce au lecteur.

La demie après neuf heures sonna au beau milieu du « *Auld Lang Syne* » dont l'exécution était terriblement bruyante. Il est de règle pendant cette vieille chanson de monter sur les tables et de s'y tenir sur un pied, de choquer les pots et les verres et de se donner des poignées de mains ; pour rien au monde la jeunesse anglaise ne manquerait à ce cérémonial, en chantant « *Auld Lang Syne* ». Le portier en second entra pendant qu'on chantait, portant cinq ou six longs chandeliers de bois avec des chandelles allumées ; il les fixa çà et là dans les trous des tables où il pouvait atteindre ; ensuite il sortit du cercle pour attendre la fin du chant. Le chant fini, il fut bruyamment interpellé.

Les uns soutenaient que la demie n'était pas sonnée ; les autres lui proposèrent de boire un coup. Il but un coup ; ce qui ne l'empêcha pas d'affirmer que la demie était sonnée, qu'il n'y avait plus que dix minutes jusqu'à la prière et qu'il fallait remettre tout de suite la salle en ordre.

« Non ! non ! crièrent quelques exaltés qui essayèrent d'entonner pour la troisième fois « *Billy Taylor* ». Bill, le domestique, jeta un regard suppliant vers Brooke qui se leva et fit cesser le tapage. « Allons, les petits, un coup de main ! emportez les tables ; faites disparaître les pots et les tasses. Bill a raison. Ouvrez les fenêtres, Warner. » Warner ouvrit les fenêtres ; l'air frais de la nuit se précipita dans la salle, la flamme des chandelles vacilla, les chandelles se mirent à filer, et les feux ronflèrent.

Le cercle se rompit, chacun emportant son pot, son verre et son cahier de chansons. Les habitants du corridor du fond emportèrent leurs petites tables, avec l'aide de leurs camarades, tandis que, debout encore sur la grande table, des amateurs enragés d'harmonie prolongeaient sur un ton lamentable le : « *God save the King*. » Sa Majesté Guillaume IV, qui régnait alors, était un roi justement populaire parmi les écoliers qui aimaient la mélodie, à cause d'une chanson passablement vulgaire, mais pleine de bonnes intentions qui commençait ainsi :

> Venez tous, voisins, petits et grands,
> Accomplir ici votre devoir,
> Et chanter fort : « Vive Billy[1], notre roi,
> « Pour avoir diminué la taxe sur la bière. »

D'autres, plus expérimentés en matière de chansons, célébraient aussi ses louanges dans une sorte de ballade que j'ai oubliée, mais dont voici le refrain :

> Dieu protége notre bon roi William, que son nom soit à jamais béni !
> Il est le père de tout son peuple, et le protecteur de tout le reste.

A dix heures moins un quart, la cloche sonna la prière. Chaque classe se rangea dans l'ordre habituel ; Tom, le dernier venu, se trouva le dernier de sa classe, trop excité pour être en bonnes disposi-

1. Diminutif familier de William, Guillaume.

tion de prière, à ce qu'il pensait. Il faisait tous ses efforts pour reprendre son sérieux ; mais, pour un empire, il n'aurait pu s'empêcher de répéter dans sa tête les refrains des chansons, et de fixer ses yeux étonnés sur les écoliers rangés en face de lui, admirant l'éclat de leurs gilets, et se perdant en conjectures sur leur caractère.

On entend sur l'escalier les pas du portier en chef, une lumière apparait à la porte. Chut ! voici le docteur. Il s'arrête à côté de Warner, qui commence l'appel. Le docteur ne voit rien de ce qui se passe autour de lui ; il tourne tranquillement les pages de son livre, trouve le passage qu'il cherche et demeure immobile, sa toque à la main, l'index dans son livre, regardant droit devant lui. Il connait mieux que personne le moment où il faut regarder et celui où il faut fermer les yeux. Il y a eu concert ; par conséquent beaucoup de tapage, mais pas de désordre ; on n'a bu que de la bière, et personne ne s'en trouve plus mal, quoiqu'il y ait bien un peu de chaleur et d'excitation dans certaines petites têtes. Donc le docteur ne voit rien ; mais il exerce une terrible fascination sur Tom, pendant qu'il lit le psaume de sa voix profonde, sonore et pénétrante.

Les prières sont finies, et Tom reste là bouche béante à regarder le docteur qui se retire. Quelqu'un lui poussa le coude, il se retourne, et se trouve face à face avec East.

« Dites-moi, avez-vous jamais été berné dans une couverture ?

— Non, dit Tom, pourquoi ?

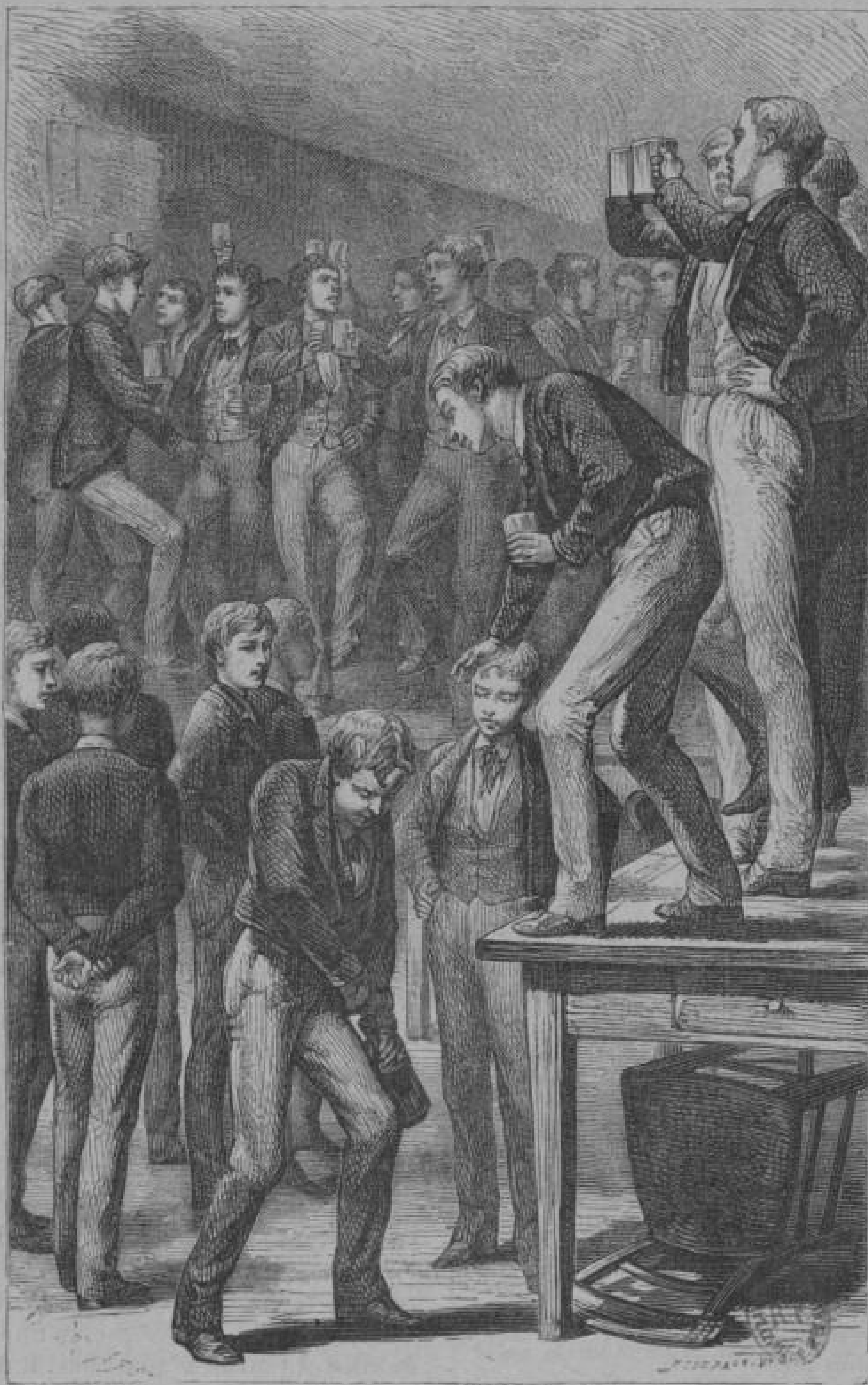
— Parce qu'on va très-probablement berner ce soir avant que les élèves de la sixième montent se coucher. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de filer et d'aller vous cacher, autrement on vous attrapera et l'on vous bernera.

— Est-ce que vous avez été berné, vous ? Cela fait-il mal ?

— Moi, une douzaine de fois, dit East, qui montait l'escalier en boitant, à côté de Tom. Cela ne fait pas de mal à moins que vous ne tombiez par terre. Mais il y en a beaucoup qui n'aiment pas cela. »

Devant le feu d'un des corridors, ils trouvèrent un groupe de petits garçons qui chuchotaient entre eux, et qui ne se souciaient pas, et pour cause, de monter dans leurs dortoirs. En ce moment, une porte d'étude s'ouvrit, un élève de sixième parut ; les petits garçons grimpèrent vivement l'escalier et se dispersèrent sans bruit dans les différents dortoirs. Le cœur de Tom battait bien un peu, cependant quand son camarade et lui arrivèrent à leur dortoir, il déclara qu'il ne se cacherait pas.

« Très-bien mon vieux, dit East, à qui cette ré-



Le *Auld Lang Syne*. (P. 372, col. 2.)

solution faisait décidément plaisir; je ne me cacherai pas non plus..... Ils vont arriver tout de suite. »

Le dortoir était une grande pièce qui contenait une douzaine de lits. Excepté Tom et East, il n'y avait personne, du moins personne de visible. East ôta sa jaquette et son gilet; ensuite il s'assit au pied de son lit, et se mit à siffler en ôtant ses bottes; Tom suivit son exemple.

On entend un bruit de pas dans le corridor; la porte s'ouvre; le dortoir est envahi par quatre ou cinq grands élèves de quatrième, Flashman en tête. Flashman était là dans toute sa gloire. Comme les lits d'East et de Tom étaient dans le coin le plus reculé du dortoir, les envahisseurs ne les aperçurent pas tout d'abord.

« Ils se cachent, hé? hurla Flashman, qu'on les fasse déguerpir, cherchez sous les lits ». Il tira brutalement le petit rideau blanc du lit le plus voisin. « Hou-ou-oup! » cria-t-il en saisissant la jambe d'un pauvre petit garçon qui se cramponnait au pied de son lit et demandait grâce.

« Hé là! qu'un de vous vienne m'aider à tirer de là cette petite brute qui se permet de hurler. Taisez-vous, monsieur, ou je vous tue.

— Oh! je vous en prie Flashman, je vous en prie Walker, ne me bernez pas! Je serez votre *fag*, je ferai tout ce que vous voudrez. mais ne me bernez pas.

— Attendez un peu, dit Flashman en traînant sur le parquet le petit malheureux, cela ne vous fera pas de mal. Arrivez, les amis, en voilà toujours un.

— Laissez-le, Flashey [1], laissez-le, dit un autre grand, vous avez entendu ce que le vieux pater Brooke a dit ce soir. Je veux être pendu si l'on en berne un seul malgré lui. Plus de brimades; allons, laissez-le. »

Flashman lâcha sa proie, non sans lui avoir administré un bon coup de pied, tout en jurant. Le petit garçon se replongea vivement sous son lit, craignant de voir ses persécuteurs changer d'idée; de lit en lit, il arriva sous celui du præpostor, assuré qu'on n'oserait pas l'arracher de là.

« Il y a un tas de petits à qui cela ne fait rien, dit Walker. Hé là-bas, East, n'est-ce pas que vous voulez bien qu'on vous berne.

— Je le veux bien si vous y tenez, seulement faites attention à mon pied.

— En voilà encore un qui ne s'est pas caché. Holà, petit nouveau, comment vous appelez-vous?

— Brown.

— Hé bien, Brown, cela vous fait-il quelque chose d'être berné?

— Moi, rien du tout! répondit Tom en serrant les dents.

— Hé bien venez, tous les deux. »

1. Diminutif familier de Flashman.

Quand ils furent partis, à la grande joie de cinq ou six écoliers qui sortirent aussitôt de leurs cachettes, l'un d'entre eux dit: « East n'a pas peur, lui! Ils ne reviendront pas maintenant.

— Le nouveau n'a pas peur non plus.

— C'est bon, attendez qu'on l'ait laissé tomber par terre; nous verrons s'il aimera encore cela après. »

Pendant ce temps-là, East et Tom furent conduits à travers le corridor jusqu'au n° 7; c'était le dortoir le plus vaste: il y avait un grand espace libre au milieu, c'est là que l'on bernait d'habitude. Il y avait déjà dans ce dortoir d'autres élèves de quatrième qui avaient amené d'autres prisonniers, les uns, prisonniers volontaires, les autres abattus et mortellement effrayés. Sur les observations de Walker, ceux qui avaient peur furent relâchés, toujours en l'honneur du discours du vieux Brooke.

Alors une douzaine de grands s'emparèrent d'une couverture. « Allons East, faisons vite, il n'y a pas de temps à perdre. » On mit East dans la couverture. « Une, deux, trois; allez! » East rebondit comme un volant, sans s'élever toutefois jusqu'au plafond. La seconde fois, il s'éleva si haut qu'il fut forcé d'étendre la main pour ne pas heurter le plafond. Après la troisième passe, on lui rendit sa liberté. Ce fut le tour d'un autre. Celui de Tom vint enfin. Sur la recommandation de East, il se tint bien tranquille. « Une, deux, trois » ne lui sembla pas trop désagréable, mais le seul mot « Allez! » lui parut tout à fait déplaisant. Les berneurs s'étaient mis en train: du premier coup, il alla heurter le plafond, ses genoux portèrent assez rudement. Le moment le plus rempli d'angoisse, c'est le petit arrêt d'un instant avant de redescendre. Qu'allait-il arriver? si on lâchait la couverture? et puis un frisson et puis un malaise assez prononcé. Tom, retombé dans la couverture fut près de crier: « Laissez-moi! » Mais il repensa à East, et ne dit rien. Il subit ses trois épreuves sans s'être débattu, sans avoir crié; aussi pour sa peine, on lui dit que c'était un gaillard qui n'avait pas froid aux yeux.

East et lui restèrent là comme spectateurs. Il n'y eut pas l'ombre d'une catastrophe. Tous les bernés montrèrent du sang-froid, aucun ne se débattit. Ce n'était pas le compte de Flashman et de ceux qui lui ressemblaient. Ce qu'ils aiment, quand ils bernent quelqu'un, c'est que ce quelqu'un se débatte, retombe de côté et touche le plancher. Il n'y a pas de plaisir, quand il n'y en a pas un de blessé, ou tout au moins d'effrayé.

« Walker, dit Flashman, bernons en deux à la fois!

— Quel maudit brimeur vous êtes, Flashey, répondit l'autre. Un seul à la fois, ou pas du tout. »

Quand on berne deux petits à la fois, ils luttent en l'air, à qui retombera sur l'autre, ce qui les expose à retomber tous les deux en dehors de la couverture. C'est ce qui ravit les brutes comme Flashman. Mais

ce jour là Walker tint bon, et Flashman fut trompé dans ses espérances.

Quelqu'un crie : « *præpostor!* » Chacun s'enfuit au plus vite dans son dortoir. Tom est laissé enfin à ses réflexions sur sa première journée d'école.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



LE GUICOWAR[1]

ROI DE BARODA

C'est surtout à l'occasion des grandes fêtes religieuses que les Guicowars aiment à étaler devant le peuple la luxueuse splendeur de leur cour. Ils parcourent alors la ville entourés d'une pompe qui laisse sans doute bien loin derrière elle la magnificence supposée de notre moyen âge.

Quelque temps après mon arrivée à Baroda, j'assistai à une de ces processions ou *sowari*, du haut d'une estrade que le roi avait fait dresser pour mes compagnons et moi.

Dès que le cortége, qui arrivait de l'autre extrémité de la ville, fut signalé, les soldats du guet firent débarrasser la voie et le plus profond silence régna parmi le peuple.

D'abord vinrent les troupes du rajah, commandées par des officiers européens, puis les corps arabes, les escadrons de cavalerie maharate, les *purdassis*, l'artillerie de campagne, les mousquetaires, les hallebardiers, les canonniers à dromadaire, enfin, dit-on, douze mille hommes de l'armée guicowarienne : le défilé dura plus d'une heure. Derrière s'avançait le porte-étendard royal : assis sur un superbe éléphant peint et couvert de housses brodées, il portait un drapeau en drap d'or de plus de 12 mètres de haut. Autour de lui les cavaliers d'élite, chargés dans les combats de la défense de l'étendard. Armés de longues lances et de larges *tarwars* (sabres recourbés), les mains couvertes de gantelets d'acier, ils sont vêtus avec une richesse inouïe : leur justaucorps de velours cramoisi, leur culotte collante et leurs souliers pointus, font le plus parfait costume de chevalier qu'il soit possible d'imaginer. Les uns portent un petit morion d'acier tenu par le turban, et une cotte de mailles sarrasine; d'autres ont d'épaisses cuirasses en peau de buffle richement brodées. Les pointes de leurs lances sont argentées, et leurs boucliers, en peau transparente de rhinocéros, ornés de bosses en or. Après eux vient un immense orchestre de tambours de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis l'immense paire de grosses caisses, portées par les éléphants ou les chameaux, jusqu'au petit tam-tam ; ils sont plus beaux à voir qu'agréables à entendre. Suivent les nobles et barons du royaume ; chacun d'eux, couvert d'or et de pierreries, monte un magnifique cheval dont la robe se distingue à peine sous les harnais et les brides plaqués d'argent et la riche housse brodée. Ils passent fièrement, lance au poing, faisant cabrer leurs coursiers à la manière hindoue ; autour d'eux se pressent leurs serviteurs, portant leurs bannières, et les hérauts qui s'égosillent à proclamer la gloire et la magnificence de leurs maîtres. Ce froissement de riches étoffes, ce cliquetis d'épées et de bijoux, ces beaux jeunes gens sur leurs chevaux bondissants, toutes ces plumes, ces lances, ces banderoles, forment un cortége étincelant auprès duquel pâlissent nos plus grandes cérémonies.

La noblesse est suivie par les hauts fonctionnaires du royaume, les ministres, les gouverneurs de provinces, les grands-prêtres et les principaux courtisans. Chacun de ces personnages est monté sur un bel éléphant dont l'immense couverture à franges d'or traîne jusqu'à terre. Quatre-vingts éléphants, appréciant la richesse de leurs ornements, défilent ainsi d'un air grave et majestueux; la plupart ont la trompe et le front peints de dessins fantastiques et portent sur la tête de hautes aigrettes de plumes blanches. Chaque dignitaire est assis, les jambes croisées, dans un riche *haodah* (siége de gala) d'argent, et au-dessus de lui s'étale un splendide parasol, dont le degré de richesse indique le rang occupé à la cour. Cette partie de la procession est réellement féerique. Avec quel goût cette cérémonie avait été ordonnée! comme tous ces soldats, ces cavaliers, ces éléphants, avaient été habilement groupés pour frapper l'esprit de la multitude! comme l'attention avait été adroitement entretenue par cette magnificence progressive jusqu'au roi, le héros du sowari!

Le voilà qui s'avance, précédé de sa famille, de ses filles et de ses fils montant de superbes éléphants. Celui sur lequel siége le roi est un animal gigantesque. L'haodah en or massif, présent de la reine d'Angleterre, est tout étincelant de pierreries. Le Guicowar y est assis sur des coussins brodés; il porte une riche tunique en velours rouge sur laquelle se détachent une profusion de magnifiques bijoux; son turban porte une aigrette en diamants, où étincelle la fameuse *Etoile du Sud*. Derrière lui se tient le premier ministre, dont le costume égale celui de son maître en richesse. Sur chaque côté de l'élé-

1. Suite. — Voy. page 360.

phant, quatre hommes sont debout sur des marchepieds; l'un d'eux porte le houkah donné au prince par le vice-roi de l'Inde, et les autres agitent des éventails de plumes de paon. Parmi eux se trouve aussi le héraut du roi, qui, de minute en minute, déploie un large drap d'or en s'écriant : « Voici le roi des rois, Khunderao Guicowar, dont l'armée est invincible et le courage indomptable. » La foule se prosterne jusqu'à ce que l'éléphant soit passé. L'animal, entièrement caché sous ses ornements, semble une montagne d'or étincelante de diamants; des hommes l'entourent en brûlant des parfums dont la fumée bleuâtre donne à la scène quelque chose de mystique.

Bientôt nous entendîmes tonner les canons, annonçant le moment de la bénédiction solennelle; puis le cortége repassa dans le même ordre.

Les luttes d'athlètes ou d'animaux étaient de tous les divertissements ceux que mon ami le Guicowar préférait; il y dépensait des sommes énormes. D'un caractère ardent et sanguinaire, il aimait avec passion ces jeux palpitants et cruels dans lesquels la vie des hommes était toujours en danger. Il organisait lui-même ces fêtes avec une générosité qui allait jusqu'à l'extravagance. Ses parcs renfermaient un grand nombre d'éléphants, employés spécialement pour les combats, et une semaine se passait rarement sans un de ces spectacles. Nous avons déjà donné à nos lecteurs dans le tome IV page 202 un aperçu de ces curieux combats.

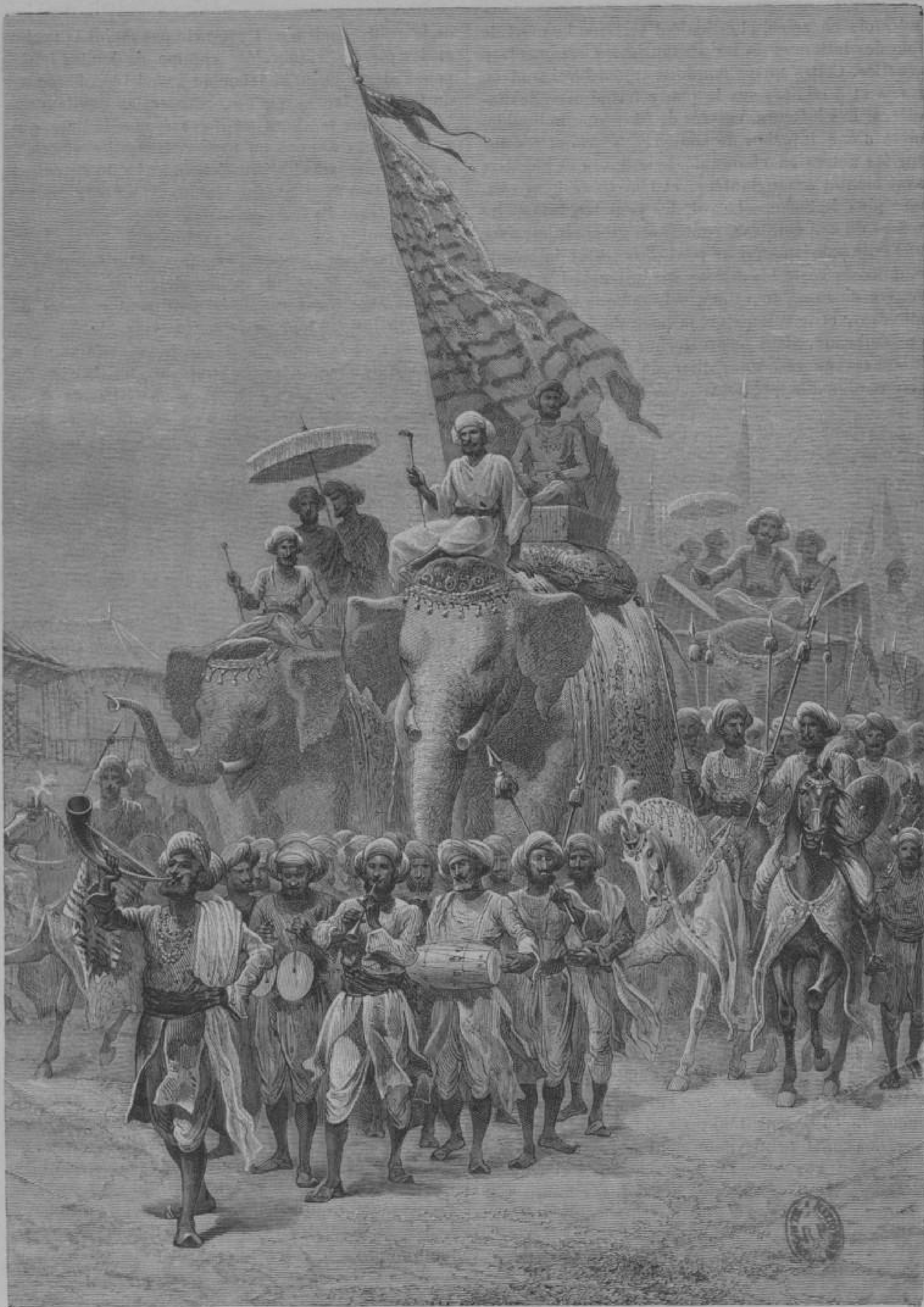
Un autre genre de combat, quoique moins beau et moins grandiose, ne manque pourtant pas d'originalité : c'est celui des rhinocéros. On a enchaîné à des extrémités opposées de l'arène les deux animaux qui doivent combattre. L'un d'eux est peint en noir et l'autre en rouge, afin qu'on puisse toujours les reconnaître. A un signal, les deux vilains animaux sont mis en liberté et parcourent la place d'un trot disgracieux et en poussant des rugissements. Leur vue paraît être très-mauvaise, car ils se croisent plusieurs fois sans s'arrêter; enfin ils se rencontrent et s'attaquent avec rage. Corne contre corne, ils font des séries de tierces, de quartes, de feintes, absolument comme avec une épée, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à passer sa corne sous la tête de son ennemi. C'est du reste là leur seul point vulnérable; aussi celui qui se trouve dans cette mauvaise position tourne-t-il subitement la tête de manière que la pointe repose sur l'os de sa mâchoire au lieu de lui traverser la gorge. Ils restent ainsi immobiles quelques minutes, puis se séparent, et l'un d'eux prend la fuite. Pendant une heure, ils combattent à plusieurs reprises avec une fureur croissante; leurs cornes se heurtent avec bruit, leurs énormes lèvres sont couvertes d'écume et leur front est ensanglanté. Des valets les entourent et leur jettent des baquets d'eau pour les rafraîchir et leur permettre de soutenir la lutte. Le Guicowar ordonne enfin de faire cesser le combat; une fusée les sépare, puis ils sont attachés, lavés et emmenés.

Dans les combats d'animaux, les buffles aussi montrent une fureur terrible. Leurs cornes énormes sont une arme que redoute le tigre lui-même, et leur agilité les rend bien plus dangereux que l'éléphant. Mais la plus bizarre de toutes les luttes est celle que je vis une fois dans l'arène de Baroda entre un âne et une hyène, et qui le croirait! c'est à l'âne que resta la victoire. La vue de l'hyène l'avait rendu tellement furieux, qu'il l'attaqua aussitôt et l'eut promptement mise hors de combat par ses ruades et ses coups de dents. Couvert de guirlandes et de fleurs, il fut emmené au milieu des bravos de la foule.

La passion du Guicowar ne se bornait pas à faire combattre tous les animaux que l'on peut dresser pour ces sortes de jeux, il entretenait encore à sa cour une véritable armée d'athlètes, célèbres dans l'Inde entière. Il se glorifiait du reste d'être lui-même un *pehlwhan* ou lutteur et se livrait journellement à ces exercices. Chaque matin, après avoir fait ses ablutions, il se rendait sur la terrasse du palais et luttait avec un de ses pehlwhans. Amateur consommé, il était très-jaloux de son talent, et aurait été certainement furieux si le lutteur avait laissé voir la moindre condescendance dans le jeu; celui-ci était donc obligé de se battre franchement avec le roi et cependant de finir en bon courtisan par lui laisser la victoire. Ces lutteurs sont recrutés dans toutes les provinces de l'Inde, mais ils viennent principalement du Pendjâb et du pays de Travançore. Élevés dès leur enfance dans cette profession, ils atteignent un développement de muscles extraordinaire. Leur nourriture, leur mode de vie et leur habitation sont réglés par le roi lui-même, qui les soigne un peu comme ses buffles et ses éléphants de combat.

Les premières luttes devaient avoir lieu le 10 juillet et nous nous rendîmes à l'arène pour y assister. Le roi et ses courtisans étaient déjà arrivés et s'étaient rangés sur des chaises autour d'une arène couverte de sable. On n'attendait plus que nous, et à peine fûmes-nous assis, que deux hommes presque nus, taillés en hercules, vinrent saluer le roi. S'étant placés au centre du cercle, ils se donnèrent une accolade fraternelle et s'enlacèrent. La règle de la lutte est que l'un des combattants renverse son adversaire sur le dos ou bien l'oblige à se déclarer vaincu. Quand l'un d'eux tient l'autre accroupi sous lui et ne peut réussir cependant à le renverser, il lui tord le poignet et essaye de le lui rompre; celui-ci demande alors grâce; mais l'ardeur qu'ils apportent à ces jeux est telle, que souvent ils préfèrent supporter la douleur que de s'avouer vaincus, et il faut interrompre la lutte sans résultat.

Un spectacle bien plus terrible, et qui ne se voit plus aujourd'hui qu'à Baroda, est le *nucki ka kousti* (lutte à coups de griffes). Là les combattants, entièrement nus, parés de couronnes et de guirlandes, se déchirent avec des griffes. Ces armes étaient



L'étendard royal dans le grand sowari du roi de Baroda. (P. 375, col. 1.)

autrefois en acier, et rendaient certaine la mort de l'un des lutteurs; on les a supprimées comme trop cruelles. Celles qu'on emploie aujourd'hui sont en corne et attachées sur le poing fermé avec des lanières. Les lutteurs, enivrés de *bàng* (opium liquide, mêlé d'une infusion de chanvre), se ruent les uns sur les autres en chantant; leur figure et leur tête sont bientôt ensanglantées, et leur frénésie ne connaît plus de bornes. Le roi, les yeux hagards et les veines du cou gonflées, contemple ce spectacle avec une telle passion qu'il ne peut plus rester immobile et imite du geste les actions des lutteurs. L'arène se couvre de sang, le vaincu est emmené quelquefois mourant, et le vainqueur, la peau du front pendant en lambeaux, vient se prosterner devant le roi, qui lui passe au cou un collier de perles fines et le couvre d'habits précieux.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



L'ÉCROULEMENT DU ROCHER[1]

Déjà, après vingt heures de tension, les forces et le courage des travailleurs vont faiblir; leurs bras frappent plus mollement, leur tâche les écrase; — soudain, une vapeur bleuâtre jaillit et monte entre les fissures du puits. C'est de la fumée qui vient de l'intérieur des décombres; ils n'ont donc pas tous succombé là-dessous! Ils ont du feu! Ils vivent! — Devant cette certitude toute fatigue s'envole, et les mains brûlantes se trouvent rafraîchies.

Dans l'après-midi du dimanche, le puits est poussé jusqu'à la profondeur de quatre-vingts pieds. Les quatre infatigables se passent la bouteille dans une courte pause, quand un bruit, tic, tic, tic, leur arrive du sol. — Ce sont des coups de marteaux. On travaille là-dessous!!

Revenons dans la grotte, où la nuit s'écoula dans un silence de mort. Songer ou bien veiller était chose indifférente. La veille n'étant elle même qu'un mauvais rêve.

Mais voici le dimanche matin. La montre marque l'heure d'aller à l'église. Les cloches doivent se mettre en branle. Est-ce que jamais on les entendra encore? — Le vieux Linke s'écrie : « Enfants, voilà que nos amis prient pour nous à l'église; il faut prier avec eux. » — Et dans ce noir tombeau de pierre des voix tremblantes et rauques entonnent le psaume :

Ordonnez vos voies, ô Seigneur!

Ces chants semblent étouffés sous la voûte basse de la grotte, mais n'en traversent pas moins la roche et les pierres amoncelées comme de hautes tours pour s'élever jusqu'au trône du grand Dieu d'amour, du Dieu qui fait surgir ou s'abîmer les montagnes.

Et à peine le chant a-t-il cessé, que Petters, qui avait le dos appuyé au rocher, tressaille et crie : « Silence, enfants! Silence! Écoutez! » On entendait heurter dans la montagne, comme si un petit gnome était en train d'y creuser.

Le premier son du monde extérieur!

Dieu soit loué! voilà l'espoir. — Et ils reprirent leur hymne; leurs voix étaient déjà plus sonores.

Mais avec l'espérance, le sentiment complet de leurs privations leur revient. On essaye de faire un petit feu, et la fumée, qui s'insinue assidûment à travers les fentes va là-haut attester la vie. On chauffe du café; tout d'abord on en fait avaler à un jeune garçon, à demi mort d'épouvante, de chagrin et de froid, qui est couché sur la paille dans un coin; puis les hommes s'humectent les lèvres et mangent une bouchée de pain. Par moments chacun retient son souffle pour écouter le léger bruit de pierre rongée qui leur arrive sans cesse comme un chuchotement.

Quel combat se livrent alors l'espérance et l'anxiété! « Pourrons-nous tenir jusqu'à ce qu'ils viennent à nous? Ont-ils pris la bonne direction? Dieu les conduira! » — Et il les conduit en effet.

D'heure en heure le bruit devint plus distinct. Tantôt ils résonnent sourdement, quand les outils taillent dans l'éboulis; tantôt c'est un son clair lorsqu'ils entament des bancs solides. L'oreille au sol, aux parois, au plafond de la grotte, nos hommes écoutent, ravis, la céleste musique de ce travail qui fit tant de fois leur peine et leur tourment. Les sons étaient d'abord diffus; mais maintenant on distingue leur direction avec une certitude toujours croissante. On cherche, par de grands coups de marteaux contre la paroi du rocher, à envoyer là-haut un signal. Et voilà que du côté de l'est aussi un bruit de pierre émiettée arrive : on commence à entendre le travail de la galerie. L'espoir augmente, et la mortelle angoisse fait déjà place à une impatience, une surexcitation fiévreuse, dévorante.

Quand vient le service religieux du soir, l'attention donnée aux indices de délivrance se mêle à l'élévation des cœurs vers le Sauveur céleste. Puis, bercés par l'espoir, l'oreille caressée par le retentissement du travail des gnomes libérateurs, les malheureux goûtent quelques heures d'un sommeil agité.

Ce dimanche-là, au loin, au large, le val de l'Elbe avait observé le silence. Point de musique, point de bal dans les petites villes d'alentour, où d'ordinaire la vie est si joyeuse. Qui aurait pu se divertir pendant que des frères souffraient les angoisses de la mort?

Par contre, une grande affluence de monde était venue apporter des rafraîchissements aux courageux travailleurs, et entourait en silence l'énorme entas-

1. Suite et fin. — Voy. page 357.

sement de pierre. La nuit n'interrompit pas les travaux. On franchit des bancs de roche, on descendit des échelles dans des crevasses, on découvrit sans cesse de nouvelles fissures se dirigeant vers le bas, qui, rapidement élargies, permettaient d'avancer.

Plus d'une fois les plus braves eux-mêmes durent quitter le couloir redoutable, quand la pierre qui les enserrait étroitement se tassait et craquait; mais à peine ce bruit sinistre se taisait-il, que déjà redescendus ils se remettaient à l'ouvrage.

Au sommet du célèbre rocher qu'on nomme *die Bastei* (le bastion), se trouve un porte-voix qui sert d'habitude aux touristes pour envoyer un joyeux appel à des camarades arrêtés sur quelque hauteur éloignée; on alla le chercher; mais ici c'était pour faire pénétrer dans la tombe des accents de voix humaine. Après le déblayement d'une masse de décombres, quand apparut une fente qui plongeait profondément, Richter mit le porte-voix à ses lèvres, et dans l'abîme roulèrent ces mots : « Vivez-vous? »

Les prisonniers entendirent cet appel, et tombant à genoux, s'écrièrent tout d'une voix :

« Oui, nous vivons tous! » Mais les bruits du dehors étouffèrent le léger son qui s'exhala de ces profondeurs.

A ce moment, les énergiques sauveteurs, ces hommes au cœur simple et vaillant, avaient travaillé quarante heures sans désemparer. Le puits atteignait la table massive, épaisse de seize aunes, qui recouvrait les victimes, et un Dieu propice avait dirigé le travail du ciseau, du pic et de la pelle; car on débouchait juste à la lisière de cette masse énorme de pierre, et, sans avoir besoin de la percer, on pouvait facilement descendre dans une crevasse qui la côtoyait.

Tout à coup, les captifs cessèrent d'entendre travailler au-dessus d'eux; par contre, le bruit résonna distinctement du côté du fleuve, au niveau même de leur grotte, dans une direction qu'ils pouvaient exactement préciser. « A présent, mes amis, à l'œuvre, et vivement! s'écria Linke. Ils doivent déjà être à vingt aunes de nous tout au plus. Rassemblons nos dernières forces! Allons à leur rencontre! » Aussitôt le jeune garçon allume des éclats de bois et, sous leur toit de roche, nos hommes déblayent avec ardeur les décombres pour aller au devant de leurs libérateurs. Cette fois le banc de pierre supérieur conduit le son; et à la demande : « Vivez-vous? » une voix humaine répond de la tombe : « Oui, tous les vingt-quatre! » Malheureusement le brave Richter comprit « quatorze », et la nouvelle que quatorze seulement vivaient encore monta de bouche en bouche le long du puits pour se répandre parmi les femmes et les enfants. Ces cœurs déjà si violemment secoués eurent ce surcroît d'émotion de ce que le père, l'époux, le frère pouvait ne point faire partie des survivants.

L'incertitude ne devait pas durer longtemps. Du dehors et de l'intérieur de la grotte les coups se répondaient. Le sang jaillissait sous les ongles des sauveteurs. Pour avancer rapidement, ils creusaient une galerie si basse qu'ils devaient s'y mettre à plat ventre. Ils se passaient de l'un à l'autre chaque pierre qui se détachait, de sorte qu'ils faillirent murer l'issue derrière eux.

C'était à qui serrerait le premier la main d'un des captifs!

Il fallut bien faire une pause d'un instant, rien que pour reprendre haleine. Richter en profita pour demander de nouveau : « Comment allez-vous là-dedans? — Nous sommes sains et saufs tous les vingt-quatre. » Alors les travailleurs poussent un cri de joie, et ce cri répété va retentir au dehors, proclamant un miracle, un grand miracle de Dieu. Un rocher pesant plus de deux cent mille quintaux s'écroule sur vingt-quatre hommes, les ensevelit vivants pendant cinquante-six heures, et cela sans même toucher à un seul cheveu d'aucun d'eux!

Les femmes et les enfants, qui ont entendu cela, ne peuvent y croire, et restent dans le doute, et continuent de pleurer.

En dessous, on s'est remis à frapper coup sur coup, à droite et à gauche. Enfin pierres et sable roulent dans le vide en avant, et deux mains s'étreignent qu'un héroïsme d'amour a conduit l'une vers l'autre à travers le roc. « Les voilà! » crie le brave Winkler au moment où il saisit la main d'Auguste Petters. Alors un profond silence règne un instant dans le souterrain, car tous ces hommes, sauveurs et sauvés, pleurent. Mais cette émotion, qui paralyse l'activité, est maîtrisée en un clin d'œil. On élargit l'ouverture, et l'on tire Petters dehors. « Qu'on descende des cordes! » crie Richter; et une minute après, le premier homme délivré plie le genou sous ce beau ciel qu'il n'espérait plus revoir. Le vieux Linke lui succède, et, par rang d'âge, tout le reste des vingt-quatre.

La foule considérable qui couvrait les côteaux, la vallée, et les hauteurs environnantes, et dont les premiers rangs étaient formés par les familles des carriers captifs sous l'éboulement, était restée muette tandis qu'on les retirait du puits. Elle les regardait en silence apparaître l'un après l'autre au sommet de la montagne de décombres dont l'accès était interdit au public, et çà et là seulement une exclamation de joie : « Mon père! mon frère! mon fils! » annonçait qu'un enfant, un frère, une mère ou un père avaient reconnu un être aimé.

Mais quand le dernier des vingt-quatre eut été hissé sain et sauf, le peuple éclata en acclamations sans fin, et les gendarmes et autres agents de l'autorité, dans l'œil desquels brillaient aussi des larmes, ne purent empêcher ce torrent humain de déborder vers l'éboulement. A demi conduites, à demi portées par leurs sauveurs, les heureuses victimes descendirent, brisées par l'émotion, et furent amenées en triomphe au large lit de paille qui leur avait été préparé à la hâte. Là les attendaient des méde-

cins, des vins réconfortants et des vivres. Mais les pauvres gens ne burent ni ne mangèrent, entourés des leurs qui s'accrochaient à eux en pleurant, au milieu de la foule émue qui pleurait aussi. Soudain l'un d'eux se met à entonner le beau choral :

Remerciez tous Dieu!

et comme si tous les cœurs avaient précisément cherché cette expression pour leurs sentiments, le chant courut comme une onde à la surface d'un étang; des voix de plus en plus nombreuses s'y joignirent, le son monta toujours avec plus d'ampleur vers le ciel; dans la vallée et sur les hauteurs, au rivage et sur la pente des coteaux, sur les barques et au delà du fleuve, la foule entière s'unit du fond de l'âme en un chœur immense.

Ce fut un service divin comme jamais dôme de cathédrale n'en abrita de plus grand ni de plus beau.

C'est un devoir pour un témoin oculaire de proclamer combien l'intime nature de *l'homme du travail* a montré de noblesse dans ce terrible événement; avec quel héroïsme de simples ouvriers, cinquante heures durant, ont lutté sans relâche contre des dangers mortels, uniquement parce que d'autres hommes étaient en péril. Là le combattant n'avait pas pour enflammer son ardeur la fanfare des trompettes, le tumulte de la mêlée, la perspective de la gloire et des honneurs. Ces hommes ne savaient pas qui prendrait soin des leurs s'ils venaient à succomber dans cette lutte contre les éléments; ils ne savaient même pas où trouver le pain de chaque jour pendant qu'ils travailleraient à sauver leur prochain. Mais ils sentaient ce qu'ils avaient à faire comme hommes et comme chrétiens, — et ils le firent.

Une auréole plus belle qu'ils ne sauraient se l'imaginer dans leur simplicité enveloppe leurs fronts modestes, inclinés sous le poids du travail.

MAX MARIA DE WEBER.

Traduit de l'allemand par M. VENDEL.

LES LAVANDIÈRES DE NUIT

LÉGENDE NORMANDE

—

« Je te dis que les jeunes filles n'ont rien à faire aux assemblées, » soupirait une femme à la voix aiguë, aux traits amaigris par la souffrance, retenue sous ses rideaux d'indienne à grands bouquets par une maladie qui devait la conduire au tombeau. Sa fille causait auprès de la fenêtre; grande, blonde, fraîche, les yeux bleus bien ouverts, les dents blanches, elle répondait naturellement au titre de Riri (ou *rieuse*), qui avait fait oublier dans le pays le nom de Zéphirine, sous lequel elle avait été baptisée; elle riait en effet presque toujours, mais cette fois un nuage sombre couvrait son front, elle boudait, et le mouvement de ses épaules indiquait un vif mécontentement. « L'assemblée de la Saint-Loup à Crèvecœur est la plus belle à dix lieues à la ronde; je ne vois pas pourquoi je serais privée d'y aller comme les autres; si les jeunes filles n'y allaient pas, il n'y aurait bientôt plus d'assemblées! » marmottait-elle entre ses dents. La mère était un peu sourde, elle n'entendait pas les paroles, mais elle interprétait sans peine les gestes de sa fille. « Tu ne saurais aller à la Saint-Loup, dit-elle, parce que je suis malade et qu'on ne va pas à l'assemblée sans sa mère. » Cette réflexion ébranla un moment l'assurance de Riri, elle hésitait, mais elle reprit bientôt : « Si mon parrain voulait m'emmener, ne pourrais-je pas aller à la Saint-Loup, ma mère? » La malade soupira, elle était lasse, elle voulait dormir, elle avait mal élevé sa fille, elle savait que Riri mécontente frapperait les portes, heurterait la vaisselle, laisserait tomber ses ciseaux, et ne lui permettrait pas une minute de repos. « Si ton parrain veut se charger d'une écervelée! soupira-t-elle. — Il ne demandera pas mieux, j'en suis certaine, » et Riri bondissait de sa chaise qu'elle renversait au passage, embrassant gaiement sa mère en signe de reconnaissance : « Il dit toujours que les assemblées ne sont pas si jolies que dans son jeune temps, mais il n'en manque pas une, et il me prendra en croupe sur son bidet. J'irai ce soir à la ferme à l'heure de son souper, pour lui demander si je puis tirer mon bonnet de ses enveloppes, » et tout en bavardant, en riant, elle sautait par la chambre, faisant vibrer à chaque pas les vitres verdâtres, heurtant ses pieds aux grands carreaux inégaux, sans s'apercevoir que sa mère pâlissait et portait la main sur son cœur, avec un geste douloureux. La jeune fille chantait gaiement dans le jardin, contente d'avoir remporté la victoire, enivrée d'avance du plaisir qu'elle se promettait; la malade avait perdu tout souvenir du temps présent; à demi privée de sa connaissance par la douleur aiguë qui lui avait traversé la poitrine, elle remontait, sans le savoir, le cours des années, revoyant le temps où elle était heureuse, forte et bien portante, le temps où son mari était en vie, où ses fils n'étaient pas à l'armée, quand Riri était toute petite et qu'on ne lui demandait rien de plus que la santé et la gaieté. La pauvre mère soupirait amèrement; elle n'accusait pas sa fille; si quelqu'un s'était permis de faire devant elle la moindre allusion au goût excessif de Riri pour le plaisir, elle l'aurait défendue avec vivacité. « Il faut que jeunesse se passe, disait-elle, » mais elle se sentait seule et triste, quand Riri la quittait tout le jour pour aller s'amuser; selon la coutume des mères normandes, elle s'était dévouée

sans réserve à ses enfants, mais elle ne leur avait pas fait comprendre que l'abnégation doit éveiller l'abnégation, et que les parents comme les enfants doivent également leur obéissance au Maître divin. Riri allait chaque dimanche à l'église, mais elle pensait à l'assemblée qui suivait la messe, aux rubans de son bonnet, aux boucles de ses souliers, et elle n'entendait même pas la voix du prêtre. Tous les jeunes gens s'empressaient autour de Riri, mais les parents hochaient la tête : « Elle est bien jolie, mais ce ne sera pas une bonne femme, disait-on, elle est trop étourdie. Bien des mères soupiraient en parlant ainsi : leurs filles n'étaient pas plus raisonnables que Riri, et peu étaient aussi jolies qu'elles.



Tranquille s'avançait le bâton haut. (P. 383, col. 2)

C'était le matin de la Saint-Loup, et les petits chemins creux si calmes et si solitaires à l'accoutumée quiconduisaient au bourg de Crèvecœur étaient remplis de paysans endimanchés, leur parapluie rouge à la main, choisissant soigneusement leurs pas au milieu des ornières et des flaques d'eau. En dépit de la longue sécheresse, la boue régnait encore en souveraine maîtresse dans ces sentiers ombragés et profonds, servant souvent de lit à un petit ruisseau ; les femmes se pressaient contre les grandes haies pour éviter d'être éclaboussées par les pieds des chevaux, qui portaient quelque riche herbager avec sa femme, un marchand de bœufs et sa fille, dont le grand bonnet garni de dentelles et de rubans s'élevait au-dessus du chapeau à larges bords, de la blouse brodée et des grandes bottes de son compagnon. Tout le monde se rendait gaiement à la Saint-Loup ; nul n'était plus joyeux que Riri ; elle avait trait la vache, soigné les poulets, préparé la soupe de sa mère; tout ce qu'elle imaginait en fait de devoirs était accompli, et à chaque soubresaut de la monture, elle serrait entre ses bras la taille robuste de son parrain, riant de son effroi et bavardant sans relâche ; le vieux fermier qui la conduisait ne prêtait pas plus d'attention à son gai babil qu'au chant des oiseaux dans la haie; mais Riri parlait toute seule. « N'avez-vous pas eu bien peur, hier au soir, mon parrain, quant Tranquille est venu dire que les bœufs étaient entrés dans le haut champ Rault ? » Cette fois le fermier se retourna, un sourire dérida son visage : « Tranquille m'a payé la peur qu'il m'a faite, dit-il avec calme; il a fait connaissance avec le manche de mon fouet. — Mais mon parrain, insistait Riri, s'il avait vraiment vu les bœufs ? » Le paysan riait tout à fait. « Il n'y a pas dans tout le champ un épis cassé; la plus belle paille qu'on puisse voir dans tout le canton; plus de quatre-vingts boisseaux à l'aire, j'en réponds.

Riri avançait sans crainte; elle ne croyait qu'à demi les contes effrayants qu'elle avait entendu raconter depuis son enfance; elle ne s'inquiétait ni des gobleirs, ni des fées; elle n'avait pas peur des bœufs mystérieux; elle n'écoutait pas le vent du soir sifflant dans les branches; les cris des chouettes, le frôlement des lapins blottis dans les haies, ou traversant rapidement les sentiers; une fois cependant elle poussa un petit cri; les rayons de la lune, dégagée un instant des nuages, lui avaient montré un lézard noir et jaune glissant lentement sous les feuilles d'une ronce traînante; la jeune fille avait pâli : « Le mourou ! » dit-elle, mais elle se rassura bientôt, la mort prochaine qu'annonçait la rencontre d'une salamandre n'était inévitable que de midi à minuit, et Riri avait tant tardé à l'assemblée, que l'horloge de la vieille église avait tinté douze coups avant qu'elle eût repris la route du logis. La jeune fille approchait du haut-champ Rault, dernières limites des terres de son parrain; déjà les longues lignes dorées du blé commençaient à ondoyer à ses yeux, et elle riait à la pensée du troupeau de bœufs lancés dans cette riche récolte, lorsque les touffes d'un bouquet de saules se détachèrent devant elle sur le sombre fond d'une vieille haie d'ifs, taillée tous les ans avec soin par le fermier lui-même, en souvenir de son grand-père qui les avait, disait-on, plantés plus de cent ans auparavant. « Me voilà aux *Mottes* du fort, se dit Riri, et une fois dans l'avenue, je n'en ai plus que pour un petit quart d'heure; il faut espérer que Mlle de Plencfort ne se promène pas cette nuit. »

Elle parlait encore et elle hâtait le pas pour entrer dans la longue avenue de tilleuls, seul souvenir du temps où la ferme des Grandes-Coutures était un manoir seigneurial, lorsqu'elle entendit distinctement au bout du fossé ou des *Mottes*, qui entouraient le petit bouquet de bois grandi sur les ruines d'un vieux fort, le bruit sec et régulier d'un battoir de blanchisseuse. Riri pâlit, ses jambes fléchirent un instant sous elle, puis elle avança, les yeux involontairement fixés sur les Mottes. Plusieurs formes blanches paraissaient courbées au-dessus de l'eau, le battoir répondait maintenant au battoir et sur le bord une femme de grande taille allait et venait, comme surveillant ses servantes. Riri marchait d'un pas convulsif, elle serrait ses mains l'une contre l'autre : « Mlle de Plencfort! les lavandières de nuit! » murmurait-elle.

Les battoirs des laveuses s'étaient arrêtés; elles s'étaient redressées et glissaient sans bruit vers la jeune fille; Mlle de Plencfort, la danseuse infatigable qui, pour le plaisir, avait tout sacrifié le repos de sa mère et l'affection de son fiancé, avait saisi la main glacée de Riri; elle l'entraînait déjà dans sa danse funèbre; les lavandières avaient formé une ronde autour des deux femmes; Riri, pétrifiée par l'épouvante, ne pouvait faire un seul pas, mais le fantôme l'emportait sans effort, lorsqu'une voix amie retentit à travers les ténèbres : « Me v'là, Riri! » criait Tranquille, puis s'avançant le bâton haut vers les ombres, il dit très-haut et d'un accent étrangement ferme : « Au nom de la très-sainte Trinité, mademoiselle, laissez passer ma promise! » Les fantômes avaient reculé; ils pâlissaient et disparaissaient dans la nuit; Tranquille avançait toujours au nom du Dieu trois fois saint : Mademoiselle de Plencfort avait laissé tomber la main de Riri; au milieu de son effroi et de la joie de sa délivrance, la jeune fille avait senti son cœur tressaillir d'un bonheur inconnu aux paroles assurées de Tranquille : « laissez passer ma promise! » avait-il dit.

Une heure plus tard, Riri rentrait chez sa mère, qui pleurait d'épouvante et de joie en écoutant le récit de Tranquille; les deux jeunes gens avaient mis bien du temps à remonter l'avenue de tilleuls, mais ils avaient décidé du sort de toute leur vie. Riri, agenouillée au pied du lit de sa mère, laissait parler Tranquille; il se pencha vers elle en finissant : « Si je ne vous avais pas suivie, dit-il à demi-voix, Mlle de Plencfort et ses lavandières vous auraient fait danser en tordant et en détordant leur linge jusqu'à ce que mort s'ensuivît! » Riri leva sur son promis des regards joyeux et malins : « Je n'ai pas vu de linge! dit-elle en riant. — Mais vous n'avez pas été fâchée de me voir arriver? » insistait Tranquille. Riri se jeta dans les bras de sa mère.

Lorsque Tranquille conduisit sa promise à l'église du village, deux mois après le jour de la Saint-Loup, son parrain l'arrêta au sortir de la messe : « J'ai fait mener chez toi une belle vache, dit-il en riant : je te dois quelque chose pour la peur que tu as eue. » Riri riait aussi. « Par bonheur, l'eau-de-vie d'Amable était bonne, dit-elle gaiement, sans cela, je ne saurais peut-être pas encore que j'aimais Tranquille! — Et savais-tu qu'il t'aimait! » demanda le vieux fermier. Riri regardait son mari en souriant. « On se doute toujours de quelque chose, » répondit-elle.

La folle jeune fille était devenue une femme raisonnable; elle travaillait aussi gaiement qu'elle courait naguère les assemblées, sa mère n'avait pas recouvré la santé, mais elle n'était plus seule et triste; seulement à la fin du jour, lorsque Tranquille revenait de son ouvrage, il trouvait presque toujours sa femme aux Mottes du fort. « Tu cherches si les lavandières ont oublié là leur linge? demandait Tranquille. — Je ne cherche rien depuis que j'ai trouvé ici mon sort, repartit Riri. — Dis-donc ton mari, s'écria le paysan. — Crois-tu qu'il me manque encore quelque chose? » dit-elle en se suspendant à son bras.

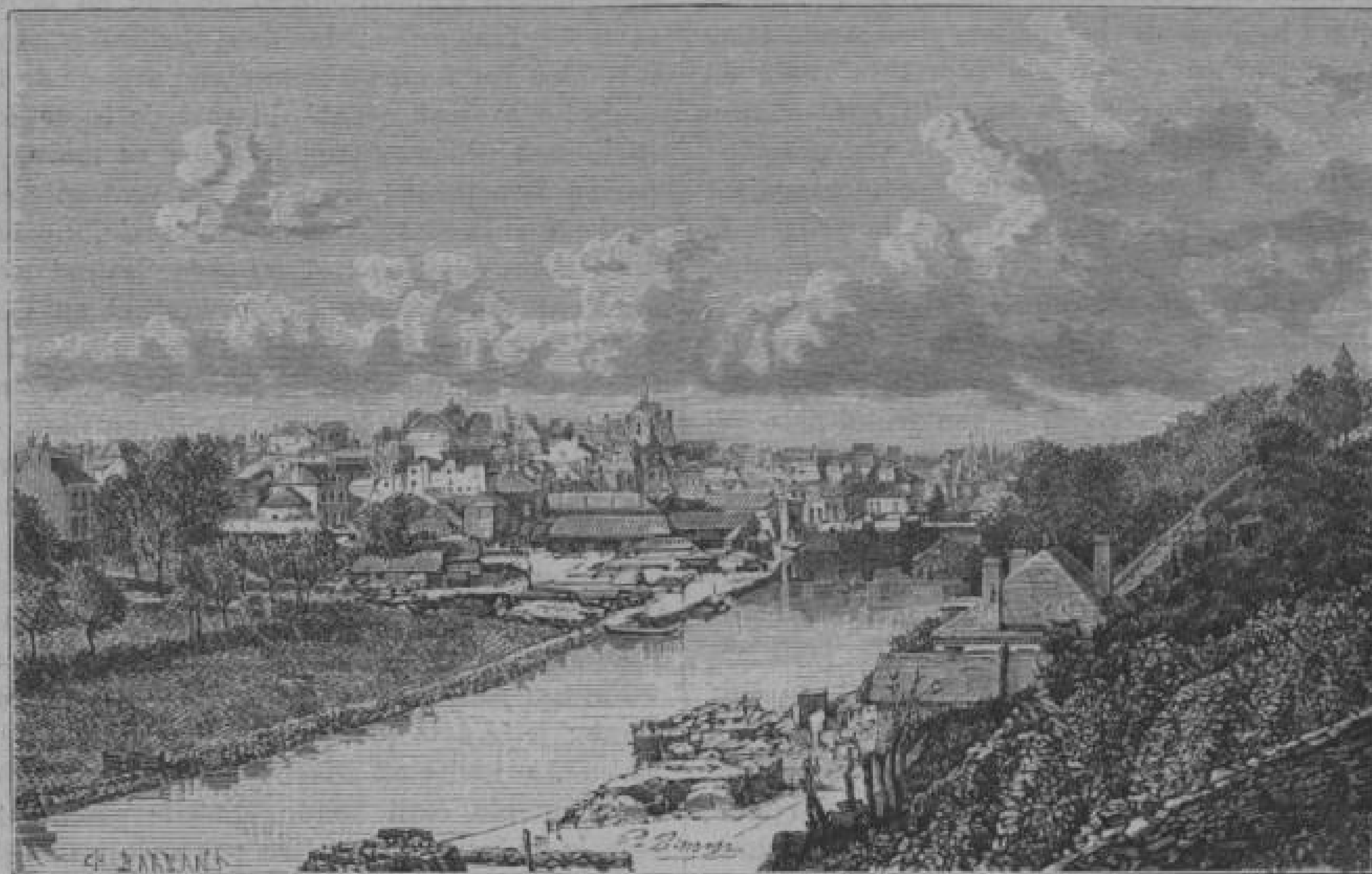
Mme de Witt.



A TRAVERS LA FRANCE

SEGRÉ

Segré est un bourg du département de Maine-et-Loire, dont la Révolution de 1789 a fait une sous-préfecture. Ce titre, Segré le doit uniquement à sa situation au centre d'un pays dépourvu de villes importantes. Néanmoins les deux rivières qui l'arrosent, encaissées dans de riantes vallées, font de ce modeste chef-lieu d'arrondissement un agréable séjour, auquel ne manque pas non plus une certaine activité commerciale, car l'un des cours d'eau qui s'y joignent, l'Oudon, y devient navigable, et les productions de toute la contrée viennent s'amonceler dans son petit port, d'où elles sont exportées dans l'Anjou et dans les provinces voisines.



Segré.

La position de Segré au confluent de deux rivières, appréciée de nos jours pour ses avantages commerciaux, le fut à un autre point de vue par nos ancêtres du moyen âge. Eux ne virent là qu'un point favorable à la défense du pays, et, dès l'invasion des Normands, il y élevèrent un château. Sous l'ombre protectrice du donjon féodal, le bourg se forma ou s'agrandit, et finit par s'entourer lui-même de murailles. Toutefois la place et la citadelle échappèrent durant plusieurs siècles à toute agression. Ce ne fut qu'à l'époque de la guerre de Cent ans que les chroniqueurs mirent le nom de Segré dans leurs livres; mais, à cette fatale période, quel château n'eut point son histoire? Sur la fin de cette lutte de héros et de géants, les Anglais remarquèrent que le territoire de Segré, placé en dehors des routes que suivaient les grandes armées, jouissait de quelque tranquillité, qu'on s'y livrait avec confiance aux occupations agricoles, et que la place était mal gardée. L'espoir d'un butin considérable jeta sur le château, le bourg et les villages environnants une troupe d'aventuriers qui, après avoir réussi dans leur facile entreprise, détruisirent le château, imposèrent une contribution sur le bourg, et, pour en assurer le payement, emmenèrent avec eux comme otages les habitants les plus notables. Ils s'emparèrent en outre de dix à douze mille têtes de bétail. Mais ils avaient compté sans la « furie française ». Averti aussitôt de cet événement, le gouverneur de l'Anjou partit lui-même sans retard à la tête d'un corps de vaillants soldats et parvint à rencontrer les Anglais qui se retiraient. Ceux-ci furent mis en déroute complète, les otages délivrés, le troupeau de bœufs rendu au pays. Segré ne perdit ainsi que son château, et il ne le regretta guère. Fort heureusement, cette négligence n'a pas été punie : depuis la guerre de Cent ans, cette petite ville n'a plus eu besoin de ses fortifications, et son repos n'a plus été sérieusement troublé.

A. Saint-Paul.



Le Têtard, embourbé, appelle au secours. (P. 389, col. 2.)

TOM BROWN[1]

VII

Tom commence à rendre des services. — La journée du dimanche. — La chasse au lièvre. — Trois héros malheureux. — Bonté du docteur.

Chacun, je suppose, connait cet état de délicieuse somnolence où l'on se trouve, moitié éveillé, moitié endormi, quand on commence à se reconnaître, après une bonne nuit, dans un endroit nouveau où l'on est content d'être, le lendemain d'une journée de surexcitation extraordinaire. Il y a dans la vie peu de moments aussi délicieux. Malheureusement celui-là est trop court.

Le lendemain de son entrée à l'école, sur les sept heures et demie, maître Tom était justement dans cet état. De son petit lit bien blanc et bien propre, il suivait tous les mouvements de Bogle. (Bogle était le nom générique de tous les cireurs de bottes qui se succédaient à la pension.) Bogle allait de lit en lit, enlevant les chaussures de la veille pour en déposer de toutes propres à la place.

1. Suite. — Voy. pages 305, 321, 337, 353 et 369.

Il était donc là étendu dans son lit, sans trop savoir en quel endroit du monde il pouvait bien être, mais avec l'idée qu'il venait de faire dans la vie un pas qu'il avait à cœur de faire. Le temps était assez clair pour qu'on vît à travers les fenêtres les têtes des grands ormeaux, et les corbeaux qui volaient en cercle tout autour, et qui par leurs croassements reprochaient aux écoliers leur paresse, avant d'aller s'abattre au loin sur les champs labourés. Le bruit de la porte, quand Bogle sortit avec la corbeille aux souliers, l'éveilla tout à fait. Il se mit sur son séant et regarda tout autour de lui. Tiens ! qu'est-ce qui est donc arrivé à ses épaules et à ses reins? C'est comme s'il avait reçu la veille une volée de bois vert. C'est la suite de son exploit au football. Il ramena ses jambes, appuya son menton sur ses genoux, heureux de son nouveau genre de vie, de ce qu'il en connaissait déjà et de ce qui lui restait à en connaître.

Quelques dormeurs s'éveillèrent, se mirent sur leur séant, et commencèrent à bavarder à voix basse. East, après s'être retourné deux ou trois fois, finit par s'asseoir aussi et se mit à examiner sa cheville en adressant un petit signe de tête à Tom. Il s'estima

heureux de pouvoir rester au lit à cause de son entorse.

En effet, on était au dimanche matin, et les leçons du dimanche n'avaient pas encore été établies. Il n'y avait que le déjeuner qui forçât les amateurs à sortir du lit; le service à la chapelle était à onze heures. Il y avait là un intervalle quelquefois embarrassant à employer. Donc, dans les dortoirs où le *præpostor* était bon garçon, comme par exemple dans celui de Tom, personne n'était pressé de se lever; les petits écoliers pouvaient parler et rire, et faire à peu près tout ce qui leur plaisait, à condition de ne pas déranger le *præpostor*.

Ce matin-là, le *præpostor*, qui lisait tranquillement dans son lit, fut dérangé par une collision survenue entre le jeune Green et le jeune Hall, surnommé le Têtard, parce qu'il avait une grosse tête noire et des petites jambes toutes minces. Ces deux héros s'acharnaient à défaire mutuellement leurs lits d'une main; l'autre main, armée d'une pantoufle, administrait des coups retentissants sur toute partie du corps de l'ennemi qui se trouvait à portée.

« Silence, là-bas dans le coin, » cria le *præpostor*, qui se mit sur son séant et regarda du côté des coupables. Le Têtard et le jeune Green se fourrèrent précipitamment dans leur lit en désordre. Le *præpostor* regarda à sa montre et ajouta : « Oh, oh! huit heures passées! A qui le tour d'aller chercher de l'eau chaude? »

Quand le *præpostor* d'un dortoir était un monsieur délicat qui n'aimait pas l'eau froide, les *fags*, à tour de rôle, descendaient à la cuisine pour demander ou voler de l'eau chaude pour lui. Peu à peu l'usage de l'eau chaude devint général, et deux *fags* chaque matin descendaient en chercher pour tout le monde.

« C'est le tour d'East et du Têtard, dit le plus âgé des *fags*, qui tenait la feuille de service.

— Je ne puis pas y aller, dit East, je suis estropié.

— Allons vite, qu'un autre de vous le remplace, dit le *præpostor* en mettant ses pantoufles pour aller chercher à son porte-manteau ses habits des dimanches.

— Voulez-vous que je vous remplace, dit Tom à East : cela me ferait plaisir.

— Merci, vous êtes un bon garçon. Mettez votre pantalon, prenez votre pot à eau et le mien. Le Têtard vous montrera le chemin. »

Tom et le Têtard, en chemise de nuit et en pantalon, descendirent l'escalier, traversèrent une chambre à provisions, la cour, un long corridor, et arrivèrent à la cuisine. Il leur fallut parlementer avec la cuisinière qui déclara avoir fourni déjà une douzaine de cruches d'eau chaude, et finit par leur donner ce qu'ils demandaient. Ils prirent les plus grandes précautions au retour, parce que quelques élèves des dortoirs de la cinquième étaient aux aguets pour arrêter au passage les convois d'eau chaude et les confisquer à leur profit. Ils furent poursuivis par un de ces messieurs jusqu'à la porte de leur dortoir. Comme ils avaient répandu en route une grande partie de leur charge : « Cela vaut toujours mieux, dit philosophiquement le Têtard, que d'avoir à retourner à la cuisine, ce qu'il aurait fallu faire si ces mendiants nous avaient attrapés. »

La cloche sonna pour l'appel; Tom et ses nouveaux camarades descendirent en habits du dimanche. Tom eut la satisfaction de répondre « présent », car on l'avait inscrit depuis la veille à la fin de la liste. Après le déjeuner il alla flâner dans l'enclos et faire un petit tour de ville avec East, qui se ressentait de son entorse surtout quand il s'agissait de remplir les fonctions de *fag*. Voilà comment ils passèrent leur temps jusqu'au service du matin.

Tom entra des premiers à la chapelle et se plaça au banc le plus bas. Il s'amusa alors à regarder les écoliers entrer à la file et remplir les bancs peu à peu. Puis il essaya, sans le moindre succès, de traduire l'inscription grecque qui était au-dessus de la porte. Ensuite il regarda les maîtres avec une respectueuse admiration, et se demanda lequel d'entre eux serait son professeur. On ferme les portes, le docteur apparaît en robe; le service commence; mais Tom cherche en vain à se recueillir, le sentiment de l'admiration et de la curiosité est trop fort en lui. D'ailleurs, son voisin de droite gravait son nom sur le panneau de chêne, et Tom ne pouvait s'empêcher de regarder pour voir quel était son nom, et s'il était correctement gravé. Son voisin de gauche s'assoupissait et s'appuyait contre lui. En somme, bien que beaucoup d'élèves fussent sérieux et attentifs, l'atmosphère générale n'était pas une atmosphère de dévotion. Aussi, lorsque Tom revint dans l'enclos, il n'éprouva pas ce sentiment de bien-être et de satisfaction intime que l'on éprouve quand on a assisté au service divin, en esprit de dévotion et d'adoration.

Au service de l'après-midi, il en fut tout autrement. Il avait employé son temps après le dîner à écrire à sa mère, son âme était mieux disposée; sa première curiosité était satisfaite, et il put donner toute son attention au service. Pendant que l'on chantait l'hymne qui suit les prières, et que la chapelle devenait de plus en plus sombre, il sentit qu'il avait vraiment adoré son Dieu. Puis le docteur parla pour la première fois; son sermon fut un grand événement dans la vie de Tom, comme dans celle de tous les écoliers de Rugby à cette époque.

Même les petits, qui ne pouvaient pas tout comprendre, qui ne connaissaient pas encore leur propre cœur, qui n'avaient ni assez de foi, ni assez d'espérance, ni assez de charité pour suivre la pensée du docteur, même ceux-là l'écoutaient avec un respect profond; car ils sentaient que cet homme, de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force, luttait contre tout ce qu'il y avait de bas, d'injuste ou de contraire à la dignité humaine, dans le petit monde où ils vivaient. La parole qu'ils entendaient, ce n'était pas la parole froide et claire d'un

homme qui, du haut de sa sérénité, donne des conseils et des avertissements à ceux qui luttent et qui pèchent à ses pieds. C'était la parole vivante et animée de celui qui combat pour eux, à côté d'eux, qui leur demande de l'aider et de s'aider entre eux. Ainsi peu à peu, sans relâche, pénétrait dans l'esprit de l'enfant la connaissance de soi-même et l'intelligence de sa destinée. Ils comprenaient bientôt que la vie est un combat, que nul n'a le droit de s'ériger en spectateur, que le plus jeune même est tenu de prendre parti et de choisir son camp, que l'enjeu de la lutte c'est la vie ou la mort.

Comme le docteur prêchait d'exemple, il prit peu à peu sur l'école une influence considérable. Ce qui frappait le plus les enfants de l'âge de Tom, c'était la perfection de sa vie et son indomptable énergie.

Tom était un petit garçon en qui surabondait la vie, sa nature était bonne, ses instincts honnêtes, il haïssait l'injustice et la bassesse; mais il était étourdi au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Pendant les deux années qui suivirent son entrée, on put se demander avec inquiétude si l'école lui ferait plus de bien que de mal. Mais avant même qu'il eût des principes, avant qu'il sût prendre et tenir une résolution, quels qu'eussent été ses péchés et ses méfaits de la semaine, il ne quittait jamais la chapelle l'après-midi sans prendre de meilleures résolutions et sans se dire que la lâcheté seule l'empêchait d'y conformer sa conduite.



Le réveil de Tom. (P. 386, col. 1.)

Le lendemain, Tom fut placé officiellement dans la troisième classe. Le travail lui parut facile, parce qu'il avait de bons principes et savait sa grammaire par cœur. Comme il n'avait pas de compagnon pour lui apprendre à flâner (East était dans la classe supérieure) il donna à son maître la meilleure opinion de son nouvel élève. Le maître déclara même qu'il était trop fort pour la troisième et qu'il passerait dans la seconde quatrième à la fin du semestre. Aussi quelles lettres il écrivait à sa mère pour lui raconter ses succès et lui décrire les ineffables délices d'une école publique.

A la pension aussi, tout marchait à souhait pour Tom. La fin du semestre était proche, ce qui mettait tout le monde en belle humeur. La fermeté de Warner et de Brooke maintenait les choses en bon état. A la vérité, le système général était dur et rude; les brimades continuaient dans les coins, mauvais signe pour l'avenir. Mais la brimade ne dépassait jamais certaines limites; elle n'osait se montrer au grand jour, et ne prenait guère ses ébats que dans les corridors, la grande salle et les dortoirs; cela suffisait bien pour tenir les petits dans des alarmes perpétuelles.

Tom, en qualité de nouveau, se trouvait dispensé des fonctions de *fag*; mais dans son enthousiasme pour sa nouvelle vie, il goûtait fort peu ce privilége. East et quelques autres camarades ayant eu connaissance de ces dispositions, lui cédèrent généreusement leur place, quand ils étaient de service le soir, ou qu'il s'agissait de nettoyer les études. C'étaient là les principales fonctions des *fags* à la pension. Depuis le souper jusqu'à neuf heures, trois *fags* à tour de rôle se tenaient dans les corridors, tout prêts à répondre quand un *præpostor* criait *fag!* Alors ils se précipitaient vers la porte du *præpostor*, c'était le dernier arrivé qui devait faire la besogne.

Cette besogne consistait généralement à aller à l'office chercher la bière, le pain et le fromage des *præpostors* (ces dignitaires ne soupaient pas avec le vulgaire; ils se faisaient apporter leurs rations dans leurs études ou dans la salle de la cinquième). Les *fags* nettoyaient les chandeliers et y mettaient des nouvelles chandelles; ils faisaient rôtir le fromage, mettaient la bière en bouteille, et portaient des messages par toute la pension. Tom, dans la première ferveur de son admiration pour les héros, trouvait que c'était un grand privilége de recevoir des ordres du vieux Brooke, et d'avoir l'honneur de lui apporter son souper.

Outre ce service du soir, chaque *præpostor* avait trois ou quatre *fags*, spécialement attachés à sa personne, dont il était censé le mentor, le guide et l'ami; en échange de ses bontés ils avaient à balayer son étude à tour de rôle, tous les matins, après la première classe.

Pour le seul plaisir de voir les études des grands, de regarder leurs tableaux, de jeter un coup d'œil dans leurs livres, Tom s'offrait comme remplaçant aux *fags* trop paresseux pour faire leur besogne. Il eut bien vite la réputation d'un bon garçon bien obli-

geant, toujours tout prêt à prendre la place d'un camarade.

Il s'adonnait aux différents jeux avec toute la fougue de son caractère. Il fut bientôt versé dans tous les mystères du *football*.

Le seul incident qui mérite d'être rapporté ici, c'est la part qu'il prit au jeu que l'on a appelé : *La chasse au lièvre*.

L'avant-dernier mardi du semestre, il traversait la salle après dîner, lorsqu'il fut hélé par le Têtard et quelques autres *fags*, assis à l'une des grandes tables: Ils lui crièrent en chœur : « Venez nous aider à *préparer la piste*. »

Toujours prêt à obliger, Tom obéit à cette mystérieuse invitation, et trouva ses camarades occupés à déchirer en tout petits morceaux de vieux journaux, des cahiers, des revues; ils remplissaient de ces débris quatre grands sacs de toile.

« C'est le tour de notre pension de trouver la piste des *lièvres*, s'écria le Têtard : allons, déchirez vite, nous n'avons pas de temps à perdre jusqu'à l'appel.

— C'est abominable, s'écria un autre petit écolier, d'avoir choisi une pareille course pour le dernier jour.

— Quelle est cette course? demanda le Têtard.

— Oh! la course de Barby ; neuf milles (environ 15 kilomètres) au moins et un mauvais terrain; c'est impossible d'arriver à temps, à moins d'être un coureur de première force.

— Ma foi, dit le Têtard, j'essayerai toujours; c'est la dernière course du semestre ; celui qui arrive à temps a de l'*ale*, du pain, du fromage et du punch ; et l'*ale* du *Coq* est fameuse.

— J'aimerais à essayer aussi, dit Tom.

— Eh bien, écoutez à la porte, après l'appel, et vous saurez où est le rendez-vous. »

Après l'appel, deux écoliers criaient à la porte : « *Chasse au lièvre!* Rendez-vous à White-Hall. » Tom ayant laissé derrière lui tout ce qui pouvait le gêner, et s'étant sanglé de sa courroie de cuir, se rendit à White-Hall, vieille maison à pignon, à un quart de mille de la ville. East l'accompagnait, mais comme malgré lui, et il ne cessait de répéter qu'ils n'iraient pas jusqu'au bout, parce que c'était la plus rude course de l'année.

Au rendez-vous, il y avait quarante ou cinquante écoliers : Tom, qui les avait vus jouer au football, se dit que son camarade et lui les valaient bien et au delà.

Après quelques minutes d'attente, deux coureurs bien connus, choisis comme *lièvres*, prirent les quatre sacs de toile, comparèrent leurs montres avec celle de Brooke jeune et de Thorne, et partirent d'un trot rapide dans la direction de Barby.

Alors les *chiens* se groupèrent autour de Thorne qui leur dit brièvement : « Ils ont droit à six minutes d'avance. La course aboutit au *Coq*. Quiconque arrive un quart d'heure après les lièvres a gagné, pour peu qu'il ait passé derrière l'église de Barby. »

Il y a une pause d'une minute à peu près, on remet les montres dans les goussets, et la meute est introduite dans le premier champ que les lièvres ont traversé.

Là, les chiens se mettent en quête, et se répandent de tous côtés pour trouver le papier déchiré, ou la piste, que les lièvres ont laissé tomber derrière eux. Les vieux chiens vont de suite aux bons endroits, et au bout d'une minute l'un d'eux crie : « *en avant* » toute la meute accourt ; le chien qui a signalé la piste et ses voisins ont franchi la barrière et longent la haie du pré voisin. Les autres se précipitent en se coudoyant par la brèche qu'on vient de faire. Il y en a encore la moitié dans l'autre champ lorsque le cri : « en avant! » se fait entendre de nouveau; on accélère le pas, déjà on court, et même fort vite ; la queue de la bande a déjà du mal à suivre la tête. Les lièvres ont bien fait les choses, et n'ont pas ménagé leur papier, à travers une autre prairie et un champ labouré. Il y en a sur une haie épaisse bordée d'un fossé de l'autre côté, le long d'une pâture en pente, parsemée de vieilles aubépines, qui aboutit au premier ruisseau. Le ruisseau n'est pas large ; la piste reparaît juste sur l'autre bord aussi épaisse que jamais ; pas de ces détours qui dépistent la tête de la meute et donnent à la queue le temps de la rejoindre. Les chiens se suivent à distance inégale sur une longue ligne ; quelques petits garçons commencent à traîner la jambe ; leur cœur bat violemment, et les moins bien doués pour la course commencent à se dire que ce n'est vraiment pas la peine de continuer.

Tom, East et le Têtard sont bons coureurs pour leur âge ; ils ont franchi le ruisseau, gravi la pente, et après avoir traversé le champ suivant, ils se trouvent avec les meilleurs coureurs, qui ont dépassé la piste et qui reviennent sur leur pas pour la chercher; ils ont fait un mille et demi en onze minutes à peu près : on voit bien que c'est la dernière course du semestre. Il n'y a plus que vingt-cinq coureurs, les autres ont abandonné la partie. Les chefs de la bande sont fort affairés à chercher à droite et à gauche ; les autres reprennent haleine.

A l'extrême gauche, Brooke jeune crie : « en avant! » Toute la bande se précipite avec ardeur ; pour le moment, il n'y a pas un seul traînard. La piste est toujours bonne, mais elle est moins épaisse ; du reste cela n'a pas d'inconvénient en cet endroit ; tout le monde sait par où les lièvres ont dû prendre ; il s'agit de ne pas perdre de temps, tous ceux qui suivent encore peuvent bien arriver au but. C'est à peine si l'on a perdu deux ou trois traînards au pied de la colline de Barby. Ces deux milles et demi en droite ligne donnent toujours un avantage aux chiens ; les lièvres le savent bien. Généralement on les aperçoit sur le flanc de la colline ; tout le monde est aux aguets pour les découvrir ; mais on ne les voit pas aujourd'hui ; cela complique la besogne des chiens ; il leur faut chercher la piste, et la trouver promptement, sans quoi les lièvres, dans les deux

millès qui restent à parcourir peuvent leur jouer quelque mauvais tour.

Ce fut un malheur pour nos jeunes héros d'appartenir à la Grande Pension, et de suivre à cause de cela Brooke jeune.

Brooke jeune s'en va chercher la piste à l'extrême gauche; mais Brooke peut avoir confiance en lui-même et ne craint pas de se donner du mal. Si les pauvres petits réfléchissaient un peu, ils se souviendraient que l'hôtel du *Coq*, terme de la course, où l'*ale* est si bonne, est tout à fait à droite sur la route de Dunchurch et, ils comprendraient que chaque pas qu'ils font vers la gauche les éloigne du but, et leur cause une fatigue inutile. A ce moment de la course, quand la nuit commence à tomber, qui peut voir s'ils déploient ou non de l'habileté à chercher la piste? Ils devaient se joindre aux quelques habiles qui se portent vers l'extrême droite, et ne pas suivre ce jeune Brooke, si prodigue de ses pas; les jambes de Brooke sont deux fois longues comme les leurs, et il ne s'inquiète guère de faire un mille ou deux de trop. Ils le suivent haletants, Tom et East d'assez près, le Têtard d'un peu plus loin; sa grosse tête commence à le faire chanceler.

Voici un ruisseau, les bords sont en argile et fort escarpés. C'est à peine s'ils peuvent s'en dépêtrer; bientôt ils entendent de faibles cris; le Têtard embourbé appelle au secours. Mais il leur reste trop peu de forces pour les dépenser inutilement; en ce moment ils ne se retourneraient pas pour aider leur propre frère. Ils parcourent encore trois champs, et voilà que l'on crie : « en avant! » à l'extrême droite.



Le docteur était adossé à la cheminée. (P. 391, col. 1.)

Le cœur manque aux deux écoliers, il leur faut renoncer à continuer. C'est l'avis de Brooke jeune, qui leur dit avec bonté : « Vous trouverez un sentier après le premier champ; vous descendrez ce sentier et vous tomberez sur la route de Dunchurch au-dessous du *Coq*. » Et le voilà reparti à toute vapeur, sûr d'arriver le premier au but.

Pendant qu'ils traversent le champ avec beaucoup de peine; ils entendent crier : « en avant! » Ce cri se répète par intervalles et finit par se perdre dans le lointain. La chasse est trop loin, il n'y a plus aucun espoir de la rejoindre.

« Nous voilà bien! » s'écrie East, aussitôt qu'il a pu reprendre haleine. Il ôte alors son chapeau et essuie sa figure, qui est mouchetée de boue et ruisselle de sueur; une buée abondante s'en élève dans l'air froid du soir. « Je vous l'avais bien dit. Que je suis sot d'être venu. Nous sommes battus à plate couture et en vue du but encore. Si nous connaissions seulement le pays!

— Bon! répond Tom en dévorant son propre

désappointement. En tout cas, nous avons fait de notre mieux. Ce qui nous reste à faire maintenant, c'est de trouver ce sentier et de le descendre comme Brooke jeune nous l'a conseillé.

— Je crois que oui, grommela East ; mais si jamais on me reprend à ce jeu-là à la fin d'un semestre... phuu !... phuu !... phuu ! »

Ils revinrent sur leurs pas lentement et tristement, trouvèrent le sentier et le descendirent clopin clopant, barbotant dans la boue des ornières et commençant à se sentir horriblement fatigués de la course. La nuit tombait rapidement; l'horizon, couvert de nuages, était sombre, froid et lugubre.

« Dites donc, ce doit être l'heure de la fermeture des portes, je crois, remarqua East en rompant le silence, comme il fait noir!

— Et si nous arrivions en retard? dit Tom.

— Pas de thé; envoyés au docteur, » répondit East.

Cette réflexion n'avait rien de consolant. En ce moment un faible cri d'appel partit d'un champ voisin. Ils y répondirent et s'arrêtèrent, dans l'espoir de voir apparaître quelque paysan qui les remettrait dans le bon chemin. A une vingtaine de mètres se montra l'infortuné Têtard, dans un état lamentable. Il avait perdu un de ses souliers dans le ruisseau, et avait tâtonné pour le ravoir, en enfonçant ses bras jusque par-dessus les coudes, dans l'argile compacte. Non, de la vie, on n'a vu créature plus piteuse que le pauvre Têtard.

Sa vue, néanmoins, les réconforta un peu, car il était encore plus à plaindre qu'eux. Lui, de son côté, fut heureux de les voir : il avait craint un moment de passer la nuit tout seul dans les champs. Un peu moins découragés, les trois enfants descendirent cahin-caha le sentier qui n'en finissait pas. Ils débouchèrent enfin à la nuit close sur une grande route, et s'arrêtèrent fort embarrassés; ils avaient perdu toute notion de la direction à suivre, et ne savaient plus s'il fallait tourner à droite ou à gauche. Ils furent tirés d'embarras par l'apparition d'une vieille patache qui arrivait en se dandinant, une seule lanterne allumée, traînée par deux misérables rosses. Après un moment d'hésitation, ils reconnurent cette patache, c'était la diligence d'Oxford, c'était le redoutable « Cochon et Sifflet ».

Comme elle passait lourdement, les enfants ramassèrent le peu de forces qui leur restait, et se mirent à grimper derrière. East qui manqua le marche-pied s'étala tout à plat sur le nez au beau milieu de la route. Les deux autres hélèrent l'horrible bonhomme qui conduisait la patache; il arrêta ses chevaux, et consentit à ramener les trois héros pour un shilling. Les voilà donc sur le siége de derrière, battant la semelle et claquant des dents. Quand ils arrivèrent à Rugby, il y avait bien quarante minutes que les portes de la pension étaient fermées.

Cinq minutes après trois petits êtres éclopés et grelottants se glissèrent à travers le jardin du docteur, et de là dans la pension, par l'entrée des domestiques (toutes les autres portes étaient fermées depuis longtemps). La première personne qu'ils rencontrèrent dans le corridor, ce fut le vieux Thomas qui trottinait, une chandelle dans une main et son trousseau de clefs dans l'autre.

Il s'arrête et les examine ; leur apparence grotesque lui arrache un sourire qui ressemble à une grimace. « Ah ! East, Hall et Brown, en retard ! Faut aller au cabinet du docteur, tout de suite !

— Mais, Thomas, ne pouvons-nous pas nous laver d'abord?

— Tout droit au cabinet du docteur : c'est l'ordre! » répliqua le vieux Thomas, en se dirigeant vers l'escalier qui conduit aux appartements du docteur. Les écoliers le suivirent d'un air piteux, peu encouragés par la remarque de Thomas : « En voilà une belle histoire! » Thomas en parlant ainsi ne songe qu'au délabrement de leur costume ; mais les coupables croient qu'il fait allusion aux dispositions du docteur. Au pied de l'escalier ils s'arrêtèrent un instant pour tenir conseil.

« Qui entrera le premier? demanda le Têtard.

— Ce sera vous, — vous êtes le plus âgé, répondit East.

— Regardez dans quel état je suis, reprit Hall, en montrant les manches de sa jaquette. Il faut que je me cache derrière vous deux.

— Et moi donc! regardez-moi un peu, dit East, en montrant la masse d'argile sous laquelle ses jambes disparaissaient. Je suis en bien plus mauvais état que vous. On planterait des choux sur mon pantalon.

— Oui, mais c'est tout en bas ; vous pouvez cacher vos jambes derrière le canapé.

— Voyons, Brown, vous êtes le plus présentable ; c'est vous qui entrerez le premier.

— Mais, j'ai la figure pleine de boue.

— Nous vous en offrons autant ; avançons, nous ne faisons que gâter notre affaire à lambiner ainsi.

— Au moins brossons-nous un peu, » dit Tom ; et ils essayèrent d'enlever le plus gros avec une brosse. Mais comme la boue n'était pas sèche, les coups de brosse ne faisaient qu'étendre le dommage; de désespoir ils franchirent la porte battante, qui était en haut de l'escalier, et se trouvèrent dans l'antichambre du docteur.

« Voici la porte de la bibliothèque », murmura East, et il poussa Tom en avant.

On entendait à l'intérieur des voix joyeuses et des éclats de rire, ce qui empêcha que l'on fit attention au coup timide que Tom avait frappé : personne ne répondit. Au second coup seulement, la voix du docteur dit : « Entrez! » Tom tourna le bouton, et suivi de ses deux compagnons se glissa obliquement dans la bibliothèque.

Le docteur qui paraissait fort occupé leva les yeux. Devinez ce qu'il faisait. Un ciseau à la main, il arrondissait l'arrière d'un petit bateau d'enfant. Je

suppose qu'il avait pris modèle sur une des galères de Nicias.

Il y avait autour de lui trois ou quatre enfants; les bougies étaient placées au bout de la pièce sur une grande table couverte de livres et de papiers; un grand feu répandait sa lueur rouge sur le reste de la pièce.

Tout cet ensemble avait quelque chose de si tranquille, de si attrayant; le docteur avait l'air d'un si bon père, que les coupables reprirent tout de suite courage; Tom, abandonnant l'abri du canapé, s'avança vers lui. D'un signe de tête, le docteur congédia ses enfants, qui se retirèrent en jetant des regards pleins de malice et de curiosité sur les trois jeunes épouvantails.

« Eh bien! mes petits, commença le docteur adossé à la cheminée, et tenant son ciseau dans une main, tandis que de l'autre il relevait la queue de sa robe; pourquoi rentrez-vous si tard?

— S'il vous plait, monsieur, nous avons voulu suivre la grande *chasse au lièvre* et nous nous sommes perdus.

— Ah! vous n'avez pas pu suivre les autres, je suppose.

— Monsieur, dit East, en faisant un pas en avant (car il ne voulait pas laisser croire au docteur qu'il était incapable de suivre les autres) nous sommes très-bien arrivés près de Barby, mais alors...

— Oh! dans quel état vous êtes, mon garçon! s'écria le docteur, aussitôt qu'il remarqua l'état lamentable des vêtements de East.

— C'est que je suis tombé sur la route, dit East en jetant un regard sur lui-même, « le vieux Cochon » passait...

— Le quoi? demanda le docteur.

— La diligence d'Oxford, monsieur, dit Hall, en manière d'explication.

— Ah! très-bien! reprit le docteur.

— Je suis tombé sur la figure, en essayant de grimper derrière, continua East.

— Vous n'êtes pas blessé, j'espère, dit le docteur.

— Oh! non monsieur.

— C'est bien; maintenant, montez changer de vêtements, et dites à la gouvernante de vous donner du thé. Vous êtes trop jeunes pour faire de si longues courses. Dites à Warner que vous m'avez vu. Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur. » Et les trois écoliers se sauvèrent en courant, au comble de la joie.

« Quel brave homme de ne nous avoir pas seulement donné vingt vers à apprendre », dit le Têtard, quand ils arrivèrent à leur dortoir.

Une demi-heure après ils étaient assis près d'un bon feu, dans la chambre de la gouvernante, devant un thé somptueux, accompagné de viande froide. « C'est deux fois meilleur que ce que nous aurions eu à souper avec les autres » dit le Têtard avec une grimace de satisfaction.

Tous leurs malheurs étaient oubliés : ils formèrent la résolution d'arriver au but le prochain semestre, considérant la *chasse au lièvre* comme le plus agréable de tous les jeux.

A suivre. Imité de l'anglais par J. LEVOISIN.



LES ASCENSIONS

DU BALLON « LE ZÉNITH »

L'histoire de l'aérostat le *Zénith* a désormais sa place marquée dans les annales de la navigation aérienne. Ce ballon devenu célèbre n'a jusqu'ici accompli que deux voyages; mais le premier a duré vingt-trois heures consécutives : c'est la plus longue traversée atmosphérique qui ait jamais été faite. Le deuxième s'est accompli jusqu'à l'altitude de 8600 mètres : c'est une des plus grandes hauteurs que l'homme ait atteinte dans les hautes régions de l'océan aérien. Tandis que la première ascension a été heureuse, la seconde a été fatale, et a frappé de mort deux jeunes explorateurs, aussi intrépides que savants : Crocé-Spinelli et Sivel, dont les noms sont inscrits aujourd'hui sur la liste des glorieux martyrs de la science.

Au commencement de cette année, la *Société française de navigation aérienne* avait organisé, sous les auspices de l'Académie des sciences, une nouvelle campagne d'explorations de l'atmosphère. Deux voyages aériens devaient être successivement exécutés à l'aide du ballon le *Zénith*, construit par Sivel, l'un de longue durée, l'autre de grande hauteur. Les membres de la *Société de navigation aérienne*, faisant partie du premier voyage, dont le but était de séjourner dans les airs beaucoup plus longtemps qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, pour exécuter de nombreuses expériences, étaient MM. Sivel, Crocé-Spinelli, Albert et Gaston Tissandier, et Jobert.

Le premier voyage du *Zénith* restera comme un fait mémorable dans l'histoire des ballons, puisqu'il a duré pendant vingt-trois heures consécutives, dans des circonstances exceptionnelles. Bien des voyageurs aériens auparavant se sont efforcés de séjourner longtemps dans l'atmosphère. Mais nul aérostat n'a réussi aussi bien que le *Zénith*. L'aéronaute

anglais Green, qui a exécuté environ quatorze cents ascensions, malgré des efforts multipliés n'est jamais parvenu à maintenir son ballon plus de seize heures au-dessus des nuages. M. Rolier pendant le siége de Paris, emporté par un vent furieux jusqu'en Norvége, n'est pas resté tout à fait quinze heures dans l'atmosphère. Le voyage du *Géant*, de Paris en Hanovre, a eu lieu en dix heures environ. L'ascension de MM. Flammarion et Godard, de Paris jusqu'en Prusse, n'a pas duré plus de onze heures.

Le gonflement du *Zenith* fut opéré par M. Sivel à l'usine à gaz de la Villette, le 23 mars 1875. Le ballon s'éleva dans les airs à six heures trente minutes du soir, au milieu des applaudissements d'une assistance nombreuse.

Nous emprunterons à M. Gaston Tissandier quelques passages du récit qu'il a fait au retour de cette première expédition, afin de représenter à nos lecteurs les occupations multiples des observateurs dans la nacelle aérienne.

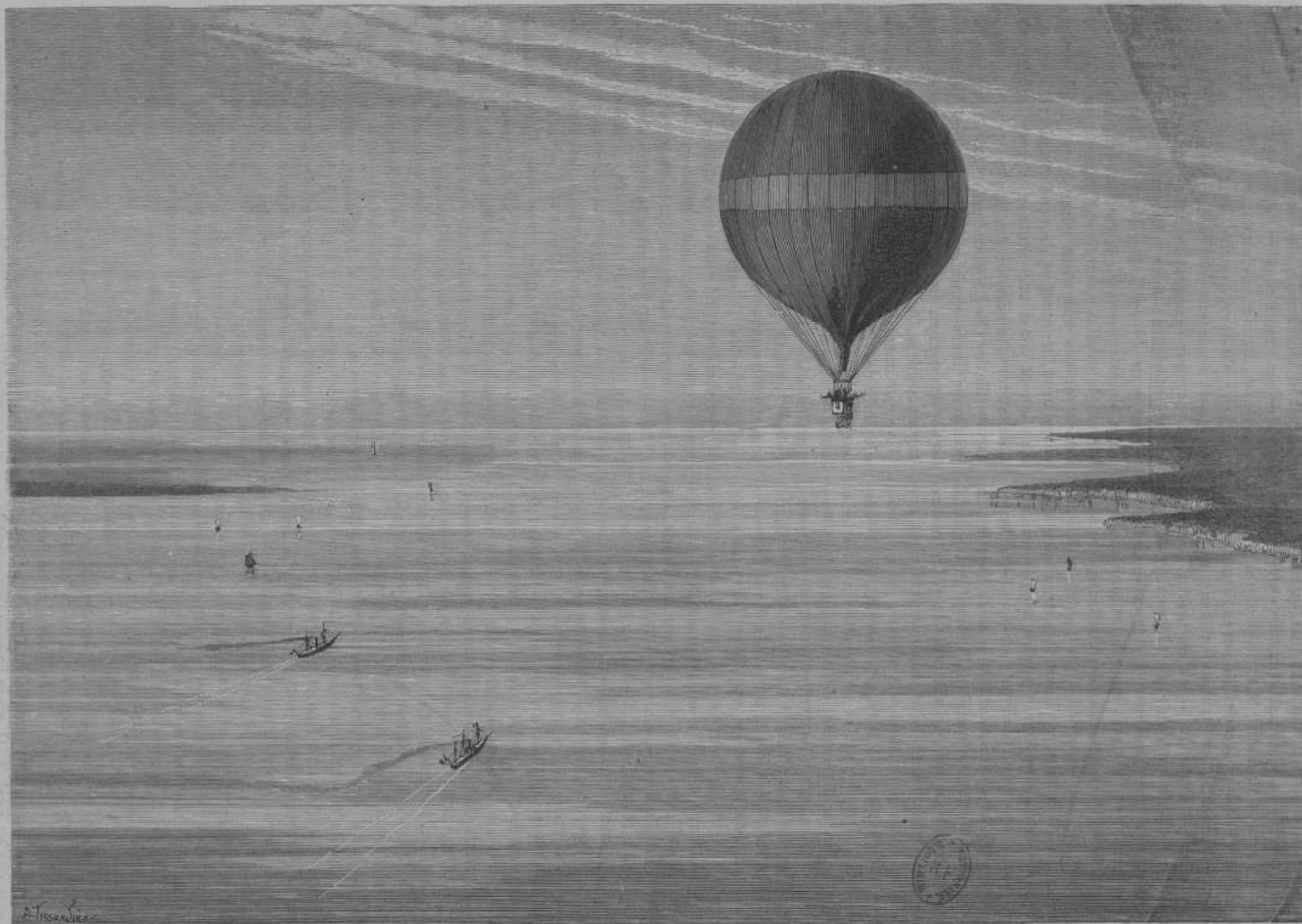
« M. Sivel, à qui nous devons, dit M. Tissandier, par son énergie, par son amour de la science, par son infatigable persévérance, le succès de cette première ascension du *Zénith*, s'occupe de déterminer la direction de notre route au moyen de la boussole et d'une cordelette longue de 800 mètres qui, traînant vers la terre, se dirige toujours à l'arrière de la nacelle. M. Crocé-Spinelli commence ses observations spectroscopiques à l'aide de deux beaux appareils de modèle différent, qu'il doit à M. Duboscq. M. Jobert lance par dessus bord les imprimés imaginés par lui, destinés à être recueillis à terre, et à être renvoyés à Paris avec les indications de la pression barométrique, de la température, de l'état du ciel, sur tous les points au-dessus desquels a passé *le Zenith*. M. Albert Tissandier dessine d'après nature les paysages aériens, la déformation de la lune qui vient de paraître au-dessus des nuages. Quant à moi je fais passer successivement 100 litres d'air, à l'aide d'un aspirateur à retournement, dans des tubes à pierre ponce imbibée de potasse, destinés à recueillir l'acide carbonique de l'air pour en déterminer la proportion à différentes altitudes. Il faut en outre noter constamment la pression barométrique dont une lampe des mines éclaire le cadran, inscrire la température qui pendant la durée de la nuit atteint le minimum de 4 degrés et demi au-dessous de zéro, prendre les degrés de deux thermomètres à boule sèche et à boule mouillée du psychromètre, dont l'eau malheureusement ne va pas tarder à geler, mais que l'hygromètre à point de rosée de Regnault remplacera avec avantage, il faut descendre de la nacelle un long fil de cuivre de 200 mètres et y approcher fréquemment un électroscope à feuille d'or pour relever l'état électrique de l'air, il faut enfin considérer ce spectacle infini du ciel resplendissant où l'étoile filante trace parfois sa courbe lumineuse, de la terre que les rayons argentés de la lune éclairent d'une pâle lueur, et qui, par une illusion de la vision, se creuse sous la nacelle, en prenant l'apparence d'une immense lentille concave. Que de fois ne nous a-t-on pas dit au retour de notre voyage que la nuit avait dû être longue, et le froid mordant. Jamais, au contraire, le temps ne s'est écoulé si vite pour chacun de nous, jamais les heures n'ont été mieux remplies. Le ballon, grâce à l'habileté de M. Sivel, se maintient sur une ligne horizontale de 700 mètres à 1100 mètres d'altitude, et déjà nous sommes persuadés que notre séjour dans l'atmosphère sera prolongé. »

On voit que le voyage commence sous d'heureux auspices. La nuit se passe ainsi au sein de l'atmosphère, jusqu'à quatre heures trente minutes du matin, moment où un spectacle grandiose va se présenter aux yeux des voyageurs. La lune, qui n'a pas cessé de briller dans l'azur du ciel, s'entoure d'un halo resplendissant, d'un cercle de feu, dû à la réfraction de la lumière à travers les paillettes de glace suspendues dans l'atmosphère; ce cercle est blanc comme de l'argent, il se découpe sur un fond obscur, et grandit à vue d'œil en prenant bientôt l'aspect d'une éclipse. Peu à peu, une croix de lumière étend ses quatre branches autour de la lune et complète ce tableau étrange, plein de majesté, qu'ont admiré parfois les explorateurs des régions polaires.

L'atmosphère offrait à ce moment un aspect particulier; au-dessus de la terre, une buée semi-transparente, d'environ 300 mètres d'épaisseur, avait diminué d'opacité au moment du lever de la lune, ce qui avait déterminé une ascension de l'aérostat. Elle allait se dissiper complétement deux heures après le lever du soleil. Quelques cirrus suspendus dans les hautes régions de l'air étaient très-visibles pendant la durée du halo et restèrent dans l'atmosphère avec plus de persistance que la buée inférieure jusqu'à onze heures trente minutes. En s'abaissant à l'horizon, ces cirrus prirent l'aspect d'une longue chaîne montagneuse couverte de pics glacés. Pendant quelques minutes même, l'illusion fut si complète que les aéronautes crurent voir apparaître au loin le massif pyrénéen.

Le halo et la croix lumineuse qui avaient graduellement apparu disparurent de même, lentement et progressivement : la lueur se dissipa avec l'apparition du soleil qui se montra au-dessous de nuées lointaines.

A peine ce superbe effet de lumière se montre-t-il aux yeux des voyageurs que d'autres scènes non moins grandioses leur sont réservées. Le soleil se lève ; son disque rouge comme une plaque de fonte incandescente commence à percer la brume qu'il colore de feux étincelants ; les reliefs de la terre se dessinent. En même temps, le panorama se complète par la vue de l'Océan qui s'ouvre à l'horizon ; ce sont les côtes de la Rochelle qui apparaissent au loin et qui semblent devoir limiter le trajet du *Zenith*. Mais à ce moment le vent tourne vers le nord, et les



Le *Zénith* traverse la Gironde près de son embouchure (23 mars 1875).

voyageurs constatent, non sans joie, qu'une longue route s'ouvre encore au ballon qui les entraîne.

A dix heures du matin, MM. Sivel, Crocé-Spinelli, Tissandier et Jobert sont lancés sur la Gironde qu'ils traversent non loin de son embouchure, en vue de la tour de Cordouan. Le soleil est ardent, la réverbération de l'eau fait sentir son influence et la température s'élève sensiblement. La traversée du fleuve dure trente-cinq minutes environ, et tandis que le ballon plane dans les airs, deux bateaux à vapeur qui fendent l'eau saluent les aéronautes en faisant hisser trois fois leurs pavillons. Des mouchoirs sont agités de la nacelle pour répondre à cette cordiale manifestation. Avant et après la traversée du fleuve, des pigeons voyageurs sont lancés de la nacelle ; ils plongent dans l'atmosphère en décrivant des circuits multipliés et se rapprochent rapidement de la surface du sol; aucun des oiseaux messagers n'est revenu au colombier. Il est à présumer qu'une nuit passée dans les airs à bord de l'aérostat, les a complétement désorientés, et qu'en outre la distance à laquelle ils se trouvaient de Paris était déjà trop considérable pour qu'ils aient pu retrouver leur route.

Il y a bientôt dix-huit heures que le *Zenith* vogue dans l'atmosphère, il a déjà passé la durée de toutes les ascensions exécutées jusqu'à ce jour; mais les aéronautes, malgré leur fatigue, ont l'ambition d'aller plus loin encore. Ils se rappellent les encouragements qui leur ont été si largement prodigués, ils veulent maintenir l'aérostat au sein de l'air jusqu'à l'heure du coucher du soleil. L'astre du jour est lentement monté au-dessus de l'horizon, la température s'élève, le thermomètre ne tarde pas à marquer 10 degrés, et les rayons solaires sont d'une ardeur excessive. Tout à coup le vent faiblit; le *Zénith* plane à 1000 mètres d'altitude dans une couche d'air d'une sécheresse extraordinaire, comme les observateurs le constatent à l'aide d'expériences précises. Le soleil darde ses rayons sur l'étoffe de l'aérostat et détermine l'évaporation de la mince couche d'eau qui s'est condensée sur son étoffe et sur les mailles de son filet pendant la nuit.

Le ballon s'élève rapidement à 1800 mètres, il se dilate, monte encore et se dirige en droite ligne sur l'Océan. Sivel prend la résolution de tirer la soupape pour se rapprocher des niveaux inférieurs. Le *Zenith* ne tarde pas à revenir à quelques centaines de mètres au-dessus de la surface terrestre et il est subitement soumis à des rotations rapides, en même temps que les voyageurs ressentent l'impression d'un vent frais qui met en évidence l'action d'un courant opposé au vent supérieur. En effet, la nacelle, à 100 mètres du sol est jetée dans la direction de la terre ferme. Les aéronautes, qui sont actuellement en vue de l'étang de Carcans, vont pouvoir habilement profiter de ces deux courants superposés pour tirer des bordées, comme s'ils conduisaient un navire, et progresser lentement, tantôt par un vent N. N. E. tantôt par un vent N. O. pour gagner lentement les rivages d'Arcachon. Cette manœuvre est recommencée un grand nombre de fois. Le *Zénith* se rapproche des Landes au-dessus desquelles il navigue; une brise de mer, fraîche, humide, assez rapide, l'emporte au-dessus des frêles sapins de ces régions presque désertes; le guide-rope frôle la végétation inférieure; mais quelques pincées de lest jetées pour éviter l'atterrissage le font remonter dans l'atmosphère, où le courant de la terre, sec et chaud, le saisit à son tour et l'emporte sur l'Océan. Les voyageurs exécutent plus de sept fois cette manœuvre, montant et descendant alternativement ils suivent ainsi une route en zigzags, et planent constamment au-dessus des landes de la Gironde. Ces oscillations de l'aérostat ne les empêchent pas de continuer leurs expériences, et malgré la monotonie du voyage, malgré la chaleur ardente des rayons solaires, ils poursuivent leur chemin.

A ce moment les observations électriques exécutées à l'aide d'un fil de cuivre de 200 mètres de longueur, suspendu à la nacelle et communiquant à un électroscope, sont reprises; mais aucune manifestation électrique ne se révèle. Il en a été de même pendant la durée de la nuit. Au lever du soleil, à l'instant même où le jour apparaissait, les feuilles d'or de l'électroscope ont été subitement déviées avec énergie; cette observation curieuse nous paraît digne d'être signalée, car il nous semble qu'on en peut tirer quelques conséquences importantes.

Nous ne suivrons pas les aéronautes dans les péripéties de ce long voyage en zigzags exécuté au-dessus des landes de la Gironde. Nous arriverons tout de suite au moment de la descente qui fut exécutée vingt-trois heures après le départ de l'usine à gaz de la Villette. Le *Zenith* touche terre près d'Arcachon, à Montplaisir, commune de Lanton (Gironde). Il est jeté brusquement par une brise assez violente sur les sapins des Landes; l'ancre est lancée par-dessus bord et mord dans le sol humide. Les voyageurs, abandonnés à eux-mêmes, sans aucun secours étranger, se pendent à la corde de la soupape, et après quelques oscillations violentes, ils maîtrisent enfin l'aérostat qui les a si longtemps emportés dans l'espace.

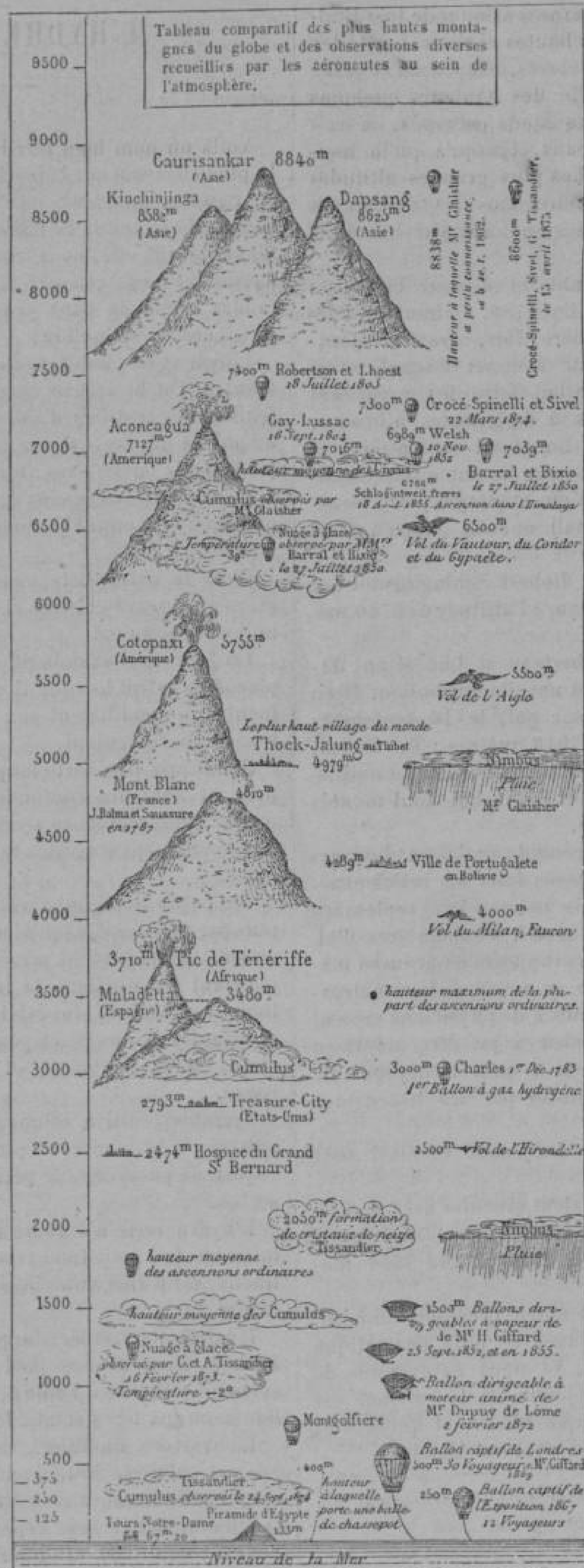
Au moment où ils s'occupent de dégonfler le *Zénith*, quelques bergers des Landes, montés sur des échasses, accourent à leur aide, et leur apprennent que ni station de chemin de fer, ni poste télégraphique, ne se trouvent dans le voisinage. Après la fatigue d'un si long voyage, il faut encore plier le navire aérien, faire une longue marche pour gagner une modeste chaumière, où l'hospitalité est cordiale mais où le gîte est primitif. Des torches de résine sont le seul mode d'éclairage employé, et nos voyageurs, après avoir quitté la veille la capitale du monde civilisé, se trouvent comme par enchantement égarés dans des régions presque barbares. Mais ils oublient leurs peines et leurs fatigues, en songeant qu'ils ont eu l'honneur de séjourner dans

l'atmosphère bien plus longtemps que nul aéronaute ne l'avait fait avant eux, et qu'ils rapportent de leur exploration une ample moisson de faits intéressants, dignes de s'ajouter aux observations les plus curieuses de la physique du globe.

Ce premier voyage du *Zénith* eut un grand retentissement, et, le 5 avril 1875, M. Gaston Tissandier lut à l'Académie des sciences, au nom de ses compagnons de voyage, les résultats obtenus pendant cette exploration de l'atmosphère.

A peine revenus à Paris, les voyageurs se préparèrent à l'exécution d'une nouvelle ascension à grande hauteur. La *Société de navigation aérienne* avait désigné MM. Crocé-Spinelli, Sivel et Gaston Tissandier, pour faire partie de cette nouvelle campagne aérienne, qui eut lieu le 15 avril 1875, et qui devait coûter la vie aux deux premiers aéronautes, frappés de mort par l'asphyxie, à l'altitude de 8600 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le diagramme ci-contre, que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs, avant d'entreprendre le récit



de cette catastrophe, représente les principaux faits relatifs à l'exploration des hautes régions de l'atmosphère. On voit à la surface de la mer quelle est la hauteur de nos plus grands monuments, à côté de celle des plus hautes montagnes du globe. Quelle maigre figure font les tours de Notre-Dame et la pyramide d'Égypte, à côté du Mont-Blanc, du Cotopaxi, du Gaurisankar, la plus grande cime terrestre, qui élève son pic jusqu'à l'altitude de 8840 mètres dans l'atmosphère. Un fusil chassepot, lançant une balle verticalement, de bas en haut, n'a qu'une faible portée au sein de l'air ; il n'atteindrait pas un ballon au delà de 400 mètres. Un peu plus haut, sur notre gravure, on voit à quelle altitude s'élevaient les magnifiques ballons captifs construits par M. Henri Giffard pour la grande Exposition universelle de Paris et pour le Palais de cristal de Londres. Au-dessus, on a figuré les aérostats dirigeables, au moyen de la vapeur, imaginés par le même ingénieur, qui a immortalisé son nom par ces constructions dignes

de notre admiration. Voici la montgolfière à air chaud, elle n'a qu'une force ascensionnelle très-limitée et ne saurait gravir les hautes régions. A côté des pics de montagnes les plus élevés, on aperçoit la place qu'occupent dans l'échelle des hauteurs quelques villes construites sur leurs flancs escarpés, on voit jusqu'où s'élèvent les oiseaux, et jusqu'à quelle hauteur planent les nuages. Les plus grandes altitudes que l'homme ait pu atteindre dans les montagnes sont bien inférieures à celles où il a su parvenir dans la nacelle des aérostats.

Il nous paraît intéressant de résumer les hauts faits de ces ascensions. En 1786, Balmat et Paccard ont, pour la première fois, gravi le Mont-Blanc (4810 mètres), au sommet duquel Saussure, l'année suivante, allait faire les premières observations scientifiques à de grandes altitudes. En 1802, Humboldt et Bonpland ont atteint la hauteur de 5878 mètres sur la cime du Chimborazo. En 1831, sur la même montagne, MM. Boussingault et le colonel Hall ont été jusqu'à 6004 mètres.

Les frères Adolphe et Robert Schlagintweit ont enfin monté dans l'Himalaya, à l'altitude de 6766 mètres (18 août 1855).

Le 18 juillet 1803, Robertson et Lhoest ont dépassé ces hauteurs dans la nacelle du ballon. Il en est de même de Gay-Lussac qui, le 16 septembre 1804, est monté jusqu'à 7016 mètres ; de Welsh, qui a atteint l'altitude de 6989 mètres, le 10 novembre 1852 ; de MM. Barral et Bixio, qui sont montés auparavant à 7039 mètres.

M. Glaisher, le savant aéronaute anglais, a plusieurs fois dépassé ces niveaux élevés dans ses belles expéditions aériennes. Une fois même, le 5 septembre 1862, il a perdu connaissance à 8838 mètres d'altitude. M. Glaisher n'a pas rapporté de preuves matérielles de cette ascension, au moyen de baromètres-témoins, et un certain nombre de physiciens croient que l'illustre voyageur aérien a pu être induit en erreur ; mais il paraît certain qu'il a dépassé de beaucoup les limites atteintes par les ascensions précédentes.

Le 22 mars 1874, Crocé-Spinelli et Sivel sont montés à 7300 mètres.

L'année suivante, ils allaient exécuter avec M. Gaston Tissandier cette ascension glorieuse et fatale qui devait les conduire à l'altitude de 8600 mètres.

Nous retracerons, dans notre prochain numéro, les péripéties de ce voyage, le plus dramatique que l'on puisse décrire, et nous essayerons de faire comprendre à nos jeunes lecteurs quel est l'intérêt de semblables explorations, et quels sont les résultats que la science peut en attendre.

A suivre.

L'HYDRE VERTE

Voilà un nom bien terrible qui évoque le monstre le plus effrayant que la mythologie ait enfanté. Qu'on se rassure pourtant, car si l'hydre verte trouve, comme le lièvre de la fable, des animaux qui tremblent devant elle, nous n'avons pour notre part rien à redouter de sa cruauté où de sa férocité ; il nous faudra même de bons yeux pour qu'elle n'échappe pas à nos investigations.

L'hydre verte habite toutes les eaux douces et dormantes. On la trouve communément l'été sous les feuilles des lentilles d'eau de nos marécages. C'est un polype nu, sorte de sac gélatineux, sans tête, sans pieds, sans cœur, sans intestins, sans poumons, et n'ayant d'autres organes qu'un estomac et des bras nombreux rayonnant autour d'une ouverture appelée bouche.

C'est le naturaliste genevois Trembley qui a le premier observé cet être si chétif auquel il doit surtout sa renommée.

Un jour qu'il examinait des végétaux aquatiques placés dans un bassin, il remarqua de légers filaments qui pendillaient aux feuilles et crut s'apercevoir qu'ils remuaient.

Ayant pris une forte loupe, il les observa de plus près et demeura confondu de surprise : ces filaments microscopiques vivaient ! ils mangeaient ! ils happaient au passage des vermisseaux et des animalcules !

Ces petits êtres, qui n'avaient point encore de nom, puisque personne jusqu'alors ne les avait remarqués, étaient complétement privés d'organes de la vue et pourtant ils aimaient la lumière et se dirigeaient toujours du côté le plus éclairé du bassin ; ils n'avaient ni muscles, ni nerfs, et pourtant dès qu'on les touchait ils le sentaient et essayaient de se dérober.

Trembley cultiva soigneusement ces intéressants polypes, il les conserva plusieurs années, les nourrissant de pucerons, de petits vers et de larves d'insectes.

L'hydre verte n'a guère que deux centimètres de longueur ; ce petit tube verdâtre, transparent, gélatineux, est fermé à une de ses extrémités et ouvert à l'autre.

L'extrémité fermée s'appelle pied. C'est en renflant le bord de son pied que l'hydre forme une sorte de ventouse à l'aide de laquelle elle adhère solidement aux tiges et aux feuilles des plantes.

L'ouverture du tube c'est la bouche du polype, elle est entourée de tentacules ou membres capillaires dont le nombre varie de huit à douze. Ces tentacules si déliés sont cependant creux, et l'animal peut à volonté les allonger ou les contracter dans

son sac, à l'instar du limaçon qui sort ou rentre ses cornes.

L'hydre est d'une voracité insatiable, elle rôde constamment sur les feuilles en quête d'insectes, de vermisseaux ou de petits coquillages, jetant sans relâche ses longs bras à la ronde comme autant de lignes à pêcher. C'est à l'aide de ses tentacules qu'elle garrotte solidement toute proie de rencontre et la porte, bon gré mal gré, à la bouche où elle est engloutie. Bien souvent la bouchée est plus grande que l'estomac qui doit la recevoir, mais l'estomac de l'hydre est de facile composition : il se dilate complaisamment selon la nécessité du moment.

Il n'est si féroce appétit qui ne s'assouvisse à la fin, et, lorsque après un bon repas, bien copieux, l'hydre veut savourer à loisir les douceurs d'une digestion paisible, elle contracte ses bras au niveau de sa bouche, se donnant les apparences d'une petite boule bien sage et bien inoffensive; mais gare au moment où la faim se fera de nouveau sentir!

Trembley vit une fois deux hydres enlacer, de leurs tentacules, un même ver sur lequel elles avaient jeté leur dévolu. Elles le tiraillaient pour se l'arracher l'une à l'autre, si bien que, à la fin, la plus grosse engloutit tout à la fois la petite hydre et la proie.

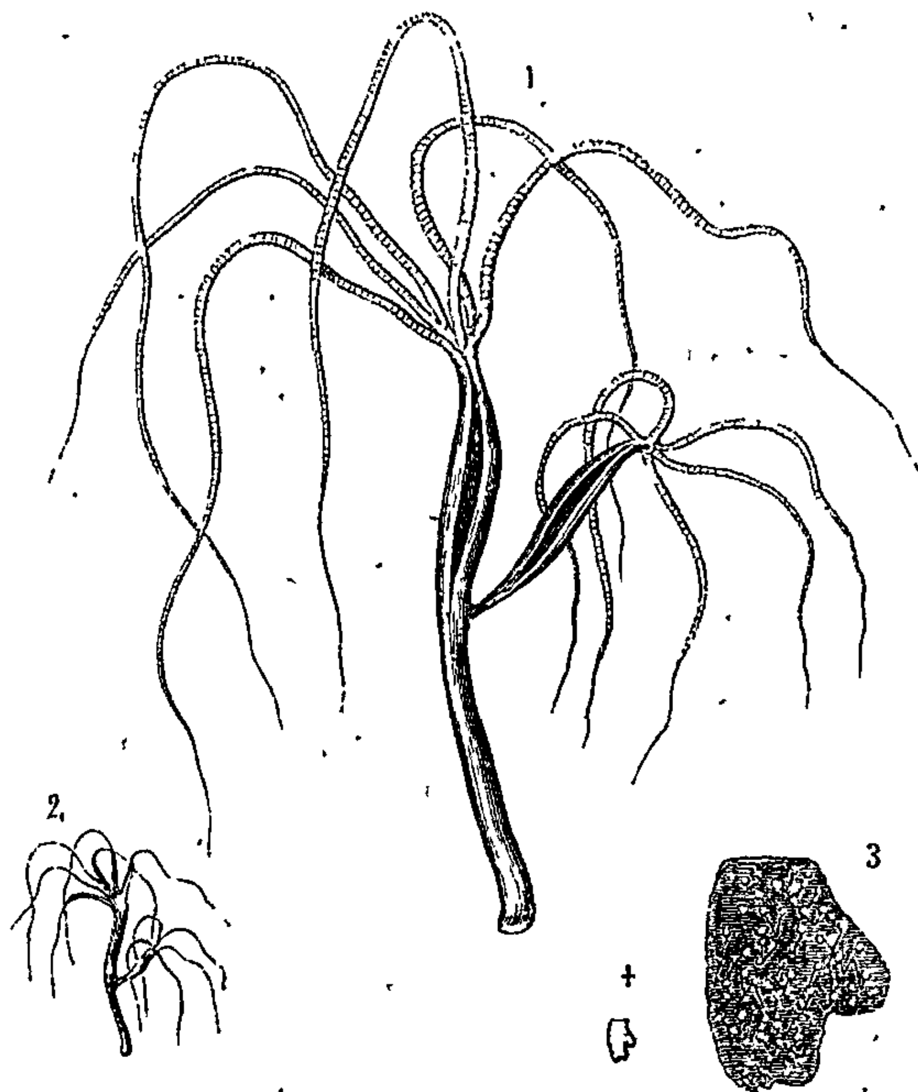
Pauvre petite! te voilà morte, pensa Trembley, mais il se trompait. A son grand étonnement, il aperçut bientôt la petite hydre, confortablement installée à l'intérieur de la grande, suçant le même ver que l'autre était en train de digérer. Enfin quand le ver fut tout à fait consommé, la grosse hydre vomit la petite, saine et sauve; les loups ne se mangent pas entre eux.

Une autre fois, notre savant voulant examiner *le dedans du sac*, s'avisa de le retourner. O prodige! l'hydre ne parut pas moins heureuse de vivre à l'envers qu'à l'endroit; son appétit n'en parut même pas troublé, elle mangea comme si de rien n'était! On n'est pas plus accommodante.

L'hydre a de singulières façons de se mouvoir. Lorsqu'elle veut cheminer sur une feuille, elle y amarre solidement son pied, étend et recourbe son corps jusqu'à ce que la bouche pose sur la feuille; puis détachant la ventouse elle la rapproche de la bouche, et après l'avoir de nouveau fixée elle projette sa bouche en avant et voyage ainsi. Mais avant de faire un nouveau *pas* elle s'arrête comme pour se consulter ou reprendre des forces, de sorte qu'il faut à la voyageuse tout un long jour d'été pour accomplir un trajet de quelques centimètres, aussi lorsqu'elle est pressée elle change de procédé et se laisse aller en roulant sur elle-même, de sorte qu'elle avance en faisant culbute sur culbute comme un véritable clown.

Dans l'eau elle a d'autres allures et vogue le plus gracieusement du monde, pêchant tout le temps qu'elle nage.

Le corps gélatineux de l'hydre ne renfermant ni muscles, ni nerfs, est complètement insensible à la douleur, et on peut la couper en plusieurs morceaux sans qu'elle paraisse en souffrir.



L'hydre verte. — 1, grossie au microscope; 2, grandeur naturelle; 3 et 4, portions agrandies.

Trembley ayant un jour coupé une hydre en deux, ne remarqua aucune contraction, aucun tressaillement sur l'un ou l'autre de ces tronçons; la bouche se mit à pêcher et bientôt un pied se forma à l'endroit de la coupure. Au bout de quatre ou cinq jours la partie inférieure avait poussé une bouche et de nouveaux tentacules.

Il renouvela cette expérience sur un seul tentacule, et en quelques jours il se forma une hydre parfaite.

La puissance vitale est donc la même dans toutes les partis de ce petit être qui peut se reproduire par boutures, comme les plantes. On a même remarqué que les hydres provenant de celles qu'on avait mutilées étaient plus grandes et plus fortes que celles qui naissent d'une autre.

Les jeunes hydres poussent sur le corps de leur mère comme des bourgeons sur un arbre. Ces petits bourgeons gélatineux, ou gemmes, comme on les appelle scientifiquement, restent fixés à la mère jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur complet développement.

Lorsqu'elles sont parfaites les jeunes hydres se détachent et s'en vont chercher fortune au large.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.



SANS-PEUR [1]

Le soir venu, comme tout le monde se préparait à quitter la maison : « Restez, leur dit-il; ni esprit ni goblin ne viendra vous troubler. » Il avait beau dire, les autres voulaient à toute force s'en aller : « Rester! disaient-ils, c'est bon pour vous, mais nous! »

Quand ils furent partis, il se mit au lit et dormit profondément jusqu'au lendemain matin.

A leur retour, il leur raconta de point en point sa lutte avec le goblin, leur montra les croix qu'il avait plantées en terre, le coffre rempli d'argent, dans la grande salle, et leur répéta qu'ils ne seraient plus troublés la nuit, et que ce n'était pas la peine de quitter la maison. Ils le félicitèrent cordialement de son sang-froid et de son courage, et le prièrent de demander ce qu'il voudrait, en récompense, soit de l'argent, soit des objets précieux, l'invitant à demeurer chez eux aussi longtemps qu'il s'y plairait. Il les remercia de leurs offres : « Quant à l'argent, dit-il, je ne m'en soucie guère, et ce n'est pas mon idée de rester plus longtemps ici.

— A votre aise, » lui dirent-ils. Pourtant, lorsqu'il fut sur son départ, ils firent encore une tentative pour le garder. « Je n'ai plus rien à faire ici, leur répondit-il, du moment que vous pouvez habiter sans crainte la maison de l'évêque. » Là-dessus il prit le chemin du nord, et entra dans le désert.

Il marcha longtemps sans rencontrer d'aventure. Enfin il arriva un beau jour près d'une caverne. Naturellement il y entra.

Dans une caverne plus petite, qui faisait suite à la première, il trouva douze lits. Ces lits étaient en désordre; on ne les avait pas faits. « Il est encore de bonne heure, se dit-il, je vais faire ces lits pour m'occuper. » Il les fit donc, et quand il eut fini, il se coucha dans celui qui était le plus près de l'entrée, s'enveloppa dans la couverture et se mit à dormir.

Au bout d'un certain temps, il fut réveillé par un bruit de voix. Il y avait des hommes qui parlaient dans la cave, et se demandaient avec étonnement qui avait pu faire leurs lits! « N'importe, disaient-ils, celui qui les a faits est un bon garçon, et nous lui sommes bien obligés pour la peine qu'il a prise. » Ayant levé le nez, il vit douze hommes armés, qui avaient un noble aspect. Après avoir soupé, ils entrèrent dans la seconde caverne, et onze d'entre eux se mirent au lit. Le douzième, trouvant son lit occupé par Sans-Peur, appela les autres qui se levèrent et remercièrent le jeune garçon d'avoir fait leurs lits. Ensuite, ils lui proposèrent de rester avec eux, pour les servir, car ils n'avaient jamais le temps de faire leurs lits, étant forcés de sortir au petit jour pour combattre leurs ennemis, et ne rentrant jamais qu'à la nuit.

« Pourquoi donc, leur demanda-t-il, êtes-vous forcés de combattre tous les jours?

— Parce que, répondit l'un des hommes, nous avons beau combattre, combattre encore, et tuer nos ennemis, ils reviennent à la vie le matin; ils entreraient dans la caverne et nous tueraient tous dans nos lits, si nous n'étions pas sur le champ de bataille au lever du soleil! »

Le lendemain matin, les hommes de la caverne sortirent, complétement armés, laissant au jeune garçon le soin de faire le ménage.

Sur les midi, il suivit le chemin que les hommes avaient pris, pour voir où était le champ de bataille. Après avoir bien observé à distance, il rentra précipitamment dans la caverne.

Le soir, les guerriers revinrent fatigués et abattus. Ils furent très-contents de trouver tout en bon ordre, par les soins de Sans-Peur, et de n'avoir d'autre souci que de souper et de se mettre au lit.

Quand ils furent tous endormis, le garçon se demanda comment leurs ennemis pouvaient se relever chaque nuit, après avoir été tués. Comme la curiosité le tenait éveillé, il se leva, et ayant vu que tous les guerriers dormaient, il prit parmi leurs armures et leurs armes ce qui allait le mieux à sa taille, s'échappa de la caverne et se dirigea vers le champ de bataille. Là, rien d'extraordinaire, des corps gisants, des têtes séparées du tronc. Il attendit pour voir ce qui adviendrait.

Au petit jour, un tertre qui était près de lui s'entr'ouvrit, et il en vit sortir une vieille femme en manteau bleu, qui tenait une fiole de verre à la main. Voici ce qu'il observa : la vieille femme marcha droit à un guerrier mort, ramassa la tête, et la replaça sur le cou qu'elle avait frotté avec un onguent tiré de sa fiole. Aussitôt le guerrier se dressa sur ses pieds : il était vivant.

La vieille répéta son opération plusieurs fois; Sans-Peur la laissait faire pour bien voir comment elle s'y prenait. Quand il eut bien compris le secret, il s'élança, et tua la vieille femme ainsi que les guerriers qu'elle avait guéris de la mort. Il n'eut pas grand peine, parce que ces malheureux étaient encore hébétés et alourdis, comme au sortir d'un profond sommeil.

Il prit la fiole et essaya sur les corps la vertu de l'onguent; il vit qu'il avait bien compris l'opération. Alors il s'amusa à faire revivre les hommes; mais aussitôt qu'ils remuaient un peu trop, il leur disait : « Ne nous emportons point! » et il les tuait. Au lever du soleil, ses maîtres arrivèrent sur le champ de bataille.

Ils furent bien surpris de l'y trouver et lui dirent qu'ils avaient été en peine de lui et de l'armure qu'il avait emportée. Ils furent bien contents de voir leurs ennemis étendus morts sur le champ de bataille, au lieu de les trouver vivants et prêts à entrer en lutte. L'un d'eux lui demanda d'où lui était venue l'idée de se rendre ainsi, de nuit, au champ de bataille, et ce qu'il y avait fait.

1. Suite et fin. — Voy. page 367.

Il leur dit tout de point en point, leur montra la fiole, et pour bien leur prouver la vertu de l'onguent, il en frotta un des morts qui se leva aussitôt; les hommes de la caverne ne le laissèrent pas longtemps debout. Là-dessus on le complimente, et les chevaliers lui offrent de l'argent pour demeurer avec eux. « Avec ou sans argent, dit-il, je reste avec vous aussi longtemps que vous voudrez me garder. » Les gens de la caverne aimèrent beaucoup cette réponse, et après avoir embrassé Sans-Peur, ils se mirent à dépouiller leurs ennemis. Ils firent un monceau de leurs cadavres, placèrent la vieille femme au sommet, et brûlèrent le tout. Ils n'oublièrent pas non plus de fouiller le tertre et d'en extraire les trésors qu'il contenait.

Ensuite, pour se distraire, ils s'amusèrent à se tuer les uns les autres, afin de savoir ce que c'était que de mourir; on frottait d'onguent les morts et ils revenaient à la vie.

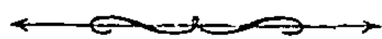
Pendant assez longtemps, ils prirent beaucoup de plaisir à cet exercice.

Un jour l'un d'entre eux avait, pour badiner, coupé la tête à Sans-Peur; comme c'était un maladroit, il la lui remit de travers. Quand l'autre aperçut son dos et ses talons, il devint comme fou de terreur, et supplia les hommes de la caverne de le délivrer à tout prix d'une vue aussi odieuse.

On vint à son secours, on lui coupa la tête et on la replaça comme elle devait être : il revint à lui-même, et fut Sans-Peur, comme auparavant.

Il continua à vivre avec eux et, à partir de ce moment l'histoire ne dit plus rien de lui.

J. GIRARDIN.



LE GUICOWAR [1]

ROI DE BARODA

Les coûteuses excentricités du Guicowar étaient innombrables : tout ce qui était nouveau frappait sa fantaisie. Un jour c'étaient les diamants ; alors ses agents parcouraient tous les magasins de bijoutiers, à la recherche des pierres les plus précieuses et les plus rares. Une autre fois c'étaient les pigeons ; le roi en réunit jusqu'à soixante mille dans son palais, d'espèces et de plumages les plus variés, et passait ses matinées à les faire voler en masse ; ou bien il imaginait le mariage de deux de ces oiseaux et entourait la cérémonie d'un luxe extravagant.

J'assistai à l'une de ces cérémonies, une des plus curieuses qu'il m'ait été donné de voir. Les deux pigeons, ornés de colliers et portés par des pages, furent amenés sur la terrasse du palais, qui avait été somptueusement décorée. Le roi et les courtisans, en habits de gala, s'étaient rangés autour des brahmes, qui récitaient les hymnes d'usage. Une somme considérable fut donnée en dot aux deux oiseaux. Des danses et un grand dîner, suivi d'illuminations, conclurent la fête. Le dénoûment en fut cependant imprévu, car un gros chat qui errait dans le palais, profitant du désordre, enleva le malheureux fiancé, laissant une veuve inconsolable.

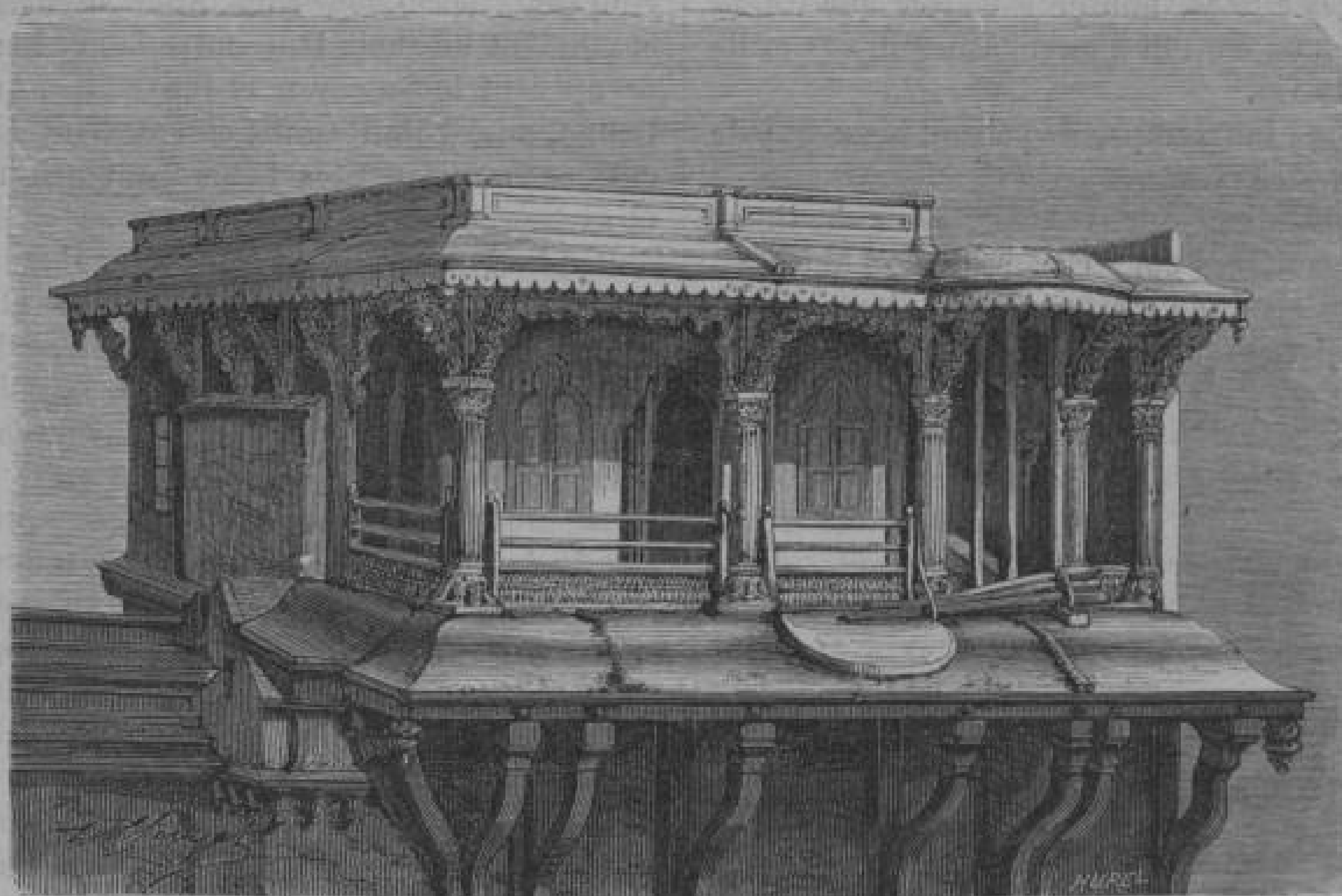
A cette fantaisie succéda un engouement pour les *boulbouls*. Ces charmants oiseaux sont les rossignols de l'Inde ; leur plumage est moucheté d'une manière élégante, et leur queue est en partie d'un rouge vif; ils ont sur la tête une touffe de plumes mobiles qui leur donne un air coquet et provocateur. Plus de cinq cents de ces boulbouls furent apportés au palais, et pendant un mois leur entretien et leur éducation occupèrent le Guicowar et ses nobles. Au bout de ce temps, une bataille rangée eut lieu, dans laquelle ces gracieuses petites bêtes combattirent avec rage et se tuèrent en grand nombre.

Pendant mon séjour, le trésor royal menaçait d'être totalement épuisé par les dépenses et surtout par l'achat de « l'Étoile du Sud » et autres diamants qui avaient coûté plus de six millions. Le roi chercha un moyen de remplir ses coffres, sans imposer de nouvelles taxes au peuple, et la ruse qu'il imagina fut aussi efficace qu'originale. La corruption des employés de toute sorte est une chose tellement établie dans les principautés indiennes, qu'elle y est presque ouvertement reconnue ; bien des appointements recherchés sont en eux-mêmes insignifiants et ne tirent leur importance que du vol. Il vint à l'esprit du Guicowar que les sommes énormes, ainsi reçues par ses fonctionnaires, pouvaient être considérées comme ayan été soustraite au revenu royal. Il fit donc distribuer a tous ses *karkhouns* la proclamation suivante : « Sa Hautesse a vu avec regret que la corruption s'est introduite dans ses administrations, mais elle espère que cet état de choses cessera promptement. Elle conseille aux employés qui se sont laissé corrompre de verser au trésor royal les sommes reçues de cette façon depuis dix ans. Sa Hautesse, considérant cette restitution comme une amende honorable, oubliera tout le passé; cependant si quelque karkhoun négligeait de rembourser les « pots de vin, » Elle se verrait dans la triste obligation de sévir ». Cette annonce produisit un vrai coup d'État dans toutes les branches de l'administration ; on poussa les hauts cris et les journaux eux-mêmes essayèrent de prendre la défense des karkhouns. Mais il fallut s'exécuter, et au bout de quinze jours il fut remis au trésor plus de vingt-sept *lakhs* de roupies *saïs*, ou environ sept millions de francs. Khunderao me raconta l'affaire en riant.

En dehors de ses possessions du Goujerate, le Guicowar possède la presque totalité de la vaste péninsule du Kattiawar, comprise entre le golfe de

1. Suite et fin. — Voy. pages 360 et 375.

Cambaye et le Runn de Kutch. Une partie de ce pays est habitée par une race peu civilisée, celle des Wâghurs, qui vit en guerre contre les gouverneurs envoyés de Baroda. Un baron wâghur avait résolu de débarrasser sa patrie de l'oppression en assassinant le Guicowar. Le roi fut informé du complot, et le Wâghur, alors au palais, n'hésita pas à se jeter du haut de la terrasse. Par un curieux hasard, il arriva à terre sans accident et monta sur un cheval qui l'attendait à la porte ; mais le Guicowar cria aux gardes arabes de le tuer, et ceux-ci l'abattirent à coups de sabres. Le complot avait aussi pour but de faire évader de la prison d'État quatre chefs wâghurs qui y étaient enfermés depuis plusieurs années : ils s'échappèrent, mais les cavaliers du roi les reprirent avec celui qui leur avait ouvert les portes, un serrurier de la ville. Leur jugement fut court; les chefs furent décapités chacun devant une des portes de la cité et le malheureux serrurier fut condamné à périr par le « supplice de l'éléphant ».



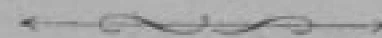
Pavillon du palais de Baroda.

Ce supplice est un des plus affreux que l'homme ait imaginé. Le condamné, les pieds et les mains liés, est attaché par la ceinture à une longue corde fixée aux jambes de derrière d'un éléphant. Celui-ci est lancé au grand trot à travers les rues de la ville et chacun de ses pas imprime à la corde une violente secousse qui fait bondir le corps du supplicié sur le pavé de la route. Le seul espoir qui reste au malheureux est d'être tué dans un de ces chocs ; sinon, après avoir traversé la ville, on le détache, et par un raffinement de cruauté, on lui présente un verre d'eau à boire. Puis sa tête est placée sur une borne, et l'éléphant bourreau l'écrase sous son énorme pied.

Une étiquette très-sévère règne à la cour; quelques usages curieux diffèrent seuls de ceux qui nous sont connus. Ainsi, il est expressément défendu à qui que ce soit d'éternuer en présence du roi; celui qui transgresserait cette défense serait rigoureusement puni, car son acte obligerait le prince à suspendre toutes les affaires de la journée jusqu'au lendemain. Il est aussi de bon ton, lorsque le roi bâille, de faire claquer les doigts, afin d'éloigner tout insecte qui pourrait profiter de l'occasion pour entrer dans l'auguste bouche.

Mais ces coutumes si curieuses, ces fêtes somptueuses, ces scènes dramatiques, auxquelles il m'a été donné d'assister, appartiennent dès aujourd'hui au domaine de l'histoire. De longtemps Baroda ne reverra plus, si elle doit les revoir jamais, les temps de Khunderao. Après la mort de ce roi, en 1872, son frère Malharrao lui succéda ; ce prince avait été longtemps tenu en prison par Khunderao pour divers crimes dont il était accusé ; cependant les Anglais le laissèrent sans opposition monter sur le trône. On sait quel a été le résultat de cette faiblesse ; le dernier Guicowar, accusé d'avoir voulu empoisonner l'ambassadeur anglais, et jugé par ses pairs, s'est vu condamné à perdre la couronne, qui sera placée sur le front du fils adoptif de mon brave et bon ami Khunderao.

Louis Rousselet.







Un vieux porc se fit écraser. (P. 402, col. 2.)



TOM BROWN[1]

VIII

Départ pour les vacances. — Retour à l'école. — Tom perd sa bonne réputation. — Les brimades recommencent.

Deux ou trois jours après cette aventure, le grand corridor des dortoirs fut débarrassé des boites et des porte-manteaux, qui descendirent chez la gouvernante, on devine pourquoi. L'espace laissé libre devint le théâtre de courses de chars, de combats de coqs et de batailles à coups de traversins, qui étaient les signes certains de l'approche des vacances.

Alors, on commença à former des groupes pour le voyage. Tom se joignit à un groupe qui devait louer une diligence à quatre chevaux pour se rendre à Oxford.

Le dernier samedi, le docteur fit le tour des classes pour donner les prix, pour écouter les derniers rapports des maîtres, et savoir comment le temps avait été employé depuis les dernières vacances. Tom, à sa grande joie, reçut des compliments et fut désigné pour passer dans la petite quatrième, où étaient tous ses amis.

Le mardi suivant, à quatre heures du matin, il y eut grande distribution de café chaud; les écoliers, enveloppés dans des pardessus et des cache-nez, avalaient les bouchées en double, couraient en tous sens, trébuchaient contre les bagages, et questionnaient tous à la fois la matrone. A la porte de la pension se pressaient toutes sortes de voitures, y compris le véhicule à quatre chevaux frété par Tom et ses amis. Les postillons étaient en grande tenue; un sonneur de trompe, loué pour la circonstance, jouait l'air: « Un vent du sud et un ciel couvert de nuages », et réveillait les paisibles bourgeois jusqu'à la moitié de la grand'rue.

A chaque minute le bruit et le tumulte croissaient; les commissionnaires chancelaient sous le poids des caisses et des sacs, l'homme à la trompe se surpassait lui-même. Le vieux Thomas était assis dans son « antre » avec un vieux sac jaune à portée de la main. Il donnait à chaque écolier l'argent qui lui était alloué pour son voyage, comparant à la lueur d'un bout de chandelle la liste du docteur avec la sienne. Il était si absorbé par sa tâche matinale,

1. Suite. — Voy. pages 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

que sa tête penchait tout d'un côté, sa bouche se tordait, et ses lunettes étaient humides. Il avait prudemment fermé sa porte, et opérait ses transactions à travers la fenêtre grillée ; sans quoi on l'aurait rendu fou, et tout son argent aurait disparu.

« Allons donc, Thomas, dépêchez-vous donc, nous ne serons jamais à Dunchurch pour le passage de la *Rapide*.

— Voilà votre argent, Green.

—Holà Thomas, le docteur a dit qu'il me fallait deux livres dix shillings, et vous ne me donnez que deux livres. »

Maître Green, j'en ai bien peur, donnait en ce moment une entorse à la vérité. Thomas penche sa tête encore plus de côté, et épelle sa petite liste chiffonnée. Green est forcé de quitter la fenêtre.

« Hé ! Thomas, ne l'écoutez pas, moi, je dois avoir trente shillings. — Moi aussi — Et moi aussi, » crient plusieurs voix.

La bande de Tom a son argent et file. L'homme à la trompe joue avec frénésie « Une goutte de brandy ». C'est sans doute une allusion aux légers à-compte que les postillons et le musicien se sont administrés dès le matin. Tout le bagage est soigneusement dissimulé à l'intérieur et dans les deux coffres de devant et de derrière, de sorte qu'on n'aperçoit pas même un carton à chapeau au dehors. Cinq ou six petits, avec des sarbacanes, et le musicien montent derrière; les grands s'étalent sur le devant et fument à faire trembler; ce n'est pas pour leur plaisir qu'ils fument; seulement ce sont des gentlemen dans toute la force du terme, et il n'y a pas de méthode plus correcte pour le bien faire comprendre aux passants que de fumer à outrance.

« La diligence de Robinson va être sur la route dans une minute; elle s'est arrêtée à *l'Oiseau* pour prendre du monde ; nous attendrons qu'elle nous ait rattrapés, et alors, à qui ira le plus vite ! dit le chef de la bande. Quant à vous, postillons, un demi-souverain pour chacun de vous si nous les battons, et si nous arrivons avec cent mètres d'avance à Dunchurch.

— Très-bien, monsieur » crient les postillons en souriant de manière à montrer toutes leurs dents.

La diligence de Robinson arrive au bout d'une minute ou deux, avec un musicien rival ; et voilà les deux véhicules au triple galop, au milieu des cris des écoliers et des hurlements des deux trompes. Il y a une providence pour les écoliers, comme pour les marins, autrement ils auraient versé vingt fois en cinq milles ; à un moment les deux voitures sont de front, et les écoliers échangent des volées de pois ; les voilà qui bousculent presque une chaise de poste, partie avant eux ; ils grimpent sur les talus, rasent les fossés, et y risquent même une roue ; et tout cela dans l'obscurité, sans autre éclairage que celui de leurs lanternes.

Et cependant ils s'en tirent sains et saufs ; leur imprudence n'a été fatale qu'à un vieux porc qui se fit écraser dans la rue de Southam ; on échange les dernières volées de pois sur le marché au blé, à Oxford, où l'on arrive entre onze heures et midi. Déjeuner somptueux à *l'Ange*; la note s'en ressent. La bande se sépare, chacun tirant de son côté. Tom se commande une chaise de poste à deux chevaux ; Tom est généreux comme un lord quoiqu'il n'ait plus que cinq shillings dans sa poche, et qu'il ait vingt milles à faire avant d'arriver chez lui.



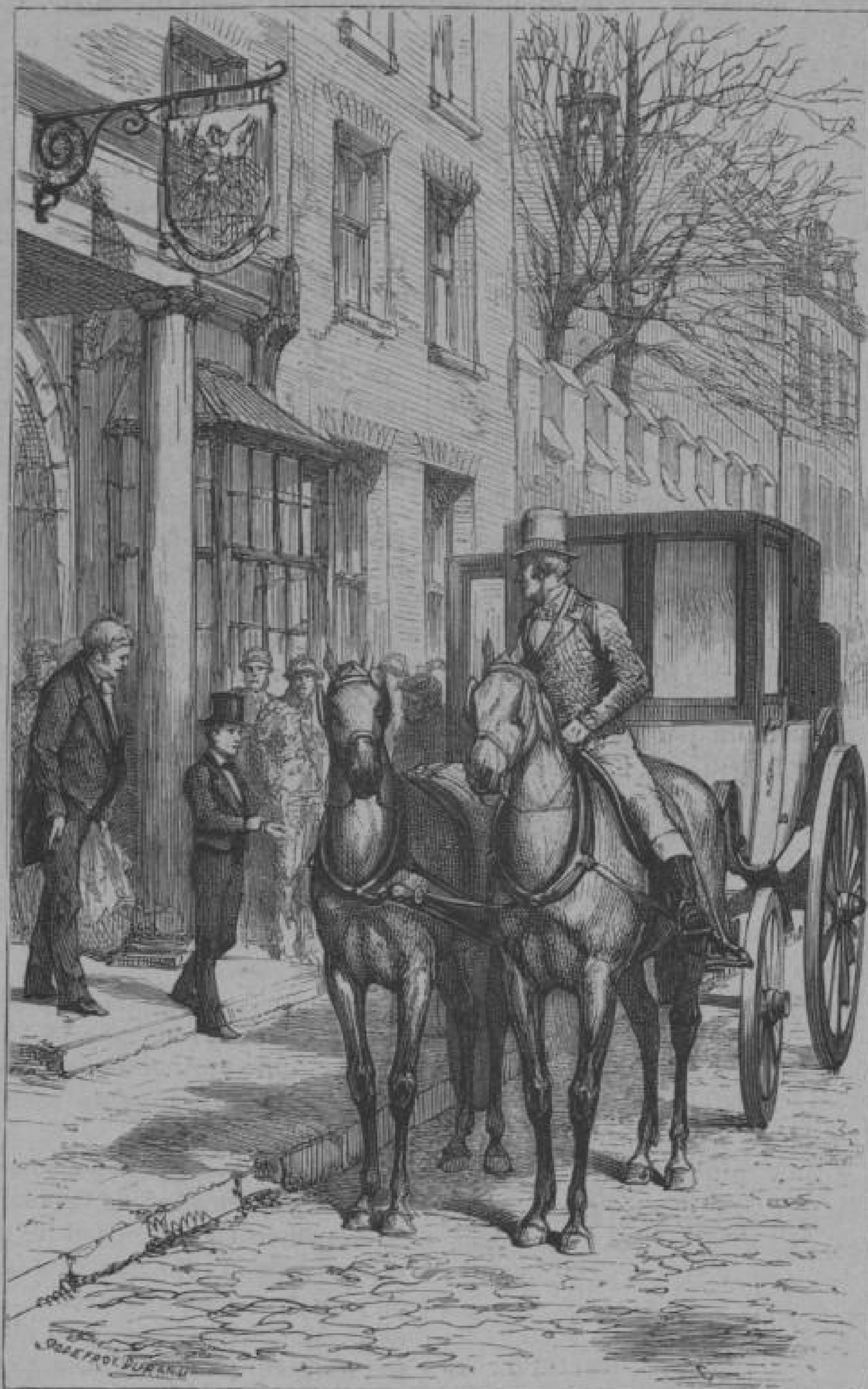
Le départ de Rugby. (P. 401, col. 2.)

« Où faut-il vous conduire, monsieur.

— Au *Lion Rouge*, à Farringdon, dit Tom en donnant un shilling au garçon d'écurie.

— Très-bien, monsieur; Lion Rouge, Jim, » dit le garçon d'écurie au postillon, et voilà Tom en route pour la maison paternelle. A Farringdon, comme il est connu de l'hôtelier, il prie ce digne homme de payer les chevaux qui l'ont amené d'Oxford, et il monte dans une autre chaise de poste, et voilà comment le magnifique jeune homme arrive en grand équipage au manoir paternel. Le squire Brown devient cramoisi à la vue de la note à payer, à savoir : deux livres dix shillings pour frais de voyage en poste, seulement depuis Oxford. Mais la colère du squire ne tient pas longtemps. La joie du jeune écolier en revoyant son foyer, la santé florissante qu'il rapporte de Rugby, la bonne réputation qu'il y a acquise, les histoires de l'école, ses usages et ses plaisirs, tout cela l'adoucit bien vite. Il n'y a pas dans toute l'Angleterre trois personnes plus heureuses que le squire, sa femme et Tom Brown, de retour de son premier semestre à Rugby, quand ils prennent place à table pour le dîner, à six heures

s'il vous plaît; c'est la première fois que Tom a cet honneur chez ses parents, mais Tom n'est plus un enfant, il s'est élevé en dignité.



Tom prend une chaise de poste. (P. 402, col. 2.)

La seconde quatrième où Tom entra au commencement de son second semestre était la classe la plus nombreuse de la petite école, et comprenait plus de quarante élèves. C'étaient de jeunes messieurs de tout âge, depuis neuf ans jusqu'à quinze; ils concentraient leurs efforts, en fait de grec et de latin, sur un livre de Tite-Live, sur les *Bucoliques* de Virgile, et l'*Hécube* d'Euripide, qu'ils avaient à moudre journellement en toutes petites fractions. Cette classe donnait naturellement beaucoup de mal au maître infortuné qui en était chargé, car c'était la plus bizarrement composée. On y voyait de grands gaillards stupides, qui, même pour sauver leur vie, n'auraient pu conserver le moindre souvenir des règles les plus élémentaires. Ils étaient la joie de leurs camarades moins âgés, et aussi leur terreur; ils excitaient à l'heure des classes des risées, dont ils se vengeaient aux heures des récréations. Il y avait là jusqu'à trois infortunés en habit à longue queue avec un commencement de barbe au menton. Le docteur et le maître de leur classe faisaient tous leurs efforts pour les hisser dans la classe supérieure; mais on avait beau les pousser, ils retombaient toujours de leur propre poids. La masse de la classe se composait d'élèves de onze ou douze ans, âge fatal où la jeunesse anglaise ne rêve que méfaits de toutes sortes, et ne saurait se tenir une minute en repos; c'était l'âge de Tom et de East. Pour jouer de méchants tours, c'étaient des singes; ils trouvaient des excuses aussi facilement qu'un Irlandais; ils se moquaient de leurs maîtres et de leur travail. Argus n'aurait pas eu assez de ses cent yeux pour les surveiller; quant à les rendre appliqués et sérieux seulement une demi-heure, c'était tout simplement impossible. Le reste de la classe comprenait de jeunes prodiges de neuf ou dix ans, qui marchaient en avant à raison d'une classe par semestre; inutile de dire que tout le monde était ligué pour leur rendre la vie dure et entraver leurs progrès.

La seconde quatrième et toutes les classes inférieures suivaient leurs cours dans la grande école. Ils n'avaient pas l'autorisation de préparer le travail de la classe tout seuls; on les réunissait dans la salle, trois quarts d'heure avant le commencement de la classe; dispersés sur les bancs, avec leurs grammaires et leurs dictionnaires, ils préparaient, Dieu sait comment, leurs vingt vers de Virgile ou d'Euripide, au milieu d'une confusion qui rappelait celle de la tour de Babel. Leurs maîtres respectifs se prome-

naient dans la salle, ou s'asseyaient à leurs pupitres pour lire ou examiner des devoirs, et faisaient de leur mieux pour maintenir l'ordre. Mais les élèves étaient trop nombreux pour être bien surveillés, et il n'était sorte de tours qu'ils n'imaginassent.

Tom, entré dans cette classe avec une bonne réputation, ne tarda pas à devenir semblable aux autres. Pendant quelques semaines, il montra une sorte d'application, et gagna l'estime de son nouveau maître ; mais il n'en jouit pas longtemps. Voici pourquoi.

Outre la chaire que le maître occupait officiellement, il y en avait une autre qui était vide, dans un des coins. Les écoliers se bousculaient en entrant, et se disputaient la possession de cette chaire qui pouvait contenir quatre élèves. Cette espèce d'assaut causait un tel désordre, que le maître déclara que personne ne se mettrait plus dans cette chaire. Les esprits aventureux regardèrent cette défense comme un défi; comme deux élèves pouvaient s'y cacher complétement, elle était rarement vide. Il y avait dans les panneaux des trous par où l'on pouvait guetter les maîtres, et, quand le moment de la classe arrivait, on profitait du moment où ils avaient le dos tourné pour quitter cette retraite et se mêler aux autres élèves. Tom et East ayant exécuté cette manœuvre une demi-douzaine de fois sans se faire prendre, devinrent si téméraires, qu'ils s'amusèrent à faire de petites parties de balle dans cet étroit espace. Un jour, l'excitation du jeu était si grande, que Tom laissa échapper la balle. La balle roula jusqu'au milieu de la salle, juste au moment où les maîtres se retournaient pour revenir sur leurs pas. A travers les petits trous d'observation, les coupables virent leur maître qui marchait droit vers leur retraite, pendant que tous leurs camarades interrompaient leur travail pour regarder. Non-seulement ils furent ignominieusement tirés de la chaire; non-seulement ils reçurent des coups de canne, mais encore ils perdirent du coup leur bonne réputation. En cela, leur condition ressemblait à celle des trois quarts de la classe, aussi se montrèrent-ils fort peu émus des suites de leur mésaventure.

Ils ne craignaient qu'une chose, c'était l'inspection que le docteur passait chaque mois pour constater où en était le travail; par exemple, cette heure-là était pour eux bien longue et bien terrible.

Le second examen eut lieu peu après la chute de Tom. Ce n'est pas sans de funestes pressentiments que Tom et ses camarades se rendirent à la prière, le matin du jour où l'examen devait avoir lieu.

Le temps de la prière et de l'appel leur sembla deux fois plus court que d'habitude; ils n'avaient pas préparé la dixième partie des passages difficiles notés en marge de leur livre, et déjà le docteur était au milieu d'eux, parlant tout bas avec le maître. Tom n'entendait pas un mot de ce qui se disait, il ne levait pas les yeux de dessus son livre, mais, par une sorte d'instinct magnétique il devinait que la lèvre inférieure du docteur s'allongeait, que ses yeux brillaient d'indignation, et qu'il tenait les plis de sa robe de plus en plus serrés dans sa main gauche. L'attente pour Tom était affreuse ; le docteur ferait un exemple, sa colère tomberait sur un des élèves de sa pension. « Il ne commencera donc jamais, » pensait Tom en lui-même.

A la fin, le chuchotement cessa, et le nom qui fut appelé n'était pas celui de Brown. Il leva les yeux un instant; mais le visage du docteur avait une expression terrible. Pour rien au monde, Tom n'aurait voulu rencontrer son regard ; il se replongea aussitôt dans son livre.

L'élève qui fut appelé appartenait à la pension ; c'était un petit garçon fort intelligent, quelque peu parent du docteur; il allait et venait dans la maison du docteur comme chez lui ; c'est justement ce qui le fit choisir comme première victime.

« *Triste lupus stabulis*, commença le petit malheureux, et il lut en bégayant sept ou huit vers.

— Cela suffit, dit le docteur. Maintenant, faites la construction. »

En toute autre circonstance, l'écolier aurait fait la construction très-facilement; mais il avait perdu la tête.

« *Triste lupus*, le *triste loup*, » commença-t-il.

Un frisson parcourut la classe; le docteur ne contenait plus sa colère : il fit quelques pas vers l'infortuné traducteur et lui administra un bon soufflet. Le coup n'était pas violent, mais l'élève surpris bondit en arrière, ses jarrets rencontrèrent le banc et il tomba tout de son long. Il se fit dans l'assistance un silence de mort; jamais, en aucune occasion, le docteur n'avait frappé un élève en classe! Quoi qu'il en soit, le « triste loup » sauva le reste de la classe; le docteur consacra le reste de l'heure aux premiers élèves.

Une bonne réputation est plus facile à perdre qu'à recouvrer. Tom s'en aperçut bien. Pendant des années, la lutte dura entre ses maîtres et lui; pendant des années, il les regarda comme ses ennemis naturels.

Le séjour de la pension devint assez désagréable après le départ du vieux Brooke et de quelques-uns de ses amis. La brimade et les mauvaises habitudes reparaissaient. Les nouveaux *præpostors* étaient ou bien de tout jeunes garçons, intelligents et laborieux, qui avaient fait leurs classes très-vite, mais qui n'étaient pas assez forts pour se faire respecter; ou bien au contraire de grands gaillards de la mauvaise espèce, dont les amitiés et les goûts avaient quelque chose de bas, qui ne comprenaient pas leur position et n'avaient aucune idée ni de leur devoir ni de leur responsabilité.

Les élèves de la cinquième première, et des sportsmen en herbe, commencèrent à usurper le pouvoir et à faire des petits leurs *fags*, comme s'ils eussent été eux-mêmes des *præpostors*. Ils *brimaient* et opprimaient quiconque montrait la moin-

dre velléité de résistance; les mauvais *præpostors* firent cause commune avec eux; les autres, abandonnés de leurs collègues, se trouvèrent trop faibles pour résister. Ainsi les *fags* se trouvèrent privés de leurs protecteurs et de leurs maîtres naturels, et exploités par des gens à qui ils ne devaient aucune obéissance. Selon les prédictions du vieux Brooke, l'école se divisa et perdit son ancienne supériorité dans les études et dans les jeux.

Nos deux amis, cependant, n'eurent pas trop à souffrir d'abord de ce changement; ils étaient dans un bon dortoir, où couchait le seul *præpostor* capable de maintenir le bon ordre; leur étude était dans son corridor. On leur imposait bien parfois l'office de *fag;* ils recevaient bien quelques bourrades des *brimeurs;* en somme ils n'etaient pas malheureux. Cette bonne et brave vie d'écolier, qui avait encore pour eux le charme de la nouveauté; cette vie si remplie de jeux, d'aventures, de bonne camaraderie, où l'on oublie si facilement les mésaventures, où l'on jouit si pleinement des bonnes aubaines, leur offrait mille compensations, et contre-balançait la sévérité des maîtres et les brimades des grands.

A suivre. Imité de l'anglais par LEVOISIN.



LES ASCENSIONS

DU BALLON « LE ZÉNITH »

Après avoir exécuté son beau voyage de longue durée, le ballon le *Zénith* fut immédiatement réparé par Sivel, et, le 15 avril dernier, il était gonflé une seconde fois à l'usine à gaz de la Villette pour accomplir une ascension à grande hauteur. Les voyageurs, Sivel, Crocé-Spinelli et Gaston Tissandier avaient la résolution d'atteindre l'altitude de 8000 mètres pour étudier les hautes régions de l'atmosphère, et pour continuer leurs diverses observations météorologiques. Le départ eut lieu à onze heures trente-cinq minutes du matin par un ciel pur, et tout semblait présager une heureuse expédition. C'était un magnifique spectacle que celui de l'ascension du *Zenith* au sein de l'air. Les trois voyageurs étaient juchés dans une petite nacelle d'osier aux cordes de laquelle pendaient leurs instruments. Trois ballonnets remplis d'un mélange d'air à 75 pour 100 d'oxygène étaient attachés au cercle. A la partie inférieure de chacun d'eux, un tube de caoutchouc traversait un flacon laveur rempli d'un liquide aromatique. Cet appareil, dans les hautes régions de l'atmosphère, devait fournir aux voyageurs, d'après les résultats des travaux de M. P. Bert, le gaz comburant nécessaire à l'entretien de la vie. Un aspirateur à retournement rempli d'un liquide qui ne peut se solidifier par l'abaissement de température, la *pétroléine*, était solidement attaché à l'esquif, afin de faire passer l'air dans des tubes destinés à recueillir l'acide carbonique de l'air.

Le lendemain à midi, la *Societé française de navigation aérienne* recevait de M. Gaston Tissandier une dépêche qui annonçait la mort de ses deux compagnons, et le surlendemain une longue lettre du survivant de la catastrophe donnait des détails explicites sur ce drame épouvantable.

Dans la séance de l'Académie des sciences, du 29 avril, M. Gaston Tissandier lut au milieu d'une assistance nombreuse le récit de cette ascension fatale. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter les faits à cette communication d'un si puissant intérêt.

« Jusqu'à 7000 mètres, dit M. Tissandier, aucun de nous n'a ressenti d'une façon alarmante l'influence de la dépression atmosphérique. A 6500 mètres, Crocé et Sivel étaient pâles, et ce dernier, d'un tempérament sanguin, fermait par moment les yeux. Mais à 7000 mètres nous avons respiré à plusieurs reprises l'air à 70 pour 100 d'oxygène préparé par M. Limousin, d'après les proportions indiquées par M. Bert, et le gaz vital nous a ranimés.

» Vers l'altitude de 7500 mètres, nous étions immobiles dans la nacelle et certainement engourdis. C'est à cette hauteur que Sivel vida trois sacs de lest pour atteindre et dépasser l'altitude de 8000 mètres, suivant le programme que nous nous étions tracé à l'avance.

» D'après mon souvenir, aujourd'hui très-net, l'état d'engourdissement où l'on se trouve à cette altitude est particulier. Le corps et l'esprit s'affaiblissent peu à peu, sans qu'on en ait conscience. On ne souffre en aucune façon; on ne pense plus au péril du voyage : on monte et l'on est heureux de monter. Le vertige des hautes régions ne semble pas être un vain mot. Je ne tardai pas à me sentir si faible que je ne pus même pas tourner la tête pour regarder mes compagnons. Bientôt, je veux saisir le tube à oxygène, mais il m'est impossible de lever le bras. Mon esprit cependant est encore très-lucide. Je considère toujours le baromètre, les yeux fixés sur l'aiguille qui arrive au chiffre de 280 qu'elle dépasse rapidement. Je veux m'écrier : « Nous sommes à 8000 mètres. » Mais ma langue est paralysée. Tout à coup je ferme les yeux et je tombe inerte, perdant absolument le souvenir. Il était environ une heure trente minutes.

1. Suite et fin. — Voy. page 391.

» A deux heures 8 minutes, je me réveille. Le ballon était en descente; j'ai vidé un sac de lest pour en atténuer la vitesse, et j'ai pu écrire sur mon carnet quelques lignes qui me donnent la pression 315 (7059 mètres), la température — 8 degrés : il était, je crois, deux heures vingt minutes. Mais un tremblement me saisit et je m'affaisse de nouveau. Le vent de bas en haut était violent et dénotait une descente précipitée. Quelques minutes après, Crocé-Spinelli se réveille à son tour, me secoue par le bras et me fait observer qu'il faut jeter du lest. Il en jette lui-même. Le ballon imperméable, très-chaud, est remonté encore une fois dans les hautes régions qu'il avait quittées. Il eût fallu tirer la soupape, mais aucun de nous n'eut la force de le faire. Je perdis connaissance une deuxième fois.

» A trois heures trente minutes, je me suis ranimé à l'altitude de 6000 mètres. Crocé-Spinelli et Sivel avaient cessé de vivre. Tous deux, Sivel surtout, avaient la figure noire, les yeux à demi fermés et ternes, la bouche entr'ouverte, crispée, ensanglantée, les lèvres enflées, les mains froides.

» La descente a eu lieu à Ciron (Indre), à quatre heures, à 250 kilomètres de Paris à vol d'oiseau, après un séjour dans l'atmosphère de quatre heures vingt-cinq minutes. D'après les questionnaires lancés de la nacelle, et renvoyés au siége de la *Société de navigation aérienne* par ceux qui les ont ramassés à terre, je me suis assuré que le *Zénith* n'a pas dévié de sa route; le vent soufflait en ligne droite, et sa direction était constante jusqu'à l'altitude de 8000 mètres.



M. Gaston Tissandier. (P. 465, col. 1.)

» Après avoir rapidement retracé l'histoire de l'ascension, j'arrive aux deux points qui ont si vivement préoccupé l'attention du monde savant. Quelle est la hauteur maximum atteinte par l'aérostat? Quelle est la cause de la mort de Crocé-Spinelli et de Sivel.

» La première question peut être aujourd'hui considérée comme résolue par l'ouverture des tubes barométriques témoins imaginés par M. Janssen et déjà employés par Sivel et Crocé-Spinelli lors de leur ascension de 1874 à 7300 mètres. Ces tubes, de 50 centimètres de hauteur, de 1 à 2 millimètres de diamètre intérieur, sont remplis de mercure. Ils sont recourbés à leur partie inférieure, qui se termine par une ouverture capillaire. Sous l'influence de la dépression, le mercure s'échappe en gouttelettes. Les tubes placés dans de la sciure de bois sont contenus dans une boîte scellée au départ, et qui doit être rapportée intacte. Au retour, la quantité de mercure qu'ils contiennent permet de déduire la dépression qu'ils ont subie.

» L'opération, en ce qui concerne l'ascension du *Zénith*, a été faite dans le laboratoire de physique de la Sorbonne, en présence et avec le concours de MM. Berthelot, Jamin, Hervé-Mangon. Les tubes que j'ai rapportés ont été placés sous la machine pneumatique avec un baromètre. On a fait progressivement le vide jusqu'à ramener la colonne de mercure à l'extrémité courbée du tube dans les conditions où elle devait se trouver au moment où nous avons atteint la plus grande hauteur. Un tube avait été cassé, quelques autres avaient éprouvé des accidents ou fonctionné mal; mais il y en a deux dont la marche a été régulière, et qui nous ont fourni des résultats concordants. Ils tendent à établir que la plus faible pression était de 264 à 262 millimètres, ce qui porte la hauteur maximum à 8540 mètres et à 8600 mètres (correction faite de la pression à la surface du sol).

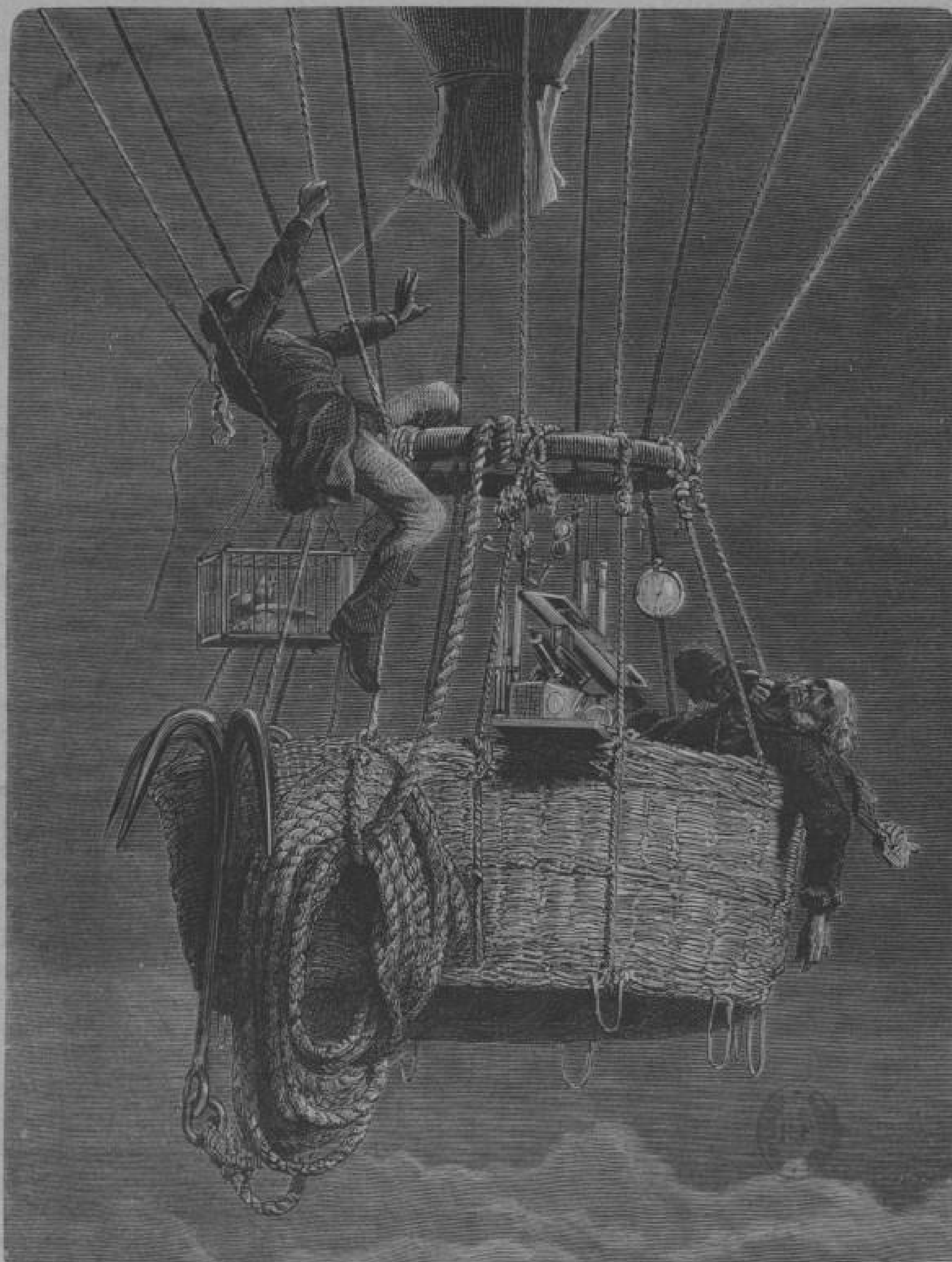
» Le baromètre anéroïde que j'avais emporté a été également vérifié sous la machine pneumatique, et nous avons reconnu qu'il donnait des indications exactes, après l'ascension comme avant. Comme au moment de mon anéantissement à 8000 mètres l'aiguille de ce baromètre passait rapidement sur le chiffre de la pression 28 (8003 mètres), j'ai la persuasion que nous avons atteint cette altitude de 8600 mètres dès la première ascension. Après la première descente, Crocé-Spinelli et très-certainement Sivel vivaient. Ils ont été frappés de mort quand le ballon a atteint une seconde fois les niveaux élevés qu'il venait de quitter, mais qu'il n'a pas dû dépasser, son volume et son poids ne lui permettant certainement pas de monter plus haut.

» Il ne me semble pas douteux que la mort de mes infortunés compagnons est la conséquence de la

dépression atmosphérique et de leur double et long séjour dans les régions de l'air raréfié. L'air particulièrement sec n'a peut-être pas été sans exercer encore une funeste influence.

» J'ai la persuasion que Crocé-Spinelli et Sivel vivraient encore, malgré leur séjour prolongé dans les hautes régions, s'ils avaient pu respirer l'oxygène. Ils auront, comme moi, subitement perdu la faculté de se mouvoir; mais ces nobles victimes ont ouvert à l'investigation scientifique de nouveaux horizons; ces soldats de la science, en mourant, ont montré du doigt les périls de la route, afin que l'on sache, après eux, les prévoir et les éviter. »

Nous avons dit précédemment que parmi les hardis explorateurs qui ont atteint les hautes régions de l'atmosphère, M. Glaisher, accompagné de l'aéronaute Coxwell, est le seul qui ait dépassé l'altitude de 8000 mètres. Mais lui aussi a failli perdre la vie dans cette exploration mémorable exécutée le 5 septembre 1863. Il nous a paru curieux de rapprocher les impressions de M. Glaisher de celles qu'a éprouvées et écrites M. Gaston Tissandier.



M. Glaisher évanoui dans les hautes régions de l'air. (P. 408, col. 1.)

« Bientôt, dit M. Glaisher, il me fut impossible d'apercevoir la colonne de mercure dans le thermomètre, ni les aiguilles d'une montre, ni les divisions fines d'aucun de mes instruments... Je tournai mon attention vers le baromètre, je vis qu'il marquait 9 pouces trois quarts, ce qui indiquait une hauteur

de 8838 mètres. Peu après je m'appuyai avec le bras droit qui jouissait de toute sa vigueur un instant auparavant; mais, quand je voulus m'en servir, je m'aperçus qu'il n'était plus en état de me rendre aucun service. Alors, je cherchai à remuer le corps, et je réussis jusqu'à un certain point; mais il me sembla que je n'avais plus de membres... Tout à coup je me sentis incapable de faire aucun mouvement. Je voyais vaguement M. Coxwell dans le cercle et j'essayai de lui parler, mais sans parvenir à remuer ma langue impuissante. En un instant des ténèbres épaisses m'envahirent; le nerf optique avait subitement perdu sa puissance. J'avais encore toute ma connaisance, et mon cerveau était aussi actif qu'en écrivant ces lignes. Je pensai que j'étais asphyxié, que je ne ferai plus d'expériences, et que la mort allait me saisir.... »

Pendant ce temps M. Coxwell, monté dans les cercles, avait aussi les membres paralysés; ses mains étaient noires, et c'est avec les dents qu'il parvint à tirer la corde de la soupape pour faire revenir l'aérostat à des niveaux inférieurs.

On se rappelle quelle émotion profonde s'est emparée de la population de Paris, à la nouvelle de la mort terrible et glorieuse de Crocé-Spinelli et de Sivel, à qui l'on a fait les plus imposantes funérailles. Ces deux jeunes martyrs ont ouvert à la science des horizons nouveaux, et nous ne doutons pas qu'ils trouveront des successeurs pour continuer leurs grands travaux.

Nous ne terminerons pas sans dire quelques mots à nos jeunes lecteurs sur l'intérêt qui s'attache à l'étude de l'atmosphère, et aux ascensions scientifiques, intérêt souvent méconnu par les ignorants.

Les observateurs terrestres sont plongés au fond de l'océan aérien qui enveloppe notre globe; ils ne savent rien ni des courants qui se meuvent dans les hautes régions, ni de la température, ni de l'état électrique, ni de la composition de l'air des couches supérieures. Il est certain que pour bien connaître notre atmosphère, pour dévoiler les lois qui président à ses mouvements, il faut l'étudier dans son épaisseur, il faut que le chimiste et le physicien en parcourent l'étendue tout entière.

Si maintenant quelque incrédule nous disait encore: « Que m'importe de savoir que les températures décroissent avec l'altitude, que la quantité d'acide carbonique, d'humidité, varie suivant les hauteurs, que telle ou telle limite est fixée à la manifestationdes phénomènes électriques? » Nous lui répondrions que les bienfaits de la science appliquée sont le résultat direct des progrès de la science pure; nous lui rappellerions que Volta, en construisant dans son cabinet de physique une première pile électrique, d'abord simple objet de curiosité scientifique, a permis à l'humanité de mettre plus tard au jour le télégraphe électrique; nous lui dirions que c'est par l'étude et l'observation de la nature que les conquêtes de l'intelligence s'agrandissent de jour en jour. Il faut donc honorer la mémoire d'hommes d'élite tels que Crocé-Spinelli et Sivel, qui se dévouent à l'exploration du monde physique, pour le bien de leurs concitoyens et pour le progrès de la science.

LE PETIT FRÈRE

La petite Marguerite arrive de l'école. Elle est toute rouge et essoufflée, car elle a couru, et c'est l'inquiétude qui la faisait courir. Sa mère ne l'attendait point à la sortie de l'école; elle ne l'a point rencontrée en chemin; et elle ne l'a même pas vue de loin sur le seuil de la maison, la guettant et lui souriant, comme elle fait toujours quand elle n'a pas pu venir la chercher. Le cœur de Marguerite bat bien fort. « Ma chère maman, se dit-elle, serait-elle malade comme il y a un an, quand mon petit frère était tout petit? Elle était pâle, étendue dans son lit, elle ne bougeait pas, elle ne m'entendait pas quand je l'appelais, et l'on a donné le petit à une nourrice qui l'a emporté, parce que maman ne pouvait pas s'occuper de lui ». Et Marguerite s'est hâtée, et elle a ouvert la porte en tremblant..... La voilà rassurée! Sa mère est là, assise dans le grand fauteuil; auprès d'elle est un berceau, et sur ses genoux elle tient un beau petit enfant rose et potelé, qui regarde avec de grands yeux étonnés tous les objets inconnus qui l'environnent.

« Viens, Marguerite, dit la mère, viens embrasser ton petit frère : la nourrice me l'a rapporté pendant que tu étais à l'école. »

Marguerite accourt, toute joyeuse; et le petit, content de voir une jeune figure, lui sourit et lui caresse les joues de ses mignonnes petites mains, en agitant ses pieds dodus en signe de satisfaction.

« Mère, quel bonheur, il m'aime! s'écrie Marguerite enchantée. O mon chéri! je te donnerai tout ce que j'ai de joli. Comme il est devenu beau, depuis que la nourrice l'a emporté! lui qui était si laid avec ses yeux fermés et sa petite figure rouge. Et puis il criait toujours, et à présent il rit. Sait-il marcher? Commence-t-il à parler? Aime-t-il les bonbons? Jouerait-il avec ma poupée? »

Pendant que la mère répond aux questions de Marguerite, Pelote, le chat de la maison, couché en rond sur la pierre du foyer, fait ses réflexions sur ce qui se passe. « Quelle bonne affaire, se dit-il en ronronnant pour marquer son contentement, quelle bonne affaire pour moi que l'arrivée de ce petit garçon. Je peux désormais dormir tranquille et me chauffer à mon aise. Marguerite ne viendra plus me prendre par les pattes de devant pour me faire dan-



Le petit frère. (P. 408, col. 2.)

ser; elle ne m'enlèvera plus de ma bonne place chaude auprès de la marmite qui sent bon, pour m'affubler des jupes de sa poupée, et emprisonner mes oreilles délicates dans un bonnet à dentelle, comme si c'étaient là un métier et un costume de chat! Elle ne sera plus occupée que de ce petit : à lui de travailler, à moi de me reposer, maintenant! Comme j'ai l'âme compatissante, je ne peux m'empêcher de le plaindre un peu ; va-t-elle le tourmenter, le malheureux! Bah! après tout, c'est son affaire : il n'a qu'à faire comme moi, et lui allonger un coup de griffe quand elle l'ennuiera. N'a-t-il pas des ongles? »

Et Pelote rapproche encore sa tête de sa queue, pour former un rond parfait, et ronronne de plus belle.

Dors, chauffe-toi et ronronne à ton aise, maître Pelote : tu l'as deviné, tu auras du loisir, maintenant. Mais tu t'es trompé de moitié : ton intelligence de chat égoïste n'est pas capable de comprendre ce qui se passe dans un cœur de petite fille. Marguerite ne s'occupera plus guère de toi, c'est vrai, mais ne crois pas qu'elle fasse de son petit frère son jouet ni sa victime; elle sent très-bien la différence qui existe entre un chat et un enfant. En ce moment, elle ne songe pas à s'amuser de lui, elle songe à lui être utile. « Je serai sa petite maman, se dit-elle, je lui donnerai la main pour le faire marcher, et je le mènerai bien doucement, pour qu'il ne tombe pas. Je lui apprendrai à parler, je cueillerai pour lui des bouquets de fleurs, et je l'empêcherai de les mettre dans sa bouche : pauvre petit! Il ne sait pas qu'il y en a qui pourraient le rendre malade. Je le porterai quand il sera fatigué, je le bercerai quand il voudra dormir, et je ne ferai pas de bruit quand il dormira, pour ne pas le réveiller. Et puis je travaillerai pour lui. Quel plaisir de lui mettre des bas que je lui aurai tricotés! »

Tu vois, ami Pelote, qu'elle ne raisonne pas à propos de lui comme s'il s'agissait de toi. Ne t'en étonne pas : on n'a que ce qu'on mérite. Toi, tu l'as suivie et caressée souvent pour obtenir un reste de lait ou un morceau de viande : le petit, lui, l'a aimée sans rien lui demander. Voilà pourquoi il a trouvé si vite le chemin de son cœur. Mais sois tranquille, il t'en reviendra quelque chose. En aimant et en soignant son petit frère, elle apprendra à respecter tous les êtres faibles; et le jour n'est pas loin où elle renoncera à te coiffer d'un bonnet et à te tirer par les pattes, non par crainte de tes griffes, mais par peur de te faire souffrir. Accueille donc le nouveau venu par tes plus joyeux ronrons, ami Pelote, et s'il étend vers toi ses petites mains pour caresser ta soyeuse fourrure, aie bien soin de faire patte de velours.

Mme Colomb.

JOHN CRICHTON

Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de John Crichton, et pourtant, parmi les enfants précoces, sans en excepter Pic de la Mirandole, s'il y en a eu de plus célèbres, il n'y en a peut-être pas eu d'aussi extraordinaires.

Songez donc qu'à dix-huit ans il parlait et écrivait correctement dix langues : le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'espagnol, l'italien, le français, l'anglais, le flamand et l'esclavon.

Songez qu'à vingt ans, devant un auditoire de trois mille personnes rassemblées pour l'entendre dans une salle du collége de Navarre, à Paris, il discuta contre cinquante antagonistes, fameux dans la science, des questions de médecine, de droit et de théologie.

Songez enfin que tous les arts lui étaient familiers, et que ce savant, ce polyglotte, se montrait musicien consommé, peintre de talent, en même temps qu'il excellait dans la danse, l'escrime et tous les exercices du corps à la mode à cette époque, si bien que dans un tournoi donné au Louvre, il remporta la bague quinze fois de suite. « Enfin, remarque naïvement un historien contemporain, il en savait plus qu'un homme ne peut savoir, et beaucoup de gens le prirent pour l'Antechrist. »

Y a-t-il de nos jours quelque jeune aspirant au baccalauréat menacé de se faire une aussi terrible réputation par l'excès de ses connaissances?

C'était le temps où les intelligences raffinées, les oisifs, les favorisés de la fortune, allaient contempler de leurs propres yeux la grandeur naissante de l'Italie. Crichton étonna même ces fameuses universités de la Péninsule qui brillaient alors d'un si vif éclat. « L'admirable Crichton », disait-on à Venise, où il improvisa devant le Conseil des Dix un discours latin qui eut un tel succès que le Conseil « par courtoisie pour un si étonnant personnage » lui vota la somme de cent écus d'or.

Ces cent écus vinrent à point; le jeune phénomène, si bien pourvu de tous les dons de l'esprit et du corps, avait été assez maltraité par la fortune, et tout gentilhomme qu'il était, allié aux Stuarts, prétend-on, il ne possédait ni sou ni maille.

Crichton, né en 1581 dans le comté de Perth, sur les bords de la Tay, ne devait jamais revoir ses chères montagnes natales. Après avoir parcouru une partie de l'Italie, il se fixa à Mantoue pour y faire l'éducation de Vincent de Gonzague, fils aîné du duc souverain, et deux ans après, en 1583, il périssait, misérablement assassiné, par méprise, dit-on, dans un jour de carnaval.

Que serait-il advenu de cette éclatante lumière si la Providence avait voulu qu'elle brillât plus longtemps parmi les hommes? Nul ne le sait.

Dans cette vie si courte, Crichton ne fut qu'un brillant météore; il étonna par sa clarté radieuse et s'éteignit avant l'heure de la moisson.

MARIE MARÉCHAL.

LA PIERRE AUX TRÉSORS

LÉGENDE BRETONNE

C'était la veille de Noël, dans une petite ferme des environs de Plouhinnec au delà d'Hennebont; la maison était vide, car le maître et la maîtresse, leurs enfants et leurs serviteurs étaient allés à la messe de minuit; on entendait encore retentir les cloches dans la campagne à travers la lande couverte d'une légère couche de neige. Seule, une vieille femme veillait auprès du feu, trop âgée et trop infirme pour se rendre à l'église; seul, un mendiant dormait dans l'étable entre un bœuf de maigre apparence qui conduisait d'ordinaire la petite charrue et un vieil âne qui s'était fatigué à porter les touffes de bruyère ou l'ajonc séché au soleil. Le pauvre était arrivé à la métairie peu après le départ du fermier, la vieille femme lui avait donné une galette de blé noir et une écuelle de lait, puis elle lui avait permis de se coucher dans l'étable. Il dormait pesamment lorsqu'il fut réveillé par des voix tout près de lui.

Il écoutait, croyant les gens de la ferme revenus, lorsqu'il reconnut avec étonnement que le bœuf et l'âne s'entretenaient en bon breton à côté de lui. L'âne s'était retourné vers le bœuf couché sur sa litière, et le mendiant Scriven se rappela tout à coup qu'il avait entendu dire par les vieilles gens, qu'en souvenir de l'hospitalité que les ancêtres du bœuf et de l'âne avaient naguère donnée à l'Enfant Jésus, les habitants des étables obtenaient une fois par an le don de la parole, la veille de Noël à minuit, pour s'entretenir de leurs affaires tout comme les humains.

Scriven était fin et rusé, il n'avait pas en vain porté sa besace de paroisse en paroisse, profitant de ce qu'il avait eu naguère une jambe cassée pour vivre en mendiant sur la charité des bonnes gens; il ne fit pas un seul mouvement qui pût trahir sa vigilance, de peur d'imposer silence à ses voisins de chambre dont il était curieux d'entendre la conversation.

Le bœuf disait à l'âne : « On ne fait jamais ce qu'on voudrait; si je n'étais pas attaché j'irais me promener sur la lande pour être une fois en liberté, et si je rencontrais Beneadik le garçon de Pluvigné, je lui dirais bien quelque chose.

— Quoi donc? demanda l'âne qui avait l'air abruti par les mauvais traitements.

— Ah! tu n'aimes pas Beneadik comme moi, ce n'est pas lui qui te conduit, et ce vaurien de Kado t'a donné tant de coups que tu n'en peux plus, mais le maître n'a jamais eu un valet de charrue comme Beneadik; il me parle comme à un chrétien, et quand je tarde, s'il me pique de l'aiguillon c'est si doucement que je le sens à peine, il a toujours peur de faire du mal, il ne pense qu'à faire du bien, s'il regarde souvent du côté de Mariennik, c'est qu'il en veut faire sa femme. S'il savait seulement! Il serait bientôt assez riche pour acheter la métairie, les meubles avec toute la lande, et le maître au lieu de le brusquer lui parlerait chapeau bas. »

Scriven écoutait de toutes ses oreilles; l'âne qui s'était recouché sur sa litière de bruyères se retourna languissamment.

« Tu veux dire qu'il pourrait trouver le trésor que les pierres de Plouhinnec découvriront ces jours-ci. Par l'étable de saint Joseph, s'il avait l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles, çà pourrait lui servir à quelque chose quand elles iront boire à l'Intel. Mais il ne rentre pas, il n'en saura rien, et çà n'arrive qu'une fois tout les cent ans.

— Avec çà, reprit le bœuf, que s'il ne se trouvait pas de ces côtés-là un chrétien baptisé qui donnât sa vie pour la sienne, il serait écrasé par les pierres quand elles reviendront. Après tout, il ne voudrait jamais laisser tuer quelqu'un pour lui, et le bon Dieu lui enverra quelque autre moyen de devenir riche pour épouser Mariennik. S'il était là, comme je parle, je crois que je me tairais. »

L'âne s'était endormi, l'étable rentra dans le silence; Scriven seul était éveillé, une tentation terrible lui mordait le cœur, ce trésor dont l'existence venait de lui être révélée d'une façon si étrange, pourquoi n'en profiterait-il pas? Il était las de mendier; ce n'était plus un bon métier comme autrefois, les temps étaient durs, et bien que les bonnes gens donnassent encore au mendiant la meilleure place au coin du feu et le plus gros morceau de pain, les mauvaises gens le laissaient souvent attendre à la porte et lui jetaient ensuite une croûte durcie. Il savait bien où trouver les herbes magiques, en remontant du côté de la mer, vers le pays où il ne gèle jamais, où les myrtes sont en fleurs en hiver, et les violettes ouvertes en février dans les bois. Mais Scriven s'arrêtait dans ses pensées lorsqu'il arrivait à la dernière condition de la grande entreprise : où trouver un chrétien baptisé qui voulût donner sa vie pour sauver la sienne? Il n'osait pas encore se demander tout haut comment il pourrait tromper quelqu'un et l'entraîner à la mort, mais le diable lui suggérait déjà de sombres projets, les trésors brillaient aux regards avides du pauvre Scriven, il croyait voir de l'or par poignées, des diamants, de gros sacs d'argent, et il se laissait aller à ces dangereux rêves, moitié endormi, moitié éveillé; il dormait tout à fait lorsque le maître et la maîtresse rentrèrent de l'église, avec leurs enfants et leurs serviteurs. En se réveillant au matin, il vit Beneadik qui changeait la litière des animaux, il ne le connaissait pas, mais

les caresses qu'il donnait de temps à autre au bœuf, comme les paroles qu'il échangeait bien bas avec Mariennik qui aidait sa mère dans la cuisine lui firent examiner avec soin le valet. Le mal avait fait des progrès dans l'âme de Scriven; lorsqu'il quitta la métairie vers midi, sa besace était bien garnie, mais il regardait en avant du côté des pierres de Plouhinnec qui s'élevaient au-dessus de la neige, irrégulières et clair-semées comme une troupe de soldats restés debout sur le champ de bataille. Il contempla un instant, se retourna pour jeter encore un coup d'œil sur Beneadik et s'enfonça dans la lande, marchant du côté de la mer.

Trois ou quatre jours s'étaient écoulés, le jour court de l'hiver commençait à tomber, la neige couvrait le sol, le bœuf ruminait doucement à l'étable, bénissant le ciel qui avait enveloppé la terre d'un blanc linceul; on ne pouvait labourer et Beneadik, sifflant gaiement malgré l'obscurité naissante, frappait d'un ciseau et d'un marteau la plus grande des pierres de Plouhinnec. Il n'était pas gai cependant, le pauvre valet, car la maîtresse qui s'était aperçue du plaisir que prenait Mariennik à causer avec lui, avait prévenu son mari, qui avait donné congé au garçon de Pluvigné. Lorsque Beneadik avait demandé la raison de ce brusque renvoi, le maître avait dit : « Un gars qui n'a pas vingt blancs dans sa poche ne songe pas à épouser nos filles, » et Beneadik avait baissé la tête, car il n'avait pas plus de douze blancs, bien qu'il eût reçu ses gages à la Noël, mais il avait payé les souliers qu'il avait achetés à l'automne pour danser au Grand Pardon, et il avait mis son offrande sur l'autel et dans la bourse du prêtre comme un bon chrétien; c'était pour se consoler à l'idée de s'éloigner de Mariennik qu'il s'était mis à taillader la pierre lorsqu'il tressaillit en entendant une voix tout près de lui.

« Que fais-tu donc? demandait le mendiant Scriven, et Beneadik se retourna, il semblait que l'autre fût subitement sorti de terre. Est-ce que le maître te paye pour faire des dessins sur les pierres ?

— Le maître me renvoie, voilà ce qu'il fait, repartit Beneadik dont le cœur était gros et qui s'étonnait du ton audacieux du mendiant, je vais avoir mon temps à moi plus que je ne voudrais, et en attendant que je trouve de l'ouvrage, je marque cette pierre du signe de mon salut; on dit qu'elles ont vu autrefois couler le sang des hommes pour le service du diable, cela ne lui fera pas de mal de porter maintenant la croix; » et Beneadik achevait doucement son ouvrage, perfectionnant la croix qu'il venait de tracer sur la pierre.

« Écoute, dit le mendiant d'une voix sourde, que me donnerais-tu si je te faisais si riche que tu pourrais épouser demain Mariennik si bon te semblait, et même chercher plus haut et ailleurs, si le cœur t'en disait? »

Beneadik laissa tomber ses outils. « Riche! dit-il d'une voix étouffée, Mariennik! » l'émotion lui coupait la parole, ses yeux interrogeaient le mendiant.

« Je sais, dit Scriven, que les pierres que voici, et il touchait la grande pierre que Beneadik venait de consacrer à Dieu par le signe de la croix, doivent cette nuit s'arracher du sol qui les porte pour aller boire à la rivière de l'Intel; à leurs pieds est caché un trésor tel que nul homme n'en a jamais vu de semblable. Seul, on ne pourrait suffire à s'en emparer avant que les pierres revinssent garder leurs richesses; veux-tu m'aider, et par ton saint patron, tu n'auras plus besoin de baisser la tête devant personne? »

Beneadik avait saisi les mains du mendiant, il ne s'aperçut pas qu'elles tremblaient.

« Si tu me fais seulement assez riche pour obtenir Mariennik de son père, s'écria-t-il, tu peux emporter tout le reste; par-dessus le marché tu auras ma reconnaissance et mon service, le jour et la nuit, par le beau temps ou par la neige; sauf Mariennik et ma part de paradis, je ne te refuserai rien de ce que tu me demanderas. »

Scriven sourit, mais la nuit était tout à fait tombée et Beneadik était d'ailleurs trop joyeux et trop confiant pour comprendre l'expression de joie troublée qui éclairait le visage de son compagnon.

« Je vais veiller ici entre les pierres, dit le mendiant, j'ai dans ma gourde de quoi me réchauffer, je pense que tu as encore place au foyer et à la table de la ferme, va souper; quand tu regarderas Mariennik, dis-toi qu'elle sera ta femme dès demain, si notre entreprise réussit. A onze heures, tu viendras me rejoindre ici! ». Scriven était pressé de se débarasser de Beneadik, la reconnaissance du jeune homme lui pesait comme un insupportable remords. « Il le faut! se répétait-il à lui-même, et il est si bon chrétien qu'il ira tout droit en paradis. »

Beneadik avait bien de la peine à contenir sa joie; au plus sombre de son chagrin, il avait vu apparaître un espoir inouï; Mariennik le regardait avec étonnement, elle avait rougi lorsque sa mère avait annoncé tout haut dans la journée que Beneadik irait bientôt chercher fortune ailleurs, mais elle avait bravement retenu ses larmes, elle attendait d'être seule pour pleurer; la joie qu'elle lut sur les traits de Beneadik fut sur le point de triompher de son courage. Il était content de la quitter!

Scriven avait recommandé le secret par-dessus tout, et le temps était court, sans quoi Beneadik n'eût pu se taire devant le triste regard de Mariennik; il s'arrêta un instant devant le crucifix, dit une prière, se retourna pour voir encore une fois la jeune fille, puis il sortit, cachant dans l'étable son agitation et ses espérances, caressant le bœuf qui relevait la tête à sa voix. Il n'était pas encore onze heures lorsqu'il alla retrouver Scriven auprès des pierres de Plouhinnec.

Le mendiant semblait engourdi par le froid, il ne parlait pas, la voix de la conscience ne se faisait

plus entendre dans son âme : il l'avait trop constamment étouffée depuis quelques jours, il était absorbé par des rêves de richesse, de plaisirs, de grandeur, il ne se promettait pas de récompenser ceux qui avaient été bons pour lui, mais bien de se venger de tous ceux qui l'avaient humilié ou repoussé ; de temps en temps, il regardait son compagnon qui chantait à voix basse un cantique deNoël ou qui répétait une prière. Beneadik était un peu inquiet de ce qu'il allait faire, et il se recommandait à Dieu, à la sainte Vierge et à son ange gardien, afin d'être préservé des ruses du diable qui avait sans doute caché naguère les trésors que gardaient les pierres de Plouhinnec. Scriven finit par imposer silence à son compagnon. « Tais-toi donc, dit-il tout bas, on ne sait pas qui pourrait t'entendre. » Mais Beneadik redoubla de prières silencieuses, il lui semblait que tous les esprits et les nains de la lande venaient danser autour de lui.



Les pierres accouraient. (P. 413, col. 2.)

Minuit sonna enfin. L'église était éloignée, mais dans le silence de la nuit, les douze coups retentirent nettement à travers les longs espaces dépouillés et le champ de neige. Scriven s'était levé et il avait brusquement attiré son compagnon hors de l'ombre des pierres ; au douzième coup elles s'ébranlèrent, arrachant leurs pieds de terre comme par un violent effort, elles s'entrechoquaient et s'appuyaient l'une contre l'autre, dans une sorte d'ivresse, puis prenant un élan désordonné, elles passèrent toutes ensemble, bondissant sur le sol durci, courant dans la direction de la rivière et brisant sur leur passage comme un fétu de paille les maigres bouleaux de la lande et les grandes touffes des ajoncs.

Scriven avait saisi le bras de Beneadik ; on ne reconnaissait plus sa voix tant elle était rauque. « Allons ! » dit-il, et tous deux coururent au lieu que les pierres avaient abandonné. Le sol était labouré comme par les bombes d'un champ de bataille, mais à chaque fente laissée dans la terre par les pierres, on découvrait les reflets de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ; Beneadik, ébloui s'arrêtait pour regarder. Scriven le courba vers la terre d'un bras vigoureux. « Ramasse, dit-il à demi-voix, elles vont revenir ! » Tout en parlant il remplissait les sacs vides qu'il avait apportés dans sa sacoche de mendiant. Beneadik fourrait l'or dans ses poches, il en avait les deux mains pleines, lorsqu'un bruit sourd, terrible, le fit redresser tout à coup.

« Les pierres ! » s'écria-t-il.

Elles accouraient en effet, plus vite encore qu'elles ne s'étaient éloignées, comme si elles se hâtaient de reprendre leur garde et de veiller sur leurs trésors, mais en revenant, elles formaient un cercle im-

mense; d'un coup d'œil Beneadik vit qu'ils étaient enveloppés. « Nous sommes perdus! s'écria-t-il.

— Pas moi! et le mendiant tirait de son sein l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles qu'il avait trouvés avec tant de peine du côté de la mer. Les pierres de Plouhinnec ne feront jamais de mal à celui qui porte cela. Il me fallait un chrétien baptisé pour rester céans après que j'aurais pris le trésor, et j'ai jugé que tu ferais mon affaire. » Il riait d'un rire diabolique, car les pierres s'écartaient à mesure qu'il leur présentait les herbes magiques. Elles s'étaient reformées en colonne derrière la plus grande de toutes qui s'avançait tout droit vers Beneadik, tombé à genoux, glacé d'horreur et d'effroi. Le mendiant avait fermé ses sacs et se préparait à fuir.

En moins de temps qu'il n'en a fallu pour le dire, le terrible bataillon était arrivé jusqu'au garçon de Pluvigné : mais à sa vue la grosse pierre s'arrêta, elle portait le signe de la croix et ne pouvait plus faire de mal à un chrétien. Beneadik était toujours prosterné, murmurant confusément ses prières, mêlées au nom de Mariennik; mais la pierre s'était placée devant lui comme un rempart, le protégeant de sa masse énorme : ses compagnes se séparaient et couraient à leur place, les trésors étaient recouverts, les diamants et l'or avaient disparu aux regards téméraires qui les avaient contemplés un instant; ce que Scriven avait enlevé pesait lourdement sur ses épaules, il avait jeté ses sacs, dans l'espoir de les venir chercher plus tard, il ne songeait plus qu'à sauver sa vie; la grande pierre avait achevé son œuvre de protection, à son tour elle retournait à sa place, le mendiant se trouvait devant elle, il présentait d'une main tremblante les herbes magiques, mais les enchantements du diable n'avaient plus de prises sur la pierre qui portait la croix, elle passa, laissant derrière elle le malheureux écrasé sous son poids.

Lorsque Beneadik se présenta le lendemain matin à la ferme, il était chargé d'or, et chancelait sous le poids des sacs qu'il avait ramassés sur la lande, mais il avait vieilli de dix ans, et il lui fallut bien des années de bonheur aux côtés de Mariennik et bien des baisers de ses enfants pour oublier à quel prix il devait son bonheur, et pour cesser de revoir dans ses rêves le visage pâle et sanglant du malheureux Scriven.

Mme DE WITT.

JEAN-SÉBASTIEN BACH

En France, où pendant longtemps l'on n'a guère apprécié que la musique d'opéra ou de ballet, la musique militaire et les chansons populaires, le nom de Jean-Sébastien Bach n'était guère connu que des musiciens et des pianistes de profession, encore n'étudiaient-ils guère que certaines de ses œuvres.

Cependant, aucun artiste ne fut plus fécond, ni aussi bien doué. Son génie puissant lui fit concevoir les compositions les plus fortes et les plus variées, et le nombre de ses œuvres est tellement considérable qu'aujourd'hui, à peu près cent quarante ans après sa mort, on n'en connait pas encore exactement le chiffre. Il est vrai de dire que, pendant la période productive de son existence, il était si peu soucieux de faire connaître ses ouvrages et d'en tirer profit, qu'aussitôt un morceau terminé et après l'avoir fait exécuter par ses élèves, il l'oubliait parmi des centaines d'autres, ou en faisait cadeau à l'un de ses disciples. C'est ainsi que se sont dispersés la plupart de ses ouvrages et qu'il en est peut-être encore beaucoup qui se trouvent destinés à faire l'admiration des générations futures, et à s'ajouter aux colossales publications qui ont été entreprises par des éditeurs et des sociétés de musique pour faire connaître toutes les productions de cet homme extraordinaire.

On peut donc penser que Jean-Sébastien Bach ne fut ignoré en France que parce que, d'une part, il ne songea jamais à étendre sa réputation au delà de l'Allemagne où il avait vécu, et parce que, d'autre part, il n'écrivit jamais pour le théâtre et que ses œuvres, trop sérieuses pour être appréciées comme elles le méritent par les gens dépourvus d'instruction musicale, sont beaucoup trop au-dessus des compositions modernes pour devenir populaires avant de longues années. Il est juste de dire cependant que les concerts du Conservatoire, les concerts populaires et ceux des sociétés musicales de Paris ont déjà fait connaître et admirer un certain nombre de morceaux de Bach.

Issu d'une famille de musiciens, dont l'origine remonte au XVIe siècle, Jean-Sébastien Bach, né en 1685 à Eisenach, et mort en 1750 à Leipsig, vécut pendant soixante-cinq ans dans le calme et la paix. Son existence n'offre rien de particulièrement intéressant aux amateurs d'anecdotes, et ses biographes s'accordent à le présenter comme un très-excellent homme, dévoué à sa nombreuse famille (il s'était marié deux fois et avait eu vingt enfants), très-bienveillant et hospitalier, travailleur infatigable et si peu infatué de son art qu'il semblait ne pas s'apercevoir de son éclatante supériorité, et répondait à ceux qui lui témoignaient leur admiration pour son génie que chacun, en travaillant comme lui, pouvait arriver au même résultat.

C'est vers l'âge de dix ans que se révélèrent ses dispositions merveilleuses pour la musique. Son père, Jean-Ambroise, qui était musicien de cour et de ville, étant mort à cette époque, ce fut le fils aîné

de la famille, Jean-Christophe, organiste à Ordruff, qui se chargea d'enseigner le clavecin au jeune Sébastien. Celui-ci fit des progrès tellement rapides que la musique qu'on lui faisait exécuter lui parut bientôt insuffisante et qu'il chercha à s'approprier un livre qui contenait les œuvres des plus grands compositeurs du temps, et qui appartenait à son frère. Il y parvint et mit six mois à copier ce livre en cachette et même pendant la nuit, à la clarté de la lune, donnant ainsi une preuve de persévérance qui lui profita peu, du reste, car la méchanceté de son frère le priva en même temps du livre et de la copie.

Cependant, Jean-Sébastien reprit bientôt possession de cette précieuse collection, car son frère aîné mourut peu de temps après, le laissant dans la nécessité de pourvoir seul à son existence. A partir de cette époque, si nous suivons notre jeune artiste dans ses voyages, nous le voyons d'abord se rendre à Lunebourg, où il est admis comme choriste à l'église Saint-Michel ; puis à Hambourg, où il avait souvent occasion d'entendre le célèbre organiste Reinke et de perfectionner ainsi son talent sur le clavecin et sur l'orgue.

A dix-huit ans, nous le trouvons à Weimar comme musicien de la cour, puis l'année suivante à Arnstadt où une place d'organiste lui est offerte à la nouvelle église. Pendant son séjour dans cette dernière ville il profite de l'aisance relative dans laquelle il se trouve pour étudier les œuvres célèbres des maîtres et se mettre au courant des procédés de la composition.

A proximité de la ville de Lubeck, il s'y rend souvent à pied pour entendre le grand organiste Buxtehude, dont le jeu exerce sur lui une influence décisive et le détermine à passer trois mois à Lubeck pour s'y livrer à l'étude. Déjà recherché, il accepte en 1707 la place d'organiste de l'église de Saint-Blaise à Mülhausen, puis, l'année suivante, celle d'organiste de la cour de Weimar, où son exécution avait excité l'enthousiasme. Désireux d'accroître encore son talent, il étudie sans relâche l'harmonie et la composition et devient, en 1717, maître des concerts du duc de Weimar, après avoir déjà produit de nombreuses compositions pour l'orgue et pour l'église. Ayant atteint sa trente-deuxième année, Bach ne connaissait plus de rivaux et son nom s'était déjà répandu dans toute l'Allemagne.

Ici se place une anecdote peu flatteuse pour un artiste français : le célèbre Marchand, exilé de Paris et réfugié à Dresde, où il charmait toute la cour d'Auguste, roi de Pologne, par son jeu brillant et léger. La faveur dont jouissait cet artiste ayant excité la jalousie du maître des concerts, celui-ci voulu jouer un mauvais tour à l'organiste français et lui proposa d'improviser concurremment avec Sébastien Bach qu'il avait fait venir et dont il connaissait l'admirable talent.

Marchand ayant accepté, toute la cour se réunit pour assister à ce tournoi musical, mais au dernier moment on s'aperçut que des deux adversaires Bach seul était resté ; l'autre était parti sans prendre congé de personne et confessant ainsi son infériorité qui, bien qu'elle n'ait pas été prouvée, se révèle dans ses œuvres lorsqu'on les compare à celles de son concurrent.

Peu après, nous retrouvons Bach à Weimar. Bientôt il quitte sa position pour accepter celle de maître de chapelle que lui offre le prince Léopold d'Anhalt-Cœthen, et se livre encore pendant près de six ans au travail le plus assidu, ne s'y dérobant que pour dire un dernier adieu au célèbre Reinke à Hambourg, et arracher des larmes au vieil artiste presque centenaire par la sublimité de ses improvisations.

Enfin, en 1733, Bach est nommé directeur de musique à l'école de Saint-Thomas de Leipsig, ville qu'il habita jusqu'à sa mort. Pendant son séjour dans cette ville il est nommé maître honoraire de la chapelle du duc de Veissenfels et compositeur du roi de Pologne, électeur de Saxe. En 1747, le roi de Prusse, Frédéric II, l'appelle à Potsdam et quitte tout pour l'entendre lorsqu'il apprend son arrivée. Comblé d'honneurs et de témoignages d'admiration l'illustre compositeur retourne à Leipsig d'où, malheureusement, il ne sortira plus. L'excès du travail l'ayant rendu presque aveugle, il se décide, sur les instances de quelques amis, à subir l'opération de la cataracte. Un oculiste anglais, arrivé depuis peu, manque deux fois cette opération, et lui fait suivre un traitement qui le prive entièrement de la vue et altère sa santé à tel point qu'au bout d'un an, après avoir recouvré entièrement la vue pendant quelques heures, il est frappé d'une attaque d'apoplexie, suivie d'une fièvre inflammatoire, et expire dix jours après, le 30 juillet 1750.

Cet homme extraordinaire, moins connu de son temps que de nos jours, jouissait cependant en Allemagne d'une immense réputation ; mais c'était surtout comme organiste et improvisateur. Son exécution était si remarquable que les artistes de nos jours ne parviennent qu'avec peine à exécuter des morceaux qui n'étaient pour lui qu'un jeu. On raconte qu'il excellait dans le jeu du clavier de pédales et qu'il exécutait avec ses pieds des difficultés que d'autres auraient de la peine à surmonter avec leurs dix doigts.

Cependant, ce n'est pas l'exécutant que la génétion actuelle est appelée à connaître, c'est le compositeur et, sous ce rapport, Bach est un géant. Si on le compare à tous ceux de son temps, et surtout si l'on étudie ses œuvres au point de vue des procédés de la composition, de la force des conceptions et de la hardiesse des combinaisons, on reconnaît que Bach a laissé bien loin derrière lui son siècle et le nôtre, et qu'il faudra peut-être cent ans encore pour qu'on sache lui rendre la justice qui lui est due.

Si quelqu'un peut lui être comparé parmi ses contemporains, ce ne peut être que Haendel dans ses *oratorios*. Ces deux colosses, en se servant l'un et l'autre des procédés alors en usage, c'est-à-dire principalement du style fugué, ont élevé l'art de la composition à une telle hauteur que pendant plus de cent ans les plus grands génies profitèrent de leurs exemples et que, successivement, Haydn, Mozart, Beethoven, Hummel, Weber et Mendelssohn s'inspirèrent de leurs compositions pour créer de nouveaux chefs-d'œuvre, et faire resplendir l'art musical du plus vif éclat, à partir de la dernière moitié du XVIIIe siècle jusqu'au milieu du nôtre.



Jean-Sébastien Bach.

On ne saurait trop le répéter, nous sommes à peine mûrs pour apprécier les grandes et sévères beautés du genre classique (qu'on ne doit pas confondre avec le genre ennuyeux), et il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit ici ni de la musique de théâtre ou de ballet, laquelle, malgré sa variété, n'est qu'une des mille formes de l'art ; ni de ce qu'on est convenu d'appeler la musique de salon. Les œuvres de ces grands hommes : messes, motets, oratorios, symphonies, cantates, sonates, duos, trios, quatuors, quintettes, sont autant de chefs-d'œuvre que les générations futures apprécieront de plus en plus, et qui survivront certainement à la plupart des opéras modernes. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que ces derniers empruntent au luxe des décors et de la mise en scène, au secours des paroles, et à des situations dramatiques, comiques, et même triviales, les trois quarts de leurs succès, tandis que les ouvrages dont nous parlons ont une valeur intrinsèque purement musicale qui les rapproche beaucoup plus de l'idéal de l'art.

N. Mouzin.

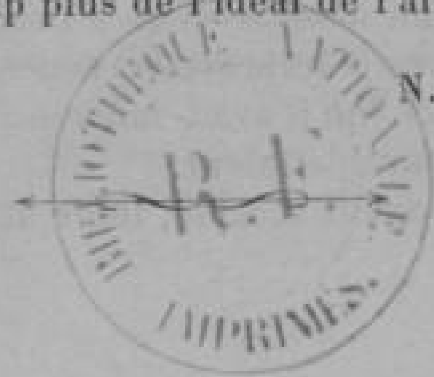


TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2